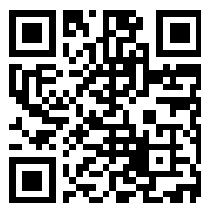

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

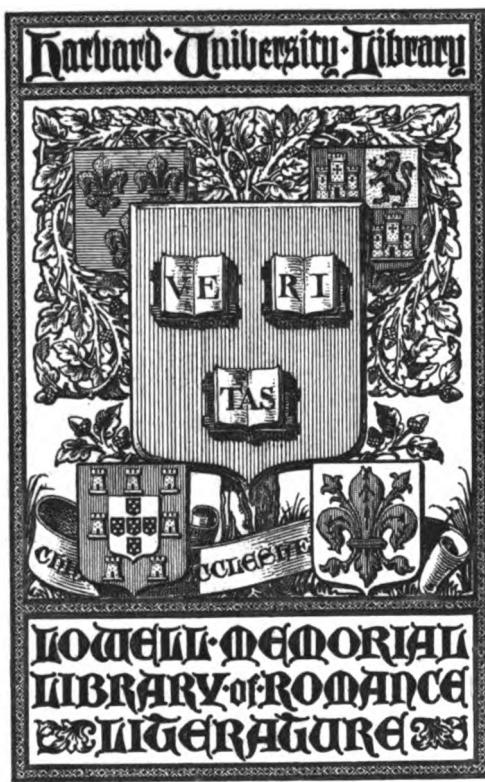


Revue hispanique

Sylvanus Griswold Morley, Hispanic Society of America

fSpan 331.1.2 (15)

**NOT TO BE TAKEN FROM
THE LOWELL MEMORIAL ROOM**



**TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY**

1911

1. The first part of the year was spent in the field, collecting specimens and making observations on the habits of the various birds and animals of the region.

2. In the second part of the year, I spent much time in the laboratory, studying the anatomy and physiology of the various species collected.

3. The third part of the year was spent in the field, making observations on the habits of the various birds and animals of the region.

4. In the fourth part of the year, I spent much time in the laboratory, studying the anatomy and physiology of the various species collected.

5. The fifth part of the year was spent in the field, making observations on the habits of the various birds and animals of the region.

6. In the sixth part of the year, I spent much time in the laboratory, studying the anatomy and physiology of the various species collected.

7. The seventh part of the year was spent in the field, making observations on the habits of the various birds and animals of the region.

8. In the eighth part of the year, I spent much time in the laboratory, studying the anatomy and physiology of the various species collected.

9. The ninth part of the year was spent in the field, making observations on the habits of the various birds and animals of the region.

10. In the tenth part of the year, I spent much time in the laboratory, studying the anatomy and physiology of the various species collected.

REVUE HISPANIQUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE HISPANIQUE

*Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire
des pays castillans, catalans et portugais*

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XV



NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA

AUDUBON PARK, WEST 156th STREET

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE

1906

A

Don 371.15 (10)
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF THE
HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
MAY 25, 1927

Transferred to
Harvard
Library

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUL 27 1971

Goff

17-129

REVUE HISPANIQUE

*Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire
des pays castillans, catalans et portugais*

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Tome XV. — Numéros 47 et 48.



NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
AUDUBON PARK, WEST 156 th STREET
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1906

VOIR

LE SOMMAIRE

SUR LA DOUBLE PAGE ROSE CI-JOINTE

Bibliotheca hispanica

Voir à la page 3 de la couverture.

SOMMAIRE

SOMMAIRE DU TOME XV

Julio PUYOL Y ALONSO. — Glosario de algunos vocablos usados en León.....	1
P. FABRA. — Les <i>e</i> toniques du catalan.....	9
A. R. GONÇÁLVES VIANA. — Quantidade prosódica das vogais em português. Diferenciações de sentido.....	24
Adolpho F. COELHO. — Casos de analogia na lingua portuguesa.....	28
James FITZMAURICE-KELLY. — Some correlations of Spanish literature. I.....	58
H. R. LANG. — Contributions to Spanish literature. I-II.....	86
Alfred COESTER. — Compression in the <i>Poema del Cid</i>	98
Paul GROUSSAC. — Le livre des <i>Castigos e Documentos</i> attribué au roi D. Sanche IV.....	212
R. FOULCHÉ-DELBOSC. — Les <i>Castigos e Documentos</i> de Sanche IV.....	340
A. BONILLA Y SAN MARTÍN. — Antecedentes del tipo celestinesco en la literatura latina.....	372
Rafael SALILLAS. — Poesia matonesca (Romances matonescos).....	387
Hugo A. RENNERT. — The staging of Lope de Vega's comedias.....	453
J. MASSÓ TORRENTS. — Historiografia de Catalunya en català durant l'epoca nacional.....	486
L. BARRAU-DIHIGO. — Les premiers rois de Navarre. Notes critiques..	614
C. F. SEYBOLD. — Die geographische Lage von Zallâka-Sacralias (1086) und Alarcos (1195).....	645
Francesch CARRERAS Y CANDI. — Espases maravellozes en lo regnat de Jaume lo Conqueridor.....	652
Joaquín MIRET Y SANS. — Tres princesas griegas en la corte de Jaime II de Aragón.....	668
Lucien BOUVAT. — Sur quelques manuscrits de la Société Asiatique relatifs à l'Espagne.....	721

TEXTES

Josep e Zulayme. An extract of the <i>General e grand Estoria</i> , edited by George S. Wilberforce.....	740
Une chartre hispano-arabe de l'année 1312, publiée par Hartwig Derenbourg et L. Barrau-Dihigo. I.....	765
Arthur Ludwig STIEFEL. — Unbekannte spanische Romanze.....	766
Caspar ENS' translation of <i>Lazarillo de Tormes</i> . With a prefatory note by James Fitzmaurice-Kelly.....	771
Cantos populares americanos, recogidos por Ciro Bayo.....	796

VARIA

Julio MOREIRA. — Logares da litteratura portuguesa ainda não explicados.	810
R. FOULCHÉ-DELBOSC. — La plus ancienne mention d' <i>Amadis</i>	815
A. BONILLA Y SAN MARTÍN. — Una imitación de <i>Lazarillo de Tormes</i> en el siglo XVII.....	816
J. BRIMEUR. — Supplément français à la bibliographie de Cervantes...	819
H. P. BIGGAR. — A Cabot source which does not exist.....	842
J. CHASTENAY. — <i>Le Cid</i> de Chateaubriand.....	845

BEAUX-ARTS

Dessins inédits de GOYA. 1-20.....	848-849
------------------------------------	---------

COMPTES RENDUS

F.-M. Josselyn. Études de phonétique espagnole. Paris 1907 [A. R. GONÇALVES VIANA].....	849
Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Étude linguistique par A. Carnoy. 2 ^e éd. Bruxelles 1906 [A. ERNOUT].....	856
Julio Puyol y Alonso. Estado social que refleja el Quijote. Madrid 1905 [H. PESEUX-RICHARD].....	858
Luis Valera, marqués de VILLASINDA. Sombras chinescas. — Visto y soñado. — Del antaño quimérico. Madrid 1903-1905 [H. PESEUX-RICHARD].....	860
M. Quillardet. Espagnols et Portugais chez eux. Paris 1905 [H. PESEUX-RICHARD].....	863
Vicente Blasco Ibáñez. La maja desnuda. Valencia 1906 [H. PESEUX-RICHARD].....	865
Rafael de Ureña y Smenjaud. La legislación gótico-hispana. Madrid 1905 [G. DESDEVICES DU DEZERT].....	868
S. Sanpere y Miquel. Fin de la nación catalana. Barcelona 1905 [G. DESDEVICES DU DEZERT].....	883
Edward Gaylord Bourne. Spain in America 1450-1580. New-York and London 1904 [H. P. BIGGAR].....	906
F. Carreiras y Candi. Miscelanea histórica catalana. Serie I. Barcelona 1905 [W. J. MÜLLER].....	908

GLOSARIO

DE ALGUNOS VOCABLOS USADOS EN LEÓN

Cuando leemos las obras de nuestra literatura anteriores al siglo xvii, asombra ver el número considerable de vocablos que ha perdido la lengua castellana, siendo lo peor del caso que esta pérdida no se ha compensado, ni aún aproximadamente, con las voces nuevas; pero no menos maravilla observar cómo en las provincias, sobre todo en campos y en aldeas, hay infinidad de palabras de uso corriente que no han logrado ganar de un modo oficial carta de naturaleza en nuestro léxico, no obstante su castiza formación, que acredita un legítimo abolengo, y sus adecuadas condiciones para expresar el concepto con entera propiedad.

Muchas de estas palabras son de singular valor, por cuanto no tienen equivalente reconocido; así, por ejemplo, en el Diccionario castellano no existe ningún verbo que signifique la acción de agitar el líquido que contiene una vasija; en la provincia de León llámase á esto *batucar*; tampoco hay verbo que denote la acción de recostar al niño sobre el regazo y abrigarle para que se duerma ó descanse; en la misma provincia se da á entender esta idea con la palabra *acochar*; falta, de igual suerte, otro verbo que implique la acción y efecto de echarse á perder el alimento ó la bebida; en León se dice *prear* ó *prearse*; no conocemos vocablo del Diccionario para designar la levadura del pan, que en la región mencionada denominase *hurmiento* ó *furmiento*, etc., etc.

Por estas razones, creemos que es hacer un buen servicio á la lengua castellana cuánto concurra á que se introduzcan y reconozcan vocablos que tienen á ello perfectísimo derecho. Con este objeto y por vía de ensayo de una labor que nos proponemos seguir, hemos reunido más de un centenar de palabras, todas las cuales son de uso corriente en tierra de León, aunque no por ello han de estimarse como voces provinciales, pues hay muchas que se conocen en Asturias, como son *atropar*, y *achusmar*; otras en Andalucía, como *guaja*, y otras en diferentes comarcas de Castilla la Vieja, como *maturrangas*, *paragismo*, y *emburriar*.

El criterio para la formación del siguiente Glosario ha sido incluir en él, en primer término, las palabras que no aparecen en la última edición del Diccionario de la Real Academia Española, y, en segundo lugar, aquellas otras que hemos visto empleadas con significación distinta de las que se les da en tal obra.

Julio PUYOL Y ALONSO.

ABREVIATURAS.

a. Verbo activo.

adj. Adjetivo

fem. Femenino.

frequent. Frecuentativo.

m. Masculino.

part. Participio.

prep. Preposición.

Las voces que lleven este signo *, hállanse en el Diccionario con diferente significación; las que no tienen ninguno, no están en el Diccionario.

ÁBATE. Este verbo no se emplea más que en la segunda persona del imperativo y significa, : « apártate, desvíate, quítate de ahí, guárdate » ; por ejemplo, *Ábate, no te cuigas*; *Ábate, no te mates*.

ACHICHOLA, fem. Sámara.

ACHUSMAR, a. Ver sin ser visto; atisbar; observar á escondidas lo que otros hacen.

ACOCHAR, a. Echar al niño en el regazo para que se duerma ó descanse.

ADIL, adj. Terreno que no tiene dueño. Erial.

* AGUANTAR. Ir de prisa; hacer algo con prontitud. *Aguantar á andar, aguantar á escribir*; andar ó escribir de prisa.

ALICAR, a. Espolear; pegar; abreviar. *Alicar al caballo*; espolearle ó picarle para que ande más de prisa. — *Alicar á otro*; pegarle ó golpearle; *Alicar el paso*, andar más de prisa.

ANDADO, adj. Hijastro del marido.

* APAÑAR, a. Recoger cosas dispersas. *Apañar fruta*, recoger la fruta que se ha desprendido del árbol. *Apañar* los objetos que se han caído al suelo, etc.

APARATERO, RA, adj. Afectado; amanerado; persona que da mucha importancia á lo que dice.

* ATROPAR, a. Recoger del suelo. — *Apañar* (véase esta palabra).

BARRILA, fem. Botija.

BATUCAR, a. Diminutivo verbal de *batir*. Agitar ligeramente el líquido que contiene una vasija. *Batucar el vino*, agitarle dentro de la vasija.

* BRUNO, m. Endrina.

BURREÑA, fem. (De *burro*). Novatada que los estudiantes de segundo año dan á los de primero el día de San Antón (17 de Enero).

* CACHA, fem. Bastón que usan los campesinos en forma de cayada.

* CAÑADA, fem. Tuétano.

* CARIDAD, fem. Pan bendito que se distribuye á los fieles en las iglesias parroquiales al terminar la misa mayor de los domingos y al darles á besar la paz.

* CAROCA, fem. Mentira.

CASTE, m. Cachete.

* CEPO. m. Raíces de árboles que se emplean para hacer fuego en el hogar.

* CERNADA, fem. Ceniza.

* CHIQUILICUATRO, m. (véase *miche*).

CHUCHURRO, m. Sangre cocida y condimentada con cebolla, pimienta y especias que se emplea para hacer las morcillas.

CORDERA, fem. Cuerda no muy gruesa, pero muy resistente.

CORRA, fem. Anilla — aro de la servilleta — ristra de embutidos; *corra de chorizos*, corra de la *longaniza*, etc. Anilla de hueso ó de marfil que se cuelga del cuello de los niños para que la muerdan cuando están en la dentición.

COSCAS, fem. Cosquillas.

COSILLINA, fem. Acertijo, adivinanza (úsase más frecuentemente en plural).

COSTANA, fem. Armadura que se coloca á los costados del carro; unas veces es de madera, formando una especie de parrilla y otras de mimbres.

CURTIDO, m. Tenería ó fábrica de curtidos.

*CURRO, m. Ganso; pato.

CUSCO, m. Perro pequeño.

DEDA, fem. Dedo del pie.

EMBURRIAR, a. Empujar; impeler, hacer esfuerzo para mover una persona ó cosa. Dicese también *tamburriar*.

EMBURRIÓN, m. Empujón; golpe que se da con fuerza para apartar alguna cosa ó persona.

*EMPERNAR, a. Engordar; echar carnes. Se dice especialmente del que va á buscar en la vida tranquila la reposición de sus fuerzas: « Fulano viene á la aldea á *empernar* »; « Fulano ha *empernado* desde que vino de Madrid », etc.

ENCETAR, a. Encentar ó decentar. *Encetar* un pan : comenzar á cortarle; *encetar* una cuba de vino : comenzar á sacar el vino que contiene.

*ENTORNAR, a. Volcar el carro ó el coche.

ESGAÑAR, a. Estrangular; ahogar, apretando el cuello fuertemente.

ESPARAGISMO, m. Véase PARAGISMO.

*ESPURRIR, a. Estirar. Se emplea especialmente para designar la acción de desperezarse.

ESTARIBEL, m. Artilugio, armatoste, tenderete.

FALISPAS, fem. Los primeros copos de nieve; así se dice « caen *fulispas* » para indicar que comienza á nevar.

FALISPEAR, a. Comenzar á nevar, ó nevar con poca intensidad.

FEJE, m. Haz. *Feje* de leña; *feje* de paja, etc.

FELPO, m. Felpudo.

*FRIERA, fem. El líquido que queda de la leche después de desnatada y hecha la manteca.

FUÑICAR, a. Hurgar.

FURMIENTO, m. Levadura del pan. Dicese también *hurmiento*.

GAÑATE, m. Gaznate.

GAÑOTE, m. Gaznate.

*GARNACHA, fem. Melená. El pelo que crece en la parte posterior de la cabeza.

GAVILUCHO, m. Gavilán.

GUAJA, m. Perdido; calavera; hombre muy corrido.

HICOPLÁS, m. (Esta palabra es indudablemente una corrupción de *hipocras*; sin embargo, la significación es distinta de la que se da al vocablo en el Diccionario.) Vino de heces.

HURMIENTO, m. Véase FURMIENTO.

JEBÁ, fem. Marca ó señal que deja el rejo (véase esta palabra) del trompo en otro trompo al ser tirado con fuerza sobre él.

JIJÁ, fem. Arrestos, valor. Empléase generalmente en plural: « es hombre de pocas *jijas* », para denotar que es hombre de poca fuerza ó valor.

LAMBRÓN, a, adj. Goloso; cominero.

LAREAR, a. Tener hambre. Generalmente no se emplea más que en el gerundio; así se dice: « Fulano está *lareando*. »

*LATA, fem. Varal. Palo largo que sujeto por sus extremos á dos puntos de apoyo, sirve para colgar la ropa recién lavada ú otros objetos.

MADRIZ, fem. Arranque de agua en una presa ó río para los predios colindantes. — Surco que abren las aguas pluviales en la tierra.

MAJOLINO, m. Majuela.

MANCADA (Fruta...) Fruta que se ha caído del árbol y comienza á pudrirse por la parte en que ha estado en contacto con el suelo.

MATURRANGAS, fem. Picardía; arte de mala ley; gramática parda. « Fulano tiene muchas maturrangas »: denota que es hombre que no obra con sinceridad.

MELGUIZO, a, adj. Mellizo; hermano gemelo.

MICHE, m. En el juego de bolos, el más pequeño de éstos. Llámase también *chiquilicuatro* y en la montaña de Santander *emboque*.

MOCHAR, a. Cornear.

MORROÑOSO, a, adj. Estado de oxidado en los metales. — Tacaño.

MORTERA, fem. Vasiija de madera, ancha y aplanada, que sirve para recibir el vino cuando se saca de la cuba ó del tonel, y también para beber.

MORUCA, fem. Lombriz de tierra.

MOSTOLILLA, fem. Comadreja.

*PALETO, m. Diente incisivo.

PAPÓN, m. Duende.

PARAGISmero, a, adj. Persona afectada en sus modales.

PARAGISMO, m. Afectación. Gesto ridículo é inoportuno. Dícese también *esparagismo*.

*PARVA, fem. Pequeña comida ó tente en pie que toman los aldeanos y trabajadores del campo á las diez de la mañana y á las cinco de la tarde; llámase á esto « echar la parva ».

PENDONETA, fem. Pendón pequeño que llevan las cofradías en los entierros.

*PEPITA, fem. El hueso de las frutas.

PERDONES, m. Frutas que se compran en las romerías y que por regla general son piñones, avellanas y nueces.

PERUCHO, m. Una especie de pera muy pequeña.

PEÚCA, fem. Peón ó trompo pequeño.

PREAR, a. Echar á perder. Se emplea generalmente para signifi-

car el mal estado de la fruta ; « esa fruta está preada », por « está echada á perder ».

PICURUTA, fem. El punto más alto de una torre.

PINGAR, a. Colgar. « Lleva la cadena pingando », para indicar que la lleva colgando. — Chorrear : « Está pingando ese cántaro », para indicar que se sale el agua de él. « Se puso pingando » para indicar que se mojó mucho.

Piso, m. Cantarada ó patente; especie de tributo que paga á los mozos del pueblo el forastero que corteja á una moza del mismo lugar; consiste generalmente en una cantidad de vino ó en el dinero equivalente.

*POCHO, a, adj. Podrido. Aplicase especialmente á la fruta : « Esta manzana está pocha. »

*POINO, m. Poyo pequeño.

*POTRA, fem. Porquería, suciedad, desaseo.

*POZAL, m. Vasija de madera de forma cilíndrica y de unos ochenta centímetros de diámetro que sirve para recibir el vino de la cuba en la operación del envase. — Vasija de la misma materia y diámetro que la anterior pero más alta que sirve para pisar las uvas en pequeñas cantidades.

*REJO, m. Punta de hierro del trompo ó peón.

RELINCHÓN, m. Pico carpintero (*picus viridus*, de Linneo).

REPINALDO, m. Una especie de manzana, de forma cónica.

RESTRALLAR, a. Crujir; así se dice : « *restralla el látigo* », « *restralla la lumbre* ».

RESTRALLIDO, m. Crujido.

RESTRALLETE, m. Lo mismo que restrallido.

SONCE, m. Ladino. — Avisado. — Perito ó entendido.

*TAJA, fem. Tabla que emplean las lavanderas para jabonar la ropa y estregarla.

*TALEGA, fem. Cesto de mimbres en el que se echan los racimos al vendimiarlos.

TAMBURRIAR, a. Véase EMBURRIAR.

TAMBURRIÓN, m. Véase EMBURRIÓN.

*TAPÍN, m. Mata de hierba con el cepellón, que se emplea para cubrir las bardas de los corrales y cercados con objeto de preservarlas de las aguas pluviales.

*TORGA, fem. Dique de pequeñas dimensiones que se hace para que el agua corriente forme un remanso.

*TORREJÓN, m. Roca pequeña situada en lo interior de un río.

TOSTA, fem. Pedazo de pan estrecho y largo para tomar el chocolate, que á veces se tuesta ligeramente.

TRICHOLÓN, m. Bacalao.

*VECERA, fem. Hato de ganado de una misma especie y cuyas cabezas pertenecen á distintos vecinos de un mismo pueblo.

Creemos que el nombre no proviene como dice la Academia, de que « van á la vez », sino de que en los pueblos de León y Castilla la Vieja se acostumbra que cada vecino que tiene una res ó caballería turne con los demás que se hallan en igual caso en el cuidado y pastoreo diario del hato correspondiente ; se llama, pues, *vecera*, porque dicha obligación *va por vez*, hasta el punto de que el que no puede ir por sí, tiene que pagar á otro para que vaya en su lugar.

LES E TONIQUES DU CATALAN

Le catalan possède deux *e* : l'*e obertà* (è) et l'*e tancada* (é). Ils répondent, en général, aux deux *e* du latin vulgaire; ce n'est qu'exceptionnellement, sous l'influence d'un *i* suivant, que ceux-ci passent à *i* en catalan (*pectu* > *peïtu* > *pit*; *sepia* > *sipia*) ; en revanche, *ai* roman passe à *e* en se monophthonguant (*factu* > *fajtu* > *fet*). Les sources des *e* toniques catalans sont donc : *ɛ* = *e* ouvert du latin vulgaire (répondant à l'*e* bref du latin classique), *ɛ* = *e* fermé du lat. vulg. (répondant aux deux voyelles latines *e* long et *i* bref) et la diphtongue romane *ai* (dont l'*i* provient de *c*, *g*, etc., latins).

Dans la série des voyelles postérieures arrondies, on a analogiquement deux *o*, l'*o obertà* (ò) et l'*o tancadā* ou *fosca* (ó), répondant à *ɔ* (= *δ*), *ɔ* (= *δ*, *ũ*) et *au* du latin populaire. Les rapports entre *ò*, *ó* et *ɔ*, *ɔ*, *au* sont : *ɔ* > *ò*, *ɔ* > *ó*, *au* > *ò*. On attendrait *ɛ* > *è* et *ɛ* > *é* dans la série palatale; mais l'examen des mots d'origine populaire possédant *e* tonique, montre qu'il faut admettre comme développements spontanés d'*ɛ* et d'*ɛ* : *ɛ* > *è* et *ɛ* > *é*. La diphtongue romane *ai* ne donne non plus *é*, mais *è*.

Voici, en effet, les exemples les plus importants d'*è* et d'*é* catalans, que nous classons d'après les phonèmes suivant la voyelle tonique.

1. — Labiales : *p*, *b*, *v*, *u*.

[*v* (pron. *b'*) et *u* proviennent de *b*, *v*, *f* (*ɸ*) : on a *v* entre

1. Fricative bilabiale — *b* intervocalique du cast. Cp. *d*, *g* intervocaliques. *v* labio-dental est dialectal (Camp, Majorque).

deux voyelles et *u* à la finale (pour *u* provenant d'autres phonèmes V. 3 et 6). — *b* (pron. aussi *b̃*) provient de *p*; devenu final, *b* provenant de *p* est redevenu *p*. — *pp* (*bb*) latin s'est réduit à *p* en catalan.]

ɛ > è : *cippu* > *cép*; *cepa* > *cèba*, *recipit* > *rèp* (écrit *reb*); *glebà* > *glèvā*, *sebu* > *sèu*, *bibit* > *bèu*, *debet* > *dèu*. Mais : *gibbu* > *gép*; *nive* > *néu* (d'accord avec le cast. *nieve*).

ɛ > è : *levāt* > *llèva*, *breve* > *brèu*, *leve* > *lléu*. Cp. *trèves* (de **trēwās*) et *estrép* (a-franç. *estrieu*).

m

ɛ > è : term. verbales -*ēmu[s]*, -*īmu[s]* > -*ēm* (ex : *debemus* > *devèm*, *bibimus* > *bevèm*), *remu* > *rèm*. Mais : *fimu* > *fèm* (d'accord avec le castillan *fiemo*, l'a-franç. *fiens*), *timet* > *tèm*.

ɛ > ɛ : *cremāt* > *créma*, *ex* + *premit* > *esprém*.

2. — Dentales : *t*, *d*.

[*d* provient de *t*; devenu final, *d* provenant de *t* est redevenu *t*. — *tt*, *pt* latins se sont réduits à *t* en catalan.]

ɛ > è : *vittā* > *vèttā*, *nit[i]du* > *nèt*, -*mittit* > -*mèt*, suff. -*ittu*, -*ittā* (it. -*etto*) > -*èt*, -*èta* (ex. : *brassèt*, *manèta*); *seta* > *sèda*, *creta* > *grèda*, *moneta* > *monèda*, suff. -*èta* > -*èdā* (ex. : *pinèda*, *fagèda*, *rourèda*), *blitu* > *blèt*, *siti* > *sèt*, **parete* > *parèt*, **frig' du* > *frèt*. Mais *rete* > *rèt*.

ɛ > è : **neptu* > *nèt*, *inceptat* > *encèta*. Mais *septe* > *sèt*.

[Devant *t* provenant du groupe *ct*, devenu *it* :]

ɛi > è : *strictu* > *estrèt*, *d'rectu* > *drèt*, *benedictu* > *Benèt*.

ai > é : *factu* > *fèt*, *tractu* > *trèt*, **lacte* > *llèt*.

n

[*n* intervocalique devenu final s'est effacé en catalan : nous pla-

çons ici les mots terminés par *ē* et par *ē* devenus finals par la suppression d'un *n*. — *nd* s'est réduit à *n* en catalan.]

ē > *è* : *pœna* > *pēna*, *vena* > *vēna*, *catena* > *cadēna*, *trina* > *trēna*, **alenat* > *alēna*, *minat* > *mēna*, *nomīnat* > *nomēna*, *fœnu* > *fē*, *plenu* > *plē*, *serenu* > *serē*, suff. *-ēnu*, *-ēna* > *-ē*, *-ēn*, *-ēna* (ex : *setē*, *vintēna*); *vendit* > *vēn*.

ē > *é* : *bene* > *bé*, *tenet* > *té*, *venit* > *vé*, *genus* > *géns*; *intendit* > *entén*, *incendit* > *encén*, *merendut* > *beréna*. Mais *ex* + *men-dāt* > *esmēna*.

l

[Devant *l*, l'*e* a toujours un son ouvert :]

telā > *tēlā*, *velu* > *vel*, *pilu* > *pēl*, *fīdele* > *fēl*, **stēlu* > *estēl*; mais aussi : *gēlu* > *gēl*, *cælu* > *cēl*, *mēl* > *mēl*, *fēl* > *fēl*.

3. — *s*, *ss* (ç, ç).

Le *s* provenant de *s* (ou *ns*) est sonore entre deux voyelles et sourd à la finale. — *ss*, *rs* latins se sont réduits à *s*, écrit *ss* entre deux voyelles. — Le groupe roman *ⁱcī* est devenu *ç* qui a fini par se confondre avec *s* sourd (quelques écrivains emploient encore la lettre *ç*, mais l'orthographe la plus usuelle a remplacé *ç* par *ss* ou *s*). — Le groupe *ⁱtī* devient *ç* ou *ç* (= *dç*); *ⁱc* devant *e*, *i*, et *ⁱd* donnent aussi *ç*; ce *ç* a été complètement effacé après l'étape *h* (= fricative vélaire); mais, à la finale, *h* a passé à *u*; *ⁱts* de *ⁱtis* a passé aussi à *u*¹.]

ē > *è* : *vicia* > *vēssa*, **capittia* > *cabēssa*, *frictiat* > *frēssa*, *-missu* > *-mēs*, *spissu* > *espēs*, suff. *-īssa* > *-ēssa* (ex. : *mestressa*, *metgēssa*); *mensa* > *mēsa*, *defensa* > *devēsa*, *pensu* > *pēs*, **prensu*

1. C'est pendant l'étape *ç* que les voyelles médiales posttoniques et prétoniques sont tombées : la chute de la voyelle précédente arrête le développement de *ç* en *h*; ainsi nous avons *salice* > *salçe*, **quatturdecī* > *catorçe*, *ilicīna* > *alçīna*, *medicīna* > *metçīna*.

> *prés*, *extensu* > *estès*, *tres* > *très*, *res* > *rès*, suff. *-ense* > *-ès*, *-èsa* (ex. : *cortès*, *francès*), suff. *-itia*¹ > *-èsa* (ex. : *savièsa*, *bestièsa*). Mais : *d'rectiat* > *drèssa*; *mense* > *més*, *pensat* > *pèsa*, *densat* > *dèsa*.

ē > *é* : *versat* > *vèssa*, **pettia* > *pessa*, *pressa* > *pressā*, *-versu* > *-vés* (ex. : *través*, *devés*).

ai > *é* : *baseu* > *baisu* > *bés*, *magis* > *mais* > *més*.

[Un *e* qui s'est trouvé devant la fricative vélaire *h*², est toujours ouvert :]

hæreðe > *herèu*, *crēdit* > *crèu*, *videt* > *vèu*, term. verba *es* *-ētis*, *-ītis* > *-èu* (ex. : *debetis* > *devèu*, *bibitis* > *bevèu*); mais aussi : *dēce* > *dèu*, *pēde* > *pèu*, *prētiu* > *prèu*, *frētu*³ > *frèu*, *sēdet* > *sèu*⁴.

[Nous trouvons la chute complète de *d* à la finale dans :]

fī[de] > *fè*, *mercē[de]* > *mercè*, *quī[d]* > *qué* et *-dē[dī]* > *-dè* (*perdè*).

1. Pendant l'étape *z*, il a dû se produire une hésitation entre *z* et *s* sonore, d'où : *alosa*, *enclusa*, *desembre* (à côté de *deembre*), *menyspresar*, *conresar*, *plasant* (à côté de *menysprear*, *conrear*, *plaent*), *-itia* > *-èsa* (à côté de *-ta*, aujourd'hui dialectal : *Valencia*); et *reina* (de *resina*), *fuada*, *roegar* (dialectaux, à côté de *fusada*, *roegar*). Meyer-Lübke donne comme régulière la chute de *s* intervocalique avant l'accent; mais nous avons *mesura*, *masell*, *bes-*, *des-*...

2. Cp. *e* devant *l*, qui est aussi un phonème gutturalisé.

3. Dans des conditions mal définies, un *d* secondaire continue à se développer comme *d* primaire : *patella* > *paella*, *spata* > *espaça* (d'où *espaa* et *espasa*), *cubitu* > *covezu* > *couze* > *colze*. Meyer-Lübke donne même comme régulier *t*² > *h* (*paella*, *grair*, *pair*); mais nous avons non seulement *poder*, *mudar*, *cri-dar*, *rodó*, *sedas*, etc., où l'on pourrait voir l'influence de *pot*, *muda*, *crida*, *roda*, *seda*, etc., mais aussi *cadena*, *madur*, *bodell*, *cadira*, *madeixa*, *vedell*, *codony*, *sadoll*, *edat*, *cadell*, etc.

4. *φ* > *è* dans *vèu*, *crèu*, *dèus*; mais *puteu* > *póu* (influencé par *poal*, *poar* ?); *nuce* et *nodu* offrent *φ*, *υ* : *nou*, *nu* (d'un plus ancien *nuu*). Cp. le cast. *nuez*, *nudo*.

r¹

ɛ > è : *cera* > *cèra*, *pira* > *pèra*, *vera* > *vèra*, *sinceru* > *sen-cèr*, term. verbale *-ère* > *-ér* (ex. : *havèr*, *sabèr*). Mais *severu* > *Sevér*.

ɛ > é : *fera* > *féra*, **mulièr* > *mullér*.

ai > é : *area* > *aira* > *éra*, suff. *-ariu*, *-aria* > *-ér*, *-era* (ex. : *argentér*, *cendrer*, *noguér*, *noguéra*).

4. — Palatales.

[Les gutturales *c* et *g* dans les groupes *ct*, *cs* (*x*), *c'l* et *gn* sont devenues *j*, d'où *jt*, *js*, *jil*, *jn*; la consonne romane *i* (provenant d'un *e* ou d'un *i* en hiatus ou d'un *g* devenu palatal) dans les groupes *+ssi* (ou *+sti*), *+li* et *+ni*, a été attirée par la voyelle tonique, d'où de nouveau *js*, *jil*, *jn*; les groupes *+ri* et *+si* ont analogiquement passé à *ir*, *is* sonore. Dans tous ces cas, où la voyelle tonique s'est trouvée en contact du phonème *j*, on constate le passage d'*ɛ* à *i* (et, parallèlement, celui d'*ɔ* à *u*), mais non celui d'*a* à *é*. Nous avons, en effet, *factu* > *fét*, *area* > *éra*, *baseu* > *bés*, *metaxa* > *maddéixa*, mais **battac'lu* > *batall*, *ba[l]* *neu* > *bany*. C'est que l'*l* et l'*n* des groupes *jil* et *jn* ayant été palatalisés, ils ont absorbé l'*i* après que celui-ci avait exercé son action sur *ɛ* (et sur *ɔ*), mais avant qu'*ai* n'eût subi aucun changement. Par contre, dans le groupe *js* sourd où l'*s* a été aussi palatalisé, l'*i* persistait encore aussi bien que devant *t*, *r* et *s* sonore, lorsqu'a

1. *r* final s'est généralement effacé dans la prononciation du catalan moderne : on prononce *sençè*, *havè*, etc. (Barcelone et une grande partie du domaine catalan). Il se conserve dans quelques monosyllabes : *mar*, *car*, *llar*, (*a*)*cer*, *cor*, *or*, *mor*, *llur*, à côté de *cla*, *flo*, *plo*, *po*, *du*, *plè* (pour *plæ*) et les infinitifs *fè*, *sé*, *di*, *du* (écrits *clar*, *flor*, etc.) Il se maintient aussi dans un grand nombre de mots savants.

commencé la transformation de la diphtongue *ai* aboutissant à *é*¹.
 Devant *j*, *ttch* provenant de *j* = *dī* = *gī*, nous avons aussi *i* < *ē*
 (et *u* < *ō*), mais *a* : *mēdiu* > *mittch* (écrit *mig*), mais *radiu* >
ràttch, *maju* > *matth*, *exāgiu* > *àssattch* (écrits *raïg*, *maïg*, *assaïg*),
**haiāt* > *haja*. — Exemples de *ēi* > *i* : *lectu* > *llit*, *pectu* >
pit, *pro* + *fectu* > *profit*, *delectat* > *delita*, [*e*]jectat > *gita* ;
exit > *ix*, *textit* > *tix* (actuellement *teixèix* à Barcelone),
sex > *sis*; *spec'lu* > *espill* (mais *vet'lu* > *vèll*, d'accord avec
 le cast. *viejo*²); *ingeniu* > *enginy*; *feriāt* > *fira*, *ad+heri* >
ahir (Cp. *cathedrà* > *cadeïrà* > *cadira*); *mig*, **disēdiu* >
desig; *-de[d]i* > *-dī*].

ig (pron. *ttch*), *j*.

[*j*, *dī*, *gī* latins (et *ç*) devant *a*, *o*, *u* sont devenus *dj* en cata-
 lan; la suppression d' *o*, *u* finals a causé le passage de *dj* à *ttch* ;
 puis *dj* intervocalique s'est réduit à *j* ; mais sous l'influence des
 formes en *ttch* (p. ex. *mittch*), on a eu *middja* à côté de *mija* etc.,
 ce qui entraîné le passage de bien des *j* à *ddj* (que l'on écrit
tj, *tg*)³.

ē > *é* : *video* > *vèig*, *invidia* > *envèja*, *corrigia* > *corrèja*, *corrètja*,
 suff. *-idjat* (*dī* < *ç*) > *-èja* (ex. : *baptizat* > *batèja*, *clarèja*, *senyo-
 rèja*).

1. A une certaine époque *ūt* aurait passé à *úi*, qui, plus tard, serait redevenu
úi C'est pendant la phase *úi* que *nuît* (de *nocte*) se serait réduit à *nít* et qu'un
v se serait développé devant *úi*. Nous avons *octo* (> *qitu* > *uít* > *úit* > *úit*) *vúit*,
hodie (> *pie* > *ui* > *úi* > *úi*) > *vúi* (actuellement *vúit*, *vúi*) ; mais en regard
 de *vuit*, *vui*, on n'a pas *vull* (de *oc'lu*) mais *ull*, ce qui prouve aussi que
 l'*i* a été absorbé de bonne heure par l'*l* mouillé : *oc'lu* > *qilu* > *uill* > *ull*.

2. *ie* n'est pas régulier dans *viejo*, pas plus qu'*é* dans *vèll* : on sait que le
 cast. offre *e* au lieu d'*ie* devant un ancien *i* ; *lecho*, *seis*, *espejo*.

3. On dit à Barcelone : *mitja*, *lletja* f. de *mig*, *lleig* ; *mitjos*, *lletjos*, *desitjos*,
rebutjos, *safretjos*, pl. de *mig*. etc. ; *safretget*, *putget*, *fatgeda* (à côté de *fageda*)
 dérivés de *puig* etc. ; *desitjar*, *rebutjar*, *platja*, *lletja*, *corretga*, *corretgir*... Notons
 qu'il existe une tendance à prononcer *ttch* à la place de *ddj*.

i

[Devant *i* provenant de *ge*¹, on a *e* > *é* :]

rege, > *réi*, *lege* > *lléi*.

ll (pron. *ll* cast., *lh* port.)

[L'*l* palatal (écrit actuellement *ll*) provient de *il* roman et de *ll*; mais tandis que le résultat de *ll* est *l* palatal dans tout le domaine catalan, celui de *il* est *i* dans bien des régions (Maresma, Vallès, Ampourdan, Majorque). Le barcelonais présente *ll*, mais il possède quelques mots avec *i*².]

e > *è* : *consiliu* > *consell*, *cilia* > *cèlla*, *cèia*, suff. *-ic'lu*, *-ic'la* > *-èll*, *-èlla* (ex. : *vermic'lu* > *vermèll*, *paric'lu* > *parèll*, *auric'la* > *orèlla*, *ovic'la* > *ovèlla*) ; *atqueille* > *aquèll*. Mais *ille* > *èll*.

e > *é* : *pelle* > *pèll*, *sella* > *sèlla*, *bellu* > *bèll*, suff. *-èllu*, *-èlla* > *-èll*, *-èlla* (ex. : *anellu* > *anèll*, *vitellu* > *vedèll*, *catellu* > *cadèll*, *capitellu* > *cabdèll*, *cerebellu* > *cervèll*, *domnicella* > *donzèlla*).

ny (pron. *gn* franç.)

e > *è* : *stringit* > *estrèny*, *impingit* > *empèny*, *-dignu* > *desdèny*, suff. *-ignu* > *-èny* (ex. : *ferrèny*), *signat* > *sènya*. Mais *ligna* > *llènya*.

ix (pron. *ch.* franç. ³).

ei > *è* : *atqueipse* > *aquèix*, suff. *-iscit*⁴ > *-èix* (ex. : *florèix*, *escla-*

1. Cp. *hodie* > *hoje* > *ui* > *vui* ; *magis* > *maïs* > *més* ; * *hai* > *hé*.

2. *Uial*, *fiol* (pour *fiol*), *fuiola*, *tovaiola* (à côté de *tovallola*, maintenu par *tovalló*, *estovalles*), *assoleiar*, *llentia*, etc., où l'on pourrait voir l'action dissimilante d'un *l* ou d'un *ll* suivant ou précédent ; mais aussi : *ceia*, *abeia*, *jeia*, *vui*.

3. Le *x* et le *j* catalans ne sont pas labialisés comme le *ch* et le *j* français.

4. *sc* latin devant *e*, *i*, devient aussi *is*, *ix* en catalan.

rèix). Mais : *pisce* > *péix*, *crescit* > *créix*, *met-ipsi* [mu] ? > *matéix*.
ai > *é* : *axe* > *éix*, *metaxa* > *madeixa*, *laxat* > *déixa*, *fasce* > *féix*, *nascit* > *néix*, **crasseu* > *gréix*.

5. — Vélaires : *c*, *g*.

[*g* provient de *c*, *g* ; devenu final, *g* provenant de *c*, *g*, a passé à *c*. — *cc* latin s'est réduit à *c*.]

ç > *é* : *siccu* > *séc* ; *fricat* > *frèga*, *plicat* > *plèga*, suff. -*icat* > -*èga* (ex. : *carricat* > *carrèga*, *duplicat* > *doblèga*, *masticat* > *mastèga*, *morsicat* > *mossèga*). Mais : *rigat* > *règa*.

ç > *é* : *beccu* > *bèc* ; *secat* > *séga*, *negat* > *néga*, *græcu* > *gréc*, *cæcu* > *céc* ; *equa* > *égua*, **lecua* > *llègua*. Mais : *precat* > *prèga*, *peccat* > *pèca*.

6. [Un *u* final s'est conservé en catalan quand il s'est trouvé en contact immédiat avec la voyelle tonique. Devant cet *u*, il n'existe que *ç* en roman, et nous avons *ç* > *é* :]

Dèu > *Dèu*, *mèu* > *mèu*, *judæu* > *juèu*, *Matthæu* > *Matèu*, *Bartolomæu* > *Bartomèu*.

7. [Dans les proparoxytons romans (y compris les mots terminés en latin par muette + vibrante + voyelle) la voyelle médiale posttonique persiste devant certaines consonnes (toujours devant *ne*, *nu* ; conditionnellement devant *ca*, *cu*, etc.). Dans ce cas, les voyelles finales, autres que *a*, tombent comme dans les paroxytons (devenus finals, *n* s'efface, *g* redevient *c*, etc.) ; mais dans le cas le plus fréquent où la voyelle médiale ne subsiste pas, *e*, *i*, *o*, *u* finals se sont conservés sous forme d'*ç*¹. Dans les proparoxytons nous retrouvons en général *ç* > *é*, *ç* > *é* :]

1. L'*a* final est aussi devenu *ç* : *nigru*, *nigra* > *negre*, *negra* pron. tous les deux *negre*. Le son que nous représentons par *ç* c'est la voyelle neutre des mots allem. *besser*, angl. *better* (*mid-mixed-wide*). Tous les *e* et les *a* posttoniques

fèbre > *fèbre*, *lèpore* > *llèbre*, **tenèbras* > *tenèbres*, et *piper* > *pèbre*. Mais *juniperu* > *ginèbre* (cp. le franç. *genièvre*), *zingiber* > *gingèbre*.

pètra > *pèdra*, *Pètru* > *Père*, *-rètro* > *-rétra*, et *pr[s]byteru* > *prevère*, *littera* > *llètra*.

**die-m[ɛr]curis* > *dimècres*, **alēcru* > *alègre*, et *nigru* > *nègre*.

nebula > *néula*, et *t[ɛg]ula* > *teula*; *-l[ɛ]vita* > *manlléuta*, et *dēbita* > *dèuta*.

trēdecī? > *trétze*, et *sēdecī* > *sétze*; *mēdicu* > *métge* ¹, *pēdicu* > *pétge*; *vigilat* > *vetlla*, *amiddula* > *amètlla*.

Stephanu > *Estève*, *l[ɛ]ndina* > *llèmena*; *p[ɛ]rsicu* > *préssec*, *r[ɛ]nicu* > *rèneg*; **trifolu* > *trèvol*, *[a]crifolu > *grèvol*.

8. [Mots avec *m*, *n*, *s*, *r* entravés et *rr* (pron. *rr* cast) :]

tēmpus > *témps*, *sēmp[er]* > *sèmpre*, *septēmb[er]* > *setèmbre*, *tēmplu* > *tèmp[le]*, et *sēminat* > *sèmbra*, *simulat* > *sèmb[la]*.

cēntu > *cént*, *dēntē* > *dént*, *gēntē* > *gént*, *v[ɛ]ntu* > *vént*, *m[ɛ]ntit* > *mént*, *s[ɛ]ntit* > *sént*, suff. *-ēntē* > *-ént* (ex. : *lucente* > *lluént*), term. *-ēndo* > *-ént* (ex. : *duént*, *bevént*), suff. *-m[ɛ]ntē* > *-mént* (ex. : *malamént*), suff. *-m[ɛ]ntu* > *-mént* (Ex. : *refredamént*, *bastimént*), et *triginta* > *trénta*. Mais *mintha* > *ménta*.

v[ɛ]ndita > *vènda*, *r[ɛ]ddita* > *rènda*.

suff. *-ing* > *-ènc* (ex. : *blavènc*, *rogènc*), **trincat* > *trénca*, *organu* > *orènga*. Mais *lingua* > *lléngua*.

sont actuellement prononcés *ɛ*; les *e* et les *a* prétoniques, qui se sont aussi confondus dans la prononciation actuelle, se prononcent plutôt comme *a* atone port. de *cada* (*low-mixed-wide*). C'est M. Arteaga qui le premier a noté ces deux nuances de la *vocal neutra* catalane. La distinction entre *e* et *a* atones ne s'est conservée que dans les parlers occidentaux.

1. La suppression de la voyelle atone entre une dentale et *c* est accompagnée de la palatisation de la gutturale : + *d'c* > *tj*, + *t'c* > *tj*, *nd'c* > *nj*, *nt'c* > *nx*, *rt'c* > *rx*.

vincit > *vèns*, *cumin'tiat* > *comènsa*, et *argenteu* > *argèns*.
pēdicat > *pénja*, mais aussi: *vindicat* > *vénja*, *die-dominica* > *diuoméngé*.

cinere > *cèndra*, mais aussi: *tēneru* > *tèndre*, *gēnenu* > *gèndre*,
die-veneris > *divèndres*.

crispat > *crèspa* et *vespa* > *vèspa*, *vesperu* > *vèspre*, *mēspilu* > *nèspila*.

fēsta > *fèsta*, *gēnēsta* > *ginèsta*, **arēsta* > *arèsta*, et
crista > *crèsta*, *cista* > *cèsta*, *ballista* > *ballèsta*, *atqueiste*
 > *aquèst*.

dēstra > *dèstra*, *finēstra* > *finèstra*, et *magister* > *mèstre*, *capistrū* > *cabèstre*.

ēscā > *èscā*, *piscat* > *pèscā*, *friscu* > *frèsc*, *viscu* > *vèsc*, *Franciscu* > *Francèsc*; *misculat* > *mèscila*.

quadragesima > *quarèsma*, *maritima* > *marèsma*.

herba > *hérba*, *cervu* > *cérbo*, *serpe* > *sérp*, *tēminu* > *térme* et
firme > *fèrm*.

virde > *vèrd*, mais aussi *pēdit* > *pèrd*, *mērda*, *cērt*, *despērtā*,
lluèrt, *gouvèrn*, *infèrn*, *hivèrn*, *aladèrn*.

circat > *cérca*, *virga* > *vèrga*, mais aussi *pērtica* > *pèrxa*, *tērciā*
 > *tèrsa*, *mērula* > *mèrila*, *tērra*, *sērra*, *fērro*.

On voit qu'en général l'*e* ouvert du latin vulgaire (=ē) devient en catalan *e* fermé et que l'*e* fermé roman (=ē, *i*) aboutit à *e* ouvert ¹. Le changement d'*ē* en *e* n'a pas lieu: devant *l* et *h* (*cēl*,

1. Dans la grammaire de M. Forteza (non encore publiée), on trouve, sous les rubriques *e* et *i* latins: « La *e* latina, sea breve ó larga, se halle ó no en posición, se conserva en nuestro idioma (*bé* de *bēne*...); mas no sigue leyes fijas en la adopción de los sonidos que en nuestro idioma representa, según de los anteriores ejemplos se deduce. No obstante, al estudiar con detención este punto, se nota que en catalán la *e* breve y el diptongo *æ* tienen predilección por la *e*, mientras la *e* larga y la que se halla en posición (?) suelen preferir la *i*... La *i* tónica breve y la *i* en posición se mudan en nuestra lengua en *e*, la cual suele ser abierta. » M. F. avait donc aussi remarqué que les cas où *e* répond à *ē* et à *ē*, étaient les plus fréquents; mais il s'est contenté de noter ce fait

péu); devant le groupe *n'r* (*gèndre*); devant *r* entravé excepté *r* + labiale (*hivèrn*); devant *rr* (*tèrra*). Par contre, un *g* précédent semble arrêter le passage d'*ɛ* à *è*; nous avons *gép* à côté de *cép*; *gingèbre* à côté de *pèbre*. Les groupes *ng* palatal et *ngu* troubleraient aussi le développement régulier d'un *ɛ* antérieur: nous avons *diuménge*, *vénja*, *lléngua*. Nous avons enfin *é* devant *i*: *rèi*, *llèi*.

Dans les autres cas exceptionnels où l'on trouve *è* répondant à *ɛ* et *é* répondant à *e*, il s'agit presque toujours d'un échange de phonèmes dû à des actions analogiques ¹. C'est surtout dans le verbe que l'on remarque des échanges entre *è* et *é*. Les deux voyelles *ɛ* et *e* s'étant confondues dans les syllabes atones, il existe deux catégories de verbes à *e* radical: des verbes présentant un *e* fermé aux formes faibles et un *e* ouvert aux formes fortes, et des verbes possédant un *e* fermé dans toutes leurs formes ²: *menar*, *batejar*, *senyar*, *secar*, *plegar*, *semblar*, *comensar*, *cercar* appartiennent à la première catégorie (*mènar*, ind. pres.

sans tâcher d'établir les lois réglant la répartition des deux voyelles *é* et *è*. Cp., dans le *Grundriss* de Gröber: « Das vulgärlat. betonte *ɛ* aus *è*, *æ*, *i* kann in der heutigen Sprache durch *ɛ* (offen) dargestellt werden... Das betonte vulgärlat. *ɛ* (*è*, *æ*) ist sehr oft zu *e* (geschlossen) geworden... *ɛ* haben jedoch *cæl* *cælum*, *mæl* *mel*, *væll* *vetulus*, *hiværn* *hibernus*. » (Notons que le représentant cat. de *vetulus* n'est pas *vèll* mais *vèll*).

1. Sont difficiles à expliquer: *rèi* (à côté de *sèt* < *siti*), *sèt* < *septe* (à côté de *nèt* < *neptu*), *èll* (à côté de *aquèll*), *nèu*, *fém èrm*; *deixèble*, *espèra*, *tém*, *pèca*, paraissent être mi-savants; *mènta* (à côté de *trènta*) aurait souffert l'influence des nombreux mots présentant le groupe *mènt*; *llénja* doit peut-être son *é* à la double influence de *ll* et de *ny*.

2. L'*e* atone étant devenu *g*, les verbes de la première catégorie présentent actuellement l'alternance *g-è* au lieu de l'ancienne alternance *ɛ-è* et ceux de la seconde catégorie, qui n'avaient pas d'alternance, présentent l'alternance *g-é*. Une troisième catégorie de verbes ayant *g* aux formes faibles, est formée par ceux dont l'*g* provient d'*a*, comme *pagar*, ind. prés. *paga* (pron. *pagá*, *pdge*); d'où probablement: *arrancar*-*arrénca* d'après *trancar*-*trénca*; *llansar*-*llénja* assimilé aux verbes en *-ensar* (pron. *gnsá*) *-énja* etc.

mèna); *llevar*, *cremar*, *vessar*, *segar*, *alegrar* appartiennent à la seconde (*llevar*, ind. prés. *lléva*). Or il a pu facilement se produire des échanges entre les deux catégories sous des influences diverses : *esmenar* (ind. prés. phonétique *esmèna*) a été assimilé aux verbes en *-menar*, ind. prés. *-mèna* ; *dressar*, aux verbes en *-essar*, ind. prés. *-èssa* ; le nom *veda* (le seul nom en *eta* > *èda*) a été assimilé aux nombreux noms en *-èda*¹, et *veda* aurait décidé le passage du verbe *vedar* à la première catégorie. Tous les verbes en *-esar* ont réformé leurs formes fortes sur le modèle des formes faibles : *desar*, *dèsa* ; *pesar*, *pèsa* (malgré *pès*, régulier). On aurait analogiquement dans le nom : *ginèbre* d'après son synonyme *ginèbreda* (plus usité) et *ginèbró* ; *més* (à côté de *mès* dialectal) d'après *mèsada*, etc. Leur fonction de prépositions (mots atones) expliquerait *entre*, *sense*.

Comment doit-on expliquer les changements $\epsilon > \dot{\epsilon}$ et $\epsilon > \dot{e}$? Peut-être faut-il voir dans $\dot{\epsilon}$ une réduction d'une ancienne diphtongue ϵi : ϵ se serait réfracté en ϵi (cp. le français, le rhétique) ; puis il se serait produit une dissimilation entre les deux éléments de la diphtongue, ϵi serait devenu $\epsilon \dot{i}$; et finalement, $\epsilon \dot{i}$ aurait été réduit à $\epsilon = \dot{\epsilon}$. L'ancienne diphtongaison de la voyelle ϵ en catalan expliquerait aussi l' ϵ majorquin : il serait l'effet d'une dissimilation plus forte, ϵi se serait avancé jusqu'à $\epsilon \dot{i}$ avant la perte de l'élément palatal². Notons que c'est seulement dans les mots où l' $\dot{\epsilon}$ provient d' ϵ que le dialecte majorquin présente ϵ à la place de $\dot{\epsilon}$ catalan ; dans les mots tels que *cél*, *prèu*, *tèndre*, *tèrra*, le majorquin prononce aussi $\dot{\epsilon}$.

1. Cp. *guarèt* (*war[v]actu*) assimilé aux diminutifs en *èt* ; *Sevè(r)*, *pollèra* (*pullitru*) assimilés aux noms en *è(r)*, *èra*, etc.

2. On admet que le degré ϵ a été autrefois commun à tout le domaine catalan. C'est l'opinion exprimée par MM. A. M.-F. et J. S. dans le *Grundriss* : « Man meint, dass dieses ϵ in ganz Catalonien ehemals einen den gemischten deutschen und französischen Vokalen in *schön* und *peu* ähnlichen Laut gehabt hat. Jedenfalls ist dieser Vokallaut noch auf den Balearen vorhanden, wo man *dôu dèbet*, *pônu pèna*, *pôra pira*, und nicht *dèu*, *pèna*, *pèra*, wie in

On constate, à des époques diverses, l'influence d'un *i* suivant sur *e* ou ses dérivés. A une époque très ancienne, un *i* final, avant de disparaître, a changé *e* en *i* ; ce changement a été aussi produit par un *i* en hiatus : *feci* > *fiu*, *-esti* > *-ist*, *vint* ; *sepiā* > *sipia*, *ciri*, *vidre*. Par contre, la consonne secondaire *i* ne semble avoir exercé aucune influence, soit qu'elle ait été absorbée par la consonne palatalisée suivante, soit qu'elle se soit produite pendant l'étape *ei* et qu'elle se soit par conséquent fusionnée avec l'*i* subjonctif de la diphtongue. A une époque plus récente un *i* vocalique secondaire aurait exercé une action assimilante sur un *e* antérieur : *rēi*, *llēi*. C'est peut-être à l'influence d'un *i* secondaire que l'on doit l'*e* fermé de quelques mots en *ēix* (pron. *ech*) : quand un *s* désinenciel (l'*s* du pluriel, l'*s* de la deuxième personne) vient se mettre en contact d'un *x* palatal, *x* + *s* devient *is* ; nous avons *peix* = *pech* au singulier, *peis* au pluriel, *serveix* = *servech* à la troisième personne, *serveis* à la deuxième¹ ; or un *e* se développerait en *ē* devant *x*=*ch* (aussi bien que devant *ll*, *ny*, *j*, *it*) mais il redeviendrait *e* aux pluriels et aux deuxièmes personnes sous l'influence assimilante de la voyelle *i* ; ainsi aurait-on *-ēch* au singulier et à la troisième personne, *-ēis* (rimant avec *rēis*) au pluriel et à la deuxième personne ; et il se serait produit dans chaque cas une unification entre les voyelles de *-ēch* et de *-ēis* : on aurait *peix* d'après *peis* (sous l'influence des autres monosyllabes en *ēix*, de *ais*), mais *aquēix* (maintenu par le féminin *aquēixa* et par *aquēst*

Catalonien, vernimmt » (Notons que la *vocal neutra tonica* du majorquin est tout autre que les voyelles franç. et all. *eu*, *eü*, *ö*, *öh*, qui sont des voyelles postérieures arrondies ; ce qui a été déjà noté par M. B. Schädel *Mundartliches aus Mallorca*). L'*e* conservé à Majorque, aurait passé ailleurs à *ē* en se confondant avec *ē* issu d'*e* ; toutefois on a *e* > *ē* dans les parlers occidentaux.

1. Cp. la réfraction de *-ittch* (écrit *ig*) en *-itts* devant *s* ; *böttch*, pl. *böitts*. A Barcelone les anciennes formes en *-is* ont été remplacées par des formes en *-os* et en *-es* : *peixos*, *creixes*. On dit analogiquement *bojos*, *fuges*, mais aussi encore *böitts* (écrit *boigs*). Les postverbaux en *ettch* (*ieg*) conservent l'*ē* des verbes correspondants : *batēja*, *batēttch*.

aquell); *créix* d'après *creis* (sous l'influence des formes faibles, qui ont *eix*, et peut-être de *néix*) à côté de *floréix*, *servéix*, etc. de *florir servir*, etc. (verbes qui n'ont pas de formes contenant *eix* atone). Nous voyons, finalement, se produire de nouveau, à une époque plus récente encore, la combinaison *e* tonique + *i* à la suite d'un déplacement d'accent : voyelle atone + *i* tonique > voyelle tonique + *i* atone (cp. *cuina* > *cúina*). C'est à ce recul d'accent que l'on doit les imparfaits forts et les formes majorquines *deim*, *deis*, etc. Cette nouvelle combinaison *ei* est, en général, prononcée *èi* : *crèiu* (d'un plus ancien *creia*), *sèia vèia* ont adopté la voyelle de *crèure*, *sèure vèure* et des autres formes fortes ; on a eu ensuite *rèia*, *dèia* et même *fèia quèia* (pour *jata*, *cata*). Cp. *vèina* (*vagina*), *benèit*, mais *rèina* d'après *rèi*.

Quant au passage d'*è* à *é*, il serait lié à l'allongement d'*è* primitif. En s'allongeant *è* perd son homogénéité : *èè*, d'où *îè* avec tous ses développements (*îè* cast., *îè* et *îe* franç., *ia* roumain, etc.) ; mais aussi, par réduction, *è* ou *e* = *é*. En catalan la réduction normale serait en *é* ; mais *l*, *h*, *rr* et *r* + consonne auraient donné le dessus à l'élément le plus ouvert ; par contre, on aurait *îè* et finalement *i* devant la consonne palatale *j*.

Nous trouvons dans les mots savants *è* et *e* répondant à *e* du latin classique. Les noms empruntés possédant un *e* tonique, sont prononcés par règle générale avec un *e* ouvert : on prononce, par exemple, avec un *e* ouvert tous les mots terminés par *-edi*, *-egi*, *-emi*, *-eni*, *-enci*... *-ectic*, *-edic*, *-efic*, *-enic*, *-eptic*... *-edit*, *-enit*, *-erit*... tous les mots savants terminés par *-eu*, *-ea*, *-ens*, *-ers*... les mots *eco*, *zero*, *vertex*, *epoca*, *emfasi*, *extasi*... Mais, sous l'influence de certaines terminaisons populaires, on prononce *e* fermé dans un grand nombre de noms d'introduction savante. L'absence de mots populaires en *ènt*, par exemple, décide l'adoption d'*e* pour les mots savants en *ent* : *evidènt*, *adjacènt*. On a analogiquement *-est* d'après *ferèst*, *bigèst* ; *austér*, *austèra*, d'après les nombreux noms en *-èr*, *-era* ; *dea* d'après *Dèu* ; *cèntred'* après *vèntre*... (cp. parmi les mots empruntés à d'autres langues, *café*, *tè*, *cheminée* fr. >

xumenèia, *xemenèia* ; mais *quinquet* fr. > *quinqué* assimilé aux noms en *è(r)*, *pessèbre* etc.).

On constate dans les verbes empruntés une tendance à introduire *e* fermé dans les formes fortes ; ainsi nous avons *elèva*, *celèbra*, *agrèga*, *-lèga*, *règna*, *condémna*, *-ècta*, *-épta*, *-éra*, *-èrva*, *-èssa*, *-esta*, etc. : *elèva*, *relèva* auraient été favorisés par *llèva* et ses composés ; *-èssa*, par les verbes populaires en *-èssa* ; *règna*, par *rèi*, etc. Par contre, l'absence dans la langue de mots présentant *é* devant *l* maintient l'*è* dans les verbes en *-elar* ; on a *anhèla*, *revèla* etc., d'après *gèla* etc. On a analoguement *-èa*, *-èrna*, *-èrsa*, *-èsta*, *-ènsa*.

Nous trouvons aussi l'*e* fermé introduit dans des noms apparentés avec des verbes comme *la condémna* avec *condemnar*, ind. prés. *condémna*. Le groupe *-cépt-*, que nous trouvons dans les verbes *acceptar*, *receptar*, etc., nous le retrouvons dans les noms *recèpta*, *conçèpte*, etc. (à côté d'*inèpte*). Nous trouvons analoguement dans le nom les groupes *-pèct-*, *-fèct-*, *-jèct-* des verbes en *-pectar*, *-sectar*, *-jectar* : *respècte* *prospècte*. etc., mais *insècte*, *dialecte directe*, *collècta*. Nous avons *-cessa* verbal et *-cès* nominal *-fèssa* et *-fès*, *-grèssa* et *-grès*, *-prèssa* et *-prés*, mais *interès* d'où *interèssa*.

Notons qu'il y a un petit nombre de mots savants où la prononciation de l'*e* n'est pas encore fixée ; ainsi l'on prononce communément *teorèma*, mais aussi *teoréma* ; *suprém* et *suprèm*... On constate des hésitations analogues même parmi les mots d'origine populaire, mais elles ne sont pas fréquentes.

P. FABRA.

QUANTIDADE PROSÓDICA DAS VOGAIS

EM PORTUGUÊS

DIFERENCIAÇÕES DE SENTIDO

O Dr. Júlio Cornu adoptou na segunda edição da sua excelente gramática histórica portuguesa, que faz parte da meritória publicação *Grundriss der romanischen Philologie* (Estrasburgo, 1906), a reforma ortográfica por mim proposta na minha *Orthographie nacional* (Lisboa, 1894), diverjindo apenas da doutrina ali exposta, com a rejeição do *h* etimológico, por mim ainda conservado provisoriamente, assim como o *g* inicial antes de *e* e de *i*, que o insigne romanista substitui, definitivamente e sempre, por *je*, *ji*, como eu já ali fizera quando *ge*, *gi* são mediais. Outro ponto, em que também difere do meu plano, é o que vai constituir o assunto principal d'êste artigo.

É uso moderno, com perto de um século, porém, de existencia, o emprêgo, em português, do hífen ou linha de união, prendendo os pronomes rejímenes átonos aos verbos de que dependem, quando enclíticos, como *dou-o*, *dou-to*, *deu-no-lo*, etc. O uso antigo era o actual castelhano e italiano, de reunir tais pronomes enclíticos aos verbos, formando com êstes uma só dição.

Dou a preferência, em opposição ao modo de ver do abalisado professor, ao uso actual, no qual não vejo inconveniente, e que, para o português em especial, tem vantajens, direi até imprescindíveis, como passo a expor sucintamente.

Já pelos exemplos que aduzi, principalmente por um, me parece evidente a conveniência da separação por meio do hífen, para se conservarem distintas na escrita dições que analisadas nos seus

elementos são diversas : assim *dou-to*, a pessoa do presente indicativo do verbo *dar*, acompanhada do pronome *te* como complemento indirecto e do pronome *o* como complemento directo, sem o hífen ficaria absolutamente igual ao nome, adjectivo ou substantivo, *douto*; e suposto a pronúncia seja igual nas duas dições *douto* e *dou-to*, parece-me óbvia a conveniência de manter a análise gramatical bem clara na segunda, com o emprêgo do hífen, a separar na ortografia os elementos da composição sintáctica.

Há, porém, motivo de maior ponderação em respeitar-se o uso actual, e esse é que em várias circunstâncias a pronúncia difere. A quantidade prosódica das vogais nas línguas românicas é raras vezes diferencial, morfológicamente considerada. Este preceito sofre todavia importantes excepções, nomeadamente em português, que é a língua de que me estou ocupando agora. Os casos de prolongamento de vogal até hoje averiguados e regulados por mim em português são os de crase, na fonologia externa como em *dá-a* = *dã*, e na fonologia interna como em várias formas subjuntivas, tais como : *caie* = *cã*, 1ª e 3ª pessoa do subjuntivo do verbo *caiar*, diferente de *cai*, 3ª do indicativo do verbo *cair*; *passeie* = *passê*, 1ª e 3ª do subjuntivo do verbo *passoar*, comparada com *passai*, 1ª do perfeito do indicativo do verbo *passar* (v. *Grammaire portugaise*, in *Skizzen lebender Sprachen*, 2, Lipsia, 1903, pp. 27, 46, 47).

Outros casos de fonologia portuguesa, ainda não expostos, em que a quantidade prosódica da vogal tónica diferencia para todos os portugueses formas que em mais nada se distinguem, são os dois seguintes. O *i* tónico de vocábulos terminados em *-ta* é breve, ou antes indiferente, por exemplo em *via*, substantivo, e 1ª e 3ª pessoa do imperfeito singular do verbo *ver*. Outra forma, com esta parecida, mas que diverge dela na quantidade prosódica do *i*, é *vi-a*, 1ª pessoa singular do perfeito desse mesmo verbo *ver*, seguida do monossílabo átono *a*, acusativo feminino do pronome pessoal da 3ª pessoa, composto sintáctico em que o *i* se alonga,

pois se profere *via*, e não *via*, como a dição antecedente. Se não usarmos o sinal ortográfico (-), essas formas *via* e *vīa* (*via*, e *vi-a*) confundir-se hão na escrita, se bem que distintas na pronúncia, e não rimando entre si. Outro tanto acontece com qualquer outro verbo, como *devia*, *devi-a*; *temia*, *temi-a*. Há uma adivinhação em português, que se baseia exactamente na confusão dessas formas, quando de propósito se não diferenciam: *Matei hoje uma galinha, comi-a ontem*, frase na qual se prolonga indevidamente o *i* de *comia*, para que se não distinga dest'outra: « Matei hoje uma galinha; comia ontem [ela, a galinha que eu hoje matei] ».

No antigo sistema, em que tais pronomes enclíticos se uniam aos verbos sem o hífen, as frases ficavam muitas vezes enigmáticas ou anfibológicas. Assim neste verso do *Cancioneiro geral*: « que jura que a de matar », *a* está por *a* (*h*)*á* [de matar]. O mesmo acontece na frase seguinte, do Esmeraldo de Duarte Pacheco Pereira: « tirava hũa pequena parte dela [terra] descuberta para vida dos animaes », isto é, *para a vida*; ou est' outra: « segue-se que a tera t em água dentro em si e o mar nam cerca a terra », onde *água* está por *a água*; ou ainda nesta de João de Barros: « ca não queria perder alma, pois já tinha perdido o corpo », na qual *alma* se deve escrever e ler *a alma*. Hoje em dia, mesmo, é frequente vermos escrito *d'alfândega*, *por da alfândega*, por virtude de errada análise gramatical e até fonética, dessa expressão, na qual o *a* se prolonga em razão da contracção de *q* mais *a*, consecutivos.

Dêste modo, locuções verbais como *louva-a*, por exemplo, ou se escreviam *louvaa*, ou *louva* (= *louva-a*), que assim se não diferenciava gráficamente do verbo *louva* sem o seu complemento pronominal, conquanto bem distintos na pronúncia.

Finalmente, há diferença prosódica nas vogais tónicas antes do *s* final de sílaba, pelo menos do Mondego para sul, na rejão em que o *s* depois de vogal tem o valor de palatal *x* ou *j* (próssimamente, *ch* e *j* franceses), conforme êsse *s* é seguido de pausa ou consoante surda, ou então o *s* é de consoante sonora, visto que antes de vogal o seu valor na fonolojia sintáctica é o de *z*.

Se atentarmos, por exemplo, no facto inegável que diferença dois vocábulos em tudo mais idénticos na pronúncia, *rás* e *raxe*, encontramos que no segundo, quando o *e* se elide na enunciação rápida, o *a* é breve, entanto que no primeiro *rás* êle se alonga, e o *s* = *ɣ* se abrevia extremamente. Outro tanto acontece com o *ɣ* = *j* de *trax-mo* comparado ao *j* de *traje-mo*, o qual é sensivelmente mais longo que êsse *ɣ*, em oposição ao *a* que é mais breve do que o *a* da primeira dição citada.

Tratarei mais de espaço dêste assunto, de bastante interêsse, visto que de tal modo se elucidará a difença, tam debatida, entre *-s* ou *-ɣ* com relação a *ɣ* ou *j* no português normal.

Se do dialecto usual do centro do reino passamos a dois outros, extremos, e qualquer dêles mais diverso actualmente dêsse dialecto literário na pronúncia, observamos que a diferença de quantidade prosódica quer da vogal tónica, quer da sibilante que a segue, se mantém constante na mesma proporção. Dêste modo, no Alentejo um vocábulo como *peixe* é proferido *pɛx(e)* com *e* fechado breve, e *ɣ* longo; e por outra parte est'outra palavra, de estrutura semelhante, *peɣ* se pronuncia *pɛx*, com *e* fechado longo, e *ɣ* breve. Em Trás-os-Montes, no falar bragançano, por exemplo, o numeral 10, escrito *dez* (nos dialectos do sul = *dɛx*, é proferido *dɛɣ*, com *e* aberto longo, e breve o *ɣ* (quási o *ç* francês e normal português); e ao contrário, em conformidade com a regra expendida, um parónimo dêsse vocábulo, *de(s)ce*, 3ª pessoa singular do presente do indicativo do verbo *de(s)cer*, profere-se *dɛɣ(e)*, com *ɣ* longo e *e* aberto mais breve que o de *dez* = *dɛɣ*.

Voltarei ainda a êste assunto, como já disse.

A. R. GONÇÁLVES VIANA.

CASOS DE ANALOGIA

NA LINGUA PORTUGUESA

Num artigo muito interessante sobre o *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, de Brugmann, M. Michel Bréal, depois de ter criticado a explicação, dada pelo auctor allemão e fundada no principio da analogia, de formas gregas e latinas do plural como $\chi\omega\rho\alpha\iota$, *tabulae*, continúa : « Un autre emploi fort singulier de l'analogie est fait à l'occasion des parfaits latins en *ui* et *vi*, comme *monui*, *genui*, *ivi*, *sevi*, *implevi*, *laudavi*, *amavi*. Ces parfaits viendraient d'une imitation des parfaits *movi*, *juvi* et quelques autres où le *v* appartient à la racine. Par quel privilège ces verbes, qui ne sont ni très nombreux ni d'un emploi plus fréquent que beaucoup d'autres, auraient-ils le pouvoir de transmettre à la moitié des verbes latins une lettre dont ceux-ci n'auraient aucun besoin ? Il est difficile de le comprendre ¹. »

Na passagem transcrita ha que considerar o facto especial das formações do preterito latino em *-vi* e o principio geral nella envolvido. Não é aqui o logar de discutir o facto especial; tenho em vista averiguar se a lingua portuguesa não a apresentará factos que invalidem esse principio. Uma serie constituida por um pequeno numero de formas, pensava M. M. Bréal, não póde, pelo menos não se comprehende que possa, exercer uma influencia analogica sobre uma serie extensa, que não teria necessidade da modificação, e tanto menos quanto as formas influenciadoras não são mais frequentes que outras. Ha aqui um principio de muita

1. *Journal des Savants*, 1894, août, p. 450.

importancia na methodologia da investigação philologica, cuja verdade convem portanto averiguar. Não basta que elle tenha a seu favor a auctoridade dum philologo, a quem devemos valiosos estudos no dominio dos aspectos psychicos da linguagem ¹ (e desse dominio é a analogia).

Em geral os philologos não tem attendido na applicação do principio da analogia ao momento do que podemos chamar a *maioria*, e ainda menos ao da *necessidade*, que não é manifesto pelo menos em grande numero de casos d'indubitavel modificação analogica. Lembrarei uma explicação, typica e extrema, por analogia em que se postergou o principio de M. Bréal. Diez ² apresentára, é certo que interrogativamente, a these de que as desinencias em *-ons* da 1ª pess. plur. pres. ind. e subj. e imperf. dos dois modos na lingua francesa eram um producto da analogia da forma unica *sommes* ou melhor ant. *sons*, 1ª pess. plur. pres. ind., a que corresponde o infinito *être*, e essa these foi defendida por Gaston Paris e outros investigadores de merito, apesar de ter havido tambem quem a combatesse. M. Bréal esteve naturalmente do lado dos que rejeitavam a these. Mas o facto é que das outras explicações apresentadas nenhum era mais acceitavel que a de Diez ³.

Menos frisantes, mas fóra de contestação, ha outros casos em que a minoria venceu na influencia analogica. Lembrarei a extensão d'emprego do suffixo participial lat. *-uto* nas linguas romanicas (*-udo*, *-ut*, *-u*, etc.), o qual era representado no latim classico por um pequeno numero de formas, como *acutus*, *argutus*, *con-*

1. M. Bréal, *Mélanges de mythologie et linguistique*, Paris, 1877; *Essai sur la sémantique*, *ibid.*, 3ª éd. 1904; *Les lois phoniques* em *Revue scientifique*, 1897, 10 juillet, etc.

2. Fr. Diez, *Grammaire des langues romanes*, tr. fr., t. II (Paris, 1874), p. 207.

3. Vid. Ferd. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. I (Paris, 1905), pp. 200-201, onde vem a bibliographia da questão.

sutus, imbutus, minutus, solutus, tributus, que em geral não ficaram no vocabulário fundamental romanico ou só ficaram como adjectivos (em português dos citados só *acutum* — *agudo e minutum* — *miúdo*). Na idade media o uso dos participios em *-udo* foi muito frequente nas linguas portuguesa e hispanhola, até ao século XIV, para depois cederem o lugar ás formas em *-ido* (ex.: *atrevido, conoçudo, sabudo* — *atrevido, conhecido, sabido*). Hermann Osthoff apresentou sobre este caso, bem conhecido dos romanologos, algumas observações proficuas no seu opusculo *Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung* (Berlin, 1879).

O gallego desenvolveu da forma medieval *tēdes* (= lat. *tenetis*) as modernas *tendes* e *tedes*. Apesar dessa duplicidade, *tendes* exerce influencia assimiladora (analogica) sobre todas as outras formas verbaes da 2ª pessoa plur. pres. ind. dos verbos da 2ª conjugação que soam, p. ex., *querendes, habendes, sabendes*, e a influencia estende-se ainda ao conj. pres da I conjug., p. ex. *amendes, levendes*¹. Encontram-se formas semelhantes em Portugal, especialmente no Minho : ex. *correndes, vivendes*².

Um outro caso interessante é o da influencia analogica exercida pelas raras formas portuguesas contendo o suffixo *-agem* (= lat. *-aginem*) sobre as formas em *-age* (*aje*), representando o suffixo lat. *-aticum*.

Em lat. achamos *cartilagine-, farragine-, imagine-, mucilagine-, plantagine-, plumbagine-, propagine-, sartagine-, serragine-, tussilagine-, voragine-*. Desses derivados parecem ter-se conservado sómente em português popular :

farragine — na forma antiga *ferraem*, Foral de Thomar em *Port. Mon. hist. Leges I, 400*,

1. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, em *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIX, 516.

2. J. Leite de Vasconcellos, *Esquisse d'une dialectologie portugaise* (Paris, 1901), p. 135.

		trad., no orig. lat. <i>ferraginem</i> , hoje diz-se <i>forragem</i> ; ocorre também a forma <i>ferrem</i> .
<i>sartagine-</i>	—	<i>sartãe</i> Visão de Tundalo, <i>Revista lusitana</i> III, p. 103; <i>sartãe</i> , <i>sertém</i> , depois <i>sariã</i> , <i>sertã</i> (<i>sertam</i>).
<i>imagine-</i>	—	<i>ymagem</i> . Cornu, <i>Anciens textes</i> , p. 20; <i>ymagè</i> , Santo Aleixo, <i>Revista lusitana</i> I, p. 334, <i>a omagem</i> , Alfonso X, <i>Canc. S. Mar.</i> , nº III; <i>sas omagêes</i> , ib. nº XXV, <i>omagem</i> como forma popular ainda em Gil Vicente, <i>Obras</i> , ed. Hamburgo, I, 145; <i>imagem</i> , I, 199, etc.

propagine-, *plantagine-*, *promagem* *chantagem*, *tanchagem*.

Não conheço documentos das formas **omãe*, *imãe*, *chantãe* *tanchãe*; o hisp. tem *llanten* (como *herren*, *sarten*). O dicc. de Moraes reproduz de Amaro de Roboredo a forma *provagem*, que o auctor porém suppõe erro por *propagem* (= lat. *propagine-*), e que seria então forma erudita; mas não pode negar-se a possibilidade de port. pop. **probagem*, *provagem*. Damião de Goes, fallando de Melinde, diz, na *Chronica de D. Manoel*, parte I, cap. 38: « Tem muitos pomares e hortas, de boa hortaliça e fruta d'espinho e outras prumagens. » Moraes interpretou *prumagens* « arvores que dão pomos de caroço », e considera a palavra como identica a *prumagem* = *plumagem* der. de *pluma*. Ignoro se a palavra occorre noutro auctor ou existe na tradição popular no sentido indicado de arvore que da fruto de caroço. Moraes traz ainda a seguinte accepção: « arvore que dá umas maçãzinhas mui amargosas, em que se enxertam maçãs. » Tratar-se-hia duma macieira brava que serviria de cavallo para enxerto de maçãs; o sentido ainda liga a palavra a lat. *propagine-*; a

palavra acabaria por designar arvores de pomos de caroço, reproduzidas por enxerto. A verdade é que em varios auctores as formas *promage*, *promagem*, *prumagem*, *plumagem* e ainda *pomage*, *pomagem* (resultado, sem duvida, de falsa etymologia, como se viesse de *pomo*) significam « geração, casta » em geral sentidos que tinha já o lat. *propago*) e em especial casta de frutos d'arvore. No Algarve, a barlavento, falla-se de *figos de promagem* exactamente como a sotavento de *figos de casta*, designando essas expressões os figos que não são *cóteos* (ou *coitos*) ou de *toque* (empregados na caprificacão), sendo estes os triviaes. As pessoas instruidas dizem alli *figos de pomagem* (Informação obtida de Lagos, por intermedio do meu amigo e collaborador desta revista David Lopes). Cf. *Revista lusitana*, t. VII (1902), p. 253, onde não se indica a etymologia de *promagem*, aliás apontada já por J. Cornu em *Gröber's Grundriss der romanischen Philologie* I¹ (Strassburg, 1888), p. 769 (na 2^a ed. 1906, p. 986), entre outros exemplos de substituição de *b* por *m*.

Cartilagem e *voragem* são termos eruditos, assim como *mucilagem* e *tussilagem*.

O nome de planta *borragem* é formado por analogia dos em *-agine-*, *-agem* e veio-nos talvez já formado do ital. *borragine*; *saturagem* (lat. *satureia*) experimentou tambem adaptação analogica a essa serie, enquanto *segurelha*, que tem o mesmo sentido, foi modificado por etymologia popular.

Assim a serie dos derivados em *-agem* = lat. *-aginem*, que eram femeninos, reduzia-se em ant. port. a pouco mais de *omagem* (*imagem*), *promagem*, se a alguma coisa mais que pudesse servir de typo analogico.

O suffixo lat. *-aticum* deu normalmente em port. *-adigo*, *-adeço*, accentuado *-ádeço* e não *-adéço*, como erradamente traz Santa Rosa de Viterbo, o que Fr. Diez notou ¹.

1. Fr. Diez, *ob. cit.*, II, p. 286. Moraes, *Dicc.* e outros repetiram a errada accentuação.

Exemplos :

ospedadigo. *Regra de S. Bento*, em *Ineditos dos seculos XIV e XV*, t. I, p. 280.

moordomadigo. *Ibid.*, p. 284.

eradiga. *Port. Mon. hist. Leges*, I, p. 403 : Foral d'Arganilde 1175.

montadigo. Viterbo, *Elucidario*, s. v. : Foral d'Aguiar da Beira de 1258.

maninhadego. *Idem, ib.*, s. v. : doc. de 1452 ¹.

terradego. *Port. Mon. hist., Inquisitiones*, I, p. 23.

amadigo. Viterbo, *ob. cit.*, s. v. : ainda na *Vita Christi* (sec. xv), I, fol. 50 v. : « de Joseph de que som solamente criado ou filho por amadigo ². »

taballionadego. « O Chanceller non dará Carta a nenhũu de taballionadego. » *Orden. Affonsina*, liv. I, tit. 2, § 12.

achadego (premio que se dá por coisa achada e restituída ao dono). *Orden. Filipina*, liv. V, tit. 60. No sentido de coisa achada ainda em D. Franc. Manoel de Mello, *Apologos dialogaes*, p. 92. Ed. Lisboa, 1725.

Em hisp. a forma original do suffixo é ant. *-adgo* (mod. *-azgo*) : ex. *portadgo* (mod. *portazgo*) ; em lenês *-algo* (ex. : *portalgo*) ; cf. leon. e port. *nalga* (em port. ao lado de *nãdega*), de lat. **natice*, leon. *mielga* de lat. *medica* ³. As formas em *-adego* (*-adigo*) ainda não desapareceram por completo. Conservam-se vestígios dellas em os nomes de logar de Tras-os-Montes *Vinhago* de ant. *vinhadego* (der. de *vinha*, lat. *vinea*) e *Vidago* (der. de *vide*, lat.

1. Sobre *maninhadego*, vid. J. Pedro Ribeiro, *Observações historicas e criticas*, (Lisboa, 1798), pp. 119-123.

2. Sobre *amadigo*, vid. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, *Der Ammenstreit* (Halle a S., 1896, de *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XXII), p. 22-24.

3. R. Menéndez Pidal, *Manual elementar de Gramática histórica española*, Madrid, 1904, § 60.

vitem); talvez também no appellativo *gentiaga* (de *gentio*¹, a que devem juntar-se *bestiaga* (de lat. *bestia*, port. *besta*) e *veniaga* (por **vendiaga*, de *vend-er* ? cp. *funil* de lat. **fundile* por *fundibulum*, ou já de **veniatica*, derivado no latim vulgar de *venum*) a não ser que haja nesses appellativos derivados com outro suffixo; cp. ant. hisp. *embriago* (de lat. *ebriacus*), port. *aziago* (de lat. *aegyptiācus* por *aegyptiācus*), que são todavia adj., enquanto nos subst. o suffixo *-aca* conserva em geral o seu *c* sem abrandamento em *g*. Os dictionarios dão como forma viva *salvadego*, gratificação dada á marinhagem por salvar os restos do navio naufragado. (Ferreira Borges, *Dicc. jur.*; laud. de Figueiredo, *Novo Dicc.*).

As formas em *-atico*, *a*, são puramente eruditas, como *esquipatico*, *lunatico*, *sorumbatico*, *viatico*, ainda que por vezes derivadas dum thema popular.

O suffixo *-aticum* tomou em francês a forma *-age*, em provençal *-atge*: ex.: fr. *sauvage*, *breuvage*, *courage*; prov. *salvatge*, *heuratge*, *ccratge*. Referindo-se ás formas hisp. em *-age*, como *brebage*, *homenage*, *language* e em *-atge* como *domatge*, *oratge* (*Maria egipc.*) observou Diez: « Ici la forme *-g* a été moins souvent appliquée et l'on peut même présumer qu'elle est venue du nord². » M. Meyer-Lübke foi mais explicito: « Très grande est la diversité du développement de *-age* en français, d'où il pénètre ensuite sous les formes *-aggio*, *-age*, *-agem*, dans les langues sœurs³. »

Formas francesas com o suffixo *-age*, que deram depois o typo para novos derivados no solo português, penetraram cedo em

1. Vid. J. L. de Vasconcellos, *Revista lusitana*, II, 116, e III, 275.

2. Fr. Diez, *ob. cit.*, II, 287.

3. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, trad. fr. II (1895), § 482, p. 570. Sobre o desenvolvimento dos empregos do suff. *-aticum* nas linguas românicas, vid. todo esse §., Diez, *ob. cit.*, II, 285-287 e A. Darmesteter, *De la création actuelle de nouveaux mots dans la langue française*, Paris 1877, pp. 82-84.

Portugal. No seculo xii encontramos já, ainda que latinizada, a forma *portage* :

portagium (non dent inde —). Foral de Santarem, do autogr. de 1179, em P. M. H. *Leges*, I, 408; *portagem* (non dent (por den) ende —); trad. do sec. xiv, *ibid.*

portagem. Foral d'Abrantes de 1179, *ibid.*, I, 419.

Não ha razão de suppôr que o individuo que lavrou o foral, querendo latinizar o port. *portadigo* ou *portadego*, então ainda usado, tivesse reccorrido á forma *portagium*, que era a latinização usada alem Pyrinéus para o fr. *portage*, ital. *portaggio*, perdida a tradição de que essas formas correspondiam a formas latinas em *-aticum*. A forma *portagem* revela claramente que o fr. *portage* fora assimilado pela desinencia entre nós ás formas em *-agine* latinas, port. *-agem*. A velha *Regra de S. Bento*, já acima citada, que remonta muito provavelmente tambem ao seculo xii, offerece-nos, ao lado de formas em *-adigo*, tambem formas em *-agem* :

o *terceiro liagê* (linhagem), p. 253, o *quarto linagê* (linhagem), p. 254.

ao mui forte *liagê*, *ibid.*

Exemplos do seculo xiii :

seu linnage, Affonso X, *Canc. S. Maria*, nº VI.

linnage, Id., *ibid.*, nº LXII.

menage, Id., *ibid.*

parage (ome de —; homem de elevada posição social, alta nobreza), *Canc. D. Dinis*, ed. Lang, v. 2585.

meu linhage (2 vezes, em rima com *trage*), *Canc. da Ajuda*, ed. C. Michaëlis de Vasconcellos, nº 290.

menage (em rima com os antecedentes). *Ibid.*

quen sa linhagen quer ben. *Ibid.*, nº 37.

a meu linhagen.... a seu linhagen. *Ibid.*

Em o nº 37 do *Canc. da Ajuda* ha pois oscillação no genero de *linhagem*.

Os seguintes passos dos antigos *Cancioneiros* offerecem-nos os termos *boscage*, *domage*, *peage* :

Lop' Anaya, non se vaya
 Ca, senhor, s'ess'ora vay
 E lhi frorecer a faya,
 A alguen jogará laya.
 Se lhi froreç' o boscage ¹,
 Que prendades delle gage.
 Meu senhor, seede sage;
 Ca se essa ora vay,
 Ben fará tan gran damage,
 Come Fernando Romay.

Fernan Soares Quinhones, *Canc. Colocci-Brancuti*, nº 1555
 (428).

Pero Fernandiz, home de Barnage,
 que me non quer de noyte guardar o muu,
 se aca d'el travaren por peage ²,
 como non trage dinheiro nenhuu,
 non lhi vaam ena capa travar,
 nen-no assanhen, ca se s'assanhar,
 pagar-lhis-a el peage de cuu.

Gonçal' Eanes do Vinhal, *Canc. da Vaticana*, nº 1000.

Os poetas aproveitavam a vantagem da oscillação entre a
 desinencia nasalizada *-agem* e a não nasalizada *-age*.

Exemplos de documentos d'archivo, do seculo XIII :

carcerajem, *Port. Mon. hist. Inquisitiones* I, p. 324 (anno 1258).
esta es a brancagem, *Documentos historicos da cidade de Evora*,
 publ. por Gabriel Pereira (Evora, 1888 e segg.), nº 20
 (anno 1280).
açougagem (direitos por vender no açougue), *ib.*, nº 26 (anno de,
 1299).

Exemplos do seculo XIV :

da linhagem, *Livros de linhagem* (em *Port. Mon. hist. Scriptores*)
 I, 157).

1. *Orig.* froreco bastage.

2. Na estrophe seguinte ha 2 vezes *peage* e 1 *peage*.

estes linhagens, *ibid.* II, 190.

do linhagem, *Vida de S. Aleixo*, na *Revista lusitana*, I, p. 334.

bão linhagem, *Visão de Tundalo*, *Ibid.*, p. 101.

seu linhagem, *Ibid.*, p. 101.

uiagem, *Ibid.*, p. 104.

beveragem, *Anciens textes portugais*, publ. par J. Cornu. p. 29,

Exemplos de 1401 a 1516 :

auantagê, D. Duarte, *Leal Conselheiro*, ed. Lisboa (*vantagem* ed. Paris), cap. xxv.

carceragees, *carçaragees*. Cortes d'Evora, 1446, artigos especiaes de Santarem.

das linguagêes, Azurara, *Chron. de Guiné*, cap. 35. *a lynguagem*, *id*, *ibid.*, cap. 77.

da linhagem. *Regimento do almirante* de D. Affonso V e D. João II, em *Alguns documentos acerca dos navegações e conquistas portuguesas*. Lisboa, 1892, p. 34.

bãoa linhajem, *do seu linhajem*, *ibid.*

ferragem (der de *ferro*), *Documentos historicos de Evora*, nº LXXIX (compil. de 1466).

fardagem (der. de *fardo*), Doc. do Porto, de 1482 em J. Pedro Ribeiro, *Dissert. chronol. e criticas*, t. IV, parte II, nº 9.

costumajem, Doc. do anno 1486. *Alguns documentos*, u. s., p. 63.

No *Cancioneiro geral*, compilado por Garcia de Resende (Lisboa e Almeirim, 1515-1516), o qual contém composições metricas a partir de D. Pedro, duque de Coimbra, encontram-se varios derivados em *-agem* (lat. *-aticum*), que, quando as precedem os artigos, pronomes ou adjectivos em concordancia, mostram ser do genero femenino.

A dez a *ferragem*,
mas crauos nam tem ;
nam sofre *estalagem*
caber hy nynguem.

Do Condell moor. T. I, p. 137, ed. Stuttgart. (Do anno de 1477).

Polos muytos corretores
 ha hy poucas *corretagens*
 verdadeyras ;
 compradores, vendedores,
 emfrascados em *frascagens*
 barateyras.

De Alvaro de Brito Pestana. T. I, p. 186.

fera beberagem, em composição do mesmo. T. I, p. 198.

sem coragem — — T. I, p. 198.

d'auantagem — — T. I, p. 241.

vossa prumajem (de *pluma*) — T. I, p. 241.

boscagem, em composição, de Duarte de Brito. T. I, p. 302.

boscageens — — T. I, p. 303.

sua linhagem, em compos. de Luis Anriques, escrita em 1513.
 T. II, p. 278.

suma mensagem, *ibid.*

enam mostrar-lhes *vltragem*
 nem perderem sa *menagem* (*ibid.*).

carruajem. T. III, p. 81. *potajeas. ibid.*, p. 161.

Dos derivados em *-agem* (lat. *-aticum*), o unico que em português se emprega como adjectivo é *selvagem*.

uyda seluagem (*Canc. ger.* T. I, p. 303).

O uso desse derivado substantivamente é vulgar desde a idade media.

Os termos em *-age*, *-agem* (lat. *-aticum*) de mais antigo uso vieram já formados d'alem Pyreneus e devem ser considerados em geral como provenientes da lingua francesa, como *portagem*, *linhagem* (fr. *lignage*, de *ligne*, lat. *linea*), *parage(m)*, *boscage*, *domage*, *peage*. Estão no mesmo caso outros documentados acima e de introduccão mais ou menos antiga, como *viagem*, *brancagem*, *beveragem*, *avantagem*, *corretagem*, *linguagem*, *coragem*, *mensagem* (posteriormente *mensagem*, por nasalisação do primeiro *e*), *potagem*. A forma *menagem* por *omenagem* aponta antes para a fonte provençal *omenatge* (fr. *hommage*), tendo perdido o *o* por confusão

com o artigo, o qual foi restabelecido quando se fixou o genero femenino daquelle termo e dos analogos (a *homenagem*), ficando porem *menagem* como forma divergente, na expressão *torre de menagen*.

Figuram acima exemplos de formações portuguezas novas por analogia das vindas do estrangeiro, nasalizado em geral porém o *e* final, por influencia da desinencia *-agem*, de lat. *-aginem*, nasalização que não se fixou todavia logo de principio, por completo, como vimos. Exemplos daquellas formações são : *carceragem*, *açbugagem*, *fardagem*, *costumagem*.

« Le portugais, diz o snr. Meyer Lübke, assimillant *-age* à *-agem* dans *imagem*, etc., en a fait *-agem* et alors, naturellement, il a aussi substitué le genre masculin au féminin; cf. *carnagem*, *herviling.*, *cel.* (o aspecto de ceo), *fri.*, *alç.* (*alçado*, na imprensa), *cel.* (officina de gravura) ¹ etc.,

Os factos reunidos acima mostram que phoneticamente a assimilação de *-age* = fr. *-age* (de lat. *-aticum*) a port. *-agem* (de lat. *-agine*) não se operou por completo logo de começo ²; que a assimilação de *-agem* masc. a *-agem* femenino, que fez de *o linhagem* *-a linhagem* só se completou e fixou por completo (abstrahido de dois casos especiaes) no decurso do seculo xv.

Desde o seculo xvi e sobretudo nos ultimos tempos têm-se multiplicado os derivados em *-agem*, pelo typo de *a portagem*, *a linguagem*. A lista seguinte comprehende termos que estão todos em uso, boa parte de formação recente ou adaptados simplesmente da lingua francesa. Com excepção de *personagem*, cujo genero oscilla, são todos femeninos :

abordagem	alçagem ²	aparelhagem
acostagem	ancoragem	apeiragem
açougagem	aparagem	aprendizagem

1. Meyer-Lübke, *ob. cit.*, II, 571.

2. Termo typographico. O uso oscilla entre *alçado*, o mais antigo, *alçamento* e *alçagem*.

aragem	dobragem	hospedagem
arbitragem	dosagem	jardinagem
armazenagem	dragagem	lacagem
vantagem ¹	emballagem	ladrilhagem
bafagem	engrenagem	ladroagem
bagagem	equipagem	laminagem
barcagem	escamotagem	lavagem
bebedagem	esmaltagem	linguagem
beberagem	espionagem	1 linhagem (linha)
blindagem	estalagem	2 linhagem (linho)
cadastragem	estampagem	maganagem
calandragem	estanhagem	malandragem
camaradagem	estiagem	marinhagem
camionagem	estudantagem	mariolagem
canotagem	farandulagem	massagem
carceragem	fardagem	matalotagem
cardagem	farelagem	menagem
carnagem	ferragem	mensagem
carriagem	fogagem	miragem
carruagem	folhagem	modelagem ²
celagem	frascagem	moldagem ²
cirandagem	friagem	molduragem
clivagem	fundagem	moagem
collagem	fungagem	montagem
coragem	gallegagem	niquelagem (nickelagem)
corretagem	garotagem	paragem
cravagem	gatunagem	passagem
criadagem	guiagem	pastagem
cubagem	guindagem	pelintragem
cunhagem	ervagem	pentagem
cylindragem	homenagem	personagem

1. Usa-se mais *vantagem*.

2. Ha oscillação no uso entre *modelagem* e *modelação*, *moldagem* e *moldação*.

pesagem	rodagem	tonelagem
pilhagem	romagem	tubagem
pilotagem	roupagem	vadiagem
piratagem	salinagem	vantagem
plumagem	samblagem	vendagem
portagem	secagem	vassalagem
ramagem	sellagem	viagem
rapinagem	sondagem	viuvagem
raspagem	tatuagem	villanagem
recovagem	tecelagem	visagem
reportagem	tiragem	zincagem

Essa lista de 135 derivados em *-a em*, que considero como ligando-se ás formações em *-age*, está sem duvida longe de ser completa, mas mostra incontestavelmente o poder de assimilação que veio a ter um pequenissimo numero de formas, talvez até uma só forma, *imagem* ou *omagem*, no caso de que tratamos, pois essa era a mais frequente no uso, das raras em *-agem* (=lat. *-agine*), conservadas na lingua, podendo até nós só admittirmos com segurança para o seculo XII e XIII, ao lado dessa, a forma de uso pouco frequente *chantagem* ou *tanchagem*, *promagem*, visto o *g* medial ter sido supprimido em periodo anterior em *ferrãe* e *sartãe*. Mudado o genero dos antigos masculinos em *-agem*, houve fusão completa das duas series em *-agem* de lat. *-aginem* e *-agem* de lat. *-aticum*, de modo que pode ficar-se em duvida nalguns casos se tal derivado deve ligar-se a uma ou outra serie ; é o que se dá com a palavra *serragem*, pelo menos para mim, por não conhecer exemplo medieval della. A verdade é que *serragem* significando a madeira pulverizada pela acção de serrar póde representar o lat. *serraginem* e significando a acção de serrar póde conter o suffixo *-agem* de lat. *-aticum*.

A acção assimiladora de *-agem* (*-agine*) continuará a exercer-se indefinidamente, submettendo á nazalisação e mudança de genero as palavras exóticas em *-age* que as necessidades da technica ou outras façam importar e a ministrar o typo para derivados por-

tugueses novos, que em parte deslocorão derivados já existentes com outros suffixos, como acima se acha exemplificado, e como *ancoragem*, já usado por Damião de Goes (sec. xvi) deslocou *ancoracom*, ainda usado por Azurara (*Chron. Guiné*, cap. 10, etc.; sec. xv).

Condição vantajosa, mas não inteiramente indispensavel, da introdução dum novo derivado em *-agem* é a de existir em português thema igual ou quasi igual ao do novo derivado, pelo som e significação na lingua de que se tirou esse derivado. É por não satisfazerem a essa condição que *équarrissage* (fabrica de guano animal ou melhor artificial) e *garage* (casa para recolher e reparar automoveis), se dizem sim e se lhes attribue já o genero feminino, mas são considerados puros gallicismos e condemnados pelos puristas, que em vão buscam arranjar-lhes equivalentes portugueses, apesar de termos *esquadro*, *esquadriar* (cujos sentidos não incluem nenhum que se aproxime do fr. *équarrir*), e do termo *gare* se ter bastante vulgarizado. Compreende-se que o mesmo se applica a derivados com outros suffixos. Começa-se a dizer e a escrever *vernissage* (temos *envernizamento*, *envernizadella*), sem nasalização e também feminino.

Emprega-se na conversação e encontra-se também nos periodicos e livros o termo fr. *chantage*, « action de se faire donner de l'argent par quelqu'un en le menaçant de révéler ses méfaits ou ses faiblesses » e no sentido mais extenso de « buscar obter d'alguem uma vantagem ameaçando-o ou perseguindo-o com diffamação. » Esses processos são hoje tão frequentes e de formas tão variadas que o termo corresponde a real necessidade; mas a sua forma portuguesa seria *cantagem*, ante a qual se hesita por causa de *canto*, *cantoria*, *cantiga*, etc., apesar de haver o termo de giria *cantar* que significa tanto como fazer *chantage*; este termo é porém já empregado geralmente como feminino.

A assimilação, pelo lado do genero, dos termos franceses em *-age* aos já existentes em português em *-agem* tem tal poder que num livro dum philologo vimos ha annos escrito do modo

seguinte o titulo duma obra de Max Müller : *Leçons sur la science de la langage* (em vez de *du langage*).

Têm-se introduzido em português diversos termos em *-age*, apesar dos factos citados, sem adaptação a outros do nosso lexico, como se vê da lista acima; ex. : *bagagem*, *clivagem*, *tatuagem*; com os dois ultimos vieram os verbos *clivar*, *tatuar*.

Por vezes faz-se adaptação etymologica, apesar dos etymologos não lhe acharem fundamento. Assim *massagem* que é sem duvida reproducção do fr. *massage*, de *masser*, foi sentido entre nós como derivado de *massar*, no composto *amassar*, de *massa* (lat. *massa*). Os lexicologos franceses definem *masser*, de que deriva *massage* : pétrir les muscles, les chairs avec les mains, etc. Littré, Scheler, Darmesteter seguem porém a opinião de Pihan que derivou *masser* do arabe *mass* manier, palper. Littré disse : « Une origine orientale est vraisemblable à cette pratique si usitée en Orient », e Scheler acha a origem arabe da palavra « plus probable que celle du gr. μάσσειν pétrir, toucher, palper, presser dans les mains ». A palavra arabe não é talvez mais que a palavra grega. Uma parte das operações da *massagem* é assimilada ao *amassar* da farinha para fazer o pão (os allemães dão áquella operação o mesmo nome que a esta : *kneten*). Orthographistas portuguezes querem que se escreva *maçar*, suppondo a palavra derivada de *maço*, *maça* (lat. **matea*, cf. *mateola*), porque uma parte da *massagem* consiste em pancadas com a mão ou um instrumento apropriado¹). Lembrarei que a *massagem* foi conhecida na antiguidade classica e não se perdeu de todo pelo menos numa parte da Europa.

As formas *corretagem*, *corretor*, exemplificadas acima com um passo do *Canc. geral* (sec. xv) têm sem duvida origem no francês em que achamos as formas exemplificadas por Littré, *Dict. s. v. v.*

<i>courratage</i>	sec. XIII	<i>couratier</i>	sec. XIII
<i>courretage</i>	» XIV	<i>coretier</i>	» XIII
<i>courtage</i>	» XV	<i>corretier</i>	» XIV, XV
		<i>courtier</i>	» XVI

Diez e com elle Littré e outros etymologos viram em *courtier*

uma modificação de lat. **curatarius*, der. de *cura*. Se assim fosse a palavra teria sido assimilada sem razão em português a *correr* do lat. *currere*, que Horning aliás afirma ser a fonte de *courtage*, *courtier*, rejeitando com argumentos phoneticos o etymon **curatarius*. Recentemente *corretor* tem sido asimilado a *corrector* (der. de lat. *corrigere*), como se vê pela graphia frequente dos jornaes, e pronunciado consequentemente com *e* aberto : *corrêtor*. Ha quem diga analogamente *concessão* por *concessão* (*e* surdo), influenciando *concepção* (*conclção*).

Referi-me acima a duas exepções á feminização dos nomes em *-age*, *-agem* (lat. *-aticum*). Trata-se das formas *personagem* e *ultrage*. A primeira pela referencia a pessoa do sexo masculino diz-se geralmente o *personagem*, plur. *os personagens*; com referencia ao sexo feminino ouve-se e escreve-se por vezes a *personagem*; mas os puristas querem que se diga sempre a *personagem*, visto os outros nomes d'igual formação serem femininos, embora tivessem sido primeiramente masculinos.

A forma *ultrage* não tem *e* nasalizado e é masculina. Todavia no *Canc. geral* encontramos *ultragem*. Aqui ha talvez só uma excepção apparente. Do ant. fr. *oltrage* (mod. *outrage*) ou directamente do ant. fr. *oltrager* (mod. *outrager*) teriamos tirado o vb. *ultrajar* e deste o subst. post-verbal *ultrage* masc. (como *toque* de *tocar*, *lance* de *lançar*, *pique* de *picar*).

*
**

O phenomeno da assimilação em português do suffixo *-age* (fr. *-age*, do lat. *-aticum*) a *-agem* (lat. *-uginem*) não póde ser considerado como dando-se exactamente nas mesmas condições em que, por exemplo, se deu a das formas verbaes acima alludidas (p.) da 2ª pes. plur. pres. ind. da 2ª conj. (em gallego tambem as da 2ª pes. plur. pres. conj. da 1ª conj.) á forma unica *tendes*. No primeiro caso, as formas em *-age* vieram no começo de fóra e por assim dizer uma a uma : não póde pois fallar-se, relativa-

mente ao primeiro periodo da introdução dessas formas, do predomínio numerico das assimiladas sobre as assimiladoras. No segundo caso, preexistia nos dialectos respectivos numero mais ou menos consideravel de formas em *-edes* que vieram a assimilar-se á forma *tendes*. Potencialmente a analogia desta forma estende-se no Minho a cerca de 600 formas verbaes, pois tantos são aproximadamente os verbos portugueses da 2ª conjugação; na Galliza a muitos mais, pois comprehende tambem os verbos da 1ª. Da historia do suffixo *-agem* não póde todavia tirar-se argumento que enfraqueça os que militam contra o principio da maioria nas formações analogicas e tanto menos quanto, se pela forma essa historia é realmente um caso especial, deve ter-se em consideração que quando se operou definitivamente a feminização de *-agem* (lat. *-aticum*) já o numero de palavras derivadas com esse suffixo era um tanto consideravel.

Sem duvida ha muitos casos em que a influencia assimiladora parte, pelo menos aparentemente, duma maioria mais ou menos consideravel, ás vezes até considerabilissima. Lembremos alguns desses casos.

A maior parte dos nomes em *-a* são femeninos e o povo português dá o mesmo genero a varios nomes em *-a* que etymologicamente não o deviam ter como *a chrisma*, *a grama*, *a scisma*, *a symptoma*, *a systeima* (*systema*), *a teima* (*thema*). É bem conhecido o facto dos neutros latinos do plur. em *-a* darem origem a femeninos românicos em *-a*, como em português *a arma*, *a folha*, *a boda* ¹. Karl Brugmann buscou explicar a formação da categoria do genero pela analogia de formas em numero predominante, com desinencias diversas, qu exprimiam primeiro propriamente a sexualidade ².

1. Diez, *ob. cit.*, t. II, pp. 19-20.

2. Karl Brugmann, em Techmer's *Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft*, vol. IV, pp. 100 e segg.; Idem, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Vol. II, 2 (Strassburg, 1889), Anm.

Um caso muito mais consideravel é o da assimilação das formas chamadas fortes dos verbos ás fracas nas linguas romanicas. Já depois da lingua portuguesa ser fixada pela escrita, *jouue* pret. perf. (infin. *jazer*), analogo a *houve*, *coube*, *prouve*, *soube*, *trouxe* (pop. *trouve*), passou á forma fraca *jazi*, resultado, parece, da pouca frequencia do emprego do vb. *jazer*.

Não é de modo nenhum meu intento escrever um tratado da analogia, como o titulo deste pequeno estudo mostra. Limitei-me por isso a exemplos tirados duma subdivisão dos factos de analogia, na qual aliás podem estabelecer-se ainda novas divisões de terceira ordem. Os casos acima reunidos consistem em influencias analogicas exercidas entre formas de themas ou radicaes diversos, isto é não etymologicamente affins; entram na categoria do que Wundt chama assimilações grammaticaes externas e Hermann Paul designara pela expressão de grupos formaes. Darei alguns exemplos de factos que entram na categoria dos que Wundt classifica de assimilações grammaticaes internas e correspondem aos grupos materiaes de Paul. Trata-se de palavras affins etymologicamente (pelos themas ou radicaes) e muito especialmente de palavras que pertencem ao que se chama um paradigma grammatical e entre as quaes se exercem acções analogicas. Exemplifiquemos.

Os verbos derivados com o suffixo *-sco* (ex. lat. *nigresco*) em port. ant. conservavam ainda inalterado o *c* (não assimilado) antes de *o* e *a* :

pres. ind. *gradesco* pres. conj. *gradesca*, etc.
mas *gradeces*, etc,

Operou-se depois a assimilação, passando-se a escrever :
 gradeço *gradeça*, etc.

Nalguns verbos as vogaes que são accentuadas nas 3 formas do

pp. 100-101. Idem, *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. fr. (Paris, 1905), pp. 380-382. O auctor mostra como actuaram aqui outros factores, além da analogia.

sing. e na 3ª do pl. do pres. ind. e conj., experimentam modificações dissimilatorias nas formas em que são atonas e estas actuam sobre as do primeiro grupo. Este phenomeno está limitado a formas exclusivamente populares hoje, como :

<i>sujigo</i> por <i>sujugo</i> (<i>subjugo</i>) por influencia de <i>sujigar</i> , <i>sujigamos</i> , <i>sujigava</i> ,	
<i>sujigas</i> , etc. por <i>sujugas</i> , etc. }	<i>sujigara</i> , <i>sujigarei</i>
<i>sujigue</i> , etc. por <i>sujugue</i> , etc. }	<i>sujigasse</i> , etc.
<i>suffeco</i> , etc. <i>suffoco</i> , etc.	<i>suffecar</i> , <i>suffecamos</i> , etc.

A forma *sujigo* foi empregada nos escritos do poeta Antonio Ferreira (sec. xvi), por exemplo.

Nesses casos como em muitos outros da mesma categoria, isto é em casos d'assimilação grammatical interna, segundo a terminologia de Wundt, ha a apparencia de que a influencia assimiladora partiu duma maioria, exercendo-se portanto sobre uma minoria. Comquanto fique acima demonstrado, segundo creio, que uma minoria, uma só forma até possa exercer influencia analogica sobre uma maioria mais ou menos numerosa, não repugna pensar que o contrario se dê, como parece, noutras circumstancias; afigura-se-me porém que a demonstração rigorosa desta segunda face da questão ainda não foi dada; pelo menos no que conheço sobre a theoria das formações analogicas acho a esse respeito mais supposição que demonstração ¹.

Wundt inclina-se a acceitar a existencia duma influencia assi-

1. Vid. W. Wundt, *Völkerpsychologie*. 1ª. *Die Sprache*. Erster Theil. IV, Cap. v. *Associative Fernwirkungen der Laute* (Leipzig, 1900) (não vi ainda a 2ª. ed.); B. Delbrück, *Grundfragen der Sprachforschung, mit Rücksicht auf W. Wundts Sprachpsychologie erörtert* (Strassburg, 1901); a resposta de Wundt *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie* (Leipzig, 1901); Ludwig Sütterlin, *Das Wesen der Sprachlichen Gebilde* (Heidelberg, 1902); Hermann Paul, *Principien der Sprachgeschichte*, Cap. v (Halle/S., 1886, 3ª. ed. 1898).

miladora (isto é analógica ou inductora, *inducirende*, como elle diz) em massa, como se vê do seguinte passo que se refere a uma critica de Delbrück : « Nur gegenüber dem hinsichtlich der « Analogienbildungen » erhoben Einwände, dass nicht in allen Fällen *einzelne* Laute, sonderne auch ganz Wörter auf andere inducirend wirken können, möchte ich hervortreiben, dass ich ebensowohl bestimmten Lautcomplexen wie Einzellaute einen solchen Einfluss zuschreibe, während ich zugleich, gegenüber der bisherigen individualisirenden Betrachtung, Werth darauf lege, dass die inducirende Wirkung eine *Massenwirkung* zu sein pflegt, die in der Regel von unbestimmt vielen Wortvorstellungen aus geht, dass also z. B. auf eine Form wie *sturben* nicht nur der Singular *starb*, sondern auch andere ähnliche Pluralformen wie *gaten*, *thaten*, *machten* u. degl. inducirend gewirkt haben ¹ ».

Quando a escola chamada dos neogrammaticos tenunciou a these da denominada infallibilidade das leis phoneticas, isto é de que as leis phoneticas não têm excepções, these que deu logar a larga polemica, prolongada por muitos annos, buscou mostrar que as excepções apparentes a essas leis eram devidas á analogia, ou, como se disse tambem, a falsa analogia, expressão com que se queria distinguir o phenomeno do que os grammaticos greco-romanos tinham entendido por analogia. Parecia que aquelle principio d'explicação, como fica exemplificado acima, era coisa nova e varios philologos lembraram que não o era e que particularmente os romanologos (Diez e a sua escola) tinham já feito delle amplo uso. Mas os neogrammaticos que fizeram e continuam a fazer ainda mais ampla applicação da analogia, como Hermann Osthoff e Karl Brugmann, desde o começo da publicação das suas *Morphologische Untersuchungen* (Leipzig, 1878), não elucidaram com a necessaria precisão as questões respei-

1. W. Wundt, *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie*, p. 63.

tantes ao numero e frequencia das formas assimiladoras. Osthoff hesitou algumas vezes ante explicações analogicas, por insufficiencia numerica das formas que poderiam suppôr-se assimiladoras. O mesmo caso se deu com Friedr. Kluge. Mas K. Brugmann procedeu na materia intrepidamente. Vimos como elle explicou pela analogia dum pequeno numero de perfeitos latinos em *-vi*, em que o *v* pertencia ao radical, o vasto numero de formas em *-vi*, em que o *v* não pertence ao radical, o que suscitou a critica de M. Bréal, acima reproducida. Num artigo de 1879 dissera o mesmo philologo: « Wer zugibt, dass eine Form durch Analogie eine neue schaffen kann, wird auch zugestehen müssen, dass zwei Formen vier hervorrufen können, und wer das zugibt, wird auch zugestehen müssen, dass eine Form durch Analogie tausend neue erzeugen kann ¹. »

Franz Misteli escreveu: « Wenn Brugmann sagt, zwei Formen könnten eine dritte, drei eine vierte und so weiter bis hundert und tausend erzeugen rein Analogie mässig, so bleibt das so lange eine leere, wenn auch in abstracto als möglich zuzugebende, Behauptung, als nicht im einzelnen Falle die Stufen nachgewiesen oder wenigstens wahrscheinlich gemacht werden können; denn wenn hätte je die blösse Möglichkeit zur Begründung wissenschaftlichen Behauptung genügt ² »?

A proposição de Misteli é um simples *truism*: não basta evidentemente que uma coisa nos mereça a classificação de possível para que admittamos que é real. De que se tratava no caso sujeito era, como já se indicou, se havia ou não casos indubitaveis em que a influencia analogica partira duma forma unica ou dum pequeno numero de formas para um numero maior, por vezes até muito grande, e a existencia desses casos prova -se (casos

1. K. Brugmann em Kuhns *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, XXIV, p. 51.

2. Franz Misteli, *Lautgesetz und Analogie* em Steinthals *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, Bd. XI-XII (Berlin, 1880), XI, p. 415.

REVUE HISPANIQUE. XV.

simples como *teu, seu* de lat. *tuus, suus* por influencia de *meu* deviam pelo menos ser conhecidos dos que, depois de Diez, trataram da analogia). Georg Curtius, na sua critica dos neogrammaticos, foi por certo demasiado longe : « Eine weitere Frage ist die nach der Zahl der Fälle, welche eine Analogiebildung hervorgerufen haben kann oder soll. Dass es glaublicher und wahrscheinlicher ist, wenn man behauptet, eine grössere Anzahl von Fällen habe einen einzelnen oder einige wenige nach sich gezogen, als umgekehrt, wenn man annimmt, eine einzige oder eine ganz kleine Anzahl von Formen hätten die kraft gehabt auf eine grosse Masse anderer einzuwirken, bedarf kaum der Begründung.... Die Analogetiker sind daher auch stets bemüht, wenn es irgend möglich ist, eine grössere Anzahl von Formen als Musterbild herbeizuziehen, aber sie schrecken nicht davor zurück, gelegentlich auch etwas ganz vereinzelter als Vorbild einer grossen Masse aufzustellen. Von derartigen Behauptungen ist mir keine einzige glaublich ¹ ».

O modo de ver de M. Bréal tinha pois antecedentes.

Para fundar com maior segurança a theoria psychologica da analogia (no sentido moderno desta palavra), convem examinar os casos referidos em as numerosas obras especiaes, de que W. Wundt só teve presentes um limitado numero, das mais importantes por certo ². As vezes em publicações de somenos

1. Georg Curtius. *Zur kritik der neuesten Sprachforschung* (Leipzig, 1885). p. 56.

2. W. Wundt, *Völkerpsychologie*, I^a, 1, pp. 444-471 sob a epigraphe *Associative Fernen wirkungen* cita em especial Hermann Paul, num artigo de 1879 e na *ob. cit.* acima, H. Osthoff, *Das physiol. und psychol. Moment in der Sprachlichen Formenbildung* (1879), Wheeler, *Analogy*, etc., as *Grammaticas* de K. Brugmann e de W. Meyer-Lübke e uns artigos de Bloomfield no *American Journal of Philology*. Só pôde louvar-se e propôr-se á imitação o exemplo de Hermann Suchier, que, no seu tratado *Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten* (em Gröbers *Grundriss* I, 1^a e 2^a ed.) tratou dos factos d'analogia num cap. especial com o titulo de *Associative Veränderungen in den Flexionsformen*.

valor encontram-se factos d'interesse consideravel para a theoria. Depois de larga colheita proceder-se-hia a uma classificação tão completa quanto possivel. Referindo-se á classificação de Wundt (de que indiquei só a divisão que respeita á *assimilação grammatical*, havendo outra que considera a *assimilação semantica*, isto é, por influencia do sentido), escreve B. Delbrück : « Ich möchte aber nicht zuversichtlich darüber urteilen, weil sich die Brauchbarkeit einer Einteilung immer erst dann ergibt, wenn man den Versuch macht, den empirischen Stoff, der innerhalb einer bestimmten Sprachperiode vorliegt, vollständig aufzuarbeiten. Dieser Versuch ist aber bei den Analogiebildungen noch nicht gemacht worden ¹ », e Sütterlin : « In der Einteilung der hierherfallenden Erscheinungen hat Wundt wohl das Richtige getroffen... Ob in ihr freilich alle Fälle ohne Rest aufgehen, kann man erst entscheiden nach einer längeren Gebrauchsprobe ². »

Hermann Paul, B. Delbrück e outros philologos pensaram que as alterações phoneticas, incluindo as que se dão por influencia analogica, têm origem puramente individual e que, quando se extendem a uma comunidade, é em resultado da pura imitação d'individuo a individuo. Wundt reconhece que o momento individual está aqui sujeito a condições geraes, a condições sociaes que não se resolvem na simples imitação ³. « So führt auch hier, gerade so wie bei den Contactwirkungen der Laute, diese Betrachtung zu den Ergebnisse, dass jede in der Sprache zur Herrschaft gelangene Abweichung von den Laut- und Formgesetzen in Folge grammatischer oder begrifflicher Angleichungen ursprünglich ein individueller Vorgang war, der, während eine

1. B. Delbrück, *ob. cit.*, p. 109.

2. L. Sütterlin, *ob. cit.*, p. 50.

3. Sobre a imitação vid. especialmente G. Tarde, *Les lois de l'imitation* (1^a ed., Paris, 1890), especialmente pp. 158 segg. e em geral as obras deste sociologo, nas quaes o principio da imitação representa um papel importante e em que muitas ideias exigem correctivos, apresentados já em parte pela critica.

Menge ähnlicher individuellen Abweichungen spurlos verschwand, durch begünstigende Bedingungen sich verbreitete, bis seine Wirkung schliesslich allgemein wurde. Damit ist nicht gesagt, dass eine solch Abweichung stets nur in einem einzigen Individuum ihren Ursprung genommen habe. Vielmehr, je günstigere Bedingungen der Verbreitung sie vorfand, um so mehr wird auch schon ihre Entstehung erleichtert gewesen sein, so dass viele Einzelne unabhängig von einander den gleichen Wirkungen unterlagen ¹. »

Muito ponderosa é a observação com que Wundt continua o passo transcrito : « Mit diesem individuellen Ursprung der generellen Erscheinungen ist für die Natur der Processe vor allem dies sichergestellt, das auch hier von einer teleologischen, Willkür und Absicht zu Hülfe rufenden Interpretation unmöglich die Rede sein kann. Denn alle jene individuelle Erscheinungen treten ganz von selbst, ungewollt und zunächst ohne jedes Bewusstsein der wirklich stattfindenden Abweichung ein. Wie die individuelle, so kann also auch die generelle Erscheinung nur in einem psychischen oder physischen Mechanismus oder, da die Sprache eine doppelseitige Function ist, in einem psychophysischen begründet sein ². » De modo geral, relativamente

1. W. Wundt, *Völkerpsychologie*, I^o, 1, p. 457. Essas mesmas ideias acham-se expostas com mais decisão e clareza no opusculo do mesmo auctor *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie*. Cf. A. Meillet, *compte rendu* daquela primeira obra em *L'année sociologique*, 1900-1901, pp. 598-600, e no da segunda obra, *ibidem*, 1901-1902, pp. 573-574. O momento social nas modificações das linguas e especialmente nas modificações phoneticas foi considerado por outros investigadores, como Karl Brugmann, *Zur heutige Stand der Sprachwissenschaft* (Strassburg, 1885), e E. Wechsler, *Giebt es Lautgesetze?* (Halle a. S., 1900), p. 32, etc.

2. W. Wundt, *loc. cit.* O mesmo philosopho tinha ja dito nos seus *Essays* (Leipzig, 1884), p. 284 : « Die Vorgänge, welche die Entstehung und allmähliche Umbildung der einzelnen ausdrucksvollen Laute und Laut komplexe herbeiführen vollziehen sich durchgehends *willenlos*, teils unter dem Einflusse der mechanischen Bedingungen, die sich von Seiten der Artikulationsorgane ergeben, teils unter

as alterações phoneticas, tinham-se já expresso em sentido analogo diversos philologos e têm -se expresso outros posteriormente ¹.

Trata-se em verdade nessas considerações relativas á produção de phenomenos da linguagem do aspecto duma questão mais geral de que me occupei já noutro logar ². O que creio o verdadeiro modo de ver — o expresso pelos citados investigadores — é pouco conhecido em Portugal, como provam, entre outros, os factos seguintes.

Nesta mesma revista lê-se a respeito da palavra portuguesa *presunto* :

« Comparando verbos como

<i>tingo</i>	participio	<i>fictus</i> ,
<i>pingo</i>	—	<i>pictus</i> ,
<i>stringo</i>	—	<i>strictus</i> ,
<i>frango</i>	—	<i>fractus</i> ,

der Wirkung aller der psychologischen Motive, die aus Wahrnehmungen und Assoziationen entspringen können, wobei unter den letzteren wieder diejenigen Assoziationen, die innerhalb dersprachlichen Formen selber sich ausbilden, eine wichtige, wenn auch schwerlich die einzige Rolle spielen. »

1. Por exemplo, William D. Whitney, *Language and the Study of Language* (1867); Karl Brugmann, em Kuhns *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 1879, p. 4; Victor Henry, *Antinomies linguistiques* (Paris, 1896), p. 66-67; E. Wechsler, *Giebt es Lautgesetze?* p. 32-33.

2. Vid. *A pedagogia do povo português. Introdução em Portugalia*, I, fasc. 1, pp. 60-78 (Porto, 1898). Novas observações, a leitura de obras novas como a de L. Gérard-Varet, *L'ignorance et l'irréflexion* (Paris, 1898), a de Gaston Richard, *L'idée d'évolution dans la nature et l'histoire* (*ibid.*, 1903), a de Lester F. Ward, *Sociologie pure*, trad. fr. 2 vols (*ibid.*, 1906), a de W. Wundt, *Volkerpsychologie* (ainda não completa), a ultima ed. dos *Grundzüge der physiologische Psychologie* do mesmo philosopho, a de J. Grasset, *Le psychisme inférieur* (*ibid.*, 1906), permitir-me-hiam completar e retocar aquelle estudo. Teria então de mencionar o que acho contestavel nalgumas dessas obras, principalmente nas de Ward e Grasset.

com verbos como

<i>cingo</i>	participio <i>cinctus</i> ,
<i>pungo</i>	<i>punctus</i> ,
<i>ungo</i>	<i>unctus</i> ,
<i>jungo</i>	<i>junctus</i> ,

viu-se que havia, para verbos cujo thema do presente acaba em *-ng-*, participios que ora tinham a terminação *-ctus*, ora *-nctus*, e por isso, inversamente, de *suctus*, participio de *sugo*, fez-se **sunctus*. É um caso de analogia, etc. ¹. »

No seculo XVIII, quando se defendia a these de que as linguas tinham sido creadas por convenção, talvez se acceitasse como bom tal modo d'explicar. Mas o seculo XIX substituiu á concepção racionalistica, abstracta, do seculo XVIII, que tinha o seu ponto culminante na these (aliás já mais velha) de que a sociedade era a resultante dum contrato, a concepção genetica, historica, psychologica, e distinguio entre os productos do espirito popular, espontaneo, irreflectido, ignorante, inculto, dominado pelo mecanismo psychologico, e os productos do espirito individual, *compos sui*, reflectido, sabio, culto, submettido conscientemente á disciplina logica (perdõem-se-me as expressões synonymicas). Os phenomenos da vida collectiva da linguagem não puderam mais ser confundidos com o trabalho do grammatico, seja qual fôr a influencia que este exerça numa lingua pelos meios artificiaes da cultura. As formações analogicas foram resolutamente consideradas, como outros phenomenos da linguagem, o resultado de processos inconscientes. Não pôde, pois, admittir-se que o povo que a *suctus* substituiu **sunctus* (abstrahido da questão do periodo em que se teria dado a substituição) tivesse procedido áquella serie de operações acima indicadas no passo transcrito, as quaes só poderiam dar-se na cabeça dalgum douto philologo como o auctor do citado artigo.

1. J. Leite de Vasconcellos, *Notas philologicas em Revue hispanique*, IV (1897), 209.

É evidente que para o caso nada tinha que ver a serie *fin*go, *fictus*, etc. por não offerecer analogia directa com *sugo* *suctus*. A influencia de *junctus*, exercendo-se inconscientemente (sem comparação, portanto, que é um processo consciente) sobre *suctus* bastava para que este fosse substituido por *sunctus*, como bastou existir a forma *tendes* para que em gallego, etc. a *queredes*, *habedes*, *sabedes* se substituíssem *querendes*, *habendes*, *sabendes* ¹.

A explicação que acima transcrevi é um caso de *grammaticomorphismo*, isto é de concepção do povo como grammatico; ora não pode negar-se que se o povo tivesse procedido do modo supposto, no passado, seria capaz de escrever as *Notas philologicas* ou de as ditar pelo menos.

Um dos nossos melhores professores de instrucção secundaria escreveu : « ...quando a creancinha nos diz *eu fa*zi, de certo não reproduz de memoria uma palavra que nunca ouviu. Ha alli um trabalho de intelligencia e não muito simples : a creança observou os factos, *-vi*, *-varri*, etc., generalizou, induzindo a lei ; deduziu, fazendo a applicação a novos factos ². »

A creança diz *fa*zi (ainda que já tenha ouvido dizer *fi*z, como em casos por mim observados), obedecendo ao puro mecanismo

1. O seguinte quadro mostra-nos a marcha assimiladora do *n* do thema do presente dalguns verbos latinos :

latin	<i>vinco</i>	<i>vici</i>	<i>victus</i>
	<i>pingo</i>	<i>pínxi</i>	<i>pictus</i>
	<i>jungo</i>	<i>júnxi</i>	<i>junctus</i> (cp. <i>jugum</i>)
italiano	<i>vinco</i>	<i>vinsi</i>	<i>vinto</i>
	<i>(di)pingo</i>	<i>(di)pínsi</i>	<i>(di)pinto</i>
português	<i>venço</i>	<i>ven</i> ci	<i>ven</i> cido

Em **sunto* a analogia estendeu-se já para fóra do dominio das formas que não tinham *n* no thema do presente, no caso sujeito *sugi*-.

Se *unto* é representante do part. *unctum* e não subst. verbal de *untar*, note-se o seu sentido activo em opposição com o passivo de *(pre)sunto*.

2. Roberto Pinto, *Algumas palavras sobre o ensino do latim* (Lisboa, 1904), p. 88.

psychologico, sob a influencia immediata de *comi*, *bebi*, etc., sem inducções e deducções de que ella não é capaz. Pouco a pouco, sob a influencia da repetição auditiva e até da reprehensão, acaba por dizer *fiz* e esquecer *fazi*.

Na explicação referida de *fazi* ha um caso de *andromorphismo* (concepção do espirito infantil como igual ao do homem feito). Se a creança pudesse induzir e deduzir, como suppõe o auctor citado, dispensaria as lições deste professor e dos seus collegas, pois certamente atingiria por si esse desenvolvimento logico que ha razão de considerar como resultante dum processo lento e gradual de cultura, o qual não se herda physiologicamente, e só se transmite pela educação ¹.

Num escrito de E. Meumann, citado na minha ultima nota, o qual foi considerado como abrindo uma era nova no estudo da psychologia infantil, lê-se com referencia a observações dum bem conhecido e distincto psychologo inglêz : « Die Mittheilungen Sully's über die kindliche Schlussfolgerungen kann man nur als

1. Nos meus *Estudos sobre a influencia ethnica na transformação das linguas* (Coimbra, 1901), p. 52 citei os trabalhos principaes, que então conhecia directamente, sobre a linguagem infantil. Depois pude ler mais os seguintes que se occupam do assunto : Tracy, *Psychologie der Kindheit*, trad. allem. de J. Stimpfl (Leipzig, 1899); W. Ament, *Die Entwicklung von Sprechen und Deuten beim Kinde* (*ibid.*, 1899); Idem, *Die Entwicklung der Pflanzenkenntnis beim Kinde und bei Völkern* (Berlin, 1901); Idem, *Begriff und Begriffe der Kindersprache* (*ibid.*, 1902); Idem, *Fortschritte der Kinderseelenkunde* (*Sammlung von Abhandlungen zur psychologischen Pädagogik aus dem « Archiv. für die gesamte Psychologie »* I. Band, 2 Heft. Leipzig, 1904) (importante para o historico e bibliographia do assunto); Ernst Meumann, *Die Entstehung der ersten Wortbedeutung beim Kinde* (Leipzig, 1902); Idem, *Die Sprache des Kindes* (Zürich, 1903); A. Ghergov, *Die ersten Anfänge der sprachlichen Ausdrucks für das Selbstbewusstsein bei Kindern* (*Sammlung*, u. s. II Band, 1 Heft. Leip. 1905); G. Lindner, *Neuere Forschungen und Anschauungen über die Sprache des Kindes* em *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie*. vol. VII (Berlin, 1906), pp. 338-392. H. Idelberger, *Hauptprobleme der kindlichen Sprachentwicklung*, *ibidem*, vol. V (1903), pp. 241-297. 425-456 (tambem em brochura áparte).

Beispiel mangelhafter logischer Bildung eines englischen Philosoph bezeichnen.

« Ich kann mich im Zusammenhang meiner Ausführung mit diesen negativen Argumenten begnügen. Jeder Schullehrer weiss, wie schwer sich die Kinder von acht Jahren und darüber zu Schlussfolgerungen (natürlich zu enthymematischen) entschliessen und wie unsicher sie in den Verständniss der einfachsten Schlussfolgerungen sind. Nach meiner Beobachtung entwickelt sich die Thätigkeit des syllogistischen Schliessens überhaupt erst an der Hand bestimmter Unterrichtszweige, wie der reinen und angewandten Matematik und gewisser höherer Rechnungsarten. Das gilt speciell von der Deduction (während die Zugänglichkeit für Inductionen und Inductionsschlüsse früher einzutreten scheint); sie von dem Kinde anzunehmen, dass sich in den ersten Sprachanfängen befindet, oder gar von dem noch nicht sprechenden Kinde ist absolut unmöglich ¹. »

Observações em numerosas creanças mostraram-me com que lentidão chegam ellas ao uso dos processos logicos, começando por formas muito simples, incompletas, obscuras delles. Quaes os processos didacticos que melhor conduzam ao desenvolvimento logico o espirito infantil é das mais arduos problemas da sciencia da educação.

Terminando, direi que espero ter occasião de mostrar que na linguagem popular nem tudo é inconsciente e inintencional.

F. Adolpho COELHO.

1. E. Meumann, *Die Entstehung*, etc. pp. 61-62.

SOME CORRELATIONS OF SPANISH LITERATURE

I

The earliest contact between the inhabitants of any two lands is due to the spirit of adventure, to commercial enterprise, and to diplomacy. Literary interaction takes place at a much later stage, and this rule obtains in the case of Spain on the one hand and of Great Britain and Ireland on the other hand. Through a mist of myth and fable the fantastic forms of Irish kerns are dimly discernible, as in Matthew Arnold's *Scholar-Gipsy*, assembling

where down cloudy cliffs, through sheets of foam,
Shy traffickers, the dark Iberians come¹.

Relations, more or less incidental, are reported as existing between north and south during the remote epoch of the Roman occupation of Britain², and details of intermittent intercourse

1. Possibly the popular idea that some immemorial connexion existed between Spain and Ireland was suggested by the resemblance between the words « Iberia » and « Hibernia ».

2. John Collingwood Bruce, *Handbook to the Roman Wall* (London, 1895), p. 108, refers to Asturian cavalry stationed at Cilurnum, and mentions a monument (still extant) erected to an Asturian officer.

The first mention of a fleet in connexion with Great Britain is associated with the Spaniard Hadrian, and the commander appears to have been a Spanish prefect.

are recorded in the pious annals of mediævalism¹. But we may pass onward to the period of the Norman Conquest without encountering an authentic instance of sustained relationship between the rulers of Spain and of the land that had now become England. Then at one stride comes the dawn. With the landing of William the Conqueror on the Sussex coast in 1066 that relationship begins, for on his return from a pilgrimage to Santiago de Compostela Walter Giffard brought with him as a present from Alfonso of Galicia the charger which William rode at the battle of Hastings. The fact is duly recorded by Wace : —

... Son boen cheual fist demander,
Ne poeit l'en meillor trouer :
D'Espagne li out enueie
Vns reis par mult grant amistie,
Arme ne presse ne dotast,
Se sis sires l'esperonast.
Gautier Giffart l'out amene,
Qui a Saint lam aueit este².

The immediate result of this diplomatic gift was that William betrothed one of his daughters to the donor, but she died before the wedding could be celebrated³. The marriages of Henry II's

1. Arthur West Haddan, *Remains* (Oxford and London, 1876), p. 262. « Not as missionaries, but as fugitives, British Christians not only fled from Saxon invasion to kindred and neighbouring Ireland, but appear... also, even further from home, near that other more distant Finisterre in Galicia... A see of Bretoña (near Lugo in Galicia) from 569 onwards, an unmistakeable Welsh bishop there, named Mailoc, perchance the brother of the well known Gildas (572), and a tonsure of the peculiar British cut (*Conc. Tolet.*, IV, A. D. 633, can. xli), present evidence of a back current of Britons, not indeed from Ireland, but from Wales, upon Spain in the sixth century »...

2. *Maistre Wace's Roman de Rou et des ducs de Normandie*. Nach den Handschriften von neuem herausgegeben von Dr. Hugo Andresen (Heilbronn, 1877), vol. II, p. 329, ll. 7557-7564.

3. William of Mahmesbury, *De gestis regum anglorum*, III, 277, ed.

daughter Eleanor to Alfonso of Castile, of Richard Cœur-de-Lion to Berengaria daughter of Sancho of Navarra, of the future Edward I. to Eleanor, half-sister of Alfonso the Learned; the rival pretensions to the empire of Alfonso the Learned and of Richard Earl of Cornwall; — these are events familiar to readers much less omniscient than Macaulay's schoolboy; they need only be mentioned here as leading up to the literary intercommunication of a later age.

There is nothing unreasonable in assuming that (from the eleventh century to the fourteenth) the English pilgrims attracted to Spain by the shrine of St. James were considerably more numerous than the Spaniards whom curiosity or affairs brought to England; and, owing to the mere necessities of travel, there were probably more Englishmen who had a smattering of Spanish than Spaniards who could speak English. But it does not appear that the English pilgrims returned stamped with the impress of Spanish genius. No other result could be expected, for the motive of their journey was edification rather than the pursuit of culture. Moreover, the Spanish genius, like that of England, had not yet attained a truly national development. Nevertheless Spain was (against its will) the temporary centre of philosophy and physical science, transplanted there by the Moorish conquerors, and these attractions drew to it students from the rest of Europe. Amongst these intellectual pioneers was a small group of Englishmen. Early in the twelfth century, for instance, the adventurous Adelard of Bath made his way to Spain, was the first to translate Euclid into Latin (using an Arabic version as the basis of his own rendering) ¹, and in the *De eodem et diverso*

W. Stubbs, Rolls Series, *Rerum Britannicarum medii Ævi Scriptores*, vol. XC, p. 333.

1. Published at Venice in 1482: reprinted in 1505, 1509, 1516, 1537 and 1570. The long-standing dispute as to whether the priority belongs to Adelard or to Joannes Campanus Novariensis appears to be decided in favour of the

undertook to harmonize the views of Plato and of Aristotle respecting universals ¹. His courage calls for admiration. Robert the Englishman — known also as Robert de Ketene and Robert de Retines — followed Adelard's example, took up his residence in Spain, became Archdeacon of Pamplona, and is remembered as the first translator of the Koran ², or at least as the most active collaborator in the earliest version of that book ³. Another roving student, Daniel of Morlay, studied at Toledo towards the end of the twelfth century, returning with many justifiable misgivings to unscientific Norwich, there to extract from the sheaves of manuscripts which he had brought with him the substance of the *De naturis inferiorum et superiorum* ⁴.

former. Campanus is stated to have made an independent translation of Euclid from an Arabic text which differed from that used by Adelard : see H. Weissenborn, *Die Uebersetzung des Euklid aus dem Arabischen in das Lateinische durch Adelhard von Bath* (Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik. Drittes Heft. Leipzig, 1880).

1. Barthélemy Hauréau, *La philosophie scholastique* (Paris, 1872-1880), vol. I, pp. 349-355. The *De eodem et diverso* remains unpublished. Adelard's *Quaestiones naturales perdifficiles* was issued by John of Westphalia at Louvain about the year 1480.

2. The translation was finished between July 16 and December 31, 1143. It was first printed, with a preface by Martin Luther, at Bale in 1543 : later editions include Robert's *Chronica mendosa et ridiculosa Saracenorum*. He is the putative author of *De judiciis astrorum*, the unpublished manuscript of which is in the British Museum.

3. F. Wüstenfeld, *Die Uebersetzungen Arabischer Werke in das Lateinische seit dem XI Jahrhundert* in the *Abhandlungen* (Gottingen, 1877), pp. 44-47. Robert seems to have been aided by Hermann the Dalmatian.

4. The alternative title is *Philosophia Magistri Danielis de Merlae*; the treatise was dedicated to John of Oxford, Bishop of Norwich. See Professor. T. E. Holland's note in the Oxford Historical Society's *Collectanea*, vol. II, p. 171, and the Right Rev. Francis Aidan Gasquet's article, *English Scholarship in the thirteenth century*, in *The Dublin Review* (London, 1898), vol. CXXIII, pp. 356-373.

Dante¹ paid his tribute to Michael Scot², half-quack and half-genius, who likewise worked at Toledo, translating Avicenna's abridgement of Aristotle's *Historia animalium*, Averroes's commentaries on the *De cælo* and *De anima*, and who knows what more?

These particulars testify to intellectual intercourse among specialists, but interest in the Arabic learning brought from Spain was naturally confined to a small circle of English churchmen of whom Roger Bacon may be regarded as the most eminent example. The abstruse results were not widely diffused even among the more educated of the English laity, nor were the pioneers of learning always appreciated by the very elect. The destructive critic lay in wait for them, like the ghastly priest beneath Aricia's trees : —

The priest who slew the slayer,
And shall himself be slain.

Roger Bacon branded these wandering English scholars — and with them Gerard of Cremona, Hermann the German and William the Fleming — as incompetent men whose translations were mostly the work of anonymous Moorish collaborators hidden in the background³. However that may be, it cannot

1. *Inferno*, canto XX, v. 115-117.

Quell' altro che ne' fianchi è così poco,
Michele Scotto fu, che veramente
Delle magiche frode seppe il gioco.

2. For details concerning this restless scholar and elusive thinker, see the excellent monograph by the Rev. J. Wood Brown, *Enquiry into the life and legend of Michael Scot* (Edinburgh, 1897); F. Wüstenfeld, *op. cit.*, pp. 102-106; and Amable Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scolastiques*, 2^e édition (Paris, 1843), p. 125.

3. Roger Bacon, *Opera quædam hactenus inedita* [*Compendium studii*, cap. viii], ed. J. S. Brewer, Rolls series, *Rerum Britannicarum medii Ævi Scriptores*,

be disputed that these English explorers in Spain were more concerned with positive science and philosophic speculation than with literature proper. It is no less certain that the Spanish students who attended Roger Bacon's lectures at the University of Paris during the middle of the thirteenth century, and who laughed consumedly when the great Franciscan faltered over a Spanish word ¹, felt but a slight interest in the native literature

vol. XV, pp. 471-472. « Sed longe major error accidit in philosophia translata. Quia si sancti erraverunt in suis translationibus, multo magis alii qui parum aut nihil de sanctitate curaverunt. Unde cum per Gerardum Cremonensem, et Michaelum Scotum, et Aluredum Anglicum, et Heremannum Alemannum, et Willielmum Flemingum, data sit nobis copia translationum de omni scientia, falsitas in eorum operibus, quod nullus sufficit admirari. Nam ad hoc quod translatio fiat vera, oportet quod translator sciat linguam a qua transfert, et linguam in quam transfert, et scientiam quam vult transferre. Sed quis est hic, et laudabimus eum? Fecit enim mirabilia in vita sua. Certes nullus prædictorum scivit aliquid dignum de linguis et scientiis, ut manifestum est illud non solum ex eorum translationibus, sed ex conditionibus personarum. Omnes enim fuerunt temporibus nostris, ita quod aliqui juvenes adhuc fuerunt contemporanei Gerardo Cremonensi, qui fuit antiquior inter illos. Heremannus accidit tanta quidem Alammanus vivit episcopus, cui fuit valde familiaris. Qui, mihi sciscitanti eum de libris logicæ quibusdam, quos habuit transferendos in Arabico, dixit ore rotundo, quod nescivit logicam, et ideo non ausus fuit transferre. Et certe si logicam nescivit, non potuit alias scire scientias, sicut decet. Nec Arabicum bene scivit, ut confessus est, quia magis fuit adjutor translationum quam translator; quia Sarascenos tenuit secum in Hispania, qui fuerunt in suis translationibus principales. Similiter Michael Scotus ascripsit sibi translationes multas. Sed certum est quod Andreas quidam Judæus, plus laboravit in his. Unde Michaelus, sicut Heremannus, retulit, nec scivit scientias neque linguas. Et sic de aliis. Maxime iste Willielmus Flemingus qui nunc floret. »

1. *Id.*, p. 467-468. « Sunt enim vocabula quamplurima de lingua Lombardica, et Hispanica, et aliis Latinorum linguis posita in libris translatis; ut est illud de vegetabilibus Aristotelis, *belenum* in Perside perniciosissimum, transplantatum Hierusalem factum est comestibile. Quod cum legi in scholiis meis, et nesciretur interpretari, ut oportuit, deriserunt me Hispani scholares mei, a quibus postea didici quod non fuit Arabicum, ut omnes doctores credunt, sed Hispanum; et est semen cassilaginis. »

of their master's country which, like that of their own land, was still in great part derivative. In like manner the eager English Aristotelians probably disdained the oriental apologues naturalized in Spain, and if any of these filtered down into the mass of the English people, they travelled by some circuitous or subterranean route. Two among the moral tales of Nicholas Bozon ¹, a north-of-England monk who wrote between 1320 and 1350, are derived from Pedro Alfonso's *Disciplina clericalis* ²; but, as M. Paul Meyer has noted, there is no reason to think that they reached Bozon direct ³. And the case is typical. It is even less proof of intellectual commerce than is a quotation from Walter Burley's *De intentione et remissione formarum* by Alfonso de Vargas, Archbishop of Seville during the fourth and fifth decades of the fourteenth century.

The starting-point of a definite literary connexion between the two countries cannot be placed earlier than the Black Prince's campaign which culminated in the battle of Nájera (March 2, 1367) when Pero López de Ayala — statesman, historian and poet — was captured. Had Ayala been carried off to London, some trace of this experience might be looked for in his prose or in the *Rimado de Palacio* — of which last, says Ticknor, « part seems to have been written during his imprisonment in England ⁴ ». The passage is not specified, and there is no proof so far that Ayala ever set foot in England. Nor is conviction carried by the theory that he influenced English writers indirectly, through

1. *Les Contes moralisés de Nicole Bozon Frère mineur*. Publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Londres et de Cheltenham par Lucy Toulmin Smith et Paul Meyer. Société des Anciens Textes Français (Paris, 1889).

2. Nos. 122 and 141 in Bozon correspond respectively to nos. XXV and XVII in the *Disciplina clericalis* edited by the Société des Bibliophiles.

3. See M. Paul Meyer's Introduction, pp. 13-14.

4. George Ticknor, *History of Spanish Literature*. Sixth American Edition, corrected and enlarged (Boston, 1888), vol. I, p. 107.

Froissart. Froissart was really continuing what Jean Lebel had begun in his *Vrayes Chroniques*, and was in no need of any external or foreign stimulus. Moreover, Froissart and Ayala were much of an age, and whereas Froissart was never in Spain, while Ayala was unquestionably in France¹, if either of the two did influence the other, it would be likelier that the Frenchman acted on the Spaniard than that the Spaniard acted on the Frenchman. But the question does not arise. As no English writer approaches Froissart on his own ground, it is unnecessary to discuss the gratuitous hypothesis of Froissart's position as Ayala's intermediary.

With regard to the Black Prince's campaign, a belated echo is caught in *The Monkes Tale*, and the passage must be quoted since it shows that Chaucer took precisely the amount of interest in Spain which we should expect from a courtly poet who remembered that Don Pedro was John of Gaunt's father-in-law : —

De Petro rege Ispannie

O noble, o worthy Petre, glorie of Spayne,
Whom fortune heeld so hy in magestee,
Wel oughten men thy piteous deeth complayne !
Out of thy lond thy brother made thee flec ;
And after, at a sege, by subtiltee,
Thou wert bitrayed, and lad un-to his tente,
Wher-as he with his owene hond slow thee,
Succeding in thy regne and in thy rente.

The feeld of snow, with th' egle of blak ther-inne
Caught with the lymrod, coloured as the glede,
He brew this cursednes and al this sinne,
The ' wikked nest ' was werken of this nede²,

1. Georges Daumet, *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV^e et au XV^e siècles*. Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, fasc. 118 (Paris, 1898, pp. 44, 46, 63, and 64).

2. Mr. A. W. Pollard explains the allusions in a note to his edition of the *Canterbury Tales* (London, 1894), vol. I, page 383. Du Guesclin's arms were.
REVUE HISPANIQUE. XV.

Noght Charles Oliver, that ay took hede
 Of trouthe and honour, but of Armorike
 Genilon Oliver, corrupt for mede,
 Broghte this worthy king in swich a brike.

It is a simple chance coincidence that Chaucer here presents Pedro in the same comparatively favourable light as the Spanish dramatists used when they presented Pedro on the stage during the seventeenth century¹. The two stanzas are a mere complimentary flourish of no more significance than the mention in the prologue to the *Canterbury Tales* of the « verray parfit gentil knight » at the siege of Algezir; they express the conventional English point of view, and do not imply any acquaintance with contemporary Spanish opinion. Nor can any knowledge of Spanish be inferred from the introduction of the brass horse in *The Squieres Tale* : —

And so bifel that, after the thridde cours,
 Why! that this king sit thus in his nobleye,
 Herkninge his minstralles hir thinges pleye
 Biforn him at the bord deliciously,
 In at the hall-dore al sodeynly
 Ther came a knight up-on a stede of brass....
 He sayde, 'The king of Arabie and of Inde,
 Mi lige lord, on this solempne day
 Salueth you as he best can and may,
 And sendeth yow, in honour of your feste,
 By me, that am al redy at your heste,
 This stede of bras, that easily and wel,
 Can, in the space of o day naturel,

it seems, a black eagle on a silver shield, with a bend gules (the lymerald or lime-twigg, coloured like a red coal); « wikked nest » is Sir Oliver de Mauny or Manny (*mal-ni*) of Brittany. It is curious to note these rather precise details and to observe the absence of anything of the kind in the description of Pearo.

1. Cf. Sr. D. José R. Lomba y Pedraja, *El Rey Don Pedro en el teatro* in the *Homenaje á Menéndez y Pelayo* (Madrid, 1899), vol. II, pp. 257-339.

This is to seyn, in foure and twenty houres,
 Wher-so yow list, in droghte or elles shoures,
 Beren your body in-to every place
 To which your herte wilneth for to pace
 With-uten wem of yow, thurgh foul or fair;
 Or, if yow list to flee as hye in the air
 As doth an egle, whan him list to sore,
 This same stede shal bere yow ever-more
 With-uten harm, til ye be ther yow leste,
 Though that ye slepen on his bak or reste;
 And turne ayeyn, with writhing of a pin.

This passage is curious in so far as it brings Chaucer into incidental relation with Spain where the Græco-Arabic invention of the magic steed was popular; but it had been taken up by Adenet le Roi, had become widely diffused on the continent, and no doubt passed over to England by way of France.

Within fifty years of the date of Nájera there are signs that Spaniards had begun to take an interest — if not in English works — in works produced in England. This does not, of course, refer to that huge mass of romance at which (towards the end of the second stanza quoted from *The Monkes Tale*) Chaucer glances in his allusion to « of Armorike Genilon ». It is necessary to insist on this point, for Gayangos¹ has lent the weight

1. Ex. gr. *Biblioteca de autores española*, vol. XL (*Discurso preliminar* p. vii). « Lonelich, trovero anglo-normando de la corte de Enrique VI, escribió una novela en verso, intitulada Sangreal, que mas tarde fue puesta en prosa francesa por otro trovador, fingiendo que José de Arimatea habia logrado adquirir la copa ó vaso (*hanap*) en que Jesus bebiera la noche antes, cenando con los apóstoles. »

This sentence indicates a curious misapprehension of facts. As the word *lonely* occurs in no English text earlier than 1580, and as the Corpus manuscript which contains the poem in question cannot be dated later than the middle of the fifteenth century, the writer's name was evidently Louelich. As for the rest, let the manuscript testify : — « . . . Henry Louelich Skynner that translated this boke out of Frensshe into Englysshe at the instance of Harry Barton. » Louelich's text has been edited by my friend Dr. F. J. Furnivall for the Rox-

of his authority to mistaken ideas concerning the Arthurian tales, some of which were current in Spain a century and more before Chaucer was born ¹. Whatever may be the case as regards the origin of the Arthurian legends themselves ², it is certain that the great body of Arthurian literature is French, that the legends owe their immense celebrity to the vitalizing genius of France, and that any attempt to demonstrate a connexion in this respect between Spain and England must fail. It was to a very different class of literature that Spaniards turned at the end of the fourteenth, or the beginning of the fifteenth century. The *Libro de los gatos*, though not remarkable for its apologues, contains a sufficient element of this kind, and is charged with a concentrated satire on clerical abuses characteristic enough to enable it to pass during many years for an authentic Spanish work. It is, however, a translation ³ of the *Narrationes* or *Parabolæ* of Odo of Cheriton, apparently a Kentish Cistercian monk whose fables were written

burghe Club in 1861-1893, and again for the Early English Text Society in 1874-1878 : the latter edition is not complete. The literary skinner merely adapted the *Grand Saint Graal* in mediocre English verse.

1. See the *Anales Toledanos Primeros* which go no further than 1217 : « Lidió el rey Citus con Mordret en camlec era 1080. » *España sagrada*, vol. xxii, p. 381.

The falcons of Enrique, Alfonso the Learned's brother, were called by names famous in Arthurian literature. Cf. *Libro de la Caza*, edited by Professor Gottfried Baist (Halle, 1880) : — *a*) « el ovo falcones senalada mente vno aque llamauan lançarote » (p. 42); (*b*) « Et acabo de vn año murio don anrique e ovo don iohan vn falcon que fuera suyo que dizian galuan » (p. 44).

2. Cf. M. J. Loth's article in the *Revue celtique* (Paris, 1892), vol. xiv, pp. 475-503 and Mr. Alfred Nutt, *Celtic and Mediæval Romance* (London, 1904), p. 14. The conclusion of these specialists is that the Arthurian legend was communicated to the French-speaking world not only orally, but also through the medium of Welsh texts.

3. See M. L. Hervieux, *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge* (Paris, 1896), vol. IV, p. 106-109; F. A. E. Voigt, *Kleinere lateinische Denkmäler der Thiersage aus dem zwölften bis vierzehnten Jahrhundert* (Strassburg, 1878).

between 1219 and 1222, and who died at some date shortly before October 15, 1247. His compilation from the bestiaries was summarized under the title of *Loci comunes* or *Speculum Laicorum* and is commonly attributed to John Hoveden¹, a Latin poet of some repute² who acted as chaplain to Queen Eleanor, mother of Edward I.; and this abridgement was translated by an anonymous Spaniard whose *Espejo de legos*, preserved in the library of the Escorial, maintains the traditional ascription to Hoveden.

If English writers did well in collecting such apologues and giving them an international currency in Latin, Spaniards probably did better by rendering these brief moral lessons into the vernacular, and it may be that in the Spanish versions these apologues were being restored to their original European home. Still, when all is said, fables and the like usually abound more in edifying example than in the formal beauty and individual charm which are the soul of literature, and the collections which bear the names of Odo of Cheriton and of John Hoveden are only nominally related to English literature. That literature did not apparently enter the Peninsula till the close of the fourteenth century when Robert Payne, canon of Lisbon, translated into Portuguese the *Confessio Amantis* of Chaucer's contemporary, John Gower. It would perhaps have been proof of finer critical taste had Payne's choice fallen on Geoffrey Chaucer, and it would certainly have produced results more novel to Payne's readers and

1. Not to be confused with the chronicler Roger Hoveden who flourished in the twelfth century, and died in 1201.

As John Hoveden died in 1275, and as the *Speculum Laicorum* refers to an event which occurred in 1307, he cannot be the author of it in its present form. See Mr. C. L. Kingsford's article on John Hoveden in the *Dictionary of National Biography* (London, 1891), vol. XXVII, pp. 427-428.

2. Hoveden's hymn *Philomela prævia temporis æmæni* is said by Mr. Kingsford to be given in Spanish in the works of Luis de Granada (Madrid, 1788), vol. VIII, p. 436. I am unable to verify this statement.

more interesting to ourselves. But the selection may have been deliberate, for in the *Confessio Amantis*, as Chaucer's reference to « moral Gower » shows ¹, the popular edifying element is strongly represented, and Payne may well have thought that the transition to Chaucer would be too abrupt for Peninsular readers. It was safer to experiment on Gower, and that Payne knew his public is proved by the fact that his Portuguese version passed from hand to hand till it crossed the frontier and reached Juan de Cuenca of Huete who thereupon translated (apparently through Payne's rendering) the *Confessio Amantis* into Spanish prose ².

The most optimistic interpreter of signs and omens can derive

1. See *Troilus and Criseyde*, book V., ll. 1856-1859 : —

O moral Gower, this book I directe
To thee, and to the philosophical Strode,
To vouchen sauf, ther nede is, to corecte,
Of your benigneites and zeles gode.

This, however, did not prevent the Man of Law in the *Canterbury Tales* from denouncing some of Gower's subjects : for instance, such « cursed stories » as those of Canace and Apollonius.

2. The Spanish reader would at all events know of Chaucer by name through the allusion to him in the *Confessio Amantis*, liber octavus, ll. 2941 ff.

And gret wel Chaucer whan ye mete
As mi disciple and mi poete :
For in the floures of his youthe
In sondri wise, as he wel couthe
Of Ditees and of songes glade,
The whiche he for my sake made,
The lond fulfild is overal :
Wherof to him in special
Above alle othre I am most holde.

Cf. Juan de Cuenca's rendering as given in Mr. George Campbell Macaulay's edition, *The Works of John Gower* (Oxford, 1899-1901), vol II, p. clxviii : —

« Saluda de mi parte a caucer mi disciplo e mi poeta, quando con el topares, el qual por mi en la su mancibia fiso toda su diligencia para componer y escreuir desyres e cantares de diversas maneras de los quales toda la tierra es llena, por la qual cosa en especial le soy mucho tenido mas que a ninguno de los otros. »

but little encouragement from the fact that Francisco Imperial introduced a tag of English among the *limadas diçiones* which adorn his poem written in honour « de nostro señor el Rey don Juan, quando nascio en la cibdat de Toro año de M.CCCC.V. años. » The second stanza begins thus : —

En boses mas baxas le oy desir :
 « ¡ Salve, Regina ! ¡ Salvad me, Señora ! »
 E á las de vezes me paresçie oyr :
 « *Mod hed god hep*, alunbrad m'agora » ' ...

The italicized, enigmatic words in the last line are said to stand for *Mother good help* ¹, and may simply be a phrase which Imperial had heard from the lips of English traders or sailors in his native Genoa. Be that as it may, there is no solid ground for supposing that Imperial read English, and, even if he did, it must be borne in mind that he was a Spaniard by adoption only.

In the nature of things it was far likelier that the short oriental apologue should find its way from Spain to England than that the bulky manuscript of the *Confessio Amantis* should find its way from England to Portugal and Spain, and it may be that many isolated apologues were transmitted orally. But a whole collection of apologues and apophthegms would be no less cumbersome than Gower's poem, and it was not till the eighth decade of the fifteenth century that any such collection became available to English readers in a translation by Anthony Woodville, second Earl Rivers. This was not, as is sometimes alleged, the first English book ever printed, but it was the first book ever printed in England, and was issued by William Caxton in 1477 under the title of *Dictes and sayings of the philosophers*. A certain Lord Rivers is said to have « assisted in the assault on the

1. *Cuncionero de Baena* (Madrid, 1851), nº 226, p. 197.

2. *Id.*, p. 667.

Mahommedan kingdom of Granada, which effected its overthrow in the year of the first voyage of Columbus ' ». This would seem to bring us to 1491-1492; but the Rivers with whom we are concerned was not in a condition to join any war-like expedition at this date, for the sufficing reason that he had been executed on June 25, 1483, several years before the final siege of Granada began. He did, however, visit Spain in 1472 and again in 1473, and this afforded him the opportunity of acquiring Spanish texts, had he been so disposed. What happened was something very different. But Rivers shall tell the story in his own words, slightly condensed : —

Duryng that season I understode tbe Jubylee z pardoñ to be at the holy Appostle Seynt James in Spayne whiche was the yere of grace a thousand. CCCC. lxxij. Thene I determyned me to take that voyage z shipped from southampton in the moneth of Juyll the said yere / And so sayled from thens til I come in to the Spaynssh see there lackyng syght of alle londes / the wynde beyng good and the weder fayr / Thenne for a recreaçoñ z a passyng of tyme I had delyte z axed to rede soñe good historye And amög other ther was that season in my cōpanye a worshipful gentylmañ callid lowys de Bretaylles / whiche gretly delited hym in alle vertuouse and honest thynges / that sayd to me / he hath there a book that he trusted I shuld lyke it right wele / and brought it to me / whyche booke I had never seen before-and is called the saynges or dictis of the Philosophers. And as I understande it was translated out of latyn in to frenshe by a worshipful man callid messire Jehan de Teonuille [Guillaume de Tignonville] prouost of parys whan I had heeded and loked upon it as I had tyme and space I gaaf therto a veray affection.... And at the last concluded in my self to trāslate it in to thenglyssh tonge . . .

:. Mr. John Garrett Underhill, *Spanish Literature in the England of the Tudors* (New York, 1899), p. 13. The Lord Rivers in question is not clearly identified, but the reference in Mr. Underhill's text cannot apply to Richard Woodville, first Earl Rivers, who was put to death in 1469. The allusion seems to point to Sir Edward Woodville, younger brother of the second Earl, who was present at the siege of Loja in 1486. But he, also, took no part in the successful final operations against Granada in 1491-1492; he was killed in action at St. Aubin du Cormier on July 28, 1488. He is mentioned as the Conde de Escalas by Andrés Bernáldez in the *Historia de los reyes católicos* (ed. Sociedad de Bibliófilos Andaluces. Sevilla, 1869), cap. lxxix, pp. 217 ff.

Rivers, then, on his own showing, translated a French translation of a Latin translation of the Arabic. Though he knew many Spaniards personally, and perhaps had some colloquial knowledge of their language, he gives no sign of acquaintance with Spanish literature, and his account of the circumstances proves that the *Dictis* reached him by an indirect route. He had apparently never seen the *Bonium* or *Bocados de oro*.

The case illustrates typically enough the relative position of Spain and England with regard to things of the mind, and the almost complete insulation of each country with regard to one another. It is precisely what might be expected. Neither Spain nor England had as yet altogether shaken off the tutelage of France; each drew its inspiration from common external sources; each was gradually being brought within the sphere of Italian influence; and each was struggling independently to work out its intellectual salvation. Yet perhaps the fact that a book by a Spanish author, though not written in Spanish, was printed in England at this early stage may be interpreted as showing that the two nations were approaching common ground. In 1483 thirteen *Fables of Alfonse* (Pedro Alfonso) were included in Caxton's *Æsop*¹, and the first step to sustained intellectual commerce was thus taken².

The political tension had slackened rapidly since John of

1. *Here begynneth the book of the subtil historyes and fables of Esope which were translated out of Frencshe into Englysshe by wyllham Caxton at westmynstre. In the yere of our Lorde. M.CCC. lxxxiiij.*

On folio cxx « Here fynysshen the fables of Auian, And after folowen the fables of Alfonse. » On the verso of folio cxxxvii « Here enden the fables of Alfonse. »

2. I am aware that the *Expositiones super Psalterium* of Jacobus Perez de Valencia. Bishop of Christopolis, is said to be the first book by a Spanish author ever printed in England. This assumes that the publication of Perez de Valencia's book took place at London in 1481: it will be shown elsewhere that the assumption is unwarranted.

Gaunt abandoned his pretensions to the throne of Castile on the marriage of his daughter Catherine to Henry of Castile in 1387. The marriage of Catherine of Aragon to Henry VIII. of England did not open a new era, but it served to stir a certain curiosity as to matters connected with Spain. A century before, Spanish visitors to England were, as often as not, gallant adventurers like Pero Niño, Conde de Buelna, whose raid on the south coast is admirably recounted by that paragon of standard-bearers Gutierre Díez de Gámez. Pero Niño was but following the example set him by Sir Hugh Calveley, a free-lance who fought first for Enrique of Trastamare and then for Pedro, being probably more interested in booty than in dynastic claims. In the time of Henry VIII. international amenities took a literary form. Juan Luis Vives dedicated to the English King his commentaries on the *De Civitate Dei* and received a flattering acknowledgement in reply; he further dedicated his *De Institutione feminæ christianæ* to Catherine of Aragon, obtained a fellowship at Corpus Christi College, and lectured on law and the humanities in the University of Oxford; he won the patronage of Wolsey to whom he dedicated his Latin rendering of two speeches of Isocrates, and he was favoured with the friendship of Sir Thomas More¹. During his stay in England from 1523 to 1528 Vives shared in the university life at Oxford and moved in the best society at court, and though, as a severe moralist, he felt bound to disapprove of some famous books recently printed in Spain, his lectures were irrefragable proofs that Spanish scholarship could hold its own in any company. He must inevitably have stimulated curiosity as to the literature of his native land, and the curiosity which is content with translations was soon gratified. Before many years had passed Vives was himself to find translators; but these didactic works scarcely come within

1. Sr. D. Adolfo Bonilla y San Martín, *Luis Vives y la filosofía del Renacimiento* (Madrid, 1903), pp. 108, 157, 163-171.

our purview, and attention was drawn first of all to literature of a more engaging type.

Within two years at most of Vives' departure to the continent in 1528 the English public made acquaintance with a Spanish masterpiece under the title of *A new cōmoditye in englysh of an enterlude ryght elegant & full of craft of rethoryk / wherein is shewed & descrybyd as well the bewte & good properes of women as theyr vycys & euyll cōdiciōs with a morall conclusion & exhortacyon to vertew*. The basis of this play is the *Celestina*, and the English adaptation was printed at some date not earlier than 1524, nor later than 1530; the printer was Sir Thomas More's brother-in-law, John Rastell, and, though Rastell's views were not More's, the relationship no doubt brought him within Vives' circle of friends. There is no proof that Rastell himself was the adaptor, but it is not impossible that he had a hand in the work, and in any case he is technically responsible for the adaptation which condenses the first four acts, rebaptizes Pleberio as Dario, and supplies a new ending free from tragedy. In this piece men and women found their place for the first time on the English stage, and, with all its poverty, the adaptation was the herald of a literary revolution. That it was actually played might be conjectured from the internal evidence of such a line as : —

Thus farewell, my lords, for a while I will go.

Probably some such words, addressed to an imaginary audience might be found in the play of many a poor scribbler who was never destined to see his work acted; but Mr. Rosenbach quotes a passage from the *Second and Third Blast of Retrait from plaies and theaters* (1580) which makes the performance of the interlude seem probable in a very high degree¹. This reference carries with it the conclusion that the piece published by Rastell held

1. *Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft* (Berlin, 1903), vol. XXXIX,

the stage for half a century, and, if this be so, the adaptation is entitled to rank among the influences which helped to shape the English drama. One question presents itself insistently. Did the adaptor use the Spanish original or a translation? The answers vary. One writer asserts that the English adaptation came « through the Italian of Alfonso Ordoñez » ¹, but omits to give reasons; another holds it to be « extremely probable that in Calisto and Melibea a Spanish text, but one printed in Italy, was employed » ². The former view is unsupported by argument; the latter is advanced with some plausibility. But the material necessary to arrive at an absolute conclusion is not yet forthcoming.

There are signs, however, that courtiers had begun to dabble in Spanish, and perhaps this tendency finds a literary commemoration in the *Speke, Parrot* of the poet-laureate John Skelton (Pope's « beastly Skelton ») who died in 1529: —

Dowse French of Parryse Parrot can lerne
 Pronounsynge my purpose after my properte,
 With *Perliez hyen*, Parrot, *ou perlez rien*;
 With Douch, with Spanish, my tong can agre:
 In Englysh to God Parrot can supple,
 Cryst saue Kyng Henry the viii., our royall kyng,
 The red rose in honour to florysh and sprynge!

1. Mr. John Garrett Underhill, *op. cit.*, p. 375.

2. Mr. A. S. W. Rosenbach, *loc. cit.*, p. 56.

3. *The Poetical Works of John Skelton: with notes and some account of the author and his writings by the Rev. Alexander Dyce* (London, 1643), vol. II, p. 3.

Dyce thought that there was an allusion to a Spanish celebrity in *Why came ye not to Courte* (*op. cit.*, II, p. 63): —

Balthasar, that helvd Domingos nose
 From the puskyld pocky pose,
 Now with his gummys of Araby
 Hath promised to hele our cardinals eye.

Dyce states (*loc. cit.*, II, p. 373) that this passage refers to Catherine of

With Kateryne incomparable, our ryall quene also,
 That pereles pomegarnet, Chryst saue her noble grace !
 Parrot, *saves hablar Castiliano*,
 With *fidasso de cosso* in Turkey and in Trace ;
Vis consilii experts, as techith me Horace,
Mole ruit sua, whose dictes are pregraunte,
Souentez foyz, Parrot, *en souvenante*.

The road was now open, and Rastell was speedily joined by a companion who had visited Spain some fifteen years before. In 1529, about the very time that the English adaptation of the *Celestina* was making way in England, there appeared at Valladolid Antonio de Guevara's *Libro llamado Relox de Príncipez en el qual va encorporado el muy famoso libro de Marco Aurelio*. It would be out of place to discuss here the scrupulousness of Guevara's methods, the bibliography of his book, and its merits as compared with those of his other writings. These are all extremely controversial points, but there can be no two opinions as to the appropriateness of the phrase on the roguish bishop's title-page : — *muy famoso libro*. Perhaps no prose work of fiction has made more immediate noise in the world, and many far greater works have not maintained their vogue so long. It continued to be reprinted or translated till the eighteenth century was well advanced, and it can never be quite forgotten so long as La Fontaine's charm endures. Apparently the first to translate the *Libro aureo* was René Bertaut, and Bertaut's French version (1531) was the text used for an English rendering made by the governor of Calais, John Bouchier, second Lord Berners, already known to fame as the translator of Froissart.

Berners' version of Froissart appeared in 1523-1524. It is less easy to say when his translation of Guevara was finished, and conference only serves to darken wisdom. It is certain that *The*

Aragon's Spanish surgeon, Baltasars de Guercis, who « received letters of naturalization dated 16 March. 13 Hen. 8. [1521-2] » Guercis (or Guersyr) was, however, an Italian : not a Spaniard.

Golden Boke of Marcus Aurelius was printed at London in 1534, but this throws no light on the date of composition. It is sometimes stated that *The Golden Boke* was completed only six days before Lord Berners' death (March 16, 1532-33), and if this were so, the English public of that generation was within an ace of missing Guevara's work; but this statement is founded upon an alleged reading in the colophon of the first edition which no one living appears to have seen. In the 1535 edition, the book purports to be « ended at Calais the tenth day of March in the yere of the reigne of our soveraygne kyng Henry the VIII. the xxiii. » The twenty-third year of Henry's reign was 1531-1532, and by this reckoning Berners finished his task a twelvemonth before he died. Bibliographers must be left to solve the problem. A difference of a year or so cannot affect the main issue : namely, that Berners introduced Guevara into England, and thus gave colour to the theory which credits him with the importation of Euphuism.

Even the hastiest generalizations are apt to be misleading, and there is a certain precipitancy in the assertions that Sir Thomas Elyot's *Image of Gouvernance* (1540) was modelled on the *Libro aureo*, and that the chief characteristics of his once famous *Euphues* (1579-1580) were copied by John Lyly from Guevara. At another opportunity I shall deal with Elyot's case. That Lyly had read his Spanish predecessor is undeniable : *A cooling carde for Philautus and all fond lovers* in the First Part of *Euphues* is obviously inspired by Guevara's *Menosprecio de la Corte*. It may also be admitted that there are points of resemblance between

1. So far as can be gathered, the only bibliographer who has actually seen the *princeps* of *The Golden Boke* was Thomas Frognall Dibdin. The copy in Heber's library also professed to be « ended at Calais ye tenth daie of marche, in the yere of the reigne of our soueraygne lorde Kyng Henry the .VIII. the .xxiii. » See Dibdin's edition of Joseph Ames's *Typographical Antiquities* (London, 1810-1819), vol. III, pp. 289-290, n° 1165.

Guevara's mannerisms and Lyly's tricks of repetition, rhetorical questions, and alliteration. But repetition comes from a desire for clearness combined with a proper contempt for one's public. « You must hammer it into them », as Charles Fox said. Rhetorical questions have always been among the commonest devices of orators all the world over, and they afford the cheapest of polemical triumphs, being craftily worded so as to suggest the desired answer. And, as for « apt alliteration's artful aid », man has sought it persistently since Agathon led the way in Plato's *Symposium*. So much as regards peculiarities of manner common to Guevara and Lyly. As regards substance it is evident that both writers go to the same sources — to Plutarch for their views on education, to Pliny for their far-fetched similes — and it would appear as though contemporaries believed that both Guevara and Lyly followed examples set in Italy. Hence Gabriel Harvey's jeer in *Pierces Supererogation* : — “ I cannot stand nosing of Candlestickes or euphuing of Similes, *alla Sauoica* ”. And indeed it does seem that what is called Euphuism is a by-product of the Later Renaissance, a direct result of the attempt to reproduce in the vernacular the cadences of Ciceronian eloquence ¹.

The attempt to account for any widespread movement, political or literary, by attributing it to one single cause cannot, in the nature of things, be satisfactory. A phenomenon so complex is the resultant of many forces, and the explanation is too simple to explain anything. It is, therefore, idle to attribute the Euphuistic mode in England to the influence of one single book and, even allowing for the sake of argument that *Euphues* owes more to Guevara than it actually does owe, it remains to be proved that Lyly read Guevara in Berners' version. The balance

1. See Mr. R. Warwick Bond's admirable Introductory Essay in his edition of John Lyly's *Complete Works* (Oxford, 1902), vol. I, p. 135.

of probability inclines heavily against this supposition. Berners' translation was reprinted at least twelve times between 1534 and 1560; but it was already somewhat less fashionable when Lyly was born about twenty years later, and its charm was still more wan when Lyly took his degree at Oxford in 1575. By that time Guevara had fallen into stronger hands than Berners', and his prevailing mannerisms had been accentuated in George Pettie's *Pallace of Pleasure* published eight years before. And if Lyly did not learn from Berners the practice of antithesis, alliteration, repetition and the rest, so Berners did not learn these tricks wholly from Guevara. At the outset, indeed, Guevara's merits made less impression on Berners than on his nephew Sir Francis Bryan at whose suggestion *The Golden Boke* was undertaken. This is not surprising, for, in the preface to the first volume of his translation of Froissart, published six years before the *Relox de Principes* was printed at Valladolid, Berners had developed a marked rhetorical manner of his own which might easily incline him to regard Guevara's mannerisms — especially when seen through the medium of a French translation — as variants of a method which he himself had long since mastered. It is enough to draw attention to this circumstance without deducing from it the untenable conclusion that Berners was the one and only begetter of *Euphues* and all its tribe. Nor was Guevara, either : at least, not in Berners' transfiguration of him. And it has been hinted in passing that there is no very solid reason for accepting the prevalent idea that Guevara's work suggested *The Image of Governance*.

Another Spanish writer was introduced into England by Lord Berners. In that *annus mirabilis* 1492, while the future Bishop of Mondoñedo was still a youth, there was printed at Seville the *Carcel de Amor* of Diego Fernández de San Pedro whose sentimental preciosity endeared him to susceptible dames. As Berners translated *The Golden Boke* at the suggestion of his nephew, so he translated *The Castell of Loue* at the request of

Bryan's sister, Lady Elizabeth Carew ¹. The title-page asserts that the volume was « translated out of Spanyshe into Englysshe », but this is simply the unsupported statement of the printer Robert Wyer or the publisher Richard Kele. It is probable that Berners used René Bertaut's French rendering, published in 1526, and derived from the Italian version issued in 1516. *The Castell of Loue* was issued posthumously, and the undated copy in the British Museum is conjecturally referred to the year 1540 : it cannot well be later ², but it is thought that there may have been an earlier edition ³. The point is not worth pursuing, for though *The Castell of Loue* was twice reprinted, its vogue in England was comparatively limited, and it raises no controverted issues.

The translations of two Latin works by Vives ⁴, issued in 1540 or thereabouts, call for no more remark than a translation of his *De officio mariti* published by Thomas Peynel some twelve years later. Neither does any special importance attach to a translation of Guevara's *Menosprecio de la corte y alabanza de aldea* published in 1548 by Sir Francis Bryan under the title of *A Dispraise of the life of a Courtier and a commendacion of the life of the labouryng man*. This version is a proof of Bryan's constant admiration for Guevara, but a passage in his dedication to the Marquess of Northampton gives the source of his rendering :

1. *The Castell of loue, translated out of Spanyshe into Englysshe, by John Bowrchier Knyght, lorde Berners, at the instannce of the Lady Elyzabett Carewe, late wyfe to syr Nicholas Carewe Knyght. The whiche boke treateth of the loue betwene Leriano and Laureola daughter to the Kynge of Masedonia.*

2. This follows from the reference to Lady Elyzabett as « late wyfe » to Sir Nicholas Carew : her husband was executed on March 3, 1539.

3. See Mr. George Campbell Macaulay's Introduction to the *Chronicles of Froissart* (London, 1905), p. xv.

4. The *De Institutione feminæ christianæ* translated by Richard Hyrde, and the *Introductio ad sapientiam* translated by Sir Richard Morison. The bibliography of these versions is far from clear.

It is not lōg agone (my verye synguler good lord) that I foud you loking in a lytell boke called in Frenche language *Mesprise de la court, et lulouage de la vie rustique*, whiche is to saye in Englishe, the Dispraise of the Courte, z the laude of the rustical life. And when I demaüded of you what boke it was, after your accustomed gentlenes, you were cōtented that I should ye tyme haue it, and loke on it... And at our nexte metyng together, partly at your request I promised to turne thesame out of Frenche into our maternall tong, whiche you right wel accepted. And so at conuenient laysure (as ye may see) I haue finished the same.....

Bryan was not endowed like his uncle with the « facundious art of rhetoric », and no reprint of his performance was called for till 1575 when one was issued, revised by Thomas Tymme, rector of St. Antholin in Budge Row, who particularizes by announcing that the French translator utilized by Bryan was Anthony Alaygre.

The reproduction in London during 1553 of Juan Ginés de Sepúlveda's *De ritu nuptiarum et dispensatione* coincides with the accession of Mary Tudor, and is negligible as a mere move in the political game. Similarly the *Decades of the New World*, issued by Robert Eden in 1555 and frankly compiled from Spanish authorities (amongst others), is one of those informing treatises the composition of which is its own exceeding great reward. In the same year John Wilkinson brought out the *Comentarios of Don Lewes de Auella and Suniga* « wherin you may see how God hath preserved this worthie and victorious emperor in al his affayres ». Wilkinson professes to have translated out of Spanish : this may be so, but there are indications that he consulted the French and Latin versions. There is a remote literary interest in a re-cast of Juan Flores' *Grisel y Mirabella* (entitled *Historia de Aurelio y Isabela*) which appeared at Antwerp in 1556 side by side with the French and Italian renderings, and next to the reprint of the Spanish arrangement. These three are poor things, and the English version (which seems to be derived from the French) is like unto them ; but all are worth mentioning, for one or other was utilized some sixty years afterwards by John

Fletcher¹. To see what a man of genius can make of the crudest material it suffices to compare the *Historia de Aurelio y Isabela* with that masterpiece of comedy *Women Pleased*. And it is interesting to note that while Flores' *Grisel y Mirabella* was a failure in its original form, it was a striking success in the Italian re-cast from which later versions (including the Spanish) derive.

However, Ávila and Flores are of no real importance in the movement which centres round Guevara, and indeed Guevara practically monopolizes our attention, for he closes the period in a translation of the *Relox de Principes* which appeared in 1557. This is the work of Sir Thomas North who enjoys something like immortality in his version of Plutarch, while his translation of Guevara is read by students only. The explanation is that Plutarch moves on a much higher plane : North acquits himself equally well on both occasions, and in each case (unlike Berners) he seems to have chosen an author whom he personally admired, not one who was thrust on him. North's dedication to Mary Tudor may be an obsequious diplomatic precaution, but there is a note of sincerity in his eulogy of Guevara :

.....there is no Auctor (the sacred letters set aparte) that more effectuously setteth out the omnipotencie of God, the frailty of men, the inconstance of Fortune, the vanity of this worlde, the miserie of this life, and finally that more plainly teacheth the good, whiche mortal men ought to pursue, and the euil that al men ought to flye: then the present worke doth. The whiche is so ful of highe doctrine, so adourned with auncient histories, so auctorised with grave sentences, and so beautified with apte simylitudes : that I knowe not whose eyes in redynge it can be weries, nor whose eares in hearinge it not satisfied.

1. See Emil Koepfel, *Quellen-Studien zu den Dramen Ben Jonson's, John Marston's und Beaumont's und Fletcher's* (Erlangen & Leipzig, 1895), p. 8 (Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie. Heft XI). Cf. also Dr A. L. Stiefel's article on this work in the *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte* (Weimar, 1898), vol. XII, p. 252.

In North's version Guevara certainly loses nothing in the way of rhetorical splendour and magniloquence. And Sir Thomas seems to have worked on the text in the original. We have seen that there is a doubt as to whether the play published by Rastell is from the Spanish; the presumption is that Berners used a French text, and it is certain that Bryan did; of Wilkinson it is hard to judge. In North's case we see his evolution. He, too, began on a French text as the others had, but he was not content to plod at secondhand if he could avoid it. Inserted at the end of his *Diall* in the *princeps* of 1557 is a heading constantly overlooked by bibliographers: « Here followeth the letters (which were not in the Frenche copye) conferred with the original Spanish copye »¹. We may take North's statement to be true. It is a gift of the gods to have a translator of genius, even if he translates by inspiration chiefly: it is a still greater boon when such a translator supplements his inspiration by learning the language of his original, and this is what North seems to have done². His performance, great in itself, completely

1. Fol. 246 (but not actually numbered in the *princeps* of 1557) at the end of Book III. This supplementary matter is usually said to be found first of all in the 1568 edition of North's work.

2. It may be convenient to mention a few works bearing on the matter of Euphuism: —

Friedrich Bodenstedt, *Shakespeare's Zeitgenossen und ihre Werke* (Berlin, 1858-1860), vol. III, pp. 3-54; Richard Warwick Bond, *Introductory Essay to The Complete Works of John Lyly* (Oxford, 1902), vol. I, pp. 119-175 [the best general view of the subject]; Hermann Breymann, *A review of Dr F. Landmann's Der Euphuismus in Englische Studien* (Heilbronn, 1882), vol. V, pp. 409-421; C. Griffin Child, *John Lyly and Euphuism in Münchener Beiträge* (Erlangen and Leipzig, 1894); William John Courthope, *A History of English Poetry* (London, 1897), vol. II, pp. 178-202; Frederick Gard Fleay, *A Biographical Chronicle of the English Drama* (London, 1891), vol. II, pp. 26-43; Carl Conrad Hense, *Shakespeare, Untersuchung und Studien* (Halle a. S., 1894): pp. 1-144; J. J. Jusserand, *Le roman au temps de Shakespeare* (Paris, 1887), pp. 35-59; Friedrich Landmann (1), *Der Euphuismus, sein Wesen, seine Quelle*,

eclipses Berners', and, beside it, the versions of almost all later translators from the Spanish look pale indeed. It is itself a vital piece of literature, and with it the record of Mary's reign ends : through this glorified medium Guevara may well have influenced Lyly and a far greater writer than Lyly.

James FITZMAURICE-KELLY.

seine Geschechte (Giessen, 1881); (2) *Shakespere and Euphuism : Euphuus an adaptation from Guevara in The New Shakespere Society's Transactions* (London, 1882), which merely summarizes the opinions expressed in (1); and (3) A preface to *Enphues* (Heilbronn 1887) which repeats the viwes advanced in (1) and (2), but with marked qualifications; A. Mézières. *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare* (Paris, 1881, 3^e édition), pp. 55-91; Henry Morley, *English Writers* (London, 1892), vol. VIII, pp. 305-322; Walter Raleigh, *The English Novel* (London, 1894), pp. 25-48 [a most brilliant piece of work]; Eduard Schwan, A review of Dr F. Landmann's summary [n^o 2 above] in *Englishe Studien* (Heilbronn, 1883), vol. VI, pp. 94-111; R. F. Weymouth, *On Euphuism in the Proceedings of the Philological Society* (London, 1871).

CONTRIBUTIONS TO SPANISH LITERATURE

I

TESTAMENTO DEL MAESTRE DE SANTIAGO

POR FERNANDO DE LA TORRE

The so-called testament of D. Alvaro de Luna, which I had occasion to mention in my brief sketch of the history of the satirical testament, p. 174-178 of the *Cancioneiro Gallego-Castelhano*, but of which at the time no copy was accessible to me¹ has thus far been found in three manuscript-collections².

1) I = Canc. de Ixar. Bibliot. Nac. de Madrid. Signature ms. 2882, formerly M. 275³. This Cancionero which, as Mussafia correctly says⁴, is a mixture of two and perhaps three different codices, contains two copies of our testament, one (a), fol. 150 r. - 153 r., in a hand of the fifteenth century, and another (b), fol. 268 v. - 269 v., in a later hand. In the first versions the poem is ascribed to Juan de Valladolid, in the second, to Fernando de la Torre. For copies from this ms. I am indebted to Dr C. P. Wagner.

2) B = Ms. of the Biblioth. Nat. of Paris, n° 587, formerly

1. With the exception of thirty-eight lines printed in the *Canc. de Baena* (Madrid ed.), p. xxxviii-xxxix, where the poem is ascribed to Juan de Valladolid.

2. They will be designated here by the letters adopted in Mussafia's publication, *Per la bibliografia dei Cancioneros spagnuoli*, p. 1-18, and in my *Canc. Gallego-Cast.* p. 271-276.

3. Not Y 215, as stated in Mussafia, *l. c.*

4. *l. c.*, p. 19, note 2.

7820¹, fol. 202-204. This version was copied for me by Mr. Léon Bloch of Paris.

3) R² = Second part of R, a codex in the Bibliot. Casanatense at Rome. Sign. 1098². Of this version I have not been able to obtain a copy.

In I, our composition has nineteen stanzas with a *fin* or *cabo* of four lines which Gallardo, *Ensayo*, I, col. 585, apparently counted as a twentieth stanza. In B, there are only seventeen stanzas without a *fin*, not eighteen, as Morel-Fatio states (*l. c.*, p. 193). The number of stanzas in R² is not indicated. In accord with I 6, both B and R² attribute the composition to Fernando de la Torre to whom it was assigned by Amador de los Ríos, *Historia*, VI, 163, note 1, and 183-184. The versions of I 6 and B agree in writing *s* for *z*.

Though the *testamento* of Fernando de la Torre, of whom nine compositions are known to us³, is overburdened with the scholastic learning of the time, it is nevertheless one of the most interesting of the poetic utterances⁴ called forth, from friend and foe, by the all-powerful rule and the tragic end of D. Alvaro de Luna⁵. The shade of the Grand Master of Santiago appears and dictates his will⁶, invoking the spirits of noted personages

1. Ochoa, *Catálogo*, 433-4; Morel-Fatio, *Catal.*, 188-193.

2. Mussafia, *l. c.*, p. 3 and 18.

3. Two in X², five in M, and two in I.

4. In addition to the poems mentioned by Amador de los Ríos, *l. c.*, 181-186, the following may here be cited: Canc. Castañeda (*Revista de Archivos*, 1900, p. 333), fol. 136: De tu resplandor, o Luna, Te ha privado la fortuna, ascribed to Santillana; *ibid.*, p. 524, fol. 431: Viniendo camino con mucho cuydado, by Pedro d'Escavias.

5. In the Juicio critico de D. Álvaro de Luna por J. Rizzo y Ramirez, in *Acad. de la Historia*, 1863. — Luna's will is published in *Revista de Archivos*, V, 48-52 and 165-173. — His literary baggage is contained in X¹ (fifteen pieces printed in *C. Barna*, p. 11 ff., in S (fol. 174, one) and in *Canc. Gen.*, I, nº 491.

6. Cf. Amador de los Ríos, *l. c.* Two other testaments, or rather versions

of antiquity to tell him if they had suffered as dire injustice as he. In this invocation we have an example of that manner of lamenting the vanity of human greatness which characterizes several other compositions dealing with the fall of D. Alvaro, and which is well-known as one of the common-places of medieval poetry ¹.

TESTAMENTO DEL MAESTRE DE SANTIAGO
QUE FIZO FERRNANDO DE LA TORRE

I

In dey nomine, por quanto
contra mi dieron sentencia,
corregiré mi conçiencia
4 publicando mi mal tanto
debajo del santo manto.
Pues mi vida está en calma,
ofrezco yo la mi alma
8 a quien se omilló la palma
por el su fijo muy santo.

II

Por fazer mayor sonido
con mi caso desastrado
12 seré a la plaça levado
e del todo desçebido.
Concordando mi sentido,
la verdat non dilatando,
16 con mi lengua tetubando
yré, señores, mandando
como he de ser fenido.

Rubric : a iohñ de valladolid — 4 b B Publicando — 15 b verdad no.

of another testament, are contained in Duran, *Romancero Gen.*, II, nos 998-999. No 998 is also found in a Cancionero in the National Library of Florence, cod. CCCLIII marked D. 353. See Rennert, *Mod. Lang. Notes* 10, col. 390.— In this connection may be mentioned the other ballads of D. Álvaro de Luna, in Duran, *l. c.*, nos 986-1020.

1. See, for medieval instances, Farinelli's admirable treatise : Sulla Fortuna del Petrarca in Ispagna, in *Giornale Storico della Lett. ital.*, 44, 237 and 325 ff.; also in his : Note sulla fortuna del Boccaccio in Ispagna nell' Età Media, in *Archiv f. das Stud. d. n. Sp.*, 114, 397 ff. For antiquity, see further Bright in *Modern Lang. Notes*, 1893, col. 187, and Gummery, *The Beginnings of Poetry* (New York, 1901, p. 148 and 226) who, in discussing the dirge of the Hebrews quotes David's lament on Saul and Jonathan (2. Sam., I, 19-27), in which the query : How are the mighty fallen, occurs repeatedly in the manner of a refrain.

III

Mando primero que sea
 20 un cadahalso armado,
 donde sea degollado,
 por que todo onbre lo vea.
 O maldita seas, Medea !
 24 si fué tal la perdiçion
 que feziste al rey Creon
 por lo que fizo Jason,
 como agora en mi se enplea.

IV

28 Mando al grant pregonero
 delante vaya plegonando,
 e asy se cumpla el mando
 del rey noble justiçiero.
 32 O mundo fallesçedero !
 Que valió tanto sobir,
 pues que avia de venir
 a tan vil muerte morir
 36 como un pobre cauallero.

V

Las mis manos que besadas
 fueron de comendadores,
 e de grandes e menores,
 40 mando que sean juntadas
 e con un cordon ligadas
 de muy prima ligadura,
 do perderan fermosura,
 44 que para esto la ventura
 me las ouo asy criadas.

VI

El mi cuello excelente
 que jamas consyntió yugo,
 48 mando que tome el verdugo,
 e del faga a su talente ;
 lo qual se faga presente
 de quantos ver lo querrán,
 52 por que jamas fiarán
 deste siglo, e loarán
 al señor onipotente.

VII

Mi cabeça tan nombrada
 56 por todo el universal,
 mando en un clavo cobdal
 que a todos sea mostrada ;
 por que mas sea publicada
 60 la mi desastrada muerte,
 e tome castigo el fuerte
 si avrá tal pena o suerte
 faziendo al rey errada.

VIII

64 O tu, rey señor troyano,
 que por manos crudas, viles
 de Pirrus, fijo de Archiles,
 moriste como tirano ;
 68 por tu fe dí qué tamaño
 fué tu caso ynfortunado,
 por que sea consolado,
 pues seré descabeçado
 72 por un ynico villano.

18 B finido — 20 b cada halfo — 25 b fisiste — 28 b grad — 29 b B prego-
 nando — 30 b y asi etc. — 32 b mudo — 37 b mi — 39 B y — 41 *lacking in*
 l. B y — 43 *lacking in a* — 53 I desto — 54 b onnipotente — 57 b codal —
 61 b B y — 62 B muerte — 65 b crudeles — 66 b Pirrosachiles.

IX

Tu, Edipo, que mataste
al rey Lario, tu padre,
e con Jocaste, tu madre,
76 matrimonio celebraste,
dime verdat, sy pasaste
andando como saluaje,
vasilante en el bosque,
80 lo que yo en tal viaje
fallaré, maguer çegaste.

X

Tu, Ypolito ynocente
que fuyste de adulterio
84 e sofriste tal lazerio
qual non eras meresciente;
dime sy mas obediente
fueste a tu padre Theseo
88 que agora yo me veo
en la fyn? Yo tal non creo
nin ninguno ques biuiente.

XI

O famoso capitan
92 de griegos, Agamenon,
que moriste a trayçion
por Egistos peor que can,
dime agora donde estan
96 las mill naos que traxiste
quando a Troya tu veniste,
o los fechos que feziste
diez años con grande afan.

XII

100 Tu, Etistes, que adulteste
con muger de hermany tuyo,
del qual pecado refuyo
conosçiendo quanto erreste,
104 dime verdat sy paseste
en el comer que te fue dado,
tu fijo descabeçado
tal dolor como he pasado
108 apenas será ygual deste.

XIII

O divinal enperador,
Otaviano abusto,
que temiendo aqueste gusto
112 deseaste ser menor,
pensando en el grant dolor
que viene con la grandeza,
dexando toda riqueza
116 quesiste ser en baxesa
maguer fuyste vençedor.

XIV

Tu vençiste por tus manos.
faziendo mortal la guerra
120 por la mar e por la tierra,
los mas de los ciudadanos
perseguiste a los tiranos.
non con señorío ageno,
124 e pasaste el terreno.
Diste guerra al moreno
a Çipion con los romanos.

73-81 *This stanza is lacking in B* — 75 b y — 82-90 *This stanza is lacking in B* — 84 b y — 90 b ñguno — 96 b naues. a traxiste — 110 b abusto *corrected by later hand to agusto* — 116 *lacking in I* — 117 b fueste — 121 b lo m. etc. — 126 B e açipion etc.

XV

- O aduersidad tenpestuosa
 128 toda ynflamada en yra,
 rebuelue, trastorna e gira
 mi causa tan peligrosa.
 Non creo que fuese cosa
 132 en España acaesçida
 mas alta que mi sobida ;
 agora fué mi cayda
 fazaña marauillosa.

XVI

- 136 Mi persona aumentada,
 maltratada de raez,
 dexando toda altivez,
 mando sea sepultada
 140 en la capilla famosa
 de la Virgen que floresçe
 el cielo e lo guarnesçe ;
 a la qual bien pertenesçe
 144 ser de mi, triste, abogada.

XVII

- Escrivan sobre mi bulto
 un titol muy bien obrado :
 Aqui lo tengo ençerrado,
 148 el que nasçiera en mal punto, .
 el qual fuera sentençado
 como onbre popular
 por que se asentó en lugar

- 152 que non deuiera asentar.
 De Dios sea perdonado.

XVIII

- Escrivan a los costados
 como fuy tan honorable
 156 grant maestre e condestable ;
 señor de muchos poblados,
 sus servicios olvidados,
 es venido en tal estrucho
 160 de seys pies poco mas trecho,
 donde está dos partes fecho,
 quito de todos cuydados.

XIX

- Qualquiera que su esperança
 fingida con vanagloria
 164 en la cosa transitoria
 posiere, fará errança :
 Considere mi pujança,
 168 e mire la muerte que muero ;
 non se aparte por sendero,
 sy el camino verdadero
 lo leuará a buen andança.

FYN

- 172 Perdono todos yndiçios
 e males de fasta aqui,
 por que Dios perdone a mi
 mis culpas e maleficios.

127 B tempestosa — 129 b buelue t. g. — 130 a Yo non c. etc. ab fue —
 136 a ahumentada — 137 B a Raes — 146 b titulo — 147-148 *order inverted*
in mss. — 151 b logar — 155 b fue — 156 a B conde estable 163 a qualquier
 — 164 B fengida — 166 B pos yere — 171 B buē. B *ends with the heading :*
 Fyn. *The four lines are lacking.*

II

VERSOS DE CABO ROTO

On page 276 of his excellent *Histoire de la Littérature espagnole* (Paris, 1904), Fitzmaurice-Kelly has the following note on the use of the so-called *versos de cabo roto* or truncated lines.

« A leur insu probablement, López de Úbeda et Cervantes avaient tous deux été devancés par Alonso Álvarez de Soria, qui fut pendu en 1607. Voir Gallardo, *Ensayo de una Biblioteca española*. Madrid, 1863, vol. I, col. 285, et M. Rodríguez Marín : *El Loaysa de « El Celoso Extremeño »*, Séville 1901 ».

It is not necessary to quote here the two compositions of Alonso Álvarez in which the artifice in question is employed. Apart from Gallardo's *Ensayo* (I, col. 285 and 1279) and Rodríguez Marín's *El Loaysa* (p. 166-168 and 197-198), they may be found in Lasso de la Vega's *Historia y juicio crítico de la escuela poética sevillana*, p. 181-182.

Now admitting for a moment that one of the three writers named had any claim of priority in the employment — not to say discovery — of this pedantic trick, it must be the author of the *Picara Justina* rather than Alonso Álvarez. For the latter whose extant work is no older than, if indeed as old as, the *Picara Justina*, offers us only two instances, identical in structure, of the *verso de cabo roto*, whereas López de Úbeda has left us nine specimens of various form. We find *octavas* (Rivaden. ed., 33, 69), *redondillas* (ib. 73), *sextillas* (ib. 134, 143), *setimas* (ib. 140, 155), *tercetos* (ib. 139), *seguidillas* of hendecasyllables (ib. 154) and *liras* (ib. 158), the truncated syllables being mostly left out entirely, but twice (ib. 69, 131) written out on the margin, just as in the Catalan compositions of the early fifteenth century. If, in addition to this, we consider the professedly scholastic

tastes of López de Úbeda ¹ who composed macaronic verse in *octavas españolas y latinas* (ib. 88), *versos heroicos macarrónicos* in hexameters (ib. 147) ², we shall have to say that to him, and not to Alonso Álvarez is due whatever originality there may be in the use of the *versos de cabo roto* or *de pies cortados*. But here, as elsewhere, it proves true that poetic forms, however simple in construction, are not the result of individual invention, but of gradual growth. López de Úbeda, or whoever first used this artifice at the beginning of the seventeenth century, did not originate it; he simply reproduced, mayhap refined upon forms current in the poetic tradition of the time, even as he doubtless did with the *seguidilla* and other types which appear for the first time in literature toward the beginning of the seventeenth century ³.

Though at this writing I am still unable to adduce older examples exactly like these of Cervantes and his contemporaries, I can at least point to cases which are identical in principle. One of these cases is met with in the verse of one of the best poets of the fifteenth century, Juan Álvarez Gato (1433-1496) ⁴ the gifted friend of Gomez Manrique. The second stanza of the

1. In his *Prólogo al lector*.

2. The influence of the macaronic poetry of the Italian Teofilo Folengo (1492-1544) whose « Baldus » (1517) is the first satire on chivalry and its romances, on Spanish literature deserves more attention than it has hitherto received. Cf. Zambini's suggestive article on « Il Folengo precursore del Cervantes », in *Studi di Letteratura italiana* (Firenze, 1894), p. 165.

3. In the *Cancionero de Baena* the term *seguida* is of frequent occurrence (nos 93, 151, 166, 176, 202, 209, 262, 510, 511), but is applied indiscriminately to all kinds of compositions, as *redondillas* and *versos de arte mayor*. and my efforts to bridge over this wide gap from the middle of the fifteenth to the end of the sixteenth century have been futile thus far. See *Guzman de Alfarache*, I, l. 3, c. 7 (Rivad. 33, 250 a); *Picara Justina* I p., l. 2, c. 4; III p., l. 2, c. 5; Cervantes, *Novelas ejemplares* (Brockhaus ed.), p. 108-109, 197, etc; Rodríguez Marín, *El Loaysa* 280 ff.; *Séguedilles anciennes*, in *Revue Hispanique*, VIII, 309 ff.

4. Cf. Fitzmaurice-Kelly, l. c., 109; Menéndez y Pelayo, *Antología*, VI, p. xxxix ff.

composition heading his *Cancionero inédito* ¹, an example of one of those *coplas* which he himself characterized as *llenas de mocedades*, runs as follows :

Que vos que en penas n....
y males que me vi....
por que nos adol....
del pesar que les her...
á mis ojos que...
tu la carta d'amar....
llora tus males ten...
llora tu desaven...
pues que no...
de que daré...

It will be observed that while Cervantes cuts only the feminine ending of the rhyme-word, Juan Álvarez Gato expects the reader to find even more than the last unaccented syllable. The fact that neither Amador de los Ríos ² nor Menéndez y Pelayo ³ nor the editor Cotarelo y Mori have called attention to the peculiar form of this stanza, may be due to their ascribing it to a mere corruption of the text in the only ms. in which it is extant ⁴, — they do not say anything to this effect — but far more likely to their taking little, if any, notice of the matter of metrical form. As it is not very probable that the absence of one or more syllables of the rhyme-words in each of the ten lines quoted is due to a mere chance, we may consider that it was intended by the poet and that it is, therefore, a case in point.

Ascending from the time of Álvarez Gato, we come to another variety of the *verso de cabo roto* in the poetry of the Catalan school whose relations with Castilian literature were scarcely

1. Published by Cotarelo y Mori, Madrid, 1901.

2. *Historia*, VII, 123 ff.

3. *I. c.*

4. Academia de la Historia, C. 114.

less intimate, if somewhat later, than had been those of the Gallego-Portuguese lyric ¹.

The first instance is a composition by Pere Galvany, a poet of the beginning of the fifteenth century ², printed in the so-called *Cancionero de Zaragoza* (edited Zaragoza 1896), p. 234 ³:

Pere Galuany per lo sisme.

Pus vey lo mon — es vengut en tal *cas*.
 Que leyaltat — no es de fill a *payre*.
 Pere, iohan ⁴ — volgrauer mort son *fruïre*
 El ereter — laratador al *ras* ⁵
 Anticrist es — qui ve de pas a *pas*.
 Guerres bastint — dols afans e *desayre*
 Deus nos aiut — e la verges sa *Mayre*
 Sino del tot — no stel satan al *ras*.

In this example, as will be seen the rhyme-words, identical in the corresponding lines of the two stanzas, are cut off from the lines themselves, but written opposite them on the margin.

A similar case occurs in an anonymous composition of the same *Cancionero*, p. 244-246, of the ten stanzas of which the first two may answer the purpose of illustration:

Mare de deu — sus los cels subirana.
 De salut port — e de gracia plena...
 Neta de crims — de virtuts font e mena
 Qui son aquels — ab la pença tan vana

1. I shall have occasion to recur to this point further on.

2. In Milá y Fontanals, *Obras completas*, III, 354.

3. The rhyme-words which in the ms. are written out on the margin, are here put in italics. The second stanza is omitted here as having the same rhymes and the same system.

4. Expression equivalent to « *fulano y zutano* ». See Milá, *l. c.*

5. *Ras* = *sepulcro*, c. g., see Milá, *l. c.*

Que vullen dir — que falliment *declina*.
 Nes algun si — en la vostre *persona*.
 Sanctu sus tots — donar *cap e corona*.
 Res no degut — de vos quiu *himagina*

Hauer no vol — abrich ius vostre *capa*
 Lo crestia — qui vostre bondat *trepa*
 E de bon seny — no pose fermastepa
 Lo mal parlar — aqui fols mots *scapu*
 E plenitut — de graciaus *dicipa*
 Dacussadors — auran tal vent en *popa*
 Del cors exint — larma lur plena *copu*
 Dinfinits mals — baura dinfern *macipa*.

In this poem which has the rhyme-order abba cddc, the accented rhyme-vowels are the same in the corresponding lines of all the stanzas, only the consonants before the atonic final syllables changing from stanza to stanza. The final syllable, which I have marked by italics, is in the ms. written on the margin opposite the stanza. With this final syllable, we obtain the effect of assonance between the corresponding lines of the several stanzas; without it that of masculine rhyme.

Both of these Catalan poems¹ agree with two compositions of the *Picara Justina* (Rivad. p. 69 and p. 131) in this that the truncated syllables are written on the margin. In the two *Tercetos de pies cortados* (ib. 131), four of the six lines have no consonance at all.

In view of the concordance of practice observable in the compositions cited from Catalan poetry², from Álvarez Gato and

1. In his note to the anonymous piece, the editor of the *Cancionero de Zaragoza* (p. 244) refers to other Catalan instances of this artifice, contained in the so-called *Cançoner d'amor* of Paris (in Morel-Fatio, *Catal.*, p. 196 b), and in the works of the Valentian school, instances which are not accessible to me.

2. In commenting on the poem of Pere Galvany, Milá (*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, V, 187-8; *Obras*, III, 354) remarks: « Todos los

the *Pícara Justina*, it would seem safe to assume that the principle of the *versos de cabo roto* existed in the poetical tradition of the sixteenth century and that it was to this tradition that Cervantes and his less illustrious contemporaries were equally indebted for this artifice ¹.

H. R. LANG

versos que en las estrofas se corresponden, terminan con la misma palabra cas, *payre*, etc. Esta combinación no se halla prevista en las *Leys d'amors*, las cuales ofrecen como primer modelo de « coblas retronchadas » una estrofa cuyos versos terminan todos con la misma palabra (I, 280). » It is obvious that Milá, probably misled by Raynouard (*Lexique Roman*, V, 80 and 481), wholly misunderstood the meaning of the term *coblas retronchadas*, taking it in the sense of stanzas with truncated rhyme-syllables, which it did not have, instead of strophes with a refrain, a sense which is perfectly clear from the definition given in the *Leys d'amors* (I, 286). This definition accords with that found in the Catalan *Doctrina de compendre dictats* edited by P. Meyer in *Romania*, VI, 355-358, but also with the form of the compositions so named. Cf. e. g. Wolf, *Studien zur span. u. port. National Literatur*, 262 and P. Meyer, *Romania*, XIV, 38-41. For the etymology of the term *retroncha* or *retroencha*, see Suchier, *Zeitschrift. f. rom. Philol.*, XVIII, 282. As to the Provençal expression for « truncated », see following note.

1. Provençal poetry knew another form of broken rhyme, too different in character from the one under discussion to be considered here. This is the one which in the *Leys d'amors* (I, 52 and 196) is called *rims trencautz e sillabicautz* and which consists in dividing the final word of a line so that its first syllable rhymes, and its last syllable forms the beginning of the next line. The *rims trencautz* does not occur to my knowledge, in the now extant verse of the Castilian lyric, but was practiced by the Gallego-Portuguese School (1175-1350). See *Liederbuch des Königs Denis von Portugal*, p. cxxvi, and Tobler's correction of the text of no LIX, in *Archiv für das Stud. d. n. Sp.*, 1895, 472.

COMPRESSION

IN THE *POEMA DEL CID*¹.

Does the *Poema del Cid* in its present form represent with completeness the original composition? Baist in the *Grundriss der Rom. Phil.* says : « Wir besitzen im Wesentlichen das Lied noch so wie es um die Mitte des 12 Jhrs. oder kurz nach ihr gedichtet ist »². Contrary to Baist the purpose of this thesis is to show that there is sufficient evidence to support the belief that during the process of transmission, many passages of varying length have either dropped out or been compressed into summaries.

Close scrutiny of the evidence seems also to suggest that the author of the *Poema* based his work on other poems. That these poems were not ballads nor of the nature of lyrico-epic poems sprung from the immediate impression of events, has been sufficiently proved by Milá y Fontanals and others. And the unity of the *Poema* itself precludes the idea that the author was a mere compiler of existing material. On the contrary the *Poema* is a work of art. But like other literary works of art, it must have had predecessors. That such existed seems to be borne out by the existence of other poems on the Cid and by the internal evidence of compression.

1. This thesis was accepted by the faculty of Harvard University, 1906, in partial fulfillment of the requirements for the degree of Ph. D. Thanks are due by the author to Prof. J. D. M. Ford, who suggested the subject and offered several kind criticisms during revision for the press.

2. *Grund. Rom. Phil.* 11², p. 397.

The term compression has here a broad and a narrow meaning. In the former it refers to the summary of events that may have been more explicit only in the sources of the *Poema*; while in the latter, it includes such omissions, prosifications and versified summaries as crept into the poem during the process of transmission.

The opposite of compression is interpolation. This may consist either of a few words added to make clear what seemed obscure to the copyist, or of the injection into the narrative of a long episode. Thus in line 184,

Atod el primer colpe iij.^{ccc.} marcos de plata echaron.

the words *de plata* are probably an interpolation; and the long prayer, lines 330-365, is generally regarded as an interpolation. In fact, scholars are agreed the *Poema* abounds in interpolations: their bearing on the question of compression is merely as an indication of the way in which the *Poema* was treated before the fixation in its present form by Per Abbat.

Since the publication of the *Poema del Cid* by T. Sanchez in 1779, the poem and its hero have not failed to excite interest. The year 1792 saw the publication by Manuel Risco of a Latin life of the Cid, which he had discovered in the convent of San Isidoro at Leon. This *Gesta Ruderici Campidocti* is a document of great historical importance; but the temporary disappearance of the manuscript¹ permitted Masdeu in vol. 20 of his *Historia critica de España*, to throw discredit on its account of the Cid. Masdeu's criticism was so destructive that he turned the historical existence of the Cid into a myth: a view which was followed by subsequent historians until the appearance in 1846 of R. Dozy's *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*. This

1. Malo de Molina, *Rodrigo el Campeador*, p. xxxi, has an account of the mms. Cf. also Dozy, *Recherches*, vol. II.

work, supported by an Arabic document which Dozy had discovered, made clear the significance of the *Gesta* and explained the conflicts of the various accounts, so that his opinions are accepted as final for the historical Cid.

Masdeu's criticism however had little effect on the literary interest in the Cid. In 1832 Duran printed, with his collection of ballads, the poem known as *El Rodrigo*, which relates the youthful exploits of the hero and his marriage with Ximena. In 1847, a Latin poem on the Cid was published by E. du Méril in his *Poésies populaires latines du moyen âge*. The same year saw a reprint of Sanchez' edition by Ochoa and 1851 a reprint of Duran. The *Crónica particular del Cid* with a reprint of the *Gesta* and a considerable discussion of both by V. A. Huber saw the light in 1844. Following these works came the edition of the *Poema* with a French translation by Damas-Hinard in 1858. In the introduction to his edition Damas-Hinard discussed the probable author and the source of the poem, in which he found much evidence of the influence of French literature and especially of the *Chanson de Roland*. Similar ideas were expounded at great length by Puymaigre in his *Vieux Auteurs Castellans* 1863. The Spanish side of the questions concerning authorship, meter, etc. . . was vigorously defended by J. Amador de los Rios in his *Historia critica de la literatura española*, 1861-65. Rios had had a controversy with Ferdinand Wolf concerning the *epitaphica* which Wolf had omitted from the ballads published in the *Primavera y Flor de Romances* 1856. This controversy appears in Rios' history. In fact Rios covered every phase of the questions concerning the *Poema del Cid* including the relation between the *Crónica general* and the *Crónica particular*. He believed the *Rodrigo* anterior to the *Poema* and indicated the derivation of many ballads from the former.

Milá y Fontanals in his *Poesía heroico-popular castellana* 1874 reviewed the questions concerning the Cid from a different standpoint. He classed the ballads known to him according to their

subjects and showed that they were derived from, or suggested by the *Cronicas*. For the *Cid* ballads he found the *Poema* and the *Rodrigo* also to be direct sources. Incidentally he offered some text-criticism of the *Poema* and discussed the meter. All of the recent studies owe much to Milá.

In 1879 Vollmöller published the text of the *Poema* excelling in correctness any preceding edition. This was the cause of much textual criticism by Baist, Cornu and others. A. Restori in *Il Propugnatore*, Vols. XIV, XV, and XVI gave a review of the sources of our knowledge of the historical *Cid* and in Vol. XX, 1887 in a series of articles called *Osservazioni sul metro, sulle assonanze e sul testo del Poema del Cid*, defended the theory that the meter is alexandrine, studied the assonances and proposed emendations in accord with his theories.

Opposed to Restori, Jules Cornu declared that the meter is the double ballad verse and in vol. XXI of the *Zeitschrift für Rom. Phil.* gathered his corrections in accord with that idea. Cornu also believes that the dialect of the poem is Asturian (*Symbolae Pragenses* 1893) and that the text, as we have it, was written down from oral tradition. That the meter is a double ballad verse of 14 to 16 syllables was first proposed by the Marquis P. J. Pidal in his preface to an edition of the *Cancionero de Baena*. He also believed in the oral transmission or at least a long elaboration by juglares before committal to writing. Cornu, however by the selection of numerous half lines containing names showed almost conclusively that the meter is a 14 to 16 syllable verse (*Études dédiées à G. Paris*, 1891). In the words of G. Paris' review in *Romania*, XXII, p. 153 : « La réunion de 871 hémistiches d'un caractère particulièrement probant (auxquels il faut joindre aussi les 400 vers qui sont dans leurs deux moitiés conformes au type en question) fournit à coup sûr une base solide et toute nouvelle à la discussion. »

However E. Lidforss, following Restori, brought out an edition of the *Poema* according to the latter's theories 1895. Many of his

notes are valuable and he has collected in the preface much of the best material offered by his predecessors concerning the literary questions.

Finally Menéndez Pidal 1898 has given an exact reproduction of the text of the *Cid* from the sole manuscript. His work on the *Infantes de Lara* 1896 is extremely valuable for the light which it throws on the relations of the *Crónica General* to the old Spanish epics. Both in this work and in a description of the manuscripts of the *Crónica General* (*Crónicas de España* 1898), Menéndez Pidal has given invaluable information concerning the relation of Ocampo's edition to the original work of Alfonso el Sabio. Further he has supplemented our information by readings from manuscript copies of other *Crónicas*, published in the *Revue Hispanique* 1898, where he discussed their relation to the *Poema del Cid*.

(For a complete bibliography, see appendix 1.)

Compression as defined, including the omission of lines, the reduction of a speech to a more concise form or to indirect discourse, the condensation of details into one long irregular line may be due to a scribe's indifference and eagerness to be done with his task; but the summarizing of a long account of the *Cid*'s deeds can only be attributed to design. That the copyists of the *Poema del Cid* have been slovenly the many obvious errors testify; that they have been indifferent to the assonance is proved by the number of lines that may be corrected by a simple inversion of the hemistiches or a change of tense. Compare lines 174, 184, 297, 437 et passim. Evidence of intended compression can be obtained only after close examination of the poem.

Now errors and compression of all kinds naturally perpetuate themselves; and the more frequent the copying of the poem the greater the number. Hence it is important to fix the time when the poem was composed and the date at which Per Abbat may be supposed to have made his copy. As to the latter the closing lines of the poem :

Quien escriuio este libro del Dios parayso, amen !
 Per Abbat le escriuio enel mes de mayo,
 En era de mill z CC XLV años. el el romanz

give some clue. But scholars have not agreed in their interpretations. There is a space in the manuscript for a third C which evidently has been erased. This would give a date 1307. Since the manuscript was once supposed to be the original, it was natural to believe in 1207 as the date intended by the copyist. Paleographers also have not agreed on the letter of the manuscript. R. Beer¹ declares that the style of manuscript proceeds from the latter part of the 13th century and adjusts the fact to the date 1307 by explaining that Per Abbat was an elderly man. R. Menéndez Pidal whose experience with Spanish manuscripts is wide says that the codex belongs to the 14th century². Baist and Cornu also accept the date 1307.

In regard to the time of composition a terminus post quem is given in lines 3001-3.

En los primeros va el buen rey don Alfonso,
 El conde don Anrrich z el conde don Remond ;
 Aqueste fue padre del buen enperador.

In the year 1135 Alfonso VII assumed the title of emperor.
 Line 3724,

Oy los reyes d España sos parientes son.

has sometimes been quoted to fix the date : but it is too indefinite, since after the marriage of the Cid's daughters to the Infante of Navarra and the Count of Barcelona the saying would be true for all time. But lines 2976-78,

-
1. R. Beer, *Zur Überlieferung altspanischer Literaturdenkmäler*, p. 17.
 2. Menéndez Pidal, Pref. to edition of *Poema*, p. III.

Non lo detiene por nada Alfonso el Castellano,
 En bia sus cartas pora Leon e a Santi Yaguo,
 Alos portugueses e a galizianos,

suggest composition before 1139 for in that year Portugal ceased to be a province and became a kingdom. Compare also line 2926,

Ellos condes gallizanos a el tienen por señor.

Some confirmation of this date is given by the Latin poem on the capture of Almeria in 1147¹.

Ipsē Rodericus mio Cid semper vocatus
 De quo cantatur quod ab hostibus haud superatus
 Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros.
 Ipsum extollebat, se laude minore ferebat.
 Sed fateor virum quod tollet nulla dierum
 Meo Cid primus fuit Alvarus atque secundus.

The author must have been familiar with a poem in which the name of Alvar Fañez was connected with Mio Cid and hence may refer to the *Poema*.

Objection has been made to the early date 1135-39 on account of a disbelief in such development of the vernacular as shown by the *Poema*. But little proof to substantiate the objection can be adduced on account of the lack of early manuscripts in the vernacular dating from this period². Hence attempts to fix the date with certainty reduce themselves to conjecture and opinion.

Perhaps a distinction between the first composition and its final fixation in writing or its present form should be made. Cornu³ has expressed the opinion that we have a poem written from the recitation of a minstrel after years of oral transmission and from memory rather than from dictation. He bases his idea

1. Printed in *España Sagrada*, vol. XXXI, 405.

2. Beer, *op. cit.*, p. 25 ff.

3. Cornu, *Symbolae Prag.*, p. 17 ff.

on a better relative preservation of the second hemistiches containing the assonances and the generally poor condition of the versification. But the objections of Baist¹ weigh heavily against this belief. By oral transmission the ancient forms of speech as well as the details of a long forgotten political geography would not have been preserved. Moreover he believes that the mechanical errors of copying are evident. Besides Alfonso el Sabio used written material in the preparation of the *Crónica General*. Yet there may have been a period of oral transmission shorter than that suggested by Cornu. Perhaps the author of the *Poema* may have combined several shorter poems on the Cid that were so preserved.

Now if Per Abbat's manuscript of the *Poema* is not the same as the original composition, the only details of variation that we can get must be drawn from comparison with the *Crónica General* of Alfonso el Sabio. This compilation was prepared at the orders of the king between 1260-1268². In the fourth part dealing with Spanish history, the compilers incorporated the heroic poems known to them often with such small attempt at prose that whole series of assonances may be found³.

The *Crónica General* is thus a treasure house of Spanish epic poetry. Beside the prose redaction of the *Poema del Cid*, the *Crónica* contains that of *El Rodrigo* and of Fernan Gonçalez. These two have also been preserved in late versified form. But the *Crónica* offers the only forms of the stories of the Infantes de Lara; of Bernaldo del Carpio; of the Spanish version of Carolingian epic matter the Mainete; of the «estoria dell romanz dell inffant Garcia»; of the early adventures of the Cid in connection with the siege of Zamora, the assassination of Sancho and the oath

1. Baist, *Grundriss Rom. Phil.*, II^a, p. 397.

2. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. of Span. Lit.*, p. 67.

3. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, especially appendix.

of Alfonso ¹. The direct reference in these stories to « cantares » testifies to their poetic character, e.g. « e dizen en los cantares ». (Ocampo's ed. f° 293). Milá y Fontanals believed in a poem referring to the testament of Fernando based on the lines of the manuscript quoted by Rios vol. III, p. 49, « fallamos que en otros lugares en el cantar que en Castil de Cabezón, yaciendo el doliente, partio los reinos etc. » But Baist ² thinks this an addition to the *Crónica* after the composition of the romance on the same subject given as number 35 in Wolf's *Primavera y Flor de Romances*.

There exists also the *Crónica Particular del Cid* ³ in prose. Since there are many differences between the account of the Cid given in this work and that of the *Crónica General*, much discussion concerning the relation of the two has arisen. One of the most striking differences is a short bit in assonance as the beginning of the *Crónica Particular* which is lacking in the *General*.

« Cid convosco yremos pordo quiere que vos fueredes, e non vos desamparemos en quanto seamos vivos e sanos e despenderemos todo lo que avemos, bestias e paños e dineros, como leales amigos e vasallos. »

Menéndez Pidal ⁴ has shown that this extract is found in the manuscript of the *Crónica de los Reyes de Castilla*. Dozy early saw the derivation of the *Crónica Particular* from the *Crónica General*. The former preserves the same chronological order, the biography of the Cid is mixed with general events and even announces matter which appears farther on in the *Crónica General*.

1. Cf. Milá y Fontanals, *Poesía heroico-popular* and Baist *Grundriss* II², p. 390.

2. Baist, *Grundriss*, II², p. 398, note 2.

3. Printed by Velorado, Burgos 1512, Reprint by V. A. Huber, Marburg 1844, second ed. 1853. Fac simile by Archer M. Huntington, New York, 1903.

4. Menéndez Pidal, *Crónicas de España*, p. 84, and *Revue Hispanique*, 1898, p. 436 ff.

Rios believed that the *Crónica Particular* was taken from the *Crónica de Castilla* and not directly from the *Crónica General*, which fact would account for some divergencies. Milá ¹ conjectured the possibility of a better manuscript of the *Crónica de Castilla* or of the *Crónica General*.

Now Menéndez Pidal ² confirms Rios' opinion that the *Crónica Particular* is derived from a redaction of a part of the *General* (which he calls the *Crónica de los Reyes de Castilla*) on account of the points of agreement between them.

The question whether the account of the *Crónica General* or that of the *Particular* has most value for purposes of comparison with the *Poema del Cid* depends on the relation between printed sources at our disposal and the original *Crónica* of Alfonso X. The latter exists in several manuscripts the best of which are those of the Escorial library especially one noted by the library marks x-i-4, and one owned by Señor Menéndez y Pelayo. The difference between x-i-4 and the other is thus indicated by Menéndez Pidal ³.

« Representa X la variante de la Primera Crónica más literaria, correcta y de lenguaje más arcaico, pero el ms. de Menéndez y Pelayo (P) representa una rama mas fiel en giros y vocablos á las fuentes de la Crónica, mientras X aparece si mejor estilizado, pero más verboso. Hermana inferior de P es la edición de la Crónica publicada por Ocampo. »

Of the first *Crónica* a copy and continuation was made in the year 1344. This *Crónica* preserved the narration of the older but added some popular traditions. Another, somewhat abbreviated, version of the first *Crónica*, containing also some of the additions of the *Crónica* of 1344 was made toward the end of the 14th century and is termed by Menéndez Pidal the *Tercera Crónica*.

1. Milá, *Poesia heróico-popular*, ed. 1896, p. 268.

2. Menéndez Pidal, *Cron. de Esp.*, pp. 89-92.

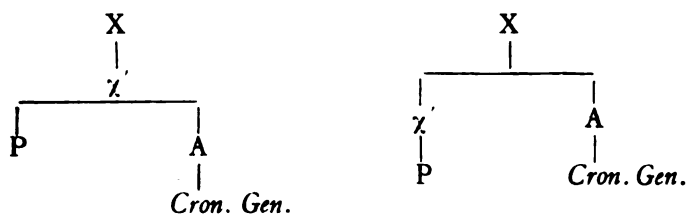
3. Menéndez Pidal. Review of C. C. Marden's edition of the *Poema de Fernan Gonzalez*, Archiv. für N. Spr., vol. CXIV, 1905, p. 243.

The original of this is lost but from it are derived three important groups of manuscripts called by Menéndez Pidal, the *Crónica de XX Reyes*, the *Tercera Crónica General*, and the *Crónica de los Reyes de Castilla* ¹. These compilations differ from each other in the degree of faithfulness with which they reproduce their original. The *Crónica de XX Reyes* in the part relating to the Cid follows the *Poema* more closely than any other *Crónica*, even including matter from lines 1094-1220 which are omitted by the others : wherefore Menéndez Pidal believes that the author referred directly to the poem and possibly possessed a manuscript older than that followed by the scribes of Alfonso X ². On the other hand the *Crónica de los Reyes de Castilla* contains popular legends and is farthest from the text of the first *Crónica* while Ocampo's volume represents the *Tercera Crónica*, only « hermana inferior » of the first *Crónica*. Comparisons in this dissertation will be made between the *Poema* and Ocampo's text though using the readings of the *Crónica de XX Reyes* given by Menéndez Pidal in the *Revue Hispanique*, 1898, p. 450 ff.

For the preparation of the *Crónica General* Alfonso X brought together manuscripts from all parts of the realm. The one which he used for the transcription of the *Poema del Cid* is not known to exist. It was not the one now in the possession of Don Alejandro Pidal y Mon from which our texts are derived, since that was made in 1307. Nor was it probably the immediate ancestor of this manuscript, since the variations between the *Crónica General* and the *Poema* are too great. If we term Alfonso's manuscript A, the filiation of the manuscripts may be represented by either one of the following schemes, in which X stands for the original manuscript, γ' for an unknown number of intermediate manuscripts and P for the one now existing.

1. Menéndez Pidal, *Crónicas de España*, p. 69.

2. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 68. For readings from mms, cf. *Revue Hispanique*, 1898, p. 456 ff.



It may be possible even that the scribes followed a manuscript older than the ancestor of P as far as line 1084 of the *Poema* and one much younger from 2337 on, where the correspondence between the *Poema* and the *Crónica* is slight.

By a comparison of the *Poema* and the *Crónica General* it may be possible to get a little better knowledge of X, or at least prove the existence of a more amplified poem.

The difficulties in the problem are greater by reason of the conditions under which the *Crónica* is known to us. Our only resource is the edition printed by Ocampo in 1541 from sources already described. Comparisons of this edition with the manuscripts in the royal libraries at Madrid and the Escorial caused early scholars to revile the editor in spite of Ocampo's assurance that he had taken great pains in revising the copy. But Menéndez Pidal declares that as a printed reproduction of a manuscript, the volume is excellent ¹. He also gives the history of the manuscript which Ocampo used and describes its relations to other manuscripts of the *Tercera Crónica*. Ocampo's manuscript has disappeared but it belonged to a group which was less faithful to the letter of the text, introducing details and altering the language more than those still preserved ².

Such is the edition which all the editors and students of the *Poema del Cid* have used in explaining obscurities, nothing but a poor copy of a redaction of an abridged variant of the original

1. Menéndez Pidal, *Crónicas de España*, p. 82.

2. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, p. 69-70.

Crónica of Alfonso. The handicap to the correctness of any one conclusion is great. Moreover our study of compression will not find in Ocampo any but the rarest support or confirmation from assonances such as Menéndez Pidal could offer in his work on the *Infantes de Lâra*.

The method adopted in this study of the possibility that the Pidal y Mon manuscript of the *Cid* shows compression from an older or more complete form of the poem is as follows. First, the theory of assonances is discussed to discover what constitutes an allowable assonance for the poet of the *Cid*. All lines that show bad assonance are then reviewed and corrections proposed whenever possible. The reading of the *Crónica General* is kept constantly in mind both to assist in correction and for comparison with lines impossible to correct. The bearing of long and short lines, when the account in the *Crónica* varies is also considered. Indirect discourse as an indication of compression is touched on. Finally omissions or obscurities explained by the *Crónica* and the general divergencies between the *Crónica* and the *Poema* are taken in hand.

Throughout no special attention is paid to correcting the syllabification. From the time of Sanchez, the meter has been a vexed question. Diez, F. Wolf, Damas-Hinard, Restori, Lidforss and Hanssen see an imitation of the French alexandrine. P. J. Pidal, Milá y Fontanals, Cornu, Menéndez Pidal, and Stengel see different types of the 14 syllable verse, practically the same as the modern ballad verse. Cornu¹ traces it back to the Latin trochaic tetrameter of the Roman popular songs, as in

Mille mille mille mille vivat qui mille occidit
Tantum vini nemo habet quantum fudit sanguinis.

Gaston Paris² accepted this view and limited imitation of the

1. Cornu, *Études dédiées à G. Paris*, p. 420.

2. G. Paris, Review of Menéndez Pidal's *Infantes de Lara*. *Journal des Savants*. Mai et Juin 1898.

French metrical system to the adoption of long *laisses* with the same assonance. But there are some peculiarities of the meter that must be explained. Both lines of 12 syllables and lines with 6 syllabled hemistiches are too numerous to be passed over in silence. Menéndez Pidal¹ supposes two distinct forms of the meter, one approximately the alexandrine better adapted to a language full of apocopes and sincope and the other that of the modern ballad. If this is true some of Cornu's efforts at correcting lines of 12 syllables is needless. Besides, for this study it is immaterial whether the lines should have 12, 14, or 16 syllables.

II

By the strictest interpretation of the idea of assonance that not only the last accented vowel of a word but also the following unaccented vowels should be like in sound to the corresponding vowels of another word : and that oxytones stand in assonance only with oxytones, paroxytones with paroxytones etc. the *Poema del Cid* appears very faulty. But a close examination of the poem convinces that the author allowed himself certain licenses.

Most frequent is the appearance of a weak syllable after an accented vowel, which permits a paroxytone and an oxytone to stand in assonance. There are 123 cases of a-e in á series and 3 with a-i all with the word *nadi* in lines 433, 1481, 3323. Line 433 permits of correction to « Por tal lo faze myo Cid que nadi no lo ventasse » ; but correction is impossible for the others. The word *Calvarie* in 347 need not be considered as it occurs in the prayer of doubtful authenticity. There are 106 cases of ó-e in ó series. Though a number of such lines appear to form a couplet or a short series as a-e in 435-6, 1278-79 or ó-e in 715-18,

1. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, p. 417.

3262-66, 3585-88 yet the very irregular occurrence of lines with an unaccented *e* leaves little doubt that the poet considered a-e a perfectly good assonance for an á series and o-e for an ó series.

The lines in which words end in a-e in á series are the following

301	648	1115	1415	1527
328	653	1127	1417	1612
333	654	1134	1421	1637
335	677	1138	1423	1642
340	685	1142	1431	1646
349	698	1144	1439	1654
352	729	1153	1442	1824
353	731	1176	1452	2133
356	765	1179	1453	2135
361	766	1188	1467	2136
375	767	1197	1477	2313
378	769	1206	1478	2359
379	853	1213	1480	2366
387	859	1218	1483	2369
395	866	1267	1486	2370
403	898	1271	1491	2380
420	899	1278	1497	2405
421	944	1279	1502	2406
435	945	1309	1510	2415
436	954	1314	1511	2673
438	975	1385	1512	2674
540	1031	1391	1519	3045
625	1081	1404	1520	3368
626	1098	1405	1522	
627	1105	1414	1523	

Lines with o-e in ó series

235	419	718	1327	1657
238	715	723	1336	1658
287	716	724	1345	1920
289	717	739	1346	1989

1990	2574	2809	3263	3585
1994	2649	2848	3264	3586
2001	2681	2851	3265	3587
2010	2697	2914	3266	3588
2042	2715	2921	3294	3604
2072	2720	2949	3297	3615
2080	2721	2965	3298	3616
2085	2722	3004	3347	3617
2170	2723	3006	3442	3618
2176	2726	3067	3443	3619
2286	2732	3073	3476	3673
2293	2739	3075	3525	3700
2305	2740	3076	3538	3720
2552	2744	3077	3545	3728
2553	2746	3129	3546	
2562	2748	3136	3555	
2565	2754	3137	3563	
2573	2785	3156	3582	

The question of an « *e* paragógica » that is an *e* added to words ending in an accented syllable with vowel *a* or *o* to make them paroxytone was discussed by F. Wolf, *Studien*, p. 447 and Amador de los Rios, *Hist. de la Lit. esp.* vol II, p. 593. Rios held that such an *e* was peculiar to primitive Spanish poetry, especially the ballads ; and gave some musical scores to maintain his point beside citing the *Poemá del Cid*. To Wolf this seemed untenable. The ballads are too modern to throw light on the poetry and music of the 12th century. Moreover in the *Poemá*, only concerning the words *alaudare* l. 335 and *Trinidad* 2370 can there be any question of an *e* paragógica ; and here the addition is probably due to clerical zeal for words with a Latin appearance. In other cases the *e* is a syllable of the word as in the proper names *Albarfanez*, *Sant Yague*, *Fenares*, or the common words *madre*, *padre*, *infantes*, *carne*, *sangre*. Many of the cases of *o-e* are plurals of words ending in *on* or *or* as *pendones*, *varones*, *ciclatones*, *traidores*, *corredores*. The necessity of using such frequent forms and the general weakness of final *e*

in old Spanish would account for the poet's license; for it is evident that if he wished to use a paroxytone the final vowel of which was *e* or *i* in a series of oxytone assonance he did not hesitate ¹.

Now the question arises if it is permissible for paroxytones with other final vowels than *e* to stand in assonance with oxytones. In this particular, Restori in his *Osservazioni* in vol. XX of *Il Propugnatore* allowed practically any liberty: in which he is followed by his disciple Lidforss. He states his theory of the assonance of the *Cid* thus: *Prop.* XX¹ p. 129:

Nelle assonanze del P C è ammessa la ripercussione della vocale tonica.

A) á = á — a ed á — a = a;

B) ó = ó — o; ó — i — o non è che diversa apparenza di ó = ó — o.

Alla vocale tonica ripetuta si può sostituire una delle vocali deboli *e* or *i*: frequente il primo caso, raro il secondo. Così

C) á = á — e ed á — i.

á — a = á — e ed á — i.

o = ó — e (ó — i manca)

E ammessa la concomitanza dittongata

D) á = áu — e ó = ue. Di qui le concomitanze ué — e ed ué — o in serie ó parallele ad ó-e ed ó — o. Non raramente nelle sillabe deboli dell'assonanza si scambiano o compaiono le vocali á ed ó donde

E) in serie á = á — o ed á — o = á

in serie á — a = á — o ed á — o = á — a.

Questo scambio di á con ó il Poema, almeno quale é giunto a noi lo ammette benché assai raramente nelle sillabe forti.

F) á = ó, ó = á.

This is a very skilful statement of the facts of the assonance of the *Poema del Cid*; but let us examine each part carefully to see if the evidence is sufficient to prove that they represent the licenses which the poet permitted himself or are merely corruptions of the text.

1. Menéndez Pidal, *Inf. de Lara*, p. 418, for a review of opinions on *e* paragógica and use in ballads on account of musical necessity.

A. I. In series á — a, á may be used.

The evidence for this is furnished by lines 591, 2464, 3275.

Line 591 Los grandes e los chicos fuera salto dan.

For this line Restori himself admits correction of dan to dauan.

Line 2464 Por bien lo dixo el Çid, mas ellos lo touieron a mal.

Cornu proposes from the *Crón. Gen.*: « Por bien lo dixo el Çid, mas ellos en al cuydaron (or cuydauan) ».

Line 3275. Los de Carrion son de natura tal.

In place of this line the *Crón. de XX Reyes* has

e por quanto el diz non damos nos nada.

Revue Hispanique, 1898. p. 467.

A2. In series á, á — a = á.

973 Myo Çid don Rodrigo trae grand ganança.

Correct to Myo Çid don Rodrigo grand ganança trae.

1185 Salio de Muruiedro vna noch en trasnochada.

1196 Tornaus a Muruiedro, ca el se la a ganada.

1397 Assi faga a uestras fijas amas.

For 1185 there is no apparent correction: 1196 may be corrected to "ca el ganada sel ha" (Cornu) but the position of the pronouns makes the correction look doubtful. Line 1397 is a short one with probable omission and, with 1185 and 1196, helps to suggest compression when some other facts are considered. In the first place we should not expect so little about the capture of an important place like Murviedro; then lines 1185 and 1196 are both in the part of the poem not followed by the *Crónica*. Perhaps 1185 introduced a *laisse* describing the foray and 1196 was inserted by scribe to explain how the Çid came to be in Murviedro, for all we learn about it is given us in line 1095, "El con todo esto priso a Muruiedro". Line 1101 "Açerca de Muruiedro tornan tiendas afincar", is another obscure line about Murviedro and suggests the possibility of two sieges.

Thus these lines are as well if not better explained by the theory of compression than by Restori's theory.

Line 1644 Su mugier ⁊ sus fijas subiolas al alcaçar,
1645 Alçauan los oios, tiendas vieron fincadas.

These lines form a short *laisse* of which there are many in the poem.

Line 1652 " Mugier, sed en este palacio, ⁊ si quisieredes en el alcaçar.

The length of the line makes it suspicious and suggests either compression or interpolation of " si quisieredes en el alcaçar " especially since " alcaçar " is a repetition, for according to line 1644 the conversation between the Cid and Ximena takes place " en el alcaçar ".

Line 3060 Matines ⁊ prima dixieron fazal alba

sounds like monkish praise for the Cid's piety and if the line had not supported Restori's theory, he might well have said, as he did say of 3062 " verso divotamente interpolato ".

Line 3361 Martin Antolinez en pie se leuantaua.

The last word may be corrected to leuantó and thus give an assonance for 3360 which would otherwise stand alone. The poet does not scruple to use short *laissez*.

A few lines as questionable as the above do not make a convincing argument. If Restori's view is correct, lines ending in á and á-a ought to be intermingled as freely as á-e in á series. The fact is that we do not find anywhere such a state of things. On the other hand the series in á and á-a are kept rigorously apart. Thus we have for example :

Lines 294-403 assonance in a

420-438	»	» a
439-492	»	» a-a
507-529	»	» a-a
530-556	»	» a
557-563	»	» a-a

Lines 571-610 assonance in a-a

623-655	»	» a
656-664	»	» a-a
665-714	»	» a

There is not a single case of a word ending with á in these á-a series or vice versa except 591 mentioned and corrected above. Against such evidence it is hard to believe that the lines adduced by Restori are not faulty, even if we are not certain what the trouble is.

B. 1. In ó — o series ó = ó — o.

There are no series in ó — o unless we accept 1316-17, 2156-57, 3548-49, all with one word in ue-o and the other the name Alfonsso. cf. B 3.

B. 2. ó — i — o = ó

For proparoxytones the modern rule, as given by Salvá : *Grim. de la leng. cast.* seems to hold.

Como se hace tan poco perceptible la penúltima sílaba que no se cuenta siquiera para el número de los que componen el verso, pueden los poetas formar asonancia con ellas con tal que sean unas la vocal última y la acentuada : así es que son asonantes oráculo y máximo, décimo y benévolo, tantas y lágrimas.

This applies to the name Iherónimo in lines 1667, 2512 and 3064 and cárcava 561.

B. 3. In ó series ó — o = ó.

Line 3110 E desi adelant, sabet, todos los otros.

This has all the appearance of a scribal abbreviation and is a very questionable line.

Beside this line the other cases of ó — o in ó series are furnished by the name Alfonsso in 31 lines. In three of these the name seems to be used as an assonant for a word in ue — o

1316	\	... el Rey Alfonsso
1317	/	... lega tan apuesto
2156	\	... so señor Alfonsso
2157	/	... quitol dessi luego

3548 { ... el Rey don Alfonsso
 3549 { ... non consentir el tuerto

Concerning the assonance of ue — o with o — o, see D 3 : but lines 2157 and 3549 cannot stand without correction unless the poet purposely used the name Alfonsso as an assonant for these words, forming in each case a *laisse* of two lines. These three passages seem to indicate that Alfonsso was a word of three syllables but the 28 other times that the name occurs at the end of a line, it stands among oxytone words in ó. For this reason, in spite of his theory, Restori believed in a pronunciation of the name Alfon¹.

Troviamo la sincope rarissima di Alfon per Alfonsso, non usata che nel ms. della Rimada e nell' Escorialense x-i-4. Il Rios per aggiustare alcune assonanze del P. C. spesso ad Alfonsso sostitui Alfon. Il Milá non ammise la correzione, ma il San Ildefonso prova che aveva ragione il Rios, tanto più che noi troviamo Alfon non solo in rima ma anche á metà del verso e in caso retto.

125 Fue para Sant Isidro este buen don Alfon

354 Como maestro Alfon el habito vistia.

The form Alfon occurs also in a ms. of the *Cron. de XX Reyes* quoted by Menéndez Pidal in *Crónicas de España*, p. 92.

It seems probable then that the poet of the *Poema del Cid* made use of a dissyllabic form of the name, a license unknown to the scribe of our manuscript. That the dissyllabic form of the name should be Alfon however, with disappearance of *s* after *n* is peculiar. One looks rather for a phonetic development which retains the *s*.

C 1. In á series $\begin{matrix} \acute{a} & - & e \\ a & - & i \end{matrix} \} = \acute{a}$

This section has been discussed above and the opinion expressed that such assonances are good.

C 2. In á = a series $\begin{matrix} \acute{a} & - & e \\ a & - & i \end{matrix} \} = \acute{a} - a$

1. *Propugnatore*, XX¹, p. 138.

Line 460 Por ver sus lauores ⁊ todas sus heredades.

But Restori says : “ che forse era diverso nell’ originale : 460-63 vacilla nelle rime e rivela qualche alterazione ma del quale è impossibile ora proporre una correzione accettabile ”.

Line 34 Que si non la quebrantas por fuerca, que non gela abriese nadi.

The length of this line and the indirect discourse suggest possible compression.

Line 589 Coios Salon ayuso, con los sos abuelta nadi.

For this line no apparent correction offers itself; but it resembles 577 Coio Salon ayuso la su seña alçada, and may be a reminiscence of it. From this evidence we cannot believe that a — i is an allowable assonance for in an á — a series.

C 3. In ó series ó — e = o.

This is permissible as explained above.

D. Diphthongal assonance :

1. In á series áu — e = á

The word « auze » occurs in lines 1523, 2366, 2369. Cornu (*Rom.*, X, 75) gives « avice » as the etymon for this word. The vocalization of the bilabial before the dental sibilant is parallel to the change of capitaleṃ > cabdal > caudal, where the bilabial vocalizes before the dental stop. The *a* element of the diphthong must have been the stronger while the *u* element was probably very weak, even resembling a consonant.

D 2. In ó series oy = o

This combination is not mentioned by Restori; but it occurs 10 times in lines 1659, 2035, 2047, 2958, 3028, 3131, 3150, 3165, 3334, 3514, all with the word oy. Even if the *y* represents nothing more than a glide without any dynamic value, nevertheless we have here a diphthong of the kind termed “ unecht ” by Sievers, *Grundzüge der Phonetik* 5th edit. 514 p. 164.

D 3. In ó series ue = o and ue — o = ó — o

There are 41 end words with accented vowel ue which may be classified as follows.

a.) Probably bad lines

406 El angel Gabriel a el vino en sueño

2822 Allas fijas del Çid dan les esfuerço

For corrections see list of bad assonances.

b.) Doubtful line with the appearance of prose is

1356 Hyo les mandare dar conducho mientras que por mj tierra fueren

c.) Lines in ue — o

Of these lines 1317-20 form a series and lines 2157 and 3549 seem to stand in assonance with the name Alfonsso (see B 3).

d) Probably good lines with ue from three different sources to wit :

1. from u + e by disappearance of intervocalic consonant

Vermuez 8 times 722, 1894, 1897, 1907, 1919, 1991, 2836, 3524. The form of the name in the *Crón. Gen.* is always Bermudez, and in l. 3302 occurs a pun on the name " Fabla, Pero Mudo, varon que tanto callas! "

nues 2698 < nubes

2. from u + e from Latin ù + i

fue < fùit 2057, 2766, 2814, 2997, 3721

fuer 1382

fueren 1356, 1358

3. from Latin short ò

muert 2676, 2744, 3641, 3688

fuert 1330, 2691, 2843

puede (n) 2007, 2920, 3468

Huesca 940

apuesto 1317, 1320

aluen 2696

pueblo 1318

duelo 1319

despues 3706

fuent 2700

tuerto 2549

luego 2157

If these words with a diphthong *ue* stand in assonance with the vowel *o*, two conditions must be fulfilled; the accent of the diphthong contrary to modern usage must be on the *u*; and the pronunciation of the *u* cannot be very different from *o*. Cornu, in *Sym. Prag.* p. 19, believed that he saw here a proof that the poem was written in the Asturian dialect. But Baist in the *Grundriss Rom. Phil.* II² p. 397 replies: "Das Poema zeigt nicht die asturische (?) Assonanz *o* auf *o* sondern *o* auf *úe* aus *o* and *u* + *e*. Vermuez, nues, fuer".

It is evident that the words in d. 1, have the accent on *u* Vermuez, nues. Those in d. 2., also have this accent according to Menéndez Pidal (cf. *Gram.*, p. 197); and Baist (*Gr. Rom. Ph.*, I. p. 713) says "fuí und fué ist in den ältesten Texten noch fúi fúe welche sich auch in die übrigen Formen übertragen finden"¹. Under the conditions it is consequently fair to assume that the words in d. 3, from Latin short *o* also have the accent on *u* and represent the stage *úe* in the development of the diphthong from *o*. According to Meyer-Lübke, the Latin short *o* develops thus *o* > *úo* > *ue* > *ue* > *ué*².

In regard to the pronunciation, if *úe* is an allowable assonance for an *ó* series, the sounds of the two vowels must have been similar. That *u* and *o* when unaccented were similar, modern developments show. Menéndez Pidal, *Gram.* § 16 says "Fuera del acento no difieren tanto entre sí las dos vocales *o* *u*. Esto permitia aun en el siglo XVI, vacilaciones en el lenguaje literario, que ya no eran posibles respecto de las vocales acentuadas; así había todavía entonces personas leídas que decían roido, rofian, cobrir". In § 96 the same author explains the development of *su* for the possessive pronominal adjective as the substitution of the feminine *sue* *su* for the masculine *so*.

1. For the shift of accent cf. Cornu, *Rom.*, XIII, note p. 293, and Meyer-Lübke, *Gram.*, I, p. 489 ff.

2. Meyer-Lübke, *Gram.*, I, p. 185.

From these considerations it appears that the assonance of *úe* with *o* was a possible one on account of the accent of the diphthong and the quality of the accented vowel; and that the poet made use of this assonance whenever the exigencies of the verse required.

D 4. In *e* series *ie* = *e*

The evidence for this is slight.

Line 1164 Quando el Çid Campeador ouo Peña Cadiella
Males pesa en Xatiua ⁊ dentro en Guiera,
Non es con Recabdo el dolor de Valençia.

If this assonance is allowable and the lines quoted are not interpolations, the accent must be on the *e*. From the modern development *ëlla* > *illa* as *Castiella* > *Castilla* and by analogy of *ð* > *úe* we should expect the accent on the *i*. The *laisse* lines 10-15 in *ie* has no words in *e*. But the shift of accent from *i* to *e* may have occurred earlier than that from *u* to *e* in the diphthong *ue*. The unaccented *i* appears to have been a very weak sound in the dialect of the *Poema*. cf. D 5.

D. 5. In *ó* series *io* = *o*

* Lines 3119 Aca posare con todos aquestos mios. »
3433 Dezir querria ya quanto de lo myo.

If these are in assonance, the accent in this word *myo* is plainly on the *ó*, to which it may have shifted on account of the weakness of the *i*. Cornu accepts the accent *miós*¹. Menéndez Pidal² states that this accent “*mió*” exists at present in Asturias.

D. 6. In *e* series, *éi* = *e*

Line 2962 Andaran myos porteros por todo myo Reyno,
Pregonaran mi cort pora dentro en Tolledo.

This is the only example of such an assonance. Cornu makes

1. Cornu, *Sym. Prag.*, p. 19.

2. Menéndez Pidal, *Gram.*, § 96.

correction to restore the assonance in o. But the short *laisse* does not seem objectionable to the poet. However the only proof that this is a good assonance, beside the existence of the lines as they stand, is the general principle that diphthongal assonance is allowable. Restori mentioned only $a = au - e, ó = ue$

E. 1. In *á* series, $a - o = á$

Line 1195 Esto dixo myo Çid el que en buen ora nasco.

This line is unnecessary for the sense, and so may be an interpolation; but a possibility mentioned by F. O. Reed in his thesis presented in 1905 to the faculty of Harvard Univ. for the degree of Ph. D. would allow this line and the next both to stand (Reed's thesis, p. 253) Tornauase a Murviedro ca el se la a ganada, "The gender of Murviedro may be masculine by virtue of termination and etymology Körtling 8677 in which case the line may have read: ganado. We should thus have a two line *laisse* that allows both 1195-1196 to stand"

Line 1691 Mas vale que nos los vezcamos, que ellos coian el pan.

The word *pan* gives the assonance required by the series. The line was so restored from the ms. by Menéndez Pidal. In Vollmöller's edition followed by Restori, it read "coian el campo".

Line 360. Quebranteste las puertas ⁊ saqueste los padres santos.

This line occurs in the interpolated prayer, but even so may be corrected "los santos padres".

Line 437. toda la noche iaze en çelada el que en buen ora nasco,
may be corrected to :

El que buen ora nasco, toda la noche en çelada iaze

thus leaving no lines to support the concomitance $á - o = á$.

E 2. In *á - o* series $á = á - o$.

Line 263. Señas dueñas las traen ⁊ aduzen las adelant.

Correction seems impossible but the line may be an interpolation (discussed below).

Line 2155. Afe Dios del çielo, que lo ponga en buen logar !

This line sounds like the irrelevant interpolation of a scribe. Other lines 174, 1256, 1260, 1721, 1728 also end in a — o in á series but are susceptible of corrections which Restori admits. (see below).

E. 3. In á — o series, a — a = a — o.

Lines 127. Estas archas prendamos las amas,

128. En logar las metamos que non sean ventadas.

Correct to :

Estas archas amas [a dos] las prendamos.

En logar que non sean ventadas las metamos.

Line 800. Refechos son todos esos christianos con aquesta ganancia,

is probably indicative of compression.

(See below for discussion).

Line 1766. A cada vna dellas do les C C marcos de plata.

Omit « de plata. »

Line 2431. Alas tiendas eran legados, do estaua el que en buen ora nasco.

Correct to :

Alas tiendas eran legados del que en buen ora nasco.

The following lines all end with a past participle feminine.

116. Aquelas non las puede leuar, sinon, ser yen ventadas;

794. Esta albergada los de myo Cid luego la an robada.

814. Desta batalla que auemos arancada.

818. Señas espadas delos arzones colgadas.

929. E de sus compañías, aquellas que auien dexadas !

1751. Quando en vuestra venida tal ganancia nos an dada.

2482. Sobeianas son las ganancias que todos an ganadas.

The participles in 794, 814, 1751, 2482 used with auer but agreeing with the object could be corrected to — ado on the authority of 2485.

Desta batalla que han arrancado.

But F. O. Reed in his thesis 1905 has shown « that the past participle probably always agreed with object until after beginning of XIII th century. »

Accordingly the feminine form could be restored in lines 784 arrancada for vencida 811 dada 1848 dada 1849 arrancada 2485 arrancada.

Such a number of cases would lead to the conclusion that in a — o series á — a = a — o when feminine past participles are the words that bear the assonance.

On the other hand the date when the agreement of the past participle after *auer* ceased to be obligatory may be earlier than that set by Reed so that at the epoch when the Poema was composed the past participle was becoming invariable. Then we can restore the masculine form in lines 794, 814, 1751, 2482 and 784 and consider separately lines 116, 818, 929. The explanatory or complementary character of these lines suggest interpolation.

E 4. In á — a series, a — o = a — a.

Line 33. Por miedo del Rey Alfonsso, que assi lo aiuen parado.

491. Esso con esto sea aiuntado.

506. Estas ganancias alli eran iuntadas.

These lines faulty in other ways may be taken as evidences of compression. See respectively below.

Line 559. El buen Canpeador que en buen ora nasco.

Probably an interpolation as it is unnecessary for the sense; Mio Cid is mentioned as subject in 556.

Line 1576. Ala puerta de Valençia, do fuesse en so saluo.

There is no apparent correction for this line ; but the whole passage may be suspected of compression. We should expect more information about the horse and his first trial. In fact the *Crón de XX Reyes* tells us that the horse was won from the king of Sevilla.

Other lines ending with a — o in a — a series are corrected by Restori himself. Preterites in — a — o may be changed to imperfects or pluperfects in a — a.

Thus for Restori's fifth division a — a = a — o, a — o = a

— a, a = a — o, a — o = a the evidence is decidedly weak and admits only the presence of the feminine past participle. Even this is questionable and may be excluded.

F. 1. In ó series, á = ó : in á series, o = a.

Lidforss, though accepting Restori's conclusions otherwise in the matter of assonance, balks at this concomitance : « Estas son per se sospechosas ».

The lines involved are. 1.) á = o in ó series.

1954. Sobre Taio, que es una agua cabdal.

Restori suggests combining with following line :

Sobre Taio ayamos vistas quandol quiere mio señor.

2998. Enemigo de mio Çid, que siemprel busco mal.

Correct to :

.... que siempre mal le busco.

3004. El conde don Fruella z el conde don Beltran.

Menéndez Pidal¹ finds that several manuscripts of the *Crónica de XX Reyes* give a name here Birbon or Brebon. The form of the name Gonçalo in 3008 is Gonçalvo, which leads Menéndez Pidal to believe that the manuscript followed by the compilers of the *Crónica* was older than Per Abbat's.

Line 3445. Mas bien sabemos las mañas que ellos han.

Correct to :

Las mañas que ellos han muy bien las sabemos nos.

F. 2. In á series, o = a.

Line 1113. Al terçer dia todos iuntados son.

Correct to :

Iuntados se han (Cornu).

Line 3369. En todas guisas, sabed, que mas valen que vos.

1. *Revue Hispanique*, 1898, p. 464.

Correct to :

En todas guisas sabed que mas que vos [ellas] valen.

The above study shows the weakness of the evidence to which Restori's theory of concomitances rests. Many of the lines which he thought impossible to correct may be corrected while others obey a less comprehensive law than his. The poet of the *Cid* connected his lines by means of assonance but allowed himself certain licenses which may be stated as follows.

1. A paroxytone ending in either of the vowels *e* or *i* may stand in assonance with an oxytone having the same accented vowel. §. C. I.

2. Proparoxytones with the same final vowel as the accented one are admissible in a series. §. B. 2.

3. A diphthong whose accented element is the same as the accented vowel of a series forms an allowable assonance, which is also the modern rule.

For the change of assonance from one vowel to another, there appears to be no law. Any vowel may succeed any other and the assonance even changes in the middle of speeches. Restori thought he saw a tendency to change at the beginning of a speech. From appendix 2, offering a table of lines in direct discourse, we learn the following. There are 1604 lines of directly quoted speeches or about 43 % of the poem. There are 326 speeches with an average of 4.8 lines to a speech. Many are only one line, sometimes half a line in length. The longest contains 41 lines. The assonance changes at the beginning of a speech only 32 times or less than 10 %. If we include the 26 times when the assonance changes after a few introductory lines the percent rises to 17.

There are 43 cases of change of assonance at the end of a speech, 15 cases of change in the middle of a speech and 230 cases of no change of assonance either at the beginning, end or

middle. Thus about 70 % of the speeches have no change of assonance connected with them.

Yet an artistic reason for the change of assonance seems to exist in some cases. In the speeches beginning 2128 and 3253 the assonance changes in the course of the speech with a change of address from one person to another. In the scene at the Cortes, the assonance frequently changes with change of person. In all of the ten speeches between 3253 and 3389 the assonance changes either at the beginning or end, sometimes both and in the middle of two speeches. Even a total percent as low as 30 for a change of assonance connected with speeches shows some conscious effort at art.

For the length of *laisse* there seems to be no law. There are at least 8 *laises* of 2 lines with 2 or 3 more if certain emendations are correct. The longest *laisse* 3382-3645 contains 263 lines. Even a change of subject matter is not always accompanied by a change of assonance. Line 1085

Aquis conpieça la gesta de myo Çid el de Biuar.

which induced Lidforss to divide the poem into separate cantares at this point, is the ninth line of a seventeen-line *laisse*, the first part of which describes the departure from the Cid's camp of the Count of Barcelona and the last part of which enumerates some of the Cid's conquests.

The division of the poem into cantares appears to be indicated by certain lines.

1085. Aquis conpieça la gesta de myo Çid el de Biuar.

2276. Las coplas deste cantar aquis van acabando.

El Criador uos valla con todos los sos santos.

According to these lines the poem is divided by Milá ¹ and

1. Milá y Fontanals, *Poesia*, ed. 1896, p. 242.

Lidforss ¹ into three cantares. But Rios ² finds seven divisions as follows :

1) 1-1084.

1085. Aquis conpieça la gesta de myo Çid el de Biuar.

2) 1085-1618.

1619. El yuierno es exido, que el março quiere entrar.
Dezir uos quiero nuevas de alent partes del mar.

3) 1619-1879.

1879. De los yffantes de Carrion yo uos quiero contar.

4) 1880-2277.

2276. Las coplas deste cantar aquis van acabando.
2277. El Criador uos valla con todos los sos santos.

5) 2278-2642.

2643. Hyas torno pora Valençia el que en buen ora nasçio.

6) 2643-2919.

2920. Salien de Valençia z andan quanto pueden.

7) 2920-end.

In his choice of divisions with their introductory lines, Rios was determined somewhat by the subject matter. He might have even more divisions on the same principle. The following lines are also indicative of division and introductory to new matter.

556. Mio Çid don Rodrigo Alcoçer cueda ganar.

899. Quiero uos dezir del que en buen ora nasco z çinxo espada :

Aquel poyo en el priso posada.

2113. Aquis metio en nuevas myo Çid el Campeador.

2763. Alabandos yuan los yfantes de Carrion.

Mas yo uos dire da quel Felez Munoz.

What significance should be attached to these divisions? Do they throw any light on the source of the *Poema* or indicate a com-

1. Lidforss, *Cantares de myo Çid*.

2. A. de los Rios, *Hist. Crit. de la Lit. Esp.*, III, 204.

REVUE HISPANIQUE. XV

pilation from ballads? Early literary historians supposed that the *Poema* was preceded by ballads on similar topics and offered much speculation on what they called the primitive romances. But further investigation showed that there is not a trace of such primitive romances. On the contrary the ballads are later than the epic poems; and the earlier ballads may be traced to the Crónicas or the epic poems¹. Even the artistic ballads of the later epoch are often built on some suggestion from the Crónicas. So we have the phenomenon of epic cycles living on in the form of lyrico-epic poems after the disappearance of the epic poems themselves.

As to the source of the Spanish epics, that is to be found in the example of the French epics imitated in form by professional minstrels with wit enough to produce something national, based on national topics, and thoroughly imbued with Spanish spirit². The divisions, according to this idea, become merely evidences of treatment by minstrels parallel to certain interpolations.

According to Cornu³, the following lines are due to minstrels and, he believes, offer evidence of oral transmission.

1178. Mala cueta es, señores, aver mingua de pan.

2208. Sabor abriedes de ser z de comer en el palacio.

2799. Con vn sonbrero que tiene Felez Munoz,

Nueuo era z fresco, que de Valencíal saco.

Now these interpolations by minstrels, if such they are, may be matched by others of a pious character. The long prayer 330-365 appears of doubtful authenticity. The prayer 216-225 also has features that make it suspicious.

The "mill missas" promised in 225 may have been suggested to an interpolator by line:

822. En santa Maria de Burgos quitedes mill missas.

1. Milá y Fontanals, *Poesía heroico-pop. cast.*

2. G. Paris, Review of Menéndez Pidal's *Leyenda de los Infantes de Lara*. Journal des Savants. Mai 1898.

3. Cornu, *Z. R. P.* XX, p. 461 ff.

Again the expression line 219 “ pues que el rey he en yra ” is peculiar in view of the frequent repetition of “ el rey me a ayrado ” as in line 90. Moreover mention of a prayer at line 215 is omitted in the *Crón. Gen.* Yet the *Crónica* is not averse to prayers. Compare line 924

“ Grado a Dios ⁊ alas sus virtudes santas ”.

rendered in the *Crón. Gen.* “ agradesciol mucho a nuestro señor Dios ⁊ alço las manos ⁊ lool mucho las mercedes que le fazie tan buenas ⁊ tan grandes ”.

Matines ⁊ prima dixieron fazal alba

Lines 3060 and 3062

E ssu ofrenda han fecha muy buena ⁊ conplida

being out of assonance are probably interpolations of a pious character.

Moreover the personal touch of the author appears in the frequency with which he expresses his feelings or judgment by exclamatory sentences.

- 600 ; Dios, que bueno es el gozo por aquesta mañana !
- 789 ; Dios, como es bien barbado !
- 806 ; Dios, que bien pago a todos sus vassallos !
- 847 ; Que bien pago a sus vassalos mismos !
- 926 ; Dios, como fue alegre todo aquel fonssado !
- 1052 ; Comiendo va el conde ; Dios que de buen grado !
- 1305-6 ; Dios, que alegre era toda christianismo,
Que en tierras de Valençia señor avie obispo !
- 2213 ; Dios, que quedos entraron !
- 2388 ; Ensayauas el obispo ; Dios, que bien lidiaua !
- 2741-2 Qual ventura serie esta, si ploguiesse al Criador,
Que assomasse essora el Çid Campeador !

The use of a personal appeal to the reader or hearer as a rhetorical device is plain from these lines. Therefore it is doubtful if the lines quoted by Cornu or such lines as

- 1310. Dexare uos las posadas, non las quiero contar.
- 1620. Dezir uos quiero nueuas de alent partes del mar.
- 1879. Delos yffantes de Carrion yo uos quiero contar.

can be considered merely as evidence of handling by minstrels.

III

Now in order to discover evidence of compression it will be necessary to find the lines that are absolutely rebellious to correction. In the course of the study the division of the poem into *laisses* will also be disclosed. The assonance as actually existent will be stated, but the division into *laisses* will be made on the basis of the corrected lines. Assonances allowed to stand according to the discussion in part II of the thesis will not be again considered.

Assonance as in <i>Poema</i>			Revised Assonance	
1-9	a-o		1-9	a-o
10-14	ie-a		10-14	ie-a
15	a-a	Myo Çid Ruy Diaz por Burgos entraua.	15-20	o
16-20	o	The <i>Crón. Gen.</i> has « Pues que el Çid Ruy Diaz entró en Burgos. » If entraua is corrected to entró, perfect assonance in o is established from 15-20. Then line 16. En su compañía lx pendones leuaua : exien lo uer mugieres ⁊ varones, is long and awkward. Lidforss divides it into two lines ending in leuaua and varones. But leuaua was written above line by corrector according to Menéndez Pidal. Without this word the middle rhyme suggests interpolation. Moreover the <i>Crón. Gen.</i> contrary to custom, does not give number of Cid's companions. In line 60, they are termed « una buena conpana ». So we may regard line 16 as an interpolation.		
21-32	a-a		21-64	a-a
33	a-o	Por miedo del rey Alfonsso, que assi lo auien parado.		
34	a-i	Que si non la quebrantas por fuerca, que non gela abriese nadi.		

These lines are probably prose. Restori used them to support theory that a-o and a-i might stand in assonance with a-a. It should be noted that the lines are in indirect discourse, a thing which is rare for the poem. Moreover they may be omitted with gain to the movement.

65-77	i-o		65-77	i-o
78-81	a-a		78-87	a-a
81	a-a	Espeso e el oro z toda la plata.		
82	i-e	Bien lo vedes que yo no trayo auer, z huebos me serie.		
83	a-a	Pora toda mi compana.		
Restori says « Potrebbe corregersi « auer no trayo » (according to his theory that a-o may stand in assonance with a-a) « ma tutto quest'inciso mi pare una glossa del verso precedente. Uniscasi « huebos me serie para toda mi compana ». The <i>Crón. Gen.</i> has : apartose con M. Ant. z dixol (78) como non tenie ninguna cosa de que guisase a el nin a su compana.				
88-95	a-o		88-95	a-o
96-99	a-a		96-99	a-a
100-23	a-o	Correct gaño and saco to	100-173	a-o
124-25	o	Bien lo sabemos que el algo ha ganado. Quando a tierra de moros entro que grant auer ha sacado (Restori).		
		Lidforss believes here in interpolation.		
126	a-o			
127-28	a-a	Correct to : Estas archas amas [ados] las prendamos. En logar que non sean ventadas las metamos (Cornu).		
129-173	a-o			
174	a	Correct to. Rachel amyó Çid le ba besar la mano (Cornu).	174-90	a-a
175-83	a-a			
184	a-o	Correct to : Atod el primer golpe marcos echaua.		

85-190	a-a		
191-212	a-o	Lidforss, adopting Restori's theory that a-o and a-a may stand interchangeably in assonance makes one laisse of lines 126-212.	191-212 a-o
213-20	i-a		213-25 i-a
221	u-e	Correct to : Vuestra uertud me vala, gloriosa, en mi exida. z me aiude, el me acorra de noch z de dia (Cornu).	
222-25	i-a		
226-33	a		226-33 a
234-41	o		234-41 o
242-62	a-o		242-67 a-o
263	a	Señas dueñas las traen z aduzen las adelant. Correction seems impossible. Hence Restori admits the concomitance of <i>d</i> in á-o series as in l 2155. The whole interview from 261-86 is omitted in the <i>Crón. Gen.</i> The line may be an interpolation as the "dueñas" are mentioned in lines 254 and 270.	
264-67	a-o		
268-84	i-a		268-84 i-a
285-94	o		285-94 o
295-96	a		295-403 a
297	i-e	Correct to : Apriessa caualga [e-a] Recebir los sale (Milá).	
298-336	a		
337	i-a	Melchior z Gaspar z Baltasar, oro z tus z mirra. Restori corrects. Te offrefçieron Melchior, Gaspar e Baltasar.	

Oro eetus e mirra como fue tu voluntad.

But a bad assonance in this prayer is not surprising as it is probably an interpolation 330-365. Janer says : " Esta oracion más o menos parecida ó simplificada se repite hasta la saciedad en casi todas las poesias de aquellos tiempos ". Cornu refers

to this prayer thus. "¡Das geschmacklose Gebet der Ximena, welches an bekannte Stellen der französischen Chansons de geste erinnert stimmt so wenig mit dem Stil des Gedichtes dass ich es zum guten Teile für unursprünglich halte.

- 338-57 a
 358 ie-o
 360 a-a
 359-87 a
 388 i Correct to : Si vieredes yentes venir por
 connusco yr, abbat.
 389-403 a Dezildes, etc.
 404 a-o Y se echaua myo Çid despues que fue 404-12 o
 cenado. The *Crón. Gen.* has " pues que fue
 de noche z se adormeçio ". If de'noche is
 substituted for cenado the assonance is
 correct or it is possible to read : Despues
 que fue cenado, myo Çid se echo. Cf. 436.
 405 o
 406 ue-o El angel Gabriel a el vino en sueño.
 Cornu suggests :... « en el sueño vió ».
 But the *Crón. Gen.* has « Vino a el en
 vision como en figura de angel » (Escr).
 Sueño is probably a reminiscence of l.
 405 : « Un sueño! prisol dulce » (M. P.)
 Read line 406.
 El angel Gabriel a el vino en vision.
 407 u-a Correct to : Causalgad Çid, el buen Cam-
 peador.
 Ca nunca en tan buen punto causalgo
 varon (Restori).
 408-11 o
 412 a-o Correct to : Mucho era pagado del sueño
 que soño (Restori).
 413-15 a 413-15 a
 416-19 o 416-19 o
 420-3 a 420-38 a
 437 a-o Correct to : El que en buen ora nasco
 toda la noche en çelada iaxe.

438	a		
439-41	a-a		
442	a	Correct to : Vos con los CC yd vos en algara.	439-92 a-a
443	i-a	Ala vaya Albarabarez z Albar Saluadorez sin falla. Galin Garcia, una fardida lança.	
444-59	a-a		
460	a-e	Por ver sus lauores z todas sus here- dades. The <i>Crón. Gen.</i> has « Los moros de Castrejon non sabiendo nada del Cid, abrieron las puertas del castiello z salie- ron a sus lauores asi como solian fazer ». Correct lines 460, 461 and 462 to « Por ver sus lauores, del Cid non sabiendo nada.	
461	ie-a	Todos son exidos, las puertas abiertas han dexadas.	
462	a-o	Con pocas de gentes que en Casteion fincauan.	
463-479	a-a		
480	a-o	Lines 480-81 look like prose, though the assonance may be restored [a] tantotraen las grandes ganancias Mucho ganados de oveias e de vacas. E de [ricas] ropas e de otras riquezas lar- gas (Restori).	
481-90	a-a		
491	a-o	Esso con esto sea aiuntado. The <i>Crón. Gen.</i> has « Aluarfanez, tengo por bien que lo que yo he ganado aca z loque vos traedes, que se ayunte todo en uno z que levedes ende quinto » : hence the linesuggests compression on the part of some scribe.	
492	a-a		
495-505	a-o		493-506 a-o
506	a-a	Line 506 should be placed after	
507	a-o	509 Compare <i>Crón. Gen.</i> « E el Cid quando se vio tan bien andante en su co- mienço, fue muy alegre z loçano por ello	

z atreuiose á mas (This sentence has no correspondence in the *Poema*). Enbio dezir al rey don Alfonso que, pues que así le echara de su tierra que el le farie seruiçio con aquellas compañías que traye E mando luego ayuntar quanto el ganara en Castrejon z todo lo al que Aluarfanez traxiera de su cavalgada : z tomo el conde ende el su quinto z lo al mandol el muy bien partir. »

We have here a probable instance of compression.

508-9	a-a		507-29	a-a
510	c	Correct to. Mando partir [myo Cid] toda aquesta ganancia.		
511-29	a-a			
530-44	a		530-56	a
545		Correct to : Passaron las aguas, entraron al campo de Toranz.		
		Cf. line 1492 Passaron Mata de Toranz.		
546-56	a			
557-8	a-a		557-63	a-a
559	a-o	El buen Canpeador que en buen oranasco. Probably an interpolation by a scribe who wished to repeat subject though not necessary cf. l 556. Myo Çid don Rodrigo Alcoçer cueda ganar.		
560-63	a-a			
564-70	a-o		564-70	a-o
571-88	a-a		571-610	a-a
589	a-i	Coios Salon ayuso, con los sos abuelta nadi. The <i>Crón. Gen.</i> omits this line and has the following corresponding to line 588 « desde fueron alongados dela villa, cato el Cid enpos de si plogol mucho z por los alongar mas del castiello, penso de andar mas como que yua arrancado ». A slight compression probably exists here with reminiscence on part of scribe of line 577.		

Coio Salon ayuso la su seña alçada.

590	a-a		
591	a	Correct to : Los grandes τ los chicos fuer. salto dauan.	
592-610	a-a		
611-615	a-o		611-15 a-o
616-22	e-o		616-22 e-o
623-55	a		623-55 a
656-7	a-a		656-64 a-a
658	i-a	Correct to : Andan las arobdas, que los moros sacan. De día τ de noch enbuelos en armas.	
659-64	a-a		
665-707	a		665-714 a
708	e-e	Los que el debdo auedes veremos como la acorredes. Lidforss says « asonancia irremediable » Cornu proposes « acorrades » as more grammatical but <i>Crón. Gen.</i> has : Amigos, los que debdo auedes en bien agora vere yo en como acorredes a la seña.	
709-14	a		
715-18	o		715-19 o
719	a-o	Correct to : A grandes voces lama el que en buen ora naçio. For naçio cf. 2020 and elsewhere used interchangeably with nasco.	
720-1	a		720-1 a
722-25	o		722-25 o
726-32	a		726-32 a
733-36	o		733-43 o
737	a-o	Correct to : Muño Gustioz, que fue so criado del Campeador cf. <i>Crón. Gen.</i> « Nuno Gustioz criado del Cid » and line 741 so sobrino del Campeador.	
738-43	o		
744-64	a-o		744-64 a-o
765-77	a		765-77 a
778-83	a-o		778-821 a-o

- 784 i-a Que myo Çid Ruy Diaz lid campal a
vençido For vençida use arrancado cf.
lines 793, 1849.
- 785-99 a-o
- 800 a-a Refechos son todos esos christianos con
aquesta ganancia.
A sos castiellos a los moros dentro los
an tornados.
Line 800 may be corrected by begin-
ning with « Con aquesta ganancia : but the
line would still be excessively long. Com-
pare the fuller account of the *Crónica
General*.
« Cogieronse estonçes con esta buena
andancia z esta ganancia tan gran de que
alli auien fecha z entraronse en su castiello
de Alcoçer. Desi mando el Çid que todos
los moros naturales de alli que echaron del
Castiello quando salieron a lidiar z estauan
ay de fuera que los metiesen dentro para
servirse dellos como en antes. » Probable
compression here.
- 801-19 a-o
- 820 e-a E vades aqui oro z plata una uesa leña.
- 821 a-a Que nada nol mingaua.
These are badly preserved and obscure
lines. The *Crón. Gen.* furnishes a line
here with assonance in a-o « de oro z de
prata quiero que llevedes a tanto ».
- 822-25 i-a 822-25 i-a
- 826 a-o Mynaya Albarfanez desto es pagado : 826 a a-o
por yr con el omes son contados. Probably
a double line. The *Crón. Gen.* has
Mynaya Albarfanez cogiose a fazer muy de
buenamente quanto el Çid le mandaua ». The
last word furnishes an assonance that
agrees with lines 827-828.
- 827-28 a-a 827-28 a-a
- 829-35 i 829-35 i
- 836-45 a-a 836-45 a-a

846-50	i-o	846-50	i-o
851-69	a	851-69	a
870-90	a-a	870-90	a-a
891-96	a	891-96	a
897-925	a-a	897-925	a-a
926-29	a-o	926-29	a-o
930-34	i-a	930-34	i-a
935-38	a-o	935-38	a-o
939-42	o-a	939-42	o-a
943-56	a	943-56	a
957-59	o-a	957-59	o-a
960-66	a	960-84	a
967-68	a-o	Correct to : Grandes son los sos poderes, a priessa legando van. Entre moros z christianos gentes se le alegan grandes.	
969-72	a		
973	a-a	Correct to : Myo Çid don Rodrigo grand ganancia trae.	
974-84	a		
985-99	a-a	985-99	a-a
1000-9	a-o	1000-9	a-o
1010-14	a-a	1010-23	a-a
1015	a-o	Correct to : De todas partes los sos se aiuntavan.	
1016-23	a-a		
1024-27	i-o	1024-28	i-o
1028	a	Correct to : Dixo el conde don Remont : comed don Rodrigo z pensedes de folgar.	
1029	e	Que yo dexar me morir, que non quiero comer.	
		1029	?
		The <i>Cròn. Gen.</i> has : Respondiol el conde z dioxl " Don Rodrigo, comed vos que sodes ome de buena ventura z lo merescedes z folgad en paz z en salud ca yo non comere nin fare al sino dexarme morir. "	

The *Poema* probably shows compression.

1030-32	a		1030-32	a
1033-42	a-o		1033-70	a-o

1043 e Restori calls 1043 "Mas quanto auedes perdido non uos lo dare", an unreasonable repetition of lines 1041-2.

Mas quanto auedes perdido z yogauē en campo, Sabet, non uos dare auos un dinero malo with which we can well agree. But for

1044 a-o

1045 e Que comigo andan lazrados non uos lo dare compare *Crón. Gen.* "Pero tanto uos digo que quanto uos auedes aqui perdido que vos non dare ende nada ca non es fuero nin costumbre nin tengo que es derecho sinon el que lo quiere fazer por su misura : demas he lo yo menester para estos que lo han menester z lo han lazerado comigo."

The *Poema* shows probable compression.

1046-70 a-o

1071-72 e-e

1073-6 a-o

1077-93 a

1094-97 ie-o

1098-1105 a

1106 e-o Correct to Amenos de lid [campal] aquesto non se partira (Cornu).

1107-12 a

1113 o Correct to : Al terçer dia todos iuntados se han (C).

1114-21 a

1122-26 a-a

1127-56 a

1157-59 a-a

1160 a-i-a Legan a Guiera z legan a Xativa

1071-72 e-e

1073-6 a-o

1077-93 a

1094-97 ie-o

1098-1121 a

1122-26 a-a

1127-56 a

1157-63 a-a

Cornu suggests :

Legfaujan a Guiera : a Xàtiua leg[au]jan.

This line occurs in the part of the poem which is not followed by the *Cròn. Gen.* and the one which may be most easily suspected of compression.

1161-63	a-a		
1164-66	c-a		
1167-69	a-o	1164-66	c-a
1170-84	a	1167-69	a-o
		1170-91	a
1185	a-a	Salio de Murviedro vna noch en trasnochada. As there is no apparent correction for this line, it assists in convincing Restori of his theory admitting a-a in á assonance. It is equally as well explained by the theory of compression.	
1186-91	a		
1192-4	c-a	1192-94	c-a
1195	a-o	Esto dixo myo Çid el que en buen oranasco. An unnecessary line since the quotation just preceding was called "sus mensaies". But the irregular assonance of this line and the next, two irregular assonances in succession, may suggest compression.	
		1195-96	a-o
1196	a-a	Tornauas a Murviedro, ca el se la a ganada. Cornu corrects : ca el ganada sel ha. But F. O. Reed, Thesis 1905, suggests that "Murviedro may be masculine by virtue of etymology the line may have read "ca el se lo a ganado"; thus making of 1195-96 a two line laisse without destroying the suggestion of compression.	
1197-1219	a	1197-1219	a
1220-35	a-a	1220-35	a-a
1236-45	a-o	1236-62	a-o
1246	a	A todos les dio en Valencia casas e heredades.	
1247	a-o	De que son pagados : el amor etc.	

Correct to : A todos les dio en Valencia casas de que son pagados.

1247-55 a-o
1256 a Correct to : Con Mynaya Albarfanez el se va consegando.

1257-59 a-o
1260 a Restori says " Il verso è guasto " and arranges :

Que si algunos furtare o menos le fallamos.

El auer me auran a tornar aquestos myos vassallos.

Que curian a Valencia e andan arobando.

Possible compression.

1261-62 a-o

1263-75 a 1263-85 a
1276 e Por mi mugier z mis fijas, si fuere su merçed Quen las dexe sacar

Cornu corrects to

A mugier z fijas amas que me las dexe sacar.

But the *Crón. Gen.* has : « besalde las manos por my z pedilde merçed que me enbie á doña Ximena mi mugier z a mis fijas doña Eluira z doña Sol », which indicates that the word merçed existed in these lines at the time of Alfonso el Sabio. The possible assonance of mugier and merçed should be noted, suggestive of compression of a *laisse* in *l*.

1277-85 a

1284 e-a Ciento omes le dio myo Çid a Albarfanez por servirle en la carrera.

Restori omits « por servirle en la carrera » with the remark : " Preziosa informazione che dobbiamo esclusivamente all'amanuense. » The *Crón. Gen.* has : E dio les dozientos caualleros que los guardasen z que veniesen con su mugier z con sus fijas ».

So Cornu suggests :

A dozientos caualleros dió el Cid a
Albarfanez. . . . por servirle en la calle.

« Die erste Halbzeile ist ausgefallen. »

The *Crónica* joins Martin Antolinez to
Albarfanez in this embassy and has a
much longer speech by the Cid.

Probable compression here.

1285	a		
1286-1301	a-o	1286-1301	a-o
1302-07	i-o	1302-07	i-o
1308-15	a	1308-15	a
1316	o-[o]	1316	{ a o b

De missa era exido essora el rey Alfonso
Restori calls this a « verso aislado »

But Lidforss thinks it belongs with the
following lines 1317-20 with assonance in
ue-o. In lines 2156-57 and 3548-59 a simi-
lar condition exists, which seems to indicate
that such assonances are allowable. In 28
other cases however the name Alfonso
stands in an ó series. See discussion page
61. However the *Crón. Gen.* has « El rey
salie de misa e parose en un portal de la
ygresia. » Possibly there may have existed
such a line as

« En el portal de la ygresia [...] se paró, »
thus making a *laisse* of 2 lines.

1317-20	ue-o	1316	{ ue-o
1321-84	o	1317-20	{
1385-94	a	1321-84	o
1395	o	1385-1527	a

Quando acabo la oracion, a las dueñas
se torno.

1396 a³ “ O milom, doña Ximena, Dios vos
curie de mal.

1397 a-a Assi flaga a uestras fijas amas.

The *Crón. Gen.* has a longer account
between lines 1392-1400 without offering
much suggestion for the correction of the
assonance. Compression probably exists
here in the *Poema*.

“ E Aluar Fañez z Martin Antolinez des-
que esto ouieron acabado fueronse para el
monesterio de San Pedro de Cardaña z con
ellos el portero del rey que les fazie dar todas
las cosas del mundo que auien menester z si
bien rescibidos fueron z si ouieron con ellos
gran prazer en san Pedro de Cardaña esto non
es de preguntar ca doña Ximena z sus fijas
con el gran gozo que ouieron asi como
salidas de seso z corriendo de pie salieron-
los a rescebir llorando mucho de los ojos
z Albar Fañez z Martin Antolinez, quando
las vieron dexaronse derribar de las bestias
z fueronse a ellas. z Albar Fañez abraço
a doña Ximena z a ambas a dos sus pri-
mas doña Elvira z doña Sol : z tan grande
fue el alegria que en uno fizieron que non
ha ome que vos lo podiese contar. E desque
fueron asossegados de su grande alegria
que fazien doña Ximena, pregunto como
yua el Cid, que desde que la postrimera vez
se della partiera non oyera del ningunas
nueuas.

1398-1474 a

1475 c Troçieron a Santa Marie z vinieron alber-
gar a Frontael.

The *Crim. de XX Reyes* has « e pasaron
ese dia en Fronchales e otro di allegaron a
Molina ». Menéndez Pidal identifies this
town with Bronchales « pueblo de la pro-
vincia de Teruel, limítrofe con la de Guada-
lajara, entre Ródenas y Orihuela del Tre-
medal ». *Revue Hisp.*, 1898, p. 458.

1476-1507 a

1508 e Correct to : En buenos caualllos, ac asca-
ueles z a petrales.

1509 ue-o Escudos a los cuellos e a cuberturas de
çendales.

1510-23 a

1524 e Correct to Mager que mal le queramos,
non gelo podremos far.

REVUE HISPANIQUE. XV.

10

1525-27	a		
1528-34	a-a		
1535	a-o	Correct to : Todos fueron alegres del çeruicio que tomauan (Restori) que tomaran (Cornu).	a-a
1536-7	a-a		
1538	a-o	Correct to : De tan grand conducho como en Medinal sacaran (Cornu).	
1539-46	a-a		
1547	a-o	Correct to : Las noches z los dias las dueñas aguardaua.	
1548-59	a-a		
1560-67	a-o		1560-67 a-o
1568-75	a-a		1568-1601 a-a
1576	i-o	Ala puerta de Valençia, do fuesse en so saluo. No apparent correction for this line. But the lack of more information about the horse Bauieca is surprising. The <i>Crón. de XX Reyes</i> does add that he was taken from the king of Sevilla. There is possible compression here.	
1577-80	a-a		
1581	a-o	Correct to : Con quantos que el puede, que con oras se acordaran (Cornu).	
1582-1601	a-a		
1602-3	a-o		1602-3 a-o
		Correct to :	
			1603-10 a-a
1604	i-a	Vos querida z ondrada mugier z mis fijas amas, omitting 1605 or with Restori. Vos doña Ximena, mugier querida c ondrada E amas mis fijas, my coraçon e mi alma.	
1611-21	á		1611-21 á
1622-29	i-o		1622-29 i-o
1630-32	i-a		1630-32 i-a
1633-43	a		1633-43 a
1644-45	a-a		1644-45 a-a
1646-51	a		1646-56 a

- 1652 a-a Mugier, sed en este palacio z si quisiere-
des en el alcaçar.
The word alcaçar occurs as an end word
in 1220, 1610, 1644, each time in á-a
series. According to 1644 the conversation
takes place « en el alcaçar ». Correction
doubtful.
- 1653-56 a
1657-1672 o
1673 i-a
1674 a-a Prestas son las mesnadas de las yentes
christianas.
The middle rhyme should be noted.
The long account in the *Crón. Gen.* corres-
ponding to this line and the explanation of
1680 « Albar Saluadorez preso finco alla »,
which it offers, affords us the strongest
argument for compression. See below.
- 1675-78 i-a
1679-98 a
1699 c Correct to : Es dia es salido z la noche es
entrada.
1679-98 a
1699-1710 a-a
- 1700-07 a-a
1708 a-o
1709-10 a-a Correct to : Pido uos un don z sea en
presentaia (R).
- 1711 a-a The scribe has very evidently compressed
Valencia to Vançia to make it suit the
assonance. The fuller account of the *Crón.
Gen.* has enough words to fit the assonance
of the á-o series beginning here to suggest
the possibility of further compression. « E
desque todos fueron armados z ouieron
caualgado ayuntaronse a la puerta de la
Culebra ca era de aquella parte el mayor
poder de los moros z atendieron al Çid que
se era ydo a armar. » Cornu corrects 1711
thus :
Por las torres de Valencia salieron todos
armados.

- 1712-18 a-o 1711-98 a-o
- 1719 a Aluar Aluarez z Aluar Saluadorez z Minaya Albarfañez.
- 1720 a-o Entraron les del otro cabo.
- 1721 a Plogo al Criador z ouieron los de arrancar.
The irregularity of these lines when compared with the fuller account of the *Crón. Gen.* makes an almost sure case of compression. See below page 136 for discussion.
- 1722-27 a-o
- 1728 a Correct to : Myo Çid el de Bivar fasta alli lego en alcanço.
Compare line 2533 " en alcanço ".
Cornu says : " Mit alcanço, welche Form v. 2533 geschrieben steht und von der Assonanz gefordert wird, cf. romanço welche in der Rimada v. 547, 636 wiederherzustellen ist. " Z. R. P. XXI, p. 475.
- 1729-65 o-a
- 1766 a-a Correct to : A cada una dellas do les CC marcos.
- 1767-86 a-o
- 1787 ie-a Mando myo Çid Ruy Diaz que fita souiesse la tienda.
Restori says : « Il testo è certo guasto. »
Perhaps the indirect discourse indicates compression, the original having the words of the Çid in direct form.
- 1788-98 a-o
- 1799-1820 a-a 1799-1820 a-a
- 1821-22 a 1821-25 a
- 1823 ie-a Andan los dias z las noches z passado han la sierra.
- 1824 a Que las otras tierras parte.
Restori corrects " z la sierra passada han " regarding 1824 asa gloss, but Cornu : Andan los dias z las noches (ningun vagar non se dan).
E passada han la sierra que las otras tierras parte.

1825	a		
1826-30	a-a	1826-30	a-a
1831-65	a-o	1831-65	a-o
1866-67	o	1866-67	o
1868-76	i	1868-76	i
1877-85	a	1877-85	a
1886-97	o	1886-1909	o
1898	e	Sirvem myo Çid el Campeador, el lo mereçe.	
1899	o	E de mi abra perdon viniessc metc. Possibly the lines should read Sirvem myo Çid el Campeador z de mi abrâ perdon. Viniesscm a vistas, si ouiesse dent sabor. since the <i>Crón. Gen.</i> omits ello merece.	
1900-09	o		
1910-11	a-o	1910-11	a-o
1912-35	o	1912-58	o
1936	a-a	Correct to : Que del rey he su gracia lo gradesco a Dios (R).	
1937-51	o		
1952	ie-a	Correct to : Por darle grand ondra como a rey z a señor. Cf. lines 1885, 2109.	
1953	o		
1954	a	Sobre Taio, que es una agua cabdal. Lines 1954 and 1955 may be combined. Sobre Taio, ayamos vistas quandol quiere myo señor (R). The <i>Crón. Gen.</i> omits the name of the meeting-place.	
1955-58	o		
1959-84	a-a	1959-84	a-a
1985-99	o	1985-2130	o
2000	e-a	Arrange lines 2000-1 thus. A aquestos dos mando el Campeador Que curien a Valencia d alma z de cora- çon z todos los que en poder dessos fossen : But at best the revised lines are not very good. We probably have here a prosification which is the first step toward compression.	

- 2001-7 o
 2008 a-o Correct to : Fata ques torne el que en
 buen ora naçio. Cf. 2020.
 2009 a-a Correct to : Salien de Valencia, aguijan
 a espolon.
 2010-15 o
 2716 a-o Correct to : Don lo ouo a oio el que en
 buen ora naçio.
 2017-55 o
 2056 Correct to naçio.
 2057-58 o
 2059 ie-a Catandol sedie la barba, que tan aynal
 creçiera.

Milá, Restori, Cornu all correct to cre-
 çio : but Lidforss calls attention to the
 same form used in the *Crón. Gen.* " mara-
 uillandose como le creçiera tan ayna la
 barba " and suggests : " Se puede suponer
 que el copista fué quien introdujo creçiera
 como la forma pedida por el uso de la pro-
 sa, que le susurraría en los oídos sin adver-
 tir que estorba la asonancia ". It is rea-
 sonable to suppose that creçiera stood in
 the manuscript used by Alfonso X.

- 2060-2110 o
 2111 a-a Las palabras son puestas que otro dia
 mañana.
 2112 o Quando salie el sol, ques tornasse cada
 uno don salidos son.
 Las palabras son puestas que quando
 salierel sol.
 Ques tornasse cada uno dou salidos son.
 2113-26 o
 2127 a-a Correct to : Sobrel so cauallo Bauieca
 suyo Cid salto dió.
 2128-30 o
 2131-40 a
 2141-48 a-o
 2149 e Correct to : Plega al Criador con todos
 los sos santos.

2131-40 a
 2141-54 a-o

2150	a-o	Este plazer quem feches que bien sea galardonado.		
2151-54	a-o			
2155	a	Afe Dios del çielo, que lo ponga en buen logar. Probable a pious interpolation.		
2156	o-o	...Alfonso	2156-57	o-o
2157	ue-o	...luego. These words form an assonance just as apuesto and Alfonso : 1317 and tuerto and Alfonso 3549.		
2158-81	o		2158-81	o
2182-90	a-a		2182-91	a-a
2191	i-e	E todas las dueñas que las sirven [sin falla]. Similar expressions are completed thus l. 1425 « las sirven delant ». l. 2005 « las sirven a su sabor » : sin falla occurs in assonance lines 1551 bien los siruie sin falla 1556 sirvialos sin falla.		
2192-5	i-a		2192-5	i-a
2196-2204	o		2196-2204	o
2205-50	a-o		2205-78	a-o
2251	o-a	Correct to : Quinze dias conplidos en las bodas duraron.		
2252-78	a-o			
2279-2310	o		2279-2310	o
2311-14	a		2311-14	a
2315-27	o		2315-37	o
2326	a-o	Evades que pauor han nuestros yernos tan osados. Menéndez Pidal says : « Despues de osados con la tinta más pálida del primer corrector se añadió soy : no <i>son</i> como po- nen las ediciones. » Hence he omits it. Other correction does not suggest itself and the <i>Cron. Gen.</i> gives no assistance.		
2327-37	o		2327-37	o
2338-54	a-o		2338-54	a-o
2355-67	a		2355-82	a
2368	a-o	Afeuos el obispo don Iheronimo muy bien armado.		

Proper correction for this line is doubtful. The *Crón. Gen.* gives no assistance.

2383-2402	a-a		2383-2402	a-a
2403-27	a		2403-28	a
2428	o	Aquis ondro myo Çid z quantos con el son.		

Cornu corrects to : z quantoscon elli van.

2429-30	a-o		2429-64	a-o
2431	a-a	A las tiendas eran legados, del que en		
2432	a-o	buen ora nasco(R).		
2433-63	a-o			
2464	a	Por bien lo dixo el Çid, mas ellos lo touieron amal.		

On the basis of the *Crón. Gen.* « Mas los infantes al tenien en el coraçon », Cornu suggests

Por bien lo dixo el Çid, mas ellos en al cuydaron.

2465-67	a-a		2465-67	a-a
2468-73	a-o		2468-73	a-o
2474-81	o		2474-81	o
2482-91	a-o		2482-91	a-o
2492-2504	o		2492-2526	o
2505	o	Grandes son los gozos en Valencia con myo Cid el Campeador.		
2506	a-o	De todas sus conpañas z de todos sus vassallos.		

The *Crón. Gen.* has “ E con todas estas ganancias tornose el Cid para Valencia z fue rescebido con muy grandes alegrías e muy grande procesion ”.

“ Aus welchem Texte ”, says Cornu, “ leicht folgende Zeilen sich wieder herstellen lassen ”.

Con muy grandes alegrías e muy grande procesion,

Reçibieron en Valencia a myo Çid Campeador.

The words “ Grandes son los gozos ” of line 2505 may be a partial anticipation of line 2507.

- 2507-21 o
- 2522 a-o Vençiemor moros en campo z matamos
a-o A aquel rey Bucar, traydor provado.
This short *laisse* breaks in on a long series in ó. The lines are short and not specially connected in idea with the rest of the Cid's speech ; possibly they are an interpolation.
- 2524-26 o
- 2527 a Correct to : A estas palabras Ferran 2527-41 a-o
Gonçalez a fablado.
- 2528-41 a-o
- 2542 e-o Mientra que visquieremos despende no lo podremos [nos].
This line may be brought into the assonance of the next series by adding *nos* ; but the line has a suspicious appearance on account of its length and the middle rhyme. It may be some scribe's sentiments concerning the " aueres grandes z sobeianos " of line 2541.
- 2543-63 o 2543-2601 o
- 2564 i-a Meter las hemos en las villas.
By combining with l. 2565 and omitting (por arras), Restori corrects to Meter las hemos en las villas que les diemos por onores.
- 2565-67 o
- 2568 o Dixo el Campeador : " aarnos hemos fijas z algo de lo myo. »
- 2569 a-o El Cid que nos curiaua de assi ser afontado :
- 2570 o Vos les dieste villas e tierras por arras en tierras de Carrion.
- 2571 a-a Hyo quiero les dar axuuar iij mill marcos de plata.
These lines may be corrected by making a *laisse* of 2 lines from 2568-9.
Dixo el Çid que nos curiaua de assi ser afontado.
Daruos he mis fijas z de lo myo algo,

and shifting the words of 2571.
 iij mill marcos de de plata axuuar les
 quiero dar hyo.

But such procedure here is questionable.
 The bad assonances and the long irregular
 lines may indicate compression. It is note-
 worthy that the *Crón. Gen.* does not
 mention, either here or in line 3204, the
 3000 marcos as part of the axuuar.

2571-2601	o		
2602-17	a-a	2602-17	a-a
2618-34	o	2618-70	o
2635	e	Correct to : Por Molina yredes z iazre- des y una noch.	
2636-44	o		
2645	a-a	Por Santa María d'Aluarazin fazian la posada.	
		Probable compression here for the <i>Crón.</i> <i>Gen.</i> gives a minute itinerary.	
2646-70	o		
2671-74	a	2671-74	a
2675-76	o	2675-76	o
2677-80	a	2677-80	a
2681-2704	o	2681-2748	o
2705	e	Mandaron cargar las azemilas con grandes aueres, a line that is strangely out of place ; probably an interpolation (R).	
2706-24	o		
2725	a-o	Correct to : Don Diego z don Ferando, por Dios rogamos vos (L.)	
2726-48	o		
2749-52	i-a	2749-52	i-a
2753-4	o	2753-55	o
2755	a-o	Por muertas las dexaron Supply — (a don Eluira z doña Sol).	
2756-8	a-o	2756-62	a-o
2759	a-a	Non las deuiemos tomar por varraganas.	
2760	a-o	Si non fuessemos rogados. Combine and omit (por varraganas). Non las deuiemos tomar si non fues- semos rogados.	

2761-62	a-o		
2763-83	o	2763-2861	o
2784	a-a	Correct to : Non pueden nada dezir, tanto de traspuestas son.	
2785-2822	o		
2822	ue-o	Allas fijas del Çid dan les esfuerço. This line of 11 syllables is probably an interpolation by a scribe who noted the summary character of line 2823. Alli souieron ellas fata que sañas son. In the <i>Crónica</i> , the page Ordoño takes the women to the house of an "ome bueno".	
2823-41	o		
2842	a-a	Correct to : Apriessa caualgan, andan los dias z las noches.	
2843-61	o		
2862-2900	a	2862-2900	a
2901-61	o	2901-61	o
2962-3	e-o	2962-63	e-o
2964-66	o	2964-66	o
2967-84	a-o	2967-84	a-o
2985		2985-3042	o
2986	e-o	Correct to : Porque en Tolledo el rey fazie cort.	
2987-97	o		
2998	a	Correct to : Enemigo de mio Cid, quel siempre mal le busco (Cornu).	
2999-3003	o		
3004	a	El conde don Fruella z el conde don Beltran. According to Menéndez Pidal, this line is rendered in the <i>Crón. de XX Reyes</i> «e el conde don Fruela z el conde don Bir. von. » <i>Revue Hisp.</i> , 1898. Other mms. offer Brebon. The name Gonçalo of 3008 appears as Gonçaluo, which being an older form of the name, leads Menéndez Pidal to believe that the mms. of the <i>Poema</i> follo- wed by this <i>Crónica</i> is older than Per Abbat's original.	

3005-42	o		
3043-52	a	3043-52	a
3053-54	a-o	3053-54	a-o
3055-59	a	3055-59	a
3060	a-a	Matines e prima dixieron fazal alba Sounds like an addition by a cleric who wished to extol the Cid's piety.	
3061	o	3061-3249	c
3062	i-a	E su ofrenda han fecha muy buena e con- plida. Like 3060 " verso divotamente interpo- lato ". (Restori)	
3063-97	o		
3098	u-o	Correct to : Por tal lo faze esto que recabdar quiere lo so. Cf. 3205 acabaron lo so : 3489 todo lo so.	
3099-3109	o		
3110	o-o	E desi adelant, sabet, todos los otros. The line sounds as if the scribe was too lazy to copy more names : possible com- pression though <i>Cron. Gen.</i> gives no names here.	
3111-59	o		
3160	e-o	Correct to : Dixo el conde don Garcia a esto fablemos nos (Milá).	
3161-3211	o		
3212	ei	Si ploguiere al rey, assi dezimos nos : Dixo el rey.	
3213	o	Alo que demanda el Çid quel recudades vos.	
3214	o	Dixo el buen rey : " assilo otorgo yo ".	
3215	o	Dixo Albarfanez leuantados en pie el Çid Campeador.	
3216	a	Destos aueres que vos di yo, si melos dades o dedes dello raçon. These lines are obscure. We do not know the speaker of 3212. Baist (<i>Lit. Blatt</i> 1880, p. 345) supposes it to be the alcaldes. Something has apparently dropped out	

between 3211 and 3212. The *Crón. Gen.* gives no help. Restori restores as follows " Si ploguiere al rey assi dezimos nos ". Demanda el rey : " Cid quel recudades vos ? ".

Levantados en pie el Cid Campeador
Dixo : " destos aueres que vos di yo
Si me los dades o dedes dello raçon.
Dixo el buen rey assi lo otorgo yo ".

- | | | | |
|-----------|-----|--|-------------|
| 3217-46 | o | | |
| 3247 | a-o | Correct to . . . en buen ora naço. | |
| 3248 | u-o | En prestan les delo ageno, que non les cumple lo so, cf. 3098. | |
| 3249 | o | | |
| 3250-57 | a | | 3250-57 a |
| 3258-9 | o | Correct to : Dezid ç que uos mereçi, yfantes de Carrion | |
| | | En juego o en vero o en alguna razon ? | 3258-69 o |
| | | Aqui lo meiorare a juizyo de la cort. | |
| 3260-69 | o | | |
| 3270-74 | a-a | | 3270-90 a-a |
| 3275 | a | Los de Carrion son de natura tal. | |
| | | There is no manifest correction for this line : but it is short and probably indicates an omission. The corresponding part of the <i>Crónica</i> is quite different in words with about same idea. The <i>Crón. de XX Reyes</i> has here : | |
| | | E por quanto el diz non dantos uos nad. . | |
| 3276-90 | a-a | | |
| 3291-3300 | o | | 3291-3300 o |
| 3301-05 | a-a | | 3301-05 a-a |
| 3306-28 | a | | 3306-28 a |
| 3329-52 | o | | 3329-52 o |
| 3353-59 | i-o | Line 3359 is a double line. | 3353-59 i o |
| 3360 | o | | 3360-61 o |
| 3361 | a-a | Correct to : Martin Antolinez en pie se leuantó. | |
| 3362-68 | a | | 3362-71 a |

3369	o	Correct to : En todas guisas, sabed, que mas que vos ellas valen.		
3370-71	a			
3372	o	Destos amos la razon finco. Either interpolation or compression.		
3373-76	a-o		3373-76	a-o
3377-81	a		3377-81	a
3382-93	o		3382-3645	o
3394	e-e	Al uno dizen Oiarra z al otro Yenego Simenez.		
3395	a-o	El uno es yfante de Nauarra.		
3396	o	E el otro yfante de Aragon.		
<p>The precise emendation for these lines is doubtful. Menéndez Pidal covers the ground in the following statement. Quoting from the <i>Crón. de XX Reyes</i>, "entraron por el palacio dos cavalleros, <i>quieran mandaderos el uno del ynfante de Navarra e el otro del ynfante de Aragon</i>, e avien nonbre estos mandaderos el uno Ojarran (Oxarra Ñ, Ojarra K N), e el otro Yenego Yemenes (Ymenes K Ximenez J N). E luego que entraron, besaron las manos al Rey ". Es preciso con una corrección hacer entrar las palabras impresas en cursiva dentro del texto del Poema y por lo tanto cae por tierra la enmienda aceptada por Bello, por Milá y todos los demás críticos que leen en 3395 <i>El uno es de Navarra e el otro de Aragon</i> y la de Milá que suprime el apellido <i>Simenez</i>, el cual es buen asonante en ó, pues ha de leerse <i>Semenoz</i> ó Semenones.</p>				
3397-3416	o			
3417	e	Correct to : A uos, Oiarra z a uos Yenego Ximenez.		
3418-21	o			
3422	e	Correct to : Levantos en pie Oiarra z Ynego Ximenez.		
3423-44	o			

- 3445 a Correct to : Las mañas que ellos han
muy bien las sabemos nos (Cornu).
- 3446-48 o
- 3449 e Antes las aviedes pareias pora en braços
las tener,
- 3450 o-a Agora besaredes sus manos z lamar las
hedes señoras.
Restori arranges these lines :
Antes las aviedes pareias pora tener las
en braços.
Agora () las hedes señoras e besare-
des sus manos.
But this no more satisfactory the follo-
wing ; by including 3451, we get a three
line *laisse* :
Pora en braços las tener antes pareias
aviedes.
Agora lamar las señoras y sus manos
besar [h]edes.
Mal que vos pese a vos, a servir las hedes.
In either case a short *laisse* would break
a long one in ó. The sense of Mynaya's
speech is complete in 3451. Lines 3449-50
are an amplification of the same idea.
Therefore and on account of the irregularity
of 3449-50 it is easy to believe the latter an
interpolation by a scribe desirous of dwel-
ling on the subject.
- 3452-3641 o
- 3642 a-o Correct to : El dexo la lança, mano al
espada metió.
- 3943-45 o
- 3646-61 a-a
- 3662 Diagonçalez espada tiene en mano, mas 3646-70 a-a
nola
- 3663 Ensayaua.
This forms but one line.
- 3664-70 a-a
- 3671-3725 o
- 3726 e-a Passado es deste siglo el dia de cin- 3671-3730 o
quaesma

- 3727 o De Christus aya perdon.
 Correct to : Passado es deste sieglo : de
 Christus aya perdon, or Passado es deste
 sieglo [myo Çid Campeador].
 El dia de cinquasma. De Christus aya
 perdon (C).

Restori's note is illuminating :

“ Le parole ‘ *el dia de cinquasma* ’ sono
 una aggiunta e un errore. Sui documenti
 che danno la data della morte del Çid cf.
 Dozy II, 195 e app. II. La Gesta Ruderici
 ci dà anche il mese ed è il luglio : e la pre-
 cisione di questa notizia è indiscussa. Cf.
 Dozy and Milá, p. 225. In vece el dia de
 cinquasma nell'anno 1099 cadde il giorno
 29 maggio, essendo la Pasqua al 10 di
 aprile. cf Janer, p. 467. Del resto questa
 interpolazione deve essere delle più antiche
 perchè la *Crón. Gen.* d'Alfonso X ha la
 stessa indicazione ”.

3728-30

o

3731-35

The irregular assonance of Per Abbat's
 epilogue does not enter into consideration
 here. Cf. all editions, especially Lidforss'
 and R. Beer. *Zur Überlieferung Altspan.*
Denkmäler.

DIVISION INTO LAISSES ACCORDING TO

CORRECTIONS PROPOSED.

1-9	a-o	174-190	a-a	404-412	o	564-70	a-o
10-14	ie-a	191-212	a-o	413-415	a	571-610	a-a
15-20	o	213-225	i-a	416-419	o	611-15	a-o
21-64	a-a	226-233	a	420-438	a	616-622	e-o
65-77	i-o	234-241	o	439-492	a-a	623-55	a
78-87	a-a	242-267	a-o	493-506	a-o	656-64	a-a
88-95	a-o	268-284	i-a	507-29	a-a	665-714	a
96-99	a-a	285-294	o	530-56	a	715-19	o
100-173	a-o	295-403	a	557-63	a-a	720-21	a

722-25	o	1122-26	a-a	1711-98	a-o	2602-17	a-a
726-32	a	1127-56	a	1799-1820	a-a	2618-70	o
733-43	o	1157-63	a-a	1821-25	a	2671-74	a
744-64	a-o	1164-66	e-a	1826-30	a-a	2675-76	o
765-77	a	1167-69	a-o	1831-65	a-o	2677-80	a
778-821	a-o	1170-91	a	1866-67	o	2681-2748	o
822-25	i-a	1192-94	e-a	1868-76	i	2749-52	i-a
826	$\begin{smallmatrix} a \\ b \end{smallmatrix}$	1195-96	a-o	1877-85	a	2753-55	o
		1197-1219	a	1886-1909	o	2756-62	a-o
827-28	a-a	1220-35	a-a	1910-11	a-o	2763-2861	o
829-35	i	1236-62	a-o	1912-58	o	2862-2900	a
836-45	a-a	1263-85	a	1959-84	a-a	2901-61	o
846-50	i-o	1286-1301	a-o	1985-2130	o	2962-63	e-o
851-69	a	1302-07	i-o	2131-40	a	2964-66	o
870-90	a-a	1308-15	a	2141-54	a-o	2967-84	a-o
891-96	a			2156-57	o-o	2985-3042	o
897-925	a-a	(1316	$\begin{smallmatrix} a \\ b \end{smallmatrix}$ o)	2158-81	o	3043-52	a
926-29	a-o	1316-20	$\begin{smallmatrix} o-o \\ ue-o \end{smallmatrix}$	2182-91	a-a	3053-54	a-o
930-34	i-a			2192-95	i-a	3055-59	a
935-38	a-o	1321-84	o	2196-2204	o	3061-3249	o
939-42	o-a	1385-1527	a	2205-78	a-o	3250-57	a
943-56	a	1528-59	a-a	2279-2310	o	3258-69	o
957-59	o-a	1560-67	a-o	2311-14	a	3270-90	a-a
960-84	a	1568-1601	a-a	2315-37	o	3291-3300	o
985-99	a-a	1602-3	a-o	2338-54	a-o	3301-05	a-a
1000-9	a-o	1604-10	a-a	2355-82	a	3306-28	a
1010-23	a-a	1611-21	a	2383-2402	a-a	3329-52	o
1024-28	i-o	1622-29	i-o	2403-28	a	3353-59	i-o
1029	?	1630-32	i-a	2429-64	a-o	3360-61	o
1030-32	a	1633-43	a	2465-67	a-a	3362-71	a
1033-70	a-o	1644-45	a-a	2468-73	a-o	3373-76	a-o
1071-72	e-e	1646-56	a	2474-81	o	3377-81	a
1073-76	a-o	1657-72	o	2482-91	a-o	3382-3645	o
1077-93	a	1673-78	i-a	2492-2526	o	3646-70	a-a
1094-97	ie-o	1679-98	a	2521-41	a-o	3671-3730	o
1098-1121	a	1699-1710	a-a	2543-2601	o		

There are the following number of series in each assonance.

Assonance	nº of series	nº of lines
á	42	888
á-a	33	567
á-o	36	677
\ é-a	3	11
/ ie-a		
é-e	1	2
\ é-o	3	13
/ ie-o		
i	2	16
i-a	8	56
i-o	6	44
ó	37	1429
ó-a	2	7
\ o-o	1	5
/ ue-o		

IV

From this study, the following lines are not to be corrected by making verbal changes

16	820	1576	2645
33-34	826	1674	2705
263	1028-29	1711	2822
337	1045	1719-21	3060
358	1160	1787	3062
491	1185	2000-2	3110
506	1195	2155	3216
559	1260	2506	3275
589	1284	2522	3372
708	1395-97	2542	
800	1475	2571	

Of this number the following are explained as possible interpolations :

16	358	2155	2705	3372
263	559	2522	3060	3449-50
337	1576	2542	3062	

Probably indicative of compression are

491	820	1045	1674	2571
506	826	1284	1711	2822
800	1082-29	1395-7	1719-21	

because they fulfill certain conditions: 1) their assonance is bad and they are also to be suspected on account of being a.) too short, or b.) excessively long, or c.) having middle rhyme, or d.) being in indirect discourse: 2) the lines are obscure or incomplete in meaning; 3) their obscurity or incompleteness is explained by a fuller account in the *Crónica General*, sometimes by the assonance of the words of the *Crónica*.

If line 1674 is taken as an example,

“ Prestas son las mesnadas de las yentes Christianas ”

1) the assonance is bad and line has middle rhyme;

2) the connection between this and the previous line

“ Violo el atalaya z tanxo el esquila ”,

is decidedly abrupt; besides we have not heard of the “ atalaya ” before. 3) Now turning to the *Crónica General* we read after the Cid's speech which terminates in 1668.

“ E desque esto ouo dicho el Çid Ruy Diaz, paro mientes z vio los moros entrar derramados por las huertas z torno la cabeça z vio estar ante si a Aluar Saluadorez z dixo “ Descended agora z tomad conbusco dozientos caualleros z fazed una espolonada con aquellos moros que vedes entrar por las huertas porque vea doña Ximena z sus hijas como auedes sabor de las seruir. ” E Aluar Saluadorez descendio mucho apriessa z fizo repicar la campana ala qual deuien armar dozientos caualleros (ca dize la historia que porque el Cid biuie siempre en guerra, auie ordenado quales señas auien de fazer quando se auien de armar dozientos caualleros o trezientos porque non se temiesen porque repicauan o para que feziesen señal z por esto fizo fazer Aluar Saluadorez la señal de dozientos caualleros) z luego fueron prestos al lugar do se auien de ayuntar z luego fizieron abrir una puerta que era contra aquel cabo de las huertas o los moros se auien derramado. z estos salieron todos en tropel fechos z desque fueron fuera dieron en los moros z fueron los firiendo tan de rezio que los sacaron de las huertas matando z derribando muchos dellos. Mucho auie el Çid gran prazer de como veye lo que fazien. Doña Ximena

z sus fijas estauan muy tristes como mugeres que nunca tal cosa vieron. E el Çid quando esto vio, fizolas assentar porque lo non viesen. E el obispo don Jeronimo que estaua con el muy asaborado teniendo ojo como lidiauuan mucho esforçadamente. Aluar Saluadorez z los que eran con el dize la estoria que fueron en el alcance fasta dentro en las tiendas z asi se tornauan, de que mucho plogo al Çid. Mas Aluar Saluadorez auiedo matado en los moros, cuydo que lo veyen las dueñas, aguijo mucho adelante, z metiose en poder de los moros z non ouo acorro z fue preso. ”

Now even granting that some parts of this account have been amplified by the prose narrator, such as the explanation which I indicated by marks of parenthesis, the story is so much more complete than that in the *Poema*; Aluar Saluadorez is introduced so much better than by the bare statement of line 1681, “ Aluar Saluadorez preso finco alla”; and the style of the extract giving us the Cid’s speech to Aluar Saluadorez in direct narration is so like the undoubted reproduction of the *Poema* that we could scarcely have better evidence of compression.

As an example where the suggestion of compression is enhanced by words in the *Crónica General* that have the proper assonance for the series in which they should stand, take line 1711

“ Salidos son todos armados por las torres de Vancia ”.

The attempt of the scribe to make the assonance right is apparent. Turning to the *Crón. Gen.* we read :

“ E desde que todos fueron armados z ouieron caualgado, ayuntaronse a la puerta de Culebra, ca era de aquella parte el mayor poder de los moros; z atendieron al Çid que se era ydo a armar z armose de todas armas como lo auie acostumbrado z sobio en el cauallo Bauieca. ”

The *Crónica* continues to give a much more complete account of the battle and at lines 1719-21

Aluar Aluarez z Aluar Saluadorez z Minaya Albarfanez

(a line with an excessive number of syllables.)

Entraron les del otro cabo.

Plogo al Criador z ouieron los de arrancar,

there is more bad assonance with rather meaningless lines which the *Crónica* supplies thus :

“salio Aluar Fañez de la cibdad z fuelos ferir de partes de la mar. E los moros cuydando que era gran gente que les venien acorrer, començaron a foyr. z el Çid z su conpañia feriendo en ellos z yendo en el alcançe contra un castiello. E si uos quisieremos dezir de cada uno como lidio, esto nos es en guisa porque podiese ser, mas dize la estoria que el Çid . . . ” etc.

The last statement “ si uos quisieremos dezir de cada uno como lidio ” in view of the mention of Aluar Aluarez z Aluar Saluadorez in line 1719, though omitted in the *Crónica* suggests the possibility of an account of the heroic actions of the several men in the original poem of the Cid. This possibility is made greater when we observe the absence of any mention of the bishop Jeronimo's deeds after lines 1704-09 in which he requests the privilege of the first blow. In the *Crónica* however we read “ el obispo don Jeronimo con su conpañia fuelos ferir de tal guisa que a muy poca de hora fueron todos mezclados ”.

In a similar way the other lines mentioned as indicative of compression could be discussed here, but the essential facts are given in the study of the assonances pp. 57-100.

Now assuming that the theory of compression is correct, it has been used to explain the following bad assonances. In all of these cases, no help is received from the *Crón. Gen.* as the passage involved is either omitted or briefly summarized.

33-34	1160	1260	2506	3216
589	1185	1475	2645	3275
708	1195	2000	3110	

The reasons for believing that these lines have suffered compression are given under the respective number for each line in the foregoing. Generally each has some of the attendant circumstances discussed above. Either the line is obscure and long or in indirect discourse or incomplete in detail.

A mixture of direct and indirect discourse offers at once a peculiarity worthy of consideration. Such a mixture occurs at lines 525 ff, 628 ff, 1240 ff, 1819 ff.

Line 524 ff.

Asmo myo Çid con toda su conpañã
 Que enel castiello non y aurie morada,
 E que serie retenedor, mas non y aurie agua
 Moros en paz ca escripta es la carta,
 Buscar nos ye el rey Alfonsso con toda su mesnada,
 Quitar quiero Casteion... etc.

Line 627 ff.

Al rey de Valençia enbiaron con mensaie
 Que a uno que dizien myo Çid Ruy Diaz de Bivar
 Ayrolo el rey Alfonsso, de tierra echado lo ha,
 Vino posar sobre Alcoçer, en un tan fuerte logar
 Sacolas a çelada, el castiello ganado a :
 Si non das conseio, a Teca z a Teruel perderas...

Line 1818 ff.

Con saludes del Çid que las manos le besaua,
 Desta lid que ha arrancada cc caualllos le enbiaua en presentaia.
 E seruir lo he sienpre mientra que ouisse el alma

In the above examples the direct discourse has followed the indirect but in lines 1240-42 the indirect follows the direct.

Line 1239 ff.

Dixo myo Çid de la su boca atanto,
 Por amor del rey Alfonsso, que de tierra me a echado
 Nin entrarie en ela tigera ni un pelo non aurie taiado
 E que fablassen desto moros z christianos.

By comparison with the *Crónica General* we find that the whole of the Cid's speech 525 ff. is in direct discourse, "Amigos, en este castiello non me semeja que mas pudiesemos auer morada, ca maguer que le quisiemos retener de otra guisa non aueríamos y agua etc..." On the other hand the whole of the speech at line 628 is in indirect discourse, while the other two 1240 and 1819 are omitted. The evidence seems fairly to support the belief that a mixture of direct and indirect discourse indicates compression.

Since indirect discourse is the natural thing for a prose sum-

mary of a speech ; the moment other circumstances accompany it, such as excessively long lines or bad assonance, the passage becomes suspicious. Lines 34, 511, 1260, 2000 have bad assonance and lines 34, 519-20, 1252-4, 2000-2, 2980-84, 3555-6 are either excessively long themselves or are connected with long lines. Thus in 8 cases out of 30 (or 27 %), indirect discourse may be said to assist in establishing a doubt concerning the validity of a line. Of the lines to which attention is thus directed, the following by comparison with the *Crón. Gen.* may indicate compression.

Line 1249-50. Vealo myo Çid que con los aueres que auien tomados
Que sis pudiessen yr, ser lo yen de grado.

The *Crón. Gen.* gives no reason to suspect this line but in 1251 the *esto* and *lo*

Esto mando myo Çid, Mynaya lo ouo conseiado

leads one to expect a direct quotation. But line

1252 Que ningun oïne de los sos ques le non spidies onol besas la mano
1253. Sil pudiessen prender o fuesse alcançado
1254. Tomassen le el auer ɿ pusiessen le en un palo.

Compare with the *Crón. Gen.* :

por esta razon mando pregonar por toda la ciudad de Valencia que ninguno fuese *osado* de se yr sin *mandado* del Çid ca todo aquel que fuese sin su *grado* perderie todo quanto ouiese ɿ morrie por ello.

The words *osado*, *mandado*, *grado* even have the proper assonance. Hence we may infer that the indirect discourse of the *Poema* is due to compression.

Line 25 in indirect discourse,

Que a myo Çid Ruy Diaz que nadi nol diessen posado

appears in the *Crón. Gen.* " que lo non acogiesen en ninguna posada, en toda la villa *nin le diesen ninguna vianda*. The *Poema* does not mention *vianda* before line 63.

Lines 160-165 contain a notable passage in indirect discourse :

Martin Antolinez el pleyto a parado,
 Que sobre aquellas archas dar le yen. v. j. çientos marcos,
 E bien gelas guardarien fasta cabo del año :
 Ca assil dieran la fe z gelo auien iurado,
 Que si antes las catassen que fuessen periurados,
 Non les diesse myo Çid dela ganancia un dinero malo.

In the *Crón. Gen.* the sense of this passage appears in direct discourse in the instructions which the Cid gives to Antolinez line 92.

“ e que gelas quitare al mas tardar un año z demas darles he ganancia quanta ellos quisieren. E si al *cabo* del año no gelas quitare que las abran z se entreguen de su auer z lo al que lo guarden fasta que yo embie por ello : z bien sabe Dios que esto que gelo *fago* amiedo mas que de *grado*. ”

Now supposing that the indirect discourse of lines 161-65 stood in the original *Poema*, there would be reason for it, if the hearer already knew the detail concerning the time limit, for the indirect discourse would be a natural method of repetition. As the poem stands, we hear nothing of the year limit before line 162 : nor even here does the poem say that the Jews may keep the contents of the chests at the expiration of the time if not redeemed. The passage from line 79 to 95 also has other signs of mutilation, the bad assonance of 82 and the length of line 90.

Quando en Burgos me vedaron compra z el rey me a ayrado.

Moreover the line seems out of place here as a repetition of 62. Corresponding to 90 in the *Crón. Gen.* is “ dezirles hedes que yaze en ellas muy grande auer en oro z en piedras preciosas. ”

Evidence of compression in the story of the Jews may also be found in lines 181 and 182.

Siuos la duxier dalla : si non, contalda sobre las arcas...
 En medio del palacio tendieron vn almofalla.

The Cid's speech seems broken off abruptly. Moreover the anacoluthon of 181 is striking and has caused considerable comment. It is matched by lines 421, 832-3. Whether the

construction should be considered evidence of compression is doubtful. But the abrupt end of the speech and the "palacio" of line 182 suggest omissions. Compare 56 "Cabo essa villa en la glera posaua"; line 202 "Vino pora la tienda del que en buen ora nasco"; line 208 "Mandad coger la tienda..." 213 "la tienda es cogida." A tent on the river-bank is hardly a palace.

Moreover the further history of the dealing with Rachel and Vidas shows different treatment in the *Crónica*. The *Poema* 1431 ff. represents them as begging for mercy, but gives no information concerning the outcome. On the other hand the *Crónica*, in the instructions to Albarfanez, corresponding to line 1286 ff., has "e otrosi les mando dar seys çientos marcos los trezientos de oro e los trezientos de plata, para Rachel e Vidas mercaderes de Burgos, los que le auie tomado dellos quando salio de la tierra". After leaving the king and arriving in Burgos, Albarfanez pays the Jews (cf. *Crónica* after line 1384 of poem) and, the *Crónica* adds "non ouo logar en toda la cibdad de Burgos que non fàblassen de aquella mesura que el Çid Ruy Diaz fiziera a aquellos mercaderes e dauan le muchas bendiciones." To be sure some of this may be amplification and change by the compiler of the *Crónica*, but the omissions of the *Poema* are at least significant.

The excessive length of a line has already been mentioned as contributory evidence of compression. Lines with more than 15 or 16 syllables, the extreme length of the ballad verse, are numerous in the *Poema del Cid*: and the causes of their many syllables are various. The length may have been caused by the scribe's desire to save parchment by crowding two comparatively short lines into one e. g. 3318

Vist un moro, fustel ensayar; antes fuxiste que alte alegasses.

Probably such double lines are:

282	826	1782	2043	2835	3318
379	1102	1819	2112	2862	3359
446	1261	2001	2286	3216	
464	1666	2032	2361	3236	

Some of these lines can only be considered double by supposing the loss of a hemistich.

1666... aquellos atamores
a uos los pondran delante z veredes quantos son.

Sometimes it is the second hemistich that has disappeared.

379. Çid do son nuestros esfuerços...
en buen hora nasquistes de madre.

In almost all cases it was necessary for a few words to drop out in order to make the line short enough to be written as one. Compare any line or 464

El Campeador salio de la çelada,
Corrie a Casteion sin falla.

Now the omission of single words is precisely the first step toward compression.

When two lines by the omission of some words are thus brought into one, a sort of middle rhyme results. Cf. line 464 above. In such cases we may recognize the mark of interpolation or compression according to the context.

Interpolation of words also is responsible at times for a lengthy line, cf 260 :

Por vn marchó que despendades (al monesterio) dare yo quatro.

A complete study of the possible corrections of all lengthy lines is out of place here. Consult Cornu *Z.R.P.* XXI, p. 461 ff. and Restori *Prop.* vol. XX.

But comparison with the *Crónica General* suggests that the following long lines, the matter of which is more complete in the *Crónica*, may be the results of greater compression than the omission of a few words.

570. Los de Alcoçer a myo Çid yal dan parias de grado
571. E los de Teca z los de Teruel la casa ;
572. A los de Calatauth, sabet, males pesaua.

The *Crónica* has :

Los de la villa con miedo que ouieron del, fablaronle como en razon de

pecharle parias z el que los dexase beuir en paz, mas el Cid non lo quiso fazer z cogios a su bastida. Quando oyeron los de Calataud z de las otras villas de enderrador esto peso les mucho.

Line 699

E fizieron dos axes de peones mezclados, qui los podrie contar?

The *Crónica* has :

de los otros pendones de aquellos pueblos que ay eran ayuntados eran tantos que non auien cuenta.

Restori's note is worth mentioning : "schiarimento errato perchè se erano due schiere non erano confuse. Di più i mori non erano peones cf 749 "*Acostos a un aguazil que tenie buen cauallo*". It looks as if « pendones » had become « peones » in the general confusion into which the line has fallen.

Lines 1033-4-5.

Dixo myo Cid : « comed, conde, algo, ca si non comedes non veredes christianos.

E si uos comieredes, don yo sea pagado,

A uos z dos fijos dalgo quitar uos he los cuerpos z daruos e de mano.

The *Crón. Gen.* :

bien vos digo en verdad que si non comierdes siquiera un poco que nunca tornedes a vuestra tierra : z si comierdes porque podades bivar fazer vos he vos que dos caualleros de los vuestros destos que yo aqui tengo presos que vo guarden z quitar vos he a vos z a ellos los cuerpos z darvos he de mano que vos vayades a vuestra tierra : sinon, non.

Line 1356

Hyo les mandare dar conducho mientra que por mj tierra fueren.

This line is remarkable because precisely the same words are used in the *Crónica*. The line is very long and has a prose form. In a slightly different form it is repeated in 1409

Mientra que fuere por sus tierras conducho nos mando dar.

In the *Crónica* :

z que les mandara luego el su portero en como les diesen vianda mientra que fuesen por todos sus reynos.

Line 2306

Quando los fallaron z ellos vinieron, assi vinieron sin color.

In the *Crónica* :

E passado grad pieça salio de so el escaño Ferran Gonçalez z mostraua que el miedo non lo auie perdido z el otro Diego Gonçalez salio de aquel mal logar en que estaua z desnudo aquellos paños z lauouse z vestiose otros z embio a llamar a su hermano Ferran Gonçalez z fizieron su fabla amos a dos. . .

Here follows a long conversation of which there is no trace in the *Poema*..... Then :

De quales fechos assi passaron fueronse los infantes para el palacio o estaua el Çid.

Now if these examples prove the possibility that long lines indicate compression, the same theory may explain some long lines for which the *Crónica* does not show corresponding passages.

That short lines indicate omission nobody doubts. Cornu and Restori have both filled out such lines to make them fit their theories regarding the meter. The *Crónica* helps in this respect.

646. Vinieron a la nocha a Çelfa [de Canal] posar

837. E el Campeador [alli finco] con su mesnada.

The words in brackets are supplied from the *Crónica*. Now there are at least 302 lines of the *Poema* with 10 syllables or less, so that the short lines constitute a considerable problem for the emendator. The short lines probably indicate a very general cutting down by copyists. A number of short lines together as 770-777, in spite of the assonance

Tan buen dia por la christiandad,
Ca fuyen los moros de la part !
Los de myo Çid friendo en alcaz,
El rey Fariz en Teruel se fue entrar,
E a Galue nol cogieron alla;
Para Calatayuch quanto puede se va.
El Campeador yual en alcaz,
Fata Calatayuch duro el segudar.

give the distinct impression of prose.

V

Obscure passages and omissions of the *Poema* which are explained by the *Crónica* form one of the strongest arguments in favor of the theory of compression. Even supposing with Menéndez Pidal¹ that the *Poema* has marks of greater age than the *Crónica*, still it is possible that in the course of transmission, some details should be retained by the line of manuscripts represented by the *Crónica*, which appear in the *Poema* only as vague allusions or apparent inconsistencies. To distinguish such from amplifications of a later hand is difficult to be sure; but from the large number of passages cited, there seem to be enough which apparently support the theory of compression, to establish the possibility in more doubtful cases.

Broadly, the relations between *Poema* and *Crónica* are as follows. From the beginning to line 1084 the *Poema* and *Crónica* agree, many lines of the one appearing unchanged in the other, though with occasional divergencies. From 1084 to 1222 the lines of the *Poema* were not followed at all except by the author of the *Crónica de XX Reyes*. From 1222 to about 2337 the stories of poem and chronicle are nearly parallel but with differences which most strongly support our theory. From 2337 on, only the main features of the narrative appear. The changes of form are so great and the additions so numerous, that it is even hard to believe that Alfonso's scribes followed a verse redaction. Some of the additions, like the account of the page and the Cid's chair, indicate probably the reception into the narrative of a legend from the monastery of Cardena. Such legends are found in the *Crónica* immediately after the part taken from the *Poema*, for example, the embassy from Persia, the death and burial of the Cid, the death of Bavioca.

1. *Revue Hispanique*, 1898, p. 440.

The reasons for the difference of treatment in the separate parts are hard to find. Menéndez Pidal believes that it represents the decadence into which the epic had fallen. He thinks that in recasting the heroic poems, changes were made chiefly in the latter part while the first part was kept unaltered. Data for such a belief is scanty and such a process was not followed in the epics of other countries, notably in the French epics, where the process of rehandling may be studied in detail.

Now from certain differences in the style of the prose in the divisions indicated, the belief has forced itself on me that the varying treatment is due to difference in scribes. In other words the personality of the men who compiled the *Crónica* is reflected here. There is no reason to assume that the portion relating to the Cid was composed by one scribe; if the task was parceled out among several men there should appear different manners of treatment.

As far as line 1084, there is a tendency to abbreviate the narrative and to render often the lines of the *Poema* exactly. From 1222 to 2337 the style of the prose exhibits a certain elegance but is more wordy on account of the expansion of clauses and greater care in the use of connectives. The changes and additions of detail are slight in this part and I believe that most of them existed in the original followed by this scribe. On the other hand, from 2337 the style gets heavy and is most tedious in the long-winded additions probably due to the imagination of the author.

We will now consider in detail such passages as may suggest compression. The lines found by Menéndez Pidal¹ in the manuscripts of the *Crón. Gen.*, not appearing in Ocampo's edition will be so indicated.

Line 9. Esto me an buelto myos enemigos malos.

110-12 Grandes aueres priso ⁊ muchos sobeianos,

1. *Revue Hispanique*, 1898.

Retouo dellos quanto que fue algo ;
 Por en vino a aquesto por que fue acusado.
 267 Por malos mestureros de tierra sodes echado.

This is all that the *Poema* offers concerning the cause of the Cid's banishment. Martin Antolinez's reason, 110-12, might naturally be nearer the truth than the prejudiced thought of the Cid or his wife. But these lines are confirmed by the *Crónica General* just before the part taken from the poem. The account there agrees with the *Gesta*. At the same time the pages of the *Poema* lost from the beginning may have contained something similar. The *Gesta* and the *Poema* agree in a number of instances ¹.

Line 14.

« Albricia, Albarfanez, ca echados somos de tierra! »

Compare *Crón. Gen.*

Amigos bien sepades por verdad que nos tornaremos a Castiella con gran ganancia si Dios quisiere.

From this a line with proper assonance could be made.

Con gran ganancia tornaremos a Castiella.

Such a line offers a partial explanation for the use of the word « albricias » signifying pleasure or joy.

Line 438-442.

Como los conseiaua Minaya Albarfanez :
 « Ya Çid, en buen ora çinxiestes espada!
 Vos con C de aquesta nuestra conpana . . . »
 « Pues que a Casteion sacaremos a çelada,
 Vos con los CC yd uos en algara, etc. ».

The *Crón. Gen.* has only the order to Albarfanez, « mando a Albarfanez que fuese con los dozientos caualleros ». The break in the sense at the end of 440 shows that something is omitted.

Line 527.

Moros en paz, ca escripta es la carta.

1. Cf. M. de Molina, *Rodrigo el Campeador*.

To understand this line it is necessary to turn to the *Crón. Gen.* : « demas el rey don Alfonsso ha pages con los moros ⁊ se yo que escritas son ya las cartas dello ». The *Crón. Gen.* continues « el rey don Alfonsso nuestro señor es poderoso ⁊ de grand coraçon, porque lo auemos con moros » which makes intelligible line 528.

Buscar nos ye el rey Alfonsso con toda su mesnada.

Moreover lines 525-26 in indirect discourse in the *Poema* appear in direct discourse in the *Crón.* thus strengthening the suggestion of compression.

Lines 534-35.

Ciento moros ⁊ çiento moras quiero las quitar.
Porque lo pris dellos que de mi non digan mal.

The *Crón. Gen.* has in place of 535 :

ca paresçerie mal de llevar moros en el nuestro rastro lo que nos non conviene agora, mas andar lo mas aforrechos que pudieremos como omes que andan en guerras ⁊ en lides ⁊ han a guarir por sus manos e por sus armas.

The words with assonance in *a* are evident in this passage.

Line 652.

Por todas essas tierras los pregonos dan.

The command appears in one set of mms. of the *Primera Crónica*, according to Menéndez Pidal.

enuiaron sus mandaderos pora toda essa tierra que se ayuntassen luego todos los que de armas eran et que uiniessen alli, pora yr con ellos sobre Alcaçar, como mandaua el Rey de Valencia, a prender aquellos christianos que eran pocos ⁊ andauan confondiendo la tierra ; et ayuntaronse alli grandes gentes de moros con estos dos Reys.

Line 755.

Firme son los moros, avn nos van del campo.

Supply from *Crón. Gen.* after this verse.

Onde a mester que los cometamos de cabo (M.P.)

Line 835.

en esta tierra angosta non podriemos biuir.

After this line supply from *Crón. Gén.*

e como yo cuydo, a yr nos abemos de aqui (M.P.)

Line 875-76.

Myo Çid Ruy Diaz, que en buen ora cinxo espada...

Vençio dos reyes de moros en aquesta batalla

Mynaya has not mentioned any battle to the king; hence *aquesta* has nothing to refer to.

The long passage in the *Crónica* certainly indicates an omission in the *Poema*.

Señor, Mio Cid el Canpeador : pues que le vos ayrastes z le echastes de nuestra tierra, gano de moros el castiello de Alcoçer : teniendol el sopol el rey de Valencia z embio y sus poderes contra el z çercaronlo y z tiraronle el agua z tolleronle el pan asi que non podimos ya sufrir. E estonces el Çid touo por bien de salir a ellos z morir antes por buenos lidiando que por malos vaziendo ençerrados : z salimos z lidiamos con ellos en campo z vençioles e Çid.

Line 896.

Esto feches agora, al feredes adelant.

Add. from *Crón. Gén.*

Con la merced de Dios nos guisaremos como nos la fagades » (M. P.).

Line 934-35.

« Ya Albarfanez, biuades muchos dias! »

Non lo tardo el que en buen ora nasco.

The abrupt transition between these lines suggests omission. The expedition against Alcanz or Alcañiz has no motive. The *Crónica* supplies this lack of information from the *Gesta*. Hence one may believe that the compression here is old.

E el Çid estando en Çaragoça cumplieronse los dias del rey Almudafar z morio z dexo dos fijos : z dixeron al uno Çulema z al otro Abenalfage : partieron el reyno entre si z Çulema ouo el reyno de Çaragoça z Abenalfage ouo el de Denia. El de Çaragoça amo mucho a Ruy Diaz mio Çid z diol todo su reyno en poder z que fiziesen del sus vasallos lo que el mandase. E desi començose muy grande enemistad entre Çulema z Abenalfage z guerreauanse el uno al otro : E el rey don Pedro de Aragon

z el conde don Remon Berenguel de Barçelona ayudaron Abenalfage z auien muy grande querella de Ruy Diaz mio Çid porque se tenie con Çulema z le guardaua la tierra. E en todo esto tomo el Cid dozientos de sus compañías z trasnocho z fue correr tierras de Alcañiz.

Line 941.

Porque dan parias plaze a los de Saragoça.

This line, with the above extract in mind, is clear; otherwise it is at variance with 914.

A Sarogoça metuda la en paria.

The *Crón.* has in place of 914.

E desi a cabo de pocos dias puso el Cid su amor muy grande con Almudatar rey de Çaragoça z el resçibiol muy honrradamente en la villa z fizol mucha honrra.

The intention of the compilers of the *Crónica* to write good history is as apparent as the compression in the *Poema*.

Lines 1084-1222.

The *Crónica General* does not follow the *Poema* between these lines. Beside the military exploits of the Cid other affairs of the kingdom are related. The account of the siege of Valencia is taken according to Dozy¹ from an Arab history *Kitab-al-ictifâ*. It is surprising that the *Poema* should contain so little about the siege which lasted nine months, cf. line 1209. The most important event in the Cid's life is passed over in a few lines. Moreover much in these hundred and fifty lines is historically inaccurate. The taking of Murviedro for example is placed before the capture of Valencia and though an important affair is dismissed in one line.

1095. El con todo esto priso a Muruiedro.

Line 1285-86.

E mando mill marcos de plata a San Pero leuar
E que los diesse al abbat don Sancho.

1. Dozy, *Recherches*, II, p. 33.

This contradicts 1422

Los quinientos marcos dio Minaya al abbat.

If the word « quinientos » were inserted after « los » in 1286, the meter and the facts would be rectified but the poem would show compression at this point by the omission of the Cid's intentions regarding the other 500 marks. The *Crón. Gen.* has something different :

E mando les dar mill marcos de plata para que levasen para el monasterio de Sant Pedro de Cardaña z que los diesen al abad don Sancho z mando les dar otrosi treynta marcos de oro para su muger z sus fijas con que se guisasen como los troxiesen bien z otrosi les mando dar seys çientos marcos los trezientos de oro z los trezientos de plata, para Rachel z Vidas mercaderes los que les auie tomado dellos quando salio de la tierra. E dixo a Martin Antolinez : « Esto bien sabedes vos, ca vos lo ouistes sacado sobre el mi omenaje z dezildes que me perdonen ca el engaño de las arcas con cuyta lo fiz ».

This may be an attempt to reconcile 1285 and 1422 by the same hand that was anxious to see justice done the Jews. The *Poema* represents them begging Mynaya Albarfanez for payment 1431 ff. Corresponding to 1422 the *Crónica* presents Albarfanez giving 1000 marks to the abbot but says nothing of the expenditure for the ladies. The discrepancy between 1285 and 1422 evidently existed in other copies of the *Poema* and shows probable compression after 1286.

Line 1320.

Besaua le las manos z fablo tan apuesto

There is no suggestion here of a speech by the king but the *Crónica* has :

z el rey dixo, Aluar Fañez Minaya, bien seades venido, que nueuas me traedes del Cid Canpeador mi vasallo leal?

Line 1333.

E fizo çinco lides campales z todas las arranco.

This line is important as showing the preservation of a tradition, possibly the existence of poems. Cf. Baist, *Grund.* II², 398.

Line 1361-62.

Non quiero que nada pierda el Campeador ;
 A todas las escuelas que a el dizen señor,
 Porque los deserede, todo gelo suelto yo.

The *Crón. Gen.* makes Alfonso go further than this :

Entregole yo a Valencia ⁊ todo lo al que fasta oy ha ganado ⁊ lo que de aqui adelante ganare que se llame dello señor. ⁊ que a otro señorío non faga sino a mí que so su señor natural.

Line 1573.

E aduxiessen le a Bauieca ; poco auie quel ganara.

It is surprising that the poem does not tell us how the Cid gained possession of the steed considering the role that he plays. In the *Crónica de XX Reyes*, according to Menéndez Pidal, mention is made of the steed's capture at the taking of Valencia about line 1209. This *Crónica* is quoted by Berganza ¹.

el Cid cogió en esta batalla al celebrado cavallo Bavioca.

Line 1681.

Albar Saluadorez preso finco alla.

The statement of this man's capture is very abrupt. But in the fuller account of the battle given by the *Crónica* and quoted on pages 105 ff., he is the leader « de las yentes christianas ». In fact the details of this battle show the greatest compression of any part of the poem and form one of the strongest arguments for the theory. The reader is referred to pages 105 ff. and what follows.

Line 1719-20.

Aluar Aluarez ⁊ Aluar Saluadorez ⁊ Minaya Albarfanez.
 Entraron les del otro cabo.

Aluar Saluadorez turns up again after being captured 1681. The *Crónica*, in recounting the booty won at this battle line 1738, says :

1. Berganza, *Antig. de España*, p. 500.

E entre todas las otras cosas que y fallaron fue una tienda la mejor z la mas noble que nunca ome vió z fue fallado en ella Aluar Saluadorez que fue preso en la primera espolonada.

The length of 1719 followed by the short 1720 also suggests that something is wrong with the poem.

Line 2172.

Evay Asur Gonçalez, que era bulidor,
Que es largo de lengua, mas en lo al non es tan pro.

That the Cid's enemy should be in Valencia is surprising and hardly possible; probably an interpolation as these lines interrupt the course of the story.

Line 2236.

Quando ouieron aquesto fecho, salieron del palacio.

This line has a prose style, and after « fueron luego besar las manos al Cid z a doña Ximena su madre », corresponding to 2235, the *Crón. Gen.* has :

E el obispo don Jeronimo que y estaua desposó los luego z camioles los anillos. E desque esto fue fecho el Cid leuantose de su escaño en que estaua asentado z fuese en el estrado de las dueñas z asento a doña Ximena su muger a par de si z cabo si asento a doña Elvira su fija mayor z cabo della su esposo Diego Gonçalez el infante de la otra parte cabo doña Ximena asento a doña Sol la su segunda fija z cabo ella el infante Ferran Gonçalez z estouieron assi una gran pieça. Desi el Cid leuantose z tomó sus yernos por las manos z dixo que aquel día que fuesen folgar z que luego otro día fuesen fechas bodas : z mando al obispo don Jeronimo que lo guisasse en guisa que fuesse fecho a muy gran honrra, que los que allí vinieran de Castiella que siempre ouiessem a contar.

The style of this extract suggests that it was not all condensed from a metrical account. At the same time one feels that matters are somewhat hurried in the *Poema*. The announcement to the daughters of their betrothal, their introduction to the Infantes de Carrion, their formal betrothal by Mynaya, and the marriage, all take place within a short space of time on the same day. In the *Crónica* the Cid consults Ximena before making the contract¹,

1. See Hinojosa, *El derecho en el P. C.* in *Hom. a Menéndez y Pelayo*, vol 1.

awaits at home the arrival of the Infantes instead of riding up with them; the daughters are formally betrothed by the bishop one day before the marriage.

It is quite probable that a less summary account of the marriage existed in the manuscript of the *P. C.* used by Alfonso X. Line 2282.

Salios dela red ⁊ desatos el Leon.

The lion is less abruptly introduced in the *Crónica*.

El Cid auie un leon ⁊ fizose muy grande ⁊ muy fuerte ⁊ guardauanlo tres omes ⁊ aquel leon estaua en una casa en que auie un gran corral.

It is easy to believe here in compression especially as the *can-*
tar, if such it is, is awkwardly introduced by line 2278.

En Valençia sey myo Çid con todos sus vassallos,
Con el amos sus yernos los yfantes de Carrion.
Yazies en vn escaño, durmie el Campeador.

The *Crón. Gen.* has here :

E a cabo de los dos años acaesçio una muy gran desauentura.

After the lines already quoted about the lion :

⁊ acaesçio que un dia el Çid estando en el alcaçar lleço un ome quel dixo que al puerto de Valençia aportauan muy gran poderio de naues en que auie muy gran gente de moros que traye el rey Bucar de Marruecos ⁊ quando esto oyo el Çid Ruy Diaz ouo muy gran plazer ⁊ mando fazer el señal a que se auien todos a llegar. Desque fueron todos en el alcaçar, eran y sus yernos los infantes de Carrion ⁊ el Cid començo auer su acuerdo con todos ⁊ a poco rato adormiose sobre el escaño.

The *Crónica Particular* is even more explicit concerning the lion Cap CCXXX :

En casa del Cid havia un leon muy grande e muy fuerte e muy ligero : e guardauanle tres omes en una casa e un corral muy alto : e quando querian alimpiar el corral, encerrauanle e despues abrian la puerta, e salia a comer : e tenialo el Cid hy por tomar plazer con él quando se pagaua... Los omes que guardauan el Leon estauan alimpiando el corral, e quando oyeron el ruydo de las nuevas de los moros abrieron la caseta al Leon, e venieronse para el palacio donde estaua el Çid e olvidaron la puerta del corral abierta. E despues que el

Leon ouo comido e vido la puerta abierta salio del corral e fuese para el palacio donde estauan todos.

Lidforss thinks this chapter of the *Crón. Part.* shows traces of an assonance in a-o. Perhaps a short *laisse* was omitted or compressed by some of Per Abbat's predecessors.

Line 2425.

Mato a Bucar, al rey de alen mar.

In the *Crón. Gen.* :

Quando fue (el Cid) muy cerca lançol el espada z diol en las espaldas z el rey moro ferido metiose en la naue.

This a sample of the many contradictions between the *Poema* and the *Crónica* beyond line 2337.

Line 2421.

Arriba alço Colada...

This is incorrect because the Çid had already given Colada away. The *Crónica* is more correct in using the word « espada ».

Line 2532-33.

Vassallos de myo Çid seyen se sonrrisando :
Quien lidiara mejor o quien fuera en alcanço.

The sense is abruptly expressed. There may be the omission of a line for the *Crón. Gen.* has :

E un día estando estos infantes de Carrion en la corte de su suegro los caualleros mançebos començaron a departir como en escarnio quales fueron buenos el día de la fazienda o quales lidiaron mejor.

Line 2824-26.

Allabandos seyan los yfantes de Carrion.
De cuer peso esto al buen rey don Alfonso.
Van aquestos mandados a Valençia la mayor.

These lines in themselves indicate considerable compression. After relating the reception of the abused wives at San Esteban,

1. Z.R.P., XXI, 467.

the *Poema* returns to the Infantes, then mentions the king's grief without informing us how he learned the news, and finally speaks of « aquestos mandados » as though the reader knew who was meant. The break in the narrative has been noticed by the editors. Cornu's note sums up the others. « Wie Lidforss bemerkt ist dieser Vers 2825 hier verdächtig aber nicht nur das, der Gang der Erzählung ist in eine derartige Unordnung geraten dass man die Cron. Esp. u. die Cron. Part. zur Hand nehmen muss um ihn zu erkennen ».

The *Crón. Gen.*, after a long account, covering three columns of Ocampo's folio pages, how the attendants of the Infantes led by one Pedro Sanchez demanded of them the reason for their bloody spurs and the absence of the wives; after a search that proved vain because the page Ordoño (in the *Poema* Felez Muñoz) had already rescued the women. Pedro Sanchez rode off, first in pursuit of the infantes and then to the king :

z desde los caualleros le ouieron besado las manos con muy tristes coraçones contaronle el mal que viniera al Çid Campeador dela desonrra que fizieran a sus fijas los infantes de Carrion. E el rey quando lo oyo pesol mucho ». (Almost the words of line 2825) « z estrañol como aquel que lo tenie por muy mal fecho z respondiolo asi. ' Oyo lo que vos dezides z non puede ser que sobre este fecho non rescibamos mandado del Çid Campeador antes de muchos dias : por la qual querella auemos nos mas razon de entrar en el fecho : estonces faremos aquello que deuemos fazer '. E por estas razones que el rey dixo a los caualleros le besaron las manos z touieronelo por gran merçed z fueron en la corte del rey don Alfonsso fasta que el Çid fue venido. Mas agora dexa la estoria de fablar dellos z torna a contar en Ordoño z en las dueñas que fincaron en el robredo de Corpes.

According to the *Crón. Gen.*, Ordoño was the one who brought to the Cid the news of his daughter's outrage in the form of a letter « escripta con sangre de las sus feridas ». On the way to the Cid, he was met by Pero Bermudez and Aluar Fañez who were taking a present ¹ from the Cid to Alfonsso. These

1. See below under line 2838.

messengers beg vengeance of the king. In the *Poema* these men are sent to get the women while Muño Gustioz goes to the king. To Pero Bermudez and Aluar Fañez the king sets the time for the Cortes at 3 months : in the *Poema* the time is 7 weeks (2980). It is only after this meeting with the king and then without bidding from the Cid that they go in search of the women.

The story is so very different that there can be no doubt that the manuscripts followed by the collaborators of Alfonso X contained a different version. Opinions vary whether it was older or younger than the one we have ¹ or if younger, less changed. At any rate the omissions indicated by the lines of the *Poema* 2824-26 show considerable compression from the original form.

Line 2838.

Con CC caualleros quales myo Çid mando.

Cornu ² calls attention to this line. « Diese scheinbar todellose Zeile ist dem Inhalt nach ganz und gar nicht am Platze. Sie entspricht offenbar folgender Stelle der *Cròn. Gen.* « embiaual çient caualllos » dem Könige nämlich (in *Cron. Part.* 200) « delos que ganara en la fazienda con los moros. » Aus den 100 oder 200 Pferden sind 200 Ritter geworden ».

This passage taken into consideration with 2824-26 offers very convincing evidence of the amalgamation of two legends concerning the method by which the king learned the outrage on doña Elvira and doña Sol. The *Poema* favors the legend beginning line 2900.

Line 3112.

Nos quiso leuantar el Crespo de Grañon.

This nickname of García Ordoñez, the Cid's enemy, is intro-

1. Baist, *Gr.*, II, 2 p. 397 « sichtlich etwas jüngere ». Cornu, *Études d'éd. à G. Paris*, p. 422, « moins altérée que celle que Per Abbat nous a écrite ».

2. *Z.R.P.*, XXI.

duced abruptly without explanation, and hence suggests compression. The incident is not mentioned by the *Crón. Gen.* but the latter has a long story about a chair which the Cid sent to the palace for his own use in charge of a page Ferran Alfonsso with whom García Ordoñez quarrels. The sobriquet also occurs in the *Crón. Gen.* Ocampo's ed. folio CCCXVIII b :

Mas el conde Garci ferrandez a que dixerón el Crespo de Grañon z el conde don Martino z los otros condes z ricos omes que fincaron con el infante en un logar que agora dizen Siete condes yuan ya saliendo de la batalla cuydando escapar de la muerte ¹.

Grañon may have been an estate of García Ordoñez. See under 3379.

The abrupt introduction of Garciordoñez occurred also line 1345.

Mager plogo al rey, mucho peso a Garçiordoñez.

Knowledge of the man on the part of the reader is taken for granted by the author.

Lines 3135-6.

Alcaldes sean desto el conde don Anrrich z el conde don Remond
E estos otros condes que del vando non sodes.

The *Crón. Gen.* names six alcaldes but omits don Anrrich while explaining that « don Remond fue yerno del rey don Alfonsso que era casado con su fija, el qual fue despues padre del emperador de España quel dezien don Alfonsso ».

It is characteristic of this part of the *Crónica* to give names.
Line 3215.

Dixo Albarfanez leuantados en pie el Çid Campeador.

Albarfanez's speech is plainly gone. It is also omitted in the *Crón. Gen.* probably because the compression here is old.

Lines 3287-88.

1. Compare M. de Molina, *Rod. el Camp.*, p. 85 ff. for a good account of García Ordoñez.

Como yo auos, conde. enel castiello de Cabra
Quando pris a Cabra, z auos por la barba.

The *Crón. Gen.* does not refer to this incident.

Perhaps it comes from some other poem about the Cid. An account of the Cid's battle with García Ordoñez near Cabra is given in the *Crón.* before the opening of the poem.

Line 3379.

Fuesse a Rio douirna los molinos picar
E prender maquilas, como lo suele far?

The *Crón. Gen.* has the following account suggestive of compression in the *Poema* :

Quando esto oyo el conde don García, leuantose en pie z dixo estas palabras. Tyrad vos afuera mios sobrinos z dexad estar al Çid asentado en su escaño como novio que cuyda con su barba luenga espantar las gentes z tornese a Molina do le solian dar las parias aquellos moros catiuos vencidos con que el ha de tratar : z vayase para el rio d'Ormeña ala su heredad do es el natural z dobe y sus molinos z su heredad que ayna lo auera menester ca el no es nuestro par nin deue trauar en nos.

(Compare with this the tradition of the Cid as the son of a miller's daughter.)

As the result of this insult, Pero Bermudez

endereço do estaua don Garcia Ordoñez z de que fue cerca del diol una puñada que dio con el en la tierra : z por esta puñada fue toda la corte buelta, en guisa que fueron sacadas muchas espadas z los unos llamauan Cabra z los otros Grañon z los del Cid llamauan Valençia z Byuar.

Line 3532.

Myo Çid pora Valençia, z el rey pora Carrion.

The itinerary of the Cid's journey is not given, contrary to the general usage of the poem. cf. 393-402, 542-547, 550-55, 1491-94, 1542-45, 2653-57, 2691-97. But no itinerary is given in the *Crón.* and the poet did sometimes tire of geography l. 1310 :

Dexare uos las posadas, non las quiero contar.

On the other hand the geography is quite different in the

Crón. for the long itineraries 2653-57 and 2691-97 and corresponding to 2645, the *Crón.* has a detailed itinerary.

The geography seems to have suffered considerably in the transition to the prose of the *Crón.* Well-known large towns and rivers are accurately transcribed, sometimes with a slight change of spelling indicative perhaps of variation in pronunciation¹.

On the other hand when the place was unknown to the scribes of the *Crón. Gen.* their ignorance is reflected in the mistakes which they made in deciphering the letters or in attempts at correction.

	<i>Poema</i>	<i>Crónica</i>
393	Spinaz de Can	Espinas de Can
402	Figeruela	Segueruela
415	Miedes	Nieves
551	Alfama	Alfanja
552	Bouierca	Huerca
552	Teca	Tiença
544	Cueuas dAnquita	Cueuas de Angar
545	Toranço	Torçion
632	Teca	Tietar
644	Sogorue	Mogorue
912	Pinar de Teuar	Pinal de Touar
936	Alcanz	Alcañiz
951	Alucat	Aloca
971	Teuar z el Pinar	Touar del Pinar
1466	Medina	Medina Çeli
1492	Mata de Toranz	Montana Taraçon
1493, 1543	Arbuxuelo	Abixuelo
1544	Toranço	Taraçon
3379	Rio douirna	Rio d'Ormeña
	robrede de Corpes frequently robredo de Torpes.	

Some of the places mentioned in the *Poema* are omitted in

1. See Archer M. Huntington's edition for good map of places mentioned in poem and many photographic views.

the *Crón. Gen.* Siloca 635, Daroca 866, Alcobiella 399, Calçada de Quinea 400, Cebolla 1329, Montes de Luzon 2653, while the *Crón. Gen.* has many names unknown to the *Poema*. The most noteworthy perhaps is the campo del Quarto the scene of the battle with Bucar line 2312. Prominence is also given by the *Crón.* to the city of Requena.

The evidence of the geography has been used to solve the question of authorship of the poem. One view is thus summed up by Fitzmaurice-Kelly¹ :

The poet's name is irrecoverable, but the internal evidence points strongly to the conclusion that he came from the neighborhood of Medina Çeli. The surmise that he was an Asturian rests solely upon the absence of the diphthong *ue* from his lines, an inference on the face of it unwarrantable. Against this is the topographical minuteness with which the poet reports the sallies of the Cid in the districts of Casteion and Alcocer ; his marked ignorance of the country round Zaragoza and Valencia, his detailed description of the central episode — the outrage on the Cid's daughters in the wood of Corpes, near Berlanga, and the important fact that the four chief itineraries in the *Poema* are charged with minutae from Molina to San Esteban de Gormaz while they grow more vague and more confused as they extend towards Burgos and Valencia. The most probable conjecture, then, is that the unknown maker of this primitive masterpiece came from the Valle de Arbuxuelo ; and it is worth adding that this opinion is supported by the authority of Sr. Menéndez Pidal."

R. Beer² thinks that the author was a monk of Cardena on account of the prominence of that monastery in the poem and the mention of San Esteuan de Gormaz.

Die auffallende Vernachlässigung Toledos, auf welche Damas-Hinard aufmerksam machte, erklärt sich daraus, dass Cardena mit Toledo zu Beginn des 13. Jhrts. nur sehr wenige Beziehungen hatte. Dagegen spielt ein verhältnissmässig kleiner Flecken, Sant Estéban de Gormaz eine mit Vorliebe herausgearbeitete Rolle. « De siniestro Sant Esteuan » heisst es Vs 397 « una buena cibdad ». Vgl. vs 2818-2824 « los de Santesteuan siempre mesurados son »

1. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. of Span. Lit.*, p. 51.

2. R. Beer, *Zur Überlieferung altspan. Denk.*, pp. 33-43.

2843, 2845, 2875. Milá y Fontanals dachte darum, Gormaz sei vielleicht die Heimat des Dichters des Poema. Hält man daran fest, dass ein Benedictiner diese Verse schrieb, so wird das freigebige Lob verständlich. Die Benedictiner speciell die zu Arlanza, hatten in Gormaz grosse Besitzungen, und ein freundliches Wort für die Bewohner von solcher Seite aus war umsomehr gerechtfertigt, als Gormaz im Maurenkriege ein vielumstrittenes Rampfobjekt war.

Some of the errors considered above, and a few others, appear to have existed in the manuscript used by Alfonso X's compilers and thus give evidence that compression in the *Poema* is old, at least older than Per Abbat : and that their manuscripts were related to the extent of going back to a common incorrect intermediary.

Line 304.

Plogo a mio Çid porque creçio en la iantar.

The idea of eating seems out of place here. Hence we should probably correct to " en el aiuntar ". cf 373 : « Dios sabe el aiuntar ».

But the *Crón. Gen.* has, corresponding to 304 : " mando guisar muy gran yantar. "

Line 585.

Antes quel prendan los de Teruel, si non non nos daran dent nada.

The excessive length of this line suggests error or compression. It is repeated almost exactly by the *Crón. Gen.* " ante que la prendan los de Teruel, ca si ellos la prenden, non nos daran ende nada ".

Line 708.

Los que el debdo auedes veremos como la acorredes.

This line, standing in a series in *á* is out of assonance. Hence Cornu proposed to change the last word to the subjunctive *acorrades*. The *Crón. Gen.* has however :

Amigos los que debdo auedes en bien agora vere yo en como acorredes ala seña.

Line 971.

Alcançaron a myo Çid en Teuar z el Pinar.

This inversion of " el Pinar de Teuar " cf. 912 appears also in *Crón. Gen.*

Line 1276-77.

Por mi mugier ⁊ mis fijas, si fuere su merçed,
Quen las dexé sacar.

The short line 1277 with the bad assonance of 1276 suggests error. Restori supposes the words " si fuere su merçed " an interpolation, but they are found in the *Crón.*

Line 1356.

Hyo les mandare dar conducho mientras que por mj tierra fueren.

The *Crón. Gen.* has precisely the same words.

Line 1545.

Vinieron a Molina...

Menéndez Pidal gives here the reading of the corrector. " El copista puso *medina* : el corrector *molina* sobre el renglón. " The reason for the correction is obvious, since line 1542 has :

Salieron de Medina, ⁊ Salon passauan,
Arbuxuelo arriba priuado aguijauan,
El campo de Torançio luego atrauessauan,
Vinieron a Molina etc.

The *Crón. Gen.* has the following itinerary, showing a subser-vient following of text in copying :

E luego otro día mouieron de Molina ⁊ passaron rio Xalon ⁊ Abixuelo arriba ⁊ trauessaron el campo de Torançon ⁊ llegaron a Medina.

Line 2059.

Catandol sedie la barba, que tan aynal creçiera.

Milá, Restori and Cornu all proposed *creçio* to restore the assonance. But the same form occurs in the *Crón. Gen.*

Maraullandose como le creçiera tan ayna la barba.

Line 3726-7.

Passado es deste siglo el día de cinquaesma
De Christus aya perdon !

Restori following Dozy, showed that " el dia de cinquaesma " are both an error and an interpolation. The *Gesta* gives the month of the Cid's death as July, while the " dia de cinquaesma " of 1099 fell on the 29 th. of May. The *Crón. Gen.* has the same date " dia de cinquaesma. "

The evidence as presented in the foregoing pages bears on the different faults of the *Poema*, the bad assonances, suspicious indirect discourse, long and short lines, obscure or contradictory passages. For all of these the theory of compression offers an explanation ; but unsupported, the theory has not been used to explain any faults except bad assonances. Lines too long or too short, when not otherwise suspicious have been left to the criticism of editors of the poem. After all, the evidence can perhaps not prove the fact of compression, but only induce a belief that the *Poema del Cid*, in its present form has suffered a compression which is older than the manuscript from which both Per Abbat's copy and the prose of the *Crónica General* are derived.

VI

Even after this examination and though one is convinced of the existence of compression in the *Poema del Cid*, there still remain two puzzling questions. One can understand why a scribe anxious to be done with his task should make minor omissions, abbreviate speeches, or condense them into indirect discourse and crowd details of description into a prose line : but why should a poem of the Cid give so much space to the minor sieges of Alcoçer and Casteion and so little to the greater ones of Murviedro and Valencia? Moreover if the account of the *Gesta* is accepted as historical truth, our surprise is increased by the divergencies between that and the *Poema*¹. Casteion and Alco-

1. Compare Huber, *Cron. del Cid*, chap. XLII.

ger are not even mentioned in the *Gesta* unless they are the deeds referred to as omitted when speaking of the compact between Alfonso and the Cid in 1088-89. The *Poema* tells us nothing about the favor which the Cid enjoyed at the court of Zaragoza nor his struggle with the king of Aragon Don Sancho, nor of the second capture of the count of Barcelona.

The second question concerns the marriage of the Cid's daughters with the Infantes de Carrion. These marriages have appeared fabulous to nearly all historians. They are not mentioned by those who preceded the *Crónica General*, Lucas de Tuy the Toledano, the *Liber Regum* or the *Gesta*. Moreover the romantic character of the story militates against its credibility as well as the well known Spanish feeling toward the sanctity of matrimony. The daughters were not « barraganas », though the condition of concubinage legally existed in Spain¹, but the wives, « veladas », of the Infantes and were wedded « a ondra y a bendicion », cf 3439 and 2562. Compare also the marriage ceremony 2230-40. « Dioles (Jerónimo) bendiciones, la missa a cantado ». Hence it is difficult to believe that the marriage was dissolved merely by the villainy of the Infantes. Moreover the names of the daughters are not the ones by which they are recorded in their marriages to the Infantes de Navarra and the Count of Barcelona. And the Infante Fernando Gomez died in 1083 before the capture of Valencia. Besides, the count of Carrion from 1077 was Pedro Ansures who did not belong to the family of the Vanigomez.

3443. De natura sodes de los de Vanigomez.

Berganza² defends the possibility of the separation by the examples of Ordoño III of Leon and Bermudo II, both of whom repudiated one wife to marry another; and of Count Ruiz de

1. Cf. *Siete Partidas*, part. IV, Tit. XIV.

2. Berganza, *Antig. de España*, vol. I p. 518-19.

REVUE HISPANIQUE. XV.

Castro, who in 1177 or eighty years after the Cid, put away his wife and married again. Berganza explains the difference of names by the custom of giving several to one woman and quotes « Maria cognomine Sol » from a document of Oña 1044. He also accounts for the variation of the names Gomez and Gonçalez both of which are applied to the Infantes de Carrion and traces a genealogy for them; but he does not succeed in connecting them with the family of the Vani-gomez. Still line 3443 « De natura sodes delos de Vani gomez » may be an interpolation. The impossibility however of connecting the Infantes de Carrion with any known individuals is exactly the fact that shows the lack of historical verity. That dissolution of marriage was possible at the will of the individual and was part of the customs of the time is probably well enough proved by the mere fact that this peculiarity of the story was accepted without comment by the compilers of the *Crónica*. The decrees of the church councils of the XIIth century fulminate against repudiation¹. Hence it is probable that the old Visigothic laws and customs were still largely in vogue among the Spaniards of the reconquest; and these laws permitted divorce².

A possible source of the fable of the marriages in some local tradition which connected the traitrous family of the condes de Carrion with that of the Cid was discussed by Milá y Fontanals³.

Perhaps the small respect that the story inspired as history is shown by the wide variation between the account of the *Crónica* and that of the *Poema*. Here the romancer felt at liberty. Hence we have the long conversations between the Infantes, the eloquence of the « ome bueno » who sheltered Don Eluira and Doña Sol after the outrage, and the extraneous matter like the story of the page and the chair. A dirty winevat did not seem

1. *España Sagrada*, vol. XIX.

2. Geffken, *Zur Ges. der Ehescheidungsrecht*, p. 49.

3. Milá y Fontanals, *Poesia heroico popular*, ed. 1896, p. 247.

dirty enough for the cowardly Diego (or Ferrando) to hide himself from the lion; so the *Crónica* offers the insinuation « cayo en un logar muy lixioso ⁊ dende se paro el ⁊ sus paños tales que non olien bien ». Thus the story perpetuates itself through the annals of Garibay and Morales till the stately euphuism of Mariana is reached « un lugar poco decente ».

The explanation for the invention of the marriages and the omission of an account of the siege of Valencia lies in artistic necessity. The author of the *Poema del Cid* was no mean artist. The incidents which he selects set forth an incomparable picture of the Cid. For the artist's purpose the sieges of Alcoçer and Casteion are superior to the others because they illustrate the Cid's skill in the ruses of war, just as the affair of the Jews makes known his craft in business. The fight with Fariz and Galve is important because the Cid wins his first hundred horses for a present of propitiation to Alfonso. One capture of the Count of Barcelona is enough because there is only one joke when the Cid forces him to eat and only one sword to be won from him. The other capture of the Count of Barcelona, related in the *Gesta*, is unknown to the poem. Another sword for a present to the second Infante must be won from Bucar and a rich tent from Jucef for Alfonso. The battles with them therefore are more important to the artist than that with the Almoravides which the *Poema* omits.

The artistic excellence of the poet becomes especially prominent in the last part of the poem. Here his invention had free rein untrammelled by the need of selection. The three villains, for the Infantes are now joined by their bibulous uncle, Asur Gonçalez, are matched against the Cid's men. The cowardice of the Infantes is brought into broad relief by the dramatic recitals of Pero Vermuez and Martin Antolinez at the Cortes. And when the hour comes for the fights, they are related with a vividness of detail and movement that contrast strongly with the earlier descriptions of battle. Compare lines 3610-92 with 760 ff or 1005 ff.

Even the rhetoric and the language are more artistic in this portion of the poem. Note the epic repetition in 3620 of 3614.

Cada uno dellos mientes tiene al so.

And again 3632 and 3633.

Passo gelo todo, que nada nol valio,
Metiol la lança por los pechos, que nada nol valio.

A similar epic repetition occurs in the passage which describes the outrage on Don Elvira and doña Sol.

2741 Qual ventura serie esta, si ploguiesse al Criador,
Que assomasse essora el Çid Campeador!

This is repeated in 2753.

Again line 2748,

Por muertas las dexaron en el robredro de Corpes.

is repeated in 2752

Por muertas la dexaron, sabed, que non por biuas.

perhaps again in 2755 but now mutilated by an ignorant scribe. Traces of a similar rhetorical device are perhaps the repetition of « menos vales oy » lines 3334, 3346 and « mas valen que vos » 3348.

More artistic also is the use of a different assonance for each of the three combats described between 3610 and 3692. In the scene at the Cortes between lines 3253 and 3389 the assonance changes with the different speeches and in 3258 it changes in the middle of the Cid's speech, when he turns from the king to the Infantes. This bit of art is rare elsewhere in the poem (See Appendix 2).

Concerning the language, there is a long passage 3315-3351 which contains certain peculiarities that some assert to be traces of oral transmission or evidences of antiquity. The words in question are off 3320 of 3321, showing unvoicing of final *v* after unusual loss of *e*; did 3322=di te; touel do 3322=tuve te lo showing metathesis of *t'l*; the word barnax 3325. Now these expressions are placed in the mouth of Pero Vermuez « varon

que tanto callas », the laughing-stock of the Cid and his companions on account of his speech. The poet may have attempted to reproduce some of Vermuez's odd speech. In this connection, it is worth noting that many of the most remarkable phonetic changes preserved in the *P. C.* occur in speeches, e. g. fusted meter 3365, nimbla 3286, combre 1021; tengon 2152; sin salve; and quicab 2500.

Now what are the results of this review of the *Poema del Cid* and the comparison with the *Crónica General*? To prove by such means that the *Poema* has suffered the ravages of time would be needless. But from the evidence presented, the belief may come that the poem shows first, a deliberate attempt on the part of indifferent scribes to cut down the original length; and second, that the author based his work on other poems.

In other words there seem to be two kinds of compression in the *Poema*. One explains the bad assonances, the abbreviated speeches, and general curtailment of the narrative. The other accounts for the significant omissions in the biography of the Cid, the prominence of minor but more picturesque exploits, and the fable of the marriages to the Infantes de Carrion.

The excellence of the *Poema del Cid* as an artistic whole has frequently been noted. Moreover the unity of authorship is taken as an argument that the poem exists in its original form. The opposing idea that the *Poema del Cid* has sources in other poems was founded on the internal evidence of division into *cantares*.

But in seeking a basis for the assumption, the adherents of this theory adopted the ballads. As the form of the ballads preserved was modern, they postulated certain primitive romances from which they conceived the epic poems derived. When Milá y Fontanals showed that the older ballads can be traced to the epic poems through the medium of the *Crónicas*, little foundation was left for the theory. Then the lines referring to *cantares*

were explained as epic formulae, little more than the similar ones used in the French epics.

Now passing over the ballads and accepting the theory that the origin of Spanish epic poetry, as far as the form is concerned, must be sought in artistic imitation of French epics, let us see if the opinion must prevail that the *Poema del Cid* had no predecessors from which it may have been derived.

Lines such as 1085

aquis conpieça la gesta de myo Çid el de Biuar

and 2276

Las coplas deste cantar aquis van acabando

are not wholly explained by calling them epic formulae, for they assist in suggesting compression. The mass of evidence in favor of compression has been presented and if it is sufficient to create belief in the theory, the lines in question appear more than mere epic formulae. And in trying to confirm the idea, we discover that other poems on the Cid did exist in both Latin and the vernacular.

On the one hand there is the Latin biographical poem which relates the death of Don Sancho, the courtiers' envy of the Cid, his banishment, his deeds of prowess, his victory at Cabra over don Garcia, his siege of Almenara defended by the count of Barcelona and ends with a description of his arms. Milá¹ believed that this poem might be partly the translation of a popular poem, or, if inspired by the *Gesta*, the author was influenced by the popular poetry.

In the vernacular, there exists the *Rodrigo* or *Crónica Rimada*. The compilers of Alfonso X's *Crónica General* also knew a poem dealing with the siege of Zamora where the Cid distinguished himself and relating the assassination of Sancho of Castille by Vellido Dolfos and Alfonso's oath exacted by the Cid and his

1. Milá, *Poesia*, p. 228.

followers, that Alfonso had no part in his brother's death. Moreover the *Crón. Gen.* mentions the « cantares » as the source of the account of these matters. Ocampo's ed. fol. 294 « e dizen en los cantares ».

The words of the poem on the capture of Almería :

Ipse Rodericus mio Cid semper vocatus

De quo cantatur quod ab hostibus haud superatus

commonly taken to refer to our poem may as well refer to some other poem which was in part the source of ours.

A point made by R. Beer¹ is important in considering the possibility of earlier poems on Myo Cid. In trying to fix the place of authorship he believes that the references in the *Poema* to the monastery of Cardena prove that its author was a monk there. Over 200 lines of the poem refer directly to events at the monastery. It is there that the Cid leaves his wife and daughters for their protection. The monastery is the gathering-place of his men before having Castilla and again for those who join Mynaya Albarfañez. The Cid makes rich presents to the abbot. Moreover the Cid and his wife were buried in the monastery. Even Bauieca found a resting-place before the gate. In later times the monks showed as relics the sword Tizon, the chair mentioned in the *Crón. Gen.*, the famous chests. One of these was seen by Berganza 1715 while the other was in the church of Santa Agueda de Burgos. Berganza also mentions « la imagen del crucifijo, llamado de las Batallas del Cid. Acaso este crucifijo fueran las armas con que don Gerónimo entraba en campaña ». Cf. *Poema* line 2375

Pendon trayo a corcas e armas de señal.

Hence assuming that the author of the *P. C.* was a monk of Cardena, we may suppose that he introduced matter that would agree with local legends and be confirmed by relics. A

1. R. Beer, *op. cit.*, p. 30 ff.

desire to perpetuate and spread the fame of the chests would account for the story of the Jews, just as the existence of a chair, called the Cid's, at Cardena was the probable source of the story about it in the *Crónica*. In a similar way the fable of the marriages probably rested on some local tradition.

In conclusion, then, may be asserted that the evidence above supports the theory of compression; of which there are two kinds, one limited to the minor abbreviations of scribes; the other indicative of predecessors to our poem of Myo Cid and due to the author. The genesis of the poem may be imagined about as follows. A monk of Cardena had in mind, either from oral tradition or from written sources, one or more biographical poems on the Cid. Desiring to combine them and incorporate material to exalt the monastery of Cardena and its relics, he selected such incidents as best suited his purpose. Being an artist, he did not merely string events together. His purpose was not to produce a history but to write a coherent and dramatic poem which we know as the *Poema del Cid*.

Alfred COESTER

APPENDIX I

BIBLIOGRAPHY

- Alfonso X. Siete Partidas. Madrid, 1815.
 F. Araujo. Gram. del Poema del Cid. Madrid, 1897.
 G. Baist. Die Span. Sprache, Gröber's Grundriss Rom. Phil I.
 — Die Span. Litteratur — — — II'
 — Litt. Blatt. 1880 p. 343, ibid. 1892 p. 398.
 — Zeits. Rom. Phil. IV, 473 ; V, 64 : VI, 167.
 A. Bello. Poema del Cid.
 R. Beer. Zur Überlieferung altspanischer Literaturdenkmäler. Vienna, 1898.
 — Span. Lit. Geschichte. Leipzig, 1903.

- Berganza. *Antigüedades de España*, 1719.
- J. Cornu. *Romania*, IX, 71; X, 75; XIII, 285.
- *Etudes dédiées à G. Paris*, p. 419, Paris, 1891.
- *Symbolae Pragenses*, p. 17. Vienna, 1893.
- *Zeits. Rom. Phil.* XXI, p. 461.
- *Romania*, XXII, 153.
- W. U. Comfort. *Modern Philology* I, 309.
- Crónica General of Alfonso X*, printed by Ocampo, Zamora. 1541.
- Crónica Particular del Cid*, 1ª edición, Velorado, Burgos 1512.
- — Reprint V. A. Huber Marburg 1844, 1853.
- Crónica Rimada*. Duran App. to *Romancero* and. Vol. 16 of *Bibl. de aut. esp.*
- Damas Hinard. App. to *Poema del Cid*.
- Michel und Wolf. *Wiener Jahrbücher*. vol. 116, 1846.
- Damas Hinard. *Poème du Cid* with French trans. Paris, 1858.
- R. Dozy. *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*. 3ª éd. Paris, 1881.
- E. Du Méril. *Poésies populaires lat. du moyen âge*, 1847. Contains Latin poem on Cid.
- A. Duran. *Romancero General*, vol. 10-16. *Bib. Aut. Esp.*
- Fitzmaurice-Kelly. *Spanish Literature*. London and New York, 1901.
- Florez. *España Sagrada*. vols XIX, XXXVII.
- Ford J. D. M. *Harvard Studies and Notes*, vol. VII.
- *Modern Philology*, I, 49.
- E. Garibay. *Compendio Historial*, 1560.
- Geffken. *Zur Ges. der Ehescheidungsrecht*, Leipzig, 1894.
- F. Janer. *Poema del Cid*, vol. 57. *Bib. Aut. Esp.*
- F. Hanssen. *Sobre el hiato en la ant. vers. cast.* Santiago, 1896.
- E. de Hinojosa. *El Derecho en el Poema del Cid* in vol. I. *Homenaje á Menéndez y Pelayo*. Madrid, 1899.
- V. A. Huber. *Crónica Part. del Cid*. Stuttgart, 1853.
- Archer M. Huntington. *Poema del Cid*. New York, 1897.
- E. Lidforss. *Cantares de myo Çid*. Lund 1895.
- Malo de Molina. *Rodrigo el Campeador* Madrid, 1857.
- C. C. Marden. *Poema de Fernan Gonçalez*. Baltimore, 1904.
- Masdeu. *Hist. Crit. de Esp.* vol XX.
- Menéndez y Pelayo. *Antología de Poetas Esp.* Madrid.
- R. Menéndez Pidal. *Poema del Cid*, Madrid, 1900.
- *Crónicas de España*. Catálogo de la Real Bib. 1898.
- *El Poema del Cid y las Crónicas Gen. de Esp.* in *Revue Hispanique*, 1898, p. 435.

- *La leyenda de los Inf. de Lara*. Madrid, 1896.
- *Romancero de Fernan González* in *Hom. a Menéndez y Pelayo*.
- *Review of Marden's Fernan González* in *Ar. Neu Spr.* vol. CXIV 1905. p. 243.
- *Gram. hist. esp.* Madrid, 1904.
- W. Meyer Lübke. *Gram. der Rom. Spr.* 1890-99.
- M. Milá y Fontanals. *De la Poesía heroico-pop. cast.* Barcelona. 1874.
- A. Morel-Fatio. *Rom.* XXVI, p. 305. *Review of Menéndez Pidal. Inf. de Lara.*
- A. Morales. *Crón. Gen. de Esp.* 1574.
- J. Mariana. *Hist. de Esp.* 1601.
- Moret. *Invest. hist. de las Antig. de Navarra.* Pamplona, 1665.
- Nyrop. *Rom.* XVIII, p. 502.
- G. Paris. *Rom.* XXII, p. 153. *Rev. of Cornu in Etudes.*
- *Journal des Savants.* mai et juin 1898. *Review of Menéndez Pidal's. Inf. de Lara.*
- P. J. Pidal. *Cancionero de Baena.* Madrid, 1851.
- A. de Puibusque. *Hist. comp. des litt. franç. et esp.* Paris. 1843.
- Th. de Puymaigre. *Les vieux auteurs cast.* Paris, 1863.
- A. Restori. *Le Gesta del Cid.* Milan, 1890.
- *Osservazioni sul metro, sulle assonanze e sult esto del P. C. Pro-pugnatore XX.*
- *Il Cid Campeador.* Prop. XIV, XV, XVI.
- Amador de los Rios. *Hist. Crit. de la lit. esp.* 1861-65.
- M. Risco. *La Castilla y el mas famoso Castellano* 1792. Contains the *Gesta Ruderici Campidocti*, also reprinted in M. de Molina, *Rodrigo el Campeador*.
- F. Sanchez. *Poema del Cid.* Madrid, 1779.
- E. Sievers. *Grundzüge der Phonetik.* Leipzig, 1893.
- E. Stengel. *Rom. Verslehre* Gröber's *Grund. Rom. Phil.* II¹
- G. Ticknor. *History of Span. Lit.* Boston, 1872.
- Vollmöller. *Poema del Cid (text).* Halle, 1879.
- *Gött. gelehrt. Anzeiger*, 1882, p. 509.
- F. Wolf. *Über die Romanzen Poesie der Spanier* 1846.
- *Primavera y Flor de Romances*, 1856.
- *Studien zur Ges. der span. und port. Nat. Lit.* 1859.

APPENDIX II

Changes of Assonance with Direct Discourse.

Lines of direct discourse	Number	Asson	Beg.	Asson. changes at			Not
				End.	Mid.	With introd. words	
8-9	2	a-o	—	»			
14	1	ie-a	—	»			
20	1	o	—	»			
41-8	8	a-a	—	—	—	—	»
71-77	8	i-o	—	»			
79-95	17	a-o a-o	»	»	»		
103-4	2	a-o	—	—	—	—	»
106-121	16	a-o	—	—	—	—	»
123-130	8	a-o	—	—	—	—	»
132-135	4	a-o	—	—	—	—	»
136	1	a-o	—	—	—	—	»
137-38	2	a-o	—	—	—	—	»
139-40	2	a-o	—	—	—	—	»
141-45	5	a-o	—	—	—	—	»
146-47	2	a-o	—	—	—	—	»
155-158	4	a-o	—	—	—	—	»
166-69	4	a-o	—	—	—	—	»
175-79	5	a-a	»				
181-82	2	a-a	—	—	—	—	»
189-90	2	a-a	—	»			
192-98	7	a-o	—	—	—	»	
204-5	2	a-o	—	—	—	—	»
206-12	7	a-o	—	»			
217-25	9	i-a	—	»			
228-31	4	a	—	—	—	»	
241	1	o	—	»			
246-7	2	a-o	—	—	—	»	
248-60	13	a-o	—	—	—	—	»
265-73	9	a-o i-a	—	—	»	»	
278-84	7	i-a	—	»			
300-03	4	a	—	—	—	»	

313-21	9	a	—	—	—	—	»
330-65	6	a	—	—	—	—	»
372-73	2	a	—	—	—	—	»
379-82	4	a	—	—	—	—	»
388-90	3	a	—	—	—	—	»
407-9	3	a	—	—	—	»	
420-24	5	a	»				
439-40	2	a-a	»				
441-53	13	a-a	—	—	—	—	»
489-92	4	a-a	—	»			
493-505	13	a-o	»				
527-38	12	a-o	—	—	»		
581-86	6	a-a	—	—	—	—	»
590	1	a-a	—	—	—	—	»
597-8	2	a-a	—	—	—	—	»
614-22	9	a-o c-o	—	»	»	»	
627-35	9	a	»				
637-42	6	a	—	—	—	—	»
667-70	4	a	—	—	—	»	
672-76	5	a	—	—	—	—	»
677-78	2	a	—	—	—	—	»
685-91	7	a	—	—	—	—	»
702-3	2	a	—	—	—	—	»
706-8	3	a	—	—	—	—	»
709	1	a	—	—	—	—	»
710	1	a	—	—	—	—	»
714	1	a	—	»			
720-1	2	a	»				
753-55	3	a-o	—	—	—	—	»
782-84	3	a-o	—	—	—	—	»
792-3	2	a-o	—	—	—	—	»
810-818	9	a-o	—	—	—	—	»
819	1	a-o	—	»			
820-25	6	i-a	»	»			
829-35	7	i	»	»			
853-4	2	a	—	—	—	—	»
874	1	a-a	—	—	—	»	
875-80	6	a-a	—	—	—	—	»
881-93	13	a-a a	—	—	»		

895-6	2	a	—	—	—	—	»
897-8	2	a-a	»				
924-5	2	a-a	—	»			
931	1	i-a	—	»			
947-950	4	a	—	—	—	—	»
960-66	7	a	—	»			
977-8	2	a	—	—	—	—	»
979-81	3	a	—	—	—	—	»
985-99	15	a-a	»	»			
1021-23	3	a-a	—	»			
1025-27	3	i-o	—	—	—	—	»
1028-29	2	?	»				
1033-35	3	a-o	»				
1037-38	2	a-o	—	—	—	—	»
1039-48	10	a-o	—	—	—	—	»
1054-55	2	a-o	—	—	—	—	»
1056	1	a-o	—	—	—	—	»
1060-63	2	a-o	—	—	—	—	»
1068-73	6	{ a-o e-e	—	—	»		
1074-76	3	a-o	—	»			
1102-12	11	a	—	—	—	—	»
1115-26	12	{ a a-a	—	»	»		
1128-33	6	a	—	—	—	—	»
1138-40	3	a	—	—	—	—	»
1189-94	6	a	—	—	—	—	»
1240-42	3	a-o	—	—	—	—	»
1257-61	5	a-o	—	—	—	—	»
1262	1	a-o	—	»			
1267-81	15	a	—	—	—	—	»
1282	1	a	—	—	—	—	»
1297-1301	5	a-o	—	»			
1321-39	19	o	»				
1341-44	4	o	—	—	—	—	»
1346-47	2	o	—	—	—	—	»
1348-49	2	o	—	—	—	—	»
1351-54	4	o	—	—	—	—	»
1355-66	12	o	—	—	—	—	»
1369-71	3	o	—	—	—	—	»
1373-76	4	o	—	—	—	—	»

1379-83	5	O	—	—	—	—	»
1386-89	4	a	—	—	—	—	»
1390	1	a	—	—	—	—	»
1396-1403	8	a	—	—	—	—	»
1404	1	a	—	—	—	—	»
1407-12	6	a	—	—	—	—	»
1418	1	a	—	—	—	—	»
1432-34	3	a	—	—	—	—	»
1435-36	2	a	—	—	—	—	»
1437-38	2	a	—	—	—	—	»
1442-46	5	a	—	—	—	—	»
1447	1	a	—	—	—	—	»
1457-72	16	a	—	—	—	—	»
1479-80	2	a	—	—	—	—	»
1482-86	5	a	—	—	—	—	»
1487	1	a	—	—	—	—	»
1498-1504	7	a	—	—	—	—	»
1505	1	a	—	—	—	—	»
1520-26	7	a	—	—	—	—	»
1528-31	4	a-a	»	—	—	—	»
1532-33	2	a-a	—	—	—	—	»
1595-98	4	a-a	—	—	—	—	»
1604-07	4	a-a	—	—	—	—	»
1623-24	2	i-o	—	—	—	»	
1633-43	11	a	»	—	—	—	
1646	1	a	—	—	—	—	»
1647-50	4	a	—	—	—	—	»
1651	1	a	—	—	—	—	»
1652-56	5	a	—	»	—	—	
1659	1	O	—	—	—	—	»
1664-68	5	O	—	—	—	—	»
1685-91	7	a	—	—	—	—	»
1692	1	a	—	—	—	—	»
1694-97	4	a	—	—	—	—	»
1698	1	a	—	»	—	—	
1704-09	6	a-a	—	—	—	—	»
1710	1	a-a	—	»	—	—	
1748-55	8	a-o	—	—	—	—	»
1760	1	a-o	—	—	—	—	»
1763-68	6	a-o	—	—	—	—	»
1789-91	3	a-o	—	—	—	—	»

1806-14	9	a-a	—	—	—	—	»
1845-54	10	a-o	—	—	—	—	»
1855-57	3	a-o	—	—	—	—	»
1861-65	5	a-o	—	—	—	—	»
1867-76	10	$\left\{ \begin{array}{l} o \\ i \end{array} \right.$	—	—	»		
1881-83	3	a	—	—	—	»	
1885-88	4	o	»				
1890-93	4	o	—	—	—	—	»
1897-1906	10	o	—	—	—	—	»
1908-9	2	o	—	—	—	—	»
1910-13	4	o	—	—	—	—	»
1919-22	4	o	—	—	—	—	»
1923-24	2	o	—	—	—	—	»
1925	1	o	—	—	—	—	»
1933-42	10	o	—	—	—	—	»
1943-46	4	o	—	—	—	—	»
1947	1	o	—	—	—	—	»
1948-9	2	o	—	—	—	—	«
1950-55	6	o	—	—	—	—	»
1961-63	3	a-a	»				
2027-29	3	o	—	—	—	—	»
2031-32	2	o	—	—	—	—	»
2033-35	3	o	—	—	—	—	»
2036-38	3	o	—	—	—	—	»
2043-46	4	o	—	—	—	—	»
2047-50	4	o	—	—	—	—	»
2053-54	2	o	—	—	—	—	»
2055	1	o	—	—	—	—	»
2072-81	10	o	—	—	—	—	»
2082-89	8	o	—	—	—	—	»
2090	1	o	—	—	—	—	»
2095-2107	13	o	—	—	—	—	»
2109-10	2	o	—	—	—	—	»
2123-24	2	o	—	—	—	—	»
2125-26	2	o	—	—	—	—	»
2128-34	7	$\left\{ \begin{array}{l} o \\ a \end{array} \right.$	—	—	change « of address		
2135-39	5	a	—	—	—	—	»
2140	1	a	—	—	—	—	»

2142-46	5	a-o	—	—	—	»	
2147-55	9	a-o	—	»			
2160-63	4	o	—	—	—	»	
2178-81	4	o	—	—	—	—	»
2185-86	2	a-a	—	—	—	—	»
2187-89	3	a-a	—	—	—	—	»
2192-94	3	i-a	»				
2195	1	i-a	—	»			
2196-2204	9	o	»	»			
2220-26	7	a-o	—	—	—	—	»
2227	1	a-o	—	—	—	—	»
2230-33	4	a-o	—	—	—	—	»
2289	1	o	—	—	—	—	»
2294	1	o	—	—	—	—	»
2295	1	o	—	—	—	—	»
2320-23	4	o	—	—	—	—	»
2326-30	5	o	—	—	—	—	»
2332-37	6	o	—	—	—	—	»
2338	1	a-o	»				
2342-3	2	a-o	—	—	—	—	»
2351-54	4	a-o	—	»			
2355-60	6	a	»				
2361-66	6	a	—	—	—	—	»
2367	1	a	—	—	—	—	»
2370-79	10	a	—	—	—	—	»
2380-82	3	a	—	»			
2409-11	3	a	—	—	—	—	»
2412-16	5	a	—	—	—	—	»
2417	1	a	—	—	—	—	»
2443-48	6	a-o	—	—	—	—	»
2456-61	6	a-o	—	—	—	—	»
2462-63	2	a-o	—	»			
2477-83	7	o	—	—	»		
		a					
2493-2503	11	o	»	—	—	»	
2517	1	o	—	—	—	—	»
2519-26	8	o	—	»			
2528-31	4	a-o	»				
2539-56	18	a-o	—	—	—	»	
		o					
2559-67	9	o	—	—	—	—	»

2568	1	o	—	—	—	—	»
2570-82	13	o	—	—	—	—	»
2594-2600	7	o	—	—	—	—	»
2603-05	3	a-a	—	—	—	»	
2618-22	5	o	»				
2623	1	o	—	—	—	—	»
2625-27	3	o	—	—	—	—	»
2628-29	2	o	—	—	—	—	»
2630	1	o	—	—	—	—	»
2634-41	8	o	—	—	—	—	»
2661-65	5	o	—	—	—	—	»
2669-70	2	o	—	—	—		»
		o					
2675-85	11	a	»	—	»		
		o					
2714-19	6	o	—	—	—	—	»
2725-33	9	o	—	—	—	—	»
2758-62	5	a-o	—	»	—	»	
2780-82	3	o	—	—	—	—	»
2786-89	4	o	—	—	—	—	»
2792-95	4	o	—	—	—	—	»
2797-98	2	o	—	—	—	—	»
2830-34	5	o	—	—	—	—	»
2851-55	5	o	—	—	—	—	»
		o					
2860-62	3	a	—	—	»		
		a					
2865-68	4	a	—	—	—	—	»
2890-94	5	a	—	—	—	—	»
2901-16	16	o	»				
2936-52	17	o	—	—	—	—	»
		o					
2954-73	20	e-o	—	—	»	»	
		a-o					
2990-94	5	o	—		—	—	»
3028-32	5	o	—	—	—	—	»
3035-41	7	o	—	—	—	—	»
3042	1	o	—	—	—	—	»
3045-51	7	a	—	—	—	»	
3052	1	a	—	—	—	—	»
3063-81	19	o	»				

3114-16	3	O	—	—	—	—	»
3118-19	2	O	—	—	—	—	»
3128-44	17	O	—	—	—	—	»
3146-58	13	O	—	—	—	—	»
3159	1	O	—	—	—	—	»
3160	1	O	—	—	—	—	»
3164-69	6	O	—	—	—	—	»
3171-74	4	O	—	—	—	—	»
3186-87	2	O	—	—	—	—	»
3190-1	1	O	—	—	—	—	»
3193-97	4	O	—	—	—	—	»
3200-06	7	O	—	—	—	—	»
3209	1	O	—	—	—	—	»
3210-11	2	O	—	—	—	—	»
3212	1	O	—	—	—	—	»
3213	1	O	—	—	—	—	»
3214	1	O	—	—	—	—	»
3216	1	O	—	—	—	—	»
3221-23	3	O	—	—	—	—	»
3225-27	3	O	—	—	—	—	»
3229-35	7	O	—	—	—	—	»
3236	1	O	—	—	—	—	»
3238-40	3	O	—	—	—	—	»
3253-69	17	a O	—	»	»	of address	»
3271-79	9	a-a	»				
3281-90	10	a-a	—	»			
3293-3300	8	O	—	»	—	»	
3302-05	4	a-a	»				
3309-51	41	a O	—	»	»	»	»
3354-60	7	i-o	—	»			
3362-71	10	a	»	»			
3377-81	5	a	»	»			
3383-89	7	O	—	—	—	»	
3390-91	2	O	—	—	—	—	»
3403-08	6	O	—	—	—	—	»
3410-13	4	O	—	—	—	—	»
3415	1	O	—	—	—	—	»
3416-21	6	O	—	—	—	—	»

3430-33	4	0	—	—	—	—	»
3434-35	2	0	—	—	—	—	»
3436-56	21	0	—	—	—	—	»
3458-62	5	0	—	—	—	—	»
3463-66	4	0	—	—	—	—	»
3468-70	3	0	—	—	—	—	»
3472	1	0	—	—	—	—	»
3473-74	2	0	—	—	—	—	»
3475-84	10	0	—	—	—	—	»
3486-90	5	0	—	—	—	—	»
3491	1	0	—	—	—	—	»
3504-07	4	0	—	—	—	—	»
3509-10	2	0	—	—	—	—	»
3513-15	3	0	—	—	—	—	»
3516-21	6	0	—	—	—	—	»
3524-26	3	0	—	—	—	—	»
3527-29	3	0	—	—	—	—	»
3559-67	9	0	—	—	—	—	»
3574-80	7	0	—	—	—	—	»
3581	1	0	—	—	—	—	»
3596-3602	7	0	—	—	—	—	»
3665	1	a-a	—	—	—	—	»
3668-69	2	a-a	—	—	—	—	»
3690-91	2	0	—	—	—	—	»
3692	1	0	—	—	—	—	»
3714-16	3	0	—	—	—	—	»
No. of speeches 326 1604			32	43	15	26	230

Percent of no change 70

» » lines of direct disc. 43

Average of lines to speech 48

Percent of change of asson at beginning of speech 9

» » » » » includ introd. lines 17

LE LIVRE

DES

CASTIGOS E DOCUMENTOS

ATTRIBUÉ AU ROI D. SANCHE IV

Jusqu'à ces dernières années, — mettons un demi-siècle, — l'histoire de la littérature espagnole se composait essentiellement d'affirmations courantes dont on ne s'avisait guère de contrôler la provenance et la valeur. Il suffirait, pour en juger, de rouvrir cette massive *Historia crítica* d'Amador de los Ríos, que d'aucuns, sur sa lourdeur, ont pu croire solide. Quel que soit le volume entre-bâillé (ce doit être ici le mot juste), on est presque certain de tomber sur quelque légende séculaire, et d'autant plus fantaisiste que l'auteur développe par vastes périodes oratoires à triples gérondifs et ablatifs absolus, hérissées de synecdoques, d'hyperbates, de *verum enimvero*. Du fantastique Isidore de Béja au fallacieux ébaucheur de la *Celestina* (c'est là que s'arrête le septième et dernier volume), les attributions arbitraires se succèdent, entées sur le lapsus d'un scribe ou l'industrie d'un mystificateur, et que le robuste érudit (dont je ne méconnais pas, d'ailleurs, le savoir et le labeur archarné) absorbe sans y regarder de près, sur la foi de ses oracles ordinaires : Morales, Antonio, Sarmiento, Conde, etc. Car, rendons-lui cette justice, il n'a rien inventé. Qu'il s'agit des fameuses *Querellas* ou du *Centón* de Cibdareal, il ne s'appliquait guère qu'à recueillir les commérages de la sacro-sainte Tradition : il mettait sa fierté et sa gloire à être le *rodrigón* le plus convaincu, le plus consciencieux de l'au-

guste commère. Et c'est cela qui prête quelque saveur à son titre officiel d' « historien critique » !

On a, depuis lors, beaucoup marché, derrière la critique étrangère qui déblayait le terrain. Je n'ai pas à jalonner le chemin parcouru ; c'est déjà fait, et galamment, par M. Fitzmaurice-Kelly dont l'excellent Manuel fournit à la minute, aux gens pressés, le dernier état de situation. Je ne saurais assez louer ce Baedeker supérieur qui nous renseigne et nous enseigne de si bonne grâce, sans trop s'en faire accroire, et dont la sûre information, très expressive en sa brièveté voulue, conserve un cachet d'élégance et de *gentlemanship* littéraire. En une page, souvent en une ligne, chacun trouve là, sous la main, ce dont il a besoin, — et même davantage, puisque Verlaine y est cité à côté de Góngora, et l'excellent mystique Huysmans à propos de sainte Thérèse ! Certes, le grave Amador s'offusquerait un peu de ces façons ultra-modernes ; et surtout de contempler, le nez par terre et fort endommagés, plusieurs *bultos* célèbres à qui, naguère, il avait dressé des autels, — et parmi eux, hélas ! ce « colossal » Alphonse de Castille, dit l'Astronome, dit le Savant, dit le Sage, et que bientôt, au train dont il va semant l'une après l'autre ses « plumes » de polygraphe, il y aura lieu de surnommer le Chauve...

Je voulais dire, simplement, que la revision des titres de propriété littéraire, plus tardive, bien que plus nécessaire, en Espagne qu'ailleurs, y a été menée, depuis trente ou quarante ans, d'assez vive allure, malgré les sombres résistances de l'espagnolisme traditionnel, pour que les résultats en soient dès à présent visibles et très appréciables. Mais qu'il en reste à examiner de ces titres suspects ! Que de litiges en perspective ! et combien de ces causes mal instruites réclament un supplément d'enquête, lequel, dans la plupart des cas, aura pour conséquence de réformer l'ancien jugement ! De ces dossiers douteux, j'en ai, pour ma part, une bonne demi-douzaine en réserve : d'abord, l'affaire des *Castigas* en galicien dudit Alphonse X, qu'il me semble appelé

à perdre, comme d'habitude; puis celle du *Libro de la Caza*, de l'infant D. Juan Manuel, qui m'a tout l'air d'un cas de braconnage¹; et je pense qu'il en va de même pour le *Libro de la Montería* dont on avait naturellement gratifié, sans raison aucune, l'inévitable Alphonse susnommé, et qu'on repasse aujourd'hui à son arrière-petit-fils — sur les mêmes raisons. Il y a aussi la question pendante du *Diálogo de la lengua*, résolue provisoirement en faveur de Juan de Valdés (ce fut d'abord Alonso : si ce n'est toi, c'est donc ton frère), pour ce seul fait que l'auteur de l'écrit anonyme, afin de se mieux dissimuler, y aurait pris la parole sous son propre nom! Et je néglige quelques autres cas de moindre importance, sans compter ceux que le hasard me fera tomber sous la main, — car, évidemment, je n'ai pas entrepris de revision systématique, et c'est en courant un autre gibier que j'ai levé ces cinq ou six *gazapos*.

C'est du livre des *Castigos e Documentos*, mal attribué (d'après moi) au roi D. Sanche, qu'il s'agit aujourd'hui. Non pas que mon « rôle » particulier appelât cette affaire; attelé à d'autres besognes plus urgentes, j'avais réservé celle-ci pour plus tard. C'est l'annonce d'un travail sur le même sujet, à la veille d'être publié dans la *Revue Hispanique*, qui m'oblige à bâcler tant bien que mal une étude que j'aurais voulu compléter à loisir. Je prie donc le lecteur de n'y voir que l'esquisse d'un travail à reprendre. Mais, avant tout, je tiens à le prévenir contre une attente qui

1. D'autres ouvrages de D. Juan Manuel ne sont pas moins suspects; par exemple, le *Libro de los Estados*, lequel, ayant été écrit entre 1328 et 1330 (voir le chapitre final; cf. le passage p. 305², où il est parlé du couronnement de l'empereur Louis de Bavière et de la déposition du pape Jean XXII), n'a pu être dédié à D. Juan d'Aragon, archevêque de Tolède (il ne l'était plus depuis 1326). D'ailleurs, dès 1320, les deux beaux-frères se professaient une haine mortelle — ou « immortelle », comme écrit Mariana (*Historia*, lib. XV, cap. XVII : « resultó entre ellos un odio immortal »). Cf. ZURITA, *Anales*, II, cap. XXIV.

serait déçue. En s'inscrivant en faux contre telle attribution mal fondée, et en se faisant fort de prouver son dire, l'opposant ne s'engage pas à établir le nom du véritable auteur : il s'y engage d'autant moins que très souvent, pour ces lâches compositions médiévales, l'auteur unique, au sens moderne, n'existe pas. Quand on est parvenu à démontrer nettement, par l'alibi ou d'autres preuves analogues, l'inanité d'une mauvaise attribution, presque toujours le vrai « coupable » reste à découvrir, qui devrait prendre la place du faux. C'est, du reste, ce qui arrive aussi dans la plupart des erreurs judiciaires reconnues, — avec, pourtant, cette différence considérable, que devant la justice sociale le fait essentiel, l'attentat monstrueux à redresser, n'est pas l'impunité du coupable mais l'injuste accusation de l'innocent. Il n'en va pas évidemment de même en littérature ; sauf le cas assez rare où la paternité d'une œuvre entacherait son auteur présumé, il semble que ce soit un résultat assez mince, pour une enquête littéraire, de conclure simplement à la dépossession du détenteur actuel, sans y ajouter la désignation du maître légitime. Malgré tout, ces résultats éliminatoires et négatifs ne sont pas à dédaigner. Outre que, pour certaines productions, comme je l'ai dit, l'absence d'auteur nominal peut être la véritable réponse, il n'est pas indifférent de savoir que telles notions soi-disant historiques sont des mythes, dût-on en ignorer toujours le sens réel. Enfin, ces constatations gardent leur valeur positive, même alors qu'elles n'aboutiraient qu'à une vue plus rationnelle de la production littéraire au moyen âge, avant l'invention de l'imprimerie : le manuscrit subissant alors les retouches diverses, mutilations ou interpolations des scribes successifs, à tel point qu'il en est sorti parfois une œuvre nouvelle très différente de l'ancienne. C'est donc là une évolution spéciale dont il faut tenir compte, en se rappelant que la propagation lente et limitée du manuscrit tient le milieu entre la transmission orale, qui est une refonte perpétuelle, et l'impression moderne, qui fixe la forme immuable des « ouvrages de l'esprit ».

Il m'a semblé que la présente enquête comprenait naturellement les trois chapitres suivants : 1° Description du livre des *Documentos e Castigos*; 2° Examen des actes historiques et des traits personnels du roi D. Sanche qui militent pour et contre l'attribution; 3° Incompatibilité manifeste entre certains faits rapportés dans l'ouvrage (erreurs matérielles, anachronismes, etc.) et l'hypothèse qu'ils puissent l'avoir été par D. Sanche, ou même de son vivant. Enfin, j'ajouterai, comme conclusion, mes conjectures sur la formation, l'âge probable de l'écrit et sa place à côté de quelques traités analogues et à peu près contemporains.

I

Jusqu'à l'heure présente, le livre des *Castigos* n'a été imprimé, à ma connaissance, que dans la collection de Rivadeneyra¹; c'est donc à cette édition unique que renverront toujours mes citations, sans autre référence que le numéro de la page citée. On sait que l'éditeur du volume, — et de beaucoup d'autres, hélas! — n'est autre que l'illustre polygraphe D. Pascual de Gayangos. C'est assez dire tout ce que le travail laisse à désirer de correction vigilante et d'exactitude; consolons-nous en nous disant qu'avec Juan E. Hartzenbusch, ou quelque autre illustre de ces temps reculés, il aurait pu être pire. Pourtant, j'ose penser que cette fois l'éditeur sévillan a touché aux colonnes d'Hercule du sans-façon et de la nonchalance, lesquelles, je suppose, doivent se chercher aussi en Andalousie. On a beau les connaître par cœur

1. BIBLIOTECA DE AUTORES ESPAÑOLES. *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*. La tomaison (LI) n'est indiquée que dans les tables finales de la collection — et au dos de la reliure. Les *Castigos* occupent les pages 79-228, soit 150 pages à deux colonnes qui en représentent 600 du format in-8° courant: par exemple, la page du tome XXIX des *Bibliófilos españoles*, que j'ai sous les yeux, contient en moyenne 1550 lettres, celle des *Castigos*, 6340. On verra que la longueur matérielle de l'écrit est un élément d'enquête.

et de longue date, ces maîtres en arabesques trouvent moyen de nous surprendre encore. On s'attend d'avance à toutes sortes d'affirmations téméraires, de quiproquos, de bévues : comment prévoir qu'un érudit célèbre, après nous avoir dit qu'il utiliserait, pour son édition, les deux *códices* de la Bibliothèque de Madrid, ne se donne même pas la peine d'exécuter avec quelque soin le minimum de travail qui consiste à conférer les deux manuscrits, et à discuter devant le lecteur les leçons discordantes et les motifs de préférence de l'une ou de l'autre dans chaque cas particulier ? Cette besogne élémentaire n'a pas été faite sérieusement. Il semble à chaque instant, car nous n'en sommes pas sûrs, que les deux textes se substituent l'un à l'autre, sans que le lecteur en soit averti autrement que par une notule qui pourrait ne viser que l'en-tête du chapitre. De cet incroyable laisser-aller, je fournirai à mesure quelques exemples édifiants. Malgré tout, avant d'aborder cet examen, je tiens à dire que là n'est pas, à mon gré, le véritable méfait littéraire de l'édition Rivadeneyra : je le vois dans l'absurde travestissement qu'on a fait subir à la langue et à l'écriture du manuscrit. Passe encore s'il s'agissait d'un rajeunissement systématique et général, lequel, d'ailleurs, n'est admissible, pour une édition populaire, qu'après que d'autres, diplomatiques et critiques, ont fixé la constitution du texte. Ce qui est intolérable, c'est la continuelle bigarrure de vieux et de neuf : ce demi-maquillage du style, appliqué ici, négligé là, sans ombre de méthode, de sorte que — nous le montrerons bientôt — dans la même page, dans le même alinéa, le lecteur hésite entre la graphie ou la flexion archaïque et les formes voisines plus modernes, qui finissent par lui paraître, les unes et les autres, également truquées.

Outre une vingtaine de lignes de l'Introduction générale, où l'éditeur émet sur l'authenticité de l'ouvrage quelques doutes timides — que d'ailleurs il ne maintient pas, — l'édition des *Castigos* porte une page de préface, qualifiée de « *description minutieuse et exacte* » des manuscrits dont il s'est servi. Profitons de

l'aubaine, et rendons-nous compte de ce qui, pour D. Pascual de Gayangos — et sans doute quelques autres — marque un degré suffisant de minutieuse exactitude.

Les deux *códices* A et B — les seuls employés par l'éditeur — appartiennent aujourd'hui à la *Biblioteca Nacional* de Madrid. Le premier, le plus étendu de beaucoup, provient, nous dit-on, de la célèbre *Biblioteca Valleumbrosana*. Ce nom de « Valleumbrosa », peu célèbre en bibliographie, — et qui évoque à la fois une abbaye toscane et l'ascendance sardo-aragonaise de ce pauvre marquis de Morès, — se trouve répété quatre fois dans la page; et c'est peut-être beaucoup pour un simple errata. Mais la typographie a bon dos et nous aurons à relever bien d'autres bévues. Quoi qu'il en soit, le lecteur devine facilement qu'il s'agit ici du comte de *Villaumbrosa*, dont la bibliothèque, en effet, était assez remarquable pour que l'ambassadeur Villars, en 1680, proposât à Colbert d'en acquérir les manuscrits pour un millier de pistoles. L'offre ne fut pas acceptée; et de cette bibliothèque, vendue par la veuve, indifférente ou besogneuse, quelques épaves — dont notre manuscrit — se retrouvent à la *Nacional*. Ajoutons en passant que la bibliophilie de D. Pedro Núñez de Guzmán, comte de Villaumbrosa et président du Conseil de Castille, lui venait surtout de son protégé, l'érudit et jurisconsulte Juan Lucas Cortés, ainsi qu'il appert de la *Bibliotheca Nova*, où patron et client se trouvent maintes fois cités côte à côte¹. — Quoi qu'il en soit,

1. Sur Villaumbrosa, on peut consulter : VILLARS, *Mémoires de la Cour d'Espagne*, p. 151 (surtout la note de Morel-Fatio, p. 324); *Documentos inéditos para la historia de España*, tome LXVII, pages 7, 34 et *passim*. — Au lieu de ses titres propres de marquis de Montealegre, etc. D. Pedro Núñez de Guzmán (peut-être pour se distinguer de ses innombrables parents) avait pris celui de comte de Villaumbrosa, qui appartenait à sa femme, doña Petronila Niño de Porres, fille de D. García Niño de Ribera, deuxième comte de Villaumbrosa. — Sur Cortés, V. : la *Bibliotheca Nova*, t. 1, p. 721; le tome cité des *Documentos*, p. 126 et 129; surtout ses lettres publiées dans l'*Epistolario español* (RIVADENEYRA, LXII, p. 112 et suivantes) et à la fin de l'ouvrage d'ANTONIO, *Censura de histo-*

le *códice* A ou Villaumbrosien comprend, suivant Gayangos, 232 folios écrits, soit 464 pages sur papier de grand format ; à la suite des *Castigos* on a cousu certain *Libro de los Consejos y Consejeros* en 29 feuillets, qu'on suppose écrit vers 1290 par le « maestro Pedro » (Gómez Barroso), futur évêque et cardinal. Notre manuscrit n'est pas trop délabré ; sauf la première feuille, qui manque, et *una que otra* çà et là, il est complet en quatre-vingt-dix chapitres¹. Sans être luxueuse, la calligraphie en serait assez soignée : en-têtes et initiales de chapitres à l'encre rouge. L'éditeur nous assure que le papier et l'écriture sont « de la première moitié du xv^e siècle », et nous n'avons pour l'instant aucune raison de mettre en doute cette constatation, d'ailleurs élémentaire.

Le second manuscrit (je l'appellerai B) de la *Nacional* est beaucoup plus incomplet — disons beaucoup plus court pour ne rien préjuger. Il ne contient que quarante-neuf (ou cinquante, si l'on défait une soudure) des chapitres de A, qui occuperaient — d'après Gayangos — 121 feuillets écrits à deux colonnes : ce qui ferait attribuer, comme on devait s'y attendre, un peu plus de matière

rias jabulosas. Dans la première (1664) à son ami Nicolás Antonio, il lui donne son adresse chez Villaumbrosa. C'est à Juan L. Cortés que Mondéjar dédie ses *Observaciones*. — Villaumbrosa était partisan de la reine et du confesseur Nithard : c'en était assez pour que D. Juan d'Autriche le traitât en ennemi. A la page 117 de l'*Epistolario* cité, se trouve une lettre (1668) dudit D. Juan au Président de Castille, qui sert de commentaire anticipé à la destitution que le premier, à peine arrivé au pouvoir, infligea au second. Elle commence ainsi : « Acuértese V. S. ilustrísima que antes debió á Dios el ser español y vasallo de nuestro Rey que al padre Everardo el lugar en que le puso ». Ce début, qui pose nettement — et insolemment — la situation respective des deux personnages, explique la suite mieux que ne l'ont fait les historiens. Ainsi Lafuente, *Historia*, XII, p. 180 (édition Montaner) : « Ni respetó (D. Juan) al digno presidente de Castilla conde de Villaumbrosa, el más íntegro y el mejor magistrado de aquel tiempo, sin otra razón que la de no haber firmado el pleitohomenaje (un appel à D. Juan exilé) de los grandes... » La vraie raison, c'est la lettre citée qui la donne.

1. Et non *noventa y nueve*, comme on lit dans la première note de Gayangos : *al primer tapón, zurrapas*.

à la page de B qu'à celle de A. Mais voici qui déconcerte un peu nos petits calculs conjecturaux : ce manuscrit B, coté S. 23, est bien le même que cite Ríos, et dont il donne des extraits dans le texte et surtout aux *Ilustraciones*, en le déclarant supérieur à l'autre « quoique moins ancien »¹. Or il le décrit ainsi : « Il comprend 82 feuillets in-folio, écrits sur papier à une colonne, etc. » Et il nous parle ensuite d'enluminures, de vignettes, d'une grande miniature représentant D. Sanche faisant sa leçon, etc., toutes choses dont l'« exact et minutieux » Gayangos ne souffle mot². De celui qui a trop vu ou de celui qui n'a pas vu assez, lequel a un peu plus de raison que l'autre? Enfin, ne retenons de ces critiques andalouses que le seul point où elles coïncident : Ríos déclare la copie B plus moderne que A, et Gayangos confirme le fait en la plaçant « à la seconde moitié du xv^e siècle ».

Après avoir remarqué que la distribution de B correspond à celle du manuscrit de l'Escurial, décrit par Rodríguez de Castro, et dont nous nous occuperons bientôt, l'éditeur nous certifie, et nous l'en croyons sans peine, que B, avec toutes ses inversions et lacunes, lui a été grandement utile pour combler certains vides de A. Ce qui nous échappe, c'est la portée de sa remarque sur le fait que plusieurs alinéas « et même des chapitres entiers » de A manquent dans B : c'était à prévoir, puisqu'il n'en a que cinquante sur quatre-vingt-dix. Un travail utile, au lieu de cette constatation trop évidente, ç'aurait été la collation méthodique des deux manuscrits, dont quelques indications, peu claires et incomplètes, en note des chapitres divergents, ne tiennent pas

1. *Op. land.*, IV, p. 40, note.

2. *Ibid.* : « Preferimos este M.s. porque si no es el más antiguo, es sin duda el traslado hecho con mayor esmero y el más completo. Consta de 82 fojas en folio real, escrito en papel á una columna, y enriquecido de viñetas iluminadas etc. », mais, après avoir comparé les deux manuscrits, il ne mentionne même pas ce détail insignifiant que A contient une quarantaine de chapitres de plus que B!

lieu. Mais, pour ce faire, il aurait d'abord fallu examiner et conférer ce manuscrit de l'Escurial, déjà décrit et extrait par Castro au XVIII^e siècle, car nous aurions eu là un point de repère et un terme de comparaison précieux avec les deux autres. Gayangos se contente de marquer en note : « *otro ejemplar se conserva, segun Rodriguez de Castro (!) en la Biblioteca alta del Escorial* ». C'est tout. Même en présence des extraits de Castro, ce singulier éditeur n'a pas songé un instant à entreprendre le grand voyage (40 kilomètres) de Madrid à San Lorenzo, ne fût-ce que pour tirer au clair cette assertion de Bayer, l'annotateur d'Antonio, que ledit manuscrit serait du XIV^e siècle, c'est-à-dire notablement plus ancien que ceux de la *Nacional*, et, pour cela seul, inomis-sible. Mais il y avait, on le devine, bien d'autres points à examiner, et sur lesquels je ne puis, à cette distance, qu'émettre des conjectures, en laissant à des chercheurs mieux placés le soin de les vérifier.

Devant la composition en apparence identique (nous verrons tout à l'heure jusqu'où va l'identité) des deux manuscrits secondaires, il vient tout d'abord à l'esprit que le B de Madrid pourrait n'être que l'*Escurialense*, décrit par Rodriguez et Bayer à la fin du dix-huitième siècle¹, et qui aurait émigré à la suite de quelque fâcheuse aventure, telle que le déménagement, avec tambour et trompette, de 1809. L'hypothèse est — au premier abord — d'autant plus acceptable que B n'a jamais, je crois, été signalé à la *Nacional* avant Gayangos et Amador de los Ríos. Elle ne résiste pas au moindre examen. D'abord, les nombres des feuillets ne se correspondent pas : l'*Escurialense* (que je désignerai par E) en compte 113 avec l'opuscule de maestro Pedro, soit 95 pour les *Castigos*; B en a 121 ; et bien que Gayangos nous laisse ignorer s'il s'agit des *Castigos* seuls ou avec l'appendice, dans aucun cas (le premier

1. RODRÍGUEZ DE CASTRO, *Biblioteca española* (Madrid, 1786), II, p. 725. — La note de Bayer se trouve à la page 96, tome II de la *Bibliotheca vetus* (Madrid, 1788). On voit que les deux articles sont presque de la même année.

est le plus probable) les chiffres ne pourraient coïncider. Mais la véritable raison en est que E se trouve toujours à l'Escorial, et, si j'en crois le bibliographe amateur D. Augusto Llacayo, sur le même rayon et dans le même compartiment que jadis, — ce qui, soit dit en passant, concorderait peu avec les pathétiques récits de pillage que les occupations françaises (car il y en a eu plusieurs) ont inspirés aux patriotes espagnols ¹.

L'*Escorialense* est donc distinct de B, bien qu'en étroite corrélation avec lui. Si le second n'est pas une copie du premier, ils sembleraient devoir être issus l'un et l'autre d'un même manuscrit antérieur; or, cela ne résulte pas des considérations suivantes. — C'est peu de dire que B et E ont exactement le même nombre de chapitres; ils offrent tous les deux cette particularité assez curieuse qu'après en avoir annoncé cinquante dans le prologue, on n'en trouve que quarante-neuf. (Pourtant, le décompte pour E, proviendrait du chapitre III omis, tandis que dans B il serait le fait de la soudure des deux chapitres consécutifs XVIII et XIX qui dans A se trouvent séparés.) ² Mais c'est l'inventaire des deux tables des matières qui paraît concluant ³. Les manuscrits B et E s'interrompent pareillement après le chapitre correspondant au LIV de A, pour ne retrouver celui-ci qu'au chapitre final (XC de A, XLIX de B et de E). Comme il en résulterait ainsi,

1. LLACAYO Y SANTA MARÍA, *Antiguos manuscritos del Escorial* (Sevilla, 1878), p. 143. La place actuelle serait au *pluteo* III, *estante* Z, que je crois pouvoir identifier avec la cote de Castro : III, Z, 4 (le chiffre arabe désignant le rang du manuscrit dans le rayon). A une autre page (112) se trouve décrit l'opuscule de maestro Pedro joint aux *Castigos*. La cote de Castro est conforme à celle de Pérez Bayer qui était bibliothécaire à l'Escorial.

2. Pour ne pas m'étendre sur un détail secondaire, je néglige une autre soudure de B, au chapitre suivant, laquelle est compensée par un dédoublement du chapitre X dont il n'y a pas trace dans A et E.

3. Je rappelle au lecteur que je n'ai à ma disposition que la table de l'*Escorialense* et, pour B, les indications des variantes — souvent assez incertaines — que Gayangos fournit en note.

pour B et E, cinquante-quatre chapitres au lieu de quarante-neuf, nous devons nous attendre à découvrir d'autres failles éparses ; il s'en trouve, en effet, quatre communes et qui se correspondent exactement : les chapitres qui dans A sont numérotés xxii¹, xxvii, xl et xlv, manquent également dans B et dans l'*Escorialense*. Nous voilà à cinquante, et c'est le compte juste, puisque nous avons expliqué comment l'omission ou la fusion d'un chapitre en réduit le chiffre réel à quarante-neuf.

De telles coïncidences prouvent évidemment la parenté des deux *codices minores*. Est-elle directe et du premier degré, ou bien collatérale et plus ou moins lointaine ? En termes plus clairs : l'un des manuscrits procède-t-il immédiatement de l'autre qui en serait la source ? S'agit-il de deux épreuves jumelles d'un même texte antérieur, ou bien de deux copies indépendantes qui ne rejoignent l'original commun qu'à travers un ou plusieurs intermédiaires ? On comprend qu'à pareille distance des pièces de conviction je ne puisse essayer de résoudre ce problème, d'ailleurs accessoire. L'examen paléographique viderait d'abord la question de date et de priorité. Il a bien été fait pour l'*Escorialense*, mais, naturellement, *tot capita, tot sensus* : pour Bayer, le manuscrit est du xiv^e siècle ; pour Castro, du xv^e. Sur B, heureusement, nous n'avons qu'une opinion, celle de Gayangos qui, nous l'avons vu, en fixe la date approximative à la fin du xv^e siècle². Tout ce

1. Gayangos (p. 137, note 3) porte comme manquant dans B le chapitre xxi. Je crois à une erreur provenant de la même transposition que présente E : le titre du xxi de A, en effet, est exactement celui du iii de E : *De como non deue omne judgar las buenas andanzas deste mundo á semejança de las del otro*. Par compensation, la rubrique du iii de A manque dans E, à moins qu'elle n'y soit transposée et altérée.

2. Bien que, en général, les observations de Gayangos ne m'inspirent qu'une confiance très limitée, il en est de si élémentaires (telles les constatations d'ordre matériel, aussi faciles en présence des manuscrits qu'impossibles à distance) que je croirais pécher plutôt contre la saine logique en les rejetant qu'en les acceptant. En tout cas, et quelles que soient mes critiques de détail

qu'on peut retenir de ces données peu sûres, c'est un premier indice de la priorité de E. Au demeurant, toutes les probabilités me paraissent contraires à l'existence de rapports directs entre les deux manuscrits. En l'espèce, la conformité littérale de *presque* tout l'ouvrage importe beaucoup moins que le désaccord du reste : les ressemblances proviennent de l'original ; les dissemblances, des copies. Or, parmi celles-ci, quelques-unes sont radicales et semblent détruire, non seulement l'hypothèse qui ferait de E le modèle de B, mais encore celle qui les dériverait d'un même modèle immédiat. De ce genre sont les graves différences qu'on remarque dans beaucoup d'en-têtes de chapitres dans B et dans E, et qui contrastent avec l'exactitude littérale de tous les autres, et de ceux-ci mêmes dans A et dans E : double série de faits prouvant que les altérations capricieuses des scribes n'étaient pas de pratique courante, ou du moins s'exerçaient ailleurs que sur les rubriques.

Des observations antérieures, je crois pouvoir conclure, — sans qu'il soit besoin de multiplier les preuves, — que les deux manuscrits B et E n'ont aucune relation directe et qu'ils ne proviennent même pas d'un modèle commun : ce sont des cousins, à un degré quelconque, qui ne se sont jamais vus. On peut aussi, des données précédentes, déduire ce corollaire que la copie *Escorialense*, antérieure à B et autrement fidèle (la langue du chapitre publié par Castro l'atteste), représente bien mieux que celle-ci le type des manuscrits à cinquante chapitres, que je tiens pour un genre distinct de A, représentant unique, jusqu'à présent, de l'ouvrage en quatre-vingt-dix chapitres. C'est donc entre A et E qu'il y avait lieu d'instituer la comparaison que Gayangos a ébauchée entre A et B, sans en tirer, du reste, aucune conséquence utile.

(j'ai à le dire une fois pour toutes), je ne puis raisonner que sur l'édition Rivadeneira et en utiliser provisoirement les matériaux en les tenant pour authentiques : c'est la condition même de ce travail, mon *postulatum*.

Comment s'expliquer la coexistence de deux formes si diverses du même ouvrage? Pour l'excellent éditeur la question ne se pose même pas; B est simplement une copie prise sur A. Devant l'énorme lacune, qui s'étend du chapitre LIV à l'avant-dernier, il n'hésite pas à nous montrer le scribe « fatigué de sa tâche ennuyeuse », sautant à la fin de A d'un bond qu'avec son étourderie coutumière il évalue, tantôt à vingt-trois chapitres, tantôt à trente-cinq ¹! Ce qu'il dit de B, évidemment, il l'aurait dit de E. Pour lui, le *códice* A est la base de l'édition, le manuscrit à imprimer et que, d'après sa thèse même, il n'abandonne que pour suppléer certains passages manquants ²: E, comme B, ne serait qu'une copie fragmentaire de A. Or, cette thèse soulève de graves objections. Nous nous trouvons, tout d'abord, devant cette déclaration précise du prologue de E, aussi bien que de B :

1. P. 180, note 2 : « Aquí se conoce que el que escribió el código B, cansado de su enojosa tarea, se propuso terminarla suprimiendo nada menos que veinte y tres capítulos, y saltando desde el LIV al XC, con que concluye toda la obra ». Il se corrige plus loin (p. 192), en commettant une nouvelle erreur : « [faltan] en B los anteriores y posteriores [capítulos] en número de treinta y cinco ». Il en manque trente-six; et il est à remarquer, d'une part, que le LXXXIII manque et, d'autre part, que le LXXXVI est répété. Quel degré d'attention peut-on espérer de gens qui bronchent à chaque pas, se trompent sur tout, et jusque sur des comptes de cuisinière? Diront-ils que la critique n'est pas de l'arithmétique? Mais comment, en histoire littéraire, faire fi des dates, des chiffres, du nombre de pages ou de lignes, alors que ce sont les matériaux mêmes de la discussion! D'ailleurs, l'« esprit de géométrie » n'est nullement opposé à l'« esprit de finesse » : Pascal lui-même en est la preuve; — il n'aurait même pas manqué, d'après une étude récente (*Revue de Paris*, nos d'avril-mai 1906), de l'esprit de finasserie.

2. Ce qui n'empêche pas l'éditeur de nous donner en note, à plusieurs reprises (ainsi aux pages 96, 109, 114, 122, 160), les « variantes du manuscrit A », comme si le texte suivi était celui de B. Voici, comme exemple, la notule de la page 160 : « Así en B, pero el *código* A lo trae de esta manera, etc. » Pour ma part, je ne suis nullement certain que l'éditeur n'ait pas, ça et là, brouillé ses fiches.

« l'ouvrage se compose de *cinquante* chapitres ¹ ». A cela on pourra répondre que l'*amanuensis*, ou son patron, ayant jugé bon de supprimer plus d'un tiers du manuscrit, devait tenir à dissimuler son énorme coupure. Soit : mais, en ce cas, il eût été plus naturel et plus adroit de transcrire simplement le prologue de A, en changeant un seul mot à la dernière ligne : « *é hay en el CINQUENTA capítulos* ». Au lieu de cela, le manipulateur naïf s'est mis à fabriquer une préface pour son compte, où il s'explique sur D. Sanche à la troisième personne, qui est, comme dit le rudiment, « celle de qui l'on parle ». Quant au prologue de A, qui pour Gayangos ne fait pas un pli ², parce que D. Sanche est censé y prendre la parole, c'est un rapetassage manifeste et d'une incroyable gaucherie. Il saute aux yeux que le dernier paragraphe forme à lui seul tout le prologue. A n'en pas douter, tout ce qui précède, ce long morceau sur le Paradis terrestre et le couple primitif, qui ne rime à rien là où il se trouve, faisait partie du texte ; et j'ajouterai même, comme une conjecture très probable du groupe des chapitres sur le mariage, qui s'étend du LXXVI au LXXXII : c'est-à-dire des chapitres que les scribes de E et de B ont omis, — peut-être pour la raison très suffisante qu'ils ne les ont pas connus. En tout cas, le bariolage du prologue se résout tout seul si on considère ce bizarre début de A (jusqu'au dernier paragraphe, analogue au préambule de B) comme un feuillet perdu qui, retrouvé plus tard, aurait été posé sur le paquet manuscrit et fixé là par mégarde : d'où la soudure des copies ³.

Je reviendrai plus tard, pour la justifier, sur cette hypothèse,

1. *Castigos*, p. 85 : « *Et ha en el cincuenta capítulos*. » On entrevoit là ce maquillage de langue ou d'orthographe dont j'ai parlé et sur lequel j'aurai à revenir. Cf. RODRÍGUEZ DE CASTRO, *op. cit.*, II, p. 726 : « *e ay en el cinquenta capítulos* ».

2. Pag. 86 : « *Es conocidamente obra de don Sancho* ».

3. Gayangos, en nous décrivant (p. 80) le manuscrit A, nous dit que *se advierte desde luego la falta de una hoja al principio*. Cette lacune, qui n'est nullement apparente dans l'imprimé, comment l'a-t-il comblée ?

que j'ai énoncée en passant ou laissé entrevoir, que les chapitres de A, manquants dans E et B, ne seraient qu'une interpolation. Mais en ce moment je trouve préférable, pour l'ordre et la méthode, de ne pas greffer cette discussion accessoire sur la thèse principale, qui est l'attribution du livre des *Castigos* au roi D. Sanche. Donc, nous accepterons, provisoirement, le texte imprimé tel qu'on nous le donne, et commencerons par un examen général de l'ouvrage en lui-même, indépendamment du degré de suspicion qui s'attache à tels ou tels de ses chapitres.

Considéré en bloc et d'un peu loin, le livre des *Castigos e Documentos* pourrait passer pour un représentant très légitime du genre didactique qui, au moyen âge, sévissait partout et encombrait couvents et écoles de rapsodies sermonneuses, agrémentées d'*exemples* démonstratifs, tantôt miraculeux, tantôt allégoriques, mais dirigés invariablement à l'édification. Cette littérature foisonnante et facilement ennuyeuse, qui tenait à la fois de l'apologue oriental, de l'homélie chrétienne, de l'exhortation philosophique à la Sénèque, de l'ana historique selon Valère Maxime, du recueil de proverbes et du fabliau, avait naturellement ses variétés, caractérisées par la prédominance de l'un ou l'autre de ces ingrédients. Sans sortir du domaine espagnol, autour de quatre ou cinq types célèbres, moins natifs que naturalisés, — *Calila e Dymna*, *Bocados de oro*, *El libro de los Estados* (*Barlaam*), *El conde Lucanor*, *El caballero Cifar*, — on grouperait aisément de nombreuses productions similaires, pastiches ou répliques d'originaux qui n'étaient eux-mêmes que des refontes. On a l'habitude d'y joindre les *Castigos*, comme prototype d'une espèce dont les traités presque homonymes de Gómez Barroso et D. Juan Manuel, ainsi que l'*Espéculo de los legos* et plusieurs autres, dériveraient. Or, cette corrélation factice, qui n'est fondée que sur une priorité peut-être imaginaire, ne résiste pas à un examen quelque peu sérieux de l'ouvrage attribué à D. Sanche. Loin d'être typique et représentatif, ce livre est précisément le plus composite du genre entier; et l'on pourrait dire, sans chercher ni fuir l'antithèse,

qu'entre tous ses congénères à physionomie plus ou moins accusée, c'est précisément le trait caractéristique des *Castigos* de n'en avoir pas. Apologues, sermons appuyés d'exemples, exposés didactiques farcis de citations et de proverbes, théologie et hygiène mêlée : tous les éléments énumérés plus haut, sans compter beaucoup d'autres, s'y succèdent ou s'y heurtent, et il n'est pas jusqu'à la gravelure qui ne montre son nez malpropre dans ce prétendu catéchisme pédagogique *ad usum Delphini* ¹.

Tel est bien, en effet, le but avoué et unique de l'ouvrage, qui apparaît dès le titre redondant et reparait au début de chaque chapitre ². Or, si l'on songe que ce cours d'éducation morale, élaboré par un père et un roi, est censé s'adresser à son héritier présomptif qui, à cette époque, n'avait pas encore six ans, on frémit, non pas des étranges choses que ces « tendres oreilles » auraient dû entendre (l'innocence est une grâce d'état), mais des inconcevables aberrations qui pouvaient alors troubler une royale cervelle. Car je ne me rapporte pas seulement aux scènes risquées et aux tableaux lascifs, aux fugues de nonnes et aux tentations de moines qui reviennent dans ces pages, aux classifications des *fornicios* divers qu'on y déduit à plusieurs reprises, etc. : mais encore et surtout au délirant tohu-bohu de notions disparates, de lambeaux incohérents, qu'on a pu accepter et faire accepter depuis un demi-siècle (pour nous en tenir à l'apparition du volume) comme un cours de morale théorique et pratique, aussi remarquable par la méthode que par le style, et dont l'apparition, comme s'exprime

1. Lire, par exemple, à la page 135, le premier alinéa de la seconde colonne.

2. Les termes *castigo* et *documento* y ont à peu près le même sens ; on pourrait traduire : *Enseignements et préceptes*. En français, l'acception didactique du premier (*chastiment, castolement*) disparut plus vite qu'en espagnol. Quant à *documento*, il subsiste encore dans le sens d'instruction, tandis que chez nous il était déjà vieilli au XVIII^e siècle. C'est ainsi que, dans Molière, le ridicule précepteur Bobinet (*Comtesse d'Escarbagnas*, XVII), qui triomphe dans l'archaïsme, après avoir donné le « bon vêpre » à la compagnie, se vante des « bons documents » que son élève a reçus.

Rios en ses *sesquipedalia verba*, fait époque dans le développement de la civilisation espagnole ¹ !

On ne manquera pas d'objecter qu'il s'agit d'un essai datant de l'enfance de la langue et de l'art, lequel est dû, non à un clerc professionnel, mais à un royal amateur dont la main s'exerçait d'ordinaire à un autre ordre de *castigos*; et peut-être insinuera-t-on finement que c'est le premier pas de la critique intelligente de bien choisir son point de vue... Or, que faisons-nous autre chose? Ce n'est pas le *Télémaque* ni l'*Émile* que nous évoquons à propos des *Castigos*, mais bien des écrits analogues et contemporains; et quant aux qualités de l'auteur, on verra que c'est l'étalage pédantesque du savoir, non son insuffisance, qui pour nous dépose tout d'abord contre l'attribution.

Sur le premier point, l'ouvrage qui vient naturellement à l'esprit, comme terme de comparaison, est celui de D. Juan Manuel qui porte un titre presque identique — *Libro de los castigos ó consejos para su fijo* — à celui du roi Sanche, et devrait le rappeler par la structure autant que par le sujet et la destination. J'y reviendrai plus tard et ferai ressortir l'importance accablante que revêt, contre la thèse admise, le silence absolu de l'Infant à cet égard. Qu'il me suffise, pour l'heure, de remarquer que le résumé d'éducation chevaleresque de ce prince du sang, très aimé de D. Sanche, et dont la culture littéraire n'avait pas d'égale autour du trône, est aussi clair, aussi logique, aussi simple de ton que celui de son cousin l'est peu. Les vingt-six courts chapitres qui nous restent du « Livre inachevé » ² s'enchaînent l'un à l'autre avec tant d'aisance spontanée, la doctrine familière qui s'y déroule demeure

1. *Op. cit.* IV., page 35.

2. On sait que tel est son second titre, ainsi que l'explique D. Juan Manuel à la fin de sa préface (*Op. cit.*, page 265) : « Et porque non sé cuando se acabará [le] pus nombre *El Libro infenido*, que quiere decir libro sin acabamiento ». Chaque chapitre est relié au précédent par la formule : « Fijo don Ferrando : pues en el capítulo antes de este vos fablé, etc. »

tellement imprégnée de virile tendresse, que toute citation livresque y choquerait comme une fausse note. Il n'y en a pas une seule ¹. Comme dit Pascal, « on s'attendait de voir un auteur, on trouve un homme » : mieux encore, on croit sentir sous la grave douceur paternelle, — et c'est peut-être une illusion, — l'accent du chef de guerre et du grand seigneur qui certes n'était pas doux.

C'est à côté de ce résumé bref et substantiel de sagesse pratique, que les lourdes dissertations scolaires du prétendu D. Sanche crient à tue-tête leur inauthenticité ! Après le *Mio fiyo* de chaque début de chapitre (aussi postiche que l'initiale historiée dont il tient la place), les thèses se succèdent, accablantes, sur les sujets les plus étrangers à l'« institution d'un prince », bourrées d'extraits religieux et profanes, faites de pièces et de morceaux. Et c'est à peine si, de loin en loin, le collecteur ou le scribe se sent rappelé à son rôle : il intercale alors une allusion rapide à l'Infant oublié, ou encore se certifie à lui-même qu'il est bien « *el rey don Sancho, que fixo este libro* » — il s'en donne sa parole d'honneur ! — puis, ce rite accompli, se remet à dévider son répertoire.

Il semble que ce serait ici le moment d'examiner de près l'indigeste macédoine et d'en exhiber quelques spécimens significatifs ; mais comme, d'une part, cette analyse, devant se retrouver aux preuves, y ferait double emploi, et, d'autre part, je tiens pour la plus forte et la plus immédiate présomption contre l'authenticité de l'ouvrage le fait de l'attribuer à D. Sanche, il convient de présenter dès à présent sous son vrai jour le fils d'Alphonse le Sage.

II

Était-il dans les aptitudes et les goûts du roi D. Sanche

1. Une seule fois, il fait une allusion générale au traité *De Regimine principum* — qui allait bientôt circuler en espagnol — mais il n'en cite rien.

d'écrire un livre, et, l'invraisemblable hypothèse admise, cet ouvrage pouvait-il être, au lieu de quelque *Arte de la montería* ou *del cortar del cuchillo*. le présent traité des *Castigos e documentos* ?

A cette double question, la plupart des historiens littéraires répondent en fait par l'affirmative, puisque l'attribution s'étale partout. Je ne crois pas qu'on ait donné de meilleure raison que celle-ci : D. Sanche était le fils de D. Alphonse ¹. Or, on sait de reste que celui-ci employait à écrire tout le temps qu'il ne consacrait pas à la perte de ses États. *Talis pater, talis filius* : avec cette axiome physiologique on établirait, par exemple, que Louis XIII n'eut pas son rival comme diable à quatre et vert galant ! — Du reste, on aura beau démontrer que le prétendu polygraphe ne fut que le parrain des œuvres qu'on lui attribue, il restera toujours vaguement titulaire, non seulement de celles qu'il a fait compiler, mais de nombre d'autres, anonymes, qu'il ne vit jamais et qu'on lui adjugea plus tard par droit d'épave, comme il advint pour le roi Alfred d'Angleterre. Du moins, ce déplorable Alphonse X, qui comme roi ne fit que des sottises, a-t-il proclamé sa vie durant la gloire de l'esprit, et professé l'amour des sciences et des lettres au point d'y sacrifier ses intérêts matériels. Mais son héritier ! l'usurpateur sanglant, sans plus de lettres que de scrupules, qui escalada le trône sur le corps de son père vivant, et, en ces temps de violences brutales et de passions débridées, mérita ce surnom de Féroce, — transformé en « Sancho penseur » !...

Il était né en 1258, suivant la déduction très sûre de Zúñiga ² ;

1. Rios la formule dix fois en termes plus ou moins analogues aux suivants (*Historia*, IV, 36, note) : « Respecto de la erudición [del *Libro de los Castigos*], no debe perderse de vista que don Sancho era hijo del Rey Sabio. »

2. *Anales eclesiásticos y seculares de la ciudad de Sevilla*, I, p. 225. Il s'appuie sur deux Privilèges octroyés par le roi Alphonse, l'un en avril 1258, dans lequel D. Sanche n'est pas mentionné, l'autre en juillet de la même année où il est

mais le 11 mai, non le 12, comme d'après ce chroniqueur généralement exact le répètent Mondéjar et Flórez ¹. Pour le lieu de la naissance on hésite entre Séville, Ségovie et Zamora. Il est facile de démontrer qu'à la date de la naissance D. Alphonse n'était pas à Séville; mais, pour un motif quelconque, doña Violante, qui s'y trouvait à la fin de 1257, pouvait y être restée. D'autre part, l'enfant fut baptisé par l'évêque de Ségovie, et il semble que le roi ait passé l'été dans cette région (on le trouve en avril à Valladolid, en juillet à Arévalo, en septembre à Ségovie). Pourtant, Gil de Zamora, précepteur de D. Sanche, semble le déclarer son compatriote : *et ipsam quæ nos genuit civitatem* ². Quoi qu'il en soit, D. Sanche conserva toujours une sympathie marquée pour la ville où s'écoula une partie de son

nommé après l'héritier D. Fernando. Il ne faut pourtant pas s'exagérer l'infailibilité de la preuve : plusieurs chartes omettent cette formalité (voir, par exemple, *Memorial histórico*, 1, p. 25; et il y en a bien d'autres). Et puis, il faut prendre garde qu'un tel document ne fixant qu'une limite, il importe qu'elle soit très rapprochée du fait à établir. Flórez (*Memorias*, p. 525) raisonne sur l'âge de l'infant D. Juan d'après un diplôme de 1264; or, le *Memorial* produit une charte de juin 1262, où ce prince est déjà désigné.

1. Un privilège de D. Sanche précise ainsi le fait : « *porque la nuestra nascencia fué vispera de Cinquesma* ». Il ne s'agit pas de la Quinquagésime mais de la Pentecôte. La Pâque tombant cette année-là le 24 mars, Zúñiga a sans doute compté sur ses doigts les cinquante jours d'intervalle que le nom exprime : c'est un jour de trop. L'intervalle est exactement de quarante-neuf jours, ou sept semaines, puisque les deux fêtes, tombant un dimanche, ne peuvent être séparées que par un nombre de jours égal à un multiple de 7. On sait que cette période, deux fois cabalistique (7×7), marquait pour les Juifs la fête de la « semaine de semaines », *hebdomada hebdomadatum*.

2. *De Preconiis civitatis Numantine*, dans le *Boletín de la R. Academia de la Historia*, V, p. 135. C'est une des innombrables exhumations du très méritoire P. Fidel Fita. On sait que ce fut le dada séculaire des Zamorans d'identifier leur clocher avec l'antique Numance, dont les ruines se trouvent à quelque 300 km. de là, au nord de Soria. Fernández Duro (*Memorias históricas de Zamora*, 1, p. 56), publie les deux listes des principaux champions pour et contre Zamora-Numance.

enfance, ainsi qu'en témoignent les faveurs nombreuses que lui dut Zamora et les longs séjours qu'il y fit. L'âpre cité féodale et ses légendes tragiques étaient faites pour attirer le prince farouche et rétif, élevé loin des siens, qui, à onze ans, présent aux fiançailles de son aîné l'infant de la Cerda, y commit, d'après la chronique, le bel esclandre de tout planter là pour s'enfuir chez son oncle d'Aragon, plutôt que d'être fait chevalier par l'accolade de son frère ¹. Si ce n'est pas à Zamora même (bien que Fernández Duro l'affirme) mais probablement à Valladolid ou Ávila que lui parvint la nouvelle de la mort de son père, il y signait plusieurs chartes quelques mois après. Enfin, ce fut le lieu d'éducation qu'il désigna pour son fils, en le confiant à son gouverneur zamoran Ferrán Pérez Ponce. — S'il est vrai, comme le dit Mariana, que le choix fut dicté par l'excellence du climat, on se demande ce qu'aurait donné ailleurs ce chétif « Ajourné » ², héritier des tares paternelles autant que de ses conquêtes. Son règne passif et falot eut du moins cet avantage qu'il permit à sa mère, cette admirable María de Molina, de défendre vaillamment l'héritage royal contre les grands vassaux et les régents de proie, et d'être le roi de fait sous le nom de Fernand. Mais revenons à D. Sanche.

Le dossier du second fils d'Alphonse X ne le présente guère

1. *Crónica del rey D. Alfonso décimo*, chap. XVIII. Mondéjar admet le fait; même en le tenant pour exagéré et dramatisé, il montre que dès lors son caractère faisait légende : on ne prête qu'aux riches.

2. Il est possible que le jeune roi, déjà malade et aussi faible d'esprit que de corps, se soit frappé de l'attitude des deux frères Carvajal, condamnés par lui (août 1312); mais je tiens la légende, relativement tardive, de l'*emplazamiento* pour un écho de celle qui se forma en France après l'exécution du grand-maitre des Templiers (18 mars 1314). Non seulement le bûcher de Jacques de Molai projeta sur toute l'Europe son flamboiement sinistre, mais, de plus, on sait que l'Ordre fut aussi poursuivi en Espagne, devant les conciles de Tarragone pour l'Aragon et de Salamanque pour la Castille, lesquels conclurent à l'innocence des accusations.

porté aux travaux littéraires ni aux vastes lectures dont témoignent les *Castigos*. On nous l'a montré, à onze ans, s'échappant de la Cour et même de la Castille pour n'avoir pas à reconnaître les droits supérieurs de son aîné : quelle que soit l'exactitude matérielle de l'anecdote, elle est évidemment prise sur mesure et s'adapte à la personnalité morale du sujet. C'était annoncer d'avance quels sentiments s'éveilleraient en lui, quand la mort inopinée de l'infant D. Fernando de la Cerda (1275) ferait de ce cadet hargneux et jaloux l'héritier présomptif — de fait, sinon de droit — du trône de Castille; et cela, à l'heure la plus trouble et la plus incertaine de cette trainée de folles aventures que fut le règne d'Alphonse le Savant.

Celui-ci était parti pour Beaucaire, où se trouvait le pape Grégoire X, poursuivant toujours sa chimère impériale à travers les rebuffades et les risées, tandis que l'émir du Maroc s'entendait avec le roi de Grenade pour envahir encore une fois l'Andalousie. L'infant D. Fernand, régent du royaume, fit appel aux *ricos homes* et rassembla les milices des villes pour couvrir la frontière de Jaén et Cordoue. La fièvre l'arrêta en route, à Ciudad Real, où le climat torride eut raison en quelques jours de cet organisme épuisé (août 1275). On sait que, marié à Blanche de France, il laissait deux héritiers mâles, Alfonso et Fernando, les célèbres infants de la Cerda, petits-fils de Louis IX, autour desquels allaient tourner pendant des années (grâce surtout aux sautes d'humeur de leur autre grand-père) les ambitions et les intrigues.

D. Sanche n'avait que dix-sept ans quand la chose arriva, mais il était déjà hors de page. Retenu à Burgos par la mobilisation de ses propres vassaux, il put, quelques semaines après, rejoindre le gros de l'armée. La nouvelle funeste — pour d'autres — qui le surprit à mi-chemin, ne pouvait qu'accélérer sa marche sur Ciudad Real. Il y arriva presque en même temps que le ban de Biscaye, conduit par son seigneur D. Lope Díaz de Haro ¹. Les deux

1. Mondéjar (*op. cit.*, p. 319), le confondant avec son frère cadet, l'appelle

chefs s'entendirent sur l'heure, et d'autant plus facilement que l'infant D. Fernand protégeait ouvertement la maison de Lara, rivale des Haro. Les hauts barons présents furent vite gagnés ; et, sans même consulter son père absent, D. Sanche prit le titre et la place de son frère, se proclamant prince héritier et régent du royaume. Après un an de campagne en Andalousie, il revint à Tolède pour arracher à son père l'investiture officielle d'héritier présomptif, ce qui fut consommé par les cortes de Ségovie, en 1276, au détriment des infants de la Cerda. Pendant les années qui suivirent, l'existence de D. Sanche ne fut pas plus sédentaire. En 1278, il assistait au déplorable siège d'Algésiras, où il s'occupait surtout de détourner le trésor de l'armée au profit de ses intrigues politiques ; outre les menus agents soudoyés, il prenait ses sûretés contre ses neveux de la Cerda en achetant à beaux deniers l'amitié du roi d'Aragon. L'année d'après, il accompagne son père à l'entrevue de Bayonne, avec les envoyés du roi de France (Philippe le Hardi), dans le but d'entraver tout arrangement avec ces protecteurs naturels des infants dépossédés. En 1281, il reçoit encore le commandement de l'expédition contre Grenade, d'ailleurs sans résultat. Puis il se rend aux cortes de Séville, et s'oppose au projet du roi Alphonse de céder en apanage le royaume de Jaén à son petit-fils Alfonso de la Cerda : de là, rupture ouverte, d'autant qu'elle était préparée, comme on sait, par l'exécution du juif Zag de la Malea, grand maltôtier aux gages de D. Sanche et complice de ses détournements. Il se dirige à Cordoue pour y réunir ses partisans et lever l'étendard de la révolte. Il est proclamé roi aux cortes de Valladolid (1282), sur la motion de l'infant D. Manuel.

D. Diego López de Haro. López était l'autre patronymique qui, avec le prénom Diego, alternait dans la famille ; le père et le fils de Lope Díaz signaient Diego López — et cela rappelle certain vers de *Don Japhet d'Arménie*. — Lafuente, qui ne peut pas souffrir D. Sanche, le blâme d'être accouru à Ciudad Real au lieu de marcher à l'ennemi : mais c'était la route même, et, en outre, le quartier-général !

Il tint à confirmer, cette année même, la déchéance de son père, en célébrant le mariage auquel celui-ci s'était opposé pour des raisons de parenté toutes-puissantes à cette époque : il épousait sa cousine doña María de Molina ¹, et par cet acte — qui fut, sauf les complications de l'empêchement canonique, le plus heureux de sa vie — devenait le beau-frère de son partisan et favori Haro, qu'il devait, du reste, faire assassiner devant lui, chez lui, de guet-apens. On sait que cette année 1283 marqua pour le roi Alphonse le point extrême de l'abaissement et de la ruine. Dépouillé de ses États, sauf l'immuable Séville (*No me ha dejado!*), abandonné de tous, trahi par les siens, ce malheureux vieillard finit par attirer sur la terre d'Espagne ces mêmes Africains que ses ancêtres avaient mis leur gloire à refouler, en scellant avec l'émir du Maroc ², contre D. Sanche, une alliance honteuse qui n'aurait même pas l'excuse du succès. Mais il avait touché le fond de l'abîme; bientôt, l'excès même de son infortune lui ramenait plusieurs partisans de D. Sanche, et tout d'abord ses propres fils. L'usurpateur lui-même, sentant sa situation menacée, se prêta à un rapprochement que sa propre maladie, d'abord, ajourna, et que plus tard la mort survenante de son père rendit inutile. Celui-ci mourut à Séville, le 21 avril 1284; et par les deux testaments qu'il laissa, aussi vicieux l'un que l'autre et tout éclaboussés d'incohérences, il semblait que ce pauvre Roi Lear de la Manche s'efforçât d'atténuer le crime de ceux qui l'avaient détrôné.

Ces solennels radotages, en tout cas, ne retardèrent pas d'une minute le couronnement de D. Sanche, lequel eut lieu à Tolède neuf jours après la mort d'Alphonse X. Aussitôt assuré du bon vouloir de son oncle d'Aragon, D. Sanche, avec sa décision ordi-

1. Doña María de Molina, cousine germaine d'Alphonse X, était parente de D. Sanche au troisième degré, ou, comme on dit, sa tante à la mode de Bretagne.

2. Par l'entremise, dit-on, de D. Alfonso Pérez de Guzmán.

naire, marcha droit sur Séville, que l'infant D. Juan, aux termes du « bon billet » de son père, prétendait conserver ; abandonné par les Sévillans, le légataire se tint heureux d'être reçu à résipiscence. A peine affermi sur le trône, D. Sanche eut le tort de blesser l'émir du Maroc qui demandait à prolonger la trêve. Une invasion en Andalousie fut la riposte de l'émir, allié du roi de Grenade ; pourtant, après quelques alternatives de succès et de revers, D. Sanche signa un traité de paix avec l'Africain, contre l'avis de D. Juan et de son beau-père Haro, lesquels tenaient pour l'alliance grenadine. Ce fut la cause d'une rupture et l'occasion d'une guerre civile qui eut pour dénouement, comme je l'ai indiqué, le meurtre du comte de Haro, aux cortes d'Alfaro, en 1287. Cet acte de violence ralluma la guerre civile, sous l'inspiration de la veuve (sœur de la reine) et du fils de la victime, qui trouvèrent appui chez le roi d'Aragon. L'infant de la Cerda fut proclamé à Jaca (1288) et les Aragonais envahirent la Castille, tandis que D. Sanche, de son côté, franchissait la frontière et ravageait Tarazona. On en resta là. Mais, sur ces entrefaites, Badajoz s'étant aussi déclaré pour l'Infant, le roi fit marcher les trois Ordres militaires sur la capitale de l'Extramadura qui ouvrit ses portes devant l'assurance que les vies seraient respectées : les chevaliers déclarèrent exécuter des ordres supérieurs en mettant tout à feu et à sang ; « et voilà comme, dit la chronique, ce roi D. Sanche rendit justice, *matando más de cuatro mill omes e mujeres* ¹. Pendant ce temps, il se chargeait lui-même de redresser quelques torts à Talavera, Ávila et autres lieux, en pendant haut et court les coupables présumés, sans autre forme de procès ; à Tolède, ce furent les magistrats qui payèrent de leur vie une attitude de scandaleuse indulgence. A ce régime martial, l'ordre ne tarda pas à régner dans les Castilles, et D. Sanche put songer aux affaires du dehors. L'entrevue avec le roi de France était celle qui lui tenait au cœur, car il s'agissait pour lui, en dehors de l'abandon par Philippe le Bel

1. *Crónica del rey D. Sancho*, chap. VI.

de la cause des infants, d'obtenir du pape, grâce aux bons offices du roi de France, la légitimation de son mariage avec la reine Marie. L'arrangement conclu, le roi de Castille eut à s'occuper d'une expédition longtemps projetée contre les Maures d'Algésiras et de Tarifa. D'abord il envoya son escadre, commandée par le génois Zaccharia, brûler celle des Marocains jusque sous les murs de Tanger. Cela fait, il alla organiser ses forces à Séville, et, en juillet 1292, son armée campait devant Tarifa, tandis que sa flotte en défendait l'approche par mer. La ville fut prise le 20 septembre, au bout de deux mois et demi, disent les chroniques ¹. C'est là

1. *Crónica del rey D. Sancho*, chap. ix. — *Chronicon Dni. Joannis Emmanuelis*. — MARIANA, *Historia*, libro xiv, cap. xv. — CASCALES, *Discursos*, p. 74. — ZÚÑIGA, I, p. 390, etc. — Le *diciembre* de Lafuente ne peut être qu'un lapsus. — Dans une note à son édition de la chronique latine de Loaisa (*Bibl. Écol. Chart.*, 1898, p. 357), M. Morel-Fatio fait remarquer que cette date du 20 septembre (Loaisa dit le 21) est contredite par Schirmacher « qui adopte le 15 octobre d'après les annales de Gênes et les sources arabes ». Je n'ai pas les moyens d'examiner les autorités de Schirmacher, mais je doute qu'elles soient plus décisives que les deux témoignages contemporains et isolés de Juan Manuel et Loaisa; et puis le détail précis du jour (ou veille) de *Sant Mateo apóstol* n'est pas de ceux qui s'inventent ou se confondent : peut-être dans cette longue affaire qu'est la prise de possession d'une place, Castellans et Génois se sont-ils référés à des épisodes différents de l'occupation. D'après Zúñiga, l'investissement aurait duré six mois, et cela concorderait assez avec la date qu'il donne pour l'arrivée de D. Sanche à Séville (*d principio de Quaresma*) : le mardi gras de 1292 fut le 17 février; en mettant un mois pour les préparatifs et le trajet à Tarifa, il resterait tout juste le semestre mars-septembre. Mais le calcul pèche par la base : nous avons la preuve que D. Sanche se trouvait à Séville en juin (au moins usqu'au 18; voir CAPMANY, *Memorias históricas*, II, p. 59-60; au bas de la seconde, évidemment, il faut lire : *XIV Kalendas Julii*, au lieu de *Junii*). Zúñiga aura lu *Quaresma* pour *Çinquesma* (*vispera*), que donne la *Crónica*; or, la Pentecôte fut cette année-là le 25 mai; ce serait donc le 24 que D. Sanche serait arrivé à Séville (peut-être le 4 de mayo de Cascales est-il un erratum pour 24). La naissance de l'infant D. Felipe serait un bon jalon; mais Zúñiga, qui nomme le baptiseur, la nourrice et autres « gens de la noce », ne songe pas à l'autre détail. En général, on est d'accord pour fixer le départ à la fin de juin (*después de Sant Juan de Junio*) : ainsi se trouvent justifiés les *dos meses y medio* que

même, aux termes du prologue, que les *Castigos* auraient été écrits, tandis que l'auteur — ce qui est plus facile à croire — y gagnait les premiers germes de la maladie dont il ne se releva plus. Il vécut encore un peu plus de deux ans, traînant de l'Andalousie à la Biscaye son corps miné par la phtisie pulmonaire — seule forme alors reconnue de la tuberculose — et s'éteignit à Tolède, en avril 1295, à trente-sept ans¹.

J'ai cru devoir rappeler cette carrière accidentée, pour montrer d'abord combien, à première vue, il semble difficile d'insérer, entre ses jalons presque contigus de voyages et de campagnes, les périodes studieuses et sédentaires que la débordante érudition des *Castigos* oblige à supposer. Sans parler du labeur de la prose, et pour m'en tenir encore à la simple absorption des matériaux, je ne crois pas qu'on insiste aujourd'hui, même en Espagne, sur l'hypothèse d'un Campeador s'embarrassant de manuscrits pendant ses caravanes et consacrant ses veilles à l'annotation des

donne au siège Barrantes Maldonado (*Ilustraciones* dans le *Memorial histórico*, IX, p. 143). Du reste, l'historiographe domestique des comtes de Niebla n'est ici d'aucune valeur : son texte, en général, est celui de la *Crónica de D. Sancho*, un peu rajeuni et paraphrasé. — Cette engeance parasite des panégyristes appointés par les familles est le fléau de l'histoire espagnole. A propos de Tarifa, nous en trouvons deux également célèbres : d'abord Barrantes, qui mit au jour la fameuse lettre de D. Sanche (voir MOREL-FATIO, *Études*, III, p. 3) à cet intolérable Guzmán el Bueno (dont la seule excuse est de n'avoir jamais pu prendre l'attitude monstrueuse dont on le glorifie, pour avoir défendu les 600.000 maravédís que lui valait la fructueuse tenure, outre la protection de ses fiefs voisins) ; ensuite Pellicer, le fabricant des *Querellas* qui, visiblement, s'est inspiré d'une autre lettre, également apocryphe, d'Alphonse X à ce même Guzmán (*Memorial*, p. 76). Et, sans doute, il aurait été plus simple et plus vraisemblable d'attribuer ce rôle de « cormano é amigo » d'Alphonse audit Pérez de Guzmán (c'est ce qu'a fait un autre mystificateur hispano-américain), au lieu de ce douteux Pérez Sarmiento, mais... c'étaient les Sarmiento qui payaient !

1. Je n'ai trouvé que dans la chronique latine de Loaisa (*Bibl. Écol. Chart.*, LIX, p. 359) cette indication précise de la maladie : *Post hec arreptus infirmitate quadam graviter, que infirmitas tisis vocatur*, etc.

scolastiques et des anciens... ¹. Ne perdons pas notre sérieux. Admettrons-nous que cet acquit littéraire, qui nous paraîtrait déjà remarquable pour un clerc blanchi sur le pupitre, fût le résidu des leçons prises avec le précepteur Gil de Zamora? Nous avons trouvé D. Sanche à Burgos, en 1275, mobilisant ses vassaux pour partir en guerre : ce n'est guère l'attitude d'un écolier. Il faudrait donc supposer que, dès avant ses dix-sept ans, il avait terminé ses « classes » et renvoyé son maître aux légendes latines qu'il contait si bien ². Mondéjar — qui peut-être n'en savait rien — semble indiquer que les fonctions du franciscain Juan Gil furent celles d'un instituteur primaire (*luego*

1. A propos du savoir de D. Sanche, l'historien critique Rios fournit un joli modèle d'argument circulaire. Quelqu'un ayant osé mettre en doute (je crois que c'est Lafuente) que cet illettré notoire eût pu écrire les *Castigos*, le véhément Amador lui jette cette réplique foudroyante (*op. cit.*, IV, p. 43) : « Comment, *iliterato!* Vous osez appeler *iliterato* le docte écrivain et éloquent « hâbleur » (peut-être trouverait-on une meilleure traduction de *hablista*) qui a écrit les *Castigos!* » C'est ainsi qu'ils raisonnent presque tous.

2. Sur Gil de Zamora, voir surtout le *Boletín de la R. Academia de la Historia*, tomes V, VI, VII, IX, XI et XIII, dans lesquels le P. Fidel Fita a publié la plupart des manuscrits connus du précepteur de D. Sanche, et fournisseur probable d'Alphonse X. Sa chronique de Zamora (*De Preconiis civitatis Numantine*) est dédiée à D. Sanche, de même que ses poésies latines (Office de la Vierge) à D. Alphonse : dans les deux cas, il se qualifie de *scriptor suus*, ce qui ne semble pas signifier « secrétaire » ou tout autre emploi officiel, mais une simple formule de politesse comme « l'écrivain à vos ordres ». Quelques-unes de ces antennes à cliquetis faciles, où l'art métrique se réduit au nombre des syllabes, avec alternance de rimes masculines et féminines, à la française (les proparoxytons devenant oxytons, selon l'usage liturgique), pourraient, comme la suivante, se chanter sur l'air du *Roi d'Yvetot* :

Virgo de Jesse prodiit
 Virga virens tenella.
 Quæ tota florens exiit
 De materna fiscella :
 Purissima, sanctissima,
 Rorifera... et cætera !...

que tuvo edad para aprender las letras se le nombró por maestro); d'autre part, nous avons vu le prince faire à onze ans une fugue chez son oncle d'Aragon; tout cela ne donne pas l'idée d'un surmenage scolaire. Mais, alors même qu'il ne s'agirait pas d'études princières, faites à bâtons rompus, dût-on admettre, chez l'élève de douze à quinze ans, des aptitudes et des goûts intellectuels qu'on ne retrouve à aucun degré chez ce roi batailleur et cruel jusqu'à la barbarie, qu'il faudrait encore, au nom du bon sens, nier la possibilité d'un savoir juvénile qui, vingt ans après, s'affirmerait par une telle aisance de doigté dans le maniement des Écritures, des philosophes grecs et des poètes latins (de la basse époque), des Pères de l'Église et des docteurs scolastiques. Quant à découvrir chez l'homme fait des habitudes de lettré, le peu que nous avons entrevu de sa vie et de son caractère démontre l'absurdité de l'hypothèse. Or, l'appareil érudit des *Castigos* dépasse, non seulement l'agréable causerie de D. Juan Manuel, mais les productions que nous connaissons de Gil de Zamora; pour en trouver l'équivalent, il faut aborder des recueils comme les *Partidas* ou les *Estorias*, qui représentent bien, par l'amas des notions et l'absence de méthode, l'apport collectif d'une académie ¹.

1. Je ne ferai que mentionner en note, pour éviter l'encombrement, une compilation attribuée à D. Sanche : ce *Lucidario*, dont on nous donne l'index et un chapitre, et que Gayangos, sans hésiter une minute, identifie avec l'*Elucidarium* d'Honoré d'Autun. Visiblement, il n'a jamais tenu celui-ci dans les mains. Les ouvrages n'ont de commun que le titre, et c'est comme si on inférait — par le dos — la parenté des *Châtiments* de Victor Hugo avec les *Castigos*. Au lieu du redoutable paquet que l'index espagnol semble annoncer, l'*Elucidarium* d'Honoré, sur la personne duquel on ne sait à peu près rien, sauf qu'il vécut au XIII^e siècle (V. *Histoire littéraire*, XII, p. 165, et, pour les œuvres, MIGNE, *Pat. Lat.*, CLXXII), est un bref opuscule (35 pages de Migne), formé par un dialogue de théologie entre maître et disciple : pas un de ses courts chapitres ne présente d'analogie avec les rubriques du *Lucidario*. C'est plutôt à la *Philosophia mundi* du même Honoré, son principal ouvrage, que le

Sur ces premières données, il est impossible de rouvrir les *Castigos* sans se sentir heurté par les incompatibilités qui, de la première page à la dernière, s'y disputent l'étonnement du lecteur. Dès le prologue, — le « vrai », puisque l'éditeur nous confie que l'autre provient du copiste, — nous tombons sur cette déclaration très connue et répétée de l'auteur, que l'ouvrage fut écrit « l'année où il prit Tarifa ». Les glossateurs n'ont pas manqué d'enchérir ; et l'on trouve partout que le livre fut composé pendant le siège de Tarifa, lequel, comme on sait, dura un peu plus de deux mois. Le tour de force, du reste, pourrait se réclamer d'autres passages. Sans insister sur cette vue fantaisiste d'un *imperator* médiéval à la Marc-Aurèle (Sancho le Féroce !), qui, harassé et déjà malade, se délasserait des fatigues de ce siège en plein été, sous un ciel africain, en abattant chaque soir ses cinq ou six pages de considérations philosophiques avec textes à l'appui, — faisons-nous une idée approximative des préparatifs matériels que supposerait cette besogne préméditée. J'ai relevé soixante-sept écrivains cités dans les *Castigos* (j'ai dû en omettre), en dehors des anonymes à qui reviennent plusieurs anecdotes ou « exemples » transcrits, et en comptant comme unités des recueils composites, à la façon

Lucidario pourrait ressembler, comme à toutes les *Sommes* cosmologiques puisées dans Aristote et Isidore. Mais l'ouvrage duquel procède directement le *Lucidario* n'est autre que le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, dont j'ai sous les yeux l'édition de Douai. Toutes les rêveries et billevesées d'histoire naturelle, que promettent les titres de « D. Sanche », se trouvent là (la plupart prises il est vrai par Vincent à Isidore de Séville), depuis la raison du nombre de pattes des parasites jusqu'aux privilèges du lièvre, lequel, comme on sait, non seulement dort les yeux ouverts, mais change de sexe à volonté ! Or, cette affinité ne manque pas d'importance pour notre enquête : en relevant les anachronismes des *Castigos*, nous serons moins surpris d'y découvrir quelques traces irrécusables du *Speculum morale*, reconnu aujourd'hui apocryphe, mais qui, jusqu'en 1624 (édition de Douai), était imprimé dans l'encyclopédie de Vincent de Beauvais, intitulée pour cette raison *Speculum quadruplex*, par opposition au *Speculum triplex* qui contenait seulement les *naturale*, *doctrinale* et *historiale*.

des *Évangiles* ou des *Décrétales*, ou tels polygraphes comme Aristote, Cicéron, saint Augustin, dont plusieurs œuvres sont mises en coupe réglée. Or, remarquons d'abord que cette centaine — au bas mot — de volumes manuscrits, presque tous d'auteurs célèbres, représentait alors une bibliothèque littéraire des plus riches, des plus rares qu'on pût trouver, même en Italie, — à ce point qu'il est douteux qu'en Espagne le roi Alphonse eût formé la pareille¹. Il faudrait donc admettre que D. Sanche, partant en guerre, eût songé à s'encombrer de ces impédiments livresques, aussi précieux qu'incommodes, à la seule fin de catéchiser en toute hâte son héritier de six ans, qui habitait Zamora ! Admettons-le, cependant, ne fût-ce que pour ne pas nous priver d'un spectacle autrement rare, certes, que celui de cette bibliographie de siège, qui est la façon dont en use notre pédagogue en haubert. Je parlais d'une centaine d'ouvrages mis à contribution ; si nous comptons les extraits circonstanciés, les transcriptions littérales avec indication précise du livre, chapitre et lieu cités, le nombre en serait certainement décuple. Or, c'est dans le dernier tiers des *Castigos*, — la partie nécessairement écrite devant Tarifa, puisque, d'après le texte même, l'ouvrage y fut terminé, — que la manie « citaire » fait rage, au point que tels chapitres (par exemple la série

1. L'inventaire de la *Sacra Bibliotheca* du Latran, fait sous Boniface VIII (1295), fournit 535 titres (M. FAUCON, *Librairie des papes d'Avignon*, II, p. 3) ; mais les bibles, les *libri ad divinum officium*, les traités de droit y dominent, et quelques-uns à plusieurs exemplaires. Les « auteurs » n'atteignent pas la centaine ; et les profanes n'y sont guère représentés que par quelques ouvrages d'Aristote, l'*Almageste*, le *De Officiis* de Cicéron, peut-être deux ou trois autres — et l'inévitable *Historia Trojana* de Colonna. Plus de cent ans après, en plein xve siècle, nous trouvons chez les princes amis des lettres, et dont les bibliothèques sont célèbres, les chiffres suivants de manuscrits : les princes d'Este, 300 ; les Médicis, 158 ; le roi René, 200, etc.. Müntz et Fabre, à qui nous empruntons ces données, ajoutent (*Bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, p. 42) : « Seule, la librairie du Louvre dépassait le chiffre de 800 manuscrits ». Mais c'était en 1424, plus d'un siècle après les *Castigos*.

LIV-LXXV) ne sont guère que des extraits de la *Rhétorique* et surtout des *Éthiques* d'Aristote, légèrement saupoudrés de Sénèque, saint Augustin, Valère, etc. ¹

Cette évidente familiarité avec les auteurs profanes et surtout sacrés, qui s'étend même aux théologiens contemporains, serait, comme je l'ai dit, déjà remarquable chez un clerc professionnel : attribuée à un prince féodal du présent modèle, elle devient si phénoménale, si peu croyable, qu'elle demanderait à être solidement établie. Les critiques espagnols, d'Amador de los Ríos à M. Menéndez y Pelayo, ne semblent pas avoir soupçonné qu'il y eût là une intéressante question d'histoire littéraire à examiner, sinon à résoudre. L'« espagnolisme » aidant, ils ont tout accepté sans sourciller, en ajoutant même au bagage royal ce fantastique *Lucidario* ².

1. Les *Facta* de Valère Maxime acquièrent au moyen âge une vogue incroyable ; voir sur les traductions françaises de quelques auteurs latins, PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire*, II, p. 266. — Un autre auteur familier est Sénèque, mais il faut prendre garde qu'on a affaire tantôt au vrai, tantôt à son simulacre médiéval. Ainsi, au chapitre XIII, il s'agit bien du philosophe et du traité *De Ira* (Gayangos, à deux ou trois reprises, transcrit imperturbablement « *el principe Fabricio* », pour Fabius Cunctator) ; mais ailleurs (par exemple, au chapitre XLV) ce ne sont que des maximes du pseudo-Sénèque, Martin de Braga, qui sont transcrites et prises, au *Libellus de Moribus*, II et III. Du reste, ce travestissement de Sénèque, que tout le monde en Espagne, depuis saint Isidore (*Vir. Illust.*, XXXV) jusqu'à M. Menéndez y Pelayo (*Liric. Cast.*, V, p. CXLII) décerne audit évêque de Braga, est d'un faussaire du IV^e siècle (voir : HAURÉAU, *Notice des Mss. latins* et P. NOLHAC, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 313). — Le *Polycraticus* aussi est fréquemment cité, et sous cette formule bizarre : *dice* ou *escribe Policrato* ; une fois même (p. 153), il en fait le précepteur de Trajan (à cause de l'épître de Plutarque — apocryphe — transcrite au livre V) : « *Los principes antiguos hobieron maestros muy sabios : Trajano hobo á Policrato, e Nero á Seneca*, etc. ». Devant ce Pirée pris dix fois pour un homme, l'éditeur ne bronche pas. Il s'agit naturellement du *Polycraticus* de Jean de Salisbury, évêque de Chartres au XII^e siècle (MIGNE, *Pat. lat.*, CXCIX, et *Hist. lit.*, XIV). Ce recueil de morale anecdotique, dû à l'ami intime et courageusement fidèle de Thomas Becket, fut traduit dans toutes les langues, et en français, notamment, sur l'ordre de Charles V (v. PETIT DE JULLEVILLE, ouvrage cité, tome II, p. 265).

2. M. MENÉNDEZ Y PELAYO, *Orígenes de la Novela*, p. LXXI : « EL LIBRO DE

Les anachronismes les plus choquants passent pour eux inaperçus, quand ils n'en tirent pas des déductions saugrenues ¹ : citons, dans le prologue « authentique », ce titre de *señor de Molina*, que D. Sanche s'attribuerait en 1292 ; le curieux passage (p. 161) où l'auteur parle au prétérit de cette même année 1292 ; les quatre ou cinq lieux du chapitre LXXXV et du suivant, où le Carême, servant de date présente, ne peut être celui du siège de Tarifa, — toutes remarques, avec bien d'autres, sur lesquelles je reviendrai. Il n'est pas jusqu'à la phrase finale du livre qui ne trahisse le truquage, en le datant de 1293 — avec cette aggravation qu'une infidélité moderne s'y greffe sur l'ancien lapsus ². Pourtant, je tiens ces

LOS CASTIGOS E DOCUMENTOS que D. Sancho el Bravo compuso para educación de su hijo D. Fernando, terminándole en 1292, en medio de los cuidados del cerco de Tarifa. » Il ajoute, quelques lignes plus bas, qu'on a pu soupçonner l'intervention d'un clerc dans la préparation des matériaux érudits, « aunque no en el pensamiento y estilo del libro, que tiene carácter muy personal y nada impropio del monarca cuyo nombre lleva al frente, príncipe de gran cultura, según lo acreditan el LUCIDARIO, etc. » C'est toujours l'infirmité de raisonnement de Ríos et consorts : au lieu de constituer un indice défavorable à l'attribution des *Castigos*, celle du *Lucidario* renforce la première !

1. De ce que l'on lit, dans le premier prologue (p. 85) : « ...el año que ganó Tarifa, estaba *esta* villa en poder, etc. », le subtil Gayangos croit pouvoir inférer que le copiste « habitaba á la sazón en Tarifa ». En espagnol, comme en français, la règle est assez élastique, mais enfin celle-ci est (je viens de l'appliquer sans y prendre garde) que *este, esta, esto*, s'appliquent, sans égard à l'éloignement matériel, à l'objet dont on vient de parler. C'est enfantin, et je m'empresse de laisser à Bello (*Gramática*, édit. Chil., p. 88) le soin de faire la classe : Cuando uno... alude á lo que acaba de decir, lo señala con *este, esto*. » Les auteurs regorgent d'exemples, et il est presque naïf d'en citer ; voici, pourtant, celui que me fournit Gayangos lui-même, dans l'Introduction au présent livre (*Introducción*, XIV, ligne 17) : « Emisarios mandados á Toro y Zamora hicieron de suerte que *estas* dos ciudades, etc. » Ici la règle de Gayangos serait pour lui embarrassante ; il aurait dû se trouver, en écrivant, à la fois à Toro et à Zamora...

2. Dans l'édition Rivadeneyra, le livre se termine ainsi : « ...lo acabamos [el libro] *aquí en este capítulo*, en la era, etc. ». La conclusion de l'Escorialense, d'après Castro, serait, au lieu des mots soulignés : *aquí en este lugar*. Mais voici,

erreurs matérielles, faciles à relever, et qu'on pourrait, après tout, imputer aux copistes, pour beaucoup moins significatives que les incompatibilités profondes et, pour ainsi parler, organiques dont je vais m'occuper sans retard.

Il serait impossible que dans un écrit du genre de celui-ci, essentiellement subjectif, — doublement, faudrait-il dire, par la matière et la destination, — la véritable personnalité de l'auteur ne se fit jour : en toute liberté, si l'œuvre est authentique ; malgré le masque et le déguisement, si elle est supposée. J'ai déjà signalé l'étrangeté de certains chapitres de mœurs cléricales et la quasi-impossibilité d'admettre qu'un roi et un père pût les adresser à son héritier de six ans. Sans m'étendre sur un sujet désagréable, je me bornerai à faire remarquer le choix bizarre des exemples censés édifiants, lesquels, se rapportant presque tous à la vie monacale, perdaient, dans l'espèce, en vertu efficace tout ce qu'ils gagnaient en troublante et malsaine suggestion ¹. Mais, outre qu'ils sont les moins nombreux, ces tableaux d'une impudeur presque naïve demeurent, à notre point de vue, beaucoup moins caractéristiques

au dire d'Amador de los Rios (*op. cit.*, iv, 35, note), comment finit le manuscrit A : « *lo acabamos en este logar, teniendo cercada la villa de Tarifa*, etc. » Gayangos n'a même pas signalé sa variante, qui devient un escamotage.

1. Parmi ces exemples illustratifs, un « miracle de la Vierge » se détache du groupe banal par sa belle couleur tragique qui rappelle le conte des *Felices Amantes*, reproduit par Avellaneda. Il débute ainsi (p. 130) : « Hay un monesterio de monjas, el cual es llamado Fontenblay e es de los reys de Inglaterra... ». Et l'excellent Gayangos ne manque pas de faire miroiter en note son savoir et sa subtilité : « Parece que habrá de leerse *Fontainebleau*, que no está en Inglaterra sino en Francia. » — Il s'agit de la célèbre abbaye de Fontevrault (*Fons Ebraldi*), dans l'Anjou. Assurément, comme le remarque notre sagace éditeur, Fontevrault — pas plus que Fontainebleau ! — ne se trouve en Angleterre, mais c'est l'Angleterre qui, par ses rois angevins, se trouvait alors en France. Or, le texte, que Gayangos aurait mieux fait d'écouter, se borne à dire : « ...este monesterio es de los reys de Inglaterra, ca ellos lo fecieron, e es de monjas de San Benito. » Et tout cela est rigoureusement exact. Les Plantagenets furent les premiers protecteurs de l'abbaye, où se trouvent encore leurs tombeaux.

que les chapitres où l'auteur, — oubliant, dirait-on, que l'élève à endoctriner est l'infant des Castilles, — lui débite sans compter une kyrielle d'exhortations pédantesques, relatives aux démarches psychologiques et aux catégories sociales les plus étrangères à son futur état. Il y apprend — oublions son âge — lui, l'héritier d'un trône, qu'il doit se garder du désir immodéré des richesses et ne pas convoiter le château ou le cheval de *son seigneur* ; qu'il lui convient d'être circonspect et de ne pas s'inviter chez les gens — le roi ! — sans y être autorisé ; encore moins doit-il s'attabler et jouer avec le premier venu ; ou prêter l'oreille au mauvais conseiller qui tente de le perdre aux yeux « du seigneur dont il est le vassal ». Il doit respecter la demeure de « son seigneur » jusque dans la personne de sa moindre *cobijera* (pas d'amours ancillaires !) : « Si tu non sopieres guardar la menor mujer que anduviere en casa de tu señor, etc. ' ». Mais c'est le chapitre XXIII, où il revient sur

(voir COURAJOD, *Sépulture des Plantagenets à Fontevault*, et les notices de MIGNE, *Dict. des ordres rel.* et de la *Grande Encyclopédie*). On ignore (Mussafia) la source de cette légende. La *Cantiga* LIX du roi Alphonse X, qui procède évidemment du même original, l'intitule *La monia de Fontebrar*. Cette riche colonie monastique, qui comprenait aussi des couvents de moines, mais dont le gouvernement était dévolu aux femmes, fit un peu trop parler d'elle à divers points de vue. Je pense qu'il faut voir dans la *Princess*, la délicieuse féerie de Tennyson, une réminiscence idéalisée de l'aristocratique monastère, dont la première abbesse fut une comtesse de Montsoreau et la dernière, sous la Révolution, une petite-fille de M^{me} de Montespan !

1. Page 153 et *pussim*. Outre le côté amusant de ces exhortations, qu'on suppose débitées au prince héritier par son auguste père, il n'est pas jusqu'au *tratamiento* qui ne me semble insolite et discutable. Ici le tutoiement n'était guère de mise ; c'est *vos* qu'on trouve toujours employé en cas pareil. La meilleure autorité est encore D. Juan Manuel, soit dans son traité des *Castigos*, analogue à celui-ci, soit dans ses dialogues du *Libro de los Estados*, soit enfin — et ceci est décisif — quand il reproduit — textuellement, dit-il — les adieux suprêmes de ce même D. Sanche. — C'est dans ce même chapitre XXXIV que se trouve rapportée l'anecdote des trois gardes, du pseudo-Esdras (ici, l'auteur a mis quatre *donceles*, trouvant, sans doute, assez illogique que l'avocat des femmes le fût aussi de la vérité), dont voici, selon Ríos, le début dans le ma-

la « soif de l'or », qui en tant qu'exhortation d'un roi à son héritier, dépasse tout : « Prends garde à la rapacité ! Elle te rendrait voleur d'églises, faux-monnayeur, faux témoin. Dévaliser un autel te semblera aussi peu honteux (*tan sin vergüenza*) que filouter dans une taverne ou dérober sa cape à un page. L'amour du bien d'autrui te poussera à falsifier le sceau de ton seigneur, à livrer son château, sa personne ou celle de ses enfants ; à le tuer pour lui voler son bien (*cobdicia te fará que mates à tu señor... con yerbas emponzoñadas, por tal de levar de lo que ha*). » Enfin, — pour finir sur un trait de couleur locale, — ce père ultra-prévoyant met le prince en garde contre la tentation de s'enfuir de chez « son maître » en lui dérobant son cheval (*que te vayas con el caballo de tu señor*) !...

A côté de ces conseils paternels, qui pourraient être d'un vieil écuyer envoyant son gars en condition, on trouve des morceaux d'un caractère différent, et moins bizarres, peut-être, mais non

nuscript : « Escripto es en un libro que es llamado Sorobabel de como antel Rrey... servian quatro donseles... ». L'arrangeur de A, si ce n'est Gayangos lui-même, a cru faire merveille en corrigeant ainsi : « en el libro que ha nombre Esdras, como ante el rey Sorobabel, etc. » On sait qu'il s'agit du roi Darius, et quant au prétendu « roi » Zorobabel, — que Renan (*Hist. d'Israël*, IV, 37) qualifie plaisamment de « sous-préfet », — c'est ici le nom du troisième officier, l'« ami des femmes » (et je ne me charge pas de raccorder ce Zorobabel-là avec celui du livre canonique). Ce brouillamini est pour M. Menéndez y Pelayo, (*op. cit.*, p. LXXII) une nouvelle preuve du grand savoir biblique de D. Sanche, qui possédait *hasta los libros apócrifos* ! Le clerc qui tient la plume connaît en effet ses auteurs sacrés, et même les apocryphes, mais ce n'est pas ici qu'il le montre : en rédigeant ce chapitre, il n'aurait pas eu plus de mérite à citer correctement le III Esdras que le Pentateuque, puisqu'il faisait alors partie du Canon (du reste, on l'imprime encore à la fin de la Vulgate). — Ríos (*loc. cit.*, note) nous dépeint ses vains efforts pour identifier ce mystérieux « Sorobabel » : « Ni M. Walckenaer... ni M. Sacy, ni... etc. ». L'énigme des trois gardes (sans doute un apologue populaire) a été répétée par Josèphe, saint Augustin, saint Cyprien, etc., et il n'y a pas de noms bibliques plus étroitement liés que ceux de Zorobabel et d'Esdras. Et dire qu'à l'heure où notre savant Amador patageait en ce gâchis biblique, il était déjà l'auteur d'une *Histoire des Juifs* !

moins hors de place que ceux-là. Tels, les chapitres sur la discipline religieuse, les moines, les prêtres, et surtout ces interminables instructions (pag. 122 et suivantes) sur les devoirs, qualités, aptitudes et attitudes diverses du prélat : *en su comer é en su beber, é en su vestir, é en su asentar, é en su yacer, en su andar, é en su cabalgar*, etc., lesquelles, n'ayant pu être écrites que par un clerc pour gens d'Église, ressemblent beaucoup plus à certains *sermones ad status* de Jacques de Vitry qu'aux banalités cléricales ajoutées au *Libro de los Estados* de D. Juan Manuel et que je tiens pour apocryphes. Des sermons authentiques, du reste, il s'en rencontre aussi dans l'ouvrage attribué à D. Sanche (par exemple, les chapitres LXXXV-LXXXIX sont bel et bien des sermons de carême prononcés en chaire) : car ces étranges *miscellanea*, de provenances diverses assurément, contiennent de tout, — et jusqu'à de véritables leçons pour l'éducation d'un prince ; malheureusement, celles-ci appartiennent aux chapitres LIV et suivants qui sont ceux, on s'en assurera tout à l'heure, dont l'inauthenticité brille du plus vif éclat. Au lieu de prolonger la liste des discordances qu'on pourrait encore relever, entre la structure du livre et ses prétendus auteur et destinataire, je crois plus utile de varier le point de vue en signalant quelques passages des *Castigos* où l'attitude de l'écrivain contrevient formellement à certains faits établis de sa biographie ou aux traits les mieux accusés de sa psychologie.

Il est bien connu que trois grands faits commandent la carrière de D. Sanche, à tel point qu'ils orientent jusqu'au bout, peut-on dire, sa conduite politique et privée ; ce sont, par ordre de date : 1° sa position d'héritier présomptif à la mort de son frère aîné ; 2° sa rébellion contre son père ; 3° son mariage avec doña María de Molina. Ces trois démarches, en elles-mêmes ou par leurs conséquences, ont revêtu, je le répète, une importance telle dans la vie de D. Sanche, que la façon dont l'écrivain en traite devra constituer une forte présomption favorable ou contraire à son identité. Ce qu'on en doit dire, tout d'abord, c'est qu'en y tou-

chant, ne fût-ce que par allusion, l'auteur éveille déjà notre défiance, ces sujets n'étant pas — surtout les deux derniers — de ceux qu'un père expose volontiers à son héritier de six ans, ni même d'aucun âge. Il est vrai que les *Castigos* en contiennent bien d'autres !

Le premier point nous arrêtera peu ; outre qu'il est moins grave et personnel que les deux autres, il ne se trouve qu'effleuré dans le chapitre XIV, dont le sujet (« Du danger des promesses indiscretes ») semblerait plutôt se rapporter aux troubles causés par les revirements d'Alphonse X (la girouette faisant fonction de boussole !), c'est-à-dire, en somme, à la rébellion dont nous parlions tout à l'heure. L'auteur, mettons le soi-disant D. Sanche, y montre deux intentions : d'abord celle de blâmer un roi qui divise son royaume entre ses enfants (ce qu'avait tenté D. Alphonse), puis celle d'établir ses droits légitimes de succession à la couronne. Or, s'il est certain que le testament d'Alphonse X confirme l'indéniable fêlure de ce « Sage », il n'en est pas moins vrai qu'en statuant le partage de ses royaumes entre ses enfants, comme biens patrimoniaux, il pouvait se réclamer de précédents historiques. En remontant dans sa lignée jusqu'à son aïeul D. Fernando pour s'y arrêter prudemment, l'auteur nous invite à pousser l'enquête un peu plus loin, jusqu'aux rois antérieurs (Ferdinand le Grand, Alphonse VII) qui avaient stipulé ce qu'il condamne¹. D'autre part, ce n'est pas donner une base bien solide aux droits de D. Sanche que de répéter cette clause du testament de Séville : « *heredamos porque el infante D. Fernando murió grand tiempo ante que el rey nuestro padre finase* » ; alors que les partisans des Cerda y opposaient une doctrine juridique si plausible qu'elle a triomphé dans les *Partidas* et toute la législation moderne. Mis dans le cas de se

1. Voir Lafuente, Mondéjar, ouvrages cités. COLMEIRO, *Derecho político*, xxiii. Surtout l'*Examen histórico* de Noguera y Ramón, in MARIANA, *Historia*, v, p. 349 et suivantes.

défendre, D. Sanche n'eût pas manqué, sans doute, de produire l'argument le plus fort et le plus immédiat, à savoir que D. Alphonse lui-même, le soi-disant législateur du droit de représentation, aurait, dans la circonstance, passé outre à sa propre doctrine, au point de persister à reconnaître dans ce même testament les titres dynastiques de celui qu'il déshéritait comme mauvais fils ¹. Mais très probablement D. Sanche eût préféré se taire — afin, d'après le vieil adage, de mériter son nom ².

Au cours de l'ouvrage, il est parlé plusieurs fois de l'amour paternel et du respect filial. Le chapitre v, dont le titre promettait un commentaire du Décalogue, va droit au précepte *Honora patrem* et n'en sort plus, — avec cette particularité curieuse que le rôle — même physiologique — du père y est exalté aux dépens de celui de la mère, odieusement sacrifiée ³. Outre le passage du

1. On sait qu'Alphonse X établit dans la *Partida* II, tit. xv, l. II, le droit de représentation : *si el fijo mayor moriese ante que heredase, si dexase fijo ó fija de su mujer legitima, que aquel ó aquella hobiese [el señorío] et non otro ninguno*. Je sais bien que les *Partidas* restèrent lettre morte jusqu'en 1348 (quelle étrange chose, que ce code royal dont personne ne parle pendant trois quarts de siècle !); mais lui, D. Alphonse, n'en fut-il que le parrain, ne pouvait pas les ignorer; or, pas plus aux cortes de Ségovie (1276) que dans son testament déjà cité, il n'a l'air de soupçonner l'existence desdites *Partidas* ! J'entrevois là un très important problème d'histoire littéraire à poursuivre, sinon à résoudre, et s'il m'était donné de passer prochainement quelques mois en Espagne, je crois que je m'y attellerais. Ma sensation actuelle, mais, naturellement, sujette à révision, est qu'en 1300, les *Partidas*, comme recueil assemblé et rédigé, n'existaient pas. — Outre une véritable édition critique des *Partidas*, dont l'édition de l'Académie de l'Histoire ne tient pas lieu, il y a donc tout un grand travail de triage et d'analyse à entreprendre sur *el código inmortal de las Partidas* (c'est l'hendécasyllabe sacramentel que Rios n'omet jamais) : curieuse compilation faite de fragments aussi divers de nature que de provenance, où l'on retrouve des débris de toutes les rapsodies médiévales, — et qui est un code, à peu près comme l'Escorial est un couvent.

2. Le proverbe *Al buen callar llaman Sancho* se trouvera étudié, avec beaucoup d'autres, dans un travail inédit sur les *Refranes* qu'on espère terminer prochainement.

3. Entre autres autorités, on y cite la *Genèse* pour une scène du déluge dont

chapitre XIV, déjà signalé, on trouverait quelques autres allusions bibliques à la désobéissance filiale et à l'antagonisme entre pères et enfants (xiv, xc et *passim* : Caïn, *mal castigado en non temer à su padre*; Roboam qui *non guardó los castigos de su padre*; les enfants du grand-prêtre Héli, etc.). Mais le type alors populaire et consacré de l'ingratitude était Absalon, fils de David (à cette heure même, Dante l'évoquait dans son *Inferno*, *canto* xxviii, v, 137). L'auteur des *Castigos* n'aurait garde d'oublier cet exemple topique; il montre même quelque complaisance à nous décrire le prince aux beaux cheveux aimés des femmes, « lequel tant s'infatua de sa propre beauté qu'il fit conspiration et se rebella contre son père le roi David afin de le jeter hors du royaume, etc. »¹. Pour faire ressortir toute l'invraisemblance de cette citation, sous la plume de D. Sanche, il suffit de rappeler la scène véritablement pathétique où l'infant D. Juan Manuel nous montre son royal cousin presque moribond, se confessant à voix haute et tout en larmes devant cet enfant qu'il n'ose bénir, lui qui se sent encore chargé de la malédiction paternelle. On n'a aucune raison de suspecter l'authenticité ni même l'exactitude générale du récit. Ce fut, par expresse volonté du roi, une déclaration devant témoins que le narrateur nous dénomme, en ajoutant avec un sens critique très averti et qui inspire confiance : « A cause de la longueur du discours et des versions successives que j'en recueillis desdites personnes, il ne se peut que quelques expres-

je n'ai trouvé trace dans aucun récit biblique, même apocryphe; elle a dû naître dans le cerveau malade d'un mystique, comme le passage de saint Bernard, également cité et que résume cette phrase d'une de ses lettres : *Matrem pro Christo contemnere piissimum*. Le trait de la mère affolée qui dévore son fils est pris à Josèphe, *De Bello Jud.*, lib. vi, cap. iiii.

1. Page 139. Il faut lire évidemment : *Et tanto se enlozanesció en su fermosura que fizo conspiracion...*, au lieu de *Et en tanto*, etc., qui n'a aucun sens. Le verbe insolite *enlozanescer*, probablement forgé par l'auteur du chapitre, est un de ceux qui m'ont mis sur la voie de certaine identification, ainsi qu'on le verra plus loin.

sions n'y soient changées, mais je maintiens et vous devez tenir pour certain (il s'adresse à son beau-frère, l'archevêque de Tolède) que le fond en est vrai et la forme très voisine de la réalité¹. Or, il me semble impossible de concilier l'attitude suprême de D. Sanche avec celle qui le montrerait, à un ou deux ans de distance, accommodant d'un cœur léger ces évocations tragiques en thèmes scolaires pour son héritier.

On a vu comment D. Sanche avait épousé sa parente doña María de Molina : ce mariage, combattu par D. Alphonse, fut célébré au lendemain des cortes de Valladolid, comme un témoignage public de la rupture entre le père et le fils. Certes, le choix était heureux ; et c'est le seul côté sympathique du roi « féroce » d'avoir aimé passionnément et jusqu'à la fin cette admirable femme, de l'avoir conservée malgré tout et placée toujours plus haut que tout. Seulement, le vieux rabâcheur n'avait pas tort de prévoir quelles chausse-trapes allait semer sur la route du prince l'empêchement canonique et l'interdit qui en serait la conséquence. Cette fausse situation, aussi douloureuse pour le ménage royal, dont on dénonçait l'union incestueuse, que pour les enfants, déclarés illégitimes par l'Église, demeura sans issue jusqu'à la mort de D. Sanche². Ce fut la plaie toujours ouverte, la bles-

1. *Obras de D. Juan Manuel*, dans le même volume que les *Castigos*, page 263. Ce *Tractado de las tres cosas...* précède le *Libro de los Castigos para su fijo* ; or, pas plus dans l'opuscule où le roi mourant lui confie, pour ainsi dire, son faible héritier, que dans l'ouvrage qui rappelle de tout point les *Castigos*, l'Infant ne fait allusion au traité de D. Sanche. Je reviendrai sur ce fait très caractéristique.

2. En fait, je le répète. D. Alphonse étant cousin germain de Doña María, D. Sanche n'était parent de celle-ci qu'au troisième degré. Il est vrai que d'autres empêchements se greffaient sur celui-là : d'abord D. Sanche s'était fiancé solennellement à doña Guillerma de Moncada : puis, il avait eu pour maîtresse une cousine de sa femme, doña María de Ucero, et, enfin, de ladite *amiga*, une fille que la reine avait consenti (on était encore tout près des harems musulmans) à tenir publiquement sur les fonts. Tout cela, additionné, formait un cas d'inceste spirituel assez imposant : au fond, il n'y avait là aucun empêchement que l'Église

sure secrète qu'il ne vit pas cicatriser. Pendant douze ans, il y dépensa vainement ses efforts et ses sacrifices; et, à la veille d'entreprendre son expédition en Andalousie, ce fut pour lui le grand triomphe de son entrevue de Bayonne d'obtenir, comme nous l'avons dit, par une clause du traité, que Philippe le Bel s'engageât à arracher au pape la dispense désirée. Comment croire un seul instant que ce même D. Sanche se prit à écrire quelques mois après, ni à aucune époque, tout le chapitre des *Castigos* destiné à flétrir les mariages illicites et débutant ainsi : « *E algunos homes bestiales é sin rason cuidarian que podrian casar con cualquier mujer, tambien (asi) con la parienta como con cualquier otra, etc.* » ? Après ce qu'on vient de montrer, l'idée que D. Sanche pût ainsi se condamner lui-même, en outrageant la femme qu'il adorait et ce même héritier qui était censé le lire, et dont la légitimation fut sa pensée constante et son dernier souci, cette hypothèse-là paraît si absurde qu'elle ne vaut même pas d'être discutée.

Quant aux passages et aux chapitres entiers qui, sans se heurter comme les précédents à des circonstances biographiques, jurent avec la personne morale de l'auteur, ils sont innombrables.

n'eût dispensé cent fois, surtout dans les unions royales; mais le véritable *impedimentum*, qui ne fut levé qu'en 1301, par le décret de Boniface VIII (v. BARONIUS, XXIII [IV de la suite par Raynaldi], p. 311) qui légitimait D. Fernando, consistait dans l'hostilité du Saint-Siège contre la maison de Castille.

1. Toute cette dissertation de droit canonique décèle, par le fond et la forme, une date postérieure à la fin du XIII^e siècle; mais cet examen minutieux nous mènerait trop loin. Je me borne à signaler : pour le fond, le doute émis (p. 213, 1^{re} colonne, ligne 34) sur cette question, si le mariage est licite entre fils de compères. L'empêchement canonique avait été toujours reconnu en Espagne jusqu'au règne d'Alphonse X; la loi des *Partidas*, qui supprimait ce cas d'affinité, était donc une innovation : de là, sans doute, la forme dubitative de notre texte : *es quistion si pueden casar en uno*. La langue porte aussi des traces de postériorité; ainsi, la *línea transversal* est une expression relativement moderne : le *Fuero Juzgo* et les *Partidas* portent toujours : *líña de travieso*.

Il serait vraiment plus court d'en indiquer plusieurs qui n'y contreviennent pas, si ceux-là mêmes n'étaient frappés, ainsi qu'on le verra bientôt, d'un vice organique autrement grave. Parmi ces incompatibilités psychologiques, signalons les plus frappantes, ou du moins celles qui se pourraient presque assimiler à des preuves matérielles. Quelles sont les vertus ou qualités morales, pourrait-on se demander, qui manquaient le plus à D. Sanche ? Et il n'y aurait aucune exagération à répondre : précisément celles dont il exalte le prix et recommande la pratique assidue à son héritier : la mansuétude, la patience, la miséricorde, l'amour de la justice, le pardon des injures, la chasteté, la modération, la générosité, la clémence — oh ! surtout la clémence, à laquelle cet inhumain consacre spécialement le long chapitre XII, sans compter vingt passages épars dans les panégyriques des autres vertus plus ou moins synonymes ! Il ne s'en tient pas là : comprenant (déjà !) que, même de la vertu, « il n'en faut pas trop » sous peine de tomber dans la fadeur, il en relève l'éloge par la flétrissure éloquentes du vice corrélatif. Et cette espèce d'*instantia crucis* ou contre-épreuve, qui nous montre un Sancho el Bravo tonnante contre la colère, la violence, la cruauté, la *braveza* enfin, (le mot s'y trouve, ch. XII) ¹ est d'un bel effet d'édification !

Entre ce D. Sanche confit en douceur chrétienne et le boucher féodal de notre esquisse, — qui est celui de l'histoire, — l'oppo-

1. Il y intercale un long paragraphe sur le cas d'un roi qui serait occupé au siège d'une ville forte : il décrit les engins à employer, les ruses de guerre à mettre en œuvre, etc., sans la moindre allusion au siège de Tarifa qu'il aurait été en train de pousser à l'heure même, ainsi qu'on lui fait répéter ailleurs, avec insistance : *nos, el rey D. Sancho, que fecimos este libro*. — C'est là aussi (p. 115) qu'il attribue à saint Augustin, en l'englobant dans une citation de la *Cité de Dieu* (le lieu est mal indiqué), le fameux *Tu regere imperio* de Virgile. Nous retrouverons ailleurs d'autres indices de cette indifférence de l'auteur pour les poètes anciens, qui contraste avec la connaissance approfondie des écrivains ecclésiastiques dont il fait montre à tout instant.

sition est encore plus violente, peut-être, qu'entre le soudard illettré (que le « cancre » indocile de Zamora a dû nécessairement devenir) et le canoniste ergoteur qui a rédigé ou arrangé certains chapitres des *Castigos*, dans lesquels j'ai cru trouver autre chose que de simples plagiats. L'in vraisemblance de l'attribution en devient si criante, que, par moments, il semble qu'un tel contraste entre l'ouvrage et l'auteur désigné soit trop énorme pour n'être pas voulu. On s'arrête à l'idée que les *Castigos* pourraient bien ne contenir qu'une satire déguisée de D. Sanche, une sorte de *négatif* ironique de son caractère et de sa conduite, où les déclamations douceâtres et bénisseuses du rude souverain correspondraient à la mesure exacte de ses excès et de ses crimes. Ainsi s'expliqueraient naturellement les contresens perpétuels que j'ai cités ou citerai dans ces pages, sans compter tous ceux qui ne devront pas y trouver place...

Malheureusement, cette interprétation séduisante et commode ne pourrait guère s'adapter qu'à la moindre partie de l'ouvrage, l'autre devant être (ainsi que nous le verrons) reportée à une date si postérieure à la mort de D. Sanche, que l'idée d'une pareille exécution posthume devient peu soutenable. D'autre part, la réaction de la conscience et de la dignité humaine devant les forfaits des grands, qu'une telle tentative laisse supposer, constituerait une sorte d'anachronisme moral. On n'en était pas là au XIII^e siècle, et en Espagne moins qu'ailleurs. L'âme barbare du moyen âge s'y compliquait — sans jeu de mots — d'infiltrations barbaresques. Qu'on se rappelle leurs légendes sanglantes, des infants de Lara à l'égorgement de Tarifa, dont le bourreau prétendu, quelques années plus tard, devenait régent du royaume sans causer un frémissement. Je crois l'histoire fausse, en dehors des « embellissements » que lui ont fait subir les rhéteurs tendus, à la Sénèque; mais, à force de la défendre et de l'exalter, ils l'ont rendue réelle : de cette réalité toujours présente et agissante qu'est le symbole¹. Leurs souverains et princes féodaux furent

1. La *Crónica* d'Alphonse X (chapitre LXXVI) attribue au même infant

généralement atroces, même les imbéciles, et sans excepter cet Alphonse X qu'on aurait cru, sur ses paperasses et ses mésaventures impériales, plutôt inoffensif. Ce pauvre homme, à qui un coup de vent enlevait sa couronne comme à un aveugle son chapeau, fut pourtant l'initiateur de son fils dans la voie du crime ; il lui donna le goût du sang — celui de sa propre famille — en le poussant à assassiner son oncle et le gendre de celui-ci, « parce que, selon Zurita, le roi avait lu certaines choses dans un horoscope » ! C'est à cela que lui servait son *Saber de Astrologia*. Désirons qu'on finisse de démontrer, pour l'honneur des lettres, que ce funeste maniaque n'a rien écrit, pas plus ses *Partidas* que ses airs de vielle en dialecte de Galice, où il n'a jamais habité.

Je me suis laissé aller à indiquer en passant que les cruautés de D. Sanche trouveraient sans effort des circonstances atténuantes. Je voulais dire simplement que l'idée d'une satire composée contre lui, sous le couvert des *Castigos*, — pour quelques centaines d'exécutions sommaires, saignées de juifs (au propre et au figuré) et autres « braveries » concernant son état, — est chose tout à fait inadmissible. On va voir qu'il s'agit, en somme, d'une compilation disparate, pleine d'anachronismes manifestes ou démontrables, et faite de morceaux juxtaposés dont nous essaierons de déterminer la provenance et la date approximative.

D. Juan une action pareille, sauf le dénouement, qui se serait passée à Zamora, en 1282. D. Juan assiégeait la place (pour le compte de D. Sanche) et c'était la femme du gouverneur qui, en l'absence du mari, commandait la défense. Ils faisaient élever, dans un village voisin, leur enfant nouveau-né dont l'assiégeant s'empara et qu'il menaça d'égorger si la place n'était livrée. La mère céda, naturellement. C'est, comme on voit, tout à fait l'ébauche du drame de Tarifa. Personne n'admettra que les deux versions soient authentiques, et que ce bandit et traître employât le « coup » de l'enfant comme ruse de guerre habituelle. *Non bis in idem*. En supposant que l'un des deux faits soit vrai, ce ne peut être que le premier. Le second en représente évidemment la retouche embellissante, et transposée du sexe faible au sexe fort : la mise au point héroïque, d'après le canon espagnol et médiéval de l'héroïsme.

III

On va maintenant confirmer les inductions précédentes, en signalant et discutant un certain nombre de passages des *Castigos* qui constituent autant d'anachronismes — d'alibis, pourrait-on dire — à l'égard de l'attribution reçue. A côté de ces preuves directes et concluantes, je n'ai pas cru devoir omettre quelques demi-preuves ou présomptions graves en faveur de la thèse, non seulement pour le concours réel qu'elles apportent aux premières, — telles des recrues encadrées entre des vétérans, — mais aussi pour l'intérêt littéraire ou historique qu'elles me semblent présenter. Quoique les unes et les autres soient assez nombreuses, je ne doute pas qu'elles pourraient s'augmenter facilement puisque chaque lecture en a fait saillir de nouvelles, d'abord inaperçues. Mais je manque de temps pour reprendre cet épluchage; d'ailleurs, je considère que les cas suivants suffisent amplement à la démonstration. En joignant à ces preuves matérielles les précédentes inférences, — et elles doivent y être jointes, — je crois qu'aucun chapitre ne sort indemne de la discussion. Cela me permettra de négliger provisoirement, dans chaque cas particulier, l'hypothèse d'une interpolation possible. Ce n'est qu'à la fin, après l'« audition des témoins », que la question d'authenticité se posera, ou, peut-être, se résoudra toute seule, du moins pour les principales parties de l'ouvrage examiné.

Pour l'ordre des remarques suivantes, je m'en tiens généralement à la succession des dates, ou plutôt des limites chronologiques que l'examen permet d'assigner aux faits cités, depuis les premières qui mettent hors de cause le siège de Tarifa, jusqu'aux dernières qui fixent approximativement la composition ou compilation de l'ouvrage. Pour plus de facilité et de précision dans les références, chaque discussion particulière occupera un paragraphe numéroté.

§ 1. — Le fait que les *Castigos* auraient été écrits ou terminés

par D. Sanche pendant le siège de Tarifa, ne se trouve pas consigné dans l'édition de Rivadeneyra; mais Ríos affirme que le manuscrit A, de la *Nacional*, finit ainsi : *Nos el rey don Sancho fysiemos este libro et lo acabamos en este logar, teniendo cercada la villa de Tarifa*. La préface de l'auteur, p. 87², quoique moins précise, confirme en gros cette donnée : *ficelo [el libro] en el año que con el ayuda de Dios gané á Tarifa*. Le scribe qui a rédigé le premier préambule, répète l'affirmation en termes analogues. Mais si on accepte les deux témoignages comme authentiques, il est évident que le poids affirmatif du premier est bien supérieur à celui du second : le scribe a pu être mal informé, tandis que l'auteur n'a pu avancer un fait inexact que sciemment et de propos délibéré. Il est à remarquer que l'un et l'autre s'expriment au passé et dans une forme qui, de la part de D. Sanche, mort moins de trois ans après, exagère le recul et semble peu naturelle. Quoi qu'il en soit, voici quelques objections contre la date de l'année 1292, qui correspond au siège de Tarifa.

On trouve aux pages 218-221 des *Castigos* l'indication inéquivoque et répétée qu'elles furent écrites pendant le carême. Le chapitre LXXXV est plus précis encore : il cite d'abord l'évangile du jour — dont le commentaire remplit la page — avec l'attribution correcte à saint Mathieu, chapitre IV, et, un peu plus loin, transcrit le début dudit évangile « que récite aujourd'hui notre sainte mère l'Église, ainsi conçu : *Cum jejunasset quadraginta diebus* ». C'est, en effet, l'évangile du premier dimanche de carême, lequel, en 1292, tomba le 24 février. Il va sans dire qu'à cette date D. Sanche ne se trouvait pas devant Tarifa, ni même à Séville, mais courait monts et vaux pour ses négociations avec les rois de France ou d'Aragon et ses préparatifs de campagne. Or, les chapitres cités étant les derniers du livre, il s'ensuit : 1° que les *Castigos* n'ont pas été écrits ni même terminés devant Tarifa ; 2° que si le livre avait « été écrit cette année-là », il aurait dû l'être, pour la plus grande partie, du 1^{er} janvier au 24 février, au cours des incessantes chevauchées royales. C'est absurde.

§ 2. — Je ne m'attarderai pas à la contradiction du texte même, en sa dernière ligne : — « Nous l'achevâmes en l'ère de 1331 », c'est-à-dire, déduction faite des trente-huit ans d'avance de l'ère espagnole, en 1293, — parce qu'elle peut s'attribuer à une erreur de comput. Voici qui est plus substantiel. A la page 161², après une allusion à la *Conquista de Ultramar* (j'aurai à y revenir), il est fait allusion aux suprêmes désastres arrivés en Terre Sainte : *la cual . . . acabóse de perder en el año que andaba la era de la Encarnacion, en mill é docientos é noventa é dos años*¹. Jusqu'en 1291, les chrétiens avaient gardé quelques lambeaux de territoire. La dernière ville et, après Jérusalem, la plus importante, Saint-Jean d'Acre, résistait encore après que Césarée, Antioche, Tripoli étaient tombées. L'émir Kilaoun la prit d'assaut, le 18 mai 1291 : tout fut brûlé, rasé, massacré. Il est impossible de lire, dans la Chronique, sans un frisson d'admiration, les derniers moments de nos chevaliers français, et surtout de ce blanc troupeau des filles de Sainte-Claire qui, pour n'être pas profanées, se défigurèrent à coups de couteau, au point de faire reculer d'horreur les Sarrasins². La nouvelle du désastre, qui consommait la perte de la Terre Sainte, se répandit en Europe et fit jaillir toute une littérature. Le texte est donc exact pour le fond de l'allusion, et

1. Ici, une objection niaise de Gayangos : « Jerusalén se había perdido más de un siglo antes. » Il ne s'agit pas de Jérusalem, — perdue, en effet, depuis l'entrée de Saladin (1187) et qui ne fut jamais reprise, — mais de la *tierra de Ultramar* ; et c'est pourquoi l'auteur emploie l'expression *acabóse de perder*, qui convient à la contrée et serait impropre pour une ville.

2. *Hist. Litt.*, xx, p. 62 : « La supérieure des Clarisses, apprenant que les Sarrasins étaient dans la ville, assemble au son de la cloche toutes les sœurs en chapitre, et leur dit : « Voici l'instant où nous allons nous présenter à notre époux immaculé ; soyons pures de corps et de cœur pour paraître devant lui. Faites donc ce que vous me verrez faire ». Et aussitôt elle se coupa le nez, et son visage fut couvert de sang ; toutes les autres se défigurèrent comme elle ». Quétif et Échard (*Scrip. ord. prædic.* 1, p. 423, article sur Nicolas de Hanapes) mettent le fait en doute.

ne dit rien que les femmes et les enfants n'eussent appris et répété aux veillées ; mais le fait de reporter dans un passé lointain une catastrophe qui, en 1292, datait à peine de quelques mois, et surtout de commettre une erreur sur le millésime, accuse en toute évidence une rédaction postérieure de plusieurs années à l'événement ¹. On va voir cette induction confirmée au § 5.

§ 3. — A la suite du nom de D. Sanche, les deux prologues

1. L'emploi de l'« ère de l'Incarnation » serait ici une anomalie ; à cette époque et en Castille, le comput par l'ère d'Espagne était de règle. On sait qu'en Aragon on comptait, depuis le XIII^e siècle, par années « du Seigneur » ou « de l'Incarnation ». Je n'ai rencontré dans les chroniques, lettres, privilèges et autres diplômes de D. Sanche, qu'un seul cas d'emploi *del Anyo de la Incarnacion*, et c'est dans le contrat de fiançailles (1^{er} décembre 1291, in *Memorial histórico*, III, 467) entre Isabelle, fille de D. Sanche, et le roi D. Jaime d'Aragon ; le document étant signé par les deux souverains, les notaires l'ont daté à la fois, comme il était naturel, de l'ère (d'Espagne) pour le roi de Castille et de l'« an de l'Incarnation de J.-C. » pour le roi d'Aragon. En dehors des chroniques, où les ères se répètent souvent aux débuts des chapitres, l'emploi combiné de deux systèmes est exceptionnel. Quoi qu'il en soit, il n'est pas vrai (et ceci est de quelque importance) qu'aux XIII^e et XIV^e siècles on employât en Espagne un autre point de départ de l'année que le 1^{er} janvier, et que les termes *año de la Encarnacion*, *año del nacimiento* ou *nascencia de Jesu Cristo*, y correspondissent au 25 mars ou au 25 décembre comme « premier de l'an ». Le savant professeur Giry (*Manuel de Diplomatique*, p. 125) a ici trop écouté Mondéjar, dont la dissertation chronologique a été pulvérisée par Flórez (*España Sagrada*, II), lequel prouve abondamment (p. 17) que *fue lo mismo decir años de Encarnacion que años del Nacimiento para el fin de reducir la Era, sin computar los años, ni por 25 de marzo, ni por 25 de diciembre*. La loi du roi D. Juan I (1383), qui abolissait l'ère d'Espagne, ne changea rien au commencement de l'année, bien qu'elle prétendit fixer le 1^{er} jour de l'an 1384 au 25 décembre 1383. Lui-même — ou son notaire — n'y persista pas ; et l'année suivante, sa lettre sur le désastre d'Aljubarrota, quoique datée *del año del Nacimiento de J. C.*, fixait bien la bataille au 14 août, qui est la date vraie et correspondant au point du départ du 1^{er} janvier. On peut contrôler la généralité du fait par les jalons très sûrs qui abondent dans les chroniques : dates de fêtes, éclipses, etc.

des *Castigos* énumèrent, suivant l'usage, tous ses royaumes et seigneuries. Je reviendrai tout à l'heure sur le premier, qui est manifestement du scribe, très postérieur, non seulement à la mort de D. Sanche, mais à celle de son fils qui s'y trouve rappelée. Ne nous occupons pour l'instant que du second, le seul qui prétende émaner directement de l'auteur. En déclinant ses titres, D. Sanche s'y donne celui de « seigneur de Molina » ; or, la seigneurie n'en fut incorporée à la couronne qu'en juin 1293, dans les circonstances suivantes. Ce domaine des Lara était échu à doña Blanca de Molina, qui mourut sans succession en avril 1293, en instituant héritière sa sœur doña María, reine de Castille. D. Sanche se trouvait alors aux cortes de Valladolid ; bien qu'il ne dût prendre possession du fief qu'après acquiescement des bourgeois, conformément au *fuero*, il ajouta sur-le-champ la qualité de *señor de Molina* à la liste de ses titres royaux, ainsi qu'on le lit, pour la première fois, dans l'ordonnance desdites cortes, en date du 20 mai 1293. Aucun diplôme antérieur à cette date ne mentionne le titre et il n'est omis dans aucun diplôme postérieur ¹. Le passage, à la rigueur, ne date que le prologue ; mais l'hypothèse que celui-ci, étant authentique, n'aurait pas été écrit l'ouvrage à peine terminé, me semble fort improbable. D'ailleurs, l'observation finale du § 2, sur la rédaction du passage, s'applique *a fortiori* à celui-ci.

§ 4. — A partir du chapitre x, l'auteur cite assez souvent la *Historia eclesiástica* ou *tripartita*, et l'inépuisable sollicitude de Gayangos nous avertit (p. 107) que « l'ouvrage désigné est une traduction d'Eusèbe de Césarée ». Il s'agit, naturellement, de la réduction

1. Voir : *Crónica del rey don Sancho IV*, chapitre x. — FERRERAS, *Hist. d'Espagne*, trad. franç., IV, p. 397. — MONDEJAR, *op. cit.*, p. 477. — *Cortes de Leon y Castilla*, I, p. 106. Cf. les diplômes de novembre et décembre 1291 (*Memorial histórico*, III, p. 462 et suivantes) où il n'est fait aucune mention de titre.

tion latine que fit Cassiodore — ou plutôt qu'il fit faire à son ami Épiphanes — des trois historiens grecs Socrate, Sozomène et Théodoret. C'est un rapetassage sans ordre ni méthode, qu'on trouve généralement parmi les œuvres de Cassiodore (notamment dans Migne, tome 69), et qui est moins une suite qu'une queue d'Eusèbe ¹. Deux ou trois citations que j'ai vérifiées (par exemple, celles des pages 107, 121, 127, etc.) se rapportent effectivement à la mixture de Cassiodore. Mais à la page 143², nous tombons sur un alinéa qui commence ainsi : « E desto hay muy buenos enjiemplos : el primero del rey Renote ³, del qual cuenta la *Historia tripartita* que mandó poner su silla en la orilla del mar, etc. ». Il s'agit de l'anecdote très connue de Canut le Grand (mort en 1035), voulant arrêter la mer montante ⁴; et il va sans dire qu'elle ne peut se trouver dans Cassiodore. A quelle autre *Historia tripartita* pourrait donc se référer l'auteur ? Le seul ouvrage, outre le précédent, connu sous ce titre en bibliographie, est, je crois, celui de Tolomée de Lucques, inédit et peut-être perdu, mais sur lequel on trouve des renseignements précis dans plusieurs écrivains — et dans Tolomée lui-même ⁴. Il a dû être

1. Voir ce qu'en dit ÉBERT, *Litt. du moyen âge*, trad. franç., I, p. 540.

2. Note de Gayangos : *Debió decir Ricarte, pues así es llamado en la obra que se cita*. Par contre, il se garde de corriger ce final de son alinéa : « *ca era señor de Morbesia é de Doucia* » pour *Norvegia* et *Dania*. — Malgré tout, la remarque saugrenue de Gayangos (comment l'allusion à Canut se trouverait-elle dans la *Tripartita* de Cassiodore, qu'il a désignée ?) me suggère une conjecture intéressante. Si le nom de *Ricarte* se trouve dans un des manuscrits, il pourrait résulter d'une réminiscence de certaine aventure attribuée à Richard I^{er} Cœur de Lion, dans son *Roman*, laquelle se serait mêlée, dans la mémoire de l'auteur, à celle de Canut, ce fait miraculeux étant conté tout au long dans le chapitre III du *Conde Lucanor*. En admettant que le livre des *Castigos* soit postérieur à celui de D. Juan Manuel, la relation serait possible — le compilateur devant être aussi étranger au poème anglais que familier avec *Patronio*.

3. ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, VII, p. 225. Cf. BARONIUS, *Annales*, XVI, p. 500 et *passim*.

4. QUÉTIF et ÉCHARD, *Scriptores ord. præd.* I, p. 543.

écrit après 1303, date extrême des *Annales* du même auteur, qu'on tient pour son premier ouvrage. La conjecture qui ferait de ce Tolomée une des sources des *Castigos* est moins inattendue qu'il ne semblerait. Nous avons parlé précédemment du *Speculum morale* apocryphe, attribué à Vincent de Beauvais : parmi les plagiats du faux Vincent — du *Vincentiaster*, comme l'appelle Échard — plusieurs sont puisés dans Tolomée, notamment le récit de la prise de Saint-Jean-d'Acre que nous avons rappelé plus haut ¹. En résumé, notre rapprochement n'est qu'une présomption, mais qui semble faite de matière assez solide. D'ailleurs, si on déboutait Tolomée et son *Historia tripartita*, faute de preuves, il resterait le *Speculum morale* dont la date de fabrication est postérieure à 1310.

§ 5. — Un autre anachronisme des *Castigos* se relie à la précédente conjecture et en affermit la consistance. Par deux fois (p. 120 et 127), à propos de l'humilité et de l'amour des pauvres, le roi Louis IX est pris en exemple et qualifié de « saint ». On sait que la canonisation ne date que de l'année 1297 ; or c'est là, surtout à cette époque, un criterium assez caractéristique pour que les chronologistes y voient une indication décisive. Si bien que, ce même cas se présentant dans le *Speculum morale*, Échard l'invoque également pour démontrer la date postérieure de l'écrit, c'est-à-dire son inauthenticité : car, « écrivant avant cette date (1297), quel que fût le respect d'un écrivain pour ce roi, il ne lui serait jamais arrivé de le désigner ainsi : *et quem quantumcumque reuereretur, Beatissimum nunquam appellavit nec appellasset* ². Un tel lapsus, en effet, n'est pas de ceux qu'un

1. On sait qu'Échard entreprit de relever tous les plagiats et anachronismes du pseudo-Vincent, pour défendre la mémoire de saint Thomas d'Aquin ; je n'ai pas la *Summa vindicata*, mais la substance en est versée dans les *Scriptores*, article *Vincentius Bellouacensis*. Le passage cité se trouve à la page 226 du tome I. Cf. la notice de Daunou, *Hist. Litt.*, XVIII, p. 476.

2. QUÉTIF et ÉCHARD, *op. laud.*, I, p. 227. — Dans le *Saint Louis et son*

clerc d'alors pût commettre ; à ce point qu'un maître de la critique diplomatique, à propos du même personnage, précisément, a cru pouvoir établir cette réciproque, que deux anecdotes d'un Recueil d'exemples, par le seul fait de commencer ainsi : *Narratur de rege Lodowico*, « semblent bien démontrer qu'elles ont été rédigées avant la canonisation de saint Louis » ¹.

§ 6. — Dans les *Castigos*, il est fait référence, au moins deux fois, à la *Gran Conquista de Ultramar*. J'ai déjà mentionné la première allusion. L'autre, plus significative, se trouve à la page 89 et se rapporte à l'élection de Godefroi de Bouillon comme roi de Jérusalem, alors qu'il « respondi qu'en cele sainte cité ou Nostre Sire Jhesucriz avoit portée courone d'espines, ne porteroit-il jà, se Dieu plesoit, corone d'or ne de pierres ». J'ai transcrit la version française de Guillaume de Tyr, qui se trouve traduit presque aussi littéralement dans les *Castigos* que dans la *Gran Conquista* ².

temps, de Wallon (édition de 1875, II, p. 551), on a laissé passer cette coquille, en l'espèce assez curieuse : « l'enquête... aboutit au décret de canonisation rendu par Boniface VIII le 11 août 1287 ». On sait que Boniface VIII, l'adversaire de Philippe le Bel, fut élu en 1294 ; d'ailleurs, il date lui-même ainsi le décret de canonisation, qui se trouve partout (notamment dans le *Codex constitutionum*, de Fontaninas, p. 109) : *tertio idus Augusti, pontificatus nostri anno tertio*.

1. LÉOPOLD DELISLE, *Histoire Littéraire*, xxxi, p. 62. Ce *Tractatus exemplorum secundum ordinem. . alphabeti* ne semble se relier au *Libro de los Exemplos*, publié aussi dans Rivadeneyra, II, que par quelques rappels communs de *Calila*, Pierre Alphonse, Valère Maxime, Polycrate et autres pourvoyeurs latins ordinaires. On trouve dans le *Libro* une anecdote sur le *rey Luis de Francia* (n° 53 de la partie publiée par M. Morel-Fatio. *Romania* 1878), ce qui semblerait prouver que l'exemple provient d'une compilation primitive datant du XIII^e siècle. — Naturellement, Joinville, dictant ses *Mémoires* dix ans après la canonisation, prononce « saint Louis » à pleine bouche.

2. GUILLAUME DE TYR, édit. Paulin Paris, I, p. 309. — *Gran Conquista*, III, cap. xciv : « e el dijo que en aquella santa cibdad hobiera Jesucristo corona de espinas... non traeria el corona de oro ». — *Castigos*, p. 89 : « Dios nunca quiera que donde a mi señor Jesucristo fue puesta corona de espinas, yo resciba corona de oro ».

La corrélation ne fait pas ombre de doute ; reste à établir la date, ou du moins, la limite chronologique du passage pris au *Roman d'Éracle*. Mais c'est là un cas particulier du problème général et très complexe, relatif à ladite chronique, qui, malheureusement, n'a pas été examiné à fond par Gaston Paris, dans son admirable analyse comparative de la Chanson d'Antioche provençale et de la *Gran Conquista* ¹. Il se borne à indiquer l'époque de D. Sanche IV comme une moyenne entre les dates extrêmes, en avouant, d'ailleurs, « que la question n'a pas pour lui beaucoup d'intérêt ». A la bonne heure ; mais, en ce cas, il eût peut-être mieux valu ne pas prêter une apparence de valeur critique à un jugement de Salomon qui en manque absolument. Qu'il tînt pour négligeables les inductions trop flottantes de Gayangos, passe encore ² ; il en va autrement du judicieux érudit Milá y Fontanals, dont G. Paris lui-même prisait le savoir honnête : or, celui-ci donne pour certain que ladite *compilación francesa fué vertida al castellano en los principios del siglo XIV* ³. Je sais bien que Milá ne

1. *Romania*, XVII, XIX, XXII. — Cf. l'*Histoire poétique de Charlemagne* (p. 209 ss.), où la connaissance des choses espagnoles est encore vacillante et de seconde main.

2. De ce que les derniers chapitres de la *Gran Conquista* sont traduits d'un manuscrit français, « *escrito en Roma el año de 1295, con el título de la Conquista d'Outremer* », Gayangos conclut immédiatement (*Introd.*, VII) que « de ésta, y no de otra, es traducción nuestra *Gran Conquista* ». C'est aller trop vite en besogne, et la question ne peut être résolue en bloc.

3. C'est peu de dire que les gallicismes foisonnent dans cette partie — la plus étendue — de la *Gran Conquista* : on peut, par endroits, lire le texte français sous l'espagnol, par transparence. Il serait donc aussi facile qu'inutile de multiplier les citations. En voici pourtant deux ou trois, inédites, et un peu moins banales que d'autres. Page 16 et *passim*, Gautier Sans-Avoir est invariablement surnommé *Sin-Saber*. La mauvaise coupure, qui fait calembour, provient, on le devine, de l'agglutination *Sansavoir*, qui devait se trouver dans le premier texte français (elle a disparu dans l'édition P. Paris) comme dans le latin (*Hist. Rerum Transmar.*, I, XVIII) : *quidam Galterus, cognomine Sansaveir*. — La bévue de la page 5 est à la fois plus significative et plus amusante : « Un

fournit pas ses raisons; et c'est même un peu pour cela que le problème reste posé.

moro habia en Hierusalem, que era muy falso e queria muy mal á los cristianos, é habia nombre *Hayet*... ». Qui est ce mystérieux Hayet ? Le texte français nous explique qu'il s'agit simplement de l'imparfait archaïque du verbe *haïr* : « Un des mescréans trop malicieux et trop desloiaus, qui haoit (*heoit* dans Froissart) de trop cruelle haine les Crestiens, etc. ». — L'exemple suivant (p. 324) est du même genre, mais appartient à la variété du galimatias double : c'est pourquoi je crois plus prudent d'en donner d'abord le texte français : « En milieu de cele plus haute place [de Jérusalem] siet li temples qui est fez à huit quierres et autretant costez; dedenz et dehors sont li mur covert de tables de marbre ovrées d'or musi ». On a traduit : « E en medio del lugar de aquella más alta plaza es el templo que es *dicho Cantos* (pour *de echo cantos* !), é de dentro é de fuera son las piedras cubiertas de tablas de mármoles, obradas con oro de *música* » (*oro musivo*, ou mieux, d'après le latin : *de obra mosáica*). Gaston Paris s'est doucement égayé des scolies de Gayangos (car c'est encore celui-ci qui a dirigé la publication de la *Gran Conquista*); qu'aurait-il pu dire de la façon dont ce faux savant comprenait ses devoirs d'éditeur ? Mais, en vérité, à entendre ce qu'il dit quand il prend la parole, on doit se féliciter qu'il ait presque toujours gardé le silence et avalé, sans même s'en apercevoir, les *cantos* les plus énormes. — Enfin, voici un dernier exemple qui offre l'intérêt documentaire de correspondre aux chapitres additionnels, écrits à Rome en 1295 et publiés en français à la suite de Guillaume de Tyr (*Continuata belli sacra historia*, dans Migne, *Patrol. lat.*, tome 201, col. 902) : « E el Rey de [Hungria] plogol mucho con él, é criol é fizol mucho d'algo fasta la *muebda* de Francia... ». L'éditeur, pris de pitié, veut bien nous expliquer que *muebda* *está aquí usado por movimiento, guerra, motín*. C'est juste le contraire : au lieu de ce sens direct (de *motus*), c'est celui de troupe ou bande que le mot prend ici, comme on le voit, du reste, par le texte (*op. cit.* p. 902) : « Il le garde et norri jusques à un tans que *muete* fu de France ». Il n'est pas utile de refaire l'histoire généalogique de *meute*, *émeute*, *motif*, *mutinerie*, etc. (même *Muette* pour *muele*, rendez-vous de chasse), tous cousins et sortis de *movere* ; mais nos lexiques (y compris celui de P. Paris) ne montrent pas assez ce sens très net de « troupe » que prend le mot dans les récits des croisades ; par exemple (Guillaume de Tyr, I, chap. XVIII) : « Coment la *muele* Gautier Sans-Avoir se mist à la voie ». C'est là qu'apparaît l'acception restée en vénerie. Du reste, on retrouve une évolution analogue dans *levée*, et aussi dans *partir* (partager, départ, parti, etc.).

C'est, je le répète, une question complexe, et que je n'ai pas la prétention de résoudre en passant, bien que la séparation des matériaux qui entrent dans la composition de la *Gran Conquista*, déjà exécutée par G. Paris avec son habituelle sûreté de main, représente la moitié de la besogne faite et un guide précieux pour l'autre moitié. On sait que, de ces matériaux divers, la masse centrale est formée par la traduction de Guillaume de Tyr (d'après la version française), et qu'à travers celle-ci s'insèrent les légendes du *Chevalier au Cygne*, de *Berthe* et de *Mainet*, des fragments des chansons d'*Antioche* (française et provençale), et de *Jérusalem*; enfin, d'autres morceaux sans origine connue, qu'on suppose provenir des jongleurs français, — sans compter de menues intercalations à tendances patriotiques, qui trahissent la main du traducteur ou copiste espagnol. Ce scribe castillan travaillait-il sur une compilation française déjà existante, ou l'a-t-il faite à mesure, en butinant à même les ouvrages cités ? C'est la question capitale que plusieurs se sont posée — y compris Gaston Paris — et à laquelle personne n'a répondu catégoriquement. Cette réponse décisive, j'hésite moi-même à la faire, non point que je ne la tiennne prête, mais parce que, manquant d'espace pour l'établir, je crains de me donner l'air de triompher à trop bon compte. Néanmoins, je présenterai sur le sujet mes conclusions provisoires, et que le lecteur peut accepter à titre de simples conjectures.

Il va sans dire que les parties composantes de la *Gran Conquista* — sauf les quelques apostilles signalées — existaient séparément en français ; il faut ajouter que les légendes du Chevalier au Cygne et du cycle de Charlemagne couraient déjà (voir la *Cronica general*) en traduction espagnole au XIII^e siècle. Mais la compilation elle-même n'existait pas : on chercherait vainement l'original complet de cette copie. Voici, à mon sens, le développement le plus probable de la composition espagnole. A une date indéterminée, mais postérieure à 1295, quelqu'un entreprit la traduction castillane de Guillaume de Tyr, ou plutôt de la version

française (*Roman d'Éracle*) avec ses additions ¹. Est-ce le traducteur espagnol qui, arrivé au second livre de Guillaume de Tyr, a cru bon de « chauffer » l'entrée en scène de Godefroi de Bouillon en lui donnant pour ouverture la légende du Chevalier au Cygne ? L'hypothèse m'en avait semblé d'abord peu admissible. Il me paraissait peu naturel d'interrompre, à la vingtième page, la version d'un ouvrage célèbre par une parenthèse quatre ou cinq fois plus étendue que le texte traduit, — laquelle d'ailleurs est formée de trois chansons de geste distinctes, bien que développant le même sujet. Cette interpolation, d'autre part, quoique de beaucoup la plus longue de la *Conquista*, n'est pas la seule, ni même la première. Avant, on avait eu déjà un premier fragment de la *Chanson d'Antioche* ; viennent ensuite des épisodes assez défigurés dudit poème, puis les importants résumés de *Berthe* et de *Mainet*, — insérés dans un récit qui est lui-même une interpolation, — et d'autres encore, — comme les curieux passages où l'arrangeur travaille à faire briller, tant au couronnement de Godefroi qu'à la bataille, ce roi Tafur du siège d'Antioche, premier crayon — ou sanguine — du romantique Clopin Trouillefou... C'est là, semble-t-il, un *modus operandi* propre d'un rapsodiste professionnel, plutôt que l'attitude d'un traducteur attelé à sa besogne et, sans doute, trop convaincu de la haute valeur de son histoire pour y coudre à chaque instant des lambeaux étrangers. Et pourtant, après réflexion et examen attentif de l'ouvrage, c'est l'hypothèse finale à laquelle je me suis arrêté, parce que c'est la seule qui explique les innombrables traces qu'a laissées dans le contexte le souci visible d'y adapter les interpolations. D'ailleurs, tout se concilie par le seul fait de supposer au traducteur les aptitudes du remanieur, c'est-à-dire d'un clerc informé et frotté de littérature, comme l'Église en comptait par-

1. Tout cela est indiqué en gros : outre que la *Gran Conquista* est ici une digression, comment oublier que l'analyse en a été admirablement faite par G. Paris (*Romania*, tomes cités) et que le lecteur peut et doit s'y reporter ?

tout; sans qu'il soit besoin d'admettre une compilation postérieure, avec retouches et raccords plus ou moins adroits, où les hors-d'œuvre, existant déjà en espagnol, seraient venus s'agréger à volonté au noyau central.

Ce bloc principal, qui est la version du *Roman d'Éracle*, a été formé après l'année 1295, date de la *Continuata* qui s'y trouve également traduite et incorporée : voilà qui est entendu et, tout d'abord, met hors de cause, dans notre enquête sur les *Castigos* (dont l'auteur cite la *Gran Conquista*), le roi D. Sanche, mort au commencement de cette même année. Je pourrais donc — je devrais, peut-être — m'en tenir là et passer à un autre paragraphe ; mais cette question de la *Gran Conquista* est si intéressante, si captivante (et je suis, d'autre part, si peu certain de pouvoir jamais y revenir), que je demande la permission de résumer brièvement mes vues à ce sujet.

Dégagée de ses surcharges postiches, la traduction espagnole de Guillaume de Tyr et ses continuateurs, publiée par Rivadeneyra, se présente à nous — théoriquement — sous les états suivants : 1° les quarante premiers chapitres du livre I, tout le livre II (à fort peu près) et les neuf dixièmes du III (356 chapitres sur 395), lesquels, déduction faite des interpolations nombreuses mais peu étendues, représentent quelque 320 pages, — soit la moitié de l'ouvrage, qui, manquant dans tous les manuscrits, n'existe pour nous que d'après l'impression de Salamanque (1503) ; 2° les quarante-deux chapitres consécutifs, qui vont du CLXXXIX jusqu'à la fin du premier livre de Rivadeneyra (l'intervalle XLVII-CLXXXVIII est absorbé presque en entier par les légendes du Chevalier au Cygne), lesquels proviendraient d'un manuscrit du xv^e siècle ; 3° le reste du livre III (trente-cinq chapitres) et tout le IV, qui se trouvent à la fois (sauf quatre ou cinq chapitres) dans un manuscrit sur parchemin, du xiv^e siècle (où la traduction est attribuée à D. Sanche), et dans un autre du xv^e, qui se dit composé par ordre d'Alphonse XI. L'éditeur nous proteste bien qu'il a toujours suivi le système judicieux de n'employer l'imprimé

qu'à défaut des manuscrits ; seulement il a oublié d'allumer sa lanterne, en omettant de nous dire pour la troisième partie, de beaucoup la plus importante, si c'est le *códice* de la B. N. ou bien celui de la bibliothèque de S. M. dont il a fait usage. Pour moi, je crains un peu — et même beaucoup — que l'édition de Rivadeneyra ne soit en somme que celle de Salamanque additionnée de nouvelles coquilles. Mais, telle qu'est celle-ci et quelle que fût l'autre, il est impossible que le regrattage de l'ancien texte ait été fait si soigneusement que nous n'en retrouvions quelques traces : elles suffiront, je l'espère, à nos présentes inductions.

Il semblerait, en effet, à la simple lecture, que, pour la grammaire et le lexique, les chapitres qu'on nous dit composés sur les manuscrits fussent plus chargés d'archaïsmes que ceux de l'édition de Salamanque. Mais cette constatation, qui demanderait à être appuyée de nombre d'exemples¹, ne nous est pas nécessaire. Nous n'avons à nous occuper que des parties qu'on nous dit être prises aux manuscrits, c'est-à-dire des plus anciennes ; les résultats, s'ils sont affirmatifs, vaudront *a fortiori* pour les autres. Or, les chapitres visés contiennent plusieurs accidents

1. En voici un, entre autres, pris à la page 624 (manuscrit du xve ou peut-être du xive siècle) : « e fincó hi fasta que la cibdad fue presa ; e vió el mal que comenzó de crescer entre las yentes de la hueste e pesol ; e partiose de la tierra e estido un tiempo en Suria, e despues tornóse para su tierra... E comenzaron de robar e de matar, e de fornigar con las moras, e non daban nada por descomulgacion. E estonces descubrióse de llano la sanna que era contral Rey e el Legado... Ellos estidieron, etc. ». Comparer avec ces quelques lignes transcrites de l'édition princeps (p. 372 de Rivadeneyra) : « Cuando supieron los de Antioca que Tranquer se partiera de Hierusalem, enviaron todos por el que viniese á guardar la tierra mientras Boymonte estuviese cativo : e el rey Baldovin... dió la cibdad de Tabaria á un hombre honrado e de grande lugar e estuvo el Rey en paz tres meses ». Ici, pour le nombre de la période, le vocabulaire et les flexions grammaticales (Cf. *estido*, *estidieron* du premier exemple, avec *estuvo*, *estuviese* du second) nous sommes en plein xve siècle. Et je ne parle pas de l'orthographe, ça et là modernisée dans l'un et l'autre exemple.

historiques et philologiques qui, certainement, en portent la date au-dessous de 1300. Les cas d'anachronismes, naturellement, doivent être ici très rares, puisque, manquant dans l'original, ils n'ont pu être commis et interpolés par le traducteur ou le compilateur espagnol que pour des motifs exceptionnels. En voici deux que j'ai relevés en passant et qui m'ont paru assez curieux, quoique, à dire vrai, de vertu probante assez faible. On lit, à la page 16 : *El rey don Alfonso de España quisiera ir con ellos* (les croisés), *sino porque tenía cercada la cibdad de Toledo*. On sait que le siège et la prise de Tolède par Alphonse VI eurent lieu en 1085, onze ans avant la première croisade, et l'ignorance dont témoigne l'interpolation (car c'en est une), nous met déjà en défiance ; mais c'est surtout l'étrange désignation de *D. Alfonso de España* qui est anachronique : on n'en trouverait, je crois, aucun exemple authentique dans les chartes ou chroniques du XIII^e siècle. De même, à la page 122, où l'erreur sur Alphonse VI s'aggrave de la suivante énormité : *e el rey D. Ramiro de Aragón* (au moment de la croisade) *sacara su hueste para ir á cercar á Lérida...* La prise de Lérida est incertaine, mais il est à peu près sûr que D. Ramiro I était mort en 1065 ; quant à Ramiro II le Moine, il n'occupa le trône qu'à partir de 1134¹. — Pour les traits linguistiques, la récolte serait plus copieuse ; mais je demande la permission, pour faire court, de m'en tenir à deux ou trois très significatifs, dont l'examen mettra fin à cet interminable paragraphe.

1. Les bévues chronologiques de la *Gran Conquista* ont ce caractère particulier et, pour moi, inexplicable, qu'elles portent toujours sur le millésime, alors que la date du mois et du jour concorde rigoureusement avec le texte latin ou français. Ainsi, p. 6 : 1034 pour 1048 ; p. 16 : 1085 pour 1096 ; p. 236 : 1087 pour 1098 ; p. 274 : 1044 pour 1098 ; p. 325 : 1059 pour 1099 ; p. 349 : 1091 pour 1099 ; p. 380 : 1095 pour 1104 ; p. 388 : 1102 pour 1110 ; p. 393 : 1105 pour 1114 ; p. 421 : 1123 pour 1131 ; p. 447 : 1036 pour 1144, etc. Je me suis arrêté là, perdant l'espoir de tomber sur une date concordante. D'autre part, je le répète, mois et quantième sont *toujours* conformes à l'original. J'avais

Figurons-nous donc, dès le premier tiers du xiv^e siècle, la traduction espagnole de Guillaume de Tyr comme terminée. L'ouvrage est un peu sévère, et, il faut l'avouer, d'un intérêt qui a faibli après la perte définitive de la Terre Sainte. D'autre part, la vogue est aux légendes chevaleresques, aux chansons de geste, — dont fait partie le cycle de la croisade, — aux récits romanesques, qui sont la monnaie courante de l'épopée et qui se multiplient sans cesse sous les mains industrieuses des jongleurs. L'Espagne, sans invention, n'ayant encore en propre que ses rudes *cantares* de guerre ou de cloître, mornes comme un paysage des Castilles, s'exerce gauchement aux vocalises des troubadours; mais déjà l'Orient subtil s'infiltré dans sa prose, et les rapsodies aventureuses venues de France, orales ou écrites, éveillent peu à peu son imagination et l'initient au rêve. Elles s'insinuent et s'installent partout, ces fictions de prouesses et de féeries, en attendant qu'elles bâtissent sur leurs propres domaines, bretons ou ardennais, leurs bleus châteaux magiques, peuplés de Renauds et d'Amadis¹. Et c'est ainsi, sans doute, que le scribe attelé à la traduction espagnole de l'*Eracle*, profitait d'un nom propre cité, — Godefroi de Bouillon, Baudoin ou d'autres moindres, — pour

cru d'abord pouvoir relier une avance de onze ou douze ans au désir de faire figurer les Espagnols avec quelque vraisemblance; mais on voit que la « loi » ne tient pas. On ne peut, évidemment, attribuer le faux comput au traducteur, si attentif à transcrire le mois et le jour exacts; la seule hypothèse qui subsiste est celle d'une mauvaise lecture des chiffres romains par des copistes ignorants. Mais, alors, pourquoi les dates de la traduction sont-elles *toujours* en retard sur celles des originaux?

1. Les passages les plus modernes ou rajeunis de la *Gran Conquista* contiennent déjà, pour les batailles et tournois, les formules chères à l'*Amadis*; telle la suivante, qui libelle invariablement les corps à corps, à la façon des clichés homériques (p. 148 et *passim*): « é dióle tan gran lanzada que le falsó el escudo e el perpunte e la loriga, e metióle el fierro de la lanza por medio de los pechos, de manera que dió con él muerto en tierra ». Cf. *Amadis*, vi: « Y el Doncel del Mar le hirió con su lanza en el escudo tan fuertemente... que le pasó el fierro á las espaldas é dió con el muerto en tierra ».

intercaler une version prosaïque, un résumé, peut-être une imitation déguisée des poèmes ou des romans français ¹.

Pourtant, ce n'est pas ici une simple juxtaposition de parties disparates et absolument indépendantes de la Chronique d'outre-mer. Étrangers à celle-ci de nature et de provenance, ces hors-d'œuvre s'y sont greffés tant bien que mal, grâce à des raccords et à des renvois fréquents, dont les amorces resteraient visibles si on essayait aujourd'hui de les exclure ². D'autre part, ces entre-lignes précautionnés ne peuvent être du fait du traducteur, qu'en tant que celui-ci soit la même personne que le compilateur auquel on doit la mixture. Il serait naïf d'ajouter que ce travail d'assemblage et de raccordement de l'ouvrage composite, jusqu'à

1. Outre les grandes interpolations du *Chevalier au Cygne*, de *Berthe*, de *Mainet*, et les emprunts divers aux poèmes des croisades, on trouve dans la *Gran Conquista* des fragments de récits certainement pris du français, mais qu'on n'a pu identifier (voir G. Paris, *Romania*, tomes cités). D'autres fois, ce sont des épisodes et des personnages connus qui s'amplifient à outrance : ainsi, le rôle du roi Tafur et sa Cour des miracles, qui fait déjà partie de la *Chanson d'Antioche*, mais qui s'est extraordinairement développé et exhaussé dans l'arrangement espagnol. Enfin, il m'a semblé çà et là trouver trace de réminiscences littéraires dont personne n'a parlé et qu'il serait peut-être intéressant de suivre : je crois, par exemple, découvrir dans la série de défaites qu'invoquent les grands chefs pour se soustraire successivement au trône de Jérusalem (liv. III, chap. LIV), un écho des excuses que les barons fourbus présentent à Charlemagne, dans cet *Aimeri de Narbonne* (L. GAUTIER, *Épopées françaises*, IV, p. 252) si magnifiquement recréé par Victor Hugo.

2. En voici un exemple (*Gran Conquista*, I, cap. CXLVIII) : « Otro fijo hobieron (les parents de Godefroi), á que dijieron don Guillen, e este fincó en la tierra, e no pasó á Ultramar, así como la hestoria lo contaré adelante, do cuenta la muerte del rey Gudufre, su hermano, e fallarlo hedes en el quinto libro, en el capítulo que fabla de su linaje, del cual dice la rúbrica de *qué linaje vino el rey Gudufre* ». Ces lignes appartiennent à l'interpolation du *Chevalier au Cygne*, laquelle ne mentionne dans aucun autre passage ce troisième frère de Godefroy : mais comme il est désigné dans l'*Histoire d'outre-mer*, latine et française, force était de le compter aussi en dénommant ses frères : de là le raccord.

le laisser dans l'état où nous l'avons, a dû être postérieur à la formation des parties auxquelles il s'applique. Parmi les indices chronologiques et linguistiques de cette mise au point, qui marque l'intervention d'un arrangeur informé, sinon habile, je ne citerai, pour finir, qu'un exemple décisif de chaque espèce.

Le premier — déjà relevé par Gayangos — n'est autre que la destruction de l'ordre des Templiers, rapportée dans les termes suivants (*Gran Conquista*, p. 400) : « e por aquestas razones fué despues aquesta orden desfecha por el papa Clemente, quando andaba la era del Señor en mil é quatro cientos e doce años ». On sait que le concile de Salamanque, appelé à juger les Templiers du royaume (Castille, León et Portugal), rendit son arrêt, absoluire, en 1310, sous réserve de la décision pontificale : en avril 1312, la bulle *Vox in excelso* prononçait l'extinction de l'ordre. — Cet écart d'un siècle alarme un peu Gayangos (*Introduction*, VII) qui, pourtant, en a laissé passer de plus grands encore (à la page 447, il s'en trouve un de 108 ans, que j'ai signalé). D'ailleurs, dans l'espèce, la grandeur du mécompte ne fait rien à l'affaire. Provenant d'une confusion de chiffre ou de lettre, l'erreur numérique, commise par des copistes qui entendaient mal la numération romaine, est exactement aussi probable pour un million que pour l'unité. C'est à un autre point de vue qu'il faut envisager l'interpolation. Peu nous importe l'erreur sur le millésime, analogue à des centaines d'autres éparpillées dans l'ouvrage : ce sur quoi il semble qu'il n'y ait pas d'erreur, c'est l'expression *era del Señor*, et peut-être en tirerons-nous quelque indice. On a déjà dit que, jusqu'à la réforme de D. Juan II (1383), l'ère espagnole ou de César (en avance de 38 ans sur l'ère chrétienne) était la plus usitée dans les diplômes. On l'y voit seule presque toujours ; en tout cas, c'est ce comput que désigne le mot *era* sans complément. Mais, dès le second quart du XIV^e siècle, l'usage se répand de consigner, dans les chroniques, chartes et actes notariés, l'« année du Seigneur » (Incarnation ou Nativité) à la suite de l'ère : c'est la période de transition entre l'emploi

exclusif de celle-ci et sa prochaine suppression. On écrit même assez souvent *ère* pour *an*, dans le second comput; et les expressions : *era del Señor, de la Encarnacion* ou *de la Nascencia de J. C.*, ne sont pas rares¹. En tout cas, il s'agit toujours alors de l'ère vulgaire et nullement de celle de César. Cela posé, nous nous heurtons, en voulant aller plus avant, à cette difficulté que la citation ne se trouve pas dans les fragments manuscrits qu'on a conservés, mais seulement dans l'édition princeps, avec laquelle il a bien fallu combler l'énorme lacune. Et nous nous demandons : l'interpolation provient-elle du traducteur, ou, à l'autre extrême, du copiste dont le travail a servi à l'édition de Salamanque — ou, enfin, de l'un des scribes intermédiaires, auteurs des manuscrits existants? J'incline à la première conjecture, pour les raisons suivantes, où l'on voit que la nature et la forme de l'interpolation ne conseillent pas de l'attribuer à un vulgaire copiste, mais à un clerc : 1° l'amorce de l'interpolation montre qu'on avait l'original (la traduction française) sous les yeux, pour en adapter les derniers mots aux lignes ajoutées, tout en conservant l'allure et le rythme de la phrase; 2° les autres exemples, cités dans la note, d'emplois analogues de l'ère pour l'année de l'Incarnation, semblent

1. Exemple : GUILLELMUS TYRENSIS, *Hist. rerum transm.*, lib. XIII, cap. XIV : « Capta est autem eadem civitas (Tyrus), III Kal. Julii, anno ab Incarnatione Domini 1124, regni vero domini Balduini, regis Hierosolymorum, secundi, anno sexto ». Traduction française (P. Paris), liv. XIII, chap. XIV : « La citez fu prise, en tele manière com je vos ai dit, le darrenier jour de juin fors un, l'an de l'Incarnation Nostre Seigneur. M. et C. et XXIV, en sisiesme an du regne Baudoin, le secont roi (*sic* pour : Baudoin le secont, roi...) de Jherusalem ». Cf. *Gran Conquista*, p. 414 : « E la ciudad de Sur fue tomada, así como oistes, cuando andaba el año de la encarnacion de Jesucristo en mil é ciento é diez é siete años, el postrimero dia de junio, en el seteno año que reinara el rey Baldovin el segundo en Jerusalem ». L'erreur importante n'est ici que de sept ans; les autres sont des vétilles : le 30 juin au lieu du 29, pour avoir omis le *fors un* du texte; *seteno* pour *sexto* est peut-être une coquille. — Exemples de *era* pour *año* : *Gran Conquista*, p. 14, 135, 236, 274; *Castigos*, p. 161.

bien être du fait du traducteur, lequel a dû exécuter son travail après 1312 et avant 1383, année où l'édit royal prohiba l'emploi du vieux style qui, en effet, tomba rapidement en désuétude; 3^e la mention exacte du pape Clément V écarte l'idée que l'erreur énorme sur la date puisse ne pas être la bévue d'un copiste moderne. Comme toutes les autres interpolations, celle-ci provient donc très probablement du traducteur et compilateur; et cette date extrême de l'ouvrage (1312), qui en marque la limite supérieure, commande évidemment celle des *Castigos*, où la *Gran Conquista* est citée.

§ 7. — Dans ma hâte de revenir au droit chemin, qui est l'enquête sur les *Castigos*, dont la *Gran Conquista* m'a trop écarté, je demande à traiter d'après l'un et l'autre ouvrage le point linguistique annoncé. Le procédé, du reste, est assez naturel, — et peut-être plus logique encore qu'il n'est commode, — le terme à discuter se rencontrant dans les deux ouvrages, et les exemples, puisés ici ou là, menant également à établir la thèse unique.

Au cours de mes lectures espagnoles, — je n'ose dire de mes recherches, n'étant ici, comme partout, qu'un passant amusé, ou, tout au plus, un « prospecteur » — j'ai songé souvent à l'utilité d'une liste raisonnée — si courte fût-elle — de mots-jalons qu'on trouverait plantés de loin en loin dans le champ littéraire, à l'effet de marquer à la fois les routes à prendre et les distances parcourues. Pour parler sans image : un choix de mots caractéristiques, dont on connaîtrait l'évolution philologique et surtout la date d'apparition dans la langue écrite, de sorte que la présence de l'un d'eux dans un document en signalerait sur l'heure la limite chronologique. Il ne s'agirait pas de refaire en espagnol, et par miettes, l'œuvre colossale de Littré (dont la partie historique subsiste entière), mais de collectionner quelques douzaines de vocables « conquérants », si j'ose ainsi parler, c'est-à-dire présentant la particularité d'être entrés de force dans le lexique à

une époque certaine et par éviction des premiers occupants, — comme on nous montre le surmulot envahissant l'Europe au xvi^e siècle et y exterminant le rat noir dont il prenait la place. On aurait là, sous la main, comme une boîte de réactifs linguistiques. Ce n'est pas le moment d'en 'discourir; qu'il me suffise d'ajouter que cette liste, commencée pour mon usage personnel et composée à peine de quinze ou vingt mots, me rend déjà de réels services¹. Seulement, il ne faut pas, tout d'abord, exiger de ces auxiliaires une exactitude absolue, et comme fait le paysan pour les remèdes spécifiques, les rejeter s'ils ne sont infailibles. Quoi qu'il en soit, voici un extrait inédit de ma notice relative au mot *perro*, qu'on rencontre à la fois dans la *Gran Conquista* et les *Castigos*.

Il va sans dire que l'origine du vocable a exercé — sans l'épuiser, hélas! — ce qu'il est convenu d'appeler l'ingéniosité des

1. Je citerai les suivants : *loco*, *becerro* (libro), *zorro*, *landre*, *esquero*, *bruja*, *refrán*, *barrunte*, *rojo*, etc. Comme on l'entrevoit par l'extrait de la notice de *perro*, quelques-unes des fiches correspondantes sont de véritables dossiers, depuis la discussion étymologique jusqu'aux principales aventures du vocable à travers les auteurs. (Quant aux étymologies et définitions de l'*Academia*, dont j'ai collectionné plusieurs centaines, il n'en faut pas médire : elles sont le plus souvent très amusantes.) La notice de *rojo* n'est pas moins riche — et elle est bien plus importante à cause de l'emploi plus étendu du vocable. M. Morel-Fatio a piétiné stérilement dans l'impasse de *roso* : c'est l'histoire de son succédané qui est intéressante, et peut-être me déciderai-je un de ces jours à la détacher du bloc. Dans le *Glosario* de la *Gran Conquista*, — un de ces attrapenigauds lexicologiques qu'ils cousent à leurs éditions, où l'on ne trouve jamais (et pour cause) ce qui serait utile, mais toujours ce qui ne l'est pas, — Gayangos a déposé cette perle : « *Roso* = *rojo* ». C'est le seul terme qui ne porte pas sa pagination, pour la raison très suffisante qu'il ne se trouve pas dans le texte. Dans quel but le savant éditeur a-t-il grossi son prétendu lexique de cette mystification? *Doctores tiene la ciencia española...* Inutile de dire pourquoi *roso* (moins favorisé que *veloso*) ne se trouve pas dans la *Gran Conquista*; pour son substitut, la raison est un peu plus instructive : c'est que *roxo* est un mot du xvi^e siècle. Il est clair que s'il ne se rencontre pas dans le *Corbacho*, l'*Amadis* ni la *Celestina*, ce n'est pas dans l'ouvrage cité ni les *Castigos* qu'il faut le chercher.

étymologistes. Partant de ce principe fantaisiste que toute langue morte ou vivante, depuis Babel jusqu'à nos jours, doit être soupçonnée de l'avoir mis bas, on s'est adressé à l'hébreu, au basque, à l'arabe, au slave, au gothique... Diez semble incliner au [*canis*] *petrunculus* ou *petronius* de Du Cange. Meyer-Lübke, à bout de voie, demande à l'« ancien Ibère » le secret de *perro*, ce qui est une façon détournée de lui jeter sa langue. Mais ce sont toujours les Espagnols qui « battent le record ». Naguère l'*Academia* tenait pour le zend *vehrka*, qui eut peut-être le sens de *loup* au temps que Zarathustra parlait : il a vécu l'espace d'une édition. Dans la nouvelle, on hésite entre le *petronius* déjà nommé, et un certain *petro*, qui semble avoir signifié *bélier* en latin archaïque ! Attendons la prochaine édition. En l'attendant, le professeur Eguilaz (*Glosario*, p. 470) soutient l'origine celtique de toute sa compétence d'arabisant. On lui a conté que « en el principado de Gales, *perro* es el nombre común de este animal » : le savant andalou (ils le sont donc tous !) se l'est tenu pour dit. Il n'a pas songé une minute à ouvrir un lexique gallois (par exemple, le *Welsh Dictionary* d'Evans ou celui de Owen Pughe) pour y voir que le nom générique du chien est *ci*, pluriel *cwm*, évidemment de la même famille que le grec *κύων* et le latin *canis* : d'ailleurs, pas plus de *perro* qu'à l'église... C'est toujours le même esprit scientifique. — Je suis à peu près certain que le nom d'homme *Pedro* fournit l'étymologie ; mais comme ce n'est rien — ou fort peu — d'annoncer une proposition, et que ce n'est pas ici le lieu de l'établir, je me cantonnerai, ou presque, dans la question chronologique, en renvoyant pour la démonstration complète aux pages d'où ces lignes sont extraites ¹.

1. *Proverbes espagnols*, étude historique et littéraire (en préparation). Quand j'en étais du travail cité aux trois ou quatre proverbes caractéristiques où le *perro* intervient, ni moi ni la B.N. de Buenos Aires ne possédions encore le *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch* de G. Körting (je répète que je suis un amateur très neuf en ces matières). J'ai vu depuis que l'étymologie « Pedro » y est proposée aux articles *canis* et *Petrus* ; sans que l'auteur, du reste, s'incline plutôt à celle-ci qu'à celles de Diez et de Schuchardt.

Pour réduire à néant toutes les hypothèses sur l'origine antique du vocable, il suffit de constater que, loin d'être de très ancien espagnol, le mot est — relativement — un nouveau venu dans la langue de Castille, d'où il a pénétré, à demi, dans les langues ou dialectes voisins¹. En thèse générale, on peut affirmer qu'il n'appartient pas au XIII^e siècle, j'entends au lexique littéraire. Peut-être même faudrait-il placer la zone d'éclosion après le premier tiers du suivant; mais tenons-nous en, pour l'heure, à la limite de 1301. C'est en effet *can*, qu'on trouve invariablement dans les écrits antérieurs. *Perro* ne figure pas une seule fois, non seulement dans le *Poema del Cid*, le *Fuero Juzgo*, l'*Apolonio* et autres poèmes ou fragments de l'« époque anonyme », comme la désigne M. Fitzmaurice-Kelly, mais non plus dans Berceo, l'*Alexandre*, le *Poema de Fernán Gonzalez*, les *Partidas*, et, en général, toutes les productions contemporaines de D. Alphonse le Savant et de son fils dont on possède des manuscrits plus ou moins authentiques. On le voit poindre, rare et suspect, dans *Calila*, la *Gran Conquista*, les *Castigos*, le *Libro de Patronio* (1340), les *Crónicas* ordonnées par Alphonse XI vers la même époque, et son prétendu *Libro de la Montería*, dont la première partie semble bien être, sinon de lui, du moins de ses alentours². Grâce à l'archiprêtre Juan Ruiz

1. Le portugais et le galicien ont, pour l'usage général, conservé leur *cão*, *can*; le catalan et le provençal leur *gos*, *gous*. Tout au plus, *perro* y est-il usité dans le sens injurieux qui fut, d'ailleurs, son emploi primitif.

2. Voir GUTIÉRREZ DE LA VEGA, *Biblioteca Venatoria*, tome 1. L'éditeur du *Libro de la Montería* y démontre longuement, lourdement, que l'ouvrage ne peut être d'Alphonse X. Est-il, en tout ou en partie, d'Alphonse XI? Il faut distinguer, en tout cas, les deux premières parties (déjà très mixtionnées) de la troisième où, visiblement, c'est un professionnel, un maître veneur qui raconte son tour d'Espagne cynégétique. D'ailleurs, il ne faut pas accorder trop d'importance à ces formules habituelles : « dice el Rey », « Don Juan hizo », etc., sous peine de mettre en question l'authenticité d'ouvrages aussi solidement garantis — en apparence — que le *Conde Lucanor*, où, *mutatis mutandis*, elles terminent tous les chapitres (sans compter la présence, côte à côte, de graphies aussi dissemblables que *Juan*, *Johan*, *versos*, *viesos*, etc., qui

(1355?), le vocable reçoit ses grandes entrées littéraires; et déjà au temps d'Ayala (1380?), *perro* et *can* se disputent la place. Mais c'est à partir de Villena (1414), le noble ahuri aux triomphantes hyperbates (*Las perdices por otra se cortan manera* !) qu'on assiste partout (*Cancionero de Baena*, *Corbacho*, *Mingo Revulgo*) aux efforts de l'intrus pour déloger son synonyme; et le seul fait qu'un cicéronien comme Palencia (1457) ait admis dans son titre ce terme plébéien — *Batalla campal de los perros y lobos* — montre la révolution accomplie. La *Celestina* la consacre à la fin du xv^e siècle. *Can* est désormais archaïque; sans disparaître tout à fait, il restera réservé au style noble, qui est le style mort — comme chez nous « molosse » — et deviendra bientôt, même en poésie, d'un placement de plus en plus difficile¹.

Après ce fusain très grossier, — et qu'il ne faut pas regarder de près, — je voudrais prévenir quelques objections à la règle indiquée. Je n'admets pas, assurément, l'éclosion spontanée, à heure fixe, du vocable destiné à évincer l'ancien : il me semble que c'est le contraire de cette conception puérile qui se dégage du procès esquissé plus haut. Ce ne serait pas vrai même pour notre *renard*, substitué à *goupil* vers la même époque, quoique l'évolution en soit liée à un cycle poétique dont les principaux stades sont datés². En adoptant le début du xiv^e siècle, non

trahissent deux époques, ou, tout au moins, deux mains distinctes). Nous devons, je crois, nous persuader qu'au moyen âge, surtout en Espagne et pour les compilations en prose, le mérite ou, si l'on veut, la présomption de paternité (*Is pater est...*) revenait à celui qui payait les scribes et enlumineurs des manuscrits. L'auteur ou compilateur ne comptait guère. (Cf. le passage du testament d'Alphonse X où il lègue pêle-mêle *los quatro libros que llaman ESPEJO ISTORIAL que mandó fazer el Rey Luis de Francia, e el paño rico que nos dió la reina de Inglaterra*, etc. : Vincent de Beauvais n'existe pas.) On citait les *Partidas* de D. Alphonse, comme on disait — comme on dit encore : tel roi érigea cette colonne, édifia ce monument.

1. D'autre part, rien n'a pu nettoyer *perro* de sa vulgarité originelle; en vers et dans le style « soutenu », on s'en tire par la spécification plus ou moins exacte : *galgo*, *alano*, *lebré*, *mastin*, etc.

2. Il est curieux que ce même « goupil » ait été aussi, quelque temps

certaines comme date d'apparition du terme, mais comme limite supérieure de son existence littéraire, alors que probablement la circulation en fut plus tardive d'un tiers de siècle ou davantage, j'ai entendu laisser une zone neutre assez large pour enfermer la plupart des cas anormaux dont les prétendus écarts ne sont dus, à y regarder de près, qu'à de fausses attributions, à des dates suspectes, à des interpolations. Ce n'est pas, je le répète, que je me refuse à admettre pour le vocable une période inédite et rampante, qui d'ailleurs a dû être assez courte, pendant laquelle il aurait pu se glisser dans quelques *Fueros* ou chartes municipales du XIII^e siècle¹ : ce que je conteste, c'est sa présence justifiée, jusqu'à l'époque dite, dans une production littéraire dont l'authenticité soit inattaquable.

On connaît de reste l'insécurité qui règne en Espagne sur la

après, mis au rebut en Espagne, sans motif connu. Seulement, entre *gulpeja* ou *vulpeja* (on trouve aussi *golpe*, plus anciennement : *Alexandre*, str. 2003 : *mures granados... tan mannos como GOLPES*), et *zorro*, on essaya *raposa*, qui fut plutôt et est resté un surnom ; de même *gulhara*. C'est pourquoi on trouve souvent dans la même page *gulpeja* et *raposa* (JEAN RUIZ, édit. Ducamin, str. 321 ss. — *Libro de los gatos*, I.III). *Zorra* est du XV^e siècle : on en propose ailleurs l'étymologie qui n'a rien de commun avec le basque *açari*, de l'Académie.

1. L'*Academia de la Historia* a publié (*Boletín*, XIV, p. 302 s.) le texte complet du *Fuero de Uclès*, d'après un manuscrit que Gayangos (toujours lui !) datait du XIII^e siècle. Notre vocable se trouve à l'article 163, intitulé *De perro in (sine) garabato*. Sans me prononcer sur l'authenticité générale du document, je me borne à constater que nous avons là une mixture de plusieurs instruments, ou de divers états du même, ainsi qu'il appert des articles qui s'y répètent ou s'y contredisent. Citons, comme unique exemple, l'article 186 qui reproduit les articles 45 et 46, avec, pourtant, des différences de forme qui accusent deux rédactions distinctes. Le mot qui nous occupe se rencontre aussi dans le *Fuero de Madrid* (*Mem. Acad. Hist.*, VIII, p. 43), qui serait des premières années du XIII^e siècle. Ici, ce n'est plus seulement en double, mais en triple, que les articles se trouvent répétés. Ce sont là, évidemment, des témoignages viciés qui, pour acquérir quelque valeur chronologique, nécessiteraient un triage sévère.

constitution de la plupart des textes un peu anciens. A l'ignorance et à l'irréflexion des copistes, s'est jointe trop souvent je ne sais quelle émulation des demi-érudits à la Pellicer, mélange d'inconscience morale et de fatuité brouillonne, laquelle a sévi si longtemps et sous tant de formes dans la patrie des *falsos cronicones* (elle y règne encore), que les vestiges en sont visibles presque partout. Il faut donc s'attendre à la rencontre sporadique du vocable en des écrits où, d'après notre théorie, il n'a que faire. Cette présence est d'abord déconcertante ; pourtant, si nous avons bien raisonné, elle doit s'expliquer par un des accidents signalés plus haut ¹, et ne pas plus nous inquiéter que les bigarrures de lexique et de grammaire dont tous ces manuscrits sont criblés ².

1. Ceux qui exercent le plus notre patience sont les plus modernes, qui trahissent le manque de sérieux et l'inaptitude aux méthodes exactes. Au cours de ces recherches, et « mon siège fait », je tombai sur certain ouvrage de D. Rufino Lanchetas, — *Grandtica y vocabulario de Gonzalo de Berceo*, — énorme répertoire de 1042 pages de grand format (son poids net, d'après la poste, serait de 3560 grammes !) et, comme de juste, couronné par l'Académie. Or, à la page 436 (article *loco*), Berceo y était prévenu de cet hémistiche : « loco, PERRO traidor », dont le premier effet, je l'avoue, me fut désagréable. Vérification faite, Berceo a écrit (*Milagros de Nuestra Señora*, str. 362) : *esti can traydor*. C'est ainsi qu'ils font de la critique, au kilo. — Au cours du travail cité sur les proverbes espagnols, j'ai dû réfuter cette assertion d'Amador de los Ríos (*Hist. crítica*, II, 503) que le mot *refrán* datait du moyen âge, comme *adagio*, *verbo*, *retraher*, etc. Quand je croyais avoir établi qu'il ne remonte pas plus haut que Santillana (au sens parémiologique, s'entend, car *refrán* = refrain ou ritournelle se trouve au moins une fois dans D. Juan Manuel, *Rivad.*, p. 260), je me heurtai à ce prétendu vers de Juan Ruiz, cité par Wolf (*Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen National-Literatur*) ou plutôt par ses traducteurs espagnols (*Historia de las lit. cast. y port.*, p. 120) :

Verdat es lo que disen los antiguos *refrares*,

dont le dernier mot ressemble terriblement à *refranes*. Or, la bonne leçon serait *rretraheres* (Ducamin, str. 170).

2. On rencontre une fois *perro* dans le *Libro de los buenos proverbios* (édité par KNUST, *Mittheilungen aus dem Eskurial*, p. 37). Que le recueil soit ou non

S'il est à peu près démontré, grâce à nos « tables d'absence et de présence », que le mot *perro* ne figure dans aucune production littéraire du XIII^e siècle, et que, d'autre part, le terme est d'usage courant dans la seconde moitié du XIV^e siècle, quel est, pour le demi-siècle intermédiaire, le criterium qui nous permettra de distinguer entre les cas où cette présence est légitime et ceux où elle est due à une interpolation ? De critère infailible, répétons-le, il ne saurait y en avoir : nul n'ignore que, dans la nature comme dans l'art, la séparation géométrique, par une ligne sans largeur, est une simple conception de l'esprit. Ce qui existe réellement et partout, c'est une zone mixte où les éléments extrêmes se confondent, et que la méthode scientifique a précisément pour objet de rétrécir de plus en plus. (Je m'excuse d'avoir l'air d'employer des mots plus grands que les choses ; c'est au lecteur qu'il appartient de juger s'il ne s'agit pas ici de notions générales

postérieur à son *cornano* catalan (*Libro de la Saviesa*), il semble bien du XIII^e siècle ; mais la langue du texte actuel, avec ses innombrables variantes, constitue une véritable mosaïque où les formes grammaticales et lexicologiques dudit siècle coudoient celles du suivant. La même remarque s'applique à *Calila e Dymna*, où le mot revient deux fois en trois lignes (p. 44) pour ne plus reparaitre dans tout l'ouvrage. D'ailleurs, l'attribution fantastique de l'arrangement espagnol à un ordre « *del infante don Alfonso... en la era del 1299 años* » (en 1261, il était roi depuis neuf ans), n'a pu être imaginée que bien des années après, par quelqu'un qui n'a pas vécu les dates si grossièrement brouillées. — *Perro* surgit aussi dans le *Saber de Astrologia* attribué à D. Alphonse X, et d'autant plus inespérément que les deux constellations australes y portent déjà leurs dénominations ordinaires : *Can mayor* et *Can menor*. Au chapitre d'Orion, l'« épée » est appelée *asta de los perros*, et on retrouve *perriellos* dans la notice du *Can menor*. D'ailleurs, la description du *Can mayor* énumère d'affilée *los grandes canes á que llaman mastines, los otros canes.. que son los podencos, et los sabuesos, et otra natura de canes que llaman galgos ó lebreros ...alanos, etc.* ». Le mot *perro* semble ne pas exister pour le nomenclateur. Un examen comparatif de la langue des *Partidas* (édit. Acad. et G. López) et du *Saber* m'a démontré que le texte de celui-ci est plus moderne. D'ailleurs, Gassendi, l'espagnol Ciruelo et d'autres bons juges affirment que l'original du *Saber* (la version des rabbins et *alfaquies*) était en langue latine.

où le terme discuté n'est qu'un exemple). Pour les écrits compris — ou supposés tels — dans cette période, nous devons donc nous résigner d'abord aux tâtonnements, aux observations directes de chaque cas particulier. C'est ainsi qu'à l'entrée de certains estuaires à marée variable et à fond mouvant, la navigation redevient primitive : il n'est pas de formule trigonométrique ni d'appareil de précision qui puisse y remplacer les humbles coups de sonde des matelots « penchés à l'avant des blanches caravelles. » Mais, finissons-en.

En remontant de la pleine époque de Juan Ruiz (1350) vers l'autre limite provisoire, nous rencontrons quelques ouvrages d'attribution presque certaine, qui nous permettront, je crois, de rapprocher considérablement les poteaux de la région-frontière. Le *Libro de la Montería*, déjà cité, semble bien avoir été rédigé (du moins la première partie) vers l'année 1340, sous le règne d'Alphonse le Justicier¹. Le premier livre, qui comprend 120 pages de petit format, est réellement le traité du chien de chasse. J'y ai compté 367 emplois du terme *can*, et je dois en avoir omis ; on n'y trouve pas *une seule fois* le synonyme *perro* ; mais à la fin, page 109 une fois, et page 119 deux fois, le féminin *perra* pour *cadiella*². L'interpolation ne saurait faire doute : il reste

1. L'édition typographiquement très soignée (peut-être trop) de D. José Gutiérrez de la Vega, contient un discours préliminaire où l'éditeur réfute — tardivement — l'attribution à D. Alphonse X (qui s'étale dans le titre courant du volume) et s'efforce d'établir la paternité d'Alphonse XI, — surnommé le *Justiciero* pour sa grande facilité de *ajusticiar*. On frémit devant ces conversions subites, par un coup de la grâce critique. Quoi qu'il en soit, je laisse à part le second volume ou prétendu *libro tercero*, qui pour moi n'a rien de commun avec ce qui précède.

2. Le second livre est une sorte de manuel vétérinaire, composé de deux parties et un appendice dont la corrélation mutuelle et la parenté avec le premier ne sont pas indicutables. Ici, le « style » a pour caractéristique d'économiser le *can* autant que l'autre le prodiguait : on ne le rencontre en tout que vingt-cinq fois en soixante-huit chapitres, alors qu'il est répété jusqu'à quinze

donc que le mot *perro* était inusité, sinon inconnu, à cette époque.

D. Juan Manuel confirme la présomption. Dans le seul passage de son premier ouvrage — *Libro del Caballero y del escudero* — où il serait tenu, pour ainsi parler, d'écrire le mot *perro*, on trouve tous les congénères sauf celui-là : « et estas son las naturalezas (espèces) de los *canes*, así como *alanos*, *sabejos* (sabuesos), et *galgos*, et *podencos*, et *mastines*, et todas las otras maneras de *canes* que son compuestos de estas naturalezas de *canes* dichas ¹. » Or, il apparaît quelques années après (1340 ?), dans le *Conde Lucanor*, dans un seul passage, il est vrai, mais répété cinq fois en quelques lignes ². — Enfin, je prendrai un dernier exemple dans l'*Estoria del rrey Guillelme* et la traduction espagnole de la *Chronica* dudit roi, publiées dans la collection des *Bibliófilos españoles*. Sans être une traduction stricte de l'*Estoria* (qui a pris pour modèle Chrestien de Troyes ³), la *Chronica* en repro-

fois dans telle page du premier livre. Évidemment, ce n'est pas la même main qui tient la plume. J'y ai rencontré le féminin *perra* quatre fois en trois pages; puis à la page 180, *perro* quatre fois de suite — et pas une après. Du reste, ce second livre, qui est naturellement postérieur au premier, et peut-être de plusieurs années, manque pour nous d'intérêt chronologique.

1. Dans Rivadeneyra, II, p. 248. — Le *Libro de la Caza*, publié aussi par Gutiérrez de la Vega, n'est, comme le nom l'indique, qu'un traité de fauconnerie. La *caza* ou *cejería*, c'était la chasse à l'oiseau. La chasse à courre, ou au gros gibier, était proprement la *montería*. L'Académie ne connaît pas le verbe *venar*, qui se trouve dans D. Juan Manuel et était en usage quand *venado* ne s'appliquait pas seulement au cerf mais à tout gros gibier.

2. Est-ce bien sûr ? Je citais d'après l'édition Krapf (manuscrit Puñonrostro), mais dans celle de Gayangos on trouve dans ce passage six fois *alano* et une seule *perro*. Je n'ai malheureusement pas sous la main l'édition de Knust qu'on dit être la meilleure — ce que j'accepte d'avance. Mais la diversité perpétuelle des leçons indique un trouble profond et incurable du texte. On sait que la présente citation appartient au conte célèbre de la *Mégère apprivoisée*.

3. Je ne sais pourquoi M. Knust hésite à tenir le *Roman de Guillaume* pour la source de l'*Estoria*. Malgré les changements ou omissions que se permet le traducteur, il saute aux yeux que le plus souvent il s'efforce de calquer son

duit les principales scènes, et, comme on verra, souvent de très près. On peut se rendre compte, en lisant les deux écrits, que le second écrit presque toujours *perro* dans le cas où le premier a toujours écrit *can*, — il me semble que sans une seule exception. C'est ainsi qu'on lit, à la page 230 (une scène charmante, soit dit en passant) : « E en el esto rrey... vió pasar *canes* por ante sy, e començó á cuydar (*cogitare*)... e se adormeció. E sonno que corria [un ciervo] con sus *canes*. E commo estaua olvidado daba boses á los *canes*, etc. » Voici le passage correspondant (p. 378) de la *Chrónica* : « Y como el rey vido los *perros*, membróse del tiempo pasado... y durmióse sobre la mesa (ici, un joli geste naïf de la reine qui couvre de sa manche flottante la tête du pèlerin), y fizo entre sueños muestras que vió un ciervo, y azotando los *perros*... tan gran gana avia de lo matar que dava boses á los *perros*, etc. » Ajoutons, comme conclusion, que l'*Estoria* appartient au xiv^e siècle et la traduction de la *Chrónica* à la fin du xv^e.

De ces exemples, qu'on multiplierait indéfiniment — et inutilement — je crois qu'on peut déduire les résultats suivants et les considérer comme acquis : 1^o le générique *perro* ne commence à remplacer *can*, dans l'espagnol littéraire, qu'à partir du second tiers du xiv^e siècle : c'est donc par prudence excessive que nous avons fixé à 1301 la limite d'apparition, qui pourrait descendre jusqu'à 1340 ; 2^o l'emploi simultané et répété des deux termes synonymes dans un écrit autorise à situer celui-ci vers la seconde

modèle, — et cela est encore plus visible quand, trompé par le sens des vers français, il commet des bévues aussi amusantes que celle-ci (p. 205), montée sur un calembour qui rappelle le déplorable « espace d'un *mdtin* ! » de V. Hugo dans les *Misérables* :

CHRESTIEN DE TROYES

— Ne resamblent ne tant ne quant
Dan Foukier ne dan Gosselin
Ne que *li vespres le matin*.

ESTORIA DEL REY GUILLELME

... que non semejaban en cosa á
Glocelines nin á Frochel quanto
se semeja *el alano al mastin* !

moitié du *xiv^e* siècle ; 3^o la rencontre isolée du vocable moderne, parmi des cas nombreux de l'ancien, pose la question d'authenticité, laquelle ne peut être résolue que par l'examen historique et philologique du contexte.

Avant d'appliquer notre « règle » aux *Castigos*, essayons-la rapidement sur la *Gran Conquista* : ce ne sera pas tout à fait du temps perdu puisque, nous l'avons démontré, la date de ce dernier ouvrage détermine celle de l'autre. Le mot *perro* ne se rencontre, sauf erreur, que dix fois dans la *Gran Conquista*, et tous ces passages, sans exception, appartiennent à la traduction de Guillaume de Tyr ou plutôt du *Roman d'Éracle* ¹. Le mot *can* s'y trouve au moins vingt et une fois (les erreurs évidemment sont toujours des omissions) ; en outre, *podenco*, treize fois ; une fois, la kyrielle *mastines, alanos, galgos et otros canes* ; enfin, encore une fois, *galgo* et *mastines ovejeros* ². Sur le total des vingt et une citations de *can*, treize proviennent de la légende du *Chevalier au Cygne* (ainsi que toutes celles de *podenco*), une de *Bertha* et trois de la *Chanson d'Antioche* ; les quatre citations restantes appartiennent au *Roman d'Éracle* proprement dit, ainsi que celle des *mastines ovejeros*. De toute cette arithmétique, il se dégage clairement que, dans la *Gran Conquista*, le vocable *perro* n'apparaît que dans la version de Guillaume de Tyr et nullement dans les grandes interpolations (*Chevalier au Cygne*, *Bertha*, *Chanson d'Antioche*) dont la rédaction espagnole est certainement antérieure à la chronique d'outre-mer ; enfin, c'est naturellement dans la chronique que les deux synonymes se montrent côte à côte et parfois employés l'un pour l'autre. D'après les constatations marquées plus haut, ces divers indices nous autoriseraient à conclure que

1. Les passages cités se trouvent aux pages 5 (deux fois), 6, 16, 245, 370, 376, 544, 548, 556 du tome XLIV de Rivadeneyra.

2. RIVADENEYRA, tome cité, pages 26, 28, 29, 32, 33, 66, 73, 105, 106, 110, 134, 161, 175, 177, 224, 245, 271, 273, 301. Les nombres en italique sont ceux qui se rapportent à d'autres noms que *can*.

seules les interpolations littéraires de la *Gran Conquista* peuvent être du XIII^e siècle, tandis que la version espagnole du *Roman d'Éracle* et les raccordements divers (c'est-à-dire, en somme, la compilation elle-même), dateraient des environs de 1350. Et c'est, je crois, ce qu'il fallait démontrer.

Le compte des *Castigos* est encore plus facile à régler. Le mot *perro*, d'après mes marques marginales, ne s'y trouve que trois fois (pages 97, 136 et 196), et dans le dernier passage, tout à côté de *can* qui n'apparaît que là : c'est, évidemment, que le sujet touche peu à la cynégétique. De ces trois citations, celle de la page 97 ne prête à aucune observation : on y rappelle Jézabel dont le corps fut dévoré par les chiens. Dans la deuxième (p. 136) le mot est répété trois fois dans un sens injurieux ; c'est l'invective proverbiale contre les Mores, qui fait pendant à l'épithète de *marrano* réservée aux Juifs¹. Enfin, à la page 169,

1. Voir ANTONIO DE GUEVARA, Epístola XIV (1524), qui épuise la matière : il y blâme énergiquement *los que llaman PERROS MOROS y judios marranos á los que se han convertido á la fe de Cristo*. Quant aux non convertis, c'est autre chose qu'on leur réserve ! — Le sens originel (je crois le démontrer ailleurs) fut bien une injure, mais qui naquit chez les mahométans et, naturellement, s'appliqua aux chrétiens, comme une refonte du *ya ben el-kelb* qu'ils nous dédient encore. Si, comme je l'ai pensé quelquefois, le mot fut importé d'Orient, par lente transmission des musulmans d'Afrique à ceux d'Espagne, on pourrait le supposer éclos pendant le siège d'Antioche, devant les abominations des Arlotes, ramas de chenapans dont « Perron l'Ermite », qu'on a failli canoniser, était le véritable chef : on concevrait sans peine que le cannibalisme de ces *perros* ou hommes de Pierre, immondes dévoreurs de cadavres (voir la *Chanson* et la *Gran Conquista*), eût évoqué chez les Sarrasins l'image de chacals à face humaine. On songerait encore à ces compagnies catalanes qui, sous Roger de Flor, promènèrent la terreur dans l'empire de Constantinople, au commencement du XIV^e siècle. Mais la première croisade paraît un peu éloignée et l'expédition des Almogavares bien proche. Et puis, dans ces demi-sciences historiques, la conjecture se fait déjà toute seule la part assez belle sans que nous y aidions de gaieté de cœur. Ce que nous croyons savoir, pour l'instant, c'est que le mot dérive de *Petrus*, comme *Perrot*, *Perrin*, etc. (la forme *Perro*, nom propre, se trouve dans une charte citée par Godoy Alcántara, *Apellidos castellanos*, p. 137.

les deux termes se trouvent joints au milieu d'un long extrait de la *Crónica general*, qui n'est autre que le récit tragique de l'assassinat de l'infant don Garcia par les fils du comte Vela, en présence de sa fiancée doña Sancha. C'est en voyant celle-ci souffletée par un des assassins que le jeune prince, déjà sous les poignards, pousse son cri d'indignation : « ¡Oh! *perros, cunes traidores!*... » — Les trois cas cités ont leur valeur; mais celle du dernier, s'appuyant sur les considérations antérieures, me semble décisive. La contiguïté des deux synonymes écarte presque l'hypothèse d'une interpolation. Nous toucherions à la certitude en établissant que le texte cité de la *Crónica general* est bien celui de 1344. Or, ce fait important, dont la vérification matérielle n'est possible qu'à Madrid — ou à l'Escorial — tant que M. Menéndez Pidal n'aura pas donné son édition critique de la *Crónica general*, nous pouvons l'induire très solidement et de par le témoignage même du prudent (oh! combien!) critique. Il constate, en effet (*Crónica general de España*, p. 18), l'absolue ignorance du texte d'Alphonse X, où l'on a toujours vécu en Espagne, même au xiv^e siècle, alors que le remaniement de 1344 devint, à peine terminé, la grande source historique et se répandit partout. Entre autres ouvrages puisés à la *Crónica* de 1344, M. Menéndez cite le *Valerio de las historias* de l'archiprêtre Almela. Il suffit de lire dans ledit *Valerio* l'épisode de l'infant

Cf. Ferrán, Ferroz... — Fernando); et aussi qu'il resta longtemps au service des Mores, avant d'être tourné contre eux. Il semble même que, parmi les populations mixtes, en partie mozarabes ou mudéjares, le sens injurieux se fût émoussé et que *Perro* se dit au roturier comme chez nous Jacques [Bonhomme], sans intention blessante. (Voir dans *Relaciones del reino de Granada*, *Biblioj. Esp.*, III., p. 27, l'appel de grâce d'un chevalier mudéjar à un soldat chrétien qui menace le roi more : « guarda, guarda, *perro*, no le mates, que es el rey! ») Quant à la transition sémantique, en Espagne même, de *Pedro* à *perro*, j'en ai de bons exemples, pris dans les auteurs et surtout dans les vieux proverbes; mais plutôt que d'étrangler la discussion, je préfère la laisser à sa vraie place (*Proverbes espagnols*).

D. García (page 223 de l'édition Román, Madrid, 1793) pour y retrouver le texte à peu près littéral des *Castigos* : la conséquence très probable est que l'un et l'autre procèdent de la *Crónica* de 1344¹.

§ 8. — Dans ce même chapitre xx des *Castigos*, consacré au « maudit Mahomet » et à sa « chiennaille » moresque², on trouve un autre passage, extrait pour le fond de la *Crónica general*, et relatif aux célèbres amours d'Alphonse VIII avec la juive Raquel ou Fermosa, de Tolède. Il figure aussi dans le *Valerio de las historias*, mais très adouci. Il est impossible, sans consulter la

1. Après la version abrégée de D. Lucas de Tuy et de D. Rodrigo, l'auteur des *Castigos* donne celle, plus détaillée, de certaine « *historia del romance del infante D. García* ». Et, tout de suite, voilà Ríos parti : « En nuestro sentir, alude el rey (D. Sancho) claramente á un poema histórico, etc. ». Comment un historien de la littérature espagnole a-t-il pu croire que *romance* signifîât autre chose que « langue vulgaire » ? D'ailleurs, l'auteur reproduit le texte annoncé, en prose, naturellement. Où l'avait-il pris ? L'indication soulignée plus haut n'a aucun sens, mais il suffit de lire *historia* en *romance*... pour lui en donner un, bien « clair », cette fois : il s'agit de l'épisode de D. García, tel qu'il est rapporté dans la *Estoria de Espanna* ou *Crónica general*, dite d'Alphonse le Sage. En admettant qu'elle existât déjà, la *Estoria de los Godos* (publiée dans les *Doc. inéd.*, tome 88) n'est nullement une refonte, faite par l'archevêque D. Rodrigo, de son *Historia Gothica*, comme l'a soutenu Ríos (*Hist.*, III, p. 421 : il devait inmanquablement prendre encore en main cette mauvaise cause), mais un assez pauvre compendium ; du reste, la scène tragique de D. García (p. 104) y est expédiée en trois mots : *mataron-lo et fuyeron-se*. La traduction de l'évêque D. Gonzalo de la Hinojosa (faite avant 1327 et publiée dans les *Doc. inéd.*, tomes cv et cvi) est sans doute plus complète, mais à peine moins concise dans l'épisode cité. C'est donc bien la *Crónica general* qui semble avoir servi de guide à cette page des *Castigos* ; mais celle de 1344, et non l'original introuvable d'Alphonse X. Il suffit, pour en rester presque convaincu, de lire le récit de l'épisode, même dans l'édition la plus mutilée d'Ocampo (celle de 1791, la seule que nous possédions), à la page 474 du tome VIII.

2. Il serait fort possible que la matière en fût prise dans le traité, alors très célèbre, *Contra la secta mahometana* (1300) de S. Pedro Pascual de Valencia, sur lequel il y a une copieuse notice dans Ximeno, *Escriit. de Val.*, I, p. 4.

Crónica de 1344, de savoir si, pour ce passage, les graves variantes proviennent de celle-ci ou dudit *Valerio*. Ce qu'on peut affirmer, en tout cas, c'est que si D. Sanche était capable, ce que j'hésite à croire, d'édifier ainsi son héritier au sujet du grand ancêtre « que venció la batalla de Úbeda »¹, ni lui ni son père — encore moins les gens instruits de l'entourage — n'auraient montré une telle ignorance de leur propre et récente histoire. Comment D. Sanche aurait-il dit que, faute d'héritier mâle (châtiment céleste à part), son grand-père D. Fernando succéda directement à D. Alphonse VIII, — en oubliant Henri I et l'orageuse régence de doña Berenguela et des Lara? D'autre part, si ce fut en 1175 qu'Alphonse VIII commit son horrible péché (la censure théâtrale s'en offusquait encore au temps de Mira de Mescua), comment son arrière-petit-fils nous raconterait-il — en s'en frottant les vertueuses mains — que la divine Providence l'en punit à Alarcos et qu'il ne fut pardonné que bien après, quand il eut bâti les Huelgas de Burgos? J'hésiterais à toucher à ces matières si je n'avais pour moi l'autorité de Flórez, lequel s'exprime ainsi (*España Sagrada*, xxvii, p. 288) : « Estaba ya fundado, dotado y habitado este R. monasterio (Huelgas) ocho años antes de la batalla de Alarcos. » Concluons donc que le

1. Ici, note de Gayangos : « Parece que debió decir en la batalla de las Navas ». — G. Paris avait déjà remarqué que les rares notes des éditions de Gayangos oscillent entre l'insignifiance et l'inexactitude. Comment un érudit espagnol, blanchi dans les bibliothèques et les archives, éditeur de vingt ouvrages d'histoire et de littérature médiévale, a-t-il pu ignorer jusqu'à sa mort que *Úbeda* et *Navas de Tolosa* s'emploient indifféremment par les auteurs, et même que *Úbeda* fut d'abord plus usité que l'autre? Voir l'*Historia de los Godos* (p. 152 : *De la batalla de Úbeda*); le préambule du *Fuero Viejo* (qui est de D. Pedro) : « El rey D. Alfonso que venció la batalla de Úbeda ». Cf. MONDÉJAR, *Memorias de D. Alfonso el Noble*, p. 342, note. Les *Anales Toledanos* (*España Sag.*, xxiii, p. 412 et 418) ne connaissent que *la d'Úbeda*. On sait que *Las Navas* est tout près, et aussi Bailén, — noms de victoire également chères aux Espagnols, et dont on ne saurait dire laquelle a plus de droit au *non sine causa, sed sine fine laudata*.

passage a dû être écrit bien après D. Sanche, et par quelqu'un qui ne tenait ni de près ni de loin à la famille royale.

§ 9. — A la page 131², l'auteur rapporte, avec miracle à l'appui, un épisode de l'interminable guerre entre Aragonais et Navarrais : *reinando nos el rey don Sancho que fecimos este libro* (n'allons pas l'oublier!)... *la cual* [guerra] *era entre los reyes... don Felipe, rey de Francia é de NAVARRA, é don Alfonso, rey de Aragon, fijo de don Pedro...* Il s'agit d'une échauffourée de frontière, sans importance, que Zurita place au mois de mars de l'année 1286, Alphonse III régnant en Aragon. Du reste, l'annaliste déclare parler d'après les *Castigos*, son unique source (*Anales*, lib. IV, cap. LXVIII) : *solamente hallo mencion della en el libro de los CONSEJOS, que se compuso en nombre del rey D. Sancho*. On voit qu'il n'a pas l'air beaucoup plus sûr de l'attribution que du miracle. Mais peu importe. Le fait, réel ou légendaire, ne peut désigner, comme roi de France, que Philippe le Bel, fils du Hardi, qui fut couronné en 1285 (la même année que D. Sanche) et régna jusqu'en 1314. Philippe le Bel avait épousé, en 1284, Jeanne, reine de Navarre; mais celle-ci resta unique propriétaire et titulaire des biens qu'elle apportait en dot, et son mari ne prit jamais le titre de roi de Navarre. A la mort de Jeanne, en 1305, Louis le Hutin, son fils aîné, lui succéda comme roi de Navarre, et, naturellement, ajouta l'ancien titre au nouveau quand il fut proclamé roi de France, en novembre de l'année 1314. C'est lui, en effet, qui inaugure, dans les actes de chancellerie et autres documents historiques, la formule *Dei gratia Francorum et Navarre rex*, qui s'y répète invariablement sous son règne et celui de ses frères et successeurs, Philippe V le Long (1316-1322) et Charles IV le Bel (1322-1328). Celui-ci meurt le 31 janvier 1328, en laissant sa veuve enceinte. Philippe IV de Valois, cousin germain du défunt, lui succéda, d'abord comme régent, puis, deux mois après, quand la reine eut accouché d'une fille, comme roi, le royaume de France ne tombant pas en quenouille.

Il n'en était pas de même en Navarre, où les États élurent pour reine Jeanne d'Évreux, fille de Louis X¹.

Les faits et dates ci-dessus étant absolument authentiques, personne n'admettra que le roi D. Sanche ait pu, cinq ou six ans après l'événement, gratifier Philippe le Bel, prétendant éventuel à la couronne de Castille (voir le testament d'Alphonse X), avec lequel il entretenait alors, nous l'avons vu, une correspondance active et célébrait des conventions, d'un titre qui ne lui appartenait pas, qu'aucun roi de France jusqu'alors n'avait porté et qui l'installait en souverain sur le théâtre de la guerre. L'hypothèse de l'ignorance et celle de l'insouciance sont également insoutenables. Et il résulte de là, premièrement, que le passage n'a pu être écrit par D. Sanche, ni de son vivant; deuxièmement, que l'auteur de ce chapitre des *Castigos* a dû le rédiger bien après 1328, alors que la double royauté de France et de Navarre était un souvenir historique assez confus, pour qu'on se trompât à la fois sur le nom des titulaires et l'époque de leur avènement.

1. Ce point d'histoire a été parfaitement élucidé par M. Jules Viard (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXI, année 1900, p. 447) contre plusieurs historiens ou érudits, dont M. Giry. En fait, il était résolu par l'*Art de vérifier les dates*, tant à la chronologie des rois de France (édition de 1770, p. 551) qu'à celle des rois de Navarre (p. 814), et l'on ne s'explique pas que le *Manuel de diplomatique*, qui suit de si près l'ouvrage des Bénédictins, s'en soit écarté en cet endroit. Outre les autorités citées par M. Viard, on peut se fournir de documents authentiques dans DU MONT, *Corps diplomatique*, tome 1, partie II. Mais c'est surtout dans D. DEVIC ET D. VAISSETTE, *Histoire générale du Languedoc*, tome X, qu'on trouve la série presque complète. Outre les chartes des souverains cités, on a, par exemple, la contre-épreuve du fait que Philippe le Bel ne porta pas le titre de roi de Navarre, et que sa femme s'en réserva la souveraineté, dans une lettre de l'an 1303 (tome cité, col. 418) adressé par les bourgeois d'Albi à la *Serenissime domine... Joanne, Dei gratia regine Francie et Navarre...* Il y a pourtant (col. 390) une « adresse » des notables de Beaucaire (1302) qui porte cette suscription fautive : « *Serenissimo principe domino Philippo Dei gratia Francorum et Navarre rege...* ». C'est évidemment le notaire du sénéchal de Beaucaire qui a commis le lapsus.

§ 10. — On lit à la page 153² : « Otrosí el fuero de Castilla, asi da al home por traidor si errare con la manceba de casa de su señor, bien como si le conteciese con la mujer de su señor. E este juicio dió el emperador don Alfonso de España por el mal que contesció á D. Fernand Roys de Castro, que mató á su mujer por el yerro que facie una su manceba, cuidando él que era la condesa su mujer. » Ce qu'on peut dire tout d'abord de ce passage, où une vague notion juridique mal comprise se mêle à une légende assez répandue, c'est qu'il n'a pas été rédigé par un homme de loi. Jamais, dans aucun *fuero* du moyen âge espagnol, l'acte désigné n'a été qualifié de *trabison*, ce terme étant réservé aux attentats contre la personne ou l'autorité royale, ainsi que l'expliquent les *Partidas* ¹. Tout au plus, ce délit particulier aurait-il pu être caractérisé comme *aleve* par la législation du temps ; mais il ne l'était pas. Cela posé, et pour mieux débrouiller l'écheveau, examinons séparément l'affirmation juridique et l'exemple historique qui, d'ailleurs, ne semblent pas très congruents l'un à l'autre.

La désignation de *Fuero de Castilla* ne s'est appliquée correctement, dans l'histoire du droit, qu'au *Fuero Viejo* ou au *Fuero Real* ; cependant, nous admettons encore que le terme ait pu convenir aux codes de l'*Espéculo* ou des *Partidas*, et même à l'*Ordenamiento de Alcalá*, où se trouvent recueillies les principales lois de l'empereur Alphonse VII, cité dans les *Castigos* ². Le

1. *Partida VII, tit. II, ley 1* : « *Laese majestatis crimen* en latin tanto quiere decir en romance como yerro de traycion que face home contra la persona del rey. » Et à la fin du chapitre : « Et sobre todo decimos que quando alguno de los yeros sobredichos es fecho contra el rey, ó contra su señorío, ó contra pro comunal de la tierra, es propiamente llamado traycion : et quando es fecho contra otros homes es llamado aleve segunt fuero de España. » Cf. *Ordenamiento de Alcalá*, tit. xxxii, ley v. On sait qu'aujourd'hui *aleve* est devenu l'adjectif de *alevosia* qui, en droit criminel, a le sens aggravant de préméditation ou guet-apens.

2. Quand on mentionne *el emperador don Alfonso*, c'est toujours d'Alphonse VII, l'« empereur d'Espagne », qu'il s'agit, et nullement d'Alphonse

Fuero Viejo est essentiellement une collection de privilèges nobiliaires, formée par les *Fijos-dalgo* et présentée au roi Alphonse VIII vers 1212. Mais ce fut Alphonse X qui le fit adopter par les tribunaux de Burgos ; il y resta, pour ainsi dire, à l'essai jusqu'à l'année 1356, où D. Pedro le promulgua profondément modifié et tel que nous l'avons. Constatons, après cela, qu'on ne trouve dans le *Fuero viejo de Castilla* qu'un titre (le second du livre II) relatif aux « délits de mœurs », dont les trois *fazañas* ou cas cités se rapportent au viol en général, sans aucune allusion à notre *yerro* domestique.

Des codes rédigés sous Alphonse X, l'*Espéculo* ne vise guère, sur ce chapitre, que les peines édictées contre ceux qui *yoguieren* avec les maîtresses du roi, les dames d'honneur de la reine, etc.; rien des caméristes mises à mal. Dans le *Fuero real de España* (livre IV, titres VII et VIII) la matière est un peu plus développée, mais sans qu'on y fasse mention des amours ancillaires. Les verbeuses *Partidas* les omettent également ; et la meilleure preuve que, jusqu'à cette époque, on n'avait pas légiféré sur la matière, c'est précisément ce code qui la fournit à l'endroit pertinent (*Partida* VII, tit. XIX) du *códice de la Academia*. En effet, ce riche manuscrit, fait pour le roi D. Pedro, contient sous la rubrique de *auténticas* toutes les modifications introduites dans le texte des *Partidas* (inédit jusqu'à la fin du règne d'Alphonse XI) par l'*Ordenamiento de Alcalá* qu'on y désigne sous le nom de *Ley nueva*. Or, l'*auténtica* du lieu cité n'est autre que le début de la loi II, titre XXI dudit *Ordenamiento*, laquelle traite, dans les termes suivants, et pour la première fois dans la législation espagnole, du point signalé dans les *Castigos* :

Algunas veçes acaesce que los que viven con otros se atreven façer mal de fornicio con las barraganas, ó con las parientas, ó con las sirvientas de aquellos

l'Astrologue, qui ne fut, pour ainsi parler, que « fiancé » à l'Empire d'Allemagne.

con quien viven, é desto suele venir muerte de los Sennores, é otros males é dannos. Por ende establescemos é mandamos, que qualquier que ficiere maldat de fornicio con la barragana conocida del Sennor, ó con doncella que tenga en su casa, ó con *cobijera* de la Sennora... quel maten por ello ¹.

On sait que l'*Ordenámiento* (qui d'ailleurs contient la matière principale de celui dit de Nájera, vaguement élaboré par l'empereur Alphonse VII) fut sanctionné par Alphonse XI aux cortes d'Alcalá de Henares, en 1348. Il entra tout de suite en vigueur; mais sa promulgation officielle ne date que du règne de D. Pedro, en 1351, qui le fit corriger et publier en livre. D'ailleurs, ce fut aussi à cette époque que les *Partidas*, jusqu'alors généralement ignorées, commencèrent à prendre quelque autorité doctrinale concurremment avec les autres lois ou *fueros* de Castille. Des observations précédentes, il résulte clairement que ce passage des *Castigos* n'a pu être écrit avant l'année 1348 et qu'il appartient très probablement à une date un peu postérieure à 1351.

Quant au cas ou *hazaña* qui, nous dit-on, aurait motivé un jugement de l'empereur Alphonse VII, c'est une des mille légendes tragiques de l'Espagne médiévale et qu'on trouve reproduite partout. Ce qu'il y a de plus bizarre dans la rédaction adoptée ici (et qui la fait descendre le plus loin possible du fait rappelé), c'est que le rédacteur ne paraît pas se douter que la prétendue victime était la propre fille de l'empereur. Il s'agirait, en effet, de doña Estefanía, fille naturelle d'Alphonse VII, mariée audit D. Fernán Ruiz, lequel, quoique cadet, devint le chef de cette illustre et remuante famille de Castro, rivale des Lara. Voici, d'après Flórez, en quels termes le fait est rapporté dans le *Nobiliario* de D. Pedro de Portugal :

1. *Cobijera* est là pour *camarera*, de *cobija*, couverture : c'est-à-dire « celle qui fait le lit ». Anciennement, le terme avait un autre sens, et des pires, toujours dérivé de *couvrir* ou *cacher*. — Quant à la monstruosité de la peine, elle fait plutôt sourire : on ne voit pas bien D. Quichotte condamné à mort pour *haguenauder* quelques instants avec l'espigle Altisidore : — encore si c'était avec la duègne Rodríguez !

Una camarera de su mujer, trayendo amores con un peon, se ponía los vestidos de su señora, de noche, y se iba á estar con su amigo en una huerta. D. Fernando Ruiz estaba ausente, y dos escuderos suyos cuando vino le dijeron que su mujer le hacía traicion con aquel hombre... Dijéronle que se ausentase fingidamente, y que una noche le mostrarían la verdad. Hízolo así: y acechando cierta noche vieron que la criada entraba en la huerta con los vestidos de su señora, y que el peon, saltando la pared, se vino á ella. Corrió entonces D. Fernan Ruiz, y matóle. En tanto, se acogió la criada y fué á esconderse debajo de la cama en que doña Estefanía estaba durmiendo con su hijo D. Pedro en los brazos. Matóla D. Fernan Ruiz, y pidiendo luz, y viendo que estaba desnuda, admiróse, y registrando la estancia, halló debajo de la cama á la criada con los vestidos de su Señora. Examinóla: confesó ella su culpa, y él la hizo quemar. Lleno de dolor por haber muerto á su inocente mujer, se vistió de sayal al otro día, y se fué al Emperador, cuya hija era doña Estefanía; y refiriéndole el suceso se llamaba á sí propio alevoso. Anduvo algunos días apartado de la Corte; y finalmente el Emperador dió sentencia en que le tenía por bueno y leal, y no culpable, segun las circunstancias de la muerte ¹.

Or, Flórez lui-même démontre que la légende se heurte à des difficultés historiques insurmontables. On a des chartes authentiques et postérieures à la mort de l'empereur (1157), dans lesquelles l'« Infante » Estefanía (comme elle signe malgré la bâtarde) accomplit en personne des actes juridiques; enfin, son épitaphe, dans l'église de León, fixe sa mort à l'ère 1218, soit à l'année 1180: elle aurait donc survécu vingt-trois ans à l'empereur, qu'on nous montrait verbalisant sur le meurtre de sa fille. D'autre part, généalogistes et chroniqueurs s'embrouillent dans la biographie dudit Fernán Ruiz. Salazar (suivi par Vilar y Pascual) affirme qu'il s'agit du Castro, surnommé *el Castellano*, qui, dans une rencontre avec les Lara, à Huete, tua (c'était une « habitude », comme chez Barbe-Bleue) son « premier » beau-père

1. HENRIQUE FLÓREZ, *Memorias de las reinas católicas*, II, p. 307. — SALAZAR DE MENDOZA, *Origen de las dignidades seglares de Castilla*, p. 54. — VILAR Y PASCUAL, *Diccionario genealógico*, tomo VIII, p. 299. — Cf. MARICHALAR Y MANRIQUE, *Historia de la legislación de España*, II, p. 255.

Osorio, et se réfugia chez les mores de Cordoue. Mais Lafuente nous prouve que le combat de Huete eut lieu en 1164... La légende tragique doit reposer sur quelque fait réel arrivé chez les Castro, à une époque incertaine, — la même, probablement, qui vit se consommer la catastrophe des Lara. Nous n'avons à retenir du vague racontage que la citation légale avec laquelle le compilateur des *Castigos* l'a brouillé et qui, procédant à coup sûr de l'*Ordenamiento*, accuse une rédaction postérieure à l'année 1348.

§ 11. — Dans le chapitre XLIII, sur le « traître », l'auteur des *Castigos* consacre près d'une colonne à l'aventure d'Énée et de Didon, d'après les légendes qui avaient cours au moyen âge. Énéas est amené là par une conception toute féodale de l'homme perfide « lequel aime à changer de terre et de seigneur à la recherche de contrées où l'on ignore ses méfaits ». Or, de cela, quel exemple plus éloquent que celui du Troyen fameux, le trompeur et l'errant par excellence ?

E porque entiendas que te digo verdat, para mientes en la *Hestoria de Troya*, e fallarás y como se perdió Troya por la traicion que fizo el traidor Eneas...; e desque la cibdat fué perdida é el rey Priamus fué muerto é la noble reina Ecuba su mujer é todos sus fijos é hijas, fuése Eneas con el haber que le dieron los griegos por el mal que seciera, é metióse en una nave sobre mar, e arribó en una cibdat que era llamada en aquella sazón Cartago-Dido, do es agora poblada la cibdat de Tunes. E era dende señora una noble reina que poblara aquella cibdat, la cual era llamada la reina Dido. E el malo de Eneas casó con aquella reina Dido et moró con ella grand tiempo, segun cuenta la *Grand Hestoria*, etc. ¹.

J'arrête la citation à l'endroit où commence le récit de l'abandon et de la mort de la reine, qui, pour moi, provient d'une

1. *Castigos e Documentos*, p. 167¹. Je transcris sans observation le texte de Gayangos dont la langue et l'orthographe sont évidemment frelatées. Comparez la transcription de ce même passage dans Ríos, *Hist. crit.*, IV, p. 579.

autre source que le premier, ainsi que je l'ai marqué en soulignant les deux titres d'ouvrages. Amador de los Ríos, qui avait sous la main tout ce qu'il fallait pour résoudre ces questions, se borne à dire en note (œuvre et lieu cités) que l'ouvrage visé dans le texte *es la* GRANT ET GENERAL ESTORIA *del Rey Sabio*. La chose est probable pour le second récit; en tout cas, on en trouve la substance dans l'*Estoria general de España*, dont l'enchevêtrement avec l'autre (pour la partie ancienne) n'a pas été encore résolu. Mais il n'en est pas de même du premier résumé, qui provient, à n'en pas douter, de l'*Historia de Troya* désignée par le texte même. (Pourquoi Ríos, qui a tenu à mettre en évidence l'ouvrage d'Alphonse X, n'a-t-il pas détaché également le titre d'*Estoria de Troya* ?). On sait que ce titre — qu'il y a lieu de distinguer de *Crónica Troyana* — semble devoir désigner en Espagne la famille des manuscrits qui ont pour base directe ou indirecte notre *Roman de Troie* (plutôt une traduction en prose), alors que l'autre titre se réserverait pour le groupe qui procède ouvertement de Guido delle Colonne, et dont la version dite de Delgado est le type connu ¹. La première traduction castillane du

1. Haebler (*Bibliografía ibérica*, p. 71) décrit une édition de Burgos, 1490, non mentionnée, je crois, par les autres bibliographes : GUIDO DE COLUMNA. *Crónica troyana*... Au verso du fo Aij : *Comiença la cronica troyana dirigida al muy reverendissimo E muy magnifico senor don matheo de la puerta arcobispo de Salerno compuesta E copilada por el famoso poeta E ystoriador guido de coluna*. — Le nom du traducteur n'y figure pas, mais la version serait identique à celle des éditions postérieures, où Pedro Núñez Delgado est nommé. C'est la traduction que quelques-uns ont attribuée au chancelier López de Ayala (qui est un peu, sous ce rapport, l'Alphonse X du xiv^e siècle), d'après un passage de Pérez de Guzmán qui l'intitule cependant *Historia de Troya*. Rien ne s'opposerait à ce que ce travail eût été fait sous sa direction ou sur son ordre, vers 1375 : tandis que pour la traduction du poème de Benoît on se heurterait à des difficultés chronologiques. M. Paul Meyer, dans sa grande étude sur les *Premières compilations d'Histoire ancienne* (*Romania*, 1885, p. 75) cite un exemplaire castillan de l'*Histoire de Troie* qu'envoya « le roy d'Espagne au roy de France Charles le quint » : on aimerait à savoir que ce manuscrit de luxe (peut-être une

poème de Benoît de Sainte-More date, suivant la suscription, de décembre 1350 (*Postremero día de diziembre, era de mill e trecientos et ochenta et ocho años*). Le scribe Nicolás González a soin de marquer avec précision que le travail fut commencé « par ordre du roi D. Alphonse XI et terminé sous le règne de son fils D. Pèdre » — ce qui concorde avec la date indiquée. Et nous n'avons pas à démontrer longuement ce que tout le monde accorde, à savoir que le caractère odieux d'Enée — enté sur la légende d'avoir trahi sa patrie en livrant aux Grecs la porte Scée, de concert avec Anténor — n'a pénétré en Espagne, pour la première fois, que par la traduction du *Roman de Troie* qui l'avait pris, comme on sait, dans l'*Ephemeris belli Trojani* de Dictys ¹.

§ 12. — Je réunirai dans un dernier paragraphe quelques traits de solution immédiate ou, inversement, de portée incertaine, dont l'examen peut être fait rapidement. Le premier, qui aurait droit à l'alinéa s'il n'était déjà compris dans mon travail annoncé sur les proverbes, se lit à la page 123. Après avoir rappelé la parabole évangélique de la paille et la poutre, l'auteur ajoute : « Por eso dijo el proverbio antigo en Castilla : *El alcaraván fa de duro, que á todos da consejo e á sí non ninguno* ². On n'a pas

réplique du somptueux *codice* de l'Escurial, dont le *Museo español* reproduit — au trait — [v, p. 186] de si curieuses enluminures) contenait la traduction d'Ayala.

1. Au beau milieu de solennelles banalités, plus ou moins inexactes, sur l'infiltration du génie antique dans la littérature espagnole du moyen âge, il échappe à Rios (*op. cit.*, iv, p. 346) de prendre « Beneyto de Sancta Maria » (Benoît de Sainte-More) pour le *traductor castellano* du *Roman de Troie* ! — On était fort excusable de n'avoir pas lu le poème avant l'existence de l'édition Joly, mais non d'ignorer le nom de l'auteur, c'est-à-dire le premier mot de la question dont on dissertait si doctoralement.

2. Que signifie *fa de duro* ? Jamais *fa*, pour *face* ou *faz*, n'a été une forme castillane. En tout cas, les trois mots ne donnent aucun sens. La leçon de Santillana n'est pas plus claire ; l'édition de 1541 donne : « El alcaravan *de duro* da á todos consejo, etc. » ; celle de Rios (*Obras*, p. 511), qui fourmille de non-

manqué de faire honneur à D. Sanche des proverbes semés dans les *Castigos*, qu'il aurait été le premier à introduire dans la langue littéraire. Sans entamer ici la discussion de cette thèse, je dis qu'il faut voir dans les dictons cités autant de motifs de suspicion, sinon des cas d'anachronismes caractérisés, l'usage de la plupart d'entre eux étant postérieur au XIII^e siècle ¹. Sur leur date d'apparition en général, tout ce qu'on peut faire, c'est d'en fixer la limite supérieure; les fleuves de la sagesse proverbiale, pas plus que les autres, n'ont jamais de source unique. Mais l'adage en question appartient précisément au groupe restreint de ceux dont on peut signaler l'origine certaine, — et cela, parce qu'il sort du livre, non des veillées paysannes, et que, par une évolution inverse du processus habituel, il a commencé par être littéraire avant de devenir vulgaire ². Il procède indiscutablement du

sens : « El alcaravan *bu de duro* á todos consejo, etc. ». Elles sont à jeter au même panier. Ce qu'on attend après *alcaravan*, c'est un qualificatif assonant à *ninguno*. A partir du Commandeur Grec et de Cejudo, la leçon adoptée partout est *alcaravan zancudo* (échassier) : l'adjectif fait cheville et semble un peu moderne fabriqué après coup ; je propose *maduro*, prudent, avisé (avec intention ironique), qui a l'avantage, outre l'assonance, de résoudre les mauvaises leçons.

1. Il ne faut pas confondre évidemment le *refrán*, comme on l'a nommé plus tard, avec la maxime morale transmise par les livres. C'est du premier qu'il s'agit ici : du proverbe populaire né sur place ou naturalisé par une image nouvelle et locale.

2. Il en est de même du proverbe *Sanan las cuchilladas mas no las malas palabras*, dérivé incontestablement de l'apologue rapporté page 142, lequel procède des fabulistes arabes (v. CHAUVIN, III, p. 66). Un homme, irrité contre un lion élevé par lui, le frappe à la tête et le chasse en lui reprochant « sa mauvaise haleine ». L'homme retrouve son lion dans le désert et lui propose de reprendre la vie commune. « Il n'est plus temps, répond le lion ; j'ai pu guérir de la blessure, mais non de l'injure ». Et sous l'étrangeté du symbole et la gaucherie du style, la même grande mélancolie des affections mortes se retrouve dans cette poésie preste, à la Rudyard Kipling — *Le Crâne brisé !* — que dans la pièce exquisément mièvre de Sully-Prudhomme. — *Boca fedienda* était un des huit *donnestos* sévèrement punis par le *Fuero de Castilla*.

recueil intitulé *Calila é Dymna*, que nous avons placé au premier tiers du xiv^e siècle. Du reste, appartient-il, comme le dit la suscription apocryphe, au règne d'Alphonse X, qu'il faudrait encore placer la citation présente beaucoup plus bas. Songez au temps nécessaire pour qu'un vers de La Fontaine, — par exemple : « si votre ramage ressemble à votre plumage », pour citer la fable (*Le Corbeau et le Renard*) qui est précisément une variante de notre apologue — devienne « proverbial », c'est-à-dire tombe dans le large courant populaire et soit cité journellement par ceux qui ne l'ont jamais lu. Ce n'est certes pas trop de calculer au minimum un demi-siècle¹.

Plus haut, à propos des royautes et seigneuries énumérées dans les prologues des *Castigos*, j'ai touché un mot du titre de *señor de Vizcaya* qu'on y attribue une fois à D. Sanche, et qui constitue un anachronisme autrement grave que celui de « seigneur de Molina », qu'on lui confère également. Celui-là n'a jamais été pris par D. Sanche, ni par aucun de ses quatre successeurs immédiats, Fernand IV, Alphonse XI, Pierre I^{er} et Henri II, qui n'y avaient pas droit². Henri II lui-même ne le porta

1. Aussi bien dans l'édition de Gayangos (chap. XVIII) que dans le *Directorium vitæ humanæ* (XVII) et la version arabe (Voir JOSEPH DERENBOURG, *Biblioblique de l'École des Hautes Études*, fasc. 72^e), la forme la plus voisine du proverbe futur est plutôt dans le titre que dans la moralité finale. GAYANGOS : *De la golpeja é de la paloma é del alcaravan, é es capitulo del que da consejo d otri é non lo tienepara si*. — Jean de Capoue fait du conseiller étourdi un moineau, passer ; le texte arabe (Appendice II in Derenbourg), l'appelle *Malik el-bazin*, surnom que Derenbourg applique au *passereau* bien que, d'après lui, d'autres textes portent *perdrix*, « comme Gayangos ». Mais l'*alcaravdn* n'est pas la perdrix, c'est le vanneau, bien connu et maudit des chasseurs dont il semble, par ses cris, signaler la présence au vrai gibier. *Alcaravdn* doit être le même mot que *kirouana* = pluvier (Dic. de Cherbonneau). En espagnol, « tête de linotte » se dit « tête de pluvier » (*chorlito*). Voir aussi, sur le recueil arabe, VICTOR CHAUVIN, *Bibliographie des ouvrages arabes*, II, *Kalilâh*.

2. J'ai rencontré deux fois le titre de *señor de Vizcaya*, indûment attribué à D. Pèdre. La première, dans un « *códice de letra del siglo XV* » cité dans les

jamais, même après que sa femme, doña Juana Manuel, eût hérité en 1370, comme descendante des Lara, de ladite seigneurie. D. Juan, l'héritier du trône, reçut la Biscaye en apanage et la gouverna jusqu'à la mort de son père Henri II (30 mai 1379), époque où le prince régent devenu roi incorpora naturellement la seigneurie de Biscaye à la couronne. On peut consulter dans la collection citée les cortes de Burgos (1367), de Toro (1369), de Medina del Campo (1370), de Toro derechef (1371), encore de Burgos (1373-74-77) : ce n'est que dans les édits ou ordonnances des cortes de 1379 que la « seigneurie de Biscaye » s'insère, pour la première fois, dans la liste des titres royaux, mais pour n'y être, depuis lors, jamais omise¹. La raison de cette exactitude rigoureuse et forcée est toute simple : ce n'étaient pas là de vains titres de courtoisie, — des « duchés d'Athènes », — mais des constatations légales à l'effet d'actes de souveraineté à exercer. Inutile d'insister. Il reste donc que, si la mention provenait authentiquement de l'auteur des *Castigos*, elle daterait l'ouvrage (tout en étant monstrueusement apocryphe à l'égard de D. Sanche, mort depuis plus de quatre-vingts ans) de l'année 1379 au plus tôt. Mais nous avons vu que cette seigneurie en Biscaye n'est attestée que dans le premier prologue, manifestement fabriqué au xv^e siècle par le copiste du manuscrit B : il n'y a qu'à passer outre et tenir le renseignement pour non avenu².

Cortes de Leon y Castilla, II, p. 138, note : bien qu'il manque, naturellement, dans toutes les chartes et *ordenamientos* authentiques du volume. Il paraît pour la seconde fois dans le testament dudit roi (1362), qui a été publié à la suite de la *Crónica* et, là même, argué de faux par Zurita. Dans ce cas comme dans l'autre, il nous suffit que la clause s'oppose à la réalité des faits pour l'écarter sans hésitation. L'erreur provient sans doute des copistes qui, plus tard (*códice del siglo XV*), ont répété machinalement la formule alors habituelle.

1. LABAYRU Y GOICOECHEA, *Señorio de Bizcaya*, II, 422. — FLÓREZ, *Reynas cathólicas*, II, 675. — *Cortes de los antiguos reinos de Leon y Castilla*, II, *passim*.

2. Inutile de répéter que Ríos absorbe tout cela les yeux fermés. Il transcrit

Voilà un spécimen de donnée apocryphe et dont il n'y a lieu de tenir aucun compte. Je terminerai ce paragraphe et ce chapitre par la brève mention d'une autre conjecture qui me laisse en défiance, malgré ce qu'elle peut présenter de spécieux et même, à première vue, de vraisemblable. Dans l'exemple antérieur, c'était l'incompatibilité matérielle qui nous avertissait de l'interpolation, confirmée par l'origine du renseignement diplomatique; dans le suivant, c'est la discordance chronologique de la nouvelle conjecture avec les indications précédentes, qui éveille nos soupçons et, finalement, nous conduit à la réserver.

A la page 161, dans un alinéa consacré à des exemples de grandeur d'âme, on lit cette phrase : « Esfuerzo buenode corazon te fará que en una lid do mataren el caballo á tu señor, ... le des el tuyo por tal que escape é finques tu y á morir por él ». Sans revenir sur l'invraisemblance des mots soulignés, de la part de D. Sanche s'adressant au prince héritier, on est tenté tout d'abord, à la lecture de la phrase transcrite, d'y découvrir une allusion à un épisode fameux, chanté par les poètes espagnols, et même, chez nous, par Victor Hugo, dans quelques vers retentissants d'*Hernani*. Tout le monde a ouï conter la prouesse de Pedro López de Mendoza qui, à la bataille d'Aljubarrota, aurait sauvé le roi D. Juan I en lui prêtant son cheval, ainsi que l'attestent (caution peu bourgeoise) les *romances* populaires.

Si el caballo vos han muerto,
Subid, Rey, en mi caballo...

.....
.....

(*op. laud.*, IV, p. 35) ce prologue et s'y appuie imperturbablement. Un détail, ajouté, semble-t-il, au manuscrit B, aurait dû mettre en garde un historien : le titre de *señor de Lara* n'a été porté nominativement que par D. Juan I (chose explicable en lui qui avait été, dix ans durant, régent des deux seigneuries). Aucun de ses successeurs ne l'imita et, après lui, la formule finale fut toujours : *señor de Vizcaya e de Molina*. On peut donc présumer que le premier prologue date de cette époque.

Esto dijo el montañés,
 Señor de Hita y Buitrago,
 Al rey don Juan el Primero :
 Y entróse á morir lidiando ¹.

De ce geste héroïque, la *Crónica de D. Juan I* ne dit pas un mot; mais peu importe : il suffirait à l'argumentation présente que la légende se fût formée sur l'heure, — comme il semble qu'il arriva, — si nous n'étions arrêtés par la difficulté chronologique. La bataille d'Aljubarrota fut perdue par les Castellans (contre les Portugais) en 1385, et cette date semble trop basse, ou du moins ne concorde pas avec nos précédentes inductions. L'auteur des *Castigos* n'aurait-il pas eu présent à l'esprit quelque fait analogue, mais bien antérieur? Je crois moi-même avoir entrevu quelque chose de pareil dans une ancienne chronique navarraise (peut-être Yanguas ou Moret, dont j'ai eu le malheur de ne pas prendre d'extrait), et rapporté, s'il m'en souvient, à un combat sur l'Èbre, livré en 1067 entre trois Sanchos, et d'où celui de Castille ne se tira qu'à grand'peine, en fuyant sur un cheval à cru. Et il serait curieux que, pour une fois, l'évocation de Ruy Gómez (Acte III, scène VI) contînt autre chose encore qu'une belle envolée romantique :

... Don Sanche,
 Le roi, fuyait à pied, et sur sa *plume blanche*
 Tous les coups s'acharnaient; il cria : Christoval !
 Christoval prit la plume et donna son cheval.

Pourtant, si la méthode critique nous fait un devoir de ne pas accueillir sans réserve cette indication discordante, elle nous prescrit aussi de ne pas la rejeter définitivement, avant de l'avoir confrontée avec les résultats fournis par un dernier examen qui fera la matière du chapitre final.

1. Cette fin est d'une belle simplicité : du reste, de style moderne (XVII^e siècle) sous son maquillage médiéval. On attribue à Lope de Vega le drame qui a pour titre le premier vers du romance ; je le croirais plutôt de Mira de Mescua.

IV

Les remarques développées dans les pages précédentes forment une série de témoignages isolés qu'il convient de rapprocher dès à présent, pour en dégager, s'il se peut, une première indication générale. Les résultats concordants de ces coups de sonde m'apparaissent d'autant plus significatifs qu'ils ont été donnés, çà et là, au hasard de l'affleurement extérieur qui sollicitait la recherche.

Il est à peine nécessaire de rappeler, pour mémoire et acquit de conscience, l'attribution officielle qui a été le principe de cette enquête. Est-ce illusion de détective amateur ? Mais à cette distance du point de départ, l'image de D. Sanche le Féroce, occupant ses veillées sous la tente, devant Tarifa, à piocher ses auteurs bas-latins et décanter Aristote, produit sur moi une impression bouffonne que je ne désespère pas de faire partager au lecteur. Laissons ces billevesées à leur vraie place, chez Rios et compagnie, où elles font très bien ; et venons à notre unique affaire, qui est désormais de déterminer approximativement l'époque du *xiv^e* siècle où le livre des *Castigos* a pu être écrit, c'est-à-dire fabriqué de bric et de broc.

Toutes les constatations que nous venons de faire, en effet, situent la rédaction des *Castigos* au *xiv^e* siècle. Mais les quatre ou cinq extrêmes sont négligeables : les premières, parce qu'elles sont recouvertes et dépassées par les suivantes ; les dernières, comme douteuses ou suspectes d'interpolation. Reste le groupe moyen, correspondant aux paragraphes 6-11, et qui doit suffire à établir solidement notre induction. Sans défendre l'exactitude numérique des dates posées comme limites (c'est le côté fâcheux et, comme on dit, « brutal » des chiffres, de fixer avec leurs clous des notions qui de soi demandent à rester un peu flottantes), je ne crois pas qu'on méconnaisse la convergence de la plupart des cas examinés vers le milieu dudit siècle. Même alors que le fait positif reste en delà de cette date, nous avons vu que la forme employée

pour le rappeler accuse un temps écoulé assez long pour atteindre et dépasser la limite. Enfin, la mention très nette de la *Historia de Troya* ouvre, à partir de l'année 1351, la parenthèse dont la fermeture encore indéterminée comprendrait la rédaction des *Castigos*. Cette parenthèse de durée incertaine, bornons-la, provisoirement et pour fixer les idées, à cette année même; et, comme on fait en géométrie, supposant le problème résolu, voyons si la solution (qui, d'ailleurs, n'a d'arbitraire que son extrême rigueur) rend compte, mieux que toute autre, de quelques côtés singuliers que présente l'ouvrage.

J'ai déjà cité en passant l'opuscule où l'infant D. Juan Manuel rapporte son entrevue dernière avec le roi D. Sanche, quelques mois avant la mort de celui-ci. J'y montrais l'incompatibilité psychologique que présente cette attitude presque désespérée du fils maudit par son père, avec celle de l'auteur des *Castigos*, qui semble en tirer occasion de parader devant son propre enfant. Je ne m'occuperai pour l'instant que de l'argument chronologique. Il est impossible, disais-je, de s'expliquer le silence absolu de D. Juan Manuel touchant le livre des *Castigos*, au moment où il va traiter du même sujet et dans des circonstances identiques, — alors surtout qu'il rapporte, avec une grande éloquence et force détails, la confession publique de D. Sanche et ses recommandations suprêmes à l'égard de son faible et malheureux successeur. La prétérition est tellement inadmissible qu'il en découle pour nous ce dilemme impératif : si l'ouvrage de D. Juan est authentique, l'autre ne peut pas l'être — et réciproquement. La seule explication satisfaisante, nous la déduisons aujourd'hui bien simplement des résultats connus.

De tous les écrits de l'Infant, aucun — pas même *Patronio* — ne proclame au même degré que celui-ci son authenticité : ce que l'auteur nous dit là, personne que lui n'aurait pu le dire; et la proximité des détails, l'exactitude des dates et des noms, surtout l'émotion qui ne trompe pas — et surprend un peu chez ce féodal ravageur et, lui aussi, d'âme violente : tout nous garantit, non

seulement la réalité de l'épisode, mais l'entière fidélité du récit. La possibilité, d'autre part, que ce régent du royaume et cet écrivain très informé ignorât l'existence du gros traité composé pour le prince confié à sa garde — cette hypothèse délirante ne doit pas même être formulée. Comment concilier ces prétendus contraires ? Tout naturellement, en mettant chaque chose à sa place : D. Juan Manuel n'a pu faire mention des *Castigos* qu'il ne connaissait pas, et cela, pour l'excellente raison que cet ouvrage est postérieur à tous les siens. Le court traité dit *De las Armas*, dont nous parlons en ce moment, doit être un des derniers que l'Infant ait écrits ; il précède immédiatement son *Libro de los Castigos*, dont il forme une sorte de préface. Or, celui-ci, bien que commencé vers 1333, fut sans doute abandonné et repris vingt fois, comme une sorte de journal parénétique, pour être, non pas « fini » (le second titre de *Livre inachevé* apparaît dès la première page) mais interrompu par la vieillesse ou la mort. En tout cas, son dernier chapitre, où le *Libro de Patronio* se trouve cité¹, est nécessairement postérieur à 1340, et peut-être de cinq ou six ans. C'est ainsi que cette nouvelle induction rejoint les précédentes sur la date probable des *Castigos*.

Ce même *Conde Lucanor*, qui n'a jamais été examiné de près (et il va sans dire qu'il n'entre pas dans mon plan actuel de l'essayer), va nous fournir une autre donnée confirmative. Parmi ses quarante-neuf ou cinquante exemples (exactement le nombre de nos chapitres dans le modèle réduit), un seul, je crois, lui est commun avec le livre des *Castigos* : c'est le fameux apologue des « faux amis » qui, comme on sait, nous vient de l'arabe ou de l'indien par le véhicule de la *Disciplina clericalis*². L'heureux Rios, pour qui rien n'est complexe, tranche à l'instant cette affaire de famille en

1. *Op. cit.*, chap. xxvi : « Ca quiero crer el enjiemplo que vos pus en el libro que yo fiz de Patronio. » Le passage mentionné est le distique final du chapitre II.

2. On en trouvera la bibliographie complète, avec des détails sur Pierre Alphonse, dans le recueil cité de V. Chauvin, tome IX.

décidant que la version de D. Juan Manuel doit provenir de la lecture des *Castigos* ¹. S'il en était ainsi, j'oserais dire que l'Infant n'en avait guère profité. Mais, avant d'instituer l'examen comparatif de la prétendue copie avec l'original supposé, rappelons deux autres dérivations espagnoles de la *Disciplina*, d'autant que la seconde, tout au moins, devra être « entendue » comme témoin dans la cause : je me réfère aux exemples 18 et 19 du *Libro de los enxemplos*, et au passage correspondant du *Cavallero Cifar*.

De la version insérée dans le *Libro de los enxemplos*, il n'y a plus grand'chose à tirer quand on a reconnu l'exactitude littérale avec laquelle le texte de la *Disciplina* a été rendu ; on dirait d'un exercice scolaire emprunté à notre vieux Lhomond. Qui pourrait, après cela, mettre en doute le tête-à-tête du traducteur et du modèle ² ? Le texte du *Cavallero Cifar* se prêterait sans doute à

1. *Op. cit.*, IV, p. 272 : « Es sin embargo muy probable que naciese [el capítulo de D. Juan Manuel] de la lectura del *Libro de los Castigos* del rey don Sancho, quien había en efecto dado mayor extensión á dicha fábula. » Il a l'air de prendre le plus grand développement pour un indice de priorité : on sait qu'en général c'est tout le contraire.

2. Les exemples cités appartiennent à la première partie du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, acquis en 1878. Cette partie inédite, qui manque dans l'exemplaire de Madrid et qu'on croyait perdue, fut publiée par M. Morel-Fatio dans la *Romania* de la même année. La transcription est scrupuleusement fidèle, sauf, nous dit l'éditeur, quelques corrections de « fautes tout à fait évidentes », qu'il aurait mieux valu, pour la bonne règle, proposer en note. Telle qu'elle est, cette graphie de la fin du x^ve siècle paraît beaucoup plus archaïque que celle de Gayangos, laquelle reproduirait théoriquement, d'après lui, un *códice* du xiv^e siècle (*anterior al siglo XV*) : et cela donne une idée du frelatage que le texte a subi à l'impression. Du reste, Gayangos se trompe, comme d'habitude. Le compilateur se nomme dans la dédicace de la collection ; et nous savons, par Nicolás Antonio, que ce Clemente Sánchez, archidiacre de Valderas, compilait dans le premier quart du x^ve siècle. M. Morel-Fatio veut lui ôter son plus beau titre sans aucune bonne raison, en faisant de lui le simple traducteur de quelque *Manipulus exemplorum* déjà formé, comme il s'en bottelait tant au moyen âge. — Dans une note antérieure, j'ai cité l'article sur les livres d'exemples (*Hist. litt.*, XXXI, p. 57)

des considérations bien plus intéressantes, mais qui tiennent à un examen général du roman, que je ne dois même pas esquisser ici. On sait qu'une étude de ce genre a été faite par M. Wagner et publiée dans la *Revue Hispanique*¹. C'est un travail très honorable et qui témoigne de sérieuses recherches ; malheureusement, toutes ses références aux *Castigos* reposent sur un ordre de succession qui — je crois le démontrer en ce moment — est le contraire

où M. Léopold Delisle étudie, entre autres, certain *Tractatus exemplorum secundum ordinem alphabeti*, dont les premières rubriques reproduisent quelques-unes de Sánchez, outre que Pierre Alphonse y est mis aussi à contribution ; mais comme je l'ai fait remarquer, il s'agit d'un recueil distinct du nôtre et qui, tout d'abord, ne contient pas le tiers des rubriques de celui-ci (151 au lieu de 466). Cela dit, la thèse de M. Morel-Fatio ne tient pas debout. On a d'abord la déclaration formelle et (par extraordinaire) très précise de l'archidiacre, qu'on ne peut rejeter sans quelque raison valable : « te escribí (au premier destinataire de la collection) que proponia de copilar un libro de *exemplos por a-b-c* e despues rreduzirle en romance... ». D'autre part, on ne s'expliquerait guère l'existence en latin d'un recueil ainsi formé de grands blocs compacts (tout Pierre Alphonse, la plupart des anecdotes de saint Grégoire, Valère Maxime, etc.), c'est-à-dire, en fait, avec plusieurs recueils existants. Enfin, pour la *Disciplina*, les *Dialogues* de saint Grégoire et même Valère, il est souvent très visible que Sánchez a calqué à même les originaux. J'indiquerai, comme spécimen, l'*exemplo* xxviii (Gayangos) qui correspond à *Dialog.*, lib. III, cap. xxii ; et celui qui porte le numéro clxxxvii traduit de Valère, VI, v. Quant à Pierre Alphonse, la traduction des *fabula* 1 et 11 (18 et 19 dans Morel-Fatio) ferait, comme je l'ai dit, une bonne version juxtalinéaire pour *Epitome* :

PIERRE ALPHONSE

LIBRO DE LOS ENXEMPLOS

Arabs moriturus, vocato filiosuo, dixit :
 « Dic, fili, quot tibi, dum vixisti,
 acquisieris amicos ? » Respondiens
 filius dixit : « Centum, ut arbitror,
 acquisivi amicos ». Dixit pater, « Quia
 philosophus dixit : Ne laudes amicum,
 [etc.

Un omne de Arabia, estando à la
 muerte, llamó a su fijo e dixole :
 « ¿ Quántos amigos tienes ? » E el fijo
 respondió e dixo : « Segund creo, tengo
 çiento. » E dixo el padre : « Cata que
 el filosofo dixo : Non alabes al amigo,
 [etc. ».

1. X^e année (1903) : *The sources of El CAVALLERO CIFAR*. J'ignore si l'édition critique du *Cifar*, que ce travail annonçait, a déjà paru en librairie : en attendant, il faut s'en tenir à celle de Michelant.

de la réalité. Ce porte-à-faux démantibule la moitié de la thèse. Il faudra donc la reprendre en sous-œuvre ; à moins que la date admise (premier quart du xiv^e siècle) ne soit erronée, — ce que je soupçonne un peu, sans y avoir regardé de très près : en ce cas tout serait à refaire, en utilisant, il est vrai, une grande partie des matériaux. — Je craindrais, en parlant de la langue de l'un et l'autre ouvrage, d'avoir l'air de me donner raison *a posteriori* ; sans compter que cette analyse comparative de textes si notoirement adultérés ne pourrait être menée à bien qu'en présence des manuscrits ou d'éditions critiques très sûres. Tout ce qu'on peut dire au premier examen, c'est que la prétendue évidence (oh ! ces « évidences » de la critique espagnole !) que l'auteur du *Cifar* aurait beaucoup pratiqué les *Castigos* est une simple suggestion, provenant du postulat même qu'on admettait sans preuve ¹. Dès l'instant où l'on devra reconnaître que le livre des *Castigos* est plus récent que l'autre, les ressemblances signalées subsisteront toujours, mais en sens inverse, et alors ce sera « D. Sanche » qui, vers 1350 (!), aura marché dans les pas du « Chevalier de Dieu ». En fait, rien n'est moins certain que le contact direct d'un ouvrage avec l'autre. Ce sont deux rapsodies, dérivées, — sauf la première

1. Le prologue fait un grand éloge de la reine doña María de Molina (morte en 1321) en se référant au *libro de la estoria*. Qu'il s'agisse de la *Crónica general de 1344* ou de la *Crónica de Alfonso XI*, nous serions, pour la rédaction du prologue, à la moitié du xiv^e siècle. Mais M. Wagner tient ce passage pour suspect (*to be cut out*), et sans doute il a ses raisons — que ma raison ne peut comprendre. J'ai aussi les miennes pour mettre en quarantaine de nombreuses locutions du texte, et tout d'abord plusieurs *refranes* rimés ou assonants d'allure trop moderne. Je citerai : *Tal arma la manganilla, que cae en ella de golilla*. Jamais cela n'a été du xiv^e siècle. Au lieu de *manganilla*, on aurait peut-être, au propre, *foyo* (*cavar*) ou, au figuré, *maestria*. Quant à la locution *de golilla*, pour *de bruces* ou *de hocicos*, elle doit être, avec son diminutif en sonnaile, d'une fabrication encore postérieure.

2. MENÉNDEZ Y PELAYO, *Orígenes de la novela*, p. CXCVII : « Y es evidente que [el autor] manejó mucho el libro compuesto por D. Sancho el Bravo para la educación de su hijo. »

partie du *Cifar*, qui suit la légende pieuse de Placidus, — des mêmes sources banales et communicantes du moyen âge espagnol : *Buenos proverbios*, *Flores de filosofía*, *Bocados de oro*, etc., — sans compter le pseudo-Sénèque cité plus haut, et dont j'ai déjà dit qu'il fut souvent confondu avec le vrai ¹. Arrivons au conte des amis.

La version du *Cavallero Cifar* reproduit aussi les deux anecdotes de la *Disciplina clericalis*, sauf qu'au lieu de suivre servilement le texte latin, comme le *Libro de los exemplos*, — elle s'en tient si loin, que Michelant, et M. Wagner lui-même, ont pu penser que l'auteur n'avait pas employé Pierre Alphonse mais quelque autre imitation du double récit oriental. Pourtant, il en fait aussi deux contes distincts, comme la *Disciplina*, et à la différence du *Conde Lucanor* qui les fonde en les résumant. Dans la première anecdote, ou du demi-ami, le *Cifar* introduit deux traits étrangers à la *Disciplina* et à ses dérivés européens : c'est d'abord que le

1. L'excellent éditeur Knust (introduction aux *Flores de Filosofía*) fait la remarque timide qu'il n'a pas rencontré, dans ce recueil ni d'autres analogues, les traces de Sénèque que Morón et Ríos prétendaient y avoir relevées. Comme je l'ai dit en son lieu, il s'agit le plus souvent de Martin de Braga, ou plutôt de l'anonyme dont celui-ci s'est emparé. Des adages communs au *Cifar* et aux *Castigos*, rapprochés par M. Wagner, il n'en est presque aucun qui ne se trouve dans les ouvrages cités. J'en avais fait une liste, qui commençait ainsi en suivant l'ordre de M. Wagner (*loc. cit.*, 38 ss.) :

CIFAR OU CASTIGOS (*mutatis mutandis*)

MARTINUS DUMIENSIS, *De Moribus*
(Migne, LXXII)

Pone *Séneca* que el oficio de la largueza es dar á todo home que demanda e en semejar á Dios...

— Mal dizen los omes de ty. Mal fablan de mí los que no saben fablar : non dizen lo que yo merezco, mas lo que suelen...

— Aquel es pobre el que por pobre se tiene... etc.

... Nihil negabis quod petiturus fuisti :
... Quid est dare beneficium ? Deum imitari...

— Male de te loquuntur homines. Bene autem loqui nesciunt : non quod merearis, sed quod solent ipsi...

— Quis est pauper ? Qui sibi videtur...

[etc.]

père, riche marchand de « Sarapia », donne à son fils la forte somme au seul objet de se faire des amis, et ensuite qu'il nemet pas celui-ci dans la confiance du meurtre supposé : le jeune homme croit bien qu'il s'agit d'un mauvais voisin que son père a tué (il y a même là un appendice culinaire assez macabre). Une autre variante à la version d'Alphonse — mais que *Patronio* présente également — c'est de sacrifier le porc de la maison, au lieu du veau classique. Quant au second récit, il tourne court dans le *Conde Lucanor*, tandis que la version du *Cifar* reproduit substantiellement celle de la *Disciplina* et de ses nombreuses branches occidentales¹. En somme, la relation du *Cifar* et du *Patronio* est fort probable ; mais il reste, en tout cas, que le plus ancien des deux (« devine si tu l'oses ! ») aurait puisé, en dehors de Pierre Alphonse, dans une autre source que les *Castigos* ne semblent pas avoir connue.

Les deux manuscrits A et B des *Castigos*² (chapitre xxxvi) offrent des dissemblances profondes. Remarquons, tout d'abord, que le second exemple d'Alphonse et de D. Juan Manuel — celui des vrais amis — manque dans l'un et dans l'autre. Ils commencent d'ailleurs identiquement ; mais, arrivés à l'épreuve même, qui est la reculade des faux amis devant le cadavre supposé (c'est ici un veau, comme dans la *Disciplina*), les deux récits divergent ; et tandis que A continue à suivre le latin d'assez près et sans presque musarder, B le développe et délaie infatigablement ; puis ce rouleau terminé, il y coud l'incident du soufflet, de *Patronio* qu'il relève de détails assez vifs. (C'est plutôt la reprise finale et inutile du motif qui fait longueur.) Ici, encore, il saute aux yeux que le texte de B est plus récent que celui de A sur lequel il enchérit. Pourtant, ce n'est pas cela qui nous intéresse, mais

1. On peut en voir le tableau dans la *Revue Hispanique*, p. 82, et la bibliographie dans Chauvin, *op. cit.*, IX, p. 17.

2. Il semble, d'après les titres identiques, que le texte de A soit celui de l'*Escorialense*.

plutôt d'établir la situation de l'un et de l'autre à l'égard du *Conde Lucanor*. L'infant D. Juan Manuel a-t-il connu le texte A, ou, vice-versa, celui-ci peut-il procéder de l'autre ?

Puisque de l'examen comparatif nous voulons extraire un fait nouveau pour la thèse, nous devons raisonner sur les textes mêmes, en faisant abstraction de tous nos résultats acquis. Il ne semble pas que D. Juan Manuel ait eu sous les yeux la version A ni celle du recueil latin, car, tout en contenant des détails intéressants qui manquent aux deux autres, la sienne s'en écarte sur d'autres points sans avantage aucun, et même avec une gaucherie qui, chez un homme du métier, demeure inexplicable ¹. J'ai signalé la substitution peu heureuse du porc au *becerrillo* ; le dialogue du père et du fils, la défaite du faux ami et les protestations du vrai offrent de jolis traits, dont l'Infant aurait fait son profit. En tout cas, le texte de A et surtout celui d'Alphonse l'auraient sans doute dissuadé de cette complication un peu baroque de l'« ami et demi », qui l'a porté à fondre deux anecdotes distinctes et de couleur très diverse, en gâchant la seconde sans bénéfice aucun pour la première. Il est donc fort probable que D. Juan Manuel a suivi ou s'est rappelé une version du conte oriental, autre que celle de la *Disciplina clericalis*, laquelle a dû lui fournir les deux scènes remarquables du soufflet et du potager. Quant à l'hypothèse inverse, il suffit de constater que ces deux scènes manquent dans la version de A des *Castigos*, pour démontrer que l'auteur ignorait le *Conde Lucanor*. Par contre, le rédacteur de B s'en est emparé et, pour cette fois, améliore son modèle en le développant ².

1. Comme il est entendu, une fois pour toutes, que D. Juan Manuel conte excellemment, il faut que nous l'admirions même dans ses échecs. En réalité, il n'est rien de plus pauvre que cette narration ; la seconde partie, surtout, est d'une incroyable platitude. On sait que ce chapitre manque dans le *códice* Puñonrostro, et même, semble-t-il, manquait déjà dans l'original de celui-ci : cela ouvre encore des perspectives...

2. Pour simplifier, je me suis permis (peut-être à tort) d'appliquer à A ce qui pour moi n'est vrai que de E (*Escorialense*). Ne connaissant celui-ci que

Les conséquences à déduire de cette double constatation sont fort différentes, suivant qu'elles s'appliquent à l'un ou à l'autre texte des *Castigos*. A l'égard de A, l'indice est purement négatif, étant donné surtout que la « publication » d'un ouvrage signifiait alors une prolifération aussi lente qu'irrégulière de copies manuscrites : du silence des deux auteurs à peu près contemporains au l'un sujet de l'autre, on ne peut rien conclure sur la date respective de leurs écrits. Pour B, au contraire, les coïncidences signalées ont une valeur positive : l'emploi de deux épisodes très particuliers, et qu'on ne trouve que dans *Patronio*, établit d'abord un lien de relation entre les deux écrits, — et il est presque naïf d'ajouter que celui qui développe le thème a dû venir après. Nous avons ainsi dans le manuscrit B un état des *Castigos* certainement postérieur au *Conde Lucanor*, et aussi à celui de A ou de E. Mais ce second état des *Castigos* n'a pu suivre le premier de très loin. Sauf le cas d'une refonte systématique, les retouches embellissantes s'exercent en général sur la matière molle et docile dont la forme n'est pas encore tout à fait solidifiée. Il est fort possible que la composition du *Conde Lucanor*, et des divers états des *Castigos*, s'enferme dans une période de quinze à vingt ans.

Pour en finir avec l'épisode cité, on sait que l'enterrement de la « victime » dans un plant de choux est rappelé par le « demi-ami » au jeune homme qui vient de le souffleter, mais en termes

par référence, je n'ai pas osé en faire usage. Mais je le tiens pour l'état premier de A, en cinquante chapitres : un A¹ qu'il y a lieu de distinguer du A² actuel, comme on le verra plus loin. En somme, la thèse est que, pour les trois états des *Castigos*, l'ordre de succession est le suivant : 1^o E = A¹ (50 chapitres), 2^o B (50 chapitres) : 3^o A² (90 chapitres). Et il va sans dire que l'état ou rédaction particulière de l'ouvrage est chose tout à fait distincte des copies existantes. Il se trouve ici que le *codice* le plus ancien (E) semble être aussi le représentant de la forme primitive des *Castigos* : c'est pure coïncidence, étant donné que cette copie, la plus ancienne, nous dit-on, date du xve siècle. Rien ne s'oppose à ce qu'on découvre une copie de E postérieure aux actuelles de B et de A².

bizarres que lui seul peut comprendre : « Quoique tu m'aies frappé à tort, je ne découvrirai pas les choux du potager... ». Ces mots passèrent en proverbe : *Aunque me dés otro á tuerto, no descubriré las berzas del huerto*¹. Mais le vrai sens, trop particulier, s'en perdit très vite ; et le *refrán* nous est servi par le bon commandeur Núñez sous cette forme tintamarresque : *Aunque me digas el del ojo tuerto, no diré de las berzas del huerto*. Remarquons en passant que la recherche de la rime (ici, pourtant, elle se présentait presque toute seule) dénonce au moins le second tiers du XIV^e siècle, et ceci nous amène à dire quelques mots des proverbes semés dans les *Castigos*.

Il n'y en a guère qu'une douzaine², généralement présentés sous le nom de *proverbios* (parfois, *verbo* ou *palabra*), parmi lesquels trois sont en assonances et cinq rimés. J'ai déjà dit. — et je démontre ailleurs, — en absolue opposition avec la thèse soutenue par Amador de los Ríos³, que le *refrán* espagnol part du thème fruste, de la courte sentence à forme libre, pour aboutir à un semblant de vers léonin, ou, si l'on veut, au court distique rimé ou assonant⁴. C'est l'évolution naturelle ; et défendre le

1. Dans l'édition Gayangos, p. 158, on lit : « Aunque me dés otra á tuerto, sin derecho, nunca.... etc. ». Il est évident que les deux mots soulignés sont une glose charitable du copiste et devraient être entre parenthèses. Ces menues scolies abondent dans les manuscrits et se transcrivent pêle-mêle dans la plupart des éditions espagnoles : signalées à leur place, elles pourraient fournir des indications utiles.

2. J'en ai relevé quinze ; mais deux ou trois (*Cuando la cabeza duele.... A la necesidad no hay ley*) sont plutôt des moralités livresques que des proverbes proprement dits.

3. *Historia crítica*, II, ilustración v. C'est une thèse en forme, publiée dans la revue allemande de Wolf et reproduite sans y rien améliorer. Elle est fautive d'un bout à l'autre. La proposition relative aux proverbes rimés se résume ainsi (p. 512) : « El metro y la rima vinieron, pues, á exornar y dar autoridad á los refranes españoles desde los primeros días de su mutua existencia, etc. ». Et ceci pourrait être vrai, pour les *remotas edades* qu'il désigne, en ce sens que le mètre et la rime n'y existaient guère plus que les *refranes*.

4. Pour faire court, je confondrai en général — comme les Vieux-Castillans eux-mêmes — rimes et assonances dans la même désignation.

contraire — comme l'a fait l'auteur cité — équivaut à vouloir que la pierre taillée ait précédé le bloc. Il suffit, en effet, de comparer, dans les recueils de Santillana (1450 ?) et du Commandeur grec, formés à moins d'un siècle d'intervalle, le nombre des proverbes « blancs » à ceux qui riment (je n'ose dire « en vers », car, malgré le paradoxe de Ríos, le rythme est toujours ce qui manque le plus), pour assister au travail de taille et de polissage qui augmente sans cesse la proportion de ceux-ci aux dépens de ceux-là : d'un recueil à l'autre, cette proportion a presque doublé ¹. C'est chez l'archiprêtre de Hita, en remontant encore d'un siècle plus haut que Santillana, qu'on assiste à la véritable installation du genre dans la littérature, d'où, certes, il ne sortira plus. Juan Ruiz, du premier coup, insère plus de quatre-vingts *fablillas* ou *patrañas*, comme il dit souvent pour les distinguer des maximes puisées dans le pseudo-Sénèque ou les fameux « Dis-

1. On peut être plus précis dans une note. Le recueil de Santillana compte 725 *refranes*, dont 347 rimés ou assonants ; sur les 725 premiers proverbes de Núñez (castillans, s'entend : on sait qu'il a admis bon nombre de proverbes étrangers), on en trouve 597 avec rime ou assonance. Il va sans dire que plusieurs de Santillana reparaissent dans Núñez, mais ayant fait toilette en route et souvent attifés de la rime. D'ordinaire, la cheville s'étale naïvement, tantôt en diminutif : *Amor de niño agui en cesto* (dans Núñez : *cestillo*), tantôt épinglée en apposition : *Asno malo cabe casa aguija* (dans Núñez : *Asno malo... aguija sin palo*). Et il y a encore les cas où, pour avoir ce « bijou d'un sou », on a importé un mot exotique ou fabriqué une désinence *ad hoc* ; exemples : *A casa de tu hermano no irás cada serano* ; *Mayo hortelano, mucha paja y poco grano* ; *En casa del herrero, cuchillo mangorrero* ; *Becerrilla mega, mama á su madre y al ajena* ; *Lo que quiere la harda, monte espeso y mala guarda* ; *Quien no ha caire, no ha donaire*, etc., etc. — *Serano* (tarde), *hortelano* (bueno para el huerto = húmedo), *mangorrero* (desmangado) sont des formes adaptées à la rime ; de même le portugais *mega* (*meiga* — mansa) qu'on ne retrouve pas ailleurs ; *harda* n'est pas là pour *ardilla* (écureuil) mais pour *guarda* (fouine) ; *caire* (argent) appartient à l'ancienne *germania* ou argot des voleurs et bohémiens, et il est curieux de retrouver ce terme d'« Égypte » avec ce même sens dans le jargon de Villon.

riques de Caton » ¹. Mais voici un détail qui nous intéresse : sur ce nombre, je n'en ai compté que douze plus ou moins rimés ². Enfin, si nous reculions encore quelque vingt ans dans l'histoire littéraire, jusqu'aux principaux ouvrages de D. Juan Manuel (1320-1340), nous constaterions ces deux faits qui confirment notre thèse : les citations de proverbes en forme sont très rares (on n'en trouve que trois ou quatre dans le *Patronio*, dont une douteuse), et ce n'est que par grande exception que la rime ou l'assonance y apparaît ³.

Et cela ne signifie pas, assurément, que les dictons proverbiaux fussent inconnus en Castille au commencement du xiv^e siècle, ou même à la fin du xiii^e ; mais simplement qu'ils n'étaient pas employés dans les écrits. Notre époque fournirait un exemple analogue en ce qui touche aux matières folk-loriques. Personne ne prétend que le xix^e siècle ait inventé les traditions et légendes

1. C'est à fort peu près le nombre qu'on en trouve dans la *Celestina* et aussi dans le *Corbúcho*. La *Dorotea*, de Lope, en contient 148. Mais c'est dans les imitations de la *Celestina* qu'ils foisonnent : *Leandro e Rosalía* en a près de 300, presque autant que *Don Quichotte* (380).

2. On pourrait objecter que Juan Ruiz a son propre vers à construire, mais cette condition n'est pas pour le gêner : quand le proverbe a cours en forme rimée, il l'insère sans effort, en le calant de quelques chevilles, par exemple, str. 111 (Ducamin) :

Que una ave (alma) sola nin bien canta nin bien llora.

3. Le seul cas de proverbe franchement rimé, dans le *Conde Lucanor*, serait, je crois, celui du chapitre xvi : *Murió el ombre e murió su nombre* ; mais il y a une anicroche, et c'est que la graphie *ombre* (à plus forte raison *hombre*, comme rajeunit Gayangos) n'existe que là : partout ailleurs c'est la forme courante *omme* qu'on trouve toujours ; resterait l'assonance. On sait que, par exception, l'exemple IV a pour moralité, au lieu des vers de mirliton que d'ordinaire y ajoute D. Juan, cette *fabla que dizen las viejas en Castilla* : *Quien bien se siede, non se lieve* : Êtes-vous bien, tenez-vous-y. Mais la leçon du manuscrit Puñon. rostro serait : « *Quien esta posada — non se levante...* » Au chapitre xxiii, se trouve la phrase : *Onde sacan mucho e non ponen y nada, non puede durar*, qui est sans doute le premier état du proverbe connu. Enfin, l'exemple XLVI a laissé dans l'usage le dicton *Otro loco hay en el baño*.

populaires. Il n'en est pas moins certain que ce n'est qu'à notre temps qu'elles sont devenues une matière littéraire et surtout scientifique. L'on pourrait même ajouter, sans forcer l'analogie, que la création en Angleterre du terme *folk-lore*, au milieu du XIX^e siècle, et l'acception attribuée en Espagne au terme français *refrán*, au milieu du XV^e, obéissaient au même besoin irrésistible d'estampiller d'un mot nouveau une chose nouvelle ¹.

Il reste donc que la présence dans les *Castigos* d'un certain nombre de proverbes rimés fournirait un autre argument contre la fixation de l'ouvrage à la fin du XIII^e siècle ou même au premier tiers du suivant. Je pourrais ajouter que, pour plusieurs d'entre eux, on retrouverait, sous le texte partout vicié de cette déplorable édition, des traces d'inéquivoque modernité qui en placent la rédaction aussi bas, pour le moins, que le *Libro de Patronio*; mais j'ai hâte d'arriver à la constatation décisive qui — à propos, précisément, du dernier proverbe cité dans le texte — est venue confirmer tous les résultats antérieurs. (Je n'ai pas douté un instant, par l'esprit de vérité qui règne en Espagne, que les plus solides des déductions précédemment établies seraient traitées d'audacieux paradoxes, tant qu'on pourrait exciper du manque de preuves matérielles. J'avais donc l'intention de suspendre ici même cette étude, pour laisser à mes spirituels contradicteurs de Madrid le temps de se donner carrière — quitte à reprendre la parole un peu plus tard, afin de régler ainsi d'un seul coup, avec certaine critique espagnole, ou espagnolisante, un petit

1. Santillana mourut en 1458. Il était tout désigné pour mettre à la mode un terme français ou provençal. Trop cultivé pour partager les préjugés de ses compatriotes contre les étrangers, ce grand seigneur de lettres professait au contraire l'amour le plus vif pour les choses de chez nous. M. Menéndez y Pelayo n'avoue pas sans douleur (*Liricos Castellanos*, V, LXXXV) ces sortes de « goûts contre nature » chez un noble castillan. Du reste, l'excellent marquis portait assez gauchement sa jaquette provençale : et je serai agréable à mon savant collègue en lui confiant que ce gavache « fini » prononçait assez librement le français et, si j'ose dire, comme une *vaquera de la Finojosa*.

compte personnel. Mais un programme de travail trop chargé pour l'année prochaine me conseille de conclure au plus tôt cette étude, dussé-je présenter à part mon opinion sur quelques successeurs de Rios et Gayangos, — sujet qui, du reste, n'est à aucun point de vue très considérable. Je vais donc suivre ma route et terminer.)

Au chapitre LXX des *Castigos*, qui traite des « habitudes répréhensibles chez les rois », l'auteur émet ce lieu commun que, pour blâmer son prochain, il convient d'être soi-même sans reproche : « Ca dice el proverbio que *Dueña culpada mal castiga la mallada* ». Le bon Gayangos nous prévient en note que ce terme obsolète de *mallada* « parece estar por *mallata* ó enferma ». Nous nous gardons, bien entendu, d'en croire notre vieil étourneau de cicerone qui, comme d'habitude, bat la campagne éperdument. Jamais *male habitus* n'aurait pu faire *mallado*, et la preuve en est que l'ancienne langue avait déjà *malato*, qu'on trouve dans Berceo ¹. D'ailleurs le sens, évidemment, exige un qualificatif moral, analogue à *culpada* ; et telle est, en effet, la signification de celui-là. *Mallado* est une autre forme de *maculado*, *manchado* (cf. le portugais *malhado* et l'italien *macchiato*)

1. *Vida de S. Domingo*, str. 477. A propos de la récente édition critique du poème, publiée par M. Fitz-Gerald dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, on doit déplorer l'apparente sanction donnée par les « commissaires responsables » aux étranges émendations proposées par le *novus bachelierus*, et qui semblent surtout prouver son absolue ignorance de la métrique espagnole. Sans doute, dans Berceo, les vers faux abondent : ce n'est pas une raison pour faucher en vrai sourd les alexandrins où le vieux rimeur a appliqué d'instinct les lois de l'élision et de la synalèphe, qu'il viole trop souvent ailleurs, mais qui, semble-t-il, ont conservé pour l'éditeur américain tous leurs mystères. Voici comment il débute (chap. v, p. xxxi) :

« *Ca luego ansi prendió como de buen cimientu*

Premier hémistiche trop long : au lieu de *prendió*, lire *priso*. »

Et cela continue ainsi pendant dix pages !

REVUE HISPANIQUE. XV.

dérivés du latin *macula*, qui avait déjà le double sens de *tache* et de *maille*, comme le français *maillé*¹. Celui-ci est resté chez nous, mais ne s'applique guère qu'au plumage tacheté des perdreaux, tandis qu'en portugais *malhado* s'emploie spécialement pour la robe des quadrupèdes. Le mot ci-dessus signifie donc *tachée*, et le dicton pourrait être traduit — mirlitonesquement : *Femme coupable ne juge sa semblable*, ou bien, par un équivalent² : *Le chaudron ne mâchure la poêle*³. Quoi qu'il en soit, je ne manquai pas de prendre sur l'acception du proverbe l'opinion du *Diccionario de autoridades* (première édition de l'Académie, et la seule intéressante à cause des exemples, presque toujours correctement attribués) ; et c'est là, au mot *Dueña* (l'Académie a toujours ignoré *mallada*), que le hasard, peut-être aidé de quelque *venatica subodoratio*, me mit sur la voie de ma petite trouvaille.

L'exemple classique était celui-ci : « REGIM. DE PRINC., lib. I, part. 4, cap. 2 : Ca dice el Proverbio, que *Dueña culpada mal castiga mallada* : E por ende los Reyes non deben facer tuerto¹. » Dans les quelques mots qui encadraient le dicton, je reconnus à

1. Voir dans un supplément tout récent de la *Zeitschrift für romanische Philologie* le travail du Dr Kurt Hetzer — *Die Reichmayer Glossen* — où se trouvent de nombreux exemples de *maculare*, *malleare* et leurs dérivés modernes ; du reste, ils n'ajoutent rien de substantiel à Körting et Meyer-Lübke.

2. Le dicton, en effet, provient de *Kalilah*, c'est-à-dire, pour l'auteur du *De Regimine*, du *Directorium vitae humanae*, de Jean de Capoue (1270 ?) qui en était alors la seule forme courante. Au chapitre III (p. 122 de Derenbourg, p. 34 de Gayangos), Dimna applique à son ennemi le conte du laboureur affligé de deux femmes, l'une impudique à demi et l'autre tout à fait. Notre *macula* apparaît au début (*relinque MACULAM aliarum mulierum, et respice MACULAM tuam*, etc.) et reparait à la fin, quand le pauvre mari reproche à sa plus mauvaise femme de blâmer l'autre : *vituperas illam... nec respicis MACULAM tui ipsius...* Et voilà comment Gayangos, éditeur de *Calila*, possédait son sujet (dans la version espagnole c'est *tacha* qui traduit *macula*).

3. *Diccionario de la lengua castellana* (Madrid, 1732), tome III, p. 348. Cette première édition en six volumes contient, comme on sait, de copieux exemples,

l'instant les amorces de mon texte des *Castigos* (p. 199²). Déjà en éveil, je cherchai là même, aux alentours de mon proverbe, un autre mot inusité ; dix lignes plus haut, je dénichai *torticiero*, dont l'aspect hirsute m'intéressa, et que je retrouvai, en effet, dans le *Diccionario*, exactement inséré dans cette phrase des *Castigos*, toujours attribuée au même REGIM. DE PRINC. : « Non conviene á los Reyes de ser peleadores, nin *torticeros*... » ¹. Ce n'est pas tout ; en relisant cette même page 199 des *Castigos*, je tombai sur le paragraphe *Más aquí conviene de notar* ... qui se trouve transcrit par Ríos dans son examen du *Regimiento* : alors je ne doutai plus, et vis bien qu'une recherche méthodique s'imposait. — Je prie le lecteur européen de ne pas trop sourire de mes petites industries de Robinson. Le prisonnier qui n'a qu'un clou pour s'ouvrir passage à travers la muraille de granit, ne demanderait pas mieux que de disposer d'autres outils — et surtout de n'en avoir pas besoin. Je veux dire qu'à Madrid (ou même à Paris et à Londres), la piste signalée aurait abouti en quelques heures, par l'examen direct du manuscrit, ou tout au moins du texte imprimé ; j'ai dû ici, sans autre outillage que le vieux dictionnaire et les coriaces *Castigos* presque appris par cœur, planter péniblement et au hasard de la rencontre, quelques rares jalons dont le raccordement incomplet, et en partie conjectural encore, autorise néanmoins certaines conclusions qu'on peut tenir pour définitives.

J'ai vérifié que, sauf erreur, le *Diccionario de autoridades* contient 67 citations du *Regimiento de Principes*. Elles ne sont pas

pris dans les auteurs classiques (de là le nom qui la désigne), et qui la rendent encore très utile, surtout aux travailleurs perdus loin des grands dépôts européens.

1. *Diccionario*, VI, p. 308. La rencontre est d'autant plus heureuse et singulière, c'est presque le cas de le dire, qu'il ne se trouve dans ce volume que deux citations communes au *Regimiento* et aux *Castigos* ; l'autre est *zanco*. Du reste, il n'y en a que trois en tout.

régulièrement disséminées ; les tomes II, IV et V n'en donnent pas une seule ; le tome VI n'en comprend que 3, aux lettres T et Z. Les impacts se concentrent donc sur les tomes I et III, où nous trouvons : la lettre A avec 23 citations ; la lettre D avec 16, la lettre E avec 24, enfin, F, avec une seule, *figurança*, laquelle, d'ailleurs, appartient à une citation antérieure (*esperacion*). On peut donc dire que le *Regimiento* n'a été mis à contribution qu'aux lettres A, D et E ; et le *modus operandi* s'explique tout naturellement par la circonstance connue que les académiciens de 1724 s'étant distribué la besogne par les lettres de l'alphabet, ce dut être un seul et même admirateur du *Regimiento* qui fit à son « auteur » la part très large dans les lettres susdites, — quitte à ne le voir plus jamais invoqué par les autres lexicologues, lesquels, sans doute, ignoraient Gilles de Rome à l'égal de son traducteur castillan ¹. Quoi qu'il en soit, sur les 67 citations du dictionnaire, j'en ai retrouvé 25, transcrites littéralement dans les *Castigos* ; mais il doit y en avoir davantage, cette confrontation étant très difficile à mener avec méthode, — car, évidemment, c'est par façon de dire que je me vantaïs plus haut de posséder « presque par cœur » ce pourâna en prose grise ².

1. La lettre E fut rédigée par l'académicien D. Adrián Connink, archidiacre et chanoine de Salamanque, qui, en outre, fut désigné avec D. Fernando Folch de Cardona pour revoir et compléter la matière des quatre premières lettres, élaborée d'abord en séance académique, c'est-à-dire gâchée, comme tout travail de parlote. On peut admettre que les deux reviseurs se partagèrent la tâche et que les lettres A et D échurent à l'archidiacre, qui en profita pour y faire un sort à son ouvrage favori.

2. Les citations se trouvent dans les chapitres suivants des *Castigos* : xxii, xxxi, lv, lviii, lx, lxiii (2), lxvii (3), lxix (2), lxx (4), lxxiii (2), lxxv, lxxviii (3), lxxxii, lxxxii. Elles correspondent aux mots suivants du dictionnaire : *Aborrescencia*, *al* (2), *algo*, *alongar*, *apostar*, *departir*, *desalabanza*, *desapostadura*, *desesperanza*, *desreverencia*, *destajo*, *desvergonzamiento*, *dueña*, *enbucrar*, *enlozanar*, *erubescencia*, *especeria*, *esperacion*, *esse*, *entremeterse*, *expensas*, *torticiero*

Je m'expliquerai plus loin sur la distribution très particulière de ces vestiges du *Regimiento* dans notre écrit ; pour l'instant je ne veux qu'en dégager la signification et la portée véritable. Il n'est douteux pour personne que, la traduction du *De Regimine* fût-elle perdue, les nombreux affleurements qui s'en découvrent dans les *Castigos* devraient être tenus pour les indices de filons plus ou moins prolongés, sinon de véritables gisements (des chapitres entiers) dudit *Regimiento*. Heureusement, l'ouvrage existe, manuscrit et imprimé, et il sera facile à quelque travailleur consciencieux de mener à bien, à Paris ou à Madrid, l'enquête que je ne puis qu'indiquer ici. Mais, pour ma thèse propre, cette enquête n'est pas indispensable : il me suffit de laisser établi, — ce qui est d'ailleurs d'évidence palpable, que la présence même sporadique de vingt et quelques phrases ou paragraphes — quelques-uns desquels sont peut-être des pages — du *Regimiento*, dans une quinzaine de chapitres des *Castigos*, fait plus qu'en troubler l'économie générale : il faut dire que ce sont là des matériaux constitutifs de l'œuvre même, dont ils peuvent déterminer la date approximative, tout en en caractérisant la formation composite et rapsodique. Il convient donc de nous renseigner sur l'ouvrage longtemps célèbre qui semble avoir contribué, pour une part plus forte et plus accusée qu'aucune autre, à notre bizarre compilation.

On sait que l'augustin Gilles Colonne (*Ægidius Columna*), né à Rome, d'où il prit son surnom, vécut presque toujours en France ; il fut reçu docteur de l'Université de Paris peu après saint Thomas d'Aquin, dont il suivit les leçons et défendit toujours la doctrine en ses nombreux écrits théologico-philosophiques. Grand partisan du pape Boniface, qui le fit archevêque de Bourges, il n'en mérita pas moins, par sa science et ses vertus, le respect de

(*torticero*), *trastornable*, *zanco*. Notons, en général, le caractère factice et pédantesque de ces vocables, beaucoup desquels sont fabriqués par le traducteur espagnol du *De Regimine* et ne se trouvent que là.

Philippe le Bel, dont il avait été l'instituteur ¹. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit pour le jeune prince, vers 1284, son traité *De Regimine principum*, dont le succès universel est attesté par les innombrables manuscrits qu'on en trouve dans toutes les bibliothèques, et les traductions qu'on en fit (depuis la première de Henri de Gauchi, au commencement du xiv^e siècle) en allemand, anglais, italien, espagnol, portugais, catalan, — même en hébreu. Ajoutons que l'invention de l'imprimerie accrut encore la vogue de l'ouvrage, dont les éditions en toutes langues se multiplièrent jusqu'au xvi^e siècle ². Enfin, le traité de Gilles, à la fois manuel de politique et d'éducation, et écrit, d'après un bon juge, avec la clarté méthodique qui fut la qualité dominante du *Doctor fundatissimus*, reçut cette preuve inéquivoque d'estime qu'il fut effrontément pillé en gros ou en détail par la gent de clergie, comme on en voit un exemple dans les *Castigos* ³.

1. On trouvera une excellente et complète étude de Lajard sur Gilles de Rome dans l'*Histoire littéraire*, XXX, p. 421-566 : c'est là que j'ai puisé tout ce que je sais du *Doctor fundatissimus* et de ses œuvres.

2. D'après Haebler (*op. cit.*, p. 69), l'édition princeps espagnole serait celle de Barcelone (en catalan, par conséquent), faite par Spindeler en 1480. La première édition castillane serait celle de 1491, que personne n'a retrouvée : en somme, c'est celle de Séville, 1494, qui doit être considérée actuellement comme *principe*. Voici ce qui nous intéresse du titre (v. le reste de la description bibliographique dans Haebler) : « Comiença el libro intitulado Regimiento de principes. Fecho y ordenado por Don fray Gil de Roma de la orden de sãt Agustin. E fizolo trasladar de latin en romãce dõ Bernardo obispo de Osma : por honrra e enseñamiento del muy noble infante don Pedro : fijo primero heredero del muy alto e muy noble Don Alfõso : Rey de Castilla de Toledo de Leon etc. »

3. Quoique inspiré du *De Regimine* (en partie apocryphe) de S. Thomas d'Aquin, qui avait un but analogue (éducation du prince de Chypre), celui-ci en diffère profondément. S. Thomas montre connaître assez bien les choses d'Espagne (v. III, chap. 11), mais son nom n'est pas cité dans les *Castigos*. De l'opuscule tout doctrinal du Docteur angélique il existe une version espagnole de Seijas (1624), littérale et très bien faite.

Mais avant — naturellement — d'être grappillé par notre scribe anonyme, le *De Regimine* fut traduit en entier, et très honnêtement, entre les années 1345 et 1350, *ad usum delphini Petri*. (Pierre le Cruel, Don Sanche le Féroce : quels étranges patrons pour ce *Télémaque* sans nymphes!) Le traducteur ne fut pas l'évêque de Osmá, mais le franciscain Juan García, confesseur de la reine. Il est possible, du reste, et même probable que l'indication partît de l'évêque, gouverneur de l'infant D. Pèdre ¹. En tout cas, la traduction existe, complète et imprimée ; mais je ne la connais pas directement, pas plus que le texte original de Gilles de Rome. Don José Amador veut que le travail de Fray Juan García, qu'il cite toujours d'après le manuscrit, soit plutôt une adaptation qu'une version littérale ; c'est possible, mais il aurait mieux fait de le montrer en quelques extraits. Si l'on en jugeait par les détails concordants de l'une et l'autre analyse, il s'agirait d'une simple traduction. Et je soupçonne Ríos d'avoir pratiqué Gilles de Rome comme Benoît de Sainte-More...

Quoi qu'il en soit, on peut tout d'abord affirmer que, non seulement le *Regimiento de Principes* n'a pas été versé en bloc dans les *Castigos*, dont il dépasse sans doute les proportions et à coup sûr le programme ², mais que le travail d'interpolation

1. L'évêque Barnabé étant, en outre, médecin de la reine doña María, on l'a supposé portugais, comme celle-ci ; la même hypothèse s'appliquerait à son confesseur, qui était Vieux-Castillan. Aucun diplôme ne donne le patronymique du médecin-évêque-précepteur. Voir sa biographie dans LOPERRÁEZ CORVALÁN, *Descripción histórica del Obispado de Osmá*, I, p. 286 et III, p. 252. Du traducteur García on ne sait rien de plus.

2. Nous trouvons dans Haebler que l'édition *principes* de Barcelone donne 640 pages de grand format ; c'est à peu près le nombre de pages du manuscrit analysé par Lajard : bien que très compactes, les quelque 300 colonnes des *Castigos* doivent comprendre moins de matière. Quant au contenu, il suffit de lire l'analyse que Lajard a donnée du *De Regimine* (*Hist. litt.*, XXX, p. 518-523) pour se convaincre que, des trois livres dont l'ouvrage se compose, le compilateur des *Castigos* n'a dû mettre en coupe réglée que le premier, qui traite de

intensive ne s'est exercé que sur les vingt-neuf chapitres (LIV-LXXXII) entre lesquels se distribuent — outre deux exceptions qui semblent devoir se résoudre aisément — toutes les phrases marquées plus haut comme littéralement communes aux deux ouvrages ¹. Cela m'apparaît, dès maintenant, si probable, sinon certain, que j'attends en toute confiance le résultat des recherches que la présente conjecture ne peut manquer de susciter. Toute incomplète et rudimentaire qu'elle soit, la constatation numérique à laquelle le hasard m'a conduit participe de la solidité des méthodes scientifiques, et si elle n'en a pas ici la vertu entière, c'est que le nombre des observations est trop réduit. Le seul fait, néanmoins, que sur soixante-sept phrases quelconques du *Regimiento*, données comme exemples d'un mot dans le Dictionnaire, au moins vingt-cinq se rencontrent littéralement dans les *Castigos*, autorise à induire qu'elles n'y sont pas isolées, mais entourées du paragraphe ou du chapitre dont elles font partie. En outre, la probabilité que lesdites phrases, en tombant, si j'ose ainsi dire,

la morale en quatre parties distinctes : 1^o des vertus ; 2^o des qualités propres au prince ; 3^o des passions ; 4^o des mœurs. Ce sont surtout ces deux dernières qui font la matière de la grande interpolation.

1. Bien que, numériquement, les limites marquées n'enferment que vingt-neuf chapitres (les deux extrêmes inclus), les deux exceptions signalées en porteraient le nombre à trente et un. La première provient d'une citation « extravagante », trouvée dans le chapitre XXII (au mot *enlozanecer*, ou *enlozanar* comme écrit le *Diccionario*), par conséquent, hors des limites fixées ; mais ce chapitre XXII, qui manque dans B et l'*Escorialense* (j'ai déjà fait l'observation que le XXI, porté aussi comme manquant par Gayangos, est simplement transposé), doit s'incorporer logiquement au groupe interpolé. Je crois également à une transposition du chapitre XXXI (dénoncé par l'exemple du mot *destajo* dans le *Diccionario*) pour la raison suivante. Voici le passage intéressé (*Castigos*, p. 147²) : « Del rey Antigono cuenta Séneca (*De ira*, III, XXII) que *quando oia algunos que estaban mormorando e decian mal dél, ca non habia mas de un DESTAJO entre él e ellos, movió el destajo e dijo : Evad que vos oirá el Rey* ». Or, le *Diccionario*, en reproduisant les mots en italique, rapporte le passage au livre I, partie II du *Regimiento*, qui est aussi le lieu de quatre autres citations communes, lesquelles renvoient aux chapitres LIV, LV et LXVII des *Castigos*.

l'une après l'autre et vingt-cinq fois de suite dans le texte, s'y soient toutes massées *par hasard* dans un même groupe de chapitres qui ne dépasse pas le tiers du total, cette probabilité-là est une fraction si minime qu'elle peut être négligée. D'ailleurs, voici qui l'amoindrit encore : les troisième et quatrième parties du premier livre du *De Regimine* (d'après l'analyse de Lajard) contiendraient exactement la matière des chapitres interpolés ¹. Il faut donc tenir provisoirement cette greffe du *Regimiento* pour certaine, jusqu'à la réponse de l'examen direct, que j'annonce, dès à présent, devoir être confirmative.

Les huit chapitres suivants des *Castigos*, soit du LXXXIII au LXXXIX ², sans être moins interpolés, n'ont plus rien de commun avec le *Regimiento* : ce sont des homélies ou prônes sur les évan-

1. *Histoire Littéraire*, lieu cité : « La troisième partie du premier livre traite... des passions. Elles sont au nombre de douze, ainsi combinées et opposées l'une à l'autre : l'amour et la haine, le désir et l'aversion, l'espérance et le désespoir, la crainte et l'audace, le plaisir et la tristesse, la mansuétude et la colère. Dans la quatrième partie, l'auteur examine quelles sont les mœurs des jeunes gens, des hommes faits, qui conviennent le mieux aux princes. » — Cf. les *Castigos*, dont la matière, à partir du LX (les précédents, qui traitent des vertus et qualités, correspondent à la deuxième partie de l'original) est ainsi résumée, p. 195 : « Aquí te demuestra en cómo todas las otras pasiones del alma se reducen a las doce sobredichas, que son amor e malquerencia, deseo e aborrescencia, esperanza e desesperanza, ira e mansedumbre, delectacion e [tristeza], temor e osadía. » Les dix chapitres LX-LXXVIII (A porte une soudure et une faille) sont, en effet, consacrés à ces passions, accouplées. Puis viennent les chapitres LXIX-LXXV sur les *costumbres de los manebos, de los viejos, de los nobles homes*, etc. ; enfin, les chapitres LXXVI-LXXXII sur les mariages princiers et les conditions physiques et morales d'une bonne reine, lesquels semblent empiéter sur le livre II du *De Regimine*.

2. La dernière citation du *Regimiento* relevée dans les *Castigos* (chapitre LXXXII, p. 215¹) est aussi la dernière du *Diccionario*, au mot *zanco* (c'est l'anecdote sur la petite taille d'Auguste) : « E llamábanle enano, diciendo que había menester siempre grandes zancos, e grandes cañas en que anduviese ». Le chapitre LXXXIII (p. 217) est numéroté LXXXIV, mais bientôt après le LXXXVI se trouve répété, et l'erreur ainsi corrigée.

giles des dimanches, sans doute empruntés de quelque sermonnaire manuscrit, comme il en circulait tant à cette époque. Plusieurs, comme je l'ai déjà remarqué, se rapportent au carême ; et, entre autres, celui du premier dimanche, sur l'évangile du jour, — *Ductus est Jesus in desertum*, — a été inséré si intégralement qu'on a même oublié d'en retrancher la sacramentelle formule finale, qui, je crois, *mutatis mutandis*, est encore en usage : *porque en él seamos merescedores de la gloria celestial. Amen*¹. Ce sont, dis-je, de vrais sermons en trois points, prononcés en chaire, et où se retrouvent çà et là, les « reposoirs » ordinaires de la prédication (*E para vos demostrar... Dejando aquí la segunda parte, hablaré un poco de la tercera...*, etc.). Il serait facile d'en assimiler quelques passages aux paraboles extraites des *Homeliæ de tempore* du fameux fabuliste médiéval Eudes de Cheriton ; mais ces rencontres ou analogies peuvent provenir des époques rapprochées et du genre identique, sans qu'il y ait aucun rapport direct². Peu

1. Voir dans les *Sermones* du P. Cabrera (tome III de cette *Nueva biblioteca de autores españoles*, qui s'annonce comme une macédoine sans plan ni méthode, destinée à rappeler par l'absence de critique, mais non certes par l'intérêt, la collection de Rivadeneyra), le sermon du même jour (p. 66), dont l'allure rappelle étonnamment celle du sermon des *Castigos* (sans compter la formule finale : «... y que con hacerlo se merezen la gloria. Amen. »), sauf que le dominicain du xvi^e siècle évoque mieux Fray Gerundio.

2. Il faut remarquer, cependant, que les écrits d'Eudes de Cheriton ont dû être connus et étudiés au xiv^e siècle, parmi la gent de clergie espagnole, puisque ses fables traduites ont formé intégralement le fameux *Libro de los Gatos*, dont la fin seule manque. (Voir le texte des fables, avec toutes les références, dans L. HERVIEUX, *Les Fabulistes latins*, IV.) Or, cette notion courante, qui se rattache à de nombreux travaux contemporains (*Romania*, *Jahrbuch*, *f. rom. und eng. Lit.*, etc.) et qu'on trouve mentionnée dans le *Manuel* de Fitzmaurice-Kelly, je constate avec stupéfaction que M. Menéndez y Pelayo l'ignore, ou du moins l'ignorait l'année dernière, ainsi qu'il appert de ses *Orígenes de la novela*, p. CIII-CIV. Quant au titre « énigmatique » du recueil castillan, c'est bien aux « chats-moines », comme aurait dit Hugo, qu'il s'applique. — ainsi qu'il résulte, entre plusieurs autres, de la fable suivante où Ramina-

importe. Enfin, le dernier chapitre résume le livre — très plate-ment, du reste — en une kyrielle de *castigos* bibliques, qui rejoignent sans effort la matière du LIII ; et, comme on s'y attend, la rubrique de ce chapitre xc du manuscrit A reproduit exactement celle du chapitre XLIX et dernier de l'Escorialense : *de cuantas buenas cosas se fescieron por los buenos castigos e cuantos males nacen por mengua de castigo*.

La première conclusion à tirer des faits exposés — sans doute le lecteur à part soi l'a déjà formulée — est que le manuscrit à quarante-neuf chapitres de l'Escorialense et, sous certaines réserves, le B de Madrid, fournissent l'état normal et complet des *Castigos*, dont le códice A² ne représente, avec ses quatre-vingt-dix chapitres, dus à l'adjonction de quarante chapitres de provenance étrangère, qu'une déformation tératologique. Ce serait donc sur un exemplaire de la famille E que le compilateur de A² aurait opéré. Cette opération, d'ailleurs, était d'une simplicité aussi primitive que celle de Sancho Panza bourrant ses besaces de victuailles prises à l'ennemi. Ainsi se trouve résolue la question laissée en suspens dans nos premières pages, quand nous écou-

grobis prend le froc, et dont je transcrirai les premières lignes originales et traduites, pour joindre, c'est le cas de le dire, l'*exemple* au précepte.

EUDES DE CHERITON

XV. — DE CATO QUI SE FECIT MONACHUM

« In quodam refectorio fuit quidam Murilegus, qui omnes Mures, excepto uno magno Rato, cepit et interfecit. Cogitavit Gatus qualiter Murem illum magnum deciperet et devoraret. Tandem fecit sibi rari (*radi*) coronam, induit cucullam et fecit se monachum, inter alios monachos sedit et comedit... etc. »

LIBRO DE LOS GATOS

IX. — ENXEMPLO DEL GATO CON EL MUR

« En un monesterio habia un gato que habia muerto todos los mures del monesterio, salvo uno que era muy grand, el cual non podia tomar. Pensó el gato en su corazon en qué manera lo podria engañar que lo podiese matar : e... acordó entre sí que se ficiese la corona, e que se vistiese hábito de monje, e que se asentase con los monjes á la mesa... etc. »

tions les bourdes du bon Gayangos au sujet du scribe de B qui, pour mener rondement son travail, l'aurait allégé de trente-six chapitres ! A quel moment probable de l'évolution bibliographique s'est consommé ce « tripatouillage », que nos idées modernes jugeraient très grave, et qui alors semblait chose aussi simple que de faire ajouter, par le premier venu, une aile à l'édifice construit par un autre ? Avant d'essayer de répondre à cette demande, peut-être convient-il de nous faire une opinion, provisoire ou définitive, sur la question principale, dont celle-là n'est, après tout, qu'un épisode.

Nous sommes en présence du livre des *Castigos* rendu à sa forme authentique, et, d'autre part, nous conservons par devers nous l'ensemble d'objections et de remarques faites à son endroit, lesquelles subsistent toutes, sauf une seule, insignifiante, qui adhérerait à la masse apocryphe enlevée ¹. Par une suite de déductions, dont la concordance générale nous rassure, le chantier de construction possible s'est lentement déplacé vers nous, jusqu'à s'arrêter vers le milieu du xiv^e siècle, à une date qui probablement ne sera jamais déterminée, mais dont le jeu assez étroit semble être contenu dans la première moitié du règne de D. Pedro. Toutes nos remarques antérieures, en effet, unies à celles que suggère un dernier examen des résultats, concourent à désigner la période décennale de 1350-1360 ; et tant qu'un fait nouveau ne viendra pas déposer contre, il est sage de nous y tenir. Cette approxima-

1. Celle du sermon de carême, recouverte et dépassée par les remarques suivantes. Je l'ai déclarée insignifiante ; on pourrait dire qu'elle n'est que spéciale puisqu'elle ne se rapporte pas en réalité à l'année que nous supposons. — A première vue, cette absence complète de contradictions et d'anachronismes dans la partie apocryphe semble curieuse et même surprenante : elle s'explique très simplement par la nature de ladite partie, qui n'a pu fournir matière aux objections anachroniques puisqu'elle n'en contient pas, le *De Regimine* (son plus gros morceau) étant bien du xiii^e siècle. Seulement, il est permis de penser que cette « réussite », ne pouvant être voulue ni prévue, confirme les résultats de nos observations.

nion admise pour la date de l'ouvrage, celle de la contrefaçon s'en déduit naturellement, et même trouve pour son compte un appoint de probabilité dans les circonstances historiques. — On sait de quelle haine implacable Henri le Bâtard, après la scène monstrueuse de Montiel, ne cessa de poursuivre ce qui se rapportait à sa victime ¹. Il en vint à faire gratter dans les documents publics le nom qu'il abhorrait, pour y substituer, contre l'évidence matérielle, celui d'Alphonse XI. Il ne désignait ce frère assassiné par lui — et certes on l'imitait dans son entourage — que sous le sobriquet de *Pero Gil*, qui contenait une allusion infamante pour la reine mère ². Il va sans dire qu'à partir de 1369 le *Regimiento*, traduit expressément pour « Pero Gil », dut être « mis à l'Index », en expiation de son succès passé. Le *Regimiento* poursuivi, disparu, oublié, — les scribes des *Castigos* avaient beau jeu pour leur piraterie. Il me semble — sans y insister autrement, — que le début du règne d'Henri III, soit douze ou quinze ans après la grande vogue du *Regimiento*, serait l'époque la mieux indiquée pour le rapetassage. En tout cas, il résulte des observations faites plus haut — notamment à propos

1. C'est l'observation éternelle de Tacite (*Agricola*, XLII), confirmée par toute la criminologie : *Proprium humani ingenii est odisse quem læseris*.

2. Un privilège octroyé à la ville d'Úbeda (transcrit dans ARGOTE DE MOLINA, *Nobleza de Andalucía*) commence ainsi : « Bien sabedes en como el traidor, herege, tirano de *Pero Gil*, etc. ». Ce sobriquet resta populaire, et d'odieux devint grotesque, comme beaucoup d'autres. Je tiens pour fort probable que de là dérive le type de Pero Grullo (le La Palisse espagnol), par l'intermédiaire de *Pero Grillo*. Voir dans PAZ Y MÉLIA, *Sales españolas*, p. 32, la *Profecía de Evangelista* (xv^e siècle), kyrielle de *perogrulladas* faciles, attribuées à « Pero Grillo ». Dans le même volume, on a reproduit la fameuse *Respuesta del capitán Salazar* (de D. Diego H. de Mendoza), où se trouve ce passage curieux, p. 95 : « Y Mosen Diego de Valera más bien nos hace con su *Valeriana* que no los que se hallaron con el rey *Pero Grillo* cuando sacaba sus huestes de Mula y corria los campos de Ariza... ». L'allusion à la campagne de D. Pedro en Aragon, vers 1360, me semble très claire. La mémoire du « Cruel », ne subsistant dans le peuple que sous l'emblème de Jocrisse : quelle formidable ironie de l'histoire !

de l'apologue des amis — que le fabricant du manuscrit A¹ travaillait sur une rédaction primitive des *Castigos* en quarante-neuf chapitres, antérieure à la famille dont B sortit plus tard, celui-ci témoignant d'une connaissance du *Conde Lucanor* que l'autre ne montre pas. Quel fut le mobile qui poussa au foisonnement de l'ouvrage, et à quoi rimait ce nombre de xc chapitres, que visiblement le remanieur a tout fait pour atteindre ¹? Il serait puéril de nous lancer à corps perdu en pleine conjecture, alors que même sur le terrain critique nous avons peine à ne pas perdre pied. Bornons-nous à remarquer, pour en finir avec cet épisode, qu'il y eut en Espagne, dans le dernier quart du xiv^e siècle, une véritable pullulation de rapsodies exemplaires et édifiantes, traduites du latin médiéval à travers le français ², et d'une platitude si écœurante — si on en juge par les analyses et les extraits — qu'on s'explique, auprès, l'enthousiasme soulevé — et qui dure encore — par les traités de D. Juan Manuel, qui, après tout, ne s'élèvent pas au-dessus d'un agréable bavardage.

Sur les *Castigos* rendus à leur forme normale, qui se trouve, sans doute possible, représentée plus fidèlement par le manuscrit *Escorialense* que par le códice B, je ne pourrais presque rien ajouter à ce que j'en ai dit, au cours de cette longue étude, — bien que, je l'avoue, la méthode suivie, et peut-être imposée par l'absurde attribution classique qu'il fallait battre en brèche, ne me paraisse pas irréprochable. Pourtant, tel qu'il se trouve analysé dans quelques-unes des pages précédentes, l'ouvrage ne montre pas trop mal le fatras incohérent qu'il est en réalité. Ce n'est pas

1. On peut remarquer en passant que l'*Especulo de legos* contient, d'après Rios, quatre-vingt-onze chapitres, facilement réductibles à quatre-vingt-dix, parmi lesquels on trouve plusieurs rubriques — *la falsia, la caridad, la castidad*, etc., — tout à fait pareilles à celles des *Castigos*.

2. Que contiennent au juste le *Viridario* de Benavente, l'*Espejo de legos*, qu'on nous dit traduit du *Speculum laicorum*, et tant d'autres *mamotretos* inédits, et sans doute dignes de l'être, mais dont on soupçonne la parenté avec les *Castigos* de l'une et de l'autre famille?

là, évidemment, une composition méditée et construite d'après un plan quelconque, même rudimentaire, et par le plus novice des écrivains ; mais un assemblage à froid de fragments hétérogènes, — bref, une rapsodie ¹. D'ailleurs, l'« auteur » des *Castigos* n'est pas toujours le mauvais écrivain de l'hypothèse : ce qui revient à dire que, des deux ou trois principaux fournisseurs qu'on y pourrait trier, il en est un qui m'a semblé, çà et là, moins efficace et savoureux peut-être, mais plus maître de sa pensée et de sa plume que cet inévitable D. Juan Manuel, dont on nous a, tout de même, un peu trop rebattus parce qu'il a eu l'esprit — lui ou son « Patronio » — de se choisir des modèles moins ennuyeux que d'autres ².

Comment s'opéra l'amalgame ? Sans doute le plus simplement du monde, par dépôts successifs de lectures flottantes autour d'un noyau central, qui put être un fragment de ce vieux *Libro de los Consejos*, de Gómez Barroso, dont on trouve une copie adhérente à l'*Escorialense* ³ ; ou encore de ce *De Regimine principum*, bien connu en Espagne avant d'être traduit, ainsi qu'on le voit

1. J'ai encore, non pas omis d'étudier, mais « laissé dans l'encrier », comme ils disent, ce qui touche à la langue des *Castigos*. Malgré l'absurde maquillage de Gayangos, on pourrait retrouver de nombreux indices des leçons superposées par les scribes. Tout en admettant, pour un moment quelconque de l'évolution philologique, la présence accidentelle de la forme vieillissante à côté de celle qui arrive pour la remplacer, cet emploi des deux graphies n'a jamais pu être systématique et alterner dans le même alinéa. Ainsi (pour ne citer qu'un exemple) la double forme de la conjugaison se trouve employée à la page 174, 3^e alinéa, dans cette proportion définie (on dirait une gageure) : d'abord, cinq fois de suite *darte-lu*, puis, quatre fois de suite *te dard*. C'est, évidemment, du tripatouillage.

2. Tout à côté (par exemple, chapitre xxxviii) du procédé enfantin qui consiste à répéter vingt fois de suite la même recommandation sur le thème invariable *Non es esfuerço...*, le chapitre xxxix part sur un grand paragraphe d'allure aussi ferme et noble que ce début : « *Para mientes cuant extremada (distincte) cosa es la castidad de la lujuria. Castidad quiere decir cosa apurada (épurée) é limpia en que non tañe mala mancilla, e la complida castidad debe ser guardada en la voluntad e en la obra... etc.* ».

3. D. Francisco M. Tubino (*Museo español de Antigüedades*, V, p. 189),

par le *Libro Infinito* ¹. La forme du « castoïement » d'un père à son fils, renouvelée de... Salomon, était devenue banale par les traductions et imitations de la *Disciplina clericalis*; et l'on sait que D. Juan Manuel venait d'en fournir un patron castillan. La structure pédagogique de l'ouvrage était tout indiquée par les modèles; malheureusement, l'« auteur » crut mieux faire en prenant ses matériaux dans les recueils existants sans rien y ajouter du sien; et, au lieu d'une œuvre personnelle, il résulta cette compilation disparate et fastidieuse, où l'on passe de Gilles de Rome et de Jean de Salisbury à quelque canoniste rocailleux et rabâcheur, — c'est-à-dire de l'excellent au pire. Il ne serait pas impossible, ni peut-être très difficile, à un érudit de Madrid, de suivre ces pistes diverses; ce serait une recherche assez curieuse bien que d'une importance secondaire. Cette enquête, en tout cas, devra être entreprise le jour — bien lointain, sans doute — où il se trouvera un critique génial, doublé d'un travailleur héroïque, pour donner dix ans de sa vie à l'histoire médiévale de cette littérature, — d'une valeur documentaire incomparable, bien que généralement médiocre et presque toute de reflet comme œuvre d'art.

Le compilateur — nous l'avons indiqué à plusieurs reprises et il n'y a pas à s'y tromper — était homme d'Église; probablement un régulier, si l'on en juge par ses nombreux exemples pris dans la vie de couvent. Sa connaissance familière des choses canoniques n'est pas douteuse : c'est un professionnel. Peut-être ne faut-il pas, cependant, s'exagérer son savoir en histoire reli-

déclare uniment que « El Libro de los Castigos que escribía por su mandado (de D. Sancho) el maestro Pedro Gomez Barroso... ». Ce n'est évidemment qu'une affirmation sans portée, mais qui montre l'association d'idées qu'a fait naître la réunion matérielle des deux écrits dans le *codice* de l'Escorial.

1. La constatation, faite plus haut, qu'aucune phrase textuelle du *Regimiento* ne s'est égarée hors des chapitres interpolés, ne prouve que pour la traduction espagnole; il est fort possible qu'on trouve des passages de Gilles de Rome, traduits du latin, dans les autres parties des *Castigos* : c'est même probable, et alors la grande interpolation aurait été facilitée par l'affinité naturelle.

gieuse et en patrologie, étant donné que les citations et références, qui foisonnent dans les *Castigos*, proviennent en général des ouvrages mentionnés ou autres analogues, — sans compter les recueils de Gil de Zamora, de Brihuega et du *Cerratense*, pour tout ce qui touche aux origines et traditions locales ¹. D'autre part, certaines affirmations erronées, et qui paraissent aujourd'hui bizarres, ne doivent pas nous étonner, puisqu'elles faisaient partie du prétendu savoir de l'époque : ainsi, l'autorité accordée au pseudo-Hégésippe, traducteur ou plagiaire de Josèphe, qui fabriqua vers le vi^e siècle un autre *De bello judaico*, très célèbre au moyen âge, — et même après, puisque Bourdaloue lui-même s'y laissa prendre ².

1. Quand j'abordai cette étude, encore très peu au fait de ses détails et connexions, mes premiers soupçons se portèrent naturellement sur Gil de Zamora, le précepteur de D. Sanche, le dominicain Fr. Rodrigo de Cerrato, le légendaire Bernardo de Brihuega, — surtout le célèbre évêque de Calahorra, Martin García, secrétaire du roi et son assesseur à l'entrevue de Bayonne : inutile de dire que ces conjectures s'évanouirent devant les premiers faits positifs qui rabaissaient la date de la composition. — Voir, sur l'évêque de Calahorra, un article de la *Revista de Archivos*, tome IX, 1903², p. 328, par D. Narciso Herqueta, érudit professionnel par qui on est heureux d'apprendre plusieurs faits nouveaux analogues aux suivants (p. 332) : « En el año 1285, D. Sancho, rey de Castilla, recibió una embajada de D. Carlos, rey de Francia... ». Et dans le suivant alinéa : « Muerto D. Carlos, rey de Francia, en el cerco de Girona... ». On sait que Philippe le Hardi mourut à Perpignan le 5 octobre 1285 ; son fils, Philippe IV, lui succéda. A cette date, Charles le Bel (le seul *D. Carlos* capétien du XIII^e siècle) existait si peu qu'il ne devait naître que neuf ans après, en 1294.

2. Certaines énormités, comme la suivante, p. 226², doivent être le fait du scribe : « Para mientes en como destruyó Dios á los de Sodoma et Gomorra e *Datan e Abiron*, estas quatro ciudades, etc. ». On peut supposer que, tout de suite après *Gomorra*, venait *estas dos ciudades*, ce qui ayant sans doute paru faible, le copiste a corsé la phrase à sa façon. La mention de « *Datan e Abiron* » n'a rien d'inattendu, même sous une plume ignorante : c'était, au moyen âge, la formule banale à la fin des conventions et contrats : « et que le contrevenant soit maudit et *cum Datan et Abiron lugeat in æterna damnatione...* ». On en trouve cent exemples dans les conciles de l'*España Sugrada* : voir, notamment, les appendices du tome 36.

A l'égard des grands auteurs profanes, surtout des poètes, personne ne sera surpris que le compilateur des *Castigos* se soit trouvé dans le cas de la plupart de ses contemporains, sans en excepter les plus célèbres docteurs scolastiques. Un fin lettré comme Jean de Salisbury — qui annonce déjà la Renaissance — était alors un phénomène, et c'est pourquoi son *Polycrate* fut la source de sagesse élégante où chacun vint puiser. Quoi d'étonnant qu'un moine comme le nôtre ignorât Virgile — ce qu'il montre surtout quand il veut le citer ¹, — alors que le poète du *Libro de Alexandre* « chantait » interminablement les suites de la ruine de Troie sans avoir lu l'*Énéide* ! Comme nous l'avons montré surabondamment, c'étaient Valère Maxime, Sénèque, saint Augustin et d'autres moindres qui approvisionnaient notre compilateur de notions historiques et littéraires sur la Grèce et sur Rome, — à moins, comme il est permis de le soupçonner, et même facile de l'entrevoir, que ses innombrables citations de ces mêmes auteurs latins ne provinssent en entier de Vincent de Beauvais ou Tolomée de Lucques.

Pourquoi, demandera-t-on finalement, ce choix inattendu de D. Sanche le Féroce comme patron littéraire ? Une réponse se présente. Le genre donné, — enseignements d'un roi à son héritier, — on ne pouvait guère en Espagne, et vers le milieu du xiv^e siècle, éviter le preneur de Tarifa : remonter plus haut qu'Alphonse X, c'était presque plonger dans les ténèbres mythologiques (pourquoi pas Alexandre ?) ; plus bas, il ne restait que le pâle *Emplazado*, à peine suffisant pour servir d'écolier, et Alphonse XI, qui ayant fait traduire le *Regimiento* ne pouvait être utilisé. On accrocha donc la compilation au fils de celui qui avait tant fait compiler ; et, à cette époque de vague transmission orale, un recul d'un demi-siècle était plus que suffisant pour

1. Du reste, cela ne lui arrive que deux fois : à la page 115, pour attribuer à saint Augustin (*Civ. Dei*, 1 et v) le *Tu regere imperio*, que celui-ci a transcrit sans nommer l'auteur, comme trop connu ; à la page 110, où il amalgame un trait de Valère Maxime à un passage de Virgile et confond Codrus avec Turnus.

estomper les contours trop nets de la réalité. Ajoutons, enfin, pour terminer sur ces considérations conjecturales, un peu en dehors de notre enquête, que le livre des *Castigos e Documentos* ne paraît pas avoir produit l'effet que son compilateur pouvait en attendre. La rareté des copies qui en subsistent, — toutes du xv^e siècle, — et le silence absolu des contemporains et successeurs immédiats, sont des indices très clairs de l'indifférence qui accueillit l'ouvrage malgré le nom de l'auteur supposé, alors que le *Regimiento* se répandait partout et s'imprimait à plusieurs éditions en Aragon et en Castille. La fraude fut-elle éventée ou soupçonnée cinq siècles avant que Ríos ne vint proclamer le génie du digne successeur d'Alphonse ? L'hypothèse ne semble pas admissible. Zurita, qui fut, je crois, le premier à épousseter la liasse, ne doute pas qu'il s'agisse d'un ouvrage de D. Sanche : il le déclare et n'en est pas autrement ému. Près d'un siècle plus tard (1630?), c'est Colmenares qui laisse tomber sur le paquet oublié quelques regrets mélancoliques, et de même, plus tard, Nicolás Antonio, Castro, Bayer... Mais il faut arriver à nos jours, à l'édition de Rivadeneyra et à l'*Historia* de Ríos, pour assister à un semblant de glorification factice, où, je pense, la badauderie routinière et le préjugé patriotique ont plus de part que le goût littéraire.

Ce ne serait certes pas un fait bibliographique très considérable que la constitution du texte des *Castigos*, et c'en est un plus mince encore que la recherche de cette vague paternité. Néanmoins, je ne regretterai pas mon temps et ma peine si quelques lecteurs conservent de cette enquête, menée sans autre parti pris que celui de ne me laisser imposer ni par les noms ni par les phrases, l'impression finale qu'à l'égard de la littérature espagnole la défiance universelle est le commencement de la sagesse, et que toute étude critique y doit commencer par l'analyse des sources et la discussion des documents.

Paul GROUSSAC.

Buenos Aires, août-septembre 1906.

LES CASTIGOS E DOCUMENTOS DE SANCHE IV

I

Zurita est le premier écrivain, à notre connaissance, qui ait mentionné « el libro de los consejos, que se compuso en nombre del Rey don Sancho, para enseñamiento y auiso del Infante don Hernando, su hijo primogenito » (*Anales de la Corona de Aragon*, éd. de 1610, I, p. 303 b; la première édition est de 1585). Diego de Colmenares, dans son *Historia de la insigne ciudad de Segovia* (Segovia, 1637), dit : « Fue Don Sancho Principe sagaz, y enseñado : escriuio (entre sus muchas ocupaciones) vn libro de documentos a su hijo, a imitacion de Salomon : no se à impresso, falta comun de la curiosidad Española » (édition de Madrid, 1640, p. 242). Nicolas Antonio rapporte le fait en ces termes : « *Documenta* quædam Ferdinando filio, huius nominis Reges inter Castellæ quarto, seu *Librum* (ita vocant) *documentorum*, vernaculâ tamen linguâ reliquisse in schedis dicitur, auctore mihi viro magnæ fidei doctrinæque historicæ Didaco de Colmenares... » et indique un manuscrit de l'ouvrage dans la bibliothèque du comte de Villaumbrosa (*Bibl. hisp. vetus*, éd. de 1788, II, p. 96, n° 256). Rodríguez de Castro dit : « Es Obra de Filosofía moral : está escrita en estilo sencillo, y confirmada toda su dotrina con textos de la sagrada Escritura, y autoridades de los SS. PP. y Doctores de la Iglesia, y las de Filósofos antiguos. » Il reproduit, d'après un manuscrit de l'Escurial, le titre des chapitres et le texte d'un de ces chapitres, un des plus courts du livre (*Biblioteca española*, II, pp. 725-729). Pérez Bayer, dans ses notes à Nicolas Antonio, indique deux manuscrits : celui de l'Escurial et un autre, à la Bibliothèque Royale de Madrid.

Ticknor consacre à peine quelques lignes aux *Castigos* : « Nor have we probably great occasion to regret that we possess only extracts from a prose book of advice, prepared for his heir and successor by Sancho, the son of Alfonso the Tenth; for though, from the chapter warning the young prince against fools, we see that it wanted neither sense nor spirit, still it is not to be compared to the "Partidas" for precision, grace, or dignity of style » (éd. de 1849, I, p. 55). A la fin d'une note (p. 56), Ticknor ajoute : « The spirit of his father seems to speak in Sancho, when he says of kings, "que han de gobernar regnos e gentes con ayuda de çientíficos sabios" ».

Les *Castigos* furent publiés en 1857 dans le recueil d'*Escritores en prosa anteriores al siglo XV* qui forme le tome LI de la *Biblioteca de autores españoles*. Pascual de Gayangos, l'éditeur du volume, s'exprime ainsi dans l'Introduction (pp. VI-VII) :

Ocupará el segundo lugar en esta COLECCION un libro atribuido á don Sancho IV. Por mas extraño que parezca que un rey de su temple y carácter, que vivió en abierta rebelion contra su padre y señor don Alfonso X, acibaró los últimos años de su existencia, y murió él mismo bajo el grave peso de la maldicion paterna : que en sus relaciones con súbditos y vasallos se mostró siempre arrebatado y duro, á veces cruel é injusto, mereciendo de la posteridad el dictado de *Bruto*, se ocupase en formular para su hijo y heredero una coleccion de preceptos morales, que honrarian á cualquier prelado de carácter manso y hábitos morigerados, ello es que la tradicion le hace autor del libro de *Los Castigos é Documentos*.....

Contra estos testimonios, al parecer concluyentes, se pueden presentar otros de no menos valía, como son la inmensa erudicion de su autor, sus vastos conocimientos en las ciencias humanas y divinas, y principalmente la naturaleza misma de la obra, que mas bien parece código de moral cristiana, lenta y trabajosamente elaborado por un obispo, que libro de consejos á un hijo que habia de sentarse sobre un trono vacilante, reprimir con mano fuerte los rudos ataques de los Cerdas, ó resignarse á ver menoscabada y reducida su autoridad por una nobleza turbulenta y codiciosa. Con semejantes preceptos don Fernando ganaria, á no dudar, el cielo; pero seguro es que no lograria la paz y tranquilidad de sus reinos..... Razones son estas, aparte de otras mas fáciles de sentir que de explicar, que nos hacen dudar fuese don Sancho el verdadero autor de dicho libro, inclinándonos mas bien á creerle obra de algun docto obispo ó capellan agregado á su persona.

En 1863, Amador de los Ríos, dans le tome IV de son *Historia crítica*, combat les réserves de Gayangos en ces termes (p. 36, note) :

El colector, si bien respeta los códices que le han servido para su edicion, conservando el nombre del rey al frente de tan peregrina obra, manifiesta dudas sobre su autenticidad, apesar de reconocer los repetidos pasages, en que don Sancho habla de si y de las cosas que le acacieron y le refirieron diversos personajes, con exactitud extremada, que han confirmado despues doctisimos historiadores. La causa principal de sus dudas nace de la *inmensa erudicion del autor del Libro de los Castigos* y de la *naturaleza misma* de la obra, que más parece (dice) « código de moral cristiana, lenta y trabajosamente elaborado por un obispo, que libro de consejos á un hijo que habia de sentarse en un trono vacilante », etc. (Intr., pág. vii). Respecto de la erudicion, que procuramos despues caracterizar, no debe perderse de vista que don Sancho era hijo del Rey Sábio é hijo muy querido hasta consumir la usurpacion ; por lo qual lejos de maravillarnos el que procurase don Alfonso instruirle en todos las saberes, nos parece cosa muy natural y corriente. Don Sancho tenia tambien y daba acostamiento en su corte á muy doctos varones en todo linage de estudios : por manera que pudo ademas ser auxiliado por ellos en el acopio de los materiales que formaron su libro, como lo fué don Alfonso en la mayor parte de sus obras, y sin duda él mismo en su *Lucidario*. Respecto de la naturaleza de las *Castigos*, no ha debido perderse de vista que el fin principal de don Sancho fué el de preparar á su hijo don Fernando para que se asentase en el trono, nuevamente adquirido, cual principe cristiano, digno de labrar, como tal, la felicidad de sus pueblos. Don Sancho no podia en tal concepto decir á su hijo lo que no le dijera un *obispo* ; y como el sentimiento religioso y la erudicion sagrada ó eclesiástica dominaban en el movimiento general de las letras y las ciencias, segun demuestra el *Septenario* del mismo don Alfonso, seria impropio empeno de la crítica el pretender que don Sancho se despojase de aquella superior influencia de la cultura española, saliéndose de su siglo. Así, no tienen el valor, que el erudito colector intenta darles, las indicadas observaciones, á que añade otros reparos de menor bulto que no merecen refutarse. Don Sancho es pues el autor del *Libro de los Castigos* y el colector no debe arrepentirse de haber conservado su nombre al frente de esta preciosa joya de la literatura patria.

En même temps, il apprécie l'importance des *Castigos* ; le passage, bien que fort long, est à reproduire, car c'est certainement ce morceau qui a déterminé la conviction de tous ceux qui depuis lors ont eu à citer l'œuvre « royale ».

Más apreciable que el *Lucidario*, más ligado con los monumentos de la India, literariamente hablando, y de más efecto en la educacion de la nobleza y por tanto en la civilizacion castellana, es el *Libro de los Castigos*, que consagró don Sancho á la educacion y ensenanza de su hijo, don Fernando; libro apenas mencionado por nuestros bibliófilos y citado con absoluto desden por los que se han preciado de críticos. Tan notable es, sin embargo, su aparicion en la república literaria, tan grande su importancia en los estudios que vamos haciendo, que sin él seria de todo punto imposible establecer la tradicion de la forma simbólica en nuestro suelo, roto el misterioso eslabon que une los esfuerzos del Rey Sábio y de don Juan, hijo del infante don Manuel, en el cultivo del apólogo oriental, que ha dado al *Conde Lucanor* tan legítima fama. Escrito el *Libro de los Castigos* tres años ante de pasar á mejor vida el rey don Sancho; encaminado á dotar al príncipe heredero de la corona, en su temprana edad, de la experiencia comprada no sin sangre en la escuela de las ambiciones y de los desengaños, aparece como el primer monumento original que en este sendero produce la literatura castellana, levantando el nombre de aquel soberano á la categoría de los grandes escritores. Profundo meditador, conocedor de los sistemas astronómicos acreditados en su tiempo, teólogo entendido, expositor agudo y discreto de las verdades reveladas, mediador prudente entre los opuestos bandos científico-filosóficos que militaban en Castilla, se ha mostrado á nuestros ojos el autor del libro *Lucidario*, grave, circunspecto, templado, hablando sólo en el interés de la religion y de la ciencia, y dando cima á una obra que únicamente acometia « á servicio de Dios et de su madre » : su estilo era sencillo y llano; su diction, aunque esmerada, fácil, ingénua y alguna vez humilde; el autor del *Libro de los Castigos*, aspirando á un fin más práctico, más humano, sin menoscabar la fé de sus creencias, sin olvidar la doctrina debida á la contemplacion de las Sagradas Escrituras, al estudio de los Santos Padres, y al cuerdo exámen de los filósofos, aparecia cual entendido político y severo moralista, ya aconsejando como príncipe, ya amonestando como padre y ya en fin prescribiendo como cristiano. El no aplacado remordimiento de una usurpacion injusta, la dolorosa conviccion de que sólo la práctica de las virtudes podria legitimarla, el amor paternal y la costosa experiencia de los escollos, á que estaba expuesta su dinastía en aquel piélago de sórdidas pasiones, agitado indiscretamente por su propia diestra, movianle con fuerza inusitada á reflejar en su libro aquel ardiente anhelo de no gozada felicidad, atento sólo á libertar á su hijo de los grandes peligros, que por todas partes le rodeaban. Don Sancho habla en el *Libro de los Castigos* con entero convencimiento; pero necesitaba transferirlo al ánimo de su hijo don Fernando, cuando este (niño aun de seis á siete años) abriese su mente á la luz de la razon; y presintiendo sin duda que iba á ser aquel el más estimable legado de su cariño, ponía todo empeño en cautivar su atencion, dominándole

con la energía del razonamiento y avasallándole con la brillantez de los ejemplos y de los símiles, que amenizaban la doctrina. El estilo del *Libro de los Castigos* debía ser en consecuencia varonil, nervioso y pintoresco : la elocución severamente lógica ; la dicción pura, adecuada y digna de la magestad de quien escribía y de quien debía utilizar la lectura.

Poco hubo menester meditar para elegir el plan de producción tan peregrina : reciente estaba el ejemplo de los libros orientales, escritos con un fin análogo, y muy autorizada en la corte de Castilla la doctrina, que encerraban, purificada ya de toda sospecha de paganismo, según antes de ahora comprobamos. La *Disciplina Clericalis*, del converso Pero Alfonso, los libros de *Calila y Dimna* y de *Sendebâr* y otros varios citados por don Sancho que son hoy de todo punto desconocidos, le ofrecen al par la forma y la materia, que ilustra y enriquece también con los tratados del *Bonium*, los *Enseñamientos el Castigos de Alexandre*, y los *Fechos et Castigos de los philosophos*, iluminando su libro con las sublimes sentencias de la *Biblia* y del *Evangelio*, de los Expositores y de los Santos Padres. Ni se limitaba tampoco su paternal desvelo á estas fuentes eruditas de la moral, de la religion y de la política : pagando el debido tributo á esa filosofía práctica que formula el pueblo en breves y epigramáticos aforismos, cuya importancia como elementos artísticos queda ya consignada, apoderábase de los refranes y proverbios castellanos, y sembrándolos sóbria y oportunamente, lograba infundir á sus *Castigos* no escasa autoridad, dando á su estilo y lenguaje extremado vigor y frescura (pp. 35-39).

Su aparición (lo repetimos) tiene la más alta importancia en la historia de las letras españolas, como que fija de una manera inequívoca la tradición viva del arte y resuelve en doble concepto cuantas dudas pudiera abrigar la crítica en este punto. Meritorio es por tanto el ilustrado anhelo de Sancho IV de Castilla, al dotar á su hijo de este peregrino catecismo que debía hablar al mismo tiempo á su razón y á su fantasía, y que mostrándole en el camino del bien vivir la felicidad no alcanzada por él, aspiraba á disculpar á sus propios ojos y á justificar á los del tierno infante don Fernando los reprobables efectos de su ambición, condenada por la severidad de la historia. No es bastante el *Libro de los Castigos*, tomado en cuenta su valor moral y reconocida la buena fé que lo dicta, á borrar las culpas del rey don Sancho, hijo rebelde y desnaturalizado, cuya sed de mando abrevia los gloriosos días de su padre ; pero si nos revela clara y palmariamente la reacción operada en su espíritu por los terribles desengaños que amargan su existencia, y nos descubre sobre todo la amorosa y ardiente solicitud que le impulsaba á separar á su heredero de aquella tortuosa senda, erizada de escollos y de abismos. De estas circunstancias (ya lo hemos también apuntado) nacen casi todas las virtudes literarias que lo avaloran y en especial las prendas estimables de su dicción, de su lenguaje y de su estilo : más vigoroso, más brillante que el empleado en el libro *Lucida-*

rio, excède también el último en nervio y energía al gallardo y pintoresco del Rey Sábio, no siendo lícito asentar, como generalmente ha sucedido, que al bajar á la tumba este esclarecido monarca, vuelve á su primera infancia la lengua de Castilla, siendo de todo punto estériles sus esfuerzos en bien de las letras y de las ciencias (pp. 45-47).

Je ne terminerai pas cet historique des *Castigos* sans dire que dans une lettre qu'il m'écrivait de Buenos Aires à la date du 19 janvier 1905, M. Paul Groussac me parlait accessoirement « du *Libro de documentos y castigos del rey D. Sancho*, dont je démontre, je crois, l'absolue apocryphité ». J'ignore, au moment où j'écris ceci (avril 1906), sur quoi repose la démonstration de M. Groussac, mais il n'est que juste de déclarer qu'il s'est occupé de la question avant moi ¹.

II

L'édition de 1857, la seule dans laquelle il a été possible jusqu'ici d'étudier les *Castigos*, ne dépare pas la *Biblioteca de autores españoles*. Ces entreprises de librairie n'ont généralement qu'un rapport lointain avec l'érudition, et le volume d'*Escritores en prosa anteriores al siglo XV* ne fait pas exception à la règle. Que de fois n'a-t-on pas vu, que de fois ne voit-on pas le « savant » que le commerçant a choisi, empocher la rétribution stipulée et s'en remettre à un sous-ordre, besogneux mais trop souvent ignare, du soin de copier un texte et d'en corriger les épreuves ? Ce que peuvent être des travaux effectués dans des conditions pareilles, on le devine aisément. Selon toute vraisemblance, c'est à des pratiques de ce genre qu'est due l'édition des *Castigos*. Dans une très courte notice (pp. 79-84), signée de ses initiales, Pascual de Gayangos dit s'être servi de deux manuscrits, l'un et l'autre à la Biblioteca Nacional de Madrid :

1. L'étude de M. Groussac est parvenue à la *Revue Hispanique* assez à temps pour être publiée dans ce fascicule-ci, avant le présent article.

A. — le ms. S. 1, provenant de la bibliothèque Villaumbrosa ¹, déjà indiqué par Nicolas Antonio ; il nous le décrit comme « maltratado y roto, y falto de varias hojas ² », mais « la mayor parte, si no todas las faltas de él ³, han podido suplirse con otro códice », et cet autre ms., c'est :

B. — le ms. S. 23. « No contiene más que cuarenta y nueve ⁴ de los noventa capítulos que componen la obra, conviniendo en esto con el códice escorialense descrito por el erudito Rodriguez de Castro ⁵. Está, sin embargo ⁶, lleno de incorrecciones y de lagunas, notándose en él á veces la falta de párrafos y hasta de capítulos enteros ; pero á pesar de todo nos ha sido muy útil para completar los vacíos del otro. »

Quant au ms. de l'Escorial, les lecteurs doivent s'estimer heureux que l'éditeur ait daigné lui consacrer une note de la p. 79 : « Otro ejemplar se conserva, segun Rodriguez de Castro, en la Biblioteca alta del Escorial, aunque tambien falto, á lo que parece, pues no contiene mas que cuarenta y nueve ⁷ en lugar de

1. Et non « Valleumbrosa » comme le dit et le répète Gayangos (p. 79).

2. « Varias hojas ». Combien, et lesquelles ?

3. « La mayor parte, si no todas las faltas de él ». Nous continuons à être dans le vague.

4. C'est inexact : il en a cinquante, que la table placée au début numérote très régulièrement ; mais dans le corps du manuscrit le scribe a commis des erreurs. Le chapitre 11 a été divisé en deux, chiffrés 11 et 12, ce qui a déterminé une avance d'un point pour les chapitres suivants jusqu'au 45 (le 12 est chiffré 13, le 13 est ch. 14. . le 45 est ch. 46). Les chapitres 46, 47, 48, 49 et 50 sont chiffrés 45, 46, 47, 48, 49. Il y a donc deux chapitres chiffrés 45 et deux chapitres chiffrés 46. Gayangos — ou son secrétaire — ne s'en est pas rendu compte.

5. Gayangos n'avait pas vu ce ms. et il n'en parle que d'après Rodriguez de Castro. S'il avait pris la précaution élémentaire de comparer les titres de chapitres reproduits par l'érudit du XVIII^e siècle et ceux du S. 23, il aurait vu que le libellé en différait entièrement.

6. « Sin embargo ». Quel logicien en donnera une explication satisfaisante ? « Eran las dos, y sin embargo llovía. »

7. Erreur dans la numérotation des chapitres ; en réalité le texte du ms. de

los noventa y nueve ¹ capítulos en que está dividido la materia del códice valleumbrosano. »

Il y a un demi-siècle, le voyage de Madrid à l'Escorial était, *à lo que parece*, hérissé de difficultés telles, que Gayangos, pourtant habitué à faire la navette entre Madrid et Londres, renonça à aller examiner le manuscrit en question. Mais nous avons mieux encore, et l'on comprendra que notre éditeur modèle n'ait pas pris la peine d'aller à l'Escorial quand on saura que probablement il négligea de se rendre en personne à la Biblioteca Nacional de Madrid. Cet établissement possède, en effet, non pas deux mais trois manuscrits des *Castigos*, et il les possédait à l'époque où Gayangos travaillait si honnêtement aux gages de l'imprimeur Rivadeneyra. Non seulement ces trois manuscrits se trouvaient à la Biblioteca Nacional, mais ils étaient indiqués dans l'index manuscrit en trois volumes, dit « index de Gallardo » ². Au tome III, du f. 158 v^o au f. 161, on peut voir une longue liste de manuscrits classés sous la rubrique de « Sancho IV. ò el Bravo » ; au f. 160 r^o, figure cette double mention :

Castigos ò consejos à su Hijo Fernando IV. l. d. s. 14.... P. 23

Castigos ò amonestaciones al mismo..... S. 23

et au f. 160 v^o, vers le bas :

Libro de castigos ò documentos que dió à su Hijo. l. d. s. 15.. S. 13.

l'Escorial est le même que celui du S. 23 de Madrid, « *τ* ay en el çinquenta capitulos », ainsi que le déclare l'incipit.

1. « Los noventa y nueve capítulos que componen la obra » : ceci est à la p. 79, en note ; à la même page, dernière ligne du texte, aussi près que possible, par conséquent, on lit : « los noventa capítulos que componen la obra. » C'est beau, la précision !

2. Le tome I comprend les lettres A-E, le tome II les lettres F-O, le tome III les lettres P-Z. Ces trois volumes, fatigués et défraîchis par de longues manipulations, ont été retirés il y a quelques années et remplacés par une copie en quatre volumes, mais ils existent encore au département des manuscrits, où je les ai consultés.

3. L'*Indice de manuscritos de la Biblioteca Nacional* imprimé en 1866 à la fin

Ces trois manuscrits sont d'ailleurs indiqués par Amador de los Ríos au tome IV de son *Historia crítica* ¹, publié en 1863, mais composé avant 1857 ², et c'est précisément du P. 23, dont Gayangos ne soupçonna pas l'existence, que sont extraits les passages cités (pp. 39 à 45 et 570 à 580).

Ainsi donc, de quatre manuscrits, Gayangos ignore l'un, négligea l'autre et utilisa les deux restants pour composer une édition que seule une extrême indulgence permettrait de qualifier de médiocre ³. Ces quatre manuscrits, je les ai examinés pendant l'été de 1905 et vais en donner une description sommaire.

A. — Madrid, Biblioteca Nacional, S. 1, cote actuelle 6559. — 300×199 millimètres — 2 ff. n. ch. et 259 ff. chiffrés à l'encre et rectifiés au crayon. Ce foliotage est postérieur à l'ablation de ff. dont il ne tient pas compte. Il manque au moins deux ff. de table au début, puisque le ms. commence par les deux dernières lignes du titre du chapitre 49 : « del oñe que anda en la su casa que quiere guardar mas la fazièda de vn su amigo q de su señor. » — En haut du 1^{er} f., d'une écriture du xvi^e siècle : « este es libro de doctrina q segund dizen hizo el rey Don sancho el quarto, para su hijo Don Her^{do} q^{ro}. » Dans la marge exté-

du tome II de l'*Ensayo de una biblioteca española* de Gallardo reproduit en abrégé cette triple mention : « Libro de castigos, ó documentos que dió á su hijo. l. del s. xv. (S. 1 ; P. 23 ; S. 23.) » [page 146, col. 1, *sub* Sancho IV].

1. Le ms. P. 23 est mentionné aux pp. 35 (note 2, ligne 2) et 40 (note 1, ligne 1) ; le ms. S. 23 à la p. 35 (note 2, ligne 10) ; le ms. S. 1 à la p. 36 (note, ligne 6). Ríos mentionne aussi le ms. de l'Escorial (pp. 35-36, note).

2. Ríos le déclare expressément et à deux reprises : tome IV, p. 36, dernière note, et p. 580 *in fine*.

3. Voici un exemple du soin avec lequel cette édition a été faite : p. 174, Capitulo XLVIII, en note : « Falta en B. » Ce n'est pas vrai, mais le titre du chapitre se trouve dans le ms. au bas d'une page où Gayangos n'a pas su le voir. Et pourtant ce titre a cinq lignes et ces cinq lignes sont à l'encre rouge !

rieure, d'une autre écriture : « y asi parece porel prologo deste libro y lo q̄ toca en otras ptes del. » Dans la marge intérieure : « falta aquí vna hoja. » — Les *Castigos* se terminent au f. 242 v°. Les ff. 243-259 contiennent un texte commençant par : « Segund cuenta vn sabio que ha nonbre Seruio... » et qui n'a que quinze chapitres (le 15^e incomplet) sur dix-neuf annoncés dans la table placée après le prologue.

B. — Madrid, Biblioteca Nacional, S. 23, cote actuelle 6603. — 282 × 210 millimètres — 118 ff. n. ch. à 2 col. — Lignes au crayon encadrant certaines parties du texte ¹.

C. — Madrid, Biblioteca Nacional, P. 23, cote actuelle 3995. — 370 × 265 inillimètres — à 2 colonnes — 1 f. non ch. et 82 ff. chiffrés au recto, en haut à droite — contient 22 illustrations en couleur. — Anciennement ce ms. était folioté en chiffres romains et comprenait lxxxvj ff.; trois ff. manquent : le xv (entre les 13 et 14 actuels), le xliiij (entre les 41 et 42 actuels), le liij (entre les 49 et 50 actuels). — Les illustrations sont numérotées en chiffres romains et se trouvent aux ff. suivants :

i — f. 2	vj — f. 15	xj — f. 21 v°
ij — f. 7 v°	vij — f. 15 v°	xij — f. 36 v°
iiij — f. 10	viiij — f. 16	xiiij — f. 38
iiij — f. 13	viiij — f. 16 v°	xiiij — f. 45 v°
v — f. 13 v°	x — f. 18 v°	xv — f. 49 v°

(l'illustration xvj manque ; elle se trouvait au f. liij)

xvij — f. 52	xx — f. 62 v°	xxiiij — f. 66 v°
xviiij — f. 56 v°	xxj — f. 63	
xviiiij — f. 57 v°	xxij — f. 66	

D. — Biblioteca del Escorial, iij. Z. 4. — 273 × 198 milli-

1. Ce sont précisément les passages auxquels se réfère Gayangos, et il est visible que c'est au moment où l'on préparait l'édition que le manuscrit fut ainsi maculé.

mètres — 113 ff. ch. à 2 col. — Les *Castigos* occupent les ff. 1-95. Les ff. 96-113 contiennent un texte commençant par : « Segund cuenta vn sabio que ha nonbre seruio... » qui est précédé de ce titre, d'une écriture du xvi^e siècle : « Tratado del consejo y consejeros delos principes para su buen gobierno hecho por maestre Pedro. »

Les quatre manuscrits sont du xv^e siècle. Ils peuvent être partagés en deux sections très nettement caractérisées, *B*, *C* et *D* comprenant chacun cinquante chapitres, tandis que *A* en comprend quatre-vingt-dix. *A* nous est connu par l'édition Gayangos qui le reproduit d'un bout à l'autre et en comble les lacunes en empruntant quelques passages à *B*. C'est en nous reportant au texte imprimé que nous indiquerons comment est constitué le texte de *B*, *C*, *D* et en quoi il diffère de l'autre. Le titre des chapitres a été copié sur *B*¹.

B, C, D

El primero articulo fabla de como omne deue ser apercebido para sse defender del diablo z del mundo z de la carne que son tres mortales enemigos.

El dos fabla del mal cristiano z del bueno.

El iij que fabla de los juyzios que dan los omes a semejança de los bienes z males que veen pasar eneste mundo de cada dia.

A et Edition Gayangos²

Cap. I sauf :

de la p. 90 *a*, l. 26, Leemos de la bienaventurada... à la p. 91 *a*, l. 38, ...criar sus hijos.

de la p. 91 *a*, av. dern. l., Agora veamos... à la p. 91 *b*, l. 11, ...é si non dime.

de la p. 91 *b*, l. 23, non debes por eso... à la p. 92 *a*, l. 10, ...mas al otro.

Cap. II.

Ne se trouve pas dans *A*.

1. Nous donnons aux chapitres leur numéro régulier, tel qu'il est indiqué dans la table.

2. Tous les passages indiqués dans cette colonne, à chaque chapitre, après le mot *sauf*, se trouvent donc dans *A* et ne se trouvent pas dans *B*, *C*, *D*.

El iiij que fabla de como omne deue auer temor de dios ⁊ de como se deue armar para se defender del diablo ⁊ de los enemigos sobre dichos.

El quinto de como omne deue fazer su oraçion.

El seys que fabla de como se deuen guardar los diez mandamientos que dios dio a moysen en la vieja ley.

Capitulo siete que fabla de los vicijs e delas solturas que los omes dan a sus carnes por que se pierde el seruicio ⁊ el amor de dios.

Capitulo viij que fabla dela limosna ⁊ de la misericordia quan nobles dos cosas son.

Capitulo ix que fabla dela creença como deue ser buena ⁊ verdadera ⁊ sana.

Capitulo x que fabla delas justiçias ⁊ delos juyzios como se deuen declarar ⁊ fazer ⁊ judgar antes que el juez de la ssentençia.

Capitulo xj que fabla de como los vasallos deuen serujr ⁊ onrrar ⁊ obedecer a ssu sseñor natural ⁊ como le son obligados.

Cap. III, sauf :

p. 93 *a*, l. 10-11 : E así parece la bondat en el rey como el buen rubí ó la buena esmeralda engastonada en oro.

Cap. IV, sauf :

de la p. 93 *b*, dern. l., Et porque veas... à la p. 95 *a*, l. 22, ...sin oír misa.

Cap. V.

Cap. VI, sauf :

de la p. 97 *a*, l. 6, Así como el sol... à la p. 98 *a*, l. 18, ... Fijo Jesu-cristo.

Cap. VII, sauf :

de la p. 99, *b*, 10^e av. dern. l., Et el queriéndonos... à la p. 100 *a*, l. 23, ...la gloria del paraíso.

Cap. VIII, sauf :

p. 101 *b*, de la l. 23, Hay condiciones... à la fin du chapitre.

Cap. IX jusqu'à la p. 102 *b*, l. 8, ...é loaron el su nombre.

Cap. IX depuis la p. 102 *b*, l. 9, Otrosí, mio fijo, para mientes... sauf : de la p. 102 *b*, l. 14, Veemos naturalmente... à la p. 103 *b*, l. 7, ...Daniel contra ellos.

de la p. 103 *b*, l. 22, Este juicio bueno dió Dios... à la p. 104 *a*, l. 16, ...la vida perdurable.

de la p. 104 *a*, l. 21-22, del mundo, que él es facedor... à la p. 104 *b*, l. 5, ...que ser vivo.

Capitulo xij que fabla de como començaron a reynar los rreyes z los prinçipes enel mundo e de las hedades dellos.

Capitulo xiiij que fabla de las abejas como siruen z guardan z onrran assu sseñor seyendo como lo sson aues tales como ya uedes.

Capitulo xiiij que fabla de los guar-nimentos de que el rrey deue ser orlado en su estado e de lo que le pertenesçe con sus ofiçiales z de las obras que deue vsar.

Capitulo xv que fabla de como el rrey o otro omne qualquier deue catar las cosas que promete ante que las prometa o a quien las promete ante que las afirme por se guardar delos daños que dende pueden rrecreçer.

Capitulo xvj que fabla de la mesura que deue auer enel rey o en otro omne qualquier.

Capitulo xvij que fabla en espeçial quando el rrey promete alguna cosa que es lo que promete z en que tienpo e sazón e conosçer a quien faze la graçia.

Capitulo xviii que fabla de como el rey deue ser ssabidor z conosçedor de su estado que tiene z del bien que dios le dio mas que a otro omne.

p. 104 b de la l. 9, Otrosí para mientes en el juicio... à la l. 23, ...quebrantó toda la tierra.

de la p. 105 b, l. 41, é cada uno dirie é farie... à la fin du chapitre.

Cap. X de la p. 106 b, 2^e §, En el primero tienpo... à la p. 107 b, l. 5-6, ...Fasta este tienpo.

et de la p. 108 b, l. 31, en la tercera edat... à la p. 109 b, 3^e av.-dern. l., ...andamos en la séptima.

Cap. X de la p. 109 b, 2^e av.-dern. l., Mio fijo : quiérote agora... à la fin du chapitre, sauf :

de la p. 110 a, 15^e av.-dern. l., Dice mas sant Agostin... à la p. 110 b, l. 8, ... por la honra.

Cap. XI, sauf :

de la p. 112 a, av.-dern. l. Et desto pondremos... à la p. 112 b, 5^e av.-dern. l., ...las honras del otro.

Cap. XII, sauf :

de la p. 115 a, 10^e av.-dern. l., Et de la clemencia... à la p. 116 a, l. 23, ...la honra de su silla.

Cap. XIII jusqu'à la p. 118 a, l. 19, ...lo blanco de lo prieto.

Cap. XIV. sauf :

de la p. 119 b, 18^e av.-dern. l., Dicese que mejor dijo... à la p. 120 b, l. 26, ...en las vidas de los santos.

Cap. XV jusqu'à la p. 121 b, l. 40, ...é vivirá en pos de tí.

Capitulo xix que fabla de como el rey z todos los otros omes se deuen llegar a los perlados z sabidores de la ley por que son ofiçiales de dios.

Capitulo xx que fabla de como el rey nin otro omne poderoso non deue traer consigo nin en la su casa nin en la su compañía omne de orden que sea apostata z desobediente a su mayor ca es descomulgado.

Capitulo xxj que fabla de como todo omne se deue guardar del pecado de la fornicación e de como puede pecar en muchas maneras, e otrosy fabla vn poco de la seta de mahomat.

Capitulo xxij que fabla de quan mala cosa es la cobdiçia para todos los omes.

Capitulo xxiiij que fabla de la enbidia como ay della buena z mala.

Capitulo xxiiij que fabla de quant mala cosa es el omne sospechoso z de quanto mal acarrea donde faze su morada.

Capitulo xxv que fabla del omne mesturero z delo que faze do quier que biue.

Capitulo xxvj que fabla de como omne deue comedir e catar la palabra antes que la diga z ver ante quien se dize e que pro o daño le puede dende venir.

Cap. XVI, sauf:

de la p. 124 a, 2^e §, Dice sant Agostin... à la p. 124 b, l. 2, ...grande en paraíso.

de la p. 126 a, l. 22, El buen perlado debe ser obediente... à l'av.-dern. l. du chapitre, ...la homillat; por ende.

Cap. XVII, sauf:

de la 129 a, 2^e §, Leemos en la vieja ley... à la p. 130 a, l. 6-7, Espiritu Santo.

Cap. XVIII, sauf:

p. 132 a, de la l. 27, é el yogo preso... à la l. 34, ...fasta que morió.

de la p. 132 a, l. 38, é aquellas que con buenas voluntades... à la p. 133 a, l. 4, ...é en la otra.

Cap. XIX.

Cap. XX.

Cap. XXIII jusqu'à la p. 140 a, l. 5, ..en tu compañía.

Cap. XXIV.

Cap. XXV, sauf:

p. 141 b, de la l. 1, Enjiemplo pone Tullio... à la l. 18, ...de su condueza.

Cap. XXVI.

Cap. XXVII.

Capitulo xxvij que fabla de los dones que los omes han de dios los quales non pueden auer de omne carnal nin de sus padres nin de sus madres sinon de solo dios.

Capitulo xxviii que fabla de como omne deue parar mientes a quien descubre su poridat porque non le venga dende algunt dapño.

Capitulo xxix que fabla de la gracia que pone dios en el alma del omne.

Capitulo xxx que fabla de quant noble cosa es la paçiençia.

Capitulo xxxj que fabla de quant noble cosa es la misericordia.

Capitulo xxxij que fabla de como todo omne deue dar buen consejo a todo aquel que gelo demandare e que non aya enel arte nin engaño.

Capitulo xxxiij que fabla de quant noble cosa es la verdat.

Capitulo xxxiiij que fabla de quant mala cosa es el omne lisongero.

Capitulo xxxv que fabla de como omne deue castigar a ssu fijo que non

Cap. XXVIII, sauf :

de la p. 143 *a*, 3^e av.-dern. l., Onde dice Job... à la p. 143 *b*, 3^e av.-dern. l., ...que por bien andanza verdadera.

Cap. XXIX.

Cap. XXX, sauf les neuf dernières lignes.

Cap. XXXI, sauf :

de la p. 145 *b*, l. 10, Segun cuentan... à la p. 146 *a*, l. 35, ...capitolio de los egipcianos.

de la p. 147 *a*, l. 34, De la pasciencia conviene de notar... à la fin du chapitre.

Cap. XXXII, sauf :

de la p. 150 *a*, l. 27, El Nuestro Señor..., à la p. 151 *b*, 6^e av.-dern. l., ...el ánima de cada uno.

de la p. 152 *a*, l. 6, Misericordia es..., à la fin du chapitre.

Cap. XXXIII, sauf :

de la p. 153 *a*, l. 3, È porque los buenos consejos..., à la fin du chapitre.

Cap. XXXIII, sauf :

p. 153 *b*, de la l. 16, El cuarto doncel..., à la l. 24, ...sobre todos los otros. Ces neuf lignes remplacent dans *A* un passage beaucoup plus long de *B*, *C*, *D*.

de la p. 154 *a*, l. 32, Debedes saber..., à la fin du chapitre.

Cap. XXXV, sauf :

de la p. 156 *b*, l. 14, È el entendimiento..., à la fin du chapitre.

Cap. XXXVI, sauf les six dernières lignes, de Segund que dice... à la fin.

crea por todos los que se dan por ssus amigos.

Capitulo xxxvj que fabla de como todo omne deue auer buen esfuerço que quiere dezir reziedunbre de bondat de coraçon.

Capitulo xxxvij que fabla de como todo omne se deue guardar de la luxuria e de como puede pecar contra la virginidat ⁊ de otras malas cosas que son contra la ley santa de jesu cristo.

Capitulo xxxviii que fabla de como ome non se deue llegar a oyr e escuchar quando viere estar algunas personas en secreto por que non le digan tirat vos alla.

Capitulo xxxix que fabla del omne neçio que en todo el mundo non ha tan mal traydor.

Capitulo xl que fabla del traydor e falso.

Capitulo xli que fabla del omne que ha la ssu lengua suelta ⁊ baldonada a mentir.

Capitulo xlii que fabla de los omes como deuen catar e comedir las peleas ⁊ las batallas e saber las bien ordenar porque es cosa muy peligrosa ca despues que es fecho non se puede asi emendar enello como en otra cosa.

Capitulo xliii que fabla de como los omes deuen conosçer las buenas andanças ⁊ las auenturas que dios les da eneste mundo.

Cap. XXXVIII.

Dans *B, C, D*, les lignes 19-26 sont réduites à ceci : E porque veas que te digo verdat, para mientes qual fué el Cid Ruy Diaz Campeador, que fué el mas honrado home que en el mundo hobo que señor hobiese e otros muchos. Esfuerzo...

Cap. XXXIX.

Cap. XLI.

Cap. XLII, sauf le dernier paragraphe, de E desto hay... à la fin.

Cap. XLIII, sauf :
de la p. 168 *b*, l. 1, é la ganaron los moros..., à la p. 170 *a*, l. 34, ...con sus manos mismas.

Cap. XLIV.

Cap. XLVI.

Cap. XLVII.

Capitulo xliiij que fabla de como los omes non deuen poner en auentura sus fechos nin fiar de omes que non sean prouados.

Cap. XLVIII.

Capitulo xlv que fabla de como los señores deuen parar mientes en el omne a quien ellos fazen bien z merçet e quieren mas a vn su amigo que non para ssu sseñor de quien han rresçebido mucho bien.

Cap. XLIX.

Capitulo xlvj que fabla de como todo omne deue catar e parar mientes quando departe z dize sus buenas razones dondelas dize o ante quien las dize por que non pierda el tiempo e faga dellas algunt fruto.

Cap. L.

Capitulo xlvij que fabla como omne deue parar mientes quando esta en solaz z en jugleria que non se deue alargar a dezir nin alargar a fazer cosas porque despues que fuesen dichas o fechas se ouiese de arreyntyr dellas.

Cap. LI, saut :
de la p. 178 a, 12^e av.-dern. l., E
por ende los trebejos..., à la fin du
chapitre.

Capitulo xlviii que fabla de quan noble cosa es la cordura z quanto bien naçe della z como deue ser lobada.

Cap. LII.

Capitulo xlix de como los omes judgan las cosas mundanales çegando entendimientos con coraçones turbados.

Cap. LIII.

Capitulo l que fabla de como toda buena persona deue parar mientes en los buenos castigos e de quanto bien naçe dellos e de quanto prouecho son.

Cap. XC.

III

En présence de ces deux formes, l'une qui comprend cinquante chapitres, l'autre quatre-vingt-dix, Gayangos n'a pas un

instant d'hésitation et proclame doctoralement la paresse du scribe, qui aurait copié la forme courte sur la forme longue : « Aquí se conoce que el que escribió el código *B*, cansado de su enojosa tarea, se propuso terminarla suprimiendo nada menos que veinte y tres capítulos, y saltando desde el LIV al XC, con que concluye toda la obra. » C'est au bas de la page 180, col. 2, que se trouve cette énorme bouffonnerie. Quant aux nombreux passages que la forme longue ajoute à la forme courte, — nous en avons donné la liste, — Gayangos n'en parle pas parce qu'il ne s'est servi de *B* que pour combler les lacunes de *A*, mais nous pouvons tenir pour certain que s'il en avait remarqué l'absence dans *B*, il aurait répété son ingénieuse explication du copiste « cansado de su enojosa tarea », laquelle, dans son esprit, devait répondre à toutes les objections.

Laissons là ces âneries éditoriales et comparons les deux formes : le moindre examen sérieux permet de voir que la forme longue est une amplification de la forme courte ; le contraire ne saurait se soutenir. Au surplus, toute hésitation, si elle était possible, disparaîtrait en présence de ce fait, ignoré jusqu'à ce jour, que presque toutes les additions de la forme longue sont littéralement empruntées, comme on va le voir, à un ouvrage indépendant. Dès lors, il suffit de quelques instants de réflexion pour comprendre que la plus ancienne des deux formes est la forme courte.

Si la mode était encore aux épigraphes, la présente étude pourrait avoir celle-ci : « Et si quisierdes saber cuales son las maneras, et las costumbres, et las maneras de los buenos reyes, et de los tiranos, et que diferencia es entre ellos, fallarlo-hedes en el libro que fizo fray Gil, de la orden de Sant Agostin, que llaman *De regimine principum*, que quiere decir « Del governmento de los principes ». Cette déclaration se trouve au chapitre IV d'un livre¹ dont le titre et le plan ont plus d'une res-

1. *Biblioteca de autores españoles*, tomo LI (*Escritores en prosa a uteriores siglo XV*), p. 268, col 2.

semblance avec la prétendue œuvre de Sanche IV, « El libro de los castigos ó consejos que fizo don Johan Manuel para su fijo », appelé aussi « El libro infinido ». C'est au *Regimiento de los principes*, traduction de ce *De regimine principum*, que sont prises presque toutes les additions de la forme longue.

Voici d'abord des rapprochements relatifs aux chapitres LIV à LXXXII des *Castigos* :

(La colonne de gauche donne le titre et l'incipit des chapitres d'après l'édition des *Castigos*. La colonne de droite donne les indications correspondantes d'après l'édition du *Regimiento de los principes*, Séville 1494¹; en outre le feuillet, puis le livre, la partie et le chapitre²).

CASTIGOS

Cap LIV. Que fabla que mucho es de denostar el rey o el principe, si fuere parvífico e de pequeña hacienda.

REGIMIENTO

(f. xxxix.)

I, II, 20. en que demuestra que mucho es de denostar el rey o el principe si fuere parvífico e de pequeña hacienda.

1. Titre xylographique : Regimiento De Los Principes ; au-dessus, roi assis, l'épée à la main droite, le globe à la main gauche. — Au f. a ij : A Loor de dios todo poderoso e de la biê || auenturada Virgen sin manzilla sancta || Maria su madre. Comiença el libro inti || tulado Regimiêto de principes. Fecho || y ordenado por Don fray Gil de Roma dela orden || de sât Agustin. E fizolo trasladar de latin en româ || ce dô Bernardo obispo de Osma : por honrra e en || señamiento del muy noble infante don Pedro : fijo || primero heredero del muy alto e muy noble Don || Alfôso : Rey de Castilla de Toledo de Leon etc. — au f. ccxlix v^o : ¶ Fenesce el libro : intitulado Regimiento de principes. Impresso èla muy noble e muy leal cibdad de Seuilla. A espensas de maestre Conrrado aleman : e Melchior gurrizo : mercadores de libros. Fue impresso por Meynardo Vngut alemano : e Stanislao Polono : compañeros. Acabaronse a veynte dias del mes de Octubre Año del señor de mill e quatro cientos e nouenta e quatro. in-fol. — Mon exemplaire porte l'ex-libris « Del marques y señor de Liède na

2. L'ouvrage est divisé en trois livres ; le premier livre en quatre parties, le deuxième en trois, le troisième en trois ; chaque partie est divisée en plusieurs chapitres (de sept à trente-six).

Mio fijo : este capitulo te demostrara como es mucho de denostar el rey o el principe, si fuere parvifico e de pequeña hacienda. Conviene de notar que el filosofo en el cuarto de las Eticas pone seis condiciones...

Cap. LV. Cuantas son las propiedades del magnifico, e como conviene a los reys de las haber.

Mio fijo : este capitulo te demostrara cuantas son las propiedades del magnifico e que conviene a los reys e a los principes de las haber. Conviene de notar que el filosofo, en el cuarto de las Eticas, pone seis propiedades...

Cap. LVI. Que muestra que cosa es magnanimidad, que quiere decir grandeza de corazon, e cerca de cuales cosas ha de ser.

Mio fijo : debes saber que magnanimidad quiere decir grandeza de corazon, e direte cerca de cuales cosas ha de ser. Conviene de notar que asi como cerca de los bienes provechosos ha dos virtudes...

Cap. LVII. Que demuestra cuales e cuantas son las propiedades del magnanimo, e como conviene a los reys de las haber.

Mio fijo : este capitulo te demuestra cuales e cuantas son las propiedades del magnanimo, e como conviene a

Es de notar que el philosopho en el quarto delas ethicas pone seys condiciones...

(f. xxxix vo.)

I, II, 21. en que demuestra quantas son las propiedades del magnifico : E que conuiene alos reyes z alos principes delas auer.

Es de notar que el philosopho en el iiij. delas ethicas pone seys propiedades...

(f. xli.)

I, II, 22. en que demuestra que cosa es magnanimidad, que quiere dezir grandeza de coraçon z cerca quales cosas ha de ser.

Conuiene de notar : que commo cerca las bienes prouechosos ay dos virtudes...

(f. xliij.)

I, II, 23. en que demuestra quales z quantas son las propiedades del magnanimo. z commo conuiene alos reyes delas auer.

Conuiene de notar quel philosopho en el quarto delas ethicas pone muchas propiedades del magnanimo...

los reys de las haber. Conviene de notar que el filosofo, en el cuarto de las Eticas, pone muchas propiedades del magnanimo...

Cap. LVIII. Que fabla quantos son los grados de las virtudes, e cuales virtudes deben haber los reys.

Mio fijo : este capitulo te demuestra quantos son los grados de las virtudes deben haber los reys. Conviene de notar que en dos puntos esta este capitulo...

Cap. LIX. Que demuestra como algunas de las buenas disposiciones son virtudes, e algunas mas que virtudes, e algunas son anejas a las virtudes.

Mio fijo : este capitulo te demostrara como algunas de las buenas disposiciones son virtudes, e algunas mas que virtudes, e algunas son anejas a las virtudes, e algunas son disposiciones a las virtudes. Conviene de notar que esta distincion de quatro miembros...

Cap. LX. Cuales de las pasiones son primeras, e cuales postrimeras, e como son ordenadas.

Mio fijo : aqui te demuestra de las pasiones cuales son primeras e cuales postrimeras, e como son ordenadas. Conviene de saber que ninguno non se puede bien gobernar...

(f. liij.)

I, II, 33. en que demuestra quantos son los grados delas virtudes : 7 quales virtudes deuen auer los reyes.

Conuiene de notar : que en dos puntos esta este capitulo...

(f. liij.)

I, II, 34. en que demuestra que algunas delas buenas disposiciones son virtudes, 7 algunas mas que virtudes, 7 algunas son annexas alas virtudes 7 algunas son disposiciones alas virtudes.

Es de notar que esta distincion de quatro miembros...

(f. lv.)

I, III, 2. en que demuestra quales delas passiones sobredichas son primeras : 7 quales postrimeras. 7 como son ordenadas.

Es de saber : que ninguno no se puede bien gouernar...

Cap. LXI. Que fabla como conuiene a los reys de se haber al amor e a la mal querencia.

Mio fijo : este capitulo te demuestra como conuiene a los reys de se haber al amor e a la mal querencia.

Conviene de saber que porque las pasiones...

(f. lv vo.)

I, III, 3. en que demuestra como conuiene a los reyes de se auer al amor e ala mal querencia.

Es de saber : que por que las pasiones...

Cap. LXII. Que demuestra cuales cosas deben los reys desear, e cuales aborrescer.

Mio fijo : este capitulo te demuestra cuales cosas deben los reys desear e aborrescer. Conviene a saber, que asi como el amor...

(f. lvij.)

I, III, 4. do muestra quales cosas deuen los reyes desear e quales de aborrecer.

Conuiene de saber que assi como el amor...

Cap. LXIII. Que demuestra como se deben haber los reys en la esperanza e en la desesperanza.

Mio fijo : aprende e veras como te muestra aqui como los reys se deben haber en la esperanza e en la desesperanza. Conviene de saber que la esperanza e la desesperanza...

(f. lviii.)

I, III, 5. do muestra como se deuen auer los reyes en la esperanza o desesperança.

Conuiene de saber que la esperanza e la desesperança...

Cap. LXIV. Que fabla de como los reys se deben haber cerca de la osadia e del temor.

Mio fijo : para mientes en este capitulo, e fallaras en el como los reys se deben haber cerca de la osadia e cerca del temor. Conviene de saber que **estas** dos pasiones...

(f. lix.)

I, III, 6. en que demuestra como se deuen auer los reyes cerca del osadia y cerca del temor.

Qui conuiene de saber que estas dos pasiones...

Cap. LXV. Que fabla como se deben haber los reys a las delectaciones e a las tristezas.

(f. lxij.)

I, III, 8. en que demuestra como se deuen auer los reyes alas delectaciones y alas tristezas.

Conuiene de saber que estas son las postrimeras passiones de todas las sobre dichas. ca todas se fenecen en estas. Ca en toda passion o toma omne delectacion : o tristeza. Mas cerca las delectaciones z cerca las tristezas.....

Cap. LXVI. Cuales destas doce pasiones son mas principales, e cuales menos.

(f. lxiiij vº.)

I, III, 9. en que demuestra quales destas doze passiones son mas principales o quales menos.

Mio fijo : este capitulo te demuestra quales destas doce pasiones son mas principales e cuales menos. Conviene de saber que este doctor pone que la esperanza e el temor e el gozo e la tristeza son mas principales que las otras...

Este doctor pone que la esperanza z el temor : z el gozo z la tristeza son mas principales que las otras...

Cap. LXVII. Que fabla como todas las otras pasiones del alma se reducen a las doce sobredichas, que son amor e malquerencia, deseo e aborrescencia, esperanza, desesperanza, ira, mansedumbre, delectacion, temor e osadia.

(f. lxiiij vº.)

I, III, 10. en que demuestra que todas las passiones del alma se reduzen alas doze sobredichas que son amor z malquerencia : z deseo z aborrescencia. esperanza z desesperanza z delectacion z tristeza temor osadia yra z mansedumbre.

Mio fijo : aqui te demuestra en como todas las otras pasiones del alma se reducen a las doce sobredichas, que son amor, malquerencia, deseo, aborrescencia, esperanza, desesperanza, ira, mansedumbre, delectacion, temor e osadia. Conviene de saber que sin todas estas pone el filosofo en el ii de las Eticas seis otras pasiones,.....

Es de saber que syn todas estas doze passiones sobredichas : Pone el philosopho enel segundo dela rethorica otras seys passiones...

Cap. LXVIII. Que demuestra como algunas de las pasiones sobredichas son de loar, e algunas de denostar.

Mio fijo : debes saber que algunas de las pasiones sobredichas son de loar, e algunas de denostar. Conviene de notar que este doctor....

Cap. LXIX. Que fabla cuales costumbres deben haber e amar e tomar e seguir los reys, e de las que son de loar en los mancebos.

Mio fijo : aqui habemos de mostrar a los reys cuales costumbres deben tomar e haber; e la razon desto es que bien asi como se departen las obras de los homes por los fines e por los bienes en que entienden, e por las virtudes que ganan e han, e por las pasiones que siguen, bien asi se departen las obras que facen por las costumbres que toman los reys, e aun todos los homes. E porque las costumbres...

Cap. LXX. Que demuestra cuales costumbres son de reprehender en los mancebos, e como los reys se deben guardar dellas.

(f. lxxv vo.)

I, III, 11. en que demuestra que algunas delas passiones sobre dichas son de loar z algunas de denostar z algunas se han a amaslas partes.

Conviene de notar que este doctor...

(f. lxxvj vo.)

I, IV, 1. quales costumbres son de loar enlos mançebos, z quales enlos viejos.

Bien assi como se departen las obras delos onbres por los fines z por los bienes en que entienden : z por las tudes que ganan z han z por las pasiones que siguen. Bien assi se departen enellos las obras que fazen porlas costumbres que toman. E esta fue la razon por que se partio el primero libro en quatro partes. La enla primera mostramos en qual fin : o en qual bien han los reyes de poner su esperança : z su bien andança. E enla segunda mostramos quales virtudes han de auer para bien obrar. E enla terçera : quales passiones deuen seguir : o quales deuen escusar. E ya enesta quarta parte nos conuiene demostrar quales costumbres deuen auer los reyes; z avn todos los ombres. E por que las costumbres...

(f. lxxviii.)

I, IV, 2. en que demuestra quales costumbres son de reprehender enlos mançebos. z como los reyes se deuen guardar dellas.

Mio fijo : aqui te quiero mostrar cuales costumbres son de reprehender en los mancebos, e como los reys se deben guardar dellas. Conviene, que el filosofo en el segundo de las Retoricas...

Conviene de saber : que el philosopho en el segundo dela Rethorica...

Cap. LXXI. Que demuestra cuales costumbres son de reprehender en los viejos.

Mio fijo : aqui te demuestra este capitulo cuales costumbres son de reprehender en los viejos. Conviene de saber que el filosofo en el II de las Retoricas...

(f. lxxix vo.)

I, IV, 3. en que demuestra cuales costumbres son de reprehender en los viejos.

Conviene de saber : que el philosopho en el segundo dela Rethorica...

Cap. LXXII. Cuales costumbres son de alabar en los viejos, e cuales costumbres en los que son en la medianera edat entre los viejos e los mancebos, e como el rey se debe haber a estas costumbres.

Mio fijo : aqui te demuestra cuales costumbres son de alabar en los viejos, e cuales son las costumbres de los que son en la medianera edat, entre los viejos e los mancebos, e como el rey se debe haber a estas costumbres. E cuanto a lo primero, pone el filosofo en el II de las Rethoricas...

(f. lxx vo.)

I, IV, 4. en que demuestra cuales costumbres son de alabar en los viejos. z cuales son las costumbres de los que son en la mediana edad. z como el rey se deue auer a estas costumbres.

Quatro costumbres buenas son de loar en los viejos : que pone el philosopho en el segundo dela Rethorica...

Cap. LXXIII. Que demuestra cuales costumbres son de loar en los nobles homes, e cuales de denostar, e como los reys se deben haber a ellas.

Mio fijo : aprende bien que este capitulo te declara cuales costumbres son de loar en los nobles homes, e

(f. lxxj vo.)

I, IV, 5. en que demuestra cuales costumbres son de loar en los nobles omnes. z cuales de denostar. z como los reyes se deuen auer a ellas.

Es de saber que quatro costumbres de loar pone el philosopho en el segundo dela retorica...

cuales de denostar, e como los reys se deben haber a ellas. Conviene de saber que quatro costumbres de loar pone el filosofo en el segundo de las Retoricas...

Cap. LXXIV. Que muestra cuales son las costumbres de los ricos, e como se deben haber los reys a ellas.

Mio fijo : aqui te demuestra cuales son las costumbres de los ricos, e como se deben haber los reys a ellas. Conviene de saber que el filosofo...

(f. lxxiiij.)

I, iv, 6. en que demuestra cuales son las costumbres delos ricos. z como se deuen auer los reyes en ellas.

Conuiene de saber : que el philosopho...

Cap. LXXV. Cuales son las costumbres de los poderosos, e como los reys se deben haber a ellas.

Mio fijo : aqui te demuestra este capitulo cuales son las costumbres de los poderosos, e como los reys se deben haber a ellas. Conviene de saber que nobleza e riqueza...

(f. lxxiiij.)

I, iv, 7. en que demuestra cuales son las costumbres delos poderosos z como los reyes se deuen auer a ellas.

Conuiene de saber : que nobleza : z riqueza...

Cap. LXXVI. Que demuestra que el home naturalmente es conyugable o maridable, e que los que non quieren casar non viven como homes, mas como bestias, o diuinales como angeles.

Mio fijo : aqui te demuestra este capitulo como el home naturalmente es conyugable o maridable, e que los que non quieren casar non viven como homes, mas como bestias, o diuinales, como angeles. Onde conviene de fablar aqui antes de gouernamiento conyugal que de los otros dos, porque el primero ayuntamiento...

(f. lxxx.)

II, i, 7. en que demuestra que el omne natural mente es conyugable o maridable. z los que no quieren casar no biuen como omnes, o son bestiales o diuinales como angeles.

Conviene de saber que primera mente conuiene de fablar aqui del gouernamiento conyugal z delos otros dos : por que el primero ayuntamiento...

Cap. LXXVII. Que muestra como todos los reys se deben ayuntar a sus mujeres sin departamento ninguno.

Mio fijo : este capitulo te demuestra como todos los reys, e aun todos los cibdadanos, se deben ayuntar a sus mujeres sin departamento ninguno. Conviene de saber, que todos los filosofos...

Cap. LXXVIII. Que muestra como todos los cibdadanos, e mucho mas los reys, deben ser contentos e pagados de una mujer sola.

Mio fijo : este capitulo te demuestra como todos los cibdadanos, e mucho mas los reys, deben ser pagados de una mujer sola. Conviene de saber que maguer non sea contra razon que un home haya muchas mujeres, empero...

Cap. LXXIX. Que muestra como las mujeres de los cibdadanos, mayormente de los reyes, deben ser pagadas de varon solo.

Mio fijo : este capitulo te demuestra que las mujeres de los cibdadanos, mayormente de los reyes, deben ser pagadas de un varon solo. Conviene de saber que maguer...

Cap. LXXX. Que muestra que todos los cibdadanos, e mayormente los reyes non deben casar con mujeres muy cercanas en parentesco.

(f. lxxxij.)

II, 1, 8. en que demuestra que todos los reyes z avn todos los cibdadanos se deuen ayuntar a sus mugeres sin departamento ninguno.

Es de saber : que todos los filosofos...

(f. lxxxiiij.)

II, 1, 9. en que demuestra que todos los cibdadanos z mucho mas los reyes deuen ser pagados de vna muger sola.

Conuiene de saber que maguer que algunas gentes tengan que non es contra razon que vn omne aya muchas mugeres. Empero...

(f. lxxxiiij vo.)

II, 1, 10. en que demuestra que las mugeres delos cibdadanos. z mayormente delos reyes deuen ser pagadas de vn varon solo.

Conuiene de saber : que maguera...

(f. lxxxv vo.)

II, 1, 11. en que demuestra que todos los cibdadanos : z mayormente los reyes no deuen casar con mugeres muy cercana mente parientas.

Mio fijo : naturalmente te muestra este capitulo como todos los cibdadanos, e mayormente los reys, non deben casar con mugeres muy cercanas en parentesco. E algunos homes bestiales...

Algunos omnes bestiales...

Cap. LXXXI. Como los reys e generalmente todos los cibdadanos, deben tomar mugeres apostadas de los bienes del cuerpo.

Mio fijo : aqui te demuestra este capitulo como los reys, e generalmente todos los cibdadanos deben tomar mugeres apostadas de los bienes de su cuerpo. Conviene de saber que otros son los bienes del alma, e otros los del cuerpo : ca los bienes del alma son virtudes e buenas costumbres, e los bienes del cuerpo son apostura e grandeza, ligereza, nobleza, riqueza e otras tales. Mas las mugeres non solamente deben ser...

(f. lxxxvij.)

II, 1, 12. en que demuestra como los reyes e general mente los cibdadanos todos deuen tomar mugeres apostadas delos bienes del cuerpo.

Las mugeres non solamente deuen ser...

Cap. LXXXII. Muestra como las mugeres de los reys deben haber tambien los bienes del alma como los del cuerpo.

Mio fijo : debes saber que las mugeres de los reys, non solamente deben haber los bienes de fuera sobre dichos, mas deben haber los bienes de dentro, tambien los del cuerpo como los del alma. Do conviene de notar que los bienes del cuerpo de las mugeres...

(f. lxxxviii.)

II, 1, 13. en que demuestra que las mugeres delos reyes : no sola mente deuen auer los bienes de fuera sobre dichos, mas avn deuen auer los bienes de dentro tan bien los del cuerpo como los del alma.

Do conuiene de notar que los bienes del cuerpo delas mugeres...

Ces vingt-neuf chapitres consécutifs des *Castigos* sont donc pris, d'un bout à l'autre, au *Regimiento* ; on s'est borné à écrire chaque fois « Mio fijo » au commencement des premières lignes, légèrement modifiées. Si c'est là le plus gros emprunt au *Regimiento*, ce n'est pas le seul : d'autres passages en sont épars dans les additions de quelques chapitres des *Castigos* antérieurs au chapitre LIV.

En voici une liste :

CASTIGOS	REGIMIENTO
Cap. X : de la p. 110 a, 15 ^e av.-dern. l., Dice mas sant Agostin... à la p. 110 b, l. 3,... é ser vencido.	f. xxvij b-é.
Cap. XV : de la p. 121 b, l. 41, Mas aquí conviene de notar... à la p. 122 a, 3 ^e av.-dern. l.,... á otro rey ninguno.	f. xxij c — f. xxij a.
Cap. XXII. Que tabla é demuestra que el rey non debe poner su bienandanza en sanidat é en fermosura nin en fuerza (le chapitre tout entier).	f. xij c — f. xiiij b. Capitulo xj. [1 ^{ra} parte, 1 ^o libro] en que demuestra quel rey no deue poner su bienandança en sanidad ni en fermosura ni en fuerça corporal (le chapitre tout entier).
Cap. XXIII : de la p. 140 a, l. 6, Para refrenar la cobdicia... à la fin du chapitre.	f. xxxj d — f. xxxij b.
Cap. XXV : p. 141 b, de la l. 1, Enjiemplo pone Tullio... à la l. 18,... de su condruenza.	f. viij a-b.
Cap. XXVIII : de la p. 143 a, 3 ^e av.-dern. l., Onde dice Job... à la p. 143 b, 3 ^e av.-dern. l., ... que por bien andanza verdadera.	f. xj b-d.
Cap. XXXI : p. 147 a, de la l. 34, De la pasciencia conviene de notar... à la l. 48,... lo denostó el ladron.	f. xxx a-b.
Dela p. 147 b, l. 21, En ese mismo libro... à la p. 148 b, l. 22,... que non de responder.	f. xxx b — f. xxxj a.

Cap. XXXIII : p. 153 *a*, de la l. 4, f. *xxij a-b*.
el rey de Roma... à la l. 48, ...lo que
él dictaba.

Cap. XXXIII : de la p. 154 *a*, f. *xxxviiij c-d*.
5^e av.-dern. l., Cuenta Valerio... à la
fin du chapitre.

Cap. XXXV : de la p. 156 *b*, l. 14, f. *xxij b-d*.
È el entendimiento..., à la fin du cha-
pitre.

Cap. XLV : de la p. 171 *b*, l. 28- f. *xxviii d* — f. *xxix b*.
29. De la seguridad... à la fin du cha-
pitre.

Il y en a vraisemblablement d'autres, mais ceux que nous venons de signaler suffisent, et au delà, à notre démonstration.

Amador de los Ríos consacre au *Regimiento de los príncipes* cinq grandes pages (t. IV, pp. 339-343), beaucoup plus qu'il n'en faut pour prouver jusqu'à l'évidence qu'il n'avait pas plus lu le texte latin d'Egidio Colonna que la traduction castillane. De ses interminables périodes il suffit de détacher cette phrase accablante : « No era pues una traduccion el *Regimiento de los Príncipes*... ni aspiraba fray Juan García [le traducteur] à seguir en él las huellas del rey don Sancho... » ! Il serait difficile d'imaginer une plus complète charlatanerie : d'une part le texte latin d'Egidio Colonna se retrouve traduit en entier dans le *Regimiento*, d'autre part il y a entre ce dernier ouvrage et les *Castigos* « del rey don Sancho » les rapports étroits que nous avons énumérés. Amador de los Ríos, qui ne se lassait pas d'entonner d'interminables dithyrambes en l'honneur d'un roi, ne daigna accorder qu'une attention insuffisante à l'œuvre d'un évêque traduite par un moine : il fut verbeux, à son ordinaire, mais plus imaginaire qu'il n'eût fallu.

L'époque à laquelle fut écrit le *Regimiento* peut être déterminée grâce à la seconde moitié de l'incipit : « ... E fizolo trasladar de latin en romance don Bernardo obispo de Osma : por honrra z enseñamiento del muy noble infante don Pedro : fijo primero heredero del muy alto z muy noble Don Alfonso : Rey de

Castilla de Toledo de Leon, 2c. » Cet héritier d'Alphonse XI était le futur Pierre le Cruel, qui naquit en 1334, et succéda à son père en 1350 ; quant à « don Bernardo » qui en réalité se nommait Barnabé ¹, il fut évêque d'Osma de 1331 à 1351. Le livre fut donc composé peu avant 1350, plus exactement en 1345 si l'on s'en rapporte à une note placée à la fin d'un manuscrit ². Un autre manuscrit ³ nous dit qui écrivit le *Regimiento* : « frey Johan Garcia de Castro Xeres [i.e. Castrogeriz], de la Orden de los Frayles Menores, confessor de la rreyna de Castilla. » Ce moine n'est pas un simple traducteur, et une bonne partie du livre lui appartient en propre. En effet, le *Regimiento* contient non seulement la traduction du *De regimine principum*, mais aussi des dissertations nombreuses qui en doublent presque l'étendue ⁴.

Quant au texte latin original, il est tout aussi aisé de le dater. Egidio Colonna, dit Gilles de Rome, mourut à Avignon le 22 septembre 1316, après avoir été évêque de Bourges et précepteur du futur Philippe IV le Bel : c'est pour l'éducation de ce fils de Philippe III le Hardi que fut composé le *De regimine principum*. Or Philippe IV, né en 1268, succéda à son père en 1285 : l'œuvre d'Egidio Colonna est donc antérieure à cette dernière date.

1. Gams, *Series episcoporum*, p. 56. — Cf. Juan Loperraez Corvalan, *Descripción histórica del Obispado de Osma*. Madrid 1788, 3 vol. in-4, t. I, pp. 286-294. — L'erreur a été déjà signalée par Nicolas Antonio (*Bib. Hisp. Vetus*, II, p. 168, note 3 et p. 179, note 1).

2. « La Academia de la Historia posee tambien un excelente MS. del mismo siglo [xv]. á cuyo fin se lee una curiosa nota en que consta que fué regalado á don Iñigo Lopez de Mendoza, quinto duque del Infantado, por un Medina de Mendoza, su criado, el cual declaraba, al hacer esta donacion, que habia sido puesto en castellano « cerca de los años del Señor de mil y trecientos y cuarenta y cinco » (D. 75). » José Amador de los Rios, *Hist. crit.*, IV, pp. 339-340, note.

3. « in Matritensi Regio membranaceo satis antiquo » dit Nicolas Antonio (*Bib. Hisp. Vetus*, II, p. 179, note). — La Biblioteca Nacional de Madrid possède trois mss. du *Regimiento* : Bb 31, Bb 88, P 3.

4. Dans chaque chapitre ces dissertations commencent presque invariablement par les mots « Mas aqui conuene de notar... »

Sanche IV mourut en 1295 ; il aurait écrit les *Castigos*, nous assure-t-on, pendant le siège de Tarifa, c'est-à-dire en 1292. Le *De regimine principum* existait alors depuis au moins sept ans et les défenseurs acharnés de la gloire littéraire du roi de Castille, ceux qui pensent, non sans raison peut-être, que « Un roy non lettré est un asne couronné », pourraient prétendre qu'une partie de l'œuvre discutée est une simple traduction de ce qu'avait écrit l'évêque de Bourges ; mais hélas, ce qu'ils ne sauraient expliquer, c'est que cette partie suspecte coïncide mot pour mot avec une traduction faite cinquante ans après la mort du roi. Et si cela ne suffisait pas, on pourrait encore constater que les parties des *Castigos* qui sont en concordance littérale avec le *Regimiento* comprennent non seulement des passages traduits du *De regimine principum*, mais aussi des dissertations dont Johan Garcia est l'auteur et dont il n'exista jamais d'original latin.

Il serait superflu d'insister et la preuve est faite : les additions de la forme longue ne sont pas l'œuvre de Sanche IV.

IV

.....
R. FOULCHÉ-DELBOSC.

POST-SCRIPTUM. — Dans la quatrième partie de cette étude, j'exposais les motifs qui me font considérer comme une absurdité l'attribution de la forme courte à Sanche IV. Tous se trouvent — et plusieurs autres avec eux — dans l'article de M. Groussac, qui les a développés beaucoup plus que je ne l'avais fait, et qui, en outre, discute bien des points, aborde bien des sujets auxquels je m'étais abstenu de toucher. Sa démonstration étant plus complète et d'une forme infiniment plus attrayante que n'était la mienne, j'ai supprimé celle-ci sans regrets.

Qu'il me soit permis, en rendant hommage à la perspicacité de mon très érudit confrère, de me réjouir que nos recherches nous aient conduits l'un et l'autre à la même conclusion.

R. F.-D.

ANTECEDENTES DEL TIPO CELESTINESCO EN LA LITERATURA LATINA

Tres capitales representaciones tiene el tipo celestinesco en la literatura española :

- A) La *Urraca* (a) *Trota-conventos*, del Arcipreste de Hita;
- B) La *Celestina*, de la *Comedia de Calisto y Melibea*;
- C) La Doña Claudia de Astudillo y Quiñones, de *La Tía fingida*.

Examinemos los caracteres de cada uno de estos tipos, para precisar después su abolengo en la literatura latina.

§ 1

URRACA (a) *Trota-conventos*.

Que *Trota-conventos* es nombre *apelativo*, indicador de un tipo genérico, y nó un nombre *propio*, indicador de persona individual, dicelo el mismo Juan Ruiz, en las estrofas 438 á 441 de su *Libro de buen amor*¹ :

Si parienta non tienes atal, toma viejas
que andan las iglesias e saben las callejas,
grandes cuentas al cielo, saben muchas consejas,
con lagrimas de Moysen escantan las orejas.

Son grandes maestras aquestas paujotas,
andan por todo el mundo, por plaças e cotas,
a Dios alcan las cuentas, querellando sus coytas :
¡ay ! ¡ quanto mal saben estas viejas arlotas !

1. Cito siempre por la edición Ducamin (Toulouse 1901).

Toma de vnas viejas que se fasen erveras,
andan de casa en casa e llamanse parteras;
 con poluos e afeytes, e con alcoholeras,
 echan la moza en ojo e çiegan bien de ueras.

E busca mesajera de vnas negras pecas,
 que vsan mucho frayres, monjas e beatas;
son mucho andariegas e merescen las çapatás;
 estas *trola-conventos* fasen muchas baratas.

Tal como el Arcipreste lo describe, el tipo ofrece los siguientes rasgos distintivos :

a) Es persona de bastante edad :

de aquestas *viejas* todas esta es la mejor »
 (E. 443);
 dixome esta *vieju*, por nonbre ha Vrraca.
 (E. 919), etc., etc.

b) Aparenta santidad de vida :

si parienta non tienes atal, toma viejas
que andan las iglesias e saben las callejas,
grandes cuentas al cielo ¹.....
 (E. 438);
a Dios alcan las cuentas »
 (E. 439);
 E busca mesajera de vnas negras pecas,
que vsan mucho frayres, monjas e beatas.
 (E. 441.)

c) Es grande habladora y sabe muchas fábulas :

Dixo la duena cuerda a la mj mensajera :
 yo veo otras muchas creer a ti, *parlera*,
 E fallanse ende mal :
 (E. 81);

1. En el cap. III, lib. II, de la *Historia de la Vida del Buscón*, describe Quevedo las costumbres de un *truhán d lo divino*, y dice : « Tenia asolado medio reino ; hacia creer cuanto queria, porque no ha nacido tal artífice en el mentir : Traia todo ajuar de hipócrita : un rosario con unas cuentas frisonas ; al descuido hacia que se le viese por debajo la capa un trozo de disciplina salpicada con sangre de narices » (ed. Fernández-Guerra).

..... *saben muchas consejas*
 (E. 438);
 començo la buhona a desir *otra consseja*;
 a la rraçon primera tornole la pelleja
 (E. 827);
 yo le dixe como en juego : *picaça parladera*,
 non tomes el sendero e dexes la carrera
 (E. 920);
con buena rraçon muchos case.....
 (E. 1576).

d) Merced á su experiencia, conoce á fondo las artes de la maldad y del engaño :

puña en quanto puedas que la tu mensajera,
sea bien rreasonada, sotil e costumera,
sepa mentir fermoso e siga la carrera
 ca mas fierbe la olla con la su cobertera
 (E. 437);
son grandes maestras aquestas paujotas,

 ¡ ay ! ¡ quanto mal *saben* estas viejas arlotas !
 (E. 439);
ca tal escanto usan que saben bien cegar
 (E. 442);
 falle vna vieja qual avia menester,
artera e maestra e de mucho saber
 (E. 698);
 ¡ ay, viejas pytofleras, mal apresas seades !
 el mundo rrevolujendo, *a todos engañades,*
 mityendo, aponjendo, desjendo vanjdades,
 a los nesçios fazedes las mentyras verdades
 (E. 784);
guardate de falsa vieja.....
 (E. 909);
nonbles e maestrias mas tyenen que rraposa
 (E. 927);
 Tal eres — diz la dueña — vieja, *como el diablo,*
 que dio a su amjgo mal consejo e mal cabo
 (E. 1453).

e) Sabe las virtudes de las yerbas, y es diestra en hechizos :

toma de vnas viejas que se fasen *erueras*,
andan de casa en casa e llamanse *parteras*

(E. 440);

ssy la *enfychiso* o sy le dyo atyncar,
o sy le dio rraynela, o sy le dyo mohalinar,
o sy le dio ponçoña o algud adamar,
mucho ayna la *sopo de su seso sacar*

(E. 941).

f) Suele disfrazarse de vendedora de afeites y baratijas, para entrar en las casas :

andan de casa en casa e llamanse *parteras*;
con poluos e afeytes, e con alcoboleras,
echan la moça en ojo e çiegan bien de ueras

(E. 440);

Era vieja *buhona*, *destas que venden joyas*

(E. 699);

Como lo han vso estas tales *buhonas*,
andar de casa en casa vendiendo muchas donas,
non se rreguardan dellas, estan con las personas.
ffazen con el mucho viento andar las *athonas* '

(E. 700);

ffue con la *pleytesia*, tomo por mj afan,
ffiose que vendie joyas, ca de vso lo han '

1. Debe ser *utahonas*, á juzgar por la estrofa 938, reproducción de la 700.

2. En *Por el sôlano y el torno*, de Tirso de Molina, Santarén utiliza el recurso de fingirse también buhonero, para facilitar la comunicación de Don Fernando y Don Duarte con Doña Bernarda y Doña Jusepa, y entra en casa de las damas, diciendo :

¿Compran peines, alfileres,
trançaderas de cabello,
Papeles de carmesi,
orejeras, gargantillas,
pebetes finos, pastillas,
estoraque y menjui,
Poluos para encarnar dientes,
caraña, capei, anime,
goma, azeite de canime,
auanillos, mondadientes,

entre en la posada, rrespuesta non le dan ;
non vido a la mj vieja ome, gato njn can.

(E. 1324).

g) Sabe guardar secreto :

Comjgo sseguramente vuestro coraçon fablad,
fare por vos quanto pueda, guardar-he-vos lealtal :
oficio de corredores es de mucha poridat ;
mas encubiertas encobrimos que meson de vesjndat

(E. 704) ;

verguença que fagades *yo he de celar*

(E. 848) ;

la fama non sonara, *que yo la guardare byen*

(E. 851).

h) Lleva, en quanto puede, una vida de placer :

Vrraca so que yago so esta ssepultura,
en quanto fuy al mundo oue vycio e soltura

(E. 1576).

i) Su oficio consiste en *zurcir voluntades* y en engañar á mujeres de todos estados, para que se entreguen al hombre que la paga su corretage :

muchas bodas ayuntamos

(E. 705) ;

sycnpre fue mj costunbre e los mjs pensamjentos,
leuantar yo de mjo e *mouer cassamjentos*

(E. 735) ;

doña Endrina le dixo : ¡ ay, viejas tan perdjdas,
a las mugeres trabedes engañadas, vendjdas !

(E. 882) ;

con buena rrazon *muchos case*

(E. 1576).

Sangre de drago en palillos,
dixes de alquimia y azero,
quinta essencia de romero,
xabon de manos, sebilllos,
Franjas de oro Milanés,
listones, adouo en masa ?

(Fol. 124 r. de la ed. de 1635.)

j) Ejerce su oficio por dinero ú obsequios análogos :

Ssy me dieredes *ayuda* de que passe algun poquillo,
a esta dueña e a otras moçetas de cuello alujillo,
yo fare con mj escanto que se vengán paso a pasillo ;
en aqueste mj farnero las traere al sarçillo

(E. 718);

Amigo, ssegund creo, por mj avredes conorte :
por mj verna la dueña andar al estricote ;
mas yo de vos non tengo synon este pellote :
sy buen manjar queredes, pagad bien el escote.

(E. 815.)

Estos son los principales caracteres que la madre ¹ Urraca ostenta en el *libro de buen amor*, al cual dió nombre su personalidad ².

1. Así se la llama en las estrofas 701, 799 y 806. entre otras muchas que pudiéramos citar.

2. En efecto, *Buen Amor* es sinónimo de *Alcabueta*, según se desprende de la estrofa 932, en la cual Urraca adviértele á Don Melón de la Huerta :

Nunca digas nonbre malo njn de fealdat :
llamatme *buen amor* e fare yo lealtat,
Ca de buena palabra pagase la vesindat.

Y el Arcipreste añade por su cuenta :

Por amor de la vieja e por desjr rrason,
buen amor dixé al libro..... »

(E. 933.)

Decir : *libro de buen amor*, es, por consiguiente, lo mismo que anunciar : *libro de alcabuteria*, y á eso se endereza aquél párrafo del Prefacio en prosa del Arcipreste, donde se lee : « E compuse este nuevo libro en que son escriptas algunas *maneras*, e *maestrias*, e *sotilezas engañosas* del loco Amor del mundo, que vsan algunos para pecar. »

Hay pues, grandes motivos para dudar de la *sinceridad* del Arcipreste, cuando vemos que al loco Amor le llama *bueno*, y cuando observamos que invoca primero á la Virgen María para emprender luego un relato de tercerías. Juan Ruiz es, á nuestro juicio, el escéptico más socarrón de nuestra literatura del siglo XIV. Ya lo da á entender el mismo Arcipreste en la estrofa 1631 :

ffizvos pequeno libro de testo, mas la glosa
non creo que es chica, ante es byen grand prosa.
que sobre cada fabla se entyende otra cosa.

§ 2

CELESTINA.

En 1438, al escribir el Arcipreste de Talavera su *Corvacho*, ó *Reprobación del amor mundano*, pinta el tipo de la alcahueta en el capítulo 13 de la Segunda Parte, conservando los caracteres *a, d, e, h, é i*, é insistiendo especialmente en el tercero ¹.

Tanto el *Libro de buen amor*, escrito casi seguramente en Toledo ², como el *Corvacho* del Arcipreste de Talavera (probablemente toledano y Racionero que fué de la Iglesia de Toledo) ³, fueron conocidos por los autores de la inmortal *Comedia de Calisto y Melibea* donde el tipo de la vieja alcahueta Celestina (*toledana* también), se halla descrito del modo más completo ⁴.

1. « *Fechizeras e aduénadoras* » (pág. 182 de la ed. de la Sociedad de Bibliófilos Españoles).

« Quantas cosas fazen e desfazen con sus fechizos e maldiçiones! » (pág. *idem*).

« Asy van las bestias de ombres e mugeres a estas viejas por estos fechizos, como a perdon ferido » (pág. *idem*).

2. Cf. Julio Puyol y Alonso: *El Arcipreste de Hita* (Madrid, 1906); págs. 100 y 101.

3. Hay ediciones del *Corvacho*, impresas en Toledo por los años de 1499, 1500 y 1518.

4. La 1ª edición conocida de la *Comedia* es de Burgos, 1499. Ha sido reproducida por el Sr. Foulché-Delbosc, en el tomo XII de la *Bibliotheca Hispanica*, y á esta reproducción nos referimos siempre.

Nótese que la primera vez que el nombre de una *tía Celestina* sale á plaza en la literatura española, es en el capítulo LII del *Libro del esforzado caballero, Don Tristán de Leonis y de sus grandes hechos en armas* (véase mi reproducción de la edición sevillana de 1528, al tomo II de mis *Libros de Caballerías*, en la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*). Recuérdese que uno de los criados de Calisto se llama *Tristán*. El Arcipreste de Hita cita el libro de *Tristán* en la estrofa 1703. El texto de la edición de 1528 era conocido en España, sin género alguno de duda, desde el siglo XIV.

Generalmente, á Celestina se llama *madre* en la *Comedia*, pero otras veces es calificada de *tía* (cf. págs. 109, 116 y 120 de la ed. Foulché-Delbosc).

Los autores de la *Comedia de Calisto y Melibea* reproducen, ampliándolas con maravilloso estilo, las notas que, á juicio del Arcipreste de Hita, caracterizaban el tipo de la vieja alcahueta. Así observamos, tanto el carácter *a* (pág. 12, línea 22, ed. Foulché-Delbosc), como los *b* (p. 18, ll. 17 á 20; y p. 107, l. 13), *c* (p. 108, ll. 14 á 25), *d* (p. 12, ll. 23 y 24), *e* (p. 12, l. 23), *f* (p. 43, ll. 17 á 25), *g* (p. 127, ll. 5 y 6), *h* (p. 42, ll. 31 á 33), *i* (p. 41, ll. 3 á 14) y *j* (p. 22, ll. 20 á 22). Pero añaden una nota nueva : la *afición á la bebida* (pp. 53 y 54, y p. 109); « jamas me acosté — dice Celestina — sin comer vna tostada en vino, y dos dozenas de sorbos, por amor de la madre, tras cada sopa. » Esta nota no aparecía en el Arcipreste de Hita de un modo expreso ¹. Lo fundamental sigue siendo, sin embargo, lo que indica el carácter *i* : « no es otro mi oficio — dice la alcahueta — sino servir a los semejantes : desto viuo, y desto me arreo » (pág. 58).

§ 3

LA TÍA FINGIDA.

Como es sabido, la *Celestina* tuvo una dilatada série de imitadores ². Prescindiendo de ellos, puesto que nada sustancial agregan á los rasgos fundamentales del tipo, la última etapa en que vamos á detenernos, es la representada por la novela anónima : *La Tía fingida*.

Si Cervantes fuese el autor de esta novela (hipótesis que, no solamente no tiene un ápice de descabellada, sino ni siquiera de improbable), no sería maravilla que le hubiese venido á las mientes el tipo de Celestina, pues califica la *Comedia* de :

1. En la estrofa 1339, Urraca menciona el vino de Toro. También lo cita Celestina, en la página 117.

2. La mayor parte de estas imitaciones ha de ser pronto reimpresa por el Sr. Menéndez y Pelayo en la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*.

Libro, en mi opinion, diui —
Si encubriera mas lo huma —

El caso es que Doña Claudia de Astudillo y Quiñones reproduce todos, absolutamente todos los caracteres principales del tipo celestinesco. Es vieja (pág. 50) ¹; es beata (p. 35); conoce las artes de la maldad y del engaño (p. 54); tiene sus puntas y ribetes de hechicera (p. 68); entiende de afeites y drogas, aunque no consta que los venda (p. 57); sabe guardar secreto, á juzgar por el tesón con que defiende la fantástica doncellez de Esperanza (p. 61); ha venido al mundo para zurcir voluntades (pp. 51 y 68), sacando de ello provecho (pp. 50 y 53), y no le disgusta el vino (p. 47). En lo único en que se diferencia de Celestina es en que ésta se daba la mejor vida que podía, mientras que Doña Claudia era todo « codicia y miseria » (p. 68), aunque es de suponer que en sus mocedades no lo pasó mal, si hemos de juzgar por el afán que muestra en la vejez por recuperar las liberalidades derrochadas.

Resulta, por consiguiente, que el tipo de la vieja alcahueta, que por antonomasia fué llamada luego *Celestina*, ó sea el tipo de la persona « que solicita ó sonsaca á una mujer para usos lascivos con un hombre, ó encubre, concierta ó permite en su casa esta ilícita comunicación », como dice el Diccionario de la Real Academia Española, fué creado en la literatura española, con todos sus rasgos fundamentales, por Juan Ruiz, Arcipreste de Hita, y perfeccionado por los autores de la *Comedia de Calisto y Melibea*.

§ 4

LA INFLUENCIA LATINA.

No sería difícil hallar precedentes aislados del tipo celestinesco

1. Al citar las páginas, nos referimos al : *Juicio de « La Tía Fingida. » Copia de tres ediciones raras y edición crítica de esta novela, etc., por D. Julián Apráiz. Obra premiada en público certamen con el « Accésit » por la Real Academia Española, é impresa á sus expensas. Madrid, 1906.*

en la literatura castellana anterior al Arcipreste de Hita y aun en la literatura oriental ¹, pero estos precedentes representan poco, por la falta de pruebas de su influencia en él. Más eficaz parece ser la de Ovidio, á quien cita, pero es casi seguro que el Arcipreste, hombre de escasisima cultura, no conoció *absolutamente nada* de la literatura latina, y que, lo que llegó á su noticia de Ovidio, lo sabe merced á la comedia anónima : *Pamphilus, de Amore*, escrita á fines del siglo XII ó principios del XIII. El autor del *Pamphilus* si que se inspiró directamente en Ovidio, pero el Arcipreste no hace otra cosa que traducir unas veces é imitar otras la comedia referida ². Y sin embargo, como advierte el Sr. Menéndez y Pelayo : « La *anus* de la comedia de Pánfilo no tiene carácter : es un espantajo que no hace más que proferir lugares comunes. *Trotaconventos* muestra ya los principales rasgos de Celestina ³. »

Pero si no cabe hablar de influencia clásica en el Arcipreste de Hita, cabe decir mucho de esa influencia en los autores de la *Comedia de Calisto y Melibea*, que ya eran hombres del Renacimiento, y cuya erudición, de que hacen ostentosa gala, era notablemente superior á la del primero. A uno de los criados de

1. Véanse las páginas 281 á 297 del citado libro del Sr. Puyol, el cual menciona el *Libro de Alexandre*, el *de los Enxemplos* y *El Conde Lucanor*, y, con respecto á la literatura oriental, el *Libro de los engaños e los asayamientos de las mugeres*, traducido del árabe al castellano en 1253, y el *Hitopadeza*.

Una vieja alcahueta interviene en las donosas aventuras de Bakbarah el Mellado (el segundo hermano del barbero), en las *Mil y una noches*, pero esta novela es probablemente posterior á la época del Arcipreste. En el orden de la literatura oriental, ningún precedente celestinesco iguala en importancia al *Kama-Sutra* (Reglas del Amor) de Vatsyayana (vid. la versión francesa de E. Lamaitresse).

2. « Es el caso que, á pesar de cuanto queda dicho, pudo muy bien el Arcipreste no haber leído á Ovidio en su vida, porque las ideas á que hemos hecho referencia fueron tomadas por él, casi al pié de la letra, como veremos en breve, de la comedia latina *Pamphilus, de Amore*. » J. Puyol y Alonso
Obra citada, pág. 242.

3. *La Celestina*; ed Krapf (Vigo 1900). Tomo II, pág. 38 del Apéndice.

Calisto le ponen por nombre Sosia, que viene á ser el *gracioso* del *Amphitruo* de Plauto ¹, y ¡cosa rara! en Plauto es precisamente donde vemos más definidos los caracteres del tipo celestinesco en la literatura latina. Y es también cosa extraña que aquel carácter (el de la afición á la bebida) que hemos visto agrega la *Comedia* al tipo de Urraca, sea el que hallamos con mayor amplitud puntualizado en la literatura latina.

Fedro (30 a. de C. — 44 d. de C.), en la fábula 1ª del libro III, pinta una vieja aficionada al vino, la cual se lamenta de que en el ánfora no quede ya ni gota de un licor que debió de ser excelente, á juzgar por el aroma que ha dejado :

*Anus iacere vidit epotam amphoram,
adhuc Falernâ faece et testâ nobili,
odorem quae iucundum latè spargeret.
Hunc postquam totis avida traxit naribus :
O suavis anima! qualem te dicam bonam
antehac fuisse, tales cùm sint reliquiae ? »*²

De aquí el proverbio : *Anus ad armillum*, que trae Nonio como de Lucilio, y que, significando literalmente : *la vieja al vaso de vino*, equivale al nuestro : *La cabra tira al monte* ³.

Más puntos de contacto con Celestina tiene aquella vieja, llamada Dipsas ⁴, contra la cual dirige Ovidio (43 a. de C. — 17 d. de C.) la elegía 8ª del libro I *Amorum*. Dipsas es una vieja (*anus*) aficionadísima á la bebida :

*nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria vidit equis.*

1. El *Anfitrión* de Plauto fué traducido al castellano en 1515 por el Dr. Francisco López de Villalobos. Códices de Plauto, del siglo xv, se conservan en nuestras bibliotecas (por ej. en la del Escorial).

2. Cito por la ed. Barbou, *in usum Delphini* (Parisiis, 1726).

3. El *armillum*, según Festo, era un recipiente para vino, empleado en las ceremonias religiosas.

4. Del griego δῖψα; = árida, seca, sedienta.

Conoce las artes mágicas :

Illa magas artes, Æneaque carmina novit :

Y sabe las virtudes de las plantas :

Scit bene quid gramen. quid torto concita rhombo
Licia, quid valeat virus amantis equae.

No carece de elocuencia :

Nec tamen eloquio lingua nocente caret.

Excita á la amiga del poeta á gozar de la vida :

Labitur occulte fallitque volubilis aetas,
ut celer admissis labitur amnis aquis.

Y le propone siempre por mira el interés :

Qui dabit, ille tibi magno sit maior Homero.
Surda sit oranti tua ianua, laxa ferenti.

En suma, los consejos de Dipsas son hermanos de los que Urraca, Celestina y Doña Claudia dan á sus educandas ¹.

Análogas interesadas advertencias hace la vieja Syra á la meretriz Filotis, en la primera escena de la *Hecyra* ² de Terencio (194-158 a. de C.) :³

Ergo propterea te sedulò
et moneo, et hortor, ne cuiusquam misereat te :
quin spolies, mutiles, laceres, quemquem nacta sis.

Pero todavía sorprenden más los precedentes que se hallan en Plauto (227-184 a. de C.). Vamos á fijar sólo nuestra atención en cuatro de sus comedias : *Asinaria*, *Cistellaria*, *Curculio* y *Mostellaria* ³.

1. El Sr. Puyol, en su citada obra (págs. 282 y 283), ha reparado ya en este precedente ovidiano, aprovechado por el autor de la comedia *Pamphilus, de Amore*.

2. En esta comedia constan los nombres de Pármeno y Sosia.

3. Cito por la edición B. F. Schmieder (Gottingae, 1804; Sumtibus Henrici Dieterich).

He aquí las crudas y *celestinescas* verdades que la vieja meretriz Cleereta le dice, en *Asinaria*, á Argyripo :

Non tu scis, quae amanti parcat, eadem sibi parcat parum.
 Quasi piscis, itidem est amator lenae : nequam est, nisi recens.
 Is habet sucum, is suauitatem : eum quouis pacto condias ;
 vel patinarium vel assum : verses quo pacto lubet.
 Is dare volt, is se aliquid posci. nam vbi de pleno promitur,
 neque ille scit quid det, quid damni faciat. illi rei studet :
 volt placere sese amicae, volt mihi, volt pedissequae,
 volt famulis, volt etiam ancillis : et quoque catulo meo
 subblanditur nouus amator, se vt quom videat, gaudeat.
 Vera dico : ad suum quemque hominem quaestum esse, aequum
 [est, callidum.

.....
 Non tu scis? hic noster quaestus aucupii simillimu' st.
 Auceps quando concinnauit aream, obfundit cibum.
 Aues adsuescunt. Necesse est facere sumptum, qui quaerit lucrum.
 Saepe edunt : semel si captae sunt, rem soluunt aucupi :
 itidem hic apud nos. aedis nobis area est, auceps sum ego.
 esca est meretrix, lectus illix est, amatores aues :
 bene salutando consuescunt, compellando blanditer,
 osculando, oratione vinnula, venustula.
 Si papillam pertractauit, haud est ab re aucupis.
 Sauium si sumsit, sumere eum licet sine retibus.
 Haecine te esse oblitum, in ludo qui fuisti tamdiu ?
 (Act. I, scen. 3.)

En *Mostellaria*, Scafa, otra vieja meretriz, recomienda, como Cleerata, á la joven Filemacia que no se apasione de un solo hombre, porque lo sentirá en la ancianidad :

At hoc vnum facito cogites, si illum inseruibus solum,
 dum tibi nunc haec aetula est, in senecta male querere.
 (Act. I, scen. 3.)

En *Cistellaria* aparece otra *lena* por el estilo de las mencionadas, pero con singular afición á la bebida. El dios Auxilio dice de ella que es tan parlara como bebedora :

Utrumque haec, et *multiloqua* et *multibiba* est anus.
 (Act. I, scen 3.)

Y la *lena*, por su parte, se precia de estar *repleta de la flor de Baco* :

Quiaque adeo me compleui flore Liberi.

(Act. I, scen. 1.)

Recomienda la vieja á Silenia que no ame, sino que finja amar, porque cuando uno ama de véras, prefiere el amado al interés propio :

Adsimilare amare oportet, nam si ames extempulo,
melius illi multo, quem ames, consulas, quam rei tuae. .

(Act. I, scen. 1.)

Y le habla, además, en estos términos :

Decet pol, mea Silenium, hunc esse ordinem
beneuolentes inter se, beneque amicitia vtier :
vbi istas videas summo genere natas,
summates matronas, vt amicitiam colunt,
atque vt eam iunctam bene habent inter se.
Si idem istud nos faciamus, si idem imitemur,
ita tamen vix viuimus cum inuidia summa.
Suarum opum nos volunt esse indigentes.
Nostra copia nihilo volunt nos potesse,
suique omnium rerum nos indigere,
vt sibi simus subplices. eas si adeas,
abitum quam aditum malis. ita nostro ordini
palam blandiuntur ; clam, si occasio vsquam est,
aquam frigidam subdole subfundunt !
Viris cum suis praedicant nos solere ;
suas pellices esse aiunt ; eunt depressum,
quia nos libertinae sumus. *et ego et lua mater ambae
meretrices fuimus : illa te, ego hanc mihi educaui
ex patribus conuenticiis. neque ego hanc superbiae causa
reputi ad meretricium quaestum, nisi vt ne esurirem.*

(Act. I, scen. 1.)

Otra *lena* de *Curculio* tiene por sobrenombres : *Multibiba* y *Merobiba*,

Quasi tu lagenam dicas, vbi vinum solet
Chium esse.

(Act. I. scen. 1.)

El apasionado Fedromo busca á esta vieja para que le sirva en sus amores con Planesia. El esclavo de Fedromo rocía con

vino la puerta de la casa donde mora la vieja, y al olor sale ésta, diciendo extasiada :

Flos veteris vini meis naribus obiectus est.
 Eius amos cupidam me huc prolicit per tenebras.
 Vbi vbi est? prope me est. evax habeo. Salve anime mi,
 Liberi lepos. vt veteris vetusti cupida sum!
 Nam omnium vnguentum odor prae tuo nautea est.
 Tu mihi stacte, tu cinnamomum, tu rosa,
 tu crocinum et casia es, tu bdellium. nam vbi
 tu profusus, ibi ego me peruelim sepultam.
 Sed quum adhuc naso odos obsequutus es meo,
 da vicissim meo gutturi gaudium.
 Nihil ago tecum. vbi est ipsus? ipsum expeto
 tangere, inuergere in me liquores tuos
 sino ductim.

(Act, I, scen. 2.)

No dice más Celestina en loor del de Monviedro.

Así pues, la nota que los autores de la *Comedia de Calisto y Melibea* agregaron á las constitutivas del tipo creado por el Arcipreste de Hita, constaba con toda claridad en el teatro de Plauto¹, que seguramente conocieron aquellos, de la misma suerte que el oficio de Celestina aparece con sus rasgos fundamentales en Ovidio. Esto no arguye, sin embargo, imitación absoluta de los modelos latinos, porque el tipo es eterno, y tanto el *Libro de Buen Amor*, como la *Comedia de Calisto y Melibea* y la *Tía Fingida*, son retratos fieles de la realidad. Aun hoy, á pesar del progreso de los tiempos, la *superstición* y la *hechicería* van unidas á la función celestinesca, y no es raro ver clavada, trás de la puerta de las *tiendas de carne*, una vieja herradura, como medio empleado por las sucesoras de Celestina para *atraerse á la Fortuna*.

A. BONILLA Y SAN MARTÍN.

1. Probablemente, Plauto encontraría ya el modelo de sus tipos celestinescos en la literatura griega, á la cual recurre con frecuencia. Consta, por confesión propia, que *Asinaria* es un arreglo del *Onagos* de Demófilo, autor griego desconocido.

POESÍA MATONESCA

(ROMANCES MATONESCOS)

MATERIAL DE ESTUDIO. — Hemos utilizado para este estudio la pequeña colección incluida en el *Romancero general*¹.

La colección de romances matonescos es mucho más grande, y si se reuniera constituiría seguramente un grueso volumen.

No hace falta un material copioso y la colección que utilizamos es lo suficientemente expresiva para que podamos desenvolver todo nuestro pensamiento en la investigación de este género literario.

Consta de diez romances titulares que por el orden en que están publicados son los siguientes : *Doña Josefa Ramírez, Doña Victoria Acebedo, Espinela, Francisco Esteban el Guapo, Francisco Correa, Don Juan Merino, Don Pedro Salinas, Don Rodolfo Pedrajas, Bernardo del Montijo, Pedro Cadenas.*

CLASIFICACIÓN DE LOS ROMANCES MATONESCOS. — Para clasificarlos es indispensable un previo estudio de la evolución de esta forma literaria, no obstante lo que se pueden anticipar algunas consideraciones.

Lo característico en lo matonesco es la manifestación de valentía y todos los romances se asemejan en la ponderación de esta cualidad.

También se asemejan la mayoría de los romances en la particularidad de algunas caracterizaciones del tipo valentón. Por ejem-

1. *Biblioteca de autores españoles*, t. XVI, págs 350-389.

plo, la mayoría de los valientes conmemorados en los romances, son precoces. Doña Josefa Ramirez tiene 18 años; Doña Victoria Acebedo 15; Espinela es una muchacha; mozuelo es Francisco Esteban; 16 años le consignan á Francisco Correa; 18 á Bernardo del Montijo; 20 á Don Rodolfo de Pedrajas, y el mayor de todos, cuya edad consta en los textos, Don Pedro Salinas no excede de 24 años.

Según los romances, la región del matonismo es Andalucía. De las tres mujeres valientes, dos nacieron en Almería y en Ronda y una en Valencia. En el romance *Pedro Cadenas*, que es una escena trágica de valentía, no la conmemoración de un valiente particularizado, la natalidad no está significada, pero en los restantes Andalucía se lleva el cincuenta por ciento con tres valientes de más de la marca naturales de Lucena, Sevilla y Jaén, representando los tres restantes uno á Valencia, otro al antiguo reino de León (Morales del Rey, provincia de Zamora) y otro á Portugal (Bernardo del Montijo).

Pero ni la edad ni la naturaleza son elementos clasificativos, porque no definen de por sí el carácter de este género literario nacional.

La poesía matonesca no surge aisladamente, sino en un orden de relaciones evolutivas, literarias y sociales.

¿Es un desdoblamiento de la poesía rufanesca? Sólo un romance matonesco, *Bernardo del Montijo*, recuerda la jácara. Asunto jácaro es el de *Pedro Cadenas*, pero con desenvolvimientos que lo desnaturalizan. En los demás, ni reminiscencias pueden señalarse.

La poesía rufanesca es una modalidad, dentro de sus condiciones degenerativas, de la poesía amatoria. No se puede prescindir en esa poesía de la mujer relacionada con el rufián. Esencialmente ése es su asunto.

La poesía matonesca no es amatoria. En su romance más típico *Francisco Esteban el Guapo*, no hay elemento amatorio de ninguna clase. Los dos romances antes citados por su conexión con la

jácara tienen ese elemento, que no es reconocible ni siquiera en los romances de las tres mujeres valientes, Ramírez, Acebedo y Espinela, que aunque se arrojan á la valentía por motivo amoroso, la determinante parece que no constituye otra cosa que un reactivo para revelar el carácter valentón.

¿Influye en esa poesía lo caballeresco? Mucho más que lo rufanesco. Típicamente caballeresco es el romance *Don Rodolfo de Pedrajas*. La motivación caballeresca es la determinante en *Don Juan Merino*. Alardes y propensiones caballerescas pueden señalarse en los otros romances de la colección. En fin, algo de lo esencial del matonismo es caballeresco por su índole.

Pero todo género literario tiene una condicionalidad y una finalidad. En la poesía rufanesca son evidentes ambas cosas, con la asociación del rufián y de la prostituta y de la germanesca en general. ¿Cuál es la condicionalidad y la finalidad de la poesía matonesca? La definida en el más famoso y popular de los romances matonescos, *Francisco Esteban el Guapo*, del que son derivaciones *Don Pedro Salinas* y también *Don Rodolfo de Pedrajas*. En ese romance adquiere su verdadera personalidad literaria y social este género poético. Estudiándolo pueden significarse algunos elementos clasificativos en la evolución de la poesía matonesca.

Carácter matonesco es la indisciplina, la rebeldía, que en *Francisco Esteban* se define concretamente como rebeldía social. Este carácter matonesco es propio también de lo caballeresco, sobre todo en los libros de caballerías del ciclo bretón. Se podrían ofrecer para demostrarlo abundantes testimonios, pero es bastante una observación precisa, que lo mismo puede aplicarse á lo caballeresco que á lo matonesco. Dice el insigne historiador de nuestra novela: « Y la caballería andante, cuya característica es la *expansión loca de la fuerza individual* '. » También se puede

1. Menéndez y Pelayo. *Orígenes de la novela*, pág. CCXXVII. Nueva Biblioteca de autores españoles. Tomo I, Madrid, 1905.

afirmar con el autorizado testimonio del mismo autor, que la indisciplina y la rebeldía es carácter de la epopeya, y así dice : « Y buscó naturalmente sus héroes, no entre los monarcas leoneses, sino entre los grandes vasallos, rebeldes, turbulentos, ó discolos, de Burgos y su tierra ¹. »

Conviene no pasar adelante señalando otros caracteres, pues es de mucho interés psicológico retener una condicionalidad en que coinciden tres géneros literarios que demuestran afinidades que han de aclararnos el estudio evolutivo de la poesía matonesca.

Dejemos por lo tanto la clasificación y entremos en la evolución.

EVOLUCIÓN DE LA POESÍA MATONESCA. — El romance matonesco se puede, en cierto modo, considerar como derivación del romance rufanesco. Juan Hidalgo dedica la colección de sus romances al dios Marte :

A ti belicoso Marte
éste mi libro consagro,
que es germanico estilo
de los del germano trato.
No celebro aquí los hechos
de los varones pasados,
que hicieron su memoria
eterna y sus nombres claros ;
mas los que en tan mala vida
entre asombros y desgarros
viven asombrando al mundo,
que al fin les da el justo pago.

Precisamente la invocación no está en la preceptiva de la jácara, ni tampoco la ejemplaridad moral, el « justo pago », dos cosas de que la poesía matonesca no prescinde nunca.

1. Menéndez y Pelayo. *Tratado de los romances viejos*. Tomo I, pág. 177. *Antología de poetas líricos castellanos*. Tomo XI. Biblioteca clásica. Tomo CCXIII, Madrid, 1903.

La jácara tiene una manera de disimular lo que su asunto puede tener de trágico, si es tragedia todo lo que termina en muerte desastrosa. Las escenas de esta índole abundan en la jácara, y no obstante, la aparatosidad trágica no se emplea ni una sola vez. En la jácara hay muertes en lucha y muertes en patíbulo. El romance *De la vida y muerte de Maladros*, el que le sigue *Del cumplimiento del testamento de Maladros*, y el final *Testamento de Maladros*, se pueden convertir fácilmente, según se vean las cosas, en tragedia ó por lo menos en drama. Pero la jácara, siguiendo muy distinta inspiración, hace reír ó regocija con aquello mismo que pudiera hacer llorar ó entristecer.

Buscándole á la jácara su parentela con la literatura escénica, — véase el *Entremés de la cárcel de Sevilla* — no tiene ninguna conexión con la tragedia ni con el drama, ni con ciertas modalidades de la comedia, y sí con el sainete. Podríamos decir con una locución actual, — admitida una cierta conexión de la jácara con un género literario antecedente, del que es una de sus muchas derivaciones — que los romances de germanía son el *género chico* de la epopeya.

En las mismas obras trágicas como *El mayor monstruo los celos*, aparece la jácara manifestando su estilo peculiar, y así dice Polidoro en la Jornada tercera, escena IV :

¿ Es bien hacerme caer
En falta con todo un pueblo,
Que estaba ya convidado ?
¿ Es juego de niños esto ?
— Venga usted á ser ahorcado.
— Vaya usted que ya está absuelto —
¿ Que ha de decirse de mí
Sino que soy un grosero
Y no valgo cuatro cuartos
Para ahorcado ? Y fuera desto,
¿ Que ahorcado no es como un pino
De oro, en el comun lamento
De las viejas que le lloran ?
¿ Está por ventura el tiempo

Para no ser pino de oro
Siquiera por un momento ?
La costa que tenia hecha
De mas de cuatro mil gestos,
Para escoger los que habia
De ir por el camino haciendo
¿Que he de hacer della ? Y despues
¿Que diran de mi los ciegos,
Que la jácara tendrán
Escrita ya de mis hechos?

Esta referencia al teatro no es inoportuna. Al teatro, como lo indica ese y otros muchos ejemplos, van cosas difundidas en el romance y en otras manifestaciones literarias, pero también al romance se comunican elementos que el teatro puso de relieve. Consideración es ésta que ofrece un distintivo entre los romances germanescos y los matonescos. Los primeros no le deben nada de su inspiración al teatro, pero no se puede decir lo mismo de los otros.

Es admisible y demostrable que la literatura escénica, que se nutre considerablemente del aura popular, reacciona á su vez sobre ese elemento primitivo y no solamente causa impresión en él sino que produce hondas modificaciones.

Si se clasificaran las literaturas por el orden de relación con el público, se formarían dos grandes grupos : literaturas de contacto directo y colectivo y de contacto indirecto ó individual.

Al primer grupo no pertenece el teatro únicamente : el teatro es resultante de una modalidad primera. Hay literaturas que buscan su medio entre los que saben leer y hay otras que atienden con absoluta preferencia á los que saben ver y oír, que siempre han sido considerable mayoría.

La epopeya fué una literatura para oyentes y en cierto modo videntes y se difunde en virtud de los recitantes, juglares ó trovadores, que siempre tienen su escenario popular ó palaciego y público congregado para oírlos. Por eso la epopeya participa esencialmente de la naturaleza de la literatura escénica y por eso es también la gran proveedora de nuestro gran teatro.

Es incompleta la historia evolutiva del teatro si se limita á exponer el desenvolvimiento desde un tablado tosco y primitivo hasta el complicadísimo escenario de los teatros de hoy en día. Hay algo anterior que aun subsiste, y que es lo más genuina y primitivamente popular. El romance, derivado de la epopeya, ha tenido siempre, y lo tiene hoy en día, su teatro simplemente callejero, en que un recitante, que es el actor de ese teatro, habla y enseña las escenas y la decoración y vende además el romance impreso que será leído más que individualmente en colectividad para que el que sepa leer entere á los muchos que no saben.

Hoy se conservan, aun en nuestras grandes capitales, los mismos procederes á que hace referencia Cervantes en el *Persiles* ¹, y en

1. « yo pondré que si el cielo le lleva á su patria, que ha de hacer corrillos de gente, mostrando á su mujer y á sus hijos envueltos en sus pellejos, pintando la isla bárbara en un lienzo, y señalando con una vara el lugar do estuvo encerrado quince años, la mazmorra de los prisioneros y la esperanza inútil y ridícula de los bárbaros y el incendio no pensado de la isla : bien así como hacen los que libres de la esclavitud turquesca, con las cadenas al hombro, habiéndolas quitado de los pies, cuentan sus desventuras con lastimeras voces y humildes plegarias en tierra de cristianos (*Biblioteca de autores españoles*. T. I, pág. 519, col. 1ª).

.... « desde allí se fueron en casa de un famoso pintor, donde ordenó Periandro, que en un lienzo grande le pintase todos los más principales casos de su historia » (*Ibid.*, pág. 542, col. 1ª).

El poeta de la compañía de recitantes que se hallaba en Badajoz « cuando vió descoger acaso el lienzo donde venian pintados los trabajos de Periandro ; allí se vió en el mayor que en su vida se habia visto, por venirle á la imaginacion un grandísimo deseo de componer de todos ellos una comedia » (*Ibid.*, col. 2ª).

.... « mostrole asimismo el lienzo de la pintura de su suceso, que la relató y declaró muy bien Antonio el mozo » (*Ibid.*, pág. 547, col. 1ª).

.... « volvió Antonio el mozo á relatar el lienzo, y dejando admirado al pueblo » (*Ibid.*).

Se refiere al mismo proceder en el encuentro con los dos falsos cautivos : « prosiguiendo su viaje llegó á un lugar no muy pequeño ni muy grande, de cuyo nombre no me acuerdo, y en mitad de la plaza dél, por quien forzosamente

el retablo de Maese Pedro nos presentó de igual modo el escenario del romance y uno de los medios de difusión de los libros de caballerías que, según Menéndez y Pelayo, « no es el menor enigma de nuestra historia literaria esta rápida y asombrosa popularidad ¹ ».

Lo que llega á ser popular sólo se propaga por medios populares y éstos no pueden ser otros que los que propagaron la epopeya por contacto directo y colectivo, y consecuentemente ha venido á ser el teatro, por derivar de esa manera de difusión literaria, el medio de expansión de lo que inmediata, poderosa y rápidamente se difunde.

Ahora bien, ¿ el teatro es depurador ó adulterador de los elementos que del ambiente popular recibe? Hay de todo, conviniendo, antes de dilucidar este punto, hacer la afirmación de que, en tesis general, la literatura dramática es la menos independiente de todas las literaturas, y por lo mismo no puede estar reputada como la más sincera, sino, por el contrario, como la más halagadora y aun servil.

No valen, en cuanto á esta afirmación, las referencias preceptivas de enseñar, moralizar y deleitar. De todo esto hay en el teatro y también autores que responden á cada uno de esos fines. Pero el contacto con el público es origen de influencias y sugestiones del escenario á la sala y de la sala al escenario. Como el teatro es la más comercial de las literaturas, no se libra de una de las determinantes del comercio, la de agradar á la clientela. Por lo mismo si el teatro es en ocasiones ennoblecedor, también es envilecedor y ha propagado las más bajas tendencias, como en la actualidad propaga, por ejemplo, la pornografía.

habían de pasar, vieron mucha gente junta, todos atentos mirando y escuchando á dos mancebos, que en traje de recién rescatados cautivos estaban declarando las figuras de un pintado lienzo que tenían tendido en el suelo » (*Ibid.*, pág. 556, col. 1ª).

1. *Loc. cit.*, pág. CCXC.

Ningún autor dramático es capaz de decirle al público frente á frente, como tiene que decirle cuanto le diga, lo que Mateo Aleman al frente de las *Aventuras y Vida de Guzman de Alfarache*, le dice al VULGO : « No es nuevo para mi, aunque lo sea para ti (oh enemigo vulgo), los muchos malos amigos que tienes, lo poco que vales y sabes ». Y después de echarle en cara, vilipendiándolo, todas sus bajezas, añadirle : « No quiero gozar el privilegio de tus honras, ni la franqueza de tus lisonjas, cuando con ella quieras honrarme. » « Libertad tienes, desenfrenado eres, materia se te ofrece; corre, destroza, rompe, despedaza como mejor te parezca, que las flores holladas de tus pies coronan las sienes y dan la fragancia al olfato del virtuoso. Las mortales navajadas de tus colmillos, y heridas de tus manos, sanarán las del discreto, en cuyo abrigo seré (dichosamente) de tus adversas tempestades amparado. » Le dirá, á lo más, lo que Lope de Vega :

Y pues lo paga, es justo
hablarle en necio para darle gusto.

No se ha tomado en cuenta esta consideración para penetrar analíticamente en el contenido de las obras escénicas, sobre todo en los países que, como el nuestro, tienen un teatro nacional, y en que, por lo mismo, se han inmixtionado elementos de la psicología colectiva que en el teatro se exageran y con la exageración se difunden, penetrando así más abiertamente en la multitud.

Á mí no me cabe duda—aunque el estudio de conjunto no sea propio de este lugar—de que el teatro, sobre todo el calderoniano, influye considerablemente en la transmutación de la poesía rufianesca en matonesca y en las orientaciones de esta última.

El matonismo hay que estudiarlo necesariamente en sus primeras determinantes sociales. Entre nosotros, y por una determinada influencia social, el tipo del valiente destaca. El rey lo dice en *El médico de su honra* :

Vi valientes infinitos :
Y no hay cosa que me canse
Tanto como ver valientes,
Y que *por oficio pase*
Ser uno valiente aquí.

Aunque lo dice el rey D. Pedro, se refiere á la época de Calderón, de pronunciada decadencia nacional, en que la valentía había empezado á repatriarse y á brabuconear en el escenario casero, condicionalidad primera para que fuese romanceada y escenizada.

El matonismo penetra en el teatro é influye en los asuntos y también en el estilo. Es cosa fácil señalar en el estilo particularidades matonescas. Lo matonesco tiene de todo, menos de naturalidad. Se podía decir que lo matonesco, en la vida corriente, es la singularización de lo extraordinario y lo maravilloso con desdén de lo natural y acostumbrado. El abuso de la hipérbole y de todas las manifestaciones ponderativas es de incuestionable esencia matonesca en ciertos particulares de la expresión literaria. Todo lo que destaca en el tipo matonesco, como la ponderación, la presunción, el alarde, la rigidez, el artificio, el convencionalismo, el efectismo, el autoritarismo, se puede señalar paralelamente en el tipo del matón y en las formas y expresiones escénicas. De ese modo penetran en la literatura escénica las caracterizaciones de ciertas tendencias del medio nacional, influyen en el autor, que reacciona en sentido favorable á lo que lo solicita, y la tendencia reaparece reforzada en el escenario.

Al plantear la cuestión en estos términos claro está que se inicia un estudio psico-sociológico de diferenciación de los elementos teatrales que representan influjos de la colectividad conducentes á saber lo que ésta influye en el teatro y lo que el teatro influye en sus defectos, pero como el estudio no hace más que iniciarse, la finalidad inmediata se ciñe á la evolución de la poesía matonesca, para exponer la teoría de que esta forma literaria no ha podido surgir sin que la literatura escénica la determinase concretamente.

La poesía matonesca no es coetánea ni de la poesía rufanesca ni de la novela picaresca. Aparece mucho más tarde y muy distanciada de los influjos de una y otra. Concretamente no se puede señalar una fecha de nacimiento, pero bien se la puede referir ó muy á fines del siglo xvii ó á los comienzos del siglo xviii. La poesía matonesca aparece muy influenciada por los elementos dramáticos y lo dramático, lo escénico, es lo preponderante en nuestras últimas y grandes manifestaciones literarias, perdiéndose prontamente otras formas literarias preponderantes, no solamente las más genuinas, como la picaresca, sino hasta las incorporadas, como la novela sentimental y la pastoral y los mismos libros de caballerías. El influjo de estas tendencias el teatro lo recoge y lo asume, como forma literaria dominante y avasalladora. De este predominio del influjo teatral nos parece un derivado la formación de la poesía matonesca con los caracteres que la singularizan.

No obstante, es preciso advertir que dentro de esta misma poesía hay una evolución, y muy singular por cierto, tanto que constituye un verdadero retorno al sentido primitivo de la epopeya; pero de este asunto hemos de tratar concretamente más adelante.

Ahora nos atendremos al influjo de lo teatral, tratándolo en el doble orden de relaciones entre el autor y el público de que ya hemos hablado, empezando por lo concerniente á este último, que es el que primero determina la influencia.

EL CRIMEN POETIZADO. — La poesía rufanesca y matonesca, son susceptibles de una clasificación criminológica.

Delitos contra la propiedad : *Poesía rufanesca*.

Delitos contra las personas : *Poesía matonesca*.

El estudio de la poesía rufanesca, ya hemos dicho que es incorporable á la antropología criminal. En cierto aspecto, todavía lo es más el de la poesía matonesca.

La poesía rufanesca se desenvuelve en el ambiente de una determinada agrupación criminal, la delincuencia asociada, y por lo mismo, criminológicamente, su conceputación es más restringida.

No se puede decir que en la poesía rufianesca haya una emanación del espíritu colectivo. En lo concerniente á la índole especial de esa poesía, puede decirse que el público no es más que espectador, como lo era en las ejecuciones capitales y en todos los renovados espectáculos que la justicia le daba para con la expiación ó el castigo producir la ejemplaridad.

En la poesía matonesca hay, evidentemente, participación del espíritu público. Para el pueblo, el delito de robo, ó cualquier otra forma de delito contra la propiedad, es deshonoroso, razón primaria para que de lo concerniente á esas cosas no pueda hacer alarde, aunque, como dice Garofalo, el sentimiento de probidad sea muy endeble en las mismas sociedades superiores.

Si el delito contra las personas tiene los caracteres que se señalan en lo matonesco, que en parte son caracteres de hidalguía y en parte de valentía, ó tratándose simplemente de venganza motivada, no despierta repugnancia alguna en la conciencia popular y en ocasiones produce admiración.

Los criminólogos se contentan al hablar de delito de sangre, con la apelación al atavismo, sin precisar, como se debe, que el atavismo en muchas ocasiones no es una tendencia latente allá en las profundidades del carácter, sino una tradición perpetuada por la costumbre.

Un hecho nos lo dice. Los pacifistas, para evitar la ocasión de la guerra, proponen el desarme. Los políticos, nuestros políticos, para evitar la ocasión de la guerra social revelada en nuestra considerable cifra de homicidios, sólo inferior á la de Italia en Europa, no han acudido todavía á desarmar al pueblo, y eso que en nuestra antigua legislación hasta el siglo XVIII hay muchos preceptos prohibitivos de la fabricación, venta y uso de armas blancas y de fuego.

Nuestro pueblo está armado, seguramente más que en ningún otro momento de la historia. Casi todo el mundo usa la navaja, el cuchillo ó faca y menos el puñal, y se ha difundido considerablemente la posesión individual de la pistola ó el revólver. El

caballero, acomodándose á la indumentaria de la vida moderna, dejó la espada, que era de rigor en otros tiempos pero el villano ó vasallo de entonces, cree vivir aun en los tiempos en que cada cual se defendía de por sí y en que todos iban armados. Esto es un pormenor interesantísimo en la psicología social, pues nos demuestra, con testimonio irrecusable, que el pueblo vive todavía en el sentir primitivo y perpetuado de la venganza privada.

Con esto se dice también que el pueblo es adorador de la fuerza individual, motivo simpático para que llegara á apasionarse por los libros de caballerías y para que sintiese admiración por lo matonesco. En este sentido no hay diferencias de constitución psicológica, como lo hemos de ver, entre el pueblo subyugado por la epopeya, luego por los romances vulgares caballerescos y últimamente por los matonescos : el pueblo sigue esencialmente siendo el mismo y no varía la índole de su apasionamiento literario, porque no varía su modo de sentir. Adora la fuerza, la fuerza representada en el poder y en el esfuerzo individual y de aquí se desenvuelve su concepto estético, el de *guapeza*, que hemos estudiado en otra parte (*Hampa*) y al que seguramente volveremos á aludir.

No por eso se debe suponer que los españoles son de naturaleza sanguinaria. Buckle, resumiendo el parecer de numerosos pensadores de todas las naciones, dice que los españoles « son nobles, generosos, francos, íntegros, probos, amigos sinceros y celosos, afectuosos en todas las relaciones privadas de su vida, caritativos y humanos ». A Colajanni ¹ le llama la atención el contraste entre la *benevolencia* y *humanidad* y el distinguirse España por el alto grado de delincuencia en lo concerniente al homicidio. El contraste existe pero no la contradicción. En el delito de sangre hay que apreciar su naturaleza, y nosotros la tenemos que referir en nuestro estudio, en lo que á los españoles concierne, á lo que

1. Napoleone Colajanni, *La Sociologia criminale*, t. II, pág. 65. Catania, 1889.

constituye en ellos un apasionamiento histórico-literario que aun perdura con testimonios evidentes : el punto de honra, que es un sentimiento ligado á la reacción individual y á la justicia privada, mantenido aun más que por la influencia primitiva determinante, por la tradición caballeresca, y el continuar el pueblo armado y en aptitud para acudir á la fuerza siempre que un estímulo despierte su susceptibilidad.

De todos modos, la característica delincuente de la poesía matonesca, es la ponderación del delito de sangre, como lo vamos á demostrar con la estadística de los muertos y heridos que en los romances matonescos constan.

ROMANCES MATONESCOS	MUER- TOS	MUERTOS Y HERIDOS	VARIOS
D ^a Josefa Ramirez	12	»	1
D ^a Victoria Acebedo	10	1	—
Espinela	8	50	1
Francisco Esteban el Guapo	8	1	—
Francisco Correa	6	»	—
D. Juan Merino	10	9	—
D. Pedro Salinas	22	»	—
D. Rodolfo de Pedrajas	37	»	—
Bernardo del Montijo	40	»	—
Pedro Cadenas	5	»	—
Totales	158	61	2

Exceptuando el romance *Pedro de Cadenas* en que los cuatro que luchan mueren, los muertos y heridos de los otros van á cuenta de cada una de las individualidades que matando é hiriendo demuestran su poder. Esta demostración es una herencia literaria que recibió la poesía matonesca de los romances vulgares caballerescos, donde se leen frecuentemente cosas por el estilo :

Que los once caballeros
Andaban por aquel campo
Como lobos carniceros,
Y de los diez mil que habia
No quedaron ni ochocientos.

.....

Roldan riñe,

Y cuando sus compañeros
Llegaron para ayudarle,
Ya tenia siete muertos.

Los doce caballeros,

Hicieron tan gran combate
Que la sangre de los cuerpos
Corria por los arroyos
Como cuando está lloviendo.

Y así se podrían multiplicar indefinidamente las citas ya con el estrago que causan los paladines en las masas de sus enemigos ó cuando dos paladines esforzados hacen manifestación de su pujanza en la lucha, no habiendo, como ejemplo de ponderación, nada más impresionante que lo que se dice de Oliveros y Fierabras :

Arman tan cruel batalla,
Que parecia un incendio,
Que las chispas de las armas
Querian llegar al cielo.

Á lo matonesco está contado lo siguiente :

Pero el Duque en este tiempo
Le pegó con gran valor
Un puñetazo tan recio
Encima de la mollera,
Que le hizo saltar los sesos.

.....

Y le dice : — ¡ Señor Duque,
No ha sido el golpe de viejo,
Sino de joven bizarro ! —
Y le respondió risueño :
— Pues otros verás mayores,
Si Dios me da buen acierto.

Y en fin, para terminar, porque la demostración es tan concluyente que no necesita mayores referencias, la desenvoltura de Gui de Borgoña es todo lo matonescamente ponderativa que pueda desearse:

Lo agarró por la cintura
Y le hizo saltar los sesos
Contra el umbral de la puerta,
Y á la mar lo arrojó luego.

En esto se verá que la poesía matonesca no es otra cosa que la inmediata heredera de la poesía caballeresca, y el prestigio del tipo matonesco no deriva de un modo esencial de propensiones y tendencias nacionales, sino de la difusión literaria que es la gran propaladora ya valiéndose del primitivo teatro de plazuela en que la epopeya y el romance tuvieron y aun tienen su escenario, ya del escenario propiamente dicho con tendencias análogas en la literatura dramática, como también concluyentemente vamos á demostrar.

EL « *Don Juan Tenorio* » DE ZORRILLA Y « *El Burlador de Sevilla* » DE TIRSO DE MOLINA. — Á quien sostenga que existe parentela literaria entre estas dos obras, se le puede decir que ni siquiera por las apariencias sabe juzgar. Los dos Juanes, no solamente son, literariamente, hijos de distinto padre, sino que evolutivamente, dentro de la evolución natural, pertenecen á dos familias naturales y literarias. El de Zorrilla debiera llamarse como Francisco Esteban, *Don Juan Tenorio el Guapo*, porque pertenece, como Don Luis Megia, á la familia de nuestros matones. El de Tirso se podía llamar *Don Juan Tenorio el Sátiro*, porque ésta es su familia, renaciente en el tipo del *Burlador*. Expongamos primeramente esta segunda afirmación que por su originalidad puede ofrecer un camino á los investigadores. El asunto lo merece y, por otra parte, la dilucidación es necesaria para las finalidades de estudio.

UNA TEORÍA ACERCA DEL ORIGEN NATURAL DE *El Burlador de*

Sevilla. — Hace mucho tiempo estaba empeñado en el estudio de la « Significación funcional de las psicopatías sexuales ». Confieso que no me aventuro nunca á dilucidar lo patológico sin pensar antes en lo fisiológico. Á mi parecer, una gran parte de las psicopatías sexuales son manifestación de impotencia. Si existe la impotencia, me decía, en el otro extremo de la serie existe la potencia, con grados distintos hasta el acrecentamiento que define un tipo impulsivo sexual que los códigos penales modernos llaman violador. Este tipo se halla reconocido — me dije — en la antigua mitología. ¡Es el sátiro! La exageración de la potencia es la satiriasis.

Por estos caracteres, por su semejanza con el sátiro, se distingue el Don Juan del *Burlador de Sevilla*. Esto constituye lo fundamental de su carácter.

En el acto primero, después de gozar á Isabela, cuando el Rey en la escena segunda le pregunta « ¿ Quien eres ? », responde :

¿ Quien ha de ser ?
Un hombre y una mujer.

En la escena XII, cuando lo sacan del mar y Tisbea lo acoge desmayado en su regazo, se entabla el siguiente diálogo :

TISBEA. Volved en vos, caballero.
D. JUAN. ¿ Donde estoy ?
TISBEA. Ya podeis ver :
En brazos de una mujer.
D. JUAN. Vivo en vos, si en el mar muero.

Se manifiesta de improviso la tendencia satiriaca de Don Juan, expresándolo Tisbea en los siguientes versos :

Por mas helado que estais,
Tanto fuego en vos teneis,
Que en este mio os ardeis.
¡ Plega á Dios que no mintais !

En el acto segundo, escena V, sólo habla con el Marqués de

la Mota, preguntándole por sus conocidas de la vida galante ó burdesca que en Sevilla trató, mencionando á Inés, á Constanza, á Teodora, á Julia la del Candilejo. También se hace esta alusión celestinesca :

D. JUAN. ¿Y viven las dos hermanas ?

MOTA. Y la mona de Tolú

De su madre Celestina

Que les enseña doctrina.

En el acto tercero el sátiro reaparece, engañando á Aminta, que acaba de casarse, siendo muy expresivo el siguiente diálogo de la escena VII :

AMINTA. Vete, que vendrá mi esposo.

D. JUAN. Yo lo soy. — ¿De que te admiras ?

AMINTA. ¿Desde cuando ?

D. JUAN. Desde ahora.

AMINTA. ¿Quien lo ha tratado ?

D. JUAN. Mi dicha.

AMINTA. ¿Y quien nos casó ?

D. JUAN. Tus ojos.

AMINTA. ¿Con que poder ?

D. JUAN. Con la vista.

Partiendo de la significación de los caracteres satíricos distintivos de los procederes de D. Juan, y teniendo en cuenta lo generalizado que se halla este tipo en diferentes literaturas ¿no podría suponerse que en D. Juan reaparece el antiguo sátiro, el incansable perseguidor, acechador y burlador de ninfas, solamente que reaparece no en un medio pagano, sino en un medio cristiano ? La literatura actúa en muchas ocasiones como reveladora de lo que está dormido en el fondo de nuestras tendencias naturales, y solamente por ese hecho revelatorio se puede explicar la difusión de un tipo literario, porque coincide con un sentimiento que en todas partes repercute. Así el sátiro mitológico, que no es una ficción, sino una caracterización natural, pudo reaparecer en otras condiciones y en otro ambiente.

Si los sátiros van de selva en selva y de floresta en floresta, este carácter deambulativo y perseguidor se le atribuye á D. Juan que va de Nápoles á la playa de Tarragona, de aquí á Sevilla, y aunque lo envían á otra parte desterrado, retorna para volver á las andadas.

Esto ha sido y esto sigue siendo D. Juan hasta su muerte.

Si burlar
Es hábito antiguo mio
¿ Que me preguntas, sabiendo
Mi condición ?
(Ac. I, es. xv.)
Sevilla á veces me llama
El Burlador, y el mayor
Gusto que en mí puede haber
Es burlar á una mujer
Y dejarla sin honor.
(Ac. II, es. vii.)

Así dialogan en la escena XI del mismo acto :

CATALINON. Fuera bien se pregonara :
« Guárdense todos de un hombre
Que á las mujeres engaña,
Y es el burlador de España ».

D. JUAN. Tu me has dado gentil nombre.

Cuando Aminta le dice : « Tuya soy »,

D. JUAN (ap.) ¡ Que mal conoces
al Burlador de Sevilla !

Otro carácter verdaderamente antropológico, muy significado en el *Don Juan* de Tirso de Molina, es el de que como creyente tan sólo en las realidades y en los goces naturales, siempre renovados, carece de sentimiento y de creencias, incluso las supersticiosas.

CATALINON. Los que fingis y engaíais
Las mujeres de esa suerte,
Lo pagareis con la muerte.

D. JUAN. ¡ Que largo me lo fiais !

Ésta es la glosa de su descreencia que se ha de repetir hasta el momento expiatorio. Á su padre (ac. II, es. x), le responde con la misma despreocupación :

D. DIEGO. que es juez fuerte
Dios en la muerte.
D. JUAN. ¿ En la muerte ?
¿ Tan largo me lo fiais ?

El carácter descreído y nada supersticioso se manifiesta declaradamente en el acto III, escena XIX :

CATALINON. Mañana : que hoy es mal día.
D. JUAN. Pues ¿ que día es hoy ?
CATALINON. Es martes.
D. JUAN. Mil embusteros y locos
Dan en estos disparates.
Solo aquel llamó mal día,
Acíago y detestable,
En que no tengo dineros ;
Que lo demás es donaire.

No á otra cosa que á la absoluta descreencia se debe atribuir, no su alarde, su familiaridad con la estatua yacente del Comendador.

D. JUAN. ¿ De mi os habeis de vengar,
(*Asiendo la barba á la estatua*)
Buen viejo, barbas de piedra ?
Aquesta noche á cenar
Os aguardo en mi posada ;
.....
Pues vuestro enojo y venganza
Tan largo me lo fiais.
(Act. III, es. x.)

Y á Catalinon le dice :

¿ Que temor tienes á un muerto ?
¿ Que hicieras estando vivo ?
¡ Necio y villano temor !

Claro está que al reaparecer el sátiro en la civilización cristiana

tenía que interponerse el principio de la responsabilidad, incluso para que el propio sátiro al ver su fin piense en la misericordia divina.

D. JUAN. Deja que llame
Quien me confiese y absuelva.

D. GONZALO. No hay lugar, ya acuerdas tarde
(Ac. III, es. xxi).

Y en cuanto cae muerto, D. Gonzalo precisa la tesis cristiana :

Esta es justicia de Dios :
Quien tal hizo que tal pague.

Nadaquita esta derivación á la naturaleza esencialmente satírica del tipo de D. Juan y á las presunciones de que pueda ser el sátiro redivivo.

Lo que puede añadirse, y lo que interesa á nuestro asunto es que en D. Juan no existe ni un solo carácter matonesco, ni los que se pudieran imputar como alardes de bravuconería lo son. Á su carácter despreocupado y carente de influjos supersticiosos se puede atribuir lo que responde cuando D. Gonzalo le hace servir una cena demoniaca, empezando por un plato de alacranes.

D. JUAN. Comeré
Si me dieres áspid, áspides
Cuantos el infierno tiene.

Otro tanto se puede decir de la primera prueba á que somete á su descreído convidado.

D. GONZALO. Para cenar
Es menester que levantes
Esa tumba.

D. JUAN. Y si te importa,
Levantaré esos pilares.

D. GONZALO. Valiente estás.

D. JUAN. Tengo brio
Y corazon en las carnes.

Todo esto es verdad ; el crítico lo señala acertadamente, pero no estaba en situación de darse cuenta del porqué había ocurrido esa transfiguración. La crítica literaria no tenía entonces suficientes elementos para apreciar ciertas cosas, inspirándose ante todo en doctrinas estéticas y en manera alguna en datos y hechos evolutivos, siguiendo la evolución en la serie de su desenvolvimiento.

Revilla parte de la manifestación de la doctrina estética que inspira sus juicios, que es la clave para apreciar el porque de sus aseveraciones, pues aunque alega amplitud de criterio le pone esta limitación : « Pero si exigimos que el mal no sea idealizado ni embellecido hasta el punto que parezca mas amable que la virtud ¹. »

Si se fijara en la característica que se manifiesta en el *Burlador* de Tirso, donde el principio de responsabilidad determina la expiación y la condenación, advertiría simplemente que á esta doctrina religiosa y jurídica, la había sustituido la idea redentorista que en el *D. Juan Tenorio* de Zorrilla aparece muy evidenciada.

Este es un punto de partida muy seguro para averiguar el porque del *falseamiento*, de la *desfiguración*, como dice Revilla, de un carácter originario y típico, en un drama, el de Zorrilla, que « invirtió tres mortales actos en escenas fantásticas, abusando de lo sobrenatural » ².

Pero hay, también, otro falseamiento, otra desfiguración, que este mismo autor lo precisa al decir que nuestro gran poeta del siglo XIX, no hizo una creación sostenida, porque su D. Juan Tenorio « no es carácter siquiera, sino un conjunto extraño de inexplicables contradicciones, en el cual sólo hay una cualidad constante (salvo el final) : *el valor* ³. Y no se trata de un valor

1. *El tipo legendario del Tenorio*, p. 450.

2. *Ibid.*, p. 454.

3. *Ibid.*, p. 452.

sereno, que se manifiesta con naturalidad cuando la ocasión le obliga, como sucede en el personaje de Tirso, porque el otro es « desenfrenado, libertino, seductor, violento, asesino, espadachín, traidor, hijo desnaturalizado, amigo desleal y mal caballero (que todo esto es D. Juan Tenorio de Zorrilla) » ¹.

Estos particulares también son puntos de partida muy seguros para reconocer en virtud de qué influjos y tendencias resulta falseada y desfigurada una figura natural y admirable, que constituye tal vez la mayor creación ó adivinación de Tirso de Molina.

Empecemos el análisis del personaje y de la obra de Zorrilla por estos segundos caracteres, que son los primordiales para definir su filiación literaria. El personaje es *supermatonesco*: el acúmulo de caracteres matonescos lo distingue. El arranque de la obra corresponde á las propensiones y tendencias de la matonería. Una hostería donde se congregan gentes de la vida airada para saber el resultado de una apuesta bravucona á fecha fija, es toda la motivación. Por eso, por la tendencia fundamental, que es matonesca de todo punto, no es erróneo lo que á Revilla se lo parece. « Grave error — dice — fué *duplicar* la figura de Tenorio, creando el personaje de D. Luis Megia y estableciendo entre ambos igualdad tan perfecta que sólo se distinguen en haber cometido el segundo menos estupro y muertes que el primero ² ». No es error, ni grave ni leve: es una consecuencia natural de la determinación primera y muy conforme á la preceptiva señalada en la locución usual « un guapo para otro guapo ». Para que destaque la *guapeza* de D. Juan Tenorio es indispensable que se sobreponga á la del otro *guapo*, que presenta una lista no despreciable de mujeres burladas y de muertos, y éste es todo el asunto de la obra, ya cuando luchan por engañarse y por vencerse el uno al otro, continuando la apuesta, de la que es prenda Doña Ana de Pantoja

1. *El tipo legendario del Tenorio*, p. 451.

2. *Ibid.*, p. 454.

y también Doña Inés de Ulloa; ya cuando en la quinta á orillas del Guadalquivir mata á su rival; ya, en fin, cuando D. Juan Tenorio, haciendo su último alarde, transforma su solar en cementerio, más que para dar descanso á sus víctimas para ostentarlas, y allí se muestra el Tenorio

De cuyo valor dudais.

En toda esta parte de la acción, el D. Juan Tenorio de Zorrilla no es otra cosa que un romance matonesco llevado á la escena y encumbrado con la excelente forma literaria del poeta que lo prestigió. Es el más sobresaliente de nuestros matones. Desbancó en las preferencias populares á Francisco Esteban, cuyo nombre era de todos conocido y cuyo romance lo sabían muchos de coro y se recitaba hasta en las chozas de los pastores. El público español, en casi toda España, solemniza el día de difuntos en el teatro, congregándose para oír de nuevo y para ver la historia criminal del más conmemorado de nuestros grandes matones. En el público revive la tradición de una tendencia literaria que estaba dormida y que no tardó en resurgir en el ambiente del romanticismo. De pronto le causó extrañeza, y por lo mismo el estreno de la obra, la primera tentativa revelatoria, no tuvo fortuna; pero en la repetición ya estaba el público con sus recuerdos avivados y entonces la literatura matonesca alcanzó el mayor de sus éxitos.

El segundo elemento de la obra de Zorrilla, es una intercalación pasional que desnaturaliza, tanto como la matonesca, sino más, el carácter del gran personaje de Tirso. Un sátiro enamorado ¡qué contradicción! ¡qué convencionalismo! ¡Un D. Juan que se arrodilla, suspira y reza á su modo ante el sepulcro de Doña Inés! Aquí está bien lo que dice Revilla de que ese D. Juan « no es carácter siquiera ». No es D. Juan. Le han cambiado el nombre. Es otro personaje arreglado de nuestro teatro antiguo, del de Calderón. Se podría llamar..... Pero no anticipemos cosas que han de surgir de la demostración, y continuemos el análisis.

ORÍGENES LITERARIOS DE *Don Juan Tenorio* DE ZORRILLA.
— Revilla incluye entre las obras derivadas del *Burlador* de Tirso, *No hay cosa como callar* de Calderón. El asunto de la obra es ése, callar para ocultar y reparar el honor. Leonor ofendida consigue de ese modo casarse con D. Juan, y todos los personajes, al final de la obra, glosan la tesis repitiendo el significativo título y justificándolo. El título es la finalidad de esta comedia de puro enredo.

No obstante, hay que reconocer en D. Juan algunas particularidades tomadas al personaje primario.

Yo te confieso que he sido
Tan señor de mis potencias,
De mi albedrio tan dueño,
Que no hay mujer que me deba
Cuidado de cuatro días;
Porque *burlandome* dellas,
La que á mi me dura mas,
Es la que menos me cuesta.

(Jornada I, esc. 1.)

Si por damas, cosa es llana
Que á mi lo mismo me inclina
Angosta una vizcaina,
Que ancha una castellana.

(Jornada II, esc. XI.)

Y luego añade dialogando con D. Luis:

D. LUIS. ¿ Que medio hay para olvidar
Una hermosura?

D. JUAN. Alcanzar
Esa hermosura.

El personaje de Tirso de Molina reaparece en nuestra escena, falseado y desfigurado, con los elementos esenciales con que lo falseó y lo desfiguró Zorrilla, aunque sin la galanura literaria de este último, en la obra de D. Antonio Zamora *No hay plazo que no se cumpla ni deuda que no se pague* y *Convidado de piedra*. Este autores de fines del siglo XVII y comienzos del XVIII, es decir, de

la época en que á nosotros nos parece que tiene su manifestación ostensible la literatura matonesca.

Para este fin la obra de D. Antonio Zamora es grandemente demostrativa, pues en ella se juntan caracterizaciones matonescas y rufianescas evidentes, demostrando la transición de la jácara al romance nuevo.

Cuando llegan los estudiantes á dar serenata ante la casa de D^a Beatriz, la jácara se manifiesta con letra y música.

ESTUDIANTE 1^o. Caballeros, y la daifa,
 Para que haya la chillona
 Eche la jacarandaina.
 PIZPIRETA (*canta*). *Reinando en Andalucía*
Butron el de Salamanca,
Sobre el poder de Villordes
Floreció el buen Marco Ocaña ;

Y añade luego Pizpireta:

Dejar yo de ganar fama
 Entre los del pendon verde.

Todavía aparece intercalado algún término germanesco, como cuando Gamacho dice:

mas por si hallo
 á Beatriz y á su criada,
Afufon.

El nuevo estilo, el matonesco, aparece sin disimulo alguno, tal y como lo hemos de ver en los romances, ligado á la expresión en éstos distinguible, y no á ninguna otra forma literaria antecedente; y teniendo en cuenta que el teatro es reflejo en ocasiones de otras literaturas vulgarizadas, de igual modo que vemos la penetración en esta obra de una forma literaria que entonces se extinguía, la jácara, vemos á la vez la penetración de otra forma popular naciente, el romance matonesco.

Á la manera de los romances matonescos se habla en los siguientes textos justificados:

CAMACHO. Cuando
Desamparaste la patria
En fé de unas travesuras,
(Muchas pero muy honradas,
Pues fueron dos ó tres muertes
Sin motivo, y otras tantas
Clausuras rotas, por solo
Un quitame allá esas pajas)
¿ No quedó de ti ofendida
(Y no por pequeña causa)
Doña Beatriz de Fresneda,
Mujer ilustre, aunque hermana
De un jácaro, que en la Feria ¹
Es el protoguapo en gradas ?

La respuesta de D. Juan, es la del matonismo corriente :

D. JUAN. ¿ Que negocio ? Pues acaso
Porque es de los que recalcan
Las jotas, y tuvo en Cadiz
El barco de la aduana,
¿ No sabré yo, sin traer
Estoque de mas de marca,
La balona de muceta,
Y el sombrero de antipara,
Darle con mis manos limpias
Muchisimas cuchilladas ?

Téngase presente lo de tener en Cádiz el barco de la aduana, porque es una alusión contrabandista que, como hemos de ver, en la poesía matonesca significa mucho.

En fin, D. Juan sigue hablando en otras ocasiones como un matón de los más calleros y ordinarios, lo que demuestra el influjo del romance matonesco en la adulteración y falseamiento escénico del tipo original de Tirso de Molina.

1. Dice *feria* por *heria*, que es lo mismo.

Por mi no,
Que no está mi espada hecha
A reducirse á la cinta
Sin sangre.

Aun más desenfadada y matonescamente le responde á D. Luis :

En mi vida he respondido
A quien trae ese aparato
De crudeza, con mas lengua
Que la de un carabinazo ;
Mas porque sin esas armas
Vengo, usted, pues es tan guapo,
Reciba el deseo, y tome
A cuenta estos cintarazos.

También aparece inequívocamente en esta obra el elemento redentorista. D. Gonzalo no acude al convite para tomar venganza, sino para predicar la enmienda.

D. GONZALO. Dios licencia me concede
De venir á visitarte
Solo á fin de que aconseje
A tu ceguedad, que tantos
Pasados yerros enmiende.

En el banquete se explica con el mismo fin la significación de los platos.

D. JUAN. ¿ Que he de comer, si me traen
Solo un plato de culebras ?

D. GONZALO. En ellas quiero mostrarte
Un simbolo que te avise
Los tormentos infernales.

D. JUAN. Es ya tarde para enmiendas.

D. GONZALO. Para enmiendas nunca es tarde.

Con la buena intención de D. Gonzalo y con la perspectiva de la eterna condenación, D. Juan se arrepiente en el momento de morir.

D. JUAN. ¡ Dios mio, haced, pues la vida
Perdi, ¿que el alma se salve!
D. GONZALO. ¡ Dichoso tu, si aprovechas
La eternidad de un instante !
D. JUAN. ¡ Piedad, señor ! Si hasta ahora,
Huyendo de tus piedades,
Mi malicia me ha perdido,
Tu clemencia me restaure !
(*Cae muerto.*)

En fin, á esta solución le pone comento el padre de D. Juan, al saber la noticia de su muerte.

D. DIEGO. El consuelo que me queda
Es saber que en igual trance
Se arrepintió de sus culpas.

Zorrilla no fué un falseador, un desfigurador directo del tipo de D. Juan Tenorio ; lo fué reflejamente y en virtud de diferentes tendencias é influjos. Seguramente los nacionales son los más inmediatos y bastantes para explicar este proceso evolutivo. Es justificadamente supponible que Zorrilla conoció la obra de D. Antonio Zamora y que influyó en él de un modo más inmediato que la de Tirso de Molina. El temperamento literario de Zorrilla demuestra sus afinidades literarias, que tenían que estar en todo aquello que conviene á su romanticismo y á su modo de ver y sentir la leyenda. Probablemente en su *Don Juan Tenorio* sólo hay una alusión á la obra de Tirso cuando D. Juan alardeando de sus victorias amorosas dice que su amor ha recorrido toda la escala social desde la princesa (Isabela) á la pescadora (Tisbea). En lo demás su concepción debió ligarse, por naturales simpatías de su tendencia literaria al D. Juan matonesco y arrepentido de Zamora. En él existen los caracteres que Zorrilla tuvo en cuenta para combinar los elementos formativos de su concepción, haciendo, no un D. Juan recatado, como Tirso, que la única muerte que hace es para que no lo conozcan, porque lo característico en él es gozar, no alardear y sacar á plaza las

mujeres rendidas, como el D. Juan matonesco, que es, como todos los matones, ostentoso de sus majeras, valentías y éxitos, porque todo matón necesita escenario en que dominar y lucir. El embrión de su D. Luis, el tipo opositivo, en Zamora lo encuentra, y también con este nombre y en situación opositiva aparece en *No hay cosa como callar* de Calderón. El banquete del Comendador lo simplifica Zorrilla con dos platos simbólicos, el fuego y la ceniza, estando la insinuación en Zamora, cuando D. Juan le dice á D. Gonzalo :

¿ Fuego me das á beber ?

Pero, en fin, estos accidentes importan poco, son menudos, no significarían nada sin los dos elementos formativos, constituyentes de la obra de Zorrilla, que responde á la exagerada caracterización de lo matonesco y á lo ponderado del elemento pietista y redentor.

El drama de Zorrilla se puede dividir en esas dos partes perfectamente unificadas en la técnica dramática á que obedece. La primera es esencialmente matonesca. Son dos matones que hacen la liquidación de sus hazañas criminales y que, para no dejar cuentas pendientes, continúan la acción bravucona en dos episodios escénicos, el de D^a Ana y el de D^a Inés, triunfando en los dos D. Juan Tenorio que acaba el finiquito matando al Comendador y á D. Luis y huyendo para librarse de la justicia de la tierra.

La justicia del cielo es la segunda parte, por lo que Zorrilla llamó religioso á su drama. De todas las víctimas de D. Juan sólo una es piadosa, D^a Inés. Las demás, á juzgar por lo que el Comendador representa y por sus movimientos sobre sus pedestales, siguen luchando contra su enemigo común, las mueve la venganza y lo quieren llevar al abismo de la condenación.

D. Juan que en el cementerio es tan matonesco como antes, y que provoca matonescamente cuando dice

No os podeis quejar de mi
Vosotros á quien maté,
Si buena vida os quité
Buena sepultura os di.

desafía á los que provocó y responde airadamente á las que le parecen provocaciones de los muertos; pero ante el sepulcro de D^a Inés se muestra apesarado y quejumbroso. ¡ La venganza lo envuelve para aniquilarlo, pero el amor lo escuda !

En el drama de Zamora, D. Gonzalo es un enviado de Dios para que á D. Juan le acuda la gracia divina. Á D^a. Inés Dios le concede análoga intercesión, pero por el sacrificio, por ligar su suerte eterna á la de D. Juan :

O te salvarás
O te perderás con él.

Y esto sucede porque D^a. Inés es el único pensamiento amoroso y depurado en la vida de D. Juan. Lo que el crítico tantas veces citado le reprocha á Zorrilla por que invierte « tres mortales actos en escenas fantásticas, abusando de lo sobrenatural », se explica muy bien porque en él se manifiestan los dos influjos, el del infierno y el de la gloria, representados por el Comendador y por D^a. Inés, actuando la venganza y el amor hasta decidirse la suerte de D. Juan, y también se manifiestan las vacilaciones de éste hasta que el influjo del amor le hace contrito.

En este punto la evolución de los tres Don Juanes, el de Tirso, el de Zamora y el de Zorrilla, es muy significativa. En el primero D. Juan pide quien lo « confiese y absuelva », y D. Gonzalo le responde :

No hay lugar, *ya acuerdas tarde.*

En el segundo, á la desconfianza de D. Juan en lo infinito de la gracia divina, le responde D. Gonzalo :

Para enmiendas *nunca es tarde.*

En el tercero, también desconfía D. Juan y no se decide hasta el último momento, realizando el acto de contrición que se le pide, pero lo hace todo en virtud de una potencia intercesora que es el amor, y éste es el modificante muy significativo que establece Zorrilla, como si se inspirara en lo de « mucho te será perdonado, porque has amado mucho ».

Pero cuando se trata de buscar las determinantes en la inspiración de un dramaturgo, es necesario precisar una caracterización análoga en algo de lo que lo haya podido influir...; y aquí es oportuno despejar el enigma que dejamos apuntado cuando decíamos que el D. Juan contrito no es D. Juan, que le han cambiado el nombre, que se le podía llamar..... D. Eusebio, porque el Eusebio de *La devoción de la Cruz* de Calderón, es el amor al símbolo de las redenciones, amor intercalado en el desenvolvimiento de una larga y horrenda historia criminal.

Calderón en su famosa obra exagera el tipo delincuente de sus apasionados personajes, Eusebio y Julia, los dos marcados en sus pechos con la cruz que los redime, para que resalte la eficacia de la redención y el poder sin límite de la gracia divina. Eusebio, tal como Calderón nos lo pinta, se podría llamar, como ahora se dice, un delincuente nato.

Tierno infante era en los brazos
Del ama, cuando mi fiera
Condicion, barbara en todo
Dió de sus rigores muestra.

Esta nativa condición sigue manifestándose cuando ya es hombre.

Y pues mis hados fieros
Me traen á capitan de bandoleros,
Llegarán mis delitos
A ser, como mis penas, infinitos.

Más adelante acentúa la declaración de sus propensiones :

Asaltaré el convento que la guarda.
Ningun grave castigo me acobarda ;

Que por verme señor de su hermosura,
 Tirano amor me fuérza,
 A acometer la fuerza,
 A romper la clausura
 Y á violar el sagrado;
 Que ya del todo estoy desesperado.
 Pues si no me pusiera
 Amor en tales puntos,
 Solamente lo hiciera
 Por cometer tantos delitos juntos.

Pero Eusebio tiene una devoción :

sé que la primera
 Cuna fué el pie de una cruz

 Y que con las manos tiernas
 Tenia una cruz formada
 Y sobre los labios puesta

 Y la que yo tengo siempre
 En los pechos.

Á Alberto lo salva el libro de devoción que detiene la bala y
 con este libro se queda Eusebio. No comete una violación y un
 incesto con Julia porque ésta

Tenia en el pecho una cruz
 Labrada de fuego y sangre

y lo repele y huye :

Déjame, que voy huyendo
 De tus brazos, porque he visto
 No sé que deidad en ellos.

La devoción de la cruz es el hilo misterioso que relaciona la
 naturaleza de un criminal tan criminal, con la divina gracia y por
 esa devoción espera salvarse, y así le dice á Alberto :

Si deseas
 Mi bien, pide á Dios que no permita
 Muera sin confesion.

Y el milagro se hace reteniendo Dios el alma en el cuerpo difunto para que Eusebio se levante de su misma sepultura y diga con general admiración :

Ven á donde mis pecados
Confiese, Alberto, que son
Mas que del mar las arenas
Y los átomos del sol.

En otro orden, en el de la matonería, con muertes y estupro, violación de sagrado y todo género de infamias, la naturaleza del D. Juan Tenorio de Zorrilla es tan salientemente criminal como la naturaleza de Eusebio y lo que la devoción de la cruz le vale á éste, al otro le aprovecha la devoción á D^a. Inés, la mujer divinizada. Sólo en esta obra pudo encontrar Zorrilla el contraste que desenvolvió en la suya. Á D. Juan también se le concede, como á Eusebio, la gracia de arrepentirse después de morir :

El capitán te mató
A la puerta de tu casa.

Tal vez le sugirió la obra de Calderón el mongío de D^a. Inés y la violación del sagrado de la clausura hecha por D. Juan. Otro detalle coincidente es que cuando Eusebio se encuentra con Curcio, el padre de Julia, hace lo mismo que D. Juan ante el Comendador cuando éste acude con gente armada á buscar á su hija.

EUSEBIO. La victoria que deseo
Es, á tus plantas rendido
Pedirte perdon; y á ellas
Pongo la espada que ha sido
Temor de tantos.

CURCIO. Eusebio,
No has de pensar que me animo
A matarte con ventaja.

Dejando en este punto lo de la influencia de Calderón en

Zorrilla, puede alegarse además, que ninguna obra tanto como *La devoción de la cruz* parece haber influido en la poesía matonesca, en alguno de los elementos que la constituyen, y esto es sobre todo demostrable en las mujeres valientes, pareciendo que el tipo de Julia es el que ha servido de modelo á los romances matonescos que tienen por heroínas á D^a. Josefa Ramirez, D^a. Victoria Acebedo y Espinela.

LAS MUJERES VALIENTES. — No se puede decir que este tipo sea una creación matonesca. Es ante todo y sobre todo, una creación caballeresca, de los libros de caballerías, como en el *Quijote* se declara ¹.

El tipo de mujer valiente y varonil está bastante repetido en nuestro teatro, pudiéndose citar en el de Lope, Estrella en *Los novios de Hornachuelos*, Creida en *Los Vargas de Castilla*, Leonor en *El Galán de la Membrilla*, *Las dos bandoleras* (tipos asimilables al de Julia), D^a. Leonor en *La fortuna merecida*, D^a. Ana en *La inocente sangre*, D^a. Eloisa en *Los Ramirez de Arellano*, Leonor en *Lanza por Lanza*, D^a. Elvira en *La campana de Aragon*, etc. En el teatro de Calderón ocurre lo propio, con Estela y Aurora en *Lances de amor y fortuna*, *La gran Cenovia*, Ariadna y Medea en *Los tres mayores prodigios*, Circe en *El mayor encanto amor*, Floripes en *La puente de Mantible*, Mariene en *El mayor monstruo los celos*, Polonia en *El Purgatorio de San Patricio*, etc. sin mentar rasgos varoniles como el de Estela en *Honor, amor y poder*, Hipolita en *Saber del mal y del bien*, etc. Beatriz en *¿Cual es mayor perfección?* y otros muchos.

1. En el capítulo XLIX, pág. 346, col. 2^a (*Bib. A. E.*) cuando el Canónigo le hace consideraciones á D. Quijote acerca de los libros de caballerías, se hace una detallada enumeración del contenido de éstos. « Y como es posible que haya entendimiento humano que se de á entender que ha habido en el mundo aquella infinidad de Amadisés, aquella turba multa de tanto famoso caballero (sigue la enumeración) ...tanto billete, tanto requiebro, tantas mujeres valientes..... »

Ya llegará el momento de recopilar en un estudio aparte los tipos de mujeres varoniles de nuestro teatro, en el cual también exigen investigación detallada los elementos y representaciones matonescas en general. La cuestión que hemos planteado en este estudio es más limitada, tratándose solamente de precisar el influjo de un tipo varonil, ó transfigurado varonilmente, el de Julia, en otras personificaciones de la poesía matonesca, así como ciertos influjos de la literatura dramática en algunas de las modalidades distintivas de los romances matonescos.

JULIA Y LAS MUJERES VARONILES. — El tipo de mujer varonil más identificado, más semejante al de las tres heroínas de los romances matonescos, es el de Julia en este drama famoso de Calderón.

No hay para que repetir todos los antecedentes de este carácter dramático. Los tomaremos en el momento mismo de su transformación criminal.

Eusebio escala el convento en que Julia es ya monja profesa. Llega á la celda en que su amada duerme. ¡Imposible renovar los lazos amorosos !

.....pero ya aqui,
Con voto de religiosa
A Cristo de ser su esposa
Mano y palabra le di.
Ya soy suya, ¿que me quieres?
*Vete porque el mundo asombres,
Donde mates á los hombres,
Donde fuerces las mujeres.*
Vete, Eusebio; ya no esperes
Fruto de tu loco amor;
Para que te cause horror,
Que estoy en sagrado piensa.
EUSEBIO. Cuanto es mayor tu defensa,
Es mi apetito mayor.

Esto le responde Eusebio y con su actitud decidida se impone y determina el consentimiento, pero al ir á gozar lo deseado, siente una invencible repulsión.

EUSEBIO. Dejame, mujer.

JULIA. Pues cuando
Vencida de tus deseos,
Movida de tus suspiros,
Obligada de tus ruegos,
De tu llanto agradecida,
Dos veces á Dios ofendo,
Como á Dios y como á esposo,
¡ Mis brazos dejas, haciendo
Sin esperanzas desdenes,
Y sin posesion desprecios !
¿ Donde vas ?

EUSEBIO. Mujer, ¿ que intentas ?
Dejame, que voy huyendo
De tus brazos, porque he visto
No se que deidad en ellos.
Llamas arrojan tus ojos,
Tus suspiros son de fuego,
Un volcan cada razon,
Un rayo cada cabello,
Cada palabra es mi muerte,
Cada regalo un infierno :
Tantos temores me causa
La cruz que he visto en tu pecho.
Señal prodigiosa ha sido,
Y no permitan los cielos
Que, aunque tanto los ofenda,
Pierda a la cruz el respeto.

Eusebio huye ; Julia no consigue detenerlo ; queda « turbada y confusa » de que « antes de vencer » haya huido. Explica en razonamientos monologados esta contradicción del sentimiento femenino :

Que queridas despreciamos,
Y aborrecidas queremos.
No siento que no me quiera,
Solo que me deje siento.

Baja por la misma escala que á Eusebio le sirvió para entrar y para salir. Se arrepiente, y cuando quiere volver, han quitado la escala.

Desta suerte me negais
La entrada vuestra ; pues creo
Que, cuando quiero subir
Arrepentida, no puedo.
Pues si ya me habeis negado
Vuestra clemencia, *mis hechos*
De mujer desesperada
Darán asombros al cielo,
Darán espantos al mundo,
Admiración á los tiempos.
Horror al mismo pecado,
Y terror al mismo infierno.

He aquí el programa... ¿matonesco? No. Julia no se propone hacer alardes de valor, ni á Calderón le conviene para su asunto una mujer bravucona. Julia es un símbolo del pecado que siente el impulso de pecar. Así lo da á entender en la escena iv de la Jornada tercera, cuando vestida de hombre y cubierto el rostro acude al monte donde Eusebio es capitán de bandidos, lo busca, lo desafía y le refiere lo que sigue :

Y porque veas que es flecha
Disparada, ardiente tiro,
Veloç rayo, una mujer
Que corre tras su apetito,
No solo me han dado gusto
Los pecados cometidos
Hasta agora, mas tambien
Me le dan, si los repito.
Sali del convento, fui
Al monte, y porque me dijo
Un pastor, que mal guiada
Yba por aquel camino,
Neciamente temerosa,
Por evitar mi peligro,
Le aseguré y le di muerte,
Siendo instrumento un cuchillo
Que él en su cinta traia.
Con este, que fué ministro
De la muerte, á un caminante

Que cortesmente previno
En las ancas de un caballo,
A tanto cansancio alivio,
A la vista de una aldea,
Porque entrar en ella quiso,
Le pagué en un despoblado
Con la muerte el beneficio.
Tres días fueron y noches
Los que aquel desierto me hizo
Mesa de silvestres plantas,
Lecho de peñascos fríos.
Llegué á una pobre cabaña,
A cuyo techo pajizo,
Juzgué pabellon dorado
En la paz de mis sentidos.
Liberal huespeda fué
Una serrana conmigo
Comptiendo en los deseos
Con el pastor su marido.
Y á la hambre y al cansancio
Dejé en su albergue rendidos
Con buena mesa, aunque pobre,
Manjar, aunque humilde, limpio.
Pero al despedirme dellos,
Habiendo antes prevenido
Que el buscarme no pudiesen
Decir : « nosotros la vimos »
Al cortes pastor, que al monte
Salió á enseñarme el camino,
Maté, y entré donde luego
Hago en su mujer lo mismo.
Mas considerando entonces
Que en el propio traje mio
Mi pesquisidor llevaba,
Mudarme le determino.
Al fin, pues, por varios casos,
Con las armas y el vestido
De un cazador, cuyo sueño,
No imagen, trasunto vivo
Fué de la muerte, llegué
Aquí, venciendo peligros,

Despreciando inconvenientes,
Y atropellando designios.

Poco importa la índole de la primera determinación y el desenvolvimiento simbólico en esta furiosa y no bien motivada sucesión de crímenes, para que en definitiva surja el tipo de la mujer varonil con procederes y animosidades impropias de su sexo. Julia se incorpora á los bandoleros en el instante en que van á ser acometidos por Curcio y su gente. No se amilana. Es la primera en gritar « ¡á ellos! » y en el monólogo de la escena VII define su carácter con las más exageradas ponderaciones :

Del monte que yo he buscado,
Apenas las yerbas piso,
Cuando horribles voces oigo,
Marciales campañas miro.
De la polvora los ecos,
Y del acero los filos,
Unos ofenden la vista,
Y otros turban el oído.
¿ Mas que es aquello que veo?
Desbaratado y vencido
Todo el escuadron de Eusebio
Le deja ya el enemigo.
Quiero volver á juntar
Toda la gente que ha habido
De Eusebio, y volver á darle
Favor ; que si los animo,
Seré en su defensa asombro
Del mundo, seré cuchillo
De la parca, estrago fiero
De sus vidas, vengativo
Espanto de los futuros
Y admiración de los siglos.

¿ Á qué esta serie de inoportunos apelativos ? ¿ Á qué tantos alardes y ponderaciones ? ¿ Son de necesidad en la expresión dramática ? ¿ No es bastante decir que va á prestar socorro sin señalar las consecuencias del hecho en lo actual y en lo futuro ?

La ostentación, la presunción y el alarde son caracteres matonescos. Lo matonesco se impone con sus modalidades á la preceptiva literaria. En general los romances matonescos comienzan de ese modo y de ello daremos una muestra.

El sol detenga sus rayos,
Y la luna su luz bella ;
Caduque el mar con sus olas.
Y estremezcase la tierra ;
Paren los cuatro elementos
En su rutilante esfera,
Pues de mi no estan seguros
Hasta los siete planetas.
Oigan pues con atencion
De una mujer la fiereza,
De una vivora el veneno,
Y de una sierpe lo adversa.
(*Espinela.*)

Tiemble de mi nombre el mundo,
Y estremezcanse los vientos,
Atemoricese el orbe
Y los hombres mas soberbios ;
Porque si digo quien soy,
Tengo formado concepto
Que no hay valiente ninguno
A quien yo no cause miedo.
(*Francisco Esteban el guapo.*)

Lo que el autor dramático y el recitante se proponen es coaccionar al público para apoderarse de su atención y de su credulidad. El proceder matonesco, denominado *temerón*, es coaccionante y tiende á producir el miedo ó el espanto con la dominación y el rendimiento, para fines á la vez utilitarios y admirativos. Esta literatura, al definir sus formas de expresión, aparece muy acondicionada á la psicología del sujeto y del asunto.

Á Julia, con una brusca transición del estado místico al estado disoluto, la transfigura el desdén. Lo mismo ocurre con *Espinela*, la más criminal de las tres mujeres valentonas de los romances matonescos. Se enamoró de Fabian Herrera :

Robóme su amor el alma,
Y yo, viéndome sin ella,
Le dije si me quería
Por esposa; y la respuesta
Que me dió fué : no igualarle
En calidad ni en hacienda,
Y que me fuese con Dios
A mi casa, en hora buena
Que ya tenía su gusto
En dama de mas nobleza.

D^a. Victoria Acebedo responde á otro motivo pasional. Tiene amores con D. Florencio de Granada, y sus padres la casan con otro.

Por fuerza se desposó
Con muy grande sentimiento.

Á D^a. Josefa Ramirez, adorada de D. Pedro Valenzuela, estando á la reja conversando con él, dos traidores lo estoquearon por la espalda matándolo.

Toda en lagrimas desecha,
Jura que se ha de vengar
A pesar de las estrellas.

Espinela era espadachina.

Aprendi á jugar las armas
Con tal valor y destreza,
Que á pocos dias sali
Como el maestro, maestra.

Busca á quien la desdeñó y lo reta (como lo intentó Julia con Eusebio); riñe y lo mata ante la misma reja en que hablaba « con cierta dama » :

Alborotóse la dama
Al ver su esperanza muerta ,
Pero de un carabinazo
Cayó como una cordera.

D^a. Victoria Acebedo, manifiesta tales instintos, impropios de sus tres lustros, que, no conformada con su destino, y estimulada porque su enamorado

Quejas exalaba al viento
Y suspiros daba al aire

al ir á gozar de himeneo con su esposo legítimo

se metió
En la cama un fuerte acero,
Y cogiendo á su marido
Dormido en el primer sueño
Sacó la daga veloz
Y le cercenó el pescuezo.

D^a. Josefa Ramirez averigua que los matadores de su amante son D. Leonardo y D. Gaspar de Contreras, sabe á donde han huido, los busca, los acecha, les sale al encuentro, riñen

Y á ambos difuntos los deja.

Ya están vengadas Espinela y la Ramirez y viuda la Acebedo, pero no es bastante : como Julia han probado el delito y como motivación de lo que luego ha de suceder, podrían repetir como ésta :

No solo me han dado gusto
Los pecados cometidos
Hasta agora, mas tambien
Me le dan, si los repito.

Y efectivamente, la Acebedo, vestida de hombre con un traje nuevo de su difunto, va en busca de su novio, huye con él, los detiene la ronda, resisten y resultan muertos los dos ministros, herido el Corregidor y preso D. Florencio. Ella huye al bosque y se incorpora á una cuadrilla de bandoleros que la nombran capitán. Va con ellos á la ciudad, entra en la cárcel y liberta á su novio y á los presos, huyendo todos, incluso el alcaide. El

novio quiere propasarse con ella, y aunque aparenta moderarse, medita traicioneramente hacer su gusto.

Ella, que siempre tenia
Cinco ó seis armas de fuego

se fingió dormida y cuando entró él aleve con otros dos cómplices, á los tres los dejó muertos de certeros disparos.

Huye y en el camino tres gitanos la quisieron robar

Y ella con su valor fiero
Poniendo mano á sus armas
A todos tres dejó muertos.

Sienta plaza en un regimiento y todos los capitanes la quieren llevar á su compañía, siendo favorecido por el Coronel el Capitán D. Anselmo de Torres, pero éste llega á presumir que tiene sus órdenes una mujer é intenta descubrirlo :

Porque si fuese mujer
Espera gozar su cielo.

La que defendió su honor contra las acechanzas del hombre preferido, se revela briosamente .

Cogió la espada del mismo
Capitan, y con resuelto
Valor le dió una estocada
Que cayó en el suelo muerto.

Después de realizar su venganza D^a. Josefa Ramirez, la quieren llevar presa, acudiendo á este fin el mismo Gobernador ;

Mas ella con arrogancia
Dijo : Sepa Vuescelencia,
Que mi espada á nadie teme
Aunque un ejercito venga.
Dijo, y chocando con ellos,
A uno toma y á otro deja ;

Tres ministros les mató,
Y en medio de esta refriega
Se le ha quebrado la espada;
Echó mano con presteza
Al trabuco que tenía,
Y a barrer la calle empieza.
Tan buena traza se daba
A disparar, que se lleva
Dos ó tres de cada tiro
Y la calle le franquean.

Se refugia en la Iglesia de San Francisco (la escena ocurre en Cartagena) donde le curan dos balazos que había recibido en una pierna, y ya restablecida se ausenta una noche, recobra el caballo que tenía en un mesón de las afueras y se dirige á Barcelona saliendo una tarde al encuentro siete bandidos. ¡ Á los siete mató! Se embarca para Roma en Barcelona. Apresaron los corsarios argelinos el barco en que iban. La compró un renegado muy rico. La mujer de éste se enamora de ella suponiéndolo varón. Resiste. La desairada le cuenta al moro las cosas al revés y la Ramirez es puesta en una oscura mazmorra, cargada de hierros y con orden de que no le diesen ni agua. Á escondidas un moro piadoso le traía el alimento. Entró el renegado y al ir á azotar viendo que estaba viva, descubrió quien era, se patentizó la verdad, y la perfida de la mora fué encarcelada, y después

Llena una tina de aceite
Mandó pusiesen al fuego,
Y así, al instante que hirvió,
A Abecelida trajeron,
Y amarrada á una columna
Se lo echaron por el cuerpo.

El renegado quiere ir á Roma á ser absuelto de su culpa y facilita á la Ramirez la vuelta á España, dándole además mil doblones. Llega por fin á Valencia y á casa de sus padres.

Estas siniestras heroínas, evidentemente emparentadas con

Julia de *La devocion de la Cruz*, también la siguen en el desenlace final de su existencia. Al enterarse de la milagrosa reconciliación de Eusebio, dice:

Sepan todos
Cuantos hoy viven, que yo
Soy Julia, en número infame
De las malas la peor.
Mas ya que ha sido comun
Mi pecado, desde hoy
Lo será mi penitencia ;
Pidiendo humilde perdon
Al mundo del mal ejemplo,
De la mala vida á Dios.

Y cuando Curcio la quiere matar, exclama :

Valedme Vos, Cruz divina ;
Que yo mi palabra os doy,
De hacer, volviendo al convento,
Penitencia de mi error.

Sin estos accidentes hacen lo propio la Acebedo y la Ramirez. La primera se refugió en un convento de San Francisco que estaba en un desierto.

Con el padre guardian
Se confesó por extenso,
Con lágrimas de dolor
Y grande arrepentimiento

y la penitencia que solicitó y le impusieron fué ponerla en una de las muchas cuevas que aquel desierto tenía, donde

Acabó con tanto ejemplo
Su vida, que llegó á ser
De anacoretas modelo.

La Ramirez, después de ser reconocida por sus padres, les manifiesta su propósito de ingresar en un monasterio.

Pusieronlo así por la obra
Y se ha entrado en un convento

De religiosas Franciscas,
Donde vivió dando ejemplo.

Espinela que, después de su fechoría, llamándose Raimundo sentó plaza de soldado y estuvo en el presidio de Ceuta catorce meses y que se fugó de allí, tiene una larga historia criminal : un paisano muerto ; tres muertos en riña por cuestión de juego ; un alguacil y un escribano, muertos también, resistiendo á la justicia ; robo de cuatro mil ducados á una señora ; varias fechorías semejantes en despoblado ; robo á una tabernera (cien ducados) dejándola moribunda ; robo de mil ducados á un sacerdote en la sierra ; robo, también en despoblado, á un caballero y á una señora, matando á aquél ; resistencia á la justicia que va á prenderlos causándole entre muertos y heridos cincuenta ; termina su vida en el patíbulo, dándole garrote,

Y ya puesta en el suplicio
Pidiendo al Señor clemencia,
Invoqué á la Virgen pura
Diciéndola : — Sacra Reina,
Madre de misericordia,
Dulce abogada nuestra,
Suplicadle á vuestro Hijo
Que por su amor me conceda
El perdon de mis pecados...

Con lo expuesto nos parece quedar justificada la influencia de *La devocion de la Cruz* en señaladas propensiones de la literatura matonesca y el parentesco de las tres heroínas de romance con Julia del famoso drama de Calderón.

Pero el teatro influye todavía más en la literatura que estudiamos, y para demostrar la tesis de que la literatura matonesca se formó á partir de este influjo, convendrá señalar separadamente otras particularidades.

OTROS INFLUJOS DEL TEATRO EN LA POESÍA MATONESCA. —
Que la poesía matonesca es un desprendimiento de la rufianesca,

o podemos probar, como anteriormente se indicó, con el romance *Bernardo del Montijo*. Basta leer lo que sigue para que se vea reflejado el estilo de la jácara.

Escuchadme jaquetones
Que sois, de la vida airada,
Un caso que ha sucedido
Con un mancebo del hampa ;
Es Bernardo del Montijo,
Que solo ser de alli basta
Para ser rayo y asombro
De la nacion lusitana ;
Apenas su tierna edad
A diez y ocho años llegaba
Cuando á un alcalde en su tierra
Mató con bastante causa ;
Y viendose perseguido
Por una acción tan bizarra,
Se partió á la Andalucia,
Adonde midió su espada
Con los jaques mas valientes
Que cantan jacarandainas.
En la campiña de Utrera
Hizo el mozo su habitanza,
Donde cobró mil amigos
Y leales camaradas,
Bien querido de los rufos
Y aplaudido de las majas.
Alli trabó una pendencia
Por una mujer mundana,
Con un rufian amigo ;
Le desafió á campaña,
Pero le envió al infierno
A las primeras levadas ;
Que es un leon en reñir,
En pelear un Carranza.
Por la muerte de este jaque,
Muchos rufos le amenazan,
Diciendo que si le cogen
Le tienen de hacer tajadas.

Por evitar ocasiones,
Se afusó y corrió la rauta,
Y dió con su cuerpo un vuelo
En esta villa de Zafra.

Se podía tomar este romance como forma de transición entre la poesía rufianesca y la matonesca. El asunto amatorio-rufianesco se transforma aquí en amatorio-caballeresco. Incluso existe la siguiente alusión caballeresca para ponderar una acción guerrera :

Lo que no hizo Oliveros
Ni Bustamante, ni Lara.

De manera que también resulta evidenciado que un mayor influjo de lo caballeresco en lo rufianesco determina la transformación de esa última forma literaria en matonesca.

El influjo caballeresco es evidente en *Don Rodolfo de Pedrañas* que así comienza :

Todo bandido se esconda,
No manifieste la charpa ;
A vista de mis arrojós
Tiemblen los guapos de España ;
Temple su ira Oliveros,
Vencedor de las batallas ;
Calle Bernardo del Carpio,
Que entre cerros y cañadas
Se quedó pidiendo guerra
Por yerro de su ignorancia.
No soy el Cid, ni Sansón,
Que columnas derribaba
En defensa del agravio,
Cuyo valor publicaba ;
Que morir por Dios y el Rey
Es dar lauros á la fama.

Mucho de caballeresco tiene este héroe de romance incluso en el triunfo final de sus hazañas, recompensadas y ennoblecidas por el Rey :

— Soy de Morales del Rey,
Invictísimo Monarca —
Generoso me responde :
— Ya eres Morales Pedrajas,
Y Marqués de Santa Cruz,
Y gran Conde de la Habana,
Y de Méjico Virey,
Y general de las armas.
Caballero comandante,
Con Doña Alberta Constanza
Es preciso que os caseis.

Sin embargo no se puede decir que este romance sea una transición de lo caballeresco á lo matonesco, porque no es un romance original, sino una derivación. Ciertas señales inequívocas, como la de empezar el héroe de Morales del Rey por comprar

Caballo y charpa,
Y cargado de tabaco
A Zaragoza pasaba,

y otras escenas de contrabandista, descubren sin género de duda que es una derivación de *Francisco Esteban el Guapo*, desviando el asunto al modo y á las finalidades caballerescas.

También es forma de transición muy significativa de la rufianesca á la matonesca, el romance *Pedro Cadenas*. El asunto está repetido muchas veces en las jácaras. La querida de *Pedro Cadenas* es ofendida por compañeros suyos, y ella le dice :

No serás Pedro Cadenas,
Respetado en Barcelona,
Si aquesta infamia no vengas,
Y la mano que me ultraja
Cortada no me presentas,
Pues de esta suerte me han puesto
Dos soldados de galera ;
El uno es Alfonso Tellez...

El asunto se desenvuelve por lo trágico perdiéndose el estilo rufianesco y sustituyéndolo la tendencia matonesca.

En esta sustitución influye lo caballeresco en ocasiones, pero tal vez el teatro influye mucho más, pues la matonesca tiende á dramatizar los asuntos.

ASUNTOS DRAMATIZADOS. — El romance que mejor puede demostrar la dramatización de este género de poesía, desnaturalizando el genuino estilo de la jácara, es el de D. Juan Merino, caballero valenciano que vino á Granada á ver á D^a. Luisa María, portento de belleza, cuyas rejas rondaban muchos señores ;

Pero la bizarra dama,
Blasonando de lo altivo,
A todos los despreciaba
Mostrandoles mil desvios.

D. Juan Merino se convierte en paladín, resiste á todos, realiza muchas acciones matonescas, triunfando de toda clase de riesgos y contrariedades, siendo al fin la dama suya.

A Valencia la llevaron,
Donde con prosperidades
Se celebraron las bodas
Con sequito incomparable.

Pero aquí empieza la tragedia. D. Juan, por imposiciones económicas, se retiró al campo con su mujer, viviendo en una quinta suya. Los visitaba un personaje, con quien la dama se entendió. Las sospechas de D. Juan se confirmaron y degolló á su mujer y á sus cómplices, la criada, el mayordomo y el paje, y atrayendo á aquel mismo lugar de las víctimas al ladrón de su honra,

Le dijo : — Mal caballero,
Dime, ¿ porque me agraviaste ?
Y dandole fuego al plomo,
El corazon le deshace ;
Sin que toda su excelencia
Le valiera en aquel trance.

En el romance *Pedro Cadenas*, por la motivación que ya se ha dicho, riñen

Con tal ira y saña fiera,
Que Cayetano García
Cerró con Diego Contreras,
Y Alfonso Tellez cerró
Con su contrario Cadenas.

Solo sobrevive Contreras, que fué á buscar á la causante de la riña y

La arrastra de los cabellos
Y la cortó la cabeza.

Un hermano de Cadenas jura tomar venganza y al superviviente lo mata de un carabinazo.

La justicia hace la liquidación final con el asesino, pues dispone su excelencia el General

Que lo lleven y lo amarren
A cuatro fuertes galeras,
Que sus carnes despedacen
Para que escarmiento tenga.

En estas dos obras, la tragedia tiene una finalidad que muy bien puede ser un derivado de ciertas propensiones calderonianas. Calderón, en Eusebio y en Luisa de *La devoción de la Cruz*, exagera de un modo considerable el tipo delincuente, la manifestación delincuente, para hacer resaltar el beneficio de la gracia. Tiene esta obra un fin devoto; contribuiría seguramente á difundir la devoción.

Una finalidad de índole análoga es patente en la tragedia de D. Juan Merino y en la de Pedro Cadenas. En las dos las causantes son dos mujeres. D^a. Luisa María

desde la mas tierna edad
Fué siguiendo los designios
De arrastrar pompas y galas

Cuyos trajes tan lascivos
Fueron la principal causa
De su fatal precipicio.

Esto se dice al principio del romance, y al final después de la tragedia :

Esto es lo que las mujeres
Causan por sus liviandades,
Que pierden hacienda y vida,
Y á pique de condenarse.

El romance *Pedro Cadenas* termina con las consideraciones siguientes :

Dios les perdone sus almas
Y nos perdone las nuestras
Cuando de este mundo vayamos
A gozar la vida eterna,
Y nos libre de mujeres,
Porque estas todo lo enredan ;
Que no hay desdicha ninguna
Que por mujeres no venga.
Alerta, alerta, mujeres,
Disponéos á la enmienda,
Que una mujer fué la causa
Que su galán se perdiera,
Y juntamente con él
Cuatro hombres de nobles prendas.
Escarmentad, valentones,
No vivais á rienda suelta,
No mireis á la mujer
Que es engañosa culebra
Que con su veneno mata
Aquesta fragil materia.
Y así tengamos á Dios
Y á la Virgen madre nuestra,
Porque despues de esta vida
Gocemos su gloria eterna.

Además de esto es reconocible en los romances otra intercalación religiosa, demostrándolo las invocaciones.

Al increado Señor,
Criador del universo
Y á la Virgen soberana
Madre del divino Verbo,
Guien todas mis potencias,
Para escribir con acierto
El caso mas horroroso.

(D^a Victoria Acebedo.)

A la que es Madre del Verbo,
Maria, Señora nuestra,
Le pido humilde y postrado
Me de gracia con que pueda
Referir á mi auditorio
La mas infausta tragedia.

(D^a Josefa Ramirez.)

Incluso en *Francisco Esteban el Guapo* que responde á muy distinta inspiración, como hemos de verlo pronto, el tercer romance empieza así :

Santo Cristo de la Luz,
Señor de cielos y tierra,
Desatad mi torpe labio
Y dad vigor á mi lengua,
Mientras la tercera parte
Canto de Francisco Esteban.

Y el cuarto romance también comienza parecidamente :

¡ Oh soberano Señor,
Que sustentais tierra y cielo!
Gobernad mi rudo estilo
Dad luz á mi entendimiento.

Los romanceros se han transformado en predicadores. ¿ Por qué ? ¿ Por un influjo religioso directo ? ¿ Por un impulso moralizador para corregir las costumbres desenfrenadas ? No está bien encaminado el pensar de la manera á que esas interrogaciones nos conducirían. Una forma literaria deriva casi siempre de un cierto influjo literario. En los romances matonescos hay sedimentos

rufianescos que de la jácara proceden; hay restos caballerescos que proceden del influjo de los libros de caballerías. ¿Porqué la intercalación religiosa ha de tener otra procedencia? No puede ser un derivado del sermón, que es la forma que más pudiera influir, porque el sermón no tiene tanto alcance. Ese alcance solamente es suponible en el teatro, sobre todo cuando se señalan formas dramáticas que coinciden con la modalidad de los romances matonescos. No quita esto que la influencia primitiva se acomode, luego que está determinada, á formas congéneres, como puede serlo, por ejemplo, la invocación propia de la preceptiva sermonera.

En suma, nos parece bien marcado el influjo teatral, y dejando la cuestión en su punto, abarquemos otro grandemente interesante en la evolución de la poesía matonesca, porque hace volver las aguas de la poesía y de la inspiración popular á cauces que parecían secos.

LA REVIVISCENCIA DE LA EPOPEYA. — Cuando en la época de la revolución de Septiembre y después de la violenta reprensión del bandolerismo andaluz, se discutió este asunto en el Congreso de los Diputados, D. Antonio Cánovas y D. Francisco Silvela hicieron la declaración de que este aspecto de las conmociones de Andalucía era una cuestión social, ante todo.

El bandolerismo andaluz se había manifestado mucho antes preponderantemente y dió lugar á una literatura, que hemos de suponer derivada de la matonesca, ensalzadora, magnificadora del bandido generoso,

El que á los ricos robaba
Y á los pobres socorria.

Hasta este momento, la literatura bandolera ni se manifestó, ni tuvo ambiente. El bandolerismo existía de muy antiguo. Los *gol-fines*, instalados en los montes de Toledo, dieron lugar á que los colmeneros toledanos fundasen la Santa Hermandad vieja de To-

ledo. De argumento le sirvió á Lope para sus *Dos Bandoleras* ¹. Vicente Espinel en *El Escudero Marcos de Obregon*, nos presenta en la Sauceda de Ronda la partida de *bandoleros* ó *vaqueros* compuesta de trescientos hombres y que obedecían á su capitán Roque Amador ². Pero en esta época, con ser el bandolerismo muy temible y dominante, no tuvo ambiente popular.

El pueblo se identifica con cierta clase de literaturas, ó por admiración ó por interés, ó más bien por las dos cosas á un tiempo. Cuando el pueblo se asocia por su interés á una determinada literatura, ésta es reveladora de una cuestión social. Ciego será quien no descubra este carácter en el *Poema del Cid*. El Cid fué prestigiado por algo más que por sus hazañas. La naturaleza humana es de tal indole que para asociarse á un movimiento necesita tener alguna participación. Las participaciones rara vez son meramente espirituales, tienen siempre un incentivo, aunque sólo sea el de la esperanza, y la participación que dió el Cid, está puntualmente registrada en el poema. El tema es siempre de esta índole :

Quando atierra de moros entro, que grant auer saco.

De Castiella uos ydes pora las yentes estranas
Assi es nuestra, uentura grandes son vuestras ganancias

Oyd, varones, non uos caya en pesar:
Poco auer trayo, dar uos quiero uestra part.

Lo primero que hace es repartir, declarando que lleva poco, y recomendándoles que no se apesadumbren por esto. El Cid conocía el porque se hacía la guerra, y ante todo se procuró dineros y al término de cada celada ó de cada batalla, hacía puntualmente la liquidación y le daba á cada uno lo suyo. Se lo quitaba á los moros y se lo repartía á los cristianos, y esta quitación y este reparto,

1. Véase mi estudio *Golfos y Golfines*, Madrid, 1905.

2. *Biblioteca de autores españoles*, tomo XVIII, pág. 469, col. 1ª.

productores del bienestar de los que luchaban, como luchan todos, por *mantenencias*, es una parte muy señalada, muy especificada en nuestra epopeya, tan realista que pone muy en su lugar el realismo económico.

En virtud de una manifestación económica, la poesía matonesca no solamente adquiere extraordinaria popularidad, sino que da ocasión para que en el siglo XVIII, se reviva el espíritu de la epopeya ya no por la lucha de adquisición entre moros y cristianos, sino por la rebeldía social contra los impuestos fiscales. La cuestión del bandolerismo, rebeldía social de los pobres contra los ricos en el bandolerismo andaluz, como lo es también más agravadamente en Sicilia, no es la revividora inmediata de la epopeya: lo es la cuestión del contrabando; Francisco Esteban es un contrabandista, un Cid revivido en otro ambiente, y el autor de los romances en que se perpetuó su historia, si no conocía la epopeya, la epopeya revivió en él recogiendo la manifestación del espíritu popular que volvía á manifestarse de ese modo.

¿Existió Francisco Esteban el Guapo? Los pormenores detallados del romance lo hacen presumir.

NACIMIENTO. En la ciudad de Lucena

.....

Nació de padres gallegos ¹.

FILIACION. — ¿Tienes padres? — dijo entonces
Don Pablo, y fué la respuesta:

— Si señor: vivo es mi padre,
Pobre, humilde, porque entienda
Que es la causa de que yo

Ande de aquesta manera.

— ¿Tienes madre? — No, señor;
Dios la perdone, ya es muerta.

— ¿Tienes hermanos? — Tres tengo,
Y á mi los tres me sujetan.

— ¿Donde casaste? — Y el dice

1. *Loc. cit.*, pág. 367, col 1ª.

Con arte y no sin viveza :
— En la ciudad de Jaen
Que es de su reino cabeza,
Cupido me hirió de amores,
Y lo logró de manera
Que recibí por esposa
A la mujer mas dispuesta
Que ha nacido en muchos siglos
En valor y gentileza :
Maria Josefa se llama
Y muy servidora vuestra.
— ¿ Tienes hijos ? — Si, señor,
Una hija, y desempeña
A su padre y á su madre
En lo hermosa y lo discreta.
— ¿ Que edad tienes ? — Y responde :
— Con muy poca diferencia
Tengo yo treinta y dos años,
Como mi persona muestra.

RESEÑA.

¿ Que señas tiene ? preguntan ;
Y les responde : — Son estas :
El es hombre de dos varas,
Rojo, y la barba algo negra,
El rostro muy apacible,
Y la vista placentera ;
Politico, cortesano,
Y con muchas agudezas,
Que para informarme de él
Hice muy bastantes pruebas.
Es un segundo Pulgar,
Que en Granada nombre deja
Por la accion tan atrevida
Que en mi casa tiene hecha.
El es hombre sin segundo
En valor y fortaleza,
Cortés, como temerario,
Y agudo sin competencia.
No me pesa haberlo visto,
Aunque asustado me deja,
Porque tal brio y despejo

No es posible que otro tenga.
Y á fe que siento en el alma
Que un hombre de tales prendas,
Entre riesgos y peligros
Ande de aquesta manera ¹. —

Y aun se añade, lo añade el mismo Francisco Esteban en una de sus arriesgadas presentaciones :

La vista suya es alegre,
Aunque su rostro es severo ;
Cortesano, lo que cabe ;
Discreto, sin par ni cuento ;
Tiene agudezas muy muchas
Y habilidad en extremo ;
Amigo es de sus amigos,
Y en sus acciones atento.
Es galan por su persona,
Su hablar es todo alhagueño,
Sus armas ya las mirais ;
Su ropa ya la estais viendo ².

Repárese que en lo que queda dicho no hay nada aparatoso, todo se manifiesta con naturalidad de expresión, y así este romance, el más famoso de los romances matonescos, se diferencia de los demás por sus parquedades y sencilleces, evidenciándose en esto también su parentalidad con la epopeya. Parece que está retratada una persona que á su modo y por sus hechos se hizo memorable, como á su modo y por los suyos lo fué el Cid, y no habría dificultad alguna en admitir que existió, y puede no haberla, aunque en el romance se señala algún anacronismo, siendo el de más consideración el de la fecha de existencia de este héroe, señalada en el romance al fijar la fecha de su muerte.

1. *Loc. cit.*, pág. 372, col. 2ª.

2. *Ibid.*, pág. 374, col. 1ª.

Lunes nueve de Noviembre
Del año finalizado
De mil seiscientos y cinco,
Sin recelo y sin cuidado
Entró en la dicha ciudad
De la parca fulminando ¹.

Por ninguna circunstancia pudo ser un personaje del siglo xvi. La tendencia legendaria lo transportó seguramente dos siglos más allá. Francisco Esteban el Guapo existió, si existió con este nombre ó con otro, que así lo parece, en el siglo en que resalta la matonería, y más concretamente aun, en el siglo en que los contrabandistas de tabaco y sal, dos cosas estancadas, luchaban abierta y descaradamente con el fisco. En ese siglo tenían nombre otros héroes de romance matonesco á quienes sobrepuja.

No vale nada Benet,
Ni Corrales ni Escobedo,
Ni Escábias, ni Pedro Gil,
Ni Gordillo, ni Juan Bueno,
Pedro Ponce, ni Carrasco,
Sebastian Gil, ni Cañero,
Ni menos Martin Muñoz ².

Francisco Esteban el Guapo es el valiente entre los valientes. En Málaga rinde á Boca-Negra ³; en Granada á Santaella ⁴; en la corte á seis guapos más ⁵. « ¡ Que diferencia de tiempos ! » exclama D. Agustin Duran. « A tal punto de degradacion había llegado aquel pueblo libre, fiero y caballeroso, que en tiempos anteriores sólo oía y cantaba el heroismo del Cid y otros

1. *Loc. cit.*, pág. 375, col. 1ª.

2. *Ibid.*, pág. 367, col. 1ª.

3. *Ibid.*, col. 2ª.

4. *Ibid.*, pág. 368, col. 1ª.

5. *Ibid.*

célebres capitanes que derramaban su sangre en defensa del patrio honor ¹ ».

Diferencia de tiempos sí ; diferencia de sentimientos no. Francisco Esteban es auténticamente de la misma familia de los héroes amados por el pueblo, sea en el tiempo que fuere. El tipo matonesco, en su genuina significación, es también un tipo histórico en la historia de España. El prestigio de la matonería, al ser poetizada, no se podía manifestar sin surgir de la misma tradición que no solamente evoca recuerdos sino que los adapta á nuevos hechos y á nuevos personajes. Por eso es oportuno preguntar : ¿ Palpita con las consiguientes transformaciones y variaciones, el espíritu de la epopeya en el romance de *Francisco Esteban el Guapo* ? Nosotros creemos que sí, que se trata de una reviviscencia en condiciones de cierta analogía, y vamos á intentar el paralelo.

Primero : Francisco Esteban, como el Cid, no es un héroe local y necesita para la manifestación de sus hechos y su arrojo, un escenario grande.

Nace en Lucena ; se indisciplina con su maestro ; sienta plaza en Jaén en un tercio ; pasa á Cataluña y por sus hazañas alcanza el empleo de Sargento ; se indisciplina con su Capitán y lo desafía ; pasa á Alicante y se embarca en las galeras de Cerdeña ; pasa á Cartagena donde por defender á una mujer hace una fechoría ; se hace tratante de tabaco, corre el reino de Valencia y vuelve á Cartagena ; el Gobernador le empeña las cargas de tabaco y robándole unas mulas rescata lo suyo ; da la vuelta á Málaga y riñe aquí y luego en Granada y luego en la Corte con diferentes guapos, venciendo á todos ; vuelve á Lucena y va luego á Jaén donde se casa y sigue manteniéndose « con el tabaco y la sal » ; se muda á Cabra « y con otros alentados » hace viajes al puerto ; en Cádiz le cogen unas cargas de tabaco y acude animo-

1. *Loc. cit.*, pág. 369, col. 1ª.

samente á reclamarlas á casa del propio Gobernador ; por un embarazo semejante mata al arrendador en Puerto Real ; sabe que no está comprendido en el indulto de sus demás compañeros y va á Granada y se encierra con el Presidente conminándolo ; se conforma con ir dos años á Ceuta donde hace varias proezas en salidas contra los moros ; se cansa de estar allí y con otros compañeros huye en un barco trasladándose al Puerto y luego á Cabra donde vivía,

Publicamente vendiendo
Tabaco y sal por las calles :

lo echan á galeras ; libre ya emprende una correría por España con cuarenta cargas de tabaco, llegando á Valencia y pasando después á Aragón donde sufrió una caída en la villa de Grados ; sus gentes siguen á Zaragoza y les quitan las cargas, haciendo él luego acto de presencia matonesca ante el Gobernador y recorbrándolas y libertando á los presos ; vuelve á Andalucía divulgándose el caso en la ciudad de Sevilla «dándole todos mil lauros » , da la vuelta á Granada y realiza otro acto bravucón ante el Presidente de la Audiencia ; repite el mismo hecho con el corregidor de Antequera ; vivía tranquilamente en Lucena, cuando oscuramente lo mató Romero.

Segundo : Francisco Esteban, como el Cid, representa la rebel-
día contra el poder ; uno contra el poder político ; otro contra el poder social y contra el fisco.

En Cartagena anula la acción del Gobernador robándole las mulas ; en Cádiz anula la acción del Gobernador rescatando unas cargas de tabaco ; en Granada hace que el Presidente de la Audiencia queme la causa que le había formado ; obliga á restituir el decomiso al Gobernador de Zaragoza y liberta á los presos ; se presenta ante el Presidente de la Audiencia de Granada á recibir él mismo la cantidad que habían ofrecido por su prisión ó su cabeza y hace lo propio ante el Corregidor de Antequera.

Estas son las escenas más repetidas y más conmemoradas del romance : sus presentaciones á la autoridad para rendirla y anularla. Lo saliente de los romances puede decirse que consiste en esto, en sus arrojadas presentaciones ante el Gobernador de Zaragoza, el Presidente de la Audiencia de Granada y el Corregidor de Antequera.

Tercero : Francisco Esteban es rebelde y á la vez respetuoso con la autoridad.

Lo evidencia su diálogo con el Presidente de la Audiencia de Granada.

Le dijo : — Sientate, Esteban,
Que quiero que de tu vida
Me des relacion extensa,
Porque dudo que tus hechos
Sean como me los cuentan. —
Dijole Esteban : — Señor,
Si he de estar en su presencia,
Sentado no lo he de hacer,
En pié estaré, que es decencia. —
Replicó segunda vez :
— Buena politica observas :
Sientate ; yo te lo mando,
Y es mi gusto que obedezcas. —
Sentose, diciendo airoso :
— Perdone mi inadvertencia.

Cuarto : El interés económico entra por mucho en nuestra epopeya. El Cid representaba un modo de ganancia en la Conquista, y Esteban el Guapo otro modo de conquista contra « guardas de millones » y « ministros del tabaco ». Son dos formas de lucha armada.

Francisco Esteban se manifiesta generoso y equitativo con los suyos, como el Cid con sus huestes. Al salir de Zaragoza y juntarse con sus compañeros,

Entregole á cada uno
Esteban, para un caballo.
Y el dinero de las cargas .

Lo partieron como hermanos,
Y también los mil doblones
Que tomó por ser mirado ¹.

Se parece también á la epopeya este romance, en carecer en absoluto de elemento amatorio y hasta de alusiones de esta índole, salvo la del casamiento de Francisco con María Teresa en Jaén.

Derivados de este romance son el de *D. Pedro Salinas* y el de *D. Rodolfo Pedrajas*, y así como á la epopeya la suplantán ó se le ingertan elementos caballerescos de los libros de caballerías, lo mismo ocurre con estos dos romances derivados del fundamental.

Hay algo, muy poco en este romance de intercalaciones religiosas, y la ejemplaridad final es de muy otra índole que en los romances matonescos terroríficos, mostrándose conciso en este género de consideraciones.

La expresión, en general, no deja de acomodarse á la sencillez, y comparado con los otros romances matonescos es verdaderamente ejemplar en sus maneras de expresión.

CONCLUSIONES. — Primera : La poesía matonesca es un desglosamiento de la poesía rufanesca, que se produce cuando esta última decae y se extingue. Pueden señalarse como formas de transición : por la expresión y parte del asunto, el romance *Bernardo del Montijo*, y por la acción motivadora, *Pedro Cadenas*.

Segunda : La poesía matonesca aparece grandemente influenciada por los Romances vulgares caballerescos, y en general por las remembranzas de los libros de caballerías, señalándose en bastantes romances este influjo y como más evidente en *Don Rodolfo de Pedrajas*.

Tercera : La poesía matonesca acusa señaladamente el influjo

1. *Loc. cit.*, p. 370, col. 1ª.

teatral en la dramatización de los asuntos (*Don Juan Merino* y *Pedro Cadenas*). Acusa la influencia calderoniana derivada de *La devoción de la Cruz*, en las mujeres valientes, tipo de Julia, y en la exageración del crimen para que resalte la eficacia de la gracia ó de la penitencia. Á ese influjo se deben atribuir todas las intercalaciones religiosas en los romances matonescos.

Cuarta: El romance matonesco se identifica con la epopeya, cuando su asunto se identifica con la lucha económica contra el fisco, y ésta es la singularidad de los romances anónimos consagrados á narrar los hechos de *Francisco Esteban el Guapo*, demostrándose que en virtud de cierta analogía de condiciones reaparece el primitivo sentimiento epopéyico.

Rafael SALILLAS.

THE STAGING OF LOPE DE VEGA'S COMEDIAS

Splendor of scenic adornment and magnificence in stage-setting in the public theatres, are creations of our own time, and were unknown in the age which produced the world's greatest dramatic masterpieces. « The play's the thing » both poet and public then thought; in comparison with this all else was considered unimportant, and even trivial. With the passing of the great names of the heroic age of the drama, the smaller poets and playwrights, by whom they were succeeded, sought some amends for the inferiority of their plays in an increased attention to scenic detail and display. In our own day a Shakespearean play unaccompanied by elaborate scenery and stage effects, would hardly attract more than a passing notice. The times have changed. Formerly the theatre-goer went to *hear* the play; now he wants to *see* it. Shakespeare and Lope de Vega wrote their plays for the ear; now plays are written chiefly for the eye.

A study of the development of the public stage in England and Spain, in the sixteenth and seventeenth centuries, proves the truth of Schack's statement that : « With the improved outer decorations, the essentials of art are neglected, and almost everywhere the decay of the drama has kept pace with increased scenic splendor », and also, that to him who is aware of this fact, « the old stage simplicity will appear in quite a different light, and may be regarded as rather favourable to the true interests of dramatic art. »

One of the earliest accounts of the popular stage in Spain we

owe to Cervantes. As a boy he had witnessed, perhaps in a public square of Valladolid or Madrid, the performances of the little company of strolling players headed by Lope de Rueda, the first great name in the theatrical annals of Spain. The paraphernalia of Rueda's company, we are told, were exceeding small: a few false beards (for every player wore one), with some pelisses and staffs for the shepherds, completed their theatrical baggage, which could be carried on the back of one of their number. The stage consisted of a few boards laid upon casks, with a blanket for a curtain, and a ballad singer to furnish the music.

With the establishment of the first two permanent play-houses or *corrales* in Madrid, — that in the *Calle de la Cruz*, in 1579, and the one in the *Calle del Príncipe*, in 1582, we may readily imagine that things were somewhat improved. Here, at all events, was a fixed stage, with seats for the auditors, which was a great step forward. Now, as nearly as we can determine, Spain's greatest dramatist, Lope de Vega, began to write for the public stage about 1585, or very shortly after the establishment of the *Corral del Príncipe*, to which theatre we also know that Lope, prior to 1588, was a very frequent visitor.

In the absence of any definite information upon the point, it has seemed to me that an examination of the plays of Lope de Vega might throw some light upon the manner in which the *comedia* was put upon the stage in the latter part of the sixteenth, and the early years of the seventeenth centuries.

I have, in fact, confined my examination to the *comedia* before 1635 (the date of Lope's death), and have left out of consideration the works of Calderon and his school. The account given by Schack of the stage of Lope is, upon the whole, correct, but he confines himself mostly to generalities, and is not always consistent in his statements. These statements I shall discuss elsewhere, and need not take up here.

In the present article only the original editions of the *Comedias* of Lope de Vega (printed between 1604 and 1647), have been

used. The division into scenes and the stage directions, in the later editions, are the work of the various editors. Unfortunately, an examination of many of the earliest plays of Lope de Vega that have survived (being comedias of intrigue that required no stage decoration), affords us almost no information whatever on the point under discussion. The earliest dated play of Lope is *El Favor agradecido* (1593), but he had certainly written at least a hundred comedias before this. All that we can say of 219 comedias of Lope's is that they were written before 1603, because he mentions them in the first edition of his *Peregrino*. *El Favor agradecido* happens to be one of the early plays that is interesting for our purpose. At the opening of Act II a boat is supposed to approach, and the characters disembark, but all the noise of landing, and the opening speeches are heard behind the curtain, so that no scenery was needed. In the same Act we read the stage direction : *Tocan una caja, y luego hagan su faena, como que desembarcan, y ponganse en el corredor Estacio y la Reyna*. This is the earliest mention that I have found in Lope of the word *corredor* or gallery ; showing that a gallery existed at the back of the stage. It was, perhaps, a continuation of one of the galleries of the theatre. As any attempt to examine Lope's early plays even in approximately chronological order is impossible, I have considered it more expedient, for the purpose of obtaining a glance over the resources of the Spanish stage in the time of our author, to arrange the stage directions into groups, where this was possible. Where these directions were of a more general character, or were such that they defied any sort of classification, I have considered them separately. Among these may be included the cases (not infrequent in Lope) in which the scene wanders from one place to another. Schack cites such an example, and a very striking one is furnished by *La Prueba de los Amigos*, (1604), Act III, published in *Comedias ineditas de Lope de Vega*, Madrid, 1873. The scene opens as follows : [*Salen*] *Fabricio, Don Tello, Dorotea y Clara, con mantos*.

Dorotea : Esta es la calle Mayor.

Tello : ¿ Es lexos la platería ?

They then walk on, and presently *Fabrizio* says :

Calle de Amargura es esta...

Tello : No acabamos de llegar ?

Dorotea : ¿ Es lexos? *Tello* : Señor, sí ;

Grande es Madrid.

After some ten lines of dialogue, we have the stage direction :
Fabricio, Don Tello, Dorotea, Clara y Galindo.

Galindo : Aquestos son, ¿ qué lo dudo?

Que habran, despues de comer,

Bajado a la platería, etc.

Here, I need not remark, no change whatever took place in the setting of the stage, which remained the same throughout the scene.

Not infrequent are the cases in which the scene, at its very opening, is indicated by the text. The following may be cited :
Part II (1609). *La Fuerça lastimosa*, Act I.

Clenarda : Está en casa el Conde? *Enrico* : Aqui
a vuestro servicio estoy.

Part II. *Los tres Diamantes*, Act I.

Lucinda : Donde ataste los caualleros?

Lisardo : A esos olmos los até, etc.

Again :

Belardo : No estuve en esto muy ciego,
que estos arboles no son
malos para hazer carbon...

Act II (same play):

Lucinda : Que tierra es esta, Patron?

Patron : Este puerto es Aguas muertas.

Part II. *La Quinta de Florencia*. Act I.*Alexandro* : Hermosa ciudad Florencia.

Act. III. *Dantea* : « Dos cieruas, sino son mas,
 por este bosque frondoso
 van dexando el ayre atras.
 Por la ventana las vi, etc.

Part IV (1614). *Peribañez y el Comendador de Ocaña*. Act III.Stage direction : *El Comendador en casa con ropa, y Luxan lacayo.*Again : *Peribañez solo en su casa.*Part IV. *La Fé rompida* (before 1603). Act I.*Luzinda* : Sobre estas altas montañas. (fol. 245 v.).The scene appears to wander, for on fol. 246, *Luzinda* says :

y porque aquesta es mi casa
 perdonad si no prosigo.

Part VIII (1617). *La Prision sin Culpa* (before 1603). Act I.*Felis* : O famosa y gran Sevilla.Part VIII. *Los Esclavos de Roma* (before 1503). Act III.*Andronio* : Tres meses ha que en estos montes viuo.Part VIII. *La Imperial de Oton*. Act III.

Oton : Parece que Ataulfo no ha llegado
 Segun está el palacio quieto y mudo, etc.

Part IX (1617). *El Ausente en el Lugar*. Act I.

The stage direction : *Salen Elisa y Laurencia damas, etc.
 de una Iglesia, con dos escuderos delante.*

Part IX *La Niña de Plata*. Act II.

Felis : Huelgome de auerte hallado
 en cal de Francos : qué esperas ?

It may be observed that Lope had bought a house in the calle

de Francos in September. 1610, and continued to live there until his death.

Part X (1618). *La Burgalesa de Lerma* (1613). Act I. Stage direction : *Salgan en Madrid Clauela y Lucia, etc.*

Act III. *Salgan Leonora, y Ynes... y Lucia en su casa.*

Act III. *Salen el Conde, y Tristan de huerta.*

Part XI (1618). *Los Ramilletes de Madrid*. Act I.

Marcelo :... por la piedad de los cielos
ya pongo en Madrid el pie.

Act II. *Marcelo* : A Burgos llegado auemos.

Part XIII (1620). *El Halcon de Federico*. Act III. Stage direction : *Sale una compañía de soldados, alojandose en una aldea, y detras el Capitan, etc.*

Part XIII. *El Desposorio encubierto*. Act I. Stage direction : *Salgan en el prado, etc.*

Part XIV (1620). *El Bobo del Colegio* (before 1618). Act III.

Garzeran : Esta es la puente de Tormes

Part XV (1621). *La Vengadora de las Mugerres*. Act III.

Julio : Ya queda abierto el jardin.
bien puedes, señora, entrar.

Part XIX (1623). *De Cosario a Cosario*. Act I. Stage direction : *Salen en la calle Mayor Celia dama, Ines criada, etc.*

Part XXI (1635). *Por la Puente Juana*. Opening of Act I.

Ines : Esta es la Vega de Toledo, Juana.

In none of these cases is it to be presumed that either the stage directions or the changes indicated in the text had the slightest effect in altering the appearance of the stage, which always remained as before. In *Los tres Diamantes* the *olmos* were certainly not upon the stage, but their presence was indicated by a wave of the hand or other gesture.

Stage directions sometimes occur, which, either from their general character, or for some other reason, cannot be included in the groups given below :

Part IX (1614). *El Asalto de Mástrique*. Act I.

Stage direction : *Vayanse passando soldados por el teatro con haces de leña, o sarmientos, o ramos, de una puerta a otra, y de arriba vayan disparando, etc.*

Again : *En arrojandose del muro al teatro, salgan de una puerta soldados Flamencos con espadas y rodela, y den en el y en ellos, tocandose las caxas con esta voz : Santiago, España : y estando peleando, salgan Españoles, y den sobre ellos, hasta que digan, vitoria ; aqui no ay representacion, sino cuchilladas, y tiran dentro arcabuzes, que se pueden fingir con botafuegos, y salga el Duque de Parma.*

Part IV. *Los Torneos de Aragon* (before 1603). Act III.

Stage direction : *El Maestre de Campo, acompañado con una caxa y baston, y saquen criados la valla, que vendrá hecha, porque antes no se puede ocupar el Teatro.*

Here it is expressly stated that the rampart, which is to be represented on the stage, is to be carried out, and to be constructed on the stage by the servants of the theatre, because it could not occupy the stage before.

Act III. *Suene una caxa de la otra parte, y entre por el Palenque Ramiro mantenedor, con los saluajes que traeran un arbol, y sobre el una Fenis, el Duque Arnaldo por Padrino, y en el palo del arbol un retulo de letra grande, y un Leon atado al pie.*

This lion tied to the trunk of the tree must have sorely taxed the ingenuity of the stage manager.

Part III (1617). *El primer Faxardo* (before 1603 ?). Act III. *Alcen una antepuerta, y vean en una tarima, con su alhombra, Xarifa y Abindarraez, etc.*

Part XIV (1620). *Pedro Carbonero* (before 1603). Act III.

*Pedro Carbonero : Me ha venido a la memoria
en esta cabaña estan, etc.*

Sacan de la cabaña armas, arcabuzes, y monteras, y valos poniendo en lo alto del tablado, de manera que parezcan personas vivas.

In the following pages I have arranged the stage machinery, scenery, and stage settings generally, under various groups, as nearly as may be. In some cases the objects did not admit of strict classification or orderly arrangement.

APARIENCIAS; INUENCIONES; TRAMOYAS, etc.

It was primarily the lives of Saints, mythological pieces or religious dramas, that called for the application of stage machinery. This machinery, as we learn from the accounts of travellers in Spain, was often exceedingly crude, even as late as the middle of the seventeenth century. I have not included in this examination festival plays, like *La Noche de San Juan*, *El Vellocino de Oro* and its *Loa*, and others, which were played on particular occasions, in other places than the public theatres, and in which resort was often had to more complicated and costly machinery.

Part I (1604). *El Rey Bamba* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Aparece un brazo con una corona dorada, y dize una voz dentro.*

Part VII (1617). *Las pobreza de Reynaldos* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Vanse todos, y cierrase la apariencia, y salen Lucinda, etc.*

That is, the curtain was drawn, hiding from view the *apariencia*, which was frequently a set piece, like our tableaux.

Part VII (1617). *Las Pazes de los Reyes*. Act III.

Stage direction : *Suena musica, y aparece en una tramoya un Angel.*

Part XIII (1620). *El Cardenal de Belen*. Act I.

Stage direction : *Arrimese a una inuencion; again : Asido por el cuello a una inuencion se descubra en ella un Angel, que le lleve del cabello de la otra parte. donde se descubra un tribunal con quatro Angeles, etc.* Afterwards : *Cierrese la cortina.*

Act III. *Toquele un Angel una trompeta al oydo, y vease arriba un medio arco, en el medio del qual esté un Juez, una boca de infierno a un lado. con algunas almas, y en la otra san Miguel con un peso. Again : Salga abaxo Marino açotando al leon, y cierrese todo y el santo vaya baxando.*

Part XVII (1621). *La Madre de la Mejor.* Act I.

Stage direction : *Baxe un Angel por una inuencion que los ponga las manos en las cabezas, etc.*

Part XXIV (1641). *Barlan y Josafa* (1611). Act I.

Stage direction : *Aparece un Angel en lo alto en apariencia.*

A WALL OR TOWER AT THE BACK OF THE STAGE

In *El Perseguido*, one of Lope's very early plays, which was first published in 1603, and again in the following year in Part I. of Lope's *Comedias*, we find this stage direction in Act II. : *Vanse, y entra Carlos, y el Duque de noche, como que han saltado de algun muro, y sale el Duque coxeando.* It will be seen that in this case no attempt was even made to represent a wall, but it was left to the succeeding dialogue to indicate to the spectator that a wall had been scaled.

Part I (1604). *El Cerco de Santa Fe* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Subense todos al muro, y queda Garcilaso.*

Part II (1609). *Los Comendadores de Cordoba* (before 1593). Act III.

Stage direction : *Salen el Ventiquatro, y Rodrigo, baxando por arriba del teatro.*

Here, probably, they descended from the gallery, which extended around the back of the stage.

Part II. *El Padrino desposado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Sale al muro doña Ynes, y doña Maria.*

Part IV (1614). *El Assalto de Matrique.* Act II.

Stage direction : *Todos se entren cauando, y al muro se ponga el Governador de Matrique, y gente Flamenca.* See also Act. II. 66^v.

Part VII (1617). *Las Pobrezas de Reynaldos* (before 1603), a very early play. Act II.

Stage direction : *Salen los soldados por el muro arriba, y Claricia, y el niño se van defendiendo todo lo que pueden, etc.*

Part VII. *Las Pazas de los Reyes*. Act I.

Stage direction : *Ponese en el muro doña Costança.*

Part VIII (1617). *Los Locos por el Cielo* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Salen a lo alto Doroteo, y Licinio mirando.*

Part VIII (1617). *El postrer Godo de España*. Act I.

Stage direction : *Sale la Caua en la torre*. And on fol. 128^v we read the direction :

Echase tras del teatro porque acá seria lastima, porque se haria mucho mal.

Part VIII. *La Imperial de Oton*. Act III.

Stage direction : *Sale Etelfrida en lo alto armada*. Again : *Sale la Reyna con una pica en la puerta.*

Part XIII (1620). *El Remedio en la Desdicha* (one of the earliest plays extant). Act II.

Stage direction : *Naruaez en el muro, y los soldados.*

Part XIV (1620). *Las Almenas de Toro*. Act I.

Stage direction : *Sale don Diego Ordoñez, y doña Eluira al muro.*

Part XVII (1621). *Los Muertos viuos* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Quitase Gila de la torre.*

Part XVII. *El Sol parado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Pondrase Pimentel, Capitano, en el muro.*

Part XX (1625). *Roma abrasada* (before 1603). Act III.

Stage direction : *En una torre Neron y Popea, etc.*

Part XXV (1647). *Castelvines y Monteses* (before 1618). Act II.

Stage direction : *Sale Roselo y Marin con piedras en la torre.*

A WINDOW.

This, with the wall or tower, was one of the stage accessories most frequently used. It is employed in nearly every comedia of intrigue.

Part I (1604). *El Hijo de Reduan* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Assomanse Lizara y Zelora a la ventana*. Act II.
Sale el Rey, la Reyna, Reduan, y damas Zelora y Lizara a las ventanas.

According to this there were two windows at the back of the stage, or what is more probable, a curtain was hung in front of the balcony or gallery, enabling the characters to appear at different places.

Part I. *La Escolastica zelosa* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Sale Julia a la ventana*.

Part I. *Comedia del Molino* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Paranse con el preso, y parecen a la ventana la Duquesa y su criada*.

Part I. *El Testimonio vengado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Assomase doña Juana a una ventana*.

Part II. *El Padrino desposado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Quitanse las dos de la ventana*. This direction, which follows the one : *Sale al muro doña Ynes, y doña Maria*, shows that there was no difference between the *wall* and the *windows*, in the manner in which they were represented on the stage.

Part II (1603). *La Ocasión perdida* (before 1603). Act I.

Stage direction : *En lo alto la Princesa y Doriclea*.

Part II. *Las Férias de Madrid* (before 1603). Act II.

Assomase Violante a la ventana.

Part IV (1614). *El Galán Castrucho* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Teodora a la ventana con un orinal*.

Part VII (1617). *El Príncipe despeñado*. Act III.

Stage direction : *Mira Fabio a lo alto de la ventana, y ve a la Reyna, y dize*.

Part XXI (1635). *El piadoso Aragonés* (1626). Act III.

Stage direction : *Abriendose unas puertas en lo alto, se vean, etc*.

A BALCONY.

Part I (1604). *El Hijo de Reduan* (before 1603). Act I.

Ardano : Alça los ojos al balcon y mira.

Part II (1609). *El Padrino desposado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Entranse las dos, y subense sobre el valcon, y llega Argolan.*

Part VII (1617). *El primer Faxardo* (before 1603 ?). Act II.

Stage direction : *Salen Fatima, y Xarifa en el balcon.*

Part IX (1617). *La Niña de Plata*. Act I.

Stage direction : *Ponese en lo alto Dorotea.*

Dorotea : Tres hombres ay en la calle,
mirando el balcon estan.

Part XI (1618). *La Fortuna merecida*. Act II.

Sale la Infanta doña Leonor en un valcon con una dama.

Part XXIV (1641). *La hermosa Fea*. Act III.

Stage direction : *En dos balcones altos, y apartados estan la Duquesa, y Celia, teniendo las cortinas dellos en las manos.*

This seems to show that the *balcony* was merely the gallery, at the upper part of the back of the stage, which was covered by a hanging curtain, so that there was no essential difference in the representation of a *wall*, a *tower*, a *window*, or a *balcony*.

The *rexa*, also, in all probability, did not differ from the *ventana* or *valcon*.

Part IV (1614). *El Tyrano castigado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Llega a la rexa Fabio*. The *rexa* must have been quite different, however, in the following play :

Part VIII (1617). *Los Locos por el Cielo* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Tras una rexa de palo este Indes con sus grillos, y alguna sangre.*

Here it must have represented a sort of cage, and the manner of construction is indicated.

For the purpose of scaling a wall or ascending to a balcony, a ladder was necessary, and accordingly there is frequent mention of this device in both text and stage directions.

Part II (1609). *La Fuerça lastimosa* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Descuelgase por una escala el Duque Otavio, y viendose abaxo echa mano a la espada.*

Part IV (1614). *El Amigo por Fuerça* (before 1603). Act I.

Astolfo : Arrimad la escala al muro.

The next stage direction is :

Luzinda en alto. Suba por la escala.

Part XIV (1620). *Las Almenas de Toro*. Act I.

Stage direction : *Suben por las escalas, que han de estar puestas con rodela, y espadas, defiendense de arriba con alcancias y espadas.*

TREES ON THE STAGE

Part I (1604). *El Cerco de Santafé* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Salen dos Moras, y una a la almena, donde ha de estar puesta una higuera, y atan un Moro, y descuelganle, con una cesta en el brazo.*

Part VII (1617). *La Hermosura aborrecida*. Act II.

Bartolo enters, with some peasants and husbandmen :

Bartolo : A jugar la lucha han ydo
los mas valientes al prado.
Las gradas del olmo estan
a la fè, Flora, sin gente.

Stage direction : *Aya un olmo en el teatro, como aldea con sus gradas.*

Part VII. *San Isidro labrador de Madrid*. Act II.

Stage direction : *Vease un arbol con algun algodon encima, que parezca neuado, y unas palomas en el.*

Part X (1618). *Los Guanches de Tenerife*. Act III.

Stage direction : *Un arbol lleno de paxaros se baxe a la mano de Manil.*

Part XIII (1620). *La Arcadia* (probably one of the earlier comedias). Act III.

Stage direction : *Suba el rustico en un arbol.*

Part XIX (1623). *El Serafin humano*. Act III.

Stage direction : *Descubrese con musica un arbol, en cuyo tronco esté echado san Francisco, como que el arbol le salga del pecho : a los lados, tenga sus ramas, y en ellas sentados los que se diran : pero en el arbol de enmedio ha de estar santa Clara la primera, y luego san Luys Rey de Francia, y el niño en lo alto : Las ramas seran quatro, dos de cada lado, y en cada una dos Santos*

Part XXIII (1638). *Las Batuecas del Duque de Alba* (before 1618). Act II.

Stage direction : *Hagase dentro un gran ruido, y salgan por entre los arboles del monte llamas.*

Part XXIII. *El Robo de Dina*. Act I.

Stage direction : *Dé buelta un arbol que estará en el teatro, y diga en el un Angel.*

Act II. Stage direction : *Lazar detras de los arboles.*

Part XXIII. *El saber por no saber*. Act II.

Stage direction : *Baxen de los arboles, que estaran a sus lados las ramas, y en ellas las aves.*

Comedias ineditas, Madrid, 1873. *Un Pastoral Albergue*. Act II.

Stage direction : *Medoro, con un baculo y un cuchillo escribiendo en los arboles, etc.*

Act II. *Escondense en el hueco de un arbol, donde está un dominguillo como Peyron.*

Act II. *Arranca el arbol, y topa el dominguillo, etc.*

A MOUNTAIN

Part IV (1614). *El Nuevo Mundo descubierto por Colon* (before 1603).

Act II.

Stage direction : *Tapirazu Indio con una maça, baxe por un monte.*

Part VII (1617). *El Príncipe despeñado* (1602). Act II.

Stage direction : *Va baxando por la sierra la Reyna doña Eluira en habito de Saluage con una piel, y parece en medio de la sierra, y prosigue.*

Act III. Stage direction : *Baxa la Reyna por el monte abaxo.*

Part X (1618). *Los Guanches de Tenerife*. Opening of Act I.

Stage direction : *Dando una buelta un monte, por la otra parte sera una media naue con muchos estandartes, tocarase una trompeta, y diran en la proa al Maestre de Campo don Lope Fernandez de Guerra, etc.*

Stage direction, fol. 129 : *Vaya dando la buelta a la naue de suerte que buelua a quedar como monte, etc.*

Part XIII (1620). *La Arcadia*. Act II.

Stage direction : *Ha de venir baxando Belisarda por un monte.*

Part XIV (1620). *Pedro Carbonero* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Assomase Pedro Carbonero en lo alto del monte ; again : Baxa rodando por el monte P. C.*

Part XIX (1623). *El Serafin humano*. Act II.

Stage direction : *Vease un monte, y sobre el un jardin, y el padre Francisco en medio en pie, etc.*

Part XIX. *La Limpieza no manchada* (1618). Act I.

Stage direction : *En medio de un monte en lo alto se boluerá una tramoya a modo de peña donde aparecera sentado el Profeta Jeremias, etc.*

ROCKS

Part IX (1617). *El Animal de Ungria*. Act I.

Stage direction : *Subese el Niño en una peña.*

Part IX. *La Varona Castellana*. Act III.

Stage direction : *Sientanse los dos en dos peñas.*

Part X (1618). *Los Guanches de Tenerife*. Act I.

Stage direction : *Subase en unos riscos que estaran hechos con ramas, etc.*

Act III. *Cayganse unos riscos, y vease dentro la imagen*, etc.

Part XIX (1623). *La inocente Sangre* (an old play). Act III.

Stage direction : *En un alto esté hecha la peña con algunas ramas y una subida por detras, y veanse alli tres, o quatro con alabardes*, etc.

Part XXIII (1638). *El Robo de Dina*. Act II.

Stage direction : *A los estallidos de las piedras salga Leazar*.

In a stage direction in Act II. of Alarcon's *La Cueva de Salamanca* (written about 1599) we read of *una peña formada de lienzo*.

A CAVE

Part VII (1617). *Los Locos por el Cielo* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Antimo se entra en la cueua*.

Part X (1618). *Los Guanches de Tenerife*. Act III.

Stage direction : *Abrase una puerta desta cueua, que sera de rama*, etc. Just before this stage direction, we read :

*Firan : Quita essas ramas con quien
está la puerta cerrada.*

Again : *Por lo alto de un risco passe una procession de candelas, que estaran en una rueda*.

Part XXIII (1638). *Las Batuecas del Duque de Alba* (before 1618). Act I.

Stage direction : *Dan golpes con los bastones, y se abra o cayga de oalto una puerta hecha de peñas y ramos, y dentro de una cueba se ve un cadaber sobre un lienço, y la calabera será de pasta*, etc.

A GARDEN

Part II (1609). *La Ocasion perdida* (before 1602). Act II.

Stage direction : *La Princessa detras de un muro baxo, y dentro se vea como jardin*.

Act III. *Assomase la Infanta en lo alto del jardin*.

Part II. *La Quinta de Florencia*. Act II.

Stage direction : *Ha de estar en el tablado una fuente, donde ha de auer estado todo este tiempo Laura, junto a ella hinchando el cantarillo.*

Laura . Por estas ramas me voy.

Sale Belardo. Belardo : Estos los marmoles son
de aquellas fuentes hermosas.

Again : *En tanto que esta beuiendo Cesar, se va Laura.*

Part VI (1615). *El mejor Maestro el Tiempo*. Act II.

Stage direction : *Caua Oton en el jardin.*

Part IX (1617). *La Niña de Plata*. Act I.

Stage direction : *Salgan el Infante don Enrique, el Maestro de Santiago, y don Arias en el jardin del Alcazar.*

Part X (1618). *La octava Maravilla*. Act II.

Stage direction : *Esté un jardinillo en el teatro, y salga el Rey con un escardillo.*

Part XII (1619). *Los Enemigos en Casa* (before 1618). Act I.

Stage direction : *Salen doña Isabel y Leonor en una huerta.*

Part XVII (Zaragoza, 1623). *Ver y no Creer* (before 1619). Act II.

Stage direction : *Sale la Infanta sola, y al jardin.*

A CASTLE

Part I (1604). *El Casamiento en la Muerte*. Act III.

Stage direction : *Sale Rodrigo Rasura y Hernan Diaz en el castillo de oro.*

Part XXV (1647). *La Vitoria del Marques de Santa Cruz* (before 1618). Act II.

Stage direction : *Salga por alto la Religion, dentro de un medio castillo, y por la otra parte en otro la Vitoria sobre una galera pequeña, etc.*

VILLAGE SCENE

Part II (1609). *Los Benavides* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Salen como en aldea, doña Clara, hija de Mendo, una villana, etc.*

A CANOPY

Part II. *El gallardo Catalan* (1605). Act II.

Stage direction : *Entre todo el acompañamiento posible, y Enrique y Isabela debaxo de un palio, y suban a un teatro a assentarse en dos sillas.*

Act III. *Entra Isabela de luto al estrado debaxo de una cortina.*

Part IX (1617). *La Donzella Teodor*. Act III.

Stage direction : *Ay un dosel con gradas, unas sillas arriba, un butete abajo, y otra silla, y dos bancos a los lados.*

A THRONE

Part IV (1614). *El Tyrano castigado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Salga un alarde de Moros..... vengan detras el Rey de Biserta, y el bastardo Teodoro, y suban a un Trono, que estará hecho.*

Part XIV (1620). *La Corona merecida* (1603). Act III.

Stage direction : *Tocan musica, sale la Reyna con corona, y sientase en el trono, y por la otra parte el Rey, y acompañamiento, y sientase con ella con acompañamiento, y ay un estrado, y dosel.*

See also *El piadoso Veneciano* (Part XXIII). Act III.

A SHRINE

Part XIII (1620). *La Arcadia* (an old play). Act I.

Stage direction : *Abren un templo donde ha de estar la Diosa Venus, cubierto el rostro, y a sus pies Cupido con su arco, y flecha.*

Part XXIII (1638). *El saber por no saber*. Act I.

Stage direction : *Con la musica se abran dos puertas de una capilla y vease un arco de plata con algunas lamparas a los lados.*

A BOAT

Part II (1609). *El gallardo Catalan* (1605). Act I.

Stage direction : *Una barca se descubra, y en ella un Turco y dos ramos, etc.*

Part IV (1614). *El Nuevo Mundo descubierto por Colon*. Act II.

Stage direction : *Descubrase una Nao en el Teatro, con la grita que suelen hazer una jaena, y en ella Colon, etc.*

Part IX (1617). *El Amete de Toledo*. Act I.

Stage direction : *En una parte de lo alto del teatro se vea una Galeota Turca, con sus velas, y lunas, y en la popa Moros y Amete y Angelina.*

Stage direction : *Disparando se descubra otra cortina en la otra parte, y se vea una galera de S. Juan, llena de estandartes, con las Cruces blancas, etc.*

Generally the boat was not seen, but the commands were given behind the scenes, as in :

Part IX (1617). *El Animal de Ungria*. Act I.

Stage direction : *Entren con ruydo de desembarcacion tres caualleros, etc.*

Then *Dentro* : *Placido* : A costa el barco. *Fulg.* No permitas
que salga a tierra algun Piloto, Arsindo.

Part XI (1618). *El Arenal de Sevilla*. Act I.

Stage direction : *Veanse unas proas de barcos con ramos, y doso tres Araez, con remos.*

Part XI. *El Bautismo del Principe de Marruecos* (before 1602). Act I.

Stage direction : *Descubrase una popa de barco con tendalete.*

Part XII (1619). *Las Flores de don Juan y Rico y Pobre trocados* (before 1618). Act I.

Stage direction : *Descubranse en lo alto dos fregatas, con muchos Moros, tocando trompetas, etc.*

Part XIII (1620). *Los Esclavos libres* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Veanse las gabias, y arboles de las galeras en lo alto, y un marinero en una dellas, etc.*

In *El caballero de Illescas*, written before 1603, and published

in Part XIV., at the opening of Act III., no stage setting is required, the words of the boatmen are all spoken before they appear on the stage; and so at the opening of Act II, of *El Favor agradecido*, written in 1593, and printed in Part XV.

Part XXV (1647). *La Vitoria del Marques de Santa Cruz* (written before 1618). Act II.

Stage direction : *Finjase una desembarcacion de Galeras, y salgan a tierra Carpio, etc.*

In *El Pastoral Albergue* (*Comedias ineditas*, Mad., 1873), one of the later plays, Act I. opens with the following stage direction : *Toquen chirimias y trompetas, y aparezca una nave que venga navegando al teatro, y en lo alto de un monte Ardilan y Osmir.*

A TABLE

It were useless to give the many instances in which such a simple stage accessory as a table or chairs, etc. are called into play. It is curious, however, that in most of Lope's plays (in the earlier ones, at all events), the scene never or rarely opens with the table, etc. upon the stage, but they are brought in afterward. Thus in :

Part II. *La Quinta de Florencia* (before 1603). Act III.

Lucindo : Sacad una mesa aqui
con los manteles mejores. *Vu Doristeu por la mesa.*

Part VI (1615). *La Obediencia laureada*. Act III.

Stage direction : *Saquen la mesa y platos cubiertos.*

Part VI. *El Secretario de si mismo*. Act III.

Stage direction : *Sale un Capitan, y otro que alista, y gente de acompañamiento, y ponen un bufete con recado de escribir.*

Part VIII. *El Anzuelo de Fenisa*. Act II.

Stage direction : *Van llegando un bufete, mete un escudero en una saluilla los dados, etc.*

Part VIII. *Los Locos por el Cielo* (before 1603). Act I.

Sacan dos Angeles una mesa puesta con dos panecillos, y dos platicillos de miel, y muchas rosas, etc.

Part XX (1625). *El Rey sin Reyno*. Act III.

Stage direction : *Los soldados saquen la mesa.*

Part XX. *El mejor Moço de España*. Act III.

Stage direction : *Sacan una mesa con la cena don Juan, don Ramiro, etc.*

Part XXIII (1638). *Las Cuentas del Gran Capitan*. Act III.

Stage direction : *Sale el Gran Capitan, y dos Contadores, descubrense una mesa, silla, libros, y recado de escriuir.*

This is the only instance that I have found in which the table is not carried in, but a curtain is drawn, showing the table in place.

A TENT

Part VIII (1617). *La Imperial de Oton*. Act III.

Stage direction : *Entra en la tienda Rodulfo cubiertas las armas.*

Again : *Toquense chirimias, y cayendose la tienda, esté Rodulfo en una silla, etc.*

See also. *El Bautismo del Principe de Marruecos* (Part XI). Act III.

HORSES ON THE STAGE¹

Part VII (1617). *El primer Faxardo*. (before 1603 ?). Act I.

Stage direction : *A cauallo, o a pie, entre Abenalfaxar con lanza, y adarga.*

1. Rojas, in his *Loa de la Comedia* (written in 1602) says :

« Sacauanse ya cauallos
a los teatros, grandeza
nunca vista hasta este tiempo
que no fue la menor dellas ».

Viage entretenido (ed. of 1603, p. 128).

I know of no other author except Lope, who at this early period introduced horses upon the stage, and the innovation may be due to him.

Part VII. *La Serrana de la Vera* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Sale don Juan en un machuelo muy arropado, y un moço de mulas.*

Part IX (1617). *La Varona Castellana* (before 1603), end of Act I.

Stage direction : *Ponganle en un caualllo si le hubiere, y siganle si pudieren, y sino entrense.*

Part IX (1617). *El Animal de Ungria*. Act I.

Stage direction : *Salgan..... Faustina, y el Rey de Ungria a caualllo: apeanse en el teatro.*

Part X (1618). *El Triunfo de la Humildad, y Soberbia abatida*. Act II.

Stage direction : *Viene Isabella a caualllo con lança, y escudo, y dos soldados con ella.*

Part XVII (1621). *El Sol parado* (before 1603). Act I.

Stage direction : *Llega Gazul a caualllo, con lança y adarga y dos criados.*

Part XIX (1623). *El conde Fernan Gonçalez*. Act I.

Stage direction : *Alçase una puerta arriba, y vease en un caualllo blanco Santiago armado, etc.*

Part XIX. *La Boba para los otros*. Act III.

Stage direction : *Salga Diana a caualllo, Fabio a su lado.*

A PAINTED SCENE OR PICTURE

Part I (1604). *El Casamiento en la Muerte*. Act II.

Stage direction : *Bueluese una piedra y vese una batalla pintada.*

This picture represents the battle of Roncesvalles between, the French and Spaniards, with Roldan and Bernardo, Brauonel and Marsilio.

Part XI (1618). *El Bautismo del Principe de Maruecos* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Este ha de ser un lienço pintado azul, con algunos rayos de oro, y no figura alguna, y con musica se vea en otra parte, Christo de bullo, etc.*

Part XX (1625). *Pobreza no es Vileza*. Act II.

Stage direction : *Salen despues de auer tocado caxas soldados, y el Conde de Fuentes, aurá en el teatro un fuerte pintado de canteria.*

This is the clearest instance of a painted scene, — a canvas painted to represent a fortress built of stone, — that I have found in Lope's comedias. The play is however a late one, probably not much earlier than the date of publication.

Part VIII (1617). *El ultimo Godo*. Act III.

Stage direction : *España entre, y correse una cortina en que se vea un lienço con muchos retratos de Reyes pequeños.*

A CURTAIN.

Part IV (1614). *El Asalto de Mastroque*. Act I.

Stage direction : *Corrase una tienda, o cortina, y veanse sentados el Duque de Parma armado, etc..... los soldados se arrimen al Teatro.*

Afterwards : *Cierrese la tienda, y los soldados digan :*

*Soldado : Parece que ya se van
de la tienda.*

Part VI (1615). *Seruir con mala Estrella*. Act III.

Stage direction : *Corran una cortina y vease Alfonso jugando al ajedrez con Doraicel, Rey Moro de Jaen, y las damas sentadas al rededor, etc.*

Part VI. *El Duque de Viseo*. Act III.

Stage direction : *Descubren al Duque, sangriento, y en una almohada la corona y el cetro, y en otra doña Eluira, con la mano en la megilla.*

Part VI. *El Marmol de Felisardo* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Corre Tristan la cortina, detras de la qual está Elisa, etc.*

Part VII (1617). *Las Pobrezas de Reynaldos* (before 1603). Act II.

Stage direction : *Corren una cortina, y descubrese una Capilla con un Altar, etc.*

Part XV (1621). *La Historia de Tobias*. Act I.

Stage direction : *Entranse detras de una cortina, y parezca un angel, etc.*

Part XIX. *La inocente Sangre*, end of play :

Mendo : Correse essa cortina, y desse
fin a los Carauajales, etc.

This instance is important, as it seems to be a contradiction of Schack's assertion that the Spanish stage was not provided with an outer curtain. At the end of the play five persons are on the stage, and the curtain is drawn to hide the players from the audience. *La inocente Sangre*, moreover, is an early play. The *aprovacion* of Part XIX is dated June, 1622, and in the dedication of this particular play Lope says that he wrote it *years ago* (*Años ha que escriui este suceso*).

Part XX (1625). *Arauco domado*. Act I.

Stage direction : *Toquen chirimias, y corrase una cortina, detras de la qual se vea un arco de yerua y flores, y en una alfombra debaxo del, tendido don Garcia en el suelo, etc.*

Part XXIII (1638). *El Saber por no Saber*. Act III.

Stage direction : *Metanle detras de una cortina.*

Vega del Parnaso (1637). *Las Bizarrias de Belisa* (1634). Act III.

Belardo : « Corre esta cortina, acaba ». *Corriendo una cortina se descubre un aposento bien entapiçado, un bufetillo de plata, y otro con escritorios, una bugia, y el Conde a un lado.*

ENTRANCES TO THE STAGE

There were two doors at the back of the stage, by which the players entered :

Part I (1604). *El Rey Bamba*. Act III.

Stage direction : *Vase cada uno por su puerta, etc.*

Part VI (1615). *La Obediencia laureada*. Act II.

Stage direction : *Salen huyendo por una puerta. y entranse por otra.*

Part IX (1617). *El Amete de Toledo*. Act III.

Abrense las puertas del teatro, y en abriendolas entre todos se vea doña Leonor dada de puñaladas. The next stage direction is : *Cierran las puertas, y salga Beltran.*

Beltran . En casa siento quejarse
y parece que dan voces.

Beltran must have entered from the side.

Stage direction : *Descubranse aquellas puertas, y vease dentro un teatro, y en el medio Amete atado a un palo, etc.*

Part X (1618). *El Galan de la Membrilla*. Act II.

Stage direction : *Vayanse baylando por las dos puertas, etc.*

Part XIII (1620). *El Remedio en la Desdicha*. (an early play).
Act I.

Stage direction : *Salen a un tiempo por dos puertas Abindarraez y Xarifa.*

The actors also entered from the two sides of the stage.

Part XI (1618). *El Perro del Hortelano*. Act II.

Stage direction : *Salen Otanio, Fabio, etc.... Llegue el Conde por un lado.*

Part XXII (Mad. 1635). *La Vida de san Pedro Nolasco*. Act III.

Stage direction : *De los dos lados del teatro salgan. España armada, Italia, etc.*

Part XXIII (1638). *Contra Valor no ay Desdicha*. Act II.

Stage direction : *Salen por tres partes á un tiempo Filis, Bato, y Mitridates.*

Part XIII (1620). *La Arcadia*. Act II.

Stage direction : *Ponese a un lado del tablado, salen Anfriso, y Siluio.*

Part XIX (1623). *De Cosario a Cosario*. Act III.

Stage direction : *Salgan por un lado del tablado azechando don Fernando, y Fabio.*

HANGINGS ON THE STAGE (EL PAÑO)

Part IV (1614). *La Reyna Juana de Napoles*. Act I.

Stage direction : *Escondese la Reyna detras del paño y sale Isabel*.

The scene is in a garden.

Part IX (1617). *El Ausente en el Lugar*. Act II.

fol. 93. *Laurencia* : Ponte detras desse paño.....

Carlos : Ponte, Esteuan, a este lado.

Part IX (1617). *La hermosa Alfreda*. (before 1601). Act I.

Duque : O cielo,

Sino ha salido, quedare vengado.

Alçad aquessos paños, y del suelo

las alhombbras, estrados, y tapetes. *Alcen un paño*.

Guarda : Debaxo deste está, etc.

Part XI (1618). *El Perro del Hortelano*. Act III (fol. 26).

Diana : En esse pozo de casa

Detras del paño.

le sepulten.

Part XXIV (Zaragoza, 1633). *Dineros son Calidad*. Act I.

Stage direction : *Arrimanse los tres a los paños*.

A GALLERY (CORREDOR)

Part IV (1614). *Los Torneos de Aragon*. Act III.

Stage direction : *Chirimias, y sientanse en un corredor, que tome todo lo alto del Teatro, el Rey de Aragon, el Rey de Francia, etc... y abaxo aparador con joyas*.

Part XV (1621). *El Favor agradecido*. Act II.

Stage direction : *Tocan una caxa, y luego hagan su faena, como que desembarcan, y ponganse en el corredor Estacio, y la Reyna*.

Part XXIV (Zaragoza 1633). *El Examen de Maridos* (Alarcon). Act III.

Stage direction : *Sale Ochaño en el corredor mas baxo, y salta al teatro, ponele la espada al pecho el Marques.*

Part XXIV. *El Amor Vandolero*. Act II.

Stage direction : *Sale Policena al corredor.*

Policena : Con temor llevo al balcon.

From which it appears that the *corredor* was used to represent a balcony.

TRAP DOOR (ESCOTILLON)

Part XI (1618). *El Príncipe perfeto*. Act III.

Stage direction : *Abre el Rey una puerta que ha de auer en el tablado, etc.*

Part XX (1625). *Arauco domado*. Act I.

Stage direction : *Salga por el escotillon Pillan demonio con un medio rostro dorado, y un cerco de rayos como sol en la cabeça, y el medio cuerpo con un justillo de guadameci de oro.*

Part XX. *El Marido mas firme*. Act III.

Stage direction : *Por el escotillon del teatro, o con otra inuencion, se le desaparezca.*

Part XXIV (1641). *San Nicolas de Tolentino*. Act III.

Stage direction : *O le [Peregrino] leuante en alto, o le dé buelta por tramoya, en fin lo lleue, e echando fuego por quatro partes del teatro salgan por los escotillones quatro almas, etc.*

PALENQUE¹

Part IV (1614). *Los Torneos de Aragon* (before 1603). Act III.

Stage direction : *Suene una caja de la otra parte, y entre por el Palenque Ramiro mantenedor, con los saluajes que traeran un arbol,*

1. A passage from pit to stage : Minsheu's Dictionary (1599) merely gives : "listes to fight in".

y sobre el una Fenis, el Duque Arnaldo por Padrino, y en el palo del arbol un retulo de letra grande, y un Leon atado al pie.

Part IX (1617). *El Animal de Ungria*. Act I.

Stage direction : Salgan con mucho acompañamiento por un palenque algunos caçadores con perros de trahilla, y otros con aues, y detras en un sillón Faustina, y el Rey de Ungria a caualllo : apeanse en el teatro.

Part XI (1618). *El Principe perfeto* (1616). Act III.

Stage direction : Tocaban musica, y salen por un palenque Ruy de Silua, Leonelo y el Prior, y don Juan de Sosa, etc. (fol. 138 v.).

THE DRESSING ROOM (VESTUARIO).

Part II (1609). *La Ocasión perdida* (some time before 1603). Act I.

Stage direction : Entra Leoncio, Pinabelo.... y otra gente y la Princesa detras, llega Dovicha a besarle las manos, y arrimanse todos al lienço del Vestuario descubiertos.

Part IV (1614). *El Amigo por Fuerça* (some time before 1603). Act III.

Principe: Pon esta carcel y tierra
a tu quenta, esposa mia,
vencerme el cielo porfia,
quiero rendirme a su guerra (fol. 179 v.).
Echese arrimado al vestuario.

Part VIII (1617). *La Imperial de Otom*. Act I.

Stage direction : Entrense, y con musica descubran el lienço del vestuario con muchas luminarias en papeles de colores, y Margarita en lo alto.

Part X (1618). *El Amante agradecido*. Act III.

Stage direction : Veanse dos medias barcas con sus ramos a la puerta del vestuario con mugeres, y gente, y musicos.

Part XVIII (1623). *El Capellan de la Virgen*. Act II.

Stage direction : Vase desatinado a caer en el vestuario; said of Ramirez, who has been struck by Nuño.

Part XIX (1623). *Primera Parte de Don Juan de Castro* (before 1618). Act III.

Don Juan en esse rio
le arrojaré desde aqui.

Llegue al vestuario, y arroje la espada.

Part XX (1625). *Arauco domado*. Act II.

Stage direction : *Un arbol esté arrimado al vestuario, y el tronco se abra en dos puertas, donde se vea Lautaro.*

Part XXI (1635). *La bella Aurora*. Act II.

Stage direction : *Las dos huyendo se pongan en dos tramoyas, que estarán en dos partes del lienço del vestuario, y dando la buelta, etc.*

Part XXII (Mad. 1635). *Amar, Seruir y Esperar*. Act II.

Stage direction : *Assome un barco enramado por la puerta del vestuario, y en el sentadas Dorotea, etc.* Again : *En otra parte del vestuario otro coro.* Again : *Assoma a la otra parte del vestuario otro barco enramado, y en el Feliciano, etc.*

Part XXIV (1640). *El Cauallero de Olmedo*. Act III.

Stage direction : *Canten desde lexos en el vestuario y vengase acercando la voz, como que camina.*

Also in the comedia *El gallardo Español* by Cervantes, we read the stage direction (Act III) : *Todos han de caer dentro del vestuario*, and see Alarcon's *La Cueva de Salamanca*, Act. I.

The above examples have resulted from an examination of about three hundred of Lope de Vega's comedias, and enable us to form a fairly clear conception of the resources (or perhaps it were better to say the limitations) of the Spanish stage in the time of the great creator of the Spanish drama. They furnish also, it seems to me, information that is not without importance concerning the arrangement of the stage. We may be reasonably sure that the stage did not project into the theatre¹, fort

1. A ground plan of the « Antiguo Teatro del Príncipe » is given in Pica-toste y Rodriguez, *Homenaje a Calderon*, Madrid, 1881, but unfortunately neither the *provenance* of the sketch is given, nor its date.

did the Elizabethan stage. Its two sides were provided with hangings (*paños*), behind which the actors could retire, and from which they could enter upon the stage (p. 478). The dressing rooms (*vestuario*), as the instances given above (p. 480) amply show, occupied the two sides of the back of the stage, differing wholly from the English theatre, where the "tiring rooms" were at the back of the play-house. It is evident that an actor could also enter upon the stage directly from the *vestuario*¹.

Many of Lope's earliest *comedias* being comedies of intrigue, as noted above, required no theatrical accessories of any kind, except a balcony or window. These balconies (which served also for windows) seem to have been a continuation of the gallery or *corredor* of the theatre, and extended behind the hangings or partition which separated the sides of the stage from the auditorium.

I have already observed that Lope did not divide his plays into scenes; these are the additions of later editors. The only division that he made was into three Acts, and it may be noted that Lope never used the term *jornada*, nor did Tirso de Molina. The word *jornada* to indicate an Act though used as early as 1517 by Torres Naharro, in his *Propaladia*, seems to have come into general currency through Calderon and his school. Very rarely, at the beginning of a scene, does Lope indicate the place of action, whether a garden, a wood, a street, etc. Generally there is only a simple stage direction: « Enter don Octavio, with drawn sword », or sometimes the costume to be worn by the character is indicated. Any supposed change of scene was generally left entirely to the imagination of

1. When the *corral del Principe* was built in 1582, it was expressly stipulated that there should be four stairways: one leading to the women's gallery, and three others, leading to the seats occupied by the men and to the *vestuario*.

Pellicer, *Origen y Progressos*, etc., vol. I, p. 68.

According to this the dressing rooms were on the floor above the stage, but that there was also an entrance to the *vestuario* from the stage, the examples in the text show.

the spectator. Sometimes, as may be observed from the examples given above, the actor incidentally announces the scene in the opening lines of the dialogue : « Now we are in Naples », etc., but this was all. The stage remained the same whether the action was transported to Florence, Rome or to Hungary. The playgoer, as we have said, went to hear the play, not to see it. Yet some attempt at verisimilitude was sometimes made. A garden was represented on the stage, or a fountain, and in one instance a fort was painted upon canvas. Trees were also undoubtedly represented upon the stage, perhaps by set-pieces ; and a painted castle, also, in at least one instance. From this we may infer that painted scenery, at all events in Lope's later years, was not unknown on the public stage, but that it was not movable, on rollers or slides, we may be reasonably sure. We may be equally certain that the stage of the *corrales* of Madrid was provided with more than one curtain. (See above, p. 462, *El Amete de Toledo*). Whether there was an inner curtain and an outer one which separated the stage from the auditorium, however, is open, to some doubt. Yet it is clear that at the end of the third Act of *La Inocente Sangre* (see p. 476), the curtain was drawn, to hide the players from the spectators, though this may have been an inner curtain, further back on the stage, corresponding to the « traverses » of the Elizabethan theatre, of which several instances are given above (p. 475-476) ¹.

1. The existence of an inner curtain « or traverse » in front of the stage entrances, is also clearly shown by a stage direction in Guillen de Castro's *La Tragedia por los Celos*, a truly powerful and admirably constructed play, which contains scenes that are hardly surpassed by any drama of the time, with which I am acquainted. The play is founded, in one of its incidents, at least, upon a historical fact in the life of King Alfonso V. of Aragon, which is noted by Puymaigre, *La Cour littéraire de don Juan II, roi de Castille*, Paris, 1873, Vol. II, p. 183, note. The King's mistress, the beautiful Margarita de Híjar had been murdered at the instigation of the jealous queen, Maria de Castilla, and near the close of Act III of Don Guillen's play we read this stage direction :

Lope wrote for the public theatre for half a century, and naturally there were many innovations on the stage in the course of his long career. In the *Prologo del Teatro a los Letores*, prefixed to Part XI (1618), of his *Comedias*, the Theatre (i. e. the stage) speaking, says : « Despues que a viua fuerça de tantas, y tan diferentes comedias de varios Poetas, como en mi se han representado (Letor amigo, o enemigo, como tu quisieres) he aprendido a hablar, aunque compuesto de tablas, y lienços, con mas trampas que un hombre que no tiene de que pagar, ni verguença de deuer, descanso con quexarme de las muchas sinrazones que mis dueños padecen, y a mi me hazen. »

From this we see that *lienços* or canvasses, evidently for scenery, were of frequent use. Again, in the *Prologo Dialogistico*, prefixed to Part XVI (1622), the *Theatre* says : « I have come to great misfortune, and I presume that it is due to one of three causes : either there are no good actors, or the poets are bad or the auditors lack understanding ; for the managers avail themselves of machinery, the poets of the carpenters, and the auditors of their eyes. » Further : « But to return to the common people, I say that they are justly moved by this machinery to delight the eyes, but not by that of the Spanish Comedia, where the figures rise and descend so crudely, and animals and birds appear in like manner, which the ignorance of the women and the rude mechanics among men come to see » (*Life of*

Corren una cortina ; aparece Margarita en el gueco de la puerta con una daga hincada en el pecho y ensangrentada su cara y manos con dos hachas a los lados.

This tragedy was written for Antonio de Prado, and was finished by Don Guillen at Madrid, on Dec. 24, 1622. The date is questioned by Schaeffer. *Geschichte des Span. Nationaldramas*, Vol. I, p. 232, on the ground that the Ms. contains a license to perform, dated at Pamplona, Novbr. 1, 1628. This seems to me no valid reason. At all events the Ms. bears the unmistakable date, 1622, as I copied it myself many years ago, not knowing then that it had already been published in 1878, by Fuensanta del Valle, in the *Coleccion de Libros españoles raros ó curiosos*, vol. XII.

Lope de Vega, p. 289). That the stage machinery of the Spanish theatres was of a very rough and primitive character even many years after this time, we learn from the accounts of travellers in Spain, and Lope's complaint is significant, moreover, inasmuch as it shews that a great change had come over his audiences as early as the second decade of the seventeenth century. The theatre-goer now went to *see* the play, not to *hear* it; the *comedia* had become a spectacle for the eyes. And so the play degenerated, and the splendor of scenery and stage-setting increased, until in the eighteenth century we come to a playwright like Comella, in whose play, *Cristóbal Colon*. Act I., we find the following stage direction : *Jardín magnífico, adornado de macetas cenadores, y fuente grande en el medio, con asientos al rededor, el foro representa el Palacio con su galeria y escaleras, para baxar ; la galeria estará adornada de macetas de flores. Aparece la Reyna sentada, y las Damas repartidas, cogiendo flores*, etc. Here, too, we find the term *bastidor* (wing of stage scenery), and at the end of the act, the direction : *cae el telon*, the drop curtain falls.

Hugo Albert RENNERT.

POSTSCRIPT. — The following stage directions, taken from the volume of *Comedias* entitled *Norte de la Poesia Española*, Valencia, 1616, show that at this time, in the theatre at Valencia, at all events, there was no outer curtain.

At the close of Aguilar's *Mercader Amante* is the direction : *Entranse todos, y se da fin a la Comedia del Mercader Amante*. At the end of Ricardo de Turia's *Burladora burlada* we read : *Entranse todos cada uno por su puerta, dandose con esto fin a la famosa Comedia de la Burladora burlada*. The same stage direction occurs at the close of the same author's *La belligera Española*, and at the end of Aguilar's *La fuerza del interes*, the direction is simply : *Entranse todos, dando fin con esto a la Comedia*. Had there been an outer curtain, such a stage direction would, of course, have been unnecessary.

HISTORIOGRAFIA DE CATALUNYA

EN CATALÀ

DURANT L'EPOCA NACIONAL

L'objecte d'aquest treball no es altre sinó presentar, d'un cop d'ull, el conjunt de l'historiografia catalana escrita en la nostra llengua vulgar durant els segles XIII^e, XIV^e i XV^e. Ens hem acostumat a entendre per *epoca nacional*, en la nostra literatura, tot aquest llarg període d'unes tres centúries que va desde ls orígens fins al moment en que s'inicia la decadencia nacional de Catalunya, i per consegüent la literaria, am l'unió de les corones d'Aragó i de Castella : desde aquell moment la producció literaria dels catalans no triga a emmalaltir-se. L'entrada de la linia femenina de Castella al regne d'Aragó (1410), am totes les seves influencies de diverses ordres, no va deixar-se sentir en la literatura catalana, car duia massa forta l'empenta pera que no durés encara quasi tot un segle, malgrat els reis fossin castellans ; però més avant ja no va poder sustraure-s a l'ingerencia continua de la llengua castellana, que era la protegida. La producció literaria catalana del segle XVI^e ja té tots els aires de decadent, tufeja a descomposició ¹.

1. El Sr. Rubió i Lluch, en el seu excellent *Sumario de la historia de la literatura española* (Barcelona, 1901, C. *Literatura catalana*, pp. 65-107), es qui presenta l millor quadro historic de la nostra literatura, que divideix en tres períodes. Anomena l primer *epoca nacional*, que abraça ls segles XIII^e i XIV^e ; el segon, *edat d'or*, que l fa abarcar desde les darreries del XIV^e segle fins a les del XVI^e ; i el terç, *decadencia*, que comprèn els segles XVII^e, XVIII^e i primer terç del XIX^e. Ja es sabut que amb el segon terç de la passada centúria s'inicia la nostra actual renaixença.

Solament prenem nota de l'historiografia referent a Catalunya, de manera que de les obres històriques traduïdes al català que no interessin, en tot o en partida, l'història catalana, no sen trobarà aquí cap relació, perquè no ha entrat ara en el nostre propòsit.

El present treball no té res de definitiu : ben al contrari, sdeixem encara forces puntssense resoldre. No hem intentat sinó pendre inventari d'una part important, la més nacional, de la nostra literatura. Així i tot, haurem tingut ocasió de presentar en conjunt una bona sèrie d'obres que no s'havien vist precedentment reunides¹, algunes de les quals apareixen per primera vegada davant dels erudits. Presentem molt desiguals les descripcions dels manuscrits i ens-e sab greu presentar-les així : això depèn de que els hem haguts d'examinar en èpoques distanciades i en condicions diferents i de que algun d'ells no l'hem pogut encara veure, havent-nos de refiar de descripcions fetes per altri.

I

LES PRIMERES CRONIQUE

1. L'EPOCA COMTAL. 2. L'ESCOLA HISTORICA DE RIPOLL

3. LA LLENGUA VULGAR

De la fundació de la casa comtal de Barcelona arrenca l'història pròpia de Catalunya. La llegenda envolta molt aviat el seu fundador Guifre I Pilós, com si algun cant epic, del qual no ns

1. M. Alf. Morel-Fatio, en la seva *Katalanische Litteratur (Grundriss der romanischen Philologie)* den Gröber, t. II, 2ª part, pp. 70-128), publicada en 1893, es el qui primer presenta un bon conjunt de l'historiografia catalana (pp. 114-121), que avui en dia resulta incomplet. També es apreciable el fet pel Dr. Otto Denk en sa *Einführung in die Geschichte der altcatalanischen Litteratur* (Munich, 1893, pp. 1-37 i 119-126).

ha arribat rastre, hagués perpetuat i desfigurat el personatge real, que no podem estudiar en els primers documents literaris, sinó solament en les actes i en els documents fefaents. Més endavant, a mesura que avança el temps i s'engrandeix el comtat, ja les nostres primeres cròniques dibuixen millor les figures dels magnats fins a representar-nos-els amb aquella vivor que no s troba mai en la fredor de les actes i documents oficials.

En l'història de la nostra cultura marca una fita, en el segle x^e, la vinguda de Gerbert, més tart papa Silvestre II, a Ausona, pera aprendre-hi matemàtiques seguint el consell del comte Borrell, qui va encarregar al bisbe de Vich Atton I^o de la seva instrucció. Uns tres anys va durar l'estada de Gerbert a Catalunya, i quan en 970 el comte Borrell va anar a Roma, l'acompanyaren el bisbe Atton i el mateix Gerbert², qui sempre més va recordar amb amor els anys passats a les nostres escoles.

Però es en el segle següent, i al monastir de Santa Maria de Ripoll, ont han de cercar-se ls primers rastres de la nostra història. Aquell cenobi, l'història del qual va tant lligada a la dels primers comtes beneficiaris de Barcelona; on reposaven les despulles del comte que s considerava fundador del llinatge català, se trobava regentat per una figura eminent, Oliva, qui, com a fill d'Oliva Cabreta, comte de Besalú i de Cerdanya, era prop parent de la família regnant. Oliva no es solament el constructor de la nova basilica, l'autor de l'interessant poema dedicat a Ripoll i als comtes allí enterrats antecessors seus³, sinó que

1. Moncada, *Episcopologio de Vich*, t. I (Vich, 1891), p. 147.

2. Havet, *Lettres de Gerbert* (Paris, 1889), p. vi.

3. Villanueva, *Viage literario d las iglesias de España*, t. VI, Vique, 1806, p. 306. Ni aquest autor, ni Pellicer y Pagès, ni Montsalvatje, s'han adonat que aquest poema es rimat.

Hoc adiens templum genitricis virginis almm,
Fac venias mundus, humili spiramine fultus.

.....
Septimus ipse sequor, qui nunc sum carminis auctor.

manté relacions polítiques amb un rei no veí com Sanç el Major de Nivarra, i relacions literaries amb abadies tant apartades com Sant Benet de Fleury en el centre de la França. La correspondència literaria entre Oliva, abat de Ripoll (1008), de Sant Miquel de Cuixà (1011) i de Sant Martí de Canigó (1014?), bisbe de Vich (1018), i Gauzlin, bisbe de Bourges i abat de Sant Benet de Fleury, prova un canvi de manuscrits històrics entre ls dos monastirs que aviat serà posat en clar per M. August Vidier en una obra que prepara tractant de l'historiografia a Fleury del Loira, on se servaven les despulles de Felip I. Sobre la figura d'Oliva s'ha escrit bastant¹, però encara s'ha de esperar l'erudit al qual tempti fer-ne un estudi més complet i més literari que ls que fins ara han sortit; encara resten per estudiar els manuscrits del temps d'aquell abat, que, havent-se pogut salvar del foc i d'altres elements destructors, se guarden al nostre Arxiu de la Corona d'Aragó. Oliva devia saber triar-se bons companys; coneixem un altre monjo del mateix cognom, també escriptor. Quan va trobar auxiliars pera la construcció de tantes obres arquitectòniques com la basilica de les set absis, l'esplèndida portada i el gran mosaic de Ripoll, els cloquers de Cuixà i de Vich; quins altres ajudants ignorats devia haver-se percaçat pera l'adquisició i copia i canvi dels preciosos setanta un manuscrits amb els quals va augmentar la biblioteca del monastir durant el seu abaciat², reglamentant lo *scriptorium* i amenaçant amb exco-

.....
 Conditur hic primus Guifredus marchio celsus,

Qui comes atque potens fulsit in orbe manens.

Aquest poema es potser la primera obra d'història nostra.

1. Baluze i de Marca, *Marca hispanica* (Paris, 1688); *Histoire littéraire de la France*, VII, pp. 366-368; Villanueva, *Viage literario*, VI, pp. 181-193, 302-310; Pellicer y Pagès, *Santa Maria de Ripoll* (Girona, 1878, i Mataró, 1888); Monsalvatje, *Noticias históricas*, t. IX (Olot, 1899), pp. 34-63.

2. Eguren, *Memoria descriptiva de los códices notables conservados en los archivos eclesiásticos de España* (Madrid, 1859), p. LII.

munió al qui s'incautés d'una sola d'aquelles maravelles! L'escola historica estava fundada i devia durar fins als primers reis d'Aragó de la casa de Barcelona.

Ja en les actes més antigues ¹ se veuen transparentar entre l'latí dels documents els noms geografics en forma vulgar, no llatinisats, en nombre bastant considerable; però, partint del segle XI^e, compareixen frases senceres i noms d'utensilis de la vida quotidiana, quasi en la mateixa forma que l nostre català actual. En Milà ja havia observat alguns trets fisonòmics del nostre vulgar ² que l distingien completament dels diversos llenguatges del mig-dia de França, Corberes enllà, unics usats pels poetes catalans. Aquests, per això, se traeixen en els segles XI^e i XII^e per bastants catalanismes, sobre tot en la rima, lo que indica una diferenciació de la fonetica catalana en aquelles epoques reculades pel desenrotllament artistic de la llengua. Els trovadors originaris de terres catalanes resulten més bons rimaires aplicant-los la pronunciació normal actual que no pas la provençal antiga. En el segle XIII^e i primeria del XIV^e els documents ja contenen troços de certa llargada en vulgar que ns permeten estudiar l'estat de la llengua ³. El primer document que sens presenta tot ell escrit en català es la capitulació del

1. Vegi-s l'acta de la dedicació de la Seu d'Urgell, de 839, que publica en Villanueva (*Viage literario*, t. IX, p. 285) i que reproduceix en Grandia en sa *Gramatica etimologica catalana* (Barcelona, 1901).

2. *De los trovadores en España*, t. II de les *Obras completas* (Barcelona, 1889), p. 482.

3. Diversos autors han publicat colleccions de documents en els quals sovintegen les frases catalanes. Vegin-se : Alart, *Documents sur la langue catalane des anciens comtès de Roussillon et de Cerdagne* (en els anys 1873 a 1877 de la *Revue des Langues romanes*, de Montpellier, i en vol. apart, Paris, 1881); Milà y Fontanals, *Notas de primitiva lengua catalana* (en la *Revista Histórica*, Barcelona, any III, 1876); Balari, *Orígenes históricos de Cataluña* (Barcelona, 1899 molt especialment en la p. 572); però sobre tot la recent den Miret i Sans en la *Revista de Bibliografia catalana*, any IV, 1904, pp. 5-47.

castell de Llorenç en 1211, publicat per primera vegada pel senyor Miret i Sans ¹, que ha tingut la bona fortuna de trobar el més antic document literari català, que també, com succeeix en altres literatures romaniques, es un fragment d'unes homilies dels diumenges de Quaresma, que s'acosta molt, si no la precedeix, a la data del document anterior ². Tant com avença l segle l'ús del català escrit va generalisant-se, que se l'endevina quasi sempre acostant-se tant al que s parlava que, adhuc avui en dia, un català poc docte seguirà millor la lectura d'una obra del segle XIII^e i la trobarà més clara que no pas la dels nostres classics dels segles XIV^e i XV^e, epoques en que ja s'havien format els estilstes i en que uns certs vicis de forma s'havien apoderat de la llengua escrita que l'havien apartada, potser massa, de la parlada.

4. *Cronica dels comtes de Barcelona e dels reis d'Arago.*

S'ha dit sovint, de la reconstrucció i ençà, que l monastir de Ripoll era l breçol de la nació catalana. Allí s guardaven les cendres dels nostres comtes i els monjos hi anotaven les gestes més principals de cada un; tant bon punt la tradició historica formada, s'hi seguien apuntant els fets capitals dels nostres primers reis, fins que sembla trencar-se amb els darrers anys del XIII^{en} segle, quan ja aquell lloc havia deixat d'esser panteó reial. Ripoll era pels sobirans de Catalunya lo que l monastir de Sant Denis fou pels reis de França. De les diverses notes analistiques que ls monjos devien pendre, sense altres de perdudes, en tenim el *Chronicon Rhipullense*, del qual sembla que varen naixer els

1. *Investigación histórica sobre el Vizcondado de Castellbó* (Barcelona, 1900), p. 107.

2. Vegin-se les reproduccions fototipiques que acompanyen el treball del Sr. Miret en la *Revista de Bibliografia catalana*, vol. IV, 1904.

3. Va completar-se l'any 1888, sota ls auspicis del bisbe de Vich Dr. Josep Morgades i la direcció de l'arquitecte Elies Rogent, interpretant les traces de la basilica olivana.

anals de Sant Victor de Marsella, que acaba en 1191 i va esser publicat per Villanueva ¹.

Però la cronica que més anomenada ha donat el monastir es la de les *Gesta comitum Barcinonensium*, publicada per Baluze en la *Marca hispanica* ² i completada amb uns fragments trets de manuscrits que n Marca no va veure, per M. Barrau-Dihigo ³; per aquests fragments se sab que l redactor de la cronica va aturar-la l'any 1299. Aquesta cronica va esser considerada sempre com la oficial en lo que s refereix a l'història dels comtes de Barcelona, fins que, més tart, va esser substituïda per altres croniques més generals que acullen molta més llegenda que no pas la de Ripoll, la més digna de fe i la de més antiga redacció entre les conservades.

Tant com es conegut el text llatí, sobre tot desde la seva publicació en l'obra de l'arquebisbe de París Pere de Marca, es desconegut el text català, completament inedit i del qual no sabem que ningú hagi escrit un mot malgrat els quatre manuscrits que ns el conserven, tots prou remenats per diversos investigadors.

Cinc manuscrits ens donen el text llatí ⁴:

A, el lat. 5941 de la Biblioteca Nacional de París, en pergamí, dels primers anys del segle XIV^e; es provinent de Ripoll i es el que va servir d'original al publicat en *Marca Hispanica*;

B, el lat. 5132 del mateix deposit, que també prové de Ripoll i sembla degut a diverses mans, totes del XIII^{en} segle;

C, un de lletra del segle XIV^e, propietat del Sr. Sanpere i Miquel, de Barcelona;

1. *Viage literario*, V, pp. 241-249.

2. Columnes 537 a 580.

3. *Fragments inédits des « Gesta comitum Barcinonensium et regum Aragonie »* en la *Revue Hispanique*, t. IX (1902), pp. 472-484. M. Barrau-Dihigo prepara una edició definitiva del text.

4. Segueixo, en la nota dels mss. llatins, a M. Barrau-Dihigo, que els porta ben estudiats. Creu que ls mss. ABCDE representen tres redaccions diferents de les *Gesta*.

D, el que porta la signatura G. 211 a la Biblioteca Nacional de Madrid, copia feta pera D. Gaspar Galceran d'Urrea, comte de Guimerà ;

E, el manuscrit E. 2 de la mateixa biblioteca anterior, copia treta per en Monfar i Sors d'una altra copia feta a Ripoll en 1600 per en Jaume Ramon Vila ;

F. No sabem ont haurà anat a raure un manuscrit del segle xv^e que, segons en Pi y Arimon ¹, existia a Barcelona en la llibreria del Sr. Josep Anton Llobet i Vall-llosera, que duia la mateixa inscripció del publicat en la *Marca Hispanica*, això es : « Gesta comitum Barchinonensium scripta à monacho quondam Rivipullensi circa annum 1190 ».

Els manuscrits que ns han conservat el text català són els següents :

A', se troba en el Llibre d'Usatges i Privilegis format per encarrec del Consell de Barcelona pel seu escrivà Ramon Ferrer en 1335 ;

B', en el volum primer del *Llibre vert*, que, com l'anterior, se troba en l'Arxiu Municipal de Barcelona i va esser format pel mateix compilador. Se pot dir que A' va servir d'original a gran part de B', per més que ls dos textos se separin per lleugeres variants. Tots dos són magnífics llibres escrits en hermosa lletra sobre pergamí, ple el B' de preciosíssimes miniatures. En Ramon Ferrer, que era escrivà del Consell desde 1335, va posar, al davant de la compilació dels privilegis de la ciutat, aquesta cronica comtal que es la unica en vulgar que porta el recull. S'obre l Llibre vert de Barcelona, després de la taula i de l'acort de 1345 del Consell que a a composició del llibre fa referencia, pel kalendari, i segueixen un extracte dels quatre evangelis, una genealogia biblica d'Adam

1. *Barcelona antigua y moderna*, 1854, vol. II, p. 1105. « Es, aunque muy aumentado y corregido, el mismo tratado que el arzobispo Marca puso en el apéndice á su *Marca hispanica*. » No sembla esser aquest el mateix C, posseït pel Sr. Sanpere, com s'assegura en el *Boletín de la R. Academia de la Historia*, xxx, 1897, p. 96.

a Jesucrist, una crònica dels emperadors romans i altra dels pontífics acabant a Clement VI, que sembla treta de Martí de Tropaupau, i una *Cronica regum Francie*, que tot just arriba fins a Lluís el Gras en 1108. Tots aquests textos són llatins i de seguit ve, al foli xxvj verso, col. 2^a, la *Cronica comitum barchinone et regum aragonum*, no tenint en llatí altra cosa que aquest epígraf, com ho són tots els del llibre. En acabat ve la recopilació començant pels Usatges ¹.

C', se troba en el ms. 21-2-17 de la nostra Biblioteca Provincial i Universitaria, escrit tot ell de mà del xiv^{en} segle, de 295 X 225 mm., en paper. El ms. està precedit per alguns fulls sense foliar que contenen tres poemes coneguts ², i comença la part foliada amb la versió catalana de les *Gesta*, que abraça ls deu folis primers; segueix la crònica den Desclot fins al capítol cxxxiv de les edicions impreses, aturant-se al foli cxxi pera emprendre l Muntaner desde l capítol cxix fins a la fi; el darrer foli del llibre es el ccviii.

D', es el G. 160 (ara n° 647) de la Biblioteca Nacional de Madrid. En primer lloc hi han els folis 1 i 2 amb notes analítiques que van de 1204 a 1334; al foli 3 comença l text de les *Gesta*, que abraça fins al foli 13, on comença l Desclot, que ocupa tot el manuscrit. Es escrit de mà del xiv^{en} segle, a dues columnes, i té 234 folis ³.

E'. En l'Arxiu de la Corona d'Aragó hi ha una copia de C', feta en el segle xviii^e, procedent del convent de la Mercè de Barcelona; comença al foli 697. Vegi-s lo que diem d'aquest manuscrit en II1J i en II2K.

1. Vaig publicar, en companyia del meu malaguanyat amic Lluís Lopez Oms, una notícia del Llibre vert i el començament de les *Gesta* en català, en *L'Avenç*, vol. I (1882-1883), pp. 107, 122 i 154.

2. Vegi-s la *Revue Hispanique*, IX, p. 240: *Dos poemes sobre la vida de la gent de mar*, on vaig donar una curta nota d'aquest manuscrit.

3. Vegi-s el meu Catàleg: *Manuscrits catalans de la Biblioteca Nacional de Madrid* (Barcelona, 1896), p. 137.

Aquesta importantíssima cronica, com hem dit, va fruir sempre de molt credit entre ls nostres historiadors i es la que menys part deira a la llegenda, entre totes les que s'escrigueren posteriorment, sobre l'epoca comtal. El qui més sovint l'esmenta, junt amb altres llibres que havia vist a Ripoll, es en Bernat Boades, que escrivia en 1420. Seguint l'única edició impresa¹, trobem que ns parla d'un *liçonari de gran antiquitat* (p. 37), d'una *chroniqua molt vella* (p. 121); a proposit de Borrell II ne parla *segons en scriptures de Ripoll he trobat recitat* (p. 172); s'ocupa de Ramon Berenguer IV *segons reciten alguns scrits del monestir de Ripoll* (p. 199) i de la mort d'aquest comte *segons se troba recort en un libre vell del monestir de Ripoll* (p. 212). En Gabriel Turell, que escriu en 1476, cita algunes vegades les *Canoniques dels comtes e reys*, però no deu referir-se a les *Gesta*, sinó a una altra cronica compilada a les darreries del xiv^{en} segle, de la qual tractarem més endavant. Els mateixos que feien les copies solien capsar les *Gesta* am la consabuda frase : « Genealogiea comitum Barcinone, Urgelli et aliorum comitatum, ab archivo monasterii Rivipulli a quondam vetustissimo libro pergame-neo abstracta », o altra per l'estil. El titol del text català de A' i B' ja l'hem dit ; C' i D' comencen am la següent inscripció, que es la mateixa del proleg llatí de A : « Aquest libre mostra veritat del primer comte de Barchinona e de tots los altres qui son venguts après d'ell, e del hordonament de tots los comtats de Catalunya e l temps d'aquells qui ho an tengut los uns après los altres ; E l regisme d'Aragó com vench ne fon ajustat ab lo comtat de Barcelona e dels fets recaptoses e grans qui son stats fets per comites e per reys en lur temps. »

Parteix del text vulgar de les *Gesta* la croniqueta que figura al principi de les *Constitucions de Catalunya*, p. e. les edicions de 1588 i de 1704; d'ella s'han extret nombroses genealogies escam-

1. *Libre dels feyts d armes de Catalunya* (Barcelona, 1873-1904.)

pades en diversos manuscrits, com p. e. la d'un de Vich publicada en 1902 per la *Veu del Montserrat*. Les *Gesta* se solien posar al principi d'obres històriques més especials de regnats successius: A' i B' precedien al recull dels privilegis de la ciutat de Barcelona; C' a una combinació, de la qual tenim altres exemples, de les cròniques den Desclot i den Muntaner; D' a un Desclot; F precedia a un Tomich, lo que ja es més estrany, perquè a les cròniques del segle *xv*^e les acostuma precedir la coneguda sota l nom de crònica de Sant Joan de la Penya.

En el cas de que les *Gesta*, conformement am la tradició, fossin escrites per un sol monjo, devia utilitzar materials que contenien descripcions de vista dels darrers comtes: els retrats de Ramon Berenguer III i de Ramon Berenguer IV delaten una coneixença personal. En cambi, amb ocasió de l'ajustament de la casa de Barcelona amb el reialme d'Aragó, se parla sumariament de la fundació d'aquest i dels reis anteriors a l'unió d'una manera vaga i llegendària. Per altra part, sabem que, en el text llatí, l'autor parla en certa manera com a testimoni de vista de l'invasió de Felip l'Ardit en 1285, i no podia, per lo tant, aconseguir els darrers comtes. El text català no arriba tant lluny, per que C' i D' acaben a la mort de Pere I Catòlic am semblants paraules: « ...no per ço que ell fos en ajuda de negun hom partit de la fe crestiana en la qual ell fonch leyal e catòlic sens tot dupte tots temps de la sua vida ». A' i B' porten ademés el capítol referent al comtat d'Urgell en temps de Pere I Catòlic i el de Jaume I sota l següent epígraf: *Del senyor Rey en Jacme e de sos fets honrats e cabaloses*. Acabat aquest capítol, ve la nota dels seus fills i filles, sense mentar la mort den Jaume i tractant com infant a Pere I Gran. Les darreres paraules són aquestes: « ...e Helisabet qui fo muyler den Phelip fill de Ledohic, Rey de França, e dona Maria qui mori sens infant ». Parlant de Pere I Catòlic hi ha en dos moments nota personal del cronista: *boy dir* i *boy per veritat*. El text català comença així, despreciant lleugeríssimes variants, en els quatre manuscrits que ns-e l'han con-

servat : « Del castell d'Arrià, que es en Catalunya el territori de Comflent, costa lo flum que es appellat Tet, era un cavaller rich, bon d'armes e de gran conseyl, per nom en Guiffre ».

Els textos llatí i català, fòra algunes variants de poca importància, se segueixen molt d'aprop. La primera qüestió es aquesta : quin es l'original i quin la traducció? Però es un problema que fa de mal resoldre abans de disposar de l'edició crítica dels textos llatins que prepara M. Barrau-Dihigo, sense la qual caminem a les fosques en l'esclariment d'aquest problema. El text català té tots els aspectes dels escrits del XIII^{en} segle i corre molt seguit ; el llatí es més difícil, un xic glosat i no sempre ls noms catalans apareixen llatinisats ¹. Ocorren també algunes preguntes que no sabem contestar. ¿ Per què en Ramon Ferrer, al procedir en 1345 a la confecció del *Libre vert*, no va utilitzar el text llatí, com ho eren els demés que va reunir? ¿ Per què, trobant-se ja en el regnat de Pere III de les Ceremonies, en Ramon Ferrer va servir-se d'un text que acabava a Jaume I, deixant enlaire l'història de quatre reis, dos dels quals s'haurien inclòs si hagués utilitzat les *Gesta* en llatí, que terminen en 1299? El text català contenia totes les *Gesta*? En aquest cas, per què els C' i D' s'aturen més aviat que no pas A' i B'? Pot ser perquè precedeixen a un text de la crònica den Desclot, qui ja parla amb certa extensió de Jaume I. Tots els punts dubtosos que ns podríem posar foren de difícil resposta ; però estem teintats de creure que l text català es traducció d'un text llatí de Ripoll, que abraçaria, a més dels comtes, el primer comte-rei a tot estirar ; que a Ripoll era costum afegir la gesta de cada nou rei, la crònica essent, doncs, deguda a la mà de diferents monjos ; que la traducció i redacció del text català, acabant amb la gesta de Jaume I Conqueridor, se féu en el terç quart del segle XIII^e ; i que aquesta crònica catalana fou la que l monjo de

1. « Ermengardus de Moyeruca », « castro faciem de Trencatayla », « Arnaldi de Craxell », « equitis de Ampurdà », « Rogerius de Luria almirayl » o *almirall*, segons els manuscrits.

REVUE HISPANIQUE. XV.

Ripoll, present a l'invasió de Catalunya per Felip l'Ardit, tornà al llatí, completant-la fins poc més de la mort d'Amfós i tancant-la en 1299.

5. *Croniqua de Espanya.*

Una altra cronica general del XIII^{en} segle, contemporania de Jaume I el Conqueridor, sens conserva en un manuscrit del segle XV^e de la Biblioteca Nacional de París. Porta la cota esp. 13 i té l n° 121 en el catàleg de M. Alf. Morel-Fatio ¹, qui n fa una descripció tant superficial que sols troba una « Chronique universelle depuis la création du monde jusqu'à Alphonse V d'Aragon », quan el manuscrit conté dèu textos historics diferents. Ara no més fa al cas el que s troba en sisè lloc, que comença al foli 68 verso i acaba al foli 80 d'aquest preciós recull d'histories l'estudi de quals fonts seria del més alt interès. Com que tinc aquesta cronica per desconeguda, dono la taula :

Açí comensen les Rubriques de aquest libre de la croniqua de Spanya.

Com trobaren la generacio daquells qui primerament poblaren Spaya e com ffo conquesta per grechs e per los romans E com fo edificada Terraguona e com los guots reeberen la fe de Ihesuchrist E com los guots conqueriren Spaya E com fo Spanya conquesta per moros E com fo ffinida la gloria dels guots E com Carles magnus intra en Spanya contra los serryans E de la generacio dels reys de Castella E dels reys de Nauarra E del liyatge del rey d'Araguo E com lo comptat de Barcelona fo ajustat ab lo reyalme d'Araguo axi com trobaretz avant per lo dit libre.

De la generacio daquells qui primerament poblaren Spanya.

Com los grechs conqueriren Spanya.

Com los romans conqueriren Spanya e n gitaren los grechs.

Com Terraguona fo edificada per Cipio Africha.

Com los guots reberen la fe de Ihesuchrist axi com o recomta.

Com los guots conqueriren Spanya.

Com los moros conqueriren Spanya.

Com ffo ffinida la gloria dels guots.

1. *Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* (Paris, 1892), p. 41.

Con Carles magnes emperador de Roma he Rey de França entra en Spanya contra los serrahins.

De la genealogia o linatge del reys de Castella.

De la genealogia o linatge dels reys de Navarra.

Com lo Comptat de Barcelona fo hunit ab lo Royalme d'Araguo. »

Com se veu, se tracta d'una aplicació de la cronica llatina del arquebisbe Rodrigo de Toledo (m. 1247) pocs anys després de composta i divulgada, amb interpolacions en lo pertocant a Catalunya. Més endavant parlarem d'altres aplicacions. Tauré alguns troços que fan referencia a la composició del llibre.

Foli 70 vº, sobre Ercul : « E aquell qui moltes gentz havie mortes ell mateix se ocis. E la raho empero de la sua mort foren fembres qui l metzinaren e a no res lo aportaren. del temps empero que Ercules regna e edificades les ciutats dessus dites, ço es, Xibilia, Tarassona e Balaguer, Vich e Barcelona *tro al temps de ara del any M.cc.lxxvij*, son passats ij milia.ccc.lxxx. anys e aço ans que Roma fos edificada prop cclx anys la qual Ciutat de Roma fo edificada ans del aveniment de Ihesuchrist Dcclij. anys ».

Foli 71 vº, sobre l'edificació de Tarragona : « E d'aquest temps *tro en aquest qui corre M.cc.lxxvij* ha passats Mccccclxx anys. »

Foli 76 vº, la llegenda, potser per primera vegada en un text vulgar, de l'entrada de Carlemany a Catalunya, finalisant : « E com totes les provincies ach desliurades passa los muntz Piraneus E vench a Gerona e a Barcelona e pres tota la terra ffins en Leyda e moltes esgleyes edificha e dota segons que s troba en lo privilegis antichs ».

Fol. 77, la llegenda de l'enfranquiment del comtat de Barcelona fet pel rei de França al comte Guifre, « qui edificha lo monestir de santa Maria de Ripoll ».

Poso a continuació tot el capitol de *com lo comptat de barcelona fo a unit ab lo realme de Aragió*, que ocupa l foli 80.

« E lo dit Remiro qui era monge fort gitat del monestir per los richs homens d'Araguo, e fo fet rey e coronat en la ciutat de Hoscha, e donaren li per muller la germana del comte de Payteus, de la qual ach una filla qui ach

nom Patronilla mas depuys ach nom Hurracha, la qual donà per muller al noble Comte de Barchenona en R. Berenguer. E com lo matrimoni fo solemnitzat ell ssen [tornà] al monestir e vestis l abit. Empero dementre ell tench lo regne ell dotà lo monestir de moltes riqueses les quals pocesexen vuy en Arago. e fo axi mateix lo regne mentre ell lo tench molt struch en batalles e als seus fort liberal e benigne axi que moltes viles e castells donà als richs homens d Arago e moltz privalegis los feu que vuy encara husen. e axi fo feta unio del comtat de Barcelona ab lo regne dArago *lo qual vuy encara dura regnant en Jachme*. Engenrra lo compte de Barcelona en sa muller na Hurracha e ach dos fills ij ^{es} filles, ço es Alfonso e Sanxo e na Dolca. e aquest Comte de Barcelona fo molt fort he struch en flet darmes e en tots temps ab los serrains tolch los Tortosa e Leyda e Fragua e mori en lany de MCXII. e fon soterrat en lo monestir de Ripoll. E regnà son fill Ildefonsus qui fo primer rey d Arago E comte de Barcelona. E aquest fon molt llarch en dons mas sobre los serrains no ach ventura, mes lo regne e lo comtat en pau he tench per XL anys que el regnà, e mori a perpenya en l any de MCXCVI. En lo dia de ssent Matheu le jau en lo monastir de Poblet. E com ell fo mort regnà son fill en Pere qui regnà .XX. E aquest fo coronat per Ignocent Papa terç e donà sa germana per muller al Emperador Fraderich. Aquest fo molt llarch en dons sens tot comte E molt bon darmes E moltz Castells tolch a serrayns e fo a la vensso de la batalla dUbeda. E a la profi ajudava al Comte de Tholosa contra los franços E assetja lo Castell de Morell E aqui fo mort en l any de nostro senyor .Mccxiiij. E jau al monestir de Saxena. Aquest ach per muller dona Maria de Muntpaller, de la qual ach un fill qui ach nom en Jachme. qui fo Rey apres dell. Aquest rey en Jachme fo molt struch contra moros axi que ls tolch les illes de Mallorques e lo regne de Valencia e aquell de Murcia e fo fet llarch e franc. — Deo gracias. »

Ens trobem, doncs, en presencia d'una obra en la qual se fa constar que s'escriu en 1277 (potser l'original deia 1267) i en 1268 i regnant en Jaume I. Els collectors ¹ devien copiar un original del XIII^m segle que prou se transparenta pel llenguatge, i no deu esser altra sinó la versió feta per en Pere Ribera de Perpejà, posant-la al dia en 1266 (?) de la qual porta Nicolau Antonio ²

1. El manuscrit apareix escrit per dues mans, una d'elles molt acostada a les darreries del segle XIV^e, sense comptar les notes marginals, de diverses epoques.

2. *Bibliotheca hispana vetus* (Madrid, 1788), t. II, p. 58.

la següent sotascripció, que no té la copia de París : « Aquesta obra fo feta en lany de la encarnació de Jesu Christ MCCXLIII, en lany que on contava de la era MCCLXXXI. en la veyntisisè any del Rey Ferrando ; e fo feta en Romans per en P. Ribera de Perpejà, que le feune segons son poder en lany que on contava de Jesu Christ MCCLXVI. en temps del Rey noble en Jacme Daragó & de Valencia & de Mallorca, lo qual mori en lo terç de S. Jacme de Joliol en la ciutat de Valencia ». El mateix Antonio diu que l manuscrit era de D. Francisco de Gurrea, cronista d'Aragó, qui l va traspasar al seu successor D. Francisco Andrés Ustarroz ; i que Zurita observa les interpolacions del traductor. Cambouliu ¹ suposa que aquest manuscrit se troba a l'Escorial, més en una visita recent al monestir no li hem sabut veure.

6. El segle XIII^e fou un segle fort per l'expansió de la nostra llengua : en ell va aixecar-se l gran monument de la Cronica den Jaume I el Conqueridor, però al seu voltant no mancaven croniques en vulgar pera sostenir-lo i fonamentar-lo. Si la més gran partida dels textos d'aquella gran epoca, que era de plena juvenesa pera la nostra literatura, sens han perpetuat en copies del XIV^e segle, fou perquè en aquest darrer les escoles caligràfiques eren més formades i, tant bon punt copiats, devien despreciar-se com a borradors els manuscrits del segle precedent escrits en lletra correguda que no fossin il·luminats. Però també ha vingut fins a nosaltres un text vulgar del mateix XIII^e segle, que citarem de passada no més com a comprovant. En la Biblioteca de Sant Llorenç de l'Escorial, am la signatura P-ij-18, hi ha una traducció de la resumida cronica llatina de Martí de Toppau, portada al nostre idioma, potser primer que a cap altre, de segur al cap de ben pocs anys d'haver-se divulgat l'original (1268-1277 ?), a judicar per l'aspecte total del llibre, el seu paper enter i la seva escriptura. Té 280 × 210 mm. i 87 folis marcats am llapiç, sense comptar tres folis preliminars que conte-

1. *Essai sur l'histoire de la littérature catalane* (Paris, 1858), p. 30.

nen les rubriques, tots ells escrits a dues columnes en lletra correguda i títols vermells.

Foli 1 prel. : « Comencen les Rubriques dels Apostolis ».

Foli 1 : « Caroniques dels Apostolis et dels Emperadors de diverses gestes daquelles compilades per frare Marti del ordre dels preycadors, penitenciari et capella del senyor papa ».

Foli 46 : « Aci comencen les Rubriques dels Emperadors ».

Foli 47 : « Comencen lubriques dels Emperadors », més lo que comença es el text, que fineix així : « ...qui malalt era partit de França vinen en Sicilia mori aqui ». El darrer papa es Climent IV (1265-1276) i el darrer emperador Frederic II (1198-1215).

En la segona meitat del segle s'imposa la conveniència de redactar en català ls codis juridics i se manifesta l'afany de divulgació de tota ciencia, que es potser el distintiu que més caracterisa la literatura catalana mig-èval, afany sintetisat pels dos grans esperits inquiets d'Arnau de Vilanova i de Ramon Lull. D'aquests temps tenim notes analistiques autentiques en vulgar¹ i fou el que historiaren en Descloit totalment i en Muntaner en bona part. Ramon Lull, qui sols barbotega l llatí, escriu en la llengua vulgar, am la més gran naturalitat del món, tants llibres que sembla impossible haver pogut enllestir-se en vida d'home, am tot i que la seva va esser llarga (1235-1315).

II

LES QUATRE GRANS CRONIQUES

Un autor prou coneixent² ha dit que les *quatre perles* de la literatura catalana eren les quatre croniques admirables de

1. Arxiu Municipal de Barcelona, *Libre de diferents Constitucions del Rey en Pere e altres*, fol. xxxiiii a xxxvi. La darrera nota es de l'any 1238.

2. Alf. Morel-Fatio, *Katalanische Litteratur*, p. 118.

Jaume I, de Bernat Desclot, de Ramon Muntaner i de Bernat Descoll-Pere III (IV d'Aragó). Amb aquestes produccions la nostra, sense por d'exagerar, pot posar-se al costat de qualsevol altra literatura mig-eval.

Ens porten lluny de les cròniques generals, de caràcter monacal, i ens donen l'història viscuda, ens conten les grans empreses amb grandiosa senzillesa, ens fan assistir a les batalles i a les festes, ens parlen els heroès mateixos de les pròpies victòries; en aquestes quatre cròniques hi llegim en període ascendent les gestes dels nostres passats, elles canten l'epopeia catalana i ens la canten en català, i la llengua llur es natural, precisa, feta, desplegant-se en tota sa plenitud.

Les anomenem *grans* no certament per la llur extensió (alguna posseïm més extensa), sinó per les llurs qualitats i per que representen l'esforç més considerable en l'historigrafia de Catalunya.

I. JACME I EL CONQUERIDOR

No coneixem cap altra obra de l'edat mitjana que tinga un caràcter tant personal com la crònica d'aquest rei extraordinari. Jaume I tenia una idea clara del llibre que s'proposava escriure. Acaba l'proleg amb aquestes nobles paraules: « E per tal quels homens coneguessen e sabessen can haurien passada aquesta vida mortal, ço que nos hauriem feyt ajudan-nos lo Senyor poderos, en qui es vera trinitat, *lexam aquest libre per memoria* a aquels qui volran hoir de les gracies que nostro Senyor nos ha feytes, e per dar exempli a tots los altres homens del mon, que facen ço que nos havem feyt de metre sa fe en aquest Senyor qui es tan poderos ». En altra ocasió diu: « *aquest libre es aytal que coses de menuderies no y deu hom metre*, *lexam-nos de comptar moltes coses que y foren, e volem dir les majors per ço quel libre no s'hagues molt a alongar* : mas de les coses que foren grans e bones d'aqueles

volem tocar e parlar » (p. 308) ¹. Algunes vegades s'escusa d'escriure, *car serien longues novel·les* (p. 377) o *be per abreujar les novel·les car serien longues de recomptar* (p. 414). Essent a Mallorca, diu que les partides de l'illa són quinze *per tal que u sapien aquels qui aquest libre veuran* (p. 116).

En quina epoca devia compondre l llibre? Evidentment en els seus darrers anys, quan, ja vell, contempla en conjunt els fets esdevinguts durant el seu llarg regnat, sa vida plena i atrefegada, la filera de reis, de prelats i de cavallers que ha vist pujar i caure i morir, les seves glorioses conquestes; per això ell, que era lletrat i entenia que ls reis havien d'esser-ho, convençut del seu dret i de la missió providencial que als reis toca complir al llur pas per la terra, se posa a escriure l llibre dels fets esdevinguts durant la seva vida. El Sr. Gabriel Llabrés ² creu que la redacció va fer-la probablement en el període de repòs que va deixar-li l governament dels seus estats envers 1272, retirat en la seva possessió de les vessants del Moncayo. Mr. Darwin Swift ³ observa que la darrera part ha d'esser escrita després de 1273, perquè fent senyal a la nau del *sacrista de Leyda*, diu que *fo puys bisbe Dosca* (p. 477), i aquest individu, Jacme Çaroca, fou elegit al bisbat precisament en 1273, no prenent-ne possessió fins a l'any següent. El rei mateix tracta alguna vegada del moment en que està escrivint: « papa Innocent fo el meylor apostoli que *de la sao que faem aquest libre* en .c. anys passats no hac tan bon apostoli en la esglesia de Roma » (p. 18), i també: « don G. de Puyo pare d aquest G. de Puyo *qui era ab nos quant fayem aquest libre* » (p. 26), que es, aquest darrer, un fet que té la seva importància. Sembla mogut

1. Totes les planes que marquem entre perentesi se refereixen a les de l'edició de la Crònica feta per en Marian Aguiló en 1873, prologada pel seu fill n'Angel Aguiló en 1904.

2. *Bernardo Deç-Coll*,.... (Extret de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*), Madrid, 1903, p. 18.

3. *The life and times of James the First* (Oxford, 1894), p. 281.

per un cert desig de descans que l Conqueridor concedeix, en 1274, dos anys abans de sa mort, al seu *bon fill l'infant en Jacme*, plena facultat i autoritat pera regir en el seu nom l'herència de Mallorca, Montpeller, Rosselló i Cerdanya i la vila de Montpeller, am les seves jurisdiccions i drets tal com podia fer-ho el mateix rei ¹. Tot porta a creure que li vingués en enteniment de deixar per memoria l llibre dels fets que li haurien esdevingut en sa vida, justament en els seus darrers anys, i que, deixant-lo enlaire a la fi, una mà piadosa l'hagués completat i una altra mà anotat la data de la mort de l'egregi escriptor.

El *libre dels feyts* se considera dividit en quatre parts : la 1^a, desde la seva infància fins després de la conquesta de Mallorca, la 2^a comprèn la conquesta de Valencia, la 3^a la guerra de Murcia, i la 4^a s'acaba amb els darrers anys del regnat. Per la lectura atenta de la Cronica s'adquireix el convenciment de que en Jaume escriu de memoria i escriu en edat madura : no desenrotlla notes preses aprop dels esdeveniments : els recorts van refrescant-se-li a mesura que escriu i compareixen i a voltes s'atropellen, desenrotllant més llargament uns fets insignificants i unes converses que se li havien gravat més pregonament a la memoria. Especialment quan el vell tracta de la seva infantesa, els recorts personals se barregen am les dites de sa mare i de la gent que l'havia voltat durant els seus primers anys, i ho fa constar així. Malgrat haver-se traçat algun pla de l'obra, cosa molt possible en un diplomatic de la seva altura, tracta de les propries conquestes com un engranatge de recorts personals que van entrelligant-se ls uns amb els altres. Per això en aquest llibre s'expliquen algunes sensibles omissions que poden esser involuntaries, com la del tractat de Corbell : altres deuen esser intencionades, com l'ultratge al bisbe de Girona.

1. Publica l document « datum Perpiniani XI kalendas julii anno Domini M^oCC^oLXX^o quarto », el canonge Roc Chabas, en *El Archivo* (Valencia, 1893), t. VII, p. 338, tret del Arxiu de la Corona d'Aragó (reg. 19, fol. 139).

En els diversos sermons veiem que, com era costum, els comença amb alguna *autoritat de la Escriptura* i sovint posa exemples que proven que era home afectat a la lectura i que obrava sempre amb el seu compte i raó. Una sola vegada parla d'una aparició, i encara de referencia, després de la presa de la ciutat de Mallorca : « *E segons que ls sarrains nos comtaren, deyen que viren entrar primer a caval .i. cavalier blanch ab armes blanques, e aço deu esser nostra creensa que fos sent Jordi, car en estories trobam que en altres batayles l'an vist de chrestians e de sarrains moltes vegades* » (p. 134). En Jacme tracta am més consideració als que tenen anomenada de savi que no pas als cavallers. Es el cas quan les negociacions pera la rendició de Xativa : l'alcait li envia « un savi moro qui havia nom Almosoys, e era el pus savi de Xativa e dels meylors homens » ; es d'observar com el tracta l rei i el llenguatge ple de consideració que li gasta : « Almosoys, vos sots savi hom, e sembla ho per dues coses, la una per la fama que n'havets, e l'altra per que mostrats be vostra raho » (p. 361).

Tot sovint fa parlar als personatges no catalans el seu propi llenguatge. Els moros, el rei de Castella, alguns aragonesos, i una vegada el seu propi fill l'infant en Pere, després rei d'Aragó, li parlen castellà ; N'Atbran, de Montpeller, llenguadocià ; adhuc, quan el setge de Valencia, fa un joc de paraules sobre lo que li diu el Mestre del Temple, Huc de Forcalquier : « *Je hi dic aytant por moy, que la parola siet bona ab que haja de menjar la ost, mas a moy sembla que aquel loch de la torre de Muntcada que es sobre pres de les turs de Valencia. E nos dixem : Maestre, en esta terra no ha turs* » (p. 244). Tot cavalcant pels carrers de Lió, retreu una frase en francès. « E isquem nos defora, e cavalgam en nostre caval, e era hi Johan de Grili. E al brocar que nos faem lo caval faem li fer una gran parada, e dixeren los franceses : El Rey no es tan veyl con hom *dezia*, que encora poria doner a .i. turc una gran lancea » (p. 513). Se vol un toc més personal ? Arriba fins al punt que durant la conquesta de Mallorca se li

escapa algun mallorquinisme, com dues vegades l'ús de l'article *ça* i « cridaren tots a una *vou* »; durant la conquesta de Murcia, resentint-se del tracte am castellans, se li escapen alguns mots en castellà : *querer, sobrino, so tio i so ermano*.

En el seu llibre tant natural podem seguir al gran rei en els seus moments d'angunia i de malaltia. Poc abans de la presa de Mallorca ns diu : « E vetlam III. dies e III. nuyts : que quan nos nos cuydavem adurmir, venien missatges d'aquels qui havien mester nostre conseyl, e can nos nos voliem adurmir nou podiem fer, car *erem tan sensibles que quant s'acostaven a la tenda ja u sentiem* » (p. 131). Als cavallers que projecten una cavalcada en estiu, els respon : « E nos no haviem estat de bona saó... Anar hi em de bon grat, mas havem estat malaute, e ara som en juliol, e si ns prenía una calor, havem paor que ns pejoras la malaltia » (p. 255). També durant el setge de Valencia diu : « E nos labores haviem mal als uyls, e no ls podiem obrir menys d'aygua calda que ls nos lavavem » (p. 298). Però res indica millor el seu malestar i la seva angunia, al saber que ls nobles intenten abandonar el Puig, com aquest paragraf : « Ab tant anam nos gitar... e ja fos en temps de gener que fa gran fret, contornam-nos la nuyt mes de .c. vegades el lit de la una part e de l'altra, e suavem tambe com si fossem en un bany » (p. 281).

Està l'obra plena de judicis, tant rapids com justos, sobre una porció nombrosa de personatges, i de conjunt sobre ls cavallers, que sempre demanen, sobre ls nobles aragonesos, que són *dura gent a entendre la raó*, sobre ls castellans, que *son de gran ufana e erguyloses* i que en una ocasió l'feren *exir de mesura* i en qual pais les aldees *son totes menys de vall e de mur* i pot entrar-s'hi *axi com ho faria hom per un camp*. Haurem de retreure l'nèt orgull am que, am motiu de la mort de Pere l Catolic a Muret, ens diu : « E aqui mori nostre pare, car axi ho ha usat totstamps nostre linatge, *de vençre o morir* »? ; de la noble ilusió am que ns parla de ses primeres armes? de la franquesa sobre ls seus anys primers del regnat, en « que no haviem aquel seny que sabessem dar conseyl a nos ne a altruy »?

Però on supera l regi cronista es en la preparació i descripció de les batalles. Ens fa saber quan pateix fam i set; quan un moro li porta un present de raims que « eren aytals que ls aduyen en sachs e no s trencaven ne s' afolaven »; les discussions en els consells amb els cavallers i els prelats; com se manifesta contrari al parer dels nobles que primer volen apoderar-se dels llocs entorn de Valencia, per medi de la grafica frase : « axi haurem la galina e puyts los polets »; com contesta als nobles, sorpresos del seu talent estrategic, que endevina les operacions de l'enemic, « mes val qui ho devina que qui ho cerca ». I ja a cada pas apareix l'escriptor i el poeta, amb una brillantor que encanta, al contemplar el gran nombre de veles acoblades a Salou pera la conquesta de Mallorca *de que tota la mar semblava blanca, tant gran era l'estol*; quan, veient-se l'estol descompartit per la tempesta, endressa una oració sublim al Deu que l'envia al punt en que l rei d'Aragó va a conquerir tot un reialme a la fe cristiana; en l'epica escena entre ell i en Guillem de Mediona; quan plora la mort dels Moncades; quan explica am reial delicadesa l'episodi de l'entrada a Borriana : « e quan venc que n volguem levar la ost, una oreneta havia feyt niu prop de la escudela en lo tendal, e manam que no u levassen la tenda tro que ella se n fos anada ab sos fiyls, *pus en nostra fe era venguda* »; i quan el lleó se veu ferit d'una sageta per un ballester moro, per acostar-se ell massa als murs de Valencia en defensa dels seus i diu que l batut li donà « en lo cap ab lo cayrel del front; e Deus que ho volc no traspassà lo test, e exins be a la meytat de la testa la punta de la sageta; e nos ab ira que haguem donam tal de la ma en la sageta que trencam la, e exia ns la sanch per la cara a enjus, e ab lo mantel de sendat que nos aduyem torcavem nos la sanch, e veniem rient per tal que la ost no sen esmayas : e entram nos en .i. Rey al en que nos posavem, e engrossans tota la cara els uyls, si que del uyl de la part on nos erem ferit no poguem veer per .iiii. o per .v. dies. E quan la cara nos fo dexinflada, cavalgam per tota la ost per tal que la gent no fos

tota desconortada » (p. 306). O bé quan veu la seva senyera onejar dalt de les torres de Valencia, ens diu que descavalga, se posa de cara a orient, plora i besa la terra per la gran mercè que Deu li ha feta.

S'ha posat en dubte l'autenticitat d'aquesta crònica. A nosaltres catalans, que ns trobem parlant avui en dia la llengua que menys variacions ha sofert en el transcurs dels segles entre totes les neollatines (potser am l'excepció única de la toscana), que llegim correntment la crònica del rei en Jacme quasi com si fos acabada d'escriure, ens costa molt de no creure que sia escrita pel mateix rei sense intervenció d'altre persona. El document té ls aires d'esser tant veridic en totes ses parts que les mateixes omissions, errades i faltes de memoria ns proven encara més la seva autenticitat. Ens hem talment acostumat a veure la figura del Conqueridor en la crònica, que sens destaca am tot el relleu al través de les seves planes; no comprenem com una obra de tocs tant personals com els que havem tret per via d'exemple, pugui encarregar-se a un altre pera que l'escrigui. Comprenem els apassionats arguments en contra de l'autoritat de la crònica real posats per Villarroja ¹, suficientment reduïts a nié per M. de Tourtoulon ², però no ns expliquem els dubtes de M. Morel-Fatio ³ i de M. Aug. Molinier ⁴, que l segueix. Els autors que han hagut d'estudiar la crònica per dintre ⁵ no n dubten gens.

1. *Coleccion de cartas histórico-criticas en que se convence que el Rey D. Jayme I de Aragon no fué el verdadero autor de la crónica ó comentarios que corren á su nombre* (Valencia, 1800).

2. *Etudes sur la maison de Barcelone. Jacme I le Conquérant* (Montpellier, 1863-67), 2 vols., II, p. 531. Traducció castellana (Valencia, 1874), 2 vols., I, p. 351.

3. *Katalanische Litteratur*, p. 119.

4. *Les sources de l'histoire de France. Première partie : Des origines aux guerres d'Italie*, III (Paris, 1903), p. 163.

5. John Forster, que va traduir el « Libre dels feyts », *The Chronicle of James I, King of Aragon, surnamed the Conqueror (written by himself)*, 2 vols.

Aquesta joia sens ha conservat en els manuscrits següents :

A, en la biblioteca del comte d'Ayamans, a Palma de Mallorca, provinent de la de Mn. Guillem Terrasa (m. 1778), i avui dia en venda. Es escrit a dos corondells en bona lletra sobre pergamí; pot veure-s un facsimil reduït de la primera plana en el *Repertori dels noms propis i geogràfics citats en la crònica de Jaume I*¹. Va fer-la fer Pere I Cerimoniós a Barcelona en 1380 per mans de Johan de Barbastro, segons diu la sotascrípció final : « Mandatus Serenissimi Domini Petri Dei gratia regis Aragonum, Valenciæ, Majoricarum, Sardinia et Corsicae, Comitisque Barchinonæ, Rossilionis et Ceritaniae, cujus ingenio, gratia dei præunte, Petrus Rex Castellæ, crudelissimus, a regno ipsius durante guerra inter ipsius Reges fuit debustatus et regressus manu Illustris Henrici postea Castellæ regis intra Castellam fuit gladio lacertatus : Ego Iohannes de Barbastro de scribania predicti domini Regis Aragonum, oriundus Cesaraugustæ scripsi Ciuitate Barchinonæ Anno a Nativitate Dmi. M^o. CCC^o. octuagesimo scripsi : ✕ ». Copiem aquesta nota final de la que porta l' senyor Llabrés², que diu que aquest ms. té alguna apostilla i senyals marginals del rei en Pere. S'obra am l'epígraf : « Aquest es lo començament del prolech sobre l'libre que feu el Rey en Jacme per la gracia de Deu Rey Darago e de Mallorques e de Valencia, comte de Barcelona e Durgell e senyor de Montpesler, de tots los feyts e de les gracies que nostre Senyor li feu en la sua vida », i els primers mots del proleg son : « Recompte mossenyer sent Jacme que fe senes obres morta es... », quals titol i principi són els mateixos del ms. B i del perdut original que s guardava en

(Londres, 1883), vol. 1, p. xxxi. L' introducció, notes, glossari, etc., son de D. Pascual de Gayangos. — F. Darwin Swift, obra citada, p. 283.

1. Barcelona, 1905. Es, encara que en la portada no consti, tiratge apart de la *Revista de Bibliografia catalana*, on sols va insertar-s'hi el facsimil del manuscrit.

2. Obra citada, p. 22.

l'Arxiu real d'armes de Barcelona ¹. D'aquest ms. va servir-se Vi-llarroya pera atacar l'autenticitat de la cronica real ².

B, es el que porta la signatura 2-F-1 de la Biblioteca Real de Madrid, del qual varem donar noticia en 1888 ³. Té 114 folis de paper sense marca, escrits a dues columnes am lletra que sembla de la primeria del segle xv^e; els nou folis de la fi estan ocupats per una « Vida del gloriós martir monsenyer Sant Jordi ». Té el mateix principi que l ms. precedent: « Aquest es lo començament del prolech sobre lo libre que feu lo gloriós Rey en Jacme... », i segueix: « Incipit prologus. Recomta mon senyor sanct iacme que fe sens obres morta es... », però no té a l'acabament cap nota de copista. Aquest ms. podria esser el que ls jurats de Valencia varen remetre a Felip II després d'haver-sen servit pera l'edició de 1557, que alguns bibliografs han cercat a l'Escorial.

C, es el que avui se troba en la Biblioteca Nacional de Madrid sota la signatura L-81, provinent de la biblioteca del duc d'Osuna, en la qual el va veure l'Amador de los Ríos ⁴. Escrita

1. Balaguer y Merino, *Un document inédit relatif à la Chronique catalane du roi Jacme I^{er} d'Aragon*, en la *Revue des Langues romanes*, de Montpellier, t. XII, 1877, p. 166.

2. Vegi-s també sobre aquest ms: Quadrado, *Historia de la conquista de Mallorca* (Palma, 1850), p. 13; Bover, *Biblioteca de escritores baleares* (Palma, 1868), I, p. 394. Sen deu trobar més llarga referencia en la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, XLIII, pp. 476, 490-491, 495-497, que no he vist i qual nota trec de Aug. Molinier, *op. cit.*, III, p. 163.

3. *Manuscritos catalanes de la Biblioteca de S. M.* (Barcelona, 1888), p. 9-11.

4. *Historia de la literatura española*, (Madrid, 1863), t. III, 611, nota 2^a. Diu així: « Advertiremos... que para el exámen de este primer fruto de la historia en el romance catalan, nos hemos valido del bellissimo Ms. que en la libreria del señor Duque de Osuna lleva este título: « Libre que feu lo gloriós Rey En Jaume, per la gratia de Deu, rey Darago, de Mallorques, e de Valentia, comte de Barcelona e de Urgell, e de Muntpeller, de tots los fets e de les graties que nostre Señor li feu en la sua vida ». No hem vist aquest manuscrit.

al segle xv^e a dues columnes sobre pergami, de 316×241 mm; té 110 folis sense marcar. Comença al foli 1 : « Aquest es lo començament del prolech sobre lo libre que feu lo glorios rey en Jaume, per la gratia de Deu rey d'Arago, de Mallorques e de Valencia, comte de Barcelona e de Urgell, e de MuntPELLER, de tots los fets e de les gracies que nostre senyor li feu en la sua vida. » El text s'obre així : « Reconta mon senyor sanct Jacme que fe sens obres morta es... » Acaba tota la cronica am la anotació afegida usualment : « Visque lo rey en Jacme apres que hac presa Valentia, xxxviij anys, era de LXXI anys quant mori ' ».

D. El ms. Y-1111-5 de la biblioteca de l'Escorial conté no més que quaranta cinc paragrafs referents a la conquesta de Valencia. Es de lletra del xv^{en} segle i té 68 folis de paper marcats am llapiç, de 280×215 mm. Conté en primer lloc la cronica den Puigpardines, que abraça fins al foli 46; venen després dos folis blancs, i ocupa l 48 v^o una cronologia dels reis d'Aragó que acaba am la mort del princep de Viana; el fragment de la cronica real va capçat al foli 42 amb un paragraf que comença : « Sapiats que tornat lo Rey en Jacme de Mallorques... »; acaba al foli 68 v^o : « E que fini sos dares dies en les calendes dagost any M.CCLXXVI l'anima del qual repos en parays. Amen. » El text fa acostar aquest fragment al dels anteriors manuscrits.

E, es el de la biblioteca Nacional de Madrid, que duia la signatura F. 67 i ara l num. 893. Es copia exacta de A, feta en el segle $xvii^e$, am la mateixa sotascrípció final del copista de 1380 Johan de Barbastre. La part de la conquesta de Valencia s'ha substituït amb els plegs del *Aureum Opus* imprès a Valencia en 1515. Els 149 folis de paper que té van distribuïts així : 45 manuscrits, 22 impresos, 73 manuscrits de la cronica i 9 més que contenen el testament del Conqueridor.

1. Mario Schiff, *La Bibliothèque du Marquis de Santillane* (Paris, Bouillon, 1905), p. 404.

F, es el que l'abat Ponç de Copons va fer escriure en 1343, que s guarda ara en la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona amb la signatura 21-2-2. Es, doncs, el manuscrit més antic que ha arribat fins a nosaltres i el de més anomenada. Es tot escrit ricament sobre pergamí amb bones miniatures; té 201 folis de 278×189 mm.; va servir pera l'edició que en Marian Aguiló va fer en 1873 i que ha completat el seu fill en 1904, recullint en un proleg diverses qüestions debatudes sobre aquest i els altres manuscrits de la crònica. Aquest apareix modificat amb bastants variants de mà del copista, la primera a l'obrir el proleg del rei, sense títol, que posa *Retrau* on de segur el ms. que va servir-li d'original, el que s guardava per tradició en l'Arxiu d'armes del Palau real de Barcelona i tots els demés, deia *Recomta*. L'acabament està així concebut: « Aquest libre feu escriure l'onrat en Ponç de Copons per la gracia de Deu abbat del honrat Monestir de sancta Maria de Poblet: en lo qual Monestir jau lo molt alt senyor Rey en Jacme, aqueyl de que aquest libre parla dells feyts que feu ni li endeuengueren en la sua uida. E fo escrit en lo dit Monestir de Poblet de la ma den Celesti Destorrens, e fo acabat lo dia de sent Lambert a. xvij. dies del mes de setembre, en lany de M.CCC.XLIII ». Les primeres paraules del proleg, dintre d'orla amb inicial representant el rei agenollat, són: « Retrau mon seyor sent Jacme que fe sens obres morta es... » Té una miniatura al foli xxvii, reproduïda en l'edició del Sr. Aguiló; n'hi havia una altra al foli lxxv, que manca. En Serra i Postius¹, va veure en aquest ms. una anotació, avui arrencada, del canonge de Lleida Geroni Besora, en qual biblioteca se trobava allavors, que deia així: « Està son original recondit en lo Monestí de Santa Maria de Poblet, del Orde Cisterciense, de el qual se es copiat aquest exemplar en lo mateix Monestí, situat en aquest Principat de Catalunya, en

1. *Prodigios y Finezas de los SS. Angeles en el Principado de Cataluña* (Barcelona, 1726), p. 329.

REVUE HISPANIQUE. XV.

lo any al fi del present Llibre curiosament per lo copista notat. Ex Bibliotheca Doctoris Jose. Hieron. Besora ».

G. En la mateixa Biblioteca Universitaria de Barcelona, sota la signatura 21-2-1, hi ha una copia del precedent manuscrit, feta fer en 1619 per l'erudit Jaume Ramon Vila, en ocasió en quel manuscrit fet a Poblet en 1343 se trobava en possessió del noble barceloní Joaquim Llatzer Bolet, qui l'havia rebut del seu pare Pere Pau Bolet ¹. Pare i fill havien deixat an en Jaume Ramon Vila altres manuscrits per copiar, com veurem més endavant. Aquesta copia porta una llarga nota explicativa de la procedencia de l'original del qual se servia, com solia fer-ho en Jaume Ramon Vila sempre que feia fer una copia; se reproduïxen les dues miniatures que hi havien en el den Destorrents; té 188 folis i la portada: « Historia del molt alt y invictissim senyor lo Rey Don Jayme de Aragó primer de aquest nom cognomenat lo gran Conquistador. Composta y Ordenada per lo mateix Rey que la escrigué de sa propia mà [Escut de les barres]. Escrita en Barcelona per Jaume Farrera, student, natural de Gronollers, en lo any 1619. Per orde y manament del senyor Jaume Ramon Vila, Sacerdot ».

H. En la Biblioteca del Sr. Baldiri Carreras (Vireina), de Barcelona, se troba una copia feta en el segle XVIII^e de la que feu a principis del precedent en Jaume Ramon Vila, que hem descrit en G. Al relligar-se s'afegiren molts fulls blancs al principi i a la fi; té 682 planes utils de 296 × 198 mm., sense comptar les 8 del « Prolec de Jaume Ramon Vila Sacerdot » am que s'obra; no té titol, i en la plana primera diu: « Comensa la historia del molt alt Sôr lo Rey Don Iacme de Arago primer de aquest nom, nomenat lo conquistador e venturos », i tot seguit el proleg de

1. Vegi-s el fragment que n dona n'Angel Aguiló en el proleg de l'edició de son pare, p. xv.

l'obra : « Retrau mon sôr sent Iacme que fe, cens obras, morta es ». En l'enquadració, però solt, hi ha un memorial en castellà, anònim, en el qual se refuten els arguments den Villaroya.

J. En l'Arxiu de la Corona d'Aragó, entre ls manuscrits procedents del convent de la Mercè de Barcelona, amb el nº 90. Va del foli 241 al 869, de 310 × 220 mm. Es copia sencera de F feta fer pel P. Ribera, precedida per una altra copia del Marsili, que va desde l foli 1 al 239, quedant enlaire a mitjan capítol : « De occupatione Rugafa et exitu Zahen Regis contra Regem ». Segueix desde l fol. 697 copia del manuscrit de la biblioteca de la nostra Universitat, el qual senyalem en I 4 C', però que s'acaba al primer terç den Descloit. Aquesta collecció de copies sembla del segles XVII-XVIII.

Tenim, doncs, la crònica real, en nou manuscrits de diverses èpoques. Entre ls perduts hi ha l que s conservava al Palau Real de Barcelona, segons el document de 1371 trobat i publicat per en Balaguer i Merino. ABCDE segueixen el que s conservava al Palau Real, que per tradició s creia escrit en pergamí per mà del mateix rei en Jacme; en F el monjo de Poblet Celestí Destorrens va introduir-hi algunes variants; GHJ són declaradament copies més o menys literals de F. El rei Pere el Cerimoniós, qui fou el constructor de la Biblioteca de Poblet, tenia l'intenció de dur-hi tots els llibres que posseïa la casa real¹, que am tal afany procurava augmentar²; per cartes del mateix rei sabem que ja havia traslladat llibres a Poblet i que entre ells hi havia un *liber vitae sancti Regis Iacobe, in latino*³; però l'exemplar original en vulgar de la crònica real, que s trobava a Barcelona segons el docu-

1. Coroleu, *Documents historichs catalans del sigle XIV* (Barcelona, 1889), p. 33. Documents de 1381 i 1382.

2. Id. id., p. 54. Entre altres, l'interessantíssim document datat de 1361.

3. Ribera, *Real Patronato de la Merced* (Barcelona, 1725), p. 72; Serra y Positius, *op. cit.*, p. 292.

ment notarial de 1371¹, no s'hi trobava en 1410, quan se va procedir a l'inventari dels bens mobles del rei Martí². El manuscrit de que va servir-se en Destorrents pera fer-ne la copia luxosa de F devia esser un altre exemplar antic que va retocar. S'han perdut, segons tota probabilitat, dos manuscrits anteriors a la copia feta a Poblet en 1343³. Diu el Sr. Llabrés⁴ que coneix nou manuscrits de la cronica sense ls retocs den Destorrents, més no indica on se troben.

De la cronica real se n'han fet les edicions :

I. La part referent a la conquesta de Valencia ocupa 21 folis en l'obra compilada pel notari de Valencia Lluís Alanya baix el titol : *Aureum opus regalium privilegiorum civitatis et Regni Valentie cum historia cristianissimi Regis Iacobi ipsius primi conquistatoris*. Al foli CCXLVI, que es el penultim, hi ha l colofó : *Impressumqz in nobili ac magnifica Ciuitate Valencie arte et industria humilis Didaci de Gumiel : sub anno incarnationis dominice. M.D.XV. die vero XXX. mensis octobris, regnante potentissimo Ferdinando rege aragonum valen*⁵...

II. Primera edició completa. *Chronica, o commentari del gloriosissim, e invictissim Rey en Iacme per la gracia de Deus Rey de Arago, de Mallorques, e de Valencia, Compte de Barcelona, e de Vrgell, e de Muntpesller : feyta e escrita per aquell en sa llengua natural, e treyta del Archiu del molt Magnifich Rational de la insigne ciutat de Valencia hon staua custodida... En l'alencia. En*

1. Balaguer y Merino, *op. cit.*, p. 166.

2. Varem publicar aquest Inventari en la *Revue Hispanique*, XII, pp. 413-520.

3. El llibre que porta l num. 209 en l'*Inventari*, qual titol es « De letres del Rey en Jacme », podria esser un recull d'obres poetiques de Jaume II ; així ho fa pensar l'estar escrit en *limost* ; si s tractés de Jaume I segurament duria l qualificatiu de *sant*, com era costum anomenar-lo en els llibres.

4. *Op. cit.*, p. 22, nota 2^a.

5. Serrano y Morales, *Diccionario de las Imprentas que han existido en Valencia* (Valencia, 1898-99), p. 208.

*casa de la biuda de Joan Mey flandro 1557*¹. Alguns exemplars porten l'escut imperial, altres el real d'Aragó. En el colofó consta que l'impressió se fa *de prouisio dels molt Magnífichs senyors Jurats*.

III. *Chronica o comentaris del gloriosissim e invictissim Rey en Jacme primer, Rey Darago, de Mallorques e de Valencia, Compte de Barcelona e de Montpesler Dictada per aquell en sa llengua natural, e de nou feyta estampar per Marian Aguiló y Fuster. Barcelona, Any M.DCCC.LXXIII*. En aquesta data fou publicat el text, però la portada i el proleg de n'Angel Aguiló no s'ha fet fins en 1904, sense que enlloc s'indiqui. Es una bona impressió del text de F (Poblet, 1343), anant al baix de la plana les variants que l'separen de l'edició de 1557 i, per consegüent, de la major partida de manuscrits; forma part de la renomnada col·lecció *Biblioteca catalana*.

IV. *Cronica o comentaris del gloriosissim y invictissim Rey en Jaume I, Rey d'Aragó, de Mallorca y Valencia, comte de Barcelona, d'Urgell y de Montpeller, escrita per ell mateix en sa llengua natural. Barcelona... 1905*. Dos volums que formen el primer i segon d'una *Biblioteca classica Catalana* que publica en Ferrer i Vidal. Es una edició popular, molt util, que no s'ha fet en vista de nous manuscrits que millorin l'edició de l'Aguiló, sino calcant aquesta, però abandonant les variants de l'edició de 1557, que, am tot i ses errades, l'acostaven al text del regi escriptor. S'han posat epígrafs a cada paragraf, que ha sigut una bona idea de l'editor.

La Cronica del rei en Jaume va esser traduïda al llatí a la primeria del xiv^{en} segle. Aleshores, en el llenguatge planer i natural del militar, la clerecia, i més especialment l'ordre dels frares predicadors, hi veien rudeses i incultura; també, per tractar-se de rei tant illustre, mereixia l monument vulgar esser aixecat a

1. El Sr. Angel Aguiló, en son *Repertori d'indexs* esmentat, dona un facsimil de la portada.

l'elegancia llatina. El dia de la festa de la Trinitat de l'any 1314, fra Pere Marsili va entregar al rei Jaume II, en ocasió en que aquest acabava d'oïr missa en el convent dels Predicadors de València, un llibre escrit en pergami, am lletres d'or i am minia- tures, segons el mateix rei havia encarregat que s fes donant-ne ordre al seu tresorer. Era la traducció llatina de la cronica de Jaume I. El seu nét Jaume II, tant protector de les lletres, va rebre l llibre am molta satisfacció, en presencia de nobles i mili- tars va acceptar-lo, i, agafant el llibre tant bellament presentat, va llegir-ne un capitol tot passejant-se pel claustre. Totes aquestes circumstancies se detallen en unes notes que precedeixen el manuscrit original de Pere Marsili, unic complet, que s guarda en la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona sota la signatura 20-2-20. S'ha perdut el preciós ms. caplletrat o histo- riat que l rei Jaume II havia ordenat que s fes i que l mateix Marsili va entregar-li en mans. Per l'inventari de 1410 se veu que en la llibreria dels reis d'Aragó n'hi havien dos exemplars, tots dos am l'inscripció final d'esser acabats en 1313 ¹, i sense l proleg ni les anotacions primeres den Marsili, que va donar a conèixer el P. Villanueva ². En un manuscrit que prové del convent de la Mercè de Barcelona i que sguarda en l'Arxiu de la Corona d'Aragó (el que hem marcat J), precedeix a la cronica real una copia feta en el segle xvii^e del Marsili de l'Universitat, que s'atura al bo

1. Vegi-s en la *Revue Hispanique*, loc. cit. Num. 36 : Item vn altre libre appel lat *Vida del sant Rey en Jacme* en lati scrit en pergamins ab posts de fust cubert de cuyro vermell empremtat sens tancadors lo qual comença en la rubrica de vermello « Incipiunt capitula » e en lo negre « De conjuncione domus impe- ratoris » e faneix « M^oCCC^o tercio decimo quarto nonas Aprilis ». Num. 237 : Item vn altre libre appellat *Vida del Sant Rey en Jacme* en lati scrit en paper ab posts de fust cubert de cuyro vert ab un tancador de cuyro vermell lo qual comença en vermello « Incipiunt Capitula » e en lo negre « De coniuncione domus Imperatoris » e faneix en la darrera carta « Anno domini M^oCCC^oxiiij^o. Nonas aprilis ».

2. *Viaje literario...* t. XVIII, p. 213.

de la conquesta de Valencia amb el foli 239, en el capítol « De occupatione Rugafa et exitu Zahen Regis contra Regem ». A Mallorca se conserven dos manuscrits que no més contenen del Marsili que l segon llibre, o sigui la part referent a la conquesta d'aquell regne : l'un es a l'arxiu de la catedral de Palma, l'altre a l'arxiu del Regne de Mallorca. Tenen la notable particularitat de que a la traducció den Marsili hi segueix una traducció del Marsili al català feta en el segle XIV^e. El Sr. Quadrado va publicar aquest fragment de la llatina den Marsili traduïda al castellà i la versió catalana de la llatina den Marsili tal com se troba en els manuscrits ¹.

A la poca coneixença o a l'ignorància del llatí devem el que ls homes d'acció o grans militars o diplomats sentissin la pruija d'escriure llurs fets heroics en la llengua parlada; el menyspreu de la llengua duia als clergues, gramàtics i altra gent que s'preciaua per docta, a transportar les cròniques de la terra a la llengua savia, que no era entesa sinó per una certa aristocràcia literària. Diu en Pere Marsili, en el seu proleg, que tradueix del text en llengua vulgar que s'guarda desde temps en l'arxiu de la casa real ², i sembla oferir el seu treball als clergues i als frares ³. En Marsili divideix l'obra en els quatre llibres sabuts, divisió que no solen tenir els manuscrits en català i que apareix potser per primera vegada en l'edició de 1557. Dona títol del contingut de

1. *Historia de la conquista de Mallorca. Crónicas inéditas de Marsilio y de Desclot en su testo lemosin, vertida la primera al castellano, y adicionada con numerosas notas y documentos* (Palma, 1850).

2. «... ut victoriosissimi avi sui gesta pristinis temporibus veraci stilo sed vulgari collecta, ac in archivis domus regiae ad perpetuam suae felicitatis memoriam reposita reducerentur in medium, atque latino sermone diserta, et per capitula juxta conclusionum varietatem distincta, unum ystoriam et cronicum redderent codicem... »

3. «... et quamvis rudi, veraci tamen stilo percurro, credens me Deo praestare obsequium, cum ipsius memoriam quasi altero Josiae, in compositionem odoris factam, et opus pigmentarii, odorandam clericis et claustralibus offero... »

cada capítol, i aquests són : pel llibre primer, 26 ; pel segon, 49 ; pel terç, 78, i pel quart, 59. Segueix sempre l text original, parafrasejant-lo de vegades, am les modificacions naturals d'estil, però el rei, en lloc de parlar en primera persona, en Marsili l fa parlar en tercera.

En el mateix xiv^{en} segle va fer-se una traducció d'una bona part de la crònica den Jaume I al castellà en sa varietat aragonesa. Va fer-se per ordre de Joan Fernandez de Heredia (1310-1396), que fou desde 1377 gran mestre de l'ordre de l'Hospital, formant la darrera part de la gran compilació *Cronicas de los Conqueridores*, que comprèn abans una porció de biografies de personatges de l'antigüetat i de l'edat mitjana, essent Sant Ferran de Castella l'immediat abans de la del Conquistador ¹. Mr. Swift demostra que Fernandez de Heredia segueix exactament el text vulgar de la crònica i no la versió llatina, per medi de la confrontació d'un mateix troç de la crònica real de la traducció de l'Heredia i de la llatina den Marsili ². D'aquesta compilació del gran mestre de l'Hospital, estimulador de diverses altres obres traduïdes a l'aragonsès, ne posseïen un exemplar els reis d'Aragó en sa rica biblioteca ³.

La traducció completa al castellà se deu als Srs. Flotats i Bofarull. Es la *Historia del Rey don Jaime I, el Conquistador, escrita en lemosin por el mismo monarca; traducida al castellano y anotada por Mariano Flotats y Antonio de Bofarull. Valencia... 1848*.

També n'existeix una traducció inglesa feta per John Forster

1. Els demés són : Antoni, August, Tiberi, Trajà, Severus, Constanti, Teodosi, Teodoric, Atila, Carles Martell, Carles Maynes, Vespasià, Titus, Tarik i Musa.

2. *Op. cit.*, p. 300.

3. Vegi-sel num. 175 de l'esmentat inventari de 1410 (*Revue Hispanique*, XII) : Item vn altre libre gros appellat *La Sagona partida de les Croniques dels Conqueridores de Spanya* scrit en pergamins ab posts de fust cubert de cuyro vermell lo qual comença en vermello « In nomine domini nostri Jhesu-Christi » e en lo negre « Esta es la taula » e faneix « gloria perdurable Amen ».

i publicada en dos volums després de sa mort, am notes, introducció i index per D. Pascual de Gayangos. Diu així la portada: *The Chronicle of James I, king of Aragon, surnamed the Conqueror (written by himself). Translated from the Catalan by the late John Forster, esq... With an Historical Introduction, Notes, Appendix, Glossary and general Index, by Pascual de Gayangos... London, 1883.*

Són inspirades en la mateixa cronica i en són en bona part una parafrasis, l'obra de Bernardí Gomez Miedes, *De vita et rebus gestis Jacobi I. Regis Aragonum... Valentia, 1582*, i sa traducció castellana, *La historia del... Rey Don Jayme de Aragon... Valencia, 1584*, i també el *Sumario de la vida y hazañosos hechos del Rey D. Jaime el I de Aragon, llamado el Conquistador... por D. Juan Tornamira de Soto... Pamplona, 1622.*

Pera acabar, posarem per ordre cronologic les dates que an aquest importantíssim text se refereixen, durant el segle xiv^e.

1313. El rei Jaume II tramet al rei Sanxo de Mallorca un manuscrit de la cronica de llur avi comú Jaume I, que li havia demanat ¹. Era un exemplar de la cronica en vulgar? era de la traducció llatina den Marsili qui, segons els dos exemplars perduts de la biblioteca del rei Martí, s'havien completat tot just un mes abans de l'esmentada carta? Ens manca trobar la carta del rei Sanxo demanant el llibre.

1. « Illustri principi Sanccio Dei gratia Regi Maioricarum, Comiti Rossilionis et Ceritanie, ac domino Montispesulani, karissimo consanguineo suo Jacobus per eandem Rex Aragonum, etc. Recepta littera vestra super mittendo ad vos libro actuum felicitis recordationis Regis Jacobi avi comunis. Significamus vobis quod jam ipsum librum transcribi mandaveramus, et nunc, post receptionem vestre littere supradicte, translatum libri ipsius perfici fecimus ac etiam comprobari, per cuius perfectionem et probationem cursor vester usque nunc habuit remanere. Sicque mittimus vobis translatum dicti libri comprobatum per cursorem predictum. Data Barchinone III nonas madii anno Domini MCCCXIII » (Arxiu de la Corona d'Aragó, reg. 240, fol. 200 vº). Publica l primer aquest important document, comunicat pel Sr. Giménez Soler, el Sr. Llabrés en la *Revista de Huesca*, num. 1, p. 9.

1314. En Marsili presenta al rei Jaume II un exemplar caplletrat i historiat de la seva traducció de la crònica real.

1325-1330. En Ramon Muntaner, que comença l seu llibre en la primera d'aquestes dates, fa les següents referències a llibres escrits sobre les gestes de Jaume I, sense mai donar a entendre que l mateix rei fos autor d'un d'ells. D'aquest fet no sen pot deduir llei en pro ni en contra de l'autenticitat de la crònica real, car en l'edat mitjana s veu repetides vegades citar els llibres sense anomenar llurs autors, per importants personatges que aquests siguin; no obstant, justament en Muntaner cita una sola vegada el nom de l'autor d'una crònica perduda ¹, com veurem mes endavant. « E podets ho veure en lo *libre de les conquestes* que per lo rey vostre pare se son feytes », cap. xxxvi; « En apres, per ço que cascu entena les grans gracies que Deu feu al senyor en Jaume Darago en sa vida; que no ho vull comptar par ordre, e per ço men estich, com *ya sen son feyts molts llibres de la sua vida e de les sues conquestes e asaiys e proeses* », cap vii; « segons que porets entendre en lo *libre qui s feu de la preso de Mallorques* », cap. vii; « ... en lo *libre qui es feyt de la conquesta (de Valencia)* ho trobarets ».

1343. S'acaba d'escriure l manuscrit de Poblet fet per orde de l'abat Ponç de Copons.

1344. El rei en Pere III (IV d'Aragó), en la crònica que de la seva vida, pensant en la de Jaume I, feu ajudant-se en part per en Descoll, referint-se a la data anterior, diu : « E legint lo *libre o crònica del senyor Rey en Jaume* tresavi nostre ² ».

1371. Se forma l document notarial publicat pel Sr. Balaguer i Merino de que ja hem parlat.

Molt podem esperar de noves investigacions.

1. Galceran de Vilanova, a qui cita en el cap. CLXXIII de les edicions impreses.

2. Vegi-s l'edició de la crònica de Pere I Cerimoniós publicada per Antoni de Bofarull (Barcelona, 1850), p. 233.

Cap dels nostres cronistes del segle xv^e sembla haver conegut la crònica den Jaume I : ni en Boades, ni en Tomic, ni en Turell, que solen citar altres llibres, hi fan referencia. No té res d'estrany que no n parli en Desclot perquè no retreu un sol llibre en tota sa crònica : totes les seves referencies se concreten a la frase sabuda *diu lo conte*. D'en Muntaner ja n'hem extret els passatges que poden referir-se a la crònica real. De Pere l Cerimoniós ja es sabut que fa escriure l seu llibre am l'objecte de que restés als esdevenidors una historia autobiografica de sa vida a semblança de la que ell solia llegir de Jaume I.

2. BERNAT DESCLOT

En Bernat Desclot es el cronista model de l'edat mitjana. Ell desapareix completament de l'escena, i, com si tingués una idea moderna de l'història, no l preocupa sinó la manera justa i vera de relatar els fets. El seu estil es sever, i quan s'aixeca es perquè la grandor mateixa dels fets ho comporta. La seva llengua es precisa, neta, trasmet les converses i els dits memorables dels personatges tal com segurament les pronunciaren, i mai ne treu conseqüencies : els fets parlaran bé prou. Ell escriu el llibre, i un cop llest no es l'autor, es el llibre qui parla; són ben típiques les expressions tant usuals al final dels seus capítols : *ara lex a parlar lo liore de tal cosa e torna a parlar de tal altra*.

L'objecte den Desclot es fer un llibre sobre l rei Pere l Gran, *qui fonch lo segon Alexandri per cavalleria e per conquesta*, segons ell l'anomena en el proleg. I en bona veritat aquest rei, que sols regnà nou anys (1276-1285), sens destaca en aquesta crònica am més relleu que n totes les demés ¹; en Pere d'Aragó, qual fama de noble i generós cavaller s'encarrega de perpetuar el Dant ², el

1. *Gesta comitum Barcinonensium*, Montaner, Nicolau Specialis, etc.

2. *Divina commedia*, Purg., c. 7, v. 111.

Boccaci ¹ i en Shakspeare ². L'història de Pere l Gran l'ha feta en Desclot amb una imparcialitat que no s retroba en altre cronista mig-aval i no calla ls fets que puguin macular el bon nom del seu heroe; exemple, quan en el cap. CLXVI no s'amaga de dir que l rei feu treure ls ulls a doscents seixanta presoners francesos, deixant-ne un de borni *per tal que menas los altres*; en Muntaner se guarda molt bé d'esmentar aquest fet, com altres, que puguin esser en desprestigi del casal d'Aragó. La crònica acaba am la mort de Pere l Gran, que reconta en noble estil d'una manera que impressiona al lector, gastant per xo poques paraules, essent les darreres : « Tant fo plant que sol no poria esser dit ne contat lo dol ne l desconort que romas en la terra. »

Proprijs i estranys han reconegut la veracitat den Desclot. L'Amari ³ n'admira la gravetat històrica, la dignitat del seu estil, la seva bona informació, el bon ordonament en la narració dels fets; i observa am molta justesa que porta compendiats alguns documents que responen fidelment als originals publicats molt temps després en altres països.

S'ha dit que escrivia envers l'any 1300, però no n sabem res del cert : en Desclot sembla que no ns ha deixat més que l seu llibre ; cap altre document s'ha trobat que ns indiqui un sol acte de sa vida. Ens consta que fou testimoni presencial de l'invasió de Felip l'Ardit, si no fos per l'aspecte general de la crònica, sempre tant impersonal, per l'única vegada en que ns parla com a testimoni de vista, que per esser una sola val la pena donar-la aquí sencera. En el capítol CLIX parla molt detalladament de l'encontre del rei i dels seus cavallers am la host del rei de França i entre ls colps que s donen de part i d'altra, se troba l següent episodi : « E entre ls altres vench hun navarrès qui era ab los cavallers francesos e vestia hun esberch de ferre ab son

1. *Decamerone*, jornada 10ª, novella 7ª.

2. *Much ado about nothing*.

3. *Un periodo di Storie Siciliane al secolo XIII* (Palerm, 1842), apendix.

capmall e ab una cervellera en son cap. E viu que l rey d'Aragó los feya gran mal de ses mans, e acostas a ell e tramesli huna escona muntera qui aportava en la ma, e dona li tal colp en l arço de la sella devant que de l'altra li n passà be hun dit. E no plach a Deu que li fes negun dan ne mal, car be sapiats que si dos dits fos venguda pus alta la esquona, e lo rey no era ben guarnit, de part a part lo haguera tot passat sens tot si. E lo rey pres la escona ab la ma, e tira la tant fort que dos troços feu del ferre, si que n lo arço ne romas be tres dits. E de aço *fa testimoni cell qui aço recomta en aquest libre, qui vehe la sella del rey e el ferre que yera romas*. E pux lo rey puny son cavall dels esperons e acostas poderosament vers aquell qui la escona li havia tramesa, e dona li tal colp de la massa de coure sus al cap, que sempre lo abaté a terra mig mort per lo coll del cavall ».

Abans d'entrar a relatar les gestes del seu heroe, en Desclot destina ls primers cinquanta capitols a tractar del *bon comte de Barcelona* (Ramon Berenguer IV) d'una manera vaga i llegendaria, d' Alfons i de Pere l Catolic rapidament, i de Jaume l Conqueridor ja detalladament, am senyals evidents de coneixer i seguir en diversos indrets la cronica real, però donant més dates. En Desclot es qui primer inserta la llegenda de la deslliurança i escusació de l'emperadriu d'Alamania pel comte de Barcelona en batalla campal, per qual feta va obtenir el marquesat de Provença. Aquesta llegenda va perpetuar-se en la casa real d'Aragó, car la esmenta com a cosa corrent el rei Martí en sa proposició de les Corts de Perpinyà de 1406. Ocupa quatre capitols (vii a x de les edicions impreses), i, malgrat els aires d'esser una interpolació en la cronica, en la qual sembla fòra de lloc, tots els manuscrits la porten. No obstant, el cronista Bernat Boades, qui posseïa un manuscrit de Desclot i Muntaner ¹, confessa treure aquesta

1. «... del qual (Desclot) he un bon traslat e molt leyal en la mia libreria, hon també ni ha alguns scrits de mossen Ramon Muntaner », p. 122 de l'edició esmentada.

mateixa llegenda, a més den Desclot, dels llibres de Ripoll¹. Com, on i per quí va forjar-se o trasplantar-se aquesta interessantíssima llegenda?

De la cronica den Bernat Desclot ne coneixem dèu manuscrits, que són aquests :

A, se troba en la Biblioteca de l'Escorial, M-1-29 ; té 203 folis de 274×206 mm. en paper i alguns pocs en pergamí, escrit en el segle XIV^e a tota plana, amb els títols vermells. Desde l principi fins a mitjan foli 15, hi ha un fragment del *Libre de doctrina* o *de la Saviesa* de Jaume I; en aquest mateix foli comença l Desclot, que ocupa l manuscrit fins al darrer foli. La cronica debuta així : « Aci comença lo linatge dell bon comte de barçelona. Aquest es lo libre dells Noblles feits d armes e de conquestes que feren sobre sarains e sobre altres gents los Noblles Reys que ach en Arago qui foren dell alt linatge del Noble comte de barcelona lo qual ach vna germana molt bella e de grant vallor e donalla per muller all emperador de Castella... » Acaba : « ... tant fo plant que sol no poria esser dit lo dol ne l desconort que Romas en la terra ».

B. Es el manuscrit G. 160 (ara nº 647) de la Biblioteca Nacional de Madrid, del qual hem parlat en I 4 D i en altra banda². Convé, no obstant, reunir les variants dels títols. En la segona columna del foli 13 comencen les rubriques, després ve tot seguit posat com a proleg el que figura capítol segon en les edicions, i en el foli 23 comença propiament la cronica d'aquesta manera : « En nom de nostre senyor Deus e de madona Sancta Maria comença lo libre del rey en Pere, lo qual compos e hordena en Bernat Desclot dicta e scrivi. Aci comença lo libre del Rey en Pere, den Bernat Desclot, que dicta e scrivi lo dit Bernat Desclot

1. « Tot lo qual axi com aci us ho he recitat ho recitan *molts llibres vells* que sen troben en Catalunya, *mes que mes en l'archiu del monastir de Ripoll* », p. 289.

2. *Manuscrits catalans de la Biblioteca Nacional de Madrid* (Barcelona, 1896), p. 136.

del Rey Darago de alguns qui son sdevenguts en Spanya, axi com del bon comte de Barcelona, qui avia una germana... » Acaba com l'anterior manuscrit.

C, se troba en la Biblioteca publica Episcopal de Barcelona, instalada en el Seminari Conciliar. Té 312×230 mm. i consta de 96 folis de pergami escrits a dues columnes en lletra del segle XIV^e, i de 63 folis escrits sobre paper en lletra de principis del segle XVIII^e, pera completar la copia antiga, que restava manca ; la part antiga s'atura a mitjan capítol CIX de les edicions i reprèn la moderna amb el capítol següent, continuant fins a la fi de l'obra. Al davant hi ha una portada moderna : « Caronicas, o, Conquestas dels dos darrers comtes de Barcelona, e dels primers quatre Reis de Aragó, post unionem, compostes e ordenades per en Bernat Desclot. En lo qual llibre se tracta llargament de la presa de Mallorca com consta de fol. 17 fins en fol 33 ». Després hi ha les notes : « Collegii Barcinonensis Soc. Jesu ex dono P. Relles. — Es de la Biblioteca Catalana publica Episcopal de Barcelona », seguides d'algunes signatures de colocació. El títol de la part escrita de mà del segle XIV^e es així : « En nom de nostre senyor e de la verge molt humil santa Maria mare del seu beneset car fiyl senyor Jhesu Christ. Assi comensa lo libre qui parla de les grans nobleses e dels grans feyts darmes e de les grans conquestes que han feytes sobre sarrahins e sobre altres gents los nobles senyors Reis d'Arago... » El copista modern, pera completar el manuscrit en pergami, se coneix que s'aprofita d'un bon text, però omet sovint alguns mots; a la fi va intentar posar una taula que no acabà de formar.

D. Adquisició recent del Sr. Alexandre Cortada, provinent del difunt Sr. Ramon Soriano, de Barcelona. El manuscrit es incomplet a la fi, té 116 folis de 312×214 mm. de paper, de mà de les darreries de la XIV^a centuria o de principis de la següent. Al davant hi van 7 folis de taula, mancant-hi l primer. El manuscrit s'obre d'aquesta manera : « En nom de nostro Senyor Deus qui feu lo sel e la terra e la mar e tot quant es, e

de la Verga molt humil Madona Sancta Maria mare del seu beneyt car fill nostre Senyor Jhesu Christ. Assi comensa lo libre quen Bernat Desclot dicta e scrivi de las grans nobbleses e dels grans fets darmes e de lles grans conquestes que faheren sobra sarrayns e sobra altres gents los nobles reys que hach en Arago qui foren del alt lynatge del comte de Barselona ». S'atura aquest manuscrit en part del capitol cxxx de les edicions impreses, però am variants de consideració.

E. Ja s'ha dit quelcom d'aquest manuscrit, que s troba am la cota 21-2-17 a la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona, en I4C'. La cronica den Desclot va desde l foli x fins al foli cxxi, en que, deixant-la a l'acabament del capitol cxxxvi de les edicions, emprèn la cronica den Muntaner en el lloc on veurem. El titol apareix així : « Assi comensa lo libre que en Bernat Desclot dicta e escrivi dell rey de arego dellscuns fets qui son esdevenguts en Aspanya axi com del bon comte de Barcelona qui avie 1^a germane e dona, le en l'enperador de Castella per muller... »

F. es el esp. 328 de la Biblioteca Nacional de París; es copia feta en el segle xv^e en paper ¹. Va servir-se d'aquest manuscrit, M. Buchon al publicar la primera edició de l'obra den Desclot. El titol es : « Libre del rey en Pere de Arago e dels seus antecessors ».

G. Se guarda en la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona, portant la signatura 21-1-10; té 300×220 mm. i va escrit sobre paper a dues columnes am lletra correguda de la segona meitat del segle xv^e. Prové de la llibreria del canonge Besora, de Lleida. Conté 1^a, la cronica den Tomich, que acaba al foli 61, mancant-hi ls capitols 52 i 53; 2^a, una serie de notes analistiques i altres apuntacions, de diverses mans del segles xv^e i xvi^e, que ocupen quatre folis; 3^a, un manuscrit de 164 folis, d'aspecte semblant a l'anterior, però que s veu que s'hi ha ajuntat al procedir-se a la relligadura; desde l foli 1 al .lxiii la foliació es romana, del

1. Morel-Fatio, *Manuscripts espagnols...*, p. 107, num. 388.

65 fins al darrer, 164, es de guarisme; conté en primer lloc la crònica den Desclot, que debuta : « Assi comensa lo libre que en berrat desclot dicta e scrivi de les grans nobleses e dels grans fets d armes e de les grans conquestes que feren sobre serrayns e sobre altres gents dos nobles Reys que hac en Arago qui foren del alt linatge del compte de barselona. » Acaba al foli 155 amb els mots prou coneguts i després : « Assi feneix lo libre del Rey en pere dels bons feyts d armes que ell feu sobra serrahins e altres gents e com mori ». 4^a, desde l verso del mateix foli vénen uns capitols den Muntaner, que l Sr. Sanpere i Miquel va creure que eren nous capitols de l'obra den Desclot ¹.

H. Se troba avui en l'Arxiu de la Corona d'Aragó amb el num. 115 dels manuscrits provinents del convent de la Mercè. De lletra de principis del xv^{en} segle, escrit sobre paper de 345×255 mm., a dues columnes, i epígrafs vermells, amb alguns espais blancs destinats a il·luminacions que no varen fer-se. Manca de principi i de final; el primer foli que apareix es el xxvii i el darrer el clxviii; manquen els folis xxxv a lxxi, lxxxii a cviii. Comença « ne ualgues me moris cant uench an la nit », que pertany al capítol xl de les edicions. El darrer capítol es : « Com an roger de luria ab la armade del Rey darago e de sicillia desbarataran lastol del Rey de France ». Que es el capítol clxvi de les edicions, i el deixa am les paraules « XXV galleras del Rey de France que vanian ». Aquest text té la notable particularitat de contenir alguna interpolació referent a Sant Pere Nolasc i a la fundació de l'ordre dels frares mercenaris.

1. Va publicar-los en la seva *Revista de Ciencias históricas*, t. I (1880), p. 45 : *Cronica de B. Desclot, fragmento inédito*. M. Morel-Fatio va observar-li que no eren ni podien esser den Desclot i que eren capitols den Muntaner modificats ressentint-se d'altres influències desconegudes, en *Romania*, X (1881), pp. 233-238 : *Sur un prétendu fragment inédit de Desclot*. Tots els capitols que segueixen en aquest manuscrit, que l Sr. Sanpere no va publicar, són den Muntaner. Vegi-s el nostre capítol dedicat an aquest cronista.

REVUE HISPANIQUE, XV.

J. Se tracta d'una copia feta fer en 1600 per Jaume Ramon Vila, de 205 folis de paper de 270×205mm., treta d'un bon text antic, que s troba en la biblioteca Carreras, de Barcelona. Una portada en tinta vermella es així : « Caronicas o conquestas dels dos darrers comtes de Barcelona e dels primers quatre Reys Darago post unionem, compostes e ordenades per en Bernat Desclot, fetes copiar de un libre antich de pregamí per lo molt Rⁿ senyor Jaume Ramon Vila, Prevere. Scrites per mi Antoni Arbona, Mallorqui, en los mesos de Juliol y Agost del any 1600 ». A sota hi apareix l'exlibris del Dr. Miquel Cuyas y Devesa, prevere de Barcelona, de lletra del segle XVIII^e. Al foli 1^r : « Transumpto del libre que scrigue Bernat Desclot de les histories de alguns comptes de Barcelona y Reys de Aragó, faelment fet copiar paraula per paraula, per mi Jaume Ramon Vila, Prevera, en lo Any Mil sis Cens. Lo qual es del tenor següent. Parla lo Auctor de quins Comtes y Reys tractara en la present chronica. Aci comença lo Libre que n Bernat Dezclot dicta e scrich... » Acaba l text al foli 198, de la manera sabuda : «... no poria esser dit ne comptat lo dol e desconfort que romas en la terra. Deo gratias. Finito Libro sit laus gloriaque Christo Amen ». Al verso del mateix foli se llegeix aquesta sotascripció : « Fonc scrit lo present Llibre per mi Anton Arbona Mallorqui per orde del molt Rⁿ señor Jaume Ramon Vila Prevera, lo qual lo trague de un libre Antich de Pregamí scrit de ma per no esser estat may dit llibre imprimit fins lo dia de vuy e fonch scrit ab menys de dos Mesos, ço es desde dos de Juliol fins a 23 de Agost del any 1600 ». La taula ocupa desde l foli següent fins al 205 v^o, que es el darrer del llibre. La semblança de la portada moderna de C, fa pensar que aquell qui va completar la copia manca del XIV^{en} segle, s'hagués servit de la feta fer per en Vila.

K. Ja hem senyalat en IIrJ la collecció de copies de textos historics fetes fer pel mercenari P. Ribera, que avui se troba en l'Arxiu de la Corona d'Aragó amb el numero 90 dels manuscrits procedents del convent de la Mercè. En el foli 693 se llegeix :

« Cronica de Cataluña que dictaua en Bernat Desclot », però se tracta d'un text català de les *Gesta*, qual començament se repeteix al foli 697. On comença propiament el Desclot es al foli 717 : « Assi comença lo llibre que en bernat Desclot dicta y escriu dell Rey de Arego... » Se deixà enlaire la copia al fol. 803, al principi del capítol LI.

La primera, i quasi s pot dir unica, edició de la cronica den Desclot, va fer-la M. Buchon servint-se del manuscrit F, que no es pas certament dels millors. Devia ajudar-se, en la publicació, de la coneixença del català del seu col·laborador en altres treballs el rossellonès Tastú. Forma part del volum *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle* (Paris, 1840), refeta, amb el sol cambi de la portada datada d'Orléans, 1875, en la col·lecció *Panthéon littéraire*; agafa desde la plana 565 a la 736, duent el títol : « Cronica del rey en Pere e dels seus antecessors passats, per Bernat d'Esclot ». La noticia s troba en la p. LXIX. En 1885 va reimprimir-se a Barcelona l'edició d'en Buchon, multiplicant-ne considerablement les errades, malgrat haver pogut tenir a mà diversos bons manuscrits; forma part de la col·lecció *Arxiu històric* amb aquest títol : *Crónica del rey en Pere e dels seus antecessors passats, per Bernat Desclot, ab un prefaci sobre'ls cronistes catalans per Joseph Coroleu...* Barcelona, « La Renaixensa », 1885. El prefaci no ensenya res de nou. En 1850, el Sr. Joseph M. Quadrado va publicar a Palma el fragment que fa referencia a la conquesta de Mallorca pera confrontar-se am la cronica de Jaume I en la versió den Marsili; ocupa les planes 351 a 402, del llibre que porta l títol : *Historia de la conquista de Mallorca. Crónicas inéditas de Marsilio y de Desclot en su texto lemosin, vertida la primera al castellano y adicionada con numerosas notas y documentos*.

D'aquesta obra se n'han fet dugues traduccions : al castellà i a l'italià. La primera es aquesta : *Historia de Cataluña, compuesta por Bernardo Desclot, cavallero catalan, de las empresas hechas en sus tiempos por los Reyes de Aragon hasta la muerte de Pedro el Grande, tercero deste nombre, Rey de Aragon y de Sicilia, conde de Barcelona*.

Traducida de su antigua lengua catalana en romance castellano por Raphael Cervera, ciudadano honrado de Barcelona y receptor de officio de maestro Racional de la casa y Corte del Rey nuestro señor de la corona de Aragon. Año 1616. En Barcelona. D'aquesta traducció castellana se n va fer un extracte am l'intent de fer propaganda en contra de la França revolucionaria en aquesta forma : *Relacion historica de la famosa invasion del exercito y armada de Francia en Cataluña en 1285; y de la valerosa resistencia de los Catalanes, Aragoneses y Valencianos, con su Rey Don Pedro, hicieron a los enemigos en el Rosellon y el Ampurdan por tierra y por mar. Trasladada literalmente de la Historia de sus tiempos que escribió Bernardo Desclot, caballero catalan, testigo de vista de los memorables sucesos de aquella feliz campaña. Madrid, 1793.* La traducció italiana va fer-la a Florença en 1844 en Filippo Moisè, am força consciencia, acompanyant-la de notes i documents. Forma la segona part, o millor volum, de les seves *Cronache catalane del secolo XIII e XIV, una di Raimondo Muntaner, l'altra di Bernardo Desclot. Prima traduzione italiana*, servint-se de l'edició Buchon, que havia sortit quatre anys abans.

En Desclot es potser, dels nostres cronistes, aquell del qual més se fa esperar una edició crítica feta a la vista de forces manuscrits.

3. RAMON MUNTANER

Si un autor pot entendre l'art d'escriure l'història d'una manera oposada an en Desclot, es en Muntaner : l'atzar i les qualitats positives, si bé diverses, d'amdós autors, han ajuntat sovint llurs noms. També en bona part han tractat uns mateixos aconeteixements; però així com l'objecte capital de la crònica den Desclot es el regnat del rei Pere I Gran, en Muntaner es propiament el cronista de la gran companyia dels catalans a Orient. Parla de lo que veu, de lo que recorda, de lo que sab per bon conducte, d'una manera plena i escalfada; cisella ls personatges am gran relleu, conta ls episodis amb una vivor extraordinària, sobre tot aquells

que són gloriosos pel casal d'Aragó, que ell tant estima; com obra d'un temperament entusiasta amic de ponderar, el seu estil es sempre transparent, clar, però mogut, viu, saturat d'animació. Es perquè en Muntaner es l'escriptor nacional per excelència; mentre el vell escriu sembla que senti darrera d'ell tot un poble de catalans que ha dut a terme tota mena de proeses am les quals no sospitava que degué deturar-se : encongit a Catalunya i Rosselló, s'espandeix per les Balears i per Valencia; en Muntaner té ben presenta la figura gran i noble del rei Conqueridor d'aquells realmes : ell era un noi, el rei era vell i s'hos-tatjà una nit en sa casa pairal de Peralada. En Muntaner, que passa quasi tota sa vida corrent món, i troba catalans per tot arreu, deixa anar l'afirmació de que *d'un linguatge sol de negunes gentes no n son tantes com catalans* i vol demostrar-ho. L'alta idea que de la llengua té l cronista traspua sovint per les planes del seu llibre; p. e. quan fa constar el *bell catalanesch* que parlaven en Roger de Llúria i en Corral Llança, que no eren catalans, però que s'havien nodrit a Catalunya; quant ens diu que a Murcia s parlava bon català. Aquella confiança en els catalans que s'observa en la cronica del Conqueridor, que continua en la den Desclot, s'afirma i s'accentua en la den Muntaner, deixant una porta oberta al pervindre, té una esperança continuada de millorament. En altres paisos els rics seran més rics que a Catalunya, ens ve a dir, però en lloc hi ha menys pobres; altres reis hi haurà més poderosos, però cap altre com el rei d'Aragó es de tracte franc envers el gran i el poc, ni governa un poble tant lliure. No hem llegit cap altra cronica en cap llengua neollatina que tinga tota ella un caracter tant marcadament nacional. L'amor i la llealtat al casa d'Aragó, que manifesta en Muntaner a cada pas, estan a prova de desenganys : no hi ha contrarietat que pugui sotraquejar-les. Sempre en Muntaner es mogut per aquest amor i aquesta llealtat; té bon compte de callar tot allò que no pugui convenir-li a l'objecte pel qual declaradament escriu el llibre; observa justament Moisè que per en Muntaner la raó sempre està de la seva banda : els ene-

mics no n tenen mai. Repetides vegades recalca que diu veritat; si alguna vegada se n'allunya un xic massa, es quan no parla com a testimoni de vista.

La crònica den Muntaner abraça desde la naixença del rei Jaume I (1204) fins al coronament d'Anfós el Benigne (1327). En la manera de tancar el llibre se separen força en Descloit i en Muntaner: el primer acaba tragicament am la mort del seu heroe, el segon acaba am la descripció d'una gran festa en *la qual cantaren en Romaset e en Comi jutglars*. Tracta aquesta crònica den Jaume I i den Pere l Gran, am diverses notes de recorts personals; però on l'autor entra propiament a fer en certa manera de protagonista es desde l capítol cxcix, al començar a tractar de l'expedició de Romania, de la qual es el cronista més complet que hi ha. Malgrat la part molt principal que li pertoca, resta modest i no gasta l temps en propies alabances; lo que diu d'ell es ple de seny i de noblesa; se veu bé que no es d'ell (que té una idea neta del bé) de qui li toca parlar, sinó que lo que l preocupa es fer un llibre patriotic, que siga de profitosa lectura als que vindran, i que canti pera sempre ls alts fets que ls catalans i els reis d'Aragó acompliren i que l cronista tingué la fortuna d'aconseguir en sa llarga i aventurera vida ¹.

Així com en Descloit no ns ensenya res de sa vida, la biografia d'en Muntaner resurt quasi completa en la seva obra, i, com a personatge important que era, se conserven prous documents pera completar-la bastant i cada dia sen van trobant de nous ². Men-

1. Tots els que assistirem, durant el curs passat, a la classe d'*Historia de la literatura catalana* que dona l Dr. Rubió y Lluch en els « Estudis Universitaris catalans », recordem les memorables lliçons que dedicà a l'estudi de les cròniques den Descloit i den Muntaner. Si aquestes lliçons, que varen durar prop de tres mesos, s'haguessin imprès, el meu gust fora esmentar-le sovint; no podria presentar millor aquests dos cronistes que emmatlevant-ne troços.

2. Estanislau Aguiló, *Alguna notícia més sobre en Ramon Muntaner i sa família*, en la *Revista de Bibliografia catalana*, t. III (1903), pp. 26-38. El Sr. Rubió i Lluch té reunida una bona col·lecció de documents que s prepara a publicar. El Sr. Almarche, a Valencia, també n té alguns d'acoblats.

trestant els documents callen respecte en Desclot, al menys fins allà ont han pogut abastar per ara ls esforços de l'investigació. Segons les notícies que ns facilita l mateix Muntaner al principi del seu llibre, deduirem que va neixer a Peralada l'any 1265, i per document sabem que va morir a l'illa d'Ibissa en 1336. Als trenta cinc anys se promet a Valencia, ont havia passat am son pare desde la destrucció de sa vila natal pels francesos en 1285; passa quinze anys durant els quals assisteix a trenta dues batalles de mar i de terra, i als seixanta, estant en la seva alqueria de Xilvella, prop de Valencia, comença a escriure l seu llibre. En Muntaner es un militar sensat que dóna interessantissims judicis sobre ls fets de guerra, judicis fills de la seva gran experiència i d'una traça innata; més es també un poeta i un home ple de bonesa, de quals sensacions, que foren tantes, conserva pregondíssima memoria; quals afeccions eren tant fermes que no les torcien els desagradaments de l'humana natura. Es bonica i es de poeta la visió del prohóm vell vestit de blanc que ns conta que se li aparegué per dues vegades en somni, excitant-lo a que escrigués el llibre; a la segona aparició, en Muntaner s'aixeca i comença a escriure *En nom de nostre Senyor ver Deu*. On millor veiem l'home, més encara que en sa gloriosa defensa de Galipol, es quan trasporta l'orfanet infant en Jacme, més tart Jaume III de Mallorca, desde Catania a Perpinyà, ont el deixa en mans de la seva avia Esclarmonda; la delicada i tendra relació d'aquest viatge, ple de perills, l'anyorament que li pren quan se separa d'aquest fill de reis de pocs mesos, excita totes les simpaties envers l'home, l'escriptor i el poeta. En Pere l Cerimoniós, Nicolau Specialis i altres cronistes esmenten aquest passatge de que n Muntaner estigué encarregat. El lector li perdona de bon cor les seves exageracions, explicables en un militar, i algunes inexactituts. Un dels troços més interessants es el Sermó en vers que va endreçar al rei Jaume II com consell donat a l'infant Anfós pera l passatge de Sardenya de 1323: es un poema de dotze cobles de vint versos monorims de catorze sillabes, que es el darrer exemple de

metre epic que sens conserva també en el Testament den Ser-verí de Girona i en dos dels més notables poemes den Ramon Lull.

Aquests són els manuscrits que ns han conservat la cronica, dels quals tenim coneixença :

A. Es el K-1-6 de la Biblioteca de l'Escorial. Es escrit de mà del segle *xiv*^e a dues columnes, i, trobant-se manco, s'ha completat el text en el segle *xvii*^e a tota plana, tenint en conjunt 199 folis marcats am llapiç. La part antiga es de paper enterç que sembla de Xativa, de dues mides : la més gran, de tot el format del llibre, té 360×268 mm. ; els fulls curts solen tenir sobre uns 325×255 mm. ; les afegidures modernes són de vegades de format encara més reduït. Al foli 107, columna 2^a, se nota un cambi de mà : la lletra es més correguda, però de la mateixa epoca, fins que s'acaben els folis antics. Els folis interpolats en el segle *xvii*^e són els 4, 5, 12, 51, 62, 63 i del 169 fins al 199, que es el darrer ; els folis antics curts són els 1, 2, 3, 13, 14, 15, 27, 38, 73, 74, 86, 87 i 98. El foli primer conté una curiosa pintura que representa en Muntaner escrivint els primers mots de sa cronica: « En nom de nostro senyör deus ». Comença tot seguit el llibre amb una A historiada : « An nom de nostro senyor uer deus Ihesu Christ e de la sua beneyta mara madona santa maria e de tots los seus beneyts sants e santes Amen. Per ço con deure es que cascun rete gracies a deu... » El troç que fa referencia a la composició del llibre es així : « Per que huuy l que sapiats que con yo exi del dit loch de paralada que no hauia encara cor xi. anys conplits. E con fiu aquest libre e l començe era en temps a deu merçes de .lx. anys. Lo qual libre yo començe a xv. jorns del mes de maig en l ayn de la Incarnacio de nostro senyor deus Ihesu Christ. M. CCC. XXV. estant yo en una alcaria per nom xilueyla qui es en la orta de ualencia. » La primera afegidura moderna repeteix el proleg i els primers capitols, però les demás completen el text, exceptuant la darrera, que no s'acabà de copiar i deixa la cronica enlaire en el capitol

CCLXXXV de les edicions impreses, deturant-se en les primeres paraules «... trames companya la hon la ».

B. Tinc una noticia molt incompleta d'un manuscrit de la Biblioteca Universitaria de Catania. Conté les obres següents : 1^r, text provençal de l'epistola de Riambau de Vaqueres al marquès de Montferrat ; 2ⁿ, la Cronica de Ramon Muntaner amb un retrat que deu esser per l'eslil del d'A ; 3^r, les Profecies d'Ancelm Turmeda ; 4^t, Dispensació de la senyora de Moxen, en vers, i 5^e, el bonic poema de Jacme March estant en lo setge de Morvedre.

C. Se troba en la Biblioteca Nacional de Madrid, signatura P. 13 (ara n^o 1803), gran foli, escrit en paper en l'any 1342, segons l'explicit que copiarem. Té 314 folis. Comença, després de 7 folis de taula, amb una E capital dintre una plana orlada : « Lo prolech que en Ramon Muntaner feu. En nom de nostre senyor uer deus... » Acaba : « Axi placia a deu Amen Amen. Qui aquest libre ha escrit de Deu beneyt sia e de la sua mara madona sancta Maria e de tots los seus beneyts sancts e sanctes en guarda e n comanda e ab la sua beneyta companyia ara e per tots temps Amen Amen. Iste liber fuit scriptus et splicitus die veneris qui fuit tercio kalendas septembris anno domini Millesimo CCC^o... esimo secundo » ¹. Segueixen an aquesta cronica l Memorial den Johan Francesc Boscà i les Ordinacions den Sanctacilia.

D. Se troba a Barcelona en la biblioteca del Sr. Baldiri Carerras. Tot ell es escrit a dues columnes i acabat en 1353, sobre paper enterç, de 284 × 216 mm., am titols vermells i algunes mitges planes en blanc sèns dubte destinades a contenir illustrations. El manuscrit havia contingut el Desclo abans del Muntaner al procedir-se a l'enquadrernació, que es la tipica de la biblioteca que Don Pedro de Aragon donà a Poblet ; ara va

1. Vegi-s Amador de los Rios, *Historia critica de la literatura española*, t. IV, p. 127 ; Massó Torrents, *Manuscrits catalans de la Bibl. Nacional de Madrid*, p. 141.

del foli cccvij al dlxij, que es el darrer. Hi manca, doncs, tot el Desclot i part den Muntaner que s'embrèn a mitjan capítol cxlvj en els mots : « vallas en terra mas ell tot sol e que a le galea no lexa en nuyll hom acostar... » El sermó se troba al foli dx, i aquest es el seu epígraf : « Con an Muntaner ordona .l. sermo rimat lo qual feu al al Senyor Rey darago qui feya be per lo passatge de Serdenya ». Al foli dlxij recto, primera columna, acaba la crònica : «.... ab salut an son Regna E que governt ab dret e ab seyoria e ab pau e ab concordia ab tota crastiantat Amen. » En la columna del costat s'hi llegeix el següent interessant explicít : « Aquest libra feu an muntaner e an clot E aye del libra den clot antro a la mort del bon Rey an P. darago lo qual conques lo Regna de Ciçilia e molts daltres bons fets que açi hoyirats. E l altre qui s saguex e s appos an muntaner an que parla de molts altres ben fets que an fet los altres Reys qui primes vengueren e puyes apres la mort del Rey en P. darago. Aquest libra sa acaba an layn que hom comta de la navitat de nostro senyor ver deus del ayn de MCCCLIIJ disapte a .xx. del mes de juyol ».

E. Es el mateix manuscrit 21-2-17 de la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona de que hem parlat en I2 C' i en II2E. També, com el manuscrit precedent contenia, conté una combinació de les dues cròniques den Desclot i den Muntaner, més sense nota final que ho indiqui. El foli cxxi deixa trencat el Desclot i embrèn el Muntaner en el lloc on diu : « Con lo rey de França ach hordonades de fer les gualeres e fetes e aparellar viandes per tot Tolza e Carcusses e Baderres e Nerbones e encare al port de Marcella... », que es el capítol cxix de les edicions. En el segle xvii^e algun erudit va adonar-se del canvi de crònica i se posaren les dues notes següents, de mà diversa : « Assi muda la Historia y de dexant indecisa la de Bernat Desclot inseguex la de Ramon Muntaner comensant la apendre al capítol cxviii^o », « Assi muda la Historia de bernat desclo y pren la de Ramon Muntaner al cap^o 119 ». Al foli cclxxiii

comença l Sermó i acaba la cronica al foli CCCVIII vº : « ... Tots viurem alegres e pagats aytant com aquest mon viscam. Amen. Ffinito libro sit laus et gloria Christo. Amen. Qui scripsit scribat semper cum domino vivat. Amen ». Després segueixen cinc folis, escrits de la mateixa mà, en els quals se troben uns capitols que no porten epígrafs, sèns dubte obra den Muntaner, que tracten principalment del matrimoni del rei Anfós el Benigne : foren publicats pel Sr. Sanpere i Miquel en sa *Revista de ciencias históricas* en 1880 ¹. Acaben a mitjan foli, i en segueix un altro marcat 306, que conté una copia de mà del segle XVIII^e d'un fragment del penultim capitol conegut de la cronica.

F. Hem parlat d'aquest manuscrit, que s guarda també en la nostra Biblioteca Provincial Universitaria, en II2G. En el foli 155 vº se llegeix en vermelló : « Assi comenssa la preso de la ylla de serdenya la qual illa feu conquerir lo Rey en Jachme fill que fo del Rey en P. de qui fo feyt aquest libra a son fill Nanfos lo qual Nanfos fon apres la mort del Rey en Jacme son pare Rey Darago e Cerdunya », i segueixen sèns epígrafs setze apartats que porten en blanc l'espai destinat al vermelló ; els quatre primers varen esser publicats pel Sr. Sanpere i Miquel, com indiquem en II2G, creient-los nous capitols den Desclot, sèns dubte per trobar-se a continuació de sa cronica ; M. Morel-Fatio va anotar que corresponien als capitols CCLXXI i següents den Muntaner, am variants d'importancia que interessien la redacció. Els capitols següents, que no va publicar el Sr. Sanpere, corresponen am bastanta exactitut als capitols CCLXXVII CCLXXXVIII, i CCLXXXIV a CCXC de les edicions, no seguint bé la divisió dels paragrafs ; el darrer es : « E com los dits oficials lo noble en Barenguer Carros ab sa companya... », que correspon al segon paragraf del capitol CCXC i acaba tot el manuscrit amb els mots : « ... e dir vos he en qual manera ne com », que es del sisè paragraf del mateix capitol.

1. Tom. I, pp. 154-161, *Crónica de Muntaner, fragmento inédito*.

G. En la Biblioteca pública episcopal instalada en el Seminar de Barcelona hi ha un llibre escrit en el segle xv^e, el qual detallarem al tractar del cronista següent, que, entremig de la cron'ca dita de Sant Johan de la Penya i de la de Pere el Cerimoniós, se troben copiats els sis capítols darrers den Muntaner, no portant epígrafs sinó dos, que són en el foli LXXXV : « Com la cort se ajusta en la ciutat de Saragoça per coronar Rey darago lo senyor Infant namfos », que comença : « Ara us tornaré a parlar del senyor Rey namfos... », que pertany al capítol CCXCIII, i continuen els tres següents sense altra separació. En el foli LXXXVIII^o, el capítol CCXCVII, que du aquest títol : « Com lo Senyor Infant namfos fou coronat Rey del Realme Daragó ». S'ha d'advertir que l foli xc està relligat fora de lloc i se troba entre ls folis cvi i cvii. Enfront de la cronica dita de Sant Johan de la Penya hi ha aquesta nota en lletra de principis del segle xix^e : « Lo autor de aquest llibre se creu ques Ramon Muntaner lo qui escrigue la Cronica impressa del Rey Don Jaume lo Conquistador, y Çurita tom. 2 lib. 7 cap. 1 del Anals de Arago cita a Muntaner qui diu que en la coronacio del Rey Don Alonso 4 en Caragosa ell si trobave com a sindic de la Ciutat de Valencia y que hi avia xxx mil cavalls, y de Valencia y Murcia cent cavallers : tot lo qual diu aquest libre en los dos cap. de la coronacio del Rey Alfonso fol. LXXXV. y fol. LXXXVIII, y son paraula per paraula com los 6 ultims cap. de la cronica dels Reys de Arago que feu Ramon Muntaner ». En la primera plana de la rubrica hi ha altra nota del segle xviii^e que diu així : « Lo qui compongue esta istoria añ 1328 era valencià com consta fol. 86 1/2 et 82 1/2 et 92 col. 2 ».

D'aquesta cronica se n'han fet fins ara cinc edicions, però encara s fa esperar una de satisfactoria.

1. Chronica o descripció dels fets e hazanyes del Inclyt Rey don Jaume primer, Rey Daragó, de Mallorques e de Valencia, compte de Barcelona e de Muntpesller, e de molts de sos descendens. Feta per lo magnífich en Ramon Muntaner, lo qual servi axi al dit Inclyt Rey don Jaume, com a sos fills, e descendents; e s troba present

a les coses contengudes en la present historia. Es llibre molt antich, e ab tota veritat scrit, e digne desser vist per aquells qui ab tota veritat desijen saber los de la coronna d'Aragó, e del regne de Sicilia. Ara novament stampat En Valencia. En casa de la Viuda de Joan Mey frandro, 1558. En foli, de 255-16 ff.

II. *Chronica*, o descripció dels fets, e hazanyes del inclyt Rey Don Jaume primer Rey Darago, de Mallorques, e de Valencia : Compte de Barcelona, e de Muntpesller : e de molts de sos descendents. Feta per lo Magnífich en Ramon Muntaner, lo qual serui axi al dit Inclyt Rey don Jaume, com a sos fills, e descendents : es troba present a les coses contengudes en la present historia. Aquí la marca de l'impressor. En Barcelona, En casa de Jaume Cortey Librater-Any 1562. A la fi : Fonch stampada y ab molta diligencia reuista la present chronica dels Reys de Arago feta per Ramon Muntaner autor de vista en la insigne ciutat de Barcelona, per Jaume Cortey impresor, en lany M.D.LXII. En 4^a, 248 ff. La portada dintre d'una orla. El text es copiat de l'edició anterior.

III. *Chonik des edlen En Ramon Muntaner*. Herausgegeben von Dr. Karl Lutz. Stuttgart, gedruckt auf kosten des literarischen Vereins. 1844. Text català copiat de l'edició de Valencia de 1558.

IV. *Crónica catalana de Ramon Muntaner*; texto original y traduccion castellana acompañada de numerosas notas, por Antonio de Bofarull, traductor de la crónica de Jaime I y de la de Pedro IV. Obra dedicada a la Excm. Diputacion Provincial de Barcelona. Barcelona. Imprenta de Jaime Jepús. 1860.

V. *Crónica d'en Ramon Muntaner*, ab un prefaci per Joseph Coroleu... Barcelona, Imprenta « La Renaixensa ». 1886. Forma part de la poc curosa collecció *Arxiu historich*.

S'ha imprès fragmentariament en

VI. *Dell' antica Letteratura Catalana*. Studii di Enrico Cardona. Seguiti dal testo e dalla traduzione della vita di Giacomo I tolta dalla Cronaca Catalana di Ramon Muntaner. Napoli. 1878.

VII. El notable Sermó, que tant confosament se perpetuava i complicava en les precedents edicions, va republicar-lo l Sr. Manuel Milà i Fontanals, aclarint moltissims punts foscos, servint-se dels manuscrits C i D : *Lo sermó den Muntaner en la Revue des Langues romanes*, de Montpeller (t. XVI, 1879, pp. 218-231; t. XVII, 1880, pp. 38-41). Seguint després una observació del Sr. Sanpere i Miquel (*Revista de Ciencias históricas*, II (1880), p. 78) va publicar una lluminosa Adició en la mateixa *Revue des Langues romanes* (t. XIX, pp. 5-12, 1881) afegint les variants de E.

La cronica den Muntaner ha estat traduïda en sa totalitat al castellà dues vegades, i una al francès, a l'alemany i a l'italià.

La més antiga es la castellana, feta a les darreries del segle xvi i

qual manuscrit original se conserva a la biblioteca de l'Escorial amb la signatura J-iiij-25. Es escrita en paper de 218 × 152 mm. i té 195 folis; el primer fa de portada, que està així concebuda : « Chronica o Descripcion de los hechos, y hazañas Del inclyto Rey D. Jayme primº. Rey de Aragon, de Mallorca y de Valencia, conde Barcelona, y de Monpeller, y de muchos de sus descendientes. Hecha por el magnifico Ramon Muntaner, el qual siruio assi al inclyto Rey Don Jayme, como a sus hijos, y descendientes, y se hallo presente a las cosas contenidas en la presente historia. Vertida de lengua catalana en castellana por Miguel Monterde Rector de Villanueva de la Guerna y Racionero de la seo de Caragoga ». D'altra mà hi ha una nota de possessió de 1593. Com se veu per aquesta portada, la traducció es feta sobre l'edició de Valencia de 1558 (I). La traducció es sencera, malgrat lo que fa suposar la nota de Gallardo en son *Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos*, t. III, col. 857; lo que manca es el proleg. Comença al foli 2 : « Como estando en la cama Ramon Muntaner vido vna vision que le persuadio a començar esta historia. Cap. I. Vn dia estando en la huerta de Valencia... » Acaba al fol. 195 vº : « ... quiso alegrarlos y consolarlos de tal manera, que con el favor de Dios, todos viuiran alegres y contentos quanto la uida les durare Amen. Laus Deo ». Diu en Torres Amat que va imprimir-se aquesta traducció en 1595, però no n'hem pogut adquirir altra noticia.

La moderna traducció castellana feta pel Sr. Antoni de Bofarull en 1860, acompanya l text original senyalat amb el IV.

La traducció francesa se deu a M. Buchon en 1827, i forma part de la *Collection de Chroniques nationales françaises*, vols V i VI. *Chronique de Ramon Muntaner, traduite pour la première fois du catalan, avec notes et éclaircissements, par J. A. Buchon. Paris, Verdier libraire, M.DCCCXXVII*. 2 toms. El mateix traductor, al qual no satisfieia la seva feina, va refer la traducció i publicar-la a Paris en 1840, sota l títol *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises*, pp. 217-560, formant part del *Panthéon littéraire*; i, mudant la portada, Orléans 1875.

Segueix en ordre la traducció alemanya feta en 1842 pel mateix editor del text català original senyalat aquí III. Porta aquest títol : *Chronik des edlen en Ramon Muntaner. Aus dem Catalanischen der vierzehnten Jahrhundert übersetzt von Dr. K. Fr. W. Lanz. Leipzig... 1842. 2 volums.*

L'italiana va esser obra del Sgr. Moisè, qui va publicar-la junt am la de la cronica den Desclot : *Cronache Catalane del secolo XIII e XIV, una di Raimondo Muntaner, l'alora di Bernardo d'Esclot. Prima traduzione Italiana di Filippo Moisè, con note, studj e documenti... Firenze, coi tipi della Galileiana a spese del Traduttore. 1844. 2 toms.* Ja hem esmentat la traducció fragmentaria d'Enrico Cardona, de 1878 (VI).

Basada i inspirada en aquesta cronica, es l'obra de Francisco de Moncada, *Expedicion de Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos*, que s'ha anant considerant classica dintre l'estilistica castellana. La primera edició va fer-se a Barcelona en 1623, la segona es de Madrid, feta a can Sancha en 1805; després s'ha reimprès diverses vegades. Pensant potser en l'obra den Moncada, M. Gustave Schlumberger va publicar en 1902 un llibre d'estil empalagós i de poc valer amb el títol : *Expédition des « Almugavars » ou routiers catalans en Orient de l'an 1302 à l'an 1311.* Com se comprèn, l'expedició a Orient ha donat lloc a diversos poemescatalans inspirats principalment en la lectura den Muntaner; dintre l'història del nostre renaixement literari tenen real importància *Roudor de Llobregat* (1842), den Joaquim Rubió i Ors que s firmava el Gaiter del Llobregat, i *La Orientada* (1881), den Francesc Pelagi Briz. L'obra decisiva i abundantament documentada que tots els catalans esperem fa temps sobre la famosa expedició es la que prepara l qui tant la té estudiada, el nostre amic Sr. Rubió i Lluch ¹.

1. Mentrestant se poden consultar am fruit els treballs que porta publicats obre l'expedició : *Noticia geografica de l'Orient segons en Muntaner* (*Bulleti del Centre Excursionista de Catalunya*, I, pp. 139-147, 224-235; II, pp. 31-40), *La*

4. PERE L CERIMONIÓS. BERNAT DESCOLL.

El rei en Pere III (IV d'Aragó), que era de natural curiós d'aprendre i de saber tota ciència, tenia una afició decidida per l'història i se preocupava molt de deixar una bona anomenada de savi als seus successors. El Sr. Rubió y Lluch, tractant de la cultura literària d'aquest rei ¹, resumeix en poques paraules una sèrie de fets trets de la seva immensa i sempre sucosa correspondència. En 1339, als vint anys, ja desitjava llegir llibres francesos, i poc temps després llegia la crònica den Jaume I el Conqueridor; en 1349 demanava amb urgència les *croniques dels reys de Castella, de Navarra e Portugal*; en 1361 encarregava an en Francesch de Perillós que li percacés a París un llibre de les *croniques del rey de França* que ell tenia i havia perdut, posant-li de memòria l'començament; en 1367 manava transmetre al monastir de Ripoll *lo libre de les istories dels reys Darago e comtes de Barcelona*; en 1370 el Castellà d'Emposta (Fernandez de Heredia) li deixava l'obra de *Paulus Eutropius i l'Issidorus major e menor*; el mateix any desitjava an gran interès l'adquisició de les *Croniques del Reys d'Ongria, de Dacia, de Noruega*.

Cada dia poden saltar dels nombrosos registres d'aquest regnat, tant ple d'aconteixements deguts a la real activitat, nous fets importants pera l'història literària de Catalunya. Una gran part

expedición y dominación de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos (Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, t. IV, 1887, pp. 5-123), *La llengua i la cultura catalana a Grecia* (en el seu llibre recent *Catalunya a Grecia* (1906), pp. 68-102).

1. Aquesta notable conferència va donar-la en la sessió de l'Acadèmia de Bones Lletres de Barcelona del 2 de Març de 1906. No havent-se encara publicat en el Botlletí de l'Acadèmia, me serveixo dels extractes de la premsa diària. Algunes de les lletres de Pere III a que s fa referència han estat publicades per en Coroleu en sa obra esmentada *Documents historichs catalans*, més la major partida permaneixen inèdites.

dels llibres historics que figuren en l'Inventari de 1410, que diverses voltes hem citat, eren adquisicions fetes per Pere I Cerimoniós, que s'comproven per la seva propria correspondencia. Totes les adquisicions de llibres així seves com dels seus avantpassats les destinava a la biblioteca de Poblet, per ell construïda amb volta pera que ls llibres no s'poguessin consumir, que volia portés l'inscripció *Aquesta es la libreria del Rey en Pere III*¹. Ja va enviar-hi efectivament molts llibres, però volia dur-hi tots els que tenia, en qualsevol lloc que fossin².

Deixant de banda totes les obres que l Cerimoniós va fer i va impulsar, hem de concretar-nos a la cronica del seu regnat, tinguda per autobiografia fins que l Sr. Coroleu va publicar en 1887³ les interessantissimes instruccions donades pel rei an en Bernat Descoll. Desde aleshores s'han publicat dos bons treballs que avancen i resolen tanta cosa referent a la cronica de Pere III que quasi ja no ns manca més que una edició critica en vista dels manuscrits. El primer va esser publicat en 1889 per M. Amédée Pagès⁴, l'altre pel Sr. Gabriel Llabrés en 1903⁵; amdós autors

1. «... e principalment que la libreria fos acabada ab volta de pedra picada, que fos honor de Deu e nostra qui la fem fer a decoració d aquex monastir... E per res no mudets que no sia de volta, per ço que null temps pusca venir a menys, ne ls llibres no s'poguessen consumir, e que façats fer vers la claustra ab nostre timbre e que ab bones letres e grosses sia escrit : *Aquesta es la libreria del Rey en Pere III*. en diferencia dels Reys altres qui han aquí nom Pere, e fets hi fer bells banchs ab senyals Reyals ab moltes cadenes, a fi que nos hi façam clavar los llibres e davant nos si posen abans que n partescam e hi façam venir los altres llibres qui son en Barchinona. » Lletra a l'abat de Poblet desde Valencia, 20 agost 1382. V. Coroleu, op. cit., p. 34.

2. « Car nos volem e havem acordat que tots nostres llibres, on que sien, hi sien posats e conservats. » Çaragoça, 7 maig 1381. Id. id.

3. *El verdadero autor de la crónica de Pedro el Ceremonioso*, en la revista *la España Regional*, t. III, pp. 530-536.

4. *Recherches sur la Chronique Catalane attribuée à Pierre IV d'Aragon*, en *Romania*, XVIII, pp. 233-280.

5. *Bernardo Deç-Coll es el autor de la Crònica catalana de Pedro IV el Cere-*

prometen una edició de la crònica que prou se fa esperar. M. Pagès descriu per primera vegada tres manuscrits de la crònica; el Sr. Llabrés aporta un bon nombre de documents i presenta l'primer una biografia del Descoll, completant bastant les relacions entre el rei i el seu escriptor. Pels mateixos documents publicats se veu que la feina del Bernat Descoll se reduïa a ben poca cosa, perquè les instruccions del rei descendien als més ínfims detalls, i la redacció d'un capítol un cop llesta, el rei devia retocar de valent abans de deixar-lo per bo; un dels encàrrecs que fa es que deixi paper blanc per a les correccions. Al rei Pere III no li venia d'escriure un llibre més o menys, però tingué tant atafegada la vida que li calia un col·laborador per a la composició de la seva pròpia història: va triar el seu fidel Descoll, el qual potser s'aprofitava dels neguits del rei de veure acabada l'obra, entretenint-s'hi intencionadament a fi d'obtenir més favors i diners. Amb tot i el llarg espai de temps que destinava en Descoll a la crònica (25 anys segons el Sr. Llabrés) degué morir sense acabar-la; els documents produïts fins ara i l'estat en el qual la crònica ens ha pervingut, així ho fan suposar.

Qui va donar l'idea al rei Pere d'escriure el seu llibre dels fets, fou el seu gloriós rebesavi en Jaume I Conqueridor, al qual donava el dictat de *sant*. Especialment en el proleg s'hi sent l'imitació: els erudits que l'han estudiat han contrapuntat els paràgrafs d'una i altra crònica. Aquest proleg es ben bé de la mà del Pere del Punyalet: té el mateix aire que qualsevol de les seves proposicions de Corts i de les seves arengues que inserta en la seva pròpia crònica. En Pere del Punyalet tenia traça de teòleg en justificar-se de tots els seus actes; era rei, i Déu sempre l'havia guiat i l'havia tret en bé de totes les dificultats; el seu reialme havia crescut, incorporant-se ls que el rei Jaume I havia dividit

monioso de Aragón, que fué escrita por los años de 1365 à 1390, tesi doctoral publicada en la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, t. VII, pp. 331-347; VIII, pp. 90-110, 194-202.

per testament. Era diplomatic perfidiós i presumit que mirava lluny : no hi havia crudeltat que l'entrebanqués pera la consecució dels seus fins ; l'orgull li feia trobar just l'acte més indigne, i el fa comparar-se am David ¹ : així ho diu en un dels moments que millor ens el fan conèixer. Vol que l títol sigui aquest : *Libre en que s contenen tots los grans fets que son entrevenguts en nostra casa dins lo temps de la nostra vida, començant los a nostra nativitat*. En el títol i en la dedicatoria, de força menys amplitut, imita declaradament el seu illustre antepassat, *mossenyer sant Jaume en la sua cronica*. Hem tingut lloc de senyalar en II 1, com en 1344 llegia lo libre o cronica del senyor Rey en Jaume tresavi seu.

Segons les referides instruccions donades pel rei en Pere en 1375 an en Bernat Descoll, el llibre devia contenir set capitols, que l Sr. Llabrés presenta així en forma esquemàtica : I, Successors de Jaume II, Coronació d'Alfons IV (III de Barcelona),

1. «E aço si guardam los grans fets qui son stats en lo regne de Aragó, en temps nostre, com axi com altre David al qual stech dit (*secundo Regum*, XII) : *Non recedat gladius de domo tua* ; axi en lo temps del nostre regiment, quaix continuadament coltell de enemich, o de strany, o de vassall, o privat no es partit de nostra casa. E be primerament les guerres o tribulations nostres son stades figurades per les guerres e affanys de David com eil no solament hac ab los reys vehins seus guerres, mas ab lo seu poble qui s levá contra ell ab Absalon son fill ; axi no solament havem haudes guerres ab los reys qui han reynat ab Nos e han los regnes contingus ab lo de Aragó, mas encara ab lo nostre poble propri, qui fayen capitans de nostre sanch, ço es, de nostres frares germans. E axi com la bondat del Creador deliurà David de la ma de Saul rey dels Philisteus e de la ma de Absalon, e del poble qui s era levat contra ell, axi la misericordia del Senyor ha deliurat Nos e nostres regnes de la ma de tots nostres enemichs ; perque podem Nos dir ab David aquella paraula qui es escrita (*Primo Regum*, XVII) : *Dominus eripuit me de ore Leonis et de manu Urci* ; com Deus nos ha delliurat de la ma del rey de Castella qui era leo devorant per sa mala condició e propietat, e per son senyal com en sa bandera fa leó ; e de la ma de l'ors qui es animal imunda e significa persones envejoses e maliciosas que per llur malícia se levaren contra Nos e nostre regne, dels quals la larga e misericordiosa bondat de Deu delliurà Nos e nostra casa. » Edició Bofarull, p. 20.

conquesta de Sardenya (1319-1335); II, Coronació i primers actes del rei (1336-1344); III, Usurpació del regne de Mallorca (1343-1345); IV, la Unió a Aragó i a Valencia (1348-1350); V, Confederació dels venecians contra Genova (1352-1355); VI, Guerres am Castella (1356-1366); VII, vint notícies soltes sense il·lació (1374-1380). Dels darrers set anys de la vida del rei no ns en diu res la crònica, i no s'espren dels documents que en Descoll, que va viure tres anys més que l' rei, deixés enllestida la real comanda. El proleg, on se veu la mà del rei, ha d'esser escrit després de les guerres de Castella que fan l'objecte del capítol VI.

Diu en Pere Miquel Carbonell, cronista de poca valua de les darreries del xv^{en} segle, que sentia una especial predilecció per Pere del Punyalet ¹ i primer publicador de la crònica, que l' rei *scriví e ordenà de ma sua huna gran hystoria o Chronica del Rey Alfonso pare seu*. Com que en Carbonell té l' d' escriure confosament, no sabem si aquesta *gran historia* era l' capítol primer de la crònica coneguda o si n' es sols un resum o si s' tracta d' una altra obra que desconeixem per ara. Aquesta nota den Carbonell ha de lligar-se am l' interessantíssim document publicat per M. Pagès i pel Sr. Hurtebise ².

Passem ara revista als manuscrits en que sens ha conservat la crònica del rei Cerimoniós.

A. Aquest i els dos següents manuscrits foren descrits per M. Pagès en el seu esmentat treball i marcats am les mateixes lletres que ara ls donem. Se troba en la Biblioteca de la R. Academia de la Historia de Madrid, G. 35 de la collecció Salazar. Escrit en paper de 265 × 195 mm. a tota plana a la primeria del xv^{en} segle; té 174 folis. En la guarda, a sota d' una nota sobre l' contingut, n' hi ha una altra així: *Las margenes y señales que ay en este libro son de Geronimo Çurita*. En el foli 1 comença la crònica:

1. Foli C verso, columna 2^a de l' edició que descriurem aviat.

2. *Revista de Bibliografia catalana*, vol. IV, 1904, pp. 188-214.

« Non nobis Domine non nobis sed nomini tuo da gloriam. Psalm CXIII ». Apart : « Aquestes paraules nos en P. per la gratia de deu Rey darago de Valença de Mallorques de Cerdanya de Corcega e comte de Barcelona de Rossello e de Cerdanya propriament podem pendre en lo començament daquest libre... » El *capitol segon* comença al foli xxii, el *Tercer capitol* al xxxv vº, el *Quart capitol* al xci, el *Capitol quint* al cix, i el *Capitol sisè*, al foli cxxii vº. Acaba l text de la cronica al foli clv am les paraules : « a les gents nostres com nos volien tantost retre a la sua senyoria ocient car no perdonave Eui sexui vel etati » ; de manera que aquest text no conté la vintena de notes que havien de formar part del capitol setè que contenia l manuscrit que va reproduir en Carbonell ¹. Aquest manuscrit porta encara ls textos següents : 2ⁿ, una lletra d'amor en castellà al foli clv vº ; 3^t, la Proposició del rei Martí a les Corts de Çaragoça de 1398, la Resposta de Garcia de Heredia, arquebisbe de Çaragoça, la Resposta del Rei a l'arquebisbe, la Proposició del dit arquebisbe i la Resposta en nom del rei a l'arquebisbe de Çaragoça, per Huc bisbe de Valencia ; tot lo qual ocupa desde l foli clvi vº fins al recto del foli clxx ; 4^t, *Del infant epitus*, que va del foli clxxi al clxxiiii vº ; text que fou publicat per M. Pagès ². Segueixen sis folis inutills, part dels quals està ocupat per unes notes genealogiques en llatí sobre ls reis de Navarra.

B. Se troba en el mateix deposit i collecció, al costat de l'anterior, i porta la signatura G. 36. Es també, si fa o no fa, d'escriptura del mateix temps que l G. 35, en paper de 284 × 212 mm., té 162 folis marcats modernament que no contenen altra cosa que la cronica, que comença al foli I d'aquesta manera : « Non nobis domine non nobis sed nomini tuo da gloria Ps. CXIII. aquestes paraules nos en Pere per la gracia de deu Rey de

1. Vegi-s la p. 387 de l'edició Bofarull.

2. *La version catalane de l'Enfant sage*, en *Études romanes dédiées à Gaston Paris* (Paris, Bouillon, 1901), pp. 181-194.

Arago de Valencia de malorques de Cerdanya de Çorega e comte de barcelona de rossello e de serdanya propiament podem pendre en lo començament d aquest libre... » El *Capitol segon* comença al foli 22 vº; el *Tercer capitol* al 36, el *Quart capitol* al 96, el *Capitol quint* al foli 117 i el *Capitol sisè* al 130. Acaba al foli 162 vº: « ... a les gentes nostres com nos volien tantost retre a la sua senyoria ocient car no perdonave eui sexui vel etati. »; tancant, doncs, la cronica, com el precedent manuscrit, a la fi del capitol sisè.

C. Es el 92-6-12 de la Biblioteca Universitaria de Valencia, escrit en paper de 285 x 230 mm., a les darreries del xv^{en} segle; 296 folis utils; caplletres colorides; notes marginals en català. En el recto del segon full de guarda hi han aquests dos títols: « Historia de Aragón. Cronica del Rey Don Pere el Ceremonios Escrita per ell Mateys », i al damunt l'ex-libris « Ex Bibliotheca, quam D.D. Vincentius Blasco Academiae Valentinae Rector perpetuus, eidem testamento legavit ». Heus-aquí ls textos que conté: 1º, foli I, una cròniqueta dels reis de Sicília acabant am les recomanacions de Frederic al seu fill Corral; 2º, foli vi, notes de dates desde l començament del món fins a Jesucrist; 3º, foli vii, la llegenda d'Otger Cataló; 4º, foli vii vº, una cròniqueta de la conquesta de Barcelona per Ludovic i de la llegenda de la fundació de Sant Pere de les Puelles; 5º, fol x, una obra llatina que comença: « Iheronimianum hoc opus per Johannem Andree urgente devotione compositum... »; 6º, fol. xii vº: « Aquesta es la neologia del rey de França... »; se tracta no més d'una llista de reis amb el nombre d'anys que va durar cada regnat, sense dates, acabant en Felip l'Hardit am la de la seva entrada a Catalunya i de la seva mort; 7º, fol. xiii: « Aquesta es la neologia dels reys Darago... », cronologia pura desde Alfons I de Barcelona fins a la mort de Ferran d'Antequera; després segueix la taula de la cronica dita de Sant Johan de la Penya; 8º, fol. xiv: « Qual es appellada la primera Spanya e qual la segona e qual la terça... »; 9º, fol. xv, la cronica dita moderna-

ment de Sant Joan de la Penya; 10^e, fol. LXXI v^o; a continuació de la crònica anterior hi ha una nota sobre la campanya de Sardenya de Pere I Cerimoniós, que comença: « E mort lo dit Rey Namfos succehi en los dits regnes... », e acaba: « ...per noure e contrastar al dit Rey en lo dit Regne de Serdenya vengueren ». 11^e, foli LXXij, ve la crònica del Cerimoniós: « Aci comensen les Canoniques del Rey en Pere en que fa mencio de son pare lo rey Namfos. Capitol primer. Non nobis Domine... » Aquest text, que sembla esser el que va utilitzar en Carbonell, conté les notes saltades que havien de formar part del capitol setè; després ve una nota de la mort del rei, quals primeres paraules són: « Fins aci foren los actes per lo Rey en Pere fets... », i les darreres: « ...en la esglesia del monastir de Poblet, cujus anima in pace requiescat. Amen. » Segueixen després les cròniques següents: 12^e, fol. CCLXXXI v^o: « Del rey en Johan, primer fill del dit rey En Pere terç »; 13^e, fol. CCLXXXV v^o: « Del rey en Martí, segon fill del dit rey en Pere terç e germa del dit rey En Joan. »; 14^e, foli CCLXXXVII v^o: « Del rey en Ferrando primer net del dit rey en Pere terç, e nebot dels propdits reys En Johan e en Martí de Arago qui per eleccio fon tret de Castella per esser rey Darago »; 15^e, lo ultim que conté l manuscrit es els dos darrers capitols den Muntaner referents a la coronació d'Alfons el Benigne, precedits al foli CCLXXXXII per aquesta nota: « En lo libre de Ramon Muntaner, lo qual te en Lobet, son continuades les coses dejus escrites e siguents en que lo dit Ramon Muntaner fo personalment. Com la cort se ajusta en Caragoça... » Resta enlaire l text a la fi del manuscrit, foli CCXXXX v^o: « E apres seyen tots los cavallers novells qui en aquell dia se eren fets. E lo senyor rey sehia en ». En el capitol vinent ens tocarà tractar de la primera part d'aquest manuscrit, així com del següent.

D. Se conserva en la Biblioteca publica Episcopal instalada en el Seminari de Barcelona. Es el mateix que hem senyalat en II 3 G, que no han conegut M. Pagès ni l Sr. Llabrés. S'ha format relligant ensembla dos manuscrits; el primer, en paper, es el que

ens interessa; el segon, en paper i pergami són els *ensenyaments de bona parleria* que formen la primera part del llibre terç del Tresor de Mestre Bruneto Latini, publicats, d'aquest mateix manuscrit, pel. Dr. Joan Codina ¹. Escrit a dues columnes en el xv^{en} segle, té 280 × 210 mm. i 124 folis marcats. 1^r, foli i, hi han les Rubriques, i en el foli iii el text de la cronica anomenada per Çurita de Sant Joan de la Penya; 2ⁿ, al foli lxxxv vénen els capitols den Muntaner que hem senyalat en II 3 G; 3^r, foli xcvi: « *Ací comencen les Canoniques del Rey en P. terç de que fa mencio de son pare lo Rey namfos* ». Aquest text de la cronica es abreuiat, no abraçant sinó 88 1/2 columnes no gaire espesses; del proleg no hi ha sinó l primer i darrer paragrafs, i encara reduïts, suprimint la referencia al salm que li serveix de tema. No hi ha divisió de capitols, però sen parla; les variants són moltes i les reduccions que podriem indicar omplirien molt espai. Acaba al foli cxv am la guerra de Castella: « *Après proseguint totstemps la guerra* »; essent les darreres paraules del paragraf: « ... e per que no batala fas asi fi ». ¿ Se tracta efectivament d'una reducció o bé d'una copia d'una primera redacció del rei abans d'encarregar an en Descoll la collaboració? El manuscrit conté també l paragraf de C4^r, foli xxvi v^o: « *Fins aci foren los actes per lo dit Rey en P. fets en la vida mas encara ne fan a especificar...* », que termena: « *apres fon trasladat en la sglesia del monestir de Poblet. Anima ei Regnum dei Requiescat in pace Amen* ». Segueixen les mateixes croniquetes dels regnats successius que i troben en C. 5^e, foli cxvii v^o: « *Del Rey en Johan primer fill del dit Rey en P. terç* »; 6^e, foli cxx: « *Del Rey en marti fill del dit Rey en P. terç e germa del dit Rey en Johan* »; i 7^e foli cxxii v^o: « *Del Rey en ferrando Primer net del dit Rey en P. terç nebot dels prop dits lo rey en Johan e en Marti de*

1. *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. I, pp. 181-185, 246-250, 315-323, 377-380, 424-425, t. II, pp. 52-55, 94-103, 157-168, 203-216, 279-287, 427-435 i 475-483.

de Arago qui per eleccio fon tret de Castella per esser Rey de Arago ».

Ja hem dit que l primer editor de la cronica del rei Pere III va esser en Pere Miquel Carbonell. Es aquest el titol del seu llibre on la va insertar :

I. — *Chroniques de Es pàya fins aci no diuulgades : que tracta dls No / bles e Inuictiffims Reys dels Gots : y gestes / de aquells : y dels Còtes de Barcelona : e Reys / de Arago : ab moltes coses dignes de perpetua / memoria. Compilada per lo honorable y discret / mossen Pere Miquel Carbonell : Efcrua y Ar / chiuer del Rey nostre senyor e Notari publich / de Barcelona. Nouament imprimida en lany / M. D. XLVII.* [Els mots de cursiva són en tinta vermella ; a la fi hi ha aquest colofon :] « *Alabor y gloria de nostre senyor deu Jesuchrist : y de la humil / verge Maria : es acabada la present hobra de las Chroniques de Cathu / lunya tretas del Archiu Real per lo honorable e discret mossen Pe / re Miquel Carbonell q. Archiuer Real e notari publich de Bar / celona. Y estampat en la infigne Ciutat de Barcelona per / Carles Amoros y ha despesas de mossen Jau / me manescal : y mossen Raphael deuder major ysmossen Jonot gordiola : y mossen Jonot / trinxe Mercaders de libres Ciuta / dans de la dita Ciutat de Barce / lona a XV de Noembre Any. M. D. XXXXVI...* Tot el llibre imprès en lletra gotica a dues columnes, plegat in-fol. i de CCLVII folis, sense ls quatre de portada i taula i el final de l'explicit. La cronica ocupa desde el foli ci al cii. En Carbonell copia gran part de la cronica que precedeix i de les que segueixen a la del rei del Punyalet, quedant reduida a ben poca cosa la part propria original. Duia l presumit arxiver un afecte tan gran a la memoria d'aquest rei que portava sempre un punyalet, veient am certa fruició que la gent el motejés també de Pere del punyalet an ell ¹. En Carbonell

1. «Aquest Rey en Pere fo cognomenat en sa vida per sos Vassallos lo Rey en Pere del Punyalet, par ço con tostemps portava en la corroya penjat un Punyal molt petit. E per semblant yo dit Archiuer he delliberat portar punyalet tant com viuré e ja l començ portar encara quen sia motejat del punyalet.»

dels sis capítols de l'original ne fa sis llibres, que divideix en capítols d'aquesta manera : el primer llibre en cinquanta capítols, el segon en vintisis, el terç en trenta tres, el quart en nou, el quint en cinc, i el sisè en dotze.

II. — *Crònica del rey de Aragon D. Pedro IV el Ceremonioso, ó del Punyalet, escrita en lemosin por el mismo monarca, traducida al castellano y anotada por Antonio de Bofarull. Barcelona, 1850.* El Sr. Bofarull, sense servir-se de cap manuscrit, va reproduir el text den Carbonell, abandonant la seva classificació en llibres i en capítols. Posa pel seu compte un proleg, algunes notes interessants i set documents.

III. — *Crònica del rey d'Aragó en Pere IV lo Cerimoniós o del Punyalet, escrita par lo mateix monarca ab un prólech de Joseph Coroleu, corresponent de la Academia de la Historia. Barcelona. Imprenta « La Renaixensa » 1885.* Pertany a la col·lecció gens famosa del *Arxiu historich* i es copia exacta de la den Bofarull.

De traducció no se n'ha publicat altra que la ja esmentada del Sr. Bofarull al castellà.

III

LES CRONIQUEs GENERALS O HISTORIES

I. PERE L CERIMONIÓS :

Cronica dels reys d'Aragó e comtes de Barcelona

Aquest titol es el que sol portar la cronica dita de Sant Joan de la Penya, per creure en Geroni Zurita (l'autor qui va donar-li notorietat) que fou escrita per un monjo d'aquell monastir aragonès. El Sr. Gabriel Llabrés, a l'atribuir aquesta cronica a Bernat Descoll seguint el manament de Pere del Punyalet¹, fa un resum dels motius pels quals se li donà aquella atribució desde n

1. *Quién es el autor de la Crónica de San Juan de la Peña*, en el numero I de la *Revista de Huesca* (març i abril de 1903).

Zurita en els seus *Anales* fins a l'edició que féu el Sr. Gimenez de Embun dels textos llatí i aragonès ; fa també l'història del manuscrit que Fr. Mateu Suman, de Çaragoça, va regalar a Sant Joan de la Penya.

Es ben cert que l Sr. Llabrés flaira bé, i que la seva orientació es bona ho vea comprovar el manuscrit D del nostre article anterior, que ell no coneixia, i l'important document publicat per M. Pagès ¹ i pel Sr. Gonzalez Hurtebise ² en que l rei escrigué a l'abat de Ripoll en 1366 fent-li saber que li tramet copia d'un llibre de les *Croniques dels reys d'Aragó e Comtes de Barcelona* que ell mateix ha fet e tret de diverses *Croniques e ystorias entigues les quals contenen veritat*. En Pere l Cerimoniós justifica la remesa per diverses raons, com solia : « per tal com lo Monastir de Ripoll es dels pus solemnes e antichs monastirs » que ls seus « predecessors han hedificats » i vol que « hi sia hauda memoria dels Reys d'Aragó e Comtes de Barcelona » ; « per ço com » les croniques de Ripoll (sens dubte les *Gesta*) « no son ten complides ne ten be ordonades » com les per ell escrites ; finalment, perquè vol que en aquell monastir se vagi continuant la seva obra escrivint-hi ls monjos les seves propries gestes i les dels reis que vindran després d'ell.

Nosaltres creiem que l llibre de que l rei parla es la cronica dita de Sant Joan de la Penya, pels motius següents :

1^a, per la seva propia declaració en una epoca en que no se sab que se servís den Descoll com secretari o redactor auxiliar. Té més força que l rei Pere digui en 1366 *nos havem fet e tret* que no pas que l seu fill Joan digui en lletra de 1394 a l'abat de Sant Joan de la Penya « libro que el senyor Rey nuestro padre, que Dios haya, *fizo fer* de la Genealogia de los Reyes de Aragon » ³ referint-se al text llatí.

1. *Recherches sur la chronique catalane attribuée à Pierre IV d'Aragon*, en *Romania*, XVIII, p. 238.

2. *Revista de Bibliografia catalana*, 1904, *La Crònica general escrita por Pedro IV de Aragón*, p. 190. Aquest autor el dona com inedit.

3. Llabrés, loc. cit., p. 12.

2ⁿ, perquè s troba en dos manuscrits, el C (de l' Universitat de Valencia) i el D (del Seminari de Barcelona), precedint a la cronica del seu regnat, que va fer escriure, baix sa estreta direcció, per en Descoll.

3^a, pel text mateix de la cronica, escrit sempre en primera persona del plural ; per l'elogi que fa « del sant rey en Jacme », per les observacions personals que hi sovintegen ; per la manera com parla sempre que pot de tots els reis de Mallorca, com si tractés de justificar la seva propria conducta valent-se dels fets anteriors.

4^a, perquè la cronica dita de Sant Joan de la Penya acaba just am la mort del seu pare Amfós el Benigne, tal com escriu en sa lletra a l'abat de Ripoll.

5^a, perquè la cronica del seus avi i pare, Jaume II i Amfós el Benigne, que confessa haver escrit, se troba quasi am les mateixes paraules en els dos darrers capitols de la cronica general de que parlem i en el primer capitol de la cronica del seu regnat, que, com ja se sab, tracta d'amdós mateixos reis d'Aragó. No compremem com a ningú se li hagi ocorregut fer aqueixa confrontació. Sortint-nos del marc que ns hem traçat en aquest treball, solament en gracia a l'importancia dels textos, triem dos troços a l'atzar.

Cronica general

Tengudes les corts, lo dit Rey en Jacme d'Arago sen vench a Tarragona, e aquí pres per muller dona Elisen de Muncada, sor del noble Not de Muncada, lo dia de nadal en lany de nostre senyor Deu 1322. E en aquell mateix dia Namfos fill seu, parà l'estandart en Barcelona per lo fahedor viatge de Sardenya. . .

En aquest mateix mes lo dit Namfos parti de la ciutat de Barchinona ab 20

Cronica de Pere III

E continuant lo dit viatge, stant lo dit rey En Jacme en Tarragona, que pres per muller dona Eliccen de Muncada, sor del dit noble Not de Muncada, lo dia de Nadal, aquell dia mateix lo infant Nanfos nostre pare. parà el standart a Barcelona per lo dit viatge de Sardenya...

En lo dit mes de maig, lo dit senyor infant Nanfós parti de la ciutat de Barcelona ab vint galeres, e ab

galeas e ab molt altre navili de naus, quoques, e altres vexells per venir a Portfangós hon havia assignat dia de recullir a totes les companyies; hon lo Rey en Jacme fo personalment e tots sos fills e prelats, e richs homens de Cathalunya e d'Aragó e del Regne de Valencia. E aqui vench lo noble en Francesch, almirall de 20 galeas qui eren armades en Valencia. E axi mateix hi vench Nuguet de Totzó, almirall del Rey Sancho de Mallorca, ab 20 galeas qui s'erén armades en les marines sues. E molt d'altra navili per portar cavalls, cavallers, homens de peu e apparellament de combatre.

(*Cronica general, segons el Manuscrit C, foli 68.*)

altre navili de naus e quoques e altres veixells par venir a Portfangós, hon havia assignat dia de recullir a totes les companyies; hon lo senyor rey En Jaume fo personalment, e los infants fills seus e molts prelats e cavallers e barons e altres molts richs homens del comtat de Catalunya e del regne de Aragó e del regne de Valencia. E aqui vench lo noble En Francesch Carroç, almiral del senyor rey ab vint galeres qui serén armades en Valencia : e semblantment hi vench Huguet de Tozo almiral del rey En Sancho de Mallorques ab vint galeres qui serén armades en les maritimes del dit rey en Sancho. Encara hic vengueren altres navilis, e moltes naus e quoques e vexells de la ciutat de Barcelona, axi mateix de la ciutat de Valencia e de Mallorques, los quals lo dit senyor infant havia fets noliejar per portar cavalls e cavallers e barons e altres molts homens de peu, e trabuchs e arnesos e altres molts apparellaments de combatre.

(*Cronica de Pere el Cerimoniós, edició Bofarull, pp. 36.*)

Multiplicant els exemples podriem retrobar quasi sencers els dos darrers capítols de la Cronica general en el primer capítol de la cronica den Pere del Punyalet; talment com si aquest rei, un cop acabada la seva cronica dels reis d'Aragó i comtes de Barcelona, sentint la pruija de deixar del seu regnat una cronica per l'estil de la que ell solia llegir del Conqueridor, hagués volgut començar-la tractant del seu avi i del seu pare, com per acabar d'imitar més encara la cronica del més illustre dels seus predecessors : per executar-ho, va refer, amplificant-los, els dos dar-

ters capítols de la crònica que ja tenia escrita. Segons els documents publicats pel Sr. Hurtebise, ens consta que l rei va enviar en 1359, a l'abat de Poblet, un exemplar de les « *Croniques dels Reys Daragó* entro que nos començam a regnar les quals son en pergamí e scrites *en lati* » ; i que ja en 1349 duia escrita una partida de la seva crònica autobiogràfica i que volia continuar-la escrivint.

Essent la crònica de que ns ocupem eixida de mans del rei, se comprèn que ls copistes la posessin davant la del seu propi regnat, així com la difusió dels manuscrits i la seva traducció al llatí i a l'aragonès, feta fer aquesta pel mateix rei en 1372 com un obsequi al mestre Fernandez de Heredia. Però també havia de contribuir a donar-li anomenada l fet de que no existia altra crònica general dels reis d'Aragó tant completa, com ja confessava el mateix rei, perquè les *Gesta* de Ripoll passaven molt per alt les gestes dels reis d'Aragó *ante unionem*, i s'aturaven a Pere I Gran en el seu text llatí refet. La nova crònica venia, doncs, a umplir un buid.

Quines devien esser les *croniques o ystorias entigues qui contenen veritat*, d'ont el rei va treure la seva obra ? En lo referent al comtat de Barcelona, no begué en altra font que en les *Gesta comitum Barcinonensium* : no cal més que llegir-la. Per lo que toca a Aragó, potser podria haver-se servit d'alguna crònica, ignorada, redactada pels monjos de Sant Joan de la Penya, però no n sabem res. El rei era afectat a citar les seves fonts i obre la crònica am la coneguda frase : *Segons que havem legit en molts libres*. Després de la desfeta del rei don Rodrigo, afegeix : « segons que les *canoniques de Castella* ho dien pus largament en altre volum del libre hon a sment de la dita batalla » (foli 17 vº del ms. C) ¹. Parlant

1. Segons l'Inventari dels bens mobles del rei Martí, de 1410, en la *Revue Hispanique*, XII, en la llibreria del rei d'Aragó hi havien « Croniques de Castella », num. 208, « La Sagona part de les Croniques de Spanya », num. 173, i « La terça part de la gran Cronica de Spanya », num. 176. El num. 172, « Istorias de Castella », degué adquirir-se en temps de Joan I o de Martí.

de l'edificació de Sant Joan de la Penya per Vot i Feliu, esmenta que « Deus los appellà al regne celestial, segons que pus largament es contengut en *lur vida* » (fol. 18 vº) ¹. Tractant del rei Ramir I, diu que « rahonable cosa es que daquest e de sos succehidors que sens nuia regnaren en Aragó, *canonicas fassam* sens de nengun altra adició » (fol. 25). Usa sovint les frases « es atrobat », « diu se », « en veritat vos dehim » i alguna observació que ns fa pensar en el Cerimoniós que apareix en les cartes, com la següent : « jatsesia quel dit comte Siffre hagués germa Nolibà Cabreta, comte de Besuldú e de Serdanya qui, segons versemblant, deguera mills succehir al dit comte Siffre en lo dit comtat de Barchinona que no son cosingerma en Borrell. Empero no sabem la rahó per ques feu, per que *axi com trobam en escrit* ho notificam » (fol. 32 vº). Diverses vegades se refereix a altres passatges de la mateixa crònica : « segons que dessus havem recomptat », « segons que davall recomptarem pus largament », « segons que per avant hoirets », o remet a la *vida* que ha fet o farà de tal o tal personatge.

Passem ara en revista ls manuscrits que ns han conservat aquesta obra.

A. Es el 2-1-2 de la Biblioteca Real del palau a Madrid, descrita detalladament pel Sr. R. Menéndez Pidal ². Té 66 folis de 277 × 210 mm., tots de pergamí, escrits a mitjan xiv^{en} segle, a dues columnes, exceptuat el recto del primer foli, que es orlat i miniaturat am figures de sis angels, quatre profetes, i Sant Jordi deslliurant la donzella del drac ; dos escuts, el de les barres i la creu d'Inyigo Aresta ; i dos pags i un gall. Hi ha també minia-

1. Sobre aquesta font i alguna altra vegi-s l'edició de la *Crònica de San Juan de la Peña* (Çaragoça, 1876), p. xi ; i Llabrés, loc. cit., p. 9.

2. *Catálogo de la Real Biblioteca. Manuscritos. Crónicas generales descritas por Ramón Menéndez Pidal, con láminas hechas sobre fotografías del conde de Bernar*. Madrid : MDCCCXCVIII. Num 17. En 1887, que m'ocupava en la confecció d'un catàleg dels manuscrits catalans d'aquest deposit, no vaig veure aquest.

tura en els folis 17 vº i 25, la primera de les quals reproduïx el Sr. Menéndez Pidal. Tot fa pensar que aquest manuscrit es el que l rei Pere del Punyalet va trametre a Ripoll en 1366. Es el més antic de la crònica, i el seu aspecte recorda l de la Crònica de Jaume I fet fer per ordre del mateix rei en Pere; el text es complet i acaba amb la mort d'Alfons el Benigne de la manera acostumada; sembla que ls monjos de Ripoll, executant el desig manifestat pel rei en la carta de que hem parlat, continuaren el regnat de Pere i el de Joan I, que apareixen escrits amb lletra de les darreries del segle. Encara que un ex-libris fassi constar que porta l numero 83 « de la Bibliotheca del Colegio Mayor de Cuenca », s'hi veuen tres notes de preses d'habit a Ripoll de mà del segle xviº. En un estudi que no trigarà a publicar el Sr. Gonzalez Hurtebise, se provarà l'afecte que en Pere III duia a la memoria d'Inyigo Aresta, a qui tenia per primer rei d'Aragó; aquest afecte explica que en la orla d'aquest notable manuscrit posi la seva creu al costat de les barres, senyal real de la casa d'Aragó al moment d'escriure's el llibre. En les fulles preliminars hi ha un calendari del xivº segle que porta ls anys del cicle solar desde M.XLIII a M.CCCCXLVIII, anant en tinta vermella l'any M.CCCLII. Una fulla porta escrita, amb la mateixa lletra del text, el titol « Croniques dels reys darago e dels comtes de barchelona ». Comença així la crònica: « De la poblacio despanya e per que hac nom axi. Segons que hauem lest en molts llibres lo primer hom que s pobla en espanya hac nom Tubal... » Acaba al foli 64 vº, col. 1ª: « E fon soterrat en lo monestir dels frares menors de la dita ciutat. E puys fo trelladat en lo monestir dels frares menors de la ciutat de Leyda ». Segueix tot seguit en lletra un xic posterior: « Iste fuit cognominatus benignus ex eo quod fuit curialis in uerbis ⁊ familiaritate eius subditis quod tanquam socius erat eis ». Després segueixen les cròniquetes de Pere III i de Joan I, que acaben al fol. 66 vº, col. 2ª, amb els mots: « E mori en lo loch de foxa en ampurda a xviiiº dias de maig del any. Mº CCC. LXXXVIº E

fo soterrat en la Seu de barchelona e puys treladat en lo Monastir de poblet ». Com que tenim aquest pel text millor i enviat pel mateix rei a Ripoll, aquest es el que ha de servir de model a l'edició que tant convé que s'fassi.

B. Es el G. 120 de la Biblioteca Nacional de Madrid, que varem descriure en el nostre catàleg dels manuscrits catalans d'aquell deposit¹. Es escrit sobre 64 folis de pergamí a les darreries del xiv^{en} segle. En temps del cronista Carbonell se trobava aquest manuscrit en l'Arxiu de la Corona d'Aragó, així com en temps de l'Arxiver Antoni Viladamor (1553), també cronista : den Carbonell hi ha notes d'aquelles am les quals solia empastifar tots els llibres que li venien a les mans, fossin seus o dels altres ; den Viladamor no hi ha sinó la firma en les guardes finals. Segons una propria declaració, en 1621 era en mans de D. Gaspar Galceran Pinós, comte de Guimerà. Aquest manuscrit ens dóna una lliçó un xic diferent de la cronica, però que no procedeix d'una redacció distinta de A ; les variants són de detall i s'hi noten alguns escursaments : la primera apareix en el titol i en la forma de la tercera persona *legit* en lloc de *lest* : « Croniques de totes les nacions qui s poblaren en Espanya E apres de totes las nacions que y vengren tro al Rey Rodrigo, qui fon lo derrer Rey de la nacio dels gots en Espanya e en apres dels Reys darago e del Comtes de Barcelona. Segons que havem legit en molts libres, lo primer hom qui s pobla en Espanya havia nom Tubal... » Acaba am la mort d'Alfons el Benigne : « E fon soterrat en lo monestir del ffreres menors de la ciutat de Leyda ».

C. Es el manuscrit 92-6-12 de l'Universitat de Valencia que hem descrit en l'article anterior, am la mateixa lletra designat. La cronica que estudiem segueix a unes croniques de Sicilia i precedeix a la del regnat de Pere I Cerimoniós. Va desde l foli XIII (més propriament desde l xv) al LXXI. El text s'acosta al

1. *Manuscrits Catalans de la Biblioteca Nacional de Madrid*. (Barcelona, 1896), num. XLII.

de A, i comença així : « Del primer hom qui pobla Spanya. Segons que havem lest en molts llibres lo primer [hom] que pobla en Spanya hac nom Tubal... », i acaba : « E fon soterrat en lo monestir de les menoretas a la dita ciutat E puyt fon tras-ladat en lo monestir de les menoretas de leyda la ciutat. E governa son Regna e contats 8 anys ». Ja hem dit que s tracta d'una copia d'ultims del xv^{en} segle. Les cròniques afegides de Pere III i de Joan I no tenen res que veure am les de A ; a més s'ha continuat la del rei Martí. La circumstancia d'esser precedida aquesta crònica d'una altra de Sicília, ha fet creure al Sr. Llabrés que tot fos obra den Descoll¹.

D. Es el del Seminari de Barcelona que en l'article precedent hem senyalat am la mateixa lletra. Es també escrit al segle xv^e i, lo mateix que en C, precedeix a la crònica del regnat del Cerimonios. La crònica general obra l llibre i abraça desde l foli i fins al LXXXIII v^o, seguint el text de B. Els dos primers folis són ocupats per la taula, i en el terç comença d'aquesta manera : « Croniques de totes les nacions quis poblaren en Spanya hi apres de totes les altres nacions que hi vengueren tro al Rey d arago ; qui fou lo darrer Rey de la nacio dels gots en Spanya hi en apres dels Reys darago e dels comptes de Barcelona. Segons que avem legit en molts llibres lo primer qui s pobla en Spanya avia nom Tubal... » Acaba am la mort del pare del rei Cerimoniós : « e fou soterrat en lo monestir dels frares menors de la ciutat de Leyda ». Una part del primer capitol fou publicada pel Sr. Antoni de Bofarull, servint-se d'aquest manuscrit².

E. El Sr. Don Joaquim Traggia, en la seva *Ilustracion del reynado de don Ramiro II de Aragón*³, descriu un manuscrit que

1. Op. cit., p. 12.

2. *Estudios, sistema gramatical y crestomatia de la Lengua catalana* (Barcelona, 1864), p. 161.

3. En las *Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. III (Madrid, 1799), pp. 551 i 562.

Fr. Mateu Suman, de Çaragoça, va recullir de les deixalles d'un eclesiastic i que després va regalar al monastir de Sant Joan de la Penya : ara no se sab ont ha anat a raure. Tenia 38 folis i duia a la fi l nom de l'escrivent : « Michael Marcus vocatur qui scripsit.... » ; l titol era així : « Rubrice coroniquar Regnum Aragonie, et comitum Barcinonensi ». El Sr. R. Menéndez Pidal¹ ha comprovat els troços donats per Traggia amb el manuscrit A i els ha trobat exactes. Traggia es l'autor que primer va oïr que l text català era l'original.

F. El Sr. R. Menéndez Pidal² descriu el manuscrit 2-LI-1 de la Biblioteca del Palau Real que conté una versió catalana treta de la llatina, feta més tart de 1460 per en Gaspar Talamanca. El proleg del traductor, que s troba cusit després del foli 32, explica que l cavaller Talamanca, en ocasió de trobar-se a Roma per espai d'uns tres mesos, en embaixada del seu senyor el rei de Sicília Ferran de Nàpols, topà am la crònica llatina tot examinant els llibres del cardenal Rodrigo de Borja, més tart papa Alexandre VI, i, després de fullejar-la, va demanar pera traduir-la, enduent-se-la a casa seva. El manuscrit, en paper de 275 × 204 mm., té 64 folis, sense aquest del proleg, que s troba fóra del seu lloc, mancant-n'hi 17 al principi. Comença al fol. 18 : « de la dita ciutat de Osca per veure de quina part li poria dar lo combat... » Acaba al foli 81 : « e apres per son fill lo Rey don pedro de Arago fo traslatat al monestir de frares menors de la ciutat de leyda e fo lany Mil CCC LXVIIIº ». Com la major part de manuscrits llatins, fa constar aquest que n'es traduït, que fou en Pere III qui féu la translació del cadavre del seu pare, com també l següent.

G. Es el que a la Biblioteca Nacional de Madrid porta la cota G.17 (ara nº 1814), que se separa en molts indrets bastant del text de la crònica. Té la particularitat d'esser escrita en castellà

1. Op. cit., p. 61.

2. Op. cit., num. 18.

fins al començament del regnat de Pere I Gran, desde on continua en català fins a la fi, com si l'autor hagués ensajat de traduir l'obra al castellà i al bo de la feina se n'hagués cançat. Però l mateix text català s'aparta un xic dels demés textos i segueix més d'aprop al text llatí publicat, però amb interpolacions. El manuscrit es del xv^{en} segle i té 207 folis de paper, mancant-n'hi algun al principi. Comença en castellà : « Quando Ercoles entro en Spana edifico villas y castillos y specialmente edifico Balaguer... » Se torna català desde l foli clxxx, am les paraules : « E mes seya lo dit rey Carles e los francesos oppremien e faeren moltes injurias e vilanies als nobles e cavallers e populars de Sicilia... » Acaba al foli ccvij : «E puis fonch transladat al monestir de frares menors de la ciutat de Leyda a xvij dias de abril del any M. CCCLXVIIIJ. per son fill Rey en Pere. Qui scripsit scribat semper cum domino vivat ». Al verso d'aquest foli hi ha escrita una columna en castellà, no referent a la cronica, i després, am lletra del segle xvii^e, se llegeix : « Juan Frances, de Barcelona, fata en castellano ». Aquesta nota va induir-ns', sense fonament, a creure que la que aquest manuscrit contenia era la cronica de Joan Francesch, que aleshores desconeixiem. Malgrat algunes variants, no cal dubtar que s tracta de la mateixa cronica dita de Sant Joan de la Penya, la qual se segueix constantment, sobre tot en la part catalana. Podria esser que aquesta fos una nova versió del text llatí, distinta de la de F, però no es probable.

El mateix rei en Pere devia fer-se traduir la seva obra al llatí; sabem que aquesta traducció ja estava llesta en 1359, en que la trametia a l'abat de Poblet. No es de pensar que l mateix rei estés en el cas d'escriure-la en llatí, quan escriu en vulgar la cronica del seu regnat i en vulgar fa escriure la grossa compilació de Fra Jacme Domenec. El Sr. Llabrés interpreta un

1. *Manuscrits catalans de la Biblioteca Nacional de Madrid*. Num. XLIII, p. 162.

document que publica de Joan I endreçat a l'abat de Sant Joan de la Penya, en el sentit de que ls monjos d'aquest monastir aragonsès foren els encarregats de fer la versió llatina.

Ens consta que l Cerimoniós regalà un exemplar de la traducció llatina al monastir de Poblet en 1359, i un altre, no sabem si català o llatí, al bisbe de Valencia en 1372. En la llibreria dels reis d'Aragó, segons l'Inventari dels bens mobles del rei Martí de 1410¹, n'hi havia també un altre que duia l títol « Cronice Regum Aragonum et comitum Barchinone », que començava « Secundum ea que in diversis libris » i acabava « Regem Petrum ». En Traggia descriu els dos exemplars, l'un en paper i l'altre en pergami, que s guardaven al monastir de Sant Joan de la Penya, i dóna les notes posades de mà den Zurita i den Blancas i fa un xic l'història de llurs possessors segurs i probables : no se sab ara on se troben². Havent desaparegut aquests diversos codices de la versió llatina, i no havent-se pogut utilitzar per a l'edició de 1876 sinó còpies modernes (la F-72 de la Biblioteca Nacional i la A-17 de l'Acadèmia de l'Història, a Madrid), dono aquí una lleugera notícia de dos altres manuscrits, els més vells per ara que contenen el text llatí i no sabem que hagin sigut descrits.

A', del qual alguns autors han senyalat l'existència, se troba en la Biblioteca capitolar de la Seu valentina. És tot escrit sobre pergami de 340 × 250 mm. en lletra grossa i bonica de la primera meitat del segle xv^e; caplletres blaves o vermelles, al foli 1 una S grossa i de bona mà. Té LXXX folis marcats que contenen la Cronica sencera, sense quatre folis preliminars que contenen un arbre genealògic dels senyors i reis de Sicília « Incipiendo a Ruberto bistardi et Rogerio fratribus eius, per tractando usque ad Serenissimum dominum Martinum Regem Sicilie quantum decimum et primogenitum Regni Aragonum ». Acaba am la

1. *Revue Hispanique*, XII, p. 418, num. 25.

2. *Op. cit.*, p. 552.

mort d'aquest en 1409 i segueix una nota am la declaració de Joana de Nàpols, adoptant com fill i hereu a Alfons V d'Aragó en 1421. El 3 prel. conté la rubrica de la Cronica i el següent una « Genologia Regum aragonum et comitum Barchinone », de lletra bastant posterior, que acaba am Joan II; el verso està en blanc. Comença propiament la cronica al foli 1 d'aquesta manera : « Vnde que Tuball fuit primus qui populauit se in spania. Secundum ea que in diuersis libris legimus Primus homo qui se populauit in Spania vocatus fuit Tubal... ». Acaba al verso del darrer foli : « Et sepultus in monasterio fratrem minorum barchinone. Et postea fuit translatus ad monasterium fratrem minorum ciuitates Ilerde xvii. die aprilis. Anno a natiuita domini Millesimo CCCº sexagesimo nono per suum filio Regem petrum. Deo gracias. Ffinito libro sit laus gloria Christo. Amen ». Un altre manuscrit semblant an aquest havia format part de la biblioteca den Zurita, segons Dormer, *Progresos de la Historia en el Reyno de Aragon* (Çaragoça, 1680, p. 63).

B'. Es el manuscrit 15-2-9 de la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona. Sens dubte per una mala inteligencia l cataleg manuscrit senyala un *Cronicon Rivipullense* en lloc de una copia sense valor de la cronica de que parlem, que abraça ls darrers 15 folis d'aquest groixut i espès manuscrit tot de mà de Fra Esteve Rollà, de l'orde dels predicadors, envers l'any 1500. En la mateixa Biblioteca se conserven altres borradors del mateix curiós frare (sign. 15-2-10 a 12), un dels quals porta l'explicit : « Fuit scriptum hoc opus per me fratrem Stephani Rollan ordinis predicatorum et consumatum xx. mensis novembris anno domine Incarnacionis MºDºIº. Memento mei Deus in bonum ». La copia està plena d'interpolacions de fr. Rollà, qui s diu abreuador de les croniques que comencen així : « Incipiunt cronice regum Aragonum et comitum Barchinone et populacionis Hyspanie. Secundum que legimus in multis et diversis libris et cronicis primus qui populavit hyspania dictus est Tubal qui fuit filius Japhet et nepos Noe... » Acaba allargada fins a la

mort de Joan II i l'exaltació a la cadira real de Ferran el Catolic, i tot seguit el següent explicit : « Ad honorem Dei et gloriam et preconium excellentissimorum regum Aragonum et comitum barchinone et nationis nostre inclite Cathalane expliciunt cronice ipsorum abbreviate per fratris Stephanus Rollam ordinis predicatorum ». Les afegidures consisteixen principalment en citacions den Tomich i en l'intrusió d'algunes llegendes com la d'Otger Catalon. El manuscrit té en conjunt 243 folis sens marcar, de 304 × 218 mm., i comprèn còpies d'obres de Sant Antoni de Florencia, Martí de Polonya, Vicens de Beauvais i fragments d'alguna cronica local interessant.

La traducció aragonesa, en 1372, la fa fer el mateix en Pere III (IV d'Aragó), com un obsequi al castellà d'Amposta, fra Fernandez de Heredia, el qual les necessitava pera incloure-la en les Croniques d'Espanya que estava treballant ¹. La retrobem en l'Inventari dels bens mobles del rei Martí ². Era tot escrit en pergamins i duia l títol « Croniques del Rey d'Aragó », i començava « Segunt que havemus leido », i acabava per l'estil del text llatí « El Rey Don Pedro ». Malgrat el títol, un altre llibre de la biblioteca reial fa pensar en el text aragonès, però sens dubte deu tractar-se d'alguna cronica castellana que, per ara, no ns ha arribat : el llibre s titolava « Canoniques *del Rey de Castella* » ³, començava « Segunt que leyemus », i acabava « de M.CCC.XXVII Janyos ». Ara no s coneix altre manuscrit de la traducció aragonesa que una copia de mà del xvi^m segle que s conserva en la Biblioteca Nacional de Madrid, G. 119, que es la que va utilitzar-se en l'edició. Ocupa 93 folis i té algunes deplorables llacunes que en l'edició s'ompliren en castellà traduint del text llatí ; comença : « Segunt que havemos leydo en muytos libros el primero hombre que se

1. González Hurtebise, op. cit., en la *Revista de Bibliografia catalana*, 1904, p. 198.

2. *Revue Hispanique*, XII, p. 448, num. 246.

3. Id. id., p. 424, num. 72.

poblo en España havia nombre Tubal... », i acaba am la mort d'Alfons el Benigne, sense constar la data de la traslació del cadavre, feta pel seu fill, d'aquesta manera, « et fue soterrado en el monesterio de los freyres menores de la dita ciudat et despues fue traslatado en el monesterio de los freyres menores de la ciudat de Lerida ».

L'edició del text català, sens dubte l'original i el més interessant de tots, està encara per fer. Les traduccions llatina i aragonesa s'imprimiren en el volum primer de la col·lecció de la Diputació de Çaragoça, amb aquest titol : *Historia de la Corona de Aragon (la más antigua de que se tiene noticia) conocida generalmente con el nombre de Crónica de San Juan de la Peña, impresa ahora por primera vez y publicada por la Excelentissima Diputacion Provincial de Zaragoza. Zaragoza, Imprenta del Hospicio, 1876*. Va esser feta la introducció, en la que s'confonen més encara alguns conceptes dels cronistes aragonesos sense que s'aporti un sol dato nou, per D. Tomas Ximenez de Embun; els textos llatí i aragonès van publicats de costat.

2. FRANCESCH, *Libre de les nobleses dels reys*.

Se pot ben dir que aquesta cronica es desconeguda perquè no s té idea del seu contingut. Nicolau Antonio, en sa *Bibliotheca hispana vetus*¹, va donar notícia d'un manuscrit de la biblioteca del marquès de Mondéjar a Madrid, reproduint el titol amb algunes errades evidents. No sabem aquest manuscrit ont ha anat a raure a hores d'ara, però hem pogut examinar el que s conserva a la rica biblioteca de Dalmases a Barcelona, que, sense cap fonament, esmenta en Torres Amat² com resumit. Aquest manuscrit

1. T. II, p. 242.

2. *Memorias para ayudar d formar un Diccionario critico de los Escritores Catalanes* (Barcelona. 1836), p. 266.

es el mateix que va veure n'Esteve de Corbera ¹ en poder del senyor d'Anyer, suposant-lo provinent del castell d'Oleta, perquè porta en una guarda la nota següent : « Vuy als 4 de noembre 1618 lo Sr. tomas de banyuls Sr. de añer me a dexat lo present llibre a my Alexandre de Cartellà per a quel dexas veure al doctor Jeronim pujades y llegit que ley tornas. IOAN FRANCES DE BARCELONA. mº. » De manera que qui primer ha parlat de l'autor i de l'obra, completament inedita, fou en Corbera.

No tenim notícia de cap document que faci referencia an en Francesch, ni tampoc el començament de l'obra justifica que fos Joan el seu nom de fonts. Comença així : « En nom de nostre senyor Jhesu christ salvador he redemptor del humanal linatge e de la beneyta nostra dona sancta maria e de la verge Martir sancta eularia governadora e defenedora de la molt noble ciutat de barcelona, la cal ciutat es cap e comensament de catelunya. Com sia cose natural que tota persona desige saber e hoyr nobles fets, per raho dasso *lo Francesch* comens a dichtar e ordonar questa hobra la cal es appellade *libre de les nobleses dels Reys*, so es, dels nobles fets e valenties e cavalleries que feren en fet darmes e de conquestes Reys e comtes e cavallers e valents servents e nobles barons ; perque Comens assi a parlar del primer Rey qui hanch fo al mon lo cal avie nom ambrot Senyor de troya ».

L'obra den Francesch apareix dividida en 509 capitols sense numerar ; tots els que no tracten de Catalunya o dels reis d'Aragó fins a Alfons el Benigne, que es on s'atura la cronica, en general curtegen, agafant poques vegadas l'espai d'un foli ; però quan l'autor tracta de lo de casa i s'acosta al temps en que escriu arriba a esser devegades molt extens. La seva manera habitual d'encetar els capitols es *Diu la Istoría* o *Devets saber*, o, quan copia an en Muntaner (que es quasi sempre envers la fi), *Veritat es* ; però no hem vist mai que citi cap autor ni cap obra. L'estudi de

1. *Cataluña ilustrada* (Napols, 1678), p. 250.

les fonts on va beure fóra dels més interessants pera aclarir les influències i entrada a Catalunya dels poemes i de les llegendes franceses. En Francesch pren gust en contar, i la seva cronica sembla per moments un llibre de cavalleries. Comença parlant « del primer Rey qui hanc fo al mon e dels altres, qui vengren apres », am les llegendes mig-evals de les fundacions de Troya i Roma i de la destrucció de la primera i la partida d'Ercul cap a Sicilia i la fundació per ell de ciutats a la Toscana, a la Llombardia i a Espanya, ont edifica « dos Siutats, so es, Calis e Terassona »; lliga l'heroe am les fundacions fabuloses de la Seu d'Urgell, Vich i Barcelona, on mor. Després emprèn les croniques llegendaries dels reis de França merovingis, interrompent-les am la del rei Vamba; de l'aixecament de Pelagi, seguit d'un capitol que titula *Perque son los catalans apellats catelans e don ixen*, on inserta (potser per primera vegada en els nostres llibres) la llegenda del castell Cataló, situat a Gascunya, que té un cavaller que am sa companya conquesta Barcelona; el nom d'aquest cavaller i el dels seus companys, que s tornen nou varons de la fama, no apareixen en les nostres croniques fins entrat el xv^{en} segle, am tots els aires d'esser forjada la llegenda amb interès nobiliari. En Francesch fa cara d'escriure en el xiv^{en} segle, encara que am bastanta posterioritat a la relació de la coronació d'Alfons el Benigne, am la qual acaba l llibre, emmanllevant-la an en Muntaner. Segueix am molt detall la gesta de Carlemany, de Rollan, d'Oliver, de Turpi i demés heroes del cicle carlovingi; l'història d'Amich i Melis; les relacions de Ledovic am Barcelona i la fundació del comtat. Emprèn després a tractar del comtat de Barcelona i dels demés comtats catalans, i no s'oblida de pendre an en Desclot la llegenda de la deslliurança de l'emperadriu d'Alamania, falsament inculpada, pel comte Ramon Berenguer, que ocupa dèu capítols; abraçant-ne cent vuitanta tot lo prè o inspirat en les llegendes carlovingies. Passa depressa ls reis d'Aragó *ante unionem*, però desd'aquest punt endavant els dedica més de trescents capítols, justament els més llargs. Tracta am certa extensió de Jaume I,

i treu molt de Desclot en lo que pertoca a Pere I Gran; s'entreté llargament a tractar dels assumptes de Sicília; en lo referent a la companyia d'Orient copia capitols sencers den Muntaner sense altra modificació que posar-lo en tercera persona. Així mateix els capitols que tracten de la vida i mort de Jaume II i de la coronació del seu fill (que es el darrer) no són més que una parafrasi dels ultims capitols de la cronica den Ramon Muntaner.

El manuscrit que hem utilitzat se troba, com hem dit, en la biblioteca particular de casa Dalmasas, de Barcelona, formada en gran partida per l'erudit en Pau Ignasi de Dalmasès i Ros¹; porta l numero 111 en un cataleg provisional; es escrit a tota plana en la primera meitat del xv^{en} segle, sobre paper de 295 × 212 mm. Té 15 folis preliminars de taula sense marcar, i cccxii folis de text, en el qual no s'han escrit en vermelló els epígrafs dels capitols que s troben tots complets en la taula. Aquesta comença així : « Rubrica del libre apellat de les nobleses e proeses dels Reys e dels nobles barons, e en especial parle dels fets de Carles Maynes Rey de França hi Emperador de Roma e de Alamanya, e de altres singulars fets ». El recto del primer foli del text porta una orla que al marge exterior té un guerrer sostenint un escut de dos puigs flordelisats partits per una banda i un juglar en actitud de tocar una arpeta; als marges superior i inferior, aus; tot toscament dibuixat, amb escasses taques de color. Després de la mena de proleg que hem transcrit, es així l capitol primer : « Deuets saber que despuys que nostra senyor deu ach creat lo mon hen lo qual corria hom dels temps passats dos milia cc iiij anys, he asso fou abans que nostra senyor Jhesu Christ vingues en la verge maria, Nambrot fo lo primer Rey qui anch fo en lo mon lo qual era de edat de xxvij anys, so es assaber, en la Ciut[at] de Babilonia, lo qual pres muller e hac ne .viii. fills los cals agueren nom : lo primer Bivero, lo segon Cres, e los altres

1. Mort en 1718. Torres Amat, op. cit., p. 195.

fills moriren pocs ; lo cal nembrot regna .lx. anys e .vi. mesos ». Tots els capítols comencen am caplletra vermella o blava alternades. Pera que millor puga establir-se la comparació amb en Muntaner, dono l titol dels cinc darrers capítols :

« Com la senyora Infanta, muller del senyor Infant, passa desta vida.

Com lo Senyor Rey en Jachme darago mori.

Com lo Senyor Rey Namfos desllibera coronarse en Saragossa a la festa de pasca e com hi vengren los barons dessa terra.

Com lo senyor Rey Namfos, per honrar la festa de la sua coronacio, feu molts cavallers e molts nobles e los dona molts dons e moltes gracias, eh ell mateix se feu caualler.

Com lo senyor Rey Namfos, pres la corona e de les Sarimonies e festes que y foren fetes aquell dia de la sua coronacio e de la sua cauelleria. »

Aquest darrer capítol comença així al capdavall del foli ccc xxº vº :
 « Ara vos vull comtar que com lo Senyor Rey Namfos pres la corona e caualleria, en quina manera uench lo dissapte de pascha vetllar a la esgleya de sent saluador, qui es la Seu de Saragossa... »
 Compari-s aquest començament amb el del capítol penultim den Muntaner. L'obra den Francesch acaba al foli cccxii d'aquesta manera, que recorda també forçà l final de la den Muntaner : « he veus aquest glorios Rey com alegra tots sos sotmesos lo jorn de pascha qui estauen trists per la mort de son pare lo Rey en Jachme, e, axi com Jhesu Christ alegra los seus apostols e dexebls lo jorn de pascha per la sua resurrechsio, axi aquest Rey conforta sos vassalls lo jorn de pascha ». Com que l text acaba molt arran de la plana i fa pensar que pugui continuar, dues mans diferents de les darrerries del xvi^{en} segle hi posaren aquestes notes : *Lo Rey dⁿ Alonso iiij mori en Bar^{na} a 9 de Febrer. 1337 », « Fin » i « esta cabal este libre ».*

3. FRA JAUME DOMENECH, *Compendi historial*.

Aquesta es una altra obra, que potser no s'arribà a completar, deguda a l'incansable activitat literaria den Pere l Cerimoniós ¹. Ell treballava ja desde l'any 1349 en la crònica dels seus propis fets, i tenia acabada en 1459 la crònica general dels reis d'Aragó, però volia encara una crònica universal escrita en el nostre vulgar i va encarregar aquesta grossa tasca a fra Jacme Domenech, inquisidor de Mallorca. Sembla que aquesta obra va començar-la a Perpinyà envers 1360. Dotze anys més tart el rei demana que s rellevi d'assistir al capítol general al « religios e amat nostre Mestre Jacme Domenech, enquisidor de Mallorches », perquè « a instencia e prechs nostres ha emparada de fer una obra de .i. libre la qual nos tenim fort a cor e veem que s hauria a leguiar » si no poguéss deixar d'acudir-hi ². En Domenech era mort en 1386, perquè en lletra de 4 de juliol el rei encarrega a fra Antoni de Genedreda que « complezca la obra del *Compendi istorial* » començat per « Jacme Domenech, quondam » ³.

En Villanueva ⁴ va veure en el convent de Predicadors de Valencia dos volums manuscrits contenint la primera i segona part del *Compendi*, que tot just arriben a la concepció de Crist, i que no són en gran part sinó tretes del *Speculum Historiale* de Vicens de Beauvais. Però en Villanueva no ls descriu, com tampoc la terça part, arribant a l'any 626, que va veure en la biblioteca del Carme descalç de Barcelona ⁵. No sabem on són ara, ni ls

1. El Sr. Rubió y Lluch, en un llibre que està imprimint (*Documents sobre la cultura literarara catalana en el XIV^{en} segle*), porta més de cent documents literaris d'aquest rei.

2. Arxiu de la Corona d'Aragó, registre 1234, foli 13. El document no porta data; el precedent es de 17 Març 1372 i el següent es del 23 dels mateixos mes i any.

3. Arxiu de la Corona d'Aragó, registre 1109, fol. 76.

4. *Viaje literario*, t. IV, p. 141

5. Id. id., t. XVIII, p. 233. Bover, *Biblioteca de Escritores Baleares* (Palma, 1868), p. 248, no fa sinó copiar lo den Villanueva.

dos de Valencia ni l de Barcelona. En la Biblioteca Nacional de París, esp. 186, hi ha una copia de la segona part feta al segle XVIII¹. El titol d'aquesta copia es així : « Resumen historial o compilació abreviada de les histories quasi de tota Europa, e de algunes de Assia, e de Africa fins al Reyne de el Rey En Pere el Quart de Aragó : que de manament de dit Señyor Rey escrigué lo Reverent Pare Frare Jaume Domenec, Mestre en Theologia, Inquisidor de Mallorca Ord. Pred. »

No ns consta l punt ont en Domenech va deixar la tasca al morir, ni si en Genebreda, el conegut traductor de Boeci, empenqué la continuació i si va completar l'obra. La consideració de que l *Compendi*, un cop llest, havia d'abraçar fins al regnat del Cereconiós es la sola que ns l'ha fet incloure en el present estudi².

4. Croniques de Sicilia.

L'història de Sicilia era tant lligada a la casa d'Aragó desde 1282, que s comprèn que ls nostres reis ne volguessin estar informats. No hi ha dubte que algunes croniques catalanes se degueren escriure, estimulades pels mateixos reis, que per ara hem de considerar perdudes.

Diu en Muntaner parlant de les conquestes fetes en la Calàbria : « E negu no s maravell com axi en suma vos parle d'aquestes grans conquestes, per ço com ho fas, com ja n son feyts libres qui particularment parlen de cascuns d'aquests lochs com se prenien³ ». Potser podria referir-se a obres no escrites en català, però es poc

1. Morel-Fatio, *Catalogue des manuscrits espagnols*... num. 122. En a transcripció del titol i principi dels manuscrits s'escaparen alguns castellanismes que en el manuscrit no hi son, p. e. *sangre* per *sanch*.

2. A la mort del rei Martí hi havia en sa biblioteca dos llibres que haurien pogut servir peral *Compendi* den Domenech : el num. 243, *Vincent Istorial*, en llatí, i el num. 216, *Istoria de tot lo Mon*, en francès. *Revue Hispanique*, XII, pp. 448 i 444.

3. Cap. cxvi de les edicions impreses.

probable. En Bernat Boades, tractant de la sortida de Sicília den Carles d'Anjou, diu que hi hagué « molts debats, axí com reciten en Muntaner e en Descloit en lurs llibres que n'an feyts, e altres que se n'troben scrits » ¹.

El rei en Pere I Cerimoniós, tant afectat als llibres historics i constant encoratjador de tota mena de treballs literaris, escrivia en 1381 an en Pere Desvalls la següent lletra : « temps ha que manam esser donats cent florins an G. *Nicholau*, capellà nostre, per treballs que sostench in trasladar les *Croniques de Aragó e de Sicilia* ; E com per causa vullam haver prestament les dites croniques de *Sicilia*, les quals ell te envers si, dehim vos e us manam que li paguets los dits cent florins e recobrets les dites croniques, e aquelles nos trametats de continent » ². Quina era aquesta obra que l' rei se feia trasladar, segurament del llatí, per en Guillem Nicolau ?

En la llibreria dels reis d'Aragó, segons l'Inventari del rei Martí, tantes voltes citat, hi havien dues obres llatines sobre coses de Sicília : l'una, potser tractant exclusivament del fet del Vespri Sicilià, l'escrivent va donar-li l' titol : *De la discordia dels Sicilians contra els francesos* ³; l'altre, titolat *Canoniques de Sicilia* ⁴, podria esser un exemplar d'una primera part del *Chronicon Siciliae*, conegut per l'Anonin sicilià, publicat en diverses colleccions (Martène, Muratori), però més correctament per Gregorio ⁵. Aquesta cronica agafa fins a 1343 en alguns manuscrits, comprenent un seu continuador ; per la seva serietat devia esser la més estimada a Catalunya, perquè d'entre totes les croniques, originals o traduïdes, que deviem tenir, no sabem que se n'hagi conservat cap sinó tres manuscrits d'aquesta sola que passem a descriure,

1. P. 345 de l'edició.

2. Arxiu de la Corona d'Aragó, reg. 131, fol. 27. Publicat per en Torres Amat, op. cit., p. 441.

3. *Revue Hispanique*, XII, p. 421, num. 46.

4. Id. id., p. 423, num. 60.

5. *Biblioth. Scrip. Aragon.*, t. II. pp. 107-267.

un que havem vist i els dos per referencia. Hem de recordar abans, que l'concienciós historiador aragonès Geroni Zurita posseïa un exemplar de l'Anonim, que no devia esser cap dels tres de que tenim noticia, que en Dormer¹ descriu així : « Otra historia antigua de Sicilia, que tiene su principio en el Imperio de los Griegos, y acaba en la muerte del Rey Andres de Napoles; no tiene nombre de Autor, y toda ella se compone de 108 hojas en folio, y los capitulos en letras de bermellon; escriviose primero en Catalan, y despues en Italiano, porque en la hoja 8 donde se dize, que Federico fue nieto de Manfredo, advierte Zurita, que *nebot en language catalan quiere decir sobrino, y assi trasladó mal este autor, diziendo nieto*; tambien advierte, que se escrivió esta historia en el año de 1337 ». Entre altres manuscrits referents a Sicilia, en Zurita en tenia un de « La historia antigua de Sicilia que se publicó en tiempo del Rey D. Jayme II ».

A. Se troba en possessió d'un dels fills del difunt Sr. Joaquim Rojas, a Alacant, o en una finca dels encontorns. El canonge Roc Chabas ne féu una descripció i donà la llista de tots els capitols en *El Archivo*². Es un manuscrit del xiv^{en} segle, en paper, de 120 folis, mancant-hi la rubrica i els tres primers. Comença ara amb els mots *apres aço* en el capítol que tracta de la vinguda dels normans a Sicilia, am Droblet, Roger i els seus tres germans. El primer capítol que apareix es : *De la mort del duch droblet*; els dos darrers son : foli cxv. *De la .X. venguda dels enemichs a Sicilia a envehir la ciutat de Meçina* (1345) i foli cxx, *De la mort del Rey Andreu*.

B. Es el manuscrit que duu la signatura I-78 en la Biblioteca Nacional de Madrid. Va esser estudiat per Isidor Carini i comprovat amb el text de l'Anonim Sicilià que dona l Gregorio³. Té

1. *Progresos de la Historia en el Reyno de Aragon v Elogios de Geronimo Zurita, su primer Coronista* (Caragoça, 1680), p. 63.

2. Valencia, 1893, t. VII, p. 343.

3. *Gli Archivi e le Biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia in generale e di Sicilia in particolare* (Palermo, 1886-1897).

Els qui s'encarregaren dels seus papers publicaren en la serie 2^a, p. 280,

123 folis de paper, sense comptar els 12 ocupats per la taula; abans d'ella hi ha escrit : « Este libro no està prohibido trata de las conquistas que hicieron los reyes de Aragon de la isla de Sicilia en lengua catalana en lengua siciliana. » El titol que apareix en el llibre es : « Libre de les conquestes de la illa de Sicilia com los Reyes de Arago de loable memoria an subjugat a la sua senyoria la dita illa de Sicilia segunt se sigue en lo present libre. En nom del sobiran senyor de tots Jhesus sia e de la piadosa humil e dolça verges maria, començ a lahor sua lo present libre huy que tenim .xxx. de Janer del any 1413 de vespre, pregant ells a servey lur lo puga menar a fi ». Sembla que A i B procedixin de dues traduccions diferents d'algun text llatí. La classificació dels capítols presenta variants : tot lo que A tanca dintre l capítol *De la mort del dit Emperador ffredarich*, en B marca ademés *De la instruccio feta per l emperador ffedrich a son fill coral segon i Del testament que feu l'emperador ffederich*. La redacció dels capítols iguals presenta algunes diferències, p. e. : A *Dels clans del dit Corral fets als princeps dalemanya* (foli xiiij), B *Dels clans de corali fets al princep de Alamanya* (foli xiiij).

C, es el manuscrit 92-6-12 de l'Universitat de Valencia que hem designat am la mateixa lletra en II4 i en III1. Abraça els cinc primers folis, no duu epígrafs de capítols i en lloc de titol de l'obra hi ha la nota següent : « En la obra desus escrita se troba la Geneologia dels Reys de Sicilia. » No conté aquest manuscrit sinó uns vint primers capítols de l'Anonim sicilià, deixant-lo en lo lloc que hem citat en A i B, això es, en el capítol de les instruccions que

un document llatí que sembla que no porten els manuscrits llatins de l'Anonim sicilià, copiat per en Carini de B, que porta aquest epígraf : « Letra tramessa al duch de mila per los Genovesos ». On se troben més notícies den Carini sobre aquest ms. català es en sa correspondència. Vegi-s Giuseppe Silvestri, *Isidoro Carini e la Sua missione archivistica nella Spagna* (Palermo, 1895), pp. 49, 85, 88, 90 (ont el descriu i dóna l titol esllavissant-s'hi algunes errades), 101 i 113.

dóna l'emperador Frederic al seu fill, sense contenir el testament. Comença així aquesta copia fragmentaria : « Apres lo noble Menalau Rey de Ytalia e de la illa de Sicilia, la qual illa en temps del Regne del dit Rey era appellada Trinacchia... », i acaben les instruccions de l'emperador Frederic am les paraules : « aquella obra demana de consell los homes bons e vulles esser informat de consells e providencia daquells ».

En Miquel Amari ¹ fa un bonic elogi de l'Anonim. Per la seva exactitut, pels documents que porta compendiats, té un cert deix que fa pensar en el nostre Descloit. Per tot el periode que historia, per la manera com el tracta, havia d'esser llegit am gust pels catalans, entre quals cronistes faria un bon paper aquest desconegut autor.

5. *Genealogia dels comtes de Barcelona e dels reys d'Aragó.*

Malgrat el titol, sens ha conservat en dos manuscrits del segle xvii^e una cròniqueta de certa extensió redactada a Ripoll a la primera del xv^e segle o darrera del precedent. Comença tractant dels reis d'Aragó i de Navarra per Inygo Aresta i acaba amb el regnat de Joan I, sense dir res del rei Martí. Els epígrafs dels capitols solen consistir en el nom del rei seguit del qualificatiu, exceptuant a Joan I; p. e. « Reys de Aragó e comptes de Barcelona. Del Rey Namfós lo Cast, Del Rey en Pere lo Catolich, Del Rey en Jacme lo Conquistador, Del Rey en Pere dels Francesos, Del Rey Namfos lo larch, Del Rey en Jacme lo justicier, Del Rey Namfós lo benigne, Lo Rey en Pere del Punyaleit » i « Del Rey Joan primer ». La primera redacció d'aquesta cronica sembla la llatina, que precedeix a les dues copies que esmentem i que ademés sen té una altra copia en el manuscrit R. 31 de la Biblioteca Nacio-

1. *La guerra del Vespro Siciliano* (nova edició, Milà, Hoepli, 1886), volum III, p. 224.

nal de Madrid. En el mateix deposit hi han les dues còpies del text català.

A. Es el ms. G. 211 (ara num. 1609) de la Biblioteca Nacional de Madrid. Es una còpia feta de mà de l'erudit Jaume Ramon Vila l'any 1600; en paper en 8^u, de 406 planes, la meitat de les quals són en blanc. A més dels textos llatí i català, hi ha de la plana 364 a la 406 una « Genealogia dels comptes de Barcelona y reys de Arago, treta de altre libre antic del archiu de Ripoll », que acaba amb « Ramon Berenguer, princep de Aragó ». El text llatí porta aquesta capçana : « Genealogia comitum Barcinone ad antiquissimus libris monasterii Rivipulli abstracta per ad modum Revern. Dnum. Jacobum Vila Presbiterum, mense Maio anno Millessimo Sexcentesimo ».

B. Es el K. 159 (ara num. 2013) de la mateixa Biblioteca, còpia de 103 folis, de paper en 8^u, treta de l'anterior per l'historiador Monfar y Sors, segons resa l títol : « Genealogias dels Comptes de Barcelona y Reys de Aragó, abans e apres de la unió. Treta en lo any Mil siscentos dels libres del archiu de Ripoll per lo Illustre Sor. Jaume Ramon Vila, y en lo any 1632 copiadas per mi Diego Monfar y Sors ». La versió catalana devia fer-se en la segona meitat del xv^{en} segle, o va afegir-s'hi en aquest temps una nota al principi, sense que formi part de la crònica, amb la llegenda, de conveniència nobiliària, dels nou barons de la fama. El títol que apareix en el foli 82 es : « Genealogia dels comtes de Barcelona e dels Reys de Aragó e de Navarra, feelment treta de altre libre antich del archiu de Ripoll per lo dit Senyor Jaume Ramon Vila, prevere, en lo mes de matg 1600, y per mi Diego Monfar y Sors, ciutadà, copiada en lo any M.DC.XXXII ». La llegenda afegida d'Otger Cataló ocupa dos folis i comença propiament la crònica al foli 84. Acaba amb aquesta nota : « Die Sti. Gregorii 1632 transcrivere complevi ego Didacus Monfar & Sors hunc librum. »

6. *Flos mundi*.

Es una llastima que un autor que ns dona nota personal de les fonts on beu, a l'empendre una cronica universal, que suposa un treball considerable, no ns hagi deixat el nom. Potser que s trobi perdut en algun passatge del text, que no ns ha llegut examinar ; potser se trobava escrit al final que no ns ha arribat, perquè aquesta obra, que sols ens ha perpetuat un manuscrit i que havia de comprendre al menys tot el regnat de Joan I, se trenca am la relació del desafiament de Bordeu entre Pere I Gran i Carles d'Anjou.

L'anonim autor, en un llarg i molt interessant prefaci, anomena ls autors en els quals s'inspira o segueix, i exposa l plan de la seva obra d'aquesta manera : « Serà servada, migansant la divinal gracia, en les dites istories la orda per Eusebio Cæsariensis, per sent Jeronim, per Sigisbert Gemblensi (Gemblacensi), monge, e de fra Guillem del monestir de Sent Dionis de Ffranca, monge, los quals an sobiranament tractat, e son stats soberans istoriografos dels actes temporals ; mas perço com aquests no son stats spanyols, no an curat de texir la ystoria de Spanya, sino superficialment. Io empero, qui son spanyol, texiré e reglaré la dita istoria, contemporant uns feyts ab altres, tant com ma industria sostenir porà ».

L'obra apareix dividida en sis partides i l'autor declara continuar-la fins al papa « Benet tretze, qui vuy seu en la cadira romana » i al « rey Martí qui vuy poseex la corona d'Aragó ». Tal com indica en el proleg, a cada pas interpola ls fets de Catalunya i d'Espanya en l'història universal. La manera usual com enceta ls capitols que ns interessin es : *En aquest temps*.

Se veu que l'exemple donat per en Pere del Punyalet fent compondre una cronica universal per fra Jacme Domenech, havia fet escola durant el regnat del seu fill segon.

El sol manuscrit conegut del *Flos mundi* se troba avui en dia a París, en la Biblioteca Nacional, marcat Esp. 11, i està molt

ben descrit per M. Alf. Morel-Fatio en el seu *Catalogue*¹, de qual descripció hem tret bona part de les notes precedents. Té 361 folis de 397 × 285 mm., en paper y pergami, escrits potser pel mateix compilador o per algun copista coetani. Els deu folis primers contenen la taula, que tampoc es sencera; al foli 18 comença l text amb el proleg de que hem parlat. La lletra es espessa, omplint dugues llargues columnes. Els folis 72 i 345 van relligats fora de lloc. M. Morel-Fatio porta notes curioses sobre ls erudits catalans que tingueren a les mans aquest manuscrit i sen serviren: en Rafel Cervera, en Jaume Ramon Vila i en Diego Monfar i Sors; aquest darrer així ho declara en nota marginal.

7. *Memories historials de Catalunya, 1418.*

Hi ha en la Biblioteca Nacional de Madrid, sign. H. 165 (ara num. 2.639), una cronica general incompleta que, tot i fent pensar un xic am la que hem senyalat en III 1, se n'aparta sempre. Don Gaspar de Gurrea y de Aragon dona aquest titol a l'obra en una portada que va posar-hi, i aquest nom li hem deixat. Diu així: « *Memorias historiales de Catalvña. Deuense estimar porque ay en ellas algunas particularidades muy considerables para la Historia de la Restauracion de Cataluña: no e podido sauer su Autor. Fecha en Çaragoça a 1º de Março 1629. Don Gaspar de Gurrea y Aragon. Escribiose año 1418. Vide fol. 9.* »

Es un llibret en 8^a de 60 folis escrits en paper; se tracta probablement d'un original. Comença així: « *Canoniques* en quina manera se potbla spanya ni de quines nacions ». I tot seguit emprèn a parlar dels set fills de Noè i dels pobles que n descendeixen, i en acabat diu de Tubal: « Lo demunt dit tubal, fill V^e de jafet, se potblà en espanya en los munts perineus, dell quall isqueren la generació dells yberos, segons sidonius e jeronimus.

1. Num. 120, p. 40.

E foren apellats cetubals, e per huna stela qui s a nom sperus qui s pon apres lo sol, fo mes nom a la terra, speria; e aso fo apres dell diluui MCCLXXIII ». Aquest paragraf es el que més recorda la cronica feta pel rei Pere I Cerimoniós, coneguda per de Sant Joan de la Penya. Després inclou l'autor les llegendes de la vinguda d'Ercul a Espanya i de sa fundació de diverses ciutats, entre-tenint-se més en la de Barcelona, on ve'l paragraf unic en que s fa menció de la data de la composició del llibre : « E hac dell temps que ercules edificà les dites ciutats fins *ara que tenim della natiuitat Ihesu christ MCCCCXVIII II PMCXXXIII* anys ». Tracta de la vinguda dels ghots, després de la de Carlemany i de la presa de Barcelona; s'entreté l'autor a tractar de Navarra i del comtat d'Aragó, amb influencies quasi evidents de la cronica dita de Sant Joan de la Penya. El copista no ha marcat capitols, però de tart en tart apareix el rastre d'un epigrafi. En alguns punts les noticies se redueixen a notes cronologiques; més, a partir de Enyego Aresta, la cronica s'extén, no deixant-se gaires llegendes, però essent molt interessant per Aragó *ante unionem*. Porta la llegenda de la campana de Osca. Quan comença a tractar del comtat de Barcelona, el manuscrit, que havia d'esser força més llarg, falla; no resa res de la llegenda d'Otger Cataló; parla de Guifre d'Arrià i del seu fill Guifre I Pelós, seguint les *Gesta* de Ripoll; restant enlaire al bo d'explicar la llegenda de l'entroncament flamenc de la casa de Barcelona am les paraules : « e de fet lo comte de Barcelona ana a Paris e aqui pres la filya del comte de Flandes, e feren gran festa. Estant axí lo conte hach hoyt que moros li tolien tota la terra, e dix al Rey de Fransa quell sogoregés de haver e de gent; e lo Rey de Fransa dix que no ho podie fer mas atorgali que si ell ho podia conquerir la... »

8. BERNAT BOADES. *Libre dels feyts d'armes de Catalunya*, 1420.

En Boades fa donar un bon pas a l'historiografia catalana : la seva cronica es ben concebuda i apareix escrita en un estil natu-

ral i molt agradable. Ell obra l llibre fent-nos saber que es rector de Blanes i batxeller en decrets, i l'acaba am la data, com es degut; a més, am tot i que l'obra hagi sigut poc aprofitada pels cronistes que vingueren després, coneixem el personatge per un bon nombre de documents. Ja en la seva obra sens presenta quasi suficientment: es el nostre primer cronista antiquari; es un apassionat per les lapides i monedes. « D'aquest March Cato (diu en la p. 17 de l'edició) n'he vist molts recorts scrits en pedres marbres que en lo dia de vuy sen troben en alguns lochs de Catalunya ». Compra tants llibres com pot, i, allà ont ell no hi pot abastar, troba una persona que l'ajuda a engroixir-li la « libreria, que n es prou bona e men costa de pecunia molta, mercès e gracies a mossenyer molt reverent e molt noble e molt virtuós en Dalmau de Mur, bisbe de Gerona, que veyent la mia molt gran affectió en cercar antiquitats per unes bandes e altres, men ha molt be socorregut e men socorre per haver llibres, car yo sol no hi poria bastar » (p. 31).

El llibre qual titol capça aquestes ratlles se pot dir haver-se escapat del perill de perdre-s mercès a una copia que n féu fer el celebre cosmograf blanenc Jaume Ferrer amb intenció de fer-la estampar; més, ¿ què s'hauran fet els dos altres llibres que segurament va deixar escrits, un sobre les antiguetats romanes de Catalunya, un altre sobre l desgraciat darrer comte Jaume d'Urgell ? Ell mateix ens parla del primer (p. 17) : « e daquestes (inscripcions) e moltes d'altres *n'he pensament de fer ne un gran libre bon anirà la declaració de aquelles scriptures, e de les infinites monedes que n tench aplegades* de aquell temps, e perço non dich aqui res e no fas mes que tocar-ho ». Més endavant ne parla am més precisió (p. 18) : « e dalguns de aquells governadors que hic vengueren apres sen troben recordances en pedres marbres en alguns lochs de Catalunya, e tambe sen son trobades d'altres personatges, conforme veurets en *lo meu libre que stich en pensament de faer-ne, e ja l'he començat a ordonar* ». De l'altre llibre, que tant bé devia retratar l'estat d'esperit dels cata-

lans en aquell moment historic, ne parla d'aquesta manera (p. 442): « E d'aquesta determinació (la del Parlament de Casp) se n'an seguits molts grans dampnatges en Catalunya per ço quel dessus dit rey en Ferrando no sabia les leys e privilegis de Catalunya, e a ell e ls seus castellans, qui non son enfranquits axi com nos ho som per la gran valor dels nostros e gran bonea dels comtes de Barcelona e apres dels Reys d'Aragó, los paria mal la nostra gran libertat; per lo qual, com tots los que vuy son en Catalunya ho saben molt be, se n han succehit molts desastres de moltissimes crueltats que se n han feytes, de les quals moltes ne tinch scrites en altra part per recordança, e no es be metre aqui, e totes concertadament les he observades, que be sen trobaran ».

De l'espessa boira que cobria ls períodes preromà i romà en les obres dels historiografs catalans, se n'ha esvait un xic. En Boades resta un cronista mig-eval, però comença a esser un historiador dels temps moderns. Quan història, tot i creient molta cosa, sent la crítica dels fets i té disposició pera aclarir embrols; més creix sobre tot quan fa de cronista, quan parla del seu propi temps; els darrers capítols del *Libre dels feyts de Catalunya* tenen un real valor historic i literari. L'autor sembla pressentir que s'apropen temps difícils pera Catalunya, i el seu sentiment de patriota, trobant-sen ferit, li fa dir coses crues al rei castellà, encara que am tota mena de miraments.

En Boades es afectat a citar els autors que aprofita, que eren molts, car llegia ls antics grecs i llatins en llur propria llengua; parla sovint dels llibres que ell posseeix, del celebrat arxiu historic de Ripoll, i dels de Cuixà, Sant Pere de Galligans, Sant Esteve de Banyoles, Sant Pere de Besalú, Sant Cugat del Vallès; devegades adhuc dóna documents; havia treballat a la biblioteca del Vaticà. Va neixer poc abans de 1370 i va finir en 1444.

L'autor que primer va cridar l'atenció sobre mossen Bernat Boades fou el seu paísà Fra Roig y Jalpi¹, però abans l'altre

1. *Resumen historial de las grandezas y antigüedades de la ciudad de Gerona* (Barcelona, 1678), p. 503.

illustre fill de Blanes en Jaume Ferrer, cosmograf dels reis Catholics, ne féu fer una copia que duu la següent inscripció : « Tret del seu propi original per mi Rafel Ferrer Coll per manament de Mossen Jaume Ferrer de Blanes, Clavari dels vescomtats de Cabrera e Bas, a fi com sia obra molt util e profitosa lon vol faer stampar ¹ ».

A. Així com no tenim el manuscrit original, tampoc sabem ont anà a parar la copia feta fer per en Jaume Ferrer, que n Roig i Jalpi va trobar en molt mal estat a casa d'un notari de Blanes; però s conserva en la biblioteca Dalmases, de Barcelona, la copia que n féu en Roig y Jalpi, acompanyant-la d'una traducció castellana. El manuscrit porta l numero 82 del catalog, es en foli, escrit en paper; té 146 folis a dues columnes, la primera contenint la traducció i la segona l text original. El Sr. Angel Aguiló creu que la copia la féu en Roig després de 1666. Havia format part de la llibreria del convent de Sant Francesc de Barcelona.

B. En Bartomeu J. Gallardo ² senyala un manuscrit en la biblioteca Campomanes que duu aquest titol : « Livre intitulat Dels fets de armes de Catalunya, escrit y compost per lo Venerable Bernat Boades, Doctor en Decrets, y Rector de la iglesia parrochial de Santa Maria de la antigua vila de Blanes, natural de la parrochia de Santa Maria de la Salitja, del bisbat de Girona. Ilustrat ab notas marginals molt curioses, y a ell necessaries, que en ell son Autor tracta per F. Juan Gaspar Roig y Jalpi, del orde dels minims, chronista de sa Majestat en la corona de Aragon ».

C. Se guarda en la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona baix les signs. 21-2-5 i 6, escrita en la segona meitat del segle XVII^e en dos esplendids volums de 328 i 389 planes, am portada orlada.

1. Prolec de l'edició feta per en Marian Aguiló, p. VIII.

2. *Ensayo de una biblioteca de libros raros y curiosos*, t. II (Madrid, 1866), col. 96, num. 1403.

D. En la biblioteca particular formada per en Marian Aguiló, hi ha un manuscrit, també del XVII^{en} segle, de 49 folis escrits am lletra apretada a tota plana.

De la versió castellana den Roig i Jalpí, a més del manuscrit A, n'hi ha un altre en la mateixa biblioteca Dalmases que no porta l text català. Té 112 folis i després del text s'hi llegeix aquesta nota del possessor : « Y yo D. Pablo Ignacio de Dalmases y Ros he acabado de copiar este libro a 4 Junio 1697. El original junto con el catalan antiguo se hallará en la libreria de S. Francisco de Paula desta ciudad de Barcelona ».

El Sr. Marian Aguiló i Fuster va publicar aquesta obra en la seva Biblioteca Catalana, sota aquest titol : *Libre dels feyts darmes de Catalunya, compost per Mossen Bernat Boades, rector de Santa Maria de la vila de Blanes, del bisbat de Gerona e del vescomptat de Cabrera. Ara per primera volta estampades baix la direcció d'en Marian Aguiló y Fuster. Barcelona, any M.DCCC.LXXIII*. Malgrat aquest millessim en que va imprimir-se l text, la portada, el Proleg d'Angel Aguiló i unes molt curioses *Noticies biogràfiques de Mossen Bernat Boades, rector de Blanes y autor dels Feyts darmes de Catalunya, endreçades a n'en Marià Aguiló y Fuster per lo R. P. D. Fidel Fita y Colomer S. J. de les Reals Academies Espanyola y de la Historia*, han estat impreses en 1904. En el proleg se dona noticia dels manuscrits i d'ella ns hem servit en bona part pera establir la nostra.

9. BERENGUER DE PUIGPARDINES. *Sumari d'Espanya*.

Entre les croniques que acaben amb el regnat del Magnanim, cap com aquesta porta madures totes les llegendes que s'han anat formant en epoques precedents, i encara se n'hi afegeixen de noves. En la cronica suposada den Berenguer de Puigpardines hi ha més fantasia que en les demés, perquè es una producció de pur interès nobiliari, digna pariona de la que va fabricar-se a

València en el *xvi*^{en} segle amb el mateix objecte ¹. Als nobles catalans els calia cercar l'orige de llurs llinatges en l'època de Carlemany, de la mateixa manera que ls nobles valencians havien de trobar-lo en la conquesta de València per Jacme I d'Aragó.

El proleg té tots els aires d'una mistificació i s'hi indica clarament l'objecte que ha presidit a la confecció del llibre, i adhuc sembla transparentar-se que l'compilador s'hagi amparat darrera l nom d'un personatge real pera donar major aspecte de veritat a les seves llegendes nobiliaries, que intenten deixar satisfets lo mateix als grans senyors comtes de la terra com als homens de paratge i als ciutadans honrats. Se suposa que l'autor fou en Berenguer de Puigpardines, « nat en lo meu castell apel·lat de Puigpardines, situat en lo vezcondat de Bas, lo qual castell los meus edificaren en la primera conquesta del principat de Catalunya com entraren ab Otger de Catalo e ab los .viiiij. barons, on entraren dos germans de mon cochnom, de on procrearen mon avior e mon linatge en lo dit principat, perque n fae infinides gracies a nostre senyor Deu com de tan bona gent e antigua me ha fet descendre, qui m poguera fer pages e per la sua molta clemencia so yo huy gentilhom; e los meus han conservat la procreació de mi en tal manera que... me trob gentilhom de quatre senyeres ». Intenta escriure en temps del comte de Barcelona Ramon Berenguer III (1096-1131), el qual, a les darreries del *xi*^{en} segle i primeria del següent, perquè veu « que los actes seguits en Espanya hi en lo principat de Catalunya se van oblidant, posat ni haja alguns llibres, pero per quant lo dit senyor volria que fossen en memoria, principalment los actes de Catalunya » i « majorment perque veu que en son temps van preterint los linatges de gent d estat de la terra, perço que molts gen-

1. *Trobes de Mossen Jaume Febrer, cavaller, en que tracta dels Linyatges y Scuts de Armes dels que assisteren al Senyor Rey en Jaume en la Conquesta de la Ciutat y Regne de València y foren heretats en ella per sa Nobleza y Valor.* N'existeixen diversos manuscrits dels segles *xvii*^e i *xviii*^e i dues impressions : una de València de 1796 i altra de Palma de 1848.

tils homens per no tenir eretatges se n entren per habitar en les ciutats, viles e lochs e renunciën a gentilesa fense ciutadans, joristes, hi escrivans e encara menestrals e altres vils oficis, fins a coltivadós de lurs propries mans », i perquè considera que si aquest estat dura « no s'auria recort dels linatges », ja que la gentilesa va en « decayment »; encarrega an en Berenguer de Puigpardines « que faça un sumari de la població d'Espanya e de les conquestes de Catalunya e de on devallen los comptes de Barcelona ». Vol el comte Ramon Arnau Berenguer « que especificadament sien nomenades les casades de aquells barons nobles e varvesós, cavallés, e gentils homens que lavós entraren en dites conquestes ». Seguint la ficció, calia recórrer a França a la recerca dels actes de Carlemany; així, mentre en Berenguer de Puigpardines mirava « tots los actes antichs » dels llibres que havia « trobats en los archius del dit senyor », tornava proveït d'altres llibres que posava a la seva disposició « miçer Pere de Altell, doctor », que havia portats de Paris, « on lo dit senyor lo trames per saber veritat ». L'autor desitja que « sie coneguda la diferencia dels linatges de la primera, e segona, e tercera entrada en Catalunya, ço es la primera de Oger Catalo, la segona de Carles maynes, la tercera de Leouis fill de Carles maynes ab los homens de paratge, qui crea lo egregi princep en Borrell compte de Barcelona »... « per que nostre senyor Deu en los angels ha volgut donar dignitat ha uns mes que a altres ».

La llegenda del castell Cataló de Gascunya, que tot just hem vist apuntada en la crònica den Francesch, aquí ja obeeix a conveniencies dels grans casals de Catalunya. El capítol 33, que li va destinat, duu aquest epígraf : « Aci veuras la gloriosa empresa de Oger galant Catalo, nebot del rey Pipí, lo qual per tornar la terra dels goths a la fe cristiana entrà en Catalunya, en companyia del qual entraren nou barons e molts nobles cavallés, e gentils homens, e molta altra gent ». El capítol precedent, en el qual se cita una font, diu així : « Açi s mostra com se levà

aquella bestia malvada de Mafomet ab la çuna morisca, copilada per Nicolau d'Espanya ». Tot té ls aires d'una redacció del darrer terç del xv^{en} segle, lo mateix en l'estil que en el contingut. Tractant del propi comte Ramon Berenguer III, porta la llegenda de la deslliurança de l'emperadriu d'Alamania; es aquest l'epigraf : « Apres regnà en lo dit comdat de Barçelona en Ramon Arnau Berenguer, fill del comte en Ramon Berenguer; aquest comte fou lo valerós cavaller del mon, *e delliurà la emperadriu, e feu fer aquesta recordació dels actes de Catalunya* ». Malgrat això, la cronica continuà, amb el mateix tirat de llengua, acusant una sola i seguida redacció, fins al darrer capítol, que tracta d'Alfons V, qual epigraf es : « Apres regnà don Alfonso fill del Rey don Ferrando, lo qual es estat lo pus excellent rey de cristians, valerós conquistador, e senyor de les dues Ceçilies de çà far e de la far ».

Alguns creuen en una primera redacció d'una cronica llatina, feta per en Berenguer de Puigpardines, personatge real de l'epoca de Ramon Berenguer III, reformada i interpolada en el segle xv^e. Nosaltres creiem que la redacció se féu, intencionadament, per fins d'afavoriment de nobles que traspuen en tota la cronica, al darrer terç del xv^{en} segle, en que era certa la pintura del « decayment » de la noblesa que s fa en el proleg. No resta res en la cronica den Puigpardines que puga semblar aprofitament de materials acoblats entre ls segles xi^e i xii^e. Lo estrany es que D. Felipe Benicio Navarro, qui primer va donar-ne la taula i alguns capítols, assegurí amb aplom que utilisaren la cronica den Puigpardines l'autor de les *Gesta* i en Desclot. En tota la part posterior al comte Ramon Berenguer el Gran, reconeix per xo la semblança d'aquesta cronica am la den Tomich ¹.

Se conserven dos manuscrits d'aquesta cronica, segurament els únics, en la Biblioteca de Sant Llorenç de l'Escorial.

A. Porta la sign. Y-III-4 i té 143 folis de paper de 278 ×

1. *Revista de Ciencias históricas*, t. II, p. 327.

200 mm. En el primer foli s'hi llegeixen, en lletra dels segles xvi-xvii^e, les dues notes següents : « Aquest libre se apella *sumari despanya* hon es la poblacio de tota Cathalunya e les leys despanya e de Caualleria axi de guerra com dels Castells com de batalles de totes maneres de Cauallers » i « Lo present libre compri yo Luis matoses notari en la Ciutat de Barcelona costam quatre pacifichs d'or ». La cronica den Puigpardines va del foli 2 al 47; vénen després, desde l foli 53 fins a la fi, escrites a dues columnes, les Lleys d'Espanya de que parla l titol, les més traduïdes al català i algunes copiades d'un original castellà. El text de la cronica en qüestió sembla, com la mà diversa que va escriure lo restant del manuscrit, de finals del segle xv^e. Comença al foli 2 : « En nom de deu e de la gloriosa mare sua nostra dona senta maria yo berenguer de puigpardines Caualler... » En el foli següent, acabat el proleg i un titol, comença l text : « Nostre senyor deu omnipotent Increat e principi de tot per ell creat axi com a original crehador... » Fineix tota la cronica : « ... e quel soplicassen volgues tornar a lloch dita ordinacio e passats darago nols se oblidauen e apres de moltes congoxes ell se feu axi que l rey don alfonso los complagué ». Se refereixen an aquest manuscrit Nicolau Antonio-Bayer ¹, Torres Amat ² i Muñoz y Romero ³.

B. Porta la sign. Y-III-5 i també sembla escrit, com l'anterior, per una mà de finals del xv^{en} segle o principis del següent; a tota plana, sobre paper de 280 × 215 mm. Té 68 folis tot el manuscrit, que conté en primer lloc la cronica den Puigpardines, sense proleg ni titol, començant al foli I : « .ostre senyor omnipotent increat... », i acabant al foli 46, deixant enlaire la darrera frase : « ... e que l suplicassen ». Té després el ms. dos folis blancs, i al

1. *Bibliotheca hispana vetus*, t. II, p. 18, nota.

2. *Diccionario crítico de los Escritores catalanes*, p. 509.

3. *Diccionario bibliográfico-histórico de los antiguos reinos, provincias y ciudades de España* (Madrid, 1858), p. 87.

48 vº hi ha una cronologia dels reis d'Aragó desde l'unió fins a la mort del príncep de Viana. Desde l foli 49 al 68 vº hi van escrits els capítols de la crònica del rei Jaume I referents a la conquesta de València i el final.

C. Traggia (1799) se serveix d'una « copia de Don Manuel de Abella, encargado por S. M. de la coleccion diplomática de España ».

Don Felipe Benicio Navarro va publicar en la *Revista de Ciencias históricas* de Barcelona, en el tom II, pp. 326 a 379, la taula de tots els capítols de la crònica, el proleg i sencers els capítols 34, 35, 36, 38, 40 al 55, fent-los precedir d'una fluixa notícia sobre l'autenticitat de la crònica i d'una descripció dels manuscrits A i B, dels quals se serveix pera establir el text dels capítols que dóna. Molt abans D. Joaquim Traggia havia publicat dos capítols que corresponen als 30 i 54 de la numeració del Sr. Benicio Navarro, qui al republicar el darrer ignorava que s'hagués publicat precedentment; fou en el tom III de les *Memorias de la Real Academia de la Historia* (Madrid, 1799), pp. 558 a 561. El Sr. Francisco Monsalvatje, en el tom V de ses *Noticias históricas*, que tracta d'*El vizcondado de Bas* (Olot, 1893), fa seus alguns paràgrafs de l'estudi del Sr. Benicio Navarro i reproduïx el proleg, la taula i el capítol 41.

10. *Cronicas de mestre Rodrigo de Toledo.*

Una nova versió d'un compendi i extracte dels sis primers llibres de *De rebus Hispaniæ*, de l'arquebisbe Roderich de Toledo, continuat per un anonim autor fins al rei Alfons V d'Aragó, sens ha conservat en un manuscrit de la Biblioteca del Sr. Baldiri Carreras de Barcelona. Té 62 folis no marcats de 187 × 133 mm., escrits sobre paper am lletra del xv^{en} segle, am caplletres i algun títol vermell. La crònica ocupa ls 48 primers folis; en el 49 vº, ocupant-lo fins a la fi, hi ha traduïdes la « Letra de Reyals costums tramesa per misser Francesch Petrarcha a mossen Nicholau Adzerol ».

Porta intercalada, i en el seu darrer estat de formació, la llegenda d'Otger Cataló i dels nou barons. Els reis d'Aragó després de l'unió ocupen escassament deu folis, i desde Jaume I Conqueridor, deixant la den Rodrigo, s'emprèn l'adaptació d'una cronica que no es cap de les que portem descrites.

Com hem fet en I5 per l'adaptació i traducció den Pere Ribera de Perpejà, donarem el titol dels capitols fins ont acaba el llibre vi^e de la cronica d'Espanya de l'arquebisbe de Toledo.

Foli 1, « *Aquesta obra es stada treta de les cronicas de mestre Rodrigo Archa-bisbe de Toledo en les quals es breument atrobat lo estament de Spanya del començament del mon al die present qui ns e quals princeps la han posseïda. Com entre les altres partides e provincies del mon sia Spanya en Nobleyda de moltes riqueses e de grans nobleses de que fa testimoni un philosoff apellat Lucha...* »

Foli 2, « Com los fills e la Generacio de Jaffet poblaren Spanya ».

Foli 3, « Per quina forma Erchules subjuguà a si Spanya ».

Foli 5 v^o, « Com los Romans conqueriren e possehiren Spanya lonch temps ».

Foli 9, « De la natura dels Gots e com subjugaren a si Spanya ».

Foli 11, « Com preseren los Gots la ley de Jesu Christ ».

Foli 12, « Per quina forma Erchules subjuguà a si Spanya ».

Foli 13 v^o, « Com los Romans conqueriren e possehiren Spanya lonch temps ». Repetits aquest titol i l'anterior.

Foli 24, « *Com hoger Cathalo entrà en Cathalunya*. En lo temps quells Sarayns tenien lo principat de Cathalunya e grant part e lla major de Spanya, en terra de Cathalunya un gran capità vinent de Ffrança, lo qual havia nom hoger... ». Se troba sempre am les mateixes o semblants paraules la redacció d'aquesta llegenda, completada i escrita pera afavorir als nobles catalans. Pot veure-s el ms. num. 2013 de la Biblioteca Nacional de Madrid, foli 82; l'esp. 13 de la Nacional de Paris, fol. 108, que la contenen sèns formar continuació d'altra cronica. Els cronistes de la segona meitat del segle xve i dels següents se la solen recopiar els uns dels altres am poques variacions.

Foli 26 v^o, « Com Carles Maynes entrà en Spanya ».

Foli 30, « De la Neologia e naxement dels Reys de Castella. Ara tornem als Reys de Castella... »

Foli 33, « De la Neologia dels Reys de Navarra ».

Foli 36, sense titol : « Pus havem parlat dessus dels Reys de Navarra los quals per gran noblesa en moltes batalles foren exalçats, mas com de lur linatge dels Reys de Navarra los Reys Darago isqueren, al Rey de Navarra apellat Sanxo major retornem... »

En el foli 48 se comença a tractar d'Alfons V amb aquests mots : « Aquest Alfonso fonch lo XII^e Rey d'Arago lo qual fonch fill del damunt dit Rey en Ferrando... », i acaba l capítol i la crònica al foli 49, així : « ...E lo demont dit Infant Enrich hac per muller la Infanta dona Caterina filla del Rey don Anrich de Castella e germana de la Reyna dona Maria Reyna d Aragó. »

II. GABRIEL TURELL. *Recort*, 1476.

L'obra den Turell es un compendi, bastant ben proporcionat, de l'història de Catalunya. El seu estil es treballat i conceptuós de tant polític, tot i volent ésser modest, ressentint-se de les influències de l'hiperbaton llatí, fill de la lectura i de l'imitació dels clàssics; recorda molt l'estil del seu contemporani i classicista Francesc Alegre, sense arribar, però, ni l'un ni l'altre, a les exageracions dels autors valencians de l'època.

En Turell declara que anomena l seu compendi *Recort* i que escriu a Barcelona l'any 1476. Respecte a les seves fonts principals, diu així : « E per fer la materia al mes que he pogut verteder, he fet de tres registres lo fonament : en los fets de Spanya, de aquel *hystorial archabisbe de Toledo nomenat Rodrigo*; en los actes de França, del *Secretari de Karles maynes*, prudent e de gran abtesa *Philomena*; en les coses de Cathalunya, de les *canoniques dels Comtes e Reys*, ab tot que per *altres Scriptures* se demostra ». Diu també que de l'obra n fa « quatre departiments; primer dels pobladors de Spanya, quals gentes foren; lo segon, dels Reys de Spanya, e Senyors com se causaren; lo terç, dels Reys de França e sos successors; quart, dels Comtes de Barcelona e Senyors de Cathalunya com vengueren, e encara dels actes que en ella se seguiren ». Com se comprèn, aquesta quarta part es la més extensa; ella sola ocupa dos terços de l'obra. Cap dels quatre departiments apareix en l'obra, que va dividida en 125 paràgrafs de diferent mida, encara que tots tirant a curtejar. El darrer paràgraf es en lloança del regnat d'Alfons V,

excusant-se de tractar-ne. Un cop entra al seu temps devé interessant aquest cronista ; té nobles frases com les que dedica a la mort de l'infant Martí, rei de Sicília, « car en aquell jorn se perdé tota la prosperitat de la nació catalana ». En Turell es amic de fer una mena de comentaris, que titula *reprehensions*, a diversos fets dels que relata, plens d'admiratius, que li permeten fer gala del seu estil ampulós, com pera reposar-se de la narració pelada. Dues vegades declara (paràgrafs 23 i 30) que tenia la « hystoria » d'un fet determinat « escrita per glosa », però que li ha paregut millor mudar de parer.

Cinc anys abans del *Recort* en Turell havia escrit un tractat d'armeria que s troba en la Biblioteca Carreras de Barcelona, potser en son manuscrit original, que té 73 folis de paper de 303 × 202 mm. Porta per titol : « Tractat fet per en Gabriel Turell de la Ciutat de Barcelona En lany MCCCC.LXXJ ». Divideix la « Obra en tres parts : La primera *que virtut e noblesa son ensemps*. La segona *del art de Armaria e blason de armes*. La terça *de les set honors del mon e orde de aquellas* ».

Tenim notes de quatre manuscrits del *Recort*, tres dels quals pogueren utilitzar-se en l'edició que n varem fer, on ja sen donà una lleugera descripció.

A. El més antic, de lletra de les darrerries del xv^{en} segle, estava en possessió del Sr. Ramon Soriano, de Barcelona, i poc temps després de la seva mort va passar a mans del nostre amic Alexandre Cortada. Es escrit en paper de 20 × 14 cm. i té 92 folis sense marcar. El paragraf 50 es afegit al marge am la mateixa lletra ; en el paragraf 72 hi manca un foli. En algunes notes marginals s'hi marquen els fets referents a la casa de Moncada.

B. Se troba en la Biblioteca Nacional de París, esp. 123. M. Morel-Fatio el descriu en el num. 386 del seu *Catalogue*. Es una copia feta en 1518, segons resa la sotascrípció final : « La present obra s es escrita de ma de mi Miquel Vila, home darmes del rey n^{ro} s^r, en lo allotjament de Versa. A se acabade a vii de octubre any 1518 ». Aquest manuscrit conté en el foli 44 v^o una

aprobació de « Francisco de Castelló, cavaller, conseller de les catoliques majestats de la reyna e rey de Espanya n^{res} s^{as}, e president de la regia camera de la sumaria en aquest regne de Napols », que no duen els altres manuscrits. Té 282 × 213 mm. i 45 folis.

C. Estava en possessió del difunt Sr. Jaume Andreu, de Barcelona, però n'hem perdut el rastre. Tenia 71 folis de paper sense marcar, de 20 × 14 cm., i era escrit en clara lletra del segle XVIII^e. Hi mancava el paràgraf 50 i els 113 a 117, que, tractant del Parlament de Casp, havien sigut arrencats.

D. En Torres Amat i diu que l qui després fou el seu continuador, el Dr. Joan Corminas, li havia facilitat una còpia del *Recort* den Turell, en la qual se constata que fou « transcripta y fidelissimament copiada de son original antic, que, conserva y guarda en poder del illustre senyor D. José de Pinós y Çarriera, marques de Barbará, en lo any de la nativitat de Nostre Senyor Jesu Christ 1740 ». Era un ms. en 4^a de 20 folis; l'obra tenia 121 paràgrafs, el darrer contenint els paràgrafs 121 a 125 de A. El títol que duia era : « Recort historial de algunas antiguitats de Catalunya, Espanya y França, dignas de eterna memoria ».

La portada de l'edició impresa es així : *Recort, obra feta per Gabriel Turell, de la Ciutat de Barcelona en l'any 1476. Edició acompanyada d'un Prefaci i d'un Index alfabetic.* — Barcelona, Biblioteca de « L'Avenç », 1894. xvi-172 pp. de 19 × 13 cm. Firmen el Prefaci J. Casas Carbó i J. Massó Torrents.

12. PERE TOMICH. *Histories e Conquestes del reyalme d'Aragó e principat de Catalunya.*

Seguint l'ordre cronològic que hem intentat establir en aquesta dotzena de cròniques generals, a la de Tomich li tocava un lloc abans de la suposada escrita per en Berenguer de Puigpar-

1. Op. cit., p.633.

dines, cronica formada en bona part am retalls de aquella. Creiem que la cronica de l'honorable mossen Pere Tomich fou conclosa en 1438, tal com ell mateix ho manifesta en la dedicatoria an en Dalmau de Mur i tal com la duen els manuscrits; escrivia, per consegüent, durant el regnat d'Alfons V amb els primers fets del qual acaba propiament la relació. Però va succeir que l'obra den Tomich fou una de les que va fruir de més ventura, sens dubte per les nombroses notícies sobre cavallers que porta, fins al punt que s troba anomenada o discutida per quasi tots els historiadors que vingueren després; que en les tres edicions que sen feren en 1495, 1519 i 1534, s'hi continuaren alguns regnats (sobre tot en la darrera), que arriben a la data de 1516 i que quasi es impossible que siguin escrits per la mateixa mà que en 1438, o sia setanta vuit anys enrera, estava en edat d'acabar i d'endregar una obra que suposa estudi llarg. La mateixa declaració de l'edició de 1534, « *affegida la historia del excellentissim e catholich Rey de Hespanya don Ferrando* », no presuposa que l'afegidura sigui obra den Tomich.

Un malentès ha fet pensar an alguns erudits en dues redaccions de la mateixa cronica, però sens poder partir d'altre fet que l de la dedicatoria de 1438 (segons els manuscrits) o 1448 (equivocació de data de la primera edició repetida en les demés), unica redacció de la qual tinguem un text cert. En Tomich no intentava fer altra cosa que *un petit memorial de algunes histories e fets antichs*, i tal va resultar-li amb els 47 capitols am que apareix l'obra en els manuscrits; si després va venir una altra mà i va retocar el darrer capitol del Tomich i afegir-n-hi tres més, no perxò va deixar de compendre-s que l'obra tenia l'aire d'un compendi, perquè les ultimes paraules del regnat de Ferran el Catolic, excusant-se de tractar-lo tant breument, són aquestes: « *E per quant dels dos Chrestianissims invictes e gloriosos Rey e Reyna particular historia tan vera com copiosa se troba, será aquesta la summa, o com diuen los Grechs epitome; así com dels superiors Comtes de Barcelona (com mostra lo mes copiós historic Montaner)* »

manco se scriu en les conquestas, del que tan admirables y heroics Princeps se podia narrar ». Com si diguessim : com que en Tomich tracta en resum dels comtes de Barcelona i dels reis d'Aragó, també tracto en curt lo que hi he afegit.

La cronica den Tomich va esser, com hem dit, la que més crit va tenir i la que fou més seguida pels historiadors durant segles, de totes les nostres cròniques generals. Durant molt temps, totes les llegendes del període comtal havien d'esser cregudes com article de fe. En Tomich ho donava tot fet, i donava encara un devassall de notícies, que inutilment se cercarien en cap altre lloc, sobre un gran nombre de personatges de relleu, els fets dels nobles, detalls dels llurs matrimonis; notícies que com més s'acosten al temps en que l'autor escriu, són més precises i apreciabls. Això explica per què ls manuscrits se multiplicaven, per què en l'espai de menys de quaranta anys sen feren tres edicions, i per què va traduir-se a l'italià i al castellà.

El celebre personatge en Dalmau de Mur, al qual, essent arquebisbe de Çaragoça, en Tomich endreça l'obra, tot recalcant la seva competencia en estudis historics, es el mateix a qui un altre cronista, en Bernat Boades, confessa deure favors i facilitats pera l'adquisició de llibres i monedes i objectes antics. Havia començat la carrera essent rector de Valls i més tart cononge de Girona, qual mitra va portar desde 1415 a 1420; d'allí va passar a arquebisbe de Tarragona fins a 1431, en que va passar a ocupar la cadira metropolitana de Çaragoça fins a sa mort en 12 de Setembre de 1456. A tot arreu va deixar rastre de la seva ilustració i amor als llibres i de la seva empena construint l'atrevida nau de la Seu de Girona i acabant el magnífic retaule de marbre de la catedral de Tarragona.

Anem ara a passar revista dels manuscrits que hem trobat de la cronica den Pere Tomich.

A. Està en la Biblioteca Nacional de Paris, esp. 542; adquisició posterior a la publicació del *Catalogue* de M. Morel-Fatio. Deu

esser el mateix manuscrit que va veure en Torres Amat ¹ en poder del Sr. Sabater, comte de Capmany. Escrit en el xv^{en} segle, en paper de 292 × 212 mm. Els folis van de 1 a CXXI. La relligadura es antiga preservada en caps de cartró. En el 2ⁿ foli de guarda hi ha l nom *Dr. Giovanni Tolomei* i el d'un possessor barcelonès, esborrat. El titol en el foli 1 es : « *Istories e conquestes del Reynalme Darago e principat de Cathalunya compilades per lo honorable mossen Pere thomich Cavaller, les quals trames al Reverent Archabisbe de Çaragoça*. Al molt reverent senyor lo senyor en Dalmau de mur per gracia divina.... » Acaba al verso l'endrea : « E fou fet lo dit memorial en la vila de Bagà a .x. dies del mes de Noembre del Any Mil. CCCC.XXXVIII ». Segueix la taula ; el foli 5 es en blanc, en el 6 comença l text : « Deueu saber que nostre senyor Deu... » L'ultim capitol del text i de la taula es el « Capitol .xxxxvij. com don Alfonso, fill del dit Fferando, fou lo .XXII^e. Rey darago e Comte de Barçolona ». Acaba en el foli CXXI v^o : « ... Encara hi fou la nobla Ciutat de Barcelona e ls consellers e Sindichs de la dita ciutat e tots ensemps acordaren de anar en la Ciutat de Valencia a hon lo Rey era en aquell temps e que supplicassen. De virgo mater rerum da michi scribere verum. Fenex ». Al marge hi han algunes anotacions italianes de mots i locucions catalanes.

B. Porta la signatura 2-D-4, en la Biblioteca del Palau real de Madrid i ha sigut molt ben descrit per D. Ramón Menéndez Pidal ². Es de paper i pergami, de lletra del segle xv^e ; té 7 folis de titol, endrea i taula sense marcar, i 128 de text que tenen 275 × 205 mm. Comença : « *Histories e conquestes del realme darago e principat de Catalunya Compilades per lo honorablle mossen pere thomich caualler. Les quals trames al molt Reuerent arquebisbe de Caragoça*. Al molt Reuerent Senyor lo senyor en dalmau de mur... » La data de la dedicatoria es, com en A, « a deu

1. Op. cit., p. 622.

2. Op. cit., p. 104.

dies del mes de Nouembre del any Mil Quatre cents treynta huyt ». El darrer capitol, en el fol. 127, es el « Capitol xxxvij. tracta com don Alfonso fill del dit don fferando fo lo dotzen Rey daragó e comte de barchelona. Mort lo excellent Rey don fferando dessus dit... » Acaba aquest capitol i l'obra lo mateix que A : « ... E tots ensemps acordaren de anar en la Ciutat de valencia, o lla hon lo Rey era en aquell temps, e quel supplicassen ».

C. Es el Dd. 191 (ara num. 9568) de la Biblioteca Nacional de Madrid. Es de finals del xv^{en} segle, en paper en 4^a, i té 155 folis escrits a dues columnes. S'obra així : « *Esta es la taula del present Libre, lo quall es appallat les Conquestes despanya, en lo qual libre resita larguament tots los actes fets per aquells gloriosos comtes de Barquanona, fet e bordenat per en Pere Thomich.* Al molt Reverent Senyor en Dalmau de Mur... » La sotascrípció d'aquesta endreça es : « Fou fet lo dit memorial en la vila de Baguà, a x dies del mes de noembre del any de la nativitat de nostre senyor Ihesuchrist M. CCCC.XXXVIIJ ». El darrer capitol, com els dos anteriors mss., es el 47, que tracta d'Alfons V, i acaba de la mateixa manera : « ... e tots ensemps accordaren de anar a la ciutat de Valencia, ho la hon lo rey era en aquell temps, e que ll suplicassen ».

D. Se troba a l'Escorial am la signatura x-11-10. Es escrit a dues columnes en 1493, sobre 66 folis de paper, de 296 × 210 mm. No té titol i comença al foli 1 am la dedicatòria : « Al molt reverent senyor lo Senyor En Dalmau de mur... », am la mateixa data dels mss. anteriors. Acaba en la 2^a columna del foli 66 : « ... E tots ensemps acordaren de anar en la ciutat de Valencia ahon lo rey ere en aquell temps e que l suplicasen. Deo gracias ». Al marge inferior hi ha aquest colofon : « Qui scripsit hunc librum se videat in paradisum. ludouicus ribells doctor utriusquem juris vocatur qui scripsit benedicatur. Fuit perfectus iste liber per me ludouicum ribells in Villafrancha penitensis VII mensis Febroarij, anno a natiuitate domini M^o.CCCC^o. nonagessimio tercio ».

E. En la biblioteca desfeta del Sr. Josep Anton Llobet y Vall-llosera, hi havia un manuscrit del segle xv^e que contenia les « *Istorias e conquestas del Reynalme de Aragó e Principat de Cathalunya, complides per lo honorable Mossen Pera Tomich caval' ...* », segons en Pi y Arimon ¹.

F. Es un manuscrit del segle xvi^e que s troba marcat 92-4-24 en la Biblioteca Universitaria de Valencia. Té 95 folis de paper de 266 × 188 mm., que contenen l'obra den Tomich continuada per un anonim diferent del de les edicions. Després segueixen 25 folis que contenen un text de *Flor de virtudes* en castellà. Cap al centre del llibre la tinta s'ha menjat el paper, que sen va a tiretes i va fent-se polç. En un foli preliminar hi ha escrit : « Este libro es del uso de P. P^{do} Fr. Jayme Villanueva : el qual lo compro por 60 r^s vⁿ y lo regalo a esta Biblioteca ». En el foli 1, en lletra antiga, « *Les Ystories de espanya* », i en lletra del segle xviii^e, entre altres notes : « Pedro Tomic continuado por anonimo. Acabo Tomic esta obra 10 Nov. 1448 ». No hi ha dedicatoria ni taula ni epigràfs, començant pel primer capítol : « Devets saber que nostre senyor deu qui es començament de totes coses... ». El capítol referent a Alfons V apareix modificat a la fi i després segueix : « Mort lo excellent Rey don Alfonso lo qual en sa tots los seus nomenaven-lo ab lo bonet en la ma... » Acaba l'obra am la seva continuació al verso del foli Lxxxv, tractant de Ferran II el Catolic : « ...feu la via de tanil qui es vila prop la Ciutat de Granada a tres legues de aquella ».

G. Es també del segle xvi^e i se conserva en la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona am la sign. 21-1-10. L'obra den Tomich, molt interpolada, precedeix a un Desclot ; n'hem parlat, doncs, en II 2 G. Els quatre folis primers no marcats contenen el proleg i la taula ; en el primer hi han les següents notes : « Ex bibliotheca D^{is} Jose. Hiero. Besorae. », « Lo Present libre

1. *Barcelona antigua y moderna*, pp. 226 i 1105, i també aquí mateix III i E.

manuscrit ere de Miquel Figuera tirador de or. Conte les Antigalles de Pere Tomich y Bernat Desclot » i « Aquest libre es estam-pat, y es en aquesta Llibreria Lit. M. 408 ». Comença tot seguit el Tomich am l'endrea : « Al molt reverent senyor en Dalmau de Mur... » La data apareix així : « E tramet lo dit memorial a vostra senyoria e fou fet lo dit memorial en la vila de Begà a x dies del mes de Nohembre delany Mil CCCCXXXVIIJ ». Segueix la rubrica : la divisió dels capitols es alterada; els capitols 9 i 60, deixats pel copista, són afegits a la taula per una mà més moderna. En el foli 1 comença l text : « Devets saber que nostra senyor deu que es comensament de totes cosas... » Acaba al foli 61 amb el capitol 62 (47 de ABCD). « aquest Alfonso fou lo XIJ Rey d'Arago... », que termena : « ...hach per muller la infanta dona Catarina filla del rey don Anrich de Castella e de la germana de la Reyna dona maria Reyna de Arago », final igual al de la cronica que hem descrit en III 10. En el text hi manquen els capitols 52 i 53. Se llegeixen afegides algunes notes curioses marginals d'una mà del segle XVII^e, al foli 1 i al 45 ; el darrer paragraf de la primera es així : « Del capitol quint enllà no va tant en creurer o deixar de creurer, axi lo que diu aquest historiador, com lo que després ha escrit son gran contrari Pere Miquel Carbonell en la Chronica, o Historia de España, qui procura desacreditarlo en les coses gestes en España ans del primer Compte de Barcelona. Los dos son bons Catalans : molts imitadors dells trobassem ».

H. En el numero 19 de l'*Inventari del libres de la Senyora Donna Maria, Reyna de les Sicilies e de Aragó*¹, fet en 1458, hi havia unes « *Conquestes Darago fet per mossen Tomich Cavaller* », que començava « Al molt reverent senyor lo senyor don Dalmau de Mur » i finia « e que supplicassen ».

Quatre vegades s'ha imprès la cronica den Pere Tomich.

1. Publicat pel Sr. Velasco en la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1^a epoca, t. II (Madrid, 1872), pp. 11, 28.

I. *Aci començen les histories e conquestes del Reys de Arago e Comtes de Barcelona, compilades per lo honorable mossen Pere Tomic, caualler; les quals trames al molt Reuerent Archabisbe de Saragossa. A la fi: A laor e gloria de nostro senyor Deu e honor dels gloriosos Reys de Arago, comtes de Barcelona e de nostra nacio catalana, es stat estampat lo present libre en la noble ciutat de Barcelona per mi mestre Johan Rosembach, Alamany, a iij del me de Juny Mil.CCCC.LXXXXV. 72 folis.* Està dividida en 47 capítols i va afegit, sobre de lo que apareix en els manuscrits, fins la mort de Joan II (1479). En la dedicatoria an en Dalmau de Mur va mudar-se la data de 1438 en 1448, potser per una errada, que han perpetuat les demés edicions. Això ha donat lloc a algunes contradiccions de bibliografs.

II. *Conquestes e histories dels Reys de Arago e comtes de Barcelona Nouement estampats.* Títol vermell i escut real d'Aragó en negre. A la fi: *A laor e gloria de nostre senyor deu e honor dels gloriosos reys de Arago comtes de Barcelona e de nostra nacio Catalana es stat stampat lo present libre. En la noble ciutat de Barcelona per Mestre Johan Rosembacht Alamany a XX. del mes de Febrer Mil. D. XIX.* En negre, lo mateix que la marca de l'impressor. 6 folis sense marcar de portada, dedicatoria i taula, 100 folis de text i 1 de colofó. Plegatge en 8^a, menys els plegs primer i darrer, que sols tenen 6 folis.

III. *Historias e conquestas dels excellentissims e catholicos reys de Arago e de lurs antecessors los Comtes de Barcelona, compilades per lo honorable historic mossen Pere Tomic, caualler. Affegida la historia del excellentissim e catholic de Hespunya don Ferrando. A la fi: A laor e gloria de nostre senyor Deu Jesu Christ, qui es donador de victorias, e a immortalitat dels gloriosos Comtes de Barcelona e de lurs successors los Reys de Arago e Comtes de Barcelona, e a honor de nostra nacio Cathalana, es corregida e ab privilegi per cinc anys estampada la present obra, regnant lo innuete Emperador dels Romans don Carles y la serenissima Emperadriu dona Isabel. Catholicos Reys de Hespunya; en la insigne e noble ciutat de Barcelona per Carles Amoros, Provençal, a xij de Març any de Mil D. XXXIIII.* Aquesta edició, com indica la portada, porta afegit el regnat del rey Ferran II el Catolic, per Martí de Ivarra, i una *Epistola al Spectable senyor don Galçeran de Cardona. Letra de Marti de Iuarra, tramesa en las corts de Monço.*

IV. El Sr. Antoni Bulbena Tusell va reimprimir aquesta darrertera edició amb la mateixa portada, posant-t'hi les variants més importants que la separen de la primera. A *Barcelona. Estampa « La Renaixensa » Xuclà, 13 baixos, 1886, xvi-303 pp. en 8^a.*

En la Biblioteca Nacional de Madrid, signs. G. 151, 152 i 153, hi ha manuscrita « una Suma de las Cronicas de Aragon y Principado de Cataluña, traducidas del lemosin en castellano por J. Pedro Pellicer ». Segle XVII^{re}.

La crònica den Tomich interessa prou l'història de Sicília i de Sardenya i s'hi anomenen bon nombre de personatges italians. En la Biblioteca Comunal de Palerm s'hi guarda, sign. Qq. G. 91, una traducció italiana, feta en 1717, sobre una còpia de l'edició de 1519 (II), executada poc temps abans. El nostre bon amic Sr. Rubió i Lluch me comunica uns articles del Sr. I. La Lumia, publicats en l'*Archivio storico Siciliano* (*La Cronaca catalana di Pietro Tomich*, I, 1873, pp. 370-375, i II, 1874, p. 107), en els quals se tracta també de l'adquisició dels dos manuscrits. La traducció duu aquest títol : « Tomic. Conquête e istorie di Aragona, delli re di Aragona e conti di Barcellona, tradotte in lingua italiana ». Vegi-s també *I Manoscritti della Biblioteca comunale di Palermo*, del Sac. Luigi Boglino (vol. I, 1884, p. 87).

IV

CRONQUES ESPECIALS. DIETARIS

I. LES CHRONIQUES PERDUES.

No es empresa tant fàcil com pot semblar al primer cop d'ull separar, de les moltes mencions de llibres que fan els nostres cronistes, les que fan referència a obres que s'han perpetuat de les que indiquen obres de les quals fins ara no n sabem res. Ja hem fet algun que altre extracte den Muntaner al tractar den Jaume I (II 1), den Desclot (II 2) i de les cròniques de Sicília (III 4), notes que no són massa precises. En Muntaner, que cita diversos llibres, no cita sinó un sol nom de cronista, i aquest sí que l'hem d'enregistrar. Referint-se l tractat de Tarascó, diu clarament : « E qui volrà saber los noms dels missatgers e tot ço quel cardenal los dix de part del Pare Sant... vagen-se a la *Gesta* quen *Galceran de Vilanova* ne feu, e lla trobar-ho han per orda » (cap. CLXXIIJ de les edicions). Tenim, doncs, un autor d'una crònica especial dels temps d'Anfós el Lliberal (1285-1291), es a dir,

del XIII^{en} segle. La seva obra era escrita en llatí o en vulgar? No n sabem altra cosa, per ara, que aquesta cita den Muntaner, que ja anotaren en Zurita i en Torres Amat.

Un fragment d'una crònica més extensa de Jaume II se troba en el registre 55, fol. 31, de l'Arxiu de la Corona d'Aragó. Ne donen a conèixer una part els Srs. Coroleu i Pella en *Las Cortes Catalanas* (Barcelona, 1876), pp. 165-168.

2. *La fi del comte d'Urgell.*

Aquesta obra notable restava amagada i desconeguda abans de publicar-se en 1889. Es cert que havia estat utilitzada, inspirant-li ls darrers capítols, per en Monfar i Sors¹, i que n'havia donat un fragment en nota a una poesia el Sr. Picó i Campamar²; però finsal moment de la seva publicació no li va esser donada importància; tot seguit de llegida i coneguda va adquirir un relleu extraordinari a Catalunya. Les conseqüències del Parlament de Casp encara resulten d'actualitat entre nosaltres, i en aquesta obra, feta per un català que veu am fonda amargor la decadència de la personalitat de Catalunya, hi són pintades am molta traça les desgràcies del pretenent a la corona d'Aragó que ls catalans desitjaven i creien que am més dret podia dur-la.

Aquesta crònica, molt ben escrita, ve a esser principalment un allegat en favor del dret den Jaume d'Urgell; va desde la mort del rei Martí (1410) a la del comte d'Urgell (1433), en l'estat incomplet en que ns ha pervingut. Millor que crònica es una apologia, informada per un sentiment patriòtic, escrita potser durant el desgraciat període de les guerres de Joan II. En ella l'anònim autor pren com a fets indubitables totes les llegendes i rondalles que se solen formar moltes vegades arran mateix dels

1. *Historia de los Condes de Urgel*, toms. IX i X dels *Documentos inéditos del Archivo de la Corona de Aragon* (Barcelona, 1853).

2. *Tres englantines 1874-1884-1885. Poesies...* Barcelona, 1886, p. 71.

aconteixements (i l'època s prestava a que sen formessin); s'hi llegeix lo que s devia contar per places i carrers, resultat dels cambis de vida politica que havia dut el cambi de dinastia. Pendre tota la relació d'aquesta cronica al peu de la lletra es una ignocencia, però llevar-li tot valor i dir-li *libelo*, com s'ha fet, es una gran exageració. Aquesta obra, am tot i els seus tristos apassionaments, ens retrata fidelment un estat d'esperit i d'opinió real entre la gent catalana d'aquell moment historic, conformement am lo que ns relaten altres cronistes de l'època, com en Boades i en Turell. Després, no tot lo que s diu que s deia hem de considerar-ho mentida perquè no consta en els documents oficials. Es una obra patriotica de merit literari, però també de valor historic.

La *Scriptura privada*, o sia la *fi del del comte d'Urgell*, sens ha conservat en tres manuscrits del segle xviii^e, copiats d'un original que no tenia principi ni fi, de manera que no podem esbrinar la seva extensió real.

No obstant, no podia mancar-hi gaire, perquè abans d'encetar la parabola de Sant Vicents Ferrer, que resta enlaire, diu : « Per donar conclusió a la present obra solament vull commemorar lo que ohi diversas vegades narrar a un honorable Prom Mercader de Barcelona, qui fo mestre e preceptor meu e, per sa gran beniginitat, me tragué de la casa de ma mare viuda, e per tres anys continuos me nodri en ma fadrinesa en sa casa... » Algun temps haviem pensat si aquesta obra fos la que n Bernat Boades confessa escriure sobre ls mateixos successos, però hem abandonat completament aquesta idea.

El Sr. Gimenez Soler va dedicar un article a negar els fets d'aquesta cronica ¹, i més tart va publicar un estudi sobre l comte Jaume d'Urgell, acompanyant-lo d'una copiosa collecció d'int-

1. *Revista crítica de historia y literatura*, t. IV (Madrid, 1899), pp. 1-9.

ressants documents ¹, que es l'obra on se fa més llum sobre l *desdixat* princep.

Heus-aquí els manuscrits.

A. Existeix en la biblioteca de la R. Academia de la Historia, de Madrid, on no li hem sabut trobar, per ignorar-ne la cota de collocació. Es una copia feta per en Monfar i Sors en 1631, l'única que conté un interessantíssim proleg den Jaume Ramon Vila ².

B. Porta l num. 8306 en la Biblioteca de l'Arsenal, de París. Té 98 folis de paper, de 206 × 145 mm. Lletra grossa i clara del segle xviii^e. El foli I fa de portada : « Historia de Dⁿ Jacme d'Aragó ultim comte de Urgell ». En el foli 2, comença un titol : « Historia y succes llamentable de Don Jayme de Aragó comte de Vrgell, segon de aquest nom, cognomenat lo desdixat », i tot seguit el text : « Pensà que isques è fahes reverencia al novell Rey elegit, qui ja entrava per Aragó, e de fet li isque a cami... » Estan ben marcats els troços que mancaven en l'original, i acaba l text foli 97 : « ...e en aquell Sermó ohi que lo dit Mestre Vincens tragué una pa (foli 97 v^o) rabola ab la que invuhi que dins un cofre estave. Aquí acaba ». Ve tot seguit la següent : « Nota. Lo eruditíssim Jaume Vila Sacerdot, qui deixà lo llibre de ahont se ha tret esta copia, al Monastir de S^t Hieronim de la Murtra, diu en sas notas, que lo feu copiar en lo any 1626. de copias tretas del original, que la hi deixà Llotxim Llatzer Bolet, cavaller, y la altre Rafael Cervera, ciutadà honorat da Barcelona, un y altre personas doctas, ben instruidas en las historias, principalment de Catalunya, y que tenian preciosos llibres impressos, y manuscrits. En lo original hi faltavan

1. *Don Jaime de Aragon, ultimo conde de Urgel*, en el t. VII de les *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona* (1901). pp. 125-443. Se publiquen 281 documents.

2. Morel-Fatio, *Katalanische Litteratur*, p. 120.

alguns fulls (foli 98) que algun politich los ne tragué, y altres fulls estavan esqueixats en part : En las copias se trelladà fidelment lo que se n podia llegir de la manera que estava en lo original ».

C. Porta la cota esp. 554 en la Biblioteca Nacional de París, essent adquisició posterior a la publicació del *Catalogue* de M. A. Morel-Fatio. Es el mateix que, quan formava part de la venuda Biblioteca del Sr. Miquel Victorià Amer, de Barcelona, va servir d'original pera l'impressió. Té 63 folis de paper de 300×215 mm., escrits en el XVII^{en} segle. El foli 1 porta l títul « Libre de diferents Noticias de Papas Emperadors, Reys Comptas de Barcelona ». Diverses notes i copia d'un tractadet devot; l'obra que ns ocupa va del foli 3 al 26. Comença d'aquesta manera : « Copia de una scriptura privada que me es vinguda a mans sobre del fet de la destrucció del Compte de Urgell en que se amostren que falten algunes fulles y altres en part de elles estan scrits y part squinzats, del tenor seguent ». Al marge, am diferenta lletra : « Dⁿ Fernando de Castilla en 1412 », i comença l text : « Pensà que isques e fahes reuerencia al novell Rey elegit... », que acaba al foli 26 : « ...lo dit mestre Viçens tragues una parabola ab la qual invui que dins un cofre stave ». El verso d'aquest foli i els 27 i 28 són blancs; al 29 comença un cataleg dels comtes de Aragó i de Barcelona desde l comte Aznar fins Felip IV, datat de 1648; al foli 39 un cataleg dels Papes; al 42 un altre dels Emperadors; al 46 un altre dels reis de França; al 51 v^o la carta de Felip II als consellers de Barcelona notificant-los la mort del seu pare; i desde l fol. 52 fins a la fi tretze poesies castellanes i dues cartes d'amor i una poesia en català.

D. El Sr. Elias de Molins ¹ fa una referencia al manuscrit copiat en 1624 per en Jaume Ramon Vila. La treu d'una ressenya dels manuscrits que existien al monastir de Sant Geroni de la

1. *Revista critica de historia y literatura*, t. V (Madrid, 1900), p. 367.

Murta feta per Josep de Mora y Catà, i es així : « Libro en octavo copiado por el mismo Vila, en que prueba, aunque tambien apasionadamente, con antiquisimos manuscritos, la injusticia que se hizo a D. Jaime de Aragon, segundo de este nombre, conde de Urgel, quando en las cortes de Caspe eligieron los nueve diputados, por muerte del infante don Fernando de Castilla, las grandes persecuciones que este nuevo rey y su hijo hicieron contra el conde de Urgel y su familia. Las injurias que padeció en la carcel, la muerte que le dieron los hermanos del rey D. Alfonso, hijo de D. Fernando, y varias noticias que callan o truecan los autores ».

Dues edicions s'han fet d'aquesta obra : la primera, seguint la copia manuscrita C, fou feta per mossen Jaume Collell i publicada com a folletí de la *Revista Catalana* que ell dirigia. La portada diu així : *Biblioteca de la Revista Catalana. La fidel comte d'Urgell. Cronica de autor anonim del segle XV, fins al present inedita. Barcelona, Estampa de Fidel Giró, 1889*. Es un fasc. de 64 pp. de 21 × 13 cm. i porta una nota previa recalcant l'importancia del text i descrivint el manuscrit. Més endavant sen va publicar una edició de propaganda am llenguatge modernisat. Es aquesta : *Biblioteca de la Veu de Catalunya. La fi del comte d'Urgell, segons cronica del sigle XV. Ara novament publicada ab la ortografia actual per un redactor de la Veu de Catalunya. Barcelona, Estampa « La Càtallana », de J. Puigventós... 1897*. Fasc. de 111 pp. de 22 × 15 cm.

3. *Dietari d'un capellà d'Alfons V.*

El P. Villanueva ¹ havia donat algun fragment tret del manuscrit original d'aquest notable dietari que s conservava en el convent de Predicadors de Valencia. Nosaltres, que no havem pogut veure-l, hem vist una copia feta en 1742 que s troba en la Biblioteca

1. *Viaje literario*, t. II (Madrid, 1804), p. 230.

Universitaria de Valencia, sign. 87-6-18, que té 771 planes de paper de 314×215 mm.

S'obre l dietari per una cronica general quals principals inspiracions han de cercar-se en la que senyalem en III i en la cronica del món que ns sol donar el *Genesi de Scriptura* ¹, les fonts de la qual han estat tant ben estudiades per Hermann Suchier i per Paul Rohde ². El manuscrit duu una portada així concebuda : « Dietari de varies coses sucseides en lo Reyne de Valencia y en altres parts escrites per un Capellà del Rey don Alfonso V. de Aragò fins al any 1478. Añadides altres Memories Diaries desde 1516 hasta 1586. Lease el Prologo ». Comença així la plana 1^a : « Abuit principio nostro Gloriosa Virgo Maria. Canoniques de Espanya dels Reys de Aragò é dels Comptes de Barcelona, é de la hunitat de Arago ab lo Compdat de Barcelona, e memoria de les coses, é fets antichs, é pasats, é dels presents. Aquesta obra fou treta de les Canoniques e Libres dels passats e antichs en les quals es breument atrobat l estament de Espanya, del començament del Mon tro al dia present, quales Gents e quals Princeps, e Senyors han posehida senyorejada e governada ». Al foli 32 comença a tractar dels reis d'Aragó ; al 38, dels comtes de Barcelona ; al 60, de « Com se coronen los Reys » ; al 77, de l'edificació de Troya ; i al foli 143, « De la coronacio del Rey en Martí », comença propriament el copiós Dietari, que tracta am prou detall de les qüestions concernents al Parlament de Casp, de tot el regnat d'Alfons V i de les guerres de Catalunya de Joan II, aturant-se en 1478. El capellà acaba en la p. 645, i vénen altres notícies curioses, començant per la sentència den Joan de Canyamás, en 12 desembre de 1503 ; acaba, com s'ha dit, en 1588. Tanca l llibre la següent nota de copia : « Acabosse de Copiar dia 18 de Julio

1. Publicat per M. V. Amer en la Biblioteca Catalana del Sr. Aguiló y Fuster (Barcelona, 1873).

2. Suchier, *Denkmäler der provenzalischer Literatur und Sprache*. (Halle, 1883), p. 589.

REVUE HISPANIQUE. XV.

año 1743. El Original queda en el Archivo de este Real Con^{to} de Pred^{ca} de Valencia ».

4. JOAN FRANCESC BOSCA. *Memorial*.

Si dediquem un numero especial an aquesta obra, no es pel seu merit real literari, que es ben petit, sinó per l'anomenada que li han donat les cites den Zurita amb el nom de *Memorias* de Juan Francès Boscan ¹ i den Bayer, que li dóna l titol important d'*Annales urbis Barcinonensis* ². Nosaltres fèrem en 1896 una descripció insuficient del text historic ³ i M. Alf. Morel-Fatio va completar-me-la ⁴, tot lo qual se troba compendiat, amb una excellent descripció del manuscrit i un estudi del text, per M. Joseph Calmette en sa *Notice sur la seconde partie du manuscrit catalan P. 13 de la Bibliothèque Nationale de Madrid* ⁵.

Se tracta de 46 folis que vénen després del Muntaner, onze dels quals són blancs. Diu en el 1^{er} foli : « Lo present memorial es scrit a eterna memoria e per relatio dels antichs ». Segueixen els limits de Catalunya i l'enumeració de les dotze ciutats; una llista dels reis, ducs i comtes que reconeixen el papat, copiada en llatí d'algun original del segle XIV^e; una cronologia dels comtes de Barcelona, reis d'Aragó i de Sicília, amb abundoses notes marginals en llatí, que fa pensar en les que hem citat del manuscrit de Vich, principalment derivades de les *Gesta comitum*. Desde l foli 3, ont el compilador declara que se serveix del « archiu de la casa de la ciutat de Barcelona », no hi ha sinó les llistes dels consellers elegits cada any sense notes analistiques d'importancia; però desde l'any 1461 (foli 16), en que s nota que s

1. *Anales de Aragon*, t. III, p. 153 vº; IV, 10 i 45 vº.

2. Nicolau Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, t. II, p. 242.

3. *Manuscrits catalans de la Bibliotheca Nacional de Madrid*, p. 141

4. *Annales du Midi*, t. VIII (Tolosa, 1896), p. 369.

5. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIII, 1902.

comença « rebellar la ciutat de Barcelona », les notícies cronològiques sovintegen més i són més interessants, perquè ls Boscans pare i fill eren decidits partidaris del rei Joan II. Al foli 18^e se nota un canvi de mà en la nota següent : « En aquest present trienni plague a Nostre Senyor Deu apellar de aquesta present vida al senyor mon pare En Johan Francesch Boschà, lo qual mori dissapte après mig jorn que comptavem cinch de febrer del any 1480, dia de Santa Agata, per mort del qual vacà lo offici de Racional de la Deputació ». La mateixa mà ha continuat les llistes dels concellers i alguna nota fins a l'any 1488. Desde l foli 43^e hi ha una copia de les ordinacions den Sanctacília.

Observa M. Calmette que tot l'interès d'aquests anals queda reduït a les notes den Johan Francesch Boschà, que van de 1461 a 1473, que fan referencia a la Revolució catalana contra Joan II d'Aragó. La major part del text es de mà den Joan Francesch Boschà ; els vuit anys de lletra del seu fill les notes perden l'interès. Cada vegada que s'hi nomena un Boscà se marca amb una creueta.

5. ALTRES DIETARIS.

Els dietaris del segle xv^e, generalment aixuts, fugen del nostre marc. Per memoria, que tant com es petit el llur merit literari es gran l'interès historic que tenen, ne citarem alguns de passada.

El *Manual de novells ardis vulgarment apellat Dietari del Antich consell Barceloni*, rica collecció del nostre Arxiu Municipal, se va publicant per l'Ajuntament de Barcelona desde 1892. Els tres primers toms publicats comprenen tot el periode desde 1390 a 1499.

En l'Arxiu de la Corona d'Aragó se guarden els interessantissims *Dietaris de la Generalitat de Catalunya*, que comencen en 1412 i esperen encara la llur publicació. El Sr. Josep Coroleu va publicar-ne un resum traduït al castellà, reproduint algunes vinyetes, en la *Biblioteca de « La Vanguardia »*, diari de Barcelona, en 1889.

En la Biblioteca Provincial Universitaria de Barcelona, sign. 21-1-4, hi ha un Catleg dels concellers de Barcelona, am notes cronologiques interessants de les guerres de Joan II d'Aragó a Catalunya.

El P. Villanueva senyala unes notes cronologiques de Johan Buada ¹, nat en 1423, i que es un *memorial* que s trobava al monastir de Sant Salvador de Breda, seguint a un « Regiment de Princesps », que abraça ls anys 1473-1476.

En el *Libre de algunes coses assenyalades succehides en Barcelona y en altres parts* ², format per en Pere Joan Comes en 1583, s'utilisaren principalment materials historics del XV^{en} segle, entre ells la *Historia de Joan Fivaller*, probablement redactada durant el regnat de Joan II d'Aragó. Se conserva l manuscrit original den Comes en l'Arxiu Municipal de Barcelona i una copia de principis del segle XVII^e en la biblioteca de l'Ateneu Barcelonès ³.

CONCLUSIÓ

Hem acabat la nostra tasca. D'aquest lleuger examen sen pot reure facilment la conseqüencia de que l'historiografia forma una secció important de la nostra historia literaria i que, per tant, convé estudiar-la més a fons pera aclarir encara tants punts que resten a l'ombra.

El periode següent, que podriem batejar de decadent, no perxò deixa d'esser molt interessant, perquè ls esforços dels nostres autors pera descobrir un xic més el vel de lo desconegut són apreciables i tots, en general, fan de bona fe ls seus estudis i redacten sense pretensions les seves histories. Les edicions que

1. Op. cit., XIV, t. pp. 208 i 300.

2. Publicat per en Joseph Puiggari com a follet de la revista *La Renaixensa* (Barcelona, 1878).

3. Vegi-s el nostre *Catleg dels Manuscrits* d'aquesta biblioteca, tirage à part de la *Revista de Bibliografia catalana* (Barcelona, 1902), p. 72.

divulguen els autors classics els faciliten també una feina que havia estat molt més costosa als cronistes migevals. Es evident que l'història sens va aclarint, en certs aspectes, durant el període que va desde n Pere Miquel Carbonell (l'autor que marca més la decadència catalana tant pel seu esperit com pel seu estil) fins an en Geroni Pujades, passant per en Tarafa, en Beuter, en Viladamor i tants altres.

Si aquest resum pot servir als erudits i pot ésser útil sobre tot als estudiosos catalans, ens ne donarem per ben satisfets. Lo que desitjem es poder-nos rectificar.

J. MASSÓ TORRENTS.

LES PREMIERS ROIS DE NAVARRE

NOTES CRITIQUES

Quels sont les rois de Navarre antérieurs à Sanche I^{er}-Garcia ¹? Toutes les tentatives faites, depuis Garibay et Blancas jusqu'à MM. Bladé et de Jaurgain, pour essayer de résoudre ce problème, ou mieux ce rébus, ont invariablement échoué ². L'on a bâti les systèmes les plus divers, accumulé des hypothèses, soutenu des polémiques violentes, mais nul n'a encore dressé la liste définitive qu'il s'agissait d'établir. A vrai dire, les sources dont on dispose permettent-elles de reconstituer avec une entière certitude la série des premiers rois navarrais?

1. « La série des rois de Navarre n'offre plus de difficultés à partir de Sanche I^{er} », dit avec raison M. de Jaurgain, *La Vasconie*, I, p. 162. — Notons en passant que, pour les noms de personnes, nous adoptons les formes que M. de Jaurgain emploie.

2. Les principales « théories » antérieures à celle de M. Oliver y Hurtado sont énumérées et critiquées par T. Ximenez de Embun, *Ensayo histórico acerca de los origenes de Aragon y Navarra* (Zaragoza, 1878, in-8°), pp. 29-52. Aux auteurs cités dans cet ouvrage, on ajoutera : Manuel Oliver y Hurtado, *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepcion pública de —*, el día 8 de abril de 1866. Madrid, 1866, in-8°. — T. Ximenez de Embun, *op. cit.* — A. Campion, *Ensayo apologético, histórico y crítico acerca del Padre Moret y de los origenes de la Monarquía Nubarra*. Tolosa, 1892, in-8°. — J.-F. Bladé, *Les comtes carolingiens de Bigorre et les premiers rois de Navarre*, dans *Revue de l'Agenais*, 1895, 1896 et 1897. — J. de Jaurgain, *La Vasconie*, Pau, 1898-1902, 2 vol. in-8°. Les travaux de MM. Oliver, Ximenez de Embun et Campion n'ont été l'objet d'aucune réfutation en règle ; par contre, M. de Jaurgain a pris à partie M. Bladé, *op. cit.*, I, pp. 139-145, et j'ai moi-même combattu très vivement, trop vivement peut-être, M. de Jaurgain. Voir *Les origines du royaume de Navarre d'après une théorie récente*, dans *Revue Hispanique*, 1900, pp. 141-222.

Il convient d'éliminer tout d'abord un certain nombre de textes, manifestement apocryphes, tels que les épitaphes de San Juan de la Peña, la bulle de Grégoire II donnant à Garcia-Semen l'investiture du trône de Navarre, le diplôme du roi Eneco en faveur de Eneco de Lane ou de Lalanne, et le nécrologe de San Victorian ¹. Ces impostures flagrantes étant écartées, restent : 1° des documents d'origine navarraise ou aragonaise, suspects quant à leur provenance, leur contenu, leur rédaction ; 2° des documents d'origine franque ou hispano-musulmane, dignes de foi, semble-t-il. Ceux-ci, découverts pour la plupart à une époque assez récente, et, de plus, très brefs et très fragmentaires, n'ont été utilisés qu'accessoirement ; ceux-là, au contraire, connus de longue date et fort explicites, n'ont cessé d'être interrogés, sollicités, torturés, bref, mis en œuvre.

I

Dans la catégorie des documents suspects, on rangera les chartes et diplômes qui proviennent soit du monastère navarrais de San Salvador de Leyre, soit du monastère aragonais de San Juan de la Peña, soit du cartulaire de la cathédrale de Huesca, appelé *Libro de la Cadena* ; on y rangera aussi la généalogie du Codex de Meyá, le catalogue des rois enterrés à Leyre et les passages que consacrent aux prédécesseurs de Sanche-Garcia le *De Rebus Hispaniae* de Rodrigue de Tolède et la Chronique anonyme de San Juan de la Peña.

A. Documents diplomatiques de Leyre².

Datés des 18 avril 842 (?), 21 octobre 876 (?), 21 octobre

1. Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 36-37, 38, 77, 40 et 58-59, respectivement. Sur la fausseté de cette charte de Eneco, cf. Campion, *op. cit.*, p. 62 et de Jaurgain, *op. cit.*, I, pp. 149-150.

2. Nous citons les textes d'après Manuel Oliver, *Discursos*, qui a donné la meilleure édition des actes de 842, 876 et 901.

880 et 21 mars 901 ; octroyés par Eneco-Semen, Garcia-Eneco et Fortun-Garcia, quatre diplômes de Leyre indiquent soigneusement la filiation de ces rois.

On lit, en effet, dans la charte de 842 ¹ :

« Ego namque Enneco nutu dei Rex filius Simeonis... »

De même, dans la charte de 876 ² :

« Ego rex Garsia filius Enneconis ...cum consilio filii mei Fortunii », et, plus loin : « Igitur ...presente filio meo Fertunio... »

De même, dans la charte de 880 ³ :

« Ego Garseas Rex, filius Enneconis Regis... cum cōsilio filij me Fortunij », et, plus loin : « Et propriè pro remissione patris mei Enneconis, et aui mei Eximini Regis... »

De même, enfin, dans celle de 901 ⁴ :

« Ego Fertunius Rex proles Regis Garsie... »

Semblables mentions ne sont jamais de style en diplomatique ; on pourrait donc supposer, à la rigueur, qu'elles résultent d'interpolations maladroitement et tendancieuses ; mais les actes qui les

1. Donation par Eneco-Semen des *villae* d'*Esa* et de *Benasa*. Oliver, *op. cit.*, *Apéndice*, n° 5, pp. 112-113. Sur l'emplacement de ces deux *villae*, cf. Magallón, *Colección diplomática de San Juan de la Peña*, p. 31, n. 1. — Oliver, *op. cit.*, note 36, pp. 49-51, et p. 113, n. 1, et, après lui Campion, *op. cit.*, pp. 62-65, proposent de dater cet acte de l'ère DCCCLXXXX, IIII des kalendes de mai (852, 28 avril), au lieu de l'ère DCCCLXXX, XIII des kalendes du même mois (842, 18 avril).

2. Donation par Garcia-Eneco des *villae* de *Lerda* et d'*Añues*. Oliver, *op. cit.*, n° 9, pp. 114-115. Sur la date (876 ou 880 ?), voy. Oliver, *op. cit.*, note 44, p. 52.

3. Blancas, *Aragonensium rerum commentarii*, pp. 46-48. Sur le contenu du document, cf. ci-dessous, p. 617. Pour la date de l'acte et les copies que l'on en possède, voy. Oliver, *op. cit.*, note 44, pp. 52-53.

4. Donation par Fortun-Garcia des *villae* de *Olarda*, *San Esteban de Serramediana*, etc. Oliver, *op. cit.*, n° 12, p. 116.

renferment présentent-ils les caractères d'une authenticité certaine? Sans entrer dans le détail de la discussion, il suffira de rappeler que le diplôme de 842 paraît entaché d'anachronismes ¹; que celui de 876 ne saurait guère inspirer confiance ², et que celui de 880 n'est qu'une deuxième édition, revue, corrigée et fort augmentée, du précédent ³.

Au surplus, souvenons-nous que l'on conserve à l'*Archivo histórico nacional* de Madrid, sous le n° 5-R du fonds de Leyre ⁴, une pièce très précieuse, et très suggestive. Sur cette feuille de parchemin, un scribe qui vécut — peut-être — au XI^e siècle, a reproduit en écriture dite visigothique ⁵ :

- 1° La charte déjà citée d'Eneco, fils de Semen, de 842;
- 2° La charte déjà citée de Garcia, fils d'Eneco, de 876 ;
- 3° La charte déjà citée de Fortun, fils de Garcia, de 901 ;
- 4° Un diplôme de Sanche I^{er}-Garcia, daté de 908 (?) et contenant les mots : « Ego Sancius Rex filius Garsiae Regis sucesor in regno germani mei Fortuni ⁶ » ;
- 5° Un autre diplôme de Sanche I^{er}-Garcia, en date du 21 octobre 922 (?) ⁷ ;

1. Cf. *Revue Hispanique*, 1900, pp. 198-201. Voir aussi Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 76-77. Oliver, *op. cit.*, pp. 49-51 et Campion, *op. cit.*, pp. 62-65, ont essayé de sauver le document en changeant sa date. Cf. ci-dessus, p. 616, n. 1.

2. *Ibid.*, pp. 210-211.

3. *Ibid.*, pp. 211-212. Cf. Oliver, *op. cit.*, note 44, p. 53; Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 75-76 et Campion, *op. cit.*, p. 62. — L'acte de 901 paraît meilleur que les précédents, quoique les diverses copies présentent entre elles de notables différences.

4. *Sal. 2, caj. 166.*

5. Le parchemin, qui mesure approximativement 330^{mm} de hauteur sur 440^{mm} de largeur, est assez bien conservé; cependant il est, par endroits, troué ou taché; de plus, l'encre a bavé autour des lettres.

6. Oliver, *op. cit.*, n° 13, pp. 116-117. La date porte : « Era DCCCCLVI XIII kalendas. » Oliver propose, p. 117, n. 1, la correction suivante : « ¿ Era DCCCCXVI? Año 908. »

7. Oliver, *ibid.*, n° 15, p. 118. La date — era DCCCCCLXX — est encore

6° (au verso) un diplôme de Garcia II-Sanche, daté du 14 février 938 et dont la suscription est : « Ego Garsia Rex filius Sancii Regis et Tutae Reginae ¹. »

Observons que ces diplômes sont les plus anciens titres royaux du fonds de Leyre ² et que, pour ces six plus anciens titres royaux, la pièce n° 5 dont nous venons de parler constitue, actuellement, la plus ancienne et la plus pure des copies ³. Observons en outre que, sauf erreur, aucun de ces titres royaux, à l'exception de la charte d'Eneco-Semen, ne se retrouve dans le *Becerro viejo* de Leyre ⁴, lequel avait été compilé à la fin du XII^e siècle ⁵ ; observons aussi que le parchemin aux six diplômes et le catalogue des rois enterrés à Leyre sont unis par des liens

fausse. L'auteur, à la note 1, écrit : « En esta era, que corresponde al año 932, no vivia Sancho Garcés, por lo que debe corregirse, suprimiendo una X. para que sea era DCCCCLX, año 922. »

1. Oliver, *ibid.*, n° 23, p. 122.

2. Après la charte de 938, on passe à des actes de 1015 et 1023. (Fonds de Leyre, nos 6, 7, 8, etc.)

3. Pour nous borner aux documents de l'*Archivo histórico nacional*, notons que la charte de 840 est contenue dans une copie authentique datée du 12 février 1479 (fonds de Leyre, n° 1-R) ; et que l'acte de 876-880 y est représenté par une copie authentique en date du 1^{er} mars 1268 (*ibid.*, n° 2) et par une autre copie, non authentiquée, cette fois, qui est du XIII^e siècle. Quant à l'acte de 901, il se retrouve sur un parchemin (*ibid.*, n° 4), qui est, comme le n° 5 dont nous parlons, du XI^e siècle, autant que l'écriture visigothique semble l'indiquer, mais ce n° 4 présente une rédaction altérée ; de plus, le parchemin a été incisé dans le bas, à droite, et, dans l'incision, on a passé une bandelette, qui conserve encore quelques traces de cire...

4. Nous n'avons pas vu l'original du *Becerro viejo* ; mais nous avons feuilleté les copies des Cartulaires de Leyre que possède l'*Archivo histórico nacional* et qui ont été décrites par Manuel Magallón, *Cartularios de Leire*, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XXXII (1898), pp. 257-261.

5. Cf. A. Luchaire, *Une charte aragonaise de 1025*, dans *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, II (1880), p. 72. Nous remarquerons ici que M. Luchaire nous apprend, *loc. cit.*, n. 1, que la charte d'Eneco-Semen se trouve au f° 265 dudit *Becerro viejo*.

étroits¹. Et, en manière de conclusion provisoire, disons que l'on ne saurait se montrer trop circonspect.

B. *Documents de San Juan de la Peña*².

Le chartrier de San Juan de la Peña était plus riche que celui de Leyre en actes relatifs aux premiers rois de Navarre. Il contenait : 1° trois chartes émanant de Garcia-Semen, ou datées de son règne ; 2° une charte, sans date d'année, souscrite par Garcia-Eneco, et une autre, également sans millésime, mais mentionnant ce souverain ; 3° une charte datée du règne de Fortun-Garcia, et une autre, sans date, rédigée à son époque. Encore laisserons-nous de côté : 1° deux notices de 921³ et 928⁴ qui renferment les noms de Garcia-Eneco et de Fortun-Garcia ; 2° une notice, sans date, où figure à nouveau, — croit-on, — Garcia Eneco⁵.

1. Cf. *Revue Hispanique*, 1900, p. 171, n. 2.

2. Toutes les fois qu'il y aura lieu, nous citerons ces documents d'après l'excellente *Colección diplomática de San Juan de la Peña*, que M. Manuel Magallón avait commencé à publier en juin 1903, comme supplément à la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*. Il est fort regrettable que cette *Colección* ait été interrompue si tôt, car elle faisait le plus grand honneur à l'érudit qui l'avait entreprise. A défaut de l'édition Magallón, nous citerons d'après Oliver.

3. Notice de la confirmation par Sanche I^{er}-Garcia des limites du monastère de *Fontfrida*, dans Magallón, *op. cit.*, n° VIII, p. 28, avec un commentaire critique remarquable, pp. 29-30. Sur l'emplacement du monastère, cf. *ibid.*, p. 13, n. 3.

4. Notice de la confirmation par Garcia-Sanche des limites du monastère de San Juan de la Peña. *Ibid.*, n° IX, pp. 30-32 ; commentaire critique, pp. 32-36.

5. Notice de la fondation par Galindo, comte d'Aragon, du monastère de San Martin de Cercito. *Ibid.*, n° V, pp. 16-17 ; commentaire critique, pp. 18-22. L'acte porte simplement : « et postea confirmaverunt eam rex domnus Garssea et regina domna Urraka maiore. » Pour l'identification de ce Garcia, voy. *ibid.*, p. 20, et sur l'emplacement du monastère de Cercito, p. 16, n. 2.

Le dénombrement étant achevé, voyons les textes :

858 ¹

Hec est scedula scripta de cenobio que vocatur zella quam iusserunt scribere abbas Atilio et domno Gonsalbo cum omni conventu monachorum suorum qui edificaverunt ipsum monasterium. Sub regimine Garcia Scemenonis Rege de Pampilona et comite Galindo in Aragona...

858, 5 août ².

Hec est carta donacionis et oblacionis, quam ego Garsias Semenonis. rex pampilonensium, una cum comite Galindone de Aragon, facio Deo, etc.

Facta carta Era DCCC^a.LX^a.VI^a. in Sancto Iohanne de Penna, nonis augusti. Regnante me rege Garsia Semenonis in Pampilona, comite Galindone in Aragona, Oriol in Boltana, Mancius de Eril in Petra fita, Sancius episcopus in Iacca, Atilo abbas in Sancto Iohanne.

860 ³.

Facto testamento era DCCC.LX^v.VIII. regnante Rege Garcia Scemenones in Pampilona et comite domino Galindo in Aragon et abbas don Gonsaldo in cella. et ego Atilio in ortulo.

Sans date ⁴.

Regnante Garsea Ennecones rege in Pampilona, et episcopus Gulgesindus in episcopatu in Pampilonia, et abbas Fortunio in abbatia in monasterio, que dicitur Legere[nse]...

1. Notice concernant le monastère de San Martin de Cillas (Cillas, *lugar. ayunt.* de Cortillas, *part. jud.* de Boltaña, prov. de Huesca). Oliver, *op. cit.*, n° 6, p. 113. Sur l'emplacement du monastère, cf. Magallón, *op. cit.*, p. 7, n. 2.

2. Donation par Garcia-Semen et le comte d'Aragon Galindo au monastère de San Juan de la Peña de celui de San Martin de Cillas. Magallón, *op. cit.*, n° II, pp. 6-8. Le même acte, modifié, se retrouve avec la date de 964, 5 août. Cf. *ibid.*, n° III, pp. 8-9, et commentaire critique, pp. 10-13.

3. Donation par l'abbé de Huertolo, Atilio, au monastère de San Martin de Cillas, de l'église de San Esteban de Huertolo. Oliver, *op. cit.*, n° 7, pp. 113-114.

4. Notice de la fondation du monastère de Fontfrida par Garcia-Eneco. Gulgesindo, évêque de Pampelune, et Fortun, abbé de Leyre. Magallón, *op. cit.*, n° IV, pp. 13-14, et commentaire critique, pp. 14-16.

Sans date d'année, 5 juillet ¹.

Facta cartola donationis ecclesie. III Nonas Iulii. Regente comite Galindone Aragone Garsea Enneconis Pampilona.

893 ².

Hec est carta de illo termino de Lauasal monasterio, quomodo partiuit illo rex Fortunio Garcianes alia uice in Era DCCCCXXXI^a, XIII annos postquam Carulus rex uenit in Ispania...

Facta carta in Era DCCCCXXXI^a. Regnante rege Fortunio Garcianes in Pampilonia, et comite Galindo Asnar in Aragone, Adefonssus in Gallecia, Garcia Asnares (*var.* Sanz) in Gallias, Raymundus in Pallares, pagani uero Mahomat Elinculupe (*var.* Eben lupu) in Ualle thenna (*var.* Balle terra), Mahomat et Atauel (*var.* et Mohamat Atauel) in Oscha, abbas dompnus Bancius in cenobio Sanctorum Iuliani et Basilisse de Lauasal.

Sans date ³.

Facta carta regnante Fortunio Garsee in Pampilona et Asnario comite in Aragone et abba Galindo in fonte frida... Signum Fortunio Garsee Regis pampilonensium. Signum Asnari comitis aragonensis.

A lire les extraits rapportés ci-dessus, on aurait presque le droit de prétendre que les actes de San Juan de la Peña sont authentiques ; mais, dès qu'on parcourt le contexte, l'illusion se dissipe bien vite. Tantôt ces chartes sont rédigées sous la forme de notices, éminemment suspecte en l'espèce, — et tel est le

1. Donation faite par Semen et Fessema au monastère de San Martin de Cercito. Oliver, *op. cit.*, *Apéndice*, n° 21, p. 121. Cf. Magallón, *op. cit.*, p. 17, n. 4.

2. Notice de la délimitation par Fortun-Garcia du territoire appartenant au monastère de San Julian de Labasal ou Nabasal. Magallón, *op. cit.*, n° VII, pp. 22-24. et commentaire critique, pp. 24-27. Sur l'emplacement de ce monastère, cf. *ibid.*, p. 2, n. 1.

3. Donation faite par l'évêque Semen au monastère de Fontfrida. Oliver, *op. cit.*, n° 10, p. 115.

cas, par exemple, pour les actes de 858 ¹ et 893 ² ; tantôt le dispositif est émaillé de vocables qui choqueraient le philologue le plus naïf, — et cela se produit pour l'acte de 860 ³, — ou mentionne certains personnages dont la présence est au moins étrange (voir la même charte de 860) ⁴ ; tantôt on s'étonne de rencontrer certaines manières de dater qui n'ont aucune raison d'être (cf. la charte de 893 ⁵), etc., etc. Ajoutons, à titre de simple renseignement, que ces actes ne nous sont connus que par le *Libro Gótico* de San Juan de la Peña, — lequel avait été formé à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle ⁶, — ou par des copies isolées de la même époque : une seule remonte au XI^e siècle ⁷.

C. Charte du *Libro de la Cadena*, de Huesca.

L'unique charte que nous fournit ce cartulaire s'accompagne d'une date étrangement libellée, savoir :

1. Cf. *Revue Hispanique*, 1900, pp. 202-203. Voir aussi Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 77-78.

2. *Ibid.*, p. 213.

3. *Ibid.*, p. 204. Il s'agit des mots « denante », « mesquinos », etc. Voir aussi Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 77-78.

4. Il y est question d'un « domino Gonsaldo capellano de Rege domino Carolo », c'est-à-dire chapelain de Charles le Chauve.

5. Cf. les mots rapportés ci-dessus : « XIII annos postquam Carulus rex uenit in Ispania ». Oliver, *op. cit.*, p. 28, écrit au sujet de ce passage : « lo cual « parece ha de entenderse de Carloman, tercero de los Cárlos, á contar desde « el grande emperador, como indica el Tudense, afirmando la venida de aquel « á visitar les iglesias de San Salvador y Santiago. » Nous laissons à l'auteur la responsabilité de son audacieuse explication.

6. Cf. Magallón, *op. cit.*, p. 14, n. 1.

7. C'est le parchemin contenant les actes relatifs au monastère de Cercito, qui est, partiellement, du XI^e siècle. Cf. Magallón, *op. cit.*, p. 17, n. 4.

Facta cartha era DCCCC.V. Regnante Carolo Rege in Francia. Altonso filio Hordonis in Gallia Comata. Garsia Enneconis in Pampilona ¹.

Un commentaire est superflu ².

D. *Codex de Meyá.*

Quoique remaniées, voire même fausses, toutes les chartes de Leyre et plusieurs de San Juan de la Peña renferment des dates : en revanche, la généalogie du Codex de Meyá (fin du x^e siècle ? ³) énumère une longue suite de naissances, de mariages et de morts sans jamais les localiser dans le temps. Que cette généalogie soit l'œuvre, ainsi qu'on l'a soutenu, d'un moine bien informé, cela est possible ; toutefois, comme cela ne peut pas être démontré, du moins pour les premiers rois de Navarre, faute de termes de comparaison, mieux vaut écarter ce texte pour cause de suspicion légitime ⁴.

D'ailleurs, la généalogie du Codex de Meyá présente un inconvénient très grave : le rédacteur, qui distingue si bien les deux branches de la famille royale navarraise, n'a pas songé à nous dire quels sont, parmi les très nombreux personnages qu'il cite, ceux qui ont effectivement régné. Sans doute, il est excusable, puisqu'un généalogiste n'est pas un historien ; mais son silence autorise toutes les combinaisons, et rien n'est, en effet,

1. Donation faite par Galindo-Asnar, comte d'Aragon, au monastère de San Pedro de Ciresa. Oliver, *op. cit.*, n° 18, p. 119.

2. Cf. *Revue Hispanique*, pp. 208-210.

3. Il faut avoir soin de distinguer l'âge de la généalogie de celui du manuscrit qui la renferme. On examinera avec intérêt les fac-similés de notre texte qu'a publiés M. S. Sanpere y Miquel, dans *Los orígenes del condado de Pallás y su historiador Fray Francisco Llobet y Más, Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, X (1904), pp. 373-398.

4. Sur la valeur de cette généalogie, cf. *Revue Hispanique*, 1900, pp. 161-188, où sont discutées les opinions de Traggia, Oliver, Ximenez de Embun, Campion et de Jaurgain.

aussi aisé que d'accommoder le document suivant les préférences personnelles de chaque érudit. Le rapproche-t-on des chartes de Leyre et de San Juan de la Peña? On obtient un total de quatre princes ¹. Le rapproche-t-on... Mieux vaut montrer au lecteur ce qu'est notre généalogie que d'essayer toutes les combinaisons possibles ².

Ordo numerum regum pampilonensium ³.

§ 1. Enneco cognomento Aresta genuit Garsea Enneconis et Domna Assona, etc.

§ 2. Garsea Enneconis accepit uxor Domna... filia de... et genuit Furtunio Garseanis, et Sancio Garseanis, et Domna Onneca, etc.

§ 3. Furtunio Garseanis accepit uxor Domna Oria filia de... et genuit Enneco Furtunionis, et Asenari Furtuniones, et Belasco Furtuniones, et Lope Furtuniones, et Domna Onneca, etc., etc.

Item alia parte regum.

§ 10. Garsea Scemenonis, et Enneco Scemenonis fratres fuerunt. Iste Garsea accepit uxor Onneca Rebelle de Sancossa, et genuit Enneco Garseanis, et Domna Sanzia. Postea accepit uxor Domna Dadildi de Paliars soror Regimundi Comititis, et genuit Sanzio Garseanis et Scemeno Garseanis.

§ 11. Enneco Garseanis accepit uxor Domna Scemena, et genuit Garsea Enneconis, qui fuit occisus in Ledena, et Scemeno Enneconis, et Furtunio Enneconis, et Sanzio Enneconis, etc.

§ 12. Scemeno Garseanis accepit uxor Domna Sanzia Asnari Santionis filia, et genuit Garsea Scemenonis, et Sancio Scemenonis, etc., etc.

1. A savoir, Eneco-Semen dit Arista, Garcia-Semen, Garcia-Eneco et Fortun-Garcia : c'est la liste de M. de Jaurgain.

2. Il serait instructif, mais fastidieux, de voir, par exemple, quel parti Traggia a tiré de cette généalogie fameuse, tant dans l'article *Navarra* du *Diccionario geográfico-histórico de España por la Real Academia de la Historia* (Madrid, 1802, 2 vol. in-4°), que dans son *Discurso histórico sobre el origen y succession del reyno pirendico hasta don Suncho el Mayor, leído... el día 10 de febrero de 1799* (apud *Memorias de la R. Academia de la Historia*, t. IV, Madrid, 1805, in-4°).

3. Nous suivons, pour le texte, l'édition de Oliver, *op. cit.*, *Apéndice*, n° I, pp. 107-109, et pour la numérotation des paragraphes celle de M. Sanpere y Miquel, *loc. cit.*, pp. 381-385.

E. *Catalogue des rois enterrés à Leyre*

Avec ce catalogue, on entre de plain-pied dans le domaine de la supercherie ¹. Un moine du XI^e ou du XII^e s., ayant peut-être consulté les chartes de Leyre, dont nous nous sommes occupés plus haut, a commencé par établir la liste suivante : Eneco-Semen, Garcia-Eneco et Fortun-Garcia. Aux documents diplomatiques il a soudé des traditions locales, — mort de Garcia-Eneco *in Lumberri*, entrée de Fortun-Garcia au cloître ; il a même consigné un fait exact, — retour en Navarre de Fortun-Garcia retenu prisonnier à Cordoue ; mais il a adopté une chronologie fantaisiste et fabriqué deux prédécesseurs à Eneco-Semen ; du reste, il les a fabriqués avec une ingénuité qui diminue sa faute ; partant de ce principe que tous les Vascons du IX^e et du X^e siècles portaient comme deuxième nom celui de leur père, il a, comme on va le voir, restitué un Semen-Eneco, père d'Eneco-Semen et un Eneco-Garcia, père du Semen-Eneco déjà nommé ².

Era DCCV obiit rex Enneco Garseanes, QUI FUT VULGARITER VOCATUS ARIESTA UXOR istius fuit vocata Eximina. *Post hec* regnavit pro eo filius eius Eximinius Enecones, *uxor cui fuit Munia* ; et obiit era DCCLXXV ; et regnavit pro eo filius eius XXII annis Enneco Xemenones, et obiit era DCCCL, *uxor istius fuit Oneca regina, tempore quorum fuerunt märtires translate ab Osca in monasterio Leiores*. Postea regnavit pro eo filius eius Garsea Ennecones, annis XII, et

1. Cf. Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 21-23.

2. D'après M. de Jaurgain, *op. cit.*, I, pp. 138-139, qui identifie, à l'aide du Codex de Meyá, les personnages du *Catalogue*, « le prétendu roi *Enneco Garseanes*, époux d'*Eximina*, était sans contredit Eneco-Garcia, duc des Navarrais en 850, mort vers 851, neveu du roi Eneco-Semen, car le Codex de *Meya* ...atteste que sa femme se nommait *Scemena*. » Et l'auteur continue : « Puis vient son fils *Eximinius Enecones*, également qualifié roi. Or, selon le même Codex, le second fils du duc Eneco-Garcia se nommait Semen-Eneco... Le roi Eneco-Semen, époux d'*Onneca*, que le catalogue fait fils du précédent, était en réalité son grand-oncle », etc.

objit era DCCCXXXV. Post cuius obitum venit Fortunius Garseanes de Corduba, et inveniens ipsum mortuum in Lumberri transtulit corpus eius ad monasterium Legeren, et regnavit PRO EO FRATER EIUS annis LVII. Post quam senuit fuit effectus monachus in monasterio Legerensi, et regnavit pro eo frater eius Sancius Garseanes cum uxore sua Dña Tota regina '...

Ce texte avait été écrit sur un feuillet resté blanc du *Libro de la Regla*, — lequel serait du XI^e ou du XIII^e siècle², — et il paraît que « el original contenía palabras interlineadas, sobrepuestas al márgen y testadas ». ³

F. Rodrigue de Tolède et l'Anonyme de San Juan de la Peña.

Aventures du premier chef souverain de la Navarre, Eneco-Arista, lequel aurait été originaire du comté de Bigorre ; mort de son fils Garcia-Eneco, tué par les Arabes à *Larumbe* ; accouchement *in articulo mortis* de la femme de Garcia-Eneco, la reine Urraca, qui, blessée dans cette bataille de *Larumbe*, met au monde Sanche-Garcia, tout ce récit, que nous devons à Rodrigue de Tolède, fourmille d'invéraisemblances. Navarrais de naissance, le docte archevêque s'est borné — cela ne peut faire aucun doute — à recueillir des traditions locales⁴. Et ces légendes — chose curieuse — ignoraient vraisemblablement l'existence de

1. Nous avons reproduit fidèlement l'édition de Yanguas, *Adiciones al Diccionario de antigüedades de Navarra* (Pamplona, 1843, pet. in-4°), p. 259.

2. Cf. Yanguas, *op. cit.*, p. 250. L'auteur nous prévient à ce propos que, dans son texte, il a imprimé « las palabras interlineadas y sobrepuestas con letra cursiva, y las testadas con versalillas. »

3. Voir Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 15-17. L'auteur estime cependant, p. 16, que jusqu'au mariage de Garcia-Eneco avec Urraca, « la historia del arzobispo D. Rodrigo caminó con serena claridad y exactitud. » Il admet donc tout le chapitre qui a trait à Eneco-Arista. Cf. *ibid.*, pp. 175-176. Campion, *op. cit.*, pp. 55-56, professe la même opinion. Voy. *Revue Hispanique*, 1900, pp. 154-155.

4. « El libro llamado de la Regla, que es un tomo en folio escrito en vitela segun algunos en el siglo XI, y en el XIII segun otros... » Abella, dans *Diccionario geográfico-histórico de España*, I, p. 446, col. 2.

Fortun-Garcia, le prisonnier des Maures, car dans le *De rebus Hispaniae* Rodrigue ne nomme pas ce personnage, dont il dit quelques mots, peut-être à son insu, dans l'*Historia Arabum* ¹.

Quant à la Chronique de San Juan de la Peña, elle s'inspire partiellement de Rodrigue, auquel elle emprunte, non sans les modifier, les paragraphes consacrés à Eneco-Arista et à Garcia-Eneco (elle aussi omet Fortun-Garcia). D'autre part, — et encela la Chronique diffère du *De rebus Hispaniae*, — avant Eneco Arista, lequel ne serait monté sur le trône qu'à la suite d'un interrègne, elle dresse une première liste de cinq ou six princes. Cette liste commence à *Garcia-Semen* pour se terminer avec un certain Semen-Garcia et le fils de celui-ci, Garcia, tout en passant par *Garcia-Eneco*, *Fortun-Garcia* et Sancho-Garcia. Ici, l'auteur paraît avoir connu les chartes du monastère de San Juan, quoique chartes et chronique contiennent des éléments chronologiques discordants ².

Afin de mieux montrer les similitudes et les dissemblances, nous avons, lorsqu'il y a lieu, imprimé sur deux colonnes, les textes de Rodrigue de Tolède et de l'Anonyme de San Juan de la Peña.

CHRONIQUE DE SAN JUAN DE LA PEÑA³

Cap. V. *De bedifficatione Sancti Iohannis de la Peña.*

...Et tunc temporis regnauat in Nauarra rex Garcias Eximinij et regina Eneca uxor sua. Et in Aragonia dominabatur comes Azenarius... anno Domini DCCLVij.

1. Cf. ci-dessous, p. 637, n. 1.

2. Pour plus de détails se reporter à Ximenez de Embrun, *op. cit.*, pp. 18-21, que nous avons simplement résumé.

3. Nous citons d'après l'édition, unique, de T. Ximenez de Embun, *Historia de la Corona de Aragon... conocida generalmente con el nombre de Crónica de San Juan de la Peña...* Zaragoza, 1876, in-4° (*Biblioteca de escritores aragoneses*, Sec. I, t. I). Nous avons collationné le texte de l'édition sur le ms. nouv. acq. lat. 1684 de la Bibliothèque Nationale de Paris (cf. Alfred Morel-Fatio, *La*

Cap. VI. *De Rege Garcia Eneci.*

Post mortem regis Garciae Eximini regnauit Pampilone rex Garcias Eneci. anno Domini octingentesimo nonagesimo primo.

Cap. VII. *De rege Fortunio Garcia.*

Mortuo quidem dicto rege Garciae Eneci, regnauit post eum rex Fortunius Garciae, anno Domini DCCCC tertio. Et tempore ipsius decessit dictus Aenarius comes Aragoniae.

Cap. IX. *De rege Santio Garciae, et eius gestis.*

Post mortem siquidem regis Fortunij Garciae regnauit in Pampilona rex Sancius Garciae... Regnauit autem dictus Sanctius Garciae rex in Pampilone, viginti annis.

Cap. X. *De rege Eximino Garciae, qui sine filiis obiit et eius gestis.*

Mortuo quidem dicto Rege, regnauit Eximinus Garciae cum suo filio Garcia, quorum alia memoria non habetur. Decesserunt enim nullo rectore vel successore eorum superstiti.

RODRIGUE DE TOLEDE, *De rebus Hispaniae, lib. V*¹.

Cap. 21. *De ortu et genealogia Regum Nauarrensiū.*

...Cum enim Castella, Legio, et Nauarra variis Arabum incursionibus vastarentur, vir aduenit ex Bigorciae Comitatu², bellis et incursibus ab

Et vniuersitas seu generales illius terrae, videntes eos remanere sine gubernatore, et terram existere desolatam et domino viduatam, inquisierunt quem possent eligere dominum et deffensorem eorum, et non inuenito aliquo magis strenuo et fortunato, quam nobilis quidam vir, oriundus comitatus de Bigorra, vocatus Enecus.

Chronique de San Juan de la Peña, dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIV, 1893, pp. 97-100); mais nous n'avons guère trouvé que des variantes orthographiques sans grande importance. Signalons au lecteur que la critique de cette Chronique vient d'être renouvelée par M. J. Massó Torrents. Voir ci-dessus, p. 554 et suiv.

1. D'après l'édition de Schott, *Hispaniae illustratae*, t. II, qui n'est pas la meilleure, mais qui est la plus accessible.

2. On lit dans Oliver, qui reproduit ce texte, *op. cit.*, p. 45, n. 24 : « ex Bigorrie comitatu (asi en el códice T. 204 de la Biblioteca Nacional; en la traduccion castellana M S., F. 60, de la misma Biblioteca, *Bigorria*). »

infantia assuetus, qui Enecho vocabatur, et quia asper in præliis, Arista agnomine dicebatur, et in Pyrenæi partibus morabatur, et post ad plana Nauarræ descendens ibi plurima bella gessit : vnde et inter incolas regni meruit principatum. Hic genuit filium Garsiam nomine, cui uxorem Vrracam de regio semine procurauit.

qui ad has partes venerat pro deffendendo christianos ab austeritatibus et terribilibus persecutionibus mauro- rum, quos plures devicerat comiterat- que in fugam, propter eius nobilitatem, et animositatem quam habebat in expeditione armorum, gentes terræ, concordantes vnanimiter cum Fortunio Eximini comite Aragonia, eligunt ipsum Ennecum in regem Pampilone. Et adeo erat animosus et voluntarius bellare continue contra sarracenos, quod vix vna die cessabat, aut cessare volebat, quim preliaretur cum eis, et ex hoc fuit sibi imposi- tum cognomen Arista; nam sicut arista iuncta igni de facili ardet, ita rex Ennecus sentiens mauros velle preliari cum ipso, statim ardebat bel- lare cum illis; et ex illa ora citra fuit vocatus Ennecus Arista: et duxit in vxorem reginam Thodam, ex qua procreauit vnum filium, qui fuit voca- tus Garcias Enneci. Decessit autem dictus Ennecus Arista, in ecclesia Sancti Saluatoris Leyre, fuit traditus ecclesiasticæ sepulturæ.

Cap. 22. *De Rege Garsia Enechonis, et filio eius Sancio.*

Mortuo autem Enechone Arista regnauit Garsias Enechonis filius eius, vir largus, et strenuus, et in bellis continue se exercens. Cumque qua- dam die minus caute in quodam vi- culo qui Larumbe dicitur resideret, superuenientes Arabes improuidum occiderunt, et Reginam Vrracam vxorem suam prægnantem in vtero lan- cea perculserunt. Sed continuo ad- uëtu suorum latrunculis Arabum

Cap. XI. *De rege Garcia Enneci, et eius gestis.*

Mortuo siquidem dicto rege Ennea- co Arista, successit sibi in Regno dic- tus Garcias Enneci eius filius, qui regnauit cum domina Thoda matre sua. Quique fuit multum liberalis, vir bonus, et voluntarius bellare cum mauris... Et post paucum tempus dictus Rex decessit, et fuit sepultus honorifice in dicto monasterio, quod hodie Sanctus Johannes de la Peni- vocatur.

effugatis Regina morti proxima, tamen viua, per vulnus lanceæ sicut Domino placuit, infantulum est enixa, et fœtus ministerio muliebri vitæ miraculo omnium est seruatus, et Sanctius Garsizæ fuit vocatus. Mortua autem matre, quidam nobilis qui à tempore Enechonis Aristæ adhæserat Regi Garsizæ, suscepit infantulum, et fecit eum diligentissime enutrir...

Cap. XII. *De miraculo qualiter natus fuit rex Sanctius, et quo modo fuit rex, et de gestis eius.*

Sepulto dicto Rege, superfuit Oñega vxor sua pregnans. Et quadam die transeunte ipsa per vallem de Aibar, contigit casus infortunatus, videlicet; quod quam plures sarraceni dederunt insultum contra dictam Reginam, et interfecerunt totam suam familiam, ipsam que percuserunt cum lancea in ventre, cuius ictu protinus spirauit. Quo facto post paululum transiuit per dictam vallem quidam nobilis baro montanearum¹ Aragonum, et prospiciens terribilem mortalitatem ibi factam de christianis, vidit quod per vultus² illatum in ventre dictæ Reginæ, exhibat manus paruuli. Et descendens fecit aperire, vt aptius fieri potuit, ventrem dictæ Reginæ, et inde abstraxit filium viuum, quem secum abduxit et baptizare fecit, sibi que fuit nomen positum Sanctius Garcia et eum fecit honorifice educari...

II

Exception faite des chartes de San Juan de la Peña, tous les documents que nous avons passés en revue se réduisent, malgré leur diversité apparente, à un type unique : ce sont des généalogies, dont une seule se présente comme telle, les autres étant dissimulées sous des formes plus ou moins trompeuses.

Les textes que nous allons étudier maintenant appartiennent,

{ 1. Montanearum, *ms.*

2. Vultus, *ms.*

sans restriction aucune, à la catégorie des sources narratives : ce sont des extraits d'annales et de chroniques soit latines, telles que le *Fragmentum Chronici Fontanellensis* et l'*Historia Arabum* de Rodrigue de Tolède, soit arabes, telles que le *Bayano 'l-Mogrib* d'Ibn Adhari, le *Kamil fi'l-tarikh* d'Ibn al-Athir et le *Kitab al'ibar* d'Ibn Khaldoun ¹.

*
**

A l'année 228 (10 octobre 842-29 septembre 843), Ibn al-Athir parle des combats que se livrèrent le gouverneur de Tudèle, Mousa, et un général du khalife Abd er-Rahman, El-Harith ibn Yazig. Il nous apprend ainsi que Mousa, assiégé à Arnedo par El-Harith,

« députa alors à Garcia, l'un des princes polythéistes d'Espagne : une alliance fut conclue entre eux contre El-H'arith, etc.

ثم سار الى ارنيط فحصر موسى بها فارسل موسى الى غرسية وهو من ملوك الازدلسيين المشركين واتفقا على الكارث ...

Poursuivant son récit, Ibn al-Athir ajoute qu'en ramadan 229 (mai-juin 844), Abd er-Rahman envoya son fils Mohammed contre Mousa :

1. Les chroniques arabes encore inédites fourniront peut-être quelque jour des indications nouvelles; il conviendrait d'étudier, notamment, l'ouvrage d'Ibn al-Khatib, qui a été signalé en 1890 par M. E. Fagnan dans la *Revue Africaine*, pp. 259-262, et qui est conservé, sous le n° 586, à la Bibliothèque-Musée d'Alger (cf. le catalogue de M. Fagnan, n° 1617, p. 449). L'Académie de l'Histoire possède (ms. arabe n° 37) un autre exemplaire de cette chronique. Cf. Fr. Codera, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XVI, pp. 393-394.

2. Ibn al-Athir, *Chronicon quod perfectissimum inscribitur*, ed. C. J. Tornberg, VII, p. 5; traduction E. Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne* (Alger, 1901, in-8°), p. 219.

ونقدّم محمد إلى بنبلونة فوقع عندها بجمع كثير من المشركين وقتل
فيها غربية وكثير من المشركين

« Moh'ammed s'avança vers Pampelune et livra près de cette ville à une forte armée polythéiste une bataille où Garcia et nombre des siens périrent »

Les événements de 228 sont encore rapportés, mais de façon plus brève, par Ibn Khaldoun qui, sans préciser l'année, écrit ² :

ثم سار حصار موسى إياما في أرط فاستنصر موسى بغوسية من ملوك
الكفر

Ensuite, il [El-Harith] assiégea Mousa pendant quelques jours dans Arnedo et Mousa demanda du secours à Garcia, un des rois des Infidèles.

Et, à l'année 229 (30 septembre 843 — 17 septembre 844), il continue ainsi ³ :

1. Ibn al-Athir, texte et traduction, *loc. cit.* — Ibn Adhari, édit. Dozy, t. II, pp. 88-89, mentionne cette expédition, mais ne nomme pas Garcia. Dozy, *Recherches*, 2^e édit., t. I, p. 223; 3^e édit., t. I, p. 212-213, fait très brièvement allusion à ces événements : « puis, écrit-il, ayant eu une querelle avec un « général fort en faveur auprès du sultan, il [Mousa] se révolta, conclut une « alliance avec le roi de Navarre, et battit avec lui l'armée du sultan. » Dozy renvoie à Nowairi (lequel ne fait que copier Ibn al-Athir), à Ibn Khaldoun et à Ibn Adhari. M. Oliver, *op. cit.*, p. 47, n. 32, renvoie à son tour à ces auteurs, d'après Dozy; mais il y ajoute Makkari, I, p. 222; c'est, du reste, chez ce dernier historien, et non chez Dozy, qu'il a puisé les éléments du récit qu'il nous donne pp. 23-24.

2. Ibn Khaldoun, édit. de Boulaq, t. IV, p. 129. Le mot إياما manque dans l'édition; nous l'avons rétabli d'après le ms. arabe 1529, fol. 58 v., *in fine*, de la Bibliothèque Nationale de Paris. — Makkari a omis ce passage d'Ibn Khaldoun.

3. Ibn Khaldoun, édit. de Boulaq, *loc. cit.*: ms. 1529, fol. 59 r., l. 1-3. — Makkari, édit. Dozy, I, p. 222, copie Ibn Khaldoun, mais supprime la proposition concernant Mousa; on lit en effet :

وفي سنة ٢٩ بعث ابن محمد بالعساكر ونقدّم إلى بنبلونة فوقع
بالمشركين عندها وقتل غربية صاحبها وهو من أكبر ملوك النصارى

Cf. les traductions de Murphy, *The history of the Mahometan empire in Spain*.

وبعث ابند محمدا في العساكر سنة تسع وعشرين وحاصر موسى بتطيلة
حتى صالحه ونقدم الى بنبلونة فوقع بالمشرقيين عندها وقتل غرسية
صاحبها الذي أنجد موسى على الحرث

En 229, le fils de Mohammed partit en expédition, assiégea Mousa dans Tudèle jusqu'au moment où ils conclurent la paix; puis il s'avança vers Pampelune et attaqua les infidèles près de cette ville; au nombre des morts se trouva Garcia, le chef de Pampelune, qui était l'allié de Mousa contre El-Harith.

Il y aurait donc eu, à Pampelune, en 842-844, un souverain appelé Garcia.

*
* *

A l'année 850, le *Fragmentum Chronici Fontanellensis* mentionne en ces termes une ambassade envoyée à Charles le Chauve par les ducs des Navarrais *Induo* et *Mitio* ¹.

« Carolus placitum in Vermeria palatio tenuit in mense Iunio. Ibi ad eum legati venerunt Induonis et Mitionis ducum Naverrorum, dona afferentes. Paceque petita et impetrata, reversi sunt. »

*
* *

A l'année 245 (8 avril 859-27 mars 860), Ibn al-Athir raconte une invasion des Normands en Espagne: il termine par cette phrase ² :

(London, 1816, in-4^o), p. 92, et de Gayangos, *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*, t. II, p. 114. (Gayangos, en outre, analyse, p. 431, n. 4, le texte de Nowairi). Ce texte de Makkari, utilisé, comme nous l'avons vu plus haut, p. 632, n. 1, par Oliver, l'a été également par Ximenez de Embun, *op. cit.*, p. 176.

1. *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. II, p. 303.

2. Ibn al-Athir, texte, t. VII, p. 58; trad. Fagnan, *loc. cit.*, p. 235. Le passage correspondant de Nowairi, qui, nous l'avons dit, se borne à copier Ibn al-Athir, a été publié par Dozy, *Recherches*, 3^e édit., t. II, p. LXXVIII et traduit p. 283. Gayangos, *op. cit.*, t. II, p. 435, n. 35, a également traduit ce passage de Nowairi; mais au lieu de *Pampelune*, il a lu *Barcelone* : برشلونة au lieu de بنبلونة.

ومضت مراكب المجوس حتى وصلت الى مدينة بنبلونة فاصابوا
صاحبها غرسية الفرنجى فاقتدى نفسه منهم بتسعين الف دينار

« La flotte ennemie s'avança jusqu'à Pampelune, dont le chef franc Garcia dut racheter sa vie moyennant 90.000 dinars. »

Ibn Khaldoun consigne le même fait ¹ :

ومضت مراكب المشركين الى بنبلونة واسر واصاحبها غرسية وفدى
نفسه منهم بسبعين الف دينار

L'armée ennemie s'avança vers Pampelune et elle fit prisonnier Garcia, le chef de la dite ville, qui se racheta pour la somme de 70.000 dinars.

*
**

Enfin, en 246 (28 mars 860) et en 247 (17 mars 861-6 mars 862), nous trouvons, sur une expédition dirigée par le khalife Mohammed contre la région de Pampelune, plusieurs textes fort curieux ². L'un, tiré d'Ibn Khaldoun, contient en abrégé toute une liste des premiers rois de Navarre : Eneco, Garcia fils d'Eneco, et Fortun fils de Garcia fait prisonnier et emmené à Cordoue ³.

1. Ibn Khaldoun, édit. de Boulaq, t. IV, p. 131 : ms. 1529, fol. 59 v., l. 9-10. Dans le ms., on lit *المجوس* au lieu de *المشركين*. Makkari, ici encore, a supprimé ce passage d'Ibn Khaldoun.

2. Ils ont été énumérés, très brièvement, par Dozy, *Recherches*, 3^e édit., t. II, p. 285.

3. Le passage que nous reproduisons a été omis dans l'édition de Boulaq : nous l'empruntons au ms. 1529, déjà cité (texte identique dans le ms. 1519). On y remarquera une erreur : les événements de l'année 247 précèdent, ou semblent précéder, ceux de l'année 246. C'est sans doute une faute de copiste. Pour s'en assurer, il aurait fallu collationner le texte sur le ms. arabe 1238 du British Museum, qui a été revu par Ibn Khaldoun lui-même. Cf. *Catalogue codicum manuscriptorum orientalium qui in Museo Britannico asservantur*, t. II (Londini, 1846, in-fol.), pp. 565-568.

وفي سنة سبع وأربعين اغزا عساكره الى نواحي بنبلونة وصاحبها يومئذ غرسية بن ونقه وكان يظاهر اردون بن ادفونش فعاش في نواحي بنبلونة ورجع ثم غزا سنة ست وأربعين بلاد بنبلونة فدوخوا وفتح كثيرا من حصونها واسر فرنون بن صاحبها غرسية فبقى اسيرا بقرطبة عشرين سنة ورجع محمد من ارض بنبلونة بعد اثنين وثلاثين يوما

En 247 (*sic*), le khalife Mohammed envoya l'armée sur le territoire de Pampelune, dont le chef était alors Garcia, fils d'Eneco, allié d'Ordoño, fils d'Alphonse ; il ravagea le territoire de Pampelune et s'en retourna. Puis en l'année 246 (*sic*), il envahit le pays de Pampelune et le soumit ; il s'empara de nombreuses forteresses situées dans la région et il fit prisonnier Fortun, fils du chef de Pampelune, Garcia, qui demeura captif à Cordoue pendant vingt ans ; Mohammed quitta le territoire de Pampelune après y avoir séjourné pendant trente-deux jours ¹.

Un autre texte, pris dans Ibn Adhari et daté de 246, nomme seulement le roi de Navarre Garcia et Fortun Ibn Garcia, dit Al-Ancar ².

1. Makkari, I, pp. 225-226, abrège Ibn Khaldoun de la façon suivante :

وفي سنة ٤١ اغزى محمد الى نواحي بنبلونة وصاحبها حينئذ غرسية بن ونقه وكان يظاهر اردون بن ادفونش فعاش في نواحي بنبلونة ورجع وقد دوخوا وفتح كثيرا من حصونها واسر فرنون ابن صاحبها غرسية فبقى اسيرا بقرطبة ٢٠ سنة

Cf. les traductions de Murphy, *op. cit.*, p. 95, qui appelle Fortun, « the king's brother », et de Gayangos, *op. cit.*, t. II, p. 127. Ce passage de Makkari a été utilisé par Oliver, *op. cit.*, pp. 25-26 ; cf. *ibid.*, p. 52, n. 38. Ximenez de Embun, *op. cit.*, p. 177, paraît se servir du même document, mais il le combine avec un passage de la chronique d'Albelda (c. 70), d'où les noms de « Fortun ben Al-Aziz ? » (*sic*) et de « Fortun ibem Alacela », que nous remarquons sous sa plume. Pour M. Ximenez de Embun, ce Fortun, fait prisonnier par les Arabes, ne serait donc pas fils du roi de Navarre Garcia.

2. Ibn Adhari, édit. Dozy, t. II, pp. 99-100 ; trad. Fagnan, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano'l-Mogrib*, t. II (Alger, 1904, in-8°), pp. 158-159. Ce texte a été utilisé par Oliver, *loc. cit.*

وفي سنة ٢٤٦ اغتذى الأمير محمد بن عبد الرحمن إلى أرض بنبلونة
أحد قواده فخرج في هذه الغزوة خروجا لم يخرج قبله مثله جمعا وكثرة
وكمال عدة وظهور هيبته وكان غرسية اذذاك متظافرا مع اردون صاحب
جليقية فأقام هذا القائد يدون أرض بنبلونة مترددا فيها اثنين وثلاثين يوما
يخرب المنازل وينسف الثمار ويفتح القرى والحصون وافتتح في الجملة
حصن قشتيل وأخذ فيه فرنون بن غرسية المعروف بالانقر وقدم به إلى
قرطبة فأقام بها محبوبا نحو من عشرين سنة ثم رآه الأمير إلى بلده وعمر
فرنون مائة وست وعشرون سنة

« En 246, l'émir Mohammed confia à l'un de ses officiers le commandement d'une expédition dirigée contre Pampelune, plus considérable qu'aucune autre antérieure par le nombre de ceux qui y participaient, par le soin donné aux approvisionnements, par l'aspect imposant de l'ensemble. Or Garcia [ben Inigo] 'était alors en querelle avec Ordoño, roi de Galice', et notre général subjuga le territoire de Pampelune, qu'il traversa dans tous les sens pendant trente-deux jours, ruinant les habitations, détruisant les arbres, conquérant les bourgades et les châteaux-forts. Il se rendit entre autres maître du fort de K'achtîl : il y fit prisonnier Fortoun ben Garcia surnommé El-Ank'ar (le borgne), qu'il emmena à Cordoue, où ce prince resta environ vingt ans emprisonné, puis fut renvoyé par l'émir dans son pays. Fortoun vécut cent vingt-six ans. »

Deux autres textes, dus à Rodrigue de Tolède et à Ibn al-Athir, omettent le nom de Garcia, mais parlent de Fortun dans des termes identiques à ceux des textes précédents.

Voici le passage de Rodrigue :

Sequenti anno rex Mahomath contra Nauarros exercitum adunauit, et circa Pampilonam messes et vindemias deuastauit : et obtinuit tria castra, in quorum vno inuenit militem, qui Fortunius dicebatur : quem captuū Cordubam

1. Ces mots ont été ajoutés par le traducteur, M. Fagnan, qui, à n'en pas douter, s'est souvenu de Makkari.

2. Fr. Fernandez y Gonzalez, dans sa traduction inachevée d'Ibn Adhari (*Historias de Al-Andalus, por Aben-Adhari...* Granada, 1862, in-8°), dit par erreur, p. 195 : « y estaba García á la sazón auxiliado por Ordon », etc.

secum duxit, et elapsis 20. annis suæ domui restituit cum multis iunioribus liberatum : et vixit hic Fortunius CXXVI. annis ¹.

Voici enfin le passage d'Ibn al-Athir ² :

وفيها سار محمد ابن عبد الرحمن صاحب الأندلس في جيوش عظيمة رغبة كثيرة إلى بلد بنبلونة فوطى بلادها وذبحها وخرّبها ونهبها وقبل فيها فأكثروا فتى حصن فيروس وحصن فالحسن (?) وحصن القشتل وأصاب فيه فرنون بن غربية فحبس بقربطية عشرين سنة ثم أطلقه إلى بلده وكان عمره لما مات ستا وسعين سنة وكان مقام محمد بأرض بنبلونة اثنين وثلاثين يوما

« En 246... Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân s'avança avec des troupes nombreuses et un grand attirail militaire contre la région de Pampelune : il réduisit, ruina et ravagea ce territoire, qui fut mis au pillage et où il sema la mort. Il se rendit maître des châteaux-forts de Firoûs, de Fâlah'san et d'El-K'achtil : dans ce dernier il mit la main sur Fortoûn, fils de Garcia, qu'après avoir gardé pendant vingt ans à Cordoue comme prisonnier il renvoya dans sa patrie et qui mourut âgé de quatre-vingt-seize ans. Moh'anmed passa trente-deux jours sur le territoire de Pampelune. »

Quelle est la valeur de ces divers documents ? Nous n'avons

1. Rodrigue de Tolède, *Historia Arabum*, cap. XXVIII, dans Schott, *op. cit.*, II, p. 176. — M. Oliver, *op. cit.*, p. 26, fait observer, à propos du passage transcrit ci-dessus, combien Rodrigue est généralement mal informé sur l'histoire de sa patrie, « pues cuenta con grande exactitud la mencionada entrada de los árabes, la prision de Fortuño, los años de su cautiverio, y los muchos que en número tan extraordinario alcanzó de vida ; sin llamarle más que mllite ó soldado, y desconociéndole, no sólo como rey que fué luego indubitadamente, sino hasta como hijo de García Íñiguez y nieto de Íñigo Arista : lo cual le hace saltar un siglo sin advertirlo, y de aquella rama á la de García Jimenez, para tejer ademas absurdamente la fábula de Sancho el Ceson, confundiendo á Sancho Garcez Primero con Sancho Abarca, á quien aquella podría al ménos corresponder. » Voy. aussi Ximenez de Embun, *op. cit.*, p. 17, Campion, *op. cit.*, pp. 16-17, et *Revue Hispanique*, 1900, pp. 190-191.

2. Ibn al-Athir, texte, t. VII, p. 60 : trad. Fagnan, *loc. cit.*, p. 236.

pas à faire la critique générale des sources d'où nous les avons extraits, car ce serait entreprendre de biais une étude fort importante et toute nouvelle sur l'historiographie hispano-arabe, et ce serait aussi aborder l'examen d'un point jusqu'ici négligé de l'historiographie carolingienne. Toutefois, il nous faut prévoir une objection inévitable, et, d'avance, la réfuter.

On nous reprochera certainement d'invoquer le témoignage d'historiens arabes très postérieurs aux événements dont ils traitent. Le marocain Ibn Adhari aurait écrit au ^{xiii}^e siècle ; le célèbre mésopotamien Ibn al-Athir est né en 1160 et mort en 1234 ; le non moins célèbre Tunisien Ibn Khaldoun a vécu aux ^{xiv}^e-^{xv}^e siècles (1332-1406) ; le Tlemcénien Makkari — cité en note seulement — à la fin du ^{xvi}^e et au début du ^{xvii}^e (1591-1632). Comment se fier à des auteurs de si basse époque, et, de plus, étrangers à l'Espagne musulmane ?

La réponse que nous ferons tiendra en peu de mots : la plupart des historiens arabes dont les œuvres nous soient parvenues, avaient pour habitude de copier servilement les textes dont ils faisaient usage ; comme ils n'ont pas cherché à les mettre en œuvre, ils nous ont conservé maintes fois des documents anciens, de premier ordre, aussi précis que peuvent l'être des annales, aussi sûrs que n'importe quel récit historique de bon aloi. Fidèles à la tradition, Ibn Adhari, d'une part, et, d'autre part, Ibn al-Athir et Ibn-Khaldoun ont utilisé et nous ont transmis, avec plus ou moins de fidélité, des fragments d'annales qui avaient été composées en Espagne, sous les khalifes omeyyades. La preuve de cette affirmation viendra en temps et lieu.

Mais pour apprécier en pleine connaissance de cause les textes narratifs que nous avons rapportés, il ne suffit pas de les replacer dans leur milieu naturel ; on doit encore les comparer à ceux que nous possédons par ailleurs, et que nous avons énumérés dans la première partie de notre étude.

III

Et tout d'abord, le Garcia, allié de Mousa, qui fut tué en 844 sous les murs de Pampelune, était-il, ainsi que le prétend Ibn Khaldoun, le *صاحب*, autrement dit le maître, le chef de cette ville¹ ? On a écrit : « No parece ...ser otro tal rey ó señor que el conuñado del mismo Muza, y yerno de Íñigo Arista, pues el hermano de éste, García Jimenez, vivia y reinaba más adelante². » L'hypothèse est séduisante. En effet, il est hors de contexte que le Garcia tué en 844 combattait aux côtés de Mousa, lequel était un « Maure » ; or la Généalogie du Codex de Meyá dit en parlant de Garcia le Mauvais : « et accepit alia uxor filia de Enneco Aresta et pepigit fedus cum illo et cum Mauros³... » D'autre part, une confusion a pu se produire, à distance, et il n'y a rien d'étrange à ce que les historiens arabes aient attribué au gendre les qualités qui appartenaient au beau-père. Mais ne sommes-nous pas le jouet de quelque fantasmagorie⁴ ?

1. Dozy, *Recherches*, 3^e édit., t. I, p. 213, qualifie ce personnage de « roi de Navarre ». Cf. ci-dessus, p. 632, n. 1.

2. Oliver, *op. cit.*, p. 24. Ximenez de Embun, *op. cit.*, pp. 176-177, après avoir résumé les faits auxquels fut mêlé ce Garcia, ajoute : « ó el hecho noes exacto, ó el Garcia de que aquí se trata, no tenia relacion alguna con Garcia Íñiguez que vivió años adelante. » Sur ce dernier point, il ne peut y avoir aucun doute : les personnages sont bien distincts.

3. Texte d'après Oliver, *op. cit.*, p. 109; § 18 de l'édition de Sanpere y Miquel. Il convient d'ajouter cependant que, d'après le Codex de Meyá, cette alliance de Garcia le Mauvais avec Eneco-Arista et les Maures avait été conclue dans le but de chasser le comte Asnar de son comté d'Aragon. Cf. Oliver, *op. cit.*, p. 16.

4. On sait qu'à la bataille du Mont-Laturce mourut un autre Garcia, qui était, comme le personnage de 843-844, allié de Mousa (Pseudo-Sébastien de Salamanque, cap. 26). Sur ce personnage, voir, notamment, Ximenez de Embun, *op. cit.*, p. 177; de Jaurgain, *op. cit.*, t. I, p. 134, et *Revue Hispanique*, 1900, pp. 148-151.

Si nous passons maintenant aux ducs navarraïss de la Chronique de Fontenelle, nous constatons que les mots *Induo* et *Mitio* que l'on y trouve sont manifestement altérés. Pour rétablir la bonne leçon, deux conjectures sont possibles : il faut ou bien mettre la phrase au singulier et lire Eneco-Semen, en un seul mot¹ ; ou bien la laisser au pluriel et se borner à corriger *Induo* en Eneco et *Mitio* en Semen². Dans la première hypothèse, il y a identité entre le « duc des Navarraïss » de l'an 850, le roi « Eneco, fils de Semen » de la charte de Leyre de 842, l'Eneco-Semen, dit Arista, de la généalogie de Meyá et l'Eneco-Arista de Rodrigue de Tolède. Dans la seconde hypothèse, les deux ducs Eneco et Semen pourraient être Eneco-Garcia et Semen-Garcia, fils de Garcia-Semen et, par suite, neveux d'Eneco-Semen, toujours d'après la même généalogie³. Reste à savoir : 1° laquelle des deux lectures proposées est la bonne, — et cela constitue un problème insoluble ; 2° quelle importance on doit attacher aux témoignages du Codex de Meyá et des chartes de Leyre, — sujet sur lequel les opinions divergent et seront éternellement divergentes.

La liste des plus anciens rois de Navarre, telle qu'elle se dégage du texte d'Ibn Khaldoun transcrit ci-dessus, concorde dans son ensemble : 1° avec celle que les chartes de Leyre permettent de dresser ; 2° avec les trois premiers paragraphes du Codex de

1. Comme l'a fait, par exemple, Oliver, *op. cit.*, p. 24, lequel ajoute. p. 25 : « Era ajeno á las costumbres de los francos el apellidarse con segundo nombre, tomándole del padre, como hacian nuestros vascones ; y aumentada esta duplicidad con la de las personas, por ser dos los hermanos (Oliver suppose que Eneco-Semen, ou Arista, envoya cette ambassade *de acuerdo con su hermano* (produjo tal confusion en el cronista, que formó aquellos tan extraños y nunca oidos en el país á que se refiere. »

2. Comme l'a fait de Jaurgain, *op. cit.*, I, p. 128 et 133.

3. Cf. de Jaurgain, *op. cit.*, t. I, pp. 127-128 et 133-134. D'après l'auteur de la *Vasconie*, Eneco-Garcia aurait été duc de Navarre et Semen-Garcia duc d'Alava. Voir *Revue Hispanique*, 1900, pp. 146-148.

Meyá; 3° avec une partie du Catalogue des rois enterrés à Leyre. De ces divers côtés, on a, sauf quelques variantes dans la dénomination ou la filiation ¹, un Eneco, — un Garcia fils d'Eneco, — et un Fortun, fils de Garcia, se faisant suite l'un à l'autre.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter à Eneco, dont seul parmi les auteurs arabes Ibn Khaldoun consigne le nom. Ce serait l'Eneco-Semen dont il vient d'être question à propos de la Chronique de Fontenelle.

Par contre, il ne sera peut-être pas inutile d'insister sur les rois appelés Garcia qui sont cités en 245 et 246. Le chef franc de Pampelune Garcia qui, pris par les Normands en 245, se rachète moyennant 70.000 ou 90.000 dinars, est-il le roi de Pampelune Garcia, — fils d'Eneco, d'après Ibn-Khaldoun, qui, en 246, soutient l'attaque dirigée contre lui par le khalife Mohammed ?

L'année de l'hégire 245 commence le 8 avril 859; l'année 246 le 28 mars 860. Or, nous avons vu précédemment un acte de l'année 860 (sans indication de mois) daté du règne d'un certain Garcia-Semen, roi de Pampelune. Si cette charte n'est point apocryphe et si, d'autre part, Ibn Khaldoun ne se trompe pas en appelant « Garcia, fils d'Eneco » le Garcia de l'année de l'hégire 246, il en résulte : 1° que ladite charte de 860 est antérieure au 28 mars, ou du moins très peu postérieure; 2° que le Garcia de l'année 245 est, non pas Garcia-Eneco, comme on l'a cru parfois ², mais bien Garcia-Semen, lequel, d'après certains auteurs ³ serait mort en 860. En l'espèce, les esprits subtils ont toute liberté, et fort beau jeu, pour faire d'autres suppositions.

1. Ainsi, le surnom d'Arista est appliqué par le catalogue à Eneco-Garcia et non pas à Eneco-Semen; d'autre part, d'après le Catalogue, Fortun-Garcia serait le frère et non pas le fils de Garcia-Eneco.

2. Dozy, *Recherches*, 3^e édit., II, p. 285.

3. Oliver, *op. cit.*, p. 25; Campion, *op. cit.*, p. 80; de Jaurgain, *op. cit.*, I, p. 156. Cf. *Revue Hispanique*, 1900, p. 219.

Quant à Fortun-Garcia, tous les historiens arabes, et avec eux Rodrigue de Tolède, sont unanimes à déclarer qu'il séjourna à Cordoue pendant vingt ans. Tombé aux mains des Infidèles en 246 (28 mars 860-16 mars 861) ou en 247 (17 mars 861-6 mars 862), il ne serait donc sorti de captivité qu'en 880, 881 ou 882. Mais une charte de Leyre signale, le 21 octobre 876, sa présence en Navarre auprès de son père Eneco-Garcia. Reculera-t-on la charte de quelques années? Rejettera-t-on le témoignage des auteurs arabes? En toute autre circonstance, la moindre hésitation ne serait pas possible : il faudrait corriger la date de la charte ¹. Dans le cas présent, le doute est permis, car on constate chez Ibn Adhari, Ibn al-Athir, Ibn Khaldoun et Rodrigue de Tolède une interpolation grossière : un rédacteur d'annales n'a pas pu, et pour cause, écrire à la date de 860 ou de 861 que Fortun-Garcia, fait prisonnier en cette année, resta vingt ans captif à Cordoue et mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ou de cent vingt-six ans. L'interpolateur a-t-il puisé, directement ou non, à une source chrétienne? On l'ignore; mais cela ne serait pas invraisemblable, car les historiens de l'Espagne arabe ont parfois utilisé des chroniques écrites soit en latin, soit dans une des langues romanes de la Péninsule ².

A ce propos, on pourrait même se demander si Ibn Khaldoun n'emprunte pas à quelque texte d'origine navarraise la dénomination de Garcia, *fils d'Eneco* et celle de Fortun, *fils du roi Garcia* ³. Il est à remarquer, en effet, qu'Ibn Adhari et Ibn al-Athir

1. Cf. *Revue Hispanique*, 1900, p. 211. Nous avons, en cet endroit, presque reconnu la nécessité de modifier la date.

2. Dozy, *Recherches*, 3^e édit., I, pp. 86-87 : Fr. Fernandez y Gonzalez, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. I (1877), pp. 456-460.

3. Parlant de Fortun Garcia, Ximenez de Embun, *op. cit.*, p. 177, dit que les historiens arabes l'appellent « hijo de Garcia Iñiguez, à cuya especie no fueron completamente ajenas algunas memorias latinas. » En note, l'auteur renvoie à la « Genealogia de Leyre. » Cette précision est incontestablement excessive.

disent Garcia, sans plus, de même qu'ils disent Fortun ibn Garcia, sans indiquer la qualité de ce Garcia dont Fortun était fils. Or, Ibn Khaldoun connaissait l'histoire des rois chrétiens de l'Espagne, comme le prouve le chapitre qu'il a consacré aux « Beni-Alphonse » de Galice et à leurs voisins ¹. Pour connaître cette histoire, n'avait-il jamais consulté que des sources musulmanes? Ici encore, il convient de ne pas trop être affirmatif. Mais il n'est pas téméraire de prétendre que si, pour les faits qui nous occupent, il a employé des textes navarraïss, nous tournons dans un cercle vicieux ; le seul et unique roi de Navarre connu par des documents non suspects, serait Garcia, mentionné en 245-247 ; à moins, toutefois, que le nom de Garcia n'ait été, sous la plume des historiens arabes, une sorte de terme générique s'appliquant à l'ensemble des rois de la région navarraïss ².

L'analyse fastidieuse à laquelle nous nous sommes livrés, n'aboutit qu'à des résultats décevants. Ni les textes qui forment, individuellement, un tout homogène (Généalogie du Codex de Meyá, Catalogue des rois enterrés à Leyre, chap. 21-22 du livre V du *De rebus Hispaniae*, chap. v-vii, ix-xii de la Chronique de San Juan de la Peña), ni les séries de textes de même ordre (chartes de Leyre et de San Juan de la Peña), ni les fragments épars d'annales latines ou arabes ne nous fournissent la possibilité de clore par une solution *ne varietur* la discussion que tant d'érudits ont vainement reprise.

Ce qu'il faut retenir de cette enquête, ce sont les coïncidences qui existent entre sources indépendantes, semble-t-il, les unes

1. Publié par Dozy, *Recherches*, 3^e édit., I, pp. x-xxiv et traduit *ibid.*, pp. 92-95 et 96-116. Ce chapitre ne contient aucune indication sur la Navarre ; peut-être trouverait-on quelque chose dans le chapitre inédit consacré par Ibn al-Khatib aux rois chrétiens de l'Espagne, ms. d'Alger, n^o 586, f^o 185 v^o et suiv., ou ms. arabe n^o 37 de l'Académie de l'Histoire.

2. Cette opinion serait cependant difficile à défendre, car les auteurs arabes citent assez souvent, et sans se tromper, des rois navarraïss du nom de Sanche

des autres, notamment entre les chartes de Leyre ou de San Juan de la Peña, la généalogie du Codex de Meyá, le *Fragmentum Chronici Fontanellensis* et les œuvres des historiens arabes. Les chartes n'auraient-elles pas été simplement réécrites par des notaires maladroits, mais soucieux de respecter les dates originales ? Le généalogiste du Codex de Meyá ne se serait-il pas servi de matériaux de bonne qualité ? Les historiens arabes, et plus spécialement Ibn Khaldoun, n'auraient-ils pas subi quelque contamination chrétienne ? On n'ose prendre résolument position ; involontairement, on songe au mot de « vaste supercherie », qui a été prononcé à propos de cette question navarraise ¹ ; mais, d'autre part, on ne veut pas être dupe d'un mirage d'hypercritique ; on ne veut pas avoir la hantise du faux ; et, si l'on n'était pas arrêté en chemin par un dernier scrupule, on se laisserait aller à adopter telle liste, déjà proposée, qui ne comprend que trois ou quatre noms avant celui de Sanche-I^{er} Garcia ². Au demeurant, les auteurs des listes de ce genre ont peut-être frôlé la vérité...

L. BARRAU-DIHIGO.

1. Aug. Molinier, dans *Revue historique*, t. LXX (1899), p. 357.

2. Oliver et de Jaurgain : Eneco-Semen, dit Arista, Garcia-Semen, Garcia-Eneco, Fortun-Garcia. Ximénez de Embun : Eneco-Arista, Garcia-Eneco, Fortun-Garcia.

DIE GEOGRAPHISCHE LAGE

VON ZALLĀKA-SACRALIAS (1086)

UND ALARCOS (1195)

Bekanntlich haben sich die Historiker des Altertums und Mittelalters um genaue Lokalisierung (wie Datierung) wichtiger weltgeschichtlicher Ereignisse, insbesondere auch grosser Schlachten, vielfach wenig bekümmert und damit unsrer modernen Neugierde, unsrem Bedürfnis präziser Angaben, wenig Rechnung getragen. Selten aber herrscht in der Geschichte so allgemeine Ungenauigkeit und Unzuverlässigkeit, wie über die berühmten grossen Hauptschlachten der Christenheit gegen den westlichen Islam in Südwesteuropa. So wird ja der erste gewaltige und überraschende Sieg Tāriks über Roderichs westgotische Truppenmassen 711 immer noch meist ins untere Guadaletetal, in die Nähe des nördlich davon gelegenen Jerez de la Frontera verlegt, obwohl die Schlacht vielmehr weit südöstlich bei der Laguna de la Janda gegen Gibraltar (Gebel Tārik) hin geschlagen wurde. Auch die nähere Lokalisierung von Carl Martells grossem Sieg über die moslimischen Scharen 'Abderrahmans 732 bei (Tours-) Poitiers will nicht recht gelingen¹. Die arabischen Schriftsteller nennen das Schlachtfeld etwas vag *Balāt alschohadā* = geebnetes Feld oder (gepflasterte) Strasse der Märtyrer (*plaine pavée ou chaussée des Martyrs*), was freilich zugleich auf die alte römische Heerstrasse von Bordeaux über Poitiers nach Tours hinweisen könnte.

Eben solche Unsicherheit und Unbestimmtheit herrscht auch

1. Vgl. Ranke, *Weltgeschichte*, V, 1, S. 289.

allgemein über den Ort der zwei grossen Niederlagen der Christen Leons und Castiliens durch die zwei afrikanischen Berberdynastien, die sich in Marokko und Süd-Spanien ablösten, 1) die fanatischen Almoraviden, spanisch *Almorávides* ¹ = *al Murābiṭūn* = *les Marabouts*, muslimische Grenzverteidiger (*ribāṭ*, *rābila* = *caserne-couvent à la frontière*) und 2) die Almohaden = *al Mowahhidūn*, die (strengen) « Unitarier » : nämlich 1) al Zallāka-Sacralias 1086 und 2) Alarcos 1195. Sämtliche arabische und spanische Geschichtschreiber, sowie die neuesten Historiker begnügen sich mit ganz unbestimmten Angaben; alle Geschichtsatlantanten lokalisieren Zallāka und Alarcos gar nicht oder falsch; Conversationslexika und Kirchengeschichten verschweigen meist die gewaltigen Schlachten zwischen Christentum und Islam ganz und gar oder begnügen sich mit Nennung der Namen, da die Lokalitäten eben nicht näher bekannt sind. Es würde zu weit führen, alle ungenügenden Angaben von Arabern und Spaniern, Annalen und Chroniken, von den Historikern von Mariana bis Lafuente und Altamira, Dozy, A. Müller, Scott u.s.w. zitieren zu wollen, vgl. nur Stieler-Menkes Geschichtsatlas (1880), A. Müllers Angaben und Kartenskizze der westlichen Länder des Islam (2. Band, Berlin 1887). Geradezu lächerlich schlecht ist die possierliche Spezialkarte « Moorish Spain » in *The Moors in Spain* by Stanley Lane-Poole, London 1887, worauf Alarcos (pag. 217 « near Badajoz »!) gar nicht kommt, « Las Navas Zallaka » identifiziert und zusammen südwestlich vom Alcántara lokalisiert wird! Das bekannte Calahorra wird von oberem Ebrotal an die Quellen des Pisuerga versetzt, welcher als Duero fungiert!

In Bezug auf al Zallāka-Sacralias begnügen sich fast sämtliche Quellen (vgl. Aschbach, *Geschichte Spaniens und Portugals zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden*, Frankfurt 1833,

1. Vgl. Saavedra, *Berber y Almorávid*, in *Homenaje á Coderu* 333-6.

I 341-3) und alle Späteren mit der vagen Bemerkung, dass es in der Nähe von Badajoz zu suchen sei: nur einzelne haben die Angabe 4 oder 8 Meilen nördlich von Badajoz. Die erste genauere Lokalisierung giebt der allzufrüh 1904 im 49. Lebensjahr der Wissenschaft entrissene Dr. Matías Ramón Martínez y Martínez, unser kritisch-historisch veranlagter korrespondierender Genosse von der *Real Academia de la Historia*, welcher der erste wirkliche Geschichtschreiber Estremaduras zu werden versprach, wenn er nur auch arabisch verstanden hätte! in den einleitenden Capiteln: *Antigüedad* (I) und *Lugares comarcanos á Badajoz* (II) seiner leider postumen *Historia del Reino de Badajoz durante la dominación musulmana* (Badajoz, Tip. de A. Arqueros, 1905), auf welche wir wohl sonst noch zurückkommen werden, S. 41-3 (vgl. dazu *Cap. XI. Los Almoravides y la batalla de Zalaca*, p. 155-188):

SACRALIA Ó SAGRAJAS

Al pié de la vía romana [nämlich von Lissabon über Santarem, Abrantes, Casa de San Juan, la Matanza nach Mérida], entre Bótoa [antik Bu(r)dua] y la Matanza [antik Plagiaria, westlich von Montijo, nordöstlich von Talavera la Real, an der heutigen Bahnlinie], cerca del río Guerrero [p. 161 = *el riachuelo* = Nahr Hagir der Araber], está la dehesa de *Sagrajas*, donde hay un pequeño despoblado que en el siglo XIII [p. 466, XIV!] se llamaba la *Torre de Sagrajas*, sin duda porque entonces había allí alguna fortaleza. El nombre mismo nos dice que se trata del famoso lugar de *Sacralias*¹ donde Don Alfonso VI fué derrotado por los Almoravides en el año 1086; bien que los cronistas árabes escriban corruptamente *Zalaca*².

1. « Era MCXXIV fecit litem in campo in Sacralias cum rege Juceph. » Pelayo de Oviedo, núm. 12. — « ...fuit illa arrancada in Badalozio, id est, Sacralias... » *Annales Complutenses*. — « ...in Sacralias bellum magnum fuit. » *Chron. Complutense*. — « ... in loco qui dicitur Sagralias. » *Chron. Conimbricense*. — « ...ad faciem civitatis Badajoz, in loco qui dicitur Sagalias. » *Chronicon lusitano*.

2. « Como los árabes le llaman *Zalaca*, y al norte y muy cerca está la dehesa de Azagala, que tambien es regada por el río Guerrero, se ha creído

Ahora bien : ese nombre *Sacralias* del siglo XI no es árabe, sino mozárabe. pues que los cronistas cristianos son los que lo dan á conocer en la forma que lo pronunciaban los mozárabes, y que es la que más se aproxima al moderno *Sagrajas*. Se trata de un nombre de estirpe latina, pues no es más que una corrupción de la voz *sacraria*, plural de *sacrarium*, que en los mejores tiempos del idioma se usaba en el sentido de *templo ó lugar sagrado*. Lo que yo presumo en este punto es que en la antigüedad romana había allí algún local sagrado. ya fuese *templum ó delubrum* erigido por romanos, ó ya algun *tumulum* ó altar de los hispanos, que también esto cabe pensarlo, pues que había muchos de esta clase desde Guadiana hasta Valencia de Alcántara. El edificio que allí hubiera fué fundamento para alguna torre ó fuerte construido más tarde, llamado *Sacralias* en el siglo XI, y *Torre de Sagrajas* en el XIII.

Für Zalla bei Rodericus Toletanus, *Historia Arabum* c. 48 : In Campo Zalla, quae prope Badalloz (vgl. Gayangos, *History*, II 510 : in campo Zalla prope Badalloz) ist nicht mit Aschbach a. a. O. S. 86 (343) *Sabla* Ebene zu vermuten, sondern eher *Zalla quae* in *Zallaque* = *Zallâka* zu ändern, vielleicht auch « *Zallaque quae* », vgl. *Crónica de España* (fº CCCX) bei Gayangos a.a.O. « en un lugar que dezian en Arabigo *Sellaque* e en language Castellano *Satalias* », l. *Sagalias*.

Die Araber fanden in ihrer Formveränderung الزلالة al *Zallâka* = sehr schlüpfriger Ort *resbaladero* (*endroit fort glissant*), eine Art Volksetymologie, wie es ja bei Jâkût II 939 erklärt wird : hier ist aber (wie im abgekürzten Merâşid al Iṭṭilâ ' I 516) statt بقرب قرطبة « in der Nähe von Córdoba », natürlich (wiesonst steht) بقرب بطليوس « in der Nähe von Badajoz » zu lesen.

Somit befindet sich der Ort der grossen Almoraviden-Schlacht von 1086 etwa 15 kilometer nordöstlich von Badajoz am rio Guerrero, welcher im Osten parallel mit rio Bótoa-Gévora dem

por casi todos que en esa dehesa, llamada de antiguo *Azagala*, fué donde se dió la batalla en que los Almoravides derrotaron á D. Alfonso, pero el nombre *Sagrajas* no deja lugar á dudas, pues es el mismo *Sacralias* de los cronistas cristianos. Por lo demás, una batalla tan larga, pudo hacer que hasta *Azagala* llegasen las tropas en sus revueltas. »

Guadiana zufließt, und hier wäre auf den Karten der berühmte Schlachtort zu markieren. Es würde uns wohl der verdiente Herausgeber des postumen Werks (Martínez konnte kaum noch 40 Seiten davon korrigieren) Don Francisco Franco y Loxano, catedrático del Instituto provincial de Badajoz, oder der gelehrte dem allzufrüh geschiedenen Martínez nahe befreundete Arcipreste Don Juan José González von Mérida auf einer kleinen Spezialkartenskizze die Lage der dehesa de Sagrajas und de Azagal(l)a mit Leichtigkeit markieren und einzeichnen können, womit sie sich im Andenken an den hochstrebenden Martínez um die Wissenschaft neu verdient machen würden, wie durch Verwertung und Publikation seiner hinterlassenen historischen Forschungen, namentlich die, wie es scheint, fast druckfertige *Historia de Mérida romana y visigoda*, und sein *Estudio sobre la historia de Burguillos*, des romantischen Geburtsorts von Martínez in der Sierra de Jerez nordöstlich von Jerez de los Caballeros, dessen Geschichte er schon 1892 im *Libro de Jerez* geschrieben hat.

Noch viel fehlerhafter und unbestimmter wird, wenn überhaupt, der Ort des grossen Almohadensiegs über Alfonso VIII von Castilien 1195, Alarcos lokalisiert, nämlich viel zu weit südlich in die Sierra Morena hinein, indem man mit der vagen Angabe zwischen Córdoba und Calatrava operierte. Mit Calatrava ist aber nicht das spätere Kloster Neu-Calatrava am Südrand des Campo de Calatrava auf dem Höhenzug über Calzada de Calatrava in den Vorbergen der Sierra Morena gemeint, sondern die alte Maurenfestung, 5 Kilometer nördlich von Carrión de Calatrava, nordöstlich von der heutigen Provinzhauptstadt Ciudad Real, das arabische *Kal'at Rabâh*, Rabâhsburg, am Ufer des Guadiana, nach welcher der ganze Provinzumskreis, auch nördlich des Guadiana, noch heute heisst, wie die vielen Orte mit dem Zusatz de Calatrava auf den Karten noch zeigen. Da Alarcos, wie dies Alt-Calatrava und Zalaca-Sacralias kein bewohnter Ort mehr ist (*despoblado, dehesa*), so wird es in

den modernen geographischen Wörterbüchern nicht aufgeführt; (über die Ruinen von Calatrava la Vieja am Guadiana vgl. Madoz; für Alarcos ist mir Madoz nicht zugänglich) ¹. Maḳḳārī I 289 verlegt Alarcos (wegen des stehenden Vergleichs mit al Zallāḳa (aus Versehen) in die Nähe von Badajoz : الاركت und Alark ist ein Ort im Gebiet von Badajoz » موضع من نواحي بطليوس », während er II 695 f. das richtige sagt : فكان » und die Feldschlacht fand statt nördlich von Córdoba in der Nähe von Calatrava. » Gayangos in seiner längst nicht mehr genügenden desultorischen und ungenauen Maḳḳārīübersetzung, mit seiner Zeit brauchbaren, zum Teil noch jetzt wertvollen Noten, *History of the Mohammedan Dynasties in Spain* (London 1840-3) hat II 523 f. nur die fehlerhafte Stelle berücksichtigt, wenn er rügt : « The place, however, was not near Badajoz, as is stated by Al-Makkari ; it was in the province of Toledo [vielmehr Ciudad Real], not far from the town of Almagro and it had been built by Alfonso III, on the site of the ancient Ilarcuris, in 1178 » (vgl. auch Lerchundi, *Vocabulario zur Crestomatia*, p. 11, Alarcos, ant. Larcuris). Nur in Vera y González, *Diccionario enciclopédico de la lengua castellana*, Madrid 1898, finde ich p. 26 : « Alarcos santuario á 1 legua al Oeste de Ciudad Real, donde en otro tiempo existió una villa. » (Batalla de). hist. Perdida por Alfonso VIII de Castilla el 19 de Julio de 1195. Según dicen las crónicas, murieron 25.000 cristianos á manos de los victoriosos musulmanes. » Simonet in

1. Auch über Alarcos belehrt Madoz, wie ich eben sehe in seinem unschätzbaren *Diccionario geográfico-estadístico-histórico* (16 tom. Madrid 1845-50) hinreichend, obgleich er am Schluss der 2 reichen Spalten von Alarcos sagt : « La « desastrosa jornada del 19 de Julio (1195), al paso que inscribió su nombre « en las páginas negras de la historia hispana, la borró de su mapa para « siempre. » Der einzige Emil Hübner hat auf seiner Karte « Hispania » zum *Corpus Inscriptionum Latinarum* Alarcos richtig verzeichnet !

seiner grossen *Historia de los Mozárabes de España* 1897-1903 (= *Memorias de la Real Academia de la Historia* Tomo XIII 1903) p. 926 sagt nur im Ortsregister : « Alarcos (Santa María de), ermita en término de Ciudad Real 766, 771 », wo im Text von der Schlacht von Alarcos die Rede ist. Hier also westlich vom heutigen Ciudad Real, ebenfalls in der Nähe des Guadiana ist der berühmte Ort der Schlacht von 1195 zu suchen, nicht weit im Süden! Auch über Alarcos möchten wir uns noch von unsern spanischen Freunden und Mitforschern näher belehren lassen; möchten sie uns auch ermita oder santuario de (Santa Maria de) Alarcos auf einer Spezialkartenskizze markieren!

Noch ist zu erwähnen, dass die Araber den Ort, wo Alfonso VIII sich für die bei Alarcos 1195 erlittene schwere Niederlage 1212 glänzend mit einem so vernichtenden Schlag rächte, dass sich die Almohaden nicht mehr davon erholten, *al 'ikāb* benennen, womit *las Navas de Tolosa* der Spanier gemeint ist, südlich vom Puerto de Despeñaperros in der Sierra Morena, dem Hauptpass von jeher zwischen Andalusien und Castilien, auch einst Pass von Muradal, Almuradiel nach dem nördlichen Orte genannt. Es ist wohl nicht, wie meist geschieht, *el 'okāb*, *Seeadler*, zu sprechen (A. Müller II 664 « Geier ») und zu deuten. sondern könnte als *'okāb* auch Höhe, vorspringender Bergfels, heissen; besser erscheint *al 'ikāb* einfach als Plural zu *'akaba* zu nehmen, wie es schon Lerchundi im *Vocabulario* zur *Crestomatta* deutet S. 255 : « عَقَبَة *'akaba*, subida difícil, cuesta, llanura en cuesta; ascensus, costa, Raim. Mart.; cuesta arriba enriscada, recuesto de monte Pedr. Alcal., y de aquí العقاب *al 'ikāb* las cuestras ó las llanuras en cuesta, las Navas de Tolosa. »

C. F. SEYBOLD.

ESPASES MARAVELLOSES

EN LO REGNAT

DE JAUME LO CONQUERIDOR

Ocupar la imaginació en lo sobrenatural ó marvellós, fou constant desitj de la Edat Mitjana. De variades maneres trasllueix al exterior esta sobreexcitació intelectual, quins causants foren llarchs de referir. Una d'estes manifestacions, per cert no de les mes menyspreiables, es la que nos ocupa.

Es molt plausible judicar, que la creença en virtuts extraordinaries ó miraculoses, propies de determinades armes, lo paganisme grech y romá la heretá de segles mes reculats. Poch pogué borrarla lo cristianisme en la Edat Mitjana. Dita preocupació arreu havia prés carta de natura, encaxant prou be ab altres similars, civils y eclesiástiques, com v. g. les famoses proves judicials del albat, del foch y de la aygua bullenta.

La evolució del feudalisme, que tant caracteriza lo segle XIII á Catalunya, no tingué prou potencia per desarrelar la afició á lo sobrenatural, subsistent ab la mateixa força que en temps precedent. A dit segle pertany la mes antiga autoritat que'ns dona á conixer armes maravellores á Catalunya, ço es, l'interessant *Libellus de batalla faciendi*, per primera vegada publicat en 1818¹. Es una compilació de les prácticques usitades quan los cavallers tenien batalla jurada. Los detalls allí especificats resulten del major interés per les costums del regnat de Jaume « lo Conqueridor », al que segurament pertany la obra.

1. Josef Salat. « Tratado de las monedas labradas en el principado de Cataluña con documentos justificativos » (Barcelona, 1818).

En diferents oportunitats posa en descobert lo *Libellus* algunes preocupacions socials sobre los marvellós. Una de tantes ocorre al consignar detalladament les condicions exigides per lo camp destinat á la batalla. Se tenia tanta cura en seguir les prescripcions legals en la preparació del camp clós, que ni los sobirans se volien fer responsables de cap extralimitació. De manera que, quan en 1286, Ramón de Montcada, senescal de Catalunya, demaná autorisació al Rey, per construir de tapia lo camp clós que s'aparellava á Cervera, per la concertada batalla entre Guillém Ramón de Jose y Jaume de Peramola, puix hi faltaven fustes y cordes, li siguié respost que de cap manera ho fés, per esser contra usatges, encara que axis s'hi convinguessin abdues parts enemigues ¹.

Lo predit *Libellus de batalla faciendi*, al consignar les condicions del camp clós, diu que « la Cort deu fer guardar lo camp de nuit e de dia dentro que la bataylla sia feta per ço que hom noy pusque amagar nulles armes ne fer metzines ne conjuracions, ne posar breus ne altres coses ».

Exposa seguidament com jurará lo reptador, no entrar ab altres armes que les de lley « ney metre armes qui aien virtut ne vonima ne pera preciosa ne breu ne portare sucre candi ».

Axis eren vedades, en combats fets segons estricta igualtat, les armes sobrenaturals, que tant s'esforçaven en obtenir sobirans y magnats, y que los espasers solien fabricar inseguint les prescripcions de la màgia, de la nigromancia, ó de la astrologia. Aquests industrials, segons un autor del segle xvii ², subgectáven son treball al mohiment de determinats estels, dexantlo quan les constelacions no predominaven en los metalls que tenien entre mans.

No cal dir á quin alt preu solien cotisarse aquestes armes de

1. Registre 66, foli 219, del arxiu de la Corona d'Aragó.

2. Monfar y Sors « Historia de los Condes de Urgel », capitol LX.

constelació; per quin motiu ningú's deuré extranyar de veure pagarse extraordinariament alguna espasa ó daga. L'erudit investigador Salat, ab motiu del testament del cavaller Bernat Ramón (any 1082), qui dexá lo cavall y espasa al seu senyor Pere Ramón, perque los redimís « per centum uncie auri ciuitatis Valencie », adverteix no n's marvellém de que un cavall y una espasa valguessin tant, per remunerarse fora de mida llurs qualitats sobrenaturals'.

La gran importancia donada á aytals armes, motiva que, ab paciència, puguen historiarse algunes d'elles. Per nostre part, circumscriurém la investigació á les que hi havia á Catalunya, durant lo gloriós regnat de Jaume « lo Conqueridor », puix donarán prou materia.

La famosa espasa d'Olost començarà la present relació. Era Olost, antich castell erigit en lo que fou comtat d'Ausona. Allí's guardava una espasa de constelació, á la que's tenia en molta estima.

En l'any 1241, la espasa pertanyia á la senyora del castell, Na Beatriu d'Olost, qui fent testament, destiná una cláusula á la benvolguda arma, manant que sempre estigués dintre del castell, d'hont sols en cas de guerra la'n podia treure Guillém de Vilagranada y sos successors, pró tenint de retornarla al castell axís que s'envahinás per la treva. Es natural que Beatriu també prohibís la sua venda ó alienació.

Essent rarísima en tal especialitat dita cláusula testamentaria, la continuarem íntegrament copiada del manual dont encora's conserva ²:

« Pridie idus Marcii. — Ceterum de Ense de Olost : sic statuo atque ordino quod semper ille ensis stet in Castro de olost et sit illius Castri sine nulla questione. Quod nemocumque atque

1 Obra mentada, vol. I, pl. 3, nota 9.

2. Protocol de testaments del any 1240 al 1252; arxiu de la Curia Farnada de Vich.

dictus G. de uilla granata vel successores sui locum suum tenentes in castro de olost ipsum ensem habuerit necessarium possint eundem inde extrahere et portare quocumque voluerint ita tamen quod illum ensem infra treue tempore ad ipsum castrum torneretur et restituatur postposita omni excusacione. Et hoc idem faciant et facere possint de ipso ense dicta Ermessendis et Berengaria et locum suum tenens in dicto castro : verum predictus ensis nunquam vendatur nec aliquo modo alienetur nec etiam a dicto castro remouatur sicut superius continetur. »

Y axó es tot lo que conexém de la sola espasa senyorial, pertanyent al temps de Jaume « lo Conqueridor », de que tenim alguna nova. Les altres tres espases maravellores, les nomenarém *reials*, per figurar en les armeries dels monarques aragoneses. Se conegueren per lo rey Jaume, ab los noms de *Tisó*, *Vilardell* y *Sant Martí*.

La primera d'aquestes tres famoses armes, la usá lo gran monarca en ses victorioses empreses contra los sarrahíns de Valencia. La sua interessant Crónica, ab referencia al any 1234, diu que, en lo setje de Burriana, lo rey Jaume s'havia « aduyta una espaa de Montsó que hauia nom « tisó » que era molt bona e auenturosa a aquels qui la portauen. »

A lo dit per la Crónica, hi atgeix l'historiador Beuter, tal vegada de la sua propia cullita, que fou del Cid « Campeador » y que, en lo castell de Montçó, penjaba del sepulcre d'un cavaller templer, son derrer propietari. Y acaba dient que, quan morí Jaume « lo Conqueridor », estigué penjada al seu sepulcre de Poblet, pervenint axís á temps propers al dit escriptor.

Estes afirmacions gratuites de Beuter, son en partida desfetes per Monfar, al glosar, primer que ningú, lo testament de Pere « lo Cerimoniós », hont la espasa « Tisó » està indicada com figurant en la sua armeria, segons já dirém mes avant.

Lo predit Monfar, creu que dit nom « Tisó » devallava de « tizón », equivalent á ruent, « si ya no es que derive de un verbo griego que suena lo mismo que feliz y dichosa, así como



Espasa
de Sant Martí



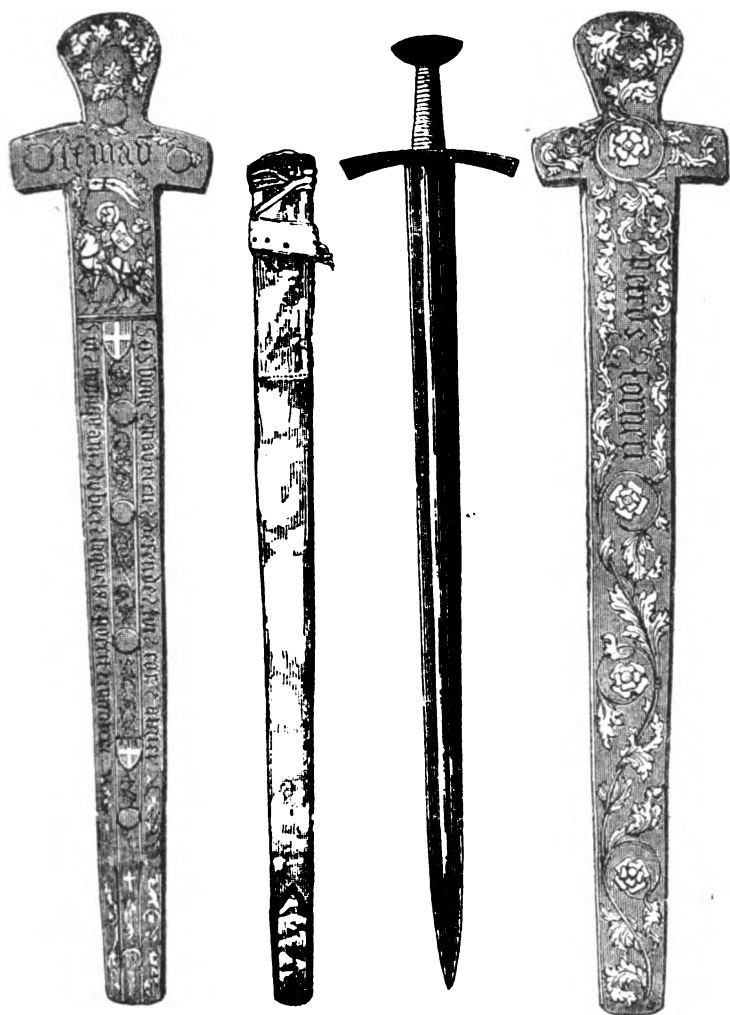
Veyna
de la espasa
de Sant Martí

la de Roldán, que llamaron Durena, como si dijésemos cosa dura y fuerte. »

Lo primitiu nom variá ab los segles, puix « Tison » se consignava en lo testament del rey Pere del 1370, y « Tisona » al començar lo segle xv.

L'infant Joan, fill primogenit de Pere « lo Cerimoniós », usá la predita arma en l'any 1370 : y son germá Martí « l'Humá » la posseí fins á sa mort, segons resulta del seu inventari ¹, en la

1. Publicat íntegrament en la *Revue Hispanique*, any 1905.



Espasa de Sant Moriz;
veyna y capsas en que aná reclosa.

partida assenyalada ab lo nombre 1203, que diu : « Item vna spasa ab son pom de jaspí apellada « na tisona » sens fourbo. »

Ab lo rey Martí desapareix tot recort d'aquesta espasa.

Altre arma reyal, que disfrutá de major fama que la precedent, fou la famosísima espasa d' En Vilardell. Una antigua tradició á ella adscrita, apar encara avuy esculpida al marbre, en dos baixos relleus románichs, que, havent format part de la segona catedral de Barcelona, s'han seguit conservant en una de ses portes laterals. Aytal tradició está completament desprovista d'autoritat històrica.

Segons ella, recorria la comarca del Vallés cert drach, al que cap cavaller podia matar, ans tots perien á les sues robustes grapes y afilades dents. Quan tothom parlava dels dampnatges ocasionats per la alimanya, un pobre s'acostá á n' En Soler de Vilardell, per demandarli caritat, al moment de sortir de son alberch. Reculá lo cavaller dintre la casa per cercarli almoyna, dextant sa espasa en un recó del portal. Quan de nou exí, no hi vegé defora, ni al pobre, ni la espasa. Mes en cambi n' hi trová altre molt mes bella. Prenguêla y provant si tenia bones qualitats, parti per la meitat un groxut tronch d'arbre.

Fet tant extraordinari li aparegué una predestinació á En Soler de Vilardell, determinantse á combatre al drach ab la dita arma. Animós se presentá davant la fera, ferintla de mort al primer colp d'espasa. Pró lo cavaller no's gaudí de sa victoria : la verinosa sanch del drach li corregué brás avall, produintli una mort immediata.

Desde llavors, la espasa fou altament estimada dels seus descendents, disfrutant á Catalunya de la mes gran nomenada. Los sobirans la desitjaren, puix era fama que, ahont se presentava, sortia guanyadora. Y una batalla jurada que tingué efecte entre dos cavallers de la cort de Jaume « lo Conqueridor », fou anulada per lo sobirà, per haverse usat la espasa de Vilardell.

Tant interessant episodi històrich ocorregué en l'any 1270 y

los dos cavallers que vingueren á batalla, sigueren Bernat de Centelles y Bernat de Cabrera, originaris de dos antichs castells del que fou comtat d'Ausona. Lo segon fou vençut per lo primer. Emperó tal victoria motivá una querella, presentada al monarca, per Arnau de Cabrera, en nom d'En Bernat de Cabrera, demanant la anulació d'aquell acte, puix En Centelles dugué en la batalla la maravellosa espasa de Vilardell.

La controversia y sentència subsegüent já ha sigut integrament publicada ¹, transcribint aquí tant sols lo que pertoca á la espasa. Deya en la denuncia N' Arnau de Cabrera al Rey : « Item denunciat vobis dictum A. dicens quod contra sacramentum de quo supra dixit dictus Bernardus filius Bernardi de Scintillis portavit ensem de Vilardello qui quidem ensis habet virtutem et nullus subcumbere vel superari possit qui illum in bello detulerit et si ponitur in aliquo loco et ponitur verso modo ille per se vertitur et stat eo modo quo poni debuit. Item habet alias virtutes multas : per quem ensem ipse Bernardus de Scintillis pater dicti Bernardi optinuit in sua intencione qua ratione cum hoc factum fuerit in contemptum vestre majestatis et auctoritatis cum sine dolo suspicione et arte dictum prelium fieri debuisset in curia vestra : et sic dictus Bernardus de Scintillis et filius ejus Bernardus clam destinis et machinationibus et insidiis fecerunt ut dictus Bernardus predictum ensem in dicto bello deferret per quod indecentes vos et curiam vestram fraudarent et in objecto contra dictum A. crimine obtinerent. »

Aximateix continuarem lo fragment de la sentència donada per lo rey Jaume, accidint á la declaració de nulitat de la batalla jurada, ab quin motiu retreu particularitats molt curioses de la espasa de Vilardell :

« Quia constat nobis per ea que acta sunt dictos denunciantes in dicto bello illicite processisse intromittendo arma illicita et

1. *Colección de documentos inéditos del archivo de la Corona de Aragon*, vol. X, pl. 641.

prohibita et etiam virtuosa ut evidens et publica probat fama videlicet ensem de Vilardello de cujus introductione nobis constat per confessionem dicti Bernardi de Scintillis senioris qui ensis ut haberetur fuit assecuratus pro septingentis morabatinis pro quo etiam ense infans Petrus filius noster voluit dare quadringentos solidos barchinonenses de terno in redditus annuales quem ensem dominus ejus dare noluit aliquo pretio immo expresse prohibuit illum vendi. »

Es interessant lo que consigna lo Rey Conqueridor, sobre est desitj é interés del seu fill primogenit, de comprar la espasa á n' En Vilardell ; com també ho es, que aquest particular la vinculás en sa familia, ab prohibició de véndrela, prohibició semblant á lo que tením vist succehi ab la espasa d'Olost.

Mes en les voltes que dona lo mon, tot se capgira. Molts pochs anys mes tart, en 1286, lo rey Alfonso « lo Lliberal » adquirí lo que no havia pogut may son pare, ni essent infant, ni essent rey.

Siga per fretura de diners, siga per extremada condescendencia, Berenguer de Vilardell se determiná á despendres de la espasa de sos passats, venentla al Rey d'Aragó. Coincidí la venda ab la mort de Pere « lo Gran » ó començament del regnat de son fill Alfonso, puix al febrer del any 1286 pertanyen ordres reysals de pagar á n' En Vilardell dos mil trenta sous barceloneses, que hi faltaven entregarli del valor total de la històrica espasa.

¿ La hauria comprada Alfonso, quan, essent infant primogenit, emprengué la conquesta de Mallorca, d' hont ne retorná victoriós y rev d'Aragó ?

Crida prou la atenció, veure ab quanta calma proceheix lo monarca, en pagar aquella quantitat de diner á n' En Vilardell. Lo 20 de febrer de 1286, ordoná á Pere de Llibiá, fés efectiva dita suma de diner ¹, repetint la disposició á 22 de febrer á

1. 1286 (Barcelona, 20 de Febrer). — « P. de libiano. Mandamus vobis quatenus soluatis berengario de vilardello duos Mille triginta solidos barchi-

N'Arnau de Bastida ¹ y tornant á donarla pochhs dies després á En Pere Pelegrí ². Y encara sorpren en esta repetició d'ordes, veure lo text del registre barrat ab ratlles, com volent donar á entendre que no's complimentaren.

No havém de discutir si En Berenguer de Vilardell cobrá tot lo preu de la espasa, ó sols partida del mateix, per quan axó no afecta al resultat final, ó siga á la venda que de la matexa feu als reys d'Aragó, en quina armeria quedá se'n pre mes, fins á la extinsió de la branca directa dels antichs Comtes de Barcelona.

Es imposible inventariar les multiplicades ocasióhs, en les que la espasa de Vilardell fou victoriosament apunyada per los sucesors de Pere « lo Gran », puix no consta en escrits. Sols la Cronica del rey Pere « lo Cerimoniós », hi continua una d'aytals ocasióhs, ab referencia al regnat de Jaume II.

Aquest monarca aragonés trameti á son fill primogenit Anfós, á la conquesta de Cerdunya. La empresa era famosa y li anaua molt al rey Jaume « lo Just. » No cal dubtar que 's pendrien quantes precaucions se creguessin necessaries per la victoria, y que entre elles s'hi comptaria la de dotar á son fill d'una arma maravellosa, que 'l fés sortir en be de la lluyta. Y que la tal arma

nonenses sibi remanentes ad soluendum de pretio Ensis vocati de vilardello quatenus ab eo emimus etiam sibi solucione predicta recuperetis ab eo presentem litteram. Datum barchinone die et anno quo supra » (Registre 65, foli 63, arx. de la Corona d'Aragó).

1. 1286 (22 de Febrer). — « A de bastida : quod uisis presentibus soluat berengario de vilardello II mille XL solidos barchinonenses remanentes ad soluendum de precio ensis vocati de vilardello quem ab eo emimus et facta solucione recuperetis ab eo presentem albaranum. Datum barchinone VIII kalendas Marcii » (Registre 65, foli 183).

2. 1286 (2 de Març). — « P. pelegri : mandamus uobis quatenus incontinenti visis presentibus soluatis berengario de vilardello duo M. et XL solidos barchinonenses remanentes de precio ensis vocate de vilardello quam emimus et facta solucione predicta recuperetis ab eo presentem litteram cum apocha de solucione. Datum barchinone VI nonas Martii » (Registre 65, foli 74).

sigué la espasa « Vilardell », ho refereix lo Cronista, al explicar que, en lo més de Febrer del any 1323, l'infant primogenit lluirà una gran batalla « en lo camí qui va del dit loch de Decimo al dit castell de Caller en lo camp qui es dit Lucisterna ». Perduda y recobrada la senyera reyal de les barres rojes per l'Infant, « com a leo e bon cavaller apres que hac trencada una lança que portava no guardant quels enemichs lo tenien en mig qui eren molts el havien derrocat del cavall e la sua senyera geysa en terra als seus peus, mes mans a la sua spasa, qui ha nom Vilardell, e encontinent se viceren e començaren a fugir » ¹.

La derrera vegada que la documentació de la época parla de la espasa Vilardell, es en 1370, en lo testament del rey Pere « lo Cerimoniós, » al ensemps que la « Tisó » y la de Sant Martí, que també está considerada com havent pertanyert al gran Conqueridor de Valencia y de Mallorca.

La espasa de Sant Martí, ab son nom, demostra sobradament quin origen se li suposava, ço es que, ab ella, lo Sant cavaller, parti la capa al donar la meytat al pobre, qui era Jesucrist.

Monfar, trayentho de Beuter, consigna que lo comte de Barcelona Ramón Berenguer « lo Gran » la portá d'Alemanya, quan hi aná á defensar á la calumpniada Emperatriu, quedant, desde llavors, en mans dels reys d'Aragó. Altres opinions s'han mantingut al ensemps, com la adoptada per Barado ², de que lo bisbe Berenguer de Turs la doná á Sant Olaguer, bisbe de Barcelona, de qui la rebé lo Comte ; ó be la que exposá Bofarull, de que, ab ella, Ramón Berenguer III de Barcelona hi matá un drach terrible, suposant esser la matexa arma de Vilardell ab nom diferent ³.

1. « Crónica del rey de Aragon D. Pedro IV el Cerenionioso ó del Puny-et : texto original, traduccion de Antonio de Bofarull » (Barcelona 1850). página 48.

2. *L'Arenç*, revista lliteraria : any 1889, planes 3 y 4.

3. Nota de la plana 48, de la mentada Crónica de Pere « lo Cerimoniós. »

Fixantnos al temps de Jaume « lo Conqueridor » y donats aquests antecedents, no's pot dexas de creure que lo fill de Pere « lo Católich » la trová en la armeria de son progenitor. Tota vegada que la documentació no destrueix ço que afirma la tradició, acceptarém, ab les degudes reserves, que lo gran monarca pogué apunyar, al conquerir Valencia y Mallorca, la espasa de Sant Martí, segons escrigué Anton de Bofarull en hu de sos millors treballs lliteraris ¹.

Mes, en la documentació del segle XIII, no n's surt may la espasa de que ara parlém. Sols en lo XIV, lo já mentat testament de Pere « lo Cerimoniós », fet á 14 de maig de 1370, dona compte de la existencia de totes tres espases, ço es, de la « Tisó », de la d'En Vilardell y de la de Sant Martí. No vol que cap d'elles s'enclogui en la venda disposada de certs joyells de la sua pertinenca, dient á aquest propòsit :

« Excipimus tamen inde vexillam deauratam que nostro servicio est continuo deputata et de qua supra ordinavimus et unum salerium quod vocatur Castrum Amoris et quatuor flascones argenti et omnes anulos aureos lapides pretiosos sive sint incastati sive non et quinque enses quorum unus vocatur Sancti Martini alius de Vilardello alius Tison et istum habet jam noster primogenitus ex largitione nostra cum eum militari auxilio duximus decorandum alius Triveta alius Clareta nec non tabulam de cristallo. »

Es curiós veure tenir cada espasa un nom determinat, indubtablement tradicional. Llástima que tal nomenclatura no la tinguessin en compte los escriváns al inventariar los bens del

1. « Ella torná la honra á una emperatriu d'Alemanya, quan la apunyava lo gran Berenguer de Barcelona ; ella tallá les muralles de Lleyda, en temps d'un altre Berenguer, les barbes de Zeyt Abuceyt de Mallorca, per ma del rey En Jaume ; ella segá les flors del jardí que servia de llit á Zayen en Valencia » etc. (« La orfaneta de Menargues ó Catalunya agonisant : novela histórica escrita per Antoni de Bofarull ». Barcelona 1862, plana 128).

segon fill de Pere « lo Cerimoniós », quan morí sense successió. De manera que, constanthi en ell diferentes espases, sols hi designen la « tisona », segons diguerem avants.

L'arxiver reyal Pere Miquel Carbonell, consigna que, mort Martí « l'Humà », la espasa de Sant Martí passà á mans de sa viuda Margarida de Prades : « e morta la reyna Margarita seguis que dita espasa fou venuda en encant publich e la qual fou coneguda per un criat dels dits rey en Martí e reyna Margarita apellat Bernat sauila nadiu del mas çauilla de la parroquia de sanct andreu de lanas del bisbat de Vich y se intitulaua ciutada de Barcelona e aquella compra per dar la a la dita confraria ' ». Era aquesta, la dels cotoners.

La espasa de Sant Martí no estigué pas molt temps tranquila en la confradia. La reyna Maria de Castilla s'enterá de la sua existencia y la volgué tenir, y ho conseguí. Al finar la muller d'Anfós « de Naps », los cotoners la recobraren. Encara era viu En Çavila, l'antich servidor de la reyna Margarida. D'acort uns y altres, y á fi de que perpetuament se tingues conexement de la donació, n'alçaren acte publich, davant lo notari de Barcelona Antoni Joan, descrivintse la maravellosa y tradicional arma. Copiám en tota sa integritat tant curiós com inédit document ²:

« Die lune XXV predicti mensis Septembris Anno predicto (1458). — Ego Bernardus sauila ciuis Barchinone Attendens me ob deuocionem sancti Martini me verbo et sane scriptis fecisse donationem confratrie cotonorum Ciuitatis barchinone de qua sum

1. Algunes ratlles avants diu Carbonell : « Por la gran deuocio tench yo sobre escrit Pere Miquel carbonell al gloriós sanct Bisbe e caualler mossen sanct marti en la confraria del qual regint aquella los cotoners de la ciutat de barcelona quin tenen capella en la esglisia del monastir de sanct Augusti de la dita Ciutat me so scrit de ma propria per confrare de deuotio he deliberat en lo present libre de escriure aquella espasa » etc. (*Chroniques de Espanya fins aci no diuulgades etc. de Pere Miquel Carbonell*. Barcelona 1547, foli 42).

2. Arxiu de protocols, del Colegi Notarial de Barcelona.

confrater quendam ensem siue spatam sancti Martini cum quadam titulo ab vna parte bonem et ab alia sequa cum vagina alba cum gaspa de ferro cum signo Regali et cum bocalli fusi cum litteris auri cum titulo Sancti Martini et cum signo Regali in medio et cum pomo et ciuera tot nialat tot nielat (*sic*) dargent cum pomo de lenti et pla et bo mantil de fil dargent ab sa correya et fiuella ab alguns platons. Attendens preces dicte confratrie ad preces serenissime domine Regine comodasse seu mutuasse eidem serenissime domine Regine dictam spatam quam vsque nunc dicti preces eam non potuerunt habere. Attendens inquam dicti preces attento quam dictum officium non haberint in scriptis dictam donacionem rogasse me vt ipsam donacionem redigere in scriptis vt ipsam possint vbique ostendere vnde dictum officium habuerit dictam spatam et in futurum habentur in memoria ideo videns dictum rogatum fore justum Gratis et ex certa sciencia dono vobis et titulo donacionis concedo vobis jacobo cityar consuli Anthonio mas Mathie salamo et Johanni Guillelmi petro cedendis proceribus Anno presenti dicte Confratrie et vestris in dicte confratrie successoribus dictam spatam supra specificatam et hanc etc. sicut etc. induces in possessionem corporalem per tradicionem quam jam dum dum facta vestris olim comproceribus. Cedens omnia jura etc. Quibus juribus etc. Ego enim etc. Insuper.

« Testes bernardus laurencii sartor et johannes garcia, barbitonsor ciues barchinone. »

Los segles xvi, xvii, xviii y xix vegeren respectada la voluntat d'En Ça-Vila, essent sempre los cotoners guardadors de la espasa de Sant Martí. Reliquia de pietat y veneració del nostre gloriós passat històrich, sigué totalment desconsiderada per lo segle xix, que en axó tampoch li escau lo dictat de « segle de les llums », ab que fatuosament ell mateix s'es batejat.

Unes miserables pessetes portaren aquesta espasa á figurar en la colecció d'armes, que un rich comerciant barceloní atesorava en l'edifici museu construit á dit obgecte, en la Rambla de Cata-

lunya y Ronda de la Universitat, hont ara es plassa. Allí, tots los barcelonins aficionats á la arqueología, tinguerem ocasió d'examinarla ¹, motivant que l'erudit escriptor militar Francesch Baradola descrigués de la seguint manera ² :

« Mereix per nosaltres especial menció la que porta lo numero 572, que reproduhim tant per sa importancia material com històrica. Es la celebre espasa coneguda ab lo nom de *Sant Martí*, qui servi á la coronació del rey Don Martí. Se diu que havia pertenescut á Berenguer bisbe de Turs ; que en 1119 passá á esser propietat de Sant Olaguer bisbe de Barcelona ; que aquest ne feu entrega al Comte Berenguer III qui la depositá en la capella de Santa Agata. Derrerament era propietat del gremi de pelayres.

« Es del segle x ó xi ; la fulla de dos talls te 0.80 metre de llargada y 0.07 metre d'ampla en lo taló, ab una canal que arriba fins á la punta, de bon tremp y flexible. En un dels brassos de la creu s'hi conexen restos de niellat. La veyna corresponent, que també publiquem, porta'l numero 571 y está coberta de seda verdosa, que un temps degue esser blava. Te lo brocall de plata daurada ab un baix-relleu representant Sant Martí en l'acte de partir sa capa. »

Observarém com remarcable, que la preocupació popular ha seguit sempre d'aprop á la espasa de Sant Martí. En tant. que ni lo segle XIX se substragué par complet d'ella.

De quan se trovava en la armeria Estruch de Barcelona,

1. En cert article de J. Alsina y Lubian titulat « Visita oficial á la colecció d'armes de D. Joseph Estruch » que publicá lo *Butlletí mensual de la Associació d'excursions catalana* (any VII, agost y setembre de 1884), al descriure les espases hi afegeix : « distingintse ab especialitat la que forma lo floró, diguemho així, de tot lo grupo, que es una espasa de creu de tosca empunyadura, ab una fulla d'uns vuyt centímetres d'ample y noranta de llarch, ab tall per tots dos costats, de tremp tant fi que talla lo paper com navaja de barber y quina procedencia probable, segons pergamins que obran en poder del Sr. Estruch, se creu esser del gloriós Sant Martí. »

2. *L'Avenç*. Segona época (1889); any I, plana 3.

compta l'escriptor de costums catalanes N'Antoni Careta y Vidal i esta curiosa observació. Un negociant d'antiguitats, conegut nostre, qui havia tingut en ses mans dita arma, encara dubtant de la sua autenticitat nos deya, ab veu un tant esporuguida : « Ab tot, si no's vá ab compte en tocarla, facilment un s'hi talla : no sé ab que consisteix. »

En l'any 1899, la armeria Estruch desaparegué de Barcelona per esser transportada á França. La històrica espasa de Sant Martí, la única arma maravellosa del temps de Jaume « lo Conqueridor » que ha pervingut fins nostres temps, vol acostarse á son lloch originari, segons la tradició. ¿ Arrivá á parar algun die á la Catedral de Turs ?

Semblant esperit informava á les demés nacions en lo segle XIII. En lo nort d'Italia se pretenia possehir la espasa de Sant Mauriç, capítá de la llegió tebea, martiritçat en l'any 302, segons les investigacions del abat Bernat de Montmelian.

La espasa de Sant Mauriç es una arma que pertany á la primera meytat del segle XIII, la mateix que la nostra de Sant Martí. Fou reclosa en especial capsa de fusta en lo començament del segle XV, quan, creguda santa reliquia y reverenciada com á tal, dexá de desenvaynarse en les batalles per guardarse cuidadosament en los altars de les iglesies ².

No cal dubtar que en altres regions del mon cristiá se suposaren altres espases maravellores per la virtut d'haverles apunyades alts personatges ó sants.

Francesch CARRERAS Y CANDI.

1. *Las armas maravillosas* per A. Careta y Vidal publicat en *El Heraldo* de Barcelona, any VII, nombre 2166, 20 de Març de 1899.

2. En l'any 1591, Carles Manuel I de Savoya transportá la espasa de Sant Mauriç á la capella reyal de Turín, juntament ab bona part de les sues mortals despulles. Passada en l'any 1858 á la armeria reyal d'aquesta ciutat, hi ocupa avuy lloch preferent en apropiat vitrina (*Catalogo della Armeria Reale illustrato con incisioni in legno compilato dal maggiore Angelo Angelucci*, plana 240. Torino 1890).

TRES PRINCESAS GRIEGAS

EN LA CORTE DE JAIME II DE ARAGÓN

Cuentan los cronistas que para obtener la alianza de los griegos y desarrollar un plan de dominación en Oriente, el emperador Federico II de Hohenstaufen, rey de Sicilia, concedió en matrimonio su hija natural Constanza, á Juan Ducas Vatazzo, emperador de Nicea, viudo de Irene Lascaris, de la que tuvo un hijo, que fué luego el emperador Teodoro II. Constanza había nacido, al parecer, por los años de 1233, poco más ó menos, y su casamiento se efectuó en 1244.

M. Schlumberger ha explicado la azarosa vida de aquella joven emperatriz, por razón de los amores de su esposo con una de las damas de la servidumbre y después de la muerte de Juan Ducas Vatazzo, que ocurrió en 1255, por retenerla contra su voluntad en Oriente su entenado Teodoro II, quien se opuso á que volviese á Sicilia para poseer un importante rehén contra los latinos de Bizancio, y más adelante, entre 1260 y 1263, por haberse enamorado de ella Miguel Paleólogo, que esperando obtener sus favores y vencer su enérgica virtud, la retuvo casi cautiva hasta que, ante las repetidas instancias del rey Manfredo, hermano de la desgraciada Constanza, el usurpador del trono de Nicea, el citado Miguel Paleólogo, la dejó marchar libremente á Italia.

Tampoco pudo vivir en sosiego en Nápoles la emperatriz viuda de Nicea, pues al poco tiempo el ejército de Carlos de Anjou. invadió el territorio, y ella, acompañada de la esposa de Manfredo, hubo de refugiarse en la fortaleza de Lucera, y allí estaba cuando, después de la batalla de Benevento, en la que fué derrotado y muerto Manfredo (1266), cayó dicha población en poder de los angevinos.

Habiendo quedado en el mayor desamparo, buscó auxilio y favor en la corte de Barcelona, con la que la unían lazos de parentesco, por haberse casado una de sus sobrinas, llamada también Constanza, hija de Manfredo, con el infante Pedro, primogénito del rey Jaime I. el Conquistador.

Zurita dice que fué en los últimos años de este reinado cuando vino á los estados de la Corona de Aragón, Doña Constanza, emperatriz de Grecia. Sospecho que no ocurrió esto hasta los comienzos del inmediato, ó sea en 1277 ó 78, poco más ó menos, pues no he encontrado la menor indicación en documento alguno de los pertenecientes á Jaime I, que existen en el Archivo general, de concesiones ó disposiciones referentes á aquella señora; y según ya tengo manifestado en otro trabajo que publiqué en esta misma revista ¹, los primeros documentos son de 1279, una orden del rey Pedro III á su oficial Riquer para que entregase a *serenissime domine Imperatrici Grechorum*, la parte que le habia concedido del valor de cierto número de ovejas, y otra de concesión á *venerabili et dilecte nostre domne Constancie quondam Grechorum imperatrici pro victualibus et necessariis vestris et familie vestre*, de una pensión de doce mil sueldos sobre las rentas del peso de Valencia, en equivalencia ó permuta con lo que anteriormente le habia asignado de las reales de Huesca, Gandia, Beniope y Alfandech, *alterius assignacionis per nos lapsu temporis vobis facte*; y queria el rey Pedro que esta concesión durase *toto tempore vite vestre dum tamen vos in regno et dominatione nostra faciatis residentiam personalem*.

De manera, que Pedro III hace referencia á anteriores donaciones otorgadas á favor de la emperatriz Constanza, pero dice claramente que las hizo él mismo, no su antecesor Jaime, y viendo que las concede para atender á las necesidades y manutención de aquélla y de su familia ó servidumbre, hace presumir

1. *La princesa griega Lascaris, condesa de Pallars en Cataluña* (Revue Hispanique, tomo X, año 1903).

que son hechas muy al principio de la llegada de la emperatriz á estas tierras.

Entre esta familia, servidumbre ó séquito de Doña Constanza, es muy probable que se contasen dos princesas griegas, la llamada Lascara y su hija Vataça ó Vataza, que debieron seguirla de Oriente á Nápoles y luego á Valencia. Según ya he indicado en el trabajo antes citado, creo que esta infanta Lascara era hija de Teodoro Lascaris II, entenido de Doña Constanza, hijo de Juan Ducas Vatazzo y de Irene Lascaris, su primera mujer. M. Schlumberger ¹ opina que la llamada *Lascara* por los cronistas y documentos de la Corona de Aragón, no era otra que Eudoxia, la hija de Teodoro Lascaris que estaba casada con Guillermo Pedro Balbo, conde de Vintimiglia; y mientras no se conozcan datos nuevos que aclaren esta genealogía, es mejor seguir la opinión del bizantinista francés, que no empeñarse en sostener que la tal infanta Lascara, que luego contrajo segundo matrimonio con el conde de Pallars, se llamaba Irene. Tuvo efectivamente Teodoro, además de Eudoxia, otras hijas, una de ellas de nombre de Irene; pero esta se casó con el rey de Bulgaria. Para la más fácil comprensión de todos los datos que presento es conveniente fijarse en el cuadro genealógico que publicamos al final de este artículo ².

1. *Revue des Deux Mondes*, de 15 marzo 1902.

2. Son muy deficientes las genealogías que he visto de la casa condal de Vintimilla y no muy completas las de los Lascaris. En cuanto á la primera me he valido de la *Histoire généalogique de la maison de Vintimille par le R. P. Dominique Robert de l'ordre des FF. Prêcheurs, docteur en Théologie agrégé en l'Université d'Aix. A Villefranche, chez J. Ravoux, MDCLXXXI*. Dice que la rama de los condes de Tende, señores de Briga y Castellar, que tienen el nombre de Lascaris, usan el escudo en el 1º y 4º cuartel de gules *au chef d'or*, que es de Vintimilla y en el 2º y 3º de gules con el águila de dos cabezas, coronadas, que es de Lascaris. Pero luego dice que las antiguas armas de los Lascaris eran el león, según se ve en un sello de 1387. Afirma el P. Robert, que el conde Guillermo Pedro se casó con Eudoxia Lascaris, que algunos *nomment mal à propos Irène au lieu d'Eudoxie et qui contre la vérité de l'Histoire, la font femme d'un Robert comte de Vintimille*. Y añade que Eudoxia era hija de Teodoro II del

Es innegable que en los primeros años de su reinado, Pedro III de Aragón, amparó y protegió no solamente á la emperatriz viuda Constanza de Nicea, sino á otras dos princesas griegas, Lascara y su hija Vataza. Si en 1279, suena ya en diplomas reales el nombre y presencia de Constanza, en 1280, aparece en otros el de Lascara; esta simultaneidad, y no constar en época anterior, nada de una de estas dos personas extranjeras en Aragón, inducen á afirmar que llegaron juntas á estos reinos. Y como Lascara no era natural que dejase sola en Italia su pequeña hija Vataça, que hubo probablemente de su difunto esposo el conde de Vintimiglia, es preciso creer que también vino en aquel tiempo á Valencia.

Por carta fechada en Villareal á cuatro de los idus de mayo de 1280 (12 mayo), facultaba el rey de Aragón á la *inclite et dilecte infante dompne Alaschare filie quondam illustris imperatoris Grecorum* para que pudiese dar ó establecer en enfiteusis á cualquier persona toda heredad que fuese justamente confiscada á sarracenos de Moixen¹. Y por otra, dada por el mismo rey Pedro III en

nombre, emperador; que tuvo con Guillermo Pedro varios hijos, según consta por el tratado que celebró este conde de Vintimilla con el de Provenza, en 1285 (?), pero que sólo uno, Juan, dejó posteridad y tomó el nombre de Lascaris. Ó el P. Robert equivoca la data del citado tratado, ó el conde de Vintimilla que lo celebró no era el marido de Eudoxia, la cual, en 1285, estaba ya en Cataluña casada con el Conde de Pallars.

He consultado también *La province des Alpes-Maritimes, anciens comtés de Nice, de Vintimille et de Tende*, por Urbain Bosio (Nice, 1902), pero no dice nada y contiene errores de bulto.

No he podido consultar las tres obras siguientes, aunque dudo que sacasen de apuros: *Imperialis gentis Lascaris genealogia*, de Giulio dal Pozzo, Verona 1656 (traducción italiana, Milano 1671). *Discours de l'estor et gènealogie des Comtes de Vintimille, Paléologues et Lascaris*, por Ludovic Vauzelles (en *Revue du Lyonnais*, 1873, XV, pág. 260 á 434). *I conti di Vintimiglia, il priorato di San Michele ed il principato di Seborga, memoria documentata*, por Cais de Pierlas (en *Miscellanea Storica Italiana*, 1884, B. VIII, Torino).

1. Archivo de la Corona de Aragón, registro 46, fol. 40.

Xátiva el 29 de mayo de 1281, mandaba á todos sus oficiales que el ganado « quod nobilis dompna infantissa Alaschara habet in Regno nostro nullum impedimentum vel contrarium faciatis ratione pedagii, passagii, erbagii vel qualibet alia ratione quam eundem habeatis et teneatis pro ut nostrum et eidem provideatis de cetero transitu et ducatu » ¹.

Está probada, pués, la existencia simultánea en Valencia de la emperatriz Constanza y de la infanta Eudoxia ó Irene Lascaris. Lo incomprensible es como la segunda podía tener ya en aquella fecha, además de la mencionada Vataça, habida probablemente en su primer matrimonio, otras hijas de alguna edad, habidas en el segundo enlace con el Conde de Pallars. En abril de 1282, la infanta Lascaris otorgaba constitución dotal á favor de su hija Beatriz para contraer matrimonio con Guillem de Montcada, y esta última consentía el mismo día en ser esposa del citado noble catalán, en presencia del Rey Pedro III de Aragón, que como es sabido murió en 1285. Por lo tanto, la data de estas escrituras no está equivocada y no debe atribuirse al año 1292 como indiqué en mi artículo sobre la infanta griega, condesa de Pallars ², sino que son sin duda alguna del 1282, cuyo año vivía el rey Pedro.

Forzosamente debió ocurrir una de las dos cosas : ó Eudoxia Lascaris vino al reino de Aragón mucho tiempo antes de lo que se cree y que hemos señalado, y contrajo á no tardar su segundo matrimonio con Arnau Roger de Pallars, durante el reinado de Jaime I, ó vino en la época que hemos fijado, por los años de 1278, pero no con una hija de su primer enlace, sino con dos, la mencionada Vataça y esta Beatriz que se casó con Guillem de Montcada. En el segundo supuesto, que alcanza grandes probabilidades de exactitud y acierto, la infanta Lascaris tuvo dos hijas

1. Archivo de la Corona de Aragón, registro 49, fol. 93.

2. *Revue Hispanique*, tomo X.

de nombre de Beatriz, una con el conde de Vintimiglia, otra con el conde de Pallars. Y lo creemos cierto, por cuanto, según ya dejamos probado por medio de escrituras aducidas en el anterior artículo sobre esta infanta griega, la Beatriz, habida con el de Pallars, era todavía impuber en 1297, quince años después que la Beatriz que suponemos habida con el de Vintimiglia, había contraído matrimonio en presencia del rey Pedro III.

Queda así rectificado nuestro aserto primitivo y abandonada la suposición de que las escrituras del matrimonio de Beatriz de Grecia con Guillem de Montcada tenían la fecha equivocada.

La data es de los idus de abril de 1282 (13 de abril) en las tres que vamos á presentar. La parte esencial de la primera dice así : « Quod nos domna Azchara infantissa de Grecia filia quondam domini Azcari (*sic*) imperatoris grecorum.... dono vobis Beatrici filie mee donatione... intervivos ad diem nupcie vestrarum mille marchas argenti boni et fini et cum hiis trado vos in uxor G. de Montecatano filio nobilis viri R. de Montecatano domini de Fraga volentes et concedentes vobis quod predictas mille marchas argenti habeatis et teneatis vos et dictus maritus vestre toto tempore vite vestre... in die autem obitus vestri habeatis omnes mille marchas argenti ad omnes vestras et vestrorum voluntates perpetuo faciendas sine obstaculo et retentu nostro et nostrorum et cuiuslibet alterius persone... » Firmaron esta escritura juntamente con Doña Lascara, Pere de Cervera, Joan de Procida, Gilabert de Noguera y Arnau de Cavernar jueces reales. Debe observarse que si la hija Beatriz que dotaba en esta forma su madre, hubiese sido la hija también del Conde de Pallars, este que vivía aun, pues no murió hasta 1288, seis años después de este casamiento, habría indudablemente figurado en estos documentos y tratos. El silencio absoluto respecto al padre de la contrayente, es indicio seguro de que ya no existía, y por lo tanto que la llamada Beatriz de Grecia que pasaba á ser la esposa de Guillem de Montcada, era hija del primer matrimonio de Doña Lascara.

Además en el acta misma que otorgó en aquel preciso momento dicha Beatriz, tampoco hizo alusión alguna al padre : « Ego domna Beatrix filia domne Azchare infantisse de Grecia filie quondam domini Azcari imperatoris Grecorum de assensu consilio et voluntate dicte domine matris mee et in presentia domini P. Dei gratia regis Aragonum contraho matrimonium per verba de presenti... G. de Montecatano filio nobilis viri R. de Montecatano domini de Fraga et dono vobis corpus meum in legalem uxorem et recipio corpus vestrum in legalem maritum prout per sanctam matrem Ecclesiam est constitutum et ordinatum et dono etiam vobis pro dote mea mille marchas argenti... » Sigue la aceptación por Guillem de Montcada, quien concede á Beatriz en aumento de dote quinientas marcas de plata, asegurando la totalidad de las mil quinientas con permiso de su padre Ramón de Montcada, con las propiedades y derechos que tiene éste en Tortosa. Con otra escritura de igual data el citado Ramón autorizó á su hijo para contraer matrimonio y le concedió por donación irrevocable intervivos el dominio y derechos que tenía en la mencionada ciudad de Tortosa por feudo de los Templarios. Se conoce que el padre estaba orgulloso de unir su casa con la imperial de Nicea.

Tres días después, el 16 de abril de 1282, el rey Don Pedro firmó carta de reconocimiento á favor de Ramón de Montcada, de que éste le había entregado parte de las mil marcas del dote de su nuera Beatriz.

Podría presumirse aun con bastante fundamento que en aquellos días no se había aun verificado el matrimonio de Doña Lascara con el Conde de Pallars. Bien es verdad, empero, que en documentos que otorgó en 1286 y 1287, en época en que indudablemente estaba casada con este conde, tampoco se cuidó de hacer figurar ni siquiera mencionar á su esposo, según podemos ver en el siguiente : « Sit omnibus notum. Quod nos domna Lascara infantissa Grecie filia illustris Lascaris olim imperatoris Grecie et Misser Albertinus de la Volta ambo in simul et uterque

nostrum in solidum et sine ulterius excusatione et defensione per nos et omnes nostros confitemur et in veritate recognoscimus nos debere vobis Lупpo... presenti et recipienti et vestris duo mille et ducentos solidos monete Regalium Valentie ratione et precio unus equi de pilo badio quem nos domna Lascara a vobis habuimus et recepimus... » Prometen pagarle dicha cantidad en la ciudad de Valencia en la próxima fiesta de Navidad y la fecha de la escritura está así : « Quod est actum Valentie octavo kalendas octobris anno Domini MCC° LXXX° septimo. Signum Dompne Lascare infantisse Grecie. Signum Albertini de la Volta predicti qui hec concedimus et firmamus. » Fueron testigos Guillermo de Vilaragut, Pedro Sexach, Pedro Riera, Esteban Sabater y Domingo Catalá, siendo notario autorizante Janer Rabasa, escribano público de Valencia ¹.

No adivinamos por que razón el genovés Albertino de la Volta estaba el 25 de setiembre de 1287 en Valencia, interviniendo en los particulares asuntos de Doña Lascara.

Es también sospechosa en cierto modo la predilección y digna de notarse la generosidad ó esplendidez del rey Alfonso III para con Doña Lascara. En épocas en que andaban los soberanos siempre muy escasos de dinero y muy metidos en deudas no se comprenden tantas dádivas á una señora extranjera que no podía facilitar el éxito de negociación diplomática alguna, porque nada significaba ya la familia Lascaris en Oriente, donde por otra parte no tenía entonces la Casa real de Aragón interés alguno. No podían ser, pues, la remuneración disimulada de servicios políticos.

1. Documento del archivo de la Catedral de Valencia, que ha tenido la bondad de facilitarnos Don Roque Chabás, canónigo archivero.

En el artículo anterior hemos publicado la donación del palacio real de Játiva que el rey Alfonso hizo á Doña Lascara, para que lo habitase, en 1286, y sin hacerse tampoco mención alguna de su esposo el conde de Pallars.

Ya he indicado que, en 1286, el rey Alfonso concedió á Doña Lascara el palacio real de Xátiva. Dos años después le concedía una pensión de doce mil sueldos á percibir del tributo que pagaban al monarca los judíos de Barcelona y además otra de catorce mil á cobrar en la bailía real de Valencia de las rentas procedentes de las villas de Moraria y arrabal de Xátiva, juntamente con todos los réditos, frutos y productos de la villa y castillo de Muxen.

En carta de 21 de abril de 1288 el rey desde Zaragoza autorizó á la infanta griega para hipotecar ó empeñar por tiempo de tres anualidades la pensión de doce mil sueldos del tributo de los judíos barceloneses. Y que nuestro rey tenía verdadero empeño en que Doña Lascara pudiese utilizar plenamente tales concesiones y que no resultasen letra muerta, lo demuestran las órdenes que dió con energía para facilitar la realización pronta. En dos de junio de aquel mismo año, encontrándose en Barcelona, expidió este decreto : « Secretariis et aliame callis judayci Barchinone presentibus et futuris. Noveritis nos concessisse infantisse dompna Laschare filie quondam imperatoris grecorum consanguinee nostre duodecim mille solidos barchinonenses habenda et percipienda singulis annos in tota vita sua... in illis viginti quatuor milibus solidis quos nobis annuatim pro tributo solvere tenemini... »¹ Al propio tiempo dió órdenes al baile de Barcelona para que obligase puntualmente á dichos judíos á cumplir la concesión referida en favor de la infanta griega.

Órdenes semejantes expidió al alcaide de la aljama de los sarracenos del *raval* de Xátiva y al Procurador Real de Valencia para que cuidasen del exacto cumplimiento por los sarracenos del pago de la pensión asignada á Doña Lascaris del tributo de dicha aljama.

Y no contento aun con tantas precauciones otorgó un documento público haciendo constar su voluntad perpetua y absoluta

1. Archivo de la Corona de Aragón, reg. 79, fol. 55.

en tales concesiones. Esta escritura la firmó el rey en Barcelona, el mismo día dos de junio de 1288, y en su parte importante dice así :

« Noverint universi, quod cum nos Alfonsus.... concesserimus vobis inclite et carissime consanguinee nostre infantisse dompne Laschare filie quondam Laschari illustris imperatoris grecorum quatuordecim mille solidos regalium Valentie habendos et recipiendos in bajulia seu redditibus Morarie seu rabalis Xative. Item omnes redditus exitus et proventus ac alia jura castri et ville de Muxen et terminorum suorum cum monetatico, caloniis... et aliis juribus nobis in dictis castro et villa pertinentibus aliqua ratione prout in carta per nos vobis facta.... Item etiam duodecim mille solidos barchinonenses anno quolibet pro vestitu in tota vita vestra super tributo judeorum barchinonensium ut in carta per nos vobis facta etiam continetur. Volumus ac de speciali gracia concedimus quod vos predicta omnia et singula habeatis et recipiatis in tota vita vestra in habitu seculari vel religioso et etiam per quinque annos post mortem vestram. Ita quod dicti viginti sex mille solidis et redditus exitus et proventus et alia jura predicta dicti castri et ville de Muxen per totam vitam vestram in seculari habitu vel religioso et omnia per quinque annos post obitum vestrum habeatis et percipiatis seu percipi faciat ad voluntatem vestram. Preterea volumus quod si contingeret nos generaliter vel specialiter emparare vel facere emparare aliqua violaria seu assignationis in terra nostra quod dicte assignaciones nostre seu donationes infra dictum tempus minime emparari intelligantur dantes et concedentes vobis plenam potestatem quod vos vestra propria auctoritate positis in dictis locis alcaldus vel alcaldes quoscumque volueritis... »¹

Si agradecida debió mostrarse Doña Lascara á la protección que le dispensó Pedro III, mucho más debió estarlo por los extraordinarios favores y dádivas que le concedió Alfonso III. Tanto de los documentos ya citados como de los que presentaré en adelante bien puede deducirse que lo mismo la ex-emperatriz Constanza que la infanta Eudoxia Lascaris, vinieron pobres y sin recursos á la corte de Aragón, la cual mostróse magnánima y generosa con aquellas desgraciadas señoras y hasta puede afirmarse que nuestros reyes se consideraron honrados y distinguidos con

1. *Item*, reg. 79, fol. 55.

tener bajo su amparo á princesas de la casa imperial de Nicea. En cuanto la cancillería real de Aragón expedía un documento, fuera ó no importante, si se refería á doña Lascara nunca olvidaba hacer constar que era hija de Lascaris emperador de los griegos, y si pertenecía á doña Constanza tenía también buen cuidado de añadir que fué emperatriz de Grecia y que era tía ó parienta del rey de Aragón. Parece un sentimiento de pueril vanidad el empeño en perpetuar por los documentos la distinción y honor prodigados por las dos princesas orientales á nuestros reyes eligiendo su corte para vivir en sosiego y con la seguridad y rango que no habían podido conservar en Oriente. Habría sido más natural y lógico que fueran ellas las que se creyesen favorecidas y honradas con poder ser admitidas y amparadas en la corte de Pedro el Grande, del vencedor de Felipe el Atrevido y de Carlos de Anjou, del libertador de Sicilia ; pero, por lo visto, se consideraba al contrario tanto por ellas como por nuestros soberanos.

Doña Lascara quedó viuda por segunda vez á fines del año 1288. Arnau Roger, conde de Pallars, su marido, encontrábase en Jaca cuando se sintió enfermo y allí hizo su testamento el día primero de octubre de este año, muriendo poco después. El señor Sanpere y Miquel me ha facilitado una obra manuscrita, todavía inédita, del prior de Meyá, Fray Francisco Llobet y Mas, en la que se explica con detalles dicho testamento.

Titúlase esta obra *Cronologia de los Condes y Marqueses de Pallás desde su erección hasta que sus Estados pasaron á la Casa de Cardona y de los abades del Real Monasterio de San Vicente, hoy Santa Maria de Gerri desde su reedificación hasta el día presente*, y según indica Llobet vió el testamento de Arnau Roger en el *Archivo de Pallars* armario 5, cajón 17, legajo 2, sin que pueda saberse si tal archivo era el del monasterio de Gerri ó el que tenía al tiempo de escribir Llobet su obra la Casa de Medinaceli, como sucesora de la de Cardona y ésta de la de Pallars.

Después del nombramiento de los albaceas, cuyos nombres

dimos ya en nuestro primer artículo, instituye Arnau Roger por heredero suyo universal al hijo póstumo, caso de tenerlo en sus entrañas su esposa « *Irene Lascaris*, hija del emperador de Grecia y Andrinopoli Teodoro », sin que estas palabras de Llobet prueben ni mucho menos que el nombre *Irene* constase en el testamento que extractó, pues bien pudo añadirlo de su cosecha, al ver que Zurita y otros cronistas lo daban á la infanta griega condesa de Pallars. La herencia consistía no solamente en el condado de Pallars, sino también en los importantes bienes que le había legado su tío Pere de Berga. Si el póstumo no fuese varón y no quedase línea masculina, pasaba la herencia á Ramón Roger, hermano del testador, quien además del condado tendría todos los señoríos que el rey de Aragón había concedido á los condes de Pallars con condición de que ántes de tomar posesión de la herencia debía Ramón satisfacer cien mil sueldos á los albaceas. Lega á su citada esposa mil ducados de oro, además de su dote; á su hija mayor Sibilia, cuatro mil ducados; á la hija segunda, GERALDA (*sic*), tres mil y á la tercera, Violante, dos mil para que entre en religión. Si Ramón no dejase hijos legítimos varones ó no satisficiese dichas cantidades, adquiriría el condado y demás bienes la mencionada hija Sibilia y en defecto la segunda, GERALDA y luego su sobrino Ramón de Vilamur y en último término otro sobrino del testador, Bernat Roger. Lega á su hija ilegítima, llamada también Sibilia, casada con Villamflor (?) los quinientos ducados que le había prometido dar. Destina al pago de sus deudas todo cuanto le debe el rey de Aragón y por cuyos créditos tiene en prenda los castillos de San Pedro y Moholla. Indica á su hermano y heredero Ramón que apoye y siga el partido y armas del Rey de Aragón contra todo otro príncipe, é impone igual obligación á su hija primogénita, caso de llegar á poseer el condado, perdiendo uno y otra la herencia si no cumplan estas indicaciones. Lega finalmente al *Bort* de Pallars, otro hijo ilegítimo, el castillo de Espluga Trasserra (?) y lo que había sido de su hermauo Rivert. El notario autorizante de este testamento es Gallardo de Leta, escribano de Jaca.

Creemos que Llobet no extractó con cuidado este documento ó que vió no el original, sino alguna copia defectuosa muy posterior, por cuanto no es posible que cambiase el nombre de la hija segunda, á la que llama *Geralda*, cuando en todos los demás documentos que conocemos, muchos originales, conservados hoy todavía en el Archivo de la Corona de Aragón, tiene el de *Beatriz*. Además, el nombre *Villamflor* que da al marido de una hija ilegítima del testador, respira aroma de invención ó falsedad y por todo esto es por lo que no podemos creer que Llobet viese exactamente escrito en el testamento el nombre de *Irene* aplicado por el testador á su esposa.

En una escritura de reconocimiento de derecho que otorgó Berenguer de Calders en 5 de marzo de 1289, en favor de Doña Lascara y de sus tres hijas, documento que dimos á conocer anteriormente, aparece ya viuda dicha señora, de manera que no hay duda acerca la muerte del conde Arnau Roger á fines de 1288.

En este tiempo la ex-emperatriz Constanza continuaba disfrutando de la misma consideración y favor que obtuvo en tiempo de Pedro III. En 21 de setiembre de 1286, Alfonso III, por carta expedida en Valencia, confirmaba á la « *illustrissime domine Constancie Dei gratia olim imperatrice grecorum carissime amite nostre, pro provisione vestra et familie vestre* », aquella pensión de doce mil sueldos anual « *factam per illustrissimum dominum Regem patrem nostrum inclite recordacionis* »; y, en ocho de octubre de 1291, el rey Jaime II firmó al pasar por Ricla, la orden de exención del embargo de bienes y rentas concedidas por su padre, que por disposición general acababa de decretar, á favor de Doña Constanza. Al efecto decía á Ramón de Riusech y Guerau de Font :

Intelleximus ex parte domine Constancie olim imperatricis grecorum, quod vos racione generalis mandati per nos vobis facti, super emparandis donacionibus ac aliis alienacionibus factis in Regno Valencia in tempore mortis illustrissimi domini Regis P. inclite recordationis patris nostri, citra proponitis

emparare eidem domine Constance redditus et exitus quos accipit in Regno Valencie ex concessione illustrissimi domini regis Alfonsi... Quare mandamus et dicimus vobis quatenus dicte domine C. super predictis redditibus et exitibus sibi assignatis nullum emparamentum seu impedimentum faciatis immo supersedeatis in eo et permitatis eandem ipsos redditus percipere et habere. »

Esta excepción en aquellas circunstancias hace suponer la extraordinaria influencia que continuaba disfrutando en la corte de Aragón la hija de Federico II ¹.

No contenta todavía con todo esto, se hizo dar por el mismo Jaime II, en 13 de enero del año siguiente, 1292, una confirmación general y absoluta de las donaciones que la habían otorgado los reyes Pedro III y Alfonso, aprovechando la estancia en aquellos días de Don Jaime en la ciudad de Valencia :

Visa quadam carta illustrissimi domini regis A... in qua dictus dominus... attendens assignacionem duodecim mille solidorum jaccensium factam per illustrissimum dominum regem P... vobis illustrissime domine C... carissime amite nostre pro provisione vestra et familie vestre super redditibus tabuli pensi Valencie pro quibus consuevistis recipere viginti unum mille solidos regaliū non posse vobis solvi integritet et de plano secundum assignacionem vestram predictam, volentes quod ipsam assignacionem in locis certis ex quibus ad manus vestras seu substitutorum (*sic*) a vobis pervenire possit et de cetero habeatis, dedit et concessit vobis toto tempore vite vestre pro decem et novem mille solidos regaliū annualibus sive magis valuerit sive minus loca de Alfandech et de Merinyen et de Beniopa cum omnibus terminis et pertinenciis... et reliquos duos mille solidos regaliū ad complementum dictorum XX et unius mille solidos regales assignavit vobis super redditibus et exitibus et proventibus omnium locorum obligatorum in regno Valencie excellentissime domine regine matris nostre pro suo sponsalicio. Visa etiam quadam alia carta dicti domini regis A... in qua idem domino rex dedit et concessit vobis dicte domine imperatrici in compensacionem dictorum duorum mille solidos quos vobis tornare debebat annuatim de provisione vestra ultra redditus et exitus et alia jura de Alfandech et de Beniopa et in compensacionem custodiarum castrorum de Alcalano et de Merinyen vallis de Alfandech alfardas ² et cenas

1. Archivo de la Corona de Aragón, reg. 90, fol. 90.

2. Las *alfardas* eran el impuesto que se pagaba por el uso de agua para riego de las tierras.

dictorum locorum. Visa eciam quadam alia carta dicti domini regis A. in qua concessit vobis dicte domine imperatrici regale nostrum Valencie. . . Visa quadam littera in qua dictus rex A. mandavit nobiti Petro Ferrandi tunc procuratori regni Valencie. . . quod racione alfardarum, peytarum, cenarum seu aliarum exaccionum non intraret (?) dicta loca seu alias a sarracenis dictorum locorum aliquod peteret pro predictis ut hec omnia predicta et singula in cartis et litera predictis laciis continetur. Id circo ad instanciam et requisicionem vestri illustrissime domine C. imperatricis grecorum karissime amite nostre. laudamus, concedimus et firmamus vobis cartas et assignaciones predictas et omnia et singula in eis contenta pro ut in ipsis cartis melius et plenius expressa. Volentes et concedentes vobis quod predicta. . . possideatis pacifice et quiete toto tempore vite vestre sine aliquo impedimento ut superius continetur, mandantes procuratoribus, justiciis, bajulis . . . quod presentem confirmacionem firma habeant et observent ¹.

Esto era una verdadera recopilación de las concesiones hechas por tres reyes sucesivos á Doña Constanza, y unidas á las ya conocidas en favor de Doña Lascara y á las que obtuvo Doña Vetaça, según luego explicaremos, vienen á demostrar que fué altamente gravosa para el erario público la residencia que hicieron en estas tierras y que difícilmente habrían encontrado en Europa otro asilo más generoso.

No es de extrañar, por lo tanto, que pasasen á la postre, del estado de protegidas al de protectoras y de intercesoras. En 1304, Doña Constanza suplicó encarecidamente al rey de Aragón el indulto de Francisco Daví, condenado por robo de dinero que hizo en Marruecos, y Jaime II lo decretó por carta del 7 de los idus de julio de aquel mismo año, expedida en Zaragoza. En 1306, la propia señora rogó al monarca que nombrase á Arnau de Cap, servidor ó protegido (*nutrito*) de la casa de Doña Vetaça, la cual también intercedió, para el consulado de catalanes en Sevilla, y Jaime sin dilación efectuó el nombramiento.

Más interesante es aun, ver á Doña Constanza intervenir en

1. Archivo de la Corona de Aragón, reg. 192, fol. 79.

la cuestión que tenía un sarraceno que compró una joven sarracena á un cristiano, y que éste, después de haber percibido la mayor parte del precio, se negaba á entregar la esclava, á pretexto de que iba á hacerse cristiana. La ex-emperatriz le dirige requerimiento para que devuelva el dinero ó entregue la persona vendida, amenazando con acudir al rey. He aquí la carta de Doña Constanza en lengua de Valencia :

« Dona Constança del molt alt Senyor Emperador Fraderich de bona memoria filla e per la gracia de Déu Emperadriu ça enrere dels Grechs : al honrat religios frare Arnau de Banyuls comanador de Paniscola o á son lochtinent, saluts e dilleccio. A la vostra honestat fem saber que en Jacme Pons, de Paniscola, vene a Jafiel Abinaçino sarrahi de Exivert per preu.... Ara los damunt dits sarrahins an pagat al dit Jacme XX lliures menys XII diners e demanen la dita sarahina quels sia liurada et faran compliment al sobrepos del dit preu et lo dit en Jacme los respon que la dita sarahina nols pot liurar per ço com se fara cristiana, per la qual raho es semblant a nos que si ben la dita saraina ses feita crestiana sens per ço los dits sarahins no deuen perdre los drets, com si aquella no fos estada liurada a aquell ni la aguesen tenguda en lur poder, per que ells no deuen perdre la sarahina et los diners, per la qual raho nos vos requerim eus pregam que los damunt dits sarrahins troben et aien dret en vostra juresdiccio et en vostre poder quells no prenguen tort ni sobrors per lo lur metex et quels sia escoltat lur dret et lur raho et si plaer vostre es feits los tornar los diners o la sarrahina si donchs no fos feyta crestia, sens altre alargament de pleit, sino Nos aurem a recorrer a vostre cort (?) o al senyor Rey en defalliment vostre et nos en semblants coses et molt majors son aparelades de obeia vostres prechs. Datum Valencie quarto decimo calendas januarii anno Domini M^o CCC^o quarto ¹. »

Así, con este tono altivo y autoritario se atrevía Doña Constanza á dirigirse á todo un comendador de los Templarios, para que hiciese justicia y no amparase la estafa que un vasallo de tan poderosa orden intentaba cometer contra unos pobres sarracenos. Y cuando así obraba la princesa extranjera, era porque estaba bien segura de la complacencia y aprobación del soberano. Ya veremos más adelante un caso semejante realizado por Doña Vataza.

1. Archivo de la C. de A. Cartas reales del tiempo de Jaime II.

En cuanto á Doña Lascara, manifestó sus inclinaciones piadosas é hizo gala de estar en próspera situación, fundando un convento de monjas clarisas en la villa de Montblanch, diócesis de Tarragona, que subsiste todavía con el nombre de Santa María de la Serra y en el que hay una bonita iglesia gótica de una sola nave, al parecer del siglo xiv, con algunos sepulcros también góticos, de nobles de aquella comarca ¹. El presbítero señor Sabaté, de Montblanch, me ha facilitado copia del acta en que los cónsules y prohombres de dicha población, á ruegos del rey, concedieron á Doña Lascara todos los derechos y dominio que tenían en el edificio y terreno extramuros, donde quería aquella princesa griega fundar el convento. En su parte importante es del tenor siguiente :

« Noverint universi quod in presencia Petri Marcialis, notarii publici Montisalbi, Matheus Benenchasa, Jacobus de Confient... syndices, universitatis hominum Montisalbi presentaverunt dicto P. Marcialis quamdam cedulam papiream sigillatam in dorso sigillo dompne infante de Grecia, et pecierunt quod in formam publicam eam redigerem... Id circo, in Dei nomine noverint universi quod nos M. Benenchasa, J. de Confient, B. Peironet et B. March, syndici sive procuratores... Montisalbi, congregato consilio proborum hominum dicti loci in loco nominato Sancta Maria de la Serra termini Montis albi, ad instanciam et preces excellentissimi et magnifici dompni Jacobi Dei gracia regis... auctoritate eciam presentis publici instrumenti perpetuo valituri, per nos et per totam universitatem Montis albi gratis spontanea voluntate, ad honorem Dei ...damus, concedimus et auctorizamus vobis venerabilissime dompne infanti Alasquare (*sic*), filie nobilis et verissimi Alisquare quondam Imperatoris grecorum, omnia jura tam juris patronatus quam aliorum jurium que universitas predicta vel singuli de eadem habent seu habere debent quoque modo vel causa in loco et hedificio facto in loco predicto Sancte Marie de la Serra plenarie et quiete, ita

1. Sobre esta fundación piadosa ha publicado una bonita leyenda Don Juan Poblet, con este título : *Origen del santuari y Monastir de la Mare de Deu de la Serra, tradició Montblanquina relatada per Joan Poblet, treball llorejat en lo segon Certamen de la Secció Catalanista de la Congregació Mariana de Barcelona y en lo d'Olot de 1898* (Barcelona, 1899). Da, empero, equivocadamente el título de emperatriz á la infanta Lascara.

quod vos, dompna, de cetero possitis et debeatis plantare et hedificare monasterium et ecclesiam sanctimonialium et conventum ordinarum Minoritarum ordinis beati Francisci confessoris et beate Clare virginis et quod ibi sub regula beati Francisci possint vivere sanctimoniales ordinis supradicti; et quod nos et dicta universitas et singuli de eadem presentes et futuri simus et sint participes... nos et universitas predicta bonorum spiritualium que, annuente domino, ibi fient per vos Dompnam et per dictum conventum et per alios ministros Dei qui in dicto loco fuerint ordinati, rogantes instantissime vestram clarissimam pietatem in remissionem peccatorum nostrorum... plantetis et plantari faciatis et hedificari taliter quod dominus Jhesus xhrisptus cum angelis... valeant exultare, promittentes per firmam et solemnem stipulationem quod amodo contra predictam donacionem et concesionem nos et dicta universitas non veniemus, nec venire aliquem dicte universitatis promitemus... et in signum tradite possessionis plene loci presente populo in dicto loco tradimus vobis dompne et conferimus claves scripiorum dicti loci et hostium dicti loci et in corporalem possessionem vos mitimus... Nos infans Alasquara, filia illustrissimi et verisimi Alasquari quondam emperatoris grecorum, recipimus alacriter et devote cum centum milibus graciaram a vobis predictis sindicis... donum tam venerabilis loci Sancte Marie de la Serra. E promittimus, sub obligacione omnium bonorum nostrorum in dicto loco plantare et hedificare monasterium sororum minorarum Sancte Clare virginis et conventum facere in dicto loco sub ordine beati Francisci confessoris, et besilicam facere ubi divina officia celebrentur. Et participes volumus esse homines Montisalbi presentes et futuros spiritualium et temporalium dicti loci. Et promittimus in dicto loco talia, permitente Domino, et tanta bona opera ibi facere et tentare que domino nostro Jhesu xhrispto et beati Matris eius semper virgini gloriosse grata fient perempniter et accepta. Actum est hoc tercio decimo kalendas febroarii anno Domini millesimo CC^o XC^o quinto. Signum Mathei Benenchasa -- signum Jacobi de Conflent -- signum Bernardi Peironet -- signum Berengarii March -- signum dompne infantis Alasquare, nos omnes qui hoc jussimus scribi et firmamus. -- Signum Gerald de Comabela -- signum A. Vaquari... huius rei testium. Ego P. Marcialis notarius publicus Montis albi subscribo... Ego Jacobus Thome scripsi mandato dompni Raimundi de Podiolo, rectoris ecclesie Montisalbi et P. Marcialis notarii eiusdem loci. »

De manera, que el día 20 de enero de 1296, Doña Lascara estaba en Montblanch, dando una prueba irrecusable de profesar con fervor la religión católica y disponer de sobrados recursos, que le permitían distraer de la satisfacción de sus necesidades, una cantidad importante para fundar y edificar un monasterio.

Bien es verdad que aquella señora no descuidaba nunca su hacienda y procuraba la exacta percepción de sus asignaciones. Vemos por una carta del rey á su consejero Bernat de Serriá, (Barcelona, 8 idus enero 1299, que es 6 enero 1300 del estilo moderno) que el Real Tesoro debía á Doña Lascara 37.786 sueldos menos un dinero, y para atender á la satisfacción de esta suma había empezado ya por destinar 25.000 sueldos de los tributos y arbitrios que primeramente serían percibidos de la aljama de los judíos de Barcelona, mientras que los restantes 12.786 sueldos menos un dinero, deberían sacarse de las questias, subsidios y otras exacciones que el monarca exijiese de todas las aljamas existentes en sus estados. Y terminaba diciendo á Bernat de Serriá :

« Id circo vobis dicimus et mandamus quatenus de denariis exactionum predictarum primo ad manus vestras provenientium detis et solvatis dictę dompne Lascare predictos duodecim mille septingentos octuaginti sex solidos minus uno denario vel cui voluerit loco sui; et facta solutione recuperetis ab ea presentem litteram cum apocha de soluto. »

Tres días después (9 enero 1300), expedía Jaime II á los colectores de los tributos de los judíos y á los secretarios de la aljama de Barcelona una orden para que de las primeras cantidades que recaudasen no les pediría nada hasta tanto que

« per vos satisfactum plenarie fuerit dompne Lascare infantisse grecorum in illis XXV millibus solidis barchinone quos eidem dompne Lascare super denariis exactionum predictarum cum alia littera nostra¹ assignavimus et in quibus soluturos eidem dompne de denariis exactionum predictarum vos obligare mandavimus cum publico instrumento. » « Mandamus nichilominus predictis collectori seu collectoribus exactionum predictarum nec

1. El rey había escrito el día anterior una carta al secretario y aljama barcelonesa, comunicándoles que acababa de asignar á Doña Lascara 25.000 sueldos de los impuestos que aquellos judíos pagaban y les ordenaba : « obliguetis vos omnia bona vestra cum publico instrumento solutos dictę dompne Lascare predicti XXV... »

non et Magistro Rationali curie nostre quod vobis hostendentibus albarano seu apochas in quibus contineatur vos solvisse de denariis exactionum predictarum predictae dompne predictos XXV mille solidos quod ipsos vobis in nostro computo recipiant et admittant. »

En su afán de recojer dinero, Doña Lascara no titubeaba en enajenar señoríos que los reyes de Aragón le habían generosamente concedido. En 1301, vendió el castillo y villa de Muxen á Gonzalo Garcia, consejero de Jaime II, y éste no tuvo más remedio que aprobar esta venta por carta dada en Valencia el 13 de las calendas de mayo (20 abril) de aquel año, en cuya fecha mandó á su portero Juan de Rocafort lo siguiente :

« Cum Thomas Nichola procuratorio nomine illustris dompne Alaschare infantisse Grecorum consanguinee nostre, vendiderit dilecto consiliario nostro Gondicalvo Garcie castrum et villam de Muxen cum hominibus... Et nos ad requisitionem per dictum procuratorem nobis factam tam quam domini castri, quod a nobis tenetur in feudum, venditionem predictam ratificandam ... Ideo vobis dicimus et mandamus... ad dictum castrum personaliter accedentes predictum G. Garcie... in possessionem dictorum castri et ville salvo jure nostro inducatis. »

Esta y otras muchas exigencias de la infanta griega vinieron á acabar la paciencia, que era grande, de Jaime II, y así, en 1304, contra todo lo que hasta entonces se había visto, no ya la corte dejó de considerar como un motivo de honor y de orgullo el albergar ó dar hospitalidad á las princesas orientales, sino que el rey manifestó á Doña Lascara cuanto deseaba que se trasladase á Castilla y le dejase en paz. He aquí la carta que le dirigió en 25 de septiembre del referido año :

« A la noble et amada dona Lascara infanta de Grecia salut et dileccion ; fazemos vos saber que recibimos una carta vuestra que agora nos enviastes et entendimos muy bien quanto en ella nos enviastes dezir, á la qual vos respondemos que bien sabedes vos la nuestra casa quanto es treballada por grandes messiones que avemos avido a fer por las guerras passadas et las vistas que avemos avidas, porque nos semella et tenemos por bien que vos ende vayades á Castiella et allá que drecedes al mellor que podades vuestra fazienda et que moredes hi. E nos avemos mandado a Pero Boyl que vos de

mil sueldos, los quales el dará a vos o a qui vos queredes. Datum Dertuse VIII kalendas octobris anno MCCCIVº. »¹

Pero Doña Lascara no se trasladó á Castilla, sino que continuó en Cataluña, al parecer dando pasto á la pública murmuración por sus amores con el almirante Bernat de Serriá, hasta que pasados algunos meses los agentes del rey pudieron convencerla de que se retirase al monasterio de Junqueras, de la orden de Santiago, según ya hemos explicado en el artículo que publicamos en esta misma Revista. Todo esto si es que la infanta griega Doña Lascara y la condesa de Pallars llamada también Doña Lascara son una sola y misma persona, respecto de lo que hemos tenido á veces iguales dudas á las que sintió Zurita². El cronista aragonés no pudo llegar á poner completamente en claro este punto histórico-genealógico y anduvo en lo que escribió muy confuso é indeciso. Nosotros creemos que la condesa de Pallars es la misma infanta Lascara, pero no se nos ocultan las dificultades que ofrece. Es digno de notarse que no hay un solo documento en que la condesa Lascara de Pallars sea titulada infanta hija del emperador de los griegos. En las escrituras en que se la titula condesa de Pallars nunca se la llama infanta de Grecia, y por el contrario en aquéllas en que actúa titulándose ó es citada como infanta de Grecia, jamás aparece con el título condal del Pallars. Esto sería muy significativo, si no hubiese por el lado opuesto otras cosas más significativas aun, favorables á

1. Archivo de la Corona de Aragón, reg. 235, fol. 140.

2. Zurita en libro V, cap. 105, dice que Doña Vataca era hija de la infanta Lascara y del conde de Vintimilla; y que no pudo descubrir que parentesco tuvo doña Lascara, condesa de Pallars, con la infanta de Grecia, no faltando quien haya creído que son una misma persona. Pero, en el cap. 19 del mismo libro ya había dicho el cronista que Sibilia, condesa de Pallars, que casó con Ugo de Mataplana, por ser hija de Doña Lascara adoptó por armas el águila imperial de oro, en campo rojo, « que eran las armas de los emperadores de Grecia, de los cuales descendía la condesa Lascara ».

la identidad de la infanta y la condesa. En primer lugar, es poco admisible que coexistiesen en aquellos años dos señoras principales, en Cataluña, del mismo nombre exótico y desusado, tan desusado que nunca, ni antes ni después, volvió á conocerse en estas tierras. En segundo lugar, es aun menos admisible que ambas damas de igual nombre tuviesen tres hijas también con nombre iguales, ó sea Beatriz, Violante y Sibilia. Y en tercer lugar, que consta por escrituras que Violante, hija de la infanta griega contrajo matrimonio con Pedro de Ayerbe, mientras que tenemos otras, que luego presentaremos, en las que el propio rey Jaime II, que bien podía estar enterado, declara que dicha Violante era hija de la casa de Pallars.

Para la identidad de la infanta y la condesa Lascara tengo otra dificultad digna de observarse. Por los años 1307, poco más ó menos, *Donu Liscara, comtessa de Paillars*, tomó el hábito en el convento de Junqueras, en Barcelona, al parecer en voto solemne y para su vida; y por aquel tiempo, consta que *Lascara, filla del muit noble emperador de Grecia*, estaba en Medina del Campo, donde pasó una enfermedad. No puedo prescindir de la publicación de esta carta, que comparada con las que después presentaré de Doña Vataça, inclinan á pensar si madre é hija ejercían el espionaje político en Castilla por cuenta y orden de Jaime II de Aragón. Dice así :

« Al muyt alto et poderoso senyor don Jayme por la gracia de Dios rey de Aragon, de Valencia, comte de Barcelona, senyalero, almirant et Capitan general de la santa Romana yglesia. Io infanta dona Lascara, filla del muyt noble et verdadero Emperador que fué de Grecia, beso vuestras manos et comandome en la vuestra gracia como a senyor de que atiendo bien et mercé. Sepades, senyor, que nos acomendamos algunas palauras al sacristan de Tاراçona que vos dixiesse de nuestra parte et senyor vos creet lo de lo que vos dixiere de mia parte bien asi como a mi misma. Io, senyor, he seydo doliente, mas Dios loado so bien mexorada. Dada en Medina del Campo XV dias en junio 1 ».

1. Cartas reales sin año del reinado de Jaime II en el Archivo de la Corona de Aragón.

De manera que, si en 1304 Doña Lascara se negó á la invitación que le hizo Jaime II para que abandonase estas tierras y se trasladase á Castilla, tres ó cuatro años después debió emprender dicho cambio de residencia y vivir cerca de la corte castellana, donde se encontraba su hija Vataça.

Por último, no deja de dificultar la identidad de las dos Lascaras, la infanta griega y la condesa de Pallars, ver en documentos auténticos ya difunta á la primera en 18 de abril de 1311 y viva á la segunda, al parecer, en 5 de mayo del mismo año. El primer documento es una carta del rey Jaime al podestá y rectores de Génova, á ruegos de *Iolant filie inclite Laschare quondam infantisse Grecorum*, que daremos á conocer al ocuparnos de esta hija de la infanta griega, esposa de Pedro de Ayerbe, y que está fechada: *Datum Valencie XV kalendas madii* (18 abril) *anno Domini MCCCº undecimo*. El otro documento es la carta del propio monarca á su sobrino, el mencionado Ayerbe, datada de Morella á 5 de mayo de aquel mismo año (1311), en la que habla de las quejas que de él le acaba de exponer *Duenya Laschera condessa de Payllars* sobre el casamiento de su hija Iolante y le suplica pronta explicación y contestación, que deberá entregar á los mandáderos los quales la dicha Condessa agora vos enbia.

Son muy difíciles de conciliar ambos datos, si se refieren á una sola y misma persona; y á pesar de todo, continuamos creyendo, tanto por los documentos que aportamos en el presente artículo, como por los dados á conocer en el anterior, que la infanta griega, madre de Doña Vataça es la condesa de Pallars, viuda de Arnau Roger y madre de Sibilia, Beatriz y Violante ó Iolanda.

Entretanto Doña Lascara se alejaba de Cataluña, para servir de espía á Jaime II, Doña Constanza procuraba contentar al rey, halagando su vanidad con cartas tan aduladoras y cariñosas como la siguiente :

« Al molt alt, noble et poderos senyor en Jacme, per la gracia de Deu, rey Daragon, de Valencia et de Murcia et Comte de Barchelona et de la Sancta Romanal esgleya senyaler, almiral et Capitani general. Nos dona Constança

per aquela metexa gracia ça enrere de bona memoria filla del molt alt senyor Emperador Frederich et Emperadriç dels Grechs, salut et dilecció. De la vostra molt honrada senyoria et cara anor recebem molt alegrament letres per les quals entenem vos esser estat molt malalt et trebayllat, de que som molt regeament agreuiada et descomfortada. Mas en apres, la merce de Deu, com entenem vostra salut et bon millorament aguem molt gran alegre et pagament, don feem laors et gracies a Jhesu xrist et a la sua beneyta mare et encara nit et dia los pregam que per lur gracia et misericordia en sanitat et en alegria vos mantinguen et vos conserven axi com vostre cor desiya et nos et les vostres gens an menester et que em breu, ab victoria et exalçament et vostre entenement alabat (?) vos tornem en vostre regne san et salu. Per ço com vos a plagut de vesitarnos per vostres lletres, vos fem moltes gracies et encara vos requerim eus pregam que per vostra valor et cortesia, totavia que avinentea nayatz de missatges, nos en vuyllatz alegrar. Empero, alegria ni pagament en nostre cor no aura, entro que personalment la vostra valent persona et plasent cara veiam. De ço que vos aviem pregada (que pregassetz al Rey vostre pare que gitas de preso e nos retes nostres nebotz quel ten pres ¹, vos pregam et vos requerim caramente queus membre et quen so recaptetz et axi aurem vos totz temps que grayr. Datum Valencie XV dies de juyn. »

Al comenzar la lectura de la carta de Doña Constanza, uno se pregunta que quería ó necesitaba del rey de Aragón, cuando tales adulaciones y requiebros le dirigía; pero, al final aparece claro y especificado el motivo, obtener la influencia de Blanca, esposa de Jaime II, sobre su padre Carlos, para la libertad de unos sobrinos, en Nápoles. Á lo menos esta vez no pedía para sí.

Jaime II no era insensible á las ficticias ó reales manifestaciones cariñosas de la ex-emperatriz, y procuraba guardar y hacer guardar por sus oficiales y súbditos, toda clase de respetos á aquella señora. Véase la carta del rey á B. de Libiano, baile general del reino de Valencia, escrita de Barcelona, el 4 nonas

1. Este rey, suegro de Jaime II, era Carlos de Anjou, rey de Nápoles, padre de Blanca, reina de Aragón. Los sobrinos de Constanza, que dicho Carlos tenía presos, serían los hijos del desgraciado Manfredo.

Este documento figura entre las cartas reales sin año del reinado de Jaime II, en el Archivo de la Corona de Aragón; pero, debe corresponder al periodo entre 1303 y 1306.

agosto (5 agosto) de 1305, al saber las faltas de consideración y mal trato que había este último cometido con Doña Constanza, ordenando le guarde todas las atenciones debidas á su rango, pues de lo contrario seria destituido sin tardanza :

« Ad nostrum pervenit auditum quod vos erga illustrem dominam C. olim imperatricem Grecorum amitam nostram minus idonee vos habetis non deferendo eidem decenter verbo nec facto nec sibi reverentiam ut convenit impendendo. Cumque dicta domina imperatrix attenta condicione sua non vituperiis vel inhonorabiliter set honorifice debeat pertractari. Ideo mirantes inde de vobis per presentes vobis dicimus et mandamus quatenus a predictis penitus desistendo in hiis que dicta domina imperatrix vobiscum ratione dicte bajulie officii habuerit expedire et alias honorem et reverentiam debitam impendatis eidem et erga ipsam ut status eius requirit convenienter vos habere curetis alias nobis plurimum displiceret ». ¹

No puede asegurarse, pero sí presumirse que los oficiales reales estaban cansados de las continuas impertinencias y peticiones de las princesas griegas.

En cuanto á Doña Constanza, creyó que para hacer una demostración de gratitud á la casa real que le había concedido espléndida hospitalidad, nada mejor que otorgar la cesión á Jaime II de todos los derechos que tenía para recobrar su dote, joyas, bienes parafernales y demás cosas que podía reclamar del Emperador reinante en Nicea y Bizancio. Esta cesión, que á primera vista parece importantísima, pues además de *dotes grandissimas et preciosa jocalia ac bona alia parafernalia... que vix tesauo grandissimo poterant comparari*, había las tres ciudades de Anatolia, llamadas *Laquera*, *Estilar* y *les Cameres*, que producian grandes rentas y que le había asignado su esposo Carlo Juan Vatatzo al contraer matrimonio, en 1244, en realidad nada valía ni significaba, pues poco caso haría el Emperador oriental de las escrituras de cesión que firmase la ex-emperatriz á favor de un monarca del extremo opuesto de Europa. Y aun es fácil adivinar que la

1. Archivo de la Corona de Aragón, reg. 236, fol. 15.

misma Doña Constanza no debía alimentar ilusión alguna sobre el éxito de las reclamaciones futuras cuando ella misma declara que no fueron atendidas las pasadas.

La carta de cesión, otorgada por Doña Constanza en Valencia, el 16 agosto 1306, ante el notario Nicolau de Puig, era pues, lo que en frase vulgar llamaríamos ahora, pura música celestial. En la misma escritura se dice de todos aquellos derechos y bienes cedidos : *De quibus nunquam ab imperatoribus Grecorum qui post modum in dicto imperio regnarunt pro tempore satisfactionem aliquam habere potuit nec emendam predicta domina Imperatrix licet sepe ac sepius a prefatus imperatoribus per litteras et nuntios suos predictam satisfactionem et emendam duxerat cum summa instancia requirendam.* Y luego añádese que da facultades al rey de Aragón para dirigirse contra el emperador de Constantinopla y hacerle guerra y represalias por razón de los daños, ofensas y despojo cometidos contra la referida emperatriz, viaje para el que, en verdad, no se necesitaban alforjas. Al final del presente artículo publicamos íntegra esta escritura de la cesión de derechos de Doña Constanza á favor de Jaime II.

Nuestro monarca no hizo gran caso de momento del obsequio que recibía. Mas, al cabo de diez años, cuando debía, al parecer, haber perdido hasta el recuerdo de este asunto, se le antojó enviar un embajador al Emperador de Constantinopla, especialmente encargado de formular las reclamaciones referentes á los derechos adquiridos de la viuda de Carlos Ducas Vatazo. No sabemos el motivo de este cambio de la Corte catalano-aragonesa en la apreciación del valor de aquella cesión ni la razón de la trasnochada embajada. Lo cierto es, que encontrándose en Montblanch Don Jaime, el 4 julio de 1316, escribió en los siguientes términos á Enrique de Quintavilla, empleado de palacio :

« Significamus vobis licet vos iam audivisse credamus quod illustris bone memorie domna Constancia olim imperatrix Grecorum, uxorque magnifici Calo Joannis Bataç, imperatoris Grecorum, amita nostra carissima, dum viveret fecit donationem nobis et nostris de omnibus juribus et accionibus que et quas

habebat contra imperatores Grecorum et imperium possidentes ratione dotium suarum et jocalium et bonorum aliorum parafernalium que atulit dicto viro suo tempore nupciarum, pro quibus et suo dodario dictus imperator assignavit et obligavit sibi omnia bona sua et spetialiter tres civitates infra regnum nominatim del Natolin, de quibus omnibus post mortem dicti viri sui fuit depredata ac etiam spoliata per Theodoro Lascharum privignium suum et per Michelem Paliologo. Et antefate donaciones nobis facte tempore dicta domna Constancia tradidit nobis quandam cartam papiream literis grecis scriptam et bulla aurea pendenti sigillatam quam ipsa credebatur et nos credebamus multum facere pro predictis. Nunc autem cartam ipsam fecimus explanari et quasi nichil facit pro negocio predicto. Cumque nos ratione donationis prescripte indendamus requirere de premisis Imperatorem Grecorum et vellemus habere si poterimus instrumenta vel alias probationes ad hec facientia propterea vobis qui negocia dicte imperatricis quondam sciebatis presentem literam duximus dirigendam... dicimus vobis quatenus inter instrumenta et Cartorale predictae quondam amite nostre si vos eam habetis vel scitis ubi sunt perquiratis et diligenter faciatis perquiri si instrumenta vel alie carte sua latinis aut grecis literis scripta pro hiis facientia modo aliquo poterunt inveniri et si que inveniri poterunt ea quam cicius per securum nuncium vestrum ad nos mora posposita transmittatis ». ¹

Hemos estado acertados en calificar de música celestial la cesión *generosa* de Doña Constanza. Como declara el propio cesionario, ni le dió títulos ó escrituras la cedente, aptas para hacer valer y fundar las reclamaciones, ni nadie en la corte de Jaime II sabía donde se hallaban; y un solo documento griego, de gran apariencia, como para embaucar á los inocentes, con sello de oro y todo, que Doña Constanza entregó al otorgar la cesión, como referente á sus derechos, luego, al hacerlo traducir nuestro rey, se convenció de que no servía para el caso.

Enrique de Quintavilla, en cumplimiento de las órdenes recibidas, hizo buscar los documentos, que naturalmente no aparecieron, porque no los había tenido la interesada. Á pesar de todo, Jaime II resolvió el viaje del embajador, que marchó á Oriente á desempeñar el triste papel de reclamante sin títulos y no teniendo

1. Archivo de la Corona de Aragón, reg. 243, fol. 123.

en las manos más que *la carabina de Ambrosio* de las súplicas declamatorias, de las que se reirían en la *despreocupada* corte de los Paleólogos.

El 15 de agosto de aquel mismo año 1316, el rey firmó la credencial y las instrucciones para Bonanat Reig, ciudadano de Barcelona, que era el embajador designado. He aquí este interesante texto :

« Legacio comissa Bonanato Regis civi Barchinone ad imperatore Romeorum.

Sequitur forma littere credencie excellentissime ac serenissimo domino Andronico Dei gratia Imperatori et moderatori Romeorum Palleologo Karissimo... » Añade que para un negocio que le afecta le envía á Bonanat, rogándole le dé entero crédito y le acoja favorablemte. Dada esta credencial en el monasterio de Poblet á 18 de las calendas de setiembre de 1316.

« Sequitur informatio tradita nuncio supradicto. « Aquesta es la informacio donada per lo senyor Rey Darago an Bonanat Reig, que tramet al Emperador de Constantinopla.

« Primerament salut lo de part del senyor et li deman de son bon estament et digali del bon estament del dit senyor rey Darago et de sa casa. En apres diga sa misatgeria en la forma seguent :

« Senyor, mon senyor lo rey Darago ma trames açi a la vostra altea per aquest fet, lo qual lo dit senyor Rey creu que vos ja sabres. Certa cosa es quel Emperador Frederich de bona memoria, emperador dels Romans, qui fo besavi del dit senyor rey Darago, ço es avi de madona Na Constança, reyna Darago de bona memoria sa mara, dona sa filla la molt alta dona Constança per muller al molt alt senyor Calo Johan Batas de bona memoria Emperador dels Grechs, ab grans dots de moneda et ab grans joyes et ab grans aperellamentsaxi com se partenyia de tan alt senyor com ell era, les quals coses totes apenes se pogueren estimar, tantes et tan grans et tan nobles eren, per lo quel matrimoni et les altres coses damunt dites lo dit senyor Emperador Calo Johan feu gran dodari a la dita dona Constança muller sua et feuli obligació de sos bens per totes aquestes coses et specialment en III ciutats molt nobles, los quals ab castells et ab viles et altres lochs dels teniments de les dites ciutats obliga a la dita dona Emperadriu sa muller, les quals ciutats son en lo regne qui es appellat Natoli. E la I^a es appellada Laquera et laltre lo Estilar et laltre les Camares, los quals valien de renda cada any mes de XXX mille petreps dor fi. E apres la mort del dit Emperador marit seu, la dita dona Constança emperadriu fo despullada per Theodoro Lasquaro fillastre seu, fill del dit Emperador Calo Johan, e per lo senyor Michel Paliologo de totes les dites ciutats et rendes et tresor que tenia

et possey a la dita dona Constança emperadriu, les quals coses totes puyen a estimacio et a preu de mes de CCC. mille perspers dor fi. De les quals coses la dita dona Emperadriu nul temps no poch en sa vida haver neguna satisfaccio ne esmena, jas sia que per sos misatges ho hagues request moltes vegades als emperadors de Grecia. E encara los Papas de la Santa Esgleya de Roma los naguesen escrit, ans li covench a exir del emperi et vench a la casa del senyor Rey en Pere de bona memoria, pare del dit senyor rey Darago, qui era marit de la dita reyna dona Constança, mare del dit senyor rey Darago, sa naboda. En la qual casa, en temps del dit senyor rey en Pere et apres en temps del senyor rey don Alfons e daquest senyor rey Darago fo sostenguda honrradament mentre visch, et en sa vida la dita dona emperadriu conaxent la honor et el be que havia haut de la casa Darago, dona axi com mils pot esser dar amplament, tot son dret de totes les coses damunt dites al dit senyor rey Darago qui ara es, nabot seu et als seus, ab carta publica, la qual ell ha encara : con muri, en la sua darrera voluntat confirmá la dita donacio.

« Hon, lo dit senyor rey Darago, axi com aquell qui ha tot lo dret desus dit, prega et requir la vostra altea eus demana que lin sia satisfets per vos, e a aço se mou lo dit senyor rey Darago specialment per dues coses entre los altres, la primera per tal que pusche cobrar ço que li es degut per justicia et per son dret, segons les rahons damunt dites, laltra per ço car aquell mateix dret han tots sos successors qui vendran apres dell en son loch. E ara en sos dies volria quel fet vengues a bon adob et a bon estament per ço que per a avant entre aquels que vendran en la vostra casa del Emperi et en la sua casa Darago no sen pogues moure escandel ne trabayl ne encara en dies del dit senyor Rey Darago si la cosa per aventura no venia a bon estament. E a aço, senyor, vos devets moure, per tal com sabets tot aquest fet, el havets vist en vostre temps. E devets ne satisfer al dret del dit senyor Rey Darago et clarificar vostra consciencia.

« E si era demanat al dit missatge que mostras cartes o altres mostres que la dita dona hagués dels drets desus nomenats, respases lo missatge quel senyor Rey Darago volen anar en aquest fet et en tot altre ab veritat, fa assaber al Emperador que la dita Emperadriu, mentre vivia deya, que con los missatges del Emperador son marit vengueren en Poyla (*Pouilla de Italia* ?), al Emperador Frederich son pare, per fermar lo matrimoni, aportaren dues cartes blanques ab segells dor del dit Emperador son marit, ab les quals li foren fermats tots los seus drets en lemperi. E la una daquellas romas en poder del Emperador Frederich e laltra senportaren los missatges del Emperador son marit. Aquella carta qui romas en poder del Emperador Frederich son pare, vench depuys en poder del rey Manfre son fill, e con vench lo cas al rey Manfre que ben sap lemprador, perdes la dita carta ensemps ab les altres coses sues. Mas laltre semblant que sen portaren los missatges del Emperador son marit, deu esser

huy en la casa del Emperi. Mas lemprador, qui ha vists et sap tots los fets et es passat per ells, no ha obs mes prova daço. E deu conexer veritat et justicia et no solament a ell et a aquells de son emperi qui ho veeren et ho saberen, ans encara a tot lo mon es cert et notori de tots los fets damunt dits.

« E si per aventura lo metien en tractament de composicio et dadop, respona que tal es lo senyor Rey Darago et tan rahonable et tan bona amor et tan bon deute ha ab lemprador, que be sen avendran entressi. E axi que lin rescriva de sa entencio. E el senyor rey Darago tremetrali recapte depuys per quels fets vendran a bon acabament, si a Deu plau. E axi lo missatge percur et fassa tota sa punya que aport del Emperador com mellor resposta puscha dels fets damunt dits. »¹

Es inútil advertir, que el emperador Andrónico no hizo caso de la reclamación, ni menos se prestó á aquella transacción que en último recurso pensaba obtener nuestro monarca.

Mas, volviendo al punto en que habíamos dejado á Doña Constanza, después de otorgar la renombrada cesión de derechos, ó sea á 16 agosto 1306, la hallamos enferma gravemente en Valencia y deseosa de tomar el hábito de la orden del Hospital de San Juan de Jerusalén, lo efectuó el día 20 del propio mes, á los cuatro días de la citada otorgación y sin esperar la llegada del rey, que era quien debía imponerle el hábito religioso.

El día 30 de agosto, ya más aliviada, pudo escribir atentas cartas á Jaime II y á la reina Blanca, casi idénticas en su texto. He aquí la que recibió el rey :

« Al molt alt et poderos senyor en Jacme per la gracia de Deu rey Darago... molt car nebot nostre axi com a fill. De nos dona Constança, per aquela metexa gracia Emperadriu ça enrre dels Grechs, saluts et vera dileccio. Reebem vostres letres gracioses, les quals be e diligentment entenem et de vostra salut et bon estament som molt alegres et fem vos gracies de la merce et de la bona resposta que per aquelles nos fees. E com voluntat e proposit fos nostre, que sens la vostra excellentissima presencia nos labit no aguessem en cor de pendre et que per la vostra Real magestat honradament aquell reebesem. E nos esperant aço es estat voluntat de Jhesu Xrispt, quens ha batut del seu basto et ans tan regeament destreta de tan greu malautia, quens ha

1.) Archivo de la Corona de Aragón, reg. 337. fol. 260.

portada a punt de mort, axi quels metjes nos tenien per morta mens que viva. E nos esguardant aço et coobeynant lo regne celestial, avem reebut labit per lo Comanador els altres frares de la casa del Espital de Valencia, dissapte vint dies anats dagost. E per ço com som certa queus plaura oyr lo nostre milorament, merce de Jhesu Xrist avem reebut melorament de sanitat, la qual cosa volriem soven oyr de vos et mes veer. La molt cara infanta dona Isabel, filla vostra, merce de Deu es ben sana et comanas en vostra gracia. Datum Valencie XXX dies anats del mes dagost anno Domini Millesimo CCC^o sexto ¹. »

Esta carta prueba la certeza de lo que indicó el Marqués de Cruilles en su *Guia urbana de Valencia*, sobre la grave enfermedad que sufrió en aquella ciudad la ex-emperatriz. Mr. Schlumberger añade que entró dicha señora como religiosa en el convento de Santa Bárbara, monasterio que no existía. El hábito que tomó Doña Constanza de Hohenstaufen fué de la orden hospitalaria de San Juan de Jerusalén, y ella misma nos dice que lo recibió de manos del comendador de la casa que los Sanjuanistas tenían en Valencia.

El señor Serrano Morales en su trabajo *La Emperatriz de Nicea Doña Constanza de Hoenstaufen sepultada en Valencia*¹, ha dado interesantes noticias de la capilla que esta dama fundó en la iglesia de San Juan del Hospital de dicha ciudad, donde fué después sepultada.

En aquellos días en que Doña Constanza se vió tan cerca de la muerte, no solamente otorgó la cesión de derechos á Jaime II y tomó el hábito de la orden hospitalaria, sino que hizo un codicilo, ante el citado notario Nicolau Puig, el 26 de agosto (1306), confirmando en los siguientes términos la mencionada cesión, según el traslado obrante en el Archivo de la Corona de Aragón :

« Hoc est translatum fideliter sumptum sexto idus julii anno Domini MCCC

1. Archivo de la Corona de Aragón, cartas reales del tiempo de Jaime II. nº 2774 provisional.

2. En el *Almanaque para 1903* del diario *Las Provincias*.

sexto decimo a quadam clausula sive capitulo contenta seu contento in quibusdam codicillis serenissime domine Constancie recolende memorie Imperatricis grecorum filiaque altissimi domini Imperatoris Ffederici inclite recordationis scriptis sive clausis atque signatis per Nicholaum de Podio publicum notarium Valencie, videlicet septimo kalendas septembris anno Domini Millesimo trecentesimo sexto cuiusquidem clausule sive capituli series sequitur sub hac forma : *Item etiam laudamus, concedimus et firmamus serenissimo principi et domino Jacobo Dei gratia nunc Regi Aragonum et suis donationem per nos ipsi factam de bonis nostris mobilibus et immobilibus et juribus omnibus et accionibus quibuscumque que nos habebamus seu habere poteramus in imperio seu in aliquibus partibus de Grecia seu de Romannia tam ratione dotis nostre et donationis nostrarum tempore nupciarum nobis facte quam aliqua alia causa vel racione prout dicta donatione constat per verum et publicum instrumentum confectum et clausum per notarium infrascriptum in hodiernam diem. Signum Raimundi Guillelmi Catalani justicie Valencie qui huic translato ab originali suo sumpto auctoritatem suam prestitit et decretum* ¹. »

El señor Serrano Morales indica en su citado artículo, que en el *Memorial de la antigüedad de la ilustrísima casa de los Joanes*, escrito por Vidal y Salvador (impreso en Madrid, en 1687), se mencionan disposiciones testamentarias de Doña Constanza, en 15 y 19 de agosto de 1306, ante el mismo notario Nicolau del Puig, en las que instituyó heredero á Jaime II; y en nota añade que también instituyó por herederos de los demás bienes particulares que poseyere al tiempo de su muerte, á los pobres de la almoina de Valencia. No hemos encontrado rastro de tales disposiciones testamentarias en el Archivo de la Corona de Aragón; pero, hay en el índice de pergaminos de Jaime II, hecho en el siglo XVIII, anotado al número 1243, un traslado de las cláusulas

1. Perg. 2326 de Jaime II, Archivo de la Corona de Aragón. Es de notar que ó el amanuense de este traslado del codicilo ó el amanuense que escribió el documento de cesión de derechos en el registro 24 de dicho Archivo equivocaron la data de la escritura que copiaban, pues según declara el codicilo ambos documentos fueron otorgados por la ex-emperatriz en el mismo día y resulta de las copias que la cesión de derechos es del día 16 de agosto, mientras que el codicilo es del 26 del propio mes.

las de un testamento y codicilo hechos por la ex-emperatriz de Nicea, en 8 de las calendas de junio (25 mayo) de 1307, por las que fundó una capellanía perpetua en la iglesia de San Juan de Valencia, con el patronato del rey, dotando asimismo una lámpara ante su sepulcro. No hemos podido encontrar este pergamino; pero, sospechamos que la fecha de la anotación del índice está equivocada, pues en 25 de mayo de 1307 ya había muerto Doña Constanza.

Zurita dice que Constanza vivió más que Doña Lascara y Schlumberger, en su artículo de la *Revue des Deux Mondes* (1902), fija la muerte de aquella señora en 1313. Creemos que es un error; de varios documentos inéditos que vamos á presentar resulta que Constanza de Hohenstaufen murió en abril de 1307, á los pocos meses de haber otorgado testamento y cesión de derechos al rey de Aragón.

Aunque la siguiente carta de Gombau de Entenza, escrita en Valencia el 15 de abril, no tiene año, puede afirmarse que es de 1307, por lo que dice otra del rey, del día 19 del mismo mes y año. He aquí el documento :

« Al molt alt et molt poderos senyor en Jacme per la gracia de Deu rey Darago... Io Gombalt Dentença, procurador vostre en lo Regne de Valencia, besan vostres peus et vostres mans, com a senyor de qui esper be et merce me coman senyor en la vostra gracia. Sapia senyor la vostra real magestat que la molt alta et molt noble dona Costança, ça enrere emperadriu dels Grechs. es passada daquest segle. E encontinent lonrat bisbe de Valencia et yo en desemps fom al Real a veer la infanta et per veer com era romasa ne ab quina companya et trobam que totes aqueles dones et donzelles, les quals vivien ab la dita emperadriu, son romases ab la infanta, segons quens dix Richo de Quintavayl. E esguardan que la dita infanta no romandria be en lo Real ab la companya que ab eyla es, com sia loch solitari et fora los murs de la Ciutat, lo dit bisbe et yo ab daltres prohombres de la ciutat acordam et tenguem per be que sen entrás en la ciutat, en les cases den Bernat Sespluges et axi metem la en la Ciutat en les dites cases. E dona Saurina vesitarla ha et acompanyar en servir aquela als mils que puscha. E axi senyor vos manetzhi ço que a vos plaura. Altre ai dich (?) senyor, noynch ha ara queus faça saber mas que la

terra esta be et en bon estament. Scrita en Valencia XVIII kalendas madii ¹. »

Según esta carta Doña Constanza debió morir el mismo día de la fecha ó el anterior, el 14 ó 15 abril ². Ahora veremos, por el siguiente decreto del rey Jaime II, que este 15 de abril era del año 1307:

« Nos Jacobus Dei gratia rex Aragonum... attendentes nos dedisse et concessisse cum cartis nostris inclite et karissime amite nostre dompne Constancie olim imperatrici grecorum ad vitam suam Regale nostrum Valencie cum fructibus et expletis eiusdem et omnes redditus, exitus et proventus villarum nostrarum de Burriana et de Gandia et vallium de Pego et de Uxone et cenas et erbagium regni Valencie concesserimus etiam eidem quod de redditibus, exitibus et aliis juribus ipsorum locorum et de cenis et erbagio supradictis percipiendis et habendis per duos annos post obitum suum continue subsequentes posset facere legata et dimittere cuicumque vellet... Quia vero dicta dompna Constancia juxta dispositionem divinam viam carnis tenuit universe. Ideo cum presenti carta nostra damus et concedimus ac etiam assignamus vobis excellentissime dompne Blanche Dei gratia regine Aragone consorti nostre carissime in subventionem expensarum et sumptuum domus vestre fructus et expleta dicti Realli et omnes redditus... per nos data et concessa dicte dompne Imperatrici pro ut in cartis predictis per nos inde sibi confectis melius et plenius sunt expressa. » Dado en Montblanch á 12 de las kalendas de mayo del año 1307 ³.

1. Cartas reales sin año de Jaime II. Archivo de la Corona de Aragón. Gombau de Entenza había sido nombrado procurador del reino de Valencia, por decreto dado en Zaragoza el 5 de los idus de marzo de 1304 del Señor (1305 del moderno estilo), existente en el registro 231, folio 38 vuelto. En 1307 continuaba ejerciendo el cargo, pues hay numerosas cartas del rey á dicho oficial en el registro 139, una de ellas del 3 de las nonas de marzo de 1307 (1308 del moderno estilo), fechada en Montblanch (folio 258 vuelto). Es, por lo tanto, indudable que la carta en que Gombau de Entenza comunicó al rey la muerte de Doña Constanza es del año 1307.

2. Según la carta vivía con Doña Constanza una infanta, que fué amparada por los oficiales del rey. Era Doña Lascara ó una de sus hijas? No podía ser Doña Vataça, pues se encontraba en Castilla.

3. Perg. 2400 de Jaime II, Archivo de la Corona de Aragón.

De manera que el 15 abril moría Doña Constanza, y el día 21 el rey concedía ya el Real de Valencia y otros bienes que había poseído en usufructo aquella señora, á su esposa la reina Doña Blanca.

Por otra parte, que la ex-emperatriz de Nicea murió en Valencia mucho antes del año 1313, nos lo dice igualmente un documento de 1310, que nos ha proporcionado el señor canónigo archivero de la Catedral valenciana Don Roque Chabás, y que es del tenor siguiente :

« Noverint universi, quod ego Enrricus de Quintavalle miles curator datus et assignatus a Curia Valentie Isabeli filie Guillelmi Canell vivens et eius uxoris Mariete quondam defuncte, bono animo et spontanea voluntate... dono et trado vobis Ferdinando Eximeni, habitatori Concentaine, dictam Isabelem ipsa presente et consentiente in uxorem vestram legitimam per verba de presenti... Et modo in vestrarum tempore nuptiarum dono et trado vobis simul cum ea et propter ipsius dotem ad forum Valentie septem mille solidos monete Regalium Valentie, scilicet quatuor mille solidos in denariis numerandis quos dicta Isabelis habet et sibi pertinent et eveniunt in hunc modum, scilicet, duo mille solidos quos *illustris domine Constanca recolende memorie Grecorum imperatricis dum vivebat* dedit donatione inter vivos dicte Isabeli et quingentos solidos quos sibi remanebant ad solvendum de illis duobus mille solidos dicte monete quos dicta Domina Imperatrix sibi legavit in suo ultimo testamento... Quod est actum Valentie nono kalendas julii anno Domini millesimo CCC decimo¹ ».

De manera, que un documento de 24 junio 1310, declara que Doña Constanza había muerto hacia tiempo y otro del 21 abril 1307 refiere su fallecimiento reciente. Es por lo tanto una equivocación hacerla vivir hasta 1313. Feliu de la Peña, en sus *Anales de Cataluña* (libro XIII, capítulo x) equivocó fecha y nombre, pues dijo que « *la infanta Lascara*, emperatriz de Constantinopla, que murió año 1306, dexó heredero de todos los Estados de aquel Imperio al Rey ».

Réstanos explicar la estancia y carácter que tuvo Doña Vataça en la corte castellana, para dar por terminado este trabajo.

1. Perg. 1641 del archivo de la Metropolitana de Valencia.

Hemos apuntado al principio que Doña Vataça era hija de la infanta Lascara y ahora probaremos documentalmente este aserto. Zurita ya lo indicó en el capítulo 105 del libro V, añadiendo que esta princesa había estado mucho tiempo en Portugal con la reina Isabel, hermana del rey de Aragón y que fué á Castilla con la reina Constanza, hija de dicha Isabel y esposa del rey Fernando IV, la cual le encargó la crianza de su hijo Alfonso. Por los documentos que tenemos sospechamos que Doña Vataça fué además del aya del príncipe Alfonso, la espía y agente del rey Jaime de Aragón en la corte de Castilla.

En 1302 sostenía ya activa correspondencia con nuestro soberano. Es de 23 marzo de este año la siguiente carta que Jaime II le escribió :

« De nos don Jaime &, á la noble et honrada dona Betaça cara cormana nuestra, saludes muytas como a aquella que querriamos que oviese muyta de bona ventura, sepades cormana que porque es cierto a nos que vos plaze muyto quando de la salud nuestra et de nostra muller la Reyna et de nuestros fillos oides, por esto vos fazemos saber que la merce de Dios somos sanos et alegres. E porque nos embiamos agora llamado Ramon de Muntros, archidiacono de la Guardia, en aquellas partidas, ell vos certificara mas plenament de nuestro estado et de nuestra casa. Et rogamos vos que tota via que fazer lo podades nos fagades saber de la vuestra salud et de la vuestra bienandança. Si algunas cosas vos plazen de los nuestros Regnos que nos fagamos por vos, enuiat nos lo dezir, que tala ne avemos et tenido en somos de fazer por vos todas aquellas cosas que proveyto e honra vuestra sean. Data in obsidione castri de Montefalchone X calendas aprilis anno Domini MCCCº primo ¹. »

Doña Vataça contestó al rey de Aragón en términos parecidos, enviándole el fraile predicador Gil de Gist, con instrucciones detalladas. Como dicho fraile era al propio tiempo mensajero del infante Juan, hijo de Juan Manuel y del otro infante Juan, hijo del rey Alfonso, es de presumir que aquella dama griega andaba complicada en las intrigas políticas que tramaban estos personajes en la corte castellana. Jaime II escribió otra carta á

1. Registro 334. archivo de la Corona de Aragón.

Doña Vataça, desde Tortosa (21 diciembre 1302) manifestándole haber recibido en audiencia á fray Gil de Gist y haber encargado á este la contestación á los puntos de que le habló.

Entonces debió escribir Doña Vataça la siguiente carta al rey de Aragón, que no tiene año, pero que habla de su entrevista con el arcediano de Guardia, Ramón de Montrós, que como hemos visto por la carta de Jaime II, lo había éste enviado á la corte de Castilla, en marzo de 1302 :

« Al muy alto sennor don Jaymes por la gracia de Dios rey de Aragon. &. Yo dona Vataça vuestra cormana, fija de la infanta de Grecia, beso vuestras manos e me encomiendo en vuestra gracia et en vuestra merced, como de sennor para quien querría que diesse Dios mucha vida e mucha salut con onrra e con placer por muchos annos e buenos. Sennor, fago vos saber que el Rey de Portugal enbio aca el Conde por fablar con el Rey fecho deste vuestro pleito e sobre otras cosas et el Rey acordo de sse yr veer con el Rey de Portugal e a puesto sus vistas con el para el primero dia de março ¹. E sennor. el infante don Johan et el Conde e yo fflabamos con don Remont ² en quel manera entendimos que conplia a vos de fazer agora. E por Dios, sennor, pues en tal estado esta et vos veedes que en a sosegar lo es servicio de Dios e vuestra onrra et gran pro de toda la xhristiandat, pido vos yo por mercet que vos que lo querades... et que no querades que se preluengue mas ssiquier que todos disen aca que non es al ssi non que nos todos aca que andamos con traspasso en este fecho. E sobre esto todo don Johan et el Conde et yo fablamos con don Remont en qual manera fablase el con vusco sobre estas cosas todas et sennaladamente sobre esta tregua. E pidovos por mercet quel creades de lo que vos dixiere de mi parte. Otro si sennor, sabet que el Rey de Portugal et la Reyna vuestra hermana et la Reyna vuestra sobrina (*Constanza de Castilla*) et el infante don Alfonso an todos salut, loado a Dios et envio vos a dezir por que se que vos plasera. Et pidovos por mercet... que me fflagades a ssaber de la vuestra salut et del vuestro buen... Dada en Villalpando XXVIII dias de enero. Al Rey de Aragon, por donna Vataça ³. »

1. El rey de Portugal era Don Dionis, cuñado de Jaime II de Aragón y suegro del rey Fernando de Castilla.

2. Ramón de Montrós, arcediano de la Guardia, enviado por el rey Jaime II. El Conde que cita es el de Barcelos.

3. Cartas reales de Jaime II, archivo de la Corona de Aragón. La fecha de esta carta debe ser 28 enero de 1303.

Es evidente que la princesa griega servía de espía y agente al rey de Aragón en Castilla. Y que seguía á los reyes Fernando y Constanza en sus viajes nos lo prueban varias cartas y entre ellas una del sacristán de Tarazona, Domingo Garcia de Exauri á Jaime II, escrita en Medina del Campo, el día de la Ascensión (de 1303 ?), en la que leemos : « *La infanta de Grecia, sennor, es en buen estado con el Rey et con la Reyna et vos sierve quanto puede* ¹. » El sacristán de Tarazona era uno de los principales agentes diplomáticos del rey de Aragón en los asuntos de Castilla y, como se ve, declaraba *oficialmente* espía á Doña Vataça.

Otro agente y mensajero de Jaime II en aquellos negocios era á la sazón Pero Garcés, quien escribía el viernes 3 de mayo, que debe ser de 1303, porque no volvió á caer en viernes dicho día hasta 1308 y en este año ya no había tales asuntos, la siguiente comunicación á nuestro monarca desde la corte castellana :

« Yo, sennor, faulé con el infante don Pedro del fecho de dona Bataça e respuso me, sennor, que pues vos los aviades por bien e se lo enviavades rrogar, quel tornaria el su lugar de Huelva. E ya, sennor, a enviado una carta suya el infante don Pedro a dona Bataça que envie qui lo reciba por ella. »

La princesa griega, hija de Doña Lascara, condesa de Pallars, era, pues, señora de Huelva y Pedraja, y con sus mañas, había pescado otros bienes en el río revuelto de los acontecimientos políticos de Castilla ². Ninguna de las tres princesas griegas que habían venido á España á refugiarse, resultó corta de genio en lo tocante á constituir peculio propio. No se cansaban de pedir, y en este concepto es significativa la siguiente carta de Jaime II :

« A la nobla et muy honrada dona Vetaça fila de la muy nobla infanta de Grecia cara cormana nuestra, saludos muytos como a cormana que muyto

1. Cartas reales sin fecha de Jaime II, idem.

2. Véase la carta de Jaime II al Maestre de Calatrava, del año 1314, en registro 242, folio 57.

amamos de corazon et quien muyto fiamos, fazemos vos saber que nos queriendo vos proveidir dalguna quantia embiemos mandar con lomne vuestro mismo al nuuestro baile de tieras de Murcia, de quien mas ayna pensavamos que pudiessedes aver recaudo que diesse cierta quantia de dineros al dito homne vuestro e segunt que el baile nos ha feyto saber, non puede quanto a agora pagar esta quantia en nenguna manera, ne nos tambien quanto a agora, por las grandes misiones que avemos feytas en estas Cortes, non podemos fazer y al mas cerca podredes embiar a nos e faremos vos desembargar. E por que sabemos que vos plaze, fazemos vos saber que nos et la Reyna et nuestros fillos somos loado Dios. Dada en Barchelona, domingo vuyto dias andados del mes de agosto en el anyo de nuuestro senyor de MCCC et sinco anyos ¹. »

No solo Doña Vataça se hacía pagar bien las agencias, sino que exigía protección para sus amigos y servidores. Ya indicamos antes que, en 1306, pidió con insistencia á Jaime II, el consulado de catalanes, en Sevilla para su servidor Arnau de Cap. Á los pocos meses, el 10 noviembre del mismo año, volvía á solicitar merced y perdón para otro servidor. Transcribimos íntegra esta carta por el interés que tiene para la lengua :

« Al muy noble et muy onrrado don Jayme, por la gracia de Dios rey de Aragon, &c. Io donna Vetaça vuestra cormana, beso vuestras manos et me encomiendo en vuestra gracia assi como a senyor en quien querria que diesse Dios mucha vida et mucha salut por muchos años et buenos, con onrra et con plazer. Sennor, fago vos saber que Go Martinez, vezino de Tarazona, que es omne que sirvio mucho á la reyna donna Constança et a mi, a las vistas que fiesiestes en Taraçona, et dixome que quando el morava en Taraçona que enbiava dos cargas de cannamo a Tudela et yendosse por el camino que salio Go de Vera de bela maça et que se las tollio. Et sobre esto que gano una vuestra carta en quel mandastes tomar su cannamo et por que la carta vuestra dise que fue fallada, rayda et emendada en un lugar sospechosso. que vos que mandastes dar una vuestra carta por que el dicho Go Martinez fuesse presso et le fuessen anparados todos los sus bienes, et por esta raxon que no ossa estar alla en la tierra et quel tienen los sus bienes embargados et que si dentro el año non paresciesse alla o vos non le fissiessedes merced, que perderie los bienes. Et dixome que vos enbiasse pedir merced por

1. Registro 236, folio 19.

el, quel quiesiesedes perdonar et mandar desenbargar todos los sus bienes. Et yo por que es omne que sirvio mucho a la Reyna et a mi et por que non fue cosa por que a ninguno viniese danyo en persona ni en bienes et non fue fecho sino por non saber et por sinplesa. Pido vos por merced quel querades fazer esta merced por el mio ruego et quel mandades dar vuestra carta de perdon et desenbargar et tornar todos los sus bienes et que pueda bevir en Taraçona o en el Regno por do el que quisiere. Et en esto me faredes muy grant merced et aure mucho que vos gradesçer e sennor, del que tovieredes por bien de ffazer, enviadmelo dezir por vuestra carta. Dada en Valladolid X dias andados de noviembre, Era de mille et CCC et XLIII^o anyos ¹. »

Esta carta tiene cierto estilo literario y su redacción es más clara que en otras de la misma señora.

Las demás cartas cruzadas con Jaime II, que he podido recoger, acaban de demostrar la intervención eficaz y directa de Doña Vataça en los negocios de Estado. Alguna vez se dirigió á la reina Doña Blanca de Anjou, como ocurre con la siguiente, que creemos corresponde á 1306 :

« A la muy noble e mucho onrrada donna Blanca, por la gracia de Dios Reyna de Aragon. Yo donna Vataça vuestra cormana, fija de la muy noble senhora donna Lascara infanta de Grecia, beso vuestras manos et me encomiendo en vuestra gracia asi como a cormana que mucho amo e de que mucho fio et a quien mantenga Dios por muchos anyos et buenos et para quien querria mucha vida et mucha salut como con honrra e con plaser. Sennora, ffago vos saber que el Rey et la Reyna (*de Castilla*) que an salut et plazer et los va muy bien, loado a Dios, envio vos lo dezir por que so cierta que vos plasra. Otro si, sennora, sabed que la Reyna e yo fablamos con Diego Garcia de Toledo, que va alla al Rey et a vos sobre estos fechos por que el Rey lo envia (*Fernando de Castilla á Jaime II*) et sennaladamente fablamos con Pero Garcés mucho afectadamente sobre estos fechos, por que vos pido por merced sennora, que creades a los Diego Garcia e Pero Garcies de lo que vos dixieren de mi parte. Otro si vos pido por merced, sennora, que siempre me fagades a saber de salut del Rey et de la vuestra et de los infantes vuestros fijos. E yo tener vos lo he en merced. Dada en Sevilla veynte dias de junio. A la Reyna de Aragon, donna Vataça ². »

1. Cartas reales de Jaime II, nº 2799 provisional.

2. Cartas reales de Jaime II, nº 11823 provisional.

Esta princesa griega fué, pues, por espacio de más de quince años, la instructora, guía é introductora de los enviados de Jaime II en la corte castellana. Con ella se veían en primer lugar y ella les orientaba y les facilitaba la misión. Son numerosas las pruebas. Una vez era el arcediano de Tarazona, que ya hemos nombrado, quien escribía al rey de Aragón que estuvo en Burgos para presentarse al rey de Castilla, que estaba ausente, pero que al fin pudo verle y hablar de los asuntos en presencia de la reina Constanza y de Doña Vataza, llegando por su intervención á buen acuerdo en lo del casamiento de la infanta castellana. Otra vez era el propio rey de Aragón quien escribía á la princesa griega (desde Valencia, 20 febrero 1309), que enviaba de embajador á Castilla á Pero Garcés de Castello « al qual avemos mandado que vos diga algunas cosas de nuestra parte »; y (desde el mismo punto, 12 febrero 1310), le decía que se le presentaran Diego Garcia de Toledo y el arcediano de Tarazona y quedó enterado de lo que le comunicaron de su parte, enviándole la contestación é instrucciones por dichos personajes y además su consejero. Una tercera carta de Jaime II á Doña Vataza, dada en Teruel el 13 febrero 1311, le avisaba que enviaba su hermano Juan de Aragón á Castilla para intervenir en las cuestiones existentes entre el rey de Castilla y el de Portugal y que se pusiese de acuerdo con dicho enviado ¹.

Tenía Jaime II tal confianza en la influencia y perspicacia de Doña Vataza que la hacía intervenir en todos los asuntos, grandes y pequeños. En 1312 (24 agosto) escribió á su sobrina la reina Constanza de Castilla, que había recibido cartas del Papa pidiéndole que influyese para que el rey Fernando, esposo de aquélla, restituyese al infante Alfonso (hijo del infante Fernando) las tierras y rentas que le confiscó y le retenía. Jaime II rogaba á su sobrina que lo aconsejase con insistencia á su marido; pero, no creyó suficiente esta influencia y pensando que lograría más fácilmente

1. Registros 335 y 336.

dicha restitución la astucia de la princesa griega, escribió al propio tiempo otra carta reservada á Doña Vataza, explicándole los deseos del Papa y pidiéndole que procurase obtener del rey Fernando lo solicitado.

Esto no puede ser más significativo sobre el concepto que el rey de Aragón tenía de la princesa griega y de su influencia en la Corte de Castilla. No fué esta sola vez que el rey de Aragón hizo intervenir á Doña Vataza en los negocios y desventuras de los infantes de la Cerda. Á los tres meses volvía á ponerla en juego en favor de éstos. Véase esta carta :

« Don Jaime por la gracia de Dios &. A la muy noble donna Vetaça muy cara cormana nuestra salut... Donna Vetaça, rogamos vos que fagades con la Reyna e con el infante don Pedro que envien mandar por sus cartas a Sancho Sanchez de Velascho, adelantado mayor en la frontera, que ell non faga mal ni danyo daqui adelante al Conceyo de Gibrleon et que les torne entregamiente todo aquello que les tomo et que les rienda las cartas de las posturas quel dicho Conceyo por fuerça le de fazer ovo... Dada en Exea a XXI noviembre MCCCXII ¹. »

Es sabido que los infantes de la Cerda eran señores de Gibr-león, y por medio de Doña Vataza, pensaba Jaime II evitar las vejaciones que los oficiales del rey de Castilla cometían en aquel lugar, señorío de sus aliados y protegidos.

Creemos que es de esta época la carta que la princesa griega escribió desde la ciudad de León (12 de Enero, sin año) á Jaime II, como credencial de un mensajero :

« Yo donna Vataza vuestra merced envio besar vuestras manos me encomiendo en vuestra gracia asi como a cormano, a quien atorga Dios por muchos años e bonos e para quien querria que Dios conceda mucha vida e mucha salut con honra e con plaser, fago vos saber que Ruy Perez collaço de la Reyna de Portugal vuestra hermana, va alla a vos sobre aferes que son mucho su servicio e vuestro, porque vos pido por merced que le creades de lo que vos dixiere de mi parte e aver vos le en merced. »

1. Registro 240, folio 114.

Creemos, pues, haber aportado suficientes pruebas de que la princesa griega anduvo constantemente complicada en los principales negocios políticos entre los dos reinos peninsulares y en los particulares de las dos familias reales. No hemos podido encontrar noticia alguna del tiempo y lugar en que murió Doña Vataza; lo único que sabemos es que, en 1321, vivía aún, porque nuestro monarca le escribió desde Gerona (17 de agosto) sobre la reclamación de Azach, hijo de Azmel de la Portella, á quien le fueron confiscados los bienes, y cuya devolución apoyaba la citada princesa.

Por vía de apéndice daremos algunos datos de otra de las hijas de Doña Lascara, condesa de Pallars, de la llamada Yolanda ó Violante, esposa que fué de Pedro de Ayerbe.

Ésta heredó de su madre una cantidad que el Común de Génova debía á la misma, y el 18 abril de 1311, el rey de Aragón escribió cartas sobre este asunto al Común y á Lambo de Auria y Christiano Spinola; la primera en estos términos:

« Dudum ad instanciam nobilis Yolant filie inclite Laschare quondam infantisse Grecorum, fidelem portarium nostrum Petrum Folchetti ad partes Ianue misimus super facto illius peccunie quantitatis quam Laschare infantissa Grecorum predicta recipiebat et recipere debebat in Comune Civitatis predictae. Quo quidem portario de ipsis partibus redeunte precepimus ipsum de concilio prudentis viri Xristiani Spinule composuisse super predictis cum Lamba de Auria concive vestro pro quantitate duorum mille quingentarum librarum januensium que propterea in tabula cambii scripte sunt dicto Xristiano solvende infra kalendas mensis augusti primo venturi dum modo huiusmodi composicio de nostri beneplacito procedat et per nos ac dictam Iolant et alios in hoc jus habentes acceptetur unde significamus vobis quod tam nobis quam dictae nobili Yolant et aliis predictis ad quos predictorum accio spectare dinoscitur placet de compositione predicta, ita ut dicta peccunia in dicto termino persolvatur. Quo circa dictum portarium ad partes ipsas providimus destinandum. Rogantes et requirentes vos quatenus eidem P. Folcheti respondeatis et satisfaciatis indubitanter de predicta peccunia nomine supradicto... Datum Valencie XV kalendas madii anno Domini MCCC undecimo 1. »

1. Registro 239.

No es posible saber si esta cantidad que la hija de Doña Las-cara debió cobrar en Génova, procedía de la herencia del Conde de Ventimilla, primer marido de esta señora.

En 17 diciembre del mismo año 1311, el rey Jaime escribió á dicha noble « et dilecte Yolanti de Aierbe, uxoris nobilis Petri de Ayerbe » que fuese al monasterio de Sijena á buscar á la infanta Maria, para acompañarla á reunirse con su citado padre; y en 5 enero 1316, hizo el propio rey otro encargo semejante á doña Yolante de Grecia, rogándole que para dar compañía á su esposa la reyna Maria de Chipre, vaya su hija la pequeña infanta Violante á Tortosa y que desde Huesca la acompañen, además de Yolante, Juana de Almoravit, Elisenda de Guanechs, Blanca de Vilaregut, la nodriza, una camarera y el noble Don Artal de Azlor ¹.

Parece que fué á mediados de 1311, cuando Pedro de Ayerbe se casó con Yolanda de Grecia-Pallars, después de haberse resistido este señor á cumplir sus compromisos anteriormente contraídos para este matrimonio. Así se deduce de la siguiente carta de Jaime II al mencionado Pedro :

« Sobrino, sepades que la noble et amada nuestra duenya Laschera, con-dessa de Payllars, nos embio dizir et a mostrar ahun (?) con carta publica, de como vos aviades esposada a su fija duenya Yolant e por que la dicha Yolant era en su edat et era venida a anyos de casamiento et que no era bien de ella nin de sus amigos ni ahun honrra vuestra ni suya que ella soues (?) assin et que non se enantase en el fecho del dicho matrimonio. Por que nos rogava et nos pedia merced que nos sobre aquesto vos deviessemos escrevir e saber end vuestra voluntad. Ond, como esto sea cosa en que vos cabe grant carga segund Dios e segund el mundo, rogamos vos assin como podemos que, si vos sedes en entendimiento quel dicho matrimonio venga nin se deva fazer, que faguedes por guisa quel dicho matrimonio se faga et vinga a buen acabamiento assin como ordenado es en santa Iglesia. E si por aventura vuestro entendimiento es quell dicho matrimonio non tienga... con vuestra carta et con solempnidat de derecho soltedes a la dicha Yolant del dicho matrimonio en tal manera,

1. Registros 239 y 243, fólíos 192 y 32.

que su madre con voluntad et conceyo de sus parientes et de sus amigos, pueda ordenar de la dicha Yolant aquellas cosas que sean... E sobre aquesto vos rogamos ayamos vuestra respuesta con carta vuestra, por los mandaderos los quales la dicha Condessa agora vos embia por esta fecha. Dada en Morella V. dias andados del mes de mayo del anyo de nuestro Senyor MCCCXI^o 1. »

Pedro de Ayerbe atendió las indicaciones del rey y contrajo matrimonio con Yolanda, pues de otra carta del monarca se deduce que el 17 diciembre del propio año 1311, estaban ya casados, porque la dirige a su *dilecte Yolant de Aierbe uxoris nobilis Petri de Aierbe*. El casamiento debió celebrarse entre el 5 de mayo y el 17 de diciembre.

Tenemos además una escritura muy terminante de 28 diciembre 1312.

« Noverint universi, quod ego Yolant uxor nobili viri Petri domini de Ayerbio, attendens quod vos illustrissimus ac magnificus princeps dominus Jacme Dei gratia rex... excambiastis et assignastis michi... in perpetuum cinque milia solidos barchinonenses... super redditibus, exitibus et proventibus et aliis juribus vestris castri et villa de Liria... » en compensacion de aquellos cinco mil que teniamos concedidos en los derechos de Berbegal, aceptamos esta mutacion de consignacion. Hecho en Valencia á 5 de las calendas de enero de 1312². »

Con otra escritura, otorgada en Liria, á 16 calendas de setiembre de 1314 (17 agosto), doña Yolant confirmó de nuevo dicha mutación, aceptando las rentas de Liria :

« Nos Yolant de Grecia ex pacto speciali per fermam et solemnem stipulationem convenimus et promittimus... » « Signum dompne Yolans de Grecia predicte que hec concedimus et firmamus³. »

Estos documentos nos han probado que Yolanda de Grecia, la esposa del señor de Ayerbe, era la hija de Doña Lascara,

1. Registro 239, folio 71.

2. Registro 24, folio 120.

3. Registro 24, idem.

condesa de Pallars; y por lo tanto, han justificado lo que apuntamos al comenzar el presente trabajo, ó sea que á pesar de existir verdaderos motivos de duda de si la condesa de Pallars era la propia Lascara, infanta griega, nosotros afirmamos esta identidad. En la carta ya transcrita de 5 mayo 1311, el rey dice que es la condesa de Pallars, Lascara, la que ha reclamado contra Pedro de Ayerbe por resistirse á la celebración del casamiento convenido con su hija Yolanda y en las escrituras sobre la permuta de rentas de Berbegal y Liria, de 28 diciembre 1312 y 17 agosto 1314, esta hija se llama Yolanda de Grecia, esposa de Pedro de Ayerbe. Luego, siendo su padre el conde Arnau Roger de Pallars, el nombre ó apelativo de *Grecia* lo tomó de su madre, y ésta no era otra que la infanta Lascara, hija del emperador Teodoro de Nicea.

En 1314, el rey de Aragón, que se encontraba en Lérida, hizo un delicado ruego á Yolanda de Grecia, que vivía en Valencia. Doña Constanza de Portugal, reina de Castilla, sobrina de Jaime II, había dado, en 1309, durante la conquista de Almería, varias joyas y coronas á los marinos catalanes, para que pudiesen empeñarlas y obtener préstamo de dinero con que cobrar los sueldos atrasados. Constanza murió en 1313, y aquellas joyas y coronas no habían sido todavía rescatadas de Yolante de Grecia, que las poseía en prenda del préstamo, excepto algunas que estaban por igual motivo en poder de Jaime II. La reina Isabel de Portugal, hermana de Jaime y madre de Constanza, escribió reclamando dichas joyas, que debían destinarse al pago de las deudas de esta última, según dispuso en su testamento, otorgado en Coimbra á 17 de enero de 1352 de la Era. Presentóse á nuestro rey Martín Ximénez Dain, apoderado de la reina de Portugal para el rescate de las aludidas coronas y joyas y con fecha del 6 setiembre 1314, Jaime dirigió á Yolante un mandato para hacer entrega de ellas, indicando que la citada reina Isabel dispuso que fuese entregada una de las coronas á la infanta Leonor (hija impúber de la

difunta reina de Castilla y nieta de la de Portugal), prometida esposa del infante Jaime, primogénito de Aragón ¹. En 9 marzo 1315, Martín Ximénez firmó la escritura declarando haber recibido de Yolante de Grecia todas las coronas y joyas que fueron de la reina de Castilla y enumerando las piedras preciosas que cada una tenía; y en 24 abril 1316, el clérigo Pedro Julián, designado por la reina de Portugal, testamentaria de su hija Constanza, para recobrar las joyas de ésta que estaban en poder de Jaime II, otorgó en Valencia la carta de pago correspondiente, haciendo detallada descripción de las coronas y de las piedras preciosas recibidas del rey de Aragón ².

Zurita indica que Pedro de Ayerbe y Yolante de Grecia se divorciaron. Creemos que esta separación tuvo lugar á fines de 1313, á los dos años de la celebración del casamiento, porque con fecha del 18 abril 1314, el rey escribió, desde Valencia, á la noble *dompne Yolant de Grecia*, que ya se ha ocupado de su cuestión con Pedro de Ayerbe y ha dado las órdenes oportunas para que le sea á ella restituida la dote ³. Parece que en los dos años de matrimonio tuvo Yolante dos hijas, Constanza Perez y Maria Perez, y en 1318, la madre reclamaba la primera; pero, según he visto en la carta que le escribió el rey desde Barcelona, dispuso éste que la niña continuase en poder de Garcia Pedro, alejada del padre y de la madre, y habitando el castillo de Ayerbe.

Pedro de Ayerbe debió morir á mediados de 1318; á lo menos sabemos que otorgó testamento en Luesia, el 14 junio de aquel año. Yolante vivía todavía en 1320, en cuyo tiempo obtuvo real licencia para extraer una cantidad de trigo del reino

1. La infanta Leonor de Castilla estaba en Valencia.

2. Registros 241 y 242, fólíos 233, 182 y 172; y índice de pergaminos de Jaime II, nº 303.

3. Registro 241, fólío 156. Próspero de Bofarull, en *Condes Vindicados*, II, pág. 239, trata de este divorcio ó anulación de enlace.

de Valencia. Tres años antes, el 23 julio 1317, había comprado á Jaime II el castillo de Tibi, con la fortificación de Torrosella, cerca de Castaillá y Sexona, y varias alquerías en Sarganella y Benifahim.

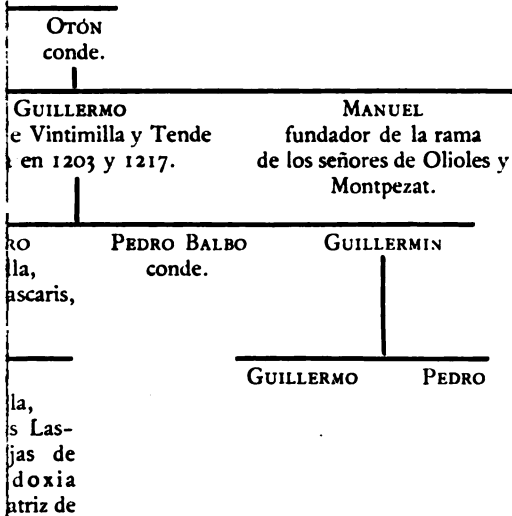
No hemos extendido nuestras investigaciones á la descendencia de las hijas de Doña Lascara, de las que dos ya sabemos que murieron sin sucesión, Doña Vataza y Doña Beatriz. Los otros dos, Sibilia, condesa de Pallars, y Violante, señora de Ayerbe, dejaron sucesión masculina y femenina la primera y únicamente femenina la segunda, pero nunca tomaron el apellido de Lascaris. Las varias personas que desde el siglo xiv hasta el xvii anduvieron por Francia, Italia y España, llamándose Lascaris, se presentaban casi todas como descendientes de los condes de Vintimilla y por lo tanto de la infanta Lascara, que fué la que unió la familia imperial de Nicea con la de los Vintimillas. Á ser esto cierto, Doña Lascara hubiera tenido de Guillem Pedro, conde de Vintimilla, uno ó más hijos varones, además de las hijas ya mencionadas como procedentes de aquel su primer matrimonio. Sería, por lo tanto, la madre de Juan, conde de Vintimilla, que según los genealogistas y conforme al cuadro genealógico que publicamos, fué el primero que tomó el nombre y armas de la casa de los Lascaris. Nada, empero, puede asegurarse por falta de datos y documentos justificativos. Hemos leído los *Annales de Caffaro*, donde muy á menudo están anotadas noticias de los condes de Tende y Vintimilla del siglo xiii, sin encontrar cosa alguna referente á este Juan, ni á su padre, el marido de Doña Lascara.

La vanidad, el deseo pueril de pertenecer á familias ilustres, hizo multiplicar el número de casas nobles de Europa que por cualquier relación, aun de las más lejanas, con los Vintimillas, ya se creían con derecho á apellidarse Lascaris. Así en la serie de los grandes Maestres de la orden del Hospital de Jerusalén no falta tampoco un Lascaris, á mediados del siglo xvii, como tampoco dejó de figurar otro entre los alquimistas y los farsantes

defensores de las transmutaciones metálicas del siglo XVIII. Y hasta anduvo por España, por los años de 1599, un Lascaris ó Lascarini, que se daba también por descendiente directo de la casa imperial de Nicea y que obtuvo licencia del rey para pedir limosna.

Joaquín MIRET Y SANS.

LOS CONDES DE VINTIMILLIA ' 1



MANUEL LASCARIS
 flor de la rama de los
 pres de Briga y Castelar.

éalogique de la maison de Vintimille, par le R. P. Domi-
 en théologie, agrégé de l'Université d'Aix (Ville-

ÓC

TEC
emp

TEO
osa d
de V

BEA
osa d
e M
moni

GICO DE LA CASA IM

ODORO LASCARIS ANNA COMNENO
emperador de Nicea
 † 1222.

IRENE LASCARIS JUAN
 1ª esposa emper
 † 1241.

TEODORO LASCARIS
 emperador de Nic
 † 1259.

TEODORA EUDOXIA
 de Mateo, esposa de Guillermo
 Valaincourt. de Vintimilla, y en s
 das nupcias de Arnau
 conde de Pallars.

EATRIZ SIBILIA
 de Guillem condesa de Pallars
 Montcada esposa de Hugo d
 (nio). Mataplana
 (hijas del)

ARNAU ROGER
 conde de Pallars

APÉNDICE I

Carta donationis quam domina C. olim imperatrix Grecorum fecit domino Regi de iure quod habebat in imperio Constantinopolitano spetialiter pro dotibus suis.

Noverint universi : quod in posse ac presentia mei Nicholai de Podio notarii et tabellionis publici Valentie civitatis in Ispania constitute ac presentibus testibus infrascriptis ad sollempni presentis contractus donationis testificandam spetialiter evocatis atque rogatis excellentissima domina Constancia olim Imperatrix Grecorum uxor Magnifici viri recolende memorie domini Calo Johannis Bataç imperatoris Grecorum ac filia Serenissimi viri domini Frederici clare memorie Romanorum imperatoris.. considerans et attendens quod tam iura comunia quam ratio naturalis statuunt et demostrant quod tam illustribus dominabus quam aliis cuiuscumque conditionis existant eminentie sive status, dotes sue et donationes propter nuptias, jocalia et bona omnia parafernalia simul cum suis dotariis debent perpetuo salva esse ne remanere valeant indotata ac spoliata omnibus bonis suis. Cum igitur pretacta domina imperatrix in presentia mei prefati notarii ac tabellionis publici dixisset ac fuisset oretenus protestata in presentia testium subscriptorum quod tempore quo contraxit matrimonium cum predicto imperatore Grecorum ipsa dicto imperatori marito suo dotes grandissimas et preciosa jocalia ac bona alia parafernalia atulisset que sibi a prefato domino patre suo Romanorum imperatore sibi data fuerunt et collata pro predicto suo matrimonio celebrando que vix tesauo grandissimo poterant comparari pro quibus omnibus et matrimonio antedicto dictus dominus imperator Grecorum maritus eiusdem amplissimum dotarium sibi fecit et obligationem predictorum dotium jocalium et honorum parafernalium simul cum predicto dotario eiusdem domine imperatrici dedit constituit ac etiam spetialiter assignavit super grandissimis et egregiis tribus civitatibus suis quas simul cum castris villis et locis aliis infra dictarum civitatum terminos constitutis predictæ domine imperatrici tradidit. Et pro predictis omnibus obligavit et generaliter tocius sui imperii omnia alia bona sua. Predictæ vero civitates sunt infra Regnum quod dicitur et nominatur Regnum del Natolin (*Anatolia* ?) quarum una de civitatibus antedictis vocatur la Quera et alia vocatur lo Stilar et alia vocatur les Cameres. Predictas itaque civitates cum omnibus castris ac villis et locis infra eorum terminis constitutis dictus dominus Calo Johannis Bataç imperator Grecorum assignavit ac tradidit prefatæ domine imperatrici uxori sue habendas tenendas et possidendas ac etiam expletandas toto tempore vite sue tanquam suum dotarium que valebant in redditibus anno quolibet plusquam triginta mille perpe-

rarum auri fini. De quibus tribus civitatibus ac redditibus earumdem et de toto thesauro quem possidebat dicta domina imperatrix post mortem dicti imperatoris viri sui per Theodero Lascharum privignum suum et per Michelem Palialogo depredata extitit ac etiam spoliata que omnia ascendunt ad precium et extimationem et ad plusquam trescentorum mille perperarum auri fini. De quibus nunquam ab imperatoribus Grecorum qui postmodum in dicto imperio regnarunt pro tempore satisfactionem aliquam habere potuit nec emendam predicta domina Imperatrix licet sepe ac sepius a prefatis imperatoribus per litteras et nuntios suos predictam satisfactionem et emendam duxerat cum summa instantia requirendam et per summos pontifices dictos Grecorum imperatores et prefatum imperium possidentes de predicta satisfactione atque emenda fecerit iam moneri atque requiri et nusquam potuit impetrare quinimo nuntios quos pro predictis ad ipsos imperatores Grecorum transmisit dicta domina imperatrix veneno aut gladio perimerunt ita quod nullus ad ipsam postea rediit de nuntiis destinatis. Quam obrem predicta domina imperatrix considerans quod ipsa iam ad senium est deducta et quod valde difficile sibi esset ab imperatore Grecorum et eius imperio vel a subditis suis per guerram vel alio modo sua consequi vel habere. Considerans similiter et attendens infinita atque immensa grata servicia que ipsa domina imperatrix pro longuissima tempora a serenissimo domino Jacobo Dei gratia rege Aragonum carissimo nepote suo et a suis predecessoribus semper et continue habuit et recepit et cotidie non cessat recipere. Id circo predicta domina imperatrix attendens predictum dominum Regem Aragonum proximiorum sibi esse quam aliquem alium in linea parentele et magis gratum per immensa accepta servicia ab eodem hac de causa predicta domina imperatrix consulte et ex certa sciencia in posse atque presentia mei dicti notarii publicii ac testium subscriptorum ad hec vocatorum et rogatorum dedit cessit et titulo perfecte donationis irrevocabili inter vivos tradidit et quasi tradidit atque cessit predicto illustrissimo domino Jacobo dei gratia regi Aragonum et omnibus heredibus ac successoribus suis omnia jura sua omnesque acciones tam reales quam personales et hypothecarias sive mixtas ordinarias et extra ordinarias quas et que ipsa domina imperatrix habebat et habere poterat et potest ac debet contra prefatum imperatorem Grecorum et omnes heredes et successores eiusdem et quo habebat et habere debebat contra omnes suos predecessores et contra predictum imperium Grecorum et omnes partes ipsius imperii et spetialiter in predictis tribus civitatibus que sunt in dicto Regno vocato Natoli et in omnibus castris, villis et locis sitis et positis infra terminos predictarum civitatum et que generaliter iura habet contra omnes subditos dicto imperio et omnia bona ipsorum ratione obligationis predictarum dotium et jocalium ac bonorum parafernalium suorum et ratione sui dotarii antedicti pro quibus omnibus dicte tres civitates et generaliter totum predictum imperium Grecorum sibi sunt et erant totaliter

obligata necnon et iura et acciones reales et personales que ipsa domina Imperatrix habebat contra predictos Theodero Lascharum et Michelem Palialogo et omnes successores ipsorum in dicto imperio Grecorum ratione depredationis et spoliationis quam fecerant dicte domine imperatrici de thesauris et bonis suis mobilibus et immobilibus ita quod cum predictis omnibus iuribus et accionibus tam realibus quam personalibus ipsius domine imperatricis que nunc ipsa domina imperatrix predicto domino Regi Aragonum et omnibus heredibus et successoribus suis dedit tradidit et quasi tradidit atque cessit prefatus dominus Rex Aragonum possit agere et experiri contra predictum imperatorem Grecorum et contra omnes successores eiusdem et contra prefatum imperium Grecorum et omnes habitantes in ipso imperio et guerram ipsis facere et ipsos pignorare pro omnibus supradictis et singulis que habent et tenent et que habuerunt et receperunt de bonis dicte domine imperatricis et pro omnidampno et interese que dicta domina imperatrix huc usque sustinuit et sustinet pro omnibus bonis suis predictis sibi sublati spoliatis ac depredatis et que in posterum sustinebit ipsa domina imperatrix vel dominus rex prefatus occasione presentis donationis cum de omnibus supradictis et singulis iuribus et accionibus suis tam realibus quam personalibus sive mixtis predicta domina imperatrix in posse et presentia mei dicti notarii publici ac testium infrascriptorum donationem traditionem et quasi traditionem et cessionem fecerit predicto domino Regi et omnibus heredibus et successoribus suis promittens dicta domina imperatrix prefato domino Regi et mei predicto notario eius nomine recipienti quod nunquam veniret contra predictam donationem immo ipsam ratam habebit perpetuo atque firmam. Renuncians omni iuri canonico et civili per quem contravenire posset et ad maiorem firmitatem super sancta III^{or} evangelia hec iuravit et quia inter sublimes et illustres personas imperatores seu reges atque imperatrices sine omni insinuatione valent donationes ab ipsis facte quamvis immense quantitis existant. Ideo predicta domina imperatrix in manu mei dicti notarii publici et in presentia testium subscriptorum renunciavit expresse etiam si locus esset omnibus iuribus ac legibus que insinuationem fieri precipiunt sive mandant ac mandavit ipsa domina imperatrix ad maiorem omnium predictorum firmitatem hoc instrumentum sigillo suo appendicio cereo roborari. Quod fuit actum Valentie septimo decimo kalendas septembris anno Domini M^o CCC^o sexto. Signum domine Constancie olim imperatricis Grecorum qui predicta laudavit concessit et firmavit et iuravit. Testes fuerunt ad predicta vocati et rogati Jacobus de Albalato sacrista Valentie et Dominicus de Fontonva, Dominicus Egidii, B. Gerardi presbiteri et G. de Canello. Signum Nicholai de Podio publici Valentie notarii qui predictis interfuit et hec scribi fecit et clausit, loco, die et anno prefixis (*Registro 24, folio 58, Archivo de la Corona de Aragón.*)

APÉNDICE II

En el *Lumen Domus* del convento de Predicadores de Zaragoza hay la siguiente anotación que acredita la sepultura de la princesa griega Doña Lascara en la iglesia de dicha casa de Dominicos :

En la iglesia de predicadores está enterrada la infanta Lascara, hija de Emperador de Grecia. Sepultóse en medio del coro, que entonces estaba en medio de la iglesia, y es su sepulcro el que oy está sobre las sillas del coro. Esta señora fué muy devota de la orden. En las escrituras del depósito no se halla con quien fué casada, sino que tubo un hijo llamado Don Juan, conde de Vinmemilla (*Vintimillia*) y tres hijas, una llamada Doña Violante, otra Doña Bataça y otra Doña Beatriz. Esta fué casada con Don Guillen de Montcada y está sepultada en el sepulcro de su madre la infanta. Año de 1290 tubo esta señora necesidad de ir á Castilla y dexó sus hijos y familia *sub protectione Regis Alfonsi*. Esta Doña Beatriz hizo testamento en el año de 1295. Dexó por executores del al Rey Don Jaime y al infante su hermano y al Conde de Pallars y al obispo de Çaragoça y dixo que su madre dispusiese á su voluntad de su testamento con consejo de fray Bernardo Boxados frayle desta casa y en ausencia suya al Prior del Convento de Tarragona y eligió sepultura donde su madre la infanta quisiere. Y pues su madre se sepultó en esta casa, es cierto que tambien mandó que su hija se sepultase en ella y asi se tiene por cierto aunque dicen que en el sepulcro que está aora en el coro no están los huesos destos cuerpos. Era el sepulcro a modo de cisterna y sobre la boca un túmulo ó sepulcro de madera dorada y pintada (Manuscrito 75 de la Biblioteca provincial de Zaragoza).

SUR QUELQUES MANUSCRITS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE RELATIFS A L'ESPAGNE

A l'exception du n° 25, provenant de A. Cherbonneau, tous les manuscrits décrits dans cette notice proviennent d'un don fait à la Société Asiatique, en 1824, deux ans à peine après sa fondation, par Lord Kingsborough. Garcin de Tassy dressa, dans le *Journal asiatique* (tome V, 1824, pp. 378-380, et tome VI, 1825, pp. 126-128), un inventaire sommaire des trente-cinq manuscrits espagnols, arabes, persans, turcs et hindoustanis provenant de ce don, qu'accompagnait un autre don de livres japonais. Nous ne savons où ni comment le donateur, Edward King, vicomte Kingsborough, s'était procuré ces manuscrits. On sait, du moins, que celui-ci, né en 1795 et mort à Dublin en 1837, s'est fait un nom dans les études d'archéologie américaine. Membre du Parlement pour le comté de Cork de 1820 à 1826, il abandonna son siège à son frère cadet Robert pour se livrer tout entier à ses recherches. En 1830 il commençait la publication de son vaste recueil *Antiquities of Mexico*, dont il ne devait pas voir la fin (l'impression des tomes I à IX et des 60 premières pages du tome X, demeuré inachevé, ne se termina qu'en 1848), et qui causa sa ruine. Cette publication, enrichie de nombreuses reproductions de monuments, avait pour but d'établir que la civilisation mexicaine était due à des colons juifs; elle ne coûta pas moins de 32.000 livres sterling au malheureux auteur qui, ruiné et se trouvant dans l'impossibilité de payer son marchand de papier, fut enfermé, à la requête de celui-ci, à la prison pour dettes de Dublin, où il devait mourir à quarante-deux ans.

Dans l'inventaire de Garcin de Tassy, les manuscrits de Lord Kingsborough sont numérotés de 1 à 35. Nous donnons ici la concordance des numéros de ce premier classement avec ceux du classement actuel, qui est celui du Catalogue des manuscrits musulmans (arabes, persans, turcs, hindoutanis, berbères), demeuré inédit et conservé dans les archives de la Société Asiatique, que commença en 1878 Stanislas Guyard.

Classement actuel		Classement de 1824
1	—	18
18	—	32
19	—	33
20	—	35
21	—	?
24	—	31
35	—	21
59 ^a	—	1
59 ^b	—	2

Deux des manuscrits décrits par Garcin de Tassy, ne figurent plus dans la bibliothèque de la Société Asiatique. Ce sont : le n° 3, la dernière et la plus complète des trois rédactions de la Grammaire arabe de Mariano Pizzi, portant ce titre : *Gramatica Arabiga erudita*, que para la enseñanza de sus discipulos dicto de memoria D. Mariano Pizzi y Frangeschi, etc., et datée de 1784, et le n° 4, que Garcin de Tassy décrit de la manière suivante :

« N° 4. Recueil contenant plusieurs ouvrages du célèbre évêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas. Le premier et le principal ouvrage est la relation abrégée de la destruction des Indes occidentales (*brevissima relacion de la destruccion de las Indias*), copiée sur l'édition originale donnée à Séville en 1552. »

Pour être complet, nous mentionnerons ici un manuscrit non daté dont les marges sont couvertes de notes en espagnol, rarement en latin, provenant de lord Kingsborough (n° 25 de l'inventaire de 1824), et auquel un possesseur espagnol fit subir un sort

aussi bizarre qu'imprévu. Nous laissons, là-dessus, la parole à Stanislas Guyard :

« 8. شرح العمدة في شرح البردة Commentaire sur le poème de la *Borda* de Charaf ed-Din Al-Boušîrî par Sayyid ibn Yoûsout ibn Sayyid Al-Modlîrî.

« Chaque vers est commenté aux trois points de vue de la lexicographie, du sens et de la rhétorique. La partie lexicographique est indiquée par un غ (abrégé de لغة ; la partie réservée à la discussion du sens par un س (abr. de شرح) ; enfin, la partie de la rhétorique, par un ب (abr. de بيان).

« Les marges sont couvertes de notes en espagnol. Le possesseur chrétien de ce ms. a d'ailleurs laissé d'autres traces ridicules de sa main en grattant dans la préface des passages qui l'offusquaient. Ainsi, à محمد الرسول il a substitué يسوع المسيح ; dans d'autres versets du Qor'ân dont le sens est « Louange à Dieu qui n'a besoin ni d'épouse ni de fils » et « Qui n'engendre pas et n'est pas engendré », il a supprimé les mots لم يلد et ولا الولد qui nient la divinité de Jésus-Christ ».

In-folio. 222 feuillets de 21 lignes à la page. Bonne écriture maghrébine. Texte entièrement vocalisé. Titre en jaune ; rubriques en noir, jaune et rouge. Au f° 222 recto on lit ces mots en jaune :

كامل الشرح بحمد الله وحسن عونه

Réclames au bas des pages. Sur le dernier feuillet de garde on trouve la cote N. 52 — D. 3., suivie de cette note : *Libro en arabigo. A lo ultimo se alla (sic) razon de lo que contiene.* Reliure orientale en basane brune, avec nervures et ornements à froid sur les plats. Papier et reliure ont été fortement endommagés par les vers.

1. Deuxième partie, la dernière, d'un Dictionnaire arabe-espagnol-latin sans titre ni nom d'auteur. La première page commence ainsi :

Tomo Segundo

ی — ص

Ce manuscrit, écrit vraisemblablement vers la fin du XVIII^e siècle, provient de Lord Kingsborough (n^o 18 de l'inventaire de 1824), qui a écrit sur le premier feuillet de garde la note suivante : *The first Part of this Arabic Dictionary was printed (as I am informed) by order of the Spanish Government ; this second Part (as I am informed) has not been printed.* Nous n'avons, toutefois, pu trouver de trace d'un Dictionnaire arabe-espagnol-latin publié par ordre du Gouvernement espagnol. Lord Kingsborough aurait-il confondu le présent ouvrage avec le *Diccionario español-latino-arábigo... para facilitar el estudio de la lengua arábica á los misioneros, y á los que viajaren ó contratan en Africa y Levante* du P. Francisco Cañes, Madrid, 1787, 3 vol. in-folio ? Notre Dictionnaire, qui formerait la contre-partie de cet ouvrage, avec lequel il offre de grandes analogies, peut être attribué au P. Cañes. Ce missionnaire, mort à Madrid en 1795, appartenait à la province de Saint-Jean-Baptiste de l'ordre des Franciscains déchaussés. Il passa seize ans à Damas, où il remplit les fonctions de lecteur d'arabe au Collège de cette ville. Rentré en Espagne, il publia le Dictionnaire dont nous venons de donner le titre et qui parut à Madrid huit ans avant sa mort, à la demande du comte de Campomanes, et le dédia au roi Charles III. Il était membre de l'Académie royale de l'Histoire. On lui doit encore une Grammaire arabe (*Gramatica arabigo-española, vulgar, y literal. Con un Diccionario arabigo-español... con el Texto de la Doctrina cristiana en el idioma arabigo.* Madrid, Impr. de D. Ant. Perez de Soto, 1775, in-4, 9 ff. nc. ; xvii-272 p.).

Dans notre manuscrit, chaque mot arabe est suivi de sa traduction espagnole, puis du terme latin correspondant, ce dernier

souligné ; pas d'exemples. L'arabe, remarquablement calligraphié, est vocalisé entièrement.

In-4. 1931 pages. 24 lignes à la page. Papier vergé. Demi-reliure veau fauve, probablement exécutée en Angleterre, non rogné. Marges assez étroites. Belle écriture, très nette et lisible, de la fin du XVIII^e siècle. Les lettres arabes placées en tête de chaque section (ص, ض, ط, etc.), sont encadrées. Le premier feuillet de garde porte la cote N° 104-360 ; une étiquette apposée au bas des premiers feuillets du texte porte le numéro 1356.

18. كتاب بغية الملتبس في تاريخ رجال الاندلس لاحمد بن يحيى « La Chose désirée par celui qui cherche à étudier l'histoire des hommes remarquables de l'Andalousie, par Aḥmad ibn Yaḥyâ ibn A mad Aḍ-Ḍabbî (et non Dobbi). »

Cet ouvrage est un Dictionnaire biographique des Espagnols et Espagnoles célèbres, commençant par des prolégomènes sur la conquête arabe et les khalifes omeyyades d'Espagne jusqu'en 592 (196). Il a été édité par MM. Codera et Ribera (*Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. III, Matriti, 1885), et des extraits en ont été donnés par Casiri (t. II, pp. 133-140). Généralement concis, sauf quand il s'agit des élèves que forma tel ou tel savant, ce livre présente de nombreuses coïncidences avec celui d'Ibn Bachkouwâl. L'auteur, né à Velez d'après M. Codera, était regardé par les Arabes comme un historien fidèle et un traditionniste sincère, et avait voulu continuer *Le Brasier ardent* حذوة المفتبس d'Al-Houmaïdî. La rapidité prodigieuse avec laquelle il écrivait est demeurée célèbre.

On peut consulter, sur Aḍ-Ḍabbî : Amari, *Bibl. arabo-sic.*, I, 437 ; — Brockelmann, *Geschichte der arab. Lit.*, I, 340 ; — Huart, *Litt. arabe*, 204 ; — *Journal asiatique*, III^e série, tome II,

p. 374; — Makkari, *Analectes*, I, 714; — Pons Boigues, *Ensayo*, n° 212, pp. 257-259; — Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber*, n° 282, p. 98.

Il n'existe, de la *بغية الملتبس*, qu'un seul manuscrit, celui de l'Escorial, que M. Codera fait remonter à 680 (1281), et sur lequel ont été faites les deux copies existant actuellement : celle, incomplète, de la Bibliothèque nationale de Madrid, et la nôtre. Celle-ci a été faite il y a juste un siècle par Manuel Bacas Marino, comme l'atteste la note suivante : *Copia del Codice escorialense señalado con el N° 1676* (c'est le n° 1671 de Casiri), *su autor Ahmed ben Yehya ben Ahmed ben Omáyra Eddobi sacada por Manuel Bacas Marino en el año de 1806*. Vient ensuite le titre arabe que nous donnons ici intégralement :

كتاب بغية الملتبس في تاريخ رجال اهل الادلس علمائها وامرائها
وشعرائها وذوى النباهة فيها ممن دخل اليها وخرج عنها معاوشى بدرىاض
الحديث ونظم والجم سداه وتتم احمد بن يحيى بن احمد بن عميرة
الضبي : فغد الله

A la fin, après les mots *ولادة ابنة بطيس* on lit la remarque suivante : *Faltan 4 lineas*. Vient ensuite une suscription arabe ajoutée par le copiste et ainsi conçue :

كملت هذه النسخة بعون الله في شهر مارس عام ستة وثمانماية و الف
المسيح على يد مانوال باقس مريبنوا لطف الله بد امين

« Cette copie a été achevée, avec l'aide de Dieu, en mars de l'année 1806 du Messie, par la main de Manuel Bacas Marino (que Dieu soit satisfait de lui !) Amen ».

Comme le fait remarquer Stanislas Guyard, notre copie, qui s'arrête à Fâtima bint Yahyâ ibn Youôsouf, en l'année 319 de l'hégire (931), montre, par ses lacunes, que l'original est défectueux. Le copiste s'est efforcé de reproduire l'écriture africaine de

celui-ci et a ajouté au bas des pages quelques remarques sur les remaniements subis par le texte. Ce manuscrit provient de Lord Kingsborough (n° 32 de l'inventaire 1824).

In-folio. 273 pages. 25 lignes à la page. Écriture maghrébine très nette et lisible; les titres de chapitres en gros caractères, ainsi que les noms propres, qui ne sont pas surmontés de traits. Beaucoup de tachdids et peu de voyelles. Demi-reliure veau brun. Papier vergé, grandes marges.

أَيَّةَ اذِلْسِ وَعُلَاهِيْمَ وَمَحْدَثِيْمَ (sic; il faut lire مُحَدَّثِيْمَ) وَفُنْهَاهِيْمَ وَ
 كِتَابُ الصَّلَةِ فِي تَارِيخِ أَدْبَائِيْمَ نَالِيْبِ الشَّيْخِ الْعَالِمِ أَبِي الْقَاسِمِ خُلْتُ
 بِنَ عَبْدِ الْمَلِكِ بْنِ بَشْكُوَالِ رَضِيَ اللّٰهُ عَنْهُ

« Livre intitulé La Continuation (sur le sens du mot *صلة*, traduit à tort par « présent », cf. Dozy, *De Abbadidis*, II, p. 168, note), sur l'histoire des écrivains de l'Espagne, de ses docteurs, de ses traditionnistes, de ses jurisconsultes et de ses littérateurs; ouvrage du cheikh, du savant Aboû'l-Kâsim K̲halaf ibn 'Abd Al-Malik ibn Bachkouwâl, qu'Allâh soit satisfait de lui ! »

Dictionnaire biographique faisant suite à l'Histoire des savants d'Andalousie d'Ibn Al-Faraḍi et terminé le 3 de djoûmâdhâ I^{er} 534 (27 décembre 1139). Il a été édité par M. Codera (*Aben Pascualis Assila [Dictionarium biographicum] ad fidem Codicis Escorialensis arabice nunc primum edidit F. Codera. Matriti, 1883, in-4.* Forme les tomes II et III de la *Bibliotheca Arabico-Hispana*). Né à Cordoue le 3 de dhoû'l-ḥidjdja 494 (30 septembre 1101), Ibn Bachkouwâl (on Aben Pascual) mourut dans la même ville le 8 de ramadân 578 (5 janvier 1183), après avoir été quelque temps cadi à Séville.

A consulter sur lui, Amari, *Bibliot. arabo-sic.*, I, LXVI; — Brockelmann, *Geschichte*, I, 340; — Dhahabi, *Liber classium virorum*, éd. Wüstenfeld, XVII, 1; Dozy, *De Abbadidis*, I, 380; — Gayanegos, *The History of the Mohammedan Dynasties*, I, 327, 472; —

Hâdjî Khalîfa, I, 190, II, 100, 115, IV, 339, V, 368 ; — Huart, *Litt. arabe*, 204 ; — Ibn Khallikân, texte arabe, I, 305, et traduction De Slane, I, 491 ; — Ibn Al-Abbâr, *Tecmilah*, 179 ; — *Journal asiatique*, 3^e série, tome II, p. 374 ; Makḳari, *Analectes*, II, 42, 122 ; — Pons Boigues, *Ensayo*, n° 200, pp. 246-249 ; — Simonet, *Crest. arabe*, 100 ; — Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, n° 212, pp. 257-259.

Notre copie, non datée, mais probablement du commencement du XIX^e siècle, provient de Lord Kingsborough (n° 33 de l'inventaire de 1824), qui a écrit sur le premier feuillet : *Ben Bascual, History of the Invasion of the Arabs in Spain and of Illustrious Men*. Stanislas Guyard l'attribue à Manuel Bacas ; toutefois il s'en faut de beaucoup que l'écriture, très variable, et fort peu soignée à la fin, mérite d'être comparée à celle du manuscrit précédent. L'original est conservé à l'Escurial ; Casiri, qui le décrit sous le n° 1672, en donne de nombreux extraits (t. II, pp. 140-151). Il existe de cet ouvrage un autre manuscrit à Tunis.

In-folio. 175 feuillets. 25 lignes à la page. Écriture maghrébine très variable, souvent médiocre. Le premier feuillet porte cette note : *Señalado en la R^a Biblioteca del Escorial con el N° 1677*. Au-dessous, d'une autre main : *C'est le manuscrit 1672 et non 1677*. Le premier feuillet de garde porte la cote n° 33 ; à la fin on lit n° 60 — L. 3. Papier vergé. Demi-reliure veau brun.

السفر الثاني من كتاب تكملة لكتاب الصلة جميع الفيد الامام العاضل
المحدث الحافظ النابذ الكامل الكاتب البارح الحافل القاضي الجليل
العادل عبد الله بن محمد بن عبد الله بن ابي بكر القاضي البلسي
اليعزبي بابن الابار رحمه الله عليه

« Deuxième partie du livre intitulé Complément du livre intitulé La Continuation, compilé par le jurisconsulte, l'imam, le distingué, le traditionniste, le hâfîzh plein de discernement, le secrétaire excellent et plein d'activité, le juge glorieux et intègre, 'Abdallâh ibn Moḥammad ibn 'Abdallâh ibn Abi Bakr Al-Kodâ'i

le Valencien, connu sous le nom d'Ibn Al-Abbâr — la miséricorde d'Allâh soit sur lui ! »

Cet ouvrage d'Ibn Al-Abbâr a été publié par M. Codera (*Tecmilah. Complementum libri Assilah [Dictionarium biographicum] primum edidit F. Codera y Zaydin*. Madrid, 1887-1889, 2 vol. in-4. Comprend les tomes V et VI de la *Bibliotheca Arabico-Hispana*), qui avait auparavant publié, du même Ibn Al-Abbâr, *Al Môcham (Dictionarium ordine alphabetico) de discipulis Abu Ali Assadafi*, Matriiti, 1886, in-4 (forme le tome IV de la même collection). L'auteur, né à Valence en 595 (1198), fut secrétaire du gouverneur de cette ville, Moḥammad ibn Abi Ḥaṣṣ, dont le fils se convertit au christianisme et se rendit auprès du roi d'Aragon. Ibn Al-Abbâr fut alors envoyé en Afrique pour demander des secours contre les chrétiens; ceux-ci, malgré le mal que leur fit la flotte ramenée par le secrétaire du gouverneur de Valence, s'emparèrent de cette ville (1235). Quittant alors l'Europe, Ibn Al-Abbâr se rendit à Tunis, où il devint successivement secrétaire du Divan et vizir d'Al-Mostansîr qui, le soupçonnant d'avoir conspiré contre lui, le fit assassiner (23 de dhoû' l-ḥidjja 655 = 2 janvier 1258). Il est l'auteur de l'important ouvrage *Al-Houlla As-Siyarâ* décrit ci-après (n° 21).

Les principaux ouvrages à consulter concernant Ibn Al-Abbâr, sont : Amari, *Bibliot. arabo-sic.*, I, LII ; — Brockelmann, *Geschichte*, I, 340-341 ; — Codera, *Bibl. arabico-hisp.*, IV, préface ; — Hartwig Derenbourg, *Les Manuscrits arabes de l'Escurial*, I, 228 ; — Dozy, *Al-Bayan Al-Mogrib*, 77 et *De Abbadidis*, II, 46 ; — Ḥādji Khalifa, II, 115, 236, III, 527 ; — Huart, *Litt. arabe*, 204 ; — Ibn Khalikân, trad. De Slane, II, 424 (note) ; — Maḳḳarî, *Analectes*, II, 93, 123, 504, 755, 759, 767 ; — Pons Boigues, *Ensayo*, n° 253, pp. 291-296 ; — De Slane, *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, II, 394, et *Hist. des Berbères*, trad. française, II, 347 ; — Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber*, n° 344, pp. 128-129.

Notre copie, moderne, est attribuée par Stanislas Guyard à Manuel Bacas Marino. Elle commence avec la notice consacrée à

Moḥammad ibn Moḥammad ibn 'Alī Al-'Akkī et finit avec celle de 'Abd Al-Wahhāb ibn Moḥammad ibn 'Alī Al-Ḳaisī. L'original est conservé à l'Escorial (Casiri, n° 1670, t. II, pp. 121-133; cf. Hartwig Derenbourg, *Les Manuscrits arabes de l'Escorial*, t. I, p. 228, n° 356).

In-folio. 288 feuillets. 25 lignes à la page. Écriture maghrébine assez ordinaire; les titres en gros caractères; réclames au bas des pages. Demi-reliure veau brun, non rogné. Papier vergé. Le manuscrit porte les cotes suivantes : N° 35-376 (1^{re} garde) et n° 62 — N. 3 (dernière garde).

Provient de Lord Kingsborough (n° 35 de l'inventaire de 1824).

21. الْحَلَّةُ السَّيْرَاءُ لِأَبِي بَكْرٍ ابْنِ الْإِبْرَاهِيمِ الْبُلْنَسِيِّ Le vêtement de soie brodé, par Aboû Bakr ibn Al-Abbâr Al-Kodâ'i le Valencien.

C'est une histoire des dynasties arabes d'Espagne allant de 'Abd Ar-Rahmân ibn Mou'âwiya ibn Hichâm ibn 'Abd Al-Malik ibn Marwân Aboû Dja'far Al-Manṣûr (138 = 755) à Sayyid ibn Hâkim Aboû'Othmân Al-Korasita (Majorque, 627 = 1229). C'est à tort que Garcin de Tassy dit dans son inventaire : « Cet ouvrage important, cité avec éloge dans l'ouvrage publié récemment par Conde, sur l'histoire des Maures d'Espagne, ne se trouve pas dans la bibliothèque de l'Escorial; rien n'indique sur quel original on a fait la copie donnée à la Société; » cet original n'est autre que le manuscrit décrit par Casiri sous le n° 1649 (n° 1654 actuel). La première partie de cet ouvrage a été publiée par Marcus Joseph Müller dans ses *Beiträge zur Geschichte der westlichen Araber*. München, G. Franz, 1866, in-8 (pages 111-170). Auparavant Dozy en avait donné, d'après la présente copie, de longs extraits dans ses *Notices sur quelques manuscrits arabes*, Leyde, E. J. Brill, 1847-1851, in-8 (pp. 29-256).

Notre copie moderne, non datée et incomplète, commence avec

le règne d'Aboû Dja'far Al-Mançoûr, sans titre, formules d'introduction ni prolégomènes d'aucune sorte. Elle finit avec le règne d'Aboû Tâhir ibn Al-Kâ'im ibn Al-Mahdi (334=945). Elle provient très probablement de Lord Kingsborough, et porte sur un feuillet de garde la mention suivante : « *Historia Rerum gestarum Arabum in Hispania. Ex Bibliotheca Escorialensi*. Conf. Casiri, Bibl. Arab. apud numerum 1649. »

In-folio. 260 feuillets. 25 lignes à la page. Plusieurs écritures (maghrébines) présentant des différences assez sensibles, corrections marginales. Demi-reliure veau brun, non rogné. Cote 375 sur un feuillet de garde. On a relié au commencement des *Excertas del Codice Escorialense* n° 1652, *su autor* على بن عبد الرحمن بن هذيل *Se halla extractada y traducida por Casiri en su Biblioteca Escorialense, pero defectuosa : la qual debe estar asi segun se halla en el original, y comienza en el ultimo renglon de la hoja 46 ; 2ª del mismo Codice, en la hoja 47 vuelta linea 6ª*, ainsi qu'un fragment d'un manuscrit berbère non identifié, mais paraissant être un commentaire religieux de beaucoup antérieur à notre copie.

24. Copie moderne, exécutée à Madrid en 1764, pour le compte du professeur Pizzi, par Paul fils d'Elias Al-Hadour, originaire de Laodicée, du manuscrit 1771 (et non 1772, comme le porte une note du premier feuillet de garde) de l'Escorial, contenant deux ouvrages de l'historien espagnol Ibn Al-Khaṭīb, à savoir :

a) الحلل المرفومة « Les Vêtements marqués » (et non كتاب العيون « Le Livre des Sources », comme le porte la note mentionnée ci-dessus).

C'est un résumé en vers accompagné d'un commentaire en prose de l'histoire des dynasties musulmanes en Arabie, en Syrie, en Espagne et en Afrique. Ce résumé va du temps du Prophète à l'année 765 (1363), date de sa composition. La durée de chaque règne et les noms des princes sont donnés en marge.

Dans sa préface, l'auteur dit avoir adopté la forme versifiée pour venir en aide à la mémoire. Un autre manuscrit de cet ouvrage existe à l'Escurial (n° 1772); Casiri (tome II, pp. 177-246) en donne de longs extraits; ceux relatifs aux Aghlabites et aux Fatimites d'Afrique et de Sicile ont été reproduits textuellement dans la *Rerum Aglabidarum et Fatamidarum (sic) qui Africae et Siculae imperarunt, series in Rerum Arabicarum quae ad historiam Siculae spectant, amplissima Collectio* de Rosario Gregorio (Panormi, 1790, pp. 87-101). Un autre ouvrage d'Ibn Al-Khaṭīb, *رغم الحلال*, « Les Marques des vêtements », dont on connaît deux manuscrits, l'un à Londres (British Museum, n° 475), l'autre à Madrid (Mis. Codera, n° 177), a été publié à Tunis en 1316 (1898-1899). Nous donnons ici le commencement des *Vêtements marqués* tel qu'il est dans notre copie :

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا ومولانا محمد وعلى آله
 وصحبه وسلم تسليماً
 قال الشيخ الفقيه الامام العالم العلامة المحقق المدقق المشار
 المتقن قطب دابة الادب ابن الخطيب السلماني رحمه الله
 الحمد لله الذي لا ينكره * من مرجبة في الكاينات فكره
 ذي الفضل والقدرة والجلال * مخترع الخلق بلا مثال
 الملك الحق بلا نهاية * ومن له في كل شى آية
 من رفع السما من غير عمد * دون معين او ظهير او ولد

Puis viennent les chapitres suivants :

- 1° Le Prophète et les khalifes orthodoxes (f° 3 r°).
- 2° Les Omeyyades d'Orient (f° 13 r°).
- 3° Les khalifes abbassides (f° 30 v°).
- 4° Les Aghlabites et les souverains du Maghreb (f° 48 v°).
- 5° Les souverains chiïtes 'Abidin en Ifrikiyya et en Égypte (f° 50 v°).

- 6° Considérations spéciales sur les souverains chiites.
- 7° Les Omeyyades d'Espagne (f° 62 v°).
- 8° Les dynasties locales après la destruction du khalifat (f° 79 r°).
- 9° Les Almoravides (f° 89 r°).
- 10° Les Almohades au Maghreb et en Espagne (f° 96 v°).
- 11° Les Hafsides en Ifrikiyya (f° 112 v°).
- 12° Les Beni Zian à Tlemcen (f° 124 v°).
- 13° Les Mérinides (f° 134 v°).
- 14° Les Beni Yadharr en Espagne (du f° 176 v° au f° 204 v°, où se termine l'ouvrage).

b) الملحّة المبديّة في الدولة النصرية

« La Lueur de la pleine lune, sur la dynastie de Naṣr. »

C'est une description et en même temps une histoire abrégée du royaume de Grenade. Voici l'énumération des chapitres :

- 1° Mention de la ville (Grenade, appelée par l'auteur « Damas de l'Espagne »), dont ce souverain a élevé les remparts et fixé l'arrangement (f° 209 r°);
- 2° Courtes notices sur les pays d'alentour (f° 217 r°);
- 3° Ses émirs ou souverains célèbres (f° 220 v°);
- 4° Sur ses revenus (f° 229 r°);
- 5° Remarques sur ses dynasties et leur succession (du f° 233 r° à la fin).

Lisân ad-Dîn Aboû 'Abdallâh Moḥammad ibn Sa'îd ibn Al-Khaṭîb As-Salmânî était d'origine syrienne. Né à Grenade ou, selon d'autres, à Loja, le 25 de redjeb 713 (16 novembre 1313), il fit ses études dans la première de ces deux villes, y obtint la faveur du souverain d'alors, Aboû'l-Ḥadjdjadj Yoûsouf, qui, après lui avoir rendu les biens de son père confisqués, le chargea de diriger l'administration du royaume. Il resta en charge sous Moḥammad V : ce prince, fuyant devant son frère Ismâ'il, dut se réfugier en Afrique; Ibn Al-Khaṭîb l'y accompagna. Trois ans plus tard il rentra en Espagne avec Moḥammad et reprenait ses

fonctions. Mais, accusé de trahison par ses ennemis, il fut jeté en prison, où il mourut bientôt (776=1734). Francisco Javier Simonet, qui appelle notre auteur le Salluste du royaume de Grenade, a publié et traduit, il y a près d'un demi-siècle, un important extrait de son معيار الاختبار « Le juste poids de l'expérience » (*Descripcion del reino de Granada bajo la dominacion de los Naseritas, sacada de los autores árabes, y seguida del texto inédito de Mohammed Ebn Aljathib*. Madrid, Imprenta Nacional, 1860, in-8). Consulter : Brockelmann, *Geschichte*, II, 16, 260 ; — Casiri, I, 132, 161, II, 71, 118, 169, 341, 345 ; — Dozy, *De Abbadidis*, II, 156, 181 ; — Hâdji Khalîfa, I, 164, 307, 391, II, 94, III, 305, 497, 499, VI, 46, 472 ; — Huart, *Litt. arabe*, 341-342 ; — Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. De Slane, IV, 390 et sq., 404 et sq., 453, 551 ; — Lafuente y Alcantara, *Inscripciones árabes de Granada*, 53, et Apéndice, 30 ; — Makḳari, *passim* ; — Pons Boigues, *Ensayo*, n° 224, pp. 334-347 ; — Wustenfeld, *Die Geschichtschreiber*, n° 439, pp. 186-188. Pour son *Histoire des dynasties berbères*, voir ci-après (n° 25).

Notre copie provient de Lord Kingsborough (n° 31 de l'inventaire de 1824).

In-4. 361 feuillets. 21 lignes à la page. Écriture orientale d'une forme toute particulière, très fine, très penchée, et d'une lecture difficile. Titres de chapitres en caractères plus gros, mais toujours noirs. Les feuillets ont été numérotés par le copiste lui-même en chiffres arabes européens. Réclames au bas des pages. Papier vergé. Demi-reliure basane brune, probablement de l'époque, sans titre au dos, non rogné.

مجموع بعض الدول الذي (التي lire) ملكت (ملكته lire) في 25.
المغرب الأوسط

« Réunion de quelques dynasties qui régnèrent dans le Maghreb central. »

« C'est, dit Stanislas Guyard, un mauvais extrait du grand ouvrage d'Ibn El-Khatib Lisan ed-Din, auteur de l'histoire de la ville de Grenade. »

Le titre de cet ouvrage est *اعمال الاعلام فيمن يبيع له قبل الاحتلام* « Les actions des chefs de tribus, concernant ceux auxquels on prêta serment alors que les rois de l'Islam n'avaient pas atteint leur puberté, et paroles s'y rattachant. » Un manuscrit de cette histoire, datant probablement du x^e siècle de l'hégire, est conservé, sous le n° 1617, à la bibliothèque d'Alger. Les manuscrits de cet ouvrage semblent, du reste, être fort rares ; on ne connaît, avec le manuscrit d'Alger et notre extrait, qu'une copie incomplète et incorrecte de la troisième partie, acquise à Fez par M. Codera et conservée à la bibliothèque de l'Académie royale de l'Histoire de Madrid (cf. E. Fagnan, *Une chronique inconnue d'Ibn El-Khatib*, dans la *Revue africaine*, 1890, pp. 259-262). Voici, sur sa composition, le résumé de ce qu'en dit M. Fagnan. Après une revue assez rapide de l'histoire du Prophète, des Omeyyades, des Abbasides et des dynasties contemporaines musulmanes de l'Orient jusqu'aux Bahrîtes, formant la première partie, vient l'histoire de l'Espagne depuis la conquête musulmane jusqu'à la fin de la domination des Almohades et d'Ibn Merdenich, que termine l'histoire des Banoû Naşr jusqu'à Moḥammad ibn Yoûsouf et celle des rois chrétiens de l'Espagne. La troisième partie est consacrée à l'histoire du Maghreb, de Barka à Sous. Enfin l'histoire des Almohades est amorcée par quelques lignes consacrées au règne de 'Abd Al-Mou'min ibn Ali.

Notre manuscrit, très moderne, n'est pas daté. Il a été donné à la Société Asiatique par A. Cherbonneau, l'arabisant bien connu, le 15 janvier 1859, ainsi que l'atteste une note écrite sur un feuillet préliminaire. Après le titre sommaire que nous venons de donner vient un autre titre, plus détaillé, ainsi conçu :

منقول من الكتاب المستنسخ بأعمال الأعلام فيمن يبيع له قبل الاحتلام
من ملوك الإسلام وما يتعلق بذلك من الكلام للنائب الوزير ابن
الخطيب رحمہ اللہ تعالیٰ

Cet extrait, qui commence avec l'histoire des Aghlabites, va jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le court chapitre que nous venons de mentionner, consacré au règne de 'Abd Al-Mou'min, a quatre lignes en tout.

In-8 oblong. 53 feuillets. 9 lignes à la page. Écriture maghrébine assez élégante ; les titres à l'encre violette. Non relié.

31. Los Aforismos de Hipocrates en Arabe copiados con exactitud, y teniendo presente tres exemplares. Debe tenerse en aprecio este libro por lo correcto y buena pluma.

فصول ابقراط بحسب ما نقلها من اللغة اليونانية الى اللغة العربية الشيخ
لامام ابو القاسم عبد الرحمن بن ابي صادق رضى الله عنه مكتوب على
يد ماريانو پيزي الصبيب سنة غد فو (1796) المسيح

Cette copie, faite en 1796 par le Dr. Mariano Pizzi, très probablement sur les trois manuscrits de l'Escorial décrits par Casiri sous les n^{os} 875, 876 et 877 de la version arabe des *Aphorismes* d'Hippocrate de Hounain ibn Ishâk, provient de Lord Kingsborough (n^o 22 de l'inventaire de 1824).

Abou Zaid Hounain ibn Ishâk était le fils d'un pharmacien chrétien de Hira. Après avoir étudié la médecine sous Yahyâ ibn Masawaih, au temps de Hâroûn Ar-Rachid, il voyagea en Asie mineure où il apprit le grec. Il traduisit successivement l'Ancien Testament (sur la version des Septante), le *Timée* et la *République* de Platon, les *Aphorismes* d'Hippocrate, les *Œuvres* de Galien, de Dioscoride, etc. Sa religion ne l'empêcha pas de devenir, à Bagdad, le médecin particulier du khalife Al-Moutawakkil. Excommunié par l'évêque Théodose pour la querelle des images, il en ressentit un tel chagrin qu'il s'empoisonna. Son fils Ishâk ibn Hounain, bien que son meilleur élève, préféra la philosophie à la médecine.

Voir entre autres, sur Hounain ibn Ishâk : Brockelmann, *Geschichte*, I, 231 ; — Huart, *Litt. arabe*, 279-280.

In-12. Belle écriture rappelant l'écriture maghrébine, mais avec le ف et le ق ponctués à l'orientale. 69 feuillets chiffrés pour le texte, suivis de 11 feuillets blancs. 14 lignes à la page. Sur la première garde on lit : N° 22 ; le premier feuillet de garde porte, avec la cote 363, la mention *Ms. de Pizzi*. Reliure basane marbrée, tranches rouges.

السفر الرابع من المحرر الوجيز في تفسير كتاب الله العزيز.
 دليف الغفيد الامام الحافظ ابي محمد عبد الحفي ابن الفقيه الامام
 ابي بكر غالب بن عبد الرحمن ابن عطية المحاربى رضى الله عنه
 ونفعه (sic) بد

« La quatrième section de l'Écrit concis, commentaire du Livre d'Allâh le tout-puissant, ouvrage du jurisconsulte, de l'imam, du hâfîzh Aboû Mohammad 'Abd Al-Haḡḡ fils du jurisconsulte, de l'imam Aboû Bakr Ghâlib ibn 'Abd Ar-Raḡmân Ibn 'Aṭiyya Al-Mouhâribi (qu'Allâh soit satisfait de lui et indulgent à son égard!) »

Originaire de Grenade, d'où le nom d'Al-Gharnati qui lui est parfois donné, 'Ibn 'Aṭiyya naquit vers 481 (1088). On place sa mort vers l'année 542 (1147). Plusieurs manuscrits de son Commentaire sont conservés à Berlin (n° 800), à Alger (nos 327-329) et au Caire (I, 208). Cf. Brockelmann, *Geschichte*, I, 412. Le titre exact en serait كتاب الجامع المحرر الصحيح الوجيز في تفسير القرآن العزيز. Notre copie va de la soura XIX au verset 170 de la soura XXXVII ; elle n'est pas datée, mais paraît ancienne. Elle était inscrite à l'ancien catalogue de la bibliothèque de la Société Asiatique, sous la cote E 4° 136. Elle provient de Lord Kingsborough (n° 21 de l'inventaire de 1824).

In-folio. 172 feuillets. 27 lignes à la page. Belle écriture maghrébine ; encadrement initial en or et couleurs avec titres en caractères

coufiques; les titres des souras à l'encre bleue. Quand on cite soit la parole divine, soit une autorité, les phrases telles que قوله عز وجل ou قال القاص etc., sont en couleur (carmin, bleu clair, cramoisi, jaune, violet), rarement en noir. Quelques notes marginales.

59. Sous ce numéro figurent deux rédactions successives, datées de 1780 et de 1782, d'une Grammaire arabe composée en espagnol à l'usage de ses élèves par Don Mariano Pizzi y Frangeschi, docteur en médecine et professeur d'arabe à Madrid dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (voir ci-dessus, n^{os} 24 et 31). Une troisième rédaction de cet ouvrage, plus complète et datée de 1784, figurait, avec les deux premières, parmi les manuscrits donnés par lord Kingsborough à la Société Asiatique (n^o 3 de l'inventaire de 1824); nous ne savons ce qu'elle est devenue. Voici maintenant la description des deux exemplaires conservés aujourd'hui dans la bibliothèque de la Société, et qui portaient dans l'inventaire des manuscrits de lord Kingsborough fait en 1824, les n^{os} 1 et 2.

a) *Compendio de la Grammatica Arabe, que, para el breve adelantamiento de sus discipulos compuso el D^r D^a Mariano Pizzi, Profesor Regio Matritense año 1780.* (Au verso :)

مَوْجَزُ التَّحْوِ الْعَرَبِيِّ الَّذِي يَتَأَلَّفُ مَارِيَاوِيْزِي الطَّبِيبُ وَمُعَلِّمُ لِسَانِ
الْعَرَبِيِّ فِي مَدَارِسِ مَادَرِيْدَ سَنَةِ ثَلَاثِينَ أَبْنِ اللَّهِ ١٧٨٣ (sic; 1783 pour 1780)

A la fin du manuscrit :

كَمَلْتُ هَذَا الْاِخْتِصَارَ بِعَوْنِ اللَّهِ تَعَالَى الْيَوْمَ ز ١٧٨٥ هـ وَهُوَ شَهْرُ يُولْيُوسِ
الْحَمْدُ لِلَّهِ وَحْدَهُ وَالْعُزُّ لِلنَّاسِ كُلِّهِمْ

Cet abrégé de grammaire qui porte ainsi trois dates différentes : 1780 dans le titre espagnol, 1783 dans le titre arabe, 7 juillet

1785 dans la suscription finale, comprend 86 feuillets de 14 lignes à la page. Chaque page numérotée en chiffres arabes européens est en regard d'une page portant le même numéro en chiffres orientaux. Nombreux tableaux repliés. Ce manuscrit est calligraphié avec le plus grand soin, et les mots arabes entièrement vocalisés. Voici comment l'auteur lui-même apprécie son ouvrage après la suscription arabe que nous avons donnée : *Esta Gramatica fué el borrador. Para formar de él, la q¹ escribí en compendio, que és un tomito como este, y con el mismo titulo. Pero aquella es completissima ; y para quel lo entienda, un prontuario para enseñar, y esplicar lo mas difcil de la lengua, q^e no ay (sic) la igual, entre q^{tas} he visto, sino la mia completa, q^e la acede por las muchas autoridad^s. que ay (sic) en ella.*

In-12. Papier vergé. Reliure pleine basane marbrée, dos orné, petite dentelle sur les plats. Tranches rouges. La première garde porte N° 1.

b) Autre rédaction de cet ouvrage, plus complète. Elle porte, dans les deux titres espagnol et arabe (semblables aux précédents), la date 1782. Elle compte 225 pages numérotées en chiffres européens, plus 61 pages non chiffrées contenant un *Apendice*, en el q. se incluien varios tratados pertenecient^s. a la Gramatica (nature et parties du discours; comment disposer celles-ci; comment rendre les verbes avoir, devoir, manquer; concordance des ères musulmane et chrétienne; liste des particules) et un *Indice de las cosas mas notables*. Il y a 16 lignes à la page.

L'écriture, le format, le papier et la reliure sont identiques à ceux du manuscrit précédent. Voici la suscription finale :

وكل ما كتبت في هذا النحو فليكن كالمجد الله تعالى وينفع الناس كلهم

La première garde porte N° 2; sur la dernière garde on a collé un dessin à la plume dont voici la légende : *Guardias de una de las llaves, que se. al Rey Dn. Fernando, Alxataf, Rey de Sevilla, quando se gano esta Ciudad, y trae Zuñiga en sus Annales.*

Lucien BOUVAT.

JOSEP E ZULAYME

The story of *Josep e Zulayme* which is reproduced here entirely for the first time ¹, is taken from *La general e grand estoria que el muy noble Rey don Alfonso, fijo del noble Rey don Fernando e de la Reyna donna Beatriz, mando fazer*. The manuscript which I have used dates from the fourteenth century and is in the Biblioteca Nacional at Madrid (press-mark 816, formerly F. 1).

I hope to publish subsequently a study on *Josep e Zulayme*.

George S. WILBERFORCE.

DE LA UENDIDA DE JOSEP EN EGIPTO E DE PHUTIPHAR SU SEÑOR
QUEL COMPRO E DEL REY PHARAON NICRAO E DE SUS CON-
QUISTAS.

Cuenta Moysen en la estoria dela Biblia que diziseys años auie
Josep quando los mercaderos de Machan que es en tierra de Ysmael
le compraron de sus hermanos, e que estos mercaderos quel com-
praron yuan a Egipto con sus mercadurias, assi como auemos
5 dicho, e leuaron le consigo e uendieron le aun poderoso de casa
del Rey Pharaon. Et aquel poderoso auie nombre Phutifar, e era
castrado e princep dela caualleria del Rey. Et sobresto departe
Josepho que Phutifar era espensero et mayordomo del Rey, e
auie en guarda toda la casa de Pharaon, e que Josep auie .xviij.
10 annos quando el compro. Et el Rey de los Pharaones que regnaua
en Egipto quando Josep fue y uendido, diz maestre Godoffre que
auie nombre enel griego Napolita, e por su nombre proprio
dizienle Amosis. Et Eusebio e Sigiberto e Paulo Orosio cuentan

1. About half of this story has already been printed by Prof. Ramón Menéndez Pidal in the appendices to the *Poema de Yûçuf* (*Revista de Archivos*, 1902, vol. VII) following the same manuscript as myself.

que este Rey era dun linage que auien todos nombre los Napolitas,
z a el llamauan otrossi Amosis por su nombre sennalado z pro- 15
prio, como auemos dicho. Ca es de saber que maguer que los
primeros Pharaones de Egipto, los unos ouieron nombre Tebeos,
los otros los Reyes pastores, los otros los Napolitas, z esto era por
que regnauan a alcaueras, pero cada uno daquellos Pharaones
auie sin estos nombres que eran comunales de tod ell alcauera el 20
su nombre proprio, z assi fazie este Pharaon z dizienle Amosis,
como es dicho. Mas fallamos que un Rey sabio que fue sennor de
Niebla z de Salces, que son unas uillas en el regno de Seuilla,
aparte de Occident, cerca la grand mar, escontra una tierra a
que llaman el Algarbe, que quiere dezir tanto como la postrimera 25
part de Occidente o dela tierra de Espanna, z fizo un libro en
arauigo z dizen le la estoria de Egipto. Et un su sobrino pusol
otro nombre en arauigo *Quiteh almazahelic vthalmelich*, que
quiere dezir en el nuestro language de Castiella tanto como
« o libro delos caminos z delos regnos », porque fabla enel 30
de todas las tierras z delos regnos quantas iornadas ay z
quantas leguas en cada uno dellos en luengo z en ancho : et tod
esto cuenta la estoria que fizo aquel Rey en razon de los
portadgos en que logares deuen seer por las tierras. Et este
Rey de Niebla, fablando en aquel su libro delos terminos de 35
Egipto, diz que aquel Pharaon daquiel tiempo de Josep que ouo
nombre en arauigo Rayon fijo de Aluadit, mas que los de Egipto
le dizen aun en so egipciano este otro nombre Nicrao. E era
este Pharaon omne de grand persona z muy fermoso et sesudo
z fazedor de bien alos omnes z asus pueblos, z quito les los 40
pechos tres annos z mando abrir sus thesoros z partio dellos entre
sus ricos omnes z los de su casa z entre sus pueblos, z amauan le
todos por ello z gradescien gelo mucho z rogauan a Dios por el.
Et aquel Phutipphar, poderoso en casa de Pharaon, otrossi auie
estos tres nombres, assi como cuentan las estorias : Tagui en el 45
language de Egipto, et en arauigo Alaziz z en el ebraygo Phutipphar.
Et este Phutipphar era omne de muy buen seso, z amaua justicia z

derecho, et fizieral el Rey adelantado de todo su sennorio. Et atreuiendose en la onrra quel el Rey fazie, fizo en su casa un
50 escanno de plata en que seye el, ca era estonces en uso de seer los Reyes en escannos de oro ⁊ los aguaziles de plata. Et puso este Phutiphar por mandado del Rey aguaziles ⁊ escriuanos por las uillas. Et quando enuiaua por ellos o uinien ellos a el sobre algunos pleytos, seye el ⁊ mandaua a ellos seer ante si ordenada-
55 mientre a cada uno en el logar que deuie. Et el judgaua et librauua todos los pleytos dela tierra, et desta guisa escusaua al Rey ⁊ cumplie por el muy bien quanto era mester en el regno ⁊ delos pueblos, deguisa que el Rey non auie cuydado nin embargo de ninguna cosa sinon de beuir a sabor desi. En tod esto mando
60 el Rey fazer pora si una casa de uidrio ⁊ de cristal de muchos colores, et fizo correr agua aderredor della ⁊ mando y labrar grandes albuheras que enchiessen de agua ⁊ meter y pescas de muchas naturas. Et quando daua el sol enel agua, faziesse dentro en la casa un resplandor marauilloso, ⁊ que se pagaua mucho el
65 Rey con la uista de aquel resplandor. Et mando fazer aderredor daquellos estancos tantos sobrados quantos dias a enel anno. Et cada dia se mudaua a camara connosçuda ⁊ a su miraglo. Et en cada uno destos sobrados auie sus palacios, que non semeiauuan los unos a los otros, nin en los pannos nin en las ropas nin en los
70 uasos nin en las otras cosas que y eran. Et en cada uno dellos moraua el Rey un dia, ⁊ assi los andaua todos en un anno. Quando sopieron los Reyes sus uezinos los uicios ⁊ las folguras ⁊ ell appartamiento deste Rey, atrouieron se a el et començaron le de guerrear. Et un Rey de tierra de Amelec que auie nombre
75 Abicauz uino contra este Rey Nicrao con grandes compannas ⁊ con grand huest. Et el Rey enuio contra el a Phutiphar so aguazil, ⁊ duraron las gerras tres annos. E en cabo lidiaron ⁊ ouo de seer uençido Phutiphar. Et entro aquel Rey por Egipto ⁊ fizo grand danno en la tierra ⁊ derribo castiellos ⁊ torres ⁊ otras
80 muchas lauores buenas, ⁊ quemaua ⁊ destruye quanto fallaua ⁊ fazie quanto mal podie. Estonces se quexaron desto grieuemientre todos

los pueblos del regno, tanto que las querellas ⁊ las uozes del grand danno sonaron al Rey Nicrao. Estonces dexo el aquellos uicios en que estaua, ⁊ salio ⁊ ayunto sus pueblos ⁊ endereço su fecho, ⁊ saco tan grand huest que ouo en ella seyscientas uezes 85 mill ombres darmas sin ell otro rastro que auie y muy grand; et ouo su batalla con aquel Rey de Amelec ⁊ uenciol ⁊ segudol fasta los terminos delas tierras de Sem, ⁊ mato ⁊ catiuo muchos de sus compannas daquel Rey Abicauz ⁊ entro por essas tierras de Sem. Los Reyes daquellas tierras fueron en grand pauror 90 quando los fechos del Rey Nicrao oyeron, et enuiaronle sus pleyteses ⁊ pusieron con el comol diessen parias cada anno que los non guerreasse. Et Nicrao recibio la pleytesia, ⁊ despues desto tornos assu regno. E mando guisar sus compannas muy bien pora yr a guerrear los Reyes de Occident, ⁊ saco huest contra ellos 95 en que leuo nueue uezes mill omes darmas. Quando los Reyes sus uezinos ⁊ los otros sopieron las nueuas deste Rey, los unos se uinieron meter en su poder, los otros se desuiauan del quando pudien, refuyendo por non auer con el contienda. E el salio ⁊ andido por la tierra de Affrica et llego a Cartago la mayor que 100 es sobrel puerto de Tunez : ⁊ los dessa tierra fizieron paz con el a pleyto quel pechassen cada anno. De si salio dalli ⁊ andido por todas las otras tierras, ⁊ llego a la mar uerde ⁊ a un lugar do estaua un ydolo de arambre, ⁊ fizo escriuir en el su nombre por remembrance daquella su uenida alli. Et pleytearon con el todos los daque- 105 lla tierra quel diessen parias cada anno. Et esto firmado, passo a tierras de Prouencia. De si uino a Espanna que era estonces en poder del Rey Rodrigo el menor. E lidio con el ⁊ mato muchos de su conpanna el Rey Nicrao. Et el Rey Rodrigo con sus pueblos pleytearon con el quel diessen cada anno oro sabido por cada 110 cabeça de omne. Et esto fecho ⁊ firmado, tornos Nicrao contra orient ⁊ passo la mar, et entro por las tierras delos barbaros et uencio los todos ⁊ non andudo por lugar que non ouiesse a uenir assu mandamiento et pechar le algo, ⁊ non passo por yente que non dexasse entrellos su sennal por moiones de la su uenida 115

z remenbrança delo que el alli fiziera, como dixiemos ante desto. E atales moiones como estos delos Reyes lidiadores z conquerridores llaman los escriptos en latin « gades », como quando dezimos « gades herculis » et quiere dezir tanto como « los moiones de
120 Hercules ». Et yendo desta guisa z faziendo assi, llego alas tierras de Nubia, z abinieronse los dessa tierra con el por auer sabido cada anno. Et este pleyto fecho otrossi et firmado, llego aun logar que dizien Damacra z pleytearon otrossi con el por auer nombrado quel diessen cada anno. Et mando alli labrar una
125 grand torre z entallar el su nombre en una piedra, z fizola poner en aquella torre. Et desque ouo fecho esto alli z por los logares otros como Rey bien andant, tornos assu tierra. Agora finquen aqui estas razones deste Rey Nicrao, ca adelantablaremos aun mas del, z tornaremos a la estoria de Josep.

DE COMO COMPRO PHUTIPHAR A JOSEP YL DIO A SU MUGIER
ZULAYME z FIZO PHUTIPHAR UNOS PALACIOS MUY NOBLES A
FFARAON.

130 Nicrao, este Rey Pharaon que dixiemos, andando por las tierras conquiriendo las et apoderando se dellas, salio Phutiphar el su aguazil que auemos nombrado, z començo a andar por las çibdades et por todo el regno de Egipto, poniendo alcaldes z aguaziles so si, z manteniendo los pueblos en justicia z recabando los derechos del Rey. E fazielo muy lealmiente, z abinie
135 muy bien en todo. En todesto uino a Manip, que es una çibdad en una tierra de Egipto muy buena et muy uiçiosa, z que amaua mucho el Rey. E fizol y unos palacios muy ricos en que auie muchas camaras con su sobrado cada una, z fizo las con uidrio
140 de muy fermosas colores. Et puso en aquellas camaras z en aquellos sobrados mucha ropa preciada z estrados de pannos labrados con oro z otras noblezas muy marauillosas. E çerco los portales de aderredor destos palacios con muchos de aruoles muy preciados que olien muy bien, e mucho mirto, que es aruol

mucho noble z muy estranno z que da buen olor. Et desque ouo 145
estos palacios acabados, salio de cabo a andar por el regno. E
acaescio que un dia que torno a aquella çibdad de Manip, z fallo
aquellos mercaderos de tierra de Ysmael que uendien a Josep.
Et metiendol ellos all almoneda, llego el, z luego quel uio, paresciolo
bien z plogol mucho con el, z trabaiosse de comprar le poral 150
Rey. Et pujo estonces el precio del moço a su peso de plata,
pero comprol el, teniendo que serie bueno pora seruir antel
Rey, porquel semeio fermoso z apuesto, z aduxol assu casa. Et
auie ell una mugier que llamauan Zulayme, e otra su cormana,
hija de un su tio que era arçobispo duna villa que dizien en griego 155
Eliopoleos, que muestra en el nuestro language de Castiella
tanto como « çibdad o villa del sol ». E enel arauigo le llaman
Aynaxepz, que quiere otrossi dezir tanto como « oio del sol », z
en egipciano dizienle Damiata, que dizen los esponedores delos
nombres delas uillas z delos logares que quiere dezir esso mismo. 160
Et esta cibdad ouo nombre assi por un ydolo del sol que estaua
y. Et la razon deste nombre de la cibdad fue porque en aquel
ydolo z en aquella cibdad se mostrauan z parescien mayores cosas
que en otro logar de toda la tierra, assi como ell oio del sol es la
mayor lumbré de todas las otras. Et mostro Phutiphar aquel 165
ninno a Zulayme su mugier; z ella, quandol uio tan fermoso z tan
apuesto, pagos mucho del, et rogo assu marido que nol leuasse
consigo, mas que gele dexas alli, ca ella pensarie del muy bien.
Respusol Phutiphar quel plazie, z fizolo. E finco Josep en casa
con su sennora. z yua muy bien con el a Phutiphar en todas sus 170
cosas z crecieron le grandes riquezas z grandes aueres, z mucho
otrossi el poder que auie dantes, casele paro todauia muy meior
desque a este moço ouo; z entendie bien que Dios era con Josep
en todos sus fechos, z que por el le daua Dios todos aquellos
bienes. Et era Josep de grand recabdo en las cosas que auie a 175
fazer z mucho entendudo. Ende un sabio que escriuié las estorias
delas cosas que acaescien en Egipto a aquella sazón, que auie
nombre Ponpeyo, et otro que llamauan Justino, dizien de Josep,

pues que aprendieron todo su fecho, que maguer que menor era
180 de dias que sus hermanos, que a todos los uencie de sotileza z de
entendimiento z por ques temien del ellos, que por esta razon quel
prisieron en appartado yl uendieran a omes estrannos. E aun
cuentan del mas, z dizen que desque estos mercaderos le aduxie-
ron a Egipto, entendio muy bien Josep por ell arte magica en que
185 comencaua el ya asseer muy sabidor, que ayna auie a seer mucho
amado del Rey, cal diera Dios tamanna gracia z tamanno saber que
avinie muy bien en dezir las cosas que auien a uenir. Et aun dizen
que el fue el primero que entendio suennos z los solto en tierra de
Egipto, z departio ell entendimiento dellos que querien seer
190 o que mostrauan. Et tantas eran las cosas que sabie z dizie, que
mas semeiaua que gelo mostraua Dios que non los omes. Et
por este entendimiento tan grand que auie, z por que era buen
seruient z abinie bien en todas las cosas, fue tan amado de su
sennor z su sennor tan pagado del que nol quiso dar al Rey pora
195 quien le auie comprado, z touos le pora si. Et pues quel uio de
tamanno recabdo, fizol mayor de toda su casa z metiol en poder
todas sus riquezas, de guisa que el non auie cuydado de ninguna
cosa. Estonces llego mandado a aquel Phutiphar, aguazil de Egipto,
como uinie el Rey Nicrao su sennor de conquistar las tierras que
200 dixiemos; z ayunto el todos los buenos omes del regno, z salio a
recebir le con muchos de joglares z grandes alegrias, z de si en-
el palacio con muchos presentes grauados z muy nobles z muy
estrannos z con muchas especias que dauan muy buenas oluras.
Ca assi era costumbre estonces en aquella tierra de recebir a los
205 principes. Et el Rey fue muy pagado de Phutiphar su aguazil z
de su recibimiento. Et desque uino a Manip, mando a quantos le
salieron a recebir que fincassen con el. E tenieles muy grand
casa z dauales quanto auien mester. Et Phutiphar estonces leuole
a aquellos palacios que auie fechos alli grand guisa, como aue-
210 mos dicho, en que auie muchas camaras con sus miraglos fechos
de uidrio colorado. Et estauan bien guisadas cada una daquellas
camaras con mucha ropa noble z muchos estrados laorauos con

oro ; ⁊ mando poner foias ⁊ ramos delos muchos aruoles que dixiemos que llantara aderredor destos palacios que olien muy bien ⁊ del mucho mirto, ca eran ya muy bien presos ⁊ que dauan 215 buen olor, ⁊ fazien todos los palacios ⁊ el logar muy fermoso ⁊ muy agradable. Et quando aduxo al Rey a ellos ⁊ los uio el Rey, touo los por muy bien fechos et que era muy buena posada pora Rey. E poso y ⁊ fizo y su morada luengo tiempo pora folgar y el ⁊ sus compannas, de los muchos lazerios ⁊ de los que- 220 brantos que auien passados de muchos annos fasta estonces conquiriendo las tierras sobredichas. Agora dexamos aqui esta razon ⁊ tornaremos a la estoria de Josep por contar de comol auino con la mugier de Phutiphar su sennor.

VII. DE COMO SE ENAMORO DE JOSEP SU SENNORA ZULAYME ⁊ DE COMO FIZO CON EL ANTE LAS DUENNAS DE CASA DE PHARAON.

En tod esto, seyendo Josep tan priuado en casa de su sennor, 225 crescio ⁊ fizo muy fermoso et mucho apuesto. Et donna Zulayme su sennora, pues quel uio tal, enamoros del. E dize la estoria de Egipto que se encubrie ella todauia quanto podio, que non gelo entendiessen los omes comol querie bien, fasta que la uencio ell amor de guisa que lo non pudie encubrir. Et un dia 230 uistios ⁊ guisos quanto meior ⁊ mas apuestamiente pudo, ⁊ uino a el, ⁊ fizol saber por las mas fermosas ⁊ mas apuestas razones que ella sopo, comol amaua ⁊ era enamorada del de guisa que lo non podie ya soffrir. E contol en su poridad como Phutiphar non era pora mugier, ca era castrado ⁊ castraral el Rey ; ⁊ rogol 235 ⁊ dixol que si el quisiesse fazer lo que ella querie, quel darie grand auer ⁊ fazer le ye muy ricomne ⁊ fazer le ye afforrar ⁊ poner le en grand estado. Et respusol Josep, segund dize Moysen en la estoria de la Biblia, que pues que su sennor le metiera en poder su casa ⁊ todo quanto auie, que non farie el cosa tan desaguisada 240 contra el, ca serie grand traycion. Et diz la estoria de Egipto que trauo ella estonces del, ⁊ punno en que la besasse, pues que mas

non pudie auer del. E el non quiso z deffendios della quanto
pudo, fasta que ouo a fuyr antella, ca todauia trauaua ella del mas
245 de rezio. Et assi acaescio que ell ora que Josep yua fuyendo, essora
misma entraua Phutiphar su sennor por la puerta del corral,
z touo oio al palacio. Et dixol : « Que es esto ? » Josep començol
a dezir sus palabras apuestas z buenas razones, porque non des-
cubriesse assu sennora. Mas donna Zulayme, aquella su mugier de
250 Phutiphar, temiendo se de mezcla, salio a el z dixol : « Phutiphar,
yo me yazia durmiendo en mi camara, z uino este nuestro sieruo
z quisome forçar. » Et Josep escusos estonces lo meior que pudo,
guardandose todauia de dezir ninguna cosa por que su sennora
cayesse en culpa nin en uerguença. Vien entendio Phutiphar por
255 las razones que oyo dela una z dela otra part, que este fecho por
ella uinie, pero touo la su razon della, e dixo a Josep : « Quitate
deste pleyto tal, et non lo fagas mas, z ruegame que te perdone
de la culpa en que me yazes. » Josep uio como non fiziera ningun
yerro nin auie que emendar nin por que rogar sobresta razon, et
260 callosse aquell ora, segund cuenta Josepho. Pero finco en la
gracia de su sennor como antes, ca el sennor non fizo grand fuerça
en ello. Estas nueuas de Zulayme z de Josep ouieron a sonar a
casa del Rey, et las duennas que y eran ouieron a saber la uerdad
del fecho z porfazaron dello entressi. Et acaesciera ante desto que
265 sopiera el Rey Nicrao las nueuas de Josep, z comol comprara
Phutiphar pora el; z preguntol por el : z el negogele, et mando
a Josep que non saliesse de casa z ques apartasse en logar quel
non uiesse ninguno. E estando el Rey en sus sabores z en sus
uicios, apartado de los omes, donna Zulayme, essa mugier de
270 Phutiphar, mando adobar grandes manieres de muchas maneras
z aduzir de muchos uinos, e conuido grand companna delas
duennas del palacio del Rey. Et quando las duennas auien a
uenir, assentos ella en un palacio en que auie otro de dentro, z
eran amos pintados z labrados con mucho oro. E fizo tender por
275 ellos pannos de seda de color jalde z dotros colores muchos, z
labrados con oro duna laur que dizen en arauigo *dibeth*, assi

como departe la estoria de Egipto, et colgo aderredor acitaras
daquel panno. Et mando uenir unas mugieres que affeytauan las
nouias, ⁊ mandoles que affeytassen a Josep quantos iorme opies-
sen ⁊ pudiessen, ⁊ quel sacassen desta guisa affeytado al palacio 280
o estauan las duennas que ella conuidara de casa del Rey. Et este
palacio auie la puerta contra o nasce el sol, ⁊ entraua estonces el
sol por tod el. E aquellas mugieres que affeytauan a Josep pusie-
ronle una redeziella, sobre los cabellos, labrada con aljofar ⁊ con
piedras preciosas, et uistieronle pannos de seda jalde, labrados con 285
oro ⁊ con plata, a sennales de ruedas uermeias por sus logares
otro ssi con oro. Et de dentro daquellas ruedas auie unas figuras
de aueziellas pequennas de color uerde, ⁊ el panno era forrado ⁊
enuestido de cendal doblado de color uerde, et las bocas de las
mangas labradas con piedras preciosas de muchos colores. Et uis- 290
tieronle sobre aquel panno una camisa uermeia delgada. Et pusie-
ronle sobre todo en la cabeça una corona doro toda labrada
otrossi con piedras preciosas muy nobles. Et fizieronlo de guisa
que paresciessen los cabellos sola corona, ⁊ tornaronle una pieça
dellos delant quel colgassen sobre los pechos, ⁊ fizieron le de 295
llos treças como de redeziellas. Et sobresto alcohoraron le los
oios, ⁊ pusieron le en la mano un ysopo doro con sedas uerdes,
con que echasse agua rosada a las duennas, como si fuesse obispo
o arçobispo, o donzella de linage de Reyes o de muy alta sangre.
Et quando las duennas ouieron comido los otros comeres, aduxie- 300
ron les delante cidrias et otras fructas de muchas naturas, segund
tierra de Manip, ⁊ sennos cuchiello con mangos de piedras pre-
ciosas con que las aparassen. Et dixo les aquella ora don[n]a
Zulayme: « Duennas, taiaed dessa fruta ⁊ comed »; ⁊ fizo luego adozir
uinos de muchas naturas por fazer les mas plazerres ⁊ alegrar las 305
mas, ⁊ mandoles parar muchos uasos delante con ello que
beuiesse cada una de qual se pagasse ⁊ quanto quisesse. Et pues
que comieron de la fruta ⁊ beuieron del uino dixoles: « Fizieron
me entender que trauauades en el uuestro palacio las duennas en-
el mio pecho con el mio sieruo. » Respusieron le ellas: « Assi es 310

- como uos dezides. Pero departiendonos sobresta razon, dixiemos que uos erades de grand guisa ⁊ que non fariedes tal cosa, ca tan onrrada sodes uos que tenemos que non tornariedes cabeça aun por fijos de Reys, pues quanto menos por uuestro sieruo. » Essora
- 315 les respuso ella : « Non uos dixieron uerdad, que lo yo quis fazer; pero aunque assi fuesse como lo uos oyestes, non era cosa muy desguisada, ca omne es el pora tal fecho. » Estonces enuio dezir alas quel compusieran quel aduxiessen ante ella ⁊ ante las otras duennas a aquel palacio o estauan. Et quando uino a aquel lugar
- 320 o su sennora seye con las duennas, dio por el el rayo del sol quel entraua por la puerta como lo auie mandado guisar donna Zulayme, ⁊ resplandescio todel palacio et la faz de Josep ⁊ quanto el uistie. Et Josep fue uiniendo su passo con su ysopo en su mano, assi comol castigaran, fasta que llego assu sennora y se paro antella.
- 325 Et pararon mientes en el todas las duennas. Essora començo a fablar con ellas donna Zulayme. Mas ella[s] tanto estauan pensando en la beltad de Josep, que non parauan mientes en lo que les ella dizie. Et dixoles : « Duennas, que auedes que non parades mientes en lo que uos digo yo, catando a mio sieruo ? » E respondieron le ellas :
- 330 « Dios le libre de seer sieruo, ca este non es sieruo, mas semeia Rey noble. » Et catando a el, non finco y ninguna que non fues mouida en su coraçon, ⁊ non cobdiciasse uaron con el grand desseo que auien deste; ⁊ aunque cada una dellas le cobdiciaua pora si, tanto fueron pagadas del ⁊ les parescie apuesto. Quando esto
- 335 entendio donna Zulayme, plogol et dixoles : « Duennas, este es aquel con quien me uos dezides mal. » Recudieron le ellas : « Agora uemos ⁊ dezimos que uos non deue reptar ninguno por ello. Et el que uos repto, fasta aqui bien entendemos que uos fizo tuerto. Et uos, pensad de fablar con el como uos por bien
- 340 touierdes. » Dixo ella : « Ya fable con el, mas non quizo fazer nada de lo que yo queria; mas fablad uos con el ⁊ rogad le por mi, ⁊ por uentura, por uuestro ruego fara lo quel yo mando. » Alli començaron todas a fablar con el, mas cada una assu cabo, ⁊ la que con el fablaua rogaua en su poridat por si misma, ⁊

que con ella ouiesse ell amor que donna Zulayme le demandaua 345
pora si, z non con donna Zulayme. E non ouo y tal dellas que
este ruego non fiziesse primero, mas ninguna nol pudo uençer
que el lo quisesse fazer. E pues que se desfeuzauan del, conse-
iauan le z rogauanle que fiziesse lo que su sennora querie z le
demandaua, z que por ello ganarie riqueza z nobleza. Respon- 350
dioles el quelo non auie mester, ca su sennor le daua assaz z
nuncal pudieron mouer a ello. Quando esto uieron, acordaron
se todas a trauar del z forçarle. Et dioxles donna Zulayme,
oyendo lo Josep : « Non sea, ca non uos estarie bien, mas
pues que uos tanto sabedes de nuestra fazienda, dezir uos quiero 355
lo quel cuedo fazer, si el esto non fiziere por mi : meterle e en
prision et darle mucho aspera uida. » Oyolo Josep z respusol :
« Por uentura, mas me ualdra essa prision que lo que uos me
mandades fazer. » Essora yuro ella por el su dios que, si el aquello
que ella demandaua non fiziesse, que luego ella prenderie. Et 360
el su dios, segund cuenta la estoria, era un ydolo de piedra
uerde, fecho en nombre de la planeta de Mercurio. Por todas
estas amenazas nin por el fecho mismo quel fazien dell algo quel
prometien, non quiso Josep fazer nada de lo que ellas querien.

VIII. DE COMO PRISO DONNA ZULAYME A JOSEP z FIZO A PHUTI-
PHAR ECHARLE EN LA CARCEL z DE LA CRONIGA DE LOS REYS
DESTE TIEMPO.

Dize que en Egipto fazien cada anno una fiesta muy grand, 365
que onrauan mucho todos los que alli morauan. E auien en
ella a seer, segund su costumbre, todas las mugieres guisadas et
muy compuestas, cada una quanto meior sopiesse z pudiesse. Et
dizen que en la fiesta daquell anno en que Josep fue preso, que
se fizo enferma donna Zulayme su sennora, z dixo assu marido 370
como era doliente z que non pudie yr a aquella fiesta. E fazie
lo ella por auer razon de fincar en casa, et appartarse con Josep
z trauar del en todas guisas, tan affincadamiente era enamo-

rada del. E appartos aquel dia en su camara, e assaco mandade-
375 rias poro enuiasse fuera los de casa; z quando la mayor parte de
las compannas de casa eran ydos fuera, mando llamar a Josep. E
el uino al mandado de su sennora : z desque entro a ella a la
camara, començol ella a mouer sus razones de amor las mas
apuestas et mas affincadas que ella sabie, z rogar le mas que nun-
380 qua fiziera, llorando muy fuerte. Mas el por tod esto, temiendo
siempre a Dios z lealtad en coraçon, a ninguna guisa nin quiso
fazer nin otorgar que farie lo que ella demandaua. E començos a
salir de la camara por yrse. Estonces ella quando esto uio, echol
mano en el manto z trauo del, que lo fiziesse de tod en todo et
385 aunque non quisesse nin lo ouiesse sabor. E el non quiso fazer
lo por ninguna manera, z dexol el manto z fuxo. Ella quando se
uio desdennada del daquela guisa z quel assi dexara el manto alli,
temiendosse que por uentura, maguer que la encubriera tan bien
ell otra uez, que la descubririe el, pues que la cosa a tamanno por-
390 fazo uinie, llamo luego essora los omes de casa que y estauan, et
dioxles que la quisiera forçar Josep. Et mandol prender estonces,
assi como auie yurado que lo farie. Et los de casa fizieron mandado
de su sennora, z mas que mas sobre tal fecho, z prisieronle z des-
nuyaron le los buenos pannos que traye z tollieron gelos z uistie-
395 ronle otros de lana aspera a carona. E touol donna Zulayme preso
fasta que uiniesse Phutiphar su marido, yl dixiesse el fecho z gelo
querellasse. En tod esto uino Phutiphar, z luego que entro, quere-
llosle ella z començo assi como que quisesse llorar. z cuenta aqui
la estoria que lloraua mas por la quexa del amor de Josep que
400 non pudie auer como ella querie, que non por lo que ella quere-
llaua del, que non era assi. Et dixo a Phutiphar muy sannuda
mientras : « Aduxiestes nos aqui un omne hebreo z sieruo que nos
escarnesciesse ; yaziame yo en mi camara doliente z flaca, como uos
dix que lo era z que por esso non podia yr a la fiesta, et los omes
405 de casa eran ydos fuera assus mandados. E entro el; z quando
me uio sennera, quiso me forçar. E yo essora comence a dar
bozes, z ell estonces cogios affuyr, z yo trauel del manto por le

tener fasta que llegassen los omnes z uiessen z prouassen la
nemiga que querie fazer; mas dexome el manto, z euas le aqui, et
pero llegaron essora los omes de casa z mandeles quel prisiessen 410
z quel touiessen assi fasta que uos uiniessedes, z ellos prisiieron
le. E querello me uos que me aponien mal prez con el, z ruego
uos que uos pese, z quel mandedes echar en la carcel. » El marido,
quando estas razones oyo z uio el manto, crouo quel dizie uer-
dad su mugier, z fue mucho yrado por tal fecho. E ouo afazer 415
el ruego de su mugier, z mando tomar a Josep por sacar a ella
daquella mala fama z de lo que peccauan en ella las yentes. E
echaronle en la carcel del Rey o los otros presos yazien, z yogo
y siete annos. Mas non fue muy lazado en la prision, cal guardaua
alli Dios todauia. E fizol tanta mercet, que alli gano el ell amor 420
del carcelero, de guisa que solto a el z metiol en poder z en
guarda todos los otros presos. E quanto alli era fecho todo uinie
por mano z por mandado de Josep. E fazielo el tan sesuda-
miente et abinie en ello tan bien, que de todo tollie cuydado al
carcelero, de manera que non auie el a pensar y de ninguna cosa 425
ca Dios enderescaua la fazienda de Josep en todos sus fechos.
Quando esto fue, eran los annos de Josep de quando el nasciera
xxiiij. z siete que fuera uendido primeramiente, segund cuenta
Eusebio z Jeronimo. Et regnauan estonces estos Reys Valeo
en Assiria, et Mesapo en Sicionia, et Juppiter en Creta z 430
en la mayor partida de Grecia z de Espanna. Et murio esse anno
Phoroneo Rey de Argos. Et regno Appis su fijo empos xxxv.
annos. Et fue este el tercero Rey dalli. E este Rey Appis fue aquel
de que uos auemos ya contado que fiziera adelantado del regno
de Acaya o el regnaua a aquel su hermano que auie nombre 435
Egialeo. E como passara el a Egipto con grandes yentes z
ganara alla un regno z regno y, assi como es contado. Et reg-
naua otrossi estonces en Egipto este Rey Pharaon de quien falla-
mos aqui, que ouo nombre Nicrao. Et aquellos Reys de Egipto
a quien dixieron Pharaones fueron siete. E los tres ouieron 440
estos nombres : el primero Dauina, el segundo Aldid, el tercero

este Nicrao; z este Nicrao fue el del tiempo de Josep. Et en el language de Egipto dizien le este nombre, como es dicho ya, ca algunos dixieron otros nombres et otras cosas deste Pharaon z
 445 quisieron firmar que este fue el Pharaon de Moysen, mas non fue este, segund contaremos del adelante en su logar z en su tiempo o conuinire. Otrossi diremos de los otros quatro Pharaones adelant en sus logares. Et sabed, segund cuentan z departen las estorias, que llamaron Pharaones a los de Egipto por que
 450 Dauma que fue el primero fizo muchas soberuias z mato a su padre z a los mas de su linage z regno con soberuia z con fuerça. E por esta razon llamaron dalli adelante Pharaon a cada Rey de Egipto como fizieron despues en Roma Cesares a los que uinieron despues, por Julio Cesar que fue el primero z ouo primeramiente
 455 este nombre. E otrossi despues de Otauiano emperadores z Cesares otrossi.

DE COMO SONNARON EN LA CARCEL EL COPERO ET EL ÇATIQUERO DE PHARAON SUS SUENNOS, z GELOS SOLTO JOSEP QUE YAZIE Y, z FUERON UERDADEROS.

IX. En la sazón que Josep yazie en la carcel, acaescio que dos sergentes del Rey fizieron por que cayeron en la su yra del Rey; z eran amos castrados, ca en el tiempo antigo tal costumbre
 460 solie seer en las casas de los Reys, que los Reyes z los altos principes que tales fazien assus siruientes todos et assus oficiales, por seer mas seguros dellos en sus casas entre sus mugieres z mas seruidos et mejor; et los moros aun oy en dia an esto en costumbre. E a aquellos a quien esto fazien llamanles en arauigo
 465 *fitianes*. E ell uno daquellos oficiales que cayeron en la yra del Rey era copero del Rey, z ell otro çatiquero. E cuenta la estoria de Egipto que sopiera el Rey Pharaon Nicrao la culpa en que aquellos sus oficiales cayeron contra el, z fuera desta guisa. Diz que yazie el Rey durmiendo una noche, z uino a el en suennos
 470 uno en semeiança de omne z dixol: « El tu copero z el tu çati-

quero an conseiado como te maten z guardate dellos. » El Rey
esperto en cabo del suenno, como contesce a todos los omes las
mas uezes, z asmo la razon z paro mientes en el suenno et acor-
dol bien. E grand mannana enuio por el copero z por el çatiquero,
z dixoles lo que sonnara, z demandoles quel dixiessen si era uer- 475
dad. El copero non quiso mentir assu sennor el Rey, z dixol que
assi era fablado. El Rey estonces, por sacar dellos mas la uerdad
z saber mas del fecho, dixoles esta razon : « Como podiedes asmar
a taman[n]ja nemiga z tamanna traycion como esta, ca yo nunca
me apparto mucho con tales como uos, nin esto sennero, mas siem- 480
pre muy accompanado, por que deuedes entender que non me po-
driedes uos matar. » Respuso el copero : « Sennor, la fabla fue tal
que te diesse yo poçon en el uino et el çatiquero en el pan, mas non
que lo yo otorgasse nin fuesse mi uoluntad de lo fazer. E assi como
te descubri la uerdad en lo al, assi te lo digo en esto quem assi con- 485
tescio. » En tod esto el çatiquero callosse que non dixo nada ; z auie
nombre Aracen, e el copero Matis. Et el Rey maguer que touo por
bien al copero en que nol negara la uerdad, pero mando los prender
de cabo a amos por saber aun mas del fecho. z echaron los en la car-
cel del Rey o era Josep. El carcelero comendo los a Josep, segu[n]d 490
cuenta la estoria de la Biblia, mas diz la glosa que, pero que assi fue,
que es de entender que los comendo el carcelero a Josep despues
quel solto de la cadena yl dexo andar soltero por la carcel z por
casa, como oyredes aun mas ende. Ca diz Josepho que quando estos
fueron aduchos a la carcel, que aun estonces en las cormas de la 495
prision yazie Josep, pero que el carcelero soltaual ya de dia, que
andidies por la carcel poro quisiessse en sus cormas. Et acaescio
assi que metieron al copero cerca el en la prision. E assi como
contesce en los otros logares, que los que mas uezinos son mas an
que ueer en uno z que fablar, z a Josep aun en aquellos dias en 500
la carcel le encerrauan en las noches ; z el et el copero como alber-
gauan en la prision mas de cerca que ninguno de los otros
començaron a auer sus fablas en uno z conortarse en su prision.
E descubriense sus coraçones, z conto cada uno en poridad al otro

505 la razon por que fuera echado en la carcel, et como ninguno dellos non auie fecho por que y yoguiesen; z alli tomaron en uno su connoscencia z su amor. Et a pocos dias despues desto, sopo el carcelero como Josep yazie alli a tuerto, z fue muy pagado del z fizol esta gracia z sacol de la prision z diol por poderoso de la
510 carcel so si et que andidiesse por ella poro quisesse. E estonces le comendo todos los presos que y eran, z mas affincadamiente al copero z al çatiquero de Pharaon que mas los guardasse que a los otros z pero que les fizesse mayor amor. Et desdeque estos dos ouieron alli yazido ya quanto tiempo, diz que sonnaron amos una
515 noche cada unno su suenno. Otro dia mannana entro Josep a ellos, z de como los amaua z cataua mas por ellos que por los otros presos, uiolos estar tristes, z apartos con ellos z preguntoles que por que estauan assi. Respusieron le ellos que sonnaran sus suennos et que non auien que gelos soltasse. Dixo Josep: « Dios uos los suel-
520 ua en bien. E contadme que sonnastes. » El copero, como auie su connoscencia con Josep mas que ell otro, començo primero z dixo assi: « Veya yo estar ante mi una uid con tres sarmientos que tenien uas maduras z muy buenas, et tomaua dellas z espremi-
525 las en la copa del Rey z fazia uino dend z daua a beuer al Rey. » Dixo luego Josep: « Los tres bastagosson los primeros tres dias que an a uenir agora luego, z al tercero uerna emiente al Rey de ti z tornarte a en la priuança que solies tener en su casa. E ruegote
530 que quando fueres en tu bien andança z en el buen estado que solies, que te mienbres de mi z que lo digas al Rey z pid[e]le merced quem saque desta carcel. Ca furtado fuy de tierra de los ebreos z uendieron me aqui, z sin culpa yago en esta prision assi como lo el puede saber muy bien. » E este suenno solto Josep desta guisa, non por ell amor que auie con el copero, mas por la uerdad que entendio de lo que querie dezir. Quando uio el çatiquero
535 que tan bien soluiera Josep el suenno al copero, contol el el suyo z dixol que sonnara que leuaua tres canastiellos de pan en la cabeça, z en el de somo que traye adobados todos los manjares que conuinien poral Rey z uinien aues z comien en ello. Respusol

Josep z dixo : «Agora ouieses tu sonnado cosas quet pudiesse yo
 soltar mejor que lo que as dicho. » E dixol que al tercer dia daquel 540
 en que estauan, auie de seer justiciado z combrien aues las sus
 carnes. Et assi acaescio que al tercer dia despues desto fazie este
 Pharaon Nicrao una grand fiesta del su dia en que nasciera. E el
 copero z el çatiquero rogaron assus amigos que fiziessen al Rey
 emiente dellos, z por uentura auer les ye mercet por onrra da- 545
 quellasu fiesta que fazie esse dia. Los priuados, por guardar tiempo
 pora ello, asmaron que quando souies el Rey en cabo del comer
 de la yantar serie mas alegre z de mejor talente, z que estonces
 ternien buena ora de rogar le por ellos; z fizieronlo assi. Et dixie-
 ron : « Sennor, uenga uos emiente de Matis el uuestro copero, 550
 et de Arescem que fue el uuestro çatiquero, que yazen en la carcel
 pieça a. » El Rey, pues que sopo bien tod el fecho comol auien
 ellos fablado, torno al copero en el poder de su escanciania, assi
 como lo solie auer antes, por que nol mintio yl dixo la uerdad
 quando gela demandó. De mas que non era y tan culpado. E 555
 mando enforcar al çatiquero por quel fallara en culpa de taman-
 na traycion yl negara la uerdad. Et cuenta maestre Pedro en este
 logar sobresta razon, que assi se prouara la uerdad del buen enten-
 dimiento de Josep como soltara los suennos. Mas diz que maguer
 que el copero cobro su logar z su poder yl yua bien con el Rey su 560
 sennor, que nol uinie emiente de Josep quel soltara el suenno. En
 el tiempo en que esto fue, cumplio Josep XXV annos que nasciera.
 Et regnauan estonces en sus regnos los Reyes que dixiemos en
 el otro capitulo ante deste.

DE COMO SOLTO JOSEP EN LA CARCEL SUS SUENNOS A PHARAON
 NICRAO Z FUE LEUADO ANTEL.

X. Demientra que esto fue, Josep finco en la carcel z ninguno 565
 non rogaua por el. E acabo de dos annos despues, sonno Pharaon
 una noche que estaua cercal Nilo z ueye salir del siete uacas
 muy fermosas z muy gruessas z pascien en la ribera del Nilo, z

de si que uinien empos ellas otras siete magras z muy feas z
570 comien a las siete gruessas. Desque Pharaon ouo sonnado este
suenno, esperto z mesmo en esta razon z marauillos mucho deste
suenno tal que querie seer. E pensando en ello adormios de cabo.
E uio este otro suenno que diremos. Sonnaua ques leuantauan siete
espigas duna rayz, muy llenas de granos z muy fermosas, z que
575 despues destas nascien otras tantas muy delgadas z muy uanas, z
gastauan z sumien toda la gordez z la fermosura de las primeras.
Deste suenno esperto el Rey muy mas espantado que dell otro,
cal semeio de luego que aquello non era bien z penso mucho en
ello que querie seer. Otro dia mannana, enuio por su[s] sabios de
580 Egipto, z conto les amos estos suennos z mandoles que gelos sol-
tassen z quel mostrassen que querien seer. Los sabios pensaron
en ellos, mas en cabo non ouo y ninguno ques atrouiesse a sol-
tarlos nin dezir que mostrauan. Et estaua y aquell ora Matis el
copero del Rey. E ellos estando en esta dubda, miembros de Josep
585 como soltara a el el su suenno en la carcel. E llegos luego al Rey,
z finco los ynoios antel, z contol todo quantol acaesciera con
Josep en la prision z comol soltara sus suennos a ell z a Arescen
que fuera su çatiquero del Rey, z salieran uerdaderos assi como
el gelo dixiera. Estonces le conto otrossi toda la fazienda de
590 Josep : como fuera furtado en tierra de Sem o morauan los judios
z uendido en Egipto. Et segund cuenta Josepho, dixol otrossi
comol echara Phutipfar su sennor en aquella prision en que era
estonces non auiendo el fecho por que. Et diz Moysen en la
estoria de la Biblia, que el Rey, pues que sopo esta razon, que
595 mando que gelo aduxiessen delante luego essora. E aquellos
aqui lo el Rey mandara, que fueron z fizieronle affeytar z uestir
bien primero, ca assi gelo castigara el Rey, z despues troxieron
gele delant. Mas el Rey de Niebla z la estoria de Egipto cuentan
esta razon desta otra manera. Dizen que quando el copero conto
600 al Rey toda la fazienda de Josep, quel mando Pharaon al copero
que el fuesse a la carcel a el z quel preguntasse que era lo que el
querie demandar, z que Josep lo adeuinasse primero que gelo el

dixiesse nin preguntasse. E sil respondiessse Josep que suenno era lo quel querie demandar, entendiessse que era Josep sabio z entendudo z quel dizrie la uerdad. E despues le contasse el aquellos 605 suennos como los el Rey dixiera a el, z despues le demandasse la soltura dellos que querien dezir. Matis fue z fizolo como el Rey mando. Et Josep nombrol los suennos por que uinie. z solto gelos z fizol entender que querien seer. Pues que apriso Matis lo quel dixiera Josep, tornos al Rey et conto gelo todo assi como 610 Josep gelo mostrara. Aquel ora, segund diz el Rey de Niebla, que enuio el Rey por Josep que gele aduxiessen delante, z los que fueron por el a la carcel dixieron le comol mandaua el Rey yr antel. Respusoles Josep z dixo : « Ruego uos mucho que uos tornedes a mio sennor el Rey, z dezid le quel beso yo los pies yl 615 pido merced que ante que desta carcel me saque que sepa la uerdad por que fuy echado en esta prision. » Los mandaderos fizieron su ruego del z tornaronse al Rey z dixieron le assi. El Rey touo que Josep dizie muy bien z demandaua cosa guisada et con razon, e que pues que tan affincada mientre lo demandaua, que 620 fuesse sabido todo el fecho como era, por que semeiaua que el non yazie en culpa. Et quiso el Rey en su poridad saber la uerdad por donna Zulayme su sennora de Josep, ca muerto era ya Phutiphar su marido della, et murio demientra que Josep yazie en la prision. Et enuio el Rey luego a donna Zulayme un su priuado de poridad 625 que gelo preguntasse por el z con quien le enuiasse ella dezir la uerdad daquel fecho. Donna Zulayme touo que serie nemiga en non dezir assu sennor el Rey la uerdad quel demandasse, z nol quiso mentir. E enuiol por ende a pedir merced que sobre tal cosa como aquella que ella le querie yr ueer. El Rey, quando lo 630 ella assi querie, touolo por bien z plogol z enuio por ella muy onrrada mientre. E donna Zulayme uino, z fablo con el Rey en su poridad, et descubriol todo el fecho comol passara z la razon por que Josep fue echado en aquella prision. El Rey quando uio que donna Zulayme assil dixiera la uerdad, touo la por muy buena due- 635 nna, z plogol otrossi porque Josep fiziera tan buen fecho. E enuio

- essora otra uez por el z mando que gele aduxiessen ; z los omes del Rey que fueron por el sacaronle de la carcel. Equando entendieron como era el Rey pagado del fecho de Josep, fizieronle banno
- 640 z affeytaron le et uestieron le bien, de si aduxieronle al Rey. Et luego quel uio el Rey, plogol mucho con el, ca diera Dios a Josep tanta gracia en la su uista ante los omes que se pagaua del mucho que quier quel ueye; y de luego se pago del otrossi el Rey yl quiso grand bien en su coraçon. Et segund diz la estoria de la Biblia,
- 645 estonces le conto Pharaon lo que sonnara, z que non fallara en los sabios de Egipto quien gelos soltasse. E dixol que gelos soltasse el. E mandol que nin por miedo de la su sanna nin por otra razon ninguna nol encubriesse la uerdad de lo que el entendiesse que aquellos suennos mostrauan. Respusol essora Josep : « Sennor,
- 650 Dios telo soluera z lo soltara en bien. E esto que tu me dizes que sonnest es en dos maneras, mas en una se deue soltar. E mostro lo Dios a ti dos uezes en sennas guisas, por que tu seas cierto z creas que uerdad sera. Et tu, gradez lo mucho a nuestro sennor Dios por que quiso mostrar a ti las sus poridades que a el de fazer. E yo
- 655 dezirtelo que yo y entiendo z non te encubrire nada dello. Las siete uacas gruessas z las siete espigas muy granadas que tu uiste en aquellas tus uisiones son siete annos que an de uenir unos en pos otros, z seran muy abondados de pan z de todos los otros fructos de la tierra. Las uacas magras et las espigas magras que
- 660 uinien tras aquellas z las royen z las gastauan seran otros siete annos muy malos z de muy grand fambre sin mesura que an de uenir tras aquellos siete primeros z gastaran tod ell abondo dellos. Mas, sennor, manda tu catar por todo tu regno un omne bueno que sea sabio z entendido z sepa bien mesurar las cosas que an
- 665 de uenir, z fazle ueedor z poderoso de toda tierra de Egipto ; z el ponga otros sosi en toda tierra de Egipto, que recabden los tus derechos z que recudan a el con ellos z el a ti. Ca el Nilo crecra en los siete annos buenos de guisa que regara toda la tierra de Egipto en las sazones que suele z mester fuere. E la tierra dara
- 670 tanto pan z tantos de los otros frutos que nin auran cuenta nin

mesura z las yentes non ternan en que lo encerrar nin daran por ello nada nin lo querran. Eaquel que tu dieres que lo recabde, tome por todo tu regno la quinta parte del pan de los primeros vij. annos que uernan buenos, ca gela daran las yentes muy de grado como no lo auran en que meter z sera tanto que lo non preciaran nada. 675
E el tu mayordomo faga lo condesar en tus orrios z en tus celleros, para los siete annos malos que an de uenir despues. Et si esto fizieres, guisaras que non sienta tu tierra la fambre nin mueran ende tus yentes, z guardaras toda Egipto z otras muchas tierras en que faras grand merced a muchos et demas ganaras all alma 680 por ello. »

DE COMO SE PAGO DE JOSEP EL REY FFARAON NICRAO, YL PROUO EN LA UILLA QUE MANDO FAZER EN LOS MANANTIALES DEL NILO, YL FIZO PODEROSO DE TODO SU REGNO, YL CASO CON DONNA ZULAYME QUE FUERA SU SENNORA.

XI. Quando esto oyo el Rey Nicrao, paro mientes en Josep como era aun de pocos dias, z marauillos mucho del en sus dichos z mayormiente en dos cosas que uio en el : la una el grand entendimiento quel mostraua en la soltura de los suennos, 685 ell otra el buen conseio z sano quel daua sobre aquel fecho. E plogol mucho con estas razones a ell z a todos los que y estauan, que su casa del Rey auien de ueer et de guardar. Et cuenta el Rey de Niebla z la estoria de Egipto que quisiera Pharaon fazer luego a Josep poderoso de su casa et de su regno, mas diz que 690 ante quel pusiessen en el poderio z en las onrras que diremos, segund cuenta Moysen en la estoria de la Biblia, quiso como princep sabio prouar antes en otras cosas el seso z el saber de Josep. Et por prueua desto, mandol estonces quel fiziesse una uilla con un alcaçar muy fuert z muy bueno pora una su fija o 695 estidiesse guardada. E mostrol el logar o la fiziesse z sennalol como la querie fecha. A aquella uilla era naua et carrizales z fenares z pradales llenos dell agua del Nilo, que aun por

allí non yua por madre, z faziessse cosa trabaíosa de fazer y nin-
700 guna obra tal. Mas era ell agua dulce en aquel logar, por que
asmaua el rey que serie la puebla meior z mas uiciosa. Josep, pues
que el Rey estol mando, andido tod aquel logar, z cercol, z uio
como se esparzie ell agua por toda la tierra et fazie muchas
lagunas z anchas z grandes estancos en muchos logares, et cato
705 z mesuro bien como z poro podrie sacar ell agua dalli z parar
aquel logar en seco. Et fizo estonces fazer muchas acequias por
los logares o ueye que mas se acodrie ell agua a ellas. E entre
estos mando fazer grandes tres calzes a que corriessen todas las
aguas daquellas acequias. Pues que esta lauor delas acequias z de
710 los calzes fue acabada, acogieronse por allí todas las aguas z
fizieron su madre et corrieron por ella dalli adelant, z finco el
logar en seco como Josep querie z auie mester pora su obra fazer.
Et allí es el logar o el Nilo comienca a entrar en madre prime-
ramientre. E aquellos tres calzes grandes, a que se acogien todas
715 las aguas de las acequias que faze cada uno dellos rios por sí,
son los que auemos dichos que auien estos nombres : Astapo,
Astusapes, e Astabores. Josep, pues que uio el logar bien alimpiado
de las aguas z en sucho, ouo todas las cosas que eran mester, z
començo a fazer su obra en la manera que el Rey le mandara, z
720 dio la obra fecha z acabada toda mucho ayna. Del tiempo en que
la fizo dize el Rey de Niebla z la estoria de Egipto que fueron
quatro meses, pero que semeia poco tiempo pora fazer obra de
uilla z de alcaçar como el Rey mando. Sobresto cuentan las esto-
rias de los latinos z dizen assi. Mas non es de marauillar porque
725 todos los fechos de Josep por Dios uinien z da y al a entender.
Et aun otros ay que dizen que en setenta días, que son ya menos
tiempo, fizo Josep aquella lauor. Quando sopo el Rey Pharaon
como era acabada aquella obra, marauillos como se pudiera fazer
tan ayna, e plogol mucho por que era acabada. z llamo sus alqua-
730 ziles z sus omes buenos et fue ueer la lauor. E pues que uio como
era bien fecha z mucho ayna, dixo a los alguaziles : « Ueed que
estranna obra z que buena es fecha aquí en tan fuerte logar z en

tan pocos dias. Lauor auie y pora mill dias. » E en el arauigo dizen *cabayn* por setaenta dias. E por ende puso el Rey nombre a la uilla Alfoym. E quiere dezir tanto como « obra de setaenta dias. » Et pues que uio a Josep tan sesudo z de tan buen entendimiento z que abernie bien en todas cosas, llamo assus priuados z a los que auien de ueer z de recabdar su casa et dixoles : « Podemos nos fallar omne a quien Dios aya dado tan grand entendimiento como a este dio sobre las uisiones que yo ui z sobrel conseio que me el y dio ? Demas ueo que abiene muy bien en las otras cosas. » De si dixo a Josep : « Dios te mostro todo lo que dixiest en la soltura de los suennos, z te enderescas en tus fechos. Non me semeia que yo pueda fallar en mio regno mas sabio que tu nin aun que te semeie. Onde quiero que tu seas poderoso de mi casa, z que todos los pueblos de mi tierra fagan por ti z obedescan al tu mandado. E non quiero auer en el regno otra auantaia de ti si non el sennorio solo. » Pues quel ouo dichas estas palabras, dixol otra uez : « Sennor te fiz sobre toda tierra de Egipto. » Essora tomo la sortija de su mano et diogela, z uistiol de bisso que es un panno preciado z es al que dizen *xamet*. E pusol un sartal doro al cuello, ca tal era la costumbre de los omes de grand guisa en aquel tiempo, quando alguno fazie poderoso a otro como Pharaon Nicrao a Josep. E de dos carros que auie y del cuerpo del Rey, fizol sobir en el uno. Et dize el Rey de Niebla : et mando a los caualleros de su mesnada que caualgassen z quel guardassen z andidiessen con el por toda la uilla. E ellos fizieron lo assi ; et andido un pregonero delant por mandado del Rey, pregonando que todos le obedesciessen z fincassen los ynojos antel z sopiessen que a este faze el Rey adelantado z Rey de toda Egipto so si. Et desde ouieron andado toda la uilla, tornaronse alos palacios del Rey. E dixo el Rey a Josep delante todo el pueblo : « Yo so Pharaon que regno, mas quiero z mando que de mi ayuso ninguno non salga de tu mandado en todo mio regno, nin fagan si no[n] lo que tu mandares. » Et mudol essora el nombre z llamol Phaneth en egipciano, que quiere dezir en el nuestro lenguaje

de Castiella tanto como « salvador del mundo ». E dize el Rey de Niebla quel mando assentar en el escanno o solie seer Phutiphar quando era biuo, ca los alguaziles mayores su siella sennalada z
770 appartada auien en su casa de Pharaon. Mas en esta razon que aqui razonamos por el Rey de Niebla, alguazil dize por adelantado del regno. E fizol aguazil en logar de Phutiphar que fuera su sennor de Josep, z casol consu mugier donna Zulayme. E en arauigo la llaman este nombre a aquella duenna que fuera mugier de
775 Phutiphar, mas fallamos que en egipciano le dizien Ascenech. Et segund cuenta Moysen en la Biblia, fija fue dun Phutipharis que era obispo de Eliopoleos, que es la cibdad del sol, o seye ell ydolo en que daua el sol sus respuestas a los pueblos de los gentiles que tenien ellos por ciertas. Et segund cuenta el Rey de Niebla,
780 seyendo despues desto Josep et donna Zulayme su mugier en solaz un dia, dixol esta razon : « Duenna, mas uale esto de como agora entre nos, que non como uos queriedes antes. » Respusol ella : « Por es Dios, non me culpedes, ca mio marido Phutiphar non era pora mugier, z esto uos lo oyestes dezir; y uos erades tan apuesto z
785 tan fermoso que non uos ueye mugier que non perdiessse el cuerpo por uos. E por esta razon me oue yo a mouer por fablar uos en pleyto de amor. E uos sodes ensennado z sabio z uaron de buena uentura, onde uos ruego que non me lo retrayades mas nin me lo facirades, ca non lo tengo por bien nin por ensenna-
790 miento. » Respusol essora Josep : « Duenna, deziauos lo yo en razon del solaz en que somos entre nos, mas tengo que dezides bien z guisado; z por buena fe que lo fare daqui adelant, ca me tengo por muy bien casado de uos. »

UNE CHARTE HISPANO-ARABE

DE L'ANNÉE 1312

Les deux documents reproduits ici en fac-similé sont conservés à l'*Archivo histórico nacional* de Madrid. Ce sont deux exemplaires d'une charte bilingue datée de l'année 1312 : ils proviennent de l'*Archivo general central* d'Alcalá de Henares où se trouvaient, récemment encore, les titres du prieuré de Navarre de l'ordre des Hospitaliers.

Une transcription de cette charte et un commentaire explicatif seront publiés à cette même place très prochainement.

Hartwig DERENBOURG
L. BARRAU-DIHIGO

UNBEKANNTE SPANISCHE ROMANZE

In einem Sammelbande spanischer Comedias des 17. Jahrhunderts in der koeniglichen Hof- und Staatsbibliothek zu München findet sich ein von 21-40 foliiertes Stück, offenbar das Fragment einer geschlossenen Komoediensammlung aus den dreissiger Jahren des 17. Jahrhunderts. Die Comedia hat die Aufschrift A LO QUE OBLIGA EL SER REY | COMEDIA | FAMOSA. | DE LOPE DE VEGA CARPIO. | *Representola Prado*. Das Stück soll — worauf ich hier nicht näher eingehe — nicht von Lope de Vega, sondern von Luis Velez de Guevara herrühren. Es reicht bis Blatt 39^a. Ohne jeden Zusammenhang damit schliesst sich auf Blatt 39^b eine, kurz als Romance bezeichnete, Dichtung an, die bis Blatt 40^a geht und die mir sonst in spanischen Romanzensammlungen sowie in den Werken einzelner Dichter noch nicht begegnet ist. Obwohl sie nicht der Volks- sondern der Kunstdichtung angehört und kaum viel älter als der Druck ist, so scheint sie mir doch der Mitteilung wert, weil sie wahrscheinlich den « Fenix de los ingenios » Lope de Vega zum Verfasser hat. Wenigstens zeigt sie ganz den Stil Lopes. Der Umstand, dass sie im Gefolge einer Comedia erscheint, die wenigstens unter dem Namen Lopes gedruckt wurde, spricht auch dafür, dass sie das Werk des mit Romanzen und anderen Dichtungen wie mit Comedias um sich schleudernden « Monstruo de naturaleza » war. Ich veröffentliche sie hier auf die Gefahr hin, dass sie vielleicht doch schon einmal sonstwo gedruckt worden und am Ende gar die Schöpfung eines anderen Dichters ist; denn Romanzen zeigen grosse Familienähnlichkeit unter einander. Ich bemerke nur noch, dass ich den Text getreu, ohne jede Aenderung, selbst mit der alten Interpunktion wiedergebe, und dass ich nur den einen oder anderen Druckfehler beseitigt habe.

ROMANCE

OYD pastores de Henares,
 los que en aqueſtas riberas,
 veſtis a vueſtra eſperança
 con el color de las yeruas,
 Los que apacentays cuydados,
 ſi dedichas apacientan,
 que como con ellas viuo,
 pienſo que es comun hazienda.

Crième en aqueſtos valles
 y conmigo la mas bella
 zagala que ha viſto el Sol,
 pues nació para ſu afrenta.

Quiſela bien por mi mal,
 porque adorar ſus eſtrellas,
 fue mi eſtrella, o mi deſdicha,
 que en mi no ſe diferencian.

Mil vezes mis triſtes ojos
 dieron de ſu fuego mueſtra,
 y por ellos me viò el alma,
 como ſon cristalles della.

Mil noches, viendo que eſtaua
 por ella el alma deſpierta,
 dixè : No duerme el cuydado,
 quando ſu memoria vela.

Y tal vez imaginando
 que gozaua ſu belleza,
 deſpertè, diziendo : Ay Angel,
 que de cuydados me cueſtas.

Mas poco durò eſte bien,
 aqui, paſtores, empieça
 mi deſdicha, y la mayor
 es que non acabè con ella.

Vino vn paſtor cauteloſo,
 con mas ventura que prendas,
 necio en tener tanta dicha,
 y cuerdo ſolo en quererla.

Y quando ya me adoraua,
 que aunque parezca ſoberuia,

voluntad de tantos dias,
 bien merecerlo pudiera.

La conquiſtò por engaños,
 y ſus padres que atropellan
 mas de mil guſtos de amor
 ſolamente con dos letras.

Sali de mi choça vn dia
 con mas zelos que prudencia,
 y fuy a darla el parabien,
 ſi ſe dà de tener penas.

Representoſeme el tiempo,
 en que por guſto, o por fuerça
 fuy aueja de aquellas roſas,
 y toqué con labios perlas.

Y acordeme de algun dia,
 que con mil zelofas quexas
 la vi enojada, y hermoſa,
 ſi ay enojos con belleza.

Matauame el ſentimiento,
 y aſi, en la ocaſion primera
 que ſola la vi, la dixè,
 ayudado de mis penas.

Como es poſible, bien mio,
 que te mire ſin que muera ?
 pues perder lo que ſe adora
 ſin morir es coſa nueua.

Poco te quiero ſin duda,
 pues no baſta la triſteza
 para dexarme ſin vida,
 viendo que ſin ti me dexas.

Ay dulce y querido dueño,
 quien vn tiempo me dixera
 que tu, que vida me diſte
 cauſa de mi muerte ſeas ?

Mas ya que a otro dueño eſtimas,
 dexame ſentir ſi quiera,
 que te quiſe bien ſeys años,
 y que en vn hora te pierda.

Y plegue al cielo, Narcísa,
 que tan venturosa seas,
 que en la dicha solamente
 piensen todos que eres fea.
 Gozes tu esposo mil años,
 y quierate, amada prenda,
 tanto como tu mereces,
 si el amor a tanto llega.
 Quierasle como a tu vida;
 que porque viuas contenta,
 aunque a mi no me está bien,
 me holgaré que me aborrezcas.
 Mas la quisiera dezir
 si en su cielo no advirtiera,
 que era señal de llouer
 ver con nuues las estrellas.
 Juntó con su rostro el mio,
 y como amor tuuo fuerças,
 no cupo bien en dos almas,
 y salió por quatro puertas.
 Serenose al fin el cielo,
 y boluio a mirarme atenta,
 y desta fuerte me dixo,
 enamorada, y honesta.

No creas, querido dueño,
 que nadie en el mundo pueda
 quitarme, si tengo vida,
 que tu mi vida no seas.
 Bien sé que he de estar sin ti,
 y que otro ha de ser, por fuerza,
 tirano de mi aluedrio,
 pues me goza, aunque no quiera.
 Mas si el alma en mi es lo mas,
 tuya soy, no soy agena,
 pues el gozara del cuerpo,
 y tu con el alma quedas.
 Dixo, y dando a los cristales
 por segunda vez licencia,
 llouio de su cielo aljofar,
 sobre el campo de açuzena.
 Mas ya de amor se oluida,
 y atreuida me desprecia,
 que tanto en ella pudieron
 vn marido, y vna ausencia.
 Esta es mi historia, pastores
 porque os sirua esta tragedia
 de exemplo para no amar
 pues me veys morir en ella.

Der Anfang der Romance erinnert in der Form an zwei in Durans *Romancero General* abgedruckte Dichtungen, an die anonyme, *Francisco Correa* betitelte (Nº 1336. *Romancero General*, II. Bd. Seite 376), welche anfängt:

Oid mancebos valientes,
 los que blafonais de guapos,
 los que andais con bizzarrías
 ocupados todo el año etc.

und an die Nº 1691 (*Romancero General* II. Bd, Seite 548), gleichfalls anonyme mit dem Anfang:

Oid, amantes noveles,
 Los que en mitad del invierno
 Entre las once y las diez

Andais hechos eftrelleros;
Los que mirando á una reja
Se os pegan los piés al fuelo, etc.

Von diesen beiden Romanzen ist die erste, welche Duran der VI. Klasse seiner Sammlung zuteilt [Romances nuevos y vulgares que aun conservan vestigios de los antiguos, y son, para su época mas civilizada, lo que los viejos, para la suya: es decir, para el vulgo. (Objetivos y subjetivos á la vez)], jedenfalls älter als die unsere. Ob die zweite ihr auch vorangeht, muss ich unentschieden lassen. Ist die tragische Erzählung des Hirten vom Henares wirklich von Lope de Vega, so würde ihre Entstehung wohl in die Zeit fallen, wo der jugendliche Dichter an den Ufern des Henares, dh. in Alcalá, Studien halber, verweilte, eine Zeit, die wir uns, wie Rennert vermutet (The Life of Lope de Vega, Glasgow 1904, Seite 16), zwischen 1577 und 1581-82 zu denken haben. Die Romanze N° 1691, von Duran in die VIII. Klasse gezählt (artísticos y nuevos precursores ó contemp. á la escuela de Lope de Vega), ein Spottgedicht auf die Frauen der Zeit, enthält die Verse:

La muger mas ignorante
Y la de mas torpe ingenio
Hace burla de Belardo,
De Quirando y de Riselo.

Ya saben hablar frances.
Italo, inglés y caldeo,
Vergamasio y Valenciano etc.

Diese Verse bezeugen die späte Entstehungszeit des Gedichtes. Die spöttische Anspielung auf die angeblichen vielseitigen Sprachkenntnisse der Frauen kann schwerlich vor Ende des 16. oder Anfang des 17. Jahrhunderts geschrieben sein. Belardo war der nom de guerre Lope de Vegas; vielleicht verbargen sich unter den beiden anderen Namen auch bekannte Dichter.

Jedenfalls war Lope de Vega nicht der Verfasser dieser Romanze, die erst entstanden sein kann, als er durch seinen Process mit Elena Osorio nicht nur als Belardo, sondern auch als « burlado » d. h. als Liebesgefoppter weit und breit bekannt war, und das war nicht vor 1588. Somit ergäbe sich — immer vorausgesetzt, dass Lope das oben mitgeteilte Gedicht wirklich verfasst hat — die Priorität des letzteren vor N° 1691.

Arthur Ludwig STIEFEL.

CASPAR ENS' TRANSLATION

OF LAZARILLO DE TORMES

In the introduction to *Phantasio-Cratuminos sive Homo Vitreus* it was said (*Revue Hispanique*, IV, 57 n) that Caspar Ens' connexion with Spanish literature was not limited to his rendering of Cervantes' *Licenciado Vidriera*. The Latin translation of Mateo Aleman's picaresque novel has long been known under the following title : *Vitae Humanae Proscenium : in quo sub persona Gusmani Alfaracii virtutes & vitia ; fraudes, cautiones ; simplicitas, nequitia ; divitiae, mendicitas ; bona, mala ; omnia denique quae hominibus cujuscunque aetatis aut ordinis evenire solent aut possunt, graphice & ad vivum repraesentantur. Omni aetatis et conditionis hominum tam instructioni quam delectationi dicata. Caspare Ens editore. Dantisci sumptibus Georgii Farsteri*¹. A preliminary engraved title-page bears the date M.D.C.LII.

But it is quite certain that this issue was not the first. So much is clear from the opening words of Forster's prefatory letter addressed *per Illustri ac Generosissimo Domino, Dno Andreae Hyeronimo Paris, Capiteo Czircensci &c. &c.* And Forster gives his patron to understand that the previous publications are already rarities :

1. Another work with a somewhat similar title is the *Proscenium Vitae Humanae, siue Emblematicum secularem, invidiosissimum, & artificiosissimum Vitae Humanae & seculi huius depravatim res, ac studia peruersissimum, versibus latinis, germanicis, gallicis & belgicis ita adumbrantium, ut instar Albi Amicorum Studiosae inprimis iuventuti inseruire possint. Decades septem. Weltliche lustige Kunststück der jetzigen Welt Lauff fürbildende mit artlichen Lateinischen Teutschen Frantzösischen vnd Niederländischen Carminibus vnd Reymen geziert fast dienstlich zu einem zierlichen Stamm vnd Wapenbüchlein. An Tag gegeben vnd in Kupffer gestochen Durch Joan. Theodorum de Bry. Franckfurt In Verlegung Wilhelm Fitzers Im Jahr 1627.*

This contains seventy-two numbered engravings, the first entitled *Iudicium Extremum* and the last *Mors ad Virginem* : these follow twenty-eight unnumbered designs in the nature of tail-pieces.

Proscænium vitae humanæ, ab incomparabili quondam Viro, Casparo Ens, sub persona Gusmanni, affabre representatum, maximo omnium Literatorum applausu, inde ab initio fuit exceptum : Indequè factum, ut Exemplaria pene omnia, privatis cesserint : vix uno aut altero, publicis usibus relicto. Ut vero ingeniosum hocce, solersque scriptum, ab interitu vindicarem, tipis meis recusum, publici nunc iterum juris facio. »

These early issues, rare in 1652, are not easily found now and, in fact, I have never seen them. According to Brunet (*Manuel du Libraire*, Paris, 1860, I, col. 158) the *princeps* was published in 1623 and there was at least one reprint of this before the 1652 edition appeared : but, as neither of these is within my reach, I use what must be considered as the third edition of the Latin *Guzman*. The seventh chapter of this work (the fact was first pointed out by Professor De Haan) is a free translation of *Lazarillo de Tormes*, here reproduced as a document.

Of Ens and his performances, such incomplete particulars as I could gather are given in the fourth volume of the *Revue Hispanique*. He may have met with the existing French, English and Italian versions, though there is nothing to shew that he did ; and there seems to be no German rendering earlier than that published, with a translation of *Rinconete y Cortadillo*, by Niclas Ulenhart at Auspurg in 1627. Ens may very well have translated direct from the original, but his treatment of his author is so capricious that it is hard to guess, and impossible to determine, what Spanish text he used. A curious medley of disrespect and fidelity, his rendering speaks for itself. He cut out what he pleased and put in what he chose, as was his humour, and his minor modifications are numerous, irritating and amusing. Living when he did, there was a strong temptation to interpolate the story of the Ephesian Matron, and Ens succumbed to it ignominiously. Still, for all its faults, his attempt to introduce the vernacular rogue into the society of the learned has an interest of its own : and it will be found below as he gave it, with the exception that the abbreviations are expanded.

James FITZMAURICE-KELLY.

CAPUT VII

Lazarillus adolescentiæ suæ narrat historiam.

*Lazarilli
historia.*

His turbis liberati, in via progredimur. Venerat ad nos interea, dum à scelestis detinemur lictoribus, homo è cujus vultu nescio quæ festiva elucebat hilaritas. rogat, ut comitem nobis

esse pateremur, ut qui eodem quò nos tenderet. annuit agaso, homo perfacilis ; et pauxillum mercedis pactus, unum ex jumentis adhuc vacuum conscendere jubet. Ille tristes nos et pisce magis mutos affatus, scio, inquit, quid vobis acciderit. Et profecto vicem vestram doleo. Suadeo tamen ut quidquid ejus est quod sine ulla culpa vestra passi estis, obliviscamini. Id optimum, mihi credite, malo huic fuerit remedium. Tum ad me conversus, Quia te, ait, ô adolescens, è matris domo ac quasi sinu adhuc recentem video, non dubito quin primi hi fortunæ insultus graves admodum tibi accidant et molestissimi. Sed, meo exemplo, obfirma animum, et ad graviora quoque præpara. Ego si narrare accæpero quibus à puero jactatus sum casibus, nescio fletu magis an risu fortunam meam prosequuturi sitis. De me quidem illud verissime dici potest:

Multa tulit fecitque puer : sudavit et alsit.

Sed nisi grave vobis est audire, narrabo paucis adolescentiæ meæ historiam. Sic enim forte et tristitiæ vestræ et viæ tædium melius fallemus. Quum gratissimum id nobis fore ostendissemus, ego etiam precibus, ut id faceret, contenderem, ille sic insit.

Lazaro de Tormes mihi nomen est. quamvis plerique ut olim puerum, ita nunc etiam *Lazarillum* appellitent: non invitum sane. diminutiva quippe gratiosa sunt. Pater mihi fuit Thomas Gonzales; mater Antonia, uterque à pago Tejara, qui non procul à Compluto distat, oriundus. De Tormes gentilitium nomen, more nostrorum Nobilium, mihi ipse feci. Pater namque mola-trinam habuit, non propriam illam quidem, sed conductitiam, Tormi fluvio adsitam, in qua quidem ego in lucem sum editus: atque inde non sine caussa fluvii illius celebritate natales meos illustrandi occasionem sumsi. Vix sextum ætatis annum attigeram, quum ecce pater meus, vicinorum invidiâ, in crimen vocatur, quasi nimis liberali manu è farina demensum suum soleret desumere. Quod quum minus idonee purgasset, quin etiam, et-

*N. Iterum
gloriosuli.*

si invitus admodum, ipso suo ore esset confessus, ad remos damnatus, eisque annumeratus est de quibus dicitur: *Beati qui propter justitiam patiuntur*: tanto felicior, quod non multo post in celeberrimo illo ad Naupactum prælio, quo Turcarum vires maxime fuerunt attritæ, invisum spiritum reddidit. Marito orbata mater mea Complutum statim migravit, ibique conductâ casula. lavando, coquendo, et similia servitia præstando Scholasticis. vitam toleravit. Domunculam nostram ventitabat inter alios Æthiops, ipso diabolo, credo (puer enim vidi) nigrior, magnatis cujusdam equiso seu stabularius. Is quam familiaris matri meæ fuerit, inde colligi potest, quod anno vertente fraterculus mihi uterinus, sed colore plane dispar, natus fuerit. Et eam familiaritatem non amor aut ulla alia res conciliaverat, quam quod is herilem penum et quæcunque alia surripere poterat, clam ad nos congrebat. Me quidem initio quum ad ipsius conspectum non fugerem tantum, sed tremere quoque, mellitis crustulis aliisque puerilibus munusculis ita deliniverat ac mansuesecerat, ut ultro ei occurrerem, et non secus ac patri meo abblandirer. Nec noctu tantum, sed interdiu etiam ad nos commeabat, ova recentia hero suo (id enim qui apud nos faceret quærentibus respondebat) præstinaturus: quum matri meæ nulla esset gallina. Memini quum unâ cum nigello illo meo fraterculo foco assiderem, eum ex improvviso intervenire, et filiolo illi suo delicias facere: qui fædo aspectu, credo, territus, hejulare, et quantum poterat, in matris sinum refugere cœpit, mormolycum adesse clamitans. Tum bonus ille sibi ipse à risu temperare non potuit, nihilque aliud eloquutus, quam, O te spurium! domo sese proripuit. Puer quidem tum eram: nihilominus quæ vidi atque audiui, sic penitus in animum infigebam, ut hodieque animo ac sensibus meis tamquam præsentia obverventur. quin etiam tum illud cogitabam: Hem, quam multi eos fugiunt, quos, licet ignotos, cognatione proxima attingunt! Sed ad vitricum meum redeo. Is quum post accuratam investigationem, præter alia domestica furta, et pabuli partem jumentis subduxisse, et stabularia instrumento atque

utensilia, adeoque ipsas soleas equorum ungulis detractas vendidisse, eamque pecuniam ad matrem meam adportasse deprehensus esset, virgis quidem cæsus, sub pœna capitis à matris meæ domo et consuetudine abstinere jussus est; nec minus matri mea omni Laidæ (id enim Æthiopi nomen erat) etiam colloquio interdictum. Hoc deficiente cocommeatu, mater mea cauponi cuidam operam suam addixit: sicque in ejus familia utrumque, me scilicet et meum illum fraterculum, maximos inter labores atque ærurmnas educavit.

Eram ego tum id ætatis, ut hospitibus vino, pane, aliisque apportandis inservire possem. Diverterat ad nos aliquando inter alios Cæcus quidam, ostiatim cibum quærens: qui quum non vidisset quidem, sed (ut hoc est hominum genus in noscitandis pæne omnibus rebus supra quam credi potest sagax) animadvertisset me valde ad quævis imperia alacrem et impigrum, matrem meam rogavit ut comitem me sibi dare non dedignaretur: filii loco habiturum me pollicitus. Non abnuit mater mea: sed quam ultro ambire debebat conditionem oblatam sibi gaudens, bono illi Cæco me de manu in manum tradidit, sollicite admodum, tamquam orphanum, cujus pater pro Christiana religione ultimum spiritum profudisset, commendatum. Sic post diem unum et alterum non sine lacrymis à matre dimissus, iter ingredior, hero meo ducatum præstans. Dum pontem transimus, taurum video lapideum, conspicuo loco collocatum. rogo quid statua hæc velit. ait ille: Aures adhibe tauri hujus ori, mi Lazarille. nescio quem mirabilem audies sonitum. Id dum ego puerili simplicitate facio, deterrimus senex caput meum tauri illius capiti ita allidit, ut pæne diruptum mihi fuerit, insuperque illudens, ait: Bliteus sane adhuc es, mi Lazarille, multaque mihi adhuc docendus. An tu nescis, Cæci famulum ipso diabolo oportere esse versutiorum? Indignabar quidem ego, lacrymis quam risui propior. Repente tamen velut è puerilitate experrectus, cogitationes altius jaciebam, boni senis apud me laudans sollertiam, ut qui omni alia ope destitutum, omnibus modis prudentiorem me reddere

*Cacorum
mendicantium.
artes et ingenia*

*Patientia
omnia vincit.*

satageret. Hac mea patientia ille victus, artes suas omnes quibus et facilem et opiparum sibi victum parabat, diligenter mihi monstravit : et quamvis ipse cæcus esset, Argo oculatiorem me fecit. Sed ut qualis ille fuerit intelligatis, sic habete. Equidem quotiescunque temporis illius memoriam recordor, sic arbitror, post homines natos neminem ex tota Adami prosapia extitisse magis graphicum ac versipellem mortalem. Quid de tinnula ejus voce dicam ? qua humiliter prætereuntium opem implorans, ipsos cælites devocare potis videbatur. Plus centum memoriter tenebat precatiunculas, quas nullibi os detorquens, non oculis conivens, ut alii cæci solent, tanta cum gravitate ac devotione recitabat, ut meram sanctitatem spirare videretur. Jam technas innumeras sciebat ad extorquendam etiam avarissimis eleemosynam.

*Eleemosyna
quibus modis
parentur.*

Vulgo enim credebatur certas precatiunculas variis morbis curandis efficaces tenere, muliercularum inprimis, sterilitate scilicet, aut partus difficultate laborantium, nec non male nuptarum, aut quæ à maritis parum diligerentur, et quæ alia id genus sunt nugamenta. Prægnantibus masculum an femellam parituræ essent prædicere solebat. quin etiam communibus morbis, ut capitis, iliorum, dentium doloribus, tamquam alter Galenus, extempore remedia dictabat : ut vox ejus pro oraculo haberetur, à mulieribus præsertim, quarum credulitas circumforaneis plerumque quæstuosa esse solet. Quibus artibus mirum est quantum peculium brevi tempore collegerit. nec tamen inde avaritia ejus minuebatur, sed indies magis magisque crescebat : et in rerum omnium quas domum jamdiu congesserat abundantia, mendicitas tamen ei placebat. Me quidem homo sordidissimus fame pænè perdiderat. Sed nec vestes, nec calceos, aut alia necessaria præbebat, ut nisi vigilantia ac solertia mea mihi subvenisset, jam dudum Orcivo thesauro fuissem adscriptus. Sed nisi grave est, audite, quæso, quibus artibus astutissimum senem deluserim, et Cretensis cum Cretensi Cretizarim.

*Fraus fraude
eluditur.*

Pecuniam omnem in zonulam condebat, quæ corpori ejus contigua, facile omnes eludebat insidias. Panem aliaque esculenta

peræ injiciebat : quam sera pensili tam diligenter muniebat, ut nec ipsa Laverna vel micam panis ei suffurari posset. Sic ergo omnis meus victus atque annona in rancidis illis fragmentis, quæ et ipsa parce mihi largiebatur, consistebat. Et peræ quidem ille tamquam fidissimo custodi confisus, securus agebat : ego vero arrepto cultro, aliud interim agere me simulans. apertis suturis, culei intestina in lucem protrahebam, et quodcunque placuerat, in cibum mihi servabam : statimque scissuram quam fieri poterat solertissime rursus consuebam. Quæ venter meus non ceperat, vendebam, et quidem meris obulis præsentariis. unde mihi deinde uberrima fœneris materia suppetebat, quam primum namque aliquis accesserat, stipem porrecturus, manum ego subiciebam vicariam, et obulo quem occultum tenebam, in senis manum coniecto, numum mira agilitate ori insertum mihi servabam, ille ubi tactu non numum, sed obulum deprehendisset, caput quatiens, Nescio, inquit, quæ interea dum tu mecum es, fortunæ meæ facta sit commutatio. Quid enim (malum!) hoc esse dicam, quod quum plerique omnes ante, præsertim qui preculas meas paciscuntur, numos dare soliti sint, jam obulis mecum transigant ? Respondenti mihi, caussam me nescire, nisi quod charitatem indies refrigerescere ipse videan atque experiar, Ergo, ait, fas est, me quoque in conductarum precularum penso minus esse liberalem : simulque monet, ut quamprimum illi qui ob eam rem stipem dederant, tam procul discessissent ut vox eos falleret, vellicato centunculo signum darem. Sic ille in medio sæpe abruptis quas exorsus erat preculis. novas aliorum prætereuntium liberalitates eodem stipendio poscebat. Dilapsa jam turba, cibi aliquantulum è pera depromti degustabat ; idque mox boni vini haustu diluebat, lagenam, quam assidue secum circumferebat ad latus adstituta. cujus clanculum arreptæ dulcissimo liquore et ego guttur meum semel atque iterum proluebam. Hanc meam solertiam quum ille ex haustuum numero quorum lagenam capacem esse nôrat, deprehendisset, lagenam quidem ita ponebat, ut ansam alterna manu semper teneret. Sed profecto nullius

*Puerilis
inglucies.*

magnetis in attrahendo ferro tanta vis est, quanta faucium meorum erat in prolectando dulcissimo illo liquore. Calamum namque oblongum mihi comparaveram, per quem orificio occulte insertum, quantum poteram vîni attrahebam, sicque nescientis atque inviti felicitate unâ fruebar : quæ tamen parum diuturna mihi fuit. Ille enim proculdubio fraudem subodoratus, lagenam intra pedes divaricatos, uti sedere ipsi mos erat, posuit, neque usquam manum ab orificio ejus amovit. Tum ego vindemian mihi interclusam agre ferens, alium astum excogito. Terebello lagenæ fundum perforo, foramen vero aptato ad id obelisco ligneolo obturp : quo rursus, dum ille lagenam ori admovet, extracto, liquorem placide sine ullo strepitu distillantem vasculo excipio, dein plenis faucibus haurio, quum vero aliquando vasculum ad manum non esset, et vehementer ego sitirem, dum ille bibit, os lagenæ suppono, eo distillantem humorem excepturus. id quum nequissimus homo animadvertisset, quantis poterat viribus lagenam supino mihi in faciem impingit : qui ictus quidem tam vehemens fuit ac crudelis, ut etiam dentibus aliquot excussis, tota mihi facies miserum in modum lacerata fuerit. Tum hejulantem affatus, Quid tu, inquit, mi fili, bibenti mihi os tuum non rogatus commodas? quod tam propinquum lagenæ fuisse ignorabam. nunc quoniam fortuitus hic ictus in te incidit, boni consulas oportet. simul vulnera fractæ lagenæ testis facta, agresti manu pertrectat, et vini reliquiis abluit, O te mirum mortalem aliquando futurum, inquiens, Lazarille! Ecce qui percussit te Bacchus idem nunc sanat. Credo equidem fortunam tuam lagenæ inclusam vel ex hedera pendere, ac vini beneficio magnos ad honores te olim emersurum. quod quidem sarcastico tum joco dictum, posteo verum aliquo modo eventus comprobavit, ut in fine audietis. Ex eo quidem ille mihi plane diffidere cœpit : ego vero tanta vindictæ cupiditate exarsi, ut vitam omnem acerbam mihi futuram putarim si non quantum possem mali ei facerem. Ante omnia, quod unum poteram, per vias publicas quæ coenum maxime erat profundum, tolutim velut badizantem non

ducebam, sed trahebam; murmuranti vero jurabam, meliorem viam nullibi me videre. sed quum et hoc et multa alia à medata opera fieri homo versutissimus facilè intelligeret, præeunti mihi crines auresque ita vellicabat, ut occipitium mihi quasi calvum fecerit. deinde ubi ante templi alicujus fores, aut in porticu consedissemus, jam hoc jam illud caussans, et manibus et calcibus ita in me incurrebat, ut furenti plane similis videretur. Quod si quis forte prætereuntium mei misertus, increpitum ut modestius ageret admoneret; statim ille, scio, inquit, quid vos decipiat. puerum hunc meum tenerum adhuc et simplicem putatis: quo tamen nihil est nequius, tum singulatim quæ feceram quæ non feceram, in primis illud de lagena enarrans, plerosque risu, alios etiam indignatione replebat, tantam astutiam in tantulam ætatem cadere demirantes, ita ut abeuntes bonum senem, uti putabant, hortarentur quoque, probè me depectere non cessaret sicque ad bonam frugem reducere studeret. id Deo et hominibus gratum fore. quos ego quibus omnibus prosequutus sim, facile quivis cogitabit, Sed ut hominis illius ingenium ac mores melius noscatis (cujus similes multos eundem victum hodie exercere certum mihi est) audite paucis unum et alterum facinus, inter me et illum, sed infelicioribus semper meis auspiciis, gestum.

*Vexatio dat
intellectum.*

Compluto digressus, Toletanum regnum petebat, quod ibi *Paupertas bene-*
homines opulentiores essent, iidem tamen in dandis eleemosynis *filientiæ expers.*
minus liberales. Ajebat vero, à divite præduro aliquid aliquando extorqueri posse: à nudo et inope nihil. Ibi percursatis pagis aliquot, iis præsertim ubi spes largioris erat quæsticuli, tandem Almoroxam pervenimus, vini proventu vicum celebrem. Jam uvæ maturæ erant: quarum unam, eamque satis grandem quum colonus aliquis hero 'meo dedisset, ille sive ut me quem totum illum et præteritos aliquot dies plagis obtuderat, aliquo modo placaret, vel quod ejusmodi res pera includi ac gestari non posset, Huc adesdum, inquit, mi Lazarille. uvam hanc una tuburcine-mur, sed ea conditione ut quisque singulas decerpamus baccas, nec alter alteri vel unam proripiat. Accepta conditione, lætus inci-

pientem sequor : sed quum nequam illum oblitum conditionis binas simul capientem baccas viderem, non minus impigre et ipse binas immò ternas decerpo. Hoc modo uva dicto fere citius in ventres nostros condita, ille uti sedebat, vacuum racemum diu aliquantulum manu tenens et pedunculo motitans, rotato capite, Jovem lapidem, ait, juraro ego ausim, Lazarille, te conditioni nequaquam stetisse, nec singulas, sed binas, ternas, atque adeo quaternas baccas simul decerpisse. Leviter factum nego; simul unde id conjiceret rogo. Ille, Ex eo, inquit, quod meipsum, quum binas decerperem baccas conditionis non admonuisti, sed procul dubio exemplum meum strenue et ipse imitatus, immò supergressus es. Et factum quidem tum ego meum ut puer risi: postea verò quotiescunque id in mentem venerat, pessimi hominis astutiam demiratus sum. Infinita alia stratagemata inter me et illum ultro citroque usurpata silentio prætereo. unum tantum addam, et quidem illud ipsum quod divortio inter nos occasionem præbuit. Escalonæ quum essemus, ac peram probe habemus fartam, Cæcus ille farcimen præpingue craticulæ imponere, ac prunis, quantum satis esset, assare, distillantem verò pinguedinem pane excipere me jubet. quem dum sauviter comedit, depromptis aliquot numulis, ad vini afferendum haustum me mittit. Interim ego in angulo quodam rapum video oblongum, et penitus flaccidum: quod quum mihi farciminis speciem, quæ miram promulsidem faucibus meis jam excitaverat, repræsentasset, statim diabolus (hujus enim unius suggestioni plerique flagiti sua imputant) occasionem heri mei decipiendi et satiandæ ingluviei mihi commonstravit. Id ergo ocyus arreptum, in detracti farciminis locum suppono; sicque abiens, prædam meam omnem in ventrem congero. Rediens, Cæcum meum video putatitium farcimen in craticula diligenter versantem, medium denique inter duo panis frusta pressantem: et ego quidem, tacitus tamen, risum continere non poteram, plane. ut est in proverbio, Sardonium. Senex enim ubi nullum omninò succum sequi sensit, dentibus gustus fecit experimentum: sed fre-

*Fraus
Jocularis.*

quenti morsu vexatum rapum exspuens, me furibundus inclamat, et fraudem sibi factam quiritatur. Ego, Me infelicem! inquam: qui ejus insimulor criminis que ipsa me absolvit absentia. Me enim ecce, jam jam modo è caupona venientem. an ergo absens conturbare aliquid potui? Ille sermonem meum atque etiam pejerationes quibus caput meum devovebam, nihil moratus, Jam sciam, inquit, furti hujus tam ingeniosi auctorem. simulque arreptum me ambabus constringit manibus tum fœdis suis, nullo tamen farciminis succo unctis digitis oris velut cardines mihi effringit, et nasum suum acutissimum in ipsum intrudit rictum, olfactu scilicet amissum farcimen vestigaturus. unde stomacho meo tanta oborta fuit nausea, ut ob festinationem male mansum farcimen et quidquid in ejus fundo erat ejecerit, mihi quidem ille prælongo illo suo naso, tamquam harpagone, ex ipso stomacho invisum cibum extraxisse videbatur. Sic ille me vomitu jam ante debilem pugnis ita contudit et unguibus laceravit, ut nisi domestici accurrentes me manibus ejus eripuissent, procudubio dies ille supremus mihi futurus fuerit. Tum ille quid rei esset sciscitantibus, et hanc et omnes alias meas historias tam scite, tam lepide enarravit, ut nemo esset quin me multo graviores pœnas meritum putaret ac palam diceret: etsi plerique omnes risu pæne dirumperentur. Ego et infelicitatem meam deflebam, et ignaviam damnabam, quod scelestissimo illi nasum, dum stomachi mei fundum rimatur, non præmorsissem. Nam et concoctu forte futurus erat faciliior quam farcimen illud: et naso nullibi reperto, factum negare poteram. Postquam spectatorum risus, meus fletus et Caeci ira paulum detepuit, hospitum opera in gratiam redimus: qui dum vulneratam ac lividam faciem vino, quod attuleram mihi abluunt, facetus ille, Meus hic puer, inquit, uno mense plus vini lavando absumit, quam totum ego annum, bibendo. Vino certe, Lazarille, tu plus debes quam patri tuo. Hic enim post Deum, vitam tibi semel largitus est, quam vinum sæpis tibi restauravit. Te quidem præ omnibus aliis rebus vinum, puto, olim beabit. Hæc ego aliaque multa quum jam men-

Vindicata.

*Vaticinia
improvida.*

ses aliquot Spartana fortitudine tolerassem, tandem dispicere cœpi quibus modis non inultus ab ipso possem discedere. Quum imber continuus toto die defluxisset, et rivuli per plateas passim decurrentes nobis, ostiatim eleemosynam quærentibus, obsisterent : Cæcus, Vides, inquit, Lazarille et pluvias pertinaces, et plateas aqua pænè redundantes. Mihi quidem factu optimum videtur ut in hospitium redeamus. id quum ut suo arbitratu ageret annuissem, properantem eò duco ubi rivus ceteris latior fluebat. Hic, Mi pater, inquam, cautione opus est ut ne pedibus nostris balneum paremus, et ecce, jam locum dispexi, ubi sine ullo periculo saltu nos trajicere queamus. Porticus erat è regione, lapideis columnis innixa. Sisto ibi hominem ex adverso unius, et quidem prægrandis. tum levi saltu prior ipse me trajicio : inde post columnam illam latens, ut et ipse saltu me sequeretur hortor. ille ad instar arietis cornibus aliquem impetituri, recollectis aliquot passibus, quanto potest saltu trans rivum sese librat, sed in columnam impingens ita retrocellitur ut fulmine percussus putares. Dum ille quadrupes in cœnoso torrente volutatur, ego. Quid hoc rei, inquam, est, mi pater ? An tibi farcimen suboluit, columna non suboluit : ubi jam tuus ille sagax nasus ? Sed tempus jam est, ut tu alium puerum, ego alium herum quæram. Quum hoc modo intestabilem illum Cæcum res suas habere sibi jussissem, cursu celeriter inde me proripui, nihil quid illo fieret sollicitus.

*Clericorum
quorundam
avaritia.*

Maquedam inde profectus, Clerici cujusdam plebani ministerio me addixi : è charybdi in scyllam, ab equis ad asinos delapsus. Erat quidem Cæcus ille meus impendio avarus ac tenax, idem tamen cum hoc novo hero meo comparatus, magnus ille Alexander mihi videbatur. Quid vultis dicam ? Totius Mundi avaritiam hic suo unis pectore conclusam gestabat. id vitium an ei innatum vel adscititum fuerit, sanè nescio. illud scio, majorem famem me nullibi perpassum. Supellectilium quidem in ædibus ejus nihil ego vidi, quam cistam omnino cariosam ; qua ille pro penore utebatur, ejusque clavem è zona pendentem assidue secum cir-

cumferebat. Sed quas delicias penore illo asservatas putatis? Lardum forte rancidum, carnes putidas, salsamenta corrupta, et id genus quisquilias? Nihil horum unquam lar noster aspexit.

Aliquando tamen è macello caput ovillum domum afferebat. et ipse quidem linguam, cerebrum, oculos, malas comedebat, reliquias vero mihi objiciens, Cape, inquit, et strenue tuburcinare. en melius ferculum quam ipsius Principis mensæ inferatur-ego autem nihil aliud optabam quam ut tam lauto ipse cibo perpetuò frueretur. Utinam vero mihi panis saltem ad explendam famem satis fuisset! quem ille multo diligentius quam Cereris sacra conclusum asservabat. Longum sit ac fastidiosum, si vobis recensere velim quibus insidiis atque artibus panarium illud à me petatum, atque etiam aliquando expugnatum fuerit. unum tantum audite stratagemam: quod et ipsum mutandi heri causa mihi fuit. Fame tantum non enectus, inter vetera ferramenta apud fabrum quemdam clavem adspicio, ei quam herus meus gestabat forma et magnitudine omnino. Eamparem quum homo miserabilis non difficulter precario impetrassem, jam Jovis cerebrum adeoque ipsum Copiæ cornu atque omnem sitarciam in potestate habere mihi videbar. Una cura restabat, quomodo hominem attentissimum fallerem.

*Fames
insidiosa.*

Primum quidem abstinere non poteram quin integram massam panis surriperem: postquam autem ter et amplius quidquid in cista erat panium numerantem ac renumerantem, digitis etiam computantem vidi, facileque tam ex verbis quam gestibus suspicionem ejus intellexi: cautius mihi agendum censui. Murium mihi in mentem venerat (quamquam nullum unquam istis in famelicis ædibus visum planissime persuasam habeam), quorum more panis medullam exterebrabam, deinde micas in ventrem congerebam, relictis pauculis reliquiis quibus conspectis, tum rimis aliquot in cariota cista deprehensis, Plebanus mures omnibus diris exsecratus, asserculos vetustate tabidos, quantum poterat, coagmentabat! quos ego, illo absente, præparato ad id ferrato cultro, foraminibus rursus ita implebam, ut à muribus

*Mures
hipedes.*

erosi viderentur. Quibus capiundis, quum frustra ille omnes artes adhibuisset, à vicino admonetur, serpentem forte domesticum illum furem, quem non semel viderit in ædes irrepentem : quem mirum non sit lubricitate sua omnes decipulas fallere.

Hinc tanto magis anxius Plebanus, dies noctesque vigilare ; quin etiam clava ad lectum apposito sese armare, ad minimum strepitum exsurgere, ac totas ferè noctes, tam venenatæ ac noxiæ bestiæ metu, noctes insomnes traducere. tum manè quærere ex me sensissemne forte bestiam illam, se quidem nihil magis metuere quam ne non penum modo domesticum depopularetur, verum etiam vitæ nostræ insidiaretur. Ego, qui bestiam nôram, timidissimum me fingere. sed præcipue illa me cura angebat, ne clavis illa Apertæ sacrato, dum ille noctu domestico furi insidiâns, obambulat apud me deprehenderetur. Sed profecto verum illud deprehendi, contra fata nullam valere seu prudentiam velis dicere seu astutiam. Quum enim astutissimo, ut mihi videbatur, consilio, jam in somnum me componens, clavim ori inseruissem : ecce medio in somno dum ronchos duco, flatus os fistulæ ingressus, talem sonum edebat, ut herus meus sibilum illum serpentis, sub stramine super quo jacebam latentis esse suspicatus, è lecto prosilierit, ac furtim ad grabatulum meum accedens, sonum quâ edebatur sequutus, clavum, bestiam scilicet percussurus, capiti meo ita impegerit, ut cerebrum pæne mihi disperderit. Ubi vero errorem suum ex mea hejulatione animadvertit, tum, allato lumine, clavim ex ore meo prominentem vidit, statim me sic cruento et semianimi relicto, nihil prius habuit, quam ut, aperta cista, fraudem meam planissime detegeret, et non vicini tantum, sed advenis etiam et quoscunque nactus esset, facete admodum narraret. Id quidem ex aliis postea ego intellexi. totum enim triduum apud me non fui, nec quidquam tum me vel audivisse vel vidisse memini. Recollectis aliquantulum viribus, bonus ille serpenticida, Deo se gratias agere, ait, quod tam noxias bestias deprehendisset. Enimvero cautione sibi opus esse, ne porro penu sibi depopulentur. Quæ verba quum ego minus intellige-

rem, sua ille manu me eliminat, et facessere jussum, pro viatico, crucis signo impertit.

Etsi vero et diuturna fame, et atrocissimæ plagæ doloribus confectus ac plane enervatus essem : Toletum tamen correpsi, ubi revincto capite vulnus ostentans, incredibilem multorum liberalitatem sensi. quod ubi cicatricem obduxi, plerique et vultu me aspernabantur, et verbis increpabant, dicentes : Ecquid puderet me tam valentem ac robustum stipem mendicare ? Operis aliquid facerem, et, ut ceteri mortales, manuum mearum laboribus victum mihi quærerem, aut certe magnati alicui, Nobili aut civi famulatum præstarem. Ad famulatus mentionem, facere non poteram quin contremiscerem, quæ mihi apud Cæcum, quæ paullo ante apud Plebanum vita fuerit, recordans : ex quarum ingeniis et moribus reliquos heros omnes metiebar. Inter has curas forte fortuna occurrit mihi Nobilis quidam, satis eleganter vestitus, cincinnatus, et tam incessu quam omnibus aliis rebus miram gravitatem præ se ferens. post mutuam contemplationem rogat, An herum quærerem ? Annuenti, Bonis auspiciis, inquit ille, ò adolescens, hodie foras processisti ; tam bonum herum (si tu modo velis) nactus. Quis me tum lætior. Jam focum mihi continuè splendentem, jam cellas, vino et omnis generis annona refertas, jam ollas bubulis, suillis, ovillis, vitulinis carnibus bullientes, jam verua assamentis stridentia, jam sartagine frixis piscibus plenas, jam pernas, exta, glandia, sumina et quidquid in cibum expetitur mihi imaginabar, jam propediem magnifico vestitu conspiciuum me futurum circumspiciebam, jam denique in summas divitias venturum me mihi persuaseram, quarum omnino aliquomodo futurus essem particeps : eoque alacriter suscepto ministerio, præeuntem novum herum sequebar, nuspiam oculos deflectens, ut ad omnem nutum præsto essem. Et ille quidem per omnes me fere plateas circumduxit, magnifice se, quod famulum scilicet haberet, inferens. ego quum nullibi ille consisteret, nihil in foro emeret, tanto majori incedebam lætitia, nihil dubitans domi nos et cibum et reliqua omnia parata inventuros. Meridie jam appe-

*Mendici
validi.*

*Mundu
paupertas.*

tente, primarium templum ingressus, jam peractis sacris, omni-
que dilapsa multitudine solus avelli non poterat; ut essetne ædi-
tuus pæne dubitare inciperem; si non esset, pietatem ejus ac
devotionem vehementer admirarer. Tandem vero et ipse exiens,
mirifice ad gravitatem composito gradu longissimam plateam
ingreditur: quam emensus, nescio per quos amfractus ad angip-
portum quemdam contendit, ibique consistens, casulam quam-
dam reserat, et ingrediens, ut sequar jubet. Quid mihi tum
animi putatis fuisse? Fateor sane primo adpectu 'nihil tam triste
mihi visum. Per scalas male cohærentes enixi, cubiculum intra-
mus, nulla supellectili, nullis utensilibus instructum. Hic ille pal-
lium sollicitè admodum prius, num puræ mihi essent manus,
rogans, humeris suis detrahere me jubet, et excusso pulvere,
complicatum mensulæ imponit. inde in putrem sellam sessum
se recipiens, ociose cujas essem, quarum artium gnarus, et cæ-
tera quæ solent, percontatur. Breviter ad singula respondeo, ut
cui animus jamdudum esset in patinis: jamque imperium ejus
prandium apparandi expectabam. Jam enim duas horas ultra
meridiem dies processerat. Sed quum nec culinæ nidor, nec
quidquam aliud spem mihi prandii promitteret, non potui quin
fortunam meam mirarer simul et miserarer, facile intelligens
quali hero me addixissem: qui diu dubitavi, an ex chamæleontum
forte esset genere, qui aëre victitant. Adeo totis ædibus nihil quod
vel minimam suspicionem Cereris aut Bacchi latentis præberet,
conspiciebatur. Post multos ultrò citroque habitos sermones,
tandem, An pransus essem rogat, Neganti mihi, Atqui ego, ait.
hodie mane largum admodum sumsi jentaculum, quod quidem
omnem prandii appetitum mihi exstipit. Tu quoque rectè feceris,
si famem integram ad cœnam serves. Hic quidem ille non verba
mihi sed lapides loqui videbatur: parumque aberat quin animo
et corpore conciderim, non tam præsentis famis cruciatu, quam
et anteactæ meæ, et futuræ vitæ subeunte memoria. Equidem
cum Plautino illo parasito non immerito suspicabar, Famem fuisse
matrem mihi, cui quidem ego illam gratiam multo majorem

referrem invitissimus, quod ut illa in alvo menses me gestavit decem, ita ego illam in alvo plus annos decem gestarem. Vultu nihilominus ad hilaritatem quantum poteram efficto, Non inquam, here nobilissime, ego ex eo sum puerorum genere, quibus unicum studium est quidquid nacti sunt abligurire, et cupe-diis inhiare. illud dicere ausim (et si adessent priores mei heri, ultrò, scio, testimonium mihi perhiberent.) vix ullum puerum paucioris ac facilioris cibi reperiri. Ille, Macte hac, inquit, tua virtute, mi Lazarille, quæ mihi te multo chariorem facit. Et procorum sane est ventrem cibo distendere. hominum, sobrie ac frugaliter vivere. Sed ô me miserum ! cogitabam, cujus heri omnes famem tam salubrem esse arbitrantur. Hæc mussans, pone januam, micas quasdam è sinu depromtas clam, ut putabam, in os vergo, et maxillas meas exerceo. Id conspicatus herus meus Nobilis, Adesdum, inquit, Lazarille. Quid ego te manducantem video ? Adeo, pudore suffusus : et tria panis fragmenta, uti è sinu depromseram, ostendo. quorum optimum ac maximum ille sumens, Hic, inquit, panis mediusfidius ipsa sui specie mihi allubescit. Sed quid tu ? unde eum habes ? an puris manibus factum putas ? Horum, inquam ego, nihil scio, qualis qualis et undecumque sit, mihi quidem optime sapit. Ille, utinam puris tantum subactus ac pistus sit manibus. Gustum ipse exploravero, simul cum dicto ita tuburcinari incipit, ut certamen mecum suscepisse videretur. Ego id eum agere suspicans, ut penso suo absoluto, mihi in reliquo absolvendo dentium suorum locaret operam, quantum possum strenue quidquid ad manum erat absumo. ille ubi nihil reliquum vidit, micas etiam è vestibis suis colligit. inde è proximo conclavi fictilem urnam depromit, et quum prior ipse bibisset, mihi porrigit. Excuso me verecunde admodum, ac temeti expertum meo ajo. Ille, Cape, inquit, temetum non est, sed unum ex quatuor elementis. quum ergo et ipse pauxillum delibassem (cum fame enim bellum mihi plerumque erat, rato cum siti) et poculum loco suo reposuissem, jubet ut ad alteram

*Mendica
nolilitas.*

*O instructum
bene dominum.*

Cedo nulli.

*Incommodum
similitatis
remedium.*

diligenter observem. Sic altrinsecus consistentes, miserum grabatulum exstruimus, illum quidem tanta duritie, tam tenui apparatu, ut me vix quidquam miserabilius vidisse meminerim. Perticæ aliquot duobus transversis tignis, aptatis ad id foraminibus insertæ erant. His saccus stramine repletus erat impositus, tum lectus superbus admodum, ut qui ne latum quidem unguem vel Regi aut Principi cecisset. Plumisme an tomentis sultus fuerit nescio; hoc scio me sæpius dum molliorem concinnare studui, operam et oleum perdidisse: Pulvinis et culcita instar erant centunculi. Lodices nondum etiam dicere possim, è qua materia aut quo colore fuerint. Dum regium hunc thorum apparamus, jam dies fere abierat. Hic ille bonus paterfamilias, Mi Lazarille, inquit, scis forum hinc longiuscule distare, tum fures, lopodytæ, atque id genus laverniones noctu fere omnibus plateis grassantur. Quid si cenam in crastinum differamus? ego jam quidem nihil omnino annonæ in promptu habeo, ut qui hactenus primarii cujusdam civis mensam frequentarim. nunc tempus et occasio admonet, ut penum ipse instruam, et domicilium quasi figam. Ego, Mei caussa, inquam, mi here, ne sis sollicitus. neque enim unam tantum, sed plures etiam noctes, si usus veniat, citra incommodum cena carere possim. Ille, Quanto rectius hoc, inquit, tu quam plerique alii, qui largioribus et intempestivis epulis vitam sibi præcidunt: ad quam diutissime conservandam nihil utilius est quam permodici cibi usus. Tum ego mecum. Hoc si ita est, Tithono sane ego fuero longævior, ut qui medicorum hoc præceptum, quamquam non ex medicorum consilio, à puero nimis quam accurate observarim. Inter hæc appetente jam nocte, herus meus exutis vestibus in lectum sese componit, ego vero ad pedem spondæ jussu ipsius me reclino. Quam suaviter ille (nam et ipse et impransus et incoenatus cubitum iverat) dormierit nescio: ego quidem tota illa nocte somnum oculis non vidi. interim namque dum animus meus prioris fortunæ pertæsus, futuræ anxius miserum in modum distraheretur, spondæ durities latera mihi totumque corpus affligebat. nec commovere me

audebam, ne heri somnum perturbarem veritus. Quid multis? Veris ego lachrymis ac gemitibus infelicitatem meam deplorabam, et non falso voto mortem mihi imprecabar. Mane quum uterque consurrexissemus, ille quidem per ocium vestes diligenter manibus, quod deessent scopæ setaceæ, à me purgatas, induit, manus deinde ac faciem, me aquam affundente, abluit, tum digitis (neque enim pectinis erat copia) capillos discriminat, et quantum poterat, in cincinnos componit. Quum deinde per cubiculum passus aliquot fecisset, gladium lateri aptandum mihi commonstrans, Hic, ait, quovis thesauro mihi potior est, unus ex omnibus quos faberrimus ille faber Antonius Pincinnius fecit, exquisitissimus. Tum vagina extractum vibrans, Cedo, inquit, mihi quemvis thoracem ferreum, et eum tibi diffectum dabo. Et tu (sic ego apud animum meum cogitabam) Cedo mihi quemvis panem, aut armum bubulum, aut pernam, et dentes mei tibi hæc omnia diffecta dabunt, quamvis illi è ferro, aut chalybefacti non sint. Appenso inde ad latus precioso gladio, et humeris injecto pallio pedem domo effert, et magnifice undique se circumspiciens, per plateas frequentiores et fora velut modulato aut cribrato gressu sese infert. Confectis aliquot spatiis, jubet ut domum redeam, et interea dum sacris ipse interesset, lectum exstruam, aquam è proximo flumine hauriam, ceteraque domestica obeam munia: in primus autem ædes diligenter occludam, ne fures aliquid harpagarent. Et ad hoc quidem vix risum cohibui: quum vero adderet, ut si forte exire negotii caussa vellem, clavim commonstrato ad id loco repone-rem, id dicere mihi visus est, prandium, adeoque omnem vic-tum foris mihi quærendum. Revertens ego, sic mecum meditari cœpi: Deum immortalem, quam multa tu vides hominibus plane abscondita! Quis miserum illum hominem externa æstimans specie, non summo prognatum genere, non invidendis opibus præpollere putet? An quisquam credat, impransum heri et in-ce-natum cubitum ivisse, et hodie è tam vili surrexisse grabatulo? aut micas è Lazarilli sinu depromptas heri esitasse? Quam specio-sis coloribus humana oculatur misera? Hæc aliaque multa et in

O vanitas.

*Alius foris,
alius intus.*

via et domi cogitans, obseratis foribus ad flumen cum urna descendendo : tum forte fortuna herum meum in altera ripa cum duabus puellis colloquentem video. quorum sermonem audiendi cupidus, clam arrepo. Erant hæ ex earum genere quæ matutinis deambulationibus, non, ut ille, famem obsonare, sed sedare student. Et sane raro accidit ut ejusmodi venatrices sine præda domum revertantur. Et jam in sermone consumtis ab hero meo omnibus artis Amatoriæ pigmentis, ilæ eousque processerant, ut jentaculi ultro injicerent sermonem. tum ille, cui marsupium æque frigebat. ac stomachus calebat, expallescere, hæsitare verbis, ex transverso aliquid aliud in medium adducere, ita denique se excusare, ut illæ, vultu hominem aspernatæ, propere ab insalutato quasi discesserint. Propero et ego domum : quam quum vellem verrere, scopas non habebam. nec quidquam aliud videbam, quod me ad adventum usque heri occupatarum teneret, quod ergo reliquum erat, ociosus domi opperiri constitui : sed dudum elapsa hora prandii, ubi herum nullum venire animadverti foras prodeo, clavim quem demonstrat loco repono, et monente ventre, ostiatim victum quærere incipio. Vide quanti sit à teneris adulescere. Quia in hac arte, quam cum Cæco factitaram, tyro non eram, brevi tantum profeci, ut præter necessarium victum aliquid etiam superesset. Illa ipsa vespera, quum jam pane et ventrem saburratum et sinum refertum haberem : per macellum domum rediens, ab anu exta vendente eleemosynam flagito : quæ statim nescio quas reliquias mihi objecit. Hoc commeatu onustus domum peto : quo jam herus ante me venerat, et deposito diligenterque complicato, ut semper solebat, pallio obambula-
bat. Me conspicatus, accurrit celeriter; non sine meo metu, ne plagæ mihi in mundo essent. Placide rogat, unde veniam, ubi fuerim. Respondeo, expectasse me ad horam usque secundam pomeridianam : ad quam quum non adfuisset, foras iisse, et quod videret, à piis hominibus corrogasse : simul annonam meam effundens. Non stomachabatur ille quidem, quod initio subverebar, sed, Ego quoque ajebat, in prandio te aliquamdiu expectavi, sed

*Herus famuli
alumnus.*

quum in mora esses, solus prandium omne absumsi. Te quidem ut frugi et bonæ indolis puerum laudo. Certe enim mendicari melius est quam furari. illud tantum moneo ut quod agis caute agas. ne quis forte te in meo famulatu esse comperiat. ea enim re existimatio mea majorem in modum læderetur. Sed nihil esse periculi facile mihi persuadeo: ut qui in hac urbe paucissimis notus sim. Atque utinam pedem nunquam huc intulissem! Ego, Bono animo es, inquam, mi here. Ex me quidem nemo quidquid hujus est resciscet. Perfruere ergo, inquit ille, cena tua. Deum ego spero in posterum nobis magis fore propitium, et calamitatibus meis finem impositurum. illud vero tu scito, ex quo in hanc domum commigravi, nullum lætum diem mihi illuxisse. *Ædes infaustæ.* Hæc sine dubio ex earum est numero, quæ infaustis sideribus conditæ, infausta quæque incolentibus afferunt atque accersunt. unde mihi certo certius constitutum est, quantocyus hic mensis effluerit emigrare. et commodiorem habitationem quærere. Hæc illo dicente, ego, ne hero lurco aut vorax viderer, ut qui tempus cenæ antevertissem, in ipsum pavementum, quod nulla, ut supra dixi, haberemus sedilia, sessum me recipio, et integram famem simulans, cupide admodum tam panem quam exta emendicata. ante me in sinum effusa, contrudo: à quo famelicus ille nusquam oculos dimoverat. Ita mei Deus misereatur, ut me miseri ilius hominis miseritum est! Etsi enim non ore, sed oculis rogare mihi videbatur; ad communem mensam tamen invitare non audebam, veritus ne id pro contumelia interpretaretur. Tandem ille propius ad me accedens, cum admiratione exclamat, ac per Nobilitatem suam dejerat, vix unquam ullum hominem sibi visum, qui meliore cum gratia et appetitu dentium operam exerceret. Unde salivam sibi quoque motam; et quamvis jamdudum ad satietatem cenatus sit, velle tamen paullulum mecum degustare, inter exta pes erat bubulus: ad quem ille tamquam latus inhians dejectis oculis, Ex omnibus, inquit, cibus, nullus palato meo magis arridet, etiam ipsa ambrosia præ hoc vesci non velim. Rogo humiliter, ut sumeret quod cumque sibi placeret. Sic ille

juxta me considens, totius cenæ participem se fecit, multa magis strenue quam ego tuburcinatus. *Postquam exempla fames epulis, mensæque remotæ*, jubet ut ex proximo conclavi hydriam afferam: è qua quum nihil omnino delibatum viderem, facile animadverti cenam illam, qua perfunctum se herus meus dixerat, esse commentitiam. Cubitum inde concessimus: eaque nocte, sedatis scilicet ventris doloribus, melius, melius uterque quiescere visi. Non diutius vos minutarum rerum narrationibus detinebo. illud tantum vobis assevero, in animo meo nescio quem amorem erga herum hunc meum, licet miserum et famelicum, exarsisse: quem non dubito si quid ei ad manum fuisset, liberalitatem quoque suam erga me deprompturum fuisse, tanto magis et Cæci illius et Plebani, quibus ante famulatus fueram, extremam avaritiam detestabar, qua me homines nequissimi ac sordidissimi tantum ut bonis suis parcerent, ad necem pæne dederant. Admirabar simul hominis hujus patientiam, qui in tanta egestate tantum animum gereret, tamque magnifice soris sese ostentaret, ut è summatibus aliquis esse ac Cræsi divitias possidere videretur. Ex eo sane quotiescunque ardelionem ejusmodi video, vestitu, incesso, gestibus magnifice ac superbe se inferentem, statim animum meum miseratione subit, similem miseriam sub pompa illa latere suspicantis. Jam satis intelligitis, opinor, quæ mea sub hero illo, seu potius allumno meo fortuna fuerit: cujus genus, conditionem, negocia modis omnibus noscere satagebam, sed quum advena esset, diu explorare nihil poteram, donec ipse, credo quod largiuscule alcubi parasitando sese invitasset, quodam die sic exorsus est: Procul dubio, mi Lazarille, præsentem meam fortunam intuens, miraberis quid sit, quod homo nobilis tam paupertinam ducam vitam. quocirca ne sequius aliquid de me aut generis mei Nobilitate suspicere, sic habeto. Patria est mihi Castilia vetus. genus à longa majorum serie ac prosapia, prænobile. Caussam peregrinationi meæ præbuit æmulatio quædam, inter me et vicinum orta. Erat is generis nobilitate sors mihi par, opulentior tamen. Hinc ille cristas altius erigens, salutantem quidem comiter resalutabat,

Vana superbia.

numquam tamen prior me salutare aut honore prævenire dignatus est. Id quum ego nec ferre, nec ob hominis potentiam et auctoritatem satis commode ulcisci possem : exsilium mihi ipse indicare, quam submissione mea ambitionem ejus alere malui. Heic quum ego juvenili simplicitate subjecissem, Mihi quidem non videri isthæc talia ita ad vivum resecanda, nec ob tantillam rem solum vertendum et ipsos penates deserendos ; ille, De te nihil mirum, inquit, mi Lazarille qui puer es, nec in quibus rebus honor et existimatio sita sint nôsti : quæ quidem, Nobili inprimis, ipsa vita chariora esse debent. Egon' inquam paria non facienti reverentiam exhibeam ? Mihi crede, si vel Comes à me salutatus non paribus me ceremoniis resalutaret, nec totum caput, ut nonnulli solent, commoto leviter pileo, aperiret, numquam vel minima reverentiæ significatione me ipsum dignaturum ; quin etiam si eminus venientem videam, vestigia retrolecturum, aut in proximas ædes secessurum. Si nescis enim, nemini mortalium quisquam Nobilis quam Regi aut Principi suo, post Deum, debet reverentiam : nec ulla res est in qua vere Nobilis honorem suum atque existimationem pertinacius defendere ac nemini cedere teneatur. Memini opificem quemdam in partia mea, quum nimis familiariter me salutaret, acerbe à me increpitum, atque etiam, parum abfuit, verberibus dedolatum fuisse. Et profecto non ea mei generis est conditio, ut cujusquam imperium pati debeam. Crede mihi, si tantum soli haberem in urbe Toletana quantum in mea patria, satis superque mihi fore unde viverem. Nunc illud quoque res meas valde affixit, quod patrimoniale illud meum prædium, collapsa domo et agris non tam incuria quam cultorum inopiâ neglectis, inutile fere mihi factum est, ac tandem usuris ac pensionibus absorptum. Ego tamen quidvis potius petiti paratus sum, quam ut quiquam magnati, præterquam ipsi Regi, aut magno alicui Principi inserviam. Scio enim quæ sit famulantium conditio : qui si placere heris suis studeant, reliquorum contubernalium odia incurrunt. Quod si quis ad nutum ac voluntatem heri accommodare se non possit, quid, Deus bone,

tali homine comtemptius ac miserius fieri queat? Si mihi tamen famulatum ejusmodi obire necesse sit, hoc inprimis mihi ipse imperare velim, ut promptus sim ad omnia obsequia, ut hero in omnibus assenter, cum ajente ajam, cum negante negem, nullo veri aut falsi discrimine, ridenti arrideam, applaudam ineptienti, in omnibus denique illud caveam, ne quid dicam aut faciam quod vel minimam ei molestiam aut offensiunculam mihi creare possit. Vidi plerosque id genus homines hoc unum agere, ut præsentibus heris rerum omnium, etiam nullius momenti, satagant, iisdem absentibus, omnia susque deque habeant: tum si quid secus acciderit, reliquos contubernales etiam magis fidos ac diligentes inclament et objurgent iis verbis, quæ ab hero clam auscultante audita, firmissimam diligentiae ac fidei animo imprimant persuasionem. De reliquis Aulicorum moribus, mi Lazarille, nihil amplius dicam, quam mirari me, et esse quemquam qui in tam impura comministrantium colluvie tam ingratas heris servire velit: et reperiri Principes ac magnates, qui tam improbam Assentatorum oculis tantum servientium turbem ferre possint. Mihi tamen si fortuna magni alicujus Principis favorem conciliaverit, nihil prius futurum sit quam omnibus obsequiis in re quilibet eundem retinere atque augere.

*Herus
fugitivus.*

Hæc quidem ille, simulque alia multa quæ jam non occurrunt, mihi memorabat: quum ecce senex quidam cum muliere in domum nostram irrumpit, rationes profert, pecuniam tam pro ædium quam lecti usura pactam flagitat. Erat verò herus ille meus ea modestiâ ut neutiquam irascereetur; sed sollicite inprimis moram solutiones excusaret, rogaret tandem ut vesperi redire vellent, interea se pecuniam à collybista petiturum. Degressis illis, bonus vir cum omni ornatu ac substantia sua, more solito, progreditur. utque ædes interim diligenter custodiam jubet. Mox cum vespere redeunt creditores; quum ad multam usque noctem frustra exspectassent, oclusis foribus domum et ipsi eunt, ego ad vicinos diverto. Quid postea vel hero meo vel creditoribus acciderit nescio. equidem hoc affirmare possum, non me ab hero, sed herum

à me afugisse. Hoc modo novum quærere dominum coactuss Gazzagliam tandem veni: ibique ducta in uxorem Senatori, cujusdam nobilis ancilla, ejus commendatione honorabile manus adeptus sum, ut scilicet vino præconium saciam. Et cetera quidem in familia mea recte se habent, nisi quod uxoris meæ lubricitatem invidi mihi exprobrent. Sed dicant illi quod lubet: mihi certum est nihil sequius suspicari, ut cui uxoris meæ probitas omnium optime sit explorata.

CANTOS POPULARES AMERICANOS

EL ROMANCE EN AMÉRICA

El romancero americano está por hacer, ó por mejor decir, están por coleccionar tantos y tantos romances de abolengo español ó de cepa americana, que, con diversos nombres, resuenan en ranchos y haciendas rurales. — Ya en el campo y sólo entre el *paisanaje* es dable oír estos restos del Romancero español. Quien quiera recolectarlos, no podrá hacerlo en las urbes atiborradas de emigrantes y de civilización europea : ha de perderse en las pampas, internarse en las *abras* andinas, escalar la altiplanicie, hacer en fin vida nómada-ecuestre.

Casi por este procedimiento, es decir, como profesor rural, aquí y acullá, en la Argentina y Bolivia, es como he podido cojer al vuelo un puñado de romances y relaciones. Algunas de estas composiciones salieron por primera vez en la « Revista de Archivos » (Madrid, Enero 1902) y en « Cultura Española » (Madrid, 1906). Las demás, que son la mayor parte, las publica ahora la *Revue Hispanique*. Más adelante ordenaré la abundante copia de cantares y de romances bilingües que poseo.

Cúpleme añadir que hasta ahora no he visto publicado ninguno de estos romances, exceptuando uno que otro con tal ó cual variante. Lo que sí no podré expresar es la emoción que me embargaba al oír en lugares tan apartados y recónditos, algunas de las remembranzas de la madre patria, condensadas en cantares y romances, llevadas allí por mujeres, niños y soldados del tiempo de nuestro imperio americano, y allí conservadas por la tradición con fidelidad é insistencia venerandas.

Ciro Bayo.

I

— ¿ Ha visto usted á mi marido
en la guerra alguna vez?
Si acaso lo hubiera visto
deme V. las señas dél —

— Mi marido es un buen mozo
alto, rubio, aragonés,
con los pobres obsequioso
y con las damas cortés :
en la punta de la lanza
lleva un pañuelo bordés,

que cuando yo era *chotila* ¹
 en la escuela le bordé.
 Mi marido fué á la guerra
 con Cañete el visorey,
 tres años le he esperado
 y otros tres le esperaré.
 Si á los tres años no viene
 monjita me meteré
 en las monjitas del Carmen
 ó en las de santa Inés.
 T'res hijas que me han quedado,
 dos las repartiré :
 una en casa doña Juana,
 otra en casa doña Inés ;
 y la más chiquirritita
 conmigo la quedará,
 para que me barra y friegue
 y me guise de comer.
 Mi marido es un buen mozo
 alto, rubio, aragonés ;
 á quien dél nuevas me traiga,
 en albricias le daré.
 si por vivo, cien ducados,
 si por muerto, ¡ ay de mé !

(ARGENTINA.)

II

Se levanta el conde Nuño
 la mañana de San Juan
 á dar agua á su caballo
 en la ribera del mar.
 Mientras el caballo bebe,
 Nuño se pone á cantar ;
 la Reina le está escuchando
 dentro su palacio real.
 — Despierta, dice á su hija

si acaso dormida estás,
 oirás lo bien que canta
 una sirena en el mar.
 — Parece que no es sirena
 en el modo de cantar,
 sino que es el conde Nuño
 que me viene á demandar.
 — no te dé cuidado, hija,
 que lo mandaré matar.
 — No lo mandes matar, madre.
 que con él me enterrarán.

Mas la Reina, de envidiosa
 al punto lo hizo matar.
 Lo alzan en andas de oro,
 á ella en andas de cristal,
 y los fueron abajando
 al contrapié de un altar.
 Dos arbolitos nacieron
 en una llana amistad :
 de los gajos que se alcanzan
 besos y abrazos se dan,
 y la reina de envidiosa
 luego los mandó cortar :
 ella se volvió paloma,
 él se volvió gavián.

(ARGENTINA.)

III

— Non creyades rey Felipe
 lo que acaso os contarán,
 que el hermano de Pizarro
 rey se quiso coronar.
 Si vos sois el sol de Austria
 ¿ quién puede el sol eclipsar ?
 Yo bien quise ser la luna,
 pero no ser vuestro igual.

1. La pollita criolla (Bolivia).

Vos el oro de la Europa,
Yo la ~~plata~~ de Ultramar;
una liga de tal ~~meca~~
no han dejado amalgamar.
Si el Marqués ¹ os ganó un reino,
Yo bien lo supe aumentar :
el ensanchar vuestro imperio
llaman lesa majestad.
Mañanita, rey Felipe
el cuello me cortarán;
mis cabellitos al aire
uno á uno los darán.
Las señoras peruleras
luto por mi llevarán;
meteránme en una urna
de azabache y de cristal
y en una « huaca » de plata
aluego me enterrarán.
El bonete venció al casco
bien le podeis, rey, premiar,
haciendo al bonete mitra
ó birrete cardenal ².

(BOLIVIA)

IV

Se levanta el rey Filipo
una mañana sin sol
en el palacio encantado
que en el Retiro labró.
Ni quiere asistir á misa,
ni ver á la Calderón,
ni recibir á Olivares
ni al Obispo inquisidor.
Por afuera esta nevando,
pero el rey no lo sintió,

antes bien, el su colete
por la ropilla trocó.
Si le hablan no responde
ó responde á media voz,
que parece que ha venido
~~sordo~~ y mudo de Monzón.
El ~~soco~~usco le traen
que tampoco lo probó:
un montero de ~~Espinosa~~
en su lugar lo tomó.
Haciendo la zamba cueca
llega á su vera el bufón,
Felipe, desque le vidó,
un puntapié le arrimó —
A escribir se determina
y á la mesa se arrimó,
con una pluma tajada
de un águila que él mato.
El papel gasta de luto
desque Portugal perdió,
y en él pasando la pluma
estas líneas escribió :
« Conde-duque si estais malo
vuestro doctor seré yo,
desterráos á Loeches
y por siempre os guarde Dios. »

(BOLIVIA.)

V

No me vengas con amenazas
ni con cartas de perdón,
porque yo no he de quererte
porque quiero á un español;
caballero bien nacido
del *condado* de León,

1. El Marqués de Altavillos (Francisco Pizarro).
2. Efectivamente, el rey D. Felipe 2º premió al licenciado Gasca, á su vuelta del Perú, con el obispado de Sigüenza.

que embarcado viene á verme
en el barco del amor.

Tres meses há que navega,
¡ quiera guardármelo Dios!

Es misia ' madre su tía,
es mi primo el español.

Los mismos años tenemos
yo y mi primo el de León.

El mismo día nacimos,
el día de la Asunción.

El nació á la media noche,
yo nací al salir el sol :

el será el sol, yo la luna,
en uno seremos dos.

Tres meses ha que navega
¡ quiera guardármelo Dios!

(ARGENTINA.)

VI

— A Madrid de las Españas
madre mía llevame,

sino me llevas, de juro '
de pena me moriré —

— No te mueras, hija mía,
que á Madrid te llevaré

en un bergantín de plata
que para ti compraré —

— Dí, madre, si á Madrid vamos
¿ veremos al señor rey ?

— Si hijita, le pediremos
una cartita al virey —

— Y una *posdata* en que pida
que me case con marqués —

— No hijita, que el rey al verte
ha de hacerte su mujer.

(BOLIVIA.)

VII

Dormite, hijo, dormite
si no te dormis,

vendrá por los aires
el señor Merlin —

En un potro moro '
cogido a la crin

con botas de potro '
poncho carmesí,

el lanzón en ristre
ginete hacia aquí.

Bartolo, Bartolomé,
¡ ay qué miedo me da á mi !

Santo Tomás, san Tomé,
libráme, amen, de Merlin '.

(ARGENTINA.)

VIII

El conde don Nuño
madrugado está

porque á su casita
quiere ya arribar.

Al Perú se fué
dos años hará,

del Perú ya es vuelto
aquí al Paraguay.

Plata y oro trae
y perlas del mar,

1. Mi señora.

2. De ueras.

3. Color de caballo.

4. Calzado de gauchó.

5. Esta estancia entre arrillo y oración, parece representar la personificación
de Merlin del indio *malón*, terror de las antiguas haciendas pampeanas.

diez pares de ovejas,
de cabros un par —
Las ovejas balan
balan sin cesar.
Pregunta don Nuño
— Por qué balarán?
Llévenlas al río
quizá sed tendrán —
Las ovejas balan
balan sin cesar —
Responde don Nuño
— Por qué balarán?
Llévenlas al pasto,
quizá hambre tendrán —
Las ovejas balan
balan sin cesar.
— Vaya, soldaditos,
échenmelas val —
— No puede ser ésto,
señor capitán,
que *laten* los perros
allá en el palmeral —
Don Nuño y los suyos
acuden allá,
los indios los matan,
murió el capitán;
tristes las ovejas
balan sin cesar ¹.

(ARGENTINA.)

IX

Atabaliba está preso
está preso en su prisión,
juntando está los tesoros
que ha de dar al español.
No cuenta como el *cristiano*²
sino en cuentas de algodón ³.
El algodón se le acaba
pero los tesoros no.
Los indios que se los traen
le hacen la relación —
— Este metal es la plata
que al Potosí se arrancó,
este metal es el oro
de vuestro templo del sol,
estas las perlas, que el mar
en la playa vomitó;
estas piedras, esmeraldas
que el reino de Quito dió;
estos bermejos rubios.....
— Estos no los quiero yo,
que son las gotas de sangre
que mi hermano ⁴ derramó.

(BOLIVIA.)

X

— A dónde va el caballero
de punta en blanco y galán? —

1. Tomada de un « capataz » paraguayo empleado en la pampa de Tapalqué (B^a A^a). Esta relación está basada en el hecho de haber sido Nuño ó Ñuño de Chaves el importador de ovejas en el Paraguay, y en la desastrosa muerte de caudillo (*conde* don Nuño en la relación) en una emboscada india al regreso del Perú.

2. El blanco bautizado; el vulgo.

3. Los « quipos » peruanos.

4. El inca Huáscar muerto por orden de Atahualpa.

— A las justas de Zamora
por las fiestas de San Juan —
De allí parti hará diez años,
ya no me conocerán.
¿ Conoceis vos ventura
las hijas del conde Illán ?
— Las conozco, ellas son tres
Elvira, Isabela y Paz,
una rubia, otra morena,
la otra buena como el pan —
— ¿ Casaron, están solteras
ó prometidas están ?
— De doña Paz se publica
que á desposarse ahora vá —
— Válgame la Virgen santa!
eso si que no será —
— Mirad, señor caballero,
que es un rey vuestro rival.
— Ni que sea el preste de Indias
ni el emperador del mar —
— Sabed que es con Jesucristo
con quien se va á desposar —
— Ante adversario tan alto
digo amen y vuelvo atrás,
y á Doña Paz le decid
á él me quiera encomendar. —

(ARGENTINA.)

XI

Don Claros con la infantita
está bailando en palacio,
él viste terno de seda
ella falda de brocado.
A cada paso de danza
va diciendo el conde Claros :
— A la huellita huella
dame la mano.

— Como se dan la mano
los escribanos.
— A la huellita huella,
dame tu brazo.
— Como se dan el brazo
los cortesanos.
— A la huellita, huella,
dame un abrazo... —
La infantita que oye esto
rezongando se hace á un lado.
— A la huellita, huella,
canta don Claros,
« no hay mujer que no caiga
tarde ó temprano. »

(ARGENTINA.)

XII

Una tarde de verano
va á bañarse á la laguna
la hija del rey don Sancho,
el rey de la Estremadura.
Va sin guardas, ni monteros,
sólo una dueña le ayuda,
que la destoca y descalza
y las ropas le desnuda.
Mientras que se está bañando
la sorprende el moro Muza ;
tanto gusta de la infanta
que se la lleva á la grupa.
La vieja pataleando
grita con furia :
— por qué no bajan patos
á mi laguna ?

(ARGENTINA.)

XIII

La campana del convento

1. Baile popular argentino ó rio-platense y del que apenas queda vestigio.

está llamando á los fieles,
lantarantán, lantarana,
lantarantán, lantarana.

Los hombres no le hacen caso,
 le hacen caso las mujeres.
 Las monjitas en el coro
 de dos en dos aparecen :

la campana mientras toca
 la abadesa se adormece :
 la campana dice, *dán !* —
 las monjitas dicen, *déme.*
 — Déme el señor un galán
 que aquí entre y se me lleve. —
 (BOLIVIA.)

Sin ceder en importancia folk-lorista, pueden clasificarse en otra agrupación los romances festivos y religiosos, más usuales que los primeros, en juegos infantiles y en labios de mujeres. A ese género pertenecen los siguientes :

XIV

- (a) Mañana es domingo,
 día de perdón,
 se casa la cabra
 con el cabrón.
 — ¿ Quien es la madrina ?
 — Doña Catalina.
 — ¿ Quién es el padrino ?
 — Don Juan Barrigón.
 — ¿ De qué son las bodas ?
 — De cola ratón.
 — ¿ De que es el chupe ?¹ —
 — De carne de chulupe².
 — ¿ De qué es la merienda ?
 — De carne de rienda.

(ARGENTINA.)

XV

- (b) — ¿ Quién se ha muerto ?
 — Don Juan Tuerto.
 — ¿ Quién le canta ?

- La garganta.
 — ¿ Quién le grita ?
 — La negrita.
 — ¿ Quién le llora ?
 — La señora.

(ARGENTINA.)

XVI

- (c) Ya te he dicho, muchachito,
 que no te *metás* conmigo,
 te he de entrar por un bolsillo
 y salir por el ombligo.
 Te he de tirar por arriba,
 te he de dar doscientas vueltas
 como bola sin manija³,
 te he de tirar por la pata
 como oveja en un corral,
 te he de dar una paliza
 y mandarte al hospital,
 comerás huevos podridos
 y también *locros*⁴ sin sal.

(ARGENTINA.)

1. La sopa boliviana hecha de papas cocidas en agua (ó en leche, cuando repican gordo), á lo que se añade *choclos* (espigas de maíz tierno), ají, *aca* y *chuño* con tajadas más ó menos suculentas.

2. Cucaracha. Es voz quichua.

3. De que se sirven los gauchos para bolear avestruces.

4. Especie de olla podrida, llamada también « olla de pasajero ».

XVII

Oración contra el rayo

Bartolomé se levantó
con su gallito cantó,
piés y manos se lavó,
un bastón de oro tomó,
con Jesucristo encontró,
San Jesucristo le dijo:
— *Volvéte*, Bartolomé
á tu casa y tu mercé,

yo te daré, tan, tan, tón
casa de bendición,
que no caiga piedra y rayo,
ni muera mujer de parto,
ni criatura de espanto.
Espíritu, espíritu santo,
santo, santo, santo.

(ARGENTINA.)

XVIII

Leyenda guaraní que dicen en castellano algunos rancheros paraguayos :

Santo Tomé iba un día
orillas del Paraguay
aprendiendo el guaraní
para poder predicar.
Los jaguares y las pumas
no le hacían ningún mal,
ni los *jejenes*, ni avispas,
ni la serpiente coral.
Las *chontas* y *motacúes*
palmito y cocos le dán,
el *mangangá* le convida
á catar de su panal.
Santo Tomé los bendice
y bendice al Paraguay.
Ya los indios guaraníes
le proclaman capitán.

Santo Tomé les responde :
— Os tengo de abandonar,
porque Cristo me ha mandado
otras tierras visitar.
En recuerdo de mi estada
una mercé os he de dar,
que es la yerba paraguaya
que por mi bendita está.
Santo Tomé entró en el río,
y en peana de cristal
las aguas le empujarían
á las llanuras del mar.
Los indios de su partida
no se pueden consolar,
y á Dios siempre están pidiendo
que vuelva santo Tomás.

ROMANCES CAMPESINOS.

XIX

Verde es el romero
morada la flor,

pero en reventando
significa amor.

Verde está la lima ¹
 cuando está en botón,
 pero en madurando
 rubia como el sol;
 no te desconsueles
 alma de los dos;
 pintará la fruta
 se abrirá la flor;
 tu seras la lima
 yo seré la flor.

(ARGENTINA.)

XX

Las niñas de Tucumán
 cuando van á misa en coche,
 lo primero que preguntan
 si es buen mozo el sacerdote.
 No les gusta fray José
 porque se afeita el cogote,
 ni les gusta fray Andrés
 con más barbas que Iscariote.
 Gustan del padre Luis
 lindo como un monigote ²,
 rubio como la mazorca
 y más dulce que el camote ³

que dice la misa aprisa
 y aun se la dice á las doce.

(ARGENTINA.)

XXI

— Yo no soy de este pago ⁴
 soy de Valcarce,
 la que quiera venirse
 puede aprontarse.
 Le daré una tapera ⁵
 para alojarse;
 le daré una chacra ⁶
 donde trabaje;
 comerá maíz frito
 tiras de charque ⁷;
 chupará caracúses ⁸
 picos de mate ⁹;
 montará en un bichoco ¹⁰
 de buen pelaje;
 de yapa ¹¹, habrá rebenque ¹²
 más que se harte...
 Vaya, que yo me vuelvo
 solo á Valcarce,
 porque ninguna gaucha
 quiere aprontarse.

(ARGENTINA.)

1. El fruto del limonero.
2. Monaguillo ó acólito.
3. Batata ó boniato.
4. Distrito rural.
5. Rancho viejo y destartelado.
6. Huerta.
7. Charquicán ó carne salada.
8. Tuétanos ó meollos.
9. Calabacín donde se toma la yerba mate.
10. Caballería vieja y enferma.
11. De añadidura.
12. El látigo de mano.

XXII

El siguiente romance es bilingüe, castellano-guaraní. Procede de Santa Cruz de la Sierra (Bolivia) cuya fundación se hizo por españoles venidos del Paraguay.

El amor queme pro fesas
necesita *getapú* ¹,
viviremos si te cuadra
cual *vibosi* y *motacú* ².
Te ceñiré una corona
con flores del *urucú* ³
salpicada con brillantes
de volanderos *tucús* ⁴.
Te daré á beber el agua

en cascarón de *tatú* ⁵,
te daré á sorber las yemas
de los huevos de *ñandú* ⁶.
Viviremos si te cuadra
cual *vibosi* y *motacú*;
viviremos de este modo
en paz yo y en gloria tú.

(BOLIVIA.)

MILONGAS Y PAYADAS

XXIII

Una mujer he querido,
tengo bastante con una,
porque las mujeres son

como el chajá, para espuma.
¡ Ah malhaya ⁷ la chajá ⁸
que se muere quando enviuda !
¡ qué tatusa ⁹ la mujer

1. Cuña que se añade al pié de una silla, mesa, etc., para que el mueble no se mueva.

2. Trepadora y especie de palmera, respectivamente.

3. Planta tintórea.

4. La luciérnaga.

5. Armadillo.

6. Avestruz americano.

7. Interjección que en boca del paisano argentino reemplaza á ¡ ojalá ! que nunca dice.

8. El chajá (*Palamedia Chavaria-Tero*) es una gallinacea de las pampas. Se dice que el chajá es « pura espuma », por su carne floja y babosa. Los ingleses las llaman « aves de amor » porque son monógamas y se asegura que cuando algún cazador llega á matar á uno de los consortes, el otro no tarda en morir de pena cerca del sitio donde ha sido privado del que amaba.

9. Derivado de *tatú* ó *armadillo*, emblema de la parrandera por sus excursiones nocturnas.

que otro compañero busca
cuando el bacán ¹ se le muere,
ó le meten en caña ² !

XXIV

Chacarera, chacarera, ³
chacarera de la Rioja ⁴,
en todo el pago es sabido
que á tu chaquito se compra.
Cuando tú no lo ofertabas,
era jardín, era gloria :
le rompieron la tranquera ⁵
y es corral de la recoba ⁶.
! Qué lástima de chaquito,
chacarera de la Rioja,
hoy cicuta y maciega ⁷,
ayer andén de la gloria ⁸ !

XXV

Si tu me quisieras

como yo te quiero,
serías tu el horno
y yo el panadero ;
serías la chala ⁹
yo harina ó afrecho ¹⁰
serías la huminta ¹¹
yo el dulce relleno :
serías las brasas
y yo el jurgunero ¹².

XXVI

Mi gaucha y mi pingo overo ¹³
cantaron para el carnero ¹⁴ ;
¡ qué mujer ni qué demonio,
mi caballo es lo que siento !
A la vera de un ombú ¹⁵
dos hoyos hice en el suelo,
en uno enterré á mi gaucha,
en otro enterré á un overo.
En cima de cada hoyo

1. Querido, *bel ami*.
2. Cárcel, en el argot porteño.
3. Que cultiva ó posee una *chacra* ó un *chaco* (huerta y campo de cultivo).
4. Una de las 14 provincias de la Argentina.
5. Talanquera. Portón de tablas para que no entre el ganado.
6. Así se escribe en Sud-America y equivale á mercado ó plaza de abastos.
7. Yermal inculto.
8. Léase « escalón de la gloria » ; porque *andenés* son unos escalones en las laderas, con cultivos, « á modo de pirámides de verdura », agrega W. Prescott, el historiador.
9. La envoltura de la espiga de maíz.
10. Como en Andalucía, el salvado.
11. Empanada de maíz. Manjar suculento por el relleno é ingredientes con que se adereza.
12. Como en Andalucía, el palo con que se remueven las brasas del horno.
13. Pingo-corcel, caballo ligero.
14. Se murieron.
15. Arbol frondoso (género *Fitolaca*), característico de la América del Sud, y único que crece espontáneamente en le Pampa.

trasplanté dos durazneros ¹
 el del pingo dá duraznos,
 el de la gaucha^o está seco.

XXVII

Muchas veces me comparo
 con el pobrecito estero ²;
 si con agua, lagunita
 con gallinetas y teros
 y batos y miraflores ³;
 si no, totoral ⁴ desierto
 con sagaipés ⁵ y con cieno.
 Muchos compadres y amigos
 si gastas rumbo y dinero;
 y tocar piante de suena ⁶
 como se te hiele el sebo ⁷.

XXVIII

Las monjas de santa Clara

hacen chicha y guariflé ⁸
 por ser mañana la fiesta
 del patriarca San José.
 José estrena camijeta ⁹
 de subido mordoré ¹⁰,
 la guagua ¹¹ un traje á la moda,
 de currutaco francés,
 como se visten los pepes ¹²
 por ser de Francia el virrey.

XXIX

Vámonos á Buenos Aires
 que vá la carne barata;
 una niña dan por medio ¹³
 una vieja dan de yapa ¹⁴;
 nos darán en el cuartel
 mate amargo y china pampa ¹⁵,
 y si vivamos ¹⁶ la Unión
 poncho bicharaco ¹⁷ y plata.

1. Como en Andalucía, el melocotonero.
2. Ó *bañado*. Lagunas artificiales formadas por los rebalses de los ríos, que se secan en el verano.
3. Aves acuáticas de la Pampa.
4. La *totorá* es la enea.
5. Especie de sanguijuela.
6. *Tocar piante* : irse. *De Suena* : á la escapada, más que deprisa.
7. Frase adverbial : quedar uno arruinado, y también morirse.
8. La *chicha* es la cerveza de maíz. El *guariflé* es una especie de ponche ó cordial.
9. Camisón sin mangas, ancho y ceñido por la cintura que usan los indios de las antiguas misiones jesuíticas. El *tipoy* es la túnica de sus mujeres.
10. Como en francés, morado.
11. Infante ; aquí, el niño Jesús.
12. Los lechuguinos ó elegantes bolivianos (y también venezolanos).
13. Medio peso.
14. Por añadidura.
15. India pampa ó de la raza auca.
16. Damos vivas.
17. Poncho ó capote-manta americano, listado.

Con gringos y cajetillas ¹
 jugaremos á la taba ²;
 nos pisarán mazamorra ³
 las manitas de las damas.
 Vámonos á Buenos Aires
 que allí triunfa la gauchada
 con el chiripá ⁴ punzó
 y la gorra colorada.

XXX

Soy en el juego de amores
 un desgraciado tahir
 que al final de la partida
 se queda triste y aflús ⁵.
 Las mujeres me han salido
 más flojas ⁶ que no el tatú ⁷
 más hablantinas ⁸ que loro
 más matreras ⁹ que ñandú ¹⁰.

Venimos de Gualeguay.
 vamos á Gualeguaychú ¹¹,
 cambien otros de mujeres,
 que yo las hago la cruz.

XXXI

Todas las buenas mozas
 son perseguidas
 como naranjo nuevo
 de las hormigas:
 todas las machusconas ¹²
 son perseguidas,
 como fruta madura
 de las catitas ¹³:
 todas las que son fieras ¹⁴
 son destruidas
 como, por la cigüeña,
 las sabandijas.

1. Los extranjeros y señoritos perseguidos por los feroces sectarios de Rosas.
2. El carnicol de la vaca.
3. Maiz pisado en mortero y luego hervido en agua ó leche.
4. Especie de zaragüelles gauchescos.
5. Limpio, sin una blanca.
6. Holgazanas, indolentes.
7. El armadillo.
8. Habladoras.
9. *Matrero* es *cuatrero*: el ladrón por antonomasia entre el gaucho, esencialmente pastor ó ganadero.
10. El avestruz americano.
11. Localidades argentinas.
12. Machusca. Voz quichua. Mujer jamona.
13. Cotorras.
14. En estos países *fiero* es sinónimo de feo, que aquí no se usa. Por cierto que Quevedo lo emplea en igual sentido en su letrilla

Poderoso caballero es Don Dinero.
 Y pues quien te trae al lado
 Es hermoso *aunque sea fiero*,
 Poderoso caballero, etc.

XXXII

Aquí me pondré á cantar
con la guitarra sin prima,
porque lo que he de cantar
son tristezas, no alegrías;
cantaré á la medinochea

al salir las tres Marías ¹,
porque María se llama
la que el ánima me quita:
y dejaré de cantar
acasi ² que nazga el día
para que no me remede ³
el gallito de la esquina ⁴.

CIELITOS

Han caído en desuso esas danzas coreadas tan en boga al tiempo de la Independencia argentina. — El Sr. Justiniano Carranza ha publicado una copiosa colección de estos cantares patrióticos, más eruditos que populares, pero no trae ninguno de los dos que van á continuación.

XXXIII

Cielito, cielo, cielito,
cielo de la Independencia,
el sol de la libertad
luce brillante en tu esfera;
con tus alegres colores
nos pintaste la bandera ¹.
Cielito, cielo, cielito,
cielo de la Independencia,
consérvate siempre azul
y alegría nuestra bandera.

XXXIV

Cantemos todos — « Cielito,
viva el cielo de la Unión,
que el pampero de la Plata
de nubarrones limpió;
sus ráfagas se sintieron
en Chacabuco y Maipó ².
Cielito, cielo, cielito,
nuestra causa ya triunfó;
Cielo de la Independencia
en tu cielo apareció
un letrero en que está escrito:
viva el cielo de la Unión ³. »

1. Las tres estrellas de la costelación de Orión, que brillan en el hemisferio sud.

2. Vulgarismo cruceño equivalente de tiempo, peso y medida. Llega *acasi* una persona cuando llega á la hora de comer; *acasi* el peso, cuando corresponde con la medida; la botella vino *acasi* cuando el contenido cupo exactamente en el recipiente, etc. ⁴

3. Que no me haga burla.

4. Pulpería ó ventorrillo rural. En los pueblos es la tienda de ultramarinos que por lo regular, se establece en las esquinas de las calles.

5. Los colores nacionales argentinos son el blanco y azul.

6. Dos batallas ganadas en Chile por el ejército chileno-argentino mandado por el general San Martín.

7. « Las Provincias unidas del Sur », se titularon las del Plata al iniciarse la guerra de la Independencia.

VARIA

Logares da litteratura portuguesa ainda não explicados.

A PALAVRA « TAIBO » EM CAMÕES, ANTONIO PRESTES, RIBEIRO CHIADO
E JORGE FERREIRA DE VASCONCELLOS.

No NOVO DICCIONARIO do Sr. Candido de Figueiredo encontra-se o seguinte artigo :

* TAIBO, m. (ant.) logar *ou* posição indecorosa? *adv.* sem sabôr? Cfr. Camões, *Rei Seleuco*, cit. por Moraes, *Diccion.* (do lat. *tabes*?).

E NOS SUBSIDIOS PARA UM DICCIONARIO COMPLETO do Sr. Cortesão lê-se :

TAIBO*. Ex. : Dormir guarda nunca *taibo* (A. Prestes, *Autos*, p. 35). — Não posso entender onde a bebida da may a tem em *taibo* (J. F. V., *Ulys.*, p. 54).

Comquanto não nos pareça difficil interpretar a palavra *taibo* nos passos mencionados pelos dois lexicographos, ella não foi ainda explicada ou o foi apenas erradamente. Nós conhecemos outro logar que nos conserva aquelle vocabulo e em que podemos determinar a sua significação com toda a segurança. Referimo-nos ao seguinte trecho de Antonio Ribeiro Chiado, p. 129 da edição do Sr. Alberto Pimentel¹.

FERNÃO

Mas todavia tem mau saibo.

VASCO

Por vossa vida!

FERNÃO

Pardelhas!

Vinho de duas orelhas

Assentae que nunca é *taibo*.

1. A respeito d'esta edição veja-se a critica do Sr. Epiphanio Dias na ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE, vol. XV, p. 550 sqq.

Em nota o editor interpreta o vocabulo *taibo* por *insulso*. Veremos que tal interpretação não tem razão de ser. Este passo constitue por assim dizer um problema com duas incognitas: *vinho de duas orelhas* e *taibo*. Conhecido o valor da primeira, determina-se immediatamente o da segunda. Ora, *vinho de duas orelhas* facilmente podemos saber o que significa. No DICIONARIO de Moraes, s. v. *orelha*, lê-se: *Vinho de orelha*; bom: « este vinho he *d'orelha*, por S. Pisco » *Ulis* (do Fr. *vin d'une oreille*: o *vin de deux oreilles* é mau). Littré, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, s. v. *oreille*, diz: « Vin d'une oreille, le bon vin; vin de deux oreilles, le mauvais; on appelle ainsi le bon vin, parce que le bon vin fait pencher la tête de celui qui le goûte, d'un côté seulement; et le mauvais vin, parce qu'on secoue la tête et par conséquent les deux oreilles (c'est l'explication donnée par de Brieux). »

Se, portanto, o *vinho de duas orelhas* é mau, deve concluir-se que affirmando-se que esse vinho nunca é *taibo*, se quer dizer que nunca é *bom*. Logo *taibo* equivale a *bom*.

Vejamos agora se este sentido convem aos outros logares em que aquelle termo occorre. O DE ELREI SELEUCO, a que o NOVO DICIONARIO, allude, é como segue:

ALEXANDRE

Dizei ora outra [cantiga] melhor
Com que nos atarraqueis.

PORTEIRO.

Ora esperae e ouvireis:
Se a esta não dais louvor,
Quero que me degolleis.

CANTIGA.

Com vossos olhos Gonçalves,
Senhora, captivo tendes
Este meu coração Mendes.

ALEXANDRE.

Essa parece mui *taibo*,
Porque mostra bom indicio.

PORTEIRO.

Vos cuidareis qu'eu que raivo.

ALEXANDRE.

Todavia tée mão saibo,
Ora mal lhe corre o officio.

PRINCIPE.

Tá, não vá mais por diante
A zombaria, que he má :
Cantae qualquer dellas já ;
Qu'esse Porteiro he galante,
Ninguém o contentará.

Os versos

Essa parece mui *taibo*
Porque mostra bon indício

devem proferir-se em tom ironico, segundo se deprehende do contexto, e nesse caso o primeiro d'elles quer dizer de modo zombeteiro que a segunda cantiga « parece *muito boa* ou *muito bem* », ao contrario do que succedeu com a primeira.

Segundo crêmos, o mesmo sentido quadra tambem ao trecho de Antonio Prestes, que transcrevemos da edição de Tito de Noronha, Porto, 1871, pag. 35 :

CAVALLEIRO.

Repousem os officiaes.

MESTRE.

Irmãos, não trabalheis mais,
Repousae, que a Deos agrada
Repousar, não que durmais.

BOM SERVIÇO.

Dormir guarda nunca *taibo*.

1. Veja-se a critica feita a esta edição pelo Sr. Epiphanio Dias na REVISTA LUSITANA, t. I, p. 86 sqq.

Este ultimo verso quer dizer que « nunca é *bom*, que não convém que a guarda ou sentinella durma ».

O passo de Jorge Ferreira de Vasconcellos, citado no SUBSIDIOS é o seguinte :

HYPOLITO.

Monsenhor Barbosa, tenho de tomar convosco um grande conselho, respondi-me como homem que o lê e entende, e lhe passa cada hora pela mão : e a experiencia he may das cousas, porque dos experimentados se fazem os arteiros.

BARBOSA

Homem sou eu, que do meu mester outrem vos dará peor razão de si : por tanto proponde brevemente, porque vosso pay mandou-me fazer um pouco, e não queria que me visse.

HYPOLITO.

Eu vos direi, vamos por aqui. Queria, meu amigo, saber de Florença em que tratos anda, que ha tres dias que não posso entender onde a bebida da mãe a tem em *taibo* : e cuido que me faz isto por me fazer cacha.

BARBOSA.

Fálo-ha ella por seu proveito que nessas meijoadas sempre ha pagodes e bom vinho, que para ella he o proprio recremo.

HYPOLITO.

Segundo isso tendes para vós que m'a calabreou ?

BARBOSA.

De seu se está entendido.

Do contexto de toda esta parte da scena conclue-se que o primeiro interlocutor consulta o outro sobre o paradeiro da amante dizendo que a mãe a tem *em taibo*, o que não pode significar senão *em logar seguro*, *a bom recado*, em *bom logar*, de forma que elle não possa encontrá-la, visto que suppõe que ella pretende apenas *fazer-lhe cacha*, isto é *enganá-lo*, *pregar-lhe a partida* de lh'a esconder. Ao contrario, o interlocutor Barbosa crê que se a mãe lh'a tirou, procedeu assim para a entregar a outro amante.

Parece-nos, pois, que a palavra *taibo* é a mesma dos outros exemplos e tem ainda aqui a mesma accepção fundamental, apenas com a diferença de que naquelles logares é um adjectivo ou um adverbio e neste está empregado como substantivo: *em taibo* equivalerá propriamente a « em bem », isto é, « em bom logar », « em logar seguro ». No entanto Moraes neste passo leu *tāimbo*, que enterpretou por *tambo* (= « thalamo ou leito de casados ») explicando *em taibo* por estas palavras: « em funcção como de noivado, porque a mãe queria fazer de uma filha muito genros « como aí se diz ». Cremos, porem, que não entendeu bem este logar, assim como se enganou relativamente ao de Camões, acima estudado, conjecturando que *taibo* pudesse significar *sem sabor*, *indiscreta*. Foi provavelmente este lexicographo que induziu em erro os modernos interpretes dos passos de que temos tratado, pois que o Sr. Candido de Figueiredo explica, dubitativamente, *taibo* por « logar ou posição indecorosa » e por « sem sabor », e o Sr. Pimentel lhe attribue o sentido de « insulso ».

*
**

Quanto á origem da palavra aventaremos uma hypothese. Como ficou assente, nos tres primeiros passos pelo menos, a significação da palavra *taibo* é « bom » ou « bem », « conveniente ». Ora em arabe ha a raiz طين, que tem identica accepção, de *bom* e de *bem*, e cuja pronuncia ainda hoje em alguns dialectos vulgares é semelhante á do nosso vocabulo. A forma femenina, طيب, pronuncia-se aproximadamente *taiba*. O verso de Antonio Prestes « dormir guarda nunca *taibo* » parece até ser uma adaptação ou traducção imperfeita de um proverbio arabe ¹.

Julio MOREIRA.

1. O étymo latino *tabes* que o Novo DICCIONARIO propõe, com duvida, para *taibo*, não é acceitavel nem phoneticamente nem sob o ponto de vista do sentido.

La plus ancienne mention d'*Amadis*.

On ne connaît actuellement aucune édition d'*Amadis de Gaula* antérieure à celle de Saragosse 1508, aucune édition de *Tristan de Leonis* antérieure à celle de Valladolid 1501, aucune édition du *Caballero Cifar* antérieure à celle de Séville 1512. Les quelques œuvres antérieures à 1508 où sont mentionnés soit Amadis, soit des personnages de ce roman (*Cancionero de Baena*, *Rimado de Palacio*, *Curial y Guelfa*) n'ont été publiées, on le sait, qu'à une époque récente.

J'ai trouvé les noms d'Amadis, de Tristan et de Cifar, dans un livre écrit avant 1350¹ et publié en 1494 : ce livre est le *Regimiento de los principes*, imprimé à Séville par Meynardo Ungut et Stanislao Polono. C'est une traduction du *De regimine principum* d'Egidio Colonna, faite par Johan Garcia de Castrogeriz ; les additions qui appartiennent en propre au traducteur doublent presque l'étendue de l'ouvrage primitif, et c'est dans ces additions (f. ccxxxv, v^o) que l'on peut lire ce qui suit :

« ... E alli fabla mucho vegecio delas penas que dauan alos malos
« caualleros: ca algunos son tan gloriosos que no fazen fuerça de cosa
« del mundo: si no de parescer: z semejan caualleros z no lo son.
« Ca sus cauallerias cuentan entre las mugeres: delos quales dize el
« poeta Enico que estos cuentan marauillas de Amadis z de Tristan z
« del cauallero Cifar: z cuentan de faziendas de Marte z delas de
« archiles: z ponense entre los buenos: maguera ellos sean astrosos.... »

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. Peut-être en 1345. Voir dans le présent volume, p. 370.

**Una imitación de *Lazarillo de Tormes*
en el siglo XVII**

Pocos habrán advertido que en la interesante novela : *Aventuras del Bachiller Trapaza, quinta essencia de Embusteros, y Maestro de Embeleca-dores*, compuesta por Alonso de Castillo Solórzano (¿ 1584-1648?)¹ y publicada en Zaragoza, por los años de 1637, consta una imitación, casi servil, del más célebre pasaje de *Lazarillo de Tormes*. Por lo curioso del caso, y con el fin de que se observe de qué suerte la tradición del primer modelo era conservada por los cultivadores de la literatura picaresca, pondremos frente á frente ambos textos, eligiendo para el de *Lazarillo* el de la edición del Sr. Foulché-Delbosc, y, para el del *Bachiller Trapaza*, el de la reproducción hecha en Madrid, en 1905, por D. Felipe Pérez :

LAZARILLO DE TORMES

(Páginas 33 á 43)

« ...llegamos a vna casa ante la qual
mi amo se paro, y yo con el, y derri-

BACHILLER TRAPAZA

(Páginas 155 á 158)

« Llegó con esto á su posada, que
si la calle donde estaba era del Ataúd,

1. Ponemos interrogante en la fecha del nacimiento, porque no nos satisface la partida de nacimiento publicada por D. Emilio Cotarelo y Mori, á las páginas xv-xvi de su Introducción á *La Niña de los Embustes, Teresa de Manzanares* (en el tomo III de la *Colección selecta de antiguas novelas españolas* : Madrid, 1906). Esa partida sólo hace ver que en 1º de Octubre de 1584 fué bautizado en Tordesillas un niño llamado Alonso, hijo de Francisco de Castillo y de Ana Griján; pero, ¿ qué pruebas hay de que tal *Alonso de Castillo* fuese el novelista ? Con esta lógica nos atrevemos nosotros á descubrir todas las partidas de nacimiento que hagan falta en el mercado.

Que Alonso de Castillo Solórzano fué natural de Tordesillas, dicelo el mismo en el soneto que dedicó á la *Historia de Santa Teodora de Alejandria* de Cristóbal González del Torneo, según descubrimiento hecho por nuestro muy docto amigo D. Marcelino Gutiérrez del Caño. Por cierto que con este motivo brindamos una nueva hipótesis á los que se preocupan en averiguar quién fué el *tordesillesco* autor del *Quixote* de Alonso Fernández de Avellaneda. ¿ Seríalo Alonso de Castillo Solórzano ?

bando el cabo de la capa sobre el lado yzquierdo, saco vna llave de la manga y abrio su puerta y entramos en casa, la qual tenia la entrada obscura y lobrega de tal manera, que parecia que ponía temor a los que en ella entrauan.

.....
Estando assi, dixome : « Tu, mozo, has comido ? » « No señor, dixe yo, que aun no eran dadas las ocho quando con vuestra merced encontre. » « Pues, aunque de mañana, yo auia almorzado, y quando ansi como algo, hagote saber que hasta la noche me estoy assi; por esso, passate como pudieres, que despues cenaremos. » — Vuestra merced crea, quando esto le oy, que estuué en poco de caer de mi estado, no tanto de hambre como por conoscer de todo en todo la fortuna serme adversa... ..

.....
Quando llegue a casa, ya el bueno de mi amo estaua en ella, doblada su capa y puesta en el poyo, y el paseandose por el patio.....

.....
Senteme al cabo del poyo, y porque no me tuuiesse por gloton, calle la merienda y comienço a cenar y morder en mis tripas y pan, y dissimuladamente miraua al desuenterado señor mio, que no partia sus ojos de mis faldas que aquella sazón seruian de plato.....

.....
Quiso Dios cumplir mi desseo, y aun pienso que el suyo, porque como comence a comer y el se andaua paseando, llegose a mi y dixome :

ella era poco más estrecha que sepulcro. Sacó una llave, abrió la puerta, cosa que descontentó á Trapaza, pues se prometía dentro su ama; entraron en un portal Noruega, tanta era su obscuridad ;

.....
Quando esto dijo, ya Trapaza tenía el nombre en sus tripas, pues con la hambre que padecía le rugían de modo que parecia tener en la barriga atabales, y así tomara, en lugar de esta relacion, alguna cosa comestible ; y para que dejase don Tomé la plática, le dijo que de su buen entendimiento fiaba que la elección de dama sería muy conforme á él, y que ya deseaba verla y servirla.....
Pagado de lo que le había dicho, le dijo : « Yo, amigo, he almorzado espléndidamente con unos amigos y no tengo ganas de comer; tú lo puedes hacer, que te veo con alientos de ello : toma y satisface tu apetito. » Echó con esto mano á la faltriquera, y dándole dos cuartos, le dijo : « Compra un pastel y un panecillo, hasta la noche que te desquites con la cena. » Angustióse con esto el corazón de Trapaza, que estaba hecho á comer sin tanta limitación, y echó de ver que no era aquella la casa que le convenia.. Tomó con todo los dos cuartos, y con otro tanto que le había quedado, comió, si no bien! y como quisiera, á lo menos lo que tenía. Trajo dos pasteles de á cuatro, un panecillo y un cuarto de vino en un jarro viejo que acertó á hallar allí, algo parecido á los malos caballos en lo desbocado. Cuando volvió con esto, estaba don

« Digote, Lazaro, que tienes en comer la mejor gracia que en mi vida vi a hombre, y que nadie te lo vee hazer que no le pongas gana aunque no la tenga. » « La muy buena que tu tienes, dixe yo entre mi, te haze parescer la mia hermosa. » Con todo, paresciome ayudarle, pues se ayudaua y me abria camino para ello, y dixele : « Señor, el buen aparejo haze buen artifice : este pan esta sabrosissimo, y esta vña de vaca tan bien cozida y sazónada, que no aura a quien no combide con su sabor. » « Vña de vaca es ? » « Si señor. » « Digote que es el mejor bocado del mundo, y que no ay faysan que ansi me sepa. » « Pues prueue, señor, y vera que tal esta. » Pongole en las vñas la otra, y tres o quatro raciones de pan, de lo mas blanco, y assentoseme al lado, y comienza a comer como aquel que lo auia gana, royendo cada huessezillo de aquellos mejor que vn galgo suyo lo hiziera. « Con almodrote, dezia, es este singular manjar. » « Con mejor salsa lo comes tu », respondi yo passo. « Por Dios, que me ha sabido como si no vuiera oy comido bocado. » « Ansi me vengan los buenos años como es ello ! » dixe yo entre mi.... Y, por euitar prolixidad, desta manera estuuimos ocho o diez dias..... »

Tomé paseándose por la sala con pluma en mano y el tintero y un poco de papel, y de cuando en cuando escribiendo y volviendo á pasearse. Bien echó de ver Trapaza que hacia versos, porque de la suerte que vió á su amo lo infirió; no quiso interrumpirle la vena y cortarle la corriente, y así, sentándose en el mal taburete referido, con algún tiento, porque no se acabase de arruinar, tendiendo un lienzo sucio de narices, comenzó á comer su breve comida. Estando en esto entretenido en el primero pastel, llegóse á él don Tomé y dijo : « Bien huele lo que comes ; ¿ qué has comido ? » Trapaza le dijo que pasteles. « Veamos », replicó él. Mostróle el pastel que le quedaba. Y dijo : « ¡ Debe de haber más de un año que no los como ! ; Háse visto, y qué grandes los hacen los de á cuatro ! » Tomó el pastel y con dos bocados se le hizo invisible, diciendo : « Cierito que debe de ser de buen pastelero, pues mi estómago se ha atrevido, con su delicadeza, á comerlo, no acostumbrado á tales asaltos ; mas no es mucho, que tu gracia en comer me ha brindado. » Bien quisiera Trapaza no haberle parecido tan *gracioso*, y que él se pagara más de hacer versos que de darle asalto á su breve comida. Hubo de sufrirse, con ánimo de no parar en aquella casa si no se mejoraba de manducación.

A. BONILLA Y SAN MARTIN.

Supplément français à la Bibliographie de Rius.

I. TRADUCTIONS DU *Don Quichotte*.

1. Histoire || de l'Admirable || Don Quichotte || de la Manche, || Traduite de l'Espagnol de Michel de || Cervantes. || Nouvelle édition, || Revuë, corrigée et augmentée. || Tome... || (*fleuron*) || A Paris. || chez Michel Clouzier, au bout du Pont || Neuf, Quay de Conti, à la Charité. || MDCCXIII || Avec privilège du Roy. 6 vol. in-12.

(Henrich, *Iconografia de las ediciones del Quijote*, n° 257). Identique à l'édition citée par Rius, t. I^{er}, n° 481, et publiée par la Compagnie des Libraires, mais celle de Clouzier a le titre imprimé en rouge et noir et le fleuron est différent.

2. Histoire de l'admirable Don Quichotte, traduite de l'espagnol de M. de Cervantes (par Filleau de Saint-Martin). Paris, chez Piget, 1741, 6 vol. in-12.

Catalogue de la librairie Auguste Fontaine, 1870. N° 210, page 34.

3. Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. Paris, Prault, 1754. 6 vol. in-12. Portrait et 30 gravures de Coppel gravées par Folkema.

Catalogue de beaux livres anciens et modernes, bien conditionnés, en vente aux prix marqués à la librairie de Théophile Belin. Paris, Th. Belin, 1886. 1 vol. in-8° de 315 pages. N° 302.

4. Histoire || de l'Admirable || et || incomparable || Don Quichotte || de la Manche. || Nouvelle édition ; || Revue avec soin sur l'Original || de Michel de Cervantès, || & beaucoup plus correcte que les précédentes. || Avec figures. || Tome... || (*fleuron*) || à Paris, || chez Couturier fils, Libraire, Quai des Augustins, au Coq. || MDCCCLXXVII. || Avec Approbation et Privilège du Roi. 4 vol. in-12, imprimeur Cail-leau, titre en rouge et noir.

Henrich, *Iconografia*, n° 312. Cette traduction est de Vacquette d'Her-milly.

5. Œuvres complètes de M. de Florian, de l'Académie Française,

de celles de Madrid, Florence, etc., Nouvelle édition, à Leipsic, chez Gerhard Fleischer, 1810. Tomes IX, X, et XI : Don Quichotte.

Henrich, *Iconografia*, n° 297.

6. Don Quichotte de la Manche, traduit de l'espagnol de Michel de Cervantes, par Florian. A Paris, à la Librairie économique, s. d. 6 vol. in-12 (vers 1820).

Henrich, *Iconografia*, n° 316.

7. Histoire de Don Quichotte de la Manche, traduite de l'espagnol, par Filleau de Saint-Martin, précédée d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de Cervantès, par M. P. Mérimée. Paris, Imprimerie d'Auguste Barthélemy, Rue des Grands-Augustins n° 10, 1827. 6 vol. in-8°.

Henrich, *Iconografia*, n° 312.

8. Don Quichotte de la Manche, traduit de l'espagnol par Florian, ouvrage posthume. Chez l'éditeur, rue des Saints-Pères, faubourg Saint-Germain, n° 53. MDCCCXXXV. 4 vol. in-16. T. I, 224 pp., t. II, 232 pp., t. III, 230 pp., t. IV, 219 pp.

9. Histoire de Don Quichotte racontée à la jeunesse par O. Fournier. Paris, Warée [1844]. 1 vol. in-18, 355 pp., planches gravées.

10. FLORIAN. Don Quichotte, orné de 16 gravures sur acier. Paris, Librairie de Victor Lecou, rue Montmartre, 124, 1847. 4 vol. in-8°. A. Henry imprimeur.

Henrich, *Iconografia*, n° 339.

11. L'ingénieux Chevalier Don Quichotte de la Manche, par Miguel Cervantes Saavedra. Traduction nouvelle. Illustré par J.-J. Granville. Tours, A^d Mame et Cie, imprimeurs libraires (Tours, Imp. Mame). MDCCCXLVIII (1848), 2 vol. in-8°, couv. en chromolithographie. T. I, xxiii et 380 pp. 4 gravures sur acier et 11 gravures sur bois. T. II, xii et 406 pp. 4 gravures sur acier et 11 gravures sur bois.

Premier tirage des dessins de Granville. Quelques gravures sont dues à K. Girardet.

12. Histoire de Don Quichotte de la Manche traduite de l'espagnol

de Michel de Cervantès par Filleau de Saint-Martin, ornée de gravures. Paris, publié par Vialat et Cie. P. H. Krabbe, libraire-éditeur, 12 Rue de Savoie. 1850, 1 vol. in-4°.

Rius, t. I, n° 564, mentionne une édition de 1871 qui n'est que la réimpression exacte de celle-ci (Henrich, *Iconografia*, n° 347).

13. Le Don Quichotte des Enfants. Aventures les plus curieuses de Don Quichotte et de Sancho, précédées d'une introduction historique sur l'origine de la Chevalerie et des romans de la chevalerie et suivie d'une conclusion morale. Paris, Bedelet, 1852. 1 vol. in-12 orné de 8 lithographies, imprimé par Raçon à Paris.

Journal de la Librairie, 1852, n° 6396. Rius, t. I, n° 566, cite un tirage sous un titre différent.

14. Histoire de Don Quichotte de la Manche, 64 gravures, d'après Bertall et Forest. Paris, Hachette, 1859. 1 vol. in-16 (Petite Bibliothèque Rose).

Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*. T. I, 777; t. II, 159. Cette édition a été plusieurs fois réimprimée.

15. Don Quichotte par Edmond Morin, redessiné par Ricard. Paris, Arnauld De Vresse, édit., 55 rue de Rivoli, s. d. 1 album in-8° oblong de 16 pp. de texte et de 16 pl. hors texte en lithographie. Clichy. Imp. Maurice Loignon et C^{ie}, rue du Bac d'Asnières, 12.

Rius, t. III, p. 526, cite une suite de 16 gravures, par Eduardo Morin. Paris, 185...?, peut-être les gravures de l'ouvrage ci-dessus; p. 536 il est mentionné un « Don Quichotte » en images, par Edmond Morin, avec un portrait et 36 lithographies, imprimé par Lemercier et édité par Aubert et C^{ie}; il semble donc bien que Rius n'a pas connu cet album.

16. Aventures de Don Quichotte de la Manche, par Michel Cervantes. Édition revue et corrigée par M. l'abbé Lejeune, chanoine, professeur à la Faculté de théologie de Rouen. Illustré de 20 grands dessins par MM. Célestin Nanteuil, Bouchot et Demoraine. Nouvelle édition et nouvelle traduction. Paris, Librairie de l'enfance et de la jeunesse. E. Ducrocq, successeur de P.-C. Lehuby, 55, rue de Seine, 55. [1862] 1 vol. in-4°.

Henrich, *Iconografia*, n° 360. Réimpression en 1 vol. de l'édition mentionnée par Rius, t. I, n° 559.

17. Le Don Quichotte de la Jeunesse, traduit de Michel Cervantès, par Florian. Nouvelle édition illustrée de vignettes par Staal, gravées par Pannemaker, etc., 1 vol. gr. in-8° de xvi-527 pp. Paris, Garnier frères [1863].

Rius, t. I, n° 582, décrit la même édition, mais avec la date de [1866] ; c'est la réimpression de celle-ci, qui figure dans la *Bibliographie de la France*, 1863, n° 11442.

18. L'ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche, par Miguel de Cervantès Saavedra. Traduction nouvelle, illustrée par Granville. Tours, A. Mame & C^e, 1864. 1 vol. gr. in-8°. Ouvrage illustré de figures dans le texte et de 8 planches hors texte gravées sur acier et tirées sur chine.

Retirage de l'édition mentionnée au n° 572 de Rius, t. I. — La même édition, 1885, illustrations par Granville, Karl Girardet et Fraipont.

19. Don Quichotte, traduit par Delaunay. Paris, Garnier frères, s. d. 2 vol. in-18 Jésus (Bibliothèque choisie).

Rius, t. I, n° 605, donne cette édition comme étant de 1884, mais il ne dit pas qu'il en existe un tirage sur papier de Hollande (Collection des chefs-d'œuvre de la littérature française et étrangère à 7 fr. 50 le volume).

20. L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche, traduit par Florian. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8.

Lorenz, *Catalogue de la Librairie française*, t. XII, p. 208.

21. L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche. Nouvelle édition traduite et annotée par Louis Viardot. Paris, Hachette et C^e, 1887. 2 vol. in-16 de xliii-478 et 511 pp.

Rius, t. I, n° 580, mentionne une édition qui est peut-être un tirage antérieur.

22. Don Quichotte de la Manche, par Michel de Cervantès. Nouvelle édition abrégée à l'usage de la jeunesse, d'après la traduction de Florian. Paris, Lefèvre et Guérin, 1888. 1 vol. in-8° illustré, de 302 pp.

Lorenz, *Catalogue de la Librairie française*, t. XII, p. 208.

23. Don Quichotte de la Manche, par Miguel de Cervantès Saavedra. Édition abrégée d'après la traduction de Florian et illustrée d'après les dessins de Gustave Doré. Quatrième édition. Paris, Hachette et C^{ie}, 1889. 1 vol. gr. in-8° de 299 pp. (Bibliothèque des Écoles et des Familles).

— Autre édition en 1898.

24. BIART (Lucien). Nouvelle collection des classiques populaires. Cervantes, par Lucien Biart, orné d'un portrait et de plusieurs reproductions. Paris, Lecène, Oudin et C^{ie}. 1890. 1 vol. in-8° de 234 pp.

25. Le Don Quichotte de Cervantès. Traduction de Filleau de Saint-Martin. Choix des principaux épisodes, par Émile Carles, illustré de neuf compositions par Coypel. Paris, Delagrave, 1893, in-8°, 192 pp.

— Autre édition en 1894. 1 vol. in-8° de 175 pp. (Petite Bibliothèque des grands écrivains).

26. L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche, par Miguel de Cervantès Saavedra. Traduit par Florian. Nouvelle édition, ornée de nombreuses reproductions de la Bibliothèque Nationale. Paris, Lecène, Oudin et C^{ie} [1896]. 1 vol. in-8° carré de 223 pp.

27. Don Quichotte de la Manche, par Michel Cervantes. Nouvelle édition, mise à la portée de la jeunesse, par Mallet de Bassilan, de la Bibliothèque Nationale. Illustrée de nombreuses gravures, par V. A. Poirson, Albert Guillaume et J. Pelcocq. Paris, Picard et Kaan, imprimeurs libraires, 1898. 1 vol. in-8° de viii-328 pp.

28. Le Captif, par Cervantès. Traduction d'Auguste Dorchain. Illustrations de Paul Leroy, gravées par Romagnol. Paris, Lemerre, 1898. 1 vol. in-32 de 141 pp.

29. Don Quichotte. Lausanne, F. Payot et C^{ie}, 1900. 1 vol. in-8° de 62 pp., illustrations en couleurs.

30. Michel Cervantès Saavedra. Don Quichotte de la Manche. Illustrations de Henri Morin. Édition pour la jeunesse, d'après la traduction de Florian, précédée d'une introduction par M. L. Tarsot. Paris, Henri Laurens [1901]. 1 vol. in-4° de 142 pp. Illustrations en noir et en couleurs.

31. Les aventures de Don Quichotte, par Cervantes, illustrées de 31 planches du XVIII^e siècle tirées de l'original espagnol, figures de Coypel, Picart le Romain et autres habiles maîtres avec le portrait de Cervantes, par Josel de Castillo. Traduction de Florian. Coulommiers, Imp. Brodard, 1902. 1 vol. in-16 de 418 pp.

32. Albums pour les enfants, format in-4^o, imprimé en chromo. Cartonnage, dos toile, couverture chromo. Don Quichotte. Garnier frères à Paris, éditeurs.

II. TRADUCTIONS DES *Nouvelles*, etc.

33. Les Nouvelles de Miguel de Cervantes Saavedra, traduites de l'espagnol en français, par F. de Rosset et le S. d'Audiguier. Paris, J. Guereau, 1625, in-8.

Nouveau catalogue de livres choisis en tous genres à vendre à la librairie Potier. Paris, Potier, 1860. 1 vol. in-8^o, n^o 2000.

34. Dialogues merveilleux de deux chiens extraordinaires. Nouvelle espagnole par Cervantes. Traduction d'Amédée Chaillot. Limoges, Ardant [1879] in-8^o, 120 pp.

35. Rinconète et Cortadillo, nouvelle, par de Cervantes. Traduction et notes de Louis Viardot, avec 67 compositions, par H. Atalaya. Paris, Taillandier, 1898, pet. in-8^o, 159 pp.

36. Nouvelles choisies, par Cervantès, avec étude biographique et littéraire, par Charles Simond, in-16, pp. 353 à 384. Angers : Imp. Burdin et C^{ie}. Paris, librairie Gautier. (Nouvelle bibliothèque populaire à 10 centimes.)

37. Choix de pièces tirées du théâtre de Cervantes, traduit par M. Dubournial, in-8^o allongé cart. Manuscrit autographe inédit décrit sous le n^o 1283 du catalogue des livres provenant des bibliothèques du roi Louis-Philippe, 1^{re} partie, p. 142.

III. BIOGRAPHIES ET NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES.

38. RAYNOUARD. Compte rendu de : La vie de Cervantes, par

D. Martin Fernandez de Navarrete, *dans* Journal des Savants, septembre 1820, pp. 534 à 542.

39. ANONYME. La prison de Cervantes à Alger, *dans* Magasin Pittoresque, 10^e année, 1842, pp. 227-228.

40. RENAL (Antony). Bribes littéraires, 1^{er} volume. Les illustrations littéraires de l'Espagne. Esquisses biographiques. Paris, H. Souverain et Lyon, 1849. 1 vol. in-16 de 476 pp.

Cervantes, pp. 1 à 82.

41. WOŁOWSKI (Alexandre). Cervantès, poète dramatique. La comedia entretenida. Mémoire lu à la séance de l'Institut historique, le 14 novembre 1849, par Alexandre Wolowski, membre de la deuxième classe. Paris, 1849. Imprimerie de Hennuyer et C^{ie}, rue Lemercier, 24, Batignolles. Une plaquette in-8^o de 15 pp.

42. D. E. J. R. [RATHERY]. L'auteur de Don Quichotte racheté d'esclavage par un Français. Bulletin du Bibliophile. Revue mensuelle publiée par J. Techener, nos 14 et 15. Neuvième série. Paris, Techener, 1850, pp. 499 à 504. Variétés littéraires.

L'auteur de cet article avait trouvé à la Bibliothèque du Louvre le document dont Rius parle, t. II, n^o 52 et qui fut également publié dans *La Patrie* du 29 septembre 1863.

43. FLORIAN. La vie de Cervantes, in-8^o. Exemplaire préparé pour une nouvelle édition, avec de nombreux changements et trois lettres autographes de Florian.

Cité sous le n^o 12033 de la Description bibliographique des livres choisis en tous genres composant la librairie J. Techener. Tome second. Paris 1858.

44. FEUILLET (H.). Le captif ou Aventures de Michel Cervantes. Rouen, Mégard et C^{ie}, 1859. 1 vol. in-12 avec une gravure.

45. MARTIN (P.-J.) [HETZEL]. La morale universelle. L'esprit des Espagnols. Pensées, maximes, sentences et proverbes tirés des meilleurs écrivains espagnols. Paris. Collection Hetzel. Librairie Hachette, s. d. [1860]. 1 vol. in-12 de 331 pp.

Ce volume contient un chapitre spécial consacré à Cervantes (pp. 284 à 286) ainsi qu'un très grand nombre de citations, proverbes, etc., extraits de son œuvre.

46. CHASLES (Émile). Cervantes. Conférence faite à la Sorbonne. *dans* Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger. 2^e année. 1864-5, pp. 326 à 329.

47. PROTH (Mario). Les Vagabonds. Paris, Michel Lévy, 1865. 1 vol. in-18 de XII-328 pp.

Pp. 38 à 44 : Cervantes.

48. Voyage en Espagne, par M. Eugène Poitou, conseiller à la cour impériale d'Angers. Illustrations par V. Foulquier. Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs. MDCCCLXIX, 1 vol. gr. in-8° de 483 pp.

Pp. 47-54. Cervantes et Don Quichotte.

— Retirages en 1879 et 1882.

49. ANONYME. Michel de Cervantes, auteur de Don Quichotte, *dans* La Mosaïque, année 1873, t. I, pp. 89 et 90. Article accompagné d'une composition de Vierge gravée sur bois par Méaulle.

50. BRUNTON (John). Choses et autres. Esquisses, impressions et souvenirs. Paris, Lemerre, 1876, in-8°, VII-431 pp.

Un chapitre est consacré à « Don Miguel de Cervantès ».

51. LATOUR (Antoine de). Valence et Valladolid. Nouvelles études sur l'Espagne. Paris, E. Plon et C^{ie}, 1877. 1 vol. in-12 de XII-372 pp.

Pp. 68 à 118, Sagonte et la Nuanca de Cervantes. Pp. 175 à 212, Cervantes à Valladolid.

52. L. R. Notices cervantesques. Imitations du D. Quichotte. Écrits sur Cervantes. *dans* l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, X, 198.

53. T. B. Écrits sur Cervantes. *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, X, 251.

54. S. S. Cervantès et Don Quichotte. Conférence faite à la salle du Grand-Orient [le 21 décembre] 1864 et publié dans un volume de Mélanges : La Libre Parole [avec une lettre à M. le Ministre de l'Instruction publique] par Jules Claretie. [Paris, Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 1868]. 1 vol. in-12 de 342 pp., pp. 127 à 145.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, X, 251.

55. E. C. Voltaire et Cervantes, *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, XII, 36.

56. CORDIER (A.). Un écrit posthume de Prosper Mérimée. Deux notices sur Cervantes et deux traductions de Don Quichotte, *dans* Revue politique et littéraire (Ex-Revue des cours littéraires), t. XXI de la collection, 1^{er} semestre 1878, pp. 800-801.

57. MONGE (Léon de). Pour Cervantes. Extrait de la Revue Générale, mai 1884, 15 pp. in-8°.

58. STARN (René de). Voltaire et Cervantes, *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, XII, 91.

58 bis. MASSON (Paul). Cervantes est-il mort le même jour que Shakespeare ? *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, XXII, 391.

59. LACROIX (Octave). Quelques maîtres étrangers et français. Études littéraires. Paris, Hachette et C^{ie}, 1891. 1 vol. in-12 de 394 pp.

Pp. 343 à 386, Michel Cervantes ; pp. 387 à 394, Double anniversaire de la mort de Shakespeare et de Cervantes, 23 avril 1616.

60. CAT (Édouard). Miguel Cervantes. Paris, Gedalge, 1892, in-8, 221 pp. avec gravures.

61. FITZMAURICE-KELLY (James). Notes sur la bibliographie française de Cervantes, *dans* Revue Hispanique, t. I, pp. 336-337.

62. VILLECHAUVAUX (J.). Cervantes malade et médecin. Thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue le jeudi 10 mars 1898. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898. 1 plaq. gr. in-8° de 34 pp.

63. CHASTENAY (J.) Quelques additions à la bibliographie de Cervantes, *dans* Revue Hispanique, 1901, t. VIII, pp. 513 à 515.

64. MIRANNES (Paul). Un frère de Cervantes (Documents inédits). *dans* Nouvelle Revue. Août 1901, pp. 585-592.

65. ROCHEL (Clément). Cervantès inédit. Les Romances, les Voyageurs, la Fausse Tante, Dona Justine et Calahorra. Traduction avec

introduction et notes. A travers la vie et les œuvres de Michel Cervantès. L'Espagne littéraire, politique et religieuse de son temps. Illustrations de G. Rousseau. Paris, s. d. [1903]. Librairie illustrée. J. Taillandier, éditeur. In-18.

66. MOREL-FATIO (A.). Un faux autographe de Cervantes (avec deux fac-similés), *dans* Bulletin du Bibliophile, n° 4. Avril 1905, pp. 153 à 163.

67. [Anonyme]. Cervantes et les médecins, *dans* La Chronique médicale, 12^e année, n° 21. 1^{er} novembre 1905.

Informations de la « chronique », pp. 708 à 710.

IV. NOTES, COMMENTAIRES, ETC...

68. [DE SAINT-GLAS, ABBÉ SAINT-USSANS]. Œuvres de M. * * * *, contenant plusieurs fables d'Ésope mises en vers. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le Perron de la Sainte Chapelle, MDCLXX, avec Privilège du Roy. Pet. in-8° de 14 ff. prél. non ch. pour le titre, la préface et la table, 171 pp. et une non chiffrée pour le privilège, daté du 17 novembre 1668.

Cervantes est cité aux 7^e et 8^e feuillets préliminaires, dans la préface où l'on passe en revue les ouvrages plaisants. L'auteur fait une courte analyse de « Dom Quichot. »

— Même ouvrage. Paris, Ch. Osmont, 1672. 1 vol. in-12.

69. [SAINT-HYACINTHE, S'GRAVESANDE, SALLENGRE, PROSPER MARCHAND ET AUTRES]. Le chef-d'œuvre d'un inconnu, poème heureusement découvert et mis au jour, avec des Remarques Savantes et recherchées, par M. le docteur Chrisostome Matanasius. On trouve de plus une dissertation sur Homère et sur Chapelain ; deux lettres sur les Antiques ; la Préface de Cervantes sur l'Histoire de D. Quixotte de la Manche ; la Dédication d'Aristarchus Masso, & plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives. *Huitième édition*, revue, corrigée, augmentée & diminuée. Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant, quæ non intelligunt. Lib. inc. § 1. Art. XV. S. D. L. R. G. A Lausanne, chez Marc-Mic. Bousquet et Comp. Anno Æ. V. MDCCLIV (1754). Ab instauratione Litterarum vigesimo quinto. 2 vol.

in-12 ; deux portraits gravés sur cuivre, pagination suivie, 32 ff. n. ch., 528 pages et 10 ff. n. chiff.

La *traduction* de la préface de D. Quichotte, se trouve pp. 321-349. Cervantes est en outre cité p. 391. Rius, t. III, pp. 412 et 413, a cité six éditions, mais pas celle-ci.

70. DUTENS (L.). Tables généalogiques des héros de romans, avec un catalogue des principaux ouvrages de ce genre. Londres, Edwards, s. d., in-4° de 12 pp.

Le dernier feuillet comporte : Bibliothèque de Don Quichotte.

— Une seconde édition augmentée parut en 1796.

71. EUSÈBE G... [GIRAUD DE SAINT-FARCEAU]. Cervantes Saavedra (Michel), poète et romancier espagnol du xvi^e siècle. *Revue des Romans*. Paris, Didot, 1839. 2 vol. in-8°.

Pp. 122 à 128 on trouve les analyses raisonnées du *Don Quichotte*, des *Nouvelles* et de *Persilès et Sigismonde*.

72. ANONYME. Note sur une édition du *Don Quichotte* de 1605, faisant partie de la bibliothèque de Lord Granville, *dans* *Bulletin du Bibliophile*, juin 1857, 13^e série, nouvelles, p. 331.

73. ANONYME. Note où l'on cite les ouvrages où le personnage de *Don Quichotte* figure avant l'apparition du roman de Cervantes, *dans* *Bulletin du Bibliophile*, juin 1857. 13^e série, Nouvelles, pp. 331 et 332.

74. MÉRIMÉE (Prosper). Fragments de la préface et de la dédicace de : *Persilès et Sigismonde*, roman posthume de Cervantes (traduction). *Le Constitutionnel*, 23 mai 1864.

Imprimés dans un des articles de Sainte-Beuve sur Cervantes réunis dans le t. VIII des *Nouveaux Lundis*.

75. REYNALD. *Don Quichotte*, *dans* *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*. 2^e année, 1864-5, pp. 559-565.

76. FLEURET PAMENCHOYS. Les mémoires de l'Académie de Troyes, *dans* *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Trouvailles et curiosités, III, 254-255.

Article relatif au manuscrit autographe de « *Don Quichotte* ».

77. G. DORÉ et CH. DAVILLIER. Voyage en Espagne, *dans* le Tour du Monde. Nouveau journal des voyages, année 1868, t. XVIII.

Davillier ne fait que rappeler un article de *la Época* sur le nombre, exagéré d'ailleurs, des éditions du *Don Quichotte*. Voici, à titre de curiosité, le nombre détaillé tel qu'il est donné dans le Tour du Monde: 400 en espagnol, 178 en français, 190 en anglais, 97 en portugais, 96 en italien, 70 en allemand, 13 en suédois, 8 en polonais, 6 en danois, 5 en latin, 4 en grec, 4 en russe, au total 1071 éditions. Ces chiffres ont été donnés au hasard, car pour ne parler que des éditions espagnoles, Rius, qui a fait son travail 27 ans plus tard, n'en a décrit que 219, et dans l'Iconographie des éditions du Don Quichotte parue en avril 1905 il n'y en a encore que 243.

— Le même ouvrage, même éditeur, 1874. 1 vol. gr. in-4°.

78. E. D.-M. Louis Viardot et l'Académie de Troyes en Champagne, *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, V, 719-720.

Article relatif au manuscrit autographe de « Don Quichotte ».

79. E. R. Nouvelles de Cervantes. *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, VI, 78.

80. UN AUTOGRAPHOPHILE. Le manuscrit autographe de « Don Quichotte », *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, VIII, 38.

81. GRISY (A. de). Faculté des lettres de Clermont. Cours de littérature étrangère. La haute critique et le Don Quichotte de Cervantès, par A. de Grisy. Clermont-Ferrand, typ. et lith. G. Mont-Louis, 1877, in-8° de 32 pp.

82. UN LISEUR. Les deux Don Quichotte, *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, X, 251.

83. TOURGUENEFF (Ivan). Hamlet et Don Quichotte. Traduction de M. Delmès. *dans* Bibliothèque universelle et Revue suisse, vol. III, 3^e période, pp. 56-79.

84. GEBHART (Ém.). La Bibliothèque de Don Quichotte, *dans* Revue politique et littéraire, 2^e série, t. XVII, Janvier à juillet 1876, pp. 567 à 570.

85. GEBHART (E.). Le Roman de Don Quichotte. Paris, Jouaust, 1884.

1 plaquette in-12 de 26 pp. tirée à 150 exemplaires sur papier vergé.

86. MANOËL. Cervantes. Sonnet à Lope de Vega. *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, XVII, 259.

87. FERRAJOLI (Gaetano). Sonnet de Cervantes à Lope de Vega. *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, XVII, 374.

88. A. S. Sonnet de Cervantes à Lope de Vega. *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, XVII, 374.

89. Cervantes. Don Quichotte. Édition Dubochet. Le Livre moderne, t. III [1891], p. 199.

90. H. S. A. [H. S. ASHBEE]. Une traduction hollandaise du Don Quichotte, *dans* L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, t. XXVI, col. 170.

91. GRASER (F. H.). Un sonnet retrouvé de Cervantes. Revue Hispanique, 1894, t. I, p. 196.

[Ce sonnet se trouve dans l'édition des œuvres de Cervantes publiées en 12 volumes par Rivadeneyra].

92. GRASER (F. H.). Notes sur une édition de Don Quichotte. Revue Hispanique, 1894, t. I, pp. 337-338.

93. MOREL-FATIO (A.). Études sur l'Espagne, 1^{re} série, 2^e édition, revue et augmentée. Paris, Bouillon, 1895. 1 vol. in-16 de xi-408 pp.

Le chapitre v (pp. 295 à 382) consacré au Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la Société espagnole aux xvi^e et xvii^e siècles ne figurait pas dans la 1^{re} édition de cet ouvrage parue en 1888.

94. JACCAGI (Aug. F.) Au pays de Don Quichotte, traduit par M. Arsène Alexandre, 78 illustrations d'après les dessins de Daniel Vierge. Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages. Année 1897, t. III, nouvelle série.

Voyage exécuté en 1892.

Note du traducteur. Le célèbre illustrateur ne put, comme il l'avait projeté, faire le voyage sur les traces de Don Quichotte la même année que l'écrivain. Mais il le fit dès l'année suivante, repassa par les mêmes pays, retrouva les

mêmes types, dont lui avait été donné le minutieux signalement. De sorte que c'est quand même une collaboration des plus étroites.

A. A.

Rius, t. II, n° 400, mentionne l'édition originale en anglais : *On the trail of Don Quixote*, parue en 1897.

95. JACCACI (Aug. F.). Au pays de Don Quichotte, souvenirs rapportés par Aug. F. Jaccaci. Traduit par M. Arsène Alexandre, préface du traducteur. 128 illustrations de Daniel Vierge. Paris, Hachette, 1901, 1 vol. gr. in-8°.

Ouvrage tiré à 455 exemplaires.

96. R. FOULCHÉ-DELBOSC et James FITZMAURICE-KELLY. Une prétendue édition de la première partie de Don Quichotte antérieure à 1605. *Revue Hispanique*, t. IV, p. 215.

97. FOULCHÉ-DELBOSC (R.). Les traductions turques de Don Quichotte. *Revue Hispanique*, 1898, t. V, pp. 470 à 482.

98. FOULCHÉ-DELBOSC (R.). Étude sur « La Tia fingida ». *Revue Hispanique*, VI, pp. 256 à 306.

99. FOULCHÉ-DELBOSC (R.). La plus ancienne œuvre connue de Cervantes. *Revue Hispanique*, 1899, t. VI, pp. 508-509.

100. DUCLOS (E.). Laborieuse fin du gouvernement de Sancho, traduit de Cervantes par M. E. Duclos, dans l'*Hermes romanus* de Barbier Vemars (1817-1819), pp. 705-706. Traduction fragmentaire en vers latins, réimprimée dans la *Revue Hispanique*, VII, pp. 533-534.

101. GROUSSAC (Paul). Une énigme littéraire : Le « Don Quichotte » d'Avellaneda. Le drame espagnol. Philologie amusante. Hernani. Carmen. Paris. A. Picard et fils, 1903. 1 vol. in-12 de xii-303 pp.

102. HARAUCOURT (Edmond). Don Quichotte (sur une lithographie de Atalaya). La gravure et la lithographie française. *Journal mensuel*, 2^e année, n° 5, mai 1905.

V. IMITATIONS DE *Don Quichotte*.

103. Nouvelles aventures de l'admirable Don Quichotte de la

Manche composées par le licencié Alonso Fernandez de Avellaneda et traduites en françois (par Le Sage). Paris, 1738. 2 vol. in-12.

Bulletin de la Librairie D. Morgand. N^{lle} série, n^o 4, novembre 1905. Paris, [1905]. N^o 104. Exemplaire aux armes de la marquise de Pompadour.

104. Le Désespoir amoureux avec les nouvelles visions de Don Quichotte, histoire espagnole. A Amsterdam, chez Steenhouwer, 1747. 2 parties en 1 vol. in-12, frontispice et 6 figures.

Rius, t. II, n^o 477, cite du présent ouvrage une édition de 1715 dont celle-ci est la réimpression.

105. Bibliothèque universelle des Romans, ouvrage périodique dans lequel on donne l'analyse raisonnée des romans anciens et modernes, Octobre 1776. Second volume à Paris, au Bureau, rue neuve Sainte-Catherine, pp. 25 à 75. Sixième classe. Romans satyriques, comiques et bourgeois. Histoire de Don Quichotte de la Manche, traduite de l'Espagnol de Cervantes, d'Avellaneda et de Cid-Hamet Benengeli, avec l'histoire de Sancho, Alcade de Blandanda, formant en tout 14 volumes in-12.

106. SENERIZ (Don Juan Francisco). Le Quichotte du XVIII^e siècle, ou Histoire de la vie, des faits, des aventures et des exploits de M. Le Grand, héros philosophe moderne, chevalier errant et réformateur de tout le genre humain. Ouvrage écrit pour le bien de l'humanité et appliqué au XIX^e siècle par Don Juan Francisco Seneriz. Paris, Jules Laisné, libraire, passage Véro-Dodat, et chez l'auteur, passage Colbert, escalier E, 1837. 2 vol. in-8^o, t. I, XII-418 pp. T. II, 432 pp.

Mentionné par Rius, II, p. 283, mais sans description.

107. Voyage autour du monde du Quichotte du XVIII^e siècle, histoire de la vie, des aventures, des faits et des exploits remarquables de M. Legrand, ancien magistrat, auditeur de première classe au Conseil d'État sous l'Empire, membre de plusieurs académies. Paris, A. Pougin, 1845. 2 vol. in-8^e, t. I, XII-418 pp., t. II, 432 pp.

108. CARNOT (Lazare). Don Quichotte, poème héroï-comique en six chants précédé d'une étude littéraire et historique par Georges Barral, Verviers, Gilon, 1891. 1 vol. in-12 (o fr. 60).]

Cf. Rius, II, n^o 515.

REVUE HISPANIQUE. XV.

53

109. DORSAY (Jules). Un Don Quichotte en herbe, illustrations de L. Vauzanges. Paris, Charavay, Mantoux et Martin. s. d. [1893]. in-8° de 176 pp.

110. CLARETIE (Jules). Un chapitre inédit de Don Quichotte, avec trente et une illustrations par Atalaya, gravées sur bois par Henri Brauer. Paris, Floury, 1898, in-4, figures.

111. TOULET (P.-J.). Le mariage de Don Quichotte, roman. Paris. Juven [1902]. 1 vol. in-18 jésus de 305 pp.

VI. PIÈCES DE THÉÂTRE INSPIRÉES PAR LES ŒUVRES OU LA VIE DE CERVANTES

112. Don Quichotte, comédie « jouée à ce que l'on prétend (car elle est fort peu connue), par la troupe de Molière, après le retour de Baron, qui avait quitté cette troupe pour se mettre dans celle de campagne de la Raisin. Molière, contre son ordinaire, joua assez mal le principal rôle. »

Leris. *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des théâtres*. Paris, C. A. Jombert, MDCCLXIII, p. 151.

D'après l'indication donnée par cette note, cette pièce a été représentée entre 1670 et 1673 et certainement pas imprimée.

113. Les noces de Gamache, comédie en un acte, en prose avec un divertissement par Fuzelier, donnée au théâtre des Italiens à la foire Saint-Laurent, le 16 septembre 1722, avec le Vieux Monde. Elle n'a pas été imprimée.

Leris. *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des théâtres*. Paris, C. A. Jombert. MDCCLXIII, p. 317.

114. PANARD (Ch. F.). Don Quichotte chez la Duchesse. Ballet représenté à l'Opéra-Comique dès 1734.

Leris. *Dictionnaire des théâtres*, p. 151.

115. POINSINET LE JEUNE. Sancho Pança dans son Isle, opéra bouffon en un acte, par M. Poinsinet le jeune, représenté pour la première fois par les Comédiens italiens ordinaires du roi, le 8 juillet

1762. A Paris, chez Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoit, au temple du Goût, 1762. Avec approbations et privilèges du Roi. 1 plaq. in-8° de 53 pp.

116. POINSINET LE JEUNE et A. D. PHILIDOR. Sancho Pança, gouverneur dans l'île de Barataria. Opéra bouffon, représenté sur le théâtre de la Comédie italienne, et à Fontainebleau devant Sa Majesté. Mis en musique par M. A. D. Philidor. Les paroles de M. Poinsinet le jeune. Prix 12 livres y compris les parties séparées pour la facilité de l'exécution. Gravé par le Sr Hue à Paris. Chez M. de la Chevardière, rue du Roulé à la Croix d'Or et aux adresses ordinaires. Avec privilège du Roi. 1 vol. in-4° [1762] 69 pp.

117. POINSINET et A. D. PHILIDOR. Sancho Pança dans son Isle, opéra bouffon en un acte, de Poinsinet : musique de M. A. D. Philidor, représenté le 8 juillet 1762. Précédé d'un catalogue des comédies qui ont paru sous le titre de Sancho Pança. s. l. n. d. 1 plaq. in-18 de xii et 68 pp.

118. Le Trio : Don Quichotte, Chicaneau, Tartuffe, au Tartare. Dialogue, 1789.

Catalogue des livres rares et précieux de la plus belle condition comprenant la Bibliothèque de M. F. Pixercourt. Paris, Crozet, 1838, in-8°, p. 382. Lot. LX.

119. GAMAS et FOIGNET. Michel Cervantes. Opéra comique en 3 actes en prose, paroles de C. Gamas, musique du C. Foignet. Représenté pour la première fois le 4 nivôse, l'an deuxième de la République française, sur le théâtre lyrique des Amis de la Patrie, ci-devant de la rue Louvois. Prix 1 liv. 10 sols. A Paris, chez la citoyenne Toubon, libraire sous les galeries du théâtre de la République, à côté du passage vitré, 1794. 50 pp. in-8°.

[Des exemplaires dont l'énoncé du titre est absolument semblable à celui-ci ont une étiquette collée au bas du titre portant la mention suivante : A Paris, chez Duchesne, libraire, rue des Grands Augustins n° 30, an VII. En décollant cette étiquette on trouve le nom et l'adresse de la citoyenne Toubon].

120. CUVELIER (J.-G.-A.). L'Empire de la Folie ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte. Pantomime bouffonne, en 3 actes et à spectacle, représentée sur le Théâtre de la Cité, au mois de prairial

an 7, par J.-G.-A. Cuvelier; musique arrangée par Navoigille et Baneux, ballets du citoyen Gaston, décorations de Moench [fleuron]. A Paris, et se vend à l'Imprimerie à Prix-Fixe, rue des Coutures Saint-Gervais, près l'égout de la Vieille rue du Temple, n° 446. Les exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque, an VII.

121. LUBY. Programme de Basile et Quitterie, ou le triomphe de Don Quichotte, 1801 [an X].

Catalogue de la bibliothèque dramatique de Solcinne, n° 3233.

122. VILLIERS (P.), BRAZIER FILS, ET *** [L.-A. GOUFFÉ]. Rodomont ou Le Petit Don Quichotte, mélodrame héroï-comique, mêlé de vaudevilles; en trois actes, à grand spectacle, par M.M. P. Villiers, Brazier fils, et ***. Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 7 mars 1807 [fleuron]. A Paris, chez Barba, libraire, palais du Tribunat, galerie du Théâtre français, n° 51, et galerie neuve, n° 14, 1807. 1 plaq. in-8° de 52 pp.

123. BRAZIER (N.). La famille de Don Quichotte. Prologue de « Don Quichotte » en vaudeville. Paris, Barba, 1811, in-8°, 16 pp.

124. OSCAR [SCRIBE et G. DELAVIGNE]. L'Île de Barataria. Vaudeville en un acte, 1815.

R. Yve-Plessis. *Sancho* (Bibliographie de Sancho, p. III.)

125. CUEVELIER et FRANCONI jeune. Sancho dans l'isle de Barataria, pantomime bouffonne en deux actes, avec un prologue; ornée de danses, marches, évolutions, combats, par MM. Cuvelier et Franconi jeune; musique par M. Dreuilh, divertissements par M. Jacquinet; représentée pour la première fois sur le théâtre du Cirque Olympique, le 14 février 1816. Paris, Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51. De l'imprimerie d'Everat, rue du Cadran, n° 16, 1816. 1 brochure in-8° de 31 pp.

126. MILON (J.-L.) et E. C. LEFEBVRE. Les noces de Gamache. Ballet-pantomime-folie en deux actes, représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, en janvier 1801, par L. J. Milon, artiste de ce théâtre; musique arrangée par M. E. C. Lefebvre, artiste au même théâtre. Nouvelle édition, avec les changements

qui ont eu lieu pour la représentation au bénéfice de M. Beaupré, le 15 décembre 1818. A Paris, se vend au magasin de la rue Neuve Sainte-Marie, n° 10 au coin de la place des Italiens. De l'imprimerie Dondey-Dupré, 1818, in-8° de 23 pp.

127. M... et L. L... [LAURIER]. Le petit Don Quichotte, vaudeville en un acte, 1822.

Catalogue de la bibliothèque dramatique de Soleinne, n° 3233.

128. MERCADANTE, DUPIN et GUÉNÉE. Les noces de Gamache, opéra-bouffe, par Dupin et Sauvage. Musique de Mercadante arrangée par Guénée, 1825.

Catalogue de la bibliothèque dramatique de Soleinne, n° 3233.

129. DUPIN et SAUVAGE. Théâtre parisien. Don Quichotte aux noces de Gamache, folie-vaudeville en trois actes, par MM. Dupin et Sauvage, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Ambigu Comique, le 26 décembre 1835. Paris, Bezon, 1836, livraison in-8° de 20 pp.

130. COQUATRIX (Émile) [NICÉAS PERIAUX]. Hidalgo du Temps de Don Quichotte, comédie en un acte, 1840.

Catalogue de la bibliothèque dramatique de Soleinne, n° 3024.

131. LALOUÉ (Ferdinand) et BOURGEOIS (Anicet). Magasin théâtral, choix de pièces nouvelles. Théâtre du cirque Olympique. Don Quichotte et Sancho Pança, pièce en deux actes et treize tableaux, par MM. Ferdinand Laloué et Anicet Bourgeois, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Cirque, le 12 octobre 1843. Paris, Marchant, s. d. Bruxelles, Tarride, s. d. 1 plaq. gr. in-8° de 35 pp.

132. Florimond RONGER (dit Hervé). Don Quichotte et Sancho Pança, tableau grotesque en un acte. Paroles et musique de Florimond Ronger (dit Hervé), représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra national, le 5 mars 1848. Paris, Beck, éditeur, 12 rue Git-le-Cœur. Tresse, successeur de J.-N. Barba, Palais-Royal, 1848. 1 livraison in-4° de 8 pp.

133. [ANONYME]. A Turc Turc et demi. Comédie proverbe en un acte en vers, imitée de Miguel de Cervantes. Poissy, imp. de Arbieu, 1852. 1 plaq. in-8° de 16 pp.

134. MURET (Théodore). Théâtre contemporain illustré. Michel Cervantes, drame en cinq actes en vers par Théodore Muret. Représenté pour la première fois sur le second théâtre français (Odéon), le 28 mars 1856. 291^e et 292^e livraisons. Paris, Michel Lévy, 27 pp. in-4^o.

Rius, t. II, n^o 713, cite pour cette pièce 1 vol. in-8^o de 104 pp. : il n'a pas connu ces deux livraisons.

135. BRETON (Paul). Le mariage à condition. Comédie en un acte en vers. Brionne. Imprimerie et librairie V. Daufresne, 1871, petit in-8^o de 74 pp.

La scène se passe au Toboso dans la maison de Sancho.

136. FUSTER (Charles). L'âme endormie, pièce en un acte en vers représentée aux Menus-Plaisirs, le 9 avril 1895, par le Théâtre des Lettres. Paris, Fischbacher, 1895. 1 plaq. in-8^o de 34 pp.

Les personnages sont : Sancho Pança, Miguel, Thérèse Pança et Nice.

137. YVE-PLESSIS (R.) et Émile-Jacques DALCROZE. Sancho, comédie lyrique en 4 actes et 8 tableaux, paroles de R. Yve-Plessis. Musique de Émile-Jacques Dalcroze. Genève, Adolphe Henn ; Paris, Calmann-Lévy, 1897. 1 vol. in-12 de vi et 87 pp.

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Genève, le 13 décembre 1897. En tête se trouve une bibliographie de Sancho au théâtre.

138. DESTRANGES (Étienne). Une comédie lyrique française. Sancho de É. Jacques Dalcroze et Robert Yve-Plessis. Prix 1 fr. Genève, C. E. Alioth, éditeur, 7 boulevard du Théâtre. Paris, Fischbacher, 33 rue de Seine, 1897. 1 plaquette in-12 de 38 pp.

139. DU BOIS (Albert). La dernière Dulcinée, poème tragique. Paris, Lemerre, 1902. 1 vol. in-18 Jésus de xiv-233 pp. Bibliothèque dramatique.

140. COHEN (Félix) et F. E. LEGOUX. Le gouvernement de Sancho Pança, comédie-bouffe en un acte avec couplets et chœurs. Les chœurs et l'accompagnement sont de M. P. E. Legoux. Paris, Hennuyer, 1903. 1 plaq. in-16 de 40 pp.

141. MERYEM-CECIL. Don Quichotte de la Manche. Comédie en

deux actes, illustrations de Guydo. Paris, Delagrave, 1903. 1 vol. in-8° de 96 pp.

142. Jacques LE LORRAIN. *Don Quichotte, le chevalier de la longue figure*. Pièce de théâtre représentée à Paris en mars 1904, au Théâtre Victor Hugo.

143. RICHEPIN (Jean). *Don Quichotte*, pièce en trois actes et huit tableaux, représentée en 1905 à la Comédie-Française.

VII. MISCELLANÉES

144. Dialogue entre Brantome et Don Quichotte, *aux pp. 160-170 de Nouveaux dialogues des morts*. Première [et seconde] parties. Aux Champs-Élysées [Paris] MDCCLIII. 2 vol. petit in-8° de 295 pp. à pagination continue.

145. *Don Quichotte femelle*, traduction libre de l'anglais (de Sophie Lennox). Lyon, 1773. 2 vol. in-12.

Barbier. *Dictionnaire des anonymes*, t. I, 1112.

146. Ordonnance de police de Très Haut et Très Puissant Seigneur Sancho Pança, Gouverneur de l'isle de Barataria. A Paris, chez Garnery et Volland, libraires, quai des Augustins, 1789. 1 plaquette in-8° de 15 pp.

Pièce facétieuse sur le clergé, le mariage, etc.

147. SOLLIER (Pierre). *Le Petit Sancho*, roman narcotique par l'auteur du Manuel des fous. Paris, Ouvrier, 1801. 2 vol. pet. in-12, frontispice à chaque volume.

148. LEMAZURIER. Épître à Michel Cervantes Saavedra, *dans Almanach des Muses pour l'an XIII* (1804), fol. 121-124.

149. FLORIAN et MOULET. Romance tirée de Don Quichotte, paroles de Florian, musique de Moulet, vignette à mi-page gravée sur acier. *L'Écho des Bardes ou le Ménestrel dédié aux Dames*, à Paris, chez Le Fuel [1820]. 1 vol. in-24, sans pagination.

La Romance se trouve au cahier 7.

150. SIBERT et H. LEMOINE. *Don Quichotte*, romance, 24 vers

signés : Sibert, musique de H. Lemoine, orné d'une figure gravée sur acier, *dans* Album lyrique. Paris, Janet, 1826. 1 vol. in-24, pp. 3 et 4.

151. LEROUX DE LINCY. Le livre des proverbes français, précédé d'un essai sur la philosophie de Sancho Pança, par Ferdinand Denis. Paris, chez Paulin, éditeur, rue de Seine Saint-Germain, 33, 1842. 2 vol. in-18.

L'essai sur la philosophie de Sancho Pança, se trouve t. I, pp. VII à XXVII.

— Autre édition en 1859. 2 vol. in-16, chez Delavays.

— Autre édition, s. d. 2 vol. in-18, chez Garnier.

152. Constitution octroyée par Sancho Pança aux insulaires de Barataria, ou Almanach constitutionnel de Sancho pour l'année 1849. Manuscrit découvert à Tolède et publié par F. L., dédié à l'Assemblée nationale. [Épigraphe :] « Le sens commun est le génie de l'humanité. » Goethe. Prix : 25 cent. (Paris), chez tous les libraires, in-16.

Recueil de pensées philosophiques.

153. MÉRIMÉE (Prosper). Les deux héritages, ou Don Quichotte. scènes *dans* Revue des Deux Mondes, 1^{er} juillet 1850.

V^{te} Spoelberch de Lovenjoul. *Bibliographie et littérature*, p. 46.

154. [JOLY (Vinc.-Victor)]. Cession d'une femme de gré à gré. opusculé d'après l'histoire, dite véritable, du « Sancho », journal du dimanche, qui n'est pas écrit par Michel Cervantès, mais qui n'en est pas moins une revue des hommes et des choses, première (et unique) livraison. Bruxelles, 1851, in-8°, 23 pp.

155. Le portrait de Sancho, anecdote. *dans* Magasin pittoresque. 21^e année, 1853, pp. 165-166.

156. MÉRIMÉE (Prosper). Dialogue entre la comtesse et le chevalier sur le mérite du Don Quichotte.

A paru successivement dans :

La Vie littéraire du 13 juillet 1876.

La Gazette anecdotique du 30 novembre 1876 (pp. 293-977).

L'âge du Romantisme (5^e livraison consacrée à Mérimée, 1888).

Voir aussi : Spoelberch de Lovenjoul. *Bibliographie et littérature*, 1 vol. in-8°, p. 36.

157. POTTIER (Eugène). Chants révolutionnaires. Préface de Henri Rochefort. Paris, Dentu, 1887. 1 vol. in-12 de 240 pp.

Pp. 38 à 40. Don Quichotte, pièce de 56 vers dédiée à « Flourens assassiné », Paris, 1869.

158. Pierrot Don Quichotte, par Tante Nicole. Illustrations de J. Geoffroy. Album in-4°. Paris, Delagrave [1902].

VIII. PÉRIODIQUES

159. Le mot à l'oreille, ou le Don Quichotte des Dames, nouveau journal républicain, 8 nos in-8°.

Hatin, *Bibliographie de la Presse*, p. 283.

160. PELTIER (Jean-Gabriel). L'Ambigu, variétés atroces et amusantes, journal dans le genre égyptien. Londres, 1803-1818, 59 vol. in-folio et in-8° (le format a été changé à partir du n° 4 du t. IV.)

Le n° 19 est intitulé : « L'Ambigu, ou Le nouveau Don Quichotte de la Manche, et la vignette est appropriée à la circonstance. » Hatin, *Bibliographie de la Presse*, p. 313.

161. Le Don Quichotte moral et politique, par Esneaux, 1818, in-8°.

Hatin, p. 341.

162. Le petit Don Quichotte littéraire de Paris, de la province et de l'étranger. Sciences et arts, économie domestique, littérature, mœurs, théâtres, par une société de gens de lettres, 12 décembre 1823, nos 1 à 15, in-4°.

Devenu successivement *La Lorgnette*, *Le Mentor*.

163. Le Don Quichotte, du 12 janvier au 23 juillet 1830, in-4°. A partir du 20 avril il a pris le titre : Don Quichotte, censeur.

164. Don Quichotte, journal non politique, 1865, in-4°.

165. Don Quichotte.

Dans Les Lundis d'un chercheur, Les projets littéraires de Théophile Gautier, p. 18, on trouve ceci : « En 1837, Arsène Houssaye dirigeait un petit journal hebdomadaire intitulé : « Don Quichotte. » Dans Le Livre, Revue du

monde littéraire, bibliographie rétrospective, 1882, p. 76, le même passage se trouve dans le même article et plus loin, p. 300. dans : l'Histoire de ma plume, par Arsène Houssaye, il est encore question de ce petit journal dans lequel ce dernier écrit un roman.

166. Le Don Quichotte, journal satirique illustré, paraissant à Paris et à Bordeaux. Propriétaire-gérant : Gilbert Martin.

Fernand Drujon. *Catalogue des ouvrages écrits ou dessins de toute nature, poursuivis, supprimés ou condamnés*. Paris. Rouveyre. 1879, p. 131.

167. Sancho-Pança, par Don Quichotte (Émile Bergerat) paraissant tous les samedis, le n° : 30 cent. Rédaction et administration, 16 rue du Croissant, 16. Paris. 1 liv. in-32 de 32 pp. couv. imp. N° 2 samedi, 9 février 1884.

Pp. 1 et 2, on lit ceci : Une réclamation très juste de mon confrère, M. Gilbert Martin, qui, depuis dix ans, publie à Bordeaux un vaillant petit journal illustré, nommé le *Don Quichotte*, journal dont les états de service ont été acquis au Seize-Mai, la plume au poing, dans la mêlée, me décide à changer, dès ce numéro, un titre que je croyais libre et dont le parquet de Paris avait accepté le dépôt.

Ce pamphlet hebdomadaire s'appellera désormais : « Le Sancho-Pança par Don Quichotte. » L'ânier passe devant le chevalier, on s'en était peut-être aperçu déjà dans le premier fascicule.

J. BRIMEUR.

A Cabot source which does not exist.

Among the contemporary accounts of John Cabot's departure on his second voyage in the spring of 1498 has hitherto figured a so-called dispatch of one of the Spanish ambassadors then in England, Gonzales de Puebla. As first printed in 1881 by Signor Desimoni this document reads as follows :

« Lettera del Dr. Puebla ai Re Cattolici,
Ferdinando e Isabella.
1498.

El Rey de Inglaterra embio cinco naos armadas con otro genoves como Colon a buscar la Isla de Brasil y las vicindades, fueron proveydos por un año. Dicen

que seran venidos para al el septiembre. Vista la derrota que llevan allo que lo que huscan es lo que Vuestras Altezas poseen. El Rey me ha hablado algunas veces subrello espera haver muy gran interesse. Creo que no hay de aqui alla cccc leguas ¹.

Signor Desimoni stated in a note that this document, which in his opinion had been written in the same year as Pedro de Ayala's letter of July 25, 1498 ², was « inedita e communicata dal Ch. Henrico HARRISSE; e, como ci averte, da lui copiata dalle carte di Bergenroth, non direttamente degli Archivi di Simancas » ³.

Mr. HARRISSE published this document himself in the following year from this copy in the Public Record Office sent home by Bergenroth ⁴. In Mr. HARRISSE's opinion also the date was the same as that of the letter written on July 25, 1498, by Pedro de Ayala the other Spanish ambassador then in England ⁵. This dispatch was republished by Mr. HARRISSE in 1896 ⁶, while it has also been printed in the *Raccolta Colombiana* ⁷ and in the volumes on the Cabots written by TARDUCCI ⁸, MARKHAM ⁹, WEARE ¹⁰ and BEAZLEY ¹¹.

1. *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, vol. XV, pp. 233-4. Genova, 1881.

2. *Ibid.*, p. 197 : « Una lettera del Puebla non ha data, ma evidentemente essa è dell' anno medesimo di quella dell' Ayala, » etc. Ayala was the second Spanish ambassador at that time in England.

3. *Ibid.*, p. 234.

4. *Jean et Sébastien Cabot*. Paris, 1882, pp. 328-9 : « Dépêche de Ruy Gonzalès de Puebla aux Rois-Catholiques.... Cet extrait, pris sur les copies rapportées de Simancas par Bergenroth, nous a été envoyé du Public Record Office. »

5. *Ibid.*, p. 389 note : « Nous ne connaissons pas la date de cette dépêche, mais elle a dû être adressée en même temps que la suivante », i. e. Ayala's letter of July 25, 1498.

6. *John Cabot the Discoverer of North America*, pp. 395-6. London, 1896.

7. Parte V, vol. II, p. 218. Roma, 1894.

8. *Di Giovanni e Sebastiano Caboto*, p. 355. Venezia, 1892.

9. *The Journal of Christopher Columbus and Documents relating to the Voyages of John Cabot*, etc., p. 207. London, 1893.

10. *Cabot's Discovery of North America*, p. 159. London, 1897.

11. *John and Sebastian Cabot*, p. 100. London, 1898. Cf. also G. P. Winship, *Cabot Bibliography*, pp. 53-4. London, 1900.

An examination of the originals at Simancas and London has revealed the fact that no such dispatch exists. The document in question turns out to be in reality nothing but a résumé made in Spain in the summer of 1498 of a paragraph of Ayala's letter of July 25, 1498. In the original letter, which is still preserved at Simancas, the paragraph in question reads as follows, the words in italics being in cipher :

Bien creo *Vuestras Altezas* an oído como el rey de Inglaterra ha fecho armada para descubrir ciertas insulas o tierra firme que le han certificado hallaron cierto que de Bristol armaron el año passado para lo mismo. Yo he visto la carta que ha fecho el inventor que es otro Gínoves como Colon que ha estado en Sevilla y en Lisboa procurando haver quien le ayudasse a esta invencion. Los de Bristol, ha siete años que cada año an armado dos, tres, quatro caravelas para ir a buscar la isla del Brasil i las Siete Ciudades con la fantasia deste Gínoves. El rei determinó de enbiar porque el año passado le truxo certinidad havian hallado tierra. Del armada que hizo, que fueron cinco naos, fueron avituallados por un año. Ha venido nueva, la una en que iba un otro Frai Buil aportó a Irlanda con gran tormenta, roto el navio. El Gínoves tiro su camino. Yo, vista la derrota que llevan y la cantidad del camino, hallo que es lo que han hallado o bucan (sic), lo que *Vuestras Altezas poseen*, porque es al cabo que a *Vuestras Altezas cupo* por la conveniencia con Portugal. Sperase seran venidos para el setienbre. Hago lo saber a *Vuestras Altezas*. El rei me a hablado algunas vezes sobrello; spera aver muy gran interesse. Creo no ai quatrocientas leguas. Lo le dixi creya eran las halladas por *Vuestras Altezas* i aun le dia la una razon, no lo querria. Porque creo *Vuestras Altezas* ia tendran aviso de todo esto y ansimismo al carta o nupamundi (sic) que este ha fecho, io no le enbio aora, que aqui le ai, y a mi ver bien falo por dar a entender, no son de las islas dichas ¹.

As this letter of Ayala's was extremely long, a résumé was made of it for Ferdinand and Isabella by the first Secretary of State, Almazan. In this summary which is still preserved at Simancas along with Ayala's original letter, the above paragraph is abridged as follows :

El Rey de Inglaterra embió cinco naos armadas con otro ginoves como Colon a buscar la ysla del Brasil y las VII ciu.⁴ades ². Fueron proveydas por hun

1. Archivo de Simancas, Tratadoscon Inglaterra, leg. 2º, fol. 196.

2. Desimoni (op. cit., p. 191, note 2) proposed in 1881 reading « septe cidades » for vicinidades and in the *Raccolta Columbiana* (Pte. V, vol II, p. 218.) the words *VII ciudades* are actually given in brackets with a question mark before them.

año. Dizen que seran venidos para el setiembre. Vista la dearota que llevan hallo que lo que buscan es lo que V. Alt. posseen. El Rey me ha fablado algunas vezes sobrello. Espera haver muy gran Interesse. Creo que no hay daqui alla cccc leguas ¹.

Of this résumé of Ayala's letter no less than three copies are preserved at the Public Record Office and each bears the correct title, « Copy of Ayala's letter of July 25, 1498 » ². In every one the above paragraph appears in its proper place. Moreover the late Mr. Bergenroth, when publishing in 1862 an English translation of this résumé, stated in regard to the above paragraph, that it was « so much curtailed in the deciphering made by Almazan that it was necessary to decipher it again from the original dispatch » ³. Accordingly in his translation he gave the original paragraph in full ⁴, and at the end of one of the copies of the résumé in the Public Record Office added a transcript of the original cipher with a decipher immediately following it ⁵. For these reasons the mistake of attributing this paragraph to Gonzales de Puebla seems the more unaccountable.

H. P. BIGGAR.

Le Cid de Chateaubriand

Le Cid ou aussi *Les adieux du Cid*. Cette composition est peu connue ; je crois qu'elle ne figure pas dans les *Œuvres complètes* du grand homme, qui réussissait à être un peu plus insupportable chaque fois qu'il touchait à l'Espagne. Voici ce morceau :

Prêt à partir pour la rive Affricaine,
Le Cid armé tout brillant de valeur,
Sur la guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur.

1. Archivo de Simancas, Tratados con Inglaterra, leg. 20, fol. 199.

2. One copy is in Volume I of the *Transcripts from the Simancas Archives* and the other two in Volume III, no 210.

3. *Calendar of Spanish State Papers*, vol. I, p. 177 note. London, 1862.

4. *Ibid.*, pp. 176-7.

5. *Transcripts from the Simancas Archives*, vol. III, no 210.

Chimène a dit : Va combattre le maure,
De ce combat surtout reviens vainqueur,
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore,
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance,
Je prouverai que Rodrigue a du cœur.
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accens mon noble chant vainqueur,
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans les vallons de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens rediront ma valeur,
Il préfère, diront-ils, à la vie
Son Dieu, son Roi, sa Chimène et l'honneur.

Comme « ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante », on chanta « ces vers », et deux fois plutôt qu'une : ce n'était que justice. Des deux musiciens qui se mirent en frais, l'un était le célèbre Garat¹, l'autre P. D'alvimare². Les premières mesures de ce dernier portent « Fieramente Maestoso », indication en rapport avec le sous-titre adopté : « Chant héroïque. » Où l'héroïsme allait-il s'égarer³, et qui se serait avisé de le chercher dans ces cinq strophes ? *Habent sua fata versiculi* : un peu plus tard, la fortune de *Partant pour la Syrie* fut plus éclatante, mais était-elle plus méritée ?

J. CHASTENAY.

1. Les adieux du Cid. Paroles de M. de Chateaubriand, Musique de Garat. Membre du Conservatoire de Musique de France. A Paris, chez M^{lles} Erard. Rue du Mail, n° 21, s.d. 4 pp. in-fol., la dernière en blanc.

2. Le Cid. Chant Héroïque avec Accompagn^t de Piano ou Harpe. Paroles de Mr. de ***** Musique de P. D'alvimare. A Paris, Au bureau de l'Agence Dramatique, Rue St Marc Feydeau, N° 14, s. d. 4 pp. in-fol., la dernière en blanc.

3. On abusait du mot ; témoin cette autre pièce :

LE CID ET CHIMÈNE

ROMANCE HÉROÏQUE

Musique et Accompagnement de Piano par BEAUVARLET-CHARPENTIER.

Le Cid, après son Hyménée,
Pour les combats veut repartir :
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs,
Et sa voix plaintive commence
Ce chant d'amour et de douleurs.

Ah ! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux ;
La villageoise est plus heureuse,
Son époux n'est point un héros :
Si pour aller au labourage
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir après l'ouvrage,
Il revient dormir sur son sein.

Paisiblement elle sommeille
Sans voir en songe des combats ;
Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras.
Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et s'endort doucement :
L'univers se borne pour elle,
A son époux, à son enfant.

Sur le pommeau de son épée,
Le Cid appuyé tristement,
A ses accens l'âme frappée,
Dit à Chimène en soupirant :

Va, rassure-toi, ma Chimène,
Nos deux cœurs ont même désir ;
Peu d'instans finiront ta peine,
Je vais voir, vaincre et revenir.

(in: Quatre Romances Avec Accompagnement de Piano Forté Composées & dédiées à Son Altesse Royale Madame La Duchesse de Berry par Beauvarlet-Charpentier M^d de Musique Breveté de S. A. R. A Paris, Chez l'Auteur, Boulevard Poissonnière, n^o 27. s.d.).

Je ne sais de qui sont les paroles (dans ce recueil, cette pièce, ainsi qu'une « Chansonnette en style Marotique », *A celle que l'on aimera toujours*, sont anonymes, tandis que *L'espoir du troubadour* et *Elle était là !* ont pour auteur Alphonse Vulpian), mais il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elles ne sont pas de M. de Chateaubriand ; le poète des *Adieux du Cid* était assurément incapable de s'élever à une pareille médiocrité.

DESSINS INÉDITS

DE

GOYA

I-20

GOYA



GOYA

1



2

GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA



GOYA





GOYA



GOYA





COMPTES RENDUS

F.-M. Josselyn. Études de phonétique espagnole, Paris : H. Weller, 1907.
23^{cm} > 14^{cm}, 193 p. 10 fr.

C'est là le deuxième ouvrage de phonétique expérimentale qu'on doit à M. Josselyn, le premier ayant eu pour objet celle de la langue italienne.

L'auteur a recueilli ses matériaux pendant un séjour d'été en Espagne, en 1902. Il a étudié la prononciation de sept individus, appartenant à différentes contrées espagnoles, Séville, Madrid, Salamanque, Cuenca, Palencia, Leon et les Asturies.

A mon avis, il a eu tort dans son choix, puisqu'il est peu de pays où la prononciation de la langue officielle présente autant de nuances et de variétés bien tranchées que l'Espagne. Les résultats obtenus ne sauraient donc être le plus souvent que contradictoires. Il aurait été préférable de s'en tenir à la prononciation madrilène, observée sur trois ou quatre individus d'une culture moyenne, et surtout de leur faire prononcer des mots de tous les jours, et non des vocables tout à fait modernes, cosmopolites, pour ainsi dire, tels que *adhesión*, *anfiteatro* et d'autres, lesquels ne peuvent guère avoir une prononciation uniforme et spontanée, comme il convient de la présenter aux lecteurs pour chaque son de la langue usuelle ; car c'est bien celle-ci qu'il faut étudier, et la seule qui vaille la peine d'être reproduite telle qu'elle est.

M. Josselyn s'est proposé, à ce qu'il paraît, de contrôler les observations faites par M. F. Araujo (*Estudios de Fonética Kastellana*)¹, et c'est là encore un inconvénient, puisque son travail est basé sur l'opinion individuelle d'un phonéticien, habile sans doute, mais par trop incliné à défendre sa prononciation à lui, toute provinciale qu'elle paraît être². M. J. trouve étrange mon opinion sur les voyelles castillanes (p. 8, n.), c'est-à-dire, qu'il n'y en ait que cinq, *a, e, i, o, u*, « laissant de côté toute nuance dialectale ou individuelle », j'aurais dû ajouter « casuelle ». Et cependant M. J. lui-même, tout en établissant douze voyelles, *a, d, è, e, é, i, í, o, ó, ú, u, ú* (!), nous dit (p. 7), qu'on a eu parfaitement raison de dire qu'il y avait cinq voyelles, *a, e, i, o, u* (!). Quelques

1. Madrid 1894.

2. V. *Romania*, XXIV, p. 299-300.

lignes plus loin, il ajoute que les variétés, telles qu'il paraît les avoir contrôlées, mais dont l'existence [plus que douteuse] avait été indiquée auparavant par M. Araujo « ne paraissent pas être constantes, elles subissent l'action de l'accent tonique, ou les influences dialectales, locales ou individuelles ». — C'est positivement ce que j'en avais dit moi-même, seulement en d'autres mots.

En effet, la différence entre un *e* ou un *o* ouverts, et un *e* ou un *o* fermés, y est bien moindre que celle qui répond à ces distinctions en italien, en français, en catalan, ou en portugais, où, d'ailleurs, ces différences sont constantes et toujours les mêmes, à peu d'exceptions près, dans chaque dialecte et dans chaque individu, et y servent à distinguer une foule de formes et de mots qui autrement ne seraient pas compris ou reconnus; outre que les grammairiens de ces pays en ont toujours tenu compte, ce qui n'est pas le cas en castillan, exception faite de M. Araujo. Si un Portugais, par exemple, prononce, contre l'habitude de presque tous ses compatriotes, et d'accord avec son dialecte à lui, le mot *castelo*, en donnant à l'*e* la valeur de l'*e* fermé français, cette prononciation sera immédiatement corrigée par quiconque l'entendra, parce que le son de l'*e* y est ouvert partout ailleurs.

L'ouvrage de M. Josselyn est sans doute un travail d'un haut mérite, seulement il me semble que la portée pratique en est très bornée. Je ne vais pas, certes, opposer des observations expérimentales contrôlant ou contredisant les siennes : je les accepte en bloc, pour la plupart. Qu'il me soit permis, cependant, d'y opposer quelques remarques, chaque fois que mon expérience personnelle et ma connaissance de la prononciation d'une langue que je parle et que j'entends souvent parler depuis une cinquantaine d'années me porteront à révoquer en doute les affirmations de l'auteur.

(P. 10-11.) L'*a* castillan n'est pas l'*a* français de *patte*, ni celui de *pâte*, certainement : mais il n'est pas non plus l'*a* italien d'*amo*. Il ressemble plutôt à l'*u* bref anglais de *bud*, tel qu'on le prononce dans le sud, tout en étant plus ouvert que celui-ci, pas autant, toutefois, que l'*a* portugais de *pá*, *má*. Quant aux deux nuances *a*, *á* d'un côté, et *u* final de l'autre, sans nier leur existence, je soutiens qu'aucune oreille castillane ne saurait en apprécier la différence.

Lorsqu'on prononce un mot tel que *patata*, si l'on prolonge la dernière voyelle, ce qui arrive bien souvent, aucune différence ne saurait être reconnue entre cet *a* final, atone mais prolongé, et ceux des syllabes qui le précèdent. Il en est de même pour les trois *eee* d'*interprète* (mot qui n'est pas populaire), ou les deux *ee* de *huésped*, et les trois *iii* de *mismísima*, ou les trois *uuu* de *cucurucho*. Quant à la différence entre les voyelles anglaises des mots *sea* et *see*,

elle est purement imaginaire dans la prononciation moderne ; autrefois *sea* se prononçait *sè* et *see*, *sé*¹.

Je ne nie pas, ce serait téméraire de ma part, l'exactitude des relevés obtenus par M. J. ; je dirai seulement que ces distinctions délicates sont tout à fait inappréciables pour l'oreille, et partant inutiles à quiconque veut se faire une prononciation correcte de la langue, que ce soit un étranger, ou un Espagnol parlant naturellement une langue autre que le castillan des deux Castilles.

Si, du moins, l'auteur ou son guide (M. Araujo), avait consigné dans quelles circonstances ces petites nuances se produisent, on aurait par là, en quelque sorte, l'avantage de se placer dans les mêmes conditions que des individus parlant le castillan spontanément, c'est-à-dire comme leur langue maternelle. On chercherait en vain, cependant, dans l'un ou l'autre de ces deux traités de phonétique espagnole des préceptes clairs et précis sur la manifestation, dans le langage usuel, de toutes ces nombreuses voyelles, à l'existence desquelles on veut nous faire croire.

Quant à la voyelle sourde (p. 24), citée par M. Araujo, pas plus que l'auteur, je ne réussis à la trouver ; pour mon oreille et sous ma langue, le deuxième *e* d'*empezar* a le même timbre, la même qualité que le premier ; seulement il est plus bref, parce qu'il appartient à une syllabe tout à fait atone, ce qui n'est pas le cas de celui de la première syllabe, frappée d'un accent secondaire, lorsqu'on prononce le mot détaché.

En ce qui concerne les voyelles nasales (p. 26 et 170-177), il suffit d'entendre des mots tels que *cansancio*, *enfermo*, pour s'en apercevoir. En effet, c'est *ã*, *ê* qu'on entend dans ces mots ; et même devant une plosive, comme *cantar*, *campo*, il n'est pas rare d'entendre *cântar*, *câmpo*, le *n* et le *m* y étant toutefois plus perceptibles que dans ces mêmes vocables en portugais. Néanmoins, il manque aux Castillans les voyelles nasales finales, ainsi que les diphtongues nasales, si fréquentes en portugais, le mot *afân* y étant prononcé *afan*, ou bien *afan*, avec la nasale postéro-palatale, voire même *afân*, *afân*, jamais *afâ* comme en portugais.

L'autre remarque de la p. 27 sur l'aphonie de l'occlusion dans les consonnes sonores des langues germaniques, par opposition à l'occlusion sonore de ces mêmes consonnes dans les langues romanes est très intéressante, et je crois que cette théorie restera inébranlable. Pour ce qui est de la nasalité de ces mêmes consonnes, à l'initiale, en castillan, elle est du moins si faible, qu'elle peut être négligée sans que l'oreille s'en rende compte.

M. Josselyn me pardonnera sans doute si je persiste à ne pas croire à la diffé-

1. V. Henry Swet, *A History of English Sounds*, Londres, 1874, nos 1193 et 1279.

rence qu'il veut établir (p. 39) entre un *v* initial, sonore fricatif, et un *b* initial préférentiellement occlusif. Quant à la graphie *v* (ou *u* intervocalique), d'après l'ancienne orthographe (p. 43), il se peut que ce *v* ait été labio-dental, comme en français, et non pas bi-labial, comme à présent.

De l'étude des trois consonnes plosives sonores *b*, *d*, *g*, entreprise par M. Josselyn, il résulte la constatation d'un fait que j'ai plusieurs fois tâché de faire ressortir, — les individus qui parlent le castillan ou le portugais n'ont pas la moindre conscience qu'il y ait une différence quelconque entre leur *b d g* plosif, et ces mêmes consonnes fricatives, lesquelles ne sont pas identiques à *w*, *g* allemands, de *zwei*, *Tage*, *th* anglais de *that*. En effet, par rapport au *d*, j'ai connu un Andalou, M. Corchon y Diaque, qui prononçait parfaitement bien le français et l'allemand, et qui, pendant un séjour d'une année à Lisbonne, a voulu apprendre l'anglais. Eh bien, il s'était tellement aperçu que le *th* anglais de *that*, *though*, *breathe*, etc., n'était point le *d* intervocalique espagnol, qu'il prononçait ces mots comme s'ils étaient écrits *zet*, *zô*, *brize*, avec le *z* français ou portugais. On sait d'ailleurs que, du moins pour l'oreille, les fricatives sonores se rapprochent beaucoup plus de leurs plosives homorganiques que ce n'est le cas pour les fricatives sourdes, par rapport aux plosives du même organe; et que dans les transcriptions latines ou grecques des noms hébreux, tandis que les plosives ב, ת, כ étaient représentées par פ, ת, כ, ח, ט, ק, et les fricatives ש ת כ par פח, תח, כח, פ, ת, כ, aucune distinction n'était faite entre ב, פ, כ et ש, ת, כ.

La différence entre *l* et *t* de M. Araujo me semble tout à fait inutile, pour ne pas dire illusoire (p. 36, 37 et 46 de la *Fonética Kastellana*), et, en tout cas, elle ne serait pas analogue à celle qui se trouve entre son *d* fricatif et son *d* plosif.

L'auteur nous dit que la demi-voyelle *w* (*u*) fait reculer l'articulation du *k* (*q*) de sa position post-palatale vers une position complètement vélaire. Ce complètement est de trop, car il ne saurait jamais devenir la vraie plosive sourde vélaire, le ق arabe, dans la bouche d'aucun individu de la Péninsule hispanique. La seule consonne vélaire que possède le castillan, c'est la fricative sourde qu'on représente actuellement par *j*, dans *jarro*, *rojo*, etc., laquelle, tout en devenant un peu moins vélaire devant les voyelles antérieures *e*, *i* (*general*, *régimen*), ne devient jamais palatale comme le *ch* allemand de *ich*, *brechen*, *Bücher*, si ce n'est, d'après M. Rodolphe Lenz, dans la prononciation chilienne; donc, l'affirmation suivante de M. Josselyn est pour le moins téméraire: « Ces données, bien qu'élémentaires, suffisent à nous prouver que *j* comme *b* [?] et le *ch* allemand, change de position et valeur acoustique selon la voyelle qui l'accompagne. » Aucun Espagnol du continent ne prononce des mots tels que *gemido*, *religión* avec le *ch* allemand de *ich*, et sur la scène on s'efforce même

de prononcer le *j* ou le *g* de *crujir*, *coger*, par exemple, entièrement comme le *j* de *dejar*. Quant à la distinction entre *j* et *g* (*e*, *i*), elle est et a été de tout temps purement orthographique. On sait que dans l'Andalousie et l'Estramadoure le *j* se rapproche beaucoup d'un *h* aspiré, parce que les organes actif et passif se trouvent plus écartés l'un de l'autre.

M. Josselyn (p. 88) nous parle d'une première étape du *z* castillan vers le *s* andalou, au moyen d'une articulation moins interdentale. Ceci me paraît une illusion. Il s'agirait de prouver d'abord que le *z* a toujours été prononcé comme il l'est à présent : or, en comparant les descriptions des anciens grammairiens espagnols et portugais, on reconnaît qu'il n'y avait aucune différence entre le *z* dans ces deux langues, et le *z* n'a jamais eu en portugais la valeur du *z* castillan actuel.

Quant à l'identité du *d* avec le *z* final, défendue par M. Araujo (p. 48 de la *Fon. Kast.*), il n'est pas hors de propos de citer ici la discussion qui s'est établie devant mon ami Consiglieri Pedroso et moi, dans un wagon de chemin de fer, en Espagne, entre un voyageur bien élevé de Madrid et un autre un peu moins distingué né à Burgos ou Valladolid. Le premier insistait sur ce qu'on doit dire *Madrid*, ou tout au moins *Madri*, en causant, mais non dans une lecture soignée: l'autre soutenait que la seule prononciation légitime, car il avait n'en pas connaître d'autres, c'était *Madri^z*, avec la consonne terminale sourde comme dans *ajedrez*. Après avoir discuté longtemps sur ce sujet, ils ne réussirent pas à se mettre d'accord, et chacun d'eux persista à considérer sa prononciation à lui comme la seule admissible.

D'ailleurs, j'ai toujours vu sourire tout Madrilène, pourvu que ce soit un homme d'une certaine instruction, lorsqu'il entend prononcer *verda^z*, au lieu de *verdad* ou *verda*.

M. J. n'insiste pas assez (p. 97) sur la différence bien sensible entre le *s* andalou, ou français, ce qui revient au même, et le *s* castillan, dont la valeur se rapproche beaucoup de celle du *ch* français. Cette prononciation prépalatale du *s* castillan, laquelle, plus ou moins nuancée, se retrouve aussi en basque et dans le nord du Portugal, s'arrête à présent en Espagne au Tage, en Portugal au Mondego; vers le sud des deux pays, c'est le *s* andalou (*ç* français), confondu avec le *ç* (*z*), le seul qu'on entend à l'initiale. La fricative sonore (*z*) répondant à cette sourde (*ç*) se retrouve en catalan et dans le nord du Portugal, aussi bien qu'en castillan devant une consonne sonore, *b*, *d*, *g*, *m*, *n*, *l*. Devant *r* les deux sons (*z* + *r*) se réduisent à un seul, à peu près le *rz* polonais, comme l'a très bien indiqué M. Araujo, et moi-même avant lui, dans la *Romania* (1883), pour le portugais; seulement, dans cette dernière langue, le son est un peu plus palatal, étant la fusion d'un *j* portugais ou français avec le *r*, puisque dans le sud du royaume le *s* final d'une syllabe se prononce *z*.

(j français), devant une consonne sonore, *x* (*ch* français) devant une consonne sourde.

Le *s* final de syllabe en andalou est bien une *h* aspirée, et jamais complètement muet. Une oreille exercée et attentive saura toujours distinguer entre *las casas* et *la casa*.

M. Josselyn nous parle (p. 108) d'un *j* vélaire sonore, tout en nous disant que M. Wulff n'en a pas tenu compte dans sa *Transcription d'un texte andaloux*. Il y a une trentaine d'années, j'avais déjà fait mention de ce son (une *h* aspirée sonore) dans la revue *O Positivismo*, et je l'avais représenté par *ā* dans le quatrain suivant :

En la re^āaz e la trena
no te ponga^ā á yorá ;
ya que no me quita^āh penah,
no me la^ā venga^ā á dá.

Toutefois, cette consonne est bien différente du *g* médial allemand, beaucoup plus du *ğ* arabe.

M. J. signale (p. 111) la présence en castillan d'un *r* fricatif, différent du *r* intervocalique, aussi bien que de *rr* ou *r* initial. Ce son se trouverait à la fin d'une syllabe, à l'infinitif des verbes, par exemple. Je n'ai jamais fait attention à ce phénomène, tout en le connaissant très bien comme existant ailleurs. Nous savons par les travaux de M. R. Lenz sur les parlers chiliens, qu'un *r* fricatif sonore y remplace le plus souvent le *r* roulé, et que cette particularité est due à l'influence du *childougou*, ou langue des indigènes. D'un autre côté, on entend souvent au Brésil un *r* fricatif sourd à la fin d'une syllabe, précédé d'une voyelle, comme dans *mar*, *ter* ; ce *r* devient sonore devant une consonne sonore, *mar largo*. On peut croire aussi à l'influence indigène. Dans ce cas, ce son serait analogue à celui signalé par M. Araujo et par l'auteur dans des mots tels que *perla*, *carga*.

L'auteur a raison contre M. Araujo (p. 117) : un *r* fricatif sonore castillan [ou portugais], pas plus que le *r̄* polonais ne saurait être confondu avec le *j* français.

Nous voyons (p. 129) que la palatale *ll* à Madrid est *peut-être* prononcée souvent comme *y*, surtout dans un parler négligé. Actuellement le remplacement de *ll* par *y* devient de plus en plus fréquent, et il y a même des individus instruits qui ne peuvent plus reproduire la palatale latérale, confondant par là, comme en Andalousie, *pollo* avec *poyo*¹.

1. M. Jules Nombela, par exemple, naguère professeur à l'Université de Salamanque, aujourd'hui à Madrid, où il est né et a passé presque toute sa vie.

Quoi qu'en dise M. Araujo, le plus grand nombre des individus parlant castillan ne savent plus distinguer *yerro* de *hierro*. L'auteur a donc raison.

Il en est de même en ce qui concerne le *ch* (p. 148), qui n'est pas identique au *ci* toscan. En italien, le caractère de l'affriquée (*t* + *s*) est plus sensible à l'oreille que dans le *ch* hispanique, où l'on entend moins bien la fricative de ce son composé, outre que la plosive s'y rattache plus intimement à la plosive.

Nous lisons (p. 165) que l'individu de Cuenca prononçait *gwevo*, et non pas *wewo* (*huevo*). C'est là une prononciation du *hu* (ou du *hu*) initial, assez commune en Andalousie et en Estramadoure. Ce n'est pas simplement une façon d'écrire le *w*, comme on pourrait bien le croire d'après l'alternance de ces deux transcriptions du *w* des langues du Nouveau-Monde (cf. *Huilliches* et *Guatemala*), et dans ceux d'origine arabe, tels que *Guadalajara*, *Guadalquivir* : cela est prouvé par le fait que des formes telles que *huele* ont été représentées par le poète Gabriel Galán, dans ces *Estremeñas*, par la graphie *güele*, tout comme *bueno* v est écrit *güeno* :

La camita onde yo la he querio
Cuando dambos estábamos güenos :

.....
me güelen,

me güelen á ella
cada vez que las güelo !¹

Nous arrivons aux chapitres les plus neufs de tout l'ouvrage, *Les Nasales* et *Nasalité*. Il faut les lire tout entiers ; ils ne sont pas longs, et je n'y ajouterai que quelques remarques.

M. J. fait bien de considérer les consonnes nasales comme des occlusives, avec Lepsius et contre la plupart des phonéticiens modernes. En effet, il y a occlusion, ce sont des *consonnes momentanées*, et ce qui y est prolongeable, c'est la résonnance qui les précède et les accompagne.

Mon oreille ne me révèle aucune différence entre le *n* de *pan* et celui de *Juan* (p. 165), soit qu'on y prononce ces *nn*, très brefs, à peine articulés, comme des alvéolaires, soit qu'ils deviennent des postpalatales, comme en Estramadoure, en Andalousie ou ailleurs, même dans les deux Castilles devant *bu*. Je me suis mal exprimé dans mon appréciation de la valeur de ce *n*, comme équivalant à *ñ*. Peut-être n'y est-il pas aussi profond que le *ng* germanique, mais il ne saurait être confondu avec *ñ*. Le son du *ng* germanique détaché est assez difficile pour des individus parlant des langues romanes ou slaves.

1. *El Embargo*.

Pour amener ces individus à en saisir le mécanisme, je leur dis de prononcer le *ñ* espagnol en détachant le bout de la langue de la position requise pour l'émission de cette médio-palatale ; on arrive par là à se faire une idée de la valeur réelle du *ng*, et même à l'imiter passablement bien.

L'ouvrage se termine par quelques remarques sur les consonnes doubles, rares en castillan, exception faite du *rr*. A ce propos, je ne peux nullement souscrire à l'affirmation de M. J. que *ṛ* a sensiblement la même articulation que *r-r*, et que la différence ne consiste que dans le nombre des battements. Aucune personne née en Espagne ne saurait prononcer le *r* faible là où elle articule le *r* roulé ; non seulement leurs *sthāna* ou points d'articulation sont différents, mais la partie articulatoire de l'organe actif est elle aussi différente : pour *r* c'est la partie antérieure de la pointe qui s'applique sur la partie la plus bombée des gencives, tout au milieu ; pour *rr*, c'est la surface supérieure de la pointe qui frappe contre le côté gauche, ou le côté droit des gencives.

Je conteste aussi l'exactitude de cette autre affirmation péremptoire : « Cette distinction dans la durée de la voyelle [précédente] est la chose la plus sensible dans les consonnes doubles. » Pour le portugais, cette durée est presque inappréciable ; et outre cela, il y a des langues, le finnois par exemple, où l'on trouve toutes les quatre combinaisons possibles de voyelles suivies de consonnes : *ap, aap, app, aapp* ; *ul, uul, ull, uull*, etc.

Ce beau livre se termine par une table alphabétique avec renvoi aux pages où chaque sujet est traité.

A. R. GONÇALVES VIANA.

Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Étude linguistique par A. Carnoy, Docteur en philosophie et lettres, Professeur à l'Université de Louvain. Deuxième édition revue et augmentée. *Bruxelles : Misch et Thron*, 1906, in-8, 293 pp.

Le livre de M. Carnoy a le désavantage d'avoir été l'objet de nombreux comptes rendus partiels. Formé d'articles publiés dans le *Muséon*, et soumis à la critique lors de leur apparition, il était déjà connu avant d'être publié. Mais si le travail n'a plus toute sa nouveauté, il n'a rien perdu de sa valeur, et on retrouve à le considérer dans l'ensemble les mêmes qualités de soin, de prudence et de sagacité qu'on avait déjà remarquées dans les chapitres pris isolément.

C'est une laborieuse tâche que le dépouillement des recueils épigraphiques. Le travail matériel est long et pénible ; les matériaux doivent être utilisés avec

toute sorte de précautions (cf. Carnoy p. 13) et finalement le résultat est plutôt médiocre. Il est désormais démontré que les inscriptions, en général, ne font que confirmer ce qui est déjà su par ailleurs (grammairiens, manuscrits, etc.) et que rares y sont les formes qui trahissent l'évolution de la langue parlée. Le fait n'est pas étonnant : la langue des inscriptions est par excellence celle des formules toutes faites, invariables dans les différents domaines de colonisation ; les parlers locaux n'y ont point place, sauf dans la notation des noms propres, dont on ne peut tirer que quelques renseignements équivoques sur la phonétique et la flexion : la syntaxe, la dérivation et le vocabulaire nous échappent presque complètement. Aussi l'étude de M. Carnoy, comme les précédentes de MM. Densunianu et Pirson sur le latin de Roumanie et sur celui de Gaule, conclut-elle qu'il est impossible ou presque de distinguer dans le latin de la péninsule hispanique, des caractéristiques qui lui soient particulières, et qui annoncent le développement ultérieur de l'espagnol et du portugais.

Néanmoins il ne faut pas en inférer que les résultats d'une telle étude sont tout entiers négatifs. A tout prendre, ce serait déjà beaucoup qu'elle ne fût qu'une excellente contribution à la connaissance du latin vulgaire ; et il y a tels chapitres sur la sonorisation des sourdes intervocaliques, sur l'alternance de *b* et de *v*, sur *-s* et *m* finaux qu'apprécieront les latinistes. Mais il y a certaines observations qui intéressent en outre les dialectes hispaniques : p. 37 le passage de *e*, *ae*, à *i* à l'atone initiale libre (phénomène qui se retrouve en asturien) ; p. 233 l'origine des patronymiques en *-ez* que M. Carnoy ramène au suffixe *-icus* (*Lupicus* > *Lopez*) ; p. 100 la dissimilation de *o-d* en *e-d* (*sorôri* > *serôri*) ; p. 255 sqq. les remarques sur le vocabulaire.

Tout ceci est excellent. M. Carnoy est moins heureux quand il traite du latin archaïque et des dialectes italiques ; là ses connaissances ne sont ni personnelles, ni sûres. Quelques rectifications : p. 219 l'accusatif en *-is* est primitif dans les thèmes en *-i*, et la distinction entre *-is* et *-es* (acc. des thèmes consonantiques) s'est maintenue jusqu'à l'époque classique ; Cicéron, César, Virgile distinguent encore le nomin. *tres* et l'acc. *tris* ; pp. 229-230 les nominatifs pluriels en *-eis* ont une existence réelle (cf. M.S.L. XIII. 343 sqq.) ; p. 231 le nominatif en *-is* des thèmes en *-yo* est indo-européen (Meillet, Introd. à l'ét. des langues i.-e. 233) ; p. 254 *faxint* n'est pas une forme de futur antérieur puisqu'il est formé sur le thème d'infectum *fac-* ; p. 63 l'étymologie de *populus* est fantaisiste ; p. 138 la traduction de *Berber* tout à fait arbitraire ; p. 166 dans les cas de *consonne + ri* la perte de *r* est causée par une dissimilation qui agissait déjà en latin, (*increbesco*, *praestigiæ* à côté de *increbresco*, *praestrigiæ*) ; p. 153 l'expression *les dialectes ombriens prélatins* est incorrecte à tous égards : nous ne connaissons — fort mal — qu'un dialecte ombrien, celui d'Iguvium, et à une date qui n'est nullement prélatine : etc.. Pourquoi ne pas marquer d'un asté-

risque les formes reconstruites par hypothèse ? Il y a là toute une série de taches, excusables sans doute, mais qu'il importait de signaler ¹.

A. ERNOUT

Estado social que refleja el Quijote. Discurso premiado por la Real Academia de Ciencias morales y politicas... escrito por D. Julio Puyol y Alonso... Madrid : Imp. del Asilo de Huérfanos del S. C. de Jesus, 1905, gr. in-8, 109 pp.

Malgré l'activité déployée dans ces dernières années pour regagner le temps perdu, on peut affirmer sans témérité que le plus universel et le plus humain de tous les livres, le *Don Quichotte*, n'a pas encore reçu de la critique érudite la somme d'efforts et de recherches à laquelle il a droit. D'autres œuvres d'une portée moins générale, célèbres à vrai dire, mais très peu lues hors du pays qui les a produites, telles la *Divine Comédie*, ont été bien plus étudiées et fouillées. Béatrice a fait couler beaucoup plus d'encre que Dulcinée. On ne saurait, certes, faire une comparaison entre l'obscurité voulue du poète italien et la simplicité presque classique de l'auteur castillan, mais il n'en reste pas moins qu'un roman d'une telle envergure ne peut manquer de soulever une foule de questions dont toutes ne sont pas, tant s'en faut, élucidées.

C'est donc un travail méritoire que d'y apporter quelque clarté, et comme il s'agit ici d'une besogne de longue haleine et d'amples proportions, il faut, autant que possible, la diviser. M. J. P. y A. l'a bien compris : il a su, avec beaucoup de sûreté, se tracer une tâche et, chose plus rare, s'y confiner. Sans faire appel à d'autres témoignages qu'à ceux du roman et sans avoir recours à d'autres données et à d'autres textes qu'à ceux que chacun peut y découvrir, il s'est proposé de nous dépeindre l'état social que reflète le *Don Quichotte*. Il ne recherche pas si le tableau qu'il va nous tracer est fidèle, si les gestes et les attitudes répondent bien à la réalité, il se borne à réunir des éléments épars se rapportant à un thème donné, à les ordonner, à les classer, laissant aux savants le soin de les contrôler et d'en établir la vérité historique. Mais nous pourrions affirmer, sans trop de risques, que la peinture est exacte, que les

1. Quelques fautes d'impression : p. 9, 10 l. avant le bas, lire *ombrien* ; 16. l. la Romania ; 170.7 l. av. la fin *senper* ; 176 assez bien de *fautes* ; 203 note : *couentionid* ; 210 l. 9 *espagnoles*. L'expression française n'est pas toujours correcte ; cf. p. 110 on s'entend à, pour on s'accorde à ; p. 176 assez bien de pour un assez grand nombre de ; ibid. l'inscription étant officielle et si ancienne.

personnages mis en scène par Cervantes étaient bien des Espagnols de la fin du xvi^e siècle, qu'ils pensaient et qu'ils parlaient comme leurs contemporains. En effet, personne n'ignore qu'aucune littérature n'a été plus nationale et plus réaliste que la littérature castillane. Si le *Don Quichotte* est encore, comme l'a dit M. Menéndez y Pelayo, un roman de chevalerie, c'est-à-dire une œuvre de pure imagination, relevant de traditions jusqu'à un certain point étrangères, il est aussi un roman picaresque, c'est-à-dire la traduction la plus vivante et la plus originale du génie de la race. Sancho Panza est peut-être plus profondément espagnol que son maître, et si tous deux incarnent la contradiction entre la noblesse des sentiments et la bassesse des appétits, cette contradiction est beaucoup plus violente en Espagne que partout ailleurs. Et puis Cervantes n'était pas un littérateur de cabinet ; il fut mêlé assez douloureusement à la vie de ses compatriotes pour que nous puissions ajouter quelque créance à ses descriptions et pour que nous soyons fondés à croire que les conclusions tirées par M. J. P. y A. seront confirmées presque sans modifications par les historiens.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ce point, on est frappé par l'abondance des documents qui se rapportent au sujet traité. Vous avez lu *Don Quichotte* trois fois, cinq fois, dix fois sans vous douter de la complexité des matières qui y sont abordées. C'est un cours complet de sociologie que vous avez sous les yeux. En lisant le travail de M. J. P. y A. vous reconnaissez au passage des phrases et des paragraphes qui vous sont familiers, mais vous êtes étonné de voir quel parti on peut en tirer pour la connaissance de la vie et des mœurs et avec quelle facilité leur sens intime dépasse les bornes de la fiction et plonge dans la réalité.

Cette petite étude bien conçue et logiquement développée est écrite dans une langue claire et colorée et se lit sans la moindre fatigue. Peut-être pourrait-on observer qu'on y sent un peu l'influence d'une lecture assidue et répétée du *Don Quichotte*. Quand on a vécu de longs jours en tête à tête avec l'ingénieur Hidalgo, on est bien excusable si on se laisse aller parfois à imiter son langage et il serait à souhaiter que tous les littérateurs espagnols n'eussent pas de plus mauvaises fréquentations.

Le chapitre I traite des classes sociales. La noblesse qui comprend par ordre de préséance les *señores de vasállos* ou *señores de lugares*, sorte de seigneurs féodaux longuement et brillamment représentés par le Duc qui joue un si grand rôle dans la seconde partie du roman ; les *caballeros*, les *hidalgos*. A côté de la noblesse, le *clergé*, carrière accessible à la classe populaire, puis les *marchands*, dont beaucoup étaient étrangers — les *soldats*, mal payés, mais qui souvent prélevaient leur solde sur l'habitant. Après quoi vient le *peuple* où les distinctions n'étaient pas ignorées non plus et où la qualité de vieux chrétien conférait déjà une sorte de noblesse ; les *artisans* se livrant à des métiers

manuels étroitement règlementés et le plus souvent héréditaires : la *domesticité* dont le plus haut échelon était occupé du côté masculin par les *escuderos* et du côté féminin par les *dueñas*, et qui comprenait une foule de fonctions diverses : *maestresalas*, *lacayos*, *pages*, *mozos*, etc. etc., puis les malfaiteurs, la *gente maleante*, embrassant d'innombrables variétés qui, si elles enrichissent le vocabulaire castillan d'une longue liste de désignations spéciales, font plutôt la joie des philologues que celle des honnêtes gens, et enfin les mendiants, race toujours prospère, si l'on peut s'exprimer ainsi, et qui n'est séparée de la catégorie précédente que par des limites assez vagues et fréquemment franchies.

Le chapitre II nous parle de la vie nationale : *relations extérieures, administration, impôts, justice, police*, etc.

Le chapitre III nous expose les idées : le *caractère routinier* du peuple, le *sentiment chevaleresque* plus apparent que réel, la *puissance paternelle* très étendue, la *condition inférieure* de la femme, la conception encore médiévale du *châtiment*, la sanction pénale établie par la *torture* ou par l'infamie de la *marca* et du *sambenito*. Une sous-division est consacrée toute entière à l'examen de l'idée religieuse. M. J. P. y A. dit, avec raison, que le *xv^e siècle* étant une époque de profondes croyances, il est logique d'en inférer que les pratiques de la religion étaient alors suivies avec une exactitude scrupuleuse. Il serait curieux de rechercher, à ce propos, si D. Quichotte et Sancho étaient aussi fervents catholiques que leurs contemporains. Certes, ils ne manquaient pas d'invoquer le ciel dans toutes les conjonctures heureuses et surtout malheureuses de leur vie accidentée, mais enfin, si nos souvenirs ne sont pas trop inexacts, nous ne voyons pas le chevalier de la Triste Figure et son écuyer faire leur prière du matin ou du soir, ni se préoccuper le moins du monde de combiner leurs étapes pour assister à la messe du dimanche, ni se confesser ni communier, sauf à l'heure de la mort. Il y aurait sans doute à faire, là-dessus, de longues remarques qui sortiraient du cadre d'un simple compte rendu.

Le chapitre IV, consacré à la culture générale, est celui où M. J. P. y A. a trouvé le moins à glaner dans Cervantes ; il a donc dû y mettre du sien plus que dans les précédents, mais ce chapitre n'en est pas, pour cela, moins curieux ; si le fil qui rattache l'auteur à son sujet est plus ténu, il ne se rompt jamais et suffit à le guider avec assez de sûreté pour lui faire éviter l'écueil des grandes phrases vides de sens auxquelles les Espagnols semblent bien de plus en plus renoncer.

H. PESEUX-RICHARD.

Luis Valera, marqués de Villasinda. — *Sombras chinescas* (Recuerdos de un viaje al Celeste Imperio). Madrid : Est. tip. de la Viuda e Hijos de Tello, 2 vol. in-8, 253 et 288 pp. — Visto y soñado. Madrid, id.,

1903, in-8, 289 ppi — *Del antaño quimérico* (Cuentos). Madrid, 1905, in-8, 280 pp.

Bien que le volume intitulé *Del antaño quimérico* soit le dernier en date, il est à présumer que M. L. V. ne nous saura pas mauvais gré de ne pas lui accorder un examen bien détaillé. Certes, s'il s'offrait seul à nos observations, nous pourrions y voir, en dépit d'une pauvreté d'invention et d'une naïveté frisant presque la gaucherie, une connaissance de la langue et une recherche dans le vocabulaire qui révèlent un écrivain de race et qui sont pleins de promesse pour l'avenir ; mais les ouvrages précédents de M. L. V. lui sont tellement supérieurs, qu'on est tenté de se demander si vraiment la date de la publication est voisine de celle de la composition et si ce recueil de contes a été écrit après et non avant les deux autres œuvres dont nous avons à nous occuper aujourd'hui. Nous nous plaisons à croire que ces historiettes ont été jetées sur le papier par l'auteur en manière de délassement, à temps perdu, et qu'elles ont vu le jour lorsqu'elles ont été assez nombreuses pour former un volume. Si cette explication est erronée, il faudrait admettre que les facultés d'observation sont, chez M. L. V., beaucoup plus développées que celles d'imagination. Cette manière de voir reçoit d'ailleurs une éclatante confirmation de la lecture des deux remarquables ouvrages qui suivent, dans l'ordre chronologique, *Del antaño quimérico*. Le plus important, *Sombras chinescas*, est une relation de voyage dans le Céleste Empire, à la suite de la révolte des Boxers. M. L. V., diplomate comme son père, le regretté Juan Valera, fut envoyé par le gouvernement de son pays comme secrétaire de la Légation d'Espagne à Pékin en 1900. On se rappelle les événements dramatiques qui se déroulèrent cette année-là dans l'Extrême-Orient. Le siège des légations européennes, livrées à leurs propres ressources pendant de longues semaines, leur défense héroïque, leur résistance désespérée et enfin leur délivrance presque miraculeuse par les troupes des armées alliées d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, d'Italie, du Japon, des États-Unis, de Russie et de France. Cette guerre présentait l'intérêt tout spécial et inédit de réunir dans un même élan et dans une noble émulation tout l'univers civilisé. L'Espagne, hélas ! n'y coopéra point — et l'on sait pourquoi — mais elle eut la consolation d'être représentée à Pékin par un homme de valeur, M. de Cologan, doyen du corps diplomatique, dont on n'a pas oublié le rôle en ces circonstances critiques. Le personnel de la Légation de France lui doit même une reconnaissance toute particulière puisque, les bâtiments de la Légation ayant été détruits, il dut se réfugier à celle d'Espagne. Chacun s'imagine sans peine qu'en de telles conjonctures ce n'était pas chose facile pour M. L. V. que de rejoindre son poste. Il y parvint cependant au prix de mille tribulations et de mille difficultés qui font les frais du premier volume

de *Sombras chinescas*. Mais aussi quel dédommagement, une fois parvenu au terme de son voyage, de pouvoir repaître sa curiosité d'écrivain, de choses mystérieuses et insoupçonnées !

Pékin, en effet, étant au pouvoir des troupes alliées, tous les Chinois de marque, à commencer par la Cour, avaient fui sans prendre le temps de rien emporter de leurs trésors artistiques. On pouvait pénétrer partout : les temples habités par les divinités les plus redoutables, étaient journellement profanés par les bottes des sentinelles européennes, japonaises ou américaines. Les idoles entrevues avec terreur dans l'ombre des pilastres par les fidèles prosternés, entendaient, muettes et impassibles, les quolibets des soldats : il y avait là une occasion unique de voir en toute liberté ce qui n'avait jamais été vu et ce qui ne se reverra probablement jamais. Tel est l'objet du second volume de *Sombras chinescas*.

C'est assez dire combien la matière du livre est intéressante en soi, mais son attrait est plus que doublé par le talent du narrateur. Cette relation de voyage et ces descriptions de scènes chinoises n'ont pas, que nous sachions, de rivaux dans la littérature espagnole moderne. Peut-être sommes-nous involontairement influencés par la rareté d'œuvres analogues écrites en castillan et manquons-nous un peu de point de comparaison : il n'en reste pas moins, question de nationalité mise à part, que cette œuvre mérite de figurer en bonne place dans la bibliothèque de tout homme cultivé, sur le rayon destiné aux récits des explorateurs modernes. Le ton de bonne compagnie, la réserve diplomatique naturelle à un homme dont le père a blanchi dans la carrière, font ressortir d'autant plus vivement les épisodes imprévus, les spectacles comiques ou terribles, les traits de mœurs singuliers.

Mais si le curieux, le voyageur, l'ethnographe, l'historien y trouvent leur compte, que dirons-nous du lettré férù de pure langue castillane ? C'est un vrai régal de gourmet. M. L. V., il est vrai, a été à bonne école, *de casta le viene*, et il semblerait étrange qu'il en fût autrement. La richesse de son vocabulaire, la pureté de son style, la variété de ses tours, la flexibilité de sa syntaxe ne le cèdent en rien à celles du fin conteur que fut son père et son maître. S'il lui est de beaucoup inférieur dans les œuvres d'imagination, il n'est pas loin de l'égaliser dans la peinture des choses qui tombent sous les sens. Il a même sur lui un avantage marqué, c'est qu'il ne se laisse pas aller à tout propos à cette manie de philosopher et de ratiociner qui était le péché mignon de l'auteur de *Doña Luz*. De M. L. V. on peut dire qu'il remet dans l'ordre naturel les deux termes de l'adage bien connu : « Primó vivere, deinde philosophari » que D. Juan avait invertis.

Le volume qui porte le titre *Visto y soñado* est plus inégal. S'il est malaisé d'y faire un départ exact entre le réel et l'irréel, nous aurons cependant ici une fois de plus l'occasion de remarquer que M. L. V. se meut avec plus

d'aisance dans le premier que dans le second. Le dernier des quatre contes qui forment le livre est le plus faible, parce qu'il est inventé de toutes pièces. Le premier, *Yoski-San la Musmé*, serait un petit chef-d'œuvre d'observation s'il ne finissait brusquement, non sans désappointer le lecteur qui s'attendait à autre chose. Le meilleur est sans contredit le deuxième, *La esfera prodigiosa*, histoire singulièrement troublante et d'un intérêt passionnant, comparable aux plus fantastiques inventions d'Edgard Poe et délicieusement écrite. Quant à celui intitulé *El hijo del Banán*, il contient des pages remarquables, mais il est entaché d'un esprit de prosélytisme qui détonne un peu chez un homme aussi cultivé que M. L. V.

H. PESEUX-RICHARD.

M. Quillardet. Espagnols et Portugais chez eux. *Paris : Armand Colin*, 1905, in-18, 288 pp.

M. Quillardet aurait dû dédier son livre aux journalistes de France et de Navarre : il n'en est pas un, en effet, qui n'ait beaucoup à y apprendre ou, disons plutôt, à y désapprendre. Si la lecture de cet ouvrage consciencieux et rigoureusement exact pouvait faire oublier quelques-uns des antiques clichés qu'on voit réapparaître avec une inexorable régularité sous des plumes d'ailleurs élégantes, et sous des signatures notoires, le bénéfice serait grand pour les lettres de notre pays et pour le bon sens universel. L'amateur curieux qui aurait eu la fantaisie de découper dans la presse quotidienne et même dans les revues soi-disant sérieuses, les articles concernant les choses d'Espagne ou de Portugal, pourrait se vanter de posséder une collection de bévues et d'énormités parfois comiques, mais toujours humiliantes pour l'amour propre national le moins chatouilleux. « Presque toujours, dit M. Q., on aborde l'Espagne avec des idées toutes faites. Il y a encore des gens attardés qui croient à l'Espagne romantique ». Plus loin, en parlant de l'opinion que les Espagnols se font de nous : « En général, dans le monde cultivé, on en est à notre égard à la période de raillerie amicale ; on se moque plaisamment de notre « gautiêrescomanie », c'est-à-dire de notre ignorance profonde de la véritable Espagne, de notre persistance à croire au peuple de *chulos* créé par notre brillant écrivain. Un spirituel journaliste, citant des passages d'un livre nouveau sur l'Espagne, s'écriait : « N'est-ce pas que toute l'Espagne romantique, l'Espagne des chromos allemands et des romans français est là-dedans avec ses brigands embusqués, ses moines assassins, ses nonnes amoureuses, ses

gitanas à poignard, ses Don Juan, ses Bartholos, ses Rosine ; mais ces histoires « espagnoles » sont si bien dites qu'elles nous enchantent et nous font rire. »

Si les gens bien élevés et instruits rient de cette caricature d'eux-mêmes que nous leur présentons, d'autres moins bien intentionnés ou poussés par des motifs moins littéraires — et parmi ceux-ci il n'y a pas que des Espagnols — s'en prévalent pour nous dénigrer et nous faire une réputation de charlatans et de farceurs. Ce n'est pas que les bons ouvrages, où les écrivains pourraient se documenter, fassent défaut, mais on ne saurait tout lire ; et quel est le publiciste, le chroniqueur, le critique qui, ayant un article à faire sur les choses d'Espagne, aura le temps, la curiosité ou le courage de compulsier de gros volumes ? Il est beaucoup plus commode de puiser dans la tradition fermement établie par les générations antérieures de journalistes également pressés, à charge de transmettre, dans son intégrité, ce pieux héritage de lieux communs, de mots estropiés et d'erreurs de toute sorte à ceux qui s'apprennent à le recueillir. D'ailleurs à quoi bon s'adresser aux historiens et aux spécialistes ? Les préjugés et l'éducation première mettront devant les yeux de qui les consulterait un verre trompeur où le mirage accoutumé aurait vite déformé la réalité.

Disons pour nous consoler, sinon pour nous excuser, que les Espagnols ne nous connaissent pas mieux que nous ne les connaissons. Ils sont même, sous ce rapport, moins excusables que nous, car notre langue, par suite de la facilité de lecture qu'elle leur offre, est pour eux le véhicule obligé de toutes les idées nouvelles qui germent dans le monde civilisé. Malgré cela, et sauf d'éclatantes exceptions, très rares sont ceux qui nous ont pénétrés et compris. Tel correspondant de grands journaux de la Péninsule, résidant à Paris depuis dix ou vingt ans, publie sur la France des articles que ne signerait pas un mandarin qui n'aurait jamais franchi la muraille de Chine. Cela montre une fois de plus combien il est malaisé, pour deux peuples même voisins, de se rendre justice en pleine connaissance de cause. M. Q. a solidement étudié les pièces du procès, et ses conclusions, étrangères à tout parti pris et à toute prévention, sont de celles qui font autorité. Son ouvrage tient les promesses du titre franchement limitatif qu'il porte. Il n'y a pas un mot à en retrancher, pas une erreur à y relever. Nous avons, enfin, en cette matière et pour le commencement de notre siècle, un livre définitif. Jamais le caractère espagnol n'a été aussi bien compris et aussi clairement analysé. En lisant ces pages nettes, précises, exemptes de toute prétention, pleines de mesure et de tact, on fait, dans son esprit, une involontaire comparaison avec toutes les études qui ont précédé celle-ci, et leur valeur paraît de beaucoup diminuée. L'auteur n'a pas prétendu faire œuvre de psychologue, mais de simple observateur ; comme son esprit est pénétrant et son jugement sain, ses impressions ne peuvent manquer d'être justes. Les remarques exactes et les aperçus nouveaux abondent à chaque para-

graphie, et l'on n'aurait que l'embarras du choix si on voulait faire des citations.

Prenons, par exemple, la femme espagnole. Pour la grande majorité des Français et particulièrement pour les journalistes, *espagnole* appelle infailliblement la rime : *lascive et folle*. C'est une créature pimpante, sémillante, fringante, ardente, toujours prête à quelque aventure romanesque, distribuant des œillades assassines derrière son éventail, et ne se faisant pas trop prier pour envoyer sa mantille par dessus les moulins. Or, de toutes les femmes de l'Europe il n'en est pas une qui s'éloigne autant de ce portrait-là que l'Espagnole. Écoutons M. Q. :

« J'ai vu beaucoup d'Espagnoles à la ville et à la campagne et je dois dire qu'elles ne ressemblaient nullement à ces dames-là, n'étaient ni si bien armées ni si délurées ; c'étaient au contraire des personnes généralement fort tranquilles, modestes et réservées, plutôt casanières, routinières et un peu « pot-au-feu ».

« La légende vient de ce que la plupart des voyageurs, habitués des *serias* et des bals *flamenco*, n'ont pu raconter que ce qu'ils avaient vu. C'est un peu ce qui arrive pour la France, où tout étranger ayant couru les casinos de Paris croit pouvoir, de retour chez lui, établir la psychologie de la « femme française ».

En ce qui concerne le Portugal, M. Q. était encore plus à son aise pour nous dire du nouveau. Si nous avons beaucoup d'idées fausses sur l'Espagnol, sur le Portugais nous n'en avons d'aucune sorte. La plupart de nos compatriotes savent seulement, sur la foi de deux vers d'opérette, que les Portugais sont toujours gais, ce qui, comme on pouvait s'y attendre, est très contestable. Lisons le livre de M. Q., et nous en saurons bientôt autant qu'on en peut savoir. Le portrait qu'il en trace est l'exactitude même : les différences profondes qui séparent les Portugais de leurs voisins sont senties et expliquées avec une justesse admirable. Si des comparaisons sont établies, c'est toujours avec la plus grande impartialité. Cette seconde partie du livre vaut la première, et c'est beaucoup dire.

H. PESEUX-RICHARD.

Vicente Blasco Ibáñez. *La maja desnuda*. Novela. *Valencia, Madrid : F. Sempere y Comp. [1906]* in-8, 412 pp.

Après une série de romans politiques et sociaux : *La Catedral*, *El Intruso*, *La Bodega*, *La Horda*, où la préoccupation d'une propagande de parti étouffait un

peu la valeur littéraire, M. V. B. I. vient de faire une nouvelle incursion dans le domaine de l'art pur avec *La Maja desnuda*. Ce nouvel ouvrage n'est plus ni valencien, ni espagnol, ni socialiste, ni révolutionnaire ; il est essentiellement humain. Si le peintre Renovales, qui en est le héros, habite Madrid et a vu le jour en Espagne. c'est qu'il faut bien qu'on naisse quelque part, mais il serait anglais ou arménien que cela ne changerait rien au roman. Seuls, dans l'œuvre déjà considérable de l'auteur, *Sónnica la Cortesana* et *Entre marañjos* ont ce même caractère de généralité. Ce sont aussi, à n'en pas douter, ses productions les plus faibles. *La Barraca* qui est son plus beau titre à notre admiration s'élève bien, elle aussi, dans les hautes régions de la passion universelle, mais elle tient par de profondes racines au sol natal, à cette huerta de Valence qui est, pour ainsi dire, le patrimoine artistique de M. B. I. Certes, — et nous avons eu déjà l'occasion de le dire — de tous les écrivains espagnols contemporains, il est, avec Galdós et Palacio Valdés, celui dont les horizons sont les plus vastes et les idées les plus nobles, mais il n'a pas encore pu s'affranchir de cette infirmité — ou de ce charme — propres à presque tous ses compatriotes, et qui ne leur permet le libre et complet développement de leurs facultés que dans un cadre connu et dans des décors familiers. Ce n'est que par un long effort et une volonté tenace que M. B. I. se dégagera de cette entrave, et nous avons tout lieu de craindre de sa verve facile et de sa fécondité naturelle qu'il ne nous fasse attendre encore longtemps le chef-d'œuvre dont il est capable. *La Maja desnuda* ne marque pas, tant s'en faut, une étape en avant vers ce but que nous souhaiterions plus proche. En voici, très rapidement, le sujet. Le célèbre peintre Mariano Renovales épouse une jeune fille de l'aristocratie, Josefina de Torrealta, dont l'éducation un peu étroite et les préjugés tenaces seraient plutôt le propre d'une petite bourgeoise de province. Le maître aime-t-il sa femme ? On ne sait trop : s'il lui témoigne quelque tendresse, c'est uniquement parce que, dans l'intimité de l'alcôve, il a vu qu'elle ressemblait, à s'y méprendre, au fameux tableau de Goya : *La Maja desnuda*. Après quelques années d'une union presque heureuse mais d'un bonheur terne et banal, Josefina meurt au moment où son mari, dont les sens ont toujours été plutôt assoupis, aspire à une vie plus large et un peu moins exemplaire. Sa liaison avec la capricieuse et capiteuse Concha, une dame de la plus haute société, a même précédé de quelques mois cette mort qui doit lui rendre une indépendance dont il savoure d'avance toutes les délices. Mais il est écrit que ce peintre, naguère le modèle des époux, et maintenant altéré de jouissances, auquel son nom et son talent ouvrent toutes les portes et permettent tous les espoirs, doit mener jusqu'à la fin de ses jours une existence misérable. Sa femme, après avoir tenu, de son vivant, si peu de place dans son cœur, va maintenant l'obséder de son souvenir, le tyranniser implacablement : il ne pourra plus échapper à la hantise de celle qui fut pour lui l'incarnation de la Maja desnuda. Ce culte rétrospectif revêtira les formes les

plus étranges et les moins avouables : le veuf inconsolable ira jusqu'à ramasser dans la boue de malheureuses filles si, d'aventure, un geste, un jeu de physiologie lui rappellent la morte, et cela tournera à la manie, et nous abandonnerons ce pauvre homme sur la pente fatale qui l'amènera bientôt dans la sombre région où a disparu à tout jamais la Maja desnuda.

Ce sujet est vraiment simple et beau, mais il exigeait, pour le bien traiter, l'emploi d'une psychologie subtile et profonde, une science consommée des nuances. L'intérêt ne pouvait naître du conflit des passions, de l'inattendu des situations. Toute la magie du style était nécessaire pour animer ce livre qui aurait dû être un hymne ardent à la beauté plastique. Avant tout, pour donner quelque apparence de vérité à cet amour d'outre-tombe, il fallait que le peintre Renovales nous fût présenté dès le début comme violemment épris de son art, possédé, dominé par lui au point de lui sacrifier toute chose. Nous aurions ainsi compris l'insignifiance et l'effacement de sa femme. Elle n'eût été pour lui que la reproduction vivante et charnelle de la Maja desnuda. Au lieu de cela, M. V. B. I. a donné à cet artiste une âme de bon béotien, arrivé, on ne sait comment, à la notoriété, qui s'exprime et qui agit ainsi que le commun des mortels. Nous n'ignorons pas que la tenue débraillée et la vie désordonnée, de rigueur autrefois, ne sont plus de mise aujourd'hui chez les descendants des Rodolphe et des Schaunard, mais il est à croire cependant que le milieu où ils vivent laisse sur eux une empreinte visible et qu'ils se distinguent en quelque chose d'un commerçant ou d'un fonctionnaire. A défaut d'un tempérament artistique irrésistible, on eût souhaité voir chez Renovales des passions violentes, un ardent besoin de jouir de la vie dans tout ce qu'elle peut nous donner. Son retour à sa femme, franchement délaissée, se serait justifié par le repentir tardif d'un homme qui n'a trouvé dans les plaisirs que déceptions et amertume, et s'aperçoit trop tard qu'il a passé à côté du bonheur. Le bonheur, en l'occurrence, c'eût été cette douce et pâle Josefina. L'ayant à peine connue pendant une cohabitation intermittente, il aurait pleuré, après sa mort, toutes ses qualités insoupçonnées et subitement révélées, même cette fatidique ressemblance avec la Maja desnuda. Tout au contraire, nous voyons un caractère sans consistance, un tempérament d'une atonie singulière, sans ressort et sans vie. Le héros du roman ne sait jamais ce qu'il veut, nous ne savons jamais ce qu'il pense et nous savons à peine ce qu'il est.

Les autres acteurs du drame sont à l'avenant : ni sa femme, ni sa maîtresse, ni sa fille, ni son gendre ne présentent de ces traits qui font de personnages fictifs des êtres animés et des figures, pour ainsi dire, de connaissance. Ce sont des formes vagues qui évoluent dans le brouillard et qui s'effacent dès qu'on a fermé le livre. Chose singulière ! ici, comme dans presque tous les romans de l'auteur, ce sont les rôles secondaires qui sont bien tenus : parmi tous les autres celui de Cotoner, le rapin, est plein d'exactitude et de vie.

Le style de l'auteur et ses procédés de composition ne sont pas faits pour pallier cette indécision et cette imprécision fastidieuses. Fidèle disciple de Zola, il ne se décide pas à abandonner la pesante formule naturaliste. Si cette formule a pu parfois atteindre au grandiose sous la plume de son inventeur, elle s'abaisse chez ses imitateurs au ton du procès-verbal ou de l'enquête judiciaire.

L'horreur du dialogue poussé jusqu'à la plus ridicule exagération, l'emploi incessant de la forme impersonnelle que seul vient interrompre de loin en loin quelque leitmotiv ramené périodiquement sous forme d'exclamation rendent la lecture pénible et d'une monotonie désespérante. Notre littérature a décidément une influence bien pernicieuse. M. V. B. I. en est tout imprégné, et s'il n'a pas, cette fois-ci, emprunté, comme dans *la Horda*, un des épisodes les plus connus et les plus dramatiques des *Scènes de la Vie de bohème*, il accuse sa filiation intellectuelle par des incorrections telles que *librar* employé pour *entregar*, de *buena mañana* au lieu de *muy de mañana* ou de *de madrugada*. On remarquera que ces mêmes fautes de la langue se retrouvent fréquemment sous la plume des jeunes littérateurs sud-américains. C'est leur faire un honneur peut-être excessif que de les imiter. Pour finir, nous conseillerons à M. V. B. I. de se méfier de l'orthographe française ou des typographes espagnols. Concha, la maîtresse de Renovales, traduisant son nom en français et désirant l'agrémenter d'une épithète flatteuse, signe ses lettres : *Coquille rosse*. C'est *rose* qu'elle voulait dire, mais l'ironie des choses a fait que cette « coquille » mérite pleinement le qualificatif qui l'accompagne.

H. PESEUX-RICHARD.

La legislación gótico-hispana (Leges antiquiores—Liber iudiciorum), estudio critico de Rafael de Ureña y Smenjaud. *Madrid : Idamor Moreno*, 1905, in-8, 528 p.

M. Ratael de Ureña y Smenjaud, professeur d'histoire de la littérature juridique espagnole à l'Université de Madrid, a fait, aux mois d'avril et mai 1903, un cours sur l'édition des *Leges Wisigothorum*, publiée en 1902 par Karl Zeumer dans les *Monumenta Germaniae*. Il avait eu l'intention de résumer ce cours et d'en faire un article pour la *Revue hispanique* ; il lui a paru plus utile de lui donner, au contraire, les dimensions et le caractère d'une étude bibliographique, aussi complète que possible, où se trouverait résumée et mise à jour l'histoire obscure et compliquée des lois wisigothiques. Il n'y a qu'à féliciter M. U. d'avoir eu cette bonne pensée et le courage de la mener à bien.

Le livre est divisé en quatre parties :

La première traite de la littérature juridique relative à l'Espagne gothique au XIX^e siècle.

La seconde donne les éditions des textes légaux, antérieurs au *Liber iudiciorum* de Réceswinde, et les éditions du *Liber iudiciorum*.

La troisième étudie la transformation évolutive de la *Lex Wisigothorum*, et la place qui correspond dans cette loi à chacun des textes cités plus haut.

La quatrième partie forme un appendice où sont réunis différents textes juridiques, inédits, ou récemment découverts.

I

M. U. résume tout d'abord l'histoire des travaux inspirés par la législation wisigothique, depuis l'édition du *Forum iudicum*, donnée en 1815 par l'Académie de l'histoire.

Dès 1822, Weber examine la *Lex Wisigothorum Ervigiana* contenue dans le ms. 4.418 du fonds latin de la Bibliothèque royale de Paris.

En 1824, Walter publie à Berlin une nouvelle édition de la *Lex Wisigothorum*.

En 1841, Henri Knust, chargé par Pertz d'une mission scientifique en France, collationne la *Lex renovata* d'Erwig (Bib. R. de Paris, ms. latin 4.667), et avec l'aide de Benjamin Guérard, déchiffre le texte fragmentaire de la *Lex Antiqua* conservé dans le palimpseste de Saint-Germain-des-Près (Bib. R. de Paris, fonds latin, ms. 12.161). Le travail sur la *Lex antiqua* est publié en 1847 à Halle, par Frédéric Bluhme, qui attribue la loi à Récarède I^{er}. Aussitôt surgissent les travaux : Merkel donne raison à Bluhme. Gaup, Batbie, José Garcia y Garcia attribuent la *Lex antiqua* à Euric. J. de Pétigny à Alaric II.

En 1849, Hænel donne à Leipzig une édition critique de la *Lex Romana Wisigothorum*.

En 1854, Eugène de Rozière publie des formules wisigothiques inédites, copiées en 1753 par Ambrosio de Morales dans un ms. aujourd'hui perdu de la cathédrale d'Oviedo.

Si l'on ajoute à ces travaux la *Collectio canonum* de Francisco Antonio Gonzalez, on a la liste des documents législatifs qui ont permis à Helfferich, Dahn, Fort, Montalbán, Graetz, Londón, Havet et Ficker d'étudier l'histoire de la société et des institutions wisigothiques.

Les travaux relatifs à l'histoire externe du droit wisigoth continuent avec l'histoire de la formation de la *Lex Wisigothorum* de Stobbe (Braunschweig, 1860) et les *Barbares et leurs lois* de Valroger (*Rev. crit. de législ. et de jurispr.*, 1866-1867).

En 1870, le P. Fidel Fita publie la pétition (*placitum*), adressée par les Juifs de Tolède à Suintila.

Bluhme édite à nouveau sa *Lex antiqua*, et en comparant ses travaux sur le ms. latin 4.668 de la Bibl. Nat. de Paris, avec ceux de Merkel sur le *Codex Vaticanus Reginae Christinae*, 1024, il établit que la *Lex Wisigothorum* n'a pas revêtu moins de quatre formes : *Antiqua*, compilation de Réceswinde, compilation d'Erwig, *Vulgata* (1872).

Waitz étudie à son tour la rédaction de Chindaswinde (*Göttinger Nachrichten*, 1875), Schmeltzer, les lois de Chindaswinde et de Réceswinde (*Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte*, 1881).

Hermann Fitting en Allemagne et Lécrivain en France s'attaquent à la législation gotho-romaine et démontrent, contrairement à l'opinion de Savigny, que l'*Interpretatio wisigothica*, et le *Liber Gaii* ne sont pas dus aux rédacteurs du *Bréviaire d'Alaric*, mais sont des œuvres antérieures, et probablement des œuvres d'école. « L'*Interpretatio* perd ainsi l'énorme valeur qu'on lui avait « attribuée, comme source de la connaissance des institutions wisigothiques. « pendant la période de la personnalité du droit » (p. 17).

En 1885, Gaudenzi, professeur à l'Université de Bologne, découvre, dans un ms. de provenance espagnole de la bibliothèque d'Holkham, appartenant à Lord Leicester, deux formules wisigothiques, l'une relative aux conditions du service judiciaire, et l'autre à l'exorcisme de l'eau et du fer, dans la preuve par la chaudière.

En 1886, il publie, d'après un manuscrit de la même bibliothèque, quatorze chapitres d'un *Edictum Regis*, qu'il attribue à Euric.

En 1888, il découvre encore à Rome, dans la bibliothèque Vallicelli, quatre chapitres de droit wisigoth, dont trois lui paraissent se rattacher à l'Édit d'Euric.

Vers le même temps, Juan Eloy Diaz Jiménez et Rodolphe Beer découvraient dans un ms. palimpseste de la bibliothèque cathédrale de Leon, de nombreux fragments de la *Lex Romana Wisigothorum*, et, parmi eux, l'Académie de l'Histoire retrouvait une constitution inédite de Theudis, datée du 24 novembre 546, et relative au paiement des frais de justice. Cette Constitution a été publiée en juin 1889 dans le *Bulletin de l'Académie de l'Histoire*, par Francisco de Cárdenas, et les fragments tirés du palimpseste de Leon ont été imprimés à leur tour en 1896 par l'Académie elle-même.

Toutes ces découvertes renouvellent en grande partie l'étude du droit wisigothique et donnent naissance à un très grand nombre de travaux, dont M. U. a dressé une liste très abondante et indiqué les conclusions.

C'est alors que Zéumer entreprend la publication du texte définitif des lois wisigothiques dans les *Monumenta Germaniae*.

En 1894, il publie à Hanovre, sous le titre de *Leges Wisigothorum antiquiores*, le *Liber judiciorum* de Réceswinde et les *fragmenta Gaudenziana*.

En 1897, il extrait de la *Lex Bajuvariorum*, un titre entier : *De nuptiis incestis*, qu'il restitue au droit wisigoth, et au code d'Euric (*Neues Archiv*, 1897).

De 1897 à 1900, il étudie dans une série d'articles du *Neues Archiv* l'histoire de la législation wisigothique.

En 1902, il donne enfin l'édition promise des *Leges Wisigothorum* : chapitres de la *Lex antiqua* compris dans le palimpseste de Paris et dans la loi des Bavares — fragments de l'*Edictum Regis* de la bibliothèque d'Holkham — *Liber judiciorum* sous la double forme que lui ont donnée Réceswinde et Erwig — *Vulgata* ou dernier remaniement du *Liber judiciorum* avec adjonction des *Novelles* d'Égica et Witiza et des *Constitutiones extravagantes*.

Tout ce premier chapitre historique, bien suivi et sans la moindre digression, est excellent.

II

Dans la seconde partie de son travail, M. U. revient avec un soin extrême sur les éditions des textes et reprend, dans le plus grand détail, l'histoire de chacune des parties qui composent les *Leges Wisigothorum*.

1^o Éditions des fragments de la *Lex antiqua* (*Statuta legum*), contenus dans le Palimpseste de Paris (ms. 12.161 du fonds latin). Ces éditions sont au nombre de quatre : deux de Bluhme (1847 et 1872) et deux de Zeumer (1894 et 1902).

2^o Éditions des chapitres d'un *Edictum Regis*, tirés du ms. 210 de la bibliothèque d'Holkham. L'édition originale de Gaudenzi est de 1886. La *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger* a reproduit le texte des *fragmenta Gaudenziana* (t. X, 1886, p. 525-528). Zeumer les a insérés dans l'appendice de ses *Leges Wisigothorum antiquiores*, avec une lacune d'une ligne, due à une erreur d'impression, et en a donné le texte complet dans son édition critique de 1902.

3^o Éditions des chapitres de droit wisigoth contenus dans le ms. B. 32 de la bibliothèque Vallicelli de Rome. L'édition de Gaudenzi a paru en 1888 dans la *Rivista italiana per le scienze giuridiche*. M. Esmein a reproduit les textes dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* (1889, XIII, p. 428-435).

4^o Éditions de la *Lex romana Wisigothorum* ou *Breviarium Alarici Regis*. Il n'en existe que deux complètes : celle de Jean Sichard (Bâle, 1528) et celle de Gustave Haenel (Leipzig, 1849). Cette édition doit être complétée par les fragments tirés du palimpseste de Leon et publiés par l'Académie de l'Histoire, qui contiennent de nombreux passages du *breviarium* et donnent d'intéressantes variantes.

50 Éditions de la *Lex Theudi regis* contenue dans le palimpseste de Léon. Publiée par Cardenas en 1889, par l'Académie de l'Histoire en 1896, par Zeumer (*Neues Archiv*, t. XXIII, 1897, p. 77-102), elle a été reproduite par lui dans ses *Leges Wisigothorum* de 1902, d'après une nouvelle collation exécutée en 1899 par Bruno Violet.

60 Éditions de la *Lex Wisigothorum* divisée en douze livres (*Liber judiciorum. liber judicum, forum judicum*).

Ces éditions sont au nombre de treize :

Édition de Pierre Pithou. Paris, 1579. *Codicis legum Wisigothorum libri XII*.

Édition d'André Schott. Francfort, 1606. Reproduction de la précédente, dans les *Hispaniae illustratae... scriptores varii*.

Édition de Frédéric Lindenberg. Francfort, 1613. *Codex legum antiquarum*. C'est l'édition de Pierre Pithou, avec quelques variantes que Bluhme croit empruntées au ms. 4.418 du fonds latin de la Bib. Nat. de Paris.

Édition de Pierre Georgisch. Halle, 1738. *Codicis legis Wisigothorum libri XII*.

Édition de Dom Bouquet dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Paris, 1738. *Tituli librorum XII Legis Wisigothorum*.

Édition de Paul Canciani dans ses *Barbarorum leges antiquae*. Venise, 1781-1792. *Liber Judicum. Codex legis Wisigothorum in libros XII distributus*, avec variantes empruntées à l'édition princeps du texte espagnol du *Fuero juzgo*, donnée à Madrid en 1600 par Alfonso de Villadiego.

Édition de l'Académie espagnole. Madrid, Ibarra, 1815. *Fuero juzgo en latin y castellano*. Cette édition, précédée d'une savante introduction de Lardizabal, a été établie d'après neuf manuscrits. M. U. lui consacre une longue étude (p. 51-81) dans laquelle il fait preuve de la critique la mieux informée et la plus impartiale. Il reproche surtout aux éditeurs de 1815 de n'avoir pas songé à utiliser les cinq manuscrits de la bibliothèque de Paris et de n'avoir eu aucune idée de l'histoire évolutive de la loi wisigothique. Le travail par commissions, dont l'édition de l'Académie espagnole est le produit, lui semble peu propre à donner de bons résultats.

Édition de Ferdinand Walter dans son *Corpus juris germanici antiqui*. Berlin, 1824. *Lex Wisigothorum. Supplementa legis Wisigothorum*.

Édition Rivadeneyra dans les *Códigos españoles concordados y anotados*. Madrid, 1^{re} édition, 1847-51 ; 2^e édition, 1872-73. *Liber judicum aut Codex Wisigothorum*. Simple reproduction de l'édition de l'Académie espagnole.

Édition de la Royale Académie des Sciences de Lisbonne, dans les *Portugaliae Monumenta historica*. Lisbonne, 1856. *Codex legum Wisigothorum*. Elle reproduit l'édition de l'Académie espagnole.

Édition de Clemente Fernández Elias dans sa *Biblioteca manual de derecho*. Madrid, 1878. *Forum judicum*.

Édition de Zeumer. *Leges Wisigothorum antiquiores*. Hanovre, 1894. Elle comprend les *Legum codicis Euriciani fragmenta*, la *Lex Wisigothorum Recesswindiana* et un appendice, donnant les *fragmenta Gaudenziana*. La base du travail de Zeumer pour la Loi de Réceswinde est le ms. du VIII^e siècle, conservé au Vatican sous la rubrique *Reginae Christianae*, 1024, qui contient le plus ancien texte du *Liber judiciorum*, divisé en douze livres.

Édition Zeumer, dans les *Monumenta Germaniae*. Hanovre et Leipzig, 1902. *Leges Wisigothorum*. Cette édition critique, la dernière et la meilleure, s'ouvre par une savante préface, où l'auteur explique sa méthode de travail. Viennent ensuite des *Tabulae editionum et formarum Legis Wisigothorum inter se comparatarum*, puis commence la série des documents législatifs : 1^o *Legum Codicis Euriciani fragmenta*, publiés d'après le texte revu et corrigé du palimpseste de Paris, et complétés par des rapprochements avec différents passages du *Liber judiciorum* de Réceswinde, et de la *Lex Bajuvariorum* ; — 2^o Le *Liber judiciorum*, dans les trois éditions de Réceswinde, d'Erwig et de la *Vulgata*, distinguées, l'une de l'autre, grâce à une très claire et très simple disposition typographique. — La *Chronica regum Wisigothorum*, qui se retrouve déjà à la suite du *Liber judiciorum*, dans les anciens manuscrits de la compilation de Réceswinde. — L'*Additamentum, capita inferiori aevo in singulis codicibus adscripta*. — Les *Supplementa* ou documents extraits de la *Lex romana Wisigothorum* (*praescriptio, commonitorium Alarici Regis, subscriptio, lex Theudi regis*), les *fragmenta gaudenziana*, les *supplementa ex Conciliorum actis excerpta*, empruntés à la *Collectio Canonum Ecclesiae hispanae* de Francisco Antonio González (Madrid, 1808-1821). — L'*Index legum, l'index personarum et locorum, l'index rerum et verborum*.

Comme il est dit qu'aucune œuvre humaine ne peut atteindre l'absolue perfection, M. U. se plaint avec raison que Zeumer ait cru devoir rejeter du corps général de la législation wisigothique, le *Titulus primus de electione principum* qui lui appartient incontestablement. Il aurait dû également insérer dans son livre le *placitum*, adressé à Suintila par les juifs de Tolède et la *Lectio legum*, découverte par Gaudenzi à la bibliothèque Vallicelli.

Les *indices* n'ont pas été dressés avec une exactitude irréprochable, et il en est de même des *tabulae editionum*, où M. U. a très courtoisement relevé un certain nombre d'inadvertances, ou même d'erreurs.

Il nous semble que la seconde partie du livre devrait s'arrêter ici et que les ages 108 à 168, qui étudient en détail les éditions *typiques* de Pithou, de l'Académie, de Walter et la seconde édition Zeumer de 1902, auraient pu être complètement omises.

On dirait que la méthode, jusque-là irréprochable, se relâche et que le défaut invétéré de l'érudition espagnole — la digression — tende à reparaitre.

M. U. vient de parler de l'édition Zeumer de 1902. Il commence un nouveau chapitre intitulé *Las ediciones típicas*, et en tête de ce chapitre, il consacre trois pages à un ms. inédit de la Bibliothèque nationale de Madrid, où il voit le travail d'un érudit anonyme du xvi^e siècle; il va jusqu'à essayer de deviner quel peut être cet anonyme, et pourquoi il n'a pas publié son travail. Il revient ensuite aux éditions modernes, et passe en revue les questions les plus délicates qu'elles ont eu à résoudre : authenticité et date du *Titulus primus* : de *electione principum*. — Ordre et numération des chapitres dans les différentes rédactions du *Liber Judiciorum*. — Nombre total des lois. — Concordance des différents titres à travers les éditions principales. — Divisions des différentes rédactions du *Liber judiciorum*.

Ces longues discussions ne sont vraiment intéressantes que par les conclusions qu'il en tire. Malgré son véhément désir d'arriver à la perfection et son travail acharné, Zeumer a fait trop peu de cas des manuscrits espagnols, qui donnent la rédaction *vulgata* : il a négligé de les collationner lui-même, et cette négligence est le principal défaut de son édition et la principale source de ses erreurs.

III

Avec la troisième partie commence l'histoire de la transformation évolutive de la loi des Wisigoths ; c'est le corps du livre, une étude de 400 pages, au cours de laquelle M. U. va chercher à dater, à la manière archéologique, toutes les différentes parties du monument législatif que nous ont laissé les Goths. M. U. nous avertit qu'il a procédé à cette étude avec une extrême prudence, préférant se voir accusé de timidité plutôt que d'être considéré comme téméraire.

A l'aide de trois textes de Jordanes, d'Isidore de Séville et de Sidoine Apollinaire, il suit le développement des institutions gothiques depuis Dicéneus (i^{er} siècle avant J.-C.) jusqu'à Euric, et admet l'existence de lois primitives (les *belagines* de Jordanes) données aux Goths par Dicéneus, un remaniement de ces lois à l'époque d'Ulphilas et de l'introduction du christianisme et la romanisation de ces lois par Théodoric I^{er} et Théodoric II (419-467). Il voit dans les fragments d'Holkham un vestige de l'*Edictum Theodorici II regis*. Pour prouver sa théorie, M. U. multiplie les rapprochements de textes, les comparaisons avec les autres lois gothiques, avec les chartes et les lois de l'Espagne du moyen âge : cependant sa critique, un peu prolixe (65 pages), paraît reposer

surtout sur la forme barbare des fragments d'Holkham, et sur une interprétation très littérale d'un court passage de Sidoine Apollinaire ; bases assez fragiles pour édifier une théorie. C'est, du reste, le défaut général de la critique conjecturale ; elle arrive à établir la possibilité de certains faits, à les faire même regarder comme probables ; elle ne parvient jamais à les faire agréer par l'esprit comme certains. Qu'importe dès lors que l'on dise : Cela peut bien être ; si, tout aussitôt, on se répond à soi-même : Cela peut bien n'être pas ? — Nous n'avons personnellement aucun goût pour cette sorte de critique ; nous nous garderons bien de reprocher à M. U. de s'y complaire ; il n'est pas le seul à y croire et se trouve là en fort bonne compagnie.

•

Avec les *Statuta legum Eurici Regis*, nous abordons une période un peu moins obscure ; nous entrons presque dans le domaine de l'histoire : « Sub hoc » Rege (Eurico) Gothi legum statuta in scriptis habere coeperunt, nam antea « tantum moribus et consuetudine tenebantur » (*Hist. de reg. Goth.*, c. xxxv). M. U. établit par une série de textes assez concluants qu'Euric avait donné à ses lois le titre de *Legum statuta*, et il retrouve les vestiges de la législation euricienne dans les textes du palimpseste de Paris, dans la *Lex bajuvartorum* et dans certaines *novellae extravagantes*. On sait que Bluhme avait attribué, sans hésiter, les textes du palimpseste de Paris à Récarède ; M. U., après une période de doute et d'indécision, s'est convaincu, au contraire « que » le palimpseste de Paris contient des fragments arrachés aux *Statuta legum* « d'Euric, première manifestation de la *forma antiqua*, et base de la révision de » « *Léovigilde*, partiellement transmise par le *Liber judiciorum* de Réceswinde » (p. 247). Il revient ainsi à l'opinion des Bénédictins, qui découvrirent les premiers les textes en question, et négligèrent malheureusement de les publier. M. U. constate que la seconde écriture du ms. est du VII^e siècle, et que la première date du VI^e. Le style du document, encore d'une assez bonne latinité, ne permet pas de le faire descendre au delà de la première moitié du VI^e siècle. Certains mots, comme *hospes*, *possessor*, appartiennent à la langue technique du VI^e siècle. Les fragments appartiennent à un code bien ordonné, œuvre d'un seul législateur, qui parle toujours à la première personne : *Jubemus*, *permittimus*, *præcipimus*, etc. La division par chapitres, sans rubriques ni épigraphes, donne l'idée d'une division élémentaire et ancienne. Le contenu des chapitres et les particularités juridiques qu'ils révèlent permettent d'affirmer qu'on se trouve en présence d'une législation antérieure à la *forma antiqua*. La distinction constante entre les Goths et les Romains, la prédominance accordée aux Goths, les garanties attribuées à leur propriété (*sortes gothicae et tertiae Roma-*

norum) semblent prouver que le document juridique dont il est question serait presque contemporain de la conquête, et remonterait, par conséquent, jusqu'à la fin du ^{ve} siècle.

M. U. veut aller plus loin encore, et un ingénieux rapprochement entre un texte du palimpseste parisien et deux textes de la loi burgonde, le conduisent à affirmer que les *Statuta legum* sont l'œuvre du fils du roi Goth, mort à la bataille des Champs Catalauniques, c'est-à-dire d'Euric, fils de Théodoric.

Il explique très bien l'influence romaine, si visible dans les *Statuta*, par le long contact des Goths avec l'empire, depuis le ^{III}e siècle de notre ère.

Il ne voit aucune trace d'influence catholique dans les *statuta*, et donne à ce sujet d'intéressants détails sur l'arianisme, qui resta toujours à l'état d'opinion théologique et ne parvint pas à former une église à part, régie par ses propres lois, à côté de l'église romaine.

Toute cette argumentation, parfois un peu subtile, et un peu trop disposée à accorder la précision scientifique aux moindres mots d'un texte barbare, est bien ordonnée, sérieuse et aussi probante que le permet la nature de la discussion.

Les *Statuta legum* d'Euric formaient le code applicable à la population germanique, soumise aux rois Goths. Les Romains restaient justiciables de la loi romaine, telle que l'avaient faite les codes Grégorien (295 ?) et Hermogénien (365 ?), le Code Théodosien (438), les Nouvelles posthéodosiennes et les travaux des jurisconsultes. Pour mettre un peu d'ordre dans cette législation immense, Alaric II promulgua, le 2 février 506, un abrégé des lois romaines : la *Lex Romana Wisigothorum* ou *Breviarium Alarici Regis*, dont M. U. étudie l'histoire et la composition. Les textes législatifs du *Breviarium* sont accompagnés d'une *Interpretatio*, que Savigny attribuait aux jurisconsultes alariciens, et qui apparaît aujourd'hui comme un travail d'école, antérieur au *Breviarium*. Il en est de même du *Liber Gaii*.

*

Les deux peuples, hispano-romain et wisigoth, tendirent avec le temps à se confondre ; les hispano-romains se *déromanisèrent* à mesure que se *romanisaient* les Goths, et il vint un moment où les deux peuples se trouvèrent à peu près au même niveau de demi-barbarie et de demi-civilisation. M. U. note, avec raison, la tendance qui portait les anciennes populations celtibères de l'Espagne à revenir à leur droit de famille national, analogue en bien des points au droit germanique, et les efforts que faisaient les juristes pour étendre chaque jour

l'influence du droit romain. La domination byzantine, qui s'exerça de 551 à 624 sur les côtes orientales et méridionales de la Péninsule, dut contribuer puissamment à donner au droit romain un regain d'autorité.

L'abrogation du droit romain en Espagne est attribuée à Réceswinde (649-672). M. U. croit pouvoir lui donner une date plus ancienne, et la faire remonter jusqu'à la révision des *Statuta legum* par Léovigilde (572-586). Cette révision nous est conservée dans la *forma antiqua* de la compilation de Réceswinde. Elle révèle déjà une tendance manifeste à supprimer toutes les barrières qui séparaient encore les Romains et les Goths ; elle abroge la loi d'Euric, qui défendait les mariages mixtes, elle fait passer dans le droit commun des Wisigoths, un grand nombre de dispositions empruntées au droit romain. Isidore de Séville ne parle du droit romain que comme d'un droit ancien, tombé en désuétude, et ne mentionne même pas le *Breviarium*, preuve évidente pour M. U. que ce code qui eût été la loi personnelle d'Isidore, a cessé d'être en usage au commencement du VII^e siècle. Les lois de Récarède (585-601) et de Chindaswinde (642-653) présentent le caractère de lois territoriales, applicables à l'ensemble des sujets du roi : c'est donc que la fusion entre les populations romaines et germaniques était déjà un fait accompli.

M. U. essaie de tirer d'une étude approfondie de la *forma antiqua*, et des comparaisons avec les documents d'époque antérieure des renseignements sur le mode de formation et sur l'esprit de la législation de Léovigilde. Une table générale permet de retrouver dans le *Liber legum* de Réceswinde les éléments empruntés à la compilation de Léovigilde.

Les lois du code de Réceswinde désignées sous la rubrique « *antiqua* » ne sont pas les seuls vestiges de l'œuvre de Léovigilde. On en retrouve encore des fragments dans certaines *Novellae extravagantes*, conservées par les mss. espagnols. M. U. les cite et les étudie les uns après les autres. Nous noterons, en passant, dans ce chapitre, une ingénieuse discussion sur l'injure *sarracinator*, que punit une loi de la *forma vulgata*, au titre de *conviciis*. Les traducteurs castillans du moyen âge ont traduit *sarracinator* par *sarracenus*, ce qui est un contresens évident.

L'Académie espagnole fait venir le mot de l'allemand *Scharf-Kind*, ou du danois *Sarkind*, fils de bourreau, mais rien de plus douteux que ces étymologies. M. U. nous paraît beaucoup plus près de la vérité en lisant *sarcinator* au lieu de *sarracinator* et en y voyant une injure punissable, au double sens de porte-faix (*gunapán*) et de tailleur (*sastre*). Cette dernière appellation est encore considérée en Espagne comme une injure, et l'office de tailleur était tenu, jusqu'au XVIII^e siècle, pour un office bas et vil.

Quatre chapitres de la *Lectio legum* de la bibliothèque Vallicelli sont aussi des vestiges de la législation de Léovigilde. La *Lectio legum* est considérée par M. U. comme une compilation de droit gotho-romain, où l'on trouve des dispositions empruntées à la loi des Ostrogoths, au droit romain et au droit wisigoth sous sa *forma antiqua*.

La période qui s'étend de Récarède à Chindaswinde fut, pour la monarchie gotho-espagnole, une ère de paix relative et de progrès intérieur. La conversion de Récarède au catholicisme (589) donna à l'Église romaine une influence considérable dans l'État. Les conciles nationaux, présidés et conduits par le roi, firent de l'Espagne une véritable théocratie. Au *Codex revisus* de Léovigilde s'ajoutent les constitutions des princes, les décisions des conciles, sanctionnées par le roi. M. U. énumère les dispositions législatives de Récarède, dont le texte, ou le souvenir est venu jusqu'à nous; entre autres le canon 14 du 3^e Concile de Tolède (599) par lequel Récarède fait revivre les incapacités juridiques prononcées contre les Juifs, par le *Breviarium Alarici*. Sisebut (612-621) nous a laissé deux lois. Sisenand (631-636), auquel on a, à tort, attribué une grande activité législative, n'est représenté dans le *Liber Judiciorum* que par deux lois empruntées à la préface et aux canons du IV^e Concile de Tolède, et par soixante-treize canons, promulgués par la même assemblée. Suintila (636-639) a présidé les V^e et VI^e conciles de Tolède. L'œuvre législative de Chindaswinde (642-653), beaucoup plus importante, a représenté une réaction en faveur de l'élément civil. M. U. donne le tableau des 98 ou 99 constitutions de ce roi, insérées au *Liber Judiciorum*, et réfute la théorie traditionnelle, qui attribuait à ce monarque une nouvelle refonte du droit gothique.

Cette refonte est, suivant M. U., l'œuvre de Réceswinde (649-672) et fut exécutée vers l'an 654. Le *Liber Judiciorum* est divisé en 12 livres, 53 titres et 526 chapitres. C'est une simple compilation, dans laquelle on reconnaît l'œuvre disparate des législateurs précédents. 317 dispositions sont empruntées au *Codex revisus* de Léovigilde, 2 aux nouvelles de ce même roi, 3 aux constitutions de Récarède, 2 à celles de Sisebut, 98 à celles de Chindaswinde et 89 à celles de Réceswinde.

Le texte de la compilation de Réceswinde nous a été conservé dans le ms. latin 4.668 de la Bib. nat. de Paris et dans le ms. de la reine Christine, 1024 de la bibliothèque vaticane. Zeumer a utilisé, en outre, pour son édition critique le ms. 33.610 du British Museum, et le 210 de la Bibliothèque d'Oxford.

La date de la compilation est donnée par une lettre de Braulio, évêque de Saragosse, à Réceswinde, dans laquelle Braulio annonce au roi qu'il a divisé en titres l'ouvrage que le roi lui avait remis à cet effet. Cette lettre, adressée à Réceswinde, roi, ne peut être antérieure au 20 janvier 649, époque à laquelle Réceswinde fut associé au trône par son père Chindaswinde. Elle ne peut être postérieure à la fin de 653, puisqu'à cette date, Tajón, successeur de Braulio comme évêque de Saragosse, signait, en cette qualité les actes du VIII^e Concile de Tolède. C'est donc entre 649 et 653 que Réceswinde a préparé la publication de son code, recommandé par lui à l'attention des pères de ce même Concile, au mois de décembre 653. Le plus récent document cité dans le *Liber judiciorum* de Réceswinde étant le *placitum* des juifs de Tolède en date du 1^{er} mars 654, c'est sans doute à la même année qu'il faut rapporter la publication du nouveau code.

M. U. termine cet excellent chapitre par une étude de la méthode suivie par les juristes wisigoths du VIII^e siècle, dans l'exécution de leur œuvre.

•

Le *Liber judiciorum* ne fut pas le seul témoignage de l'activité législative de Réceswinde. Il participa aux délibérations des Conciles VIII, IX et X de Tolède et rédigea, en outre, des Nouvelles dont la *Vulgata* nous a conservé quatre spécimens. Le dernier, la novelle *A multis cognovimus*, a été omis par tous les éditeurs de la *Vulgata*, y compris Zeumer, et M. U. en donne le texte en appendice, d'après le ms. de Saint-Jean des Rois, conservé à Tolède, et d'après les mss. 772 et 12.924 de Madrid.

Wamba (672-680) a laissé également quatre nouvelles, dont trois se retrouvent dans la compilation d'Erwig, et la quatrième dans quelques manuscrits de la *Vulgata*.

•

La refonte de Réceswinde ne tarda pas à devenir insuffisante. Juges et justiciables se plaignirent de la multiplicité des procès, de la variété des interprétations, de la résistance à l'accomplissement de la loi, de l'indécision et du manque de fixité dans la jurisprudence des tribunaux.

Le roi Erwig (680-687) résolut de remédier à tous ces inconvénients, et promulgua sa loi nouvelle le 21 octobre 681. Le texte de la législation d'Erwig nous a été transmis par les mss. latins 4.418, 4.669 et 4.667 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Il ne s'agit plus cette fois d'une simple compilation, dans laquelle les documents législatifs de toute époque apparaissent, tels quels, les uns à côté des autres, mais d'une véritable tentative de codification, où

l'on s'est efforcé d'harmoniser toutes ces pièces disparates. Extérieurement, le code d'Erwig ne diffère presque pas du *Liber judiciorum* de Réceswinde. On y voit de plus 3 nouvelles de Wamba, 6 d'Erwig et le titre III du Livre XII. *De novellis legibus judeorum*, en tout 37 chapitres. Quatre lois : une *antiqua* et 3 de Chindaswinde, ont été, au contraire, supprimées. Mais à ce travail purement matériel est venu s'ajouter un travail de refonte, de correction, vraiment très intéressant, dont on peut reconnaître la trace dans 84 lois. Il est seulement à regretter que les juristes erwigiens, en modifiant les textes, aient conservé les antiques rubriques, et mis ainsi leur travail sous le nom d'hommes qui lui sont tout à fait étrangers. — Ajoutons qu'ils ne firent ainsi que suivre l'exemple de Tribonien et de ses collaborateurs byzantins.

En dehors de son code, Erwig participa aux travaux des conciles de Tolède, XII, XIII et XIV.

Le 2 mai 693, dans son discours royal au XVI^e Concile de Tolède, le roi Egica demanda aux membres de l'assemblée d'éclaircir encore une fois les obscurités des codes.

La réforme, décrétée en 694 ou 698, et arrêtée dans ses effets par la conquête musulmane (711), n'est pas parvenue jusqu'à nous sous sa forme authentique, mais seulement sous sa forme vulgaire (*vulgata*) avec les additions des juristes. Cette réforme paraît se borner à l'adjonction de 16 constitutions nouvelles, et Zeumer se refuse même à en admettre l'existence. M. U. l'admet, au contraire, en se basant sur le texte de plusieurs nouvelles, qui renvoient à une loi antérieure — *superior lex*. — Cette expression désigne toujours, dans les lois wisigothiques, une compilation ordonnée, une refonte de la loi : M. U. en conclut que ces nouvelles font allusion à la révision d'Egica.

Il attribue également à Egica l'adjonction au *Liber judiciorum* du Titre premier *De Electione principum*, rejeté par Zeumer de l'ensemble de la législation wisigothique. Il fait remarquer que ce titre, divisé en 18 chapitres, et donnant un résumé assez complet des institutions politiques des Wisigoths, nous a été transmis par cinq mss. latins de la *Vulgata* (mss. d'Alcalá, de Saint-Jean des Rois, de l'Escurial, 772 et 12.924 de Madrid) et par la presque totalité des mss. en castillan. Un très intéressant fragment du x^e siècle, incorporé au ms. de Leon, le transcrit en tête du Livre I, dont il forme les trois premiers titres.

Enfin, un ms. de l'Académie de l'Histoire (Malpica 1^o) qui traduit en castillan une traduction arabe du *Liber judiciorum* porte, lui aussi, le *Titulus d, electione principum* et prouve par là, péremptoirement, que l'adjonction de ce titre au *Liber judiciorum* était officielle, et n'a pas été une innovation des juristes de la *reconquista* ; car le *Liber judiciorum* était resté la loi des Mozarabes.

ou chrétiens soumis à la domination musulmane, et si la traduction arabe contient le titre en question, c'est qu'il se trouvait déjà dans le texte officiel latin.

La seule édition actuellement existante du *Titulus de electione principum* se trouve dans l'édition du *Forum judicum* de l'Académie de l'Histoire, mais la nécessité d'une nouvelle édition vraiment critique se fait sentir. — Nul ne nous paraît plus qualifié que M. U. pour mener à bien ce travail, qui formerait une contribution des plus intéressantes à l'histoire du droit espagnol.

M. U. termine ce chapitre par l'indication de 17 lois de la révision erwigienne, qui semblent avoir été remaniées ou corrigées par Egica.

•

La législation wisigothique a été, comme toutes les autres, étudiée par les praticiens et les juristes, qui ont ajouté à son texte légal des lois abrogées, ou nouvelles, et des commentaires dogmatiques. Ces additions et ces interpolations, parfois très précieuses pour l'histoire du droit, constituent la *forma vulgata* de la loi gothique.

M. U. a dressé le tableau des *leges extravagantes*, insérées par les rédacteurs de la *Vulgata* dans les collections légales. Il signale les documents authentiques, les additions doctrinales, les gloses qui complètent certains manuscrits.

IV

En appendice, M. U. publie un certain nombre de documents inédits, empruntés aux mss. espagnols.

1. *Decretum synodale de successionem regum*, d'après les mss. de Madrid 772 et 12.924.

2. Le chapitre final du livre XII dans le ms. 772.

3. Le chapitre *de quantitate rerum*, attribué par le ms. 2 de l'Escorial au Livre III, titre I, chap. 5, recopié sans numération par le 772 de Madrid, entre les chapitres 3 et 4, et par le 12.924 de Madrid, entre les chapitres 4 et 5.

4. Une loi relative à la vente des personnes et des choses, en cas de nécessité. — Livre V, titre IV, après le chapitre VI, dans le 12.964 de Madrid ; après le chapitre 7, dans le 772 ; fol. 99 dans le ms. de Saint-Jean des Rois.

5. Chapitres publiés par l'Académie espagnole, et omis dans l'édition de Zeumer. Deux de ces chapitres, extraits du ms. de Cardona, où ils étaient biffés, mais encore lisibles, ont été reproduits par l'Académie à la page 24, n° 13, de son édition du *Forum judicum*. L'Académie les cite en note, et suivant le ms, les donne comme extraits de lois romaines apocryphes. M. U. a identifié le premier à un passage de l'*interpretatio* de la *Lex romana Wisigothorum* — et le second au chapitre 17 du titre IX de la *Lex Bajuvariorum*. Ce sont donc

bien deux titres authentiques, et il est extraordinaire que Zeumer les ait oubliés dans son édition.

Un troisième chapitre, publié dans l'édition de l'Académie (p. 26, n° 13) est la reproduction du premier canon du Concile de Carthage (400).

6. *Lectio legum*, du ms. B. 32 de la bibliothèque Vallicelli à Rome (avec deux belles photogravures des f°s 158^a et 158^b du ms.).

7. Fragments du titre I du Livre IV du *Liber judiciorum*, extraits d'un ms. latin-galicien, publié en 1896 à Santiago par A. López Ferreiro.

8. *Placitum* des Juifs de Tolède à Suintila, du 1^{er} décembre 637, publié par le P. Fita (Madrid, 1870 et 1881).

9. Quelques additions doctrinales, extraites du ms. de la bibliothèque de Lord Leicester à Holkham, et publiés par Gaudenzi à Bologne en 1886.

M. U. termine son livre par ces lignes mélancoliques : « Le travail que j'ai
« entrepris et réalisé en un temps relativement court, excède quelque peu
« les limites de l'effort privé et personnel, et le secours et la protection offici-
« ciels, l'aide de disciples compétents m'ont fait absolument défaut. « Le
« professeur espagnol manque de toute espèce de moyens, je ne dis pas
« pour intervenir dans la lutte scientifique, mais même pour vaincre dans
« la lutte pour la vie. Il travaille isolé et pauvre, sans ressources matérielles
« suffisantes pour vivre honorablement, sans ressources scientifiques suffi-
« santes pour remplir, comme la culture moderne l'exige, la sacrosainte
« mission de l'enseignement. Placé dans d'autres conditions, tout autre serait
« l'œuvre scientifique et pédagogique du professorat universitaire espagnol.
« C'est peut-être, en tous cas, une des causes les plus puissantes de notre
« décadence invétérée et déjà reconnue de tous. Si mes ressources personnelles
« me l'avaient permis, j'aurais collationné attentivement les trois mss. de
« Copenhague, le 212 d'Holkham, oubliés sans aucun motif par Zeumer, et
« j'aurais étudié, *de visu*, les mss. de Paris et du Vatican. J'ai dû borner mon
« travail personnel aux 16 mss. espagnols, et je n'ai pu les étudier qu'*isolé-
« ment*, dans de courtes séances, aux bibliothèques de Madrid, de l'Escorial et
« de Tolède. Un travail de cette importance eût demandé qu'au moins tous les
« mss. espagnols eussent été mis à ma disposition à la Faculté de droit de
« l'Université centrale. L'impression même de cette étude m'a imposé des
« sacrifices, qui ne peuvent rencontrer une complète compensation dans les
« très médiocres résultats économiques donnés par ce genre de publications.
« Mais que tout soit pour la science et par la science. »

Ce n'est pas sans une sympathique émotion que nous avons lu ces lignes. Les difficultés dont se plaint M. U. ne sont pas particulières à l'Espagne ; en France aussi, le professeur est pauvre et isolé ; les disciples compétents, les secours officiels lui font défaut ; et il ne donne pas ce qu'il pourrait donner si les conditions de travail étaient meilleures, si l'argent, parfois scandaleusement gaspillé, allait plus souvent aux entreprises sérieuses et désintéressées.

Mais que notre collègue oublie les amertumes de la lutte et l'indifférence des hommes ; il a écrit un excellent livre, à peu près complètement exempt des défauts qui gâtent les meilleures productions de l'érudition espagnole, un livre bien informé, nettement distribué, écrit avec l'austère simplicité qui sied à la science, et sans que le sujet soit perdu de vue un seul instant.

Si la science a quelques vrais amis en Espagne, ils obtiendront de M. U. qu'il nous donne l'édition critique du *De electione principum*, dont il a si justement signalé la nécessité, et feront comprendre au gouvernement, ou à quelque une des corporations savantes de la capitale, qu'une pareille étude honore tous ceux qui la favorisent et donne bon renom au pays qui la voit paraître.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

S. Sanpere y Miquel. Fin de la nación catalana. *Barcelona : tipografia l'Avenç*. 1905, gr. in-4, 693 pp.

M. Sanpere y Miquel est l'un des érudits les plus laborieux de l'Espagne et connaît mieux que personne l'histoire catalane. L'immense ouvrage, qu'il consacre aujourd'hui à la conquête de Barcelone par les armes de France et d'Espagne au début du XVIII^e siècle, constitue un très précieux répertoire de faits, où, de parti pris, l'auteur s'efface devant le document et présente au lecteur toutes les pièces de ce grand procès, en annaliste impartial et sincère.

La bibliographie est ample et sérieuse. Elle serait excellente si M. S. y M. avait bien voulu rédiger d'une manière un peu moins sommaire les indications relatives aux documents d'archives. Il est incontestable que des mentions dans le genre de celles-ci : Simancas, *archivo general* — Londres. *Public record office* — sont tout à fait insuffisantes pour donner une idée du travail exécuté par M. S. y M. Il faudrait, de toute nécessité, indiquer au moins les fonds consultés. Il est également regrettable que l'auteur n'ait pas songé à étudier les Archives du Ministère des Affaires étrangères de Paris, où il eût certainement trouvé des renseignements très importants dans la correspondance de nos agents à Madrid, à Londres et à La Haye.

La section des manuscrits contient une intéressante description de deux manuscrits catalans, appartenant aux Archives municipales de Barcelone et à la bibliothèque de D. Francisco de Bofarull. L'un d'eux, *Anals consulars de la ciutat de Barcelona* est une histoire annalistique de Barcelone commençant à l'an 2810 après la création du monde et finissant à l'année 1728 de notre ère. M. S. y M. croit pouvoir l'attribuer aux frères José et Carlos Ribera y Clara-

munt, qui avaient pris une part importante à la guerre soutenue par les Catalans contre Philippe V, et qui racontent *de visu* beaucoup d'épisodes de cette guerre. L'autre, *Suscinta memoria de lo que passa...* est un véritable journal de la guerre catalane, depuis la réunion des Cortès générales de 1713 jusqu'à la capitulation de Barcelone, le 12 septembre 1714. Ces documents de première main sont complétés par le *Journal du siège de Barcelonne* conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, que M. S. y M. croit pouvoir attribuer à l'ingénieur français Lozières d'Astier; et par les *Narraciones históricas* de Castellvi, tirées des Archives d'État de Vienne. Les *lettres de l'impératrice Élisabeth*, épouse de l'empereur Charles VI, ne devraient pas figurer dans la section des mss., puisqu'elles ont été publiées, comme l'auteur le reconnaît lui-même, par Wolf, au tome XII des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Vienne.

Les sources imprimées sont cataloguées sous deux rubriques différentes : Livres et monuments figurés. La liste des imprimés, qui ne compte que quarante-neuf articles, aurait pu être certainement enrichie. On s'étonne de n'y pas voir figurer le *Corps diplomatique* de Dumont et surtout l'ouvrage intitulé *Actes, mémoires et autres pièces authentiques concernant la paix d'Utrecht* (Utrecht, 1714, 6 vol. in-12), où se trouvent presque toutes les pièces relatives aux négociations et à tous les problèmes qu'elles eurent à résoudre. *Le traité d'Utrecht*, de Ch. Giraud (1846) est un ouvrage des plus sérieux, rédigé sur des documents encore inédits pour la plupart, et tirés des Archives des Affaires étrangères. Il aurait dû, lui aussi, être cité, car le *caso catalan* a été discuté dans toutes les chancelleries de l'Europe occidentale, et si les Catalans ont été, à un moment donné, abandonnés par ceux qui devaient les soutenir, c'est que la paix était devenue indispensable à tous les belligérants, et qu'aucun d'eux ne pouvait la différer pour sauvegarder des intérêts que les circonstances avaient fait passer au second plan.

Les principaux négociateurs de la paix de Rastadt, qui fixa le sort de la Catalogne, furent Torcy, Villars et le prince Eugène. M. S. y M. ne paraît pas s'être servi des *Mémoires de Torcy*, ni de son *Journal inédit*, publié par M. Masson en 1884. Il connaît les *Mémoires de Villars* mais ne semble pas avoir consulté les travaux de M. de Vogué sur la correspondance du Maréchal. Il ne cite pas la biographie du prince Eugène par Richter (Vienne, 1865), ni la thèse de Combes sur *La princesse des Ursins*, ouvrage vieilli, mais où se trouve bien exposée l'histoire de la fameuse principauté que la princesse chercha à se faire attribuer dans le traité de paix, et qui en retarda si longtemps la conclusion.

Les monuments figurés, reproduits au cours de l'ouvrage, sont presque tous intéressants et attestent l'infatigable curiosité de l'auteur. Il a reconnu sur une table en mosaïque du musée des Offices à Florence un plan de la nouvelle citadelle de Barcelone; il reproduit de belles vues du siège de Barcelone, empruntées à un ouvrage de 1732 : *Représentation des actions les plus considé-*

rables du siège d'une place ; il nous donne une photogravure de la bannière civique de sainte Eulalie, belle peinture du XVII^e siècle ; il y ajoute des portraits, des sceaux, des plans, des fac-similés de documents importants. Nous comprenons moins l'intérêt des fac-similés de signatures des principaux personnages, que M. S. y M. classe dans sa bibliographie sous la rubrique un peu ambitieuse d'autographes. Nous ne pensons pas que l'érudit auteur croie à la graphologie, et nous ne voyons pas trop ce qu'ajoutent ces griffes, presque toujours assez gauches, à ce que les textes et les monuments figurés nous disent des hommes.

M. S. y M. commence son récit au 27 juillet 1712, jour où fut décidée à Utrecht la suspension des hostilités entre la France, l'Angleterre, la Hollande et le Portugal. Il nous donne, dès les premiers mots : « *Consumada la traición de Inglaterra* » l'impression qu'il ne traitera pas cette histoire avec tout le désintéressement qu'on demande aujourd'hui à l'historien. Il nous parle un peu plus loin « du jacobinisme royal de Philippe V ». Nous sommes ainsi avertis que cette histoire sera vue du seul côté catalan.

À l'annonce de l'armistice entre la France et l'Angleterre, qui lui coupait toute communication avec la Péninsule, l'empereur Charles VI comprit qu'il ne serait jamais roi d'Espagne, mais il demanda tout d'abord à garder au moins les États aragonais et italiens qui avaient appartenu à Charles II. Sur le refus des Anglais, il réclama l'érection de la Catalogne en république indépendante ; ce que les Anglais jugèrent encore impraticable. Il se résolut alors à donner l'ordre aux troupes impériales d'évacuer la Catalogne, et sa lettre parvint à Barcelone le 10 janvier 1713.

Dès le 28 décembre 1712, le maréchal de Berwick avait passé les Pyrénées à la tête de 22.000 hommes, le général impérial Stahremberg avait levé le blocus de Gironne, occupée par les Français, et s'était concentré à Hostalrich, pour couvrir Barcelone.

Au commencement de janvier 1713, les Portugais qui servaient en Catalogne à côté des troupes impériales, reçurent à leur tour l'ordre de quitter le pays.

Le 19 mars l'impératrice Élisabeth s'embarqua elle-même à Barcelone, à bord d'un vaisseau anglais, laissant le gouvernement de la ville et de la province à Stahremberg.

Pendant quelques mois encore, le général impérial demeura à Barcelone, puis, le 27 juin, seul et sans escorte, comme s'il eût été à la promenade, il quitta la ville pour n'y plus rentrer.

Les Anglais abandonnèrent très certainement les Catalans dans un fort mauvais pas, mais la sollicitude apparente qu'ils avaient d'abord montrée pour les libertés catalanes leur servit à obtenir de la France et de l'Espagne un traité de commerce avantageux et l'*asiento de negros*. Quand ils eurent reçu satisfaction sur ces deux points, la question catalane cessa aussitôt de les intéresser. Il

ne faut pas crier à l'infamie et à la foi punique ; c'est ainsi que les nations ont toujours agi, et elles seront toujours obligées d'agir de même, tant que la force sera l'unique règle des rapports internationaux.

La conduite des Anglais nous paraît en cette affaire infiniment moins blâmable que celle de l'empereur. M. S. y M. nous dit que Charles VI était « d'une vanité féminine », mais à moins d'avouer que cette vanité allait chez lui jusqu'à la sottise, il faut reconnaître qu'il ne devait plus au printemps de 1713 se faire la moindre illusion sur les chances qui lui restaient de maintenir sa domination en Catalogne. Alors qu'il rappelait sa femme, son général et ses troupes, il savait, à n'en pas douter, que la Catalogne était perdue pour lui. Pourquoi, dès lors, protester hypocritement de son amour inébranlable, de sa fidélité à toute épreuve envers les Catalans ? pourquoi dire « qu'il ne consentirait jamais à insérer dans un traité la parole la plus insignifiante, qui pût donner à entendre qu'il faisait cession de l'Espagne ou renonçait à ses droits sur elle » ? N'était-il pas, au contraire, de son devoir de montrer aux Catalans les choses sous leur véritable jour, et de leur faire comprendre que les circonstances ayant changé, il ne pouvait plus rien pour leur cause ? Il devait au moins aux Catalans la vérité.

Non seulement il ne la leur dit pas, mais il s'employa jusqu'au bout à les tromper. Le 4 juin 1713, aux premiers bruits qui coururent à Barcelone, de l'évacuation de la Catalogne par les troupes impériales, une députation de l'État militaire se rendit auprès du Vice-Roi Stahremberg, et le maréchal lui répondit « qu'à la vérité l'évacuation était devenue inévitable, mais que, tant en son nom que d'après les ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, il affirmait qu'il ne consentirait à traiter de l'évacuation, que si on lui garantissait tout d'abord que la Catalogne demeurerait dans un état honorable, de nature à donner toute satisfaction aux Communes, au pays et à toutes les familles espagnoles qui avaient suivi le parti de l'Empereur. »

Le 7 juin, Stahremberg recevait des instructions secrètes de l'Empereur pour mener à bien la délicate opération de l'évacuation de la principauté. Charles VI poussait l'ingratitude jusqu'à recommander à son lieutenant de dissoudre le régiment de ses *Gardes catalanes*, qui l'avait si fidèlement servi, et de ne consentir à l'embarquer avec les troupes allemandes que si le désarmement présentait par trop de dangers pour l'ordre public. Stahremberg devait chercher à obtenir pour les Catalans les meilleures conditions possibles, mais se rembarquer, même dans le cas où il n'obtiendrait rien.

Le 10 juin, Stahremberg affirmait de nouveau aux Conseillers barcelonais qu'il ne partirait pas avant d'avoir obtenu la garantie des privilèges et des prérogatives de la principauté, et le 22, il signait avec les délégués de Philippe V la convention d'Hospitalet, sans y insérer la plus légère mention des privilèges. Quand les Catalans lui demandèrent ce qui en était, il leur répondit avec désin-

volture que la question était réservée pour le moment où l'on traiterait de la paix générale, et qu'il n'avait point présentement à s'occuper des libertés, mais bien de l'évacuation de la Catalogne. Le jour même (27 juin) il quitta Barcelone et se rendit à son camp.

La conduite de l'Empereur nous apparaît ainsi comme beaucoup plus honnête que celle des Anglais, car, encore une fois, les Anglais ne se battaient pas depuis 10 ans pour les libertés catalanes, tandis que depuis cinq ans les Catalans se battaient pour l'Empereur.

La situation désespérée dans laquelle Stahremberg laissait la principauté semblait rendre sa soumission extrêmement facile. C'eût été ici le moment de montrer pourquoi il fallut encore à Philippe V quinze mois de campagne pour réduire cet indomptable peuple catalan.

La question catalane paraît très simple à M. S. y M. Pour lui, Philippe aurait dû garantir aux Catalans toutes leurs anciennes franchises, libertés et prérogatives, et tuer le veau gras pour le retour de ces enfants prodiges. Il cite la belle réponse de D. Guillermo de Moncada, qui refusa le commandement de l'armée espagnole destinée à opérer en Catalogne et qui ne demandait que « cinquante chevaux et la signature du roi » pour pacifier toute la province. Il rappelle le mémoire envoyé à Philippe V par le comte de Montemar pour lui demander le maintien des *fueros*. Il oppose à ces sages conseils la fureur des *golillas* qui ne rêvent que d'unité et de centralisation politique et administrative. Mais ces derniers ne manquaient pas de bonnes raisons pour soutenir le parti qu'ils proposaient au roi. Il ne faut pas s'étonner que Philippe V n'ait pas voulu reconnaître aux Catalans, si rebelles à son autorité, des libertés qui équivalaient à un véritable droit à l'insurrection. Les Catalans avaient ouvert l'Espagne aux armées impériales, ils avaient fait tous leurs efforts pour arracher à Philippe V une couronne qu'il croyait posséder très légitimement ; il était, somme toute, dans son droit de roi et de vainqueur de leur refuser tout privilège et de ne leur accorder que le droit commun. Il n'était pas obligé de raisonner en patriote catalan.

L'article XIII du traité de paix entre la Grande Bretagne et l'Espagne contient à ce sujet toute la doctrine royale et fournit en même temps un très remarquable exemple de la fourberie diplomatique.

Il s'agit de donner raison à Philippe V, sans donner tort à la reine Anne : protectrice des Catalans. Il s'agit de concilier le respect des privilèges catalans avec l'absolutisme castillan. Voici l'élégante solution donnée au problème par les négociateurs : « Vu que la reine d'Angleterre ne cesse d'insister, *avec la plus grande efficacité*, pour que tous les habitants de la principauté de Catalogne, « de quelque état et condition qu'ils soient, obtiennent, non seulement l'entier « et perpétuel oubli de tout ce qui a été fait pendant la guerre, et jouissent de « la possession intégrale de tous leurs biens et honneurs, mais encore conservent

« intacts et entiers *leurs antiques privilèges*, le Roi Catholique, par considération « pour S. M. Britannique, concède et confirme par le présent article à tous les « habitants de la Catalogne l'amnistie justement désirée, avec la pleine possession de tous leurs biens et honneurs, et en outre leur accorde et concède « *tous les privilèges que possèdent et dont jouissent les habitants des deux Castilles*, « qui, de tous les peuples d'Espagne sont les plus chers au Roi Catholique (12 « juillet, 1713. »

Les Catalans ne devaient évidemment voir dans cet article qu'une mauvaise plaisanterie, mais s'ils avaient regardé le texte d'un peu près, ils auraient vu qu'en échange de leurs libertés politiques, le traité qui les assimilait en tout aux Castellans, leur accordait par là même le droit de commercer avec les Indes¹, et s'ils avaient eu réellement l'esprit politique, ils eussent trouvé dans dans ce droit une ample compensation à la perte de leurs franchises traditionnelles. Ils prirent, au contraire, la résolution désespérée de continuer la guerre (9 juillet) et montrèrent par là plus d'entêtement que de sagesse, car s'il est beau de soutenir la lutte, tant qu'il reste une lueur d'espoir, il est fou de la poursuivre quand le désastre est devenu certain et inévitable.

Les États Généraux de Catalogne, réunis à Barcelone du 30 juin au 9 juillet 1713, comptèrent seulement 19 membres du clergé, environ 150 membres de la noblesse et 119 du tiers État.

La première session eut lieu le 1^{er} juillet. Les États entendirent le rapport de la Députation générale de Catalogne² sur la situation de la principauté et les négociations entamées pour la paix, et décidèrent de prier le général des troupes impériales Stahremberg de différer l'évacuation.

Le 2 juillet, les États élurent une Commission de vingt-sept membres chargés de leur présenter des conclusions provisoires sur le meilleur parti à prendre en la circonstance.

Le 3 juillet, on apprit que Tarragone s'était résolue à se soumettre, et envoyait des délégués à Madrid. Ils devaient demander le maintien des libertés de la ville, mais ils étaient autorisés à traiter, dans le cas même où leurs prétentions ne seraient point admises par la Cour. M. S. y M. pense que cette démarche fut due en grande partie à l'influence de l'archevêque Fr. Bertran, qui, nommé

1. Telle était, du moins, l'opinion de Bolingbroke, rapportée par M. S. Y. M. (p. 71) mais en fait, le commerce ne fut pas ouvert aux Catalans avant le règne de Charles III. Il y avait donc une interprétation castillane du traité, qui n'était pas l'interprétation anglaise.

2. Directoire exécutif de la République Catalane ; composé de 3 députés et de 3 auditeurs, assistés pour les cas graves par le *Conseil des Cent jurats*.

par l'archiduc, espérait faire ainsi sa paix avec Philippe V. Le cardinal Sala, évêque de Barcelone, inclinait aussi à la soumission, mais se retira à Rome pour montrer qu'il n'était point mû par une idée égoïste. Le chapitre de Barcelone resta à son poste et poussa, autant qu'il le put, à la conclusion de la paix.

Le 4 juillet, la Commission des vingt-sept donna son avis. Par 17 voix contre 10, elle proposait l'envoi de trois plénipotentiaires à Madrid pour demander la conservation des libertés de la principauté. Le clergé se rallia immédiatement à cette proposition. Mais le Conseil des Cent fit observer avec raison que la proposition n'était ni claire, ni complète, car la Commission aurait dû dire ce qu'elle proposait, pour le cas infiniment probable où la Cour de Madrid refuserait d'accorder le maintien des libertés catalanes. Les plénipotentiaires des États seraient-ils autorisés à signer une capitulation pure et simple ?

La question, ainsi précisée, fut discutée le 5 juillet chez les nobles. Nicolas de Sanjoan s'efforça de démontrer l'impossibilité de la résistance et conseilla de faire la paix. Ferrery Sitges, chef du parti fuériste, prononça une longue harangue dans laquelle il rappela toutes les gloires catalanes, fit un appel enflammé à l'amour des libertés nationales et conclut à la mise sur pied de guerre de la principauté : « mieux valait que la nation mourût avec gloire que de tolérer des » des exactions et des violences qu'avaient ignorées les Mores eux-mêmes. » (*Acàbese la nació con gloria, pues vale mas un glorioso fin que tolerar exortaciones (exacciones ?) y violencias que no praticaron los Moros*). Ferrer parla comme un vrai Castillan ; mais son héroïque discours réveilla les courages et le vénérable Pinos de Rocaberti, ne pouvant, vu son âge, concourir efficacement à la défense de la patrie, offrit son corps pour servir de fascine à boucher une brèche ou combler un fossé.

Entre les deux opinions extrêmes de Sant Joan et de Ferrer, le député Copons proposa un moyen terme : avant de se résoudre à la guerre, on enverrait à Madrid une délégation chargée de demander au roi lui-même le maintien des fueros. Si le roi refusait, la Catalogne ferait la guerre ; mais ce moyen dilatoire rallia très peu de partisans, et on passa au vote. Les partisans de la paix obtinrent une majorité de deux voix. Ils demandaient déjà que leur délibération fût portée à la connaissance des deux autres ordres quand Ferrer se leva et lut une protestation énergique contre le vote qui venait d'être émis. Il déclarait nulle et sans valeur la délibération de l'ordre de la noblesse, comme contraire à la constitution catalane, confirmée par les Cortès générales de 1706, comme contraire au serment prêté à l'archiduc, comme illégale enfin, parce que le changement de souverain ne pouvait être accepté que par les trois ordres réunis en Cortès générales, et parce que les Cortès générales elles-mêmes ne pouvaient toucher aux libertés traditionnelles de la principauté. Ferrer exigea que sa protestation fut recopiée à la suite de la délibération de la noblesse, et

qu'on permit de la signer à tous ceux qui n'avaient point partagé le sentiment de la majorité. Quarante signatures furent apposées au bas de la protestation. Ce monument de l'intransigeance catalane, très supérieur au discours de Ferrer, constitue une très belle consultation de droit politique et dut faire une profonde impression sur tous ceux qui l'entendirent.

Après que la noblesse eut parlé, le tiers état (*braço real*) délibéra à son tour et, par 78 suffrages contre 45, décida la continuation de la lutte pour les libertés catalanes.

La délibération du tiers fut transmise aussitôt à la noblesse, qui procéda à un nouvel examen de la question.

Le 6 juillet, entre minuit et une heure du matin, la noblesse, revenant sur son vote de la veille, se rallia à l'opinion du tiers. Cependant les partisans de la paix ne perdirent point encore toute espérance. Le clergé resta opposé à la continuation des hostilités. La Députation réunit une junta de théologiens, chargée d'examiner si la guerre était légitime, et de déterminer les pouvoirs de la Députation en temps de Cortès générales. Le Conseil des Cent réserva sa décision jusqu'au moment où le clergé aurait fait connaître la sienne.

Le 8 juillet, la junta des théologiens donna son avis. Elle n'osait résoudre la question de la légitimité de la guerre, mais elle déclarait sans ambages que les pouvoirs de la Députation disparaissaient complètement devant l'autorité supérieure des Cortès.

La ville, gardée par la milice barcelonaise, et par les Gardes-catalanes, semblait prête à s'insurger. Les partisans de la paix étaient menacés de la corde.

Enfin, le 9 juillet, à une heure du matin, la noblesse et le tiers état confirmèrent à nouveau leur décision du 6, et envoyèrent à la Députation générale une délégation de quatre membres pour requérir la publication de leur décision. A quatre heures du matin, les députés cédèrent, et à huit heures, huit trompettes et huit tambours proclamèrent par les rues de la ville en délire que la Catalogne continuerait la guerre pour la défense de ses libertés. Stahremberg allait s'embarquer ; il s'informa d'où venait tout ce bruit. Quand il eut connu la résolution des Catalans, il dit : « C'est une téméraire entreprise, mais une action valeureuse si elle se soutient. » Et ayant à deux reprises frappé la terre de sa canne, comme un homme perplexe et mécontent, il monta dans la chaloupe et s'éloigna.

Ce chapitre est certainement un des plus intéressants du livre de M.S.y.M., mais l'auteur ne nous semble pas avoir tiré des faits toutes les conclusions qu'ils comportent.

Le parti de la paix paraît avoir eu pour lui le clergé presque tout entier, qui n'assista que pour la forme aux États. Il eut la majorité dans la Commission des 27 ; il l'eut un moment dans l'ordre de la noblesse. Le parti de la guerre fut

relevé par l'opposition de Ferrer, et par le vote du tiers état ; mais la ville était dans une fermentation extraordinaire et M. S. y. M. avoue lui-même qu'une résolution pacifique eût donné le signal de la guerre civile. Il se produisit donc en 1713 ce qu'on vit si souvent en 1808 : les gens sages voulaient la paix, et le peuple imposa la guerre.

Les raisons données par Ferrer dans son discours et dans sa protestation ne sont que des raisons de droit théorique et de sentiment. Il ne paraît pas qu'à un seul moment de la discussion les députés aient cherché à se rendre compte des forces qu'ils pouvaient opposer à l'ennemi et des chances de vaincre qui pouvaient leur rester. Ils déclarèrent la guerre par orgueil, par entêtement, sous la pression de l'émûte et sans savoir au juste comment ils pourraient soutenir la lutte.

Avant de se séparer, les États Généraux établirent une *Junte de Gouvernement* de 35 membres, subdivisée en cinq commissions : de la guerre, des finances, d'économie, des sequestres et de politique. Malgré les réclamations du Conseiller en chef de Barcelone, le commandement des troupes fut donné au lieutenant général D. Antonio Villarroel, qui trouva les fortifications en excellent état de défense, et armées de plus de 400 pièces de canon. A la fin de juillet, on avait pu mettre sur pied environ 10.000 hommes et armer une escadre de cinq bâtiments, portant 172 canons. C'est avec ces forces presque insignifiantes, que Barcelone allait affronter le choc des armées espagnole et française. A l'exaltation politique des juristes et des bourgeois répondait l'exaltation religieuse du peuple, confiant dans la protection de Saint-Georges, patron de la Catalogne, de Sainte-Eulalie, et de la Vierge de la Merci, patronnes de la cité. La statue de la Vierge de la Merci fut conduite à la cathédrale en procession solennelle, placée sur le maître-autel, et on remit entre ses bras un Mémoire où étaient exposés les droits et griefs de la Catalogne ; comme on avait fait en 1687 quand on obtint par l'intercession de la Vierge la disparition des sauterelles. Une sainte femme, appelée Madeleine Baloix, animait le peuple à la résistance et promettait que tout irait bien. En somme, et ceci nous donne la véritable physionomie du mouvement, les chefs catalans comptaient avant tout sur l'aide du ciel, sur un *miracle*, promis par les moines et par les béates, et c'est dans l'espoir d'être secourus par la Vierge et par Saint-Georges qu'ils affrontèrent la lutte insensée dans laquelle ils devaient finir par succomber.

Le siège de Barcelone devient dès lors le sujet principal et bien déterminé du livre, M. S. y M. nous en rapporte les moindres incidents et nous en donne, pour ainsi dire, le journal ; mais le plan même qu'il a adopté ne lui permet pas d'en faire un récit clair et suivi, et sa méthode d'exposition manque de netteté à un degré presque incroyable.

M. S. y M. veut nous initier aux luttes politiques des partis barcelonais, aux efforts du clergé pour soutenir le fanatisme populaire, aux faits de guerre du

siège, aux expéditions envoyées par Philippe V pour soumettre Majorque, et aux négociations pendantes à Madrid, à Lisbonne, à Paris, à Londres, à Utrecht, à Rastadt et à Vienne. Il suit l'ordre chronologique, ce qui l'oblige à sauter perpétuellement d'un sujet à l'autre, à mêler dans un inextricable fouillis négociations et batailles, intrigues, neuvaines et processions; c'est une course perpétuelle à travers les partis, les églises, les camps et les cours de presque toute l'Europe. Pour compliquer encore davantage un récit déjà si peu clair, M. S. y M. mêle perpétuellement la discussion des textes et la critique des auteurs à l'exposé des faits; il prend à chaque instant la parole, morigène ses devanciers, s'escrime avec eux, les prend corps à corps, leur dit leur fait, et oublie quelquefois de donner les raisons qui lui permettent d'être d'un autre avis.

Il est possible que cette méthode — si c'en est une — finisse par donner une idée exacte de l'état même des choses. Ce désordre, cette ubiquité du trouble et de la perplexité, ces oscillations, ce va-et-vient, ce choc perpétuel d'idées contraires, ces nuages, ces éclairs, ces ténèbres... c'est cette affreuse guerre elle-même, dans toute l'horreur de son chaos. Il est possible qu'un Michelet eût réussi à vivifier cette masse confuse, à lui donner du relief et de la couleur, à en faire un tout dramatique et saisissant. Il eût mieux valu, à coup sûr, chercher à mettre un peu d'ordre dans cette effroyable emmêlement, à diviser le sujet suivant un ordre logique et traiter successivement des affaires extérieures et des faits de guerre.

Le premier soin de l'historien d'une guerre est de faire connaître au lecteur pourquoi l'on se bat. On voit bien chez M. S. y M. que les Catalans se battent pour leurs libertés, mais, écrivant pour un public catalan, M. S. y M. suppose ces libertés bien connues de tous et ne se donne pas la peine de les détailler. Sans en faire une étude approfondie, qui n'eût pas été de son sujet, nous croyons que l'auteur eût bien fait d'en donner à tout le moins un aperçu.

Les libertés catalanes faisaient de la Catalogne une véritable république, rattachée à l'Espagne par un simple lien dynastique, mais n'obéissant au roi que dans la mesure où il lui plaisait d'obéir. L'autonomie catalane reposait sur des institutions municipales très fortes, qui avaient développé chez tous les Catalans des habitudes d'indépendance et un esprit public extraordinaires. Un clergé très populaire, parce qu'il était très catalan, une noblesse très puissante, parce qu'elle était très attachée aux libertés de la province, un peuple laborieux et industrieux, une famille constituée à la romaine, avec une grande autorité donnée au chef de la maison, une propriété censitaire, accessible à tous; tous ces traits faisaient du peuple catalan un véritable être moral, ayant sa physiologie et sa psychologie propres, conscient de sa valeur et pénétré de son droit.

L'unité catalane se trouvait encore fortifiée par la prééminence indiscutée de

Barcelone, cité unique en Espagne pour son activité et sa richesse, et qui donnait à la Catalogne un cœur et une tête.

Les libertés politiques du pays étaient considérables. Chaque commune avait son conseil électif et son *député local*. Barcelone était représentée par son *Conseil des Cent jurats*, dirigé par six conseillers et présidé par le *conseiller en chef* (*conseller en cap*), chef civil et militaire de la ville, gouverneur-né de la cité. Autour du *Conseil des cent*, trois députés nommés par les trois ordres de la nation, et assistés de trois auditeurs, représentaient la commission permanente des Cortès générales, ou comme on disait, *le général de Catalogne*. Tous les trois ans, au moins, les États généraux de la principauté devaient se réunir pour traiter des affaires intéressant tout le pays et obtenir de l'autorité royale le redressement des griefs de la province. L'ordre du clergé (*braç eclesiàstich*) comprenait les prélats et abbés de Catalogne, les prieurs des ordres militaires et des couvents qui avaient obtenu le droit de représentation. L'ordre de la noblesse (*braç militar*) se composait de tous les barons, chevaliers et hommes de parage âgés de plus de vingt ans. Le tiers (*braç* ou *stament real*) était formé des syndics élus par les villes, et des syndics élus par les chapitres cathédraux.

L'élection se faisait par tirage au sort et par vote direct. Un tirage au sort (*ensaculació*) désignait douze habitants, chefs de famille, riches ou pauvres, qui conjointement avec les conseillers de la ville, élaient le syndic ou député, au scrutin secret, et à la majorité des suffrages ¹. Le peuple tout entier se trouvait intéressé à la vie publique du pays, et l'on comprend comment la suppression de ces libertés put faire éclater la révolte dans toute la province.

Mais les libertés politiques n'étaient que la garantie constitutionnelle de droits utiles encore plus précieux. Grâce au contrôle qu'elle exerçait sur le gouvernement royal, la Catalogne avait conservé le droit de s'imposer elle-même, de s'administrer à l'aide de fonctionnaires exclusivement catalans, de mesurer les sacrifices qu'elle consentait pour aider le roi en cas de guerre. Elle tenait en mains sa bourse et son épée, les prêtait parfois, ne les abandonnait jamais. Et voilà, suivant nous, où il faut chercher le nœud de la question, comment s'expliquent l'intransigeance des Catalans, décidés à périr plutôt que de perdre des droits si précieux, et l'intransigeance de Philippe V, décidé à tout risquer pour renverser des obstacles aussi redoutables à son pouvoir absolu.

Ce premier point établi, il n'est pas difficile de démontrer que la cause catalane n'intéressait vraiment *que* les Catalans; tous ceux qui avaient paru s'y intéresser — à commencer par l'archiduc lui-même — avaient flatté les Catalans par pur calcul égoïste, et n'avaient jamais pris à leur cause un intérêt

1. Coroleu y Pella y Forgas. *Los fueros de Cataluña*. Barcelona, 1878, in-4, p. 497.

sincère et profond. Nous savons déjà que ni les Anglais, ni les Hollandais ne voulurent continuer la guerre pour la seule défense de la constitution catalane.

L'archiduc Charles d'Autriche, prétendant au trône d'Espagne, et un moment maître de la Catalogne, était un prince extrêmement médiocre qu'un écrivain barcelonais, M. Carreras y Bulbena, s'est évertué, dans un livre récent¹, à rendre sympathique sans y pouvoir réussir. Si peu intelligent qu'ait été Philippe V, il eut du moins de son rôle royal une conscience plus nette que le vaniteux mélomane qu'était l'archiduc. Charles fut pendant quelques années un roi selon le cœur des Catalans, parce que la vieille constitution du pays, solennellement remise à neuf en son honneur, fonctionna comme aux beaux jours du xve siècle. Il est infiniment probable que si Charles fût devenu roi d'Espagne, il n'eût pas tardé à se montrer aussi peu enthousiaste des libertés catalanes que l'avaient été tous les rois ses prédécesseurs. Ce qui est certain, c'est que sitôt qu'il vit la possibilité de devenir empereur, il abandonna l'Espagne, et quitta Barcelone, probablement sans espérer ni désirer y jamais revenir. Il comprit cependant qu'il commettait là une véritable lâcheté, et ne songea plus qu'à sauver les apparences et qu'à faire le faux-brave, en donnant de loin à ses fidèles Catalans toutes sortes d'encouragements, qui ne devaient être suivis d'aucun effet.

Dans ses négociations avec Villars, le prince Eugène tenta quelques efforts en faveur des Catalans, mais il se heurta toujours à un parti pris absolu de la part du plénipotentiaire français, et finit par tout abandonner.

Villars proposa d'abord de lier la question des libertés catalanes à celle de la principauté de la princesse des Ursins. Le plénipotentiaire impérial refusa d'accepter cette solution et proposa le texte suivant : « S. M. I. ayant aussi fortement insisté pour que S. M. T. Chrétienne s'employât à promettre et à procurer aux habitants des cités et États de Catalogne et de l'île de Majorque, « en sus de l'amnistie générale, la confirmation et paisible jouissance de leurs « privilèges, comme ils les ont possédés sous les précédents rois d'Espagne, « jusqu'à la mort du roi Charles II, S. M. T. C., bien que ne croyant pas « devoir s'engager à une chose qui ne dépend pas d'Elle, promet volontiers « d'employer en Espagne les instances les plus efficaces pour obtenir l'exécution de cet article ; et dans le cas où elle ne pourrait pas l'obtenir, la paix « établie entre S. M. I. et S. M. T. C. ne laissera pas pour cela d'avoir son « effet, en tant que S. M. T. C. promet et donne sa parole royale de retirer de « Catalogne, aussitôt après l'échange des ratifications des présentes conventions « toutes les troupes et tous les vaisseaux qu'elle y peut avoir, ne donnant par « la suite aucune sorte d'aide contre la Catalogne et la cité de Barcelone et

1. Joseph Rafel Carreras y Bulbena. *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswick Wolfenbüttel á Barcelona y Girona*, Barcelona, 1902, in-8.

« l'île de Majorque, ni par terre, ni par mer, en hommes, argent, vaisseaux, « armes, vivres, munitions de guerre, ni autres secours quelconques, et oubliant « tout ce que les susdits naturels ont pu faire contre elle. De plus, il sera per- « mis à S. M. I., dans le cas où lesdits peuples se verraient obligés à persister « en leur défense, pour obtenir la confirmation de leurs privilèges, de pouvoir « les assister en hommes, vivres et argent, tant que ne leur seront point assurés « lesdits privilèges, sans que S. M. T. C. s'y puisse opposer, et sans que soit « rompue pour cela la paix faite entre l'Empereur et S. M. T. C. » Cette rédaction, conçue tout à fait dans le goût germanique, fut longtemps jugée inacceptable par Villars, mais le prince Eugène lui ayant avoué en conversation que l'Empereur n'avait aucun moyen de faire passer des troupes en Catalogne, il finit par accorder une liberté qui ne devait servir à rien. Louis XIV, plus prudent que le Maréchal, refusa d'autoriser, même éventuellement, l'Empereur à secourir les Catalans. L'article disparut du traité, ainsi que toute mention de l'affaire catalane. Charles VI dut se contenter des assurances verbales du roi; Louis XIV promit de faire tout son possible auprès du roi son petit-fils pour que les Catalans fussent traités avec clémence et leur obtint, en effet, une amnistie entière, que Philippe ne voulait d'abord pas leur accorder. En résumé, le traité de Rastadt, signé le 6 mars 1714, abandonna les Catalans à la discrétion de Louis XIV et de Philippe V.

Mais pour dissimuler encore sa trahison, Charles VI eut l'audace d'écrire aux Barcelonais, le 28 mars 1714, une lettre qui est un chef-d'œuvre d'hypocrisie et une abominable tromperie.

« Le Roy. Illustres, vénérables, distingués, nobles, magnifiques et amés, nos « très fidèles députés et auditeurs des Comptes de la Généralité du princi- « pat de Catalogne.

« Quoique la mélancolique constitution des temps et le souci de voir ma « cause abandonnée par les alliés même, qui dans le principe l'avaient fomen- « tée et soutenue comme juste et d'intérêt commun, m'ait obligé à répondre « par le silence à la déclaration de votre constance et de votre fidélité, pour « éviter que mon amour paternel ne se rendit point complice d'un sacrifice, « auquel les accidents semblaient conduire dans la suite, ma clémence eut tou- « jours présents les actes inimitables de votre zèle et vos ardents efforts en « faveur de ma cause, mais mes dispositions (inspirées par ma compatissante « tendresse) n'ayant pas amené votre consolation et votre liberté, j'ai trouvé « bon de sanctionner dernièrement le rétablissement de la paix avec le roi de « France. Elle a été signée à Rastadt, le 6 du mois présent, *sous l'indispensable « condition de conserver ma justice, mes droits, les actions et titres qui m'appartiennent*

1. Sanpere y Miquel, p. 337.

« comme roi légitime d'Espagne ; en vertu de ces principes et de la considération que
« méritent de ma royale gratitude vos inimitables actions, vous pourrez être sûrs que
« ma clémence vous accordera dans la suite toutes les assistances imaginables, dans
« la limite de mon pouvoir, jusques à ce que, votre soulagement, si bien mérité,
« obtenu, vous regardiez avec entière confiance le cours de ma justice, ce dont
« mon Esprit royal vous assure par avance, en faveur des notoires actions, cons-
« tance et valeur de cette fidéllissime principauté et de vassaux si actifs, si
« zélés et si loyaux.

« De Vienne, le 28 mars 1714. — Moi le roy (et au-dessous) Don Ramon
« de Vilana Perlas¹ ».

Si cet effroyable pathos pouvait présenter quelque sens, c'était que l'Empereur avait fait la paix avec la France sans rien céder de ses droits sur l'Espagne, que Louis XIV abandonnait Philippe V, et que l'Empereur allait venir incessamment au secours de ses fidèles Catalans. Ce fut ainsi que Barcelone comprit le message impérial. Dans la nuit du 20 avril (?), au son de la grosse cloche, aux détonations de toute l'artillerie de la place et du Montjuich, la lettre de l'Empereur fut lue au peuple, et les bonnes gens se disaient l'un à l'autre par les rues : « Grâce à Dieu nous avons un roi ». Par ses odieux mensonges, Charles VI excitait les Catalans à persévérer dans leur révolte, alors qu'il aurait dû leur conseiller avec les dernières instances de faire leur soumission.

Les Catalans, espérant toujours contre toute espérance, crurent qu'à défaut de l'Empereur, l'Empire s'intéresserait à leur sort. Il n'en fut rien. Les conférences de Bade ne traitèrent pas des affaires catalanes, qui, décidément, comme nous le disions plus tôt, n'intéressaient plus que les Barcelonais.

Mais les Barcelonais eux-mêmes, qui s'exposaient aux pires désastres pour la défense de leurs vieilles libertés, n'en comprenaient plus la valeur, et montraient par leur conduite combien ces libertés surannées répondaient mal aux exigences de la vie moderne. Ils portaient d'incessantes atteintes à leur propre constitution, parce qu'il y avait contradiction irrémédiable entre ces institutions compliquées, à marche lourde et lente, et la situation révolutionnaire où se trouvait le pays.

Les Cortes générales qui s'ouvrirent à Barcelone, au lendemain du départ de Stahremberg n'étaient, en réalité, qu'une représentation incomplète et mutilée, qui avait à peine le droit de parler au nom du pays. Pas un prélat catalan n'y assistait, la moitié des membres de l'ordre ecclésiastique faisaient défaut, un grand nombre de personnes s'étaient abstenues ; les syndics des villes occupées par l'ennemi n'avaient pu se rendre à l'assemblée.

1. Sanpere y Miquel, p. 353.

L'état violent dans lequel se trouvait la ville faussa singulièrement le jeu normal des institutions. On peut dire que ce qui parut l'expression de la volonté générale ne fut, au vrai, que l'injonction d'une minorité très énergique mais très peu constitutionnelle.

En nommant la junte des 36, subdivisée en 5 commissions distinctes, les Cortes ne firent que compliquer les rouages du gouvernement et rendre sa marche encore plus lente et plus incertaine. Il fallait agir, et l'on multiplia les conseils. Le général D. Antonio Villarroel, très illégalement choisi, au mépris des droits du Conseiller en chef, se heurta presque aussitôt à l'inertie de tous ces corps délibérants, et dut, dès les premiers jours, désespérer du succès.

Le 20 juillet, les troupes philippistes, commandées par le duc de Populi, étaient signalées sur les hauteurs qui dominent la campagne de Barcelone. Villarroel réclama la levée en masse pour rentrer les moissons restées dans les champs et contrarier, autant que possible, les progrès de l'ennemi. Mais la levée en masse était en Catalogne un véritable rite religieux. Il fallait sortir en public la bannière de sainte Eulalie (*enarbolar la bandera de Santa Eulalia*) portée par les premières autorités de la ville, au cri traditionnel de *Viu fóra ! Somaten !* Les autorités n'étaient pas préparées à prendre une aussi grave décision ; il fallut quatre jours de palabres pour sortir la bannière et le résultat cherché par Villarroel ne fut pas atteint.

Le 30 novembre 1713, des élections eurent lieu pour le renouvellement des Conseillers de la cité. Le Conseil des Cent eût voulu maintenir en fonctions les Conseillers sortants ; il n'osa pas aller brutalement contre l'ordre péremptoire de la loi, mais tous les conseillers patriotes sortirent de la bourse d'*ensaculació*, et M. S. y M. nous laisse très clairement entendre qu'il y eut fraude, tripatouillage, *chanchullo*. Il a vu de ses yeux la bourse de Majorque, qui porte à l'intérieur un petit compartiment séparé, où l'on ne mettait que les noms de tous les candidats officiels ; il suffisait d'un *bolsero* intelligent pour « tirer au sort » les noms de tous les candidats nommés d'avance. Les élus les plus marquants du 30 novembre furent l'avocat fiscal de la cité, Flix, conseiller en chef sortant, le juriste Casanova, nouveau conseiller en chef, Felix de la Peyna et Francisco Vidal, chefs du parti des marchands ou bourgeois patriotes.

A peine nommés, les nouveaux Conseillers consommèrent un véritable coup d'État en prorogeant à une date ultérieure la réunion des États généraux qui devait avoir lieu le 1^{er} janvier 1714, et en remplaçant la Commission des trente-six, nommée par les États, par une Commission de vingt-quatre membres, divisée à son tour en trois junte particulières.

La prépondérance dans les Conseils appartenait à la haute bourgeoisie fuériste, qui voyait d'un mauvais œil l'élément purement militaire, et ne perdait

pas une occasion de lui témoigner son antipathie. Il y avait conflit latent entre le Conseiller en chef, dépouillé de ses fonctions de gouverneur-né de la cité, réduit au rôle de chef de la milice barcelonaise (*la Coronela*) et le généralissime Villarroel et ses officiers. Le Conseiller en chef ayant donné un ordre à D. Pau Thoar, commandant la citadelle de Montjuich, D. Pau refusa d'obéir, alléguant qu'il n'avait d'ordres à recevoir que du général. La Junte des vingt-quatre le décréta d'arrestation *por inurbanitat e discortesia*.

Mais l'élément populaire, laissé en dehors du gouvernement, prit sa revanche. Vers la fin de février, un nommé Radolat, membre de la Junte des Vingt-quatre, indigné des pilleries qui se commettaient sous ses yeux, conçut l'idée de soumettre les députés de la Généralité au contrôle des officiers de la milice. Dénoncé comme conspirateur, il fut jeté en prison, mais les députés avaient la conscience si troublée qu'ils n'osèrent pas lui faire son procès et le relâchèrent, dès le 2 mars, en se bornant à lui enlever ses fonctions d'inspecteur général des troupes. Ils allèrent même beaucoup plus loin : s'appropriant l'idée de Radolat, les députés donnèrent leur démission, et remirent leurs pouvoirs à la Cité, c'est-à-dire aux conseillers patriotes, qui nommèrent immédiatement une nouvelle Junte des vingt-quatre, subdivisée en trois nouvelles commissions : de *guerre*, des *provisions*, des *finances*. C'était la troisième fois depuis huit mois que Barcelone changeait de gouvernement, et l'on peut se demander ce qui restait des libertés catalanes, dans une ville où les défenseurs de la constitution étaient les premiers à la violer toutes les fois que *leurs intérêts* de parti les y invitaient.

On doit s'étonner que dans une situation aussi désespérée, l'évolution des partis barcelonais se soit arrêtée à la démocratie, et n'ait pas été jusqu'à l'anarchie démagogique. Nous en voyons la raison dans l'influence prépondérante que le clergé garda jusqu'à la fin sur la population.

Le clergé était, nous le savons, divisé sur la question de la résistance. Une partie penchait pour la soumission, une autre pour la guerre à outrance. Les prédicateurs de guerre étaient les maîtres de l'âme populaire, les clercs pacifiques, très discrets et très prudents, restaient respectés de toute la population comme prêtres et comme ministres de « la charité publique. Si Barcelone a voté la guerre contre Philippe V en juillet 1713, et a persisté quatorze mois dans cette folle résolution, [malgré l'évidence de plus en plus grande du désastre final, la cause de cette obstination doit être cherchée bien moins dans une raison d'État, que dans une raison religieuse. Le peuple de Barcelone a cru, jusqu'au dernier moment, que défendant la cause de Dieu, Dieu ne le laisserait pas périr, et le délivrerait à grande victoire, par un miracle éclatant ; et cette conviction extraordinaire, les autorités barcelonaises ont fini par la partager elles-mêmes, en dépit des leçons quotidiennes de l'expérience, des trahisons répétées des gens réputés les plus solides, et des progrès incessants de l'ennemi.

Le rôle du clergé pendant ce long siège n'est pas de tous points honorable. Les partisans de la paix se montrent trop timides ; les moines guerriers poussent les laïques à la guerre, mais refusent carrément d'y aller eux-mêmes ; à peine y en eut-il une vingtaine à faire le coup de feu sur les brèches. L'assistance qu'ils entendent donner à la défense commune est une assistance purement spirituelle : ce sont des messes, des prières publiques, des neuvaines, des exercices spirituels, des sermons, des processions, des expositions de reliques, des translations de statues miraculeuses ; le clergé prie ; c'est aux laïques de se faire tuer.

L'idée fondamentale des clercs est que Barcelone est éprouvée par le Seigneur en punition de ses péchés. Il faut donc qu'elle fasse pénitence et se réconcilie avec le ciel si elle veut obtenir la victoire sur ses ennemis. Parmi les péchés les plus fréquents figure l'adultère ; mais sa répression est difficile : le mari ou les parents d'une femme adultère ont bien le droit de la faire enfermer dans un couvent, mais il y a de ces femmes qui n'ont plus de mari, ni de parents, ou dont le mari ou les parents sont trop pauvres pour payer leur pension. Dans leur saint zèle, les prêtres vont jusqu'à faire des quêtes, dont le prix sera destiné à payer les frais d'internement de ces femmes scandaleuses qui attirent sur Barcelone la colère de Dieu.

Au mois de mai 1714, quand on connut à Barcelone la signature du traité de Rastadt, le courage des autorités fléchit un instant, et elles s'adressèrent au clergé pour connaître exactement l'état d'esprit de la population. Rien de plus singulier que ce *referendum* tel que le décrit Castellvi : « La Junte générale de « gouvernement, avec l'assentiment des communes, demanda au Vicaire « général D. José Rifos de donner commission à tous les prélats des couvents, « et curés des paroisses et aux ecclésiastiques les plus accrédités pour leurs « mœurs et vie exemplaire de dire ce qu'ils entendaient au sujet de la défense, « et aux seconds de s'appliquer avec un zèle particulier à rechercher le même « objet. Leurs recherches une fois faites et exécutées auprès des pénitents, ils « auraient à constituer une junte des individus qu'ils croiraient de plus grande « doctrine parmi les théologiens, et ceux-ci, après avoir vu les rapports des « confesseurs, les circonstances et motifs de la défense, donneraient leur avis, « et quand ils se seraient consultés et auraient délibéré, les trois présidents, « accompagnés de deux membres de chaque ordre, par acte d'humilité, iraient « au couvent des Filles Repenties écouter leur sentence. Les élus furent le « P. M. Segurra, trinitaire ; le P. Pablo Andreu, provincial des Minimes ; le « P. Francisco Bataller, provincial des Carmes ; le P. José Jofre, supérieur du « Séminaire des Missionnaires ; le P. Antonio Recorda, augustin ; le P. Salva- « dor Feliu, mercenaire ; le P. Tomás Sabater, dominicain ; le docteur Mau- « rice Andreu, professeur de théologie ; le P. José de Jesucristo, carme « déchaux ; le P. Andrés de Sanpere, trinitaire déchaux ; le P. Francisco Gall

« vany, et le docteur Estevan Mascaró, vicaire de Sainte-Marie. Après de
« nombreuses réunions, les ecclésiastiques avisèrent la Junte qu'ils avaient pris
« une décision, et le 9 mai, les trois présidents furent au couvent des Filles
« Repenties et le P. M. Segurra, trinitaire, et le prieur du Séminaire firent
« une brève exposition et rapportèrent que les relations des prélats, curés et
« confesseurs de meilleure renommée avaient déclaré que dans l'examen qu'ils
« avaient pu faire des confessions des pénitents, considérés par eux comme de
« plus sainte vie, ces pénitents entendaient que la défense était du service de
« Dieu, les chargeant de veiller à remédier aux abus et à bien administrer la
« justice, et qu'ils croyaient que la défense était juste et qu'en s'appliquant
« avec la plus grande vigilance à apaiser la divine justice par des prières et
« des pénitences, on sortirait de l'épreuve triomphalement et avec gloire »
(S. y M., p. 372).

Nous ne savons jusqu'à quel point est canonique cette consultation qui met en usage des renseignements obtenus en confession ; elle constitue, en tout cas, un plébiscite d'une nature extraordinaire et d'une telle sincérité qu'aucun autre ne put jamais lui être comparé.

Le 30 juillet, une commission spéciale, présidée par le vicaire général Rifos, remit aux Conseillers une instruction destinée à assurer à Barcelone la protection divine. Entre autres vœux, la cité s'engageait à abolir toutes maisons de jeu, à interdire à perpétuité la représentation des comédies, à corriger, autant qu'on le pourrait, les modes profanes et coûteuses, à faire dire à perpétuité le rosaire sur les places de la ville... Le 3 août, les Conseillers de Barcelone et le président de l'ordre de la noblesse se confessèrent et communiaient publiquement, au milieu de l'émotion générale et firent vœu de faire observer les mesures qui venaient d'être adoptées contre le luxe des femmes. La Junte déclara qu'elle n'attendait plus rien que de la miséricorde divine, et qu'elle se repentait « d'avoir cru aux vaines promesses de nations contraires à la Sainte « Foi et à la Religion ». Allusion aux alliances de la Catalogne avec l'Angleterre et la Hollande, alliances maudites, qui avaient indubitablement appelé le courroux céleste sur la cause catalane.

Le 31 août, il y eut encore des prières publiques.

Le 9 septembre, trois jours avant l'assaut, la Vierge de la Merci fut proclamée généralissime de l'armée barcelonaise.

Il fallait la défaite irrémédiable pour tuer la foi au miracle dans le cœur des Barcelonnais.

Un pareil fanatisme semblerait promettre une guerre acharnée et atroce. Les faits démentent cette impression. La résistance de Barcelone fut longue, mais presque exclusivement passive, comme pouvait en opposer une population civile bien retranchée, en face d'un ennemi peu habile, mal pourvu et mollement conduit.

Ce fut le 27 juillet 1713, que l'avant-garde du duc de Populi descendit dans la campagne barcelonaise. Villarroel la fit saluer d'une vingtaine de coups de canon pour lui signifier que la ville était décidée à la guerre, mais il ne chercha pas à empêcher l'armée castillane de commencer le blocus, et d'établir son quartier général au couvent de Gracia.

L'armée envahissante n'était pas des plus solides. L'infanterie se composait de recrues, qui connaissaient à peine le maniement du fusil ; beaucoup d'officiers savaient mal leur métier. Les paysans catalans n'apportaient pas de vivres au camp des philippistes et ne leur fournissaient pas de travailleurs. Plusieurs villes, qui avaient d'abord fait leur soumission, obéirent ensuite au *Somaten* barcelonais. Avec un peu d'entente et de hardiesse, le duc de Populi pouvait être pris entre la place insurgée et les montagnes remplies de rebelles, et d'assiégeant devenir assiégé.

Cette hardiesse, les chefs catalans ne l'eurent pas. Un instant, ils parurent avoir idée de tenir la campagne. Le 11 août le chef de guérillas Nebot battit un parti français près de Mataró, mais il n'entra pas dans la ville, où il aurait trouvé beaucoup de nobles philippistes qui eussent compromis des familles aristocratiques de Barcelone. Le 17 août, l'anglais Wallis évacua Hostalrich, qui fut aussitôt occupé par les Français. Wallis réussit cependant à vendre quelques chevaux aux chefs catalans, qui les emmenèrent jusqu'à Vich pour les soustraire aux recherches de l'ennemi, ce qui n'empêcha point le général philippiste Bracamonte de les poursuivre jusque dans les montagnes, et de leur reprendre la majeure partie de leur butin.

Le député général militaire Berenguer était sorti de Barcelone pour se mettre à la tête d'un corps de secours ; il finit par réunir environ 5.000 combattants ; mais, au moment de forcer les lignes franco-espagnoles, le cœur lui manqua, il se rembarqua pour Barcelone ; le corps qu'il avait réuni se débanda ; il n'entra pas 500 soldats dans la ville assiégée. L'incapacité de Berenguer avait été si notoire que le gouvernement catalan le fit arrêter.

A la fin de 1713 parut un ordre de l'intendant Patiño, pour lever sur la province une contribution de guerre de 750.000 pesos. La Catalogne tout entière fut secouée d'un vent de révolte. Le 4 janvier 1714, un grand nombre de localités qui s'étaient soumises proclamèrent la levée en masse contre les collecteurs d'impôts : « *Via fóra ! lladres !* » Villafranca del Penades, le Valles tout entier se soulevèrent. Les insurgés soutinrent un siège héroïque dans le château de Castellvi de Rosanes ; si Barcelone avait secouru l'insurrection, la partie n'eût peut-être pas été encore tout à fait désespérée ; mais Barcelone ne bougea point, le duc de Populi fit de terribles exemples, brûla 400 maisons à San Quintin de Mediona, reçut d'importants renforts de troupes qui rentraient des Flandres et d'Extremadure, et la révolte n'eut d'autre effet que d'amener quelques insurgés à Barcelone.

Le 24 février 1714, deux frégates catalanes, aidées de quatorze chaloupes s'emparèrent de deux navires philippistes à l'entrée du Llobregat. Ce petit succès fut à peu près le seul avantage que les Barcelonais aient remporté pendant tout le siège.

Du 3 au 8 avril, Populi bombarda la ville à distance, espérant l'intimider.

Le 28, le ministre de Philippe V, Orry, arriva devant la ville et essaya de négocier. Il s'y prit maladroitement et ne put aboutir, mais il comprit que les Barcelonais ne céderaient pas devant un simple bombardement et contribua à faire adopter à Madrid l'idée de soumettre Barcelone à un siège régulier. Le 17 mai, les Français occupèrent l'importante position du Couvent des Capucins.

Le 18 mai, les chefs de guerillas, réunis en Conseil de guerre à Olesa, reconnurent l'impossibilité pour eux de secourir la place ; le 19, les autorités barcelonaises résolurent de continuer la lutte et publièrent le lendemain une nouvelle déclaration de guerre à outrance.

Mais Philippe V s'était enfin décidé à traiter avec la Hollande et le Portugal. Louis XIV, qui lui demandait depuis longtemps ce sacrifice, lui envoyait en retour le maréchal de Berwick avec des secours de toutes sortes. Le maréchal eut sous ses ordres 32 à 35.000 fantassins et 5.000 cavaliers, tandis que la garnison de Barcelone ne montait plus à la fin du siège qu'à 6.000 hommes.

La ville repoussait toutes les ouvertures de paix, mais semblait elle-même perdre confiance. Le 14 juillet, Villarroel ordonna de construire un retranchement nouveau derrière la partie des remparts la plus exposée au feu de l'ennemi ; le retranchement fut mal tracé, la construction en fut mollement conduite, et le jour de l'assaut, il ne put arrêter l'envahisseur. Le 15 juillet, une des premières familles de la ville, la famille Marti, passa à l'ennemi. Le 29, un décret de levée en masse fut reçu avec très peu d'enthousiasme. Le peuple accusa la noblesse de se dérober au service et cria : « *Ou tout le monde, ou personne !* » Le lendemain, Berwick ouvrait la troisième parallèle.

Les 12 et 13 août deux assauts furieux faillirent amener la prise de la ville. Le 14, les Barcelonais réussirent à chasser l'ennemi.

Le 2 septembre, Villarroel conseilla lui-même la reddition.

Le 3, on fit sortir les bouches inutiles, des femmes, des enfants, des vieillards ; Berwick les rechassa vers la place à coups de canon.

Le 4, une junte de trente personnes se réunit encore et refusa la capitulation, à la majorité de 26 voix contre 4. Le peuple criait toujours : « *Les libertés ou la mort.* » On attendait le miracle.

Le 5, Villarroel qui ne voyait plus nulle espérance de victoire, donna sa démission de général et demanda un navire pour passer à Majorque. Le désarroi était si grand que sa démission fut acceptée, qu'on lui donna la Vierge de la Merci comme successeur, qu'il ne put trouver de vaisseau pour

s'embarquer, et qu'il exerça en fait le commandement de l'armée, comme s'il n'eût point démissionné.

La situation était désespérée ; le front attaqué présentait sept brèches praticables, dont une pouvait donner passage à un bataillon marchant en ligne de bataille.

Le 11 septembre, à 4 heures et demie du matin, tous les canons de l'ennemi tonnèrent à la fois, et après trois décharges générales de l'artillerie, les colonnes d'assaut se ruèrent sur les brèches, qui tombèrent bientôt en leur pouvoir. Les Barcelonais se rabattirent sur la fortification improvisée qu'ils avaient édiflée en arrière, mais la nouvelle défense était dominée par le rempart et intenable ; les assiégeants retournèrent les canons de la place contre ses défenseurs. Villarroel se rendit à la brèche, les magistrats firent sortir la bannière de sainte Eulalie, portée par le conseiller Casanova, et la bannière de saint Georges, emblème de la Principauté. Un instant les Barcelonais réussirent à repousser l'ennemi vers l'extrême droite, mais Casanova fut blessé, Villarroel reçut une balle et dut quitter le lieu du combat. Cinquante-six bataillons ennemis étaient déjà dans la place et n'attendaient que le signal pour pénétrer plus avant.

Là, à la vérité, commençait l'opération la plus difficile du siège, et dans l'état d'exaltation où se trouvaient les Barcelonais, la prise de la ville quartier par quartier pouvait demander du temps et amener un épouvantable massacre. Les habitants élevaient des barricades à l'entrée de chaque rue, ils avaient encore du canon ; il y en avait qui attendaient encore le miracle sauveur.

Entre neuf et dix heures, un conseil de guerre fut tenu dans une maison particulière, et après quatre heures de délibérations inutiles, un peu après deux heures, Villarroel donna l'ordre d'envoyer un parlementaire au maréchal de Berwick.

À trois heures, la Junte des vingt-quatre tenta un dernier effort et fit publier dans les rues de Barcelone un dernier appel aux armes, que nous donnerons ici *in extenso* comme le dernier cri de la Barcelone des anciens jours :

« On fait savoir généralement à tous, de la part des trois ordres, et après
« avoir pris l'avis des seigneurs de la Junte de gouvernement, personnes
« associées, nobles, citoyens et officiers de guerre, qui chacun séparément s'op-
« posent en ce moment à l'entrée des ennemis dans la cité, qu'attendu la
« déplorable infortune de cette cité, en qui réside la liberté de toute la Prin-
« cipauté et de toute l'Espagne, et qui exposée au dernier péril de se soumettre
« à un entier esclavage, on fait connaître à tous, on avertit et on exhorte tous
« les citoyens, comme il appartient de le faire à des pères de la patrie, affligés
« de la disgrâce irréparable, dont nous menace l'injuste effort des armes gallo-
« espagnoles, qu'ils fassent sérieuse réflexion sur la position qu'occupent les
« ennemis du roi notre Sire, de notre liberté et de notre patrie, qui se sont
« emparés de toutes les brèches, de tous les retranchements et boulevards de

« la Porte-Neuve, de Sainte-Claire, du Levant et de Sainte-Eulalie. On fait
 « savoir que si, aussitôt et immédiatement après la publication du présent édit
 « tous les naturels et habitants et personnes en état de porter les armes ne
 « présentent pas sur les places de Junqueras, de Borne et du Palais pour s'unir
 « à tous les seigneurs représentant les trois Ordres, et chasser les ennemis, en
 « faisant un suprême effort et avec l'espérance que Dieu améliorera leur situa-
 « tion, on fait savoir que la servitude sera alors certaine et forcée, et lesdits
 « seigneurs par l'obligation de leurs charges expliquent, déclarent et protestent
 « à tous présents et témoignent aux générations à venir qu'ils ont fait les
 « dernières exhortations et les derniers efforts, ils protestent contre tous les
 « maux, ruines et désolations qui s'en suivront pour notre commune et affligée
 « patrie, contre la proscription de tous nos honneurs et privilèges, qui nous
 « rendra esclaves comme les autres Espagnols et nous soumettra à l'esclavage
 « de la domination française. Cependant ils ont confiance que tous, en véritables
 « fils de la patrie et amants de la liberté, accourront au rendez-vous, pour
 « verser glorieusement leur sang, suivant l'exemple de tant de nobles, de
 « citoyens et d'officiers de guerre de tout rang, qui en ce jour, avec un
 « renom immortel, ont sacrifié leur sang et leur vie pour leur roi, pour leur
 « honneur et pour leur patrie et pour la liberté de toute l'Espagne. Pour la
 « dernière fois on fait savoir que si une heure après la publication du présent
 « avis il ne se présente pas assez de monde pour tenter l'entreprise projetée.
 « on sera forcé et contraint indispensablement de battre la chamade et de
 « demander une capitulation aux ennemis avant la nuit, pour ne pas exposer
 « cette cité à la ruine la plus lamentable, à être mise à sac, à voir ses temples
 « saints profanés, ses femmes, ses enfants et les personnes consacrées à Dieu
 « sacrifiées, et pour qu'à tous en général soit notoire, on fait commandement
 « que le présent acte soit lu à haute, claire et intelligible voix par toutes les
 « rues de la cité. Donné en la maison de cette Excellentissime Cité, en la
 « Porte Saint-Antoine, présents les dits Excellentissimes seigneurs et personnes
 « associées, ce 11 septembre 1714 à trois heures de relevée. »

Cette dernière proclamation ne put réveiller l'ardeur éteinte des Barcelonais. La nuit se passa en pourparlers et le 12 septembre, au matin, Berwick accorda une capitulation, ou plutôt une convention ¹, dont les articles furent mis par

« 1. D. Jacobo Fitz James, duc de Fitz-James, de Berwick, de Liria et de Xerica, pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des Ordres de la Jarretière et de la Toison d'Or, gouverneur et lieutenant général de la province de Haut et Bas-Limousin, plénipotentiaire et généralissime de l'armée des deux couronnes en Catalogne.

« Quoique ceux de Barcelone aient attendu trop tard pour implorer la

écrit, mais que le maréchal ne signa point, pensant peut-être qu'il n'était point de la dignité du représentant de la couronne de signer une capitulation avec des rebelles.

Le 13 septembre, la garnison rendit les armes, et la ville fut occupée militairement par le marquis de Guerchy avec 13 bataillons français, 1.500 cavaliers espagnols et cinq bataillons des Gardes espagnoles et wallones.

Le 15 septembre Berwick nomma une Junte royale supérieure de justice et de gouvernement, dont la présidence fut confiée à D. José Patiño, intendant général de Catalogne, et une Commission de dix-sept membres pour l'administration de la cité.

Le lendemain 16 septembre, Patiño vint en personne donner connaissance de ces décrets aux Conseillers de Barcelone dans le *Salon de Ciento* de l'Hôtel de Ville. Les Conseillers déposèrent immédiatement leurs insignes et se retirèrent. La Junte de justice fit prévenir les députés que leurs charges étaient supprimées. C'en était fait de toutes les libertés politiques de la Catalogne. Barcelone était

« clémence du Roy, néanmoins S. E. M. le Maréchal duc de Berwick veut
« bien avoir la bonté de ne pas user de la dernière rigueur de la guerre. Et
« comme il veut conserver au lieu de détruire les sujets de S. M. C. Il a jugé
« à propos d'accorder par grâce la vie à tous les habitants et autres personnes
« qui se trouvent dans Barcelonne; comme aussy empêcher que la ville ne
« soit livrée au pillage, chacun y pouvant vivre dans sa maison comme aupara-
« vant sans estre inquiettez, pour raison de ce qu'ils ont cy devant fait contre
« le Roy. Quant aux troupes réglées qui se trouvent dans la place, elles se
« rendront à discrétion, conformément aux coustumes de la guerre, et ainsi
« qu'il se pratique en pareil cas, leur accordant la vie. Ils se retireront tous
« demain matin 13^e, à la pointe du jour dedans la Rambla, et incontinent
« après ils en donneront avis au marquis de Guerchy, lequel enverra les gardes à
« toutes les portes de la Rambla pour empêcher qu'aucun soldat de l'armée
« n'y puisse entrer. Il mettra pareillement des gardes aux églises et couvents.
« Aujourd'hui à six heures du soir, ils remettront le Montjoüy et les troupes
« qui y entreront mettront les gardes aux lieux qu'on demandera pour con-
« server aux habitants leurs effets qu'ils pourront avoir dans le Montjoüy, et à
« l'instant ils rendront la ville. L'on mettra dans le palais toutes les armes des
« troupes réglées, et des autres troupes de la ville, pour les remettre à l'officier
« que M. de Guerchy y enverra de sa part. Ils donneront un état de tous les
« magasins et de tous les chevaux de la cavalerie. Ils enverront un ordre au
« commandant de Cardonne de rendre le chasteau » (Madrid, Bib. Nac., ms.
Journal du siège de Barcelonne, p. 68).

*

vaincue, mais était tombée avec honneur et ses habitants marquèrent dans la défaite une véritable grandeur d'âme. Dès le 13 septembre au soir, quelques boutiques se rouvrirent. Le 14 au matin, Barcelone recommença à travailler, comme si rien de tragique ne venait de se passer. Tout était calme et digne : les habitants se montraient graves, attentifs et courtois ; quand on leur parlait du siège et de la défense de la ville, ils répondaient que tout cela était passé et qu'il ne fallait plus en parler. Si quelque officier ou soldat castillan devenait insolent, les hommes se retiraient et laissaient parler les femmes, celles-ci se défendaient au besoin en s'aidant du bâton, et les Français, qui observaient la plus parfaite discipline, leur donnaient toujours raison, comme s'ils eussent compris que les Catalans étaient de leur sang et de leur race.

Les conséquences de cette terrible guerre pèsent encore sur la Catalogne actuelle, toujours unie politiquement et administrativement à l'Espagne, mais M. S. y M. a reconnu lui-même que si l'État catalan est mort, le peuple catalan est toujours et de plus en plus vivant. Enrichie à la fin du XVIII^e siècle par le commerce de l'Amérique, la Catalogne s'est glorieusement défendue en 1794 et 95 contre les troupes françaises ; Murat lui a rendu le droit de port d'armes en 1808 ; la guerre de l'indépendance lui a rendu en fait son autonomie de 1808 à 1812 ; elle a pris une part active aux luttes politiques du XIX^e siècle. Barcelone a démoli la citadelle abhorrée construite par Philippe V, et est rentrée en possession de son Université ; elle est redevenue plus riche, plus belle, plus puissante, plus influente qu'elle ne l'a jamais été, et si elle n'a plus ni Cortès, ni Conseil des Cent, elle est en Espagne un centre industriel, scientifique, artistique et littéraire d'une intensité sans égale, et un centre libéral contre lequel rien ne prévaudra. Bien plus pratiques que leurs pères, les Catalans d'aujourd'hui ne compromettent pas dans de folles aventures les résultats de cent cinquante ans de patience et d'efforts.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

The American Nation : A History from original Sources. Volume 3. Spain in America 1450-1580 by Edward Gaylord Bourne Ph. D., Professor of History, Yale University, with maps. New York and London : Harper & Brothers, Publishers, 1904, 8° 350 pp.

Professor Bourne is to be congratulated on the publication of this most readable and serviceable volume. It was no easy matter to familiarize oneself with the sources of so considerable a field and still more difficult to condense into some three hundred pages the main facts of Spanish expansion westward in the sixteenth century. True it is, as the author points out, that similar

summaries have already appeared ; but not only is this volume the first of its kind in English but it possesses the advantage over those of Peschel, Ruge, Errera, Günther and Hughes in giving an account of the Spanish colonial system. In a few of the chapters relating to this subject the author has even extended his narrative down to the year 1821. Unless however this step was necessitated by the general plan of the series, it cannot be considered an improvement. Dates after all deserve some consideration and to treat 350 years in such a cavalier manner is hardly scientific. The volume would have gained in uniformity had 1580 been made the limit throughout.

Here and there again in the narrative some of the references to the sources might have been omitted. For instance the fact that Las Casas and Ferdinand Columbus « were the sole sources of Toscanelli's letter until 1871 when Harriette identified the Latin original of the first letter » seems hardly of a nature to interest the general reader, for whom this series is evidently intended. The same is the case with the three paragraphs on pp. 58-9 referring to John and Sebastian Cabot. The omission of such matter would give greater freshness to the narrative.'

Professor Bourne's contention that « what the Spaniards accomplished in America in the sixteenth century... was one of the great achievements of human history » in that « they undertook the magnificent if impossible task of lifting a whole race numbering millions into the sphere of European thought, life and religion » (pp. 195-6) seems to be rather a contradiction in terms. It is no doubt true, as the author points out (p. 196), that the average Protestant writer has been rather biased in his treatment of this subject, but in swinging the pendulum in the opposite direction surely care must be had not to go too far. Champlain, a fervent Catholic, gives none too flattering a picture of Spanish rule ; and Humboldt, who had visited South America and Mexico, is even more severe : « Au commencement de la conquête espagnole, writes Humboldt, les Indiens les plus aisés, et chez lesquels on pouvoit supposer une certaine culture intellectuelle, périssoient, en grande partie, victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme chrétien sévit surtout contre les prêtres aztèques : on extermina les Teopixqui ou ministres de la divinité, tous ceux qui habitoient les teocalli ou les maisons de Dieu, et que l'on pourroit considérer comme dépositaires des connoissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays.... Les moines firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles des connoissances de tout genre se transmettoient de génération à génération. Privés de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde, que les missionnaires, peu versés dans les langues mexicaines, substituoient peu d'idées nouvelles aux idées anciennes. Les femmes indiennes qui avoient conservé quelque fortune, aimèrent mieux s'allier au peuple conquérant que de

partager le mépris qu'on avoit pour les Indiens. Les soldats espagnols étoient d'autant plus avides de ces alliances, que très peu de femmes européennes avoient suivi l'armée. Il ne resta donc des naturels que la race la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de tisserands, les portefaix, dont on se servoit comme de bêtes de somme, et surtout cette lie du peuple, cette foule de mendiants qui, attestant l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité, remplissoient déjà, du temps de Cortez, les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain. Or, comment juger, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, et du degré de culture auquel il s'étoit élevé depuis le XIII^e jusqu'au XVII^e siècle, et du développement intellectuel dont il est susceptible ? Si de la nation françoise ou allemande il ne restoit un jour que les pauvres agriculteurs, liroit-on dans leurs traits qu'ils appartenoint à des peuples qui ont produit les Descartes, les Clairaut, les Kepler et les Leibnitz ? »¹

Numbers of the Spaniards were doubtless kind-hearted but the large majority seem to have looked upon the Indian merely as a slave. Las Casas made himself notorious mainly because he was such an exception.

In endeavouring to make his narrative crisp and lively the author has at times gone rather to the extreme. Such expressions as « ocean sea » (p. 61), « well man » (p. 36), « the proposition gave pause » (p. 38), « failing of that » (p. 49), « was attaining » (p. 70), the career of Balboa was « in its beginning » (p. 111), and « in origin » (p. 305) are hardly defensible.

There are also a few mistakes which should be corrected in a second edition. De Puebla's dispatch mentioned at p. 60 does not exist. Yelves (p. 131) should be Elvas as at p. 163. By Bayonne (p. 283) is so doubt meant Bayona in Spain. « Covered into » on page 303 would seem to be a misreading.

Notwithstanding these slight blemishes, which after all are not serious, the work is one of value and should be heartily welcomed by all those who are interested in the history of Spanish expansion. The balance has been well kept and the volume is above all most readable. Professor Bourne has brought together in a small space a vast amount of valuable summarizing.

H. P. BIGGAR.

F. Carreras y Candi. *Miscelanea histórica catalana. Serie I. Barcelona : Imprenta de la Casa provincial de Caridad, 1905, gr. 8°, 302 pp.*

Écrit en une langue simple et précise, abondamment et solidement docu-

1. *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, tome 1, pp. 400-2. Paris, 1811, in-8°.

menté, le nouvel ouvrage de M. C. y C. constitue une contribution excellente à l'histoire catalane : jamais peut-être la méthode rigoureuse de l'auteur ne s'était affirmée de façon aussi éclatante.

Les sujets que M. C. y C. a traités dans ce tome I^{er} sont fort divers, mais ils offrent tous un intérêt indiscutable. Il va de soi que nous ne pourrions entrer ici dans le détail des neuf articles qui composent le recueil dont nous parlons : aussi bien, il suffira d'indiquer leur contenu pour éveiller la curiosité de ceux qui liront notre brève analyse.

La institució del castell en Catalunya (pp. 1-21), *Palomas y palomares en Catalunya durante la Edad media* (pp. 45-159), *Les aygues y banys de Barcelona* (pp. 183-208), *Entences y Templers en les montanyes de Prades, 1279 á 1300* (pp. 209-250), *Visites de nostres Reis á Montserrat* (pp. 251-300), tels sont les articles qui forment, pour ainsi dire, l'essentiel du volume. Et, s'il est juste de reconnaître que toutes ces monographies sont également bien conduites, il n'est que juste aussi de mettre l'une d'entre elles hors de pair : nous faisons allusion à celle qui concerne les pigeons et les pigeonniers en Catalogne ; c'est là, sans conteste, un chapitre tout à fait neuf et très curieux de l'histoire de la civilisation catalane.

Quoique moins importants ou plus rapides que les précédents, les autres chapitres méritent d'attirer et de retenir l'attention ; voici leurs titres : *Bellesguart, real sitio de Martin I* (pp. 23-34), *Numismática sarda del siglo XIV* (pp. 35-44), *Un llibre de geomancia popular del segle XIII* (pp. 161-174), *Dòlmenes en Piñana y Vilasar* (pp. 175-182). On doit signaler particulièrement les lettres de Martin I^{er} (p. 25 et suiv.), ainsi que les pièces relatives à l'atelier monétaire de Viladiglesies (pp. 38-44).

M. C. y C., qui est un chercheur passionné d'inédit, a eu maintes fois l'occasion d'utiliser et de citer des textes non publiés encore ; comme nous venons de le voir, il en a même imprimé plusieurs in-extenso : à ceux que nous avons déjà mentionnés, nous pourrions ajouter la belle série de documents qui clôt le chapitre sur les *Palomas y palomares*. Le choix des pièces ne saurait donner lieu à aucune remarque, car il est toujours judicieux ; en revanche, il conviendrait peut-être de présenter quelques critiques sur la manière dont les textes sont édités. Pourquoi, en effet, M. C. y C. s'en tient-il à une reproduction diplomatique ? Ne serait-il pas préférable d'adopter un tout autre système ?

Nous espérons que M. C. y C., poursuivant la tâche si heureusement commencée, ne tardera pas à nous donner la suite de son bel ouvrage ; ce faisant, il rendra un signalé service aux études hispaniques, et prouvera une fois de plus qu'il y a en Catalogne une phalange d'érudits rompus à la pratique de leur métier.

W. J. MÜLLER.

TABLES

DU TOME XV

1906

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉROS 47 et 48.

Julio PUYOL Y ALONSO. — Glosario de algunos vocablos usados en León.....	1
P. FABRA. — Les <i>e</i> toniques du catalan.....	9
A. R. GONÇÁLVES VIANA. — Quantidade prosódica das vogais em português. Diferenciações de sentido.....	24
Adolpho F. COELHO. — Casos de analogia na lingua portuguesa.....	28
James FITZMAURICE-KELLY. — Some correlations of Spanish literature. I.	58
H. R. LANG. — Contributions to Spanish literature. I-II.....	86
Alfred COESTER. — Compression in the <i>Poema del Cid</i>	98
Paul GROUSSAC. — Le livre des <i>Castigos e Documentos</i> attribué au roi D. Sanche IV.....	212
R. FOULCHÉ-DELBOSC. — Les <i>Castigos e Documentos</i> de Sanche IV.....	340
A. BONILLA Y SAN MARTÍN. — Antecedentes del tipo celestinesco en la literatura latina.....	372
Rafael SALILLAS. — Poesía matonesca (Romances matonescos).....	387
Hugo A. RENNERT. — The staging of Lope de Vega's comedias.....	453
J. MASSÓ TORRENTS. — Historiografia de Catalunya en català durant l'epoca nacional.....	486
L. BARRAU-DIHIGO. — Les premiers rois de Navarre. Notes critiques...	614
C. F. SEYBOLD. — Die geographische Lage von Zalläka-Sacralias (1086) und Alarcos (1195).....	645
Francesch CARRERAS Y CANDI. — Espases maravellozes en lo regnat de Jaume lo Conqueridor.....	652
Joaquín MIRET Y SANS. — Tres princesas griegas en la corte de Jaime II de Aragón.....	668
Lucien BOUVAT. — Sur quelques manuscrits de la Société Asiatique relatifs à l'Espagne.....	721

TEXTES

Josep e Zulayme. An extract of the <i>General e grand Estoria</i> , edited by George S. Wilberforce.....	740
Une charte hispano-arabe de l'année 1312, publiée par Hartwig Derenbourg et L. Barrau-Dihigo. I.....	765
Arthur Ludwig STIEFEL. — Unbekannte spanische Romanze.....	766
Caspar ENS' translation of <i>Lazarillo de Tormes</i> . With a prefatory note by James Fitzmaurice-Kelly.....	771
Cantos populares americanos, recogidos por Ciro Bayo.....	796

VARIA

Julio MOREIRA. — Logares da litteratura portuguesa ainda não explicados.	810
R. FOULCHÉ-DELBOSC. — La plus ancienne mention d' <i>Amadis</i>	815
A. BONILLA Y SAN MARTÍN. — Una imitación de <i>Lazarillo de Tormes</i> en el siglo XVII.....	816
J. BRIMEUR. — Supplément français à la bibliographie de Cervantes...	819
H. P. BIGGAR. — A Cabot source which does not exist.....	842
J. CHASTENAY. — <i>Le Cid</i> de Chateaubriand.....	845

BEAUX-ARTS

Dessins inédits de GOYA. 1-20.....	848-849
------------------------------------	---------

COMPTES RENDUS

F.-M. Josselyn. Études de phonétique espagnole. Paris 1907 [A. R. GONÇÁLVEZ VIANA].....	849
Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Étude linguistique par A. Carnoy. 2 ^e éd. Bruxelles 1906 [A. ERNOUT].....	856
Julio Puyol y Alonso. Estado social que refleja el Quijote. Madrid, 1905 [H. PESEUX-RICHARD].....	858
Luis Valera, marqués de Villasinda. Sombras chinescas. — Visto y soñado. — Del antaño quimérico. Madrid 1903-1905 [H. PESEUX-RICHARD].....	860
M. Quillardet. Espagnols et Portugais chez eux. Paris 1905 [H. PESEUX-RICHARD].....	863
Vicente Blasco Ibáñez. La maja desnuda. Valencia 1906 [H. PESEUX-RICHARD].....	865
Rafael de Ureña y Smenjaud. La legislación gótico-hispana. Madrid 1905 [G. DESDEVEISES DU DEZERT].....	868

S. Sanpere y Miquel. Fin de la nación catalana. Barcelona 1905 [G. DESDEVISES DU DEZERT].....	883
Edward Gaylord Bourne. Spain in America 1450-1580. New-York and London 1904 [H. P. BIGGAR].....	906
F. Carreras y Candi. Miscelanea histórica catalana. Serie I. Barcelona 1905 [W. J. MÜLLER].....	908

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Anonymes

Josep e Zulayme. An extract of the <i>General e grand Estoria</i> , edited by George S. Wilberforce.....	740
Une charte hispano-arabe de l'année 1312, publiée par Hartwig Derenbourg et L. Barrau-Dihigo.....	765
Arthur Ludwig Stiefel. — Unbekannte spanische Romanze.....	766
Cantos populares americanos, recogidos por Ciro Bayo.....	796

Barrau-Dihigo (L.)

Les premiers rois de Navarre. Notes critiques.....	614
TEXTE. Une charte hispano-arabe de l'année 1312 (publiée en collabora- tion avec Hartwig Derenbourg).....	765

Bayo (Ciro)

TEXTE. Cantos populares americanos.....	796
---	-----

Biggar (H. P.)

A Cabot source which does not exist.....	842
COMPTE RENDU. Edward Gaylord Bourne. Spain in America 1450-1580. New York and London 1904.....	906

Bonilla y San Martín (A.)

Antecedentes del tipo celestinesco en la literatura latina.....	372
Una imitación del <i>Lazarillo de Tormes</i> en el siglo XVII.....	816

Bouvat (Lucien).

- Sur quelques manuscrits de la Société Asiatique relatifs à l'Espagne.... 721

Brimeur (J.)

- Supplément français à la bibliographie de Cervantes..... 819

Carreras y Candi (Francesch)

- Espases maravellozes en lo regnat de Jaume lo Conqueridor..... 652

Chastenay (J.)

- Le Cid* de Chateaubriand..... 845

Coelho (Adolpho F.)

- Casos de analogia na lingua portuguesa..... 28

Coester (Alfred)

- Compression in the *Poema del Cid*..... 98

Derenbourg (Hartwig)

- TEXTE. Une charte hispano-arabe de l'année 1312 (publiée en collaboration avec L. Barrau-Dihigo). I..... 765

Desdevises du Dezert (G.)

- COMPTE RENDU. Rafael de Ureña y Smenjaud. La legislación gótico-hispana. Madrid 1905..... 868
 COMPTE RENDU. S. Sanpere y Miquel. Fin de la nación catalana. Barcelona 1905..... 883

Ens (Caspar)

- Translation of *Lazarillo de Tormes*. With a prefatory note by James Fitzmaurice-Kelly..... 771

Ernout (E.)

- COMPTE RENDU. Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Étude linguistique par A. Carnoy. 2^e éd. Bruxelles 1906..... 856

Fabra (P.)

Les <i>e</i> toniques du catalan.....	9
---------------------------------------	---

Fitzmaurice-Kelly (James)

Some correlations of Spanish literature. I.....	58
TEXTE. Caspar Ens' translation of <i>Lazarillo de Tormes</i> . With a prefatory note.....	771

Foulché-Belhoc (R.)

Les <i>Castigos e Documentos</i> de Sanche IV.....	340
La plus ancienne mention d' <i>Amadis</i>	815

Gonçalves Viana (A. R.)

Quantidade prosódica das vogais em português. Diferenciações de sentido.....	24
COMPTE RENDU. F.-M. Josselyn. Études de phonétique espagnole. Paris 1907.....	849

Goya

Dessins inédits 1-20.....	848-849
---------------------------	---------

Groussac (Paul)

Le livre des <i>Castigos e Documentos</i> attribué au roi D. Sanche IV.....	212
---	-----

Lang (H. R.)

Contributions to Spanish literature. I-II.....	86
--	----

Massó Torrents (J.)

Historiografia de Catalunya en català durant l'epoca nacional.....	486
--	-----

Miret y Sans (Joaquín)

Tres princesas griegas en la corte de Jaime II de Aragón.....	668
---	-----

Moreira (Julio)

Logares da litteratura portuguesa ainda não explicados	810
--	-----

Müller (W. J.)

COMPTE RENDU. F. Carreras y Candi. Miscelanea histórica catalana. Serie I. Barcelona 1905	908
--	-----

Peseux-Richard (H.)

COMPTE RENDU. Julio Puyol y Alonso. Estado social que refleja el Quijote. Madrid 1905	858
COMPTE RENDU. Luis Valera, marqués de Villasinda. Sombras chinescas. — Visto y soñado. — Del antaño quimérico. Madrid 1903-1905	860
COMPTE RENDU. M. Quillardet. Espagnols et Portugais chez eux. Paris 1905	863
COMPTE RENDU. Vicente Blasco Ibáñez. La maja desnuda. Valencia 1906.	865

Puyol y Alonso (Julio)

Glosario de algunos vocablos usados en León	1
---	---

Rennert (Hugo A.)

The staging of Lope de Vega's comedias	453
--	-----

Salillas (Rafael)

Poesía matonesca (Romances matonescos)	387
--	-----

Seybold (C. F.)

Die geographische Lage von Zalläka-Sacralias (1086) und Alarcos (1195).	645
---	-----

Stiefel (Arthur Ludwig)

TEXTE. Unbekannte spanische Romanze	766
---	-----

Wilberforce (George S.)

TEXTE. Josep e Zulayme. An extract of the *General e grand Estoria* 740

III. PLANCHES HORS TEXTE

1. Cuadro genealógico de los condes de Vintimillia	716-717
2. Cuadro genealógico de la casa imperial de Nicea	716-717
3. Charte hispano-arabe de l'année 1312. A.	764-765
4. Charte hispano-arabe de l'année 1312. B.	764-765
5-24. Dessins inédits de Goya 1-20.	848-849

Le Gérant : M.-A. DESBOIS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Bibliotheca hispanica

- I. — Comedia de Calisto y Melibea (Único texto auténtico de la *Celestina*). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 10 pesetas.
- II. — Vida del soldado español Miguel de Castro (1593-1611), escrita por él mismo y publicada por A. Paz y Mélia..... 15 pesetas.
- III. — La vida de Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y adversidades. Restitución de la edición príncipe por R. Foulché-Delbosc..... 5 pesetas.
Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)..... 25 pesetas.
- IV. — Diego de Negueruela. Farsa llamada Ardamisa. Réimpression publiée par Léo Rouanet..... 4 pesetas.
- V, VI, VII, VIII. — Colección de Autos, Farsas, y Coloquios del siglo XVI, publiée par Léo Rouanet. Les quatre volumes..... 60 pesetas.
- IX. — Obres poètiques de Jordi de Sant Jordi (segles XIV^e-XV^e), recuillides i publicades per J. Massó Torrents..... 4 pesetas.
Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 12)..... épuisé
- X. — Pedro Manuel de Urrea. Penitencia de amor (Burgos, 1514). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 5 pesetas.
- XI. — Jorge Manrique. Coplas por la muerte de su padre. Primera edición crítica. Publicala R. Foulché-Delbosc..... 5 pesetas.
Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)..... 20 pesetas.
- XII. — Comedia de Calisto y Melibea (Burgos, 1499). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 12 pesetas 50 cént.
Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 25)..... 50 pesetas.
- XIII. — Perálvarez de Ayllón y Luis Hurtado de Toledo. Comedia Tibalda, ahora por primera vez publicada según la forma original por Adolfo Bonilla y San Martín..... 5 pesetas.
- XIV. — Libro de los engaños y los asayamientos de las mugeres. Publicalo Adolfo Bonilla y San Martín..... 5 pesetas.
- XV. — Diego de San Pedro. Carcel de amor (Sevilla, 1492)... 5 pesetas.
Tirage sur grand papier du Japon (nos 1 à 12)..... 25 pesetas.
- XVI, XVII. — Obras poéticas de D. Luis de Gongora, publicadas por R. Foulché-Delbosc..... Sous presse.
- XVIII. — Spill o Libre de les Dones per Mestre Jacme Roig. Edición crítica con las variantes de todas las publicadas y las del Ms. de la Vaticana, prólogo estudios y comentarios por Roque Chabás..... 20 pesetas.

Les volumes de la *Bibliotheca hispanica* sont en vente à BARCELONE (Librairie de « L'Avenç », Ronda de l'Universitat, 20), et à MADRID (Librairie de M. Murillo, Alcalá, 7).

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Revue Hispanique*, fondée en 1894, paraît tous les trois mois ; elle forme chaque année deux volumes de six cents pages chacun.

Le prix de l'abonnement à l'année courante est de VINGT FRANCS pour tous les pays faisant partie de l'Union postale. Aucun numéro n'est vendu séparément.

Le prix de chacune des années antérieures est de VINGT FRANCS.

La *Revue Hispanique* annonce ou analyse les livres, brochures ou périodiques dont un exemplaire est adressé directement à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne la rédaction et les échanges de la *Revue Hispanique* doit être adressé à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne les abonnements doit être adressé :
pour l'Amérique, à M. le Secrétaire de *The Hispanic Society of America*, Audubon Park, West 156th Street, New York City ;
pour l'Europe, à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

Bibliotheca hispanica

Voir à la page 3 de la couverture

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 094 147 758